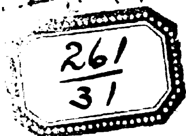

WIDENER
HN Z8TY H


VE RI
TAS



REVUE des REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

La REVUE ne publie que de l'inédit

Peu de mots, beaucoup d'idées !

SOMMAIRE-INDEX

Articles de fond :

Les industriels du roman populaire, par FRÉDÉRIC LOLIÉE 1

L'état actuel du roman populaire (enquête), par PAUL ADAM, MAURICE BARRÈS, RENÉ BAZIN, HENRY BÉRENGER, MAURICE BOUCHOR, ADOLPHE BRISSON, JULES CLARETIE, LUCIEN DESCAVES, AUGUSTE DORCHAIN, M. L. GAGNEUR, LÉON HENNIQUE, DANIEL LESUEUR, G. MONTORGUEIL, J. H. ROSNY et GABRIEL SÉAILLES.. 19

Questions politiques et sociales :

Un Roi modèle (Milan de Serbie), par le comte DE SAINT-ANDRÉ 34

Dans le monde des milliardaires américains, par L. DE NORVINS... 40

Mouvement littéraire à l'étranger :

La littérature néo-égyptienne (**3 gravures**), par JEHAN D'IVRAY.. 54

Feuilleton de la « Revue des Revues » :

Les chants de la faim, par ORAZIO GRANDI .... [illegible]

Science et inventions :

Le roi Mithridate inventeur de la sérumthérapie, par le Dr CABANÈS. [illegible]2

L'invention et le centenaire des pompes à incendie (**3 gravures**), par J. DE NOUVION......... 79

Histoire et démographie :

L'Italie contemporaine, par ERNEST TISSOT....................... 85

Analyse des « Revues » françaises, anglaises et américaines, italiennes et russes...................... 91

Caricatures politiques (10 gravures) 110

N° 19. — 1er Octobre. — IIIe série. **1899** Xe ANNÉE. — VOL. XXXI.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

La REVUE ne publie que de l'inédit

Avis à nos Abonnés. — *Le premier numéro de la* **de l'Exposition** *paraîtra dans le courant du mois*

LA REVUE DES REVUES En 1899

Dans la série des progrès réalisés par la *Revue* au cours de son existence, l'année 1899 marque un pas décisif. La partie contenant la reproduction des articles publiés dans d'autres revues a définitivement disparu, car nous ne publions depuis bientôt six mois que de l'INÉDIT.

Notre titre jure sans doute avec le contenu de notre périodique, mais dans l'impossibilité où nous nous trouvons de l'abandonner, après l'avoir rendu cher au public intellectuel, nous préférons le garder en souvenir des modestes origines d'où est partie la *Revue*, pour devenir au bout de dix ans d'existence un des premiers périodiques du continent.

Ce n'est pas à nous de dire ni ses mérites, ni sa valeur. Nous pouvons cependant, sans fausse modestie, insister sur les côtés exclusifs de la *Revue*, qui lui donnent, au point de vue extérieur et intérieur, un *cachet unique* dans le monde des périodiques. Bonne ou mauvaise, la *Revue* n'a pas sa pareille ni en France ni à l'étranger.

En « *peu de mots* » elle donne non seulement « *beaucoup d'idées* », mais elle les puise en outre dans tous les domaines de l'activité et de la pensée humaines. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une partie des travaux qu'elle a publiés en 1899 pour se convaincre que les quatre volumes de l'année de la *Revue* forment une moisson de faits et d'idées aussi importante qu'instructive et intéressante. Son *illustration* abondante, conçue au point de vue *documentaire*, facilite souvent la compréhension des travaux et répond presque toujours à la curiosité esthétique de ses lecteurs.

La *Revue* n'est pas exclusivement littéraire, comme elle n'est pas exclusivement scientifique, historique, sociologique ou philosophique. Tout ce qui répond aux vastes intérêts moraux et intellectuels de l'Humanité, tout ce qui contribue d'autre part au triomphe de la Fraternité de la pensée et des sentiments humains à travers les Lettres, les Arts, les Sciences et surtout à travers les frontières, trouve toujours sa place dans la *Revue des Revues*.

Voilà, du reste, la seule tendance qu'on aurait pu relever dans la *Revue*, tendance éminemment patriotique et française, car elle répond aux aspirations les plus grandes et les plus nobles parmi nos penseurs et écrivains.

La *Revue* a publié pendant les neuf premiers mois de l'année 1899 :

QUESTIONS SOCIALES ET SOCIOLOGIE : *L'Europe de demain*, par G. Ferrero; *La crise du fonctionnarisme en France*, par Henri Bérenger; *Les milliardaires américains* (I, II, III, IV), par L. de Norvins; *Le budget français*, par C. Pelletan, député; *La crise du mariage en Europe*, par S. Saint-Aubin; *La femme au XXe siècle*, par Sully-Prudhomme, de l'Académie Française; *Les bouges de Paris*, par Fr. Loliée; *Le prolétariat juif en France*, par Paul Pottier; *Les intérêts français en Suisse*, par le prof. G. Renard; *Comment les Parisiens se marient et meurent*, par P. Gabillard; *La justice militaire*, par le capitaine G. Moch; *Première école de journalisme*, par Dick May; *Les maisons de correction en France*, par E. Fournière, député; *Les grandes compagnies en France*, par C. Pelletan, député, etc.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE : *Nos salons littéraires en France*, par Camille Mauclair; *La femme mariée et l'adultère dans le roman français*, par Georges Pellissier; *Parisianisme ou notre parler fin de siècle*, par Fr. Loliée; *Auteurs et éditeurs en France*, par Albert Cim; *Les grands plagiats du siècle*, par R. Deberdt; *Pages inédites de Rousseau; Les parents de Balzac*, par le Dr Cabanès; *Le paysan et l'ouvrier dans le roman français*, par C. Mauclair; *Le prêtre dans le roman français*, par G. Pellissier; *L'esprit révolutionnaire dans les lettres récentes en France*, par C. Mauclair; *L'adolescence de Leconte de Lisle*, par M. A. Leblond; *Du style comme condition de la vie*, par Paul Stapfer, doyen des Facultés des lettres de Bordeaux, etc.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER : *Le drame espagnol actuel*, par Mme E. Pardo-Bazan; *Mouvement littéraire de l'Amérique du Sud*, par M. B. Uzarte; *roumain*, par N. Vaschide; *russe*, par Véra [illegible]rkoff; *allemand*, par R. Scharf; *anglais*, par Ch. Banville; *Théâtre mod[illegible] Grèce*, par C. Macris, etc., etc.

BEAUX-ARTS : *L'art populaire en Fran[illegible]*, par [illegible] Muntz, de l'Institut; *L. L. Dhurmer*, par Henri Frantz; *La femme et l[illegible]* par le prince B. Karageorgevitch; *Rosa Bonheur*, par Mme Demont-Breton *L[illegible]tances contemporaines de l'art*, par Raymond Bouyer; *Le nouveau musée r[illegible]* [illegible]r Dante Vaglieri; *Van Dyck*, par E. Müntz, etc.

NOUVELLES ET ROMANS, par Jean Viol[illegible] [illegible]bach; Dostoïevski; Paul Dys; Georges Beaume; Mme V. Demont-Breto[illegible] [illegible]t Tissot; Dick May; Julien Sermet; G. Maurevert, etc.

POÉSIES, par Maurice Bouchor; Lecont[illegible] etc.

LES INDUSTRIELS DU ROMAN POPULAIRE[1]

Depuis que le commerce des pensées est devenu une véritable industrie, depuis que la majeure partie des auteurs mâchent, au jour le jour, sans souci du lendemain, la besogne qui les fait vivre, l'occasion s'est présentée plus d'une fois de montrer à l'œuvre, fabriquant et écoulant leurs produits, toute un catégorie de gens de lettres, particulièrement dédaigneux des scrupules de l'art, et fortement épris des succès monnayés : les ENTREPRENEURS DE ROMANS POPULAIRES.

En ce qui les concerne, le champ des observations est assez ample, en effet, soit qu'on s'amuse à relever les licences de leur plume à l'encontre de la logique, du bon sens et de la grammaire; soit qu'on estime juste de dévoiler les subterfuges de signatures illusoires et de collaboration multiple au moyen desquels ils enflent démesurément leurs volumes et leurs droits d'auteurs; soit qu'au nom d'un certain

(1) *On admet bien que le poison glissé dans l'organisme le détraque et précipite sa fin. Nous paraissons, cependant, ignorer qu'il y a des poisons moraux faisant plus de mal à la conscience publique que jamais l'arsenic ne saurait en faire au corps. Et tandis que la société envoie au bagne des meurtriers vulgaires, elle comble de ses faveurs des écrivains (?) qui, grâce à la complicité criminelle de certains journaux, versent des flots de poison dans l'âme française. Il suffit de lire la plupart des feuilletons dits populaires pour comprendre l'étendue du mal qui nous menace, si on n'arrive pas à sauver le pays de ces semences de pourriture. Voilà les raisons de l'incursion de la* Revue *dans l'industrie du roman populaire.*

A côté de notre collaborateur, M. Frédéric Loliée, qui s'est chargé d'approfondir l'état actuel du mal, des penseurs romanciers et journalistes éminents ont bien voulu à leur tour éclaircir, à différents points de vue, ce problème des plus importants pour notre grandeur morale. L'ensemble de ces travaux fournit une peinture sombre et un avertissement salutaire. Oui, il faut agir, mais comment? Car il ne suffit pas de critiquer le présent, il faut penser à l'avenir. La voie d'appel à la bonne volonté des écrivains de talent nous a paru tout indiquée. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de payer d'exemple en publiant un grand roman populaire, nous nous bornerons pour le moment à ouvrir deux concours *pour une nouvelle et un conte à lire à haute voix. Les primes, les noms des membres du Comité et les autres conditions seront annoncés dans notre numéro prochain. Ceux, parmi nos lecteurs, qui croiraient pouvoir nous suggérer quelques idées à cet égard, nous obligeront en nous les communiquant avant le 10 courant* (Note de la Rédaction.)

principe d'hygiène morale et d'assainissement littéraire, on proteste contre les abus d'une production sans vergogne et sans règle.

Je n'ignore pas qu'il est aisé de mordre sur le travail d'autrui. Facilement on inclinerait à réclamer de ces amuseurs des mérites hors de proportion avec le rôle qu'ils se sont attribué et le dessein qu'ils poursuivent.

La critique a beau jeu d'exiger, sous toute espèce de forme d'imagination, des qualités supérieures, dont il lui serait fort incommode, souvent, de fournir le modèle après la théorie. Mais il faut bien avouer qu'ici la matière ouverte à ses censures n'est que trop abondante. Elle n'exagère pas, non certes, lorsqu'elle se prend à demander, de loin en loin, l'épuration d'un genre plutôt pernicieux et des singulières mœurs littéraires qui s'y rattachent. Au seul et strict point de vue de la raison, ce n'est pas afficher des rigueurs d'opinion excessives que de s'étonner hautement de voir couvrir d'or, par la multiplication infinie du sou populaire, des élucubrations insanes, qui seraient assez rémunérées au poids brut du manuscrit !

I

Le mal sévit ailleurs qu'en France. Partout l'esprit populaire a les mêmes complaisances, partout il se montre aussi crédule, aussi avide d'émotions violentes. Cette curiosité instinctive, il se trouve en tous pays des gens habiles à l'exploiter.

La puritaine Angleterre n'est pas des moins industrieuses à spéculer sur les effets de l'horrible. Elle a toute une branche de production romanesque, exclusivement adonnée à tenir le public anglais au courant des hauts faits du monde des coquins. Il en pullule là-bas de ces libretti du crime, dont les échantillons les plus poussés ont réalisé des chiffres de tirage vraiment fantastiques et propres à rendre rêveurs nos spécialistes de cours d'assises. Quelle n'a pas été la fortune, par exemple, des aventures de Jack Sheppard (le Cartouche anglais), dont on a fait ici les *Chevaliers du Brouillard* ! Il existe à Londres une rue entière dont le commerce est uniquement défrayé par la *detective literature*. Depuis les exploits de Jack l'Eventreur, les affaires ont monté prodigieusement dans ce *Red Lion's* où l'on ne voit que des éditeurs et des libraires voués au débit de la sombre marchandise.

L'Espagne, de son côté, pourrait mettre en ligne toute une phalange d'auteurs de bas étage empressés à suivre les traces d'un Fernan Gonzalez.

La vertueuse Allemagne a ses pourvoyeurs en grand nombre de feuilletons au rabais.

Et si l'on poussait l'enquête, en dehors de l'Europe, jusqu'à l'extrême Orient, on verrait qu'au Japon tous les romans regorgent de crimes épouvantables et de scènes de mauvais lieux ; on aurait même à constater, en bonne justice, que, dans ladite spécialité, ce

sont encore les conteurs japonais qui tiennent la corde. Ne travaillant que pour les besoins de la restauration populaire, ils épicent en conséquence la nourriture qu'ils destinent à des estomacs grossiers. C'est à qui d'entre eux entassera dans une série de chapitres le plus d'horreurs (1).

En somme, à quelque point d'horizon qu'on se reporte, ce sont uniformément les mêmes effets issant des mêmes causes.

Il y a un moyen immanquable d'attirer la foule autour de soi, c'est de crier fort, lorsqu'on est dans la rue; c'est de grossir, d'outrer les notes de violence, quand on noircit du papier à l'usage des masses. Le peuple se plaît à voir ces figures contractées et furieuses, dont le spectacle le sort de sa vie régulière et monotone. Si, au surplus, pour faire vibrer, comme il convient, la note sentimentale, vous adjoignez à des types de forbans implacables le contraste de créatures angéliques, exposées aux pires infortunes et rachetées du mal par la grâce de leur innocence même, alors votre succès est assuré. On ne vous chicanera pas sur l'emploi de vos moyens. Les invraisemblances nombreuses et les inconséquences énormes dont vous aurez chargé votre fabulation passeront à peu près inaperçues. Quant au style, on ne s'occupe pas de cela chez ce public ingénu, bon diable, facile à émouvoir et qui, se livrant de grand cœur, ne compte pas plus ses larmes que ses rires.

Les conditions étant celles-là, les procédés étant si bien connus et d'un emploi si commode, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il y ait eu, depuis un demi-siècle, en France, tant de feuilletonistes satisfaits de leur état.

II

Il y eut des heures brillantes, des heures de faste dans les annales du roman-feuilleton. C'était le temps héroïque des Eugène Sue et des Frédéric Soulié. Le genre s'altéra vite. On eut promptement fait de se gâter la main. Et les directeurs de journaux populaires, sous le prétexte de se conformer aux besoins — qu'ils pensaient bien connaître — d'une foule simpliste, de peu de mémoire et très indifférente à la vie de l'esprit, contribuèrent sensiblement à cette dépréciation.

Il arrivait, d'aventure, que de jeunes romanciers, nouveaux venus dans la carrière, imbus de préjugés artistiques et moraux que rendait excusables leur ignorance du métier, tentaient d'apporter au public quelque conception plus relevée et d'appliquer aux fantaisies de leur imagination les éléments au moins d'une méthode esthétique. On ne leur laissait pas de longues illusions.

Ils se portaient d'eux-mêmes au-devant de la leçon, lorsqu'ils

(1) Il est bon de relever à la décharge des romanciers japonais que leurs ouvrages ne vont qu'à une seule espèce de gens, qu'ils sont fort dédaignés des classes supérieures, qu'on les paye d'autant plus mal (en moyenne, 75 francs par volume), et qu'à la différence de nos feuilletonistes, pour une besogne pareille, ils ne récoltent ni le matériel bénéfice, ni la réputation.

allaient offrir au directeur d'un journal en vogue leurs idées et leurs services. Celui-ci, homme d'expérience, ne tardait pas à leur rendre nette et claire la formule de ce qui convenait à sa clientèle nombreuse et soumise.

Si nous en croyons l'honorable Jérôme Paturot, qui tâta de cet exercice, quand il s'en fut à la recherche d'une position sociale, il leur tenait à peu près ce langage, dès qu'il pensait découvrir en eux des signes de vocation et des promesses de savoir faire :

« Thèse générale, pour réussir : il faut être apte à cuisiner une sorte de feuilleton de ménage, qui tienne dans la famille sa place quotidienne et son rôle économique, ni plus ni moins que le pot-au-feu. Quant aux personnages, c'est élémentaire. Vous prenez une jeune femme malheureuse et persécutée. Vous ajoutez un tyran sanguinaire, un ami sensible, courageux et vertueux, un confident sournois et perfide, des comparses d'un acabit plutôt équivoque. Lorsque vous tenez en main tous ces personnages, vous les mêlez ensemble en deux, trois, quatre cents feuilletons, et vous servez chaud. Aussitôt que vous aurez fait un seul roman dans ce genre, cela ira comme de source, vous en ferez vingt, trente, sans le moindre effort. »

Au commencement, il en coûtait au talent de déroger, de s'amoindrir en se pliant à des formes vulgaires. C'était l'effet d'une première nausée de l'esprit. On en revenait. Un atelier de feuilletons bien achalandé, s'il ne procurait pas la gloire, garantissait des revenus solides. On en prenait doucement l'accoutumance. Et l'on y restait englué pour la vie.

Ce n'était que l'aurore du roman feuilleton, et déjà les procédés de fabrication étaient dûment classés, étiquetés.

Le mécanisme et l'outillage n'ont guère varié depuis lors.

A serrer les choses de près, on parviendrait à discerner dans le feuilleton actuel, en dehors de l'ancienne forme de cape et d'épée, divers courants, quatre peut-être : l'école de Gaboriau, c'est-à-dire le roman judiciaire, qui n'est lui-même qu'une émanation du *Vautrin* de Balzac ; le courant de Richebourg, représentant le mélodramatique douceâtre et larmoyant ; celui de Dennery, sentimental et socialiste ; celui de Mary, où sont intervenus la documentation pathologique et l'élément militaire. On spécifierait, en outre, le mélange de sentimentalisme traditionnel et de sensualité moderniste, dont Xavier de Montépin a fait sa marque. Ailleurs, on distinguerait quelques spécialistes, tels que F. du Boisgobey et Alexis Bouvier, qui cultivèrent de préférence l'actualité, surtout l'actualité criminaliste. Enfin beaucoup d'autres, contre-maîtres ou manœuvres, nous apparaîtraient exclusivement occupés à retaper des causes célèbres.

Sauf ces quelques nuances, le fond est resté ce qu'il était ; les péripéties, les combinaisons, les types d'un usage éprouvé s'y retrouvent pour nous à l'état de vieilles connaissances ; et le but unique, le but suprême : battre monnaie avec l'encrier, n'a fait que se préciser davantage.

Pour y parvenir, on suit docilement, aujourd'hui comme hier, les règles classiques (si l'on ose dire) de cette lucrative manipulation. D'abord la coupe (essentielle, la coupe !) devant être pratiquée de telle sorte que le numéro du jour tienne au suivant par une espèce de cordon ombilical et qu'il donne à tous l'impatient désir du lendemain. Puis la manière subtile de porter à la fin de chaque tranche quotidienne la situation critique ou le mot mystérieux. Et encore l'experte façon, moins appréciable, pour les lecteurs que pour les auteurs eux-mêmes, de modifier et d'étirer le dialogue avec tous les trucs qu'il comporte.

***

Déjà du temps d'Alexandre Dumas, l'inépuisable virtuose, on considérait comme un mérite précieux de savoir faire le plus possible de pages avec le moins de phrases imaginable. On n'ignore pas quel parti merveilleux l'auteur des *Mousquetaires* et de *Monte-Christo* tirait des mots comme ceux-ci :

Oui, non, damnation!

et des hum ! des oh ! des ah ! à lui payés près d'un franc, autant que des lignes entières. Voici un échantillon de sa méthode, qui ne laisse rien à désirer pour la concision. Le sévère Athos interroge son valet, le taciturne Grimaud :

— Eh bien?
— Rien.
— Rien?
— Rien.
— Comment?
— Rien, vous dis-je.
— C'est impossible !
— Puisque je vous le dis
— En es-tu bien sûr ?
— Certainement.
— C'est un peu fort !
— C'est comme cela.

Le modèle a fructifié à souhait, depuis lors, sans avoir pour compensation, d'ailleurs, la vie, l'entrain, l'humour, la fougue entraînante d'un Alexandre Dumas. La tradition n'a plus chômé de gonfler les phrases avec du vide et de s'en faire des rentes.

Tirer à la ligne (Dieu sait comme !) ; hacher le style court et menu, filer interminablement, hier l'intrigue, aujourd'hui la description, demain le dialogue ; émietter en des parts innombrables le corps du sujet, allonger à l'infini les lieux communs du genre : embrouillamini de paternité, suppositions d'enfants, vengeances et trahisons, distillées goutte à goutte jusqu'au suprême épuisement de la matière : c'est toute une gamme d'artifices.

On l'apprend assez vite.

Il est amusant quelquefois de saisir sur le vif ce bon procédé de remplissage, qu'ont pratiqué si avantageusement Richebourg, Montépin et leurs disciples.

Nous savons tous que le pathétique d'une situation violemment tendue doit éclater enfin avec son maximum d'intensité dans un mot, dans un cri, dans l'un de ces effets inopinés et saisissants qui laissent à l'âme une impression profonde. A la scène on appelle cela des coups de théâtre. Dans le livre, ce sont des traits sensationnels qui poignent le cœur et rendent les yeux humides. Les maîtres du drame et du roman s'appliquent souvent à concentrer là toute leur puissance.

Un feuilletoniste à la toise, un Richebourg, n'aurait eu garde d'y conformer sa manière. Avec ces moyens brusques de trancher les émois d'une longue attente, que seraient devenus, je vous le demande, les menus profits du narrateur? Il préférait délayer l'émotion, et il s'en acquittait pertinemment.

Nous allons en relever, un peu au hasard, deux ou trois exemples typiques.

L'une de ses héroïnes, pauvre jeune fille lâchement séduite, l'infortunée Marie a décidé de mettre fin à ses jours. Elle allumera le fatal réchaud. Elle avait entrevu les plus radieuses espérances de la jeunesse et de l'amour. Cependant, elle va mourir, tandis que la nature au dehors chante ses hymnes de fête. Il suffirait d'indiquer la scène, toute simple et tout ordinaire qu'elle soit, pour la rendre tragique. Mais le romancier veut prendre son temps. Il traîne en conscience les préliminaires d'un tel suicide. Pas une jointure de porte ou de fenêtre, pas une fissure où l'air pourrait passer qu'il n'inspecte soigneusement. Pas un détail qu'il ne relate, en l'ornant à plaisir, de cette coquetterie suprême qu'apportent souvent « les poitrinaires » dans les apprêts de la mort. Il nous montre la ravissante victime *se lavant à grande eau*, se peignant et se coiffant de façon exquise, soignant son linge et se parant devant le miroir avec une précieuse lenteur.

Il ne lui restait plus qu'à mettre ses manchettes; c'était pour tout à l'heure, quand le feu serait allumé.

Mais avant de lui laisser porter la flamme au brasier, il juge opportun de lui donner une petite leçon à son usage spécial sur la composition du gaz carbonique, dont les émanations tout à l'heure engourdiront en elle les principes de la vie. Pensez donc! En sa candide ignorance elle ne savait pas, elle allait mourir sans le savoir, et il est urgent de le lui apprendre, que « *l'air qui nous fait vivre est composé de vingt et une parties d'oxygène mêlées de soixante-dix-neuf parties d'azote et que la combustion du charbon, suivant qu'elle est plus ou moins active, donne de l'acide carbonique ou de l'oxyde de carbone ;.. elle ignorait également le changement de composition que subit l air par suite de l'oxygène remplacé dans l'atmosphère par les gaz carboniques !* »

Voilà, n'est-ce pas, des détails bien à leur place et d'un goût très réussi? Un moyen comme un autre, direz-vous, de vulgariser la science.

Feuilletez encore, si vous en avez le courage, les tomes volumineux de la *Dame en noir* et vous y trouverez un pendant admirable à ce délicat épisode.

Il s'agit d'un mariage *in extremis* entre deux êtres pleins d'amour et de regret. Lui vient d'être frappé d'un coup mortel; il est jeune, il eût voulu réparer bien des fautes; il eût voulu longuement aimer. Elle, aveuglée par les larmes, ne sait rien sinon qu'il la réhabilitera en lui donnant son nom, mais qu'aussi il la laissera seule ici-bas pour y traîner le deuil d'un incurable désespoir. Quel spectacle émouvant et propre à réveiller dans l'imagination l'idée de cette éternelle fraternité de l'amour et de la mort, objet de tant de plaintes poétiques! Mais Richebourg est là qui doit conduire la pensée du lecteur, qui le sait et en abuse. C'est à ce moment précis qu'il estime utile autant que juste de faire parler *ex professo* l'officier ministériel de rigueur. Un homme qui connaît son métier, celui-là! Oh! sans se presser, sentencieusement et péremptoirement, notre personnage considère comme un devoir d'exposer dans toutes les règles à celui qui n'a plus qu'une minute à vivre les convenances du droit civil et les prescriptions juridiques applicables à son cas! Je signale cette perle à ceux et à celles qui auraient tentation de la cueillir dans son écrin. Pourtant, ce n'est pas la plus précieuse de la collection, et j'en découvre une autre, qui l'emporte de plusieurs carats.

Savez-vous au monde une impression de stupeur et d'épouvante affolée comparable au bouleversement d'âme d'une mère à qui l'on vient de ravir son enfant ? On lit dans l'égarement de ses yeux l'angoisse qui la torture. Ses gémissements sont des cris. Elle veut appeler... Les mots expirent sur ses lèvres. On craint pour sa raison autant que pour sa vie. De ces suppliciées du sort et du roman-feuilleton, il n'en manque pas chez Richebourg; mais ses héroïnes font mieux que de verser des larmes, de sangloter, de s'abîmer dans une crise affreuse de désespoir. Elles pérorent et placent des phrases à tant la ligne. Dégustez la saveur de ce petit morceau. L'une des malheureuses victimes ouvre la bouche, elle va parler...,

Son regard prit une expression terrible et, d'une voix stridente, elle s'écria :

— Demandez donc à la lionne ce qui se passe dans ses entrailles de mère quand, rentrant dans sa tanière, elle ne retrouve plus ses lionceaux, qu'on lui a pris... Tout d'abord, elle rugit, puis, les poils hérissés, elle s'élance, elle bondit à la poursuite des ravisseurs. Malheur à eux si elles les rejoint! Elle les déchire, les broie, les met en pièces.

« *En cet instant, je ressemble à la lionne du désert*; c'est la même fureur, la même rage qui grondent en moi. Ah! je les retouverai, les misérables, les bandits qui m'ont pris mon enfant; alors j'aurai les dents terribles de la lionne et ses griffes sanguinaires, je serai sans pitié, *j'aurai la férocité de la bête de l'Atlas*! »

III

De spirituels chroniqueurs, Jean. Bernard, Georges Malet, Charles Canivet, Emile Bergerat, Albert Cim et le vigoureux romancier Lu-

cien Descaves ont raconté des anecdotes fort piquantes sur le désouci artistique de ces grands abatteurs de besogne et sur leur aptitude exceptionnelle à détailler quotidiennement des monceaux de copie, sans savoir la veille ce qu'ils auraient à exprimer le lendemain. Mais que ce thème est fertile et qu'il nous serait aisé de l'enrichir indéfiniment de nos propres observations !

Avant tout on vise à la célérité de l'exécution. Car, s'il est une loi qui s'impose, c'est de toujours arriver à temps, quand on s'engage à forfait pour vingt mille lignes comme Richebourg, pour trente mille, comme Jules Mary, ou que, librement, à l'instar de l'infatigable dévoreur de colonnes Xavier de Montépin, on pousse jusqu'à soixante mille !

On y parvient sans trop de peine quand on a le don et la main. Au sortir d'une période inévitable de tâtonnements on s'assimile avec une force d'entraînement surprenante les procédés à la mécanique de la fabrication des phrases. Richebourg s'étonnait lui-même de la facilité de pondaison à laquelle il était arrivé, presque sans apprentissage. Ponson du Terrail, qui eût été capable d'écrire avec goût des récits de peu d'étendue et d'y encadrer des études de mœurs et de caractères, avait été conduit par les circonstances et par l'amour du gain à dérouler d'interminables suites d'aventures héroïques ou criminelles. Or, il s'était si bien rompu à cette manœuvre qu'il pouvait mener de front jusqu'à cinq feuilletons quotidiens dans cinq journaux différents !

L'essentiel, pour le producteur, est de tenir son roman debout pendant environ trois mois. Le public est dorénavant conquis, entraîné ; il vous suivra par tous les chemins de traverse où il vous plaira de le conduire. Vous pourrez même, s'il vous est plus commode, le dévoyer complètement, comme a fait l'auteur de la *Fille au Collier de perles*, roman à succès du *Petit Parisien*, où se trouve encadrée une longue partie qui n'a aucun rapport avec le corps du sujet.

Il ne s'agit, en pareille course, que d'être ferme sur sa selle et de continuer sans sourciller. Richebourg élucubrait *Cendrillon* pour Mongrédien. Arrivé au centième feuilleton, il se voit brusquement arrêté : il avait épuisé son texte. Or, pour répondre aux engagements pris, il lui en eût fallu cent encore, au moins. Il appelle à son secours un habile de la partie, qui ne sait rien, d'ailleurs, des suites à prévoir. Celui-ci tâte le terrain, rencontre un thème accessoire, s'engage dans cette voie, et à eux deux ils parviennent à doubler de cent vingt feuilletons.

Il importe, en effet, que la matière employée se prête à une extrême dilatation. Car, au traité qu'on devra signer avec le directeur ou l'éditeur il y aura toujours en réserve un certain article vous mettant en mesure d'allonger ou de restreindre la sauce, selon le degré de faveur et de curiosité publiques. Quant à vouloir enchaîner les aventures avec ordre, quant à conduire l'action au dénouement par un fil

logique, on ne saurait s'embarrasser que le moins possible de cette gênante préoccupation.

Là-dessus, Ponson du Terrail avait la conscience aussi légère que la main. Retourner en tous sens une péripétie et l'allonger à perte de phrase, sans autrement s'inquiéter de la vraisemblance et de la concordance des détails, n'était qu'un jeu pour ce roi des faiseurs.

Au cours d'une de ses années les plus fécondes, il y avait des semaines et des semaines qu'il tiraillait en bas de page des aventures, dont il aurait dû couper le fil depuis longtemps. Enfin il s'y décide, un jour. Le soir même, il rencontre le directeur du journal. Ponson l'avertit qu'il venait de boucler le dénouement. Assez de variations sur ce thème. Les ficelles du drame étaient usées... jusqu'à la mèche.

« — Comment ! s'écrie notre homme, interloqué. Vous avez arrêté court, fini, réellement fini? Mais, vous n'y pensez pas! Un 14 avril, la veille du réabonnement! Vos héros ne peuvent pas disparaître avant quarante-huit heures d'ici.

— Il n'y en a plus. Je les ai tués tous.

— Voyons, voyons, mon ami, pas de mauvaise plaisanterie. Il vous en reste bien un, un seul, pour souffler jusqu'au 16. *Chose*, par exemple, ce traître si intéressant...

— Ah ! ce traître ? Eh bien ! voici dans quelle situation je viens de le placer. Il est tombé aux mains des justiciers. (Vous savez que cela se passe en des terres exotiques.) On l'a lié sur une planche, que l'on a jetée dans un fleuve plein de crocodiles. On voit çà et là des têtes de caïmans, dix, vingt têtes, émergeant de l'eau, gueule ouverte. Une voix crie : « Laissez passer la justice des hommes ! » Mettez-vous en sa place. Je ne vois pas qu'il soit commode de le tirer de là.

— J'en conviens, mais cela m'est égal. Je sais seulement qu'il nous faut : *une suite à demain*. Arrangez-vous. »

Ponson du Terrail était homme de ressources. Il chercha et trouva. C'était quelque chose d'énorme, d'incommensurable, une histoire devenue légendaire, cette histoire de caïmans.

« ... On voyait, reprenait-il, des têtes d'amphibies, dix, vingt têtes, émergeant de l'eau, la gueule ouverte... Mais, circonstance à laquelle les justiciers n'avaient pas songé, *c'était pour les alligators le temps des amours*, et, poussés par un doux attrait vers les caïmanes, les caïmans laissaient glisser au fil de l'eau la planche sur laquelle le misérable pantelait d'effroi. Elle vogua longtemps. »

Elle vogua, pendant tout un chapitre et l'abonné candide, sans presque s'en apercevoir, avait franchi le pas du réabonnement.

Transformer sans crier gare la face d'un dénouement, donner une entorse violente à la logique des aventures et renverser les rôles jusqu'à les rendre méconnaissables, quoi de plus simple ? On n'y regarde pas de si près. Les critiques ont l'œil autre part. La direction du journal n'a guère envie d'y mettre le nez, et la grosse clientèle n'y voit goutte.

Un soir, Paul Duplessis, fournisseur ordinaire du feuilleton de la *Patrie* venait de se rendre au Divan Lepelletier, un cénacle où il fréquentait assidûment. Quelqu'un l'aborde, d'un air pressé. C'était son ami, le sculpteur Aimé Millet, qui n'était encore qu'un stagiaire de la gloire artistique.

« — Un renseignement, vite, lui demande-t-il. Mon père apporte à suivre ton roman, chaque matin, une attention pleine d'angoisse. Tu as laissé la comtesse dans une situation des plus critiques. Elle est tombée au milieu d'un guet-apens, entourée de tous ceux qui ont un intérêt à la faire disparaître... Est-ce qu'elle meurt?

— Oui, répond Duplessis. Elle est tuée d'un coup de poignard par le Corse Affiani.

— Pas de chance ! s'écrie Millet, en frappant du poing sur la table.

— Bah ! Qu'est-ce que cela peut te faire?

— Mais, ça m'intéresse énormément. Mon père m'a parié qu'elle mourrait; et moi, pensant que tu aurais encore besoin de la comtesse dans la suite du feuilleton, j'ai parié qu'elle se tirerait de ce mauvais pas.

— Un gros pari?

— Dix louis.

— Diable ! fit Duplessis... »

Puis, tirant sa montre :

« — Neuf heures... J'ai encore le temps d'aller sauver la comtesse. Je prends un fiacre et je vole à l'imprimerie.

— Vraiment ! Tu ne plaisantes point?

— Non pas ! »

Et lui serrant la main, Duplessis ajoute d'un air quasi solennel :

« — C'est bien le moins que je puisse faire pour un ami. »

Il n'y a là que simple caprice de romancier bon enfant, espièglerie de feuilletoniste, sûr de sa plume et de son public; et nous ne ferons pas à l'ombre de Paul Duplessis un grief de cette peccadille. Mais nos confectionneurs actuels portent beaucoup plus loin leur sans-façon à coudre et à découdre les morceaux disparates, dont ils habillent leurs personnages.

IV

A quoi bon, par exemple, viseraient-ils au mérite de la nouveauté? Et pourquoi se mettraient-ils martel en tête, à propos d'un chimérique résultat, que personne ne réclame d'eux? Qui pense à remonter aux sources de leurs élucubrations? Qui voudrait éplucher les formes de style, usées ou non, dont ils les accommodent? Tout peut aller, tout peut rentrer dans ce cadre élastique. On prend à droite, on pille à gauche; on découpe dans le tas des livraisons anciennes, ici une rubrique à effet, là quelque bout de scène ayant sa place marquée d'avance; ou bien c'est un vieux cliché qu'on aurait tort de laisser se

perdre; ou c'est une situation maîtresse, qui n'appartient plus à personne, tant elle a passé de main en main... Et les phrases toutes faites, on n'a qu'à les cueillir. Rien de si aisé vraiment que cette espèce de cuisine littéraire. Quand on a façonné pièce à pièce l'étrange macédoine, on assaisonne, on saupoudre d'une main experte, et il ne reste qu'à servir. Les consommateurs ne se plaignent jamais. La tranquillité d'esprit est si complète, en pareille affaire, que certains ne se gênent point de forcer la dose jusqu'à gâter le métier. Ce sont de vieux romans au complet qu'ils rebaptisent d'une étiquette toute fraîche et dont ils ne traînent pas à toucher les revenus, en lieu et place des auteurs défunts. On connaît l'histoire d'un des derniers feuilletons de l'*Eclair*. Un homme de lettres l'avait composé *spécialement* pour ce journal. Il le disait. On l'avait cru. La *Pulcinella* fut imprimée de confiance. On la trouva même intéressante et nouvelle. Or, quelques semaines après, la rédaction du journal apprenait à ses lecteurs que l'œuvre n'était nullement inédite, que M. Oscar Méténier s'était uniquement donné la peine d'en changer le titre (jadis le *Roman d'une jeune fille pauvre*), et que le véritable auteur Oscar Honoré l'avait perpétrée, quarante années auparavant.

Il est, du reste, très rare qu'un feuilleton à grands développements sur lequel peuvent se greffer et bourgeonner des séries plus ou moins nombreuses de branches annexes et parasitaires, soit tout entier de la main de celui qui le fait passer en bloc. Commencé par l'un, continué par l'autre, il est achevé par un troisième sans qu'intervienne — sauf à la caisse — l'auteur officiel. « Je sais, dit Lucien Descaves, deux romans populaires prodigieusement répandus, qui furent publiés dans ces conditions (1). » Nous les connaissons également, et nous pourrions les appeler par leurs noms; mais il n'est pas toujours bon de dire la vérité, toute la vérité.

Ah! si l'on pouvait mettre face à face les noms des exploiteurs et ceux des exploités, porter à la lumière du jour les secrets des collaborations occultes, démasquer les signataires au front audacieux, faire remonter de l'ombre, ne serait-ce que pour un instant et pour le seul amour de la vérité, les humbles artisans de ces productions sans guère de valeur et, néanmoins, si profitables à d'autres, si lucratives entre les mains des hardis entrepreneurs, qui les ont parafées d'un geste large sans les avoir conçues ni lues peut-être!

De tout temps, il exista des associations fictives entre des parvenus de lettres et de modestes compagnons, plus affamés de pain que de gloire. Par exemple, qui connaît, à présent, le nom de Pelin, un pauvre et simple avocat marseillais, auquel Mirabeau dut la rédaction d'un grand nombre de ses discours? Et des cas analogues, il n'en manquerait pas à citer dans l'histoire intellectuelle d'autrefois. Mais jamais ne se seront affichées aussi impudemment que de nos jours les pratiques d'un compagnonnage mercantile, — l'un des associés as-

(1) *Figaro*, 25 janvier 1890.

sumant, pour une bouchée de pain, la totalité de la besogne, l'autre se réservant, pour l'avoir regardé faire tout, le succès et la recette. Au théâtre, il n'est pas d'accident plus banal. Tel dramaturge ou vaudevilliste en renom, tel illustre faiseur passera le premier sur le tableau qui n'aura eu, dans l'exécution de la pièce qu'à promener le crayon à droite ou à gauche, changeant ici deux mots, retournant là quelque phrase, jonchant le texte de virgules, de points d'exclamations, de tirets et de suspensions adroites! Celui qui n'a rien composé ou peu de chose est en vedette au programme; on ne parle que de sa création; il la fait jouer longtemps, reprendre souvent en province; il en recueille l'honneur complet.

On aurait à produire bien des divulgations sur ces trompe-l'œil de la publicité; et il en ressortirait une vue comparative fort singulière de la population des auteurs modernes. On y verrait, se reposant ou travaillant, deux catégories distinctes de gens de lettres : en haut, les heureux ou les habiles de la profession, étalant au revers des journaux et sur les couvertures libresques, leur étiquette brillante et bien famée; en bas, les anonymes, les publicistes sans occupation connue, les déshérités de la librairie, les *esclaves de la copie*, comme on les appelle dans la presse, les tâcherons obscurs, qui sous-traitent toute espèce de commande et qui, pressés par la famine, mènent à la diable des préparations de deuxième ou de troisième main. La moindre application leur est bonne qui ressemble à une fonction littéraire. Ils ont ramassé avec empressement l'épisode à délayer du roman-feuilleton, comme ils glanent au jour le jour les faits-Paris aux journaux, comme ils confectionneraient, si l'on en voulait, des brochures humanitaires, des tables de matières de grands ouvrages et des prospectus de librairie. Ils écrivent pour d'autres qui signent. Ceux-ci, paisiblement, exploitent le nom qu'ils prêtent. Ceux-là vivent d'un maigre salaire et s'efforcent à ne pas en être privés de sitôt. Ils poussent à la colonne, allongent, étendent autant que la matière est flexible, et n'y mettant pas d'amour-propre d'auteur, ne se relisent presque jamais.

Sur la manière dont procèdent, en ces sortes de marchés, les grands seigneurs de la corporation, on en raconte d'assez fortes. Piquons au passage une anecdote instructive, uniquement pour nous rendre compte du degré d'aisance et de commodité auquel une grâce d'état spéciale leur permet de réduire le poids incommode des scrupules de l'art.

Nous parlerons à mots couverts... L'un des fournisseurs en vogue des bas de colonne de la petite presse, qu'avait poussé de bonne heure dans cette voie la chance d'un heureux parentage, venait de faire accepter, sur le seul énoncé du titre, qui sera, si vous voulez : *la Buveuse de sang* ou *la Buveuse de perles*, un roman dont il n'avait pas commencé la première ligne. On l'eût même assez embarrassé en le questionnant, à brûle-pourpoint, sur ce qu'il pensait y mettre. Dieu merci on n'avait pas avec lui de ces indiscrétions-

là ! Il avait son homme sous la main ; et c'était le principal. Donc, il vivait là-dessus en parfaite tranquillité. Mais voilà que, par contretemps, le sous-confectionneur tombe malade et meurt avant que l'ouvrage soit terminé. X... n'avait point prévu cette mésaventure. Comme il ne sait pas un traitre mot du feuilleton en cours, il lui serait bien difficile d'en continuer la série. Et puis cela n'est pas dans ses habitudes. Parafer et percevoir, c'est bon ; mais écrire ! Il faut aviser, cependant. Il court au journal, réclame tout ce qui a paru du roman ; et, fortement agacé, rentre chez lui. L'imprimeur attend. Le public ne comprendrait pas et veut la suite de son histoire. Il s'efforce à rattraper le fil. Il sue d'ahan pour trouver un développement plausible aux aventures de la Buveuse en question ; et il reste le bec de plume en l'air, ne parvenant pas à raccrocher les lambeaux du récit interrompu. Mais il est une Providence pour les feuilletonistes. Tandis qu'il désespère de sortir de cette impasse, on sonne à sa porte. Quelqu'un se présente. Il reconnaît aussitôt à quelle classe de la société appartient le visiteur. Cet air minable, ce chapeau bosselé à la main, cette redingote étriquée et lustrée, cet orgueil dans les yeux et cette misère dans les habits : il n'y a pas à en douter, c'est un confrère... malheureux, et qui va le servir en l'occurrence.

« — Monsieur, lui dit l'inconnu, celui à qui vous donniez trois cents francs par mois pour composer *la Buveuse* me faisait faire le roman à moi-même pour cent cinquante. Le pauvre homme était un entrepreneur aussi. Je m'offre à le terminer pour la somme qu'il recevait. »

La proposition arrivait à merveille. On passe un traité. X... se réjouit de l'aventure ; et, trouvant, une fois de plus, que l'opération a du bon, se promet d'en agrandir le champ. Il la pratiquera désormais sur une vaste échelle. Il signera d'une main généreuse des romans, des drames, des mélodrames, qui l'enrichiront et le rendront célèbre, sans qu'il ait à peine besoin d'y penser.

Que nous sommes loin, dans cette branche de commerce, de l'antique apostolat des lettres !

On ne s'imaginerait point, si les exemples ne parlaient sous nos yeux, vivants et flagrants, jusqu'où peut aller l'indifférence esthétique de ceux que nous appelons des fabricateurs de littérature populaire. Personne ne se désintéresse plus vite et plus complètement qu'eux-mêmes du sort de la copie, la vague copie, dont ils ont assuré le rendement métallique. Que leur importent toutes ces pages, écrites d'un style haletant et convulsé ? Ils n'en sont que les entremetteurs. Ils provoquent la commande, la reçoivent et passent la main. Ce que deviennent ensuite ces rocambolades, l'impression morale qui doit en rester, le bien ou le mal qu'elles sont susceptibles de produire, la part plus ou moins forte qu'elles risquent d'avoir à la perversion des consciences et du goût public : voilà des points qui ne les touchent guère. Ils ont en cela, d'ailleurs, l'excuse de l'innocence. Ils ne savent pas. Ils en sont les derniers informés. Car vous pensez bien qu'ils ne

perdent pas le temps à corriger les épreuves du **travail d'autrui**, même quand ils ont jugé utile de se l'approprier, pour des raisons d'intérêt financier supérieures aux raisons de la littérature.

Là-dessus, je me suis laissé dire à l'oreille une petite histoire, qui ne manque pas de saveur. Un romancier mondain très goûté, des âmes sensibles et libres, l'un de ceux qu'on appelle, comme Maizeroy et divers autres, des *féministes* parce qu'ils sont les ténors en vogue de la forme amoureuse, se trouvait, une fois, serré par des besoins d'argent. Ce qui ne doit pas nous surprendre ; car on sait que nos auteurs de noble étage aiment assez à pratiquer pour leur propre satisfaction les élégances d'un luxe dont ils ont si souvent l'occasion de dépeindre l'en-dehors. Il se prit donc à réfléchir, supputer, calculer. Une chronique à cette place, une reproduction par là, un nouveau livre à bâcler : voilà pour le sortir d'affaire. Un « rez-de-chaussée » au surplus, n'eût pas mal fait en ligne de compte. « Oui, se demande-t-il, pourquoi n'irais-je pas aussi, comme tel ou tel, de ma petite entreprise feuilletonesque ? » Question résolue aussitôt que posée. Un sujet, un titre se lève dans son cerveau. Trouver un gîte pour abriter cette espérance, découvrir un homme de lettres en instance d'emploi pour lui donner la vie : l'une et l'autre affaires ne lui demandent pas longtemps. Et le voici, maintenant, à l'aise, dégagé d'une préoccupation fâcheuse et parfaitement libre de vaquer à de plus doux exercices. Son suppléant est à la besogne, déjà. Un travailleur plein de zèle (1). Il s'est jeté tête baissée dans le dédale des sombres aventures, poétisant de son encre la plus noire le crime et l'assassinat, n'oubliant pas de promener les cœurs naïfs à travers les situations les plus funestes, enchevêtrant presque avec art les quiproquos et les mystères, se perdant et se retrouvant le mieux du monde parmi les zig-zag innombrables du dialogue, destinés à prolonger les suites insidieuses au prochain numéro ; enfin s'acquittant en conscience de son office. Pendant ce temps-là, l'écrivain de marque s'en était retourné aux jeux préférés de son imagination, célébrant, comme à l'habitude, d'une plume gracile et chatouilleuse, les êtres et les choses de l'amour ; chantant des hymnes à la beauté de la femme ; et oubliant... de payer l'autre. Celui-ci, pourtant, ne s'endormait pas. Tourmenté par la famine, il réclamait souvent et n'était jamais entendu. On avait, avant lui, passé à la caisse sans laisser au fond la moindre pistole. De guerre lasse, le confectionneur passa de la prière à la colère, et de l'irritation à la vengeance. Il se mit à satiriser l'auteur, le prétendu auteur, dans l'ouvrage que celui-ci justement était censé avoir écrit. Tantôt, c'était une allusion aussi transparente que possible ; tantôt, c'était une atteinte directe et comme un coup qu'on se donnerait à soi-même. La chose était au moins bizarre. On en eut prompte con-

(1) De talent aussi, et qui s'est fait sa place, depuis lors.

naissance dans le clan médisant des lettres. Comment X... ne s'apercevait-il point qu'il se tournait quotidiennement en ridicule et de la façon la plus sensible ? Etait-ce manie de sa part, dilettantisme pervers, folle échappée d'une plume en délire, ou mystification d'un malicieux copiste ? Chacun s'en amusait sous le manteau. Un intime enfin prit sur lui de l'avertir.

« — Quelle mouche vous a piqué ? Quelle rage vous est venue de vous dénigrer en personne dans le feuilleton qui paraît chaque jour, sous votre nom ? Voilà certes, une manière toute nouvelle de se tailler de la réclame ! Non la meilleure, à mon avis.

« — Bah ! que me racontez vous ? Mais je ne sais rien, moi, de ce qui se passe dans mon roman ! Car je ne l'ai pas écrit et je n'ai pas le temps de le lire. »

Il avait fallu cette plaisante aventure pour qu'il en prît connaissance, en effet, et songeât, un peu tard, à solder les honoraires de son « anonyme. »

Ces mœurs littéraires ne sont-elles pas exquises ?

V

Les femmes, qui s'entendent fort bien à soigner leurs intérêts, dès que leur attention s'est éveillée sur le point délicat, ont fait incursion là comme ailleurs, les unes pour brocher des romans-feuilletons avec une fécondité malheureuse, les autres pour exploiter le genre en douceur, à l'exemple de leurs grands confrères masculins.

L'abondance dans les paroles et la prolixité dans les discours passent généralement pour être le péché mignon des personnes du sexe. Or, une faculté si précieuse de noyer le vide de la pensée sous des flots de discours ne saurait se donner carrière nulle part avec plus d'avantage que sous cette forme de production kilométrique. Aussi est-ce le domaine par excellence des pondeuses de copie. Demandez plutôt au victimaire cruel du *Massacre des Amazones*. Il nous a livré à cet égard de piquantes révélations. Des confidences qu'il a reçues en particulier de Mme Gourand, il résulterait que cette procréatrice intarissable des *Cœurs de France*, des *Cœurs vaillants*, de *Dieu et Patrie !* (oh ! je ne puis les nommer tous) aurait déjà derrière elle un bagage littéraire de plusieurs millions de lignes. (Enfoncé, Lope de Vega !) Affligée d'une même incontinence de plume est Mme de Roussen (lisez Pierre Ninous et Paul d'Aigremont), qui, elle aussi, sème à la volée les romans et les nouvelles. De hautes ambitions la dirigent. Elle n'aspire à rien moins qu'à être la réformatrice du roman populaire. Pour témoigner de ses intentions salubres, elle a remplacé l'apologie de l'escarpe par des tas d'incestes et l'éternel cambriolage par des *fleuves de poison destinés à des troupeaux de victimes*. Vous voyez qu'avec elle on gagne beaucoup au change. . .

Elles sont comme cela quelques-unes alignant des mots et des colonnes, interminablement. Isolées ou groupées par quatre et cinq (tel le bureau de rédaction du pseudo Charles de Vittis), elles travaillent pour la clientèle des petits journaux.

Il semble, n'est-il pas vrai ? qu'on soit en pleins travaux de manufactures. Que dis-je ! Il y a dans Paris de véritables usines de romans feuilletons. Et cette image n'a rien de métaphorique. J'en appelle plutôt au témoignage de MM. Decourcelle, Maël, Georges Pradel, Pierre Salles et *tutti quanti*, qui doivent être — au moins, je me l'imagine ainsi — des mieux informés en pareilles matières.

De quelle façon se passent ordinairement les choses, il n'est pas malaisé de s'en rendre compte. Il y a longtemps qu'Alexandre Dumas inaugura sur une vaste échelle les pratiques de cette division du travail, quitte à y porter ensuite son empreinte magistrale. Donc, voici comment. Quelque fécond improvisateur a fait accepter le titre d'un roman et promis sa signature. Il rassemble son équipe, découpe la besogne, distribue à chacun le lambeau qui lui convient, et se réserve pour lui-même de soigner les raccords en temps et lieu. Un tel est chargé du scenario ; tel autre confectionnera les portraits du traître ou du meurtrier ; un tel encore aura pour tâche spéciale de coudre les pièces détachées, traits, situations, incidents. Et le maître entrepreneur brochera sur le tout, signera et débitera la marchandise.

Si, maintenant, pour finir, nous ajoutons qu'il existe de certaines agences ayant le monopole des fonds de romans, qu'il est des cabinets d'affaires spéciaux où l'on recherche les manuscrits au dernier rabais, afin de les écouler ensuite sous forme de reproduction dans cent ou deux cents journaux de province, que les dites agences, ont leur installation bien connue des miséreux de la profession ; qu'elles ne cachent point leur enseigne, mais, au contraire, la relèvent et la décorent d'étiquettes alléchantes, telles que celle-ci : *A la Providence des romanciers* ; qu'elles sont comme le Mont-de-Piété de la basse pègre écrivante, avec cette réserve que les objets engagés y changent aussitôt de nom et ne reviennent jamais à leurs propriétaires ; et nous aurons à peu près tout dit sur les secrets d'un trafic plus heureux qu'honorable.

VI

On ne naît pas à la littérature avec la vocation spéciale de romancier feuilletoniste.

C'est un métier nouveau, issu comme beaucoup d'autres choses bonnes ou mauvaises des modernes fièvres industrialistes, réagissant sur les travaux de la pensée. De prime abord la profession fut estimée avantageuse, parce qu'elle comporte d'innombrables clients. Ceux qui l'exercent en ont accepté d'un vouloir réfléchi les servitudes avec les profits. Ils n'en sont pas toujours plus fiers. Combien de

fois eux-mêmes ne se sentiraient-ils pas écœurés, s'ils devaient lire dans le calme les vieilles histoires abêtissantes et stupéfiantes, qui sont la base et le fond de leur littérature ! Il ne manque pas, chez eux, de gens de talent et d'esprit; on ne saurait leur dénier ni l'imagination, ni la virtuosité, puisqu'au travers du décousu lamentable de leurs ouvrages ils gardent encore cette force d'action, cette prise incontestable sur le cerveau de leurs lecteurs.

Cependant, ils infestent le public d'idées fausses; ils répandent parmi le peuple une foule de notions erronées sur le monde, qu'ils ne connaissent point ou n'ont jamais étudié, sur la vie, sur le devoir; ils accumulent avec une douce impunité les plus fabuleuses inepties. Et tout cela, parce qu'un jour ils ont entrevu dans cet exercice commode de la plume les retours d'un « gagne-petit infaillible ».

Ainsi que nous l'avons exprimé ailleurs (1), on ne connaît plus les dépenses gratuites d'idées. Les suggestions d'un personnalisme absolu donnent le branle à toutes les pensées, qui se dispersent par la voie du livre ou de la presse. Dans la mêlée générale des existences, chacun tire à soi, vise à son but. Comme les autres, les gens de lettres subordonnent à des calculs positifs la direction de leur intelligence. Du moins, en est-il qui poursuivent parallèlement une ambition artistique et qui aspirent du même coup à se voir estimés, applaudis dans leurs œuvres. Les machinistes du roman populaire s'intitulent quelquefois des penseurs et des artistes. En leur intime conscience, ils savent bien qu'ils se sont détachés sans rémission du prestige idéal. Ils servent à commandement la majorité, dont ils sont les favoris de hasard. Ils conforment de tous points leur production à la demande supposée de l'acheteur. Qu'importe la valeur intrinsèque du produit, si la consommation n'en est pas diminuée !

Mais, avec cette manière de voir, d'écrire, la besogne d'un chacun s'est rendue, de jour en jour, plus mauvaise. Les derniers scrupules d'honnêteté littéraire se sont évanouis. Ne serait-il pas temps de savoir enfin si l'on ne pourrait faire mieux et autrement ? Pourtant Balzac n'a pas épuisé les misères de la *Comédie humaine*. Les grandes leçons de l'histoire ne sont pas une école fermée. Il y a bien encore, dans ce domaine de la fiction simple, des horizons élargis vers lesquels le cœur pourrait s'ouvrir et l'âme se répandre.

On a tenté, à plusieurs reprises, de réagir contre la vogue d'une littérature de pacotille et qui semblait avoir fait son temps. Des écrivains de bonne volonté s'appliquèrent à remplacer les inextricables péripéties, nouées en dehors du réel et du possible, par la mise en action de quelques caractères dans un milieu véridiquement décrit. D'autres, comme Mme Gagneur, à l'instar de Frédéric Soulié, visèrent au roman de propagande, avec la ferme intention de servir une cause de vérité sociale. D'autres encore songèrent au roman historique et popu-

(1) *Nos gens de Lettres*, leur vie intérieure, leur rivalités, leur condition. — In-18. Calmann-Lévy, éditeur.

laire à la façon de Grégoire Samarov (Oscar Meding) en Allemagne. Enfin des maîtres conteurs, tels que Daudet et Theuriet, essayèrent aussi leurs forces sur ce terrain. Alphonse Daudet, que l'expérience avait tenté, voulut offrir à la clientèle du *Petit Officiel* son fameux *Tartarin*. Il en rapporta cette impression que le peuple ne goûte point l'ironie fine et légère. André Theuriet, à qui la direction du *Petit Journal* fit appel par deux fois, comme pour une loyale épreuve des dispositions intellectuelles de ses abonnés, s'efforça de leur rendre sensible ce parfum d'idéal dont l'auteur du *Secret de Gertrude* a su pénétrer le réalisme choisi et savoureux de ses œuvres. Il n'y réussit qu'imparfaitement.

Ces tentatives ont été rares, isolées. Elles ne devaient avoir qu'une influence restreinte et passagère, la majorité des entrepreneurs de feuilletons n'ayant rien modifié à leurs procédés de fabrication courante. On ne transforme pas du jour au lendemain les habitudes d'esprit imposées par soixante années au moins de routine triomphante. Seuls, les directeurs des journaux aimés de la masse, qui disposent à la fois des auteurs et du public, seraient en mesure d'assumer la maîtrise de l'âme populaire et de lui imprimer une impulsion toute différente. Malheureusement, leur siège est fait comme on dit. Entre ces deux solutions : abaisser la forme littéraire au niveau des goûts les plus infimes, ou, au contraire, élever ceux-ci progressivement à la compréhension d'un art moins vulgaire et plus vrai, ils croient d'un bien meilleur calcul de s'arrêter à la première opération. Ils ont gardé la conviction que la foule ne prise en art que ce qui lui ressemble, qu'elle est trop affamée pour être friande et que toujours elle préfèrera la quantité à la qualité.

Tout l'obstacle est là.

D'amélioration certaine, il n'en pourra résulter que de leur mutuel accord et d'un essai prolongé de leur part. Il est hors de doute pour nous, que leur public une fois débarrassé des médiocrités qu'on lui sert de toutes mains, prendrait facilement l'habitude d'une moyenne d'inspiration, où l'aventure et la mêlée des classes sociales, qui l'intéressent essentiellement, tiendraient encore une large place, mais d'où ne seraient pas exclus l'observation, l'humour et le sens de l'humanité.

En attendant que se réalise cette évolution salutaire, ou que le genre lui-même ne périsse de sa propre décomposition, c'est affaire à la critique de protester de temps à autre, pour la bonne police des lettres, contre la vénalité de certaines plumes et de rendre responsables des mauvais ouvrages, qu'ils signent, ceux-là peut-être qui ne les auront ni conçus ni exécutés, mais qui très complaisamment en perçoivent le salaire.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

L'ÉTAT ACTUEL DU ROMAN POPULAIRE

(ENQUÊTE)

Monsieur,

Je regrette de ne pouvoir répondre à votre bien intéressante enquête, n'ayant point d'opinion sur ce sujet, et étant plutôt porté à croire que le peuple aimera toujours les élucubrations stupides, au moins pendant des temps encore.

PAUL ADAM.

×

Mon cher confrère,

Si vous donniez les *Misérables* ou la *Guerre et la Paix* au grand public, il serait intéressé, ému et amélioré. (Ce mot a le tort d'ouvrir toute une discussion ; on m'accordera, du moins, que momentanément le lecteur par de tels livres est tiré de son ordinaire, ennobli.

« Quoi ! me dites-vous, les petites ouvrières ! » — Oui, les petites filles du peuple aimeraient Tolstoï comme Bernardin de Saint-Pierre, et tout ce qu'aiment nos sœurs.

— Alors, vous continuez, et vous me dites : « Quoi ! les terrassiers, les charretiers ou autres aimeraient Hugo, Tolstoï ? »

Là-dessus, voici mon idée : il y a des hommes dans toutes les classes, qui n'ont pas le goût de lire. Faut-il les admirer ou les mépriser ? Sont-ce des brutes ou des sages ? C'est un autre problème. Mais il n'y a pas une littérature populaire et puis une littérature aristocratique. Il y a les choses belles, vraies, instructives, émouvantes.

Ce qu'il y a, c'est la misère.

Il ne s'agit pas de faire des romans pour le peuple, mais de donner des loisirs aux travailleurs.

Je connais parmi le petit monde auquel on destine ces feuilletons idiots, des cerveaux fermés et qui savent aborder les seules œuvres qui comptent, à savoir les chefs-d'œuvre.

Hors les chefs-d'œuvre, il n'y a que de la saleté.

Cordialement votre dévoué

MAURICE BARRÈS

P.-S. — La littérature populaire ! ce n'est pas un problème littéraire, mais économique. Supprimez la dégradation de la misère, donnez des loisirs et vous aurez par milliers, dans le peuple des cerveaux bien supérieurs — parce qu'ils ont l'expérience des réalités — aux plaisantins d'Institut.



Monsieur,

Personne ne saurait prophétiser le succès d'une tentative. Mais on peut le souhaiter, le croire possible, et c'est mon cas. Il faudrait avoir du peuple une idée bien méprisante pour le croire condamné à ne lire que des œuvres médiocres ou nulles. Le grand art simple a prise sur les âmes simples. Je n'en veux pour preuve que celle-ci, parmi beaucoup d'autres qu'on pourrait citer : l'intérêt, l'émotion, l'enthousiasme des auditoires populaires devant lesquels M. Maurice Bouchor et ses amis ont entrepris de lire les œuvres les plus connues de la littérature française.

Je l'ai dit ailleurs et, je le répète ici : nous demandons pour l'ouvrier du pain blanc, une maison saine, des heures de repos ; nous nous intéressons à toutes les œuvres qui peuvent relever sa condition matérielle : nous multiplions, d'autre part, les écoles, les bibliothèques, les cours d'adultes, les conférences ; nous préparons de nos mains l'avènement du quatrième état ; nous y travaillons par nos défauts aussi bien que par nos efforts ; et je ne vois pas dès lors comment nous pourrions prétendre que le peuple aura sa part de toute chose, sauf de littérature et d'art. Serait-ce logique ?

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués et dévoués.

René Bazin.



Mon cher Confrère,

Le premier point, pour guérir un mal, c'est d'avoir établi son diagnostic. Je crois que nul psychologue n'aurait pu établir celui du roman-feuilleton avec une exactitude plus incisive que la vôtre dans l'article que vous avez bien voulu m'adresser. Le mal est nettement, spirituellement décrit par vous. Est-il guérissable ? et comment ? C'est ce que vous me faites l'honneur de me demander, et sur quoi je vous envoie brièvement mon opinion.

Il y a seulement deux cents ans, le peuple grattait la terre, *servait* les trois ordres (tiers-état compris), et ne connaissait d'autre littérature que quelques vagues complaintes patoises. Il y a cent ans, ce peuple, excité par le Tiers et les philosophes, fit la Révolution Française, mais ne lisait guère. Son principal roman-feuilleton fut les guerres de l'Empire : il eut fort à faire de l'écrire avec son sang ; il n'eut point en tête d'autre romanesque.

Le peuple français n'a commencé de savoir lire et écrire que vers 1840 : j'ai dit ailleurs pourquoi et comment (1). Aussitôt il chercha une littérature à son image. Ce fut l'époque des colporteurs, de Béranger, de Dumas père et d'Eugène Sue. Epoque épique, où d'Ar-

(1) Voir *la Conscience Nationale*, p. 233-234.

tagnan, Rodin et Monte-Cristo furent des géants naïfs, à la mesure d'une démocratie balbutiante!

Le second Empire, émasculant toute littérature politique, religieuse et sociale, — (qu'elle fût pour l'élite ou pour le peuple), — le second Empire précipita le roman-feuilleton dans les criminalités passionnelles et les imaginations épileptiques où il agonise aujourd'hui. Là comme ailleurs, le Second Empire fut le grand corrupteur de la Nation. Il dégrada les sensibilités populaires de la même façon qu'il avilit les caractères bourgeois : en flattant leurs vices, en les gavant de bas plaisirs narcotiques. Rouher avait remplacé Lamartine, et Belmontet Victor Hugo : c'était bien le moins que Ponson du Terrail remplaçât Dumas père, et que Xavier de Montépin prit la place d'Eugène Sue!

Vous savez mieux que moi, mon cher confrère, que sur presque tous les points la Troisième République a continué, sinon aggravé le Second Empire. Changement d'étiquette gouvernementale, mais non point changement de mœurs. Le roman-feuilleton, pas plus que le fonctionnarisme ou les politiciens, ne s'est ennobli après le Quatre-Septembre. Multiplié par la presse à un sou, il a continué, de concert avec les congrégations et l'alcool, à déprimer, à vicier une démocratie que l'école primaire et les « intellectuels » s'efforcent héroïquement, sinon avec succès, de relever, de purifier, d'exalter. Et la presse quotidienne étant presque toujours aux mains de brasseurs d'affaires, il en est résulté qu'aucun directeur de journal n'a osé, ni même désiré, lutter contre le roman-feuilleton, pas plus qu'aucun politicien n'a osé, ni même désiré lutter contre l'assommoir. Tant que les journaux populaires auront pour maîtres des hommes d'argent sans autre moralité que celle de leurs dividendes, nous ne saurions espérer une initiative éducatrice de leur part.

Il reste que nous avons à faire l'éducation du peuple en dehors des journaux populaires, et même contre eux. Ce ne sont pas les journaux populaires qui amélioreront le peuple : c'est le peuple qui améliorera les journaux populaires. Oui, le peuple imposera un jour aux Marinoni et consorts la nécessité de leur fournir une littérature non pas populaire, mais humaine.

Car il n'y a pas de littérature « populaire » : il y a une littérature *humaine*, qui est la littérature éternelle, c'est-à-dire la littérature des chefs-d'œuvre.

Le problème n'est pas de « transformer » le roman-feuilleton, mais de le supprimer. Ou plutôt le problème est de faire que les « feuilletons » de la démocratie soient les épopées d'Homère, les tragédies de Shakespeare, les tragédies de Corneille, les romans de Hugo, les poèmes de Lamartine!

Elever toute la masse à la hauteur de l'élite, faire de la foule l'auditoire des génies, voilà la mission simple qui s'impose aux écrivains et aux hommes d'action d'aujourd'hui. Pas de littérature

spéciale pour le peuple, mais un peuple capable de comprendre la littérature universelle, telle doit être la formule éducatrice de la démocratie.

Il n'y a pas plus de littérature pour le peuple qu'il n'y a de religion pour le peuple. Il y a la littérature humaine et la religion humaine, qui sont les mêmes pour tous les cœurs et pour tous les esprits. *Faire arriver le peuple à l'HUMANITE*, tout est là. Nous en sommes loin!

Nos instituteurs et nos institutrices, du moins, s'y emploient, élite populaire dans le peuple, et avec eux quelques intellectuels dont Edouard Petit et Maurice Bouchor sont les modèles charmants et énergiques. Si tous ces éducateurs n'avaient à lutter que contre le néant, ils réussiraient peut-être; mais lutter contre Richebourg et Montépin, aggravés par Rochefort et Judet, songez donc, mon cher confrère...

Souhaitons-leur pourtant de réussir; car, le jour où ils auront réussi, le concours de la *Revue des Revues* sera inutile. Le peuple ne voudra plus d'autres feuilletonistes que les génies. Et alors, la *Revue des Revues*, comme la Grèce antique, pourrait-elle se donner le luxe de couronner des génies? En aurait-elle même l'occasion?...

Bien cordialement vôtre, mon cher confrère.

HENRY BÉRENGER

×

Monsieur,

Depuis que j'ai reçu votre lettre, j'ai été presque constamment absent de Paris, et je n'ai pas eu le moindre loisir pour traiter sérieusement la question qui vous préoccupe à juste titre. Veuillez m'excuser de réduire ma réponse à quelques généralités.

On ne se passera jamais de la littérature d'imagination. dont la forme la plus habituelle est aujourd'hui le roman. Il est hors de doute que le roman-feuilleton exerce une action néfaste, parce qu'il est outrageusement faux, et que sans la vérité (vérité humaine dont ne doit pas être dépourvue la plus libre fantaisie poétique), il n'y a pas d'enseignement, pas de morale, il n'y a rien, — même si le vice est puni et la vertu récompensée à la fin. En outre, l'absence de pensée, de sérieux, de conscience dans l'exécution, ne peuvent avoir qu'une très fâcheuse action sur les esprits, de plus en plus déshabitués de tout effort salutaire. Et enfin il y a quelque chose de profondément malsain dans cette curiosité pour le crime que l'on a cité à la fois par le roman ou par les faits divers, outrageusement étalés dans les journaux.

D'autre part la littérature sérieuse, celle de l'école naturaliste, par exemple, du grand Flaubert au puissant Zola et à ses successeurs, est d'une lecture trop difficile pour la très grande majorité des lecteurs et on pourrait lui adresser bien des critiques, quant à son

influence possible sur les mœurs et la direction générale des esprits.

Il est donc très vivement à souhaiter qu'une orientation nouvelle soit donnée à notre littérature d'imagination; qu'elle ait le souci de la vérité, de la pensée, du style, et en même temps qu'elle ne rebute pas le gros public par les recherches d'une « écriture » compliquée à plaisir, par l'abus des descriptions, par l'amertume de son pessimisme, par une dédicace aristocratique pour « la bêtise humaine », généreusement prêtée à la totalité des hommes, exception faite des seuls littérateurs. Il faudrait enfin que, dans le plus grand nombre des romans, le vice ne s'étalât point avec une obsessive complaisance, de façon qu'on n'en fût pas réduit à composer une spéciale et niaise littérature pour jeunes filles; et que, dans les sujets où de graves questions de mœurs doivent nécessairement être traitées, l'auteur entrât dans son sujet avec le respect dû à sa propre dignité, à la délicatesse du lecteur même viril, et aux misères morales de l'humanité, qui en souffre et qui a tant de peine à s'en délivrer.

Il est certain que l'initiative de la *Revue des Revues* sera bienfaisante aux lecteurs, même si elle ne donnait pas de résultats immédiats. Il est toujours bon de prendre conscience des nécessités qui s'imposent à nous.

Vous avez raison de penser que l'avenir des lectures est lié en grande partie à celui de notre littérature, et réciproquement les lecteurs du peuple préparent leur public à goûter une littérature saine et sérieuse, que produiraient des contemporains; et il faut d'autre part que les producteurs ne viennent pas sans cesse, par de plats feuilletons ou de malpropres romans, détruire les résultats laborieusement acquis de la lecture publique.

Je pense, comme vous, que le souci de la vérité sociale, dans les œuvres d'imagination, s'impose avec force; et, comme une littérature vivante ne peut être que l'expression de la vie réelle, d'une société donnée, tout ce qui est d'intérêt social doit occuper une grande place dans le roman contemporain, comme dans les préoccupations à la fois des penseurs et de la grande masse des hommes d'aujourd'hui.

Je souhaite à l'initiative de la *Revue des Revues* le succès qu'elle mérite et je suis persuadé qu'elle sera féconde, même, je le répète, si les apparences n'en témoignent pas tout d'abord.

Mais le contact avec un vrai public, complet, humain, hommes et femmes, bourgeois et peuple, est peut-être nécessaire à nos romanciers pour qu'ils fassent œuvre vraiment populaire (au meilleur sens du mot) et sociale. Qu'ils recherchent donc nos lectures, qu'ils y prennent part, qu'ils observent le public; que, dans les universités populaires qui vont être créées, ils entrent en communion plus intime avec une élite du peuple. Ce n'est pas par vertu ou par raison qu'on créera une littérature nouvelle : c'est spontanément, quand on se sera placé dans les conditions nécessaires pour cela.

Nous sommes à la fin d'une chose très usée; nous nous rajeunirons en n'écrivant plus pour la bourgeoisie élégante, ou pour les portières, ou les artistes, ou notre nombril, — mais vraiment et simplement pour le peuple, c'est-à-dire pour tous.

Bien à vous,
MAURICE BOUCHOR.

×

Mon cher Confrère,

Assurément, il serait à désirer que le niveau de ce qu'on appelle communément le « roman-feuilleton » se relevât... Par malheur je ne vois pas trop les moyens qui pourraient le conduire à se réhabiliter dans l'estime des honnêtes gens. Le roman-feuilleton, destiné à paraître chaque matin par tranches menues, doit être avant tout un roman d'action. Je veux dire que les péripéties y doivent tenir plus de place que l'analyse et la description. Il faut qu'il soit rapide, sous peine de lasser la curiosité du lecteur. Or, ces nécessités le réduisent à revêtir deux ou trois formes, depuis longtemps établies.

C'est le roman de cape et d'épée (Alex. Dumas, Paul Féval).

C'est le roman judiciaire ou policier (Gaboriau, Ponson du Terrail, Eug. Sue).

C'est le roman optimiste, romanesque et sentimental (Georges Ohnet, Emile Richebourg, X. de Montépin).

Je ne crois pas qu'il soit aisé de trouver, en dehors de ces voies, des voies nouvelles pour arriver à conquérir le vaste public auquel s'adressent les journaux populaires. Si vous voulez serrer la vie de trop près, vous devenez, selon votre tempérament, ou brutal, ou mélancolique, ou ironique, ou amer. Si vous vous piquez de psychologie vous vous laissez entraîner à des développements excessifs. Si vous voulez réformer les mœurs par d'éloquents discours et des déclarations vengeresses, vous tournez au prédicateur. Et infailliblement vous rebutez les hommes et les femmes de cultura moyenne (ajoutez-y les trottins et les mitrons) qui ne cherchent eu rez-de-chaussée des gazettes qu'un amusement frivole et un délassement aux soucis de chaque jour. N'oublions pas qu'il y a, dans toute créature humaine, un enfant qui aime les Contes bleus. Que ces Contes soient écrits le mieux possible, que la morale et la décence n'y soient pas trop offensées : voilà ce qu'il nous est permis de souhaiter. Et certainement ces avantages, ou du moins le dernier, seraient assurés, si l'Etat qui, dans quelque mesure, a charge d'âme, imposait un frein à la licence de la presse et ne tolérait pas la libre circulation, à bas prix, de récits et de romans orduriers qui sont de nature à dépraver la jeunesse.

Et maintenant, mon cher Confrère, j'estime que, en cette matière, les théories sont sans valeur et que, seul, l'effort individuel peut être efficace. Le roman-feuilleton ne sera régénéré que par un

écrivain de génie. Je souhaite que le concours de la *Revue des Revues* nous révèle ce phénix.

Cordialement à vous.
ADOLPHE BRISSON.

×

Le succès du concours ouvert par la *Revue des Revues* me semble assuré d'avance. L'idée est excellente de faire appel aux jeunes gens et de diriger leurs ambitions vers la littérature populaire. Tout le monde y gagnera. La grande masse des lecteurs de feuilletons lit probablement peu de livres. Elle est donc fort mal renseignée sur la production de librairie et il doit exister dans son esprit un certain étonnement. Dans le corps du journal sont présentés et discutés les faits du jour, de politique, de sociologie, de morale, etc., suivant telle ou telle conception générale en rapport avec l'état de l'âme contemporaine, et dans le feuilleton du rez-de-chaussée se perpétuent des traditions romanesques qui ne correspondent à rien. Quelque équilibre est à souhaiter. On vulgarise la science, on vulgarise l'histoire, on doit également vulgariser la littérature, c'est-à-dire répandre dans les foules les idées maîtresses dont s'éclairent quelques livres d'élite peu accessibles au peuple. D'autre part, l'auteur, comprenant sa tâche qui est de se mettre à la portée de tous, de plaire, d'entraîner les imaginations, de cultiver la curiosité, s'ingéniera à retrouver les qualités que nous sommes en train de perdre et qui sont celles du conteur alerte, inventif, de parler clair et d'humeur facile. Cette œuvre nouvelle à entreprendre est saine. Elle intéressera et réjouira le lecteur, elle sauvera peut-être l'auteur occupé de l'obscénité ou de l'ironie dilettante et stérile où se fourvoient de nombreux talents sans emploi. Enfin, et en tout cas, quelle meilleure application de la morale que d'exiger de l'ouvrier de lettres qu'il fasse de son mieux et que l'œuvre qu'il nous livre soit vraiment de sa façon, et non le témoin d'une escroquerie ?

JULES CASE.

×

Votre remarquable article, Monsieur et cher confrère, et votre idée surtout me paraissent excellents. La presse populaire est un tel véhicule de renseignements qu'elle s'honorerait en donnant place au feuilleton moralisateur, à quelque Tolstoï du roman à un sou, épris, comme vous le souhaitez, de vérité sociale. Vous ne ferez jamais que le peuple n'aille au gros pain qui satisfait son appétit, mais si vous pouvez provoquer un mouvement en faveur du roman populaire, parlant au peuple une langue généreuse et forte, vous aurez rendu un grand service à tout le monde, aux écrivains et à leurs lecteurs. Je crois fermement que Mgr Myriel et Jean Valjean présentés à la masse l'intéresseraient aussi fortement

(et de façon supérieure) que les aventures débitées par les fabricants dont vous parlez. Notez, pourtant, qu'il se trouve parmi eux des conteurs aussi soucieux que vous-même de l'âme des foules.

A vous très sincèrement.

JULES CLARETIE,
De l'Académie française.



Je voyais l'autre jour, aux murs d'un préau d'école, des images effroyables destinées à inspirer aux enfants l'horreur de l'ivrognerie.

L'une de ces planches surtout terrifie.

Elle représente un individu chez qui l'intelligence et la santé résident, et le même individu flétri et déprimé par l'abus des alcools. Afin, d'ailleurs, qu'aucun doute ne subsiste à cet égard, un autre tableau comparatif montre les organes de ce malheureux, sains d'abord, corrodés ensuite par d'implacables poisons.

Et je regrettai, en regardant cela, qu'il ne fût pas possible d'étendre ces investigations au cerveau des personnes adonnées à la lecture des feuilletons populaires. Sans doute on y constaterait des ravages analogues à ceux causés par d'infâmes trois-six.

C'est aux gens, me disais-je aussi, qu'il faudrait inculquer d'abord le dégoût de ces consommations frelatées, de ces apéritifs quotidiens. Et pour atteindre ce but, tout est bon, depuis les lectures populaires de Bouchor, jusqu'au concours ouvert par la *Revue des Revues*.

Bouchor... Je vois justement son nom parmi les membres de votre comité de lecture. C'est un choix excellent, aux yeux de quiconque sait le beau résultat de ces lectures populaires, que j'invoquais et auxquelles il s'est dévoué.

Et je me demande même s'il n'y aurait pas là l'indication d'une action parallèle utile et profitable.

Je veux dire que Bouchor et ses collaborateurs pourraient, à chacune de leurs séances mensuelles, lire un court fragment de n'importe quel feuilleton populaire en cours de publication, et le couvrir de ridicule et d'opprobre en lisant ensuite, par contraste, les pages des maîtres dont ils ont entrepris la diffusion dans le peuple.

LUCIEN DESCAVES.



Mon cher confrère,

J'attendais depuis longtemps qu'un littérateur de talent et de courage, après une information précise et par un indéniable exposé des faits, vînt révéler au public les malpropres dessous de la littérature à l'usage du peuple. Que ce lettré vaillant ce soit vous, je ne m'en étonne point, ni que ce soit la *Revue des Revues*, coutumière de ces

actes de justice, qui vous donne des pages à remplir pour cette exécution nécessaire.

« *Otons l'ombre à l'intrigue et le masque aux fripons!* » comme dit Ruy Blas.

Des pseudo-feuilletonistes, qui ne connaissent même pas le sujet du feuilleton au bas duquel ils mettent leur signature, mais qui en tirent profit comme de leur bien propre, après avoir donné une bouchée de pain aux pauvres diables dont ils ont exploité la plume, vous passerez sans doute quelque jour aux auteurs dramatiques par procuration, à ceux qui, sans avoir écrit une seule réplique de la pièce, imposent leur nom sur l'affiche et touchent les droits d'auteur, quitte à en rendre une partie, la plus petite possible, à l'auteur véritable et une autre, plus forte, au directeur dont la complicité leur permet cette friponnerie. Alors, vous rencontrerez probablement, parmi ces beaux messieurs, quelques-uns des entrepreneurs de romans dont à présent vous vous occupez : quand on est doué d'une certaine absence de scrupules, c'est bien le moins qu'on s'en fasse des rentes de plusieurs manières.

De pareilles combinaisons il ne peut résulter que des œuvres infâmes ou informes. Mais si le peuple s'en contente, je ne crois aucunement qu'il y tienne et qu'il soit incapable de trouver plaisir à des œuvres plus nobles et plus littéraires. Certes, on ne peut espérer que la petite ouvrière, le matin, dans l'omnibus, se passionne pour un roman de minutieuse analyse ou d'observation aiguë; mais toute la littérature n'est pas là, Dieu merci ! et celle qui, dans tous les siècles, a profondément agi sur les âmes, est même presque tout entière hors de ces livres de cabinet. Le peuple veut des livres d'action et d'héroïsme, ou d'espérance et de pitié. Les bâcleurs de romans le savent bien et lui donnent, de ces choses, l'apparence et la parodie; mais s'il y trouvait vraiment la poésie de l'aventure et la générosité de l'optimisme, il n'y reconnaîtrait que mieux son âme. Aucun roman n'a été plus lu par le peuple que *David Copperfield*, en Angleterre; que les *Trois Mousquetaires* ou les *Misérables*, chez nous. Or, dans ces livres, qu'est-ce que Dickens, sinon un Richebourg supérieur ? que Dumas, sinon un Ponson du Terrail de génie? que Victor Hugo, sinon un Gaboriau sublime ?

« Si l'on ouvre mon cœur à ma mort, écrivait Michelet en 1869, on lira l'idée qui m'a suivi : « Comment viendront les livres populaires ? » Le grand historien convenait que trois choses y sont requises, qui vont bien peu ensemble : « Le génie et le charme; un tact d'expérience, très fin, très sûr, et enfin (quelle contradiction !) la divine innocence, l'enfantine sublimité, qu'on entrevoit parfois dans certaines jeunes créatures, mais pour un court moment, comme un éclair du ciel. » C'est un idéal qu'on ne peut espérer d'atteindre, mais qu'il serait bon d'avoir sous les yeux, quand on écrit pour la foule.

Je crois qu'on peut attendre beaucoup de bien du concours si

généreusement ouvert par la *Revue des Revues*, et que les œuvres jugées les meilleures par son jury de romanciers et de philosophes seront précisément celles qui révéleront chez leurs auteurs quelques-unes des vertus que Michelet réclame de l'écrivain populaire digne de ce nom.

En attendant, vous avez disqualifié ceux qui usurpent ce beau titre ; soyez-en loué et remercié, pour le Peuple et pour les Lettres.

Confraternelle affection de votre

AUGUSTE DORCHAIN.

×

Mon cher confrère,

Assurément votre campagne contre le roman-feuilleton a sa raison d'être. Pour les cerveaux naïfs, exaltés ou mal équilibrés, ces aventures abracadabrantes, ces situations impossibles, ces crimes atroces ne sont pas sans danger. La chronique des tribunaux nous montre assez fréquemment de jeunes criminels dont la cervelle a été farcie de ces lectures malsaines et en tout cas antilittéraires. Mais il est d'autres romanciers populaires, qui se proposent un but élevé, moralisateur, social et littéraire, prouvant une observation exacte de la vie.

Ceux-là adoptent une thèse et la développent logiquement avec des personnages vus et des situations de tous les jours, « comme dans la vie ». Le drame doit se produire naturellement par le choc des caractères et des passions et non par des événements de pure imagination, plus ou moins invraisemblables et qui, par cela même, n'ont aucune portée, aucune valeur. J'ajoute que pour le succès de la publication des feuilletons, on doit éviter les longueurs : rien d'inutile ; de la mise en scène, et comme dans les pièces de théâtre, marcher toujours vers le but, car dans les romans aussi bien que dans les pièces de théâtre ayant une portée morale ou sociale, le but ou dénouement doit toujours être la synthèse, la preuve de l'idée qui l'inspire. Vieux jeu, direz-vous ; mais on y revient à ce vieux jeu et la preuve c'est que le livre comme le théâtre se meurent du nouveau jeu.

M. L. GAGNEUR.

×

Monsieur,

J'approuve la *Revue des Revues*, et, avec elle, avec vous, derrière votre article : *Les Fabricants de Littérature populaire*, article net, article brave, je crois aussi qu'il y a tout à essayer, tout, dans l'espoir d'arriver à un résultat effectif.

Ouvrir un concours, obtenir des contes, des nouvelles, des œuvres de longue haleine, qui, en restant simples d'expression, en gardant à l'aventure aimée de la foule une place prédominante, seront

moins indignes de nos lettres françaises, me paraît donc chose utile, chose noble, chose moralisatrice.

C'est acheminer vers du mieux, vers du propre... C'est rendre hommage aux magnifiques tentatives des Erckmann-Chatrian...C'est rechercher une fois de plus un antidote contre la stupidité pleurnicharde, les grossières histoires de crimes, au moyen desquelles, sous pavillon fallacieux, de bas, de tristes négriers, de louches écumeurs abêtissent les uns et sillonnent implacablement le crâne des autres.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de ma sympathie la meilleure.

LÉON HENNIQUE.



Mon cher confrère,

Vous me demandez mon opinion sur ce fameux problème du roman-feuilleton, qui nous occupe.

Il n'est pas facile à résoudre, et je n'en ai pas la prétention.

Ayant, comme beaucoup de mes confrères, été sollicitée d'essayer ce genre, avec la fallacieuse perspective de le *rénover*, j'ai dû renoncer, avant l'achèvement de la première tentative — non seulement à toute « rénovation », mais au mirage doré qu'un aimable directeur de grand journal quotidien voulait bien faire miroiter à mes yeux.

Ma bonne volonté était hors de doute : c'était le génie qui me manquait. Je ne plaisante pas : *le génie*.

Pour accomplir l'œuvre rêvée : un roman conforme, si peu que ce soit, à un certain idéal d'art, de logique, de psychologie, et de bonne influence morale et sociale, en même temps que tout à fait compréhensible et captivant pour un public illettré, il fallait un immense génie.

Pour s en rapprocher seulement, il fallait être l'Alexandre Dumas des *Trois Mousquetaires*, le Victor Hugo des *Misérables*, l'Eugène Sue des *Mystères de Paris*.

Et j'aurais souhaité mieux : songez donc ! ! !...

A cette époque, peu éloignée d'ailleurs, je regardais avec des sentiments d'intense curiosité le cocher de fiacre lisant le *Petit Journal* sur son siège, ou le trottin dévorant le feuilleton du *Petit Parisien* en croquant un petit pain d'un sou.

Comment intéresser ce cocher de fiacre et ce trottin avec des pensées et des phrases que je pourrais avouer, que je ne serais pas obligée — subterfuge qui ne me satisfaisait pas — de signer d'un autre nom que mes essais ordinaires, où je mets toute ma conscience à défaut de talent ?

Sincèrement le problème me passionnait. Hélas !.. je ne l'ai pas résolu.

Comment voulez-vous, mon cher Confrère, que je vous apporte quelque lumière sur ce point?

La réflexion définitive que tout ceci m'a suggérée, c'est que, pour se mettre à la portée de la foule, il faut être ou sublime, comme elle est quelquefois, ou bas et vulgaire, comme elle est presque toujours.

Il n'y a pas de milieu, parce qu'elle-même n'en a pas.

Si on ne peut pas l'enlever en plein ciel — où elle nous suivra sûrement — il faut consentir à ramper à terre avec elle.

L'écrivain qui veut la toucher n'a pas le choix : il doit être divin ou ignoble. C'est pour ça que les directeurs payent les romans-feuilletons si cher : car, s'il n'est pas facile d'avoir des ailes, on ne se résout pas non plus volontiers à patauger dans la boue.

Si le concours de la *Revue des Revues* nous révélait un moyen terme, j'en serais aussi enchantée qu'étonnée.

DANIEL LESUEUR.



Mon cher confrère,

Je ne lis plus en feuilleton que la vie. C'est le seul roman dont je subisse l'anxieux mystère de « la suite à demain ». Sans mépris, je ne fréquente pas un rez-de-chaussée de nos quotidiens. Mais je sais des gens, autour de moi, qui volontiers s'y attardent. Je recueille leurs doléances. Ils se plaignent le plus souvent d'y trouver une fâcheuse compagnie et peu d'intérêt.

Plus jeune, très jeune quand l'insouciance de la tâche me faisait des loisirs, dans ce monde ouvrier où mon enfance s'écoula, j'ai lu les feuilletons passionnément; les miens ne leur étaient pas moins fidèles. Nous prenions ce brouet intellectuel comme on nous le servait. Il y avait de tout un peu, même du talent, parfois du génie. J'ai lu ainsi Erckmann-Chatrian, Eugène Sue, Dumas le père, Victor Hugo. J'ai lu aussi d'autres écrivains; ma mémoire n'a retenu ni leurs noms ni leurs œuvres. Le médiocre, en ce genre, ne portant point de profit, nulle trace n'en demeure, impressionnant le champ du souvenir.

Est-il, dès lors, hasardeux de conclure que si un bon roman peut n'être pas bon pour tous les lecteurs — d'aucuns étant mal préparés à digérer certains mets trop substantiels, — un mauvais roman est toujours, et pour tous, mauvais? Mais son influence, par cela même qu'il est mauvais, n'est point nocive : elle est nulle. Les seuls romans qui puissent corrompre sont ceux dont la lecture perfide est un attrait; mais c'est là un danger, m'affirme-t-on, assez rare. Rassurez donc vos amis, mon cher confrère, s'ils sont inquiets : il n'y a à craindre, en littérature les effets du romanesque, qu'où il y a du talent. Les journaux se plaisent à en faire souvent la preuve — par l'absurde.

G. MONTORGUEIL.

×

Cher confrère,

Votre article est excellent. Il vient à son heure. Eh oui, il est tout à fait intéressant de s'occuper de la littérature populaire. A la laisser aux mains des purs faiseurs, nous avilissons le terreau humain d'où, cependant, doit sortir l'élite. La besogne est bienfaisante d'assainir ces bas-fonds, au même titre que d'assainir par l'hygiène les quartiers pauvres d'une grande ville : leur senteur se répand et atteint, au bout du compte, les heureux... Nous croyons que ceux d'entre nous qui consacrent leurs loisirs à produire quelque travail pour rénover le roman-feuilleton, et surtout pour l'assainir, méritent et la reconnaissance du public et celle des lettrés.

J. H. Rosny.

×

Monsieur,

La gravité du problème que vous posez me fait un devoir de vous répondre : les destinées de la démocratie sont liées à l'éducation du peuple. Comme les meilleurs esprits se préoccupaient jadis de « l'institution » du prince, nous devons travailler à nous donner un souverain raisonnable. Nous avons multiplié les écoles, diminué le nombre des illettrés; mais nous n'avons pas songé à ce que lirait le peuple, quand il saurait lire. Nous avons été au plus pressé ; nous commençons à nous apercevoir que nous ne sommes qu'au début d'une tâche qui ne sera jamais achevée. Il est dans notre destinée de ne réaliser un bien que pour nous créer des devoirs nouveaux et plus difficiles.

L'inertie du roman-feuilleton vous inquiète ; vous vous indignez de la camelote que certains industriels ne se lassent pas de fabriquer à l'usage du peuple : toujours le même procédé, la perpétuelle redite de la même histoire, l'abondance et l'uniformité dans la sottise.

Mais ne pensez-vous pas que la ligne horizontale, qui sépare le roman-feuilleton du reste du journal, est une pure fiction, qu'à dire vrai il remonte dans les colonnes, que sous des formes diverses il les envahit, les occupe tout entières. Et d'abord qu'est-ce donc que le fait divers? Sinon un feuilleton en raccourci, le canevas que celui-ci développe, la matière qu'il étire, tous les méfaits, tous les vols, tous les attentats dont il pare ses héros préférés. Lorsqu'un beau crime se commet, c'est jour de liesse : on l'annonce en gros caractères, on multiplie les détails, on donne le plan des lieux, on conte les habiletés et les ruses de l'assassin, on avertit ceux qui seraient tentés de l'imiter des négligences qui l'ont fait prendre. Pour ne rien laisser perdre de l'intérêt de ce drame réel, dans le supplément du dimanche, des images en couleurs exagèrent l'atrocité de la

scène, les convulsions de la victime, le geste de l'égorgeur. Les criminalistes et les sociologues vous diront le danger de ces récits et de ces exhibitions. Dans cinquante ans, dans cent ans peut-être, si le remède sort de l'excès du mal, — c'est ainsi le plus souvent que le progrès s'accomplit, — comme il y a des ordonnances de police qui règlent l'enlèvement des ordures et protègent l'homme contre l'empoisonnement par ses propres déchets et excréments, défense sera faite sous peine d'amende d'ouvrir et de déverser au cœur de la cité le grand égoût collecteur de l'ordure morale humaine. L'homme s'empoisonne moralement comme physiquement par ce qu'il sue, crache et rejette d'ignoble : le goût est singulier de le ramasser pour s'en nourrir et les autres.

Lisez maintenant, si vous en avez le courage, les premiers articles, ceux qui traitent des plus grands intérêts du pays, des affaires intérieures, des relations avec l'étranger. Le strict devoir de l'écrivain serait de se considérer ici comme un éducateur. Il devrait se surveiller lui-même, s'imposer de bonnes habitudes d'esprit, une scrupuleuse attention à ne pas violer les règles élémentaires de la logique; il devrait s'interdire le mensonge et la calomnie, présenter ses idées avec clarté, exercer par des discussions lucides et simples le jugement de ses lecteurs, à tout le moins rester fidèle aux grands principes qu'a consacrés la tradition morale de l'humanité, ne jamais glorifier la violation des lois, le faux, l'assassinat.

J'honore ceux qui se soumettent à cette discipline sévère, mais combien préfèrent les procédés simplistes du roman-feuilleton! Les questions ont des aspects multiples ; les intérêts sont complexes, d'un peuple à l'autre, dans un même peuple, souvent ils s'opposent, le plus sage serait de comprendre les raisons de ses adversaires, de faire valoir les siennes, de ne pas crier d'abord à tue-tête pour avoir quelque chance de l'entendre. Mais ceux qui ont appris la vie dans le roman-feuilleton savent que les peuples, comme les individus, se divisent en bons et en méchants, en héros et en scélérats. La discussion devient superflue, on ne discute pas avec la mauvaise foi; l'injure suffit : bref, une politique étrangère de blouses blanches et de va-t-en guerre, l'insulte contre de grandes nations rabaissées de parti-pris, des rodomontades, des provocations, des défis, qu'on serait le plus souvent bien fâché de voir relevés. Le malheur est qu'au dehors on exploite contre nous ces sottises et ces violences, qu'on affecte d'y voir l'expression de l'opinion publique française.

Dans la politique intérieure, même triomphe du roman-feuilleton : l'outrage et la calomnie ; d'un côté, le rédacteur, qui est la loyauté, la franchise, la nation même et l'âme de la patrie ; de l'autre, tous ceux qui ne pensent pas comme lui, les traîtres, des gens qui trament dans l'ombre les plus noirs complots, et auxquels, fussent-ils d'ailleurs les meilleurs serviteurs du pays, par tous les moyens, contre les lois, contre tout droit, il faut imposer silence. A la libre discussion, qui veut le respect de la raison en soi-même et dans les

autres, qui demande au lecteur un effort, on préfère ces hallucinations de mélodrame qui amusent la curiosité et flattent les préjugés et les passions. Les gens qui se font des rentes à pervertir ainsi la conscience et le jugement du peuple, nous donnent des leçons de patriotisme. Quelques pornographes disputent avec eux le privilège spécial d'être la conscience de la patrie française.

N'y a-t-il pas quelque naïveté dès lors à s'étonner qu'on trouve au rez-de-chaussée du journal ce qui remplit le journal tout entier. Le roman-feuilleton avec sa niaiserie, son simplisme, sa violence et sa platitude, est partout; il est dans les faits divers, il est dans les articles sur la politique étrangère, sur la politique intérieure. Le fournisseur qui fabrique et livre le roman populaire, traite la fiction, comme les autres rédacteurs font la réalité. Il ne se met pas en frais de raison ni d'imagination, il se joue de toute vraisemblance, il oppose les victimes innocentes et les traîtres, il amuse la curiosité bête, il flatte tout à la fois la sensiblerie et le goût de l'horrible, il sert indéfiniment son « mêlé » de fadasse et d'alcool.

C'est quelque chose de prendre conscience d'un mal dont on souffre, mais à la condition que cette conscience suscite l'effort pour l'en guérir. Le problème est ici particulièrement difficile : si l'on écrit des romans-feuilletons, c'est sans doute qu'il y a des gens pour les lire; nous tournons dans un cercle : il faudrait changer la littérature pour changer le public, mais pour changer la littérature il faudrait avoir changé le public auquel elle s'adresse. Peut-être la question posée est-elle plus vaste que nous ne l'imaginons. Depuis quelques siècles notre littérature a un caractère aristocratique : elle meurt aujourd'hui d'inanition dans les salons et les boudoirs, elle épuise enfin les combinaisons multipliées à l'infini des trois termes de l'adultère élégant. Pour se régénérer, il faut que la littérature devienne nationale et populaire. Le concours que vous ouvrez, comme tous les concours de ce genre, ne produira sans doute rien que d'artificiel. Les œuvres d'art ne se font pas sur commande : elles naissent, comme les vivants, du milieu moral qui les rend possibles. Pour que nous ayons une littérature nationale, il faut que par le rapprochement de nos classes trop divisées, trop éloignées les unes des autres, se reconstitue une nation qui ait une âme à exprimer. Le problème n'est ni plus ni moins que ce problème redoutable : la démocratie deviendra-t-elle une réalité par l'existence d'un peuple vraiment libre qui élève ses propres besoins en élevant son intelligence et sa volonté? Je suis de ceux qui l'espèrent.

Gabriel Séailles.

QUESTIONS POLITIQUES & SOCIALES

UN ROI MODÈLE

(MILAN DE SERBIE)

Le peuple serbe attire en ce moment les regards, les sympathies du monde civilisé. On commence à trouver que le gouvernement idéal dont l'a favorisé le sort lui prodigue vraiment des marques trop fréquentes de sa bonté, et on admire avec quelle opiniâtreté il résiste et se défend, avec quelle énergie il refuse les lois que son souverain élabore péniblement pour son bonheur.

Mais le peuple serbe aurait tort de se plaindre. A sa tête, il a un roi admirable, complet, unique en son genre, un roi comme on n'en a pas encore vu, et comme on n'en verra plus jamais.

Il est vraiment trop beau, Milan Obrénovitch, et lui seul a atteint cette perfection, cette droiture dans le chemin qu'il s'est tracé. Pourtant, la volonté de Milan n'est pas seule cause de son extraordinaire vie, de sa particulière façon de régner. Successeur des Obrénovitch, roi de Serbie, Milan, qui n'est ni Obrénovitch ni Serbe, aurait vraiment eu tort de se gêner, de gouverner en bon pasteur ce peuple qui lui est étranger, de tout mettre en œuvre pour l'honneur d'un nom qu'il ne porte que par hasard.

Milan Obrénovitch, fils légal de Ephrem Obrénovitch — *Quem nuptiæ demonstrant* — et de Marie Catargi, fille d'un major roumain, mais en réalité, fils issu des relations de cette dernière avec Rasnovano, Roumain quelconque, Milan Obrénovitch, né alors que la princesse Obrénovitch avait cessé notoirement, depuis plus d'un an déjà, de vivre avec son mari, n'est donc ni Serbe, ni Obrénovitch!

Avant d'aller plus loin, il convient peut-être de dire un mot sur la mère. Lorsqu'on vient à Bucarest, un matin, arrêter le prince Couza, qui trouve-t-on dans son lit? Marie Catargi, princesse Obrénovitch. De Couza elle descend à Constantinovitch, puis au hasard des hôtels, elle sème des enfants, tous frères utérins de Milan, mais plus Obrénovitch du tout, puisque le prince Ephrem est mort. D'amant en amant, elle s'en va mourir à Wurzbourg dans un hôtel d'où l'on emporte clandestinement, de nuit, le cadavre, tandis qu'on expulse le dernier con-

cubin, élevé de son rang de sommelier d'un hôtel de Vienne, jusqu'à la couche de la mère du prince régnant de Serbie.

Milan Rasnovano, pour lui donner l'appellation patronymique à laquelle il a droit, Milan, Roumain de père et de mère, est élevé à Paris loin de sa mère et des Obrénovitch qui l'ignorent, jusqu'à ce que, à la mort du prince Michel III, en 1868, les besoins de la politique autrichienne de certains Serbes aillent le chercher pour le placer sur le trône.

Bombardé, à quatorze ans prince souverain de Serbie, Milan Rasnovano arrive à Belgrade flanqué de M. et Mme Huet et s'installe au palais royal. Au bout de très de peu de temps, M. Huet — qui avait été son précepteur à Paris — quitte le prince en déclarant son pupille « indécrottable ». Milan, prince de Serbie, continuateur d'une dynastie à laquelle il n'appartient pas, pasteur d'un peuple qui lui indiffère, Milan s'amuse dans les jardins du palais à couper en deux des grenouilles vivantes avec, sans doute, le sabre qu'il devait illustrer plus tard sur le champ de bataille de Slivnitza!

Arrivé à l'âge d'homme, Milan Rasnovano cherche en vain à se marier. Tour à tour la princesse d'Orléans, fille du duc de Nemours, la princesse Wittgenstein et d'autres l'éconduisent, se souciant peu de partager un trône ainsi occupé.

Nathalie Kechko, fille d'un fonctionnaire civil russe, ayant rang de colonel, ne voit que la couronne fermée et s'empresse d'accepter les propositions matrimoniales que lui fait Milan, rejeté partout ailleurs. Ceux qui placent leur espoir en Milan, voient avec joie son union bénie par la naissance d'un héritier. Le prince qui, jusqu'à présent n'avait régné qu'au gré de ses caprices, songera sérieusement au bonheur de son peuple; la jeune et belle souveraine aidera son époux à consolider le trône qui doit revenir un jour à leur fils...

Mais Milan n'a cure de son fils. Puisque lui, le fils de la Catargi, a pu faire son chemin, il n'a pas à s'occuper du jeune Alexandre qui, à son tour, saura bien se débrouiller tout seul, et il se consacre tout entier au bonheur de son peuple.

Les partisans des Obrénovitch et la jeune princesse de Serbie attendent avec patience des jours meilleurs et mettent en toute indulgence sur le compte de la jeunesse, les fantaisies gouvernementales de Milan.

Il est absolument superflu de répéter ici ce qui a été ressassé partout sur le compte de Milan Obrénovitch. Il règne, il gouverne, il essaie de faire son petit Louis XIV, joue à l'Etat c'est moi, et pour satisfaire à ses dépenses fantastiques, pour payer

ses innombrables maîtresses, se livre aux opérations financières les plus douteuses, émet de la fausse monnaie et de faux billets de banque. « La pauvre Serbie ne sait pas encore que « la moitié du papier-monnaie serbe en circulation chez elle « est du papier falsifié et faussé par Milan, car on a fait tirer « beaucoup de feuilles dont une partie a été numérotée et si- « gnée légalement et dont l'autre partie a été remise à Milan « qui l'a fait numéroter et signer et l'a mise en circulation en « Serbie. Et ce crime s'élève à plusieurs millions » (1). Il épuise en un mot toutes les ressources du malheureux pays sur lequel il règne. Un autre ne trouverait plus rien. Après avoir vidé les caisses publiques, après avoir tripoté les plus louches combinaisons d'argent, Milan qui a le génie de l'emprunt n'imagine rien de mieux que de lever, en 1881, un impôt de guerre sur la Serbie ruinée, et pour échapper à la lutte que lui ont déclarée les radicaux, il se jette dans une tangente bien digne de lui : il déclare la guerre à la Bulgarie.

Cette campagne le révèle tacticien génial! Il suit les opérations militaires à prudente distance, et le seul renseignement aussi technique que typique qu'il demande à M. Carle des Perrières, officier français venu pour suivre la guerre serbo-bulgare, est celui-ci : « Pensez-vous que les projectiles puissent atteindre ma voiture? » Notons simplement que la voiture du Prince était à neuf kilomètres du champ de bataille de Slivnitza.....

Les défaites de l'armée serbe, l'humiliant traité qu'elle est obligée de signer, ne démontent pas Milan, et à la stupéfaction de l'Europe entière, il se proclame, peu après, en 1882, roi de Serbie, sous le nom de Milan Ier. Il faut s'attendre à tout du fils de Marie Catargi.

Parallèlement à cette figure de Souverain si curieuse à étudier à tant de points de vue, s'en trouve une autre qu'il convient peut-être d'esquisser aussi à grands traits : la reine Nathalie :

Sur l'ex-souveraine, retirée maintenant en sa villa Sacchino sur la côte des Basques à Biarritz, on a beaucoup écrit. Pendant longtemps, les presses européennes et américaines ont exalté ses vertus, son abnégation, son intelligence, et puis on a été très injuste à son égard. On lui a fait reproche de n'avoir pas les qualités requises pour le rôle qu'elle a joué. Les seuls torts de la reine Nathalie ont été une modestie trop grande

(1) *La Russie*, 15 août 1899.

et la timidité que lui donnait la conviction d'être au-dessous d'une tâche pour laquelle elle n'avait pas été élevée.

La reine de Serbie, avant ses tragiques démêlés avec Milan, a eu des trouvailles charmantes; elle avait des cadeaux de noce tout faits, immuablement les mêmes. Pour ne pas faire de jalouses entre ses sujettes, qu'elle aime toutes également, qu'il s'agisse de la fille d'un général ou de la fille d'un employé quelconque à 1 200 francs, la reine envoyait invariablement à la jeune mariée un petit trousseau composé d'une chemise de luxe, 125 francs, cinq chemises de jour à 20 francs chacune et six mouchoirs de dentelle! La Reine ne protège pas seulement les jeunes époux, elle s'intéresse également aux lettres. Un jour, sans doute après une attachante lecture, elle octroie le grand cordon de Saint-Sava à Imbert de Saint-Amand. Le brevet de cette nomination, accompagné d'une exquise missive autographe, mentionne que la Reine de Serbie décore en M. de Saint-Amand toutes les lettres françaises.

Après ces deux sourires commence la tragédie. La Reine, sachant l'intérêt que l'Autriche porte au Roi, avait de fréquents conciliabules avec M. de Kevenhuller, ministre d'Autriche à Belgrade. Pour ne pas effaroucher les ministres des autres puissances, ces rendez-vous avaient une allure mystérieuse très secrète..... et la calomnie osa s'élever jusqu'à la noble souveraine désireuse du seul bonheur de son époux. Il lui faut quitter le pays..... Elle songe à ne pas abandonner l'œuvre en si bonne voie. Elle restera malgré le Roi et le soutiendra malgré lui. Son fils un jour la bénira de son énergie. Elle fait un appel aux étudiants de Belgrade, elle leur demande de la protéger, d'empêcher son départ. Puis apprenant que le Roi a ordonné les plus sévères mesures, pour éviter ce commencement de révolte, elle se sauve déguisée, par des ruelles, tandis que devant le palais on sabre impitoyablement les jeunes gens venus protéger leur souveraine.

La voici à Wiesbaden. Elle a emmené avec elle son fils qu'elle adore. La police allemande, de concert avec Milan, le lui arrache. La Reine vient à Paris chercher un refuge auprès d'une de ses sœurs, la princesse Ghika. Elle n'est plus Reine, elle n'est plus mère puisqu'on lui a arraché son enfant; et dans sa modestie, elle ne se doute pas de l'accueil enthousiaste que lui prépare la presse parisienne. Chaque journal consacre un article de tête à la souveraine malheureuse, exprime les sympathies de toutes les mères de France pour la mère martyre à laquelle on a arraché son enfant... La Reine, pour ne

pas affliger sa sœur par l'étalage de sa douleur, refoule stoïquement son deuil et accompagne la princesse Ghika en ses quotidiennes occupations.

Les reporters sont aux aguets, prêts à noter anxieusement les moindres faits et gestes de la souveraine, sollicitent une interview. Et le bilan de la première journée de la Reine à Paris au lendemain de l'attentat de Wiesbaden n'a jamais été publié. Le matin, visite à l'atelier de Mme Sarah Bernhardt, après-midi, promenade au Bois et visites aux magasins, le soir, théâtre des Variétés..... Après un court séjour à Paris dont elle ne comprend pas les variations, la souveraine détrônée élit domicile dans le cosmopolite Biarritz qui en fait sa Reine.

Son fils, devenu roi, après l'abdication de 1889, lui propose, d'accord avec son conseil de régence, de rentrer à Belgrade, à la condition formelle de ne pas s'occuper de politique. La Reine, malgré son grand amour maternel, se sacrifie ; malgré elle, elle le sent, elle ferait tout pour le bonheur des Serbes. La calomnie alors s'acharnerait contre elle, changerait en mal ses meilleures actions et tout cela peut-être un jour retomberait sur son fils chéri. Aussi elle reste à Biarritz gérant sa modeste fortune qui lui a permis avec sa dot de 600.000 francs, d'acheter la villa Sachino à Biarritz 1.500.000 francs et une terre en Bessarabie que les mauvaises langues estiment à 8 millions.

Pauvre souveraine incomprise à laquelle on a reproché même ses vertus de ménagère économe et prudente.

Le jeune roi Alexandre Ier reste seul. Milan, pour quitter la Serbie, s'est fait donner six millions (deux par la Russie et quatre par la Skouptchina), s'est transformé en comte de Takovo et vient habiter Paris. Là encore il continue sa même vie. Il fréquente les salons de la haute banque cosmopolite, quand il n'est pas absorbé par ses combinaisons de croupier de cercle. Dans ces derniers on l'admet les bras ouverts. La calomnie, qui a été si injuste envers Nathalie, s'en prend maintenant à Milan. On raconte que de jeunes membres de l'aristocratie française paient cher l'honneur de jouer avec M. de Takovo qui les rançonne royalement. Le jeune marquis de Morès se voit un jour quasi contraint de signer 30.000 francs de billets, montant d'une différence qu'il a perdue avec Milan et que celui-ci lui propose de se faire avancer par un usurier, gardant pour sa royale entremise une commission de 3.000 francs. Le véritable Tout-Paris lui reste fermé et Milan, acculé à de nouvelles et insurmontables difficultés financières, retourne en Serbie en dépit de ses promesses formelles, se fait racheter son départ à

coup de nouveaux millions serbes par les intéressés de sa politique internationale, puis revient à Paris.

Second séjour modeste, quasi clandestin. Il n'est plus le fastueux comte de Takovo de l'avenue du Bois de Boulogne; on l'a trop calomnié à son dernier séjour. Il vit dans un hôtel quelconque dont peu de gens connaissent l'adresse. Là il combine un nouveau retour en Serbie, et l'homme de Slivnitza fait une rentrée triomphale à Belgrade où, ayant enfin trouvé sa voie, il se bombarde généralissime de l'armée serbe avec appointements bien entendu ! Il est resté le même, occupé du seul bonheur de son peuple : essayant par des emprunts d'améliorer les finances serbes. Il tâche d'hypothéquer, à Paris, le palais royal de Belgrade. Il n'y parvient pas et se contente, pour diminuer sa liste civile, de prélever une commission sur tout ce qui se vend, s'achète, se négocie et se trafique en Serbie. Le fils de Milan et de Nathalie Kechko, petit-fils de Marie Catargi, laisse faire !

A Belgrade, la calomnie, qui décidément s'attache aux pas du souverain, racoute que pour se débarrasser des radicaux qui deviennent gênants, Milan machine de toutes pièces le soi-disant attentat Knézevitch. Tout lui a réussi jusqu'à présent, pourquoi ce dernier coup échouerait-il? Cependant l'Europe s'émeut, on demande quelques explications. Milan, beau joueur, nomme une cour martiale et décide, aidé en cela par le plus grand des hasards, que le jugement commencera le 7 août, jour fixé pour les débats du procès de Rennes, l'affaire Dreyfus devant absorber l'intérêt du monde entier à cette même date.

On a dit de Milan qu'il aurait fourni un beau chapitre à Daudet pour ses « Rois en exil ». Ce n'est pas mon avis. Jamais romancier n'eut osé dans aucun livre camper pareille figure, affubler du nom de Roi un homme qui a plus fait contre les institutions monarchiques que tous les écrits, tous les actes des plus ardents révolutionnaires. Et aucun romancier n'eut risqué ce chapitre de la fin. « Milan après avoir deux fois saigné à blanc la malheureuse Serbie, prète à tout pour se débarrasser du roi-père, Milan, le vaincu de Slivnitza, revenu une troisième fois en Serbie, s'instituant généralissime, chef de police, grand inquisiteur, convoquant une cour martiale qu'il va présider, pour ce complot machiné par lui. Milan qui a manqué à sa parole chaque fois qu'il l'a donnée. Milan osant parler de juridiction, de jugement, de justice !..... »

Comte de SAINT-ANDRÉ.

Dans le Monde des Milliardaires américains (1)

Les Actrices parmi les Quatre Cents

On a longtemps épilogué sur les causes de cette oblitération du sens moral chez les jeunes filles des milliardaires américains. Il est certain, *a priori*, que l'insuffisance de l'éducation et la perpétuelle oisiveté ont joué là-dedans un rôle important. Mais peut-être ne faut-il pas négliger un élément particulier qui, à mon sens, n'a pas dû manquer d'influer sérieusement sur la mentalité de la jeune fille dans ce monde spécial. J'entends parler de l'accession des actrices dans cette société des Quatre Cents, où elles sont déjà nombreuses à l'heure qu'il est, et où elles ont apporté une conception nouvelle de la jeune fille, conception qui s'est développée par leur contact et à leur exemple.

Je ne crois pas qu'il ait jamais été dressé une liste, même incomplète, des femmes qui ont quitté le théâtre — où, pour la plupart, elles occupaient, du reste, un rang tout à fait secondaire—pour épouser des milliardaires. C'est une lacune que je voudrais m'efforcer de combler, sûr qu'une semblable énumération est parfaitement à sa place dans l'étude à laquelle je me livre en ce moment.

La première en date s'appelait Kitty Conner et jouait modestement, il y a une trentaine d'années, les soubrettes au théâtre de Broadway. Elle a épousé John Anderson, le richissisme roi du tabac.

Julia Dean et Joséphine Shaw jouissaient déjà de quelque réputation comme comédiennes, quand elles épousèrent, la première le fils du sénateur Hayne, de la Caroline du Sud, et la seconde M. John Hoey, de l'Adams Express Company ; Edith Kington appartenait au Daly-Théâtre, où elle jouait *Froufrou*. Elle y gagnait environ 300 fr. par semaine, quand elle épousa George Gould, non sans quelque opposition de la part de la famille du fiancé. M[me] Howell-Osborne s'appelait au théâtre miss Fay Templeton. J'ai déjà eu l'occasion de dire récemment que Kathrine Klemmons, écuyère de la troupe de Buffalo Bill, était devenue Mme Howard Gould et belle-sœur du comte Boni de Castellane. La carrière de Margaret Mather avait été quelque peu accidentée quand elle épousa le roi de la Bière, M. Pabst. Eléonore Mayo jouait une des *Blessed Damsels* de Rossetti, quand elle tourna, pour le bon motif, la tête d'un jeune richard de Philadelphie, M. Elverton. Enfin, Sybil Sanderson était devenue la femme du célèbre Antonio Terry et la ravissante Mary Anderson s'appelle aujourd'hui Mme Navarro.

Il est certain que ces nouvelles venues ont, pour ainsi dire à leur

(1) Voir la *Revue des Revues* des 1[er] décembre 1898, 1[er] et 15 janvier, 1[er] et 15 avril, et 15 septembre 1899.

insu, apporté dans ce monde, des habitudes, des goûts, des allures plus libres. Leurs divertissements se ressentaient de leur ancienne profession et avaient quelque chose de plus garçonnier. Mais leur beauté les faisait absoudre des hommes, sur lesquels elles exerçaient un pouvoir de séduction d'autant plus réel et d'autant plus immédiat qu'ils les sentaient moins éloignées d'eux. Or, les jeunes filles, qui vivaient dans la société de ces favorites de la mode, n'eurent pas plus tôt constaté l'effet, qu'elles s'empressèrent de remonter aux causes. Pour acquérir le même charme ensorceleur, elles eurent recours aux mêmes moyens, dont l'audace s'accrut peu à peu de leur inexpérience même. Elles partagèrent tous les plaisirs des jeunes gens et se passionnèrent pour des sports jusqu'alors exclusivement masculins. Leur retenue fit ainsi place à un laisser-aller plus grand, toujours dans l'unique but de la conquête du mari. Aujourd'hui, le mal apparait dans toute sa réalité. Il se trouve même des femmes pour s'en émouvoir, jusque dans le monde des Quatre Cents. La petite fille du commodore Vanderbilt, Mme M. Wilderming, vient de constater le péril, sans indiquer bien formellement de remède. Mais elle déplore cette audace d'allures et de propos qui distingue aujourd'hui les filles des milliardaires. Elle s'élève contre cette propension au flirt, contre ce besoin d'être courtisée, contre cette maladie d'excentricité dont nous venons de signaler quelques effets. Dans son étude sur le *Péril social de la jeune fille américaine*, Mme M. Wilderming veut espérer que le mal sera promptement enrayé, maintenant que ses causes sont connues. Je me reprocherais de faire quoi que ce soit pour diminuer ses illusions.

L'Auteur de « Rays of Sunshine ».

Ce besoin d'idéalisme, qui avait frappé Mme M. Wilderming, est également apparu à une jeune fille, l'une des plus riches héritières de la Cinquième Avenue, une descendante directe du fameux commodore Vanderbilt, une parente, par conséquent, de Mme M. Wilderming elle-même, miss Emily Sloane.

Sans posséder une foi religieuse bien fervente, miss Emily Sloane assistait cependant aux offices avec régularité. Mais elle avait gardé le caractère enjoué et joyeux de son âge, tout en s'intéressant à d'autres sujets que ceux qui absorbaient exclusivement les soins de ses jeunes amies. Elle se désolait, et le laissait voir volontiers, du vide des intelligences qu'elle rencontrait autour d'elle. Cela avait suffi à lui faire, dans ce monde frivole où elle fréquentait, une réputation d'originalité qui n'allait pas sans une légère nuance de mépris. Au printemps dernier, on apprit avec une stupeur non dissimulée que miss Emily Sloane publiait un volume, non pas même une nouvelle ou un roman comme il en éclôt par troupes, sous les plumes les plus novices, dans les pays anglo-saxons, mais un traité de morale, un recueil de pensées, quelque chose, en un mot, de monstrueux! Cela

s'appelait *Rays of Sunshine* (Rayons de Soleil) et on lisait en tête une brève préface, précédée elle-même de cette dédicace :

Je dédie ce petit volume à ma famille et à mes amis et aussi à tous ceux qui pourront prendre quelque intérêt à lire ces pages. Il leur apporte à tous un affectueux « Dieu vous bénisse ! » et une prière dont je souhaite qu'elle fasse luire un rayon de soleil sur leur vie.

Je ne m'arrêterai pas, ceci n'ayant rien à faire avec la critique littéraire, à signaler les défauts ou les beautés du livre de miss Emily Sloane. La chose n'a du reste en soi aucune importance. Ce qui me semblait intéressant à constater, c'est l'état d'âme de cette jeune fille, comblée plus qu'aucune autre des faveurs de la fortune, et s'attendrissant pourtant sur le néant des joies journalières et des plaisirs offerts à elle et à ses compagnes. Elle avait compris quel écœurement se dissimulait sous ces existences tumultueuses et voulait s'efforcer de persuader aux jeunes filles qu'il peut être d'autres soucis, d'autres buts dans la vie que le luxe bête ou l'excentricité outrancière. Et elle s'efforçait de ramener leurs regards vers la terre, où il y a des créatures qui souffrent.

Les *Rays of Sunshine* sont composés d'après un procédé simple entre tous. Ce sont des versets de la Bible, choisis pour chaque jour, et accompagnés d'un commentaire de quelques lignes. J'en citerai quelques extraits, en manière d'échantillon :

9 janvier. — Il n'y a pas de crainte dans l'amour ; mais l'amour parfait chasse la crainte. (Saint Jean, IV, 18.)

Si nos cœurs sont pleins d'un amour parfait, il n'y aura pas de place en eux pour les pensées mauvaises ou indignes. Le mal ne peut pas exister en présence du bien, parce que l'un est faible et négatif, pendant que l'autre et fort et positif.

26 juin. — Deux sont meilleurs qu'un seul, parce qu'ils ont une bonne récompense pour leur travail. (Ecclésiaste, IV, 9.)

Il est impossible à une personne seule de combiner toutes les qualités nécessaires à réaliser une grande œuvre. Si elle peut s'adjoindre, dans un esprit de bonté, des forces qui suppléent à ses défaillances, le résultat de ce travail combiné ateindra bien plus loin qu'il ne le ferait autrement. Pierre et Jean sont de bons exemples d'hommes doués de ces vertus complémentaires

16 mars. — Ton amour a été merveilleux pour moi, au dessus de l'amour des femmes.

Une amitié parfaite implique un amour parfait, un amour qui toujours se préoccupe d'abord de celui qu'on aime, qui reste inébranlable au milieu des plus rudes épreuves et qui va se fortifiant tous les jours. C'est toujours une joie de lire quelque chose sur une amitié de cette nature et une joie plus grande de la ressentir soi-même.

L'automne dernier, miss Emily Sloane se rendit pour la première fois à une chapelle appelée *East Side Mission*, où elle entendit prêcher un jeune pasteur, M. John M. Hammond. L'éloquence enflammée, le caractère altruiste du prédicateur firent sur miss Emily Sloane une profonde impression. L'auditoire était en majorité composé de

pauvres filles qui semblaient puiser, dans l'enseignement qui leur était donné, de sérieuses consolations. Miss Emily Sloane se laissa si complètement aller à l'émotion générale... que son mariage avec le Révérend John M. Hammond a été célébré au mois de juin. Les deux jeunes époux se promettent de consacrer leur existence — et les 25 millions de dot de miss Emily Sloane — au soulagement des misères humaines. Je ne connais pas d'autre exemple d'un pareil sentiment chez la fille d'un milliardaire américain.

Le Brummel noir.

On imagine quelles rumeurs cet événement produisit autour de la Cinquième Avenue! Pour les Quatre Cents, miss Emily Sloane n'était rien moins qu'une Vanderbilt et elle déconsidérait les siens en épousant un modeste pasteur, au lieu de faire entrer dans sa famille, la plus enviée peut-être de l'Amérique, un fils quelconque de milliardaire ou de porter, comme sa cousine Consuelo, ses millions de dollars à quelque noble gentleman de la vieille Europe. Il ne fallut rien moins, pour détourner l'attention générale de ce sujet captivant, que l'arrivée et les débuts à New-York d'un être extraordinaire, Malcolm Harry Wellmam, qui avait déjà révolutionné Chicago de ses élégances.

Malcolm Harry Wellmam, qui est un nègre du plus beau noir, débuta dans la vie comme valet d'un des plus gros spéculateurs en blé de Chicago. A vingt-deux ans, il avait déjà assez d'économies pour essayer à son tour un « coup » modeste de 50.000 boisseaux, qui lui procura un bénéfice de 85.000 francs. Avec ce capital, il se mit à jouer aux courses et, parfait connaisseur en chevaux, ne risquant son argent qu'à coup sûr, il réussit si brillamment, qu'à vingt-sept ans il possédait des millions. Mais ni sa fortune, ni même l'originale et rapide façon dont elle avait été acquise, n'auraient suffi à émouvoir l'impassibilité des Quatre Cents si, à son arrivée à New-York, Malcolm Harry Welmann n'avait été précédé d'une interminable théorie de malles, chapelières, valises, caisses, etc., etc., contenant une garde-robe unique au monde.

Ses débuts furent d'une splendeur imprévue. Dans le premier dîner qu'il offrit, et auquel assistèrent les plus élégants clubmen de New-York, il présenta comme souvenir, à chacun des hommes, une statuette en argent de son célèbre cheval Proctor Knot et, à chacune des femmes, un parapluie complètement monté en or. Ensuite, il admit ses convives à l'honneur de contempler sa garde-robe.

Ce fut un éblouissement! Cinquante-deux costumes complets de fantaisie en formaient la base; puis venaient dix-huit costumes habillés, six smokings, quatre costumes de soirée avec habit, neuf redingotes, douze costumes de bicycliste, dix costumes de golf, sept de tennis et onze pour aller aux courses. Vingt-et-un pardessus, depuis le macfarlane de soirée, doublé de satin noir, jusqu'au covercoat

mastic; trente-sept pantalons de teintes différentes et trente-neuf gilets de soie brochée à couleurs changeantes.

Dans des écrins spéciaux s'étalaient soixante-douze paires de souliers, souliers vernis, souliers de cuir jaune, rouge ou vert-Nil, bottes, demi-bottes, escarpins, souliers de toile, de daim blanc, etc. Trente-et-un parapluies, douze ombrelles et cent-douze cannes formaient une collection spéciale. Quant aux cravates, elles se comptaient par douzaines, chacune devant s'assortir, non seulement au costume avec lequel elle serait portée, mais même à l'heure de la journée et à la nature du temps.

Les jeunes New-Yorkais s'extasiaient. Ils ne pensèrent même pas une minute au préjugé de couleur, pourtant si fort chez eux. Malcolm Harry Wellmann fut bombardé d'invitations à Newport. On le suivit, on le copia, on assiégea ses tailleurs, ses chapeliers, ses bottiers, pour apprendre d'eux le secret de ses suprêmes élégances. Quant on sut qu'il changeait de vêtements cinq fois par jour et de souliers six fois, ce fut du délire.

Comment se ruinent les Millionnaires.

Disons tout d'abord que le fait est fort rare. Ces énormes fortunes sont protégées par leur énormité elle même. Il est cependant des imaginations inventives qui réussissent cette besogne en apparence irréalisable.

En 1893, Alonzo Chester Yates, plus connu dans le monde de la fête sous le sobriquet de Lonnie, entrait en possession de la fortune de son père, 42 millions de francs. Il était en ce moment étudiant à l'Université d'Harvard, où se trouvaient également les fils des plus riches habitants de la Cinquième Avenue. La danse des dollars commença immédiatement et avec une telle furie que le président de l'Université, le Dr Eliot, fit savoir au jeune Lonnie Yates que « l'honneur de sa présence n'était pas suffisamment apprécié ». Lonnie comprit à demi-mot et s'en fut à Hobbart Collége, à Geneva, dans l'Etat de New-York. Il y était depuis quelques semaines, quand l'idée lui vint d'aller, avec quatre amis, passer une huitaine de jours à New-York. Cette petite escapade lui coûta 200.000 francs. Il avait tenu à ce que ses amis ne dépensassent pas un cent.

Bientôt il en fut du Hobbart College comme de l'Université d'Harvard. Lonnie Yates s'installa complètement à New-York, et, comme il aimait beaucoup les chevaux, il se composa une écurie extraordinaire. Il lui fallait les chevaux qui avaient gagné les courses les plus importantes. Il les payait sans marchander et les revendait pour rien quand ils avaient cessé de lui plaire, ce qui ne se faisait jamais attendre bien longtemps. Deux ans plus tard, il était lassé de cette existence et partait pour l'Europe, ayant déjà dépensé plus de cinq millions, mais nullement assagi par l'expérience. Sa mère l'accompagnait, ainsi qu'une de ses jeunes cousines, miss Leila Yates, de Milwaukee.

Tout le monde se rendit à Londres. Un matin, Lonnie sortit seul avec Leila. Quand ils rentrèrent, ils étaient mariés.

Sa mère reçut cette nouvelle avec joie. Elle espérait que le mariage changerait son fils et, en effet, pendant plusieurs semaines, Lonnie Yates fut un homme tout différent. Mais ces belles résolutions ne pouvaient durer. Il partit pour Rome et mangea, au cours du voyage, la dot de sa femme.

Enflammé plus tard par les beaux yeux d'une actrice anglaise, qui savait quelle était la folle prodigalité du jeune Américain, il vida aux pieds de cette nouvelle idole tous les écrins de Regent's street. Puis, il emmena à Nice cette coûteuse conquête et mourut d'épuisement au bout de quelques semaines. Des quarante-deux millions hérités en 1893, il ne lui restait pas tout à fait six cent mille francs.

Si surprenantes que soient les aventures de Lonnie Yates, celles de Leslie B. Hines sont plus fantastiques encore.

Leslie B. Hines n'est pas né sur les marches d'un trône, ni même dans une des riches demeures de la Cinquième Avenue. Il y a trois ans, il travaillait encore comme cow-boy à Cuming County, dans le Nebraska. Parfois, en compagnie d'un de ses camarades, Bob Hicks, il allait passer une journée à Chaldron, la ville la plus voisine, dont les splendeurs l'émerveillaient, bien qu'il désespérât de pouvoir jamais y atteindre. Il ne gagnait que 2 fr. 50 par jour et ce n'était pas avec un pareil salaire qu'il pouvait penser à faire fortune. Son rêve le plus audacieux était d'économiser assez pour faire le commerce des chevaux ou du bétail à son propre compte. Il en parlait parfois avec Bob Hicks.

— Si nous pouvions seulement, disait-il, mettre de côté deux cents dollars, nous pourrions acheter quelques têtes de bétails et réussir comme tout le monde. A la fin du mois, nous commencerons à faire des économies.

Mais, à la fin du mois, venait le voyage aux salles de jeux des villages voisins, et les deux amis revenaient, les poches vides, reprendre leurs occupations. Leslie Hines était orphelin et répétait volontiers qu'il n'y avait personne au monde qui se préoccupât de savoir en faveur de qui il ferait son testament.

Un beau jour, la ferme sur laquelle il travaillait reçut la visite d'un homme d'aspect sévère, cahoté dans une voiture poussiéreuse, qui demanda à parler à Leslie B. Hines.

— Allez le chercher, dit le nouvel arrivant au premier cow-boy qu'il rencontra. Un oncle qu'il avait à Butte vient de mourir, lui laissant 6 millions de dollars.

Dix minutes après, Leslie Hines arrivait au grand galop de son cheval, tout tremblant d'émotion. L'étranger lui expliqua sa situation nouvelle et, pour le convaincre que tout cela était fort sérieux, il lui remit une petite avance de 100.000 francs. Sans même réclamer les salaires qui lui étaient dus, Leslie Hines partit immédiatement pour Chaldron avec son ami Hicks. Leur premier soin fut de descendre au

Saloon de la Truite Rouge et de commander la boisson la plus chère qu'on pût trouver dans l'établissement.

La danse fantastique des dollars était dès lors commencée. La même après-midi, une visite au salon de jeu leur enleva 20.000 francs. Ils distribuèrent des billets de 500 francs à toutes les beautés suspectes qui composaient le demi-monde de Chaldron. Ils lancèrent des poignées d'or aux minstrels du Gaiety Saloon et organisèrent pour le soir un souper monstre.

Jamais les filles, les escrocs, les *Saloon-Keepers* de Chaldron ne s'étaient trouvés à pareille fête. Les deux amis semaient littéralement l'or sur leurs pas. Ils monopolisèrent l'unique hôtel de la ville et y logèrent à leurs frais les nombreux amis que leurs dilapidations avaient rapidement groupés autour d'eux. Il fallait frapper un grand coup. On résolut de donner un somptueux dîner « à l'instar de Paris ». Ils exigèrent des truffes et des foies gras, dont ils n'avaient jamais entendu parler, mais qu'un de leurs camarades, un ancien gentilhomme français tombé dans la plus crapuleuse bohème, leur avait vantés comme des mets d'une délicatesse infinie. Ils eurent tout ce qu'ils voulurent. Un train spécial amena de Chicago les victuailles demandées. Le goût, du reste, ne leur plut pas. Ils auraient mille fois préféré des confitures. Mais toute la ville fut invitée au banquet et demeura ivre-morte pendant trois jours. Le lendemain, l'orgie recommença. Les boutiques étaient fermées, le commerce interrompu. Le journal local, avait suspendu sa publication, rédacteurs et compositeurs ne parvenant pas à retrouver une lueur de raison. Hines et Hicks étaient radieux.

Mais bientôt Chaldron leur parut un théâtre indigne d'aussi nobles exploits. Un train spécial fut commandé pour Deadwood. Il se composait de deux wagons-salons, dans lesquels la suite avait pris place, une cinquantaine d'amis environ. A Deadwood, les banquets recommencèrent, toujours à l'instar de Paris. Les milliers de dollars succédaient aux milliers de dollars. Puis, ce furent des représentations théâtrales données pour eux seuls, dans le huis-clos le plus strict et qui se terminaient en folles orgies avec le personnel des artistes. Le jeu allait aussi un train d'enfer. Au bout de quinze jours, les voluptés de Deadwood étant épuisées, nouveau train spécial pour San Francisco.

Là, les folies précédentes furent largement dépassées. Bob Hicks lui-même, qui ne voulait pas demeurer en reste avec son bienfaiteur, dépensa allègrement son million en moins de trois semaines. Hines, ravi, lui en redonna un autre et les deux amis, fatigués de San Francisco, gagnèrent le Mexique. Ils étaient bien changés, depuis leurs débuts. Leurs mains s'étaient affinées dans l'oisiveté, leurs yeux étaient cernés d'un large cercle noir. De Mexico, ils remontèrent vers le Nord quand, à El Paso del Norte, Bob Hicks tomba dangereusement malade. Leslie Hines le soigna avec un dévouement extraordinaire. Les médecins les plus célèbres furent appelés et amenés par

train spécial. L'ancien cow-boy n'admettait plus qu'on pût voyager autrement. Le pauvre Bob n'en mourut pas moins à Hermosillo. Le chagrin de Hines fut immense. Il fit faire à son camarade de somptueuses funérailles; puis, seul désormais, il partit pour les îles Sandwich. De là, il visita le Japon et l'Australie, continuant ses prodigalités avec le même emportement maladif. Quand il revint à San Francisco, en 1898, sa santé était également fort altérée et son argent commençait à s'épuiser. Il n'en changea rien pour cela à son genre de vie. Mais un jour, il mit la main à sa poche pour y prendre de l'argent et n'en trouva plus. Cela lui fut une sensation extraordinaire. Les amis de Chaldron auxquels il s'adressa l'avaient oublié. Il pensa à rentrer dans la ferme du Nébraska qu'il avait quittée si joyeux, vingt-sept mois auparavant. Il y est mort deux mois plus tard, en juin 1898, et ce furent les cow-boys, ses anciens camarades, qui se cotisèrent pour faire les frais de ses funérailles. En vingt-sept mois, Leslie B. Hines avait dépensé *trente millions* !

Le Prisonnier volontaire

La prison de Raymond Street, à Brooklyn, a en ce moment, parmi ses hôtes, un singulier millionnaire que ses millions ont conduit à la tombe, comme dans le cas de Leslie Hines. La seule différence qui sépare l'ancien cow-boy et le moderne richard, c'est que Josiah J. White est vivant et qu'il pourrait revoir le jour s'il le voulait. Mais son féroce entêtement le tient tout aussi solidement enfermé dans sa cellule que le trépas tient Leslie Hines dans sa fosse du Nébraska. En réalité, tous deux ont à tout jamais disparu du monde des vivants et c'est par la faute de leur fortune.

Josiah J. White était encore fort loin d'être riche quand il s'éprit d'une adorable héritière de Connecticut, ornée de trois millions de dot. Il réussit à se faire aimer et, pour bien persuader à tout le monde que les trois millions de sa fiancée n'étaient pour rien dans sa demande en mariage, il signa, avant les noces, un acte par lequel il s'engageait à ne rien accepter d'elle, cette fortune devant échoir aux enfants à venir. On eût dit que ce défi au Dieu Dollar lui avait porté chance. A partir de ce jour, ses affaires prospérèrent comme par miracle. Très intelligent, extrêmement actif et travailleur, il vit rapidement les millions rouler dans ses coffres. Bientôt, il s'installa dans le quartier aristocratique de Brooklyn nommé *Columbia-Heights*, au milieu des millionnaires les plus exclusifs, dont il ne tarda pas à devenir l'ami. Derrière sa maison, une admirable terrasse s'étendait, commandant la vue d'East River et de la mer. Le jardin était orné des fleurs les plus rares et les plus précieuses. C'était vraiment une résidence princière.

Pendant dix ans, Josiah J. White s'y montra parfaitement heureux.

Pourtant, à mesure que s'accroissait sa fortune, on remarquait en lui l'éclosion de multiples excentricités. Elles ne tardèrent pas à prendre des proportions telles que ses voisins rompirent toutes relations avec lui. On le pria même de donner sa démission de membre du club de Brooklyn. Pour le consoler de ces déboires, sa femme, qui seule avait conservé toute sa tendresse, déchira l'engagement conclu avant leur mariage. Josiah J. White, d'abord touché de cette marque d'affection, recommença bientôt à étonner le voisinage par ses allures. Sur ces entrefaites, sa femme mourut. Elle laissait toute sa fortune à son fils, alors âgé de cinq ans, et nommait son mari administrateur de la totalité des biens de la communauté, montant à peu près à 20 millions.

Il y avait une déclaration à faire au fisc. Josiah J. White prétendit que sa femme et lui étaient infiniment moins riches qu'on ne le disait et que les valeurs laissées par la défunte ne dépassaient pas 150.000 francs. On s'étonna fort de la modicité de cette somme. Le collecteur des taxes, M. Abbott, ouvrit une enquête et acquit la conviction qu'une première somme de 3 millions avait été frauduleusement soustraite à la déclaration. Malheureusement, la preuve de ce fait était des plus malaisées à faire. Pendant des mois, des détectives spéciaux filèrent Josiah J. White pour essayer de savoir où il avait caché les fonds qui manquaient. Entre temps, on le citait devant la Cour, à laquelle il répondait invariablement qu'il n'avait rien dissimulé du tout et qu'il ne comprenait pas l'entêtement du collecteur Abbott.

Il ne s'agissait que de lui faire payer l'impôt sur les successions. Ses biens eux-mêmes n'étaient aucunement menacés. Mais Josiah J. White se contentait de répéter : « Tous ces collecteurs sont des voleurs. Si je les laissais faire, mon enfant et moi, nous serions bientôt sur le pavé. On veut nous voler, mais je ne céderai pas ! »

Après six mois de recherches inutiles, Josiah J. White fut déclaré coupable de fausse déclaration par serment et un mandat d'amener fut lancé contre lui. On croyait qu'après une condamnation, il consentirait plus facilement à payer ce qui lui était réclamé. Mais le millionnaire n'entendait pas de cette oreille. Il se retira dans sa magnifique propriété de Stamford et commença la série de marches et de contremarches qui devaient dépister les poursuites. Tous les mois, à peu près, on le voyait apparaître inopinément à Brooklyn. Pendant une heure ou deux, il se promenait dans les rues, puis disparaissait sans laisser de traces. Du reste, dès qu'il avait réintégré sa maison de Columbia Heights, les détectives ne pouvaient plus rien faire que guetter sa sortie. Les portes de la maison étaient assez massives pour résister à toute tentative d'effraction. De temps en temps seulement, à l'une des fenêtres supérieures, apparaissait la tête grise de Josiah J. White : « Eh ! bien, mes amis, criait-il aux hommes de police, pourquoi n'arrêtez-vous personne ? Allez donc pincer cette canaille d'Abbott, qui veut dépouiller les honnêtes gens !

Vous n'aurez pas perdu votre journée ! » La surveillance continuait de plus belle, mais, huit jours après, bien que personne n'eût vu s'ouvrir les portes de la maison, on signalait la présence de Josiah J. White à Stamford ou ailleurs.

Enfin, en s'introduisant dans le jardin de Columbia Heights pendant son absence, on eut le mot de l'énigme. Une porte dérobée communiquait avec une haute muraille de pierre dominant Ferman Street; et, une nuit, les hommes appostés virent descendre le long de cette muraille une vieille femme voilée, qu'ils connaissaient bien pour l'avoir aperçue maintes fois dans le voisinage. Ils l'arrêtèrent, soulevèrent le voile, et découvrirent les traits énergiques de Josiah J. White. Le millionnaire récalcitrant fut écroué à la prison de Raymond Street.

Cela se passait en 1890, il y a neuf ans. Depuis cette époque, on a maintes fois proposé au prisonnier de lui rendre sa liberté, moyennant le paiement des droits de succession. Il s'y est toujours refusé, alléguant qu'il était fort pauvre et qu'il était dans l'impossibilité de satisfaire aux exigences du fisc.

L'an dernier, Josiah J. White tenta une évasion vraiment audacieuse. Le ministre d'une paroisse extrêmement riche de New-York lui ayant fait parvenir une corde, il trouva le moyen, pendant une nuit très sombre, de forcer la porte de sa cellule avec des outils spéciaux. Il attacha sa corde à l'appui de la fenêtre et commença sa périlleuse descente, d'une hauteur de plus de 20 mètres, sur le pavé de la rue. Il y arriva sans encombre. Le ministre l'attendait dans la rue avec une voiture. Après quelques minutes d'une course échevelée, il réussissait à prendre un train matinal qui l'emmenait dans le Connecticut. Mais sa fuite avait été remarquée et la justice se remit en chasse.

Le fugitif se croyait hors des atteintes de la police. Nombre d'hommes de loi affirment même qu'il avait raison. Pourtant, huit jours plus tard, le shériff Creamer cernait sa maison, y pénétrait avec des agents, enfonçait les portes de la chambre à coucher et s'emparait de Josiah J. White, après une résistance désespérée. On mit les menottes au vieillard, on lui lia les pieds et le cortège reprit le chemin de la prison de Raymond Street.

On croyait universellement qu'après cette évasion infructueuse, Josiah J. White se résignerait à payer. A la stupéfaction générale, il se montra plus intraitable encore que par le passé. Seulement, au lieu de s'emporter, il se plaint; au lieu de menacer, il prie. On a découvert, à l'abri dans une maison de banque, une somme de 700.000 francs lui appartenant. Il a refusé de s'en reconnaître propriétaire. On dit qu'il compte beaucoup sur sa vieille amitié avec le président de la Cour suprême Gaynor, pour obtenir sa libération. Mais, de son côté, le collecteur Abbott affirme que Josiah J. White ne sortira pas sans avoir payé. Il est inutile d'ajouter que cette situation a fourni matière à de nombreux paris dans le monde des Quatre Cents, où l'entêtement de Josiah J. White est du reste unanimement approuvé.

Excentricités collectives.

Voilà, n'est-il pas vrai, une riche galerie d'excentriques ? Il me sera permis d'insister sur une constatation. Ce serait une erreur grave de croire que ces types sont des excentriques-nés et que leurs actes se seraient aussi bien produits, sinon de façon aussi retentissante, dans le cas où la fortune les aurait fait naître dans un monde différent. Leurs excentricités, il faut le dire bien haut, sont nées de leur milieu, des rivalités, des luttes, de l'étrangeté des rapports sociaux, comme une sorte de fièvre contagieuse dont les individualités ont été presque toutes atteintes. J'ai signalé déjà ce besoin de se singulariser qui domine tous les autres dans l'âme du multi-millionnaire américain et de sa famille. On peut être persuadé qu'il demeurera la cause réelle de tous ces traits de mœurs que nous venons de passer en revue. Et s'il en fallait une preuve de plus, après tant d'autres, je pourrais la fournir incontinent.

Dans ce monde bizarre des Quatre Cents, une sélection s'est déjà faite. Quatre cents, c'était beaucoup trop ! Le nouveau *set*, l'élite des excentriques, la fine fleur, le dessus du panier, s'est séparé du reste, qu'on considérait comme ayant gardé de trop sérieuses attaches avec le bon sens. Le *Smart Set* ne comprend plus aujourd'hui, au lieu des *Four Hundred* (Quatre Cents), que les *Ninety* (Quatre-vingt-dix). C'est là qu'ont pris place, tout d'abord, Mme Stuyvesant Fish, dont je narrais plus haut les extravagances et qui eut récemment, avec Mme Lorrillard Ronald, une si violente querelle, par voie téléphonique, et formulée dans un vocabulaire tellement audacieux, que l'employé du téléphone se vit obligé de couper la communication. Mme Fish considère comme son plus beau titre de gloire le fait d'avoir été la première victime — sans blessures, du reste — d'un accident d'automobile aux Etats-Unis. Près d'elle, Mme Carley Havemeyer, dont le mari a été tué accidentellement d'un coup de pistolet, il y a environ un an, ce qui ne l'a pas empêchée de faire montre de son talent d'écuyère, de jouer au polo, de faire courir et de laisser répandre le bruit de ses fiançailles avec Fred. W. Beach, qui ne fut démenti que longtemps après.

Voici Mme W. K. Vanderbilt, dont le dernier souper a coûté plus de 500.000 francs et qui a déjà mangé plusieurs fortunes. Voici Mme Adolph Ladenburg, autrefois rivale de Mme Carley Havemeyer comme écuyère, mais qui a abandonné ce sport, où elle ne pouvait parvenir à écraser sa rivale, pour le yachting, où nulle ne saurait rivaliser avec elle, car elle gouverne elle-même son « trente-quatre pieds », *Hero*, et doit passer, au printemps prochain, les examens de capitaine au cabotage. Voici Mme Arthur Kemp, plus connue sous le nom familier de *Baby Belle*, et qui détient un record peu enviable, celui du poids, car elle n'a que vingt ans et pèse déjà 200 livres. Voici Mme Olive Harriman, dont le dernier exploit est tout récent. Au dernier bal des Légumes, donné par MM^mes^ Hewitt, les deux brus de Cooper

Hewitt, elle se présenta habillée en tranche de pastèque, costume qui lui avait coûté 20.000 francs, éclipsant ainsi totalement Mme Harry Mac Vickar, déguisée en oignon et qui n'avait guère dépensé que 12.500 francs. Voici Mme Clarence Mackay, toute fière de dépenser annuellement plus de 600.000 francs pour ses robes, etc., etc.

Et les hommes se montrent à la hauteur de leurs émules du sexe faible.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler à mes lecteurs le cas de Mme Howard Gould, ancienne pensionnaire de la troupe de Buffalo-Bill, qui partit du Cirque pour arriver au Milliard. Voici aujourd'hui Stephan Van Rensselaër qui nous offre la contre partie de cet extraordinaire avatar. Il part, lui, du Milliard pour arriver au Cirque.

Ce n'est cependant pas le premier venu, que Stephan Van Rensselaër junior ! Il est apparenté aux plus vieilles familles américaines. Il descend de l'illustre « Patroon » d'Albany et de New-York, il est le petit fils de John Hecksher, neveu de Mme John Christoph Wilmerding et appartient aux plus respectables Knickerbockers débarqués de la *Mayflower*. Mais c'est en même temps un fêtard incorrigible, la fleur des clubmen new-yorkais, l'instigateur des folies les plus saugrenues, l'âme des excentricités les plus bruyantes et les plus sensationnelles.

Comme il faut bien avoir une profession — surtout en Amérique — ou faire semblant d'en avoir une, Stephan Van Rensselaër s'est fait courtier et possède un office au numéro 26 de Broad Street. Mais il s'occupe surtout d'équitation, de yachting, de canotage, de cyclisme, de boxe et en général de tous les sports existants.

Au commencement d'août dernier, un Cirque connu sous le nom de *Carlysle's Wild West Show* vint donner une série de représentations à Highland Park, près d'Orange (New-Jersey), ou notre clubman était alors en villégiature. Stephan Van Rensselaër fut séduit dès la première de ces représentations à laquelle il assista. Dès qu'elle fut terminée, il se fit présenter à M. Carlysle, le propriétaire du Cirque, et sollicita de ce dernier l'honneur de figurer dans sa troupe. Il ne s'était pas nommé, et M. Carlysle, peu désireux d'admettre dans son personnel une non valeur, demanda au candidat un échantillon de ses talents. L'épreuve fut favorable, car, après quelques leçons supplémentaires, il fut convenu que le jeune homme serait présenté au public avec le costume, si populaire en Amérique, de Rough Rider.

Son début eut lieu quelques jours plus tard. Les *numéros* qu'il exécutait n'avaient, en eux, rien de bien nouveau et, sans parler des cowboys du Far-West, les écuyers des cirques européens vous les ont fait connaître depuis longtemps. Ils comprenaient la présentation de deux chevaux montés à nu, un pied sur la croupe de chacun d'eux, puis le jet du lasso, le saut des cerceaux, etc.

Quand la troupe commença à défiler autour de la piste au son des trompettes, Stephan Van Rensselaër prit part à cette démonstration, perdu dans la foule des écuyers. Son tour venu, il gagna le milieu de

l'arène et commença ses exercices. Le public, cependant, se tenait sur une froide réserve. Le régisseur annonça alors que le spectacle qui lui était offert représentait une charge de Rough Riders. Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner l'enthousiasme. Mais, en même temps, on examina l'écuyer avec plus d'attention, et de nombreux spectateurs s'aperçurent qu'il n'était autre que Stephan Van Rensselaër, le richissime clubman connu de tous.

A la représentation du lendemain, ses amis, prévenus, vinrent en foule. La charge de Rough Riders et les autres exercices furent salués d'applaudissements unanimes. Mais, en même temps, la famille du jeune clubman avait été prévenue. Ces respectables personnes poussèrent les hauts cris et leur indignation prit même une forme telle que, craignant de sévères mesures, Stephan Van Rensselaër renonça à ses triomphes équestres. Il donna purement et simplement sa démission et quitta le cirque Carlysle les larmes aux yeux.

Ses adieux furent offerts à la troupe de la Carlysle's Wild West Show dans un banquet monstre dont elle ne perdra pas de sitôt le souvenir. Plusieurs écuyers prolongèrent même pendant quelques jours leur séjour chez leur hôte. Et cette excentricité a mis en émoi la plupart des héritières du monde des Quatre Cents, si bien que Stephan Van Rensselaër est assailli, depuis ce moment, de propositions de fiançailles. Il est probable qu'il ne se décidera qu'en faveur d'une jeune personne capable de lui tenir tête en matière d'excentricités.

*
* *

Et maintenant, il nous faut bien conclure! Car, de tout cela, résulte un enseignement qui donne sa raison d'être à cet article. Si diverses que ces excentricités puissent paraître, elles dérivent toutes d'un seul et unique sentiment. Le chien de miss Adèle Horwitz, le palais des Doges de Mme Stuyvesant Fish, les escapades de miss Eleanor Sedley, les robes de miss Pauline Astor, les chaussures de miss Joséphine Brooks, la ruine de Leslie B. Hines, l'emprisonnement de Josiah J. White, sont autant de manifestations différentes, contradictoires même en apparence, d'un état d'âme immuable et commun à toutes et à tous : l'amour immodéré de la réclame, que ces âmes primitives confondent volontiers avec la gloire. Occuper l'attention publique est leur seul rêve, et la preuve en est facile à faire, car ce développement des excentricités a coïncidé exactement avec l'habitude prise par les journaux américains de s'y intéresser et d'en faire part à leurs lecteurs.

Peut-on croire une seconde qu'en recontruisant sur les rives de l'Hudson le château de la Malmaison ou en se commandant un lit d'or massif, M. Vanderbilt et miss Virginia Fair obéissaient à des préoccupations esthétiques? Le palais n'aurait jamais été reconstruit et le lit ne serait pas sorti du néant, si les mille voix de la presse américaine n'avaient pas dû clamer au monde attentif ces deux évé-

nements capitaux. L'excentricité des milliardaires américains est née du bavardage des reporters. C'est par là sans doute qu'elle périra quelque jour.

Le public commence en effet à s'émouvoir de ces folles prodigalités et de la mentalité qu'elles dénotent de la part de leurs auteurs. Les ouvriers, exploités et pressurés par ces tyrans de l'industrie moderne, commencent à supputer combien leur coûtent de misères et de larmes les folies des filles et des femmes de leurs maîtres. Il en résulte un sentiment de haine qui va croissant et dont les explosions pourraient bien ne se pas faire longtemps attendre. Malgré les articles dithyrambiques de certains journaux, la population travailleuse de l'Amérique se refuse à voir un sujet d'orgueil national et un bonheur patriotique dans ce fait que miss Consuelo Vanderbilt est devenue duchesse de Malborough et que miss Leiter, la sœur même du jeune écervelé qui se ruina en essayant d'accaparer le blé, s'asseoit, aux côtés de lord Curzon, sur le trône vice-royal des Indes anglaises. De toutes parts, les associations des *Knights of Labour* (Chevaliers du Travail) retentissent de cris de colère. Les excentricités sont tenues pour des provocations. La moindre crise économique précipiterait les événements.

Quelques rares personnalités de cet Olympe de la richesse, et notamment M. Chauncey M. Depew, ont commencé déjà à sonner la cloche d'alarme et à faire entendre les paroles de la saine raison. Le pasteur Hammond, mari de miss Emily Vanderbilt Sloane, tonne en chaire contre les folies dangereuses des potentats de la Cinquième Avenue. De tous les coins du pays, une sourde rumeur s'élève, indice des rancunes et des griefs des humbles. Et voici déjà que le parti démocrate, battu aux dernières élections présidentielles par M. Mac-Kinley, candidat des milliardaires, comprenant quel parti il peut tirer de cette exaspération latente, a choisi la lutte contre ces aristocrates nouveaux, comme plateforme pour la prochaine bataille politique. M. Bryan a entrepris depuis plus de six mois la campagne de conférences préparatoire de l'assaut définitif. De toutes parts, les Etats du Sud s'organisent, des comités se forment, des ligues s'instituent contre l'ennemi commun. Il n'y a pas un mois que Mme C.-K. Davis et sa chienne *Beebe* ont été huées de compagnie dans une gare de Géorgie. Il n'y a pas quinze jours que Rockefeller a été injurié à Pittsburg.

L'étoile des milliardaires pâlit. Si elle vient à s'éteindre, ils n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Dans le milieu intéressé, on paraît compter, pour le salut des multimillionnaires, sur la génération de demain. Vaines illusions! Aprés avoir vu ce que valent ceux d'aujourd'hui, nous verrons, dans le prochain article, ce que nous promettent leurs enfants!

L. DE NORVINS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER



Cheïk Ali-Jussef, directeur de *El-Moijad*.

LA LITTÉRATURE NÉO-ÉGYPTIENNE

I

Les temps sont loin, où le grand vice-roi choisissait, parmi les plus laborieux élèves des écoles de sa capitale, trois jeunes gens, qu'il envoyait parfaire leur instruction en France, et qui, dès le jour de leur retour au pays natal, étaient enfermés séparément, en compagnie d'un fort volume en langue française, qu'ils devaient avoir achevé de traduire en une semaine. Celui dont le travail parut le meilleur, obtint ce qu'il voulut de la générosité du maître. Les autres durent encore demeurer plusieurs mois, sous la tutelle de professeurs appelés exprès.

En quelques années, notre langue fit de tels progrès sur la Terre des Pharaons, que pendant le règne du Khédive Ismaïl, excepté le

peuple, tout le monde la parlait. Fut-ce véritablement un bienfait pour la littérature nationale?... Je n'oserais l'affirmer!... Je me garderais de tout jugement partial, mais il est certain que la vieille langue arabe, presque endormie, s'éveilla et que, durant trente ans, de nouveaux poètes, des romanciers, des journalistes (espèce jusqu'alors ignorée des Orientaux) surgirent, et que de nouvelles idées s'échangèrent, dans l'idiome du Coran et des contes d'Antar. C'est ainsi que toutes les œuvres de Racine, de Corneille, de Shakespeare, d'Alexandre Dumas, de Paul Féval, mélange bizarre et typique, furent traduites, et obtinrent un énorme succès de ce public, essentiellement naïf et bon enfant, qu'est le public égyptien. De nos jours encore, il n'est pas rare de voir les spectateurs des théâtres de province injurier le traître et encourager les victimes, en un langage expressif et profondément convaincu. Et voici, que, de ces drames, de ces lectures, le roman égyptien moderne naquit.

Il est encore bien difficile au peuple oriental de s'assimiler nos intrigues européennes; le harem demeure et, je le crains bien, demeurera longtemps une infranchissable barrière à toute conquête absolue de notre civilisation. L'amour, défendu ou même permis, n'existe, en Egypte, que chez les Fellahs, auxquels les nécessités de la vie champêtre permettent une promiscuité unique entre les sexes. Dans la bourgeoisie, dans la noblesse, ou chez les familles princières qui en tiennent lieu, ces échanges de flirts, voire même de passion, qui font la richesse et le fond de notre littérature européenne, n'existent qu'à l'état de très rares exceptions.

Le mari ne connaît sa femme qu'après la noce; ici, l'amour suit donc le mariage au lieu de le précéder, de là, suppression absolue de marivaudages avant la lettre.

L'adultère est moins rare qu'on ne le suppose, étant donné la facilité de corruption, propre aux eunuques, et aux servantes préposées à la garde des vertus du gynécée. Mais la grande question du cloîtrage féminin fait de l'amant ce que l'hymen fait du mari, un mâle, que le hasard place sur la route de la femme.

L'acte seul existe, le sentiment demeure inconnu; ou s'il fleurit, sous l'influence d'une sympathie partagée, ce ne peut être que plus tard, et au prix de mille difficultés, tout moyen de fréquentations régulières et surtout publiques étant impossible.

Aussi, les romanciers modernes, ignorant ou préférant jeter un voile sur ces amours condamnées d'avance, ont dû se rabattre sur les coutumes antiques, et nous dépeignent-ils, avec tout le feu de l'imagination orientale, les faits et gestes des héros d'antan.

Les époques troublées des premières années de l'Islam leur sont particulièrement chères; et les êtres qu'ils nous présentent aiment dans la mort et dans le sang. Le soldat et le nomade sont les types préférés du conteur et de l'écrivain musulman; chez l'un comme chez l'autre, les coups de sabre jouent le plus grand rôle dans tout le cours de leur existence. La guerre, le cheval, l'amour entre deux

batailles, voilà les trois passions de la race — admirablement décrites d'ailleurs, en deux vers arabes, que leur crudité m'empèche de traduire, — les seules que le peuple soit véritablement capable d'apprécier, dans les œuvres qu'on lui donne à lire. L'Histoire a le don d'intéresser vivement l'Egyptien moderne, mais il montre une préférence marquée pour l'histoire musulmane, car c'est de l'Arabe surtout que l'on peut dire, qu'en lui, la religion a tué la patrie. Bien peu d'Egyptiens aiment leur pays; à part quelques êtres d'élite qui font partie de la jeunesse actuelle, et en qui l'amour de la nation est vivace et puissant, tous se soucient peu des invasions qui les menacent; ils sont surtout fils de l'Islam, et les enfants du prophète sont partout chez eux. C'est ainsi que peu d'indigènes connaissent à fond l'époque pharaonique et l'époque gréco-romaine, mais les plus ignorants savent d'un bout à l'autre l'histoire des conquêtes mahométanes, et, depuis Amrou jusqu'à nos jours, rien de leur histoire ne leur demeure inconnu.

Le journalisme est, sous ce rapport, une source évidente de progrès, et il est à remarquer que c'est surtout en ces dernières années, où tant de feuilles nouvelles ont vu le jour, qu'une véritable renaissance littéraire s'est opérée.

D'après *Gam-eltacanif*, par Abd'allah Effendi, 228 publications sur diverses branches auraient paru pendant une période de dix ans, de 1301 à 1310 de l'hégire, dont 23 seraient des traductions, 31 des Revues et 18 journaux politiques se seraient fondés; le reste, se partage en différentes œuvres, dues à la plume des auteurs indigènes.

Si vous le permettez, je vous présenterai les auteurs les plus en vue parmi les littérateurs actuels, que nous diviserons en philosophes, économistes, poètes, romanciers et historiens, pour finir par les journalistes. Quelques citations prises au hasard parmi les œuvres à succès achèveront de vous les faire connaître.

II

A tout seigneur, tout honneur ! dit un vieux dicton de nos pères. A ce compte, M. Kassem-Emin mérite d'être classé au premier rang des écrivains de son pays. M. Kassem-Emin a fait en France de très brillantes études. De retour dans sa patrie, il a occupé différents postes dans la magistrature indigène et a été nommé, il y a cinq ans, conseiller à la Cour. Les devoirs de sa charge ne l'ont pas empêché de se livrer à la littérature et de donner au public plusieurs volumes dont le dernier *Farrir-el-Marra* est en train de bouleverser la société égyptienne par l'audace et la franchise de ses théories.

Ses nombreux articles et quelques contes arabes, à la façon de nos « Nouvelles » parues dans divers journaux locaux, avaient déjà fait connaître le jeune auteur au public; son premier livre *Les Egyptiens*, paru en 1894, attira immédiatement l'attention, par sa forme et le

genre absolument nouveau de sa conception. Chose remarquable : il a été écrit en français, l'auteur ayant pris pour prétexte de réfuter un volume du duc d'Harcourt, sur les mœurs égyptiennes, « œuvre de touriste et non d'analyste », dit M. Kassem. *Les Egyptiens* eurent un grand succès de curiosité, et se trouvèrent en quelques semaines sur toutes les tables. Qu'il me soit permis d'en citer quelques passages. Répondant à l'observation du duc d'Harcourt, reprochant aux Egyptiens de n'avoir pas de noblesse ni de bourgeoisie proprement dite, l'auteur écrit : « Il est vrai que nous n'avons pas « plus de noblesse héréditaire que de noblesse non héréditaire. Tous « les habitants d'un pays musulman, sans distinction de race et de « religion, sont égaux devant la loi. L'Islamisme n'a jamais connu « les privilèges de naissance ou de fortune, et, en cela, il a devancé « de plus de mille ans les systèmes politiques les plus révolution- « naires. Nous ne pensons pas que ce soit une raison suffisante, si le « père a été un grand pacha, que le fils le soit en naissant; que ce « fils travaille, qu'il mérite personnellement cet honneur ou une « dignité plus grande encore, et il l'obtiendra. » — Et plus loin : « On peut donc affirmer que chaque nation musulmane n'est com- « posée que d'une seule et même classe, qui comprend la totalité « des citoyens. Entre ceux-ci, il y a le fort et le faible, le savant et « l'ignorant, le riche et le pauvre. Mais il n'y a ni caste ni ordre. « Unis, ayant les mêmes droits, les mêmes avantages et le même « rang, tous forment le peuple. »

Le livre écrit dans un français très pur (presque trop!) le français de ceux qui n'en connaissent que l'élégance, témoigne d'une parfaite connaissance des mœurs égyptiennes, sur les défauts desquelles l'auteur a pourtant volontairement glissé, se montrant en cela plus patriote que moralisateur. M. Kassem-Emin aime son pays avec passion et il nous le dépeint d'une façon à ce point indulgente, qu'elle prouve plus peut-être en faveur de son patriotisme que de sa sincérité. Il traite dans son livre de l'Egyptien d'abord, dépeignant sa vie de fatigue et de luttes, sa patiente résignation, sa piété; il nous promène ensuite fort agréablement dans la société, dans l'armée, nous indique à peine l'esclavage et la polygamie; s'étend sur le charme des femmes, qu'il défend furieusement contre les attaques des moralistes européens, écoutez plutôt :

« Au physique, la femme égyptienne est plutôt laide que jolie, mais « elle possède, en général, et particulièrement dans sa jeunesse, la « souveraine beauté qui consiste dans la proportion des membres et « la fermeté du corps. C'est vraiment une caresse pour les yeux que « de voir marcher droite, la poitrine en avant, la taille cambrée, les « yeux pleins de rêve une belle paysanne. Elle est plutôt grande, ses « mains et ses pieds sont d'une correction parfaite. Mais ce qu'elle « a surtout de remarquable, ce sont les yeux, grands, noirs et si « doux qu'on dirait des yeux de chérubin (!) et si expressifs qu'on les « comprend avant qu'elle parle. Au moral, c'est un être paresseux,

« d'une nature contemplative et point du tout active. Elle parle sou-« vent et rit beaucoup; elle aime sa religion et ne la pratique « jamais... » Je soupçonne M. Kassem-Emin d'avoir regardé ses compatriotes plus en poète qu'en magistrat, et de s'être laissé influencer par la caresse menteuse que les reflets des couchers de soleil mettent aux fronts des petites hellaahs, qui viennent au jour finissant remplir leurs *balass* (1) et tremper leurs jambes minces dans le fleuve bordé de mimosas et de tamariniers.

Après la femme, il nous parle successivement de la religion, de la morale, des sciences et des lettres, du divorce, pour finir enfin par un tableau fort intéressant sur la situation de l'Egypte vis-à-vis de l'Europe. Insistant sur les progrès réels à accomplir sur les rives du Nil depuis cinquante ans, l'auteur s'écrie : « Etre éclairé sur ses droits! « mais c'est la première étape, et l'étape la plus difficile qu'ont par-« courue les nations civilisées. Quand on connaît ses droits, on est « bien près de les réclamer!... Plus tard on revendiquera même « encore des droits que l'on n'a pas, comme le font de nos jours les « peuples européens... Quoi qu'il en soit, l'Egypte a commencé réelle-« ment à entrer dans la voie de la civilisation... »

Ce livre, comme on le voit, ne manque pas d'intérêt, et je ne crois pas qu'on puisse le lire sans être surpris des belles qualités qu'il renferme et de la façon charmante et claire dont l'auteur a su traduire sa pensée, dans une langue qui n'est pas la sienne.

Avec le dernier ouvrage du même auteur, *Tarrir-el-Marra!* le sujet change et, dois-je le dire, les idées aussi!... Le livre est écrit dans un arabe admirable, dégagé de tous les adjectifs fleuris et pompeux employés jusqu'à ce jour dans la langue des Khalifes. M. Kassem-Emin s'est souvenu du français moderne et son livre semble la traduction intégrale d'un volume de Bourget. *Tarrir-el-Marra* signifie « L'affranchissement de la femme! » Dans cette œuvre, l'auteur, prenant à partie tous les mauvais côtés de la législation indigène, se livre à un éreintement sérieux et raisonné des coutumes établies et ne demande rien moins que la suppresion du voile, pour la vierge comme pour l'épouse, et la fonte des deux sociétés, masculine et féminine, en une seule, à l'instar de la grande famille européenne. Ici, l'auteur ne parle plus au duc d'Harcourt et ne se croit plus obligé de défendre des habitudes et des préjugés, qu'au fond de son cœur d'indépendant il méprise. Non seulement il ne défend plus, mais il attaque bravement, violemment, dans la belle langue de ses pères. Parlant à ses compatriotes, il ne craint pas d'étaler à leurs yeux les misères qu'il veut détruire. Dans la préface, très belle, et que la traduction rend mal, il s'exprime ainsi, touchant son désir de rénovation :

« Le lecteur verra que je ne me suis pas trop pressé d'assigner « à mon rêve un bref délai. L'évolution ne s'improvise pas, son tra-« vail est aussi lent que mystérieux. L'action transformatrice n'est

(1) *Balass*, cruches de terre non vernissées.

« point un fait simple, elle est composée au contraire d'une foule de « petites transformations, qui s'accomplissent insensiblement dans « les individus tout d'abord, s'étendent graduellement ensuite au « corps social, le gagnant tout à fait, influençant dans sa totalité, et « le montrent enfin vivant sous une nouvelle forme. »

Est-il possible de mieux dire une plus belle chose? On le voit M. Kassem-Enim n'est pas seulement un magistrat littérateur, c'est aussi un grand savant doublé d'un aimable philosophe.



Mme Alexandra Aviérino, directrice de la Revue *Aniss-ul-Galise*.

Mais, c'est à chaque nouvelle page une envolée nouvelle, parlant du mépris paisible, de l'homme oriental, pour le sexe faible, et du manque absolu d'amour dans les relations conjugales, Kassem-Emin s'écrie désespérément : « Mais c'est par le sentiment que l'amour « véritable atteint le dégré de développement qui en fait la plus « noble et la plus belle passion, où l'être humain puisse réellement

« trouver son bonheur !... Cet amour ne peut exister entre un homme « et une femme, que s'il règne une complète harmonie dans leur « éducation. Et que l'on ne dise pas, que si l'homme ne peut éprou- « ver de l'amour pour sa femme, rien n'empêche celle-ci de l'aimer, « ce serait une erreur. Le véritable amour dont nous avons déterminé « les éléments constitutifs a pour principes l'estime, basée sur la « connaissance, or l'Egyptienne ne *connaît pas* son mari.

Et plus loin, parlant de la complète indifférence des parents pour les filles : « Dans la société — parce que les femmes représentent « partout la moitié de la population au moins — les condamner à « l'ignorance c'est priver le pays, la nation, de la moitié des béné- « fices qu'elle pourrait recueillir. C'est le défaut de son éducation qui « seul empêche la femme égyptienne de travailler, comme sa sœur « européenne, à l'étude des sciences, des belles lettres, des beaux- « arts, du commerce et de l'industrie. Cultivez son intelligence, met- « tez-la à même d'employer ses forces corporelles, intellectuelles et « morales, vous en ferez un être vivant, agissant, qui produira autant « qu'il consommera, au lieu de continuer à être un parasite, qui ne « peut vivre qu'aux dépens d'un autre individu. »

Je ne puis tout citer, il faudrait des pages et des pages... mais on peut juger par ces quelques extraits de l'idée même et de la beauté morale du livre qui soulève des nuées d'imprécations dans le monde musulman. Il n'empêche que M. Kassem-Emin est célèbre et que les controverses et les attaques dont il est l'objet ne font que confirmer sa gloire naissante.

III

Après lui, il convient de citer le cheïk MOHAMED-ABDOU, celui qui écrit le mieux l'arabe à notre époque. Ses œuvres n'existent pas en volumes. Il a surtout écrit dans les journaux et les revues, des articles politiques et littéraires d'une très grande valeur.

Le CHEIK IUSSEF, directeur du journal *El Moyad*, remarquable politicien et économiste distingué, s'est efforcé de créer un journalisme spécial à la fois politique et philosophique d'un genre absolument nouveau en Egypte. Il a signé lui-même de fort beaux articles. Ce qui achevé d'établir la gloire du CheïkAly-Iussef, c'est le fameux procès que les émissaires anglais perdirent d'ailleurs et qui coûta sa place au jeune magistrat ayant osé défendre le vaillant champion de l'Egypte libre. A l'issue de l'audience qui l'acquittait le Cheïk fut porté en triomphe par des étudiants, jusqu'à la porte de son domicile.

ISMAIL-ASSEM s'est consacré surtout aux questions d'éducation et de morale. Son traité sur : *L'éducation de la femme* est un des livres les plus répandus en Egypte. MOUSTAPHA-KAMEL est comme Rodrigue, chez lui on peut dire que la valeur n'attend pas le nombre des années. Dans sa minceur élégante, avec sa face glabre de collé-

gien de seconde, il cache une âme de jeune héros. C'est un remueur des masses, un agitateur permanent des foules dont il trouble les digestions en essayant de les attirer à une cause, qui lui est doublement chère, puisqu'elle représente l'avenir de l'agonisante patrie et le sien en même temps. Mais M. Kamel est doué d'une remarquable intelligence, et ne manque pas d'une certaine érudition dans les questions qui se rattachent au but qu'il poursuit. Il a publié sur la question d'Orient et l'Indépendance de la Grèce un fort volume, qui n'est pas dépourvu d'intérêt. Dans un langage sobre et brillant, il y traite de la question de Syrie et d'Egypte, de la lettre de Mohamed-Aly à Louis-Philippe, de la guerre de Crimée, de la guerre turco-russe, et des suites de la Conférence de Berlin, sans oublier les affaires d'Arménie.

Mirât-Elasr, par ELIAS KHOURCE, est à citer parmi les œuvres chrétiennes. C'est une suite de portraits des personnages de marque en Egypte depuis Mohamed Aly jusqu'à nos jours. Livre d'un intérêt spécial, mais écrit par un Syrien catholique dont la famille a eu peut-être à souffrir du despotisme musulman, il est souvent partial. Le style est imagé, la langue constamment belle.

M. MOHAMED TALAAT a donné une histoire de la puissance des Arabes et de l'Islam qui se lit avec intérêt.

M. MOHAMED BEY RIFAAT : *Gabr-Elhar*. Traité remarquable sur la zone d'Abyssinie. Cet ouvrage est intéressant en ce sens que l'auteur, alors secrétaire du commandant général des armées égyptiennes, donne des détails, très précis et très personnels, sur les mœurs abyssines et la description d'un pays, à peu près inconnu en Egypte jusque-là.

IV

Pour les raisons indiquées plus haut les romanciers ne sont pas nombreux ; et, si l'on voulait chercher, dans leurs œuvres, la psychologie et l'analyse qui fait à nos yeux le grand mérite d'un Bourget, d'un Zola, ou d'un d'Annunzio, on pourrait dire que le romancier n'existe pas en Egypte et que la littérature du pays n'a fourni que des conteurs. La première qualité du fouilleur d'âmes, si je puis m'exprimer ainsi, c'est justement de connaître les âmes, chose totalement impossible en un pays où l'homme et la femme doivent se fuir, comme certains corps chimiques se repoussent. C'est donc uniquement « de chic » que les romanciers dépeignent les événements qu'ils narrent ; de là, invraisemblance absolue, incohérence constante, dans les récits. Et comme le conteur se souvient des récits antiques, de tout l'appareil fabuleux dont les *Mille et une Nuits* bercèrent ses rêves d'adolescent, que nulle autre influence réaliste n'est venue en contrebalancer l'impression, il nous sert un pot-pourri d'histoires sans nom, qui pourraient aussi bien s'être passées sous

le règne du Khalife *Aaroun-al-Raschid* que sous celui de Tewfick ou d'Abbas : tels me paraissent les romans de GUIRGUI ZIDAN, le premier cependant, on pourrait presque dire le seul, romancier actuel. Il a publié de nombreux volumes, que le peuple lit avec passion et dont il est bien difficile de tirer pourtant la moindre parcelle d'observation ou de philosophie. Parmi ses œuvres les plus répandues citons : *Ghadet-el-Andalou* (Récits d'Andalousie) ; *Estepdad-el-Mamalick* (le Despotisme des Mameluks), étude plutôt historique, où les coups de sabre et les vexations politiques jouent le plus grand rôle ; un drame encore sur le même sujet : *Le Mameluk errant*. Enfin un roman tout nouvellement paru et qui jouit d'un succès que rien n'explique à notre point de vue : *Assirel-Motamahdi* (le Prisonnier du Mahdi). En un volume touffu, M. Zidan nous y raconte les aventures d'un jeune Egyptien qui, encore sur les bancs de l'école, a la bonne fortune de sauver une jeune fille (bien mal gardée apparemment) que son cocher avait entraînée dans une grotte au cours d'une promenade dans des desseins plus que ténébreux!...

La jeune fille, dans l'excès de sa reconnaissance, s'éprend d'un bel amour pour son jeune défenseur, auquel elle jure une éternelle fidélité. Première invraisemblance, les jeunes personnes de bonne maison n'ayant point coutume de courir les routes en compagnie d'un cocher et moins encore de se fiancer elles-mêmes. Le jeune homme, pourtant, est envoyé en Angleterre pour parfaire ses études de droit, et sans que l'on sache trop comment, il revient officier de Sa Gracieuse Majesté la Queen. Naturellement ce jeune héros-caniche arrive, tout juste à point, pour sauver une seconde fois son idole, au moment des événements d'Arabi (1). Vous dire par quelles péripéties il passe encore, comment nous le retrouvons au Soudan, prisonnier des derviches, comment il rejoint enfin sa bien-aimée, après mille tourments variés, est une tâche bien au-dessus de mes forces. Mais je dois ajouter que la beauté de la langue corrige de beaucoup l'ineptie complète du sujet. M. Zidan écrit remarquablement ; il a seulement le grand tort de vouloir dépeindre une société qu'il ne connaît pas, et dont il ignore tout, en sa double qualité d'homme et de chrétien. Musulman, élevé au harem, il eut certainement évité les erreurs constantes dont son livre est plein.

Les autres œuvres en prose, romans ou voyages, n'offrent aucune espèce d'intérêt et ne sont que de pâles imitations des *Mille et une Nuits*. En revanche, les romans d'Alexandre Dumas père sont traduits presque tous, et obtiennent un grand succès.

V

Les poètes sont légions ; mais sont-ce bien des poètes?... Pour beaucoup, on peut dire hardiment non. La langue arabe, avec ses

(1) Arabi-Pacha, le triste héros de 1882.

phrases redondantes, l'exagération voulue de ses adjectifs, et ses constants rapprochements des êtres avec les choses de la nature, est elle-même une poésie; souvent amoureuse, plus souvent épique, car l'épopée demeure sa gloire, gloire rendue plus précieuse encore par le souvenir des grandeurs des époques disparues. Le vers arabe consiste à donner à chaque phrase, la même terminaison de rimes, ce qui, à la longue, devient terriblement fatigant, pour des oreilles non exercées, et c'est cela aussi qui force les récitants à cette sorte de mélopée chantante, qui accompagne toute déclamation poétique.



Kassem-Amin.

La plupart des poètes actuels sont donc plutôt des érudits grammaticaux, ayant une parfaite connaissance de la langue et de ses richesses, mais le souffle puissant qui passa sur la race au temps de sa splendeur, n'existe plus qu'à l'état de souvenir. « Des mots, des mots, encore des mots », ainsi pourraient se résumer les œuvres qui s'échappent pressées et confuses des cerveaux modernes, et dont peu certainement resteront. Il convient de faire exception pour quelques auteurs.

Parmi les plus en vogue, M. Chawky jouit d'une réputation justement méritée, qui lui a valu l'honneur d'être attaché tout particulièrement à la personne du Khédive. Malheureusement, les œuvres de M. Chawky sont disséminées dans différentes revues, et difficiles à citer à cause de cela ! C'est en somme un résumé de tous les événements contemporains dont chaque manifestation inspire le jeune poète.

Hassan-Mansour, auteur de plusieurs poèmes de guerre et d'amour, tout particulièrement goûtés du peuple, qui va les écouter le soir, sous la fraîcheur des grands arbres, béatement immobile, entre sa tasse de café et le traditionnel Narguileh, que fournit le cafetier intelligent. qui a su réunir les chanteurs et les artistes capables de conter et de dire les œuvres aimées de la race.

Tewfick-Rifaat (encore un magistrat) marchant sur les traces de son père écrivain de talent, nous a prouvé que Thémis n'est pas ennemie des muses; et dans les loisirs que lui laissent ses fonctions de juge, M. Rifaat a publié des poèmes élégiaques d'une très douce harmonie.

Amin-Haddad, rédacteur de *El Salam !* poète héroïque, a écrit des pages vibrantes d'émotion et souvent empreintes d'une certaine grandeur.

La bataille d'Omdurman a su lui dicter des accents véritablement tragiques, d'où je traduis cette phrase qui donnera une idée du reste :

Et, si du sang versé se féconde la Terre,
Des membres dépecés pousseront des rameaux,
Qui, arbres à leur tour diront votre misère,
O peuple dont le sort fit les pères bourreaux,
Car on vit en ces jours d'horreurs innénarrables,
Des parents arracher par la clémente mort
Leurs petits innocents à ces mains exécrables
Et les soustraire ainsi au plus infâme sort...

Je demande l'indulgence pour ma traduction qui donne une bien faible idée du sentiment vraiment fort qui se dégage de ce poème, mais les deux langues sont à ce point différentes, qu'il est presque impossible de rendre l'idée, sans en dénaturer la forme.

Des femmes sont à leur tour entrées dans la lice littéraire et y ont conquis une place plus qu'honorable. L'une d'elles, que différentes raisons m'empêchent de nommer, fut même exilée pour la violence de ses attaques poétiques envers un khédive aujourd'hui mort, et demeura plusieurs années gémissante et farouche dans un petit port de l'Arabie, d'où ses plaintes continuèrent à s'exhaler à travers les mers, en élégies régulières et touchantes.

Mme Aecha-Taimouriaa a écrit en arabe, en persan et en turc, de tendres poèmes que l'on lit avec plaisir. Une suite de stances à l'occasion de la mort d'une fille chérie a appelé l'attention sur cette poé-

tesse jusque-là presque ignorée. En des vers d'où s'échappe une désolation infinie, elle suppose sa fille agonisante en conversation avec les divinités funèbres de l'ancienne Egypte :

« *Ayez pitié de ma mère* — murmure l'enfant au seuil de la tombe —, *sa lassitude et sa douleur sont telles qu'elle ignore à cette heure si c'est son corps chancelant qui évolue à mes côtés ou si c'est le temps qui marche devant elle implacable...* » Et la mourante, se tournant vers sa mère, dit encore : « *O mère ! dis au dieu de la tombe d'épargner ta fille, et, s'il est sourd à tes prières, dis-lui du moins que ton enfant arrive à leur seuil terrible dans la splendeur de sa robe nuptiale.* »

C'est beau, touchant à l'excès, mais, là encore, la traduction est forcément infidèle.

Mme SAIDA-ZÉNAB BENT-ALY a fait paraître dernièrement un volume consacré à l'éloge de son sexe. Titre : *El-Dour-El-Manchour fi Nabatt* — ce qui veut dire textuellement « Les pierres précieuses jetées sur le beau sexe, et les femmes célèbres. »

Sa préface commence ainsi :

« *Mon livre est un jardin parmi des palais où l'âme se repose.* »

Et toutes les femmes, arabes ou chrétiennes, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, toutes les fleurs de beauté ou de science défilent et forment la gerbe de ce bouquet que Mme Zénab offre au lecteur entre deux sourires.

Le premier livre du même auteur est un poème sur l'Impératrice Eugénie. Son arrivée au Caire, son départ, sa gloire et ses malheurs. Mme Zénab a certainement vu la Souveraine, alors dans tout l'éclat de sa beauté radieuse, et son âme de poète en est restée illuminée.

Mme ALEXANDRA AVIÉRINO, Grecque de Syrie, établie depuis longtemps à Alexandrie, a fait ce miracle de fonder une Revue féminine, qu'elle dirige fort habilement d'ailleurs. Cette Revue a pour titre : *Aniss-el-Galisse*. Elle compte de nombreux abonnés.

Mme Aviérino est poète à ses heures ; elle a célébré, en vers sonores, la naissance du jeune prince héritier fils de S. A. Abbas-Helmy.

La France lui doit une reconnaissance spéciale : inspirée par l'amour des lettres françaises, elle a traduit en arabe une douzaine de volumes de nos meilleurs auteurs. En ce moment elle termine une comédie en quatre actes, qui sera jouée cet hiver au Caire.

VI

C'est d'ailleurs, je le répète, la forme la plus évidente du progrès littéraire en Egypte, que cette masse de revues et de journaux, chaque jour plus nombreux. Parmi les plus répandus citons : *El-Mojad*, déjà nommée, ayant le plus grand nombre de lecteurs et résumant les opinions de la jeunesse libérale.

El-Ahram (les Pyramides), dirigé par Tacla-Pacha (Syrien chrétien), compte parmi les plus curieuses feuilles du pays. Journal surtout politique et fort bien renseigné, mais essentiellement opportuniste.

El-Mokatam, aux gages de l'Angleterre, a la spécialité de lancer de fausses nouvelles, et publie avec amour tous les scandales parisiens.

El-Massr, littéraire et politique; *El-Memphis*, *El-Massour*, et bon nombre d'autres plus ou moins éphémères. Il est à remarquer que tous les journaux se publient au Caire ou à Alexandrie. La province n'a pas un seul journal à elle.

Parmi les Revues en vogue, *El-Hélal*, dirigée par le romancier Guirgui Gidan, ouverte aux jeunes écrivains, poètes ou prosateurs, et qui est appelée à un certain avenir littéraire. *El Moktattaf*, revue de quinzaine, reproduisant des traductions d'œuvres étrangères, surtout les œuvres anglaises et américaines. Cette Revue est à la fois littéraire et scientifique. *El Maouçata* (l'Universelle), paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Cette revue a publié entre autres articles une note historique sur le commandant français Jacques Manou, qui s'était établi à Rosette lors de l'expédition française. Cet article, dû à la plume habile d'Aly Effendi Magatt, nous fait vivre la vie égyptienne à l'époque des Mamelouks et présente de l'intérêt.

En somme, l'on peut dire que si la littérature n'égale pas encore, en Egypte, notre littérature européenne, un pas énorme a été fait dans les vingt dernières années. Les éléments y sont; le public, jusque-là endormi, paraît s'éveiller, mais le mal, qui longtemps encore tiendra la pensée de l'écrivain prisonnière, ne saurait disparaître que le jour où le harem et la captivité de la femme auront cessé d'exister.

Et c'est ce qui me permet de regretter, pour ce pays, l'époque trop ignorée de la splendeur pharaonique, où la femme régnait en souveraine; ce temps glorieux de la XIXe dynastie, où les scribes vivant des lettres écrivaient cette phrase si belle : « Celui qui n'échange pas « les travaux des champs et les occupations nécessaires pour la noble « étude des travaux de l'esprit a une nature d'esclave et ne fait « jamais son profit, sachez-le bien. »

EHAN D'IVRAY.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

LES CHANTS DE LA FAIM [1]

Tantôt dans les rues les moins passantes, d'où sortaient par bouffées les odeurs âcres et nauséeuses des gargotes, tantôt devant quelque maison plus jolie que les autres, qui respirait l'aisance, le bonheur, le sourire de la vie, ils s'arrêtaient comme deux chiens errants que l'on siffle ou qu'une voix amie appelle avec la promesse d'un os à ronger.

Lui n'était qu'un spectre ; au fond de ses yeux il y avait encore la lueur de la jeunesse, mais tout le reste de son être offrait l'aspect d'un vieux et d'un vieux pitoyable, repoussant. *Elle* était une créature superbe. Sous ses haillons et ses cheveux en désordre, son regard limpide accusait une misère affreuse, mais révélait aussi des mystères de douceur. Son corsage mal fermé laissait voir une loque de chemise sale, mais son sein entrevu avait la beauté et la blancheur du marbre. Sa jupe couverte de pièces innommables lui tenait à peine aux reins et ballonnait dans ses incessants mouvements de marche, de danse, de saut, de contorsion, pour attraper dans un éclat de rire un sou.

Sa bouche belle et armée de toutes ses dents faisait envie disant une chanson obscène, fragment d'un cahier, devant un tableau grivois. Son cou se tendait et se déformait pendant que de sa poitrine fatiguée s'évadaient les sons faux et rauques, désagréables, ou stridents comme un cri d'oiseau épouvanté.

Ils alternaient. *Lui*, courbé en arc, crispait sur la clarinette ses lèvres pâles et la toux saccadait le filet d'haleine qui n'avait plus rien d'humain.

Seulement, quand il la voyait se trémousser, se tordre, les bras demi-nus en l'air, le sein demi-nu, projeté en avant, ou la tête inclinée en arrière, le visage rouge, ruisselant de sueur, sous la richesse de sa chevelure, il avait des frémissements en jouant, l'anche de la clarinette craquait entre ses dents, la flamme de ses yeux s'avivait ; mais

(1) *Horace Grandi compte parmi les romanciers les mieux doués et les plus appréciés de l'Italie moderne. Amoureux de son pays, il sait en décrire les splendeurs et les misères. Esprit indépendant, il demeure en dehors des écoles. Ses maîtres uniques : l'amour de la vérité et le respect de l'art l'abandonnent rarement. Mais on subit leur charme sans soupçonner leur présence. On peut dire de son style ce que Taine disait de celui de Stendhal : C'est d'un art qui ne se montre point. C'est de la lumière pure qui se passe des couleurs. Destiné à plaire aux délicats, nous souhaiterions à Grandi d'être plus connu en France. Rappelons que dans son riche écrin figurent des bijoux comme cet admirable recueil des* Macchiette et Novelle, Cugino Riccardo, *et enfin,* Tullo Diana, *image heureuse de la vie des artistes romains de nos jours.* (Note de la Rédaction.)

les rires de l'assistance, le tintement métallique et béni de la monnaie le stimulaient; et tandis qu'elle redoublait de sauts et de gestes, la jupe et les cheveux au vent, il exhalait dans l'instrument le dernier souffle de ses poumons épuisés. Puis, il restait là, inerte, mort, abattu, les genoux vacillants, les yeux à terre, éperdus, hagards. Elle... se baissait, ramassait le prix de son chant et de sa danse, rejetait en arrière sa crinière de cheveux bruns, et regardait les assistants avec l'assurance de la virginité.

Un jour, elle rencontra deux yeux fixes, ardents comme les siens. Cet homme, jeune et beau, n'était pas de ceux qui, d'ordinaire, battaient des mains pour elle; il l'épiait au milieu de la foule, il ne riait pas, n'applaudissait pas, et regardait... C'était pis. Elle avait senti son corps d'enfant comme enveloppé de feu sous ce regard persistant. Quand, à la fin, elle avait baissé la tête, elle avait vu dans sa main un écu brillant et, lorsqu'elle avait relevé le front, elle avait éprouvé un nouveau tressaillement.

Le soir, au long de la grand' route, dans l'obscurité de la grange, sur la paille pourrie où le gargotier leur avait permis de se faire un lit, il y avait eu une bataille. *Lui* avait tout vu, depuis le regard jusqu'à l'écu étincelant, et, il le voulait, il le voulait...

— Donne-moi cet écu! rugit-il, face contre face, main sur main.

Elle le disputait, ne voulant pas le donner... Pourquoi?

— Donne-moi l'écu!

— Non!

Il l'avait étouffée dans ses bras décharnés, la serrant sur sa poitrine haletante, n'ayant plus de voix... Mais il voulait l'écu. Et il l'eut, et le retint dans ses doigts en étau, puis s'abattit sans force, ses dents claquant la fièvre.

Elle... se redressa sur son grabat fétide et essuya une larme qui lui coulait sur la joue.

A l'aube il n'avait pas fait un mouvement: puis, petit à petit, elle vit reluire l'écu tombé près de lui sur la paille, et lui étendu, immobile, comme paralysé. Elle eut peur, l'appela... rien... Elle l'appela encore... rien!... Elle se traîna sur les mains et sur les genoux jusqu'à lui, l'oreille attentive. Un souffle passait sur la paille... ce n'était que le souffle du vent. Alors le spasme de l'angoisse l'étreignit; elle se jeta sur ce corps et le secoua; elle toucha ses joues: elles étaient glacées. Elle prit cette tête dans ses mains et la tête retomba. Le visage était livide, osseux, effrayant. Sur la clarinette et sur le tableau obscène se jouaient les premiers rayons de la lumière; sur l'anche se voyaient les morsures profondes des dents. Elle ressentit une de ces morsures dans son cœur et elle pleura ce mort de trente ans qui paraissait en avoir soixante.

Puis elle n'eut plus conscience de ce qui se passa, elle entendit une voix qui lui disait de s'éloigner de là, de laisser ce mort à la mort, de penser à la vie, de quitter l'existence qu'elle avait menée jusqu'alors. Et elle se sentit envelopper dans un manteau, prendre par la main,

pousser dans une voiture; ensuite, aussitôt, ce fut comme en un rêve. Il lui sembla qu'elle s'agitait, dansait, pleurait; son pauvre corsage d'où s'échappaient les loques sales de la chemise se serrait horriblement, son jeune sein haletait à se rompre, son cœur torturé maudissait la vilenie du monde, pendant que sa pudeur se révoltait contre les railleries... et que son ventre affamé se révoltait contre sa pudeur.

Après cet état d'exaltation et d'abattement elle s'était réveillée dans un milieu nouveau. Autour d'elle il y avait le bien-être de l'aisance, le sourire de la campagne; son pauvre corps n'était plus vêtu de haillons... Devant elle... un regard connu, qui s'était rencontré avec le sien, sans la railler ni la mépriser; et ce regard lui rendait maintenant la vie attrayante et elle sentait la pression de ces mains qui n'avaient pas applaudi sa danse effrontée. Elle sentait ses yeux se voiler de quelque chose de doux, d'inéprouvé, d'inespéré. Elle cacha son visage dans ses doigts.

— Veux-tu rester avec moi?

Elle ne répondit pas; mais cette question produisait en elle comme une dilatation de son âme.

— Si elle voulait rester avec lui!... Si elle le voulait!... Demander à une pauvre créature si elle veut entrer au paradis et y rester!

Elle le servit, lui obéit, l'adora.

Lui avait renfermé la clarinette et le cahier de chansons avec le tableau: l'héritage du mort. *Elle* n'en avait plus parlé, ni du mort, ni de rien qui s'y rattachât... Elle se sentait vivre maintenant, vivre vraiment... Elle avait maintenant toute la révélation de sa beauté, que ses haillons avaient profanée, outragée dans le passé.

Elle était la servante, *lui* le maître. Elle obéissait à tout, se pliait à tout, était l'esclave en tout, ne pensant qu'à lui. Et lui la comblait de caresses; il lui avait ouvert un horizon dont elle ne voyait pas la fin, mais lui savait fort bien comment cela finirait. Question d'un jour de plus, d'un jour de moins!

Quand il lui donna à entendre par un premier avertissement qu'il était temps que la comédie cessât, elle ne le comprit pas; elle lui adressa un long regard avec la soumission habituelle de l'esclave, mais quand il lui parla enfin clair et net, elle bondit comme une panthère; l'esclave avait cessé d'être; il ne restait plus que la femme, blessée jusqu'au sang, le visage blême, l'œil flamboyant, les lèvres contractées en un ricanement de mépris.

— Rends-moi les dépouilles du mort! lui dit-elle froidement.

Il lui remit la clarinette et le cahier de chansons et le tableau et voulut lui donner davantage. Elle refusa... et s'enfuit... Elle s'enfuit à travers la campagne par où elle était autrefois passée, songeant et délirant. Elle s'arrêta devant la grange obscure où était mort le seul être qui lui eût jamais voulu du bien.

Le seul! Elle sentait déjà celui qu'elle portait dans son sein et avec qui elle affronterait l'avenir... elle affronterait les chagrins, elle affronterait la monstruosité qu'elle avait connue.

Des cabarets et des maisons entendirent de nouveau la voix accoutumée... Accoutumée, non. Maintenant, il y avait au fond de ce chant quelque chose qui faisait mal... qui ne pouvait se supporter; il y avait dans les mouvements de cette femme quelque chose de plus las, de souffrant, qui réprimait les railleries et faisait pleuvoir quelques sous de plus. Puis elle n'eut plus la force de danser, elle chanta seulement, mais des chansons moins grivoises, qui paraissaient plus tristes et qu'accompagnait un tremblement de larmes dans la voix lorsqu'elle les entonnait.

Inopinément elle disparut et personne ne se demanda si elle était encore de ce monde. Et puis... se peut-il qu'il y ait vraiment de ces malheureuses créatures dans la vie et réellement existantes?

Quand on la revit un beau jour, toute svelte, le cercle se resserra autour d'elle, plus nombreux. Elle avait maintenant une petite charrette qu'elle poussait à travers la foule.

D'abord on crut qu'elle s'était procuré un singe; mais les petits singes n'ont pas ces grands yeux bleus, cette jolie tête blonde, ils n'envoient pas ces sourires innocents, ils n'éveillent pas cette sympathie qui attirait les gens vers ce berceau roulant.

Maintenant elle pouvait danser, sauter, se prodiguer en contorsions sans hésiter, montrer sans rougir sa jeune chair paraissant à travers les déchirures de sa robe, car elle avait pour défendre sa pudeur le courage de sa vie, le pardon de sa faute. Son enfant, doux et charmant, était là; il avait droit à son lait, comme elle avait pour devoir de gagner son pain; prostituée ou non, elle chantait, dansait, sautait, et les sous pleuvaient et elle jetait le tout dans sa charrette : trésor sur trésor.

Puis l'hiver vint lui signifier que la parole était aux frimas, il vint lui torturer le cœur en lui donnant la vision d'enfants bien nourris, bien vêtus, endormis dans leurs berceaux moelleux et bien chauds sous leurs couvertures. Il vint lui signifier que la saison n'était plus aux chansons, aux danses, aux déhanchements. Les maisons et les auberges, les gargotes étaient closes; les sous devenaient plus rares. Elle tremblait, elle maudissait le sort. Ce n'étaient plus les regards luxurieux qui pénétraient sous les déchirures de sa robe; c'était la morsure du froid, le gel qui lui ôtait tout force et lui glaçait la voix. Elle se mit à chanter, les yeux fixés sur ce petit être grelottant au fond de la charrette... et elle tendit la main, en disant :

— J'ai faim!

Bien des fois elle s'était demandé si elle ne ferait pas mieux de reprendre un chemin qu'elle avait juré de ne plus jamais suivre, et si elle ne laisserait pas parler cette charrette devant celui qui devait l'écouter, la secourir plus que tous les autres, mais... elle n'en avait pas le courage; non, elle n'en avait pas le courage.

Un matin, elle perçut venant de la charrette un souffle qui lui glaça le cœur. Elle sentit son cerveau s'égarer... Elle n'eut pas un cri, pas une larme... Dans ses grands yeux s'amassa un instant l'immense

angoisse de la mère... puis.. plus rien... Elle devint froide comme le marbre... A quoi bon maintenant cette longue marche poudreuse par la campagne immense... A quoi bon maudire un homme, une maison, le monde?...

Elle vit enterrer son enfant, et elle répondit par un éclat de rire, le rire de la folie, à la commisération des gens. Puis elle prit la corde de la charrette vide et elle s'en alla au hasard.

Elle faisait peur. Son œil était horrible, sa face livide, creusée, ses cheveux gris, son corps émacié, telle une chienne vagabonde. Elle avait tout perdu, la clarinette, le cahier de chansons et le tableau. Ce n'étaient plus les couplets imprimés qu'elle disait; elle n'en savait plus qu'un, gravé dans son cerveau de folle. Sa danse n'avait plus rien d'une danse; c'était une convulsion des membres, indéfinie, informe, répugnante, qui n'éveillait que les railleries des passants.

Beaucoup détournaient les yeux et les arrêtaient sur la charrette vide. Puis ils haussaient les épaules et s'éloignaient.

— Veux-tu la vendre? Combien en veux-tu? lui dit un jour un marchand de bric-à-brac, sans doute pour mettre fin à ce spectacle.

Elle eut un rire qui lui fit sursauter le corps.

— Vendre quoi?... Le petit?

Et le marchand s'en alla.

Mais une autre fois il l'avait rencontrée épuisée, disant d'une voix éteinte sa chanson qui ne valait plus un sou usé, levant son regard effaré vers les fenêtres qui restaient fermées, sur les passants qui demeuraient impassibles, et il était revenu à la charge.

— Combien en veux-tu?

Elle le considéra d'un air hébété; une faim de loup la tenaillait; les yeux lui dansaient dans les orbites, la tête lui tournait en bourdonnant, mais elle tenait étroitement serrée la corde de la charrette, cette corde que son enfant mordillait naguère pendant qu'elle dansait pour lui.

Ils s'en allèrent, elle derrière le marchand; et elle sentit les roues lui passer sur le cœur et y laisser un sillon profond, profond.

— Combien en veux-tu? répéta-t-il avec impatience, quand ils furent arrivés à la boutique.

Elle ne répondit pas, tendit la main, prit l'argent qu'il lui donnait et ressaisit la corde. Mais il fit entrer la charrette et lui ferma la porte au nez. Elle courut acheter du pain et le mordit, les mâchoires lâches, les larmes cristallisées dans les yeux.

Une voiture passa. Elle la regarda, laissa échapper le pain et poussa un hurlement, un cri prolongé, déchirant, comme il n'en était jamais sorti de sa gorge. Puis elle s'abattit le long du mur et elle ne bougea plus. C'était le dénouement des chants de la faim.

ORAZIO GRANDI.

SCIENCE ET INVENTIONS

Le roi Mithridate inventeur de la sérumthérapie

On chercherait vainement dans les savantes leçons du professeur Landouzy sur la sérumthérapie, aussi bien que dans l'œuvre de mise au point, remarquable et toute récente, du Dr Héricourt, quelques renseignements sur l'histoire de la sérumthérapie. A peine M. Héricourt avance-t-il, et avec quelles précautions de langage, que l'on pourrait, à la rigueur, rattacher la sérumthérapie aux premiers essais de transfusion du sang, tentés au XVIIe siècle et qui échouèrent d'ailleurs lamentablement.

Est-elle vraiment aussi neuve qu'on nous l'assure cette médication qui en est encore, quoi qu'on prétende, à la période de tâtonnements? Ce n'est pas, en tout cas, l'avis d'un de nos confrères grecs, le Dr N. Lambadarios (de Syra), médecin agrégé de l'Université d'Athènes.

Dans une étude, qui a été présentée comme travail de candidature à la Société Impériale de Médecine de Constantinople, au cours de la séance de cette Société du 20 janvier dernier, M. Lambadarios, après avoir exposé, selon l'expression du rapporteur, « un résumé succinct et à la fois très précis de tous les procédés modernes, par lesquels on cherche à obtenir l'immunisation naturelle et artificielle, ainsi que la sérothéraphie préventive et curative contre plusieurs maladies microbiennes et infectieuses » ; l'auteur, disons-nous, après ce préambule, a mis en regard les procédés modernes d'expérimentation avec ce qu'on pourrait appeler, sans être taxé d'irrespect, les vagissements de la science antique.

Incidemment, le Dr Lambadarios a rappelé que la sérumthérapie de la lèpre revendiquait un parrain, entre tous illustre : Galien, un des saints laïques de notre profession. A vrai dire, Galien n'injectait pas de sérum, mais il faisait manger aux lépreux la chair même de la vipère, estimant que « le venin du serpent se trouvait là répandu moins fort qu'à la tête, c'est-à-dire que le venin se trouvait là atténué (1) ».

(1) Ce sont les propres termes du Dr Stavros, dont l'analyse nous a été d'un si précieux secours.

Mais ce sont là bagatelles de la Porte, ne sommes-nous pas en pays ottoman? M. Lambadarios a eu surtout à tâche de démontrer que le père de l'immunisation artificielle et de la sérumthérapie n'était autre... que le roi Mithridate !

Le royal praticien opérait, en effet, de la façon suivante, et ici nous respectons le texte qui nous est soumis :

« 1° Il prenait du poison chaque jour à une dose telle que l'empoisonnement ne pouvait se produire dans son organisme ; ce faisant, il croyait qu'il se rendait réfractaire à ce poison ;

« 2° S'il voyait que le poison qu'il allait prendre était bien fort, il prenait un antidote, ou avant ou après avoir pris le poison, croyant qu'il diminuait de la sorte dans l'estomac même la force virulente du poison ; et en agissant ainsi pour introduire dans son organisme le poison atténué, Mithridate ne faisait, d'après l'auteur, que ce que la science moderne fait pour provoquer l'immunisation artificielle ;

« 3° Le procédé enfin que Mithridate employa plus tard pour perfectionner sa méthode d'immunisation artificielle consistait à réunir dans un antidote tous les poisons connus, avec lesquels il mêlait les substances aromatiques auxquelles il avait reconnu les propriétés d'atténuer la virulence du toxique. »

C'est avec un pareil antidote que Mithridate expérimenta toute sa vie sur lui-même et sur des condamnés (1) et qu'avec le temps « il avait pu acquérir une telle expérience et une telle réputation dans la préparation de l'antidote, que c'est à lui, comme à un autre Institut Pastorien (*sic*), que s'adressaient même des médecins pour faire contrôler leurs préparations particulières d'antidote. »

Les expériences de Mithridate furent, dit-on, répétées par Attale, roi de Pergame, et aussi par Galien, qui nous confirme que le roi de Pont avait écrit un livre où il avait consigné son *modus faciendi*.

Mais le roi Mithridate ne s'en serait pas tenu à l'immunisation artificielle : il aurait également pratiqué la sérumthérapie.

(1) « Sa cruauté et ses passions violentes, qui lui suscitèrent tant d'ennemis, l'avaient pénétré d'une telle crainte d'être empoisonné, qu'il fit d'étonnantes recherches pour connaître tout ce qui se rapporte à la toxicologie ; *il faisait, sur les criminels et sur lui-même, l'essai de toutes les substances vénéneuses*, et prenait journellement une certaine quantité de poison et de contre-poison ; il s'accoutuma tellement ainsi à l'usage des toxiques, qu'au moment de sa dernière défaite, voulant user du poison qu'il portait toujours avec lui, il ne put réussir par ce moyen à se donner la mort. » Philippe, *Histoire des Apothicaires*.

Voici comment il s'y prenait, toujours selon l'historiographe grec :

Pour se rendre réfractaire au venin de la vipère, notre auguste confrère avait inventé un procédé assez semblable à celui dont on se sert aujourd'hui pour introduire dans l'organisme le sérum antitétanique et antidiphtérique : il avait songé à ajouter à l'antidote dont nous venons de parler le sang des animaux qui se nourrissent de serpents venimeux, « pour en pouvoir ainsi prendre le venin atténué ou modifié, car il croyait qu'ainsi pris, l'antidote non seulement ne provoque aucune manifestation d'empoisonnement, mais qu'il possède aussi une action préventive contre cet empoisonnement, par l'immunisation artificielle que par cela même il provoque ». En conséquence, il choisit, poursuit notre auteur, les *oies* de la Mer Noire, qu'il croyait être réfractaires au venin de la vipère « à force de s'en nourrir » ; et, à l'appui de son opinion que les oies faisaient bien leur nourriture habituelle de toutes les vipères qu'elles rencontraient, le médecin de la patrie de Périclès invoque les témoignages de Cælius Aurélianus et de Pline.

Pour ce dernier auteur au moins, il nous a été aisé de contrôler les assertions qu'on lui prête. A défaut du texte original, nous avons eu recours à l'excellente traduction, due à la plume doublement compétente de Littré, et voici le passage que nous avons relevé :

« Mithridate, écrit Pline, le plus puissant des rois de son époque, et dont Pompée acheva la défaite, fut, plus qu'aucun des hommes qui l'avaient précédé, curieux des faits de médecine; nous en avons des preuves certaines, indépendamment de la réputation qu'il s'est faite ; lui seul s'est avisé d'avaler, après avoir pris des préservatifs, chaque jour du poison, afin d'en neutraliser, par l'habitude, les effets malfaisants. Il est l'inventeur d'antidotes, dont l'un conserve encore son nom. *On croit qu'il imagina le premier de mêler aux antidotes le sang des canards du Pont, parce qu'ils vivent d'animaux venimeux* (1). »

Premier point à noter : les oies de Mithridate n'étaient que de vulgaires canards. Est-ce à dire que Mithridate ne se soit point occupé de recherches toxicologiques ? Qu'il se soit montré, dès l'âge de maturité, et peut-être auparavant, ardent à tout apprendre et à tout connaître, le fait ne semble plus douteux

(1) *Œuvres de Pline*, t. II, livre XXV, p. 165-166 (édition Littré).

aujourd'hui. « Les sciences, écrit M. Théodore Reinach (1), se partageaient, avec les lettres, l'intérêt de Mithridate ; mais, dans les sciences, il poursuivait surtout les résultats pratiques : l'étude de la nature n'était pour lui que la préface de la médecine, et la médecine, c'était surtout la toxicologie (2). »

S'il faut en croire le même biographe, Mithridate aurait cherché autre chose qu'un délassement dans ses travaux de laboratoire. Pour ce monarque, soupçonneux et défiant, « la nature était une vaste officine à laquelle, dès son enfance, il avait demandé des armes et des remèdes : remèdes contre les embûches dont il était entouré, armes secrètes et terribles pour servir d'instruments à sa vengeance. »

De la sorte, il se débarrasse de Laodices, d'Alcée de Sardes et de son fils Ariarathe. Il gardait, d'ailleurs, des provisions de poisons avec les mêmes soins que ses plus précieux trésors, et il en portait toujours sur lui, en cas de besoin, enfermé dans la poignée de son cimeterre.

Pline prétend qu'après la défaite de Mithridate, Pompée trouva dans les archives secrètes du monarque vaincu, entre autres recettes, celle de son antidote. M. Th. Reinach croit, lui, à l'existence de toute une bibliothèque sur la science des poisons, que Pompée fit traduire et mettre en ordre par son affranchi Lénée. « C'était, dit-il, un curieux mélange d'observations intéressantes et de superstitions ridicules. Toutes les contrées de l'empire avaient été interrogées, tous les règnes de la nature mis à contribution : le règne minéral fournissait certaines pierres précieuses ; le règne animal, le sang des canards pontiques, que l'on croyait vaccinés par les herbes vénéneuses dont ils faisaient leur nourriture habituelle ; quant aux végétaux, on sait combien la riche flore pontique était célèbre par son abondance en poisons et en remèdes (3). »

En quoi donc consistait ce préservatif fameux ?

On a beaucoup disserté sur la composition autant que sur les vertus de l'antidote de Mithridate et il ne semble pas qu'on soit près de tomber d'accord sur ce point si sujet à controverse. Pline, auquel il faut toujours recourir, toutes réserves faites, nous donne la formule suivante : « Prenez, écrit-il, deux noix sèches, deux figues, vingt feuilles de rüe, broyez le tout ensem-

(1) Th. Reinach, *Mithridate, roi de Pont.*

(2) *Op. cit.*, p. 283.

(3) Th. Reinach, *loc. cit.*, *Mithridate, roi de Pont.*

ble, après avoir ajouté un grain de sel : celui qui prendra ce mélange à jeun sera pour un jour à l'abri de tout poison (1). »

Est-ce bien là le produit que les pharmacopées ont si longtemps désigné sous le nom d'*électuaire de Mithridate* ; ou devons-nous établir une distinction entre cette préparation jadis si vantée et l'antidote universel attribué au même auteur ?

Ce que l'on appelle l'*électuaire de Mithidate* comprenait quarante six substances — d'autres disent cinquante-quatre (2) — que l'on retrouve presque toutes, coïncidence bizarre, dans la *thériaque d'Andromaque* ; mais a-t-on la preuve que c'est bien à Mithridate que revient la paternité de cette préparation complexe? et, comme nous venons de le dire, ne se serait-il pas, à travers les siècles, établi une confusion entre le médicament et le poison ? Voici ce que nous pouvons dire à ce sujet :

Un écrivain qui vivait en l'an 200, et qui fut tué par Caracalla pendant un repas, Quintus Serenus Sammonicus, avait laissé à son fils une bibliothèque composée de soixante-deux mille volumes et d'un poème sur les médecins et les remèdes, en vers assez plats (3).

Ce Quintus Serenus, homme très instruit, prétend, comme Pline, que Pompée découvrit dans le palais de Mithridate la formule véritable du contre-poison, dont faisait usage le souverain ; et cette formule se trouve être exactement analogue à celle que le compilateur latin nous a laissée.

Il y a donc, comme on voit, une très grande différence entre cette composition, dans laquelle n'entraient que trois ou quatre substances, et l'électuaire que l'on attribue au roi de Pont.

Mais Mithridate aurait-il inventé l'un et l'autre ou l'antidote mérite-t-il plus son nom que l'électuaire (4)? Nous n'oserions en décider (5), mais faute de pouvoir établir ces origines incer-

(1) *Histoire naturelle de Pline*, t. II, Livre XXIII, p. 128 (édition Littré).

(2) L'électuaire de Mithridate se composait de cinquante-quatre substances; c'était le plus compliqué de tous les antidotes alors connus. On sait que la célébrité de cette composition a traversé près de vingt siècles; elle n'a cessé que depuis peu d'années de faire partie de nos dispensaires pharmaceutiques, et figure encore dans quelques pharmacopées étrangères. Philippe, *Histoire des Apothicaires*, p. 32.

(3) Cet ouvrage a été imprimé en 1581, in-4°, à Paris ; et en 1662, in-8°, à Amsterdam. On le trouve aussi dans le corps des poètes latins de *Maittaire*, et dans les *poetæ latini minores*.

(4) V. *Bulletin de pharmacie*, 1re série, t. IV, p. 506-507 (article de Cadet).

(5) Le Dr Philippe, dans son *Histoire des Apothicaires*, ne craint pas de se montrer plus affirmatif : « Indépendamment de la formule du célèbre électuaire, on

taines, nous avons cru devoir rapporter l'opinion d'un écrivain qui corrobore celle, toujours si sujette à caution, de l'agréable brodeur d'inventions qu'est le naturaliste Pline.

Peut-être se serait-on demandé comment un souverain aussi préoccupé du souci de gouverner et de guerroyer que l'était le rival implacable et si longtemps heureux de la puissance romaine (1), a pu trouver les loisirs nécessaires pour des travaux de laboratoire. On a surtout quelque lieu de s'étonner qu'il se soit si rapidement initié à des sciences qui exigent un long et laborieux apprentissage. Notre étonnement cesse quand nous apprenons — et c'est M. Th. Reinach qui nous le révèle, dans sa très curieuse et très documentée biographie du roi de Pont — comment Mithridate s'instruisait de ce qu'il ignorait.

Au cours de ses recherches, Mithridate était entré en correspondance avec les plus illustres médecins de son temps. Zachalias de Babylone lui adressa un traité sur la médecine, où il signalait notamment les vertus miraculeuses de l'hématite, pierre souveraine contre les maladies des yeux et du foie, contre les blessures causées par les armes blanches, et dont la possession assurait aux plaideurs le gain de leur procès, aux pétitionnaires le succès de leurs requêtes.

Un savant plus célèbre, mais tout aussi charlatan, était Asclépiade (2), de Prusias en Bithynie, établi à Rome et créateur d'un nouveau système médical, fondé sur les propriétés curativées du vin. Celui-ci refusa les offres séduisantes de Mithridate qui voulait l'attirer à sa Cour : au lieu de sa personne, le nouvel Hippocrate n'envoya au nouvel Artaxerxès qu'un traité sur la médecine, rédigé d'ailleurs dans une langue très élégante.

Au reste, il ne manquait pas de médecins à la Cour de Mithridate. Comme à la Cour des Ptolémées et des Séleucides, ils formaient une sorte de hiérarchie, dont le chef portait le titre *d'archiâtre* ou médecin en chef. Nous connaissons déjà un de ces archiâtres, Papias d'Amisos, fils de Ménophile, qui comptait

en trouva une autre que l'on regarda comme celle de son véritable contre-poison : elle se composait de feuilles de rüe pilées avec du sel, des amandes de noix et des figues grasses. » Philippe, *Hist. des Apothicaires,* p. 31.

(1) Philippe, *op. cit.*

(2) « Nous avons des ouvrages d'Asclépiade, fameux médecin, adressés à ce prince, et que lui envoya l'auteur, sollicité de quitter Rome pour sa Cour. Il (Mithridate) est le seul homme, cela est certain, qui ait parlé vingt-deux langues (VII, 24); et pendant les cinquante-six ans qu'il régna il ne se servit jamais d'interprètes avec les peuples qui lui étaient soumis. » *Histoire naturelle de Pline,* t. II, livre XXV, p. 165-166 (édition Littré).

parmi les « premiers amis du roi » et cumulait ses fonctions médicales avec celles de « préposé aux appels » ; trait de ressemblance de plus avec les médecins des Ptolémées, qu'on employait souvent à des missions politiques et confidentielles.

Un autre médecin de Mithridate fut l'habile chirurgien Timothée, qui le guérit un jour d'une blessure à la cuisse avec une rapidité merveilleuse. Enfin, dans les derniers temps, le roi se confiait à de vulgaires empiriques (1), comme ces Scythes Agariens qui traitaient les blessures par le venin du serpent (2).

Pline ne nous avait-il pas dit, de son côté, que Mithridate avait un goût si vif pour la médecine *qu'il sollicitait des renseignements auprès de tous ses sujets qui occupaient une partie considérable de la terre* (3).

Grâce à ces moyens multiples d'informations, le roi de Pont avait acquis des connaissances presque encyclopédiques : il n'était pas seulement versé dans la science des poisons, la botanique lui était aussi familière (4).

Combien la gloire de Mithridate eût été plus durable et plus pure s'il eût su mettre à profit les vertus bienfaisantes des plantes qu'il étudiait, au lieu d'en faire les instruments complaisants de ses passions criminelles, qui ont à trop juste titre attiré sur son nom les sévérités de l'Histoire.

(1) « On assure qu'ayant été blessé dans une bataille, les Agares, peuples de la Scytie, l'avaient guéri avec des médicaments dans lesquels entrait du venin de serpent. C'est là probablement la source de l'intérêt qu'il attachait à l'étude des toxiques et des animaux venimeux. » Philippe, *op. cit.*

(2) Th. Reinach, *Mithridate Eupator, roi de Pont*, p. 283-285.

(3) Pline, *loc. cit.*

(4) Cratevas a attribué à Mithridate la découverte d'une plante appelée mithridatia (*erythronium dens canis*, L.). Linœus lui attribue parallèlement une seconde plante, le scordotis ou scordion (*nepeta scordotis*, L.), qui aurait été décrit de la main même de ce prince. Ces deux plantes ont isolément de nombreux usages, ou, avec d'autres ingrédients, elles entrent dans les antidotes. (V. Pline, t. II, liv. XXV, p. 175.)

Dr Cabanès.



Les premières pompes à incendie à Londres (d'après une vieille gravure anglaise).

L'INVENTION ET LE CENTENAIRE DES POMPES A INCENDIE

FRANÇOIS DUMOURIEZ DU PÉRIER

Comme bien des gentilshommes de cette époque lointaine, François du Périer, le descendant de François du Périer dont la douleur fut célébrée par Malherbe en des stances immortelles, était, au commencement de sa carrière, simple domestique. Il n'était pas — loin de là — le laquais du premier venu, car il servait M. de Molière, comédien du roy. Mais ce gentilhomme n'était pas non plus, comme laquais du moins, le premier venu. Ecoutez plutôt Grimarest, il va vous raconter une anecdote de nature à vous édifier :

« ... Il (Molière) avait un valet, dont je n'ai pu savoir ni le nom, ni la famille, ni le pays (1) ; mais je sais que c'était un domestique assez épais et qu'il avait soin d'habiller Molière. Un matin qu'il le chaussait, à Chambord, il mit un de ses bas à l'envers : « Un tel, dit gravement Molière, ce bas est à l'envers. » Aussitôt ce valet le prend par le haut, et, en dépouillant la jambe de son maître, met ce bas à l'endroit. Mais, comptant ce changement pour rien, il enfonce son bras dedans, le retourne pour chercher l'endroit et, l'envers revenu dessus, il rechausse Molière : « Un tel, lui dit-il encore froidement, ce bas est

(1) M. Monval, le distingué archiviste de la Comédie-Française, a établi d'une manière certaine que ce valet était bien François du Périer.

à l'envers. » Le stupide domestique, qui le vit avec surprise, reprend le bas et fait le même exercice que la première fois, et, s'imaginant avoir réparé son peu d'intelligence, et avoir donné sûrement à ce bas le sens où il devait être, il chausse son maître avec confiance. Mais ce maudit envers se trouvant toujours dessus, la patience échappa à Molière : « Oh ! parbleu ! c'en est trop, dit-il en lui donnant un coup de pied qui le fit tomber à la renverse, ce maraud-là me chaussera éternellement à l'envers, ce ne sera jamais qu'un sot, quelque métier qu'il fasse. » — « Vous êtes philosophe ! vous êtes plutôt le diable », lui répondit ce pauvre garçon, qui fut plus de vingt-quatre heures à comprendre comment ce malheureux bas se trouvait toujours à l'envers. »

Mais la patience de Molière était grande ; malgré son impéritie à le chausser, il conserva du Périer comme laquais jusqu'à sa mort. Que devint alors du Périer ? Il se fit comédien. Sans nous lancer dans des conjectures, dont l'improbabilité ne ferait qu'allonger vainement ce récit, nous prendrons seulement du Périer au moment où il est reçu officiellement dans la compagnie du théâtre Guénégaud, à « quart de part », et hérite en second de six rôles créés par Molière au Palais-Royal. L'ordre de réception, signé par le roi, est daté du 6 novembre 1686. Le 19 du même mois il joue, à Versailles, devant la Cour, dans le *Baron de Crasse*.

Avant cette époque, du Périer avait été enrôlé dans une troupe ambulante ; en 1682 nous le trouvons à la Haye; il s'y fait remarquer par son manque de talent et est en proie aux attaques du *Mercure Burlesque* ; le numéro du 11 mars publie les vers suivants :

Depuis huit jours la comédie
Que l'on jouait à l'étourdie
Est forte de deux bons acteurs ;
Et sans du Périer et La Salle
Qui rebutent les auditeurs,
La troupe serait sans égale...
. . . .

Le 7 mai, le *Mercure* revient à la charge :

Du Perrier, ce comédien
Qui d'âme et de corps ne vaut rien.
. . . .

Enfin le 13 mai, les attaques deviennent plus vives encore, mais elles apportent un point essentiel à l'argumentation des historiens, car elles confirment l'hypothèse de M. Monval que le laquais de Molière ne serait autre que du Périer :

Du Perrier que pour certain
L'on sçait estre un fils de p...
Qui dans sa plus jeune carrière
Fut un des lacquais de Molière,
Et dont le métier et l'esprit
Est par le *Mercure* décrit

Dans son *Epouse fugitive*
A receu des coups de bastons
Dont il sent une douleur vive...
. . . .

Mais revenons à Paris ; du Périer n'y obtient guère plus de succès, et c'est la princesse Palatine elle-même qui se charge de nous en instruire.

« Versailles, le 8 mars 1701.

« Hier, j'écrivis à ma fille et en Savoie; cela me mena jusqu'au moment d'aller au spectacle, qui est le dernier qu'on joue jusqu'au voyage de Fontainebleau; c'était la *Mort de Pompée* et le *Médecin malgré lui*... Je ris de bon cœur à la comédie. L'acteur qui avait le rôle du père de Lucinde (les livres de la Comédie-Française témoignent que cet acteur était du Périer) devait dire : « Ah! ma fille parle ! » ; mais je ne sais comment la langue vint à lui tourner, il dit : « Ah ! ma fille *p*... ! » Cela provoqua un éclat de rire. »

Du Périer tint bon encore quatre ans; mais il ne remplit plus ses rôles qu'avec intermittences; il obtient de nombreux congés; le 19 juillet 1705 il abandonne définitivement le théâtre, après vingt ans de services et se lançe à corps perdu dans les affaires.

Oh ! que nombreuses et combien arides elles furent les entreprises du « bon homme », comme on l'avait surnommé. Il avait des entreprises qui dataient de 1699, de 1701, des procès interminables, des affaires de fermage, de cautionnement, etc., etc. Malgré tout, il n'est pas riche, il est père de 32 enfants, il cherche sa voie et ne la trouve que difficilement. Enfin, en 1699, six ans avant de quitter le théâtre, il songe peut-être à la Postérité; il sort des affaires égoïstes, il pense à l'humanité, tout en pensant à sa fortune personnelle.

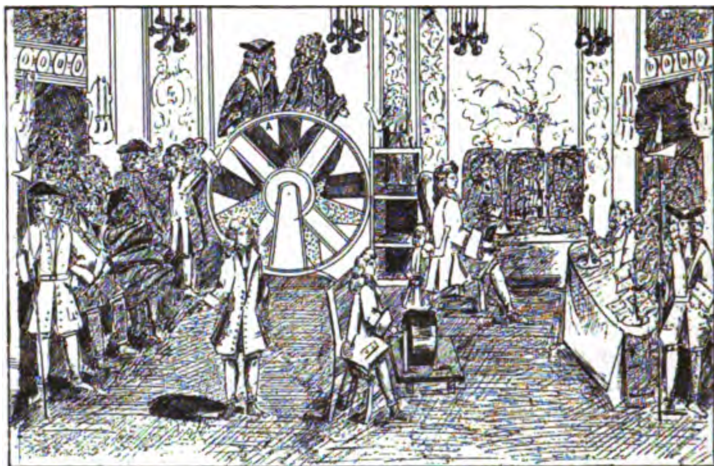
Un incendie. Quarante individus se relayent dans le maniement de six grosses seringues d'apothicaires; la maison brûle, ses habitants périssent et avec eux les pompiers ; puis le feu se communique aux maisons voisines et tout un quartier est la proie des flammes ; le ciel flamboie, la panique entre dans la ville, on commande la chaîne ; c'est alors une fuite générale; les quelques hommes qui s'y rendent suffisent à renverser les seaux qui arrivent vides au lieu du sinistre. Le remède ?...

C'est Du Périer qui le trouve; dans ses voyages en Hollande, il a remarqué le service des incendies. Oh ! il n'est pas bien compliqué : des pompes à bras qui élèvent l'eau de quelques pieds seulement, mais il rend déjà bien des services. Du Périer songe à introduire ce système en France.

Cela ne va pas sans difficulté! Vaincre le feu, c'est vaincre la fatalité. Deux siècles plus tôt, Du Périer eût été livré aux bûchers comme démoniaque! Aujourd'hui il est livré aux quolibets! Patience! on reconnaîtra sa valeur non sans esbaudissement et les rieurs seront aise, en cas de sinistre, d'avoir recours à son invention.

Néanmoins Du Périer demande au roi le privilège de « faire construire et fabriquer une pompe propre à éteindre le feu, pour par luy ou par ceux qui auront droit de luy, vendre, débiter ou louer ladite machine dans toutes les villes, bourgs et autres lieux du royaume que bon luy semblera, à l'exclusion de tous autres, pendant le temps et espace de trente années entières et consécutives. »

Les lettres patentes qui accordaient ce privilège portent la date du 12 octobre 1699; elles furent enregistrées au Parlement le 1er février 1700.



Loterie de Saint-Roch, tirée à Paris le 1er Novembre 1705, dont les produits ont servi pour acheter douze pompes (d'après un document du Musée Carnavalet).

Le privilège accordé, Du Périer se hâte de faire construire sa machine; celle-ci se comporte à merveille, la lettre suivante en fait foi :

« A Paris, ce 26 mars 1704.

« Monseigneur,

« J'ai été averti sur les huit heures du matin que le feu estoit au Palais des Tuileries, dans un lieu tout proche de la salle des ballets et des machines. J'y suis allé et j'y ay trouvé M. le Maréchal de Vauban qui donnoit les ordres pour éteindre le feu; j'ay tâché de le secourir de mon mieux, et nous avons envoié chercher Dupérier, comédien, avec ses pompes. M. d'Argenson est ensuite arrivé et depuis M. Mansart; et par les bons ordres qui ont esté donnés et surtout par le moien des pompes de ce comédien, le feu a esté esteint, et, au témoignage de M. Mansart, il ne coûtera pas cinq cents écus pour réparer le plancher et autres bâtimens ruinés par le feu ou que l'on a esté obligé de démolir pour empêcher la suite du feu. L'endroit où le feu a pris est une chambre basse qui n'estoit point habitée et qui estoit pleine de coffres remplis d'habits de ceux qui dansaient aux ballets; la chambre au-dessus est le laboratoire des ouvriers du sieur Buterfiel, qui tra-

vailloit à des globes pour le roy. Je ne puis dire si ce sont ces ouvriers qui, par quelque ouverture, ont laissé couler du feu dans la chambre basse qui y a embrasé les coffres, les habits et ensuite le plancher, mais certainement c'est dans la chambre basse que le feu a pris, les pierres des murailles estant brûlées et calcinées de feu et celles de la chambre haute estant entières. J'ay vu en cette occasion, comme en plusieurs autres, les effets salutaires de ces pompes qui dardent l'eau partout où Dupérier veut, et cette machine est admirable poûr éteindre les incendies. Il seroit très avantageux qu'il y en eut dans tous les quartiers de Paris, avec des hommes préposés pour faire agir ces machines, et aucune dépense, soit qu'elle fût faite par le Roy ou par la Ville, ne seroit plus avantageuse pour la conservation de la ville de Paris.

« Je suis avec respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« ROBERT. »

Cette lettre signée de Robert, le collaborateur, à la Police, de d'Argenson, procureur du roi au Châtelet, est un témoignage officiel en faveur de François du Périer; il en fut tenu compte. En effet, l'année suivante, c'est-à-dire en 1705, le 12 janvier, une ordonnance royale prescrit l'achat, avec les fonds provenant d'une loterie qui sera tirée à Saint-Roch le 10 novembre, de douze pompes que l'on déposera dans plusieurs couvents. Cette organisation dure trois ans, jusqu'en 1708; puis les fonds font défaut; alors du Périer néglige l'entreprise. Il faut croire que cette négligence était préjudiciable à la Ville et à ses habitants, car, en 1716, le 23 février, une autre ordonnance royale assigne une somme annuelle de 6.000 livres à l'entretien des pompes dont du Périer est nommé directeur général.

Les témoignages de reconnaissance officiels et privés arrivent en foule, après l'incendie du Petit-Pont en 1718. Du Périer est vieux; il veut assurer à son fils aîné le profit de son invention et il le fait recevoir comme lieutenant dans sa compagnie « avec survivance de son propre emploi », et l'on voit alors cette chose extraordinaire : un enfant de 14 ans directeur général des Pompes par anticipation !

Mais du Périer n'est pas mort encore; il a toujours la faveur du roi; les rapports officiels qui ont suivi l'incendie du Petit-Pont n'ont fait que l'augmenter, et un arrêt du Conseil d'Etat, le 10 mars 1722, porte de 13 à 30 le nombre des pompes et de 32 à 60 le nombre des pompiers, en même temps qu'il fixe à 100 livres l'indemnité accordée à chacun de ces derniers. Puis la même année, le 17 avril, des lettres patentes, enregistrées le 25 au Parlement, accordent encore à du Périer une somme de 40.000 francs pour aider à la construction des Pompes et à l'entretien de leurs gardiens; elles attribuent aussi des appointements de 20.000 livres par an au directeur-général de l'entreprise.

L'uniforme des gardiens est alors élaboré : une sorte de casquette en feutre recouverte d'un tissu de fil de fer; habit court bleu foncé avec parements et col jaunes, et boutons blancs.

Un hôtel est aménagé pour le service des pompes; c'est la propre demeure de du Périer, rue Mazarine, 41. Au frontispice, on lit cette inscription gravée en lettres d'or sur une plaque de marbre noir :

POMPES PUBLIQUES DU ROI POUR REMÉDIER AUX INCENDIES SANS QU'ON SOIT TENU DE RIEN PAYER.

De cette organisation, encore rudimentaire, devait sortir le corps des pompiers tel qu'il a été institué par un décret impérial du 11 septembre 1811.

La tâche de du Périer est alors terminée; il prend ses dispositions pour mourir en paix ; il fait son testament le 1er juillet 1722 et « rend son âme à Dieu » le 21 juin 1723.

En terminant ce récit, nous remarquerons que si du Périer, comme laquais et comme comédien, excita la colère de Molière et le rire du parterre, comme mécanicien il rendit du moins de grands services à la France. On parle de célébrer cette année le bi-centenaire de son invention : ce serait une manière de rendre hommage à ce serviteur méconnu, le seul moyen, peut-être, car l'immortalité du bronze ne peut lui être accordé : on n'a aucun portrait de lui.

Sa descendance devait encore donner à la France un de ses plus glorieux soldats, le général Dumouriez, qui, bien qu'il ait passé par des nationalités diverses, selon les hasards de la victoire, n'en reste pas moins le vainqueur de Jemmapes et le héros de Valmy.

JACQUES DE NOUVION.



Une pompe contre l'incendie (d'après un document du Musée Carnavalet).

HISTOIRE & DÉMOGRAPHIE

L'ITALIE CONTEMPORAINE (1)

I. — Le Cosmopolitisme.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Paul Bourget de faire une Italienne de l'héroïne de *Cosmopolis*. Le symbole est frappant, destiné, je pense, à rappeler que si d'autres races sont plus cosmopolites, d'un cosmopolitisme plus affiché, aucune ne l'est plus spontanément, moins par snobisme que par la pente naturelle de ses inclinations. L'Anglaise au chapeau d'homme qui va en Birmanie comme nous allons à Versailles, la Russe aux bagues d'émeraude, décadente et morphinomane, sentimentale et sadique, la grande dame serbe, bulgare ou roumaine qui promène par les cinq parties du monde ses trente-six coffres armoriés sont sans doute plus internationales. Remarquez cependant que ces femmes exceptionnelles ne sont devenues ainsi des sortes d'orchidées humaines, que par une longue suite de voyages expérimentaux, qu'après de longues transplantations qui métamorphosèrent leur personnalité intellectuelle durant les sept années pendant lesquelles se renouvelait leur organisme vivant. Tandis que sans quitter sa belle patrie, presque sa maison natale, la comtesse italienne, tout en conservant les séductions de sa race, est devenue, par la seule vertu des choses dont elle fut entourée, la sœur spontanée, la sœur adorablement sincère de ces *heimathlos* de la fin des civilisations européennes. C'est que l'Italie est ce que ne sont point l'Angleterre, ni la Russie, un pays cosmopolite, la patrie élue par beaucoup de ceux qui, délaissant leur pays, s'en vont au hasard, à la recherche de la vallée bénie, de la ville idéale où leur âme espère rencontrer le bonheur.

D'ailleurs, rien n'est plus facile à observer que le cosmopolitisme de la vie italienne. Suivez les affiches des théâtres; les drames de Dumas fils y alternent avec ceux de Sudermann, les opéras de Wagner avec ceux de Massenet, les opérettes de Strauss avec celles d'Offenbach. A Rome, chez Loescher; à Florence, chez Piagi; à Milan, chez Galli, regardez les étalages des libraires, visitez leurs boutiques, les volumes allemands ou français y sont aussi nombreux que les livres italiens et vraiment plus de réclame sera faite pour un roman de Bourget, pour un traité de Grégorovius, que pour un ouvrage de Mme Neera ou de M. d'Annunzio. Ouvrez aussi les journaux et n'importe lesquels : la *Tribuna* comme le *Secolo*, le *Mattino* comme le *Corriere della sera* et dans tous vous trouverez une place considérable accordée aux actes et paroles de l'étranger. Allez dans le monde enfin,

(1) Ces pages sont extraites d'un volume de notes de voyages et d'impressions ethnographiques que notre distingué collaborateur M. Ernest Tissot publiera en décembre à la librairie Perrin et Cie sous ce titre : *Les 7 Plaies et les 7 Beautés de l'Italie contemporaine*. (Note de la Rédaction)

et je n'entends pas seulement la société diplomatique plus importante en Italie qu'en aucun autre pays, — par ce simple fait qu'à Rome il y a deux séries d'ambassades puisqu'il y a, en toute vérité, deux gouvernements et aussi jaloux l'un que l'autre de conserver leurs prérogatives respectives, mais je parle même des milieux les plus italiens comme les salons d'ailleurs, aussi fermés que les portes du Baptistère de la noblesse florentine, ou ceux déjà plus faciles à connaître des Princes napolitains, — et vous constaterez à quel degré excessif ces milieux sont empreints, sont même saturés de cosmopolitisme. La remarque n'a pas échappé aux rapides coups d'œil de M. René Bazin, qui a écrit sur l'Italie contemporaine tant de pages aimables, de cette observation à fleur d'âme et à fleur de choses qui est la caractéristique de son esprit pareil à un joli papillon voltigeant.

Deux raisons entre mille me paraissent expliquer surtout ce curieux état de mœurs : la déchéance, qui va s'accentuant d'année en année, de la langue italienne et le caractère immémorial de la vie latine.

Dans un récent travail, M. Pasquale Villari, qui fut ministre de l'Instruction publique et qui est un historien de grande valeur, c'est-à-dire parfaitement à même de connaître la question et de la bien comprendre, constatait, à l'aide de chiffres et de faits, à quel point désolant la plus jolie des langues latines était de moins en moins pratiquée à l'étranger. « Il faut reconnaître, disait l'historien, que « l'italien s'étudiait bien plus à l'extérieur dans le passé que dans le « présent. Je ne parle point des époques de la reine Elisabeth ou de « François Ier, alors que dans les cours d'Angleterre et de France, « l'italien était langue commune, comprise de tous, comme aujour- « d'hui, en Italie, le français. Mais encore à l'époque où Mazzini se « trouvait à Londres, où Saffi enseignait à Oxford, l'italien s'étudiait « beaucoup plus que maintenant. Il y a peu de jours, un vieil Ecossais « me disait : Quand j'étais jeune il y avait deux professeurs d'italien « à Edimbourg et c'était avec peine qu'ils pouvaient suffire à la tâche. « Actuellement, il n'y en a plus qu'un et qui a encore assez de loi- « sirs pour s'en aller donner des leçons à Glascow. Ce recul de la « langue italienne dans le vaste champ littéraire du monde civilisé « ne doit pas nous laisser indifférents (1). » Au point de vue qui nous occupe, la première conséquence de cet état de choses est d'engager les Italiens à l'étude et à la pratique des langues étrangères. Aussi, en nul pays, sans doute, la société intellectuelle — et je parle du monde élégant comme du monde universitaire — n'est-elle d'un polyglottisme mieux exercé. Tous les artistes qui séjournèrent à Rome connurent certains salons, dont il est fait mention dans la dédicace de *Cosmopolis*, et dans lesquels, sans hyperbole, on parle plus anglais ou français qu'italien ! Il va sans dire qu'exercés par de telles habitudes, les lettrés n'hésitent pas à lire des livres, beaucoup de livres étrangers. C'est aussi pourquoi — ajoutons-le en passant — les traductions italiennes sont si peu fréquentes et de si maigre

(1) V. la *Nuova Antologia*, du 16 décembre 1897.

résultat. Les bibliothèques de ceux qui ont assez de culture et de fortune pour s'en octroyer étant toujours en plusieurs langues, le développement de ces liseurs-là sera tout naturellement d'une largeur de vues, d'un internationalisme de pensées fort rares parmi nous.

C'est qu'aucune vie non plus ne préparerait et n'entretiendrait aussi bien que la vie italienne ce cosmopolitisme intellectuel. En effet, par la douceur de son climat, la beauté de ses paysages, la clémence de ses hivers, ce pays a toujours été le séjour de prédilection d'innombrables voyageurs. Et des artistes en plus grande foule encore sont aussi venus, de tous temps, visiter les merveilleuses galeries ou publiques ou privées qui font de la Péninsule un vaste musée de l'histoire humaine. Parlerai-je enfin des convois interminables qui, partis des contrées les plus reculées, convergent à cette Rome éternelle à laquelle mènent tous les chemins de cette terre et qui peuvent ensuite mourir dans la paix puisqu'ils s'agenouillèrent sur les dalles de Saint-Pierre, sous la bénédiction du souverain Pontife. Entre les touristes, les peintres et les pèlerins, des centaines de milliers d'étrangers s'abattent ainsi, chaque année, sur la Péninsule. Autrefois déjà, au temps où les trajets en chaises-postes ne favorisaient guère les déplacements, alors qu'il fallait huit grands jours et un détachement de carabiniers pour aller de Florence à Rome, l'Italie était peut-être la seule contrée de l'Europe où l'on fît des voyages d'agrément. Le pâle *Journal* de Montaigne, les piquantes *Lettres* du Président de Brosses, celles moins curieuses de Dupaty le rappelleraient au besoin. On sait combien cet état de choses s'est aggravé depuis les chemins de fer. Au point qu'il n'est fille un peu dotée qui veuille se priver du traditionnel voyage de noces au pays des orangers et tous les artistes, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient, font une fois, au moins, leur tour d'Ilalie comme les gais compagnons faisaient, jadis, leur tour de France.

Ce constant va et vient de voyageurs amène forcément un constant va et vient d'idées et de choses étrangères, et cela d'autant plus que la situation présente n'est ni assez heureuse, ni assez active pour que ces flots exotiques se perdent dans les flots de la vie nationale. La bonne moitié des capitales est disposée en vue du séjour des étrangers. Toutes les maisons de Florence et de Rome ont des pensions ou des chambres à louer. On devine à quelle faillitte frauduleuse serait immanquablement voué le commerce italien si cette incessante importation de touristes venait à s'arrêter. Ce n'est pas trop de dire qu'elle fait vivre un bon tiers de la population. Aux mois fatigants par leur chaleur ou dangereux par leurs fièvres, quand les étrangers n'y sont guère, ces provinces semblent à moitié désertes, tellement les Italiens ont appris à partager leur patrie avec des inconnus, débarqués des quatre coins cardinaux et qui, tous, les aident en quelque mesure à pratiquer l'échange réel des idées, à rendre la terre latine de plus en plus internationale. De fait, n'était-ce pas en revenant de ce pays-là que Stendhal pouvait dire et que nous sentons tous qu'il faut répéter

le vers qui a survécu de l'opéra-bouffe oublié : *Vengo adesso di Cosmopolis..... Je viens, à l'instant, de Cosmopolis!.....*

II. — L'Orgueil.

Il s'agit d'indiquer que la grandeur de l'Italie moderne dériverait moins de l'élan patriotique des masses que de l'épanouissement, magnifique à force d'être excessif, de cette faculté distinctive de l'âme italienne : l'orgueil. L'orgueil! ce péché capital que l'Eglise, en sa profonde connaissance du cœur humain, met en tête des Sept Péchés capitaux, c'est-à-dire qu'elle enseigne par là, qu'il est tout à la fois le plus grave et celui auquel nous cédons le plus volontiers. Voyez, en effet, la définition du *Catéchisme* : « L'orgueil est cette estime déréglée de soi-même qui fait qu'on se préfère aux autres et qu'on veut s'élever au-dessus d'eux. » Si je comprends bien, l'orgueil serait donc l'hypertrophie de l'énergie et de la volonté, le développement, condamnable par son excès même, de facultés excellentes dans leur principe, et qui même, depuis que des cœurs battent sous des poitrimes humaines, furent toujours les suprêmes mobiles des actions les plus généreuses.

On le devine, la limite devient subtile et il est à prévoir qu'elle dut être franchie plus d'une fois dans le déchaînement de passions aussi irrésistibles que les passions patriotiques. Il n'entre point dans mes desseins d'esquisser, ici, l'histoire du *Risorgimento*, cette histoire que M. Carducci nous promet depuis un quart de siècle et qu'il est tellement à désirer qu'il ait la force d'écrire. Cependant, pour illustrer ma thèse de quelques faits, ne vous semble-t-il pas qu'en inaugurant les guerres de l'Indépendance par la folle insurrection de 1848, l'énigmatique Charles-Albert faisait acte d'énergie et superbement! Vers le but idéal il dirigeait l'effort inconscient de la nation qui ne voulait pas se résigner à mourir. Mais, au contraire, lorsqu'en dépit des traités, lorsqu'au mépris de la foi donnée, Garibaldi, au printemps de 1867, menait à la conquête de Rome des bandes de volontaires qui avaient plus d'enthousiasme que de cartouches, ne vous semble-t-il pas que l'intraitable républicain faisait acte d'orgueil plus encore que de patriotisme? C'est qu'alors il s'agissait bien moins d'aider à la libération d'un petit peuple qui, d'ailleurs, ne demandait nullement à être libéré, que de flatter la vanité d'un parti, lequel s'est refusé toujours à vouloir comprendre que Rome était, que Rome sera éternellement la capitale de la Chrétienté, avant de pouvoir devenir la capitale de l'Italie!

Dans le domaine diplomatique, n'est-il pas évident qu'en dénonçant, à l'heure voulue, les tyrannies et les spoliations de l'Autriche, qu'en préparant dans un mystère de complot l'alliance avec le visionnaire qui faillit perdre la France, le comte Cavour faisait fond sur les plus nobles, sur les plus légitimes aspirations de ses compatriotes? Il soignait son effort conscient à l'effort inconscient des masses et avec une continuité d'énergie qu'on ne peut qu'admirer, il

allait avec tous les moyens à sa portée, réaliser la patrie italienne. Tandis que, plus tard, une fois la tâche glorieuse terminée, lorsque M. Crispi, dépassant les temps et sans écouter les conseils de la prudence, voulut mettre d'un coup son pays au rang des grandes puissances et lorsque, dans ce but, il exalta l'alliance avec l'Allemagne, et poussa avec une folie, qui a coûté cher au roi Humbert, à l'extension coloniale, ne sentez-vous pas qu'il flattait précisément, chez ses concitoyens, « cette estime déréglée de soi-même qui fait qu'on se « préfère aux autres et qu'on veut s'élever au-dessus d'eux ». Grisée parce que la génération des fils avait enfin obtenu cette liberté pour laquelle les pères avaient versé leur sang, l'Italie, passionnée et violente dans une joie dont elle était comme affolée, ne demandait qu'à aller de l'avant, qu'à croire à son astre, maintenant qu'elle n'en était plus réduite à l'attendre (1) ! Entre les avis des sages qui lui rappelaient qu'avant de rêver aux entreprises lointaines un pays appauvri par de si longues guerres d'indépendance avait, d'abord, à rétablir son système économique, de façon que selon la parole traduite du bon « roy » chaque paysan, le dimanche, put manger le macaroni, entre ces conseils de prudence et les harangues enivrantes comme le vin d'Asti, des tribuns qui parlaient avec grandiloquence de nouvelles gloires et de victoires nouvelles, le pays ne pouvait hésiter. Le mirage patriotique dura longtemps! Dans son orgueil, la nation ne voulait pas convenir qu'elle se fût trompée et ceux qui avaient, hélas ! il faut le dire, intérêt (les faits ne l'ont que trop montré!) à ce qu'elle persistât dans une voie aussi périlleuse, firent, pour l'y maintenir, le bien comme le mal. Les avertissements ne devaient pas suffire ; il fallut des faits pour avoir raison d'un tel système politique.

Encore maintenant se trouve-t-il un parti assez insensé pour estimer que le gouvernement a eu tort de ne pas résister, de ne pas aller jusqu'aux représailles coûte que coûte, tant qu'il resterait un sou dans les caisses, un régiment dans les casernes de l'Etat. Dans l'extraordinaire discours qu'il prononça devant les électeurs d'Ortona-sur-mer, M. d'Annunzio s'est fait le défenseur d'une théorie aussi aventureuse. Ecoutez les paroles du poète magnifique dont l'orgueil patriotique dépasse toutes les épithètes possibles : « Hélas! par les « mains inaptes et immondes de ceux qui nous gouvernent tout fut « déformé et avili sans remède ! Dans une contrée ardente et atroce, « là-bas au delà de l'océan, une poignée de braves dévoués à la mort « combattaient dans un cercle de pierres blanches, n'ayant pour tout « aliment que l'ivresse de la gloire. Pareil au statuaire qui jette le « bronze liquide dans le moule creux d'où sortira la statue parfaite, « ainsi m'apparaît le capitaine anxieux qui sait qu'il va accomplir « une œuvre belle avec la flamme des âmes ivres qu'il commande. « Egalement grandes, l'une de loin, l'autre de près, la *Patrie* et la « *Mort* étaient témoins et attendaient, avec une même palpitation, « le don idéal. *Mais une parole basse a traversé la mer et interrompu*

(1) Allusion à la devise de Charles-Albert : « J'attends mon astre ! » que Victor-Emmanuel, devenu roi d'Italie, modifia ainsi : « J'ai mon astre ! »

« *le geste. La Patrie et la Mort furent trompées à Macalla ; la Beauté* « *fut violée dans ce cercle de pierres blanches. Ce n'est pas en vain !* « Ce n'est pas en vain ! Pour de tels délits, il est une Erynnie ! Et de- « puis, le malheur et la honte durent toujours ! »

Comment de telles paroles ont-elles pu être écrites sérieusement ? En vérité, il est admirable qu'un pays où elles semblent l'expression d'inquiétantes minorités ait su trouver des majorités suffisantes pour soutenir un gouvernement qui avait l'héroïsme d'oser reculer, d'oser proportionner ses désirs à ses moyens, d'oser songer à la vie avant de songer à la gloire. Mais que dureront ces sages résolutions? Il serait téméraire de croire l'Italie à jamais revenue de ses ambitions coloniales. Pour quelques années — et je dis quelques années tandis qu'il faudrait peut-être dire quelques mois — la dure leçon maintiendra ses effets salutaires, puis, car les peuples n'aiment pas à garder mémoire de leurs défaites, le Parlement et la nation se retrouveront comme par le passé à la merci du premier Crispi qui reviendra les conduire à la faillite et au désastre avec des paroles exaltant le patriotisme, semblera-t-il, tandis qu'en réalité, elles ne flatteront, dans un but obscur et bas, que cette passion, le premier des péchés capitaux et celui auquel l'Italie n'a jamais su dire non : — l'orgueil.

Mais sur ce point, dans toute cette histoire, aucun chapitre n'est rempli de plus d'enseignements que celui de la question romaine. Tant que Rome, en effet, ne fut pas devenue la capitale du jeune royaume, les patriotes italiens estimèrent que la tâche de Cavour et Victor-Emmanuel n'était pas terminée. Les traités signés, les paroles données, les obligations envers les puissances catholiques qui tenaient au maintien du pouvoir temporel leur importaient peu. Ils ne voulaient pas considérer non plus que par sa position perdue au milieu des déserts du Latium, que par son manque de vie industrielle et commerciale, que par l'immensité de son histoire et la sainteté de sa mission, Rome, moins qu'aucune ville de la Péninsule, ne semblait destinée à être la capitale nouvelle qu'il fallait à un Etat nouveau. Comme une ville du Nord, Turin si vaillante ou Milan si travailleuse eût mieux été dans les traditions de la dynastie savoyarde que la ville des Consuls, des Césars et des Papes! Hélas ! s'ils convoitèrent Rome, les hommes du *Risorgimento* et presque tous ; ceux qui tendaient vers la libre-pensée et ceux qui étaient demeurés catholiques, c'est qu'il leur parut admirable, ainsi qu'on place une couronne d'or sur le front d'un roi, de couronner leur œuvre grandiose en donnant à leur patrie, enfin reconstituée, comme capitale, la ville unique qui, après avoir été la Métropole de toute civilisation, est devenue la ville-mère de la chrétienté catholique. Mais dans leur orgueil, ils ne songèrent pas que cette couronne était décidément trop lourde pour le jeune front auquel ils la destinaient et que la gloire de la Rome-Capitale ne pouvait que s'éteindre auprès de l'éternité de la Rome-Catholique.

ERNEST TISSOT.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES [1]

Revues Françaises

Correspondant. — 10 septembre. — H. Druon commence une étude à la fois critique et historique sur *Bossuet à Meaux*. Le principal intérêt de ces premiers chapitres, dont l'ensemble formera sans doute un volume, est dans l'analyse des actions et réactions progressives qui déterminèrent ce que l'on pourrait appeler le tour d'âme de l'ardent adversaire des protestants. L'auteur, qui est évidemment un défenseur de Bossuet, proteste contre ceux qui l'ont représenté comme un persécuteur de la Réforme. « Chez lui l'inflexibilité contre les erreurs et les fausses doctrines n'avaient d'égale que la mansuétude et la charité à l'égard des personnes ». Ceci n'est pas l'avis de tout le monde, mais Druon entend sans doute le prouver dans la suite de son travail. — La seconde partie de l'*évolution du parti syndical en France*, par Léon de Seilhac, et la continuation des *Catholiques belges*, par Maurice Vanlaer. — Edmond Biré, dans *Alfred Nettement* et la « *Quotidienne* » refait un chapitre de l'histoire de la presse royaliste sous la monarchie de juillet de 1830 à 1835. La *Quotidienne*, bien oubliée aujourd'hui, avait été, sous Charles X, le journal de Polignac. A la révolution de juillet, elle avait pour rédacteur en chef Michaud, l'auteur des *Croisades*, qui, pour pouvoir visiter l'Orient avec Poujoulat, abandonna la direction de sa gazette devenue impopulaire à Laurentie. Celui-ci ne la prit que d'une main pour la céder aussitôt de l'autre à un ancien officier, le baron de Briant, homme charmant, mais peu ou point journaliste. La *Quotidienne* avait tenu, de 1814 à 1822, puis de 1822 à 1828 et en sa troisième période de 1828 à 1830, le premier rang dans la presse politique de la Restauration en face des *Débats* et du *Constitutionnel*. Après les journées de juillet, elle menaça de déchoir et même de disparaître. Ce fut Alfred Nettement qui la sauva et la fit vivre pendant cinq ans, la maintenant à côté de la *Gazette de France*, grâce à son talent, à son courage et à son infatigable activité. Nettement fut un polémiste remarquable, chaque matin sur la brèche. Ses articles, un peu verbeux, avaient de la chaleur. On les lisait. Maintenant ils dorment dans les bibliothèques, où on ne trouble guère leur sommeil. Mais l'homme n'en est pas moins très intéressant à étudier, et Biré rend service en disant, avec son exactitude accoutumée, ce que fut cette vie de journaliste, son activité et son labeur.

Revue des Deux Mondes. — 15 septembre. — J. Bourdeau résume les travaux de M. Bernstein, dont le récent volume sur l'évolution des idées socialistes est considéré comme ce qui a paru de plus important depuis le grand ouvrage de Karl Marx. L'auteur de l'article s'attache à étudier ce qu'il appelle la *crise du socialisme* en même temps que *la fin d'une doctrine*. Suivant lui, nous assistons à la faillite du socialisme scientifique et à l'agonie du marxisme... D'ailleurs, les idées de Marx, n'ont trouvé leur grand contingent de crédules qu'en Allemagne. En France, elles se sont peu répandues, et dès 1885 on a vu des chefs du socialisme français, Benoît Malon, Rouanet, Fournière, rompre avec la philosophie marxiste, dans laquelle ils ne voyaient qu'un matérialisme vieillot. Cependant, Malon s'est efforcé de concilier la théorie de Marx sur l'évolution économique

(1) Voir l'analyse des ***Revues françaises*** et des ***Revues allemandes***, ***d'art***, ***espagnoles*** et ***néerlandaises*** **dans notre numéro du 15 Septembre. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.**

avec celle d'Auguste Comte sur le progrès dans le sens de l'altruisme. Jaurès, Georges Renard, Fournière ont continué l'œuvre de Malon que Gabriel Deville juge tout au plus « bon pour les francs-maçons et les spirites ». Ce qui motive au fond le travail de Bourdeau, c'est la présence de M. Millerand, socialiste collectiviste, dans le ministère Waldeck-Rousseau. Reprenant une argumentation qui n'est pas tout à fait nouvelle, le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* s'effraie à la pensée de l'arrivée des socialistes au pouvoir. Il y voit déjà le retour des journées de juin 1848 et de la Commune de 1871. — Etienne Lamy donne la suite de son étude sur *la France au Levant*. Notre puissance y est menacée, nos remparts y sont battus en brèche, mais l'auteur optimiste croit que tout n'est pas perdu si nous n'abandonnons pas notre position, notre défense, et si nous transformons le public en reconquérant notre marché commercial et en étendant notre protectorat religieux. — Léon Séché fait revivre une figure littéraire de la Restauration qui s'était presque complètement effacée et que, si nous ne nous trompons, quelques lettrés d'élite étaient encore seuls à connaître. Il s'agit du normalien *Charles Loyson*, qui fut un véritable poète, d'une envergure autrement large que celle de M. de Fontanes. Nommé maître de conférences à l'Ecole normale en 1815, grâce à Royer-Collard, il y fut le collègue de Patin, de Villemain, de Burnouf et de Cousin. Un discours en vers lui valut une récompense académique, en 1817, et Victor Hugo, qui n'avait que 15 ans, ayant échoué à ce concours, lui décocha ce trait, resté pour beaucoup de critiques la seule constatation de son existence :

Même quand l'oison vole on sent qu'il a des pattes.

En dépit de cette ironie, Charles Loyson eut certainement du talent, et Sainte-Beuve reconnut qu'il fut un intermédiaire entre Lamartine et Millevoye. — Mme Isabelle Massieu, à qui la Société de Géographie a récemment décerné une médaille d'or pour ses travaux d'exploration en Asie, raconte son voyage en *Birmanie* et dans les Etats Shans en faisant la description de cette colonie anglaise qu'elle compare à la fois à notre Cochinchine et à notre Tonkin. Citons ce portrait de la vieille reine de Birmanie se présentant en simple solliciteuse pour appuyer son petit-fils employé dans les bureaux du fonctionnaire anglais (commissioner).

Elle est veuve de Thanawaddi, — embryon de dieu, — quatrième roi avant Theebaw. Elle a 78 ans. En Europe, nous ne savons pas ce que c'est que la vieillesse : il y a de beaux vieillards et d'agréables vieilles femmes. En Orient, la vieillesse atteint, chez les hommes et les femmes, un degré de décrépitude heureusement inconnu pour nous. La reine est un squelette habillé. Ses deux jambes, sous la mince draperie de soie, semblent deux manches à balai. Ses mains et ses bras impressionnent à regarder. Elle doit sonner en marchant, tant elle est sèche, mais sa langue fait tant de bruit qu'on n'entend pas autre chose. Son petit-fils est un assez mauvais sujet, qui ne fait jamais la moindre poussière à son bureau et qu'on va mettre à la porte. Elle prétend qu'il n'aimerait rien tant que d'aller à son office, mais ce pauvre enfant a le malheur d'avoir des dettes, et alors, quand il sort de chez lui pour aller au bureau, ses dettes, malgré lui, lui trottent par la tête, et au lieu d'aller à son bureau, il va trouver ses créanciers. Quoi de plus naturel ? A tout cela, il n'y a qu'un remède, un seul : le nommer « Myoke », petit magistrat, alors il paierait ses dettes et serait si content d'aller à son bureau ! En vain le *Commissioner*, affecte de causer avec moi, en vain sa femme, qui n'entend pas un mot de birman s'occupe de tout autre chose, la vieille reine ne tarit jamais. Quand elle comprend qu'on ne veut pas l'écouter, vous croyez qu'elle va se troubler, se froisser peut-être ? Allons donc, rien n'est si loin de sa pensée ! Elle récite son chapelet dans l'intervalle. Cette prière consiste en trois seuls mots qui n'ont pas même le mérite de donner des pensées consolantes : « Aneissa, Dokha, Anatta ! » ce qui veut dire : « Tout passe, tout est misère, tout est imparfait. » Et quand la vieille reine veut bien répondre au signal d'adieu donné par le *Commissioner*, elle salue en grande dame. C'est du dernier macabre.

Revue de Paris.. — 15 Septembre. — Des lettres inédites de

George Sand, réunies sous le titre *Autour d'un enfant*; elles se rattachent en effet presque toutes à l'enfance de M. Francis Laur, l'ancien député bien connu, et qui fut intellectuellement élevé par l'auteur de *Mauprat* et par Dumas fils. Cette correspondance date de l'époque où Mme Sand approchait de la soixantaine. C'est une maman et l'on pourrait dire une grand'maman qui donne de bons conseils à un jeune garçon de seize ou dix-sept ans et lui trace le chemin qu'il doit suivre pour arriver à un but sans déception dans cette carrière littéraire où il veut s'engager. A ces leçons, dictées par l'expérience, se joignent des réflexions adressées à propos de l'éducation du jeune Laur à des amis, Edouard Rodrigue, Louis Maillard. Toutes ces lettres viennent du cœur, et d'un cœur doué des plus grandes tendresses. On s'était figuré assez généralement jusqu'ici que Mme Sand n'était qu'une intellectuelle toute cérébrale. Les pages que nous avons ici démentent singulièrement cette fausse légende, elles sont d'une nature affective qui ne se révèlerait pas avec cet accent sincère si l'âme n'était pas profondément sensible. A ce titre elles offrent un grand intérêt. — Achille Viallatte fait le bilan de *Vingt-cinq ans de finances anglaises*, d'après les documents officiels publiés pour l'exercice 1873-74 et pour l'exercice 1897-98. L'auteur tire de la comparaison de ces statistiques d'importantes déductions. Il constate qu il y a vingt-cinq ans l'Angleterre dépensait 1.880 millions de francs, tandis que pour l'année fiscale 1897-1898, ces mêmes dépenses s'élevaient à 2.590 millions. John Bright disait en 1850 qu'aucun homme politique ne serait digne de l'estime de ses concitoyens s'il lui fallait pour gouverner et administrer l'Angleterre plus de 50 millions de livres sterling, soit 1.250 millions de francs. Les besoins ont augmenté, comme on le voit, au cours du dernier demi-siècle. Il est vrai que les services militaires, les services civils, les subventions aux administrations locales, imposent de lourdes charges au Trésor.

L'armée qui, en 1873-74, ne coûtait que 340 millions en coûtait en 1897-98 bien 485. Et cependant l'effectif des troupes n'a pas été considérablement augmenté. On l'estimait en 1869 à 180.000 hommes, il est maintenant de 220.000, mais on a largement dépensé pour la construction de fortifications et l'amélioration de la vie du soldat. Le budget de la marine était en 1873-74 de 250 millions, on l'évalue maintenant à 525 millions et il sera pour l'année fiscale 1899-1900 de près de 600 millions. Les services civils entraient pour 320 millions dans le total des dépenses en 1873-74, ils ont coûté 5?0 millions en 1897-98, à cause surtout de l'élévation des traitements du personnel. Le budget colonial est devenu de 17 millions en 1897-98, tandis qu'en 1873-74 il se bornait à 2 millions et demi de francs. En 1873 les subventions aux autorités locales ne dépassaient pas une quarantaine de millions, en 1897-98 elles se montaient à 237 millions. Pour faire face à ces diverses augmentations de dépenses, on a dû modifier complètement la base de taxation et au lieu de faire peser l'impôt indirectement sur la consommation, on a fait porter son assiette principalement sur les contributions directes (income-tax, droit de succession, impôt foncier, impôt sur les habitations, etc.).

Le vicomte de Reiset publie les notes de son grand-père sur *Les derniers jours de Louis XVIII* et l'avènement de Charles X. Tous ces documents sont extrêmement impressionnants. Le tableau de la mort du roi est d'une remarquable écriture :

Hier soir, vers onze heures, le roi s'est trouvé de nouveau au plus mal; il a fait signe qu'on lui donne le crucifix ; mais ses pauvres mains ne pouvaient plus le soutenir ; on l'a porté jusqu'à ses lèvres et il l'a baisé à plusieurs reprises. L'agonie commencée déjà était horrible ; le roi, par intervalles, tombait en des syncopes si complètes qu'on croyait que c'était sa mort, puis, au bout d'un long temps, le bruit sourd que faisait sa respiration courte et entrecoupée venait apprendre que le malheureux prince était encore vivant Le râle était affreux et il est impossible d'avoir eu une agonie plus longue et plus épouvantable. Tous les princes s'étaient réunis dans la chambre et contemplaient en silence ce lugubre spectacle. A trois heures du matin, le râle s'éteignit, et les pieds et les mains devinrent tout à fait froids. M. Portal a pris la main du roi, puis a approché une bougie de sa bouche

pour s'assurer si Sa Majesté avait cessé de vivre ; voyant la flamme rester toute droite, il s'est tourné vers Monsieur en disant à haute voix : « Messieurs, le roi est mort, vive le roi ! » A ces mots, Monsieur s'est jeté à genoux près du lit et a baisé en sanglotant la main de son frère, puis il a embrassé Mme la Dauphine qui a, pieusement, à son tour, baisé la main du feu roi. M. le Dauphin et Mme la duchesse de Berry se sont jetés dans ses bras en fondant en larmes et se sont agenouillés près de lui. Monsieur a également embrassé Mgr le duc d'Orléans, ce qui a été très remarqué.

Des détails piquants réunis par Georges Moussoir, sur la vie mystérieuse de *Mademoiselle Savalette de Lange*, qui était en réalité un homme ayant vécu sous des habits de femme, sans s'être jamais trahi ; Louis XVIII et Charles X lui accordèrent une pension ; son intimité avec les plus grands personnages de l'aristocratie française et en même temps son apparente gêne ajoutaient encore au mystère. A sa mort, en 1858, on fut tout étonné, quand les constatations du médecin de l'Etat civil ne laissèrent plus planer aucun doute sur son sexe que l'on n'avait jamais soupçonné. Mais la surprise fut tout aussi grande quand on découvrit chez elle, après l'avoir conduite au cimetière et inhumée dans la fosse commune, une fortune qui échut à l'Etat et qui s'élevait à plus de 150.000 fr.

Nouvelle Revue. — 15 Septembre. — *Antoine Van Dyck* inspire quelques pages de bonne critique à Victor De Swarte qui s'associe, à propos des centenaires glorieux célébrés par les Madrilènes et les Anversois, à la pensée de rendre les mêmes témoignages d'admiration à nos maîtres du XVIIIe siècle : Chardin et Watteau. — Sens trouve dans les *Allemands en Italie* un sujet d'actualité, en se plaçant sur le terrain de l'expansion commerciale de l'Allemagne. Elle n'a pénétré chez les Italiens que par étapes avec une méthode que l'auteur compare à la stratégie de Moltke, d'abord par le courtier, ensuite par le commerçant, puis par l'industriel, par la banque d'appui à base de capitaux allemands, par l'exploitation agricole, par la participation aux adjudications d'intérêt général ou communal.

L'Italie absorbe une quantité moyenne et actuelle de marchandises allemandes qui se chiffre en 1897 par 150.397.000 lires, total un peu inférieur à celui de l'importation française (160.833.000 lires), mais il est essentiel de remarquer que dans ce dernier total figurent pour 70.000.000 de matières brutes, telles que les soies grèges, qui, transformées en tissus, nous reviennent comme exportation italienne, tandis que les sorties d'Allemagne sont presque exclusivement des objets fabriqués. En sorte qu'en dépit du voisinage, de la facilité des transports par mer, de la supériorité réelle ou prétendue de l'article français, notre industrie sous l'empire des tarifs antérieurs à l'accord du 30 novembre dernier, est distancée de près de moitié par l'allemande sur le marché italien.

L'auteur atribue ces avantages conquis par les Allemands à leur manière plus pratique de traiter les affaires. — Un article posthume de Félix Martin, notre regretté collaborateur, sur la *dépopulation*. Nous y trouvons indiquée les causes de la dépopulation de la France : célibat, malthusianisme, adultère, prostitution, et aussi les remèdes immédiats : modification législative (recherche de la paternité, vote plural aux pères de famille, interdiction de certaines fonctions aux célibataires, modification de la loi successorale), modification fiscale et administration. Martin croit que le remède véritable est la modification de notre formation sociale, en assurant le sort des enfants par le fonctionnement de leur initiative individuelle.

J. Bernard d'Attanoux dit comment *les grandes concessions coloniales* en Afrique sont réglementées, de manière à faire naître un courant des capitaux français vers nos possessions africaines et principalement vers le Congo. Les mesures introduites par le ministre Trouillot marquent l'avènement d'une vie nouvelle caractérisée par la confiance du public français dans les destinées de notre empire colonial, tandis qu'il y a quelques années à peine les capitaux timorés ne se seraient jamais risqués dans une opération analogue

à celles qui ont fait le succès sans conteste du Congo belge.

Quinzaine. — 16 septembre. — Henri Welschinger étudie un point, resté assez obscur, de l'histoire de la Restauration. *La note secrète de 1808 et la libération du territoire* prouve une fois de plus combien peu la majorité de la France s'était ralliée aux Bourbons qui lui avaient été ramenés par l'étranger. Elle confirme ce fait établi par Henri Houssaye, dans son *1814*, que les Bourbons n'étaient, pour la coalition, pas bien intéressants en eux-mêmes, mais simplement nécessaires. Alexandre Ier n'avait-il pas d'ailleurs songé un instant très sérieusement, comme vient de le prouver Albert Sorel, à donner pour successeur à Napoléon son ancien maréchal Bernadotte? L'agitation royaliste était toute superficielle et les alliés ne se trompaient pas sur les vrais sentiments de la France, qui, ruinée et saignée par tant de guerres, acceptait, *sans l'avoir appelé*, le gouvernement qui lui apportait la paix dans les fourgons russes, anglais et prussiens. La *Note*, qui avait pour titre *Aperçu de la situation de la France au mois de mars 1818*, fut rédigée par Monsieur (depuis Charles X) ou dictée par lui. Elle avait été précédée d'autres notes secrètes analogues remises aux puissances étrangères et avait pour but « d'inviter celles-ci à intervenir directement dans les affaires de la France ». Dirigé non seulement contre les Jacobins, mais aussi et surtout contre Louis XVIII, ce factum du comte d'Artois donnait la mesure des étranges sentiments français de ce prince qui conspirait contre son roi, son frère, son pays. « Alexandre Ier ne se gêna point pour déclarer que les Français étaient toujours les mêmes, prêts à bouleverser leurs institutions et leur gouvernement sous le moindre prétexte. » Ce que le Tsar appelait alors les Français n'était en réalité qu'une poignée d'ultra-royalistes, « agitateurs et conspirateurs », dont le duc de Richelieu n'eut raison que par la convention du 9 octobre qui libéra le territoire.

George Fonsegrive définit le *sens social*.

La conscience fournit un point d'appui pour dépasser les limites de l'égoïsme, pour découvrir au-delà de soi les autres et pour sentir le lien qui les réunit à nous. Nous avons en effet tout un ensemble d'états de conscience ou de sentiments que nous ne saurions rapporter à nous-mêmes, à nous seuls, l'existence des autres hommes y est impliquée et leur liaison avec nous. Cet ensemble de sentiments se nomme le sens social.

Fonsegrive en prouve l'existence, en décrit les principaux phénomènes, montre que nous devons le cultiver et indique les moyens à employer pour cette culture. Constatons que le « sens social » de Fonsegrive est ce que l'on pourrait appeler le sens nationaliste. Il parle de ce qui est « nationalement bas » et « nationalement mauvais ». Il estime qu'

il faut exciter ce sentiment qui nous pousse à ne pas aimer les nationalités étrangères et qui furent ennemies. Mais la haine, du moins la défiance vis-à-vis de l'ennemi national, voilà un des premiers sentiments qu'il faut développer dans le sens social.

Nous voilà loin de la *Marseillaise des peuples* de Lamartine, de l'*Aimons-nous* et du *Buvons à l'indépendance du monde* de Pierre Dupont. Loin aussi du « point d'appui qui dépasse les limites de l'égoïsme pour découvrir au-delà de soi les autres et pour sentir le lien qui les réunit à nous ». Ajoutons que pour Fonsegrive « ce qui donne au sens social de la force, de la largeur à la fois et de la précision, c'est le sens religieux » ou pour donner la pensée exacte de l'auteur, le *sens catholique*. Toujours, au fond des abstractions philosophiques, la croisade contre le péril protestant!

Revue Scientifique. — 16 septembre. — A. Klossovsky continue ses recherches sur *la vie physique de notre planète* et mentionne les services rendus à l'exploration des sphères inconnues de la terre par les postes météorologiques établis aux sommets de hautes montagnes, par les ascensions aérostatiques et par l'emploi des cerfs-volants enregis-

treurs des hauteurs atmosphériques et des variations barométriques. (On se rappelle que la *Revue des Revues* a publié à plusieurs reprises des articles très documentés sur ces cerf-volants.)

Jusqu'à nos jours les stations les plus avancées en altitude étaient celles du Mont-Blanc (4 359 mètres), les Pikes-Peaks dans l'Amérique du Nord (4.308 mètres). Des enregistreurs ont été installés au sommet du volcan éteint Al Misti, au Pérou, à une altitude de 5.830 mètres (3.500 pieds au-dessus du Mont-Blanc).

D'autre part, les cerfs-volants commencent à servir l'étude de l'atmosphère. La plus grande hauteur atteinte par ces ascenseurs est celle de 3.380 m. dans l'excursion du 15 octobre 1897. Les cerfs-volants ont déjà contribué à établir qu'à la hauteur de 2.000 ou 3.000 mètres, quelquefois les variations de la température et des courants aériens sont en avance de 10-12 heures sur celles de la surface de la Terre.

PAUL D'ENJOY divise la race mongolique, à laquelle il rattache les Annamites, en deux classes ou types : les gens à *Lèvres de corail* et les gens à *Lèvres de plomb*. Très curieux ce qu'il en dit, d'après les Annamites eux-mêmes. Les *Lèvres de corail* sont les familles patriciennes, les intelligents, les aptes aux lettres, les mondains. Un Annamite dit fièrement : «Je suis un homme à lèvres rouges ». C'est le sang bleu de la race. Les lèvres de corail sont encore les grands industriels, les grands commerçants. Quant aux *Lèvres de plomb* ils composent les classes inférieures, prolétaires, coolies, manœuvres et aussi l'armée que l'on méprise en Chine.

Revue philanthropique. — 10 Septembre. — FERDINAND WORMS commence un travail approfondi sur le *Droit des pauvres*, en remontant aux origines de cette pensée généreuse qui met à contribution le plaisir au projet de l'indigent. Elle est contemporaine des premiers essais dramatiques en France, et l'auteur constate qu'un des traits particuliers de notre caractère national, c'est de faire d'une fête l'occasion d'un acte de bienfaisance. — SAUTERAUD signale un *essai local de répression du vagabondage et de la mendicité* en énumérant les moyens employés par lui pour combattre ces deux plaies à Dreux, en sa qualité de procureur de la République. Ces moyens consistent entre autres dans la surveillance des roulottes, les visites matinales inopinées dans les refuges, la surveillance des lisières du département et les instructions sévères et précises données à ce sujet aux maires et à la gendarmerie. — LOUIS RIVIÈRE expose l'organisation *d'une maison de correction anglaise, l'Ecole de réforme de Redhill*, où les travaux des jeunes détenus se partagent entre l'enseignement, l'agriculture et l'apprentissage d'un métier. Le résultat moral de ce système est démontré par ce que sont devenus la plupart de ces jeunes délinquants après leur sortie de l'école, dont le directeur reste en correspondance avec beaucoup d'entre eux, car il s'occupe de leur placement après leur libération. Redhill est pour l'enfance criminelle un port de refuge. On devrait modeler sur cet établissement nos colonies pénitentiaires.

— 23 septembre. — La *Géographie médicale* par H. GROS. L'auteur n'y voit pas exclusivement une science d'ordre purement spéculatif; il estime que son utilité pratique est devenue incontestable, car elle fait connaître la distribution des maladies sur la surface du globe, et permet ainsi de donner à la prophylaxie une importance continuelle dans les préoccupations des commissions d'hygiène et dans la surveillance qu'elles ont pour devoir d'exercer sur les épidémies et leur marche. Elle permet aussi de réfuter d'injustes préventions accréditées par des pessimistes, des ignorants, des statisticiens mal documentés, des voyageurs qui ont imparfaitement vu ou entendu ce qu'ils rapportent. Il y a là toute une série de renseignements à réunir, à classer, à compléter d'une manière constante et il est hors de doute que dans ces conditions la géographie médicale, science encore bien sommaire, peut rendre cependant de très grands services.

Revue générale des Sciences. — 15 Septembre. — Le général Sebert donne l'inventaire des *Travaux récents de bibliographie scientifique*, en exposant les résultats considérables obtenus en ces quatre dernières années depuis 1895 par l'*Institut international de Bibliographie* de Bruxelles et par le bureau bibliographique de Zurich et de Paris. — Un article intéressant du Dr Loir, sur les *Pratiques médicales des Arabes tunisiens*, principalement en ce qui concerne l'obstétrique.

France de Demain. — Septembre. — Félix Mangini termine son article sur la *Décentralisation* dans l'administration des compagnies de chemins de fer. Prenant pour exemple la Compagnie P.-L.-M., dont le bilan se solde par un chiffre de près de 5 milliards, il déclare que la direction d'un tel colosse dépasse les forces humaines. Il serait préférable de créer une dizaine de centres d'exploitation de 900 à 1.000 kilomètres chacun. — N. A. continue son étude sur *l'armée de demain*. Sous le titre : *Opinion des morts*, quelques pages extraites des *Guêpes*, où Alphonse Karr donne son avis sur l'éducation secondaire.

REVUES PHILOSOPHIQUES ECONOMIQUES ET SOCIALES

Revue Politique et Parlementaire. — 10 septembre. — A. A. Fauvel nous fournit de nombreux renseignements inédits sur le *transsinien et les chemins de fer chinois*. Il y a cinquante ans la Chine était presque complètement fermée aux étrangers. Quant aux voies ferrées, le Céleste Empire non seulement les ignorait, mais les proscrivait avec horreur comme attentatoires aux idées religieuses. La guerre sino-japonaise a forcé les Chinois d'accepter les bienfaits de la civilisation moderne, de s'occuper des moyens de communications et surtout des chemins de fer. Il n'y a toutefois pas plus d'une vingtaine d'années que l'on parvint à faire adopter par l'opposition chinoise la première pose de rails pour un service de traction à vapeur. Cela se passait en 1876 et ce fut une surprise. En 1895 le vice-roi des deux Kiang, le fameux Tchang-Tche-toung se convertit à l'idée des chemins de fer et en favorisa la construction. Puis vint Li-Hong-Tchang « le Vanderbilt chinois » qui obtint l'autorisation de construire la ligne du Nord. La guerre avec le Japon en démontra l'utilité et la cause des chemins de fer fut désormais gagnée. Aujourd'hui une partie du transsinien est en exploitation, une autre s'achève, et il y a jusqu'à seize projets, allant du nord au sud, à l'étude, sans compter les lignes diverses proposées. La Chine commence donc à être comme le Japon prise de la fièvre des chemins de fer, et dans vingt ans qui sait si les os de Confucius lui-même seront respectés par les ingénieurs et par les tunnels? — Un travail documentaire de Paul Lafond, sur *le Budget des Beaux-Arts et la chalcographie du Louvre*. — Fernand Pelloutier, *Les Bourses de travail*.

Revue Socialiste. — 15 septembre. — La suite de la *naturalisation des juifs algériens* par L. Durieu. La *crise socialiste* par Gustave Rouanet. L'auteur affirme qu'« aujourd'hui le parti socialiste a acquis, par la politique sûre et prudente de ces dernières années, une force telle que la bourgeoisie républicaine menacée par la réaction féodale et militaire a dû l'appeler à son aide ».

Journal des Economistes. — 15 septembre. — G. de Molinari décrit les diverses phases de *la guerre civile du capital et du travail*, les causes de la lutte engagée entre ces deux coopérateurs de la production, ou suivant d'autres, ces deux facteurs de la vie sociale. L'auteur émet l'opinion que le socialisme est absolument étranger à l'organisation naturelle des forces ouvrières, telle qu'elle va se développant grâce à la coopération de la liberté de l'association et de la liberté du travail.

Les trade-unions se sont créées en Angleterre à une époque où il n'était pas question du socialisme, et ce sont les économistes et les hommes d'Etat de l'école du *Self help* qui les ont dé-

barrassées des lois prohibitives des coalitions et des associations. Il en a été de même en France où les socialistes n'ont nullement songé à abolir les lois sur les coalitions, et encore moins les lois sur les associations à l'époque où leur chef le plus qualifié, l'auteur de l'*Organisation du travail*, M. Louis Blanc, exerçait une influence prépondérante dans les conseils du gouvernement. C'est à la propagande libérale des économistes qu'est due cette réforme accomplie sous le ministère Ollivier et plus tard la loi sur les syndicats que les coryphées du socialisme qualifiaient de simple leurre. Pendant longtemps, les socialistes n'ont attribué aucune portée au mouvement unioniste, et lorsque ce mouvement a acquis une importance sérieuse, ils ne s'y sont mêlés que pour le détourner de la voie de la liberté et du *Self help*, où il s'était engagé à ses débuts, et où le vieil unioniste a continué à marcher.

Suivant de Molinari,

l'expérience se chargera tôt ou tard de montrer aux nouveaux unionistes qu'un accroissement de législation, d'inspection et de taxation n'aura pas pour conséquence nécessaire une augmentation d'indépendance et de bien-être pour la classe ouvrière. Ils en reviendront alors à la pratique du *Self help*, à laquelle les anciens sont demeurés fidèles.

Gabriel Ambon traite du *Darwinisme social* en réfutant la théorie de Demolins dans laquelle il ne voit qu'une gamme physiologique transposée sur le clavier de la science sociale.

Réforme soicale. — 16 septembre. — La *liberté d'enseignement*, par Paul Lerolle, député conservateur. — Henri Beaune : L'*histoire d'une grande ville de France*. La grande ville est Lyon et son histoire a été écrite récemment en trois volumes par André Steyert. L'article de Beaune n'en est que l'analyse ou plutôt le résumé de la pensée maîtresse de l'ouvrage qui comprend trois parties : période gallo-romaine et burgonde, période du moyen-âge, période moderne du XVIe siècle au nôtre.

Donnons la bienvenue et souhaitons tout succès à la **Revue de Madagascar**, dont le premier numéro mensuel a paru en juillet. Composé d'articles signés d'Alfred Grandidier, de René Gilbert, de J. Ch. Roux, de Robert Dumeray, etc., et d'une partie importante de documents et d'informations, ce périodique rendra certainement des services pratiques à tous ceux qui s'intéressent aux questions coloniales.

Revues Anglaises et Américaines

Century. — Septembre. — James Morris Morgan nous conte les misères et souffrances d'*Un prédécesseur américain de Dreyfus*; d'où nous pouvons conclure que l'Amérique n'est pas toujours demeurée indemne de crises semblables à celle que nous venons de traverser. Il s'agit d'un juif du nom d'Uriah P. Lévy, qui fut, pendant quarante années, la victime des persécutions de ses camarades, officiers de la marine militaire américaine. A l'âge de vingt ans, Uriah Lévy était embarqué à bord du brick *Argus*, qui conduisait en France l'envoyé américain, M. Crawford. Après s'être acquitté heureusement de sa mission, l'*Argus* commença une croisière au cours de laquelle il détruisit des navires anglais pour une somme de 25 millions de francs. En récompense de ses services, le gouvernement donna à Uriah Lévy une commission de lieutenant, que ses camarades voulurent le contraindre de refuser.

Embarqué à bord de la frégate *United States*, le lieutenant Lévy fut mis en quarantaine. Le docteur du bord était le seul qui consentit à lui adresser la parole. Le malheureux passait tout son temps aux arrêts ou suspendu. Mais rien ne put abattre son courage ni altérer son patriotisme... Pris d'admiration, l'empereur du Brésil lui offrit le commandement de sa flotte. Lévy répond par un refus, ajoutant qu'il aimerait mieux être domestique aux Etats-Unis que capitaine dans une marine étrangère. Six cours martiales,

une cour d'enquête, un tribunal de revision eurent à statuer sur son cas. Les cours martiales le condamnèrent à être chassé de la marine. Le président refusa son approbation à cette sentence. Il fut accusé de nouveau, sous des griefs trompeurs et mensongers, et aucune charge sérieuse ne fut relevée contre lui. Nommé capitaine en 1844, il ne fut pas pourvu de commandement. En 1855, un tribunal maritime le congédia sans lui en donner avis et sans arguer d'aucun motif. Heureusement, malgré la violence de la campagne anti-sémite, le gouvernement des Etats-Unis constitua un autre tribunal, qui lui rendit son grade et ses appointements. En 1858, il commandait le *Macedonian*, en croisière dans la Méditerranée. Il mourut à New-York le 22 mars 1862 et fut enterré avec tous les honneurs.

Ajoutons que le droit de cité de New-York fut conféré au capitaine Lévy, « en reconnaissance des services qu'il avait rendus en abolissant la peine du fouet dans la marine ». — Signalons encore un article de H. P. Whitmarsh touchant *La vitesse des navires dans l'Atlantique*, où l'auteur recherche le meilleur moyen d'éviter les collisions dont les effets sont si effroyables. Il recommande de faire route un degré environ de plus au sud de la route actuelle, ce qui n'augmenterait que d'une heure la durée du voyage et permettrait aux navires d'éviter la plus grande partie de la région des brouillards.

Contemporary. — Septembre. — L'Angleterre ne paraît pas s'acheminer à grands pas dans la voie de la sobriété. Charles Booth nous donne les résultats d'une *Tentative de réforme*, faite dans ce but, sans aucun succès. Bien que le débitant réalise de beaucoup plus gros bénéfices sur les boissons non alcooliques que sur les autres, et qu'il ait intérêt, par conséquent, à pousser à la consommation des premières, ce sont toujours les spiritueux et la bière qui gardent les faveurs du public.

La bière de Gingembre (*Ginger-beer*) coûte au débitant 80 centimes le gallon et est revendue par lui 1 fr. 65; les petites bouteilles de limonade ou de soda lui coûtent 75 centimes la douzaine et se revendent 2 fr. 50; les grandes coûtent 95 centimes et se revendent 3 fr. 75. Ces boissons non alcooliques donnent donc respectivement des bénéfices nets de 100, 220 et 280 p. 100... Et cependant, d'une expérience faite dans deux tavernes, le *Taureau* et le *Renard*, situées, la première, dans un quartier ouvrier, la seconde sur une grande route extrêmement fréquentée, il résulte que la vente des boissons non-alcooliques n'a donné qu'un chiffre infime. Au *Taureau*, la recette de l'année se décomposait ainsi : Bière, 55.7 p. 100; vins et spiritueux, 36.1 p. 100; tabac, 4,8 p. 100; nourriture, 1,9 p. 100; boissons non-alcooliques, 1,5 p. 100. Au *Renard* : Bière, 52.4 p. 100; vins et spiritueux, 31.3 p. 100; tabac, 4.7 p. 100; nourriture 8 p. 100 et boissons non-alcooliques, 3.6 p. 100.

Comme on le voit, les résultats ne sont guère encourageants, et il semble qu'il faille se résigner ou à laisser le mal exercer ses ravages ou à chercher ailleurs le remède. — Les Anglais, d'après William Clarke, sont, malgré les apparences, *Le peuple le moins démocratique de la terre*, exception faite, peut-être, pour les Junkers prussiens et les archiducs d'Autriche. L'idéal du peuple anglais se confine à la liberté, tandis que toutes les autres nations européennes aspirent chaque jour davantage à l'égalité.

Depuis l'époque de Cromwell, ce pays a toujours été gouverné par l'aristocratie et plus en ce moment que jamais. Qui pourrait concevoir en Angleterre qu'on pût voir premier ministre un démolisseur de barrières comme Lincoln ou un jeune membre du Congrès comme M. Bryan, devenant célèbre en un moment; ou qu'un homme comme M. Witte, qu'on dit avoir été homme d'équipe au chemin de fer, devint ministre des Finances; ou qu'un professeur d'Université comme Castelar arrivât à être le premier personnage politique de son pays? Nous ne saurions imaginer le fils d'un épicier juif de petite ville dirigeant et passionnant les masses anglaises, comme Gambetta l'a fait pour celles de France. Pour nous, ce sont là des choses inconcevables!

L'auteur conclut en affirmant que la campagne entreprise contre la Chambre des Lords n'aura jamais aucune chance de succès dans un pays aussi nettement aristocratique. — T.-G. Bowles nous représente, avec d'intéressantes données à l'ap-

pui, *La mer comme la seule route commerciale* :

Le commerce total du monde entre toutes les nations a monté approximativement en 1898 à 105 milliards de francs. Sur ce chiffre, les dix nations principales entrent pour 82 milliards. Sur ces 82 milliards, 55 milliards ont été transportés par mer. C'est 67 p. 100 du total.

Il y a à cela de multiples raisons, au premier rang desquelles doit être placée l'excessive cherté des transports par chemins de fer. — Le Dr Woods Hutchinson donne de curieux détails sur *Les animaux de la prairie*; nous y trouvons cette tactique adoptée par les chevaux pour se défendre contre les attaques des loups :

Dès que l'alarme est donnée, la horde des chevaux, au lieu de fuir le danger, se concentre rapidement. Un groupe compact est vite formé, avec les poulains au milieu et entouré d'un cordon de chevaux vigoureux qui font face extérieurement. De cette façon, toute attaque rencontre une rangée ininterrompue de dents jaunes d'ivoire et de sabots ferrés voltigeant comme des marteaux de forges. Un loup assez audacieux pour attaquer le carré ne réussit qu'à se faire briser la mâchoire ou défoncer le crâne. Quand tout danger a disparu, le plus vieil étalon sort du carré et s'avance fièrement devant le front de bataille, cherchant l'ennemi ; et malheur au loup solitaire qu'il pourra saisir, avant que celui-ci n'ait gagné l'abri des collines boisées. Il aura les reins brisés par un coup de pied de devant, et l'échine saisie dans une mâchoire vigoureuse, comme un rat pris par un terrier.

Fait singulier, les chevaux apprivoisés ont complètement oublié cette tactique ; mais il suffit de quelques juments sauvages mises au milieu d'eux pour la leur enseigner en fort peu de temps. — W. B. Yeats signe un article assez curieux sur *Les superstitions locales en Irlande*.

Fortnightly. — Septembre. — Diplomaticus raille vigoureusement les Anglais qui voient, dans *la Rencontre de Bergen*, un rapprochement franco-allemand, symptôme d'une coalition européenne dirigée contre l'Angleterre. Sans parler des obstacles de toute nature qui rendront, de longtemps encore, impossible une alliance franco-allemande — et dont le principal est la question de l'Alsace-Lorraine —, l'auteur met en ayant un motif d'intérêt plus pratique, dont on ne saurait méconnaître la valeur : c'est que l'Angleterre est « la meilleure cliente » des marchés du monde :

Aucune acquisition des colonies anglaises, si ces colonies étaient partagées entre les puissances, ne saurait compenser les ruines ainsi causées. L'Angleterre seule absorbe 28 0/0 de l'exportation totale des cinq grandes puissances. A l'Allemagne, l'Angleterre achète autant que les quatre autres puissances réunies ; à la France, elle achètent le double de ce qu'achètent ces puissances. Celles-ci ne seront jamais assez folles pour consommer la ruine de leur meilleure cliente.

Ce qui est possible, en revanche, c'est une coalition de tarifs organisée par l'Europe centrale contre l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis, ces deux derniers pays étant soumis à un protectionnisme exagéré. Pour conjurer le danger, il suffirait que l'Angleterre s'en tînt à la politique du libre échange, qui a toujours été de tradition chez elle. — M. Godfernaux tire la philosophie de l'affaire Dreyfus, qu'il considère, non pas comme une cause, mais comme une résultante de l'état actuel, moral et économique du pays. Depuis 1889, la France a donné le spectacle d'un dégoût de la vie, d'une impuissance devant l'effort, d'une renonciation à l'idéal, qui ont provoqué une réaction inévitable.

La France, qui est politiquement le plus unifié de tous les pays, est néanmoins partagé entre deux tendances contraires, entre deux courants faciles à discerner dans tout le cours de son histoire. D'un côté, un amour passionné de la hiérarchie, de l'autorité officielle, qui lui vient de son passé latin et qui a survécu dans son catholicisme, dans son armée et même dans son organisation civile. D'autre part, l'esprit d'indépendance, de libre examen, qu'elle a hérité du Nord, tenu en suspicion par le personnel gouvernemental, mais toujours vibrant et manifeste dans les grandes explosions du siècle : la Réforme, le Cartésianisme, la Révolution de 1789. Malgré cela, la France est toujours demeurée un pays d'autorité, gardant de sa civilisation latine un respect superstitieux

pour tout ce qui détient la plus infime partie du pouvoir, pour tout fonctionnaire, en un mot, civil, ecclésiastique ou militaire. On sait que le catholicisme favorise cette idolâtrie. Il exige des fidèles une soumission absolue, un abandon complet des droits de la raison, un acquiescement total, non seulement à la parole de Dieu, mais aussi à celle de ses représentants accrédités.

CHARLES BASTIDE nous peint *Le grand prêtre de la raison d'Etat*, qui n'est autre que M. Brunetière, « porte-parole supposé du Vatican, et qui n'est ni catholique, ni gallican, ni croyant, mais bien le dernier des critiques officiels et qui incarne l'esprit de la classe moyenne en France ». — CHARLES TOWLES étudie *Les amours littéraires* de notre temps et principalement celles de Walter Scott, de Shelley, de Sheridan, de Charlotte Brontë, de Carlyle, etc., et déclare que ces passions sont de pures imaginations, conservées dans un but de littérature. Dans leur correspondance amoureuse, ces écrivains obéissent bien plus à leur imagination qu'à leur passion. Ils écrivent pour travailler leur style et étudier des manifestations de leur esprit. — Un article technique de CHARLES HARPER sur l'architecture de *La Renaissance victorienne* se montre particulièrement sévère pour l'esthétique de cette partie de l'art anglais.

Forum. — Septembre. — Un Philippin, RAMON REYES LALA, révèle quelques particularités des habitants de son pays et notamment des indigènes désignés sous le nom de *Negritos* :

C'est une race de nains, le plus petit peuple qui existe sur la surface de la terre, y compris les pygmées d'Afrique. Pour la mentalité, c'est la dernière ou l'une des dernières des races humaines. Ils sont d'esprit stupide, complètement dégradés et errent dans les forêts sans beaucoup plus s'y fixer que les singes. J'ai vu beaucoup de ces nains, qui sont peut-être les derniers restes de l'humanité primitive, dans leurs huttes de l'île Luzon. Leur taille moyenne est de quatre pieds huit pouces, mais la plupart d'entre eux ne dépassent pas quatre pieds. Ils sont d'un brun très sombre et beaucoup sont aussi noirs que les véritables nègres. Ils sont maigres, courts de jambes, le nez aplati, les lèvres épaisses et la chevelure noire laineuse. Leurs visages sont laids et d'expression stupide. Ils ont, en outre, l'habitude de se tatouer de la plus hideuse façon.

Ces Negritos, ou Aetas, comme les appellent les Espagnols, ne tarderont du reste pas à disparaître. A peine, aujourd'hui, en reste-t-il 25.000. — RUDOLF ENCKEN fait l'inventaire des *Progrès de la Philosophie au XIX*e *siècle*. Il constate que le XVIIIe siècle a assuré l'émancipation de l'individu, le XIXe celle de la société dans son ensemble et que le XXe aura pour tâche de concilier ces aspirations en apparence contradictoires. — FRANK KEIPER préconise chaleureusement l'emploi des *Machines à voter* pour les élections américaines. Ces machines permettent à l'électeur illettré de n'être pas induit en erreur par des agents électoraux sans scrupules. En outre, les résultats sont connus beaucoup plus rapidement qu'avec le recensement des bulletins, et nulle fraude n'est plus possible, au moins par les anciens procédés. — A. CAHAN signe une étude sur *Les jeunes écrivains russes* et analyse plus particulièrement Tchekoff, Vladimir Korolenko, Gorki, Veresayeff et également Piotr Dmitrievitch Boborykin et Dmitri Nikanorovitch Mamin. Il confesse que ces derniers n'ont pas encore donné la mesure de leur talent. Parmi les femmes, Viera Mikoulich est la seule dont le nom paraisse à l'auteur digne d'être cité.

Harper's Magazine. — Septembre. — MARK TWAIN semble avoir retrouvé sa verve d'antan et son article *A propos des Juifs* peut compter parmi les meilleures fantaisies qui soient sorties de sa plume. L'auteur rappelle que, dans son pays natal du Mississipi, le Yankee était tenu en forte suspicion. On considérait qu'en matière de commerce, le Yankee était « cinq fois fort comme un Occidental et on le maudissait en conséquence ». Il en est de même du Juif.

Je suis persuadé qu'en Russie, en Autriche et en Allemagne, les neuf-dixièmes de l'hostilité contre les Juifs viennent de l'impossibilité où est la

moyenne des Chrétiens de lutter victorieusement contre eux, qu'il s'agisse d'affaires honnêtes ou... d'autres. L'Angleterre et l'Amérique leur laissent le champ libre et ne s'en portent pas plus mal. L'Ecosse leur offre aussi un terrain ouvert, mais là il n'y a pas beaucoup d'amateurs. On rencontre peu de Juifs à Glasgow, un seul à Aberdeen; mais c'est parce qu'ils ne gagnent pas assez d'argent pour s'en aller. Les Ecossais se font à eux-mêmes ce compliment, qui est parfaitement mérité. Le Juif est un gagneur d'argent, et, en gagnant son argent, il fait une très sérieuse obstruction à ceux de ses voisins, moins habiles que lui, qui cherchent à en faire autant.

C'est là, d'après Mark Twain, l'origine de toutes les difficultés actuelles.

Mac Clure's Magazine. — Septembre. — CLEVELAND MOFFETI a eu cette rare bonne fortune d'approcher *Ménélik*, le roi d'Abyssinie, qu'il nous dépeint aujourd'hui sous les couleurs les plus attrayantes, ainsi que le peuple qu'il gouverne.

Un Ethiopien, digne de porter dans la bataille la peau de lion que Ménélik donne aux plus braves, doit être un homme capable de marcher trois jours sans nourriture, tout en se battant ou en voyageant à travers montagnes et déserts... Ils vont au combat avec des fusils modernes et savent parfaitement s'en servir. Dans la chaleur de l'action, ils sont enclins à jeter ces fusils et à aborder l'ennemi avec le sabre et le bouclier. Chaque homme porte au bras gauche un bouclier convexe, fait de cuir d'hippopotame et si épais qu'il arrive souvent à arrêter un projectile. Des 21.000 hommes, blancs ou noirs, qui furent engagés du côté des Italiens, il n'en échappa que 1000; 3000 environ furent faits prisonniers; le reste fut tué.

Au combat d'Ambaralagni, qui précéda leur désastre final, les Italiens s'étaient retranchés sur une montagne dominant à pic le précipice de trois côtés et accessible seulement par le quatrième, où ils avaient amoncelé leur artillerie. Mais les Ethiopiens escaladèrent la paroi à pic si doucement que nul ne s'en aperçut et prirent les Italiens à revers, ce qui leur assura le succès de la journée. — THÉODORE WATERS nous décrit les moyens employés pour assurer la sécurité des *Grandes routes de la mer*. De sérieux progrès ont déjà été réalisés dans ce sens, de façon à avertir immédiatement les navires des dangers qui les menacent, mais on demeure encore impuissant contre les brouillards; on n'emploie toujours que la sirène ou le sifflet. Les procédés électriques n'ont pas donné jusqu'à présent de résultats satisfaisants. Mais on affirme que la télégraphie sans fils mettra, avant peu, deux navires à même de communiquer par temps de brouillard.

National Review. — Septembre. — M. URBAIN GOHIER intitule *Anglophobie* un article où il expose que, dans l'Europe actuelle, la cause de la liberté est intimement liée à la cause de l'Angleterre. Il dit, entre autres choses :

Aujourd'hui, dans toute l'Europe, principalement en France, que je prends comme exemple, l'hostilité contre l'Angleterre commence, et avec elle, la tempête de la réaction politique, religieuse, philosophique et économique. C'est la gloire de l'Angleterre de voir sa cause liée à celle de la liberté humaine, mais cette gloire emporte avec elle certaines éventualités graves dont elle s'apercevra avant qu'il soit longtemps. Contre l'Angleterre et contre la liberté se rangent la Sainte-Alliance des gouvernements réactionnaires et l'église catholique romaine. Le chef élu de cette Sainte-Alliance est l'empereur allemand, pendant que l'Eglise est dominée par les Jésuites, dont le général est le véritable Pape.

L'auteur déplore donc l'indifférence dont l'Angleterre fait preuve en face des empiètements du catholicisme chez elle; et il conclut que, du bonheur et de la puissance de l'Angleterre, dépend le sort de la liberté en France. — MAURICE LOW est sévère pour les armées permanentes, même pour celle de son pays, à laquelle il préfère *Les volontaires américains*. La campagne de Santiago a été menée par le secrétaire Alger de façon déplorable et, de manière générale, les officiers n'ont jamais été à la hauteur de leur mission. En réalité, tout ce qui fut fait de mauvais fut l'œuvre des officiers de l'armée régulière. Les quelques actes dignes d'éloges fu-

rent accomplis par les volontaires, qui ne s'étaient pas encore fossilisés et dont la vigueur originelle n'avait pas été sapée par l'énervante influence du « système ». « J'étais à Tampa pendant les six semaines que l'armée mit à s'équiper et à s'organiser. J'ai fait le voyage sur un des transports et je suis demeuré jusqu'à la capitulation. Eh ! bien, à l'exception des simples soldats, les seuls lauriers conquis le furent par les volontaires. » — Miss Irby nous signale en Italie un nouveau réformateur religieux. C'est un prêtre sicilien nommé Don Miraglia, orateur puissant et travailleur infatigable, qui cherche à fonder une Église nationale d'Italie, en attaquant le Vatican, les Jésuites et la Curie romaine.

Nineteenth Century. — Septembre. — Le grand chemin de fer Transsibérien n'est pas encore achevé, que déjà l'Angleterre se préoccupe d'en neutraliser les effets. C. A. Morring demande la création d'une *Ligne anglaise* jusqu'en Chine. Aujourd'hui, le voyage de Londres à Shanghaï par Brindisi dure trente-trois jours et coûte 2000 francs en 1re classe. Par voie ferrée jusqu'à Vladivostock et bateau jusqu'à Shanghaï, la durée du voyage sera réduite à quinze jours et la dépense à 1000 francs. Pour n'être pas obligée d'emprunter le réseau russe, l'Angleterre construirait alors la ligne suivante :

D'Alexandrie au golfe d'Akabah (Egypte). 250 milles; d'Akabah à Koweit, 1.000 milles; de Koweit à la frontière du Beloutchistan et de la Perse, 700 milles; de cette frontière à Kurrachee (Inde), 520 milles; de Kurrachee à Kunlong, 2,800 milles; de Kunlong à Shanghaï, 1.600 milles. Total : 6.670 milles.

Il y a déjà 2.000 milles de construits, près du tiers de la longueur totale. Le reste suivra en peu de temps, tout le fait supposer. — Sidney Low rêve la transformation des armées modernes en *Ecoles d'Industrie*. La chose ne manquera pas de paraître légèrement paradoxale. Voici cependant ce qu'il désire :

L'armée de l'avenir devra être ce que le professeur Van Stengel affirme qu'elle est déjà en Allemagne, une école nationale pour la formation du caractère. Le sergent de section et le commandant de compagnie devront compléter l'œuvre du maître d'école. La recrue doit faire un homme en même temps qu'un soldat.

L'auteur ne nous dit pas quels moyens il préconise pour arriver à ce but enviable. Mais il tend évidemment à réduire le militarisme aux proportions d'un élément subordonné dans l'éducation industrielle générale du peuple. Ce n'est peut-être pas là le but qu'il entendait proposer. — Le tir au fusil, d'après W.-A. Baillie-Grahmann, est en train de devenir *Le sport national* de l'Angleterre. L'auteur s'en réjouit, car ce sport est le seul qui intéresse la nation et qui puisse permettre de former, le cas échéant, de sérieux défenseurs du sol de la patrie. — Le Rév. Percival, prêtre du diocèse de Pensylvanie, examine *L'avenir de la religion chrétienne*, qui lui paraît, au moins dans sa forme actuelle, gravement menacé.

En étudiant avec soin l'état actuel de la chrétienté, trois choses m'apparaissent comme absolument certaines : 1° parmi les nations civilisées, la forme de christianisme, telle qu'elle est dirigée par Rome, et qu'on appelle le Papisme, ne fait aucun progrès ; 2° les doctrines distinctives de chaque doctrine protestante sont, de jour en jour, plus universellement rejetées ; 3° il y a, dans toute la chrétienté protestante (l'Eglise anglicane étant improprement comprise dans cette catégorie) un mouvement distinct vers un catholicisme, et un besoin de plus en plus évident de cérémonial liturgique.

Où va donc le christianisme ? Vers quelle doctrine évolue-t-il ? L'auteur semble penser que c'est... vers l'inconnu. — Au retour d'une visite aux piscines où on élève les alevins de saumon, Moreton Frewen se montre convaincu qu'il y a, dans cette industrie, un emploi lucratif des activités féminines. C'est, du reste, l'idée qu'avait déjà émise lady Warwick.

North American Review. — Septembre. — Archibald Little répond en termes amers aux avances faites par M. Holmstrem en vue d'une action commune de *La Russie*

et des Etats-Unis en Chine. L'auteur parle naturellement au nom de l'Angleterre et affirme qu'une pareille entente serait la mort du commerce américain dans le pays. — FRANCIS BUTLER LOOMIS prend la défense des *Consuls américains*, qui n'ont pas toujours, paraît-il, l'éducation et la bonne tenue qu'on serait en droit d'attendre d'eux, mais qui, pour un traitement souvent dérisoire, renseignent fidèlement leur gouvernement sur les faits industriels ou commerciaux qui se produisent dans les pays où ils sont accrédités. — UN DIPLOMATE relève avec vigueur les différents griefs mis en avant par l'Angleterre contre *Le Transvaal et les Boers*. Il résulte de cet examen critique que les griefs en question n'existent que dans l'esprit des Impérialistes anglais, ou plutôt sont de simples prétextes à une annexion souhaitée depuis longtemps. L'auteur insiste sur l'indifférence des puissances européennes à l'égard de ce petit peuple, si honnête et si courageux, qui va périr victime des insatiables appétits de sa terrible voisine. — Le marquis DE CHASSELOUP-LAUBAT nous fait toucher du doigt les progrès réalisés par l'*Automobilisme en France*. Il rappelle les plus extraordinaires performances accomplies alors que cette industrie était encore dans son enfance. Nous ne relèverons que celles qui sont tout à fait récentes :

Le 27 janvier 1899, Genatzy fait le premier kilomètre, comprenant la mise en train, en cinquante-sept secondes, soit à la vitesse moyenne de 63 k. 100 à l'heure, et le deuxième kilomètre en quarante-quatre secondes, soit à 80 k. 357 à l'heure. Le 29 avril, le même Genatzy fait le premier kilomètre en 47 secondes, le second en 34 secondes, ce qui donnne une vitesse de 105 k. 852 à l'heure.

Tel est jusqu'à présent, le maximum de vitesse réalisé par les automobiles. — EDOUARD ROD formule d'intéressantes réflexions sur *Les Universités américaines*, qui lui ont paru donner de superbes résultats.

J'aime beaucoup le peu que j'ai vu de la vie d'étudiant. Ceux avec qui j'ai eu l'occasion de causer familièrement m'ont charmé par leur franchise, leur bonne volonté, leur mélange de maturité précoce et de qualités juvéniles. En vérité, le surmenage doit être ici un mot vide de sens, à en juger par les loisirs qu'ont ces jeunes gens et par la très intelligente façon dont ils les emploient. A l'Université d'Harvard, j'ai assisté à une représentation d'une pièce de Kotzebue, jouée par le Club allemand. Dans la même Université, j'ai souvent rencontré les jeunes membres du Club français, à qui je devais l'honneur et le plaisir de mon voyage. Ils parlent très bien le langage courant et les représentations qu'ils préparaient avec grand soin contribueront, sans nul doute, à les perfectionner encore.

M. Edouard Rod ne regrette qu'une chose : l'interdiction formelle faite aux élèves de boire du vin ou de la bière.

Scribner's Magazine. — Septembre. — SYDNEY COLVIN continue la publication des *Lettres de Stevenson*. Il en est arrivé à ce moment de la vie du grand romancier où il allait chercher la santé dans les Adirondacks. Stevenson se loue hautement de la libéralité des éditeurs américains et parle plaisamment du danger qu'il y a de devenir riche en Amérique. Il refusa une offre de 50.000 francs par an pour écrire chaque semaine une lettre à un journal. Le *Scribner's* lui proposait 17.500 francs pour douze articles par an.

La fortune, dit à ce propos Stevenson, ne me paraît utile que pour deux choses : un yacht et un quatuor à cordes. Pour ces deux choses-là, je vendrais mon âme. Mais, elles exceptées, je maintiens que 15.000 francs peuvent satisfaire à tous les besoins d'une année. J'ai eu davantage : aussi je sais que le surplus est inutile, sauf en cas d'une maladie, que le diable emporte !

FRÉDÉRIC IRLAND décrit le pays situé au nord-ouest d'Ottawa (Canada). Beaucoup de ces territoires n'ont encore jamais fait l'objet de cartes et personne ne les connaît. C'est le refuge des Indiens Algonquins, qui y vivent en chasseurs et trappeurs. — Une belle étude critique de W. C. BROWNELL, sur *La peinture de George Butler*.

Westminster Review. — Sep-

tembre. — Un Italien, G.D. Vecchia, envisage *La situation politique actuelle de l'Europe* dans un esprit que certains ne manqueront pas de trouver singulièrement optimiste.

La Triple Alliance a cessé d'être considérée en France comme une ligue de forces hostiles et la Double Alliance est en train de se dissoudre, sans avoir même eu l'occasion de s'affirmer. La France est maintenant en termes nouveaux avec l'Italie; elle se rapproche de l'Angleterre. Elle se défie moins de l'Allemagne et se fie moins à la Russie qu'elle ne le faisait l'an dernier. Je considère cela comme un heureux présage pour la paix de l'Europe. Si je ne m'abuse sur les événements, l'aube du xxe siècle nous promet la venue d'une ère nouvelle pour la paix de l'Europe.

Herbert Flowerdew propose un nouvel arrangement matrimonial, qui remplacerait le mariage par une convention légale entre l'homme et la femme, résiliable à la volonté de chacune des deux parties, mais stipulant une responsabilité solidaire pour l'éducation des enfants et assurant une compensation à verser, par l'époux résiliant, à son conjoint. — Une curieuse étude de William Platt sur *Molière*, considéré comme le champion de la liberté feminine et l'irréconciliable adversaire de la tyrannie masculine.

....

Le **Harmsworth** nous apprend que le plus vaste monastère du monde se trouve, non pas chez les peuples catholiques du continent, mais bien dans la protestante Angleterre. C'est le couvent Carthusien de Saint-Hughes, à Parkminster. Le cloître ne mesure pas moins de six cents pieds de long. Autour de ce quadrilatère se trouvent — chacune séparée de sa voisine — les cellules, ou plutôt les cottages des moines. En effet, ces cellules consistent en maisonnettes comprenant deux pièces au rez-de-chaussée et deux pièces au premier, le cabinet de travail, la chambre à coucher-bibliothèque, un bûcher où le moine scie et serre son bois et un établi de charpentier pour le travail manuel.

Chaque mendiant qui passe reçoit un morceau de pain et un penny. Autrefois, on donnait davantage, mais la procession des miséreux qui se rendaient à Parkminster prit des proportions telles que les magistrats durent demander aux moines de réfréner leur générosité. La communauté soutient un nombre considérable de pauvres gens dans le voisinage, car elle y possède six cents acres de terre et de nombreuses maisons... A minuit, les moines se réunissent à l'église, pour un service qui dure deux heures et demie. Le chant des Carthusiens est particulier à leur ordre. Aux notes austères de l'ancien plain-chant ecclésiastique, les moines ont ajouté des lamentations et l'office de minuit paraît être plutôt sangloté que chanté. En y comprenant les services de jour et de nuit, les moines passent dix heures sur vingt-quatre en prières.

Le clocher du monastère est fort apprécié des cyclistes, car il se voit de fort loin dans la campagne et sert de but à toutes les courses au clocher de la région.

....

Nous trouvons dans le **Windsor Magazine** (septembre) de fort curieux détails sur les Samoyèdes de la Nouvelle-Zemble, qui dépendent du gouvenement d'Arkangel. Ces Samoyèdes forment une colonie de 120 individus. Les navires les visitent deux fois par an, en juillet et en septembre, pour prendre les peaux qu'ils ont à vendre et leur porter des marchandises en échange. Un bateau prend leurs ordres, le suivant rapporte les commandes :

De la poudre, du plomb, du thé, du sucre, de la farine, des tasses de porcelaine (un grand luxe), des couteaux, du sel, des étoffes, des aiguilles, du tabac à priser et à fumer sont les articles les plus demandés. Un jour, un Samoyède commanda une femme, et son ordre, qui était fort sérieux, fut enregistré par le secrétaire. Au voyage suivant, le gouverneur lui en envoya une, une fille de l'établissement samoyède sur la Petitioya. Le client se montra fort satisfait, mais, quand le navire revint, il renvoya la fille au secrétaire, avec une lettre pour le gouverneur, lui demandant de changer la femme (comme s'il s'était agi d'un fusil ou d'un ballot de marchandises) contre une autre, celle-ci étant méchante, paresseuse, mauvaise cuisinière et ne pouvant faire l'affaire. Le secrétaire dut donc ramener la pauvre fille chez elle et faire envoyer une autre femme à ce client exigeant. Cette fois, tout alla bien, grâce sans doute aux qualités de la femme nouvelle, et grâce aussi peut-être à une lettre du gouverneur déclarant qu'à l'avenir « les femmes ne seraient plus reprises ou échangées ».

Ces Samoyèdes n'ont, du reste, pas une très haute idée de la femme. Un jour que M. Russell-Jeaffreson se trouvait dans une hutte, il se mit à causer avec son propriétaire : « Vous avez, lui dit-il, une belle hutte, une femme, des enfants, et vous n'êtes pas encore satisfait? Que vous faudrait-il donc? — Des chiens! répondit laconiquement le propriétaire. Un chien vaut mieux que dix femmes. Les femmes ne peuvent pas traîner le traîneau ou attraper les daims. Je veux des chiens! »

....

Le Consul des Etats-Unis à Genève, M. B. H. Ridgley, a vu récemment dans sa prison Lucheni, l'assassin de l'impératrice d'Autriche, et nous donne

quelques détails sur cette visite dans le **Strand** (septembre). Le prisonnier habite une cellule propre et claire avec un bon lit et une paillasse. Il est vêtu, non pas d'un costume de forçat, mais d'un complet de laine et certainement dans des conditions de confortable qu'il n'avait pas connues jusqu'à ce jour.

J'ai trouvé Lucheni considérablement changé depuis le jour de sa condamnation. Sa moustache avait disparu et son visage paraissait blanc et gras. Il avait toujours son sourire de gomme élastique, mais plus son rire bravache. Ses yeux étaient baissés, sa mine humble. Il était facile de voir que le caractère de l'anarchiste s'était brisé... La réclusion solitaire est particulièrement pénible au bavard Lucheni. Du reste, six semaines après son incarcération, il avouait au prêtre qu'il avait commencé à se repentir de son crime trois heures après l'avoir commis.

Lucheni a déjà avoué qu'il avait des complices, et, chose peu édifiante, les autorités de la prison semblent compter sur son abattement pour les lui faire nommer quelque jour.

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 16 Septembre. — Un cri d'alarme d'Ouida sur *La décadence des nations latines*. On connaît les idées de l'éminente romancière qui se jette parfois avec une ardeur encore toute juvénile dans la mêlée des polémiques. La publication d'un article du prof. Sergi, *Comment les nations latines ont déchu*, paru dans la *Nuova Antologia* (Août), suggère à Ouida une série de réflexions très vives et par endroits très violentes, la violence étant dans son tempérament. Elle s'étonne de voir soutenir cette thèse que les races latines ne peuvent plus exister si elles ne se transforment pas, en se modelant sur les races non latines, et elle montre ce que sont ces dernières, singulièrement embellies, suivant elle, par Guillaume Ferrero. L'idéal de Sergi se trouve dans la Grande-Bretagne et dans les Etats-Unis. Or, qu'est-ce que la Grande-Bretagne lorsqu'on l'examine impartialement et de près? Un gouvernement de conquêtes, de colonies prises par coup de main, d'intrigues suscitant des inimitiés, de difficultés sans cesse renouvelées, un gouvernement qui envoie les soldats d'une nation asiatique conquise (l'Inde) contre l'Afrique (les Boërs) qu'elle veut conquérir, politique de la Rome des Césars, qui fit leur gloire et aussi leur ruine. Riche, puissante, forte, superbe, s'enorgueillissant de ses accaparements de territoire, cette Carthage peut avoir un jour le sort qu'infligea Scipion à l'empire punique. L'Angleterre conquérante et coloniale, la *Greater Britain*, n'est d'ailleurs pas la vraie Angleterre : il faut voir celle-ci chez elle, avec sa vieille noblesse qui serait impuissante contre la marée montante des idées modernes, si on ne la renforçait pas par une pairie issue des spéculations commerciales, des services politiques. La richesse est le facteur dominant de cette vie sociale et politique et les combinaisons sans scrupule d'un Chamberlain y permettent seules de lever l'étendard de l'impérialisme impudent. Quant aux Etats-Unis, depuis qu'ils ont abandonné les sages doctrines des mains nettes pour s'ingérer dans les affaires espagnoles, ils ne sont plus qu'une *Nouvelle Angleterre*, comme ils affectent de s'appeler. Vanité, présomption, hypocrisie, voilà le fonds de la nation. La soif de l'or la dévore. La loi de lynch s'y associe à celle de l'horrible struggle for life, pratiqué dans sa plus féroce expression. G. Ferrero admire l'immense quantité de journaux qu'ils publient, et qui pourraient entourer tout le globe. Il oublie que ces journaux n'ont aucune valeur littéraire, aucune valeur morale, ce sont des marchés de réclames, rien de plus ni de mieux. La liberté américaine! Ah! quelle dérision! Personne ne peut boire, manger, faire un pas, dire une parole, sans que ses voisins le sachent; la presse n'est qu'un vaste cabinet noir, un vaste Saint Office qui commence par l'inquisition et la persécution de la plume et finit par le revolver! Et c'est à cela que l'on voudrait faire ressembler

les nations latines! Ce qui a fait le malheur de l'Italie, c'est qu'elle aussi a cédé à la manie des grandeurs, cette manie dangereuse, contagieuse, la plus funeste de toutes. L'Italie en a fait la triste expérience. Le prof. Sergi parle de relèvement, de réformes, de voies nouvelles où il conviendrait d'entrer. C'est une dérision. On ne conseille pas à un peuple de se mouvoir lorsqu'il est enchaîné, lorsqu'il n'a plus une seule assemblée où se réunir pour discuter ses intérêts et défendre ses droits, plus un seul journal où il puisse exposer ses opinions quand elles ne s'asservissent pas à celles du gouvernement. Les Italiens d'aujourd'hui sont-ils d'ailleurs dignes de la liberté; eux qui mettent une rose à la boutonnière de leur habit au lieu de porter un crêpe après que l'on a tiré sur eux. « Ils dansent avec indifférence sur le tombeau de leurs espérances ». C'est le césarisme politique qui conduit le char de l'Etat et la foule s'écarte pour ne pas être écrasée sous les roues. Le bonheur de l'Italie! y a-t-il bien quelqu'un qui daigne vraiment s'en occuper? L'article ne conclut pas. Ouida ne se charge pas de dire ce qu'il faut faire pour que demain ne ressemble pas à aujourd'hui. Elle se borne aux imprécations de Camille! — Guillaume Ferrero étudie *La crise sociale de la France*. Notre éminent collaborateur et ami s'alarme sur l'avenir de la France; les destins lui sont peu propices, « ils seront bientôt encore plus néfastes si la France et les autres pays latins ne retournent pas à la divine fontaine de Jouvence, éternellement limpide et salutaire, et à laquelle le siècle a puisé sa force : la liberté! ».

Riforma Sociale. — 15 Septembre. — R. Dalla Volta donne les résultats acquis par les *Grandes compagnies coloniales anglaises*, principalement en ce qui concerne celles de l'Afrique, dont le développement en ces dix dernières années a été colossal, et qui ont à leur disposition des capitaux gigantesques. Elles démontrent d'une manière saisissante tout ce que l'on peut attendre d'une initiative privée, procédant d'abord par ses propres moyens, et après avoir mis en œuvre tous ses efforts, imposant à l'Etat un concours qui les favorise sans les asservir. C'est le cas des Compagnies à charte, qui non seulement ont fait leurs affaires personnelles, mais ont encore servi efficacement la politique coloniale de la métropole. — Emanuele Sella termine son travail documentaire et statistique sur l'*Emigration italienne en Suisse*.

Rivista italiana di Sociologia. — Juillet. — G. Sergi, *Le présent et l'avenir des nations*. L'éminent professeur d'anthropologie de l'Université de Rome reprend ici un thème qui lui est cher et qu'il a développé également dans d'autres revues, en s'attirant, comme nous l'avons dit plus haut, de véhémentes critiques de la part de l'irascible Ouida. Pour Sergi, l'avenir des peuples dépend absolument et pour ainsi dire exclusivement de leur idéal. Heureux ceux pour qui cet idéal est la conquête d'une existence meilleure, plus morale, plus féconde; malheur à ceux qui n'ont qu'un idéal faux et mensonger, à ces « peuples historiques » qui excipent de leurs vieux titres de noblesse, de leurs parchemins datant d'un temps qui ne reviendra plus, comme l'eau d'un fleuve ne retourne pas à sa source. Quand ce faux idéal prédomine, avec les regrets du passé, avec la prétention de ressusciter ce qui est mort et ce qui doit rester mort, l'énergie collective s'affaiblit et alors on a le spectacle d'une vieillesse qui se souvient de son printemps sans pouvoir le faire renaître, d'une nation qui n'a de mémoire que pour ses gloires disparues, tente vainement de les faire refleurir, et marche en rétrogradant vers la décadence finale. L'article de Sergi est une page éloquente de la philosophie de l'histoire et en même temps une leçon pour les ambitions et les défaillances présentes. — A. Loria étudie la *Sociologie et sa valeur dans le mouvement scientifique et social*.

Revues Russes

Istoritcheski Viestnik. — Août. — D. I. Evarnitzki traite une question particulièrement intéressante pour les archéologues russes, celle des *sépultures des peuples anciens du midi de la Russie*. Les tombes des Scythes, le plus ancien de ces peuples, furent décrites par Hérodote, nous dit l'auteur, et il cite le passage du grand historien qui relate la cruauté sauvage des enterrements pratiqués aux bords du Borysthène (Dnieper). On ouvrait le ventre du cadavre, on le vidait et on le rembourrait de toutes sortes de graines et de parfums, puis, on faisait faire au mort une tournée chez tous les parents et amis, chez tous les peuples tributaires quand il s'agissait d'un roi, et partout le mort était fêté par des festins mortuaires donnés en son honneur et une part du repas était destinée à alimenter le magasin de vivres du mort. Comme ils croyaient à la continuation de la vie corporelle du mort on égorgeait une de ses femmes, ses domestiques, une quantité de bétail, on les entassait tous ensemble dans une grande fosse entourée de poteaux qui supportaient une natte. Pour honorer les tombes des rois on les entourait de 50 cavaliers tués à cet effet, ainsi que leurs chevaux. Il y avait tout un mécanisme pour tenir debout les chevaux et les cavaliers. Les Scythes érigeaient des tombes affectées au sacrifice, en l'honneur de leur dieu de la guerre, Arée. C'étaient d'énormes fosses recouvertes de tas de broussailles qui se terminaient par des plateaux, garnis de poignards qu'on arrosait de sang des victimes. On retrouve le même genre de sépulture appelée du nom de « Keurgane » chez les colons grecs qui habitaient le midi de la Russie en même temps que les Scythes. Ces Grecs pratiquaient simultanément l'inhumation et la crémation. L'enterrement des Rouss, aïeux des Russes, était extrêmement curieux. On construisait un bateau en bois, au milieu duquel on arrangeait une tente luxueuse qu'on ornait de tapis et de coussins, de fruits et de coupes d'or remplies de boissons. Là, le mort attendait la jeune fille qui de son propre gré voulait le suivre. Une vieille femme appelée « l'ange de la mort » l'introduisait dans la tente après l'avoir enivrée. Des hommes étranglaient la jeune fille, on incendiait le bateau et sur les cendres du couple, on élevait une sorte de colline, on plantait un arbre au sommet, sur lequel le nom du mort était inscrit.

Niediela. — Juin, juillet, août. — Dans une étude fort intéressante sur *Mac-Kinley et Monroe*, P. I. Tverskoi combat énergiquement le gouvernement dit « d'annexion ». Il flétrit la politique de l'accaparement inutile qui non seulement n'apporte aucun avantage aux Etats-Unis, mais leur crée une situation économique et financière très embarrassante. — Le prof. P.-J. Kovalevsky fait un curieux parallèle centre l'empereur Andronic Comnène (1183-1185) et le Tsar russe Ivan Groznyï et retrouve dans la vie des deux tyrans non seulement des qualités morales mais aussi des incidents de vie analogues. — *A qui la domination du monde?* A la race slave ou à la race anglo-saxonne, se demande dans un très intéressant article P. A Tarzkoï. Sa réponse est en faveur de la race slave. Par une déduction très ingénieuse, il exclue les Américains de la race anglo-saxonne. Et pour cause! Toute la population blanche, en 1780, atteignait aux Etats-Unis le chiffre de 2.400.000, dont à peine 1/4 appartenait à la race anglo-saxonne. L'agrandissement du territoire y a ajouté peu de sang anglo-saxon : La Floride étant achetée à l'Espagne; le Texas au Mexique; Louisiane à la France, etc.; par conséquent leur provenance fut latine. Quant aux immigrés — leur statistique n'existe que depuis 1820; or, de 1820 à 1890, l'Amérique a reçu 18.004,823 immigrés et dans leur nombre 1 million et demi d'Anglais; 7 millions et demi d'Irlandais;

7 millions d'Allemands, 2 millions des pays scandinaves. Le pourcentage anglais n'est, aux Etats-Unis, que 1 à 12 p. 100. Ajoutons que la différence des conditions sociales et climatériques tend à creuser un gouffre entre les Anglais et les Américains. D'après les statistiques de G.-B. Waldron, les races étaient :

	1400	1700	1800	1850	1898
	mil.	mil.	mil.	mil.	mil.
Slave..........	5	17	35	66	140
Latine..........	21	41	65	110	225
Germaine......	10	28	56	73	135
Anglo-saxonne.	4	9	96	161	475

Mais si on enlevait les Etats-Unis aux races anglo-saxonnes et ajoutait l'Amérique du Sud aux races latines (pour Waldron ce sont des pays ibériques), on s'apercevrait facilement que la race slave accuse une vitalité des plus rassurantes et que la lutte pour l'hégémonie des races sera circonscrite entre elle et la race anglo-saxonne.

Viestnik Ievropy. — Mai, juin. — *Un voyage en Macédoine*, par P. Milionkoff, attire l'attention sur l'insurrection qui s'y prépare, l'insurrection souhaitée par le pays qui espère conquérir son indépendance grâce à l'intervention européenne, celle-ci ne devant pas manquer de lui porter secours contre les actes arbitraires de la Turquie. L'exemple de la Bulgarie encourage les Macédoniens :

« L'affranchissement des Bulgares est considéré ici tout autrement que chez nous. Nous entendons par là l'insurrection d'un peuple, puis une suite de tentatives infructueuses de la diplomatie européenne à décider les Turcs à faire des concessions volontaires, et enfin l'intervention armée des Russes qui forcèrent la Turquie à ces concessions. Pour le Bulgare (de même pour le Macédonien) cette histoire apparaît sous un jour différent, inconnu chez nous. Pour lui, c'est un long martyrologe des héros morts dans de vains efforts à exciter le peuple à défendre ses intérêts ; puis, une suite de réelles rébellions dont il exagère la portée parce qu'il sait ce qu'elles lui ont coûté ; enfin comme une sorte de *deus ex machina*, le secours russe inattendu et non sans danger, couronnant les efforts héroïques dont le résultat d'ailleurs pour lui ne supportait aucun doute. »

Le comte Tolstoï fils nous donne des pages palpitantes *sur la famine de 1891 et 1892*. On sent dans ces tristes souvenirs la pitié émue de l'auteur et son désir profond, généreux, d'intéresser les lecteurs à la grande cause de l'humanité.

Ceux qui s'intéressent à la vie de notre peuple ne peuvent pas rester indifférents à ses malheurs. Malheureusement les années de famine ne sont pas rares chez nous ; malheureusement aussi ce n'est peut-être pas la dernière année de famine que nous ayons vécu et ces notes pourront servir à l'avenir à ceux qui voudront venir en aide au peuple. Le secours privé, il me semble, sera pour nous encore longtemps indispensable et sera le principal gage de ce qu'un jour les calamités publiques cesseront. Etre attentif aux souffrances du peuple et y porter remède, ce n'est pas seulement être utile matériellement, c'est aussi relever l'esprit du peuple en lui montrant qu'on ne l'a ni abandonné ni oublié. D'autre part, cela nous lie avec le sol russe, cela nous dévoile la réalité et cela nous instruit. Rien dans la vie ne m'a enseigné tant de choses que mon séjour parmi les affamés. Depuis ce temps, pendant toute ma vie, je me souviendrai d'eux. Je sais ce que c'est que « les affamés », je le sais et je le sens bien. Il y a des gens qui pensent et disent que le secours privé démoralise le peuple et est partant superflu. J'aime mieux ne point répliquer à ces gens. Dans les notes, d'ailleurs, ils trouveront d'éloquentes répliques. »

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]

L'ANGLETERRE ET LE TRANSVAAL



Ulk (Berlin). — La rapacité anglaise devant la ruse des Boërs.



Silhouette (dessin de Bobb — Paris). — Au Transvaal.

Rule, Britannia, n'est qu'une blague .. Assez !
Car, si tu rencontrais, sur ta route dressés
Beaucoup d'obstacles du genre de cette pierre,
Ton char, Britannia, ne *rulerait* plus guère !



Judy (Londres). — Le *progrès* triomphant menace d'écraser le bœuf (Kruger) qui veut lui barrer le chemin.



Tribune (New-York). — Le Transvaal défend de laisser passer par son territoire la charrue de la justice et du progrès.

---

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.

L'AFFAIRE DREYFUS ET LE COMPLOT



Rire (dessin de C. Léandre — Paris). — Les conspirateurs procès de la Haute-Cour) : le Roy ; son ministre des Finances, J. Guérin ; son ministre de la Guerre, Déroulède ; et son ministre de l'Intérieur, *Saigneur*, de La Villette.



Mos Teaca (Bucarest). — Les deux côtés de la revision : grâce à elle, les mauvais généraux quitteront l'armée ; grâce à elle aussi, Zola a démasqué, devant les Français stupéfaits, l'ignominie de Drumont, Rochefort et tant d'autres prétendus patriotards.



Humoristische Blætter (Munich). — Loubet à la France : « Vois-tu, Marianne, après un pareil bain de boue, il te faudra entreprendre une cure sérieuse. »



Humoristicke Listy (Prague). — Malgré le jugement de Rennes, l'affaire Dreyfus ne cesse de présider aux destinées de la France.



Punch (Londres). — Le jugement de Rennes n'a fait que transformer la France en accusée devant l'Europe.



Floh (Vienne). — Le roi Milan à la Serbie : « Ne tremble pas, petite ; s'il t'arrivait malheur, il y aura mon fils pour le réparer. »

Le Directeur-Gérant : Jean FINOT

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.

REVUE
des
REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

La REVUE DES REVUES ne publie que de l'inédit

La REVUE DES REVUES ne publie que de l'inédit

SOMMAIRE-INDEX

Articles de fond :

En quelle année commencera le vingtième siècle? par CAMILLE FLAMMARION 113

Une œuvre internationale d'élévation humaine, par le prof. ENRICO FERRI, député au Parlement italien.......................... 120

Histoire et démographie :

La vérité sur la vie et la mort du prince Rodolphe de Habsbourg (**11 gravures**), par la princesse ODESCALCHI 131

Mouvement littéraire en France et à l'étranger :

Lettres inédites de George Sand (Autour de la fille de Mme George Sand), communiquées et commentées par GEORGES D'HEYLLI... 150

La littérature Néo-Hébraïque, par A. LUDVIPOL 163

Questions sociales et économiques :

La propriété industrielle (Réformes urgentes à apporter à la Législation Française sur les brevets), par A. LAVOIX, Ingénieur-Conseil. 177

Feuilleton de la « Revue des Revues » :

Trois contes : I. La ballade des Dames de Meuse. — II. Le bon Nuton. — III. Un Othello de dix ans, par J. DANTREVILLE 188

Sciences :

Les merveilles de l'air liquide. (Le nouveau traitement du cancer), par le Dr SICARD.............. 196

Revue Dramatique, par G. LEFÈVRE. 201

Analyse des « Revues » françaises, allemandes, d'art, espagnoles et portugaises, polonaises, sud-américaines........................ 204

Caricatures politiques (12 gravures)....................... 218

N° 20. — 15 Octobre. — IIIe série. **1899** Xe ANNÉE. — VOL. XXXI.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

Avis à nos Abonnés. — *Le premier numéro de la* **Grande Revue de l'Exposition** *paraîtra dans le courant du mois d'Octobre.*

A NOS LECTEURS

Comme tous les ans, vers la même époque, de nombreux correspondants, pour témoigner leur communion d'idées avec la Revue, *nous font parvenir leurs sympathies, critiques et désirs. Fidèles à leurs sentiments de bienveillance, ils tiennent à nous prouver que la* Revue *a le privilège d'être aimée non seulement de ses collaborateurs, mais aussi de ses lecteurs assidus et dévoués.*

Cependant, ces louanges, pour nous si précieuses, sont rarement accompagnées d'indications utiles pour notre développement futur. Or, nous ne saurions assez demander à nos correspondants de vouloir bien nous communiquer leurs observations critiques *sur le programme et le mode d'action de la* Revue. *Venues de pays et de groupements sociaux les plus variés, elles doivent, par la force même des choses, être souvent diamétralement opposées. N'importe! Dans ces conseils inspirés par l'intérêt supérieur de la* Revue, *nous nous efforçons toujours de puiser le moyen de donner satisfaction aux réclamations fondées et de réaliser les projets d'une utilité pratique.*

C'est ainsi qu'est née la Grande Revue de l'Exposition, *issue de deux courants d'opinions émanant de nos correspondants. Pour les uns, la* Revue *devait consacrer une place assez large à l'Exposition prochaine; pour les autres, elle devait lui être fermée, afin de ne pas diminuer ses autres rubriques. Nous avons voulu concilier ces deux avis contradictoires, et nous avons été amenés ainsi à créer un nouveau périodique et à le donner à titre de* prime gratuite *à tous nos abonnés.*

***

Une autre préoccupation se manifeste chez nos correspondants de cette fin d'année. Beaucoup d'entre eux estiment que la Revue *devrait encore étendre sa partie originale en sacrifiant au besoin « l'analyse des revues françaises et étrangères. » La plupart de nos abonnés anciens nous demandent, au contraire, de donner plus d'extension à cette rubrique qu'ils disent « unique » dans les revues du monde entier (les* Revues des Revues *étrangères ne contenant au plus que l'analyse des périodiques de deux ou trois pays) et de publier en outre, comme nous l'avons déjà fait, des résumés des meilleurs articles empruntés aux autres revues.*

Constatons avant tout que nous n'avons jamais eu l'intention de supprimer ni de restreindre les analyses des revues *qui, dans nos deux numéros du mois, offrent actuellement, grâce au petit texte et à l'importance accordée à cette rubrique, deux fois plus de matières que le fascicule mensuel de nos années de début.*

Voulant satisfaire en outre nos anciens abonnés, qui nous sont naturellement les plus chers, nous reprendrons la rubrique des résumés d'articles. Mais au lieu de prélever les pages qui leur seront consacrées sur notre format actuel, nous étudierons un NOUVEL AGRANDISSEMENT *de la* Revue, *au cours de l'année 1900, et cela, sans* AUCUNE AUGMENTATION DE PRIX. *Cette solution sera, espérons-le, appréciée par* tous nos lecteurs.

***

N. B. — Nous remercions sincèrement nos nombreux correspondants habituels et engageons vivement tous nos lecteurs à nous envoyer leurs observations et leurs idées d'améliorations de la Revue. *De ce concours de bonnes volontés il ne peut que résulter un accord de plus en plus intime entre la rédaction de la* Revue *et ses bienveillants lecteurs et amis.*

EN QUELLE ANNÉE COMMENCERA LE VINGTIÈME SIÈCLE?

I

Tous les cent ans, vers la fin de chaque siècle, la même question de la date du changement de siècle revient en discussion. J'ai sous les yeux des documents de 1799, 1699, 1599, qui posent, tournent et retournent le problème, et dans cent ans, en l'an de grâce 1999 (qui sera par parenthèse favorisé d'une très belle éclipse de soleil totale pour Paris même le 11 août à 10 heures 28 minutes du matin) nos arrière-neveux reposeront la même question dans les journaux « fin de siècle » de l'époque. Et il y aura encore des esprits distingués qui renouvelleront une confusion séculaire. Le progrès est lent dans la race humaine!

Il y a cent ans, les discussions ont été très vives et se sont reflétées jusque sur le théâtre. On jouait notamment en 1800, sur un petit théâtre du boulevard du Temple, une pièce intitulée « *En quel siècle vivons-nous, bon Dieu!* » qui n'a pas été sans succès, et dont le titre au moins serait encore d'actualité l'année prochaine. En quel temps vivons-nous? Ce n'est pas, assurément, au temps de l'âge de raison.

Les discussions du siècle dernier n'ont d'ailleurs pas convaincu tout le monde. Ainsi, par exemple, Victor Hugo est né le 26 février 1802. A cette date, le siècle avait treize mois vingt cinq jours et quelques heures. Je ne crois pas qu'on dise jamais d'un enfant de cet âge qu'il a deux ans. Cependant, l'immortel poète parlant de sa naissance à Besançon a écrit, comme tout le monde le sait :

Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà par maint endroit
Le front de l'Empereur brisait le masque étroit.

Malgré ce qu'on appelle la licence poétique, Victor Hugo

n'aurait pas écrit cette phrase s'il n'avait pensé que le dix-neuvième siècle eut commencé en 1800. Les poètes comptent peut-être autrement que les astronomes. M. de Hérédia, de l'Académie française, n'a-t-il pas dit récemment (octobre 1896) dans un salut à l'Empereur Nicolas, à propos du pont Alexandre III, qui doit être inauguré à l'Exposition de 1900 :

Et quand l'*aube du siècle* à venir aura lui,
Paris, en un transport universel de joie,
Ouvrira fièrement la triomphale voie
Au couple triomphal qu'il acclame aujourd'hui.

Francisque Sarcey appelait également l'année 1900 l'*aube* du siècle.

Eh bien, non, l'aube du vingtième siècle n'aura pas encore lui en 1900, quoique nous entendions d'ailleurs à chaque instant parler de l'Exposition de 1900 comme de l'inauguration du vingtième siècle? C'est la fin, le crépuscule du dix-neuvième siècle qu'il faut dire, et non pas le commencement ou l'aube du vingtième. C'est la veille du siècle de demain. L'aurore ne commence qu'après minuit.

J'ai sous les yeux plusieurs ouvrages de l'an 1699 :

1° Dissertation sur le commencement du siècle prochain, savoir laquelle des deux années 1700 ou 1701 est la première du siècle.

2° Lettre critique à l'auteur de la dissertation.

3° Nouvelle dissertation sur le siècle prochain, où l'on fait voir que l'année 1700 est la première du siècle.

4° La querelle des auteurs sur le commencement du siècle prochain.

5° La question décidée sur le sujet de la fin du siècle.

Ces cinq petits livres ont été imprimés à Paris en l'an 1699. Ce sont des discussions à n'en plus finir, des arguments tirés de la Bible, des pères de l'Eglise, du dogme chrétien, du déluge de Noé, de l'institution des jubilés par les papes, et d'interminables bavardages d'avocats qui finissent par embrouiller tellement la question qu'on n'y voit plus goutte, malgré les distinctions subtiles qui y sont faites entre les nombres ordinaux et les nombres cardinaux. Les auteurs se sont même donné la peine d'y intercaler des figures géométriques pour montrer comment les années doivent être séparées et comptées !

Nous rencontrons des dissertations du même genre en l'an 1599, et même le pape, qui s'y trouve associé, ne tranche pas

la question et en laisse le soin aux astronomes, lesquels, d'ailleurs, n'ont jamais varié, pas plus que l'arithmétique.

Cette éternelle question est pourtant assez simple.

Une dizaine se compose de dix unités. Le nombre 10 fait partie de la dizaine.

Une centaine se compose de cent unités. Le nombre 100 fait partie de la centaine.

Or il n'y a pas eu d'an 0 dans l'ère chrétienne. L'an premier de cette ère, c'est l'an 1.

Lorsque Jésus-Christ vint au monde, personne ne s'est douté de l'importance de sa venue ni de la place que la religion qu'il allait fonder prendrait dans l'histoire politique des nations. L'année de sa naissance passa inaperçue des Romains comme des Juifs, et même le premier siècle du christianisme, et le second, et le troisième, et le quatrième et le cinquième, ne prirent pas place au calendrier. Ce n'est qu'en l'an 532 qu'une ère chrétienne fut proposée par un moine de l'église romaine, né en Scythie, nommé Denys, et que sa petite taille avait fait surnommé Denys le Petit, *Dyonisius exiguus*.

C'est lui qui a constitué l'ère chrétienne, au sixième siècle seulement comme on voit. Il supposa que Jésus était né le 25 décembre de l'an de Rome 753. L'année 754 de la fondation de Rome devint la première de l'ère chrétienne. Cette première année, même dans les idées de Denys, n'était donc pas celle de la naissance de Jésus : son commencement était postérieur de sept jours à cette naissance.

Dans cette recherche de confrontation historique, le moine Denys commit une erreur de quatre ans, facile à constater, la date de la mort d'Hérode étant exactement connue. Le Christ est né en l'an 749 de Rome et non en l'an 753 et est mort à 36 ans et non à 33. Toute l'ère chrétienne est de quatre ans trop jeune. Mais il serait assurément incommode de la changer.

Quoique cette erreur de confrontation soit connue depuis plusieurs siècles (on en parle déjà dans les dissertations citées plus haut) on a consacré l'ère chrétienne telle qu'elle a été proposée par Denys le Petit. Il suffit de s'entendre. C'est là, évidemment, une affaire de convention. Mais quelle que soit la date adoptée pour le commencement de l'ère chrétienne, il n'y a pas eu d'an 0. Donc. l'an premier est bien l'an 1 et l'an dixième est bien l'an 10, et la centième année du premier siècle est bien l'an 100.

Le problème ainsi posé ne peut pas laisser l'ombre d'un

doute dans l'esprit du lecteur. Il n'y a rien de plus simple au monde.

Lorsque la Révolution française créa un calendrier nouveau, elle agit de la même façon, n'imagina pas d'an 0, et appela sa première année l'an 1.

Ce qui paraît tromper certains esprits — probablement superficiels, au moins en ce qui concerne la chronologie — c'est le changement des deux premiers chiffres, des chiffres séculaires, des nombres 1799 à 1800, 1899 à 1900, etc. On passe, en ces millésimes 99, de 17 à 18, de 18 à 19. C'est vrai. Mais il n'y a pas là d'autre différence que celle qui nous fait passer du nombre 9 au nombre 10, du nombre 99 au nombre 100, c'est-à-dire au complément de la dizaine et de la centaine dans le système décimal. Une dizaine va de 1 à 10, une centaine de 1 à 100.

On a bien aussi varié dans la date du commencement de l'année : on a placé le commencement tantôt au 1[er] janvier, tantôt au 25 décembre, ce qui était chrétiennement plus logique, car la circoncision n'est évidemment qu'un incident, tantôt à la conception de Jésus ou annonciation de l'ange, fixée par l'église à neuf mois de distance, au 25 mars; tantôt à Pâques, la fête de la résurrection et du printemps. On a, d'autre part, raccourci l'année de dix jours en l'an 1582, pour mettre d'accord le calendrier avec l'astronomie. Mais tout cela n'empêche pas que le dernier jour de l'année 1900 ne soit le dernier du XIX[e] siècle et que le 1[er] janvier 1901 ne soit le premier jour du XX[e] siècle.

C'est donc le 31 décembre 1900, à minuit précis, que le siècle se décrochera et tombera à son tour dans l'abîme du passé pour faire place au siècle nouveau.

II

A minuit, disons-nous, mais de quel méridien? Sera-ce à minuit de Paris, de Londres, de Rome ou de Jérusalem ?

— A minuit de chaque pays.

— Bien. Mais au moment précis où il sera minuit à Paris, du 31 décembre 1900, il sera déjà une heure du matin à Vienne, du 1[er] janvier 1901. Les Autrichiens arriveront donc au XX[e] siècle avant les Français ?

Assurément.

Quel est le pays qui verra le premier l'aurore du XXe siècle ?

Ici se pose une question également fort intéressante :

Où le jour change-t-il de nom ?

Si nous calculons l'heure en allant vers l'Est, nous trouvons que lorsqu'il est minuit à Paris, minuit, je suppose, du dimanche au lundi, il est alors à Vienne 1 heure du matin du lundi ; à Sébastopol, 2 heures du même jour ; à Astrakan, 3 heures ; à Boukhara, 4 heures ; à Saïgon, 7 heures ; à Yokohama, 9 heures ; à l'île des Pins, 11 heures, et à l'île Futuna, midi, toujours du lundi.

Si, d'autre part, nous calculons en allant vers l'Ouest, nous trouvons qu'il est alors 10 heures du soir aux îles Açores, 10 heures du soir du dimanche ; 8 heures à Buenos-Ayres ; 7 heures à New-York ; 6 heures à la Nouvelle-Orléans ; 5 heures un quart à Mexico ; 3 heures 41 à San-Francisco ; 1 heure de l'après-midi vers les îles Aléoutiennes, et au-delà, à l'île Futuna, midi du dimanche.

Comment cela peut-il se faire ? Peut-on être en même temps, en un lieu quelconque du globe, à deux jours différents, dimanche et lundi ?

Evidemment non. Alors il y a donc une ligne de démarcation où l'on passe du dimanche au lundi ; lundi à gauche et dimanche à droite de cette même ligne ? Où est cette ligne et qui l'a tracée ?

Si une telle ligne traversait Paris, ce serait effectivement fort embarrassant. Voyez-vous que l'on soit au 14 juillet pour le côté impair de l'avenue de l'Opéra et l'ouest de la capitale, et au 13 juillet pour le côté pair et à l'est ! Que l'on soit au 1er janvier à gauche et au 31 décembre à droite !

Remarquons d'abord que, dans les temps anciens, antérieurement à l'unification moderne du globe, chaque pays comptait les heures et les jours à sa guise et avait son calendrier spécial. On n'avait pas à s'entendre, puisqu'on ne se connaissait pas. Les peuplades de l'Amérique comptaient le temps à leur façon. Les Chinois pensaient et agissaient autrement. Les Européens n'éprouvaient même pas le besoin de s'entendre entre eux.

Lorsqu'on eut fait le tour du monde, lorsque les Européens mirent en communication toutes les parties du monde les unes avec les autres, un besoin d'uniformité s'imposa et une ligne de frontières de date ne tarda pas à en résulter. Les Portugais et les Hollandais firent le tour de la planète de l'Ouest à l'Est, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Les Espagnols, au contraire, de l'Est à l'Ouest, par le détroit de Magellan. Chaque

nation gardant sa manière de compter à bord de ses navires, il en résulta qu'au méridien antipode les habitants de l'île Formose, jadis colonie hollandaise, ont reçu Lundi au moment où les Mariannes, découvertes par les Espagnols, recevaient Dimanche.

Reprenons donc notre raisonnement du 31 décembre 1900 relatif au changement de siècle.

En même temps que les horloges de Paris marqueront minuit du 31 décembre 1900, celles de l'Europe centrale seront en avance d'une heure et déjà au xxe siècle, il sera alors 2 heures du matin à l'Isthme de Suez, 3 heures à Téhéran et à Tananarive, 4 heures à Boukhara et Tobolsk, 5 heures à Madras et à Colombo, 6 heures à Mandalay et à Calcutta, 7 heures à Saïgon et à Hanoï, 8 heures à Shang-Haï et à Séoul, 9 heures à Yeddo, 10 heures à Brisbane, 11 heures à Nouméa, midi à l'île Chatham, midi du 1er janvier 1901.

D'autre part, lorsqu'il sera minuit à Paris, minuit du 31 décembre 1900, il ne sera encore que 11 heures un quart à Lisbonne, que 10 heures 45 à Saint-Louis du Sénégal, que 7 heures à New York, 6 heures à Chicago (six heures du soir du 31 décembre), 3 heures à Mexico, 4 heures à San Francisco, 3 heures dans l'île du Prince de Galles, 2 heures dans l'Alaska. 1 heures à Honolulu, midi à l'île Chatham.

Cette île Chatham est, comme chacune sait, voisine de nos antipodes. Sur ce même méridien, diamétralement opposé à celui de Paris, on remarque aussi quelques autres îles, l'île de Kermarec, les îles Viti, l'île Wallis, l'île Barbery, l'île Midway, l'île Kanaga, dans les Aléoutiennes. Sur ce méridien, situé juste à douze heures de distance de nous, il est midi quand il est minuit à Paris, midi *du lendemain ou de la veille*. C'est là que les marins suppriment ou ajoutent un jour lorsqu'ils font le tour du monde, et qu'ils reçoivent un jour de paye en plus ou en moins.

En pratique, la ligne de démarcation ne suit ni le 180e méridien de Paris, ni celui de Greenwich, ni aucun autre : elle est fortement contournée, passant à l'est du Kamtchatka et à l'ouest des îles Carolines, pour revenir à l'est de la Nouvelle-Zélande et de l'île Chatham.

Après nous être demandé, *quand* commencera le xxe siècle, nous pouvons donc nous demander aussi *où* il commencera.

Les habitants de la terre qui pourront les premiers saluer le vingtième siècle seront, du nord au sud, les Russes du Kamtchatka, les Japonais de l'île de Yeso et de Tokio, les Espagnols

et les Américains des Philippines, les insulaires de la Nouvelle-Guinée, des îles Salomon, des Nouvelles-Hébrides, les Français de la Nouvelle-Calédonie et les Anglais de la Nouvelle-Zélande et de l'île Chatham. C'est cette dernière île qui entrera la première dans le nouveau siècle. Sa longitude est de 180°58' à l'est de Paris, c'est-à-dire de 12 heures 4 minutes en avance sur nous. Lorsque l'horloge de l'Observatoire de Paris sonnera minuit le 31 décembre 1900, il y aura déjà 12 heures 4 minutes que le 1ᵉʳ janvier 1901 règnera sur ce point perdu dans l'Océan, c'est-à-dire qu'il sera là midi 4 minutes du premier jour du vingtième siècle.

Ce sera le dernier siècle pour ces insulaires de la petite île Chatham. Il y a cent ans, ils étaient encore deux mille. On en comptait 1,500 vers 1830. Leurs voisins les Maoris de la Nouvelle-Zélande vinrent les visiter en 1835, les trouvèrent doux, heureux et gras, et les mangèrent, après leur avoir fait construire par eux-mêmes les fours destinés à les cuire et leur avoir fait transporter le bois convenable pour mener à bien la cuisson. On les fit rôtir, on s'en régala et l'on en prépara des viandes de conserves. Vers 1870, il en restait encore deux cents, et peut-être en reste-t-il encore une cinquantaine aujourd'hui. C'est, en petit, l'histoire habituelle, ancienne et contemporaine, de notre charmante race humaine.

Le vingtième siècle commencera donc le 1ᵉʳ janvier 1901, à l'origine des heures pour chaque pays, c'est-à-dire à minuit du 31 décembre au 1ᵉʳ janvier. Les Asiatiques entreront avant les Européens dans ce nouveau siècle et les Européens avant les Américains. On prétend qu'on peut tout faire avec de l'or. Non. Les milliards des Américains ne pourraient pas faire que Madrid ne soit en avance de cinq heures sur Washington et que l'Espagne n'entre au vingtième siècle avant les États-Unis. Souhaitons que cette ère nouvelle amène la suppression des guerres internationales et un avancement moral dans le progrès de l'humanité!

CAMILLE FLAMMARION.

UNE ŒUVRE INTERNATIONALE D'ÉLÉVATION HUMAINE

Le 23 Octobre prochain va s'ouvrir à Bruxelles la sixième séance de rentrée de l'Université Nouvelle de Bruxelles : des discours y seront prononcés par le recteur, M. De Greef, l'illustre sociologue, et par les sénateurs MM. Paul Janson et Edmond Picard, l'un radical, l'autre socialiste, tous deux avocats célèbres du barreau belge. Le dernier est également fort connu par ses ouvrages sur la science du droit, rajeunie et vivifiée par les inductions du positivisme contemporain.

Cet événement mérite d'être signalé aux lecteurs des deux mondes qui suivent avec tant de sympathie les articles de la *Revue des Revues*. Il s'élève, en effet, bien au-dessus et bien au-delà de la vie universitaire nationale, jusqu'à devenir un des épisodes les plus attrayants de cet effort général d'élévation humaine qui vient redonner la fièvre de l'idéal aux générations contemporaines, après la nuit blanche du scepticisme utilitaire qui a succédé aux glorieuses épopées de la Révolution bourgeoise.

*
* *

L'article 17 de la Constitution belge du 7 février 1831, en consacrant ouvertement le respect de la liberté de pensée — qui fut l'âme de l'émancipation du Tiers-Etat contre le dogmatisme féodal —, proclame que « l'enseignement est libre ». Il en résulte qu'en Belgique, à côté de deux Universités de l'Etat, dont le siège est à Liège et à Gand, tout le monde peut fonder des établissements d'enseignement, même supérieur, dont les diplômes auront la même valeur légale que ceux des établissements de l'Etat, pourvu qu'on y suive jusqu'au bout le programme d'études établi par la loi universitaire. C'est ainsi qu'il existe à Louvain une Université catholique où le darwinisme est expliqué d'accord avec la théologie et où mon excellent ami, l'abbé De Baets, soutient les données de l'anthropologie criminelle en harmonie avec... le libre arbitre. C'est aussi dans ce même ordre d'idées qu'afin d'assurer au parti libéral l'éducation universitaire de la jeunesse, un libéral bruxellois, Théodore Verhaegen, prit en 1834, peu après la proclamation de l'indépendance, l'initiative de fonder une Université libre dans la capitale même de la Belgique. Bruxelles, qui ne possédait pas encore d'établissement d'enseignement supérieur avant cette date, devait ainsi pouvoir faire concurrence à la propagande de l'Université de Louvain.

L'Université libre surgit et se développa, jusqu'à atteindre le nombre de 80 professeurs et de 1.300 étudiants, de plus une fortune considérable, un subside communal annuel de 100.000 francs, la libre disposition de plusieurs locaux appartenant à la Ville de Bruxelles, et un riche outillage de laboratoires scientifiques.

Mais, en même temps que l'argent affluait dans l'organisme de

l'Université libre, l'âme de libre pensée et d'esprit novateur allait s'affaiblissant, si bien que quelques professeurs et plusieurs étudiants étaient devenus, cinquante ans après la fondation, des esprits cléricaux à peine moins avérés que ceux de Louvain. L'Université comptait en outre deux célèbres positivistes : MM. Hector Denis et Guillaume De Greef ; mais ce fut précisément leur présence dans le corps enseignant qui détermina le conflit d'où est sortie, en 1894 — cette fois encore au nom de la liberté de pensée et de l'esprit novateur —, l'Université Nouvelle.

Et, les épisodes de l'histoire n'étant que les symptômes et les symboles de l'évolution sociale déterminés par des causes générales d'ordre économique, politique et moral, ce rétrécissement psychologique de la première « Université libre » et son remplacement par l' « Université Nouvelle » ne sont, en somme, que les résultantes des grands courants historiques de la seconde moitié du XIXe siècle.

Nous savons, d'une part, que les étapes diverses de toute évolution sociale ont pour origine un besoin collectif, variable suivant les conditions du milieu territorial, ethnique et social. Tout besoin devient un intérêt, puis se hausse aux altitudes de l'idée, pour constituer une doctrine théorique, une règle de conduite ou un droit; et tout droit, par son exercice quotidien, tombe fatalement dans les exagérations de l'abus en dégénérant en privilège. Il en résulte que l'idée ou l'institution qui, hier, était révolutionnaire, est devenue aujourd'hui conservatrice, et réagira demain contre les idées et les institutions nouvelles que les nouveaux besoins matériels et moraux poussent obstinément à la rive, comme les vagues de l'Océan.

D'autre part, la seconde moitié du XIXe siècle a contemplé le spectacle grandiose de la Science se démocratisant sans cesse davantage et rencontrant un autre courant humain, venu des profondeurs à la lumière, poussé et canalisé par le merveilleux développement de l'industrie moderne : le monde des travailleurs. Cela s'est manifesté surtout en Belgique où, en 1894, une révolution pacifique, née de la réforme électorale, amena à la vie politique les couches profondes du peuple, « avec des besoins, des aspirations et des idées plus généreux et plus larges que ceux des anciennes classes dirigeantes ».

L'ancien professeur de psychologie, M. Tiberghien, qui considérait encore en 1894 les théories de Krause comme le dernier mot de la philosophie, s'efforça, avec l'aide du Conseil d'administration de l'Université libre, de se façonner un successeur à son image. Mais, une première fois, l'élève prédestiné à qui il réservait sa succession, parti pour l'Allemagne krausien convaincu, en revint « tout infesté de positivisme et de psycho-physiologie expérimentale », si bien qu'on dut renoncer à lui. Cette décision provoqua, lors d'une séance solennelle de rentrée, une manifestation bruyante de la part des étudiants, désireux de respirer un peu d'air libre ; et cette manifestation fit bientôt place à une formidable explosion d'indignation, en pré-

sence de l'escouade de policiers qui avaient été ce jour-là placés, en prévision de tout événement, derrière l'estrade où siégeaient les autorités universitaires.

Momentanément apaisé par la démission du recteur, le conflit éclata de nouveau peu de temps après, toujours à l'occasion du cours de psychologie. Un autre candidat à la succession du professeur Tiberghien, redoutant le sort du premier, crut devoir exagérer son zéle orthodoxe, en se livrant, dans sa thèse d'agrégation, à de violentes attaques contre les professeurs positivistes de la même Université, MM. Denis et De Greef.

M. De Greef, disait-il, déteste la métaphysique autant que j'en suis épris; il brûle ce que j'adore. Je voudrais bien brûler ce qu'adore M. De Greef, et *si l'on pouvait détruire les idées en détruisant les livres*, *je ferais volontiers*, *de toute la bibliothèque positive*, *un superbe auto-da-fé.*

La salle était pleine d'étudiants qui protestèrent; mais le candidat n'en fut pas moins nommé agrégé dans une Université que Verhaegen avait fondée au nom de la pensée libre; on jugea cependant plus prudent de ne point lui confier de cours, en prévision des orages que ses leçons ne manqueraient pas de soulever. Mais, quelques semaines plus tard, le coup de foudre allait éclater.

Sur la proposition du recteur Denis, le Conseil d'administration avait décidé d'ouvrir une chaire de géographie pour Elisée Reclus. Mais à mesure que s'approchait le jour où cette noble et courageuse idée allait être réalisée, le jour où allait être inauguré ce cours — dans lequel M. Elisée Reclus arrive à vivifier et à dramatiser la géographie par l'histoire de la fourmilière humaine et par l'affirmation de l'idéal le plus élevé, — l'esprit misonéiste et routinier de l'ancienne Université se révolta, si bien que, prenant pour prétexte les attentats anarchistes de Paris en 1894, le Conseil d'administration de l'Université libre décida d'ajourner l'ouverture du cours de M. Elisée Reclus, un anarchiste, lui aussi, quoique fort éloigné de tout excès de violence fanatique.

Ce fut une explosion d'indignation parmi les intellectuels belges, qui voyaient, dans cet acte d'intolérance impénitente, sombrer l'esprit de liberté et d'hospitalité internationale qui fait la gloire de leur pays, placé au confluent des grandes civilisations occidentales, anglo-saxonne, allemande et française. De bruyantes démonstrations sortirent de cette offense faite à la liberté de la science en la personne de l'un de ses fils les plus glorieux, d'un homme qui, condamné à la déportation après la Commune de Paris, avait obtenu la commutation de sa peine sur l'initiative de Darwin, agissant au nom de la Science internationale.

Les couloirs de l'Université et les cours des professeurs soupçonnés d'avoir appuyé la mesure réactionnaire furent le théâtre des protestations les plus ardentes. Mais l'émotion continua, entretenue par la violence des réunions et des périodiques et l'on dut fermer l'Université. Dans l'entretemps, le nouveau recteur, substituant la tactique

des négociations à celle des injonctions autoritaires, et profitant aussi de l'époque des examens qui approchait et préoccupait vivement les familles, mit en avant l'idée de l'amnistie et rouvrit les portes de l'Université.

* * *

Pourtant, la conciliation ne pouvait être que transitoire et superficielle. Désormais, l'organisme tout entier de l'Université était devenu incompatible avec la hardiesse de l'esprit scientifique dont les étudiants se montrent de plus en plus animés, secoués qu'ils sont par la conscience des besoins nouveaux des couches sociales qui vont sans cesse s'élevant vers la Science, devenue accessible à tous, par les conquêtes et les résultats de la méthode expérimentale.

Ce fut, en effet, des manifestations faites en faveur de la pensée libre sur le nom d'Elisée Reclus que naquit l'idée de fonder une Université Nouvelle, dont l'alliance de la science et de la vie — marque caractéristique de la fin de ce siècle — serait l'âme régénératrice et féconde.

Le 12 mars 1894, dans une assemblée plénière tenue à Bruxelles, un comité fut nommé, qui exposa d'une façon lumineuse, dans un appel au public, les raisons et l'esprit de la nouvelle Université.

L'Université libre, y était-il dit, n'a plus l'esprit de large indépendance et de haute humanité qui avait été la raison de sa fondation. Elle a passé peu à peu à l'état de simple établissement d'instruction, timoré et neutre. Elle représente des intérêts plutôt que des idées. Elle ne vise plus à l'éducation morale de la jeunesse qui la fréquente. *Elle enseigne les sciences sans les rattacher aux grands devoirs sociaux*. Si elle forme encore des avocats, des médecins, des professeurs, elle ne forme plus des hommes et des caractères.

C'est à cela qu'il importe de mettre un terme. Il ne faut pas que l'élite de la jeunesse libérale belge reste livrée à un enseignement *qui n'élève pas les âmes* et ne lui montre pas qu'il y a autre chose dans la vie que le succès personnel, les biens matériels, les situations avantageuses, les relations fructueuses. Ce n'est pas au moment où, de toutes parts, les idées de justice et de sacrifice s'affirment avec une énergie et un dévouement incomparables, que nos enfants peuvent être laissés sans un autre idéal d'éducation supérieure.

L'heure est venue de tenter à nouveau ce que Théodore Verhaegen a tenté il y a soixante ans, ce qu'il espérait voir réussir, non pas simplement en prospérité matérielle, ce qui est secondaire, mais en dignité et en prospérité morales, ce qui est l'essentiel.

Cet appel, qui posait le principe, toujours d'actualité si poignante en notre temps, d'une éducation plus en harmonie avec les nécessités matérielles et morales de la vie sociale contemporaine, était signé par MM. Paul Janson, De Greef, Picard, Des Cressonnières, Lambotte et De Jongh, secrétaire.

Un appendice contenait en outre une notice historique sur la tentative de Verhaegen et sur les hostilités et les oppositions qu'il avait rencontrées au début, avant le succès de son œuvre. L'Université Nou-

velle débuta avec une souscription totale de 45.000 francs et deux Facultés furent ouvertes : celle de Philosophie et Lettres avec 12 étudiants, celle de Droit avec 17.

Toute institution, comme tout organisme, doit passer par les mêmes étapes, depuis la formation embryonnaire jusqu'au complet développement, à travers toutes les difficultés du misonéisme. L'assimilation fut si parfaite, entre l'initiative de Théodore Verhaegen, en 1834, et l'Université Nouvelle, en 1894, que les signataires de cet appel au public avaient prévu jusqu'aux oppositions du misonéisme officiel qui viennent précisément de faire passer leur œuvre par un moment de crise.

En effet, l'historien de l'Université libre (1) rappelle que « dans les régions officielles, il semblait qu'on eût pris à tâche de susciter à l'Université mille obstacles, afin de décourager les efforts des fondateurs, et les journaux s'étaient donné pour mission d'effrayer les familles ».

Or, le comité de l'Université Nouvelle faisait, dès mars 1894, suivre cette notice historique de la prophétie suivante : « C'est ce qui nous arrivera, certes, à nous aussi ». Et, l'histoire tendant toujours à répéter ses étapes, la prophétie ne s'est que trop réalisée.

*
* *

Dès le mois d'octobre 1894, l'Université Nouvelle commença à fonctionner, avec la Faculté de Droit et celle de Philosophie et Lettres, de plus un Institut international des hautes études, dont je parlerai plus tard. En 1895-96, on y ajouta la Faculté des Sciences, la Faculté de Médecine, un Institut des Fermentations et une Bibliothèque. En 1896-97, ce fut un Institut d'hygiène, avec un musée et des laboratoires spéciaux, notamment un laboratoire radiographique, le tout placé sous la direction de M. le docteur Bonmariage, puis un Institut d'histoire naturelle des sciences, des arts et des métiers, sous la présidence d'honneur de M. Wechniakoff; en 1897-98, on ouvrit encore un Institut industriel, et on adjoignit à l'Institut d'hygiène un laboratoire spécialement destiné aux analyses des denrées alimentaires.

De soixante qu'ils étaient à l'origine, les professeurs sont aujourd'hui cent trente-neuf. Le chiffre des étudiants s'est élevé de 23 pour la première année, à 134 pour 1895-96; 170 pour 1896-97 et 219 pour 1897-98. Bien que les professeurs, animés d'un rare esprit de sacrifice, aient tenu à enseigner gratuitement, l'Université Nouvelle, se servant du produit des inscriptions de ses étudiants (150 francs par an) et de donations, provenant en grande partie du corps professoral, de quelques amis dévoués et des subsides des communes, a dépensé, pendant cette période de temps, 320.360 francs pour ses frais généraux et 50.000 francs pour ses laboratoires. C'est dire quel dévelop-

(1) VANDERKINDERE, *L'Université de Bruxelles*, 1884, p. 30.

pement progressif a pris le nouvel organisme scientifique, dont un ministre, M. de Burlet, généreux partisan de la liberté de l'enseignement, fit d'ailleurs reconnaître par l'Etat la valeur légale, en lui accordant des jurys mixtes, composés par moitié de professeurs de l'Etat et de professeurs de l'Université Nouvelle. Les élèves ont réussi à passer leurs examens dans des proportions remarquables : 33 sur 39 pour le Droit et la Philosophie de 1895 à 1897, et 9 sur 11 pour la Médecine en 1897.

Mais précisément en raison de ces succès, qui venaient démentir les prophéties de mauvais augure et les railleries par lesquelles la fondation de l'Université Nouvelle avait été saluée, la presse orthodoxe et les personnages officiels commencèrent bientôt à contester la valeur légale de ses diplômes et même, en 1899, la légitimité de la concession des jurys mixtes d'examens.

Déjà, à la séance de rentrée du 17 octobre 1898, le recteur, M. de Greef, dans un discours très énergique, dénonçait au tribunal de l'opinion publique l'obstruction tentée contre l'Université Nouvelle, mais en affirmant l'immuable volonté de poursuivre quand même l'œuvre commencée, avec le concours des amis de la pensée libre et du progrès scientifique.

Les difficultés de tout genre, hostilités violentes ou perfidies sourdes, que nous avons rencontrées sur notre route, loin de nous décourager, ont été d'heureux stimulants; ces obstacles sont précisément notre raison d'être. Nés de la lutte et pour la lutte, nous sommes cuirassés et armés contre toutes les injustices. Nous irons jusqu'au bout dans l'accomplissement des devoirs que nous nous sommes volontairement imposés. Il convient d'ajouter cependant, maintenant, que les difficultés inévitables dont nous sommes entourés, imposent aussi à la partie du public qui, jusqu'ici, nous a été si sympathique, des devoirs corrélatifs, des parts de responsabilité et une solidarité active sur lesquels nous avons le droit de compter, au même titre qu'il a le droit d'exiger de nous le dévouement le plus absolu.

Et nous réclamons le même appui du public, non seulement belge, mais international. En effet, l'Université Nouvelle n'est pas seulement une école nationale d'enseignement supérieur. Elle est à la fois libre et internationale. Libre, car toutes les doctrines, toutes les idées peuvent y être scientifiquement exposées sans aucune considération d'opportunité : la vérité est toujours opportune, même réduite à sa recherche. Internationale, notre Université l'est incontestablement. Elle l'est, non seulement par son titre même, mais surtout par le réconfortant concours des nombreux savants qui, depuis sa fondation, ont afflué vers le foyer lumineux constitué par notre Institut des Hautes Études. Notre œuvre est cosmopolite : la science ne connait pas de frontières. C'est elle qui prépare la nouvelle catholicité, réellement universelle, dont le centre est partout et les limites nulle part.

***

Dès qu'a cessé d'être reconnue la valeur légale des diplômes de l'Université Nouvelle, celle-ci a dû se transformer. Son programme des cours, publié en août 1899, va nous faire saisir le caractère toujours plus élevé et international qu'elle a pris (1).

(1) *Université Nouvelle* de Bruxelles. — École libre et internationale d'enseigne-

L'Université Nouvelle, y est-il dit, accentue son caractère scientifique et social, éducateur et moral, en s'affranchissant des programmes officiels, dont la vétuste division en Facultés est, depuis longtemps, condamnée par la méthodologie et la pédagogie positives. Ainsi elle concourra davantage, dans la mesure des forces de son corps professoral et de l'appui du public, à l'élaboration de la science contemporaine.

En effet, les anciennes Facultés professionnelles de Droit, Philosophie et Lettres, Sciences et Médecine, se trouvent aujourd'hui remplacées par les organismes suivants :

Un Institut des Hautes Etudes (Faculté des Sciences Sociales); une Faculté de Droit; un Institut industriel; un Institut géographique; un Institut d'hygiène; un Institut des fermentations; un Institut d'Histoire naturelle des Sciences, Arts et Métiers. Il faut ajouter à cela l'œuvre de l'Extension universitaire, indépendante et autonome, destinée à répandre sous une forme plus populaire et plus accessible au grand public, principalement en province, les conquêtes de l'art et de la science. Ces instituts ont leur siège à Bruxelles : 21, rue des Minimes; 28, rue de Ruysbroeck, et 35, rue Ernest-Allard.

Mais, au lieu de donner, sur chacune des branches enseignées, des renseignements détaillés que les intéressés pourront aisément se procurer ailleurs, je crois bon d'exposer les principes dirigeants qui constituent l'orientation générale de l'Université Nouvelle et plus particulièrement de chaque Institut, pour montrer que nous sommes en présence, non pas d'une simple école d'enseignement supérieur, à l'esprit routinier et conformiste, mais bien d'une œuvre d'élévation humaine, soit que nous envisagions le rôle des initiatives privées qui l'ont fondée et la font subsister, soit que nous ayons en vue les résultats obtenus par ceux qui bénéficient de son activité scientifique et morale.

L'esprit de solidarité et de sacrifice a été la force initiale de la nouvelle institution. Le corps professoral, dont plusieurs membres ont abandonné sans regret les fructueux honoraires de l'ancienne Université, a le premier donné l'exemple, car tous les cours sont professés gratuitement et les professeurs y ajoutent encore des souscriptions en argent et des dons d'instruments pour les laboratoires. Le Dr Bonmariage a même pris à sa charge l'outillage d'un Institut entier, en installant à ses frais le musée et les laboratoires d'hygiène et de radiographie. N'est-ce pas là un exemple de dévouement à la science et à l'humanité, dont la valeur morale ne peut qu'assurer toutes les sympathies à une institution si noble et si altruiste? Joignez à cela un esprit d'égalité aussi simple et aussi spontané, qu'il est admirable et suggestif.

On a été jusqu'à proscrire les anciennes formes bureaucratiques des délibérations prises à la majorité des voix et imposées à la minorité. Le Comité central administratif nomme son recteur et, chaque

ment supérieur. Programme des cours de la VIe année universitaire. Bruxelles, 1899, chez le sécrétaire général, 21, rue des Minimes.

fois qu'une question d'ordre économique, scientifique ou moral se présente, il laisse, après échange de vues, à son secrétaire-général, qui est, depuis la fondation, M. De Jongh, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Bruxelles, le soin de traduire en actes la pensée commune. M. De Jongh s'en acquitte avec un dévouement et une énergie courtoise dans sa fermeté, qui font vraiment de lui le pivot moral de l'Université Nouvelle, de même que le recteur, M. De Greef, en est le pivot intellectuel. Tous deux sont entourés de collaborateurs enthousiastes, qui savent donner à leurs travaux universitaires le charme d'une mission à accomplir.

L'esprit d'égalité s'y retrouve aussi dans ce fait que les femmes sont admises au même titre que les hommes, soit dans le corps professoral, soit au nombre des étudiants, qui ont également leur représentation dans le comité.

Un autre principe, qui préside à l'organisation de l'Université Nouvelle, consiste dans la facilité avec laquelle on procure aux jeunes gens l'occasion de devenir professeurs.

On ne saurait exprimer avec assez de force l'importance de cet effort de rajeunissement, qui assure à l'exposition des faits et des doctrines scientifiques la modernité et l'originalité des idées, en éliminant ce danger, commun à tous les établissements ordinaires d'enseignement supérieur, d'une cristallisation des idées, telles qu'elles se personnifient en des professeurs, certainement fort vénérables, mais soumis nécessairement à la fameuse loi des Décades, démontrée par Beard.

On sait, en effet, que le grand neurologiste américain — qui, le premier, a décrit la maladie du siècle, la neurasthénie — a, dans son livre célèbre sur le *Névrosisme américain*, divisé la vie humaine en six décades, en ce qui concerne l'originalité du travail intellectuel. Ses recherches, qui ont porté sur un grand nombre d'hommes illustres, et sur l'époque de la conception de leurs chefs-d'œuvre,lui a permis, réserves faites naturellement pour quelques exceptions heureuses, de formuler sa loi. Au moyen d'une comparaison avec la valeur relative des métaux les plus connus, M. Beard appelle la période de 20 à 30 ans, décade de cuivre; celle de 30 à 40, décade d'or ; celle de 40 à 50, décade d'argent; celle de 50 à 60, décade de fer; celle de 60 à 70, décade d'étain, et celle de 70 à 80, décade de bois.

Or, une école d'enseignement supérieur, qui a pour principe de rechercher parmi les jeunes le recrutement de son corps professoral, obéit à la loi anthropologique de la fécondité et de l'originalité du travail et s'assure par cela même les conditions d'existence les plus favorables. En même temps, elle réagit contre le préjugé trop enraciné dans l'Europe occidentale — malgré les exceptions fournies depuis longtemps par l'Angleterre et plus récemment par la France —, préjugé qui consiste à confier la direction de la politique ou de la science aux vieillards, c'est-à-dire à des cerveaux qui ont déjà perdu la souplesse et l'énergie du travail original.

*
* *

Mais ce qui devra surtout attirer à l'Université Nouvelle toutes les sympathies, c'est, d'une part, son esprit de liberté scientifique en plein accord avec les réalités de la vie quotidienne, et, d'autre part, son cosmopolitisme, qui demande aux travailleurs intellectuels de tous les pays d'apporter le concours de leur parole vivante à l'Institut des Hautes Etudes.

L'accord entre la science et la vie trouve sa réalisation la plus évidente et la plus frappante dans l'Institut industriel, de fondation récente, quoique cet accord soit, à l'Université Nouvelle, l'âme de tout enseignement. Il règne également en maître à l'Institut d'Hygiène, dont j'ai déjà parlé; à l'Institut des Fermentations (directeur : M. le docteur Effront), dont on fréquente assidûment les cours sur les applications les plus modernes des découvertes de Pasteur aux industries de la brasserie et de la distillerie, du maltage, des levures, de la vinaigrerie, etc.; à l'Institut de Géographie, enfin, qui, sous la direction et avec le concours de M. Elisée Reclus, se propose d'adjoindre à l'Enseignement théorique, pendant le temps laissé libre par les cours, des excursions et des exercices, avec applications spéciales à la théorie et à la pratique de l'exploration.

Je reproduis ici avec plaisir quelques lignes de la notice qui est consacrée, dans le programme des Cours, à cet Institut de Géographie, car on y trouve la preuve de l'esprit de solidarité humaine qui ennoblit l'Université Nouvelle.

L'Institut envoie l'expression de sa cordiale sympathie à toutes les sociétés qui s'occupent de la Science de la Terre et de l'Homme, et leur exprime le désir d'entrer avec elles en relations suivies. Il considérera comme un devoir de leur envoyer un exemplaire de chacune de ses publications.

De même, l'Institut d'Histoire naturelle des Sciences, des Arts et Métiers (directeur : M. Petrucci), se propose de faciliter l'étude, sous quelque forme que ce soit, des conditions de la production intellectuelle, et de travailler, en constituant des archives de documents, biographies, notes, mémoires, etc., à l'élaboration d'une histoire génerale des Sciences, Arts et Métiers, dont le livre du président d'honneur, M. Wechniakoff, sur *Les Savants*, *Penseurs et Artistes* (1) peut donner une idée embryonnaire.

« La conquête des Universités par le peuple », telle est la raison d'être de l'Institut Industriel, qui forme une société coopérative, placée sous le patronage du Parti ouvrier belge.

Le but de l'Institut, dit le programme spécial des Cours, est de former, parmi les jeunes gens de la classe ouvrière, des hommes instruits, capables de franchir les premiers échelons de la hiérarchie industrielle, de devenir contremaîtres, conducteurs de travaux, dessinateurs, *et même de s'élever plus tard, en passant par le cadre, jusqu'au rang d'ingénieur*.

Sans doute, un nombre croissant d'enfants du peuple peuvent acquérir aujourd'hui une instruction secondaire, grâce à la multiplicité des bourses; mais ils ne

(1) Alcan, Paris 1899.

le peuvent qu'à la condition de renoncer à la carrière industrielle et trop souvent le seul résultat pratique est de faire se perdre, dans la petite bureaucratie, les meilleurs esprits de la classe ouvrière. D'ailleurs, l'enseignement moyen est le plus essentiellement bourgeois des trois degrés d'enseignement et celui dont les programmes et les méthodes sont les plus arriérés. Et il faut, avant tout, en préserver nos jeunes gens.

L'enseignement de l'Institut industriel n'est pas seulement technique et professionnel : il a la prétention de former *des hommes intégralement développés.* C'est donc un enseignement d'humanité. dans le sens le plus large et le plus noble que les humanitaires du XVI[e] siècle donnaient à ce mot.

Cela revient à dire qu'on tend, de cette façon, à réaliser l'alliance du travail intellectuel avec le travail manuel, la seule ancre de salut pour l'instruction à venir; car il faut, par l'étude des sciences naturelles et expérimentales, bien plus propres à discipliner le cerveau humain que les langues mortes ou l'archéologie classique, — élever le niveau intellectuel et moral des travailleurs manuels.

Par contre, il importe de donner aux travailleurs intellectuels l'hygiène physique et morale du travail manuel, non pas d'une façon empirique, mais bien par l'exercice d'un métier utile, afin de guérir les élèves de cette paralysie de la volonté, qui en fait des doctrinaires ou des mystiques, toujours impuissants en face des difficultés de la vie. « Non pas l'action par le développement exclusif des muscles, le sport des grands collèges anglais, qui ne forme guère que des aristocrates stériles; mais l'action productive, féconde : le métier. »

Les humanités, à l'Institut Industriel, seront donc, si l'on peut se servir de cette expression, non pas des humanités littéraires, ni scientifiques, mais des humanités techniques.

Et, quand je revois, dans mon esprit, la jeune et forte personnalité de mon ami Louis De Brouckère, le directeur de l'Institut Industriel, un homme qui a subi une peine d'emprisonnement pour un article anti-militariste qui avait pour titre ces mots de la Bible : « Tu ne tueras pas! », un homme dont tout le monde, au tribunal, admira l'attitude si noble et si ferme contre ce qu'il appelait les « déformations professionnelles » du ministère public; un homme qui passe, de l'Institut des Hautes Etudes, où il professe un cours de Philosophie des Sciences, au Laboratoire de Physique, et de là aux enclumes de l'Institut Industriel, je vois vraiment en lui la personnification, mieux encore, la réalisation de cet accord heureux et humain de la Science et de la Vie, du travail intellectuel et du travail manuel, qui, après une inimitié de tant de siècles, donnera à l'humanité de demain l'équilibre moral, la santé physique et le bonheur social. Effort lumineux vers cet idéal de solidarité universelle, qui seul pourra nous éviter les terribles explosions ou les dégénérescences morales, nées de la haine d'en haut et de la misère d'en bas.

*
* *

L'Institut des Hautes Etudes, voilà le faîte de cet édifice grandiose qu'est l'Université Nouvelle.

Les sciences naturelles, les mathématiques, l'histoire politique, l'économie politique, l'évolution des institutions juridiques, celle des religions, la philosophie, l'art et son histoire, la sociologie (normale et criminelle) l'hygiène sociale et comparée, l'anthropo-géographie, voilà ce que comprend le programme des cours pour l'année universitaire 1899-1900. Il y aura, en outre, des Conférences sur les conditions spéciales à l'étude de l'Histoire contemporaine, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat en Russie, sur les Etats de l'Asie orientale, sur l'histoire du travail pendant la Révolution française, sur les conditions du travail intellectuel et sur la fatigue qu'il engendre, etc.

L'Institut des Hautes Etudes sera donc, cette année, de même que les années précédentes, le rendez-vous international des savants de tous les pays. qui, de France et d'Allemagne, d'Italie et de Russie, viendront à l'Université Nouvelle pour y exposer, dans un fraternel accord avec les savants et les artistes belges, le suc de leurs doctrines, devant un auditoire nombreux, formé de la fusion de toutes les classes sociales. On y trouvera l'ouvrier intelligent et la femme intellectuelle, l'avocat et l'artiste, l'étudiant ou l'étudiante et le haut fonctionnaire des ministères, jusqu'à M. Lejeune, l'ancien ministre, un des plus courageux réformateurs des rouages surannés de la justice pénale.

On y verra, en effet, à côté des professeurs belges dont les noms sont célèbres dans les sciences, comme G. De Greef et Emile Van de Velde, ou dans les arts, comme Emile Verhaeren et Van de Velde, Kufferath et Destrée : MM. Elie et Elisée Reclus, de Roberty, Paul Desjardins, Max. Kovalevsky, Petrucci, Hamon, Seignobos, Lorini, Sollier, Albert Métin, Victor Henri, Robin, Issaïeff, Stchoukine, Treille, Boëll, Chirac. Et, précisément pour témoigner toute sa sympathie à l'œuvre internationale de solidarité et d'éducation humaine que représente l'Université Nouvelle, l'école positiviste italienne de Criminologie enverra à Bruxelles, au mois de novembre prochain, les représentants de ses trois générations : le maître, Cesare Lombroso, qui fera un cours d'anthropologie criminelle ; son élève, le signataire de cet article, qui parlera du crime et de la question sociale ; et enfin mon élève à moi-même, Scipio Sighele, qui fera dix leçons sur la psychologie normale et anormale des foules et des collectivités.

*
* *

Il me semble, maintenant, avoir donné les raisons rapides, mais éloquentes, de l'intérêt que les nombreux lecteurs de cette Revue doivent porter à une œuvre qui mérite, à un si haut degré, les encouragements de tous les pays.

C'est au nom de la science cosmopolite, c'est au nom de l'élévation intellectuelle et morale de la vie, c'est pour leurs tendances vers l'idéal le plus noble et le plus généreux de la fraternité humaine que les efforts et les sacrifices de l'Université Nouvelle ont droit à toutes les sympathies des hommes de bonne volonté et de pensée affranchie.

ENRICO FERRI.



L'archiduc Rodolphe.

LA VÉRITÉ SUR LA VIE ET LA MORT DU PRINCE RODOLPHE DE HABSBOURG

Bien des mystères et des suppositions ont suivi la mort subite et prématurée du prince héréditaire de la dynastie de Habsbourg, destiné à régner un jour sur l'un des plus puissants Etats de l'Europe.

Dix années se sont écoulées depuis. Il est temps de lever le voile sur ce triste drame, dont le dénouement véritable n'est connu que de quelques personnes de l'entourage le plus intime de l'archiduc infortuné. Laissons à l'histoire sévère le soin de dissiper les nuages amassés à volonté autour de la mort du plus grand charmeur parmi les hommes et du plus malheureux des princes.....

I

Le prince Rodolphe, doué de grandes facultés intellectuelles, avait été élevé, dès sa plus tendre jeunesse, pour le trône qu'il devait occuper; il fit ses études avec zèle, et étonnait souvent ses professeurs, surtout à ses examens, par son profond et réel savoir dans toutes les sciences qu'il avait abordées et par l'extrême facilité avec laquelle il saisissait les problèmes les plus pénibles à résoudre.

La nature lui avait donné un caractère aimable, il captivait tous les cœurs de ceux qui l'entouraient, peut-être tenait-il ce don, si précieux pour un souverain, de sa mère, la belle et malheureuse impératrice Elisabeth, qui possédait le charme à un si suprême degré. Bien différent des autres membres de sa famille, tous hautains et orgueilleux à l'excès, le prince Rodolphe avait rompu avec ces anciennes traditions de famille; l'homme de lettres et de sciences valait plus à ses yeux, que des titres transmis de père en fils, et plus il avançait en âge, plus ses idées et ses opinions penchèrent vers le libéralisme, au grand déplaisir de l'empereur son père. Il aimait surtout à s'entourer de jeunes seigneurs hongrois, dont il appréciait le caractère noble et chevaleresque; il allait les visiter dans leurs fiers manoirs, et partageait leurs divertissements et leurs chasses. A l'exemple de l'empereur, le prince Rodolphe était un chasseur passionné; cependant son gibier de prédilection était l'aigle. Chaque année il se rendait soit dans les Alpes, soit dans la Basse-Hongrie, aux rives du Danube, où l'aigle maritime trouve sa patrie, et plus loin encore, dans la puszta hongroise, chercher le condor à la tête dénudée. Ni les fatigues ni les périls ne pouvaient le rebuter pour se rendre maître d'un de ces oiseaux majestueux qu'il faisait conserver pieusement.

Cette collection intéressante et rare existe encore de nos jours.

Lorsqu'il eut atteint l'âge où les archiducs, d'après les usages du pays, reçoivent leur cour spéciale, il choisit pour grand-maître le comte Marc de Bombelles. Doué de bien des qualités précieuses pour la haute situation qu'il devait occuper, le comte était cependant de mœurs légères et frivoles. L'éducation du prince avait été dirigée, jusqu'à ce jour, par le comte de Gondrecourt, homme sévère et froid, de principes et de sentiments; le jeune prince avait conservé, sous cette direction, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, une innocence d'âme complète, bien salutaire pour le développement de son corps, sa constitution n'étant pas des plus fortes.

A pein e Bombelles se fût-il aperçu de l'ignorance de son jeune maître, ur les grands problèmes de la nature, que son premier soin fut de lu i faire connaître la femme, la passion, l'amour.

Jusqu' ce jour les sciences, les arts et la chasse avaient seuls fait battre ce jeune cœur ; les nouvelles expériences qu'il venait de faire troublèr t et bouleversèrent donc profondément tout son être, il se sentit omme attiré vers les jouissances que dorénavant il regardait con ne les seules qui pouvaient lui rendre la vie désirable.

Bient il s'adonna à une vie de débauches effrénées ; les occasions lui manquèrent point, à lui qui avait tout pour séduire, jeun sse, charmes person nels. Sa haute situ ation d'héritier du rône le parait d'un attrait de plus et le rendait irrésistible à toutes les femmes. Il les oisit dans toutes les asses de la société ; cune de celles qu'il sirait, soit jeune fil soit jeune femme lui fut cruelle ; et st ainsi qu'il sema malheur dans bien familles, les plus les et les plus fières de l'Empire.



L'empereur François-Joseph.

u début de cette ie désordonnée, l'empereur, qui lui aussi avait eu son printemps orageux, ferma l'œil sur les aventures de son fils, disant : « Il faut que jeunesse se passe. » Mais bientôt on eut de graves soucis sur la santé du prince, destiné à donner des héritiers à l'Empire.

On décida de le marier ; mais où trouver dans les différentes cours de l'Europe, une princesse réunissant tous les dons nécessaires pour devenir la compagne de ce jeune viveur, la souveraine d'un trône catholique ? car c'est surtout à cette religion qu'elle devait appartenir. On en avait assez en Autriche des princesses de Bavière, appelées pendant des générations à occuper le trône.

Le prince Rodolphe fut donc envoyé en Espagne d'abord et successivement à plusieurs autres cours catholiques, mais toutes les

princesses déplurent si complètement au jeune prétendant, qu'il ne put se décider à en demander aucune.

Ce fut alors que le choix tomba sur la jeune princesse Stéphanie de Belgique, dont la sœur aînée, la princesse Louise, était établie depuis plusieurs années à la cour d'Autriche, comme épouse du prince Philippe de Cobourg.

Après bien des débats, car ces voyages commençaient à ennuyer le prince, il consentit à se rendre à Bruxelles, et l'empereur attendit en tremblant la décision de son fils, la fille du roi des Belges étant presque, à cette époque, la dernière princesse catholique digne d'occuper un jour le trône d'Autriche.



L'impératrice Elisabeth d'Autriche.

La princesse Stéphanie était alors âgée de seize ans, aimable et gaie, mince et bien faite, avec une riche chevelure blond cendré ; cependant des yeux pâles, des cils et des sourcils plus pâles encore, donnaient peu d'expression à ses traits; elle déplut moins au prince que les autres princesses qui avaient eu la prétention d'aspirer à sa main, et bientôt la joie fut grande dans la famille impériale et dans tout l'empire, lorsqu'on apprit que l'héritier du trône avait demandé la main de la princesse Stéphanie.

Au dernier moment, ce mariage aussi faillit manquer.

Le prince Rodolphe était alors fort épris d'une madame F..., femme remarquablement belle, grande et brune, à la taille admirable. Ses grands yeux noirs exprimaient l'amour et la passion ; elle était d'origine juive et avait épousé un riche industriel, qu'elle avait quitté quelques années après pour vivre de ses charmes.

Le prince l'avait aperçue un jour et, frappé de sa beauté, désira faire sa connaissance; bientôt ébloui, autant par son esprit que par ses attraits, il ne voulut plus se passer d'elle. C'était à l'époque de

ses fiançailles avec la princesse Stéphanie; par sentiment du devoir il avait consenti à demander sa main, mais n'était point pressé d'en faire sa femme. Depuis longtemps il n'était plus allé à Bruxelles et les devoirs de l'étiquette exigeaient qu'il rendît visite à sa fiancée. Il alla donc à la cour de Belgique, mais ne voulant pas quitter la belle madame F..., il eut l'imprudence de faire le voyage en sa compagnie. Elle avait consenti à se laisser cacher dans le wagon impérial où nul œil indiscret n'osait pénétrer, ainsi le prince avait espéré que son caprice ne serait point divulgué. D'abord, tout se passa à merveille, personne ne se douta, à Bruxelles, en quelle captivante compagnie il se trouvait, tout danger de découverte semblait passé ; déjà l'heure du départ approchait. Le prince Rodolphe fit ses adieux à sa fiancée, à la reine, au roi, et se rendit immédiatement à son wagon de gala, où de si beaux yeux guettaient son retour. Le malheur voulut alors que la princesse Stéphanie eût l'idée de supplier la reine de l'accompagner à la gare pour revoir son fiancé une dernière fois. Sa mère ne s'opposa point à ce désir et aussitôt les deux princesses, sans prévenir personne, se rendirent à la gare et sur le perron, d'où le train impérial n'attendait plus que le signal du départ. Mais quelles furent la douleur et la stupéfaction de la reine et de sa fille, lorsqu'elles virent à travers les larges vitres brillamment éclairées, le prince en compagnie d'une femme admirablement belle qu'il paraissait aimer.

La reine s'éloigna aussitôt, entraînant la princesse Stéphanie éplorée. Le roi, instruit de cette découverte, voulut briser les liens qui offraient si peu de garantie pour le bonheur de sa fille. Léopold II était bon père et point ambitieux pour ses enfants; il voulait que ses filles fussent heureuses, sachant qu'un trône ne peut consoler une femme dont le cœur est déchiré de douleur par l'abandon de l'époux aimé.

Le prince Rodolphe subit des moments bien pénibles avec l'empereur, lorsque celui-ci apprit les imprudences de son fils, et la diplomatie travailla longtemps pour dissiper les scrupules et les doutes des majestés belges. Mais enfin tout fut aplani et quelque temps après, par une splendide journée du mois de mai, la princesse Stéphanie, accompagnée de sa mère, fit son entrée triomphale à Vienne, où son mariage fut célébré le lendemain, avec le charmant mais trop volage héritier du trône des Habsbourg.

II

Les premiers mois de cette union furent paisibles. Un an après, une fille naquit, et la déception du prince Rodolphe fut grande ; il avait espéré donner un héritier à ses Etats. Mais avant la naissance de cette enfant, le prince était retourné à ses anciennes habitudes, à sa vie de garçon. La princesse Stéphanie remarquant alors qu'elle n'était point la seule à occuper le cœur de son mari, se laissa entraî-

ner à une jalousie désordonnée. Après les tristes expériences qu'elle avait faites comme fiancée, sur le caractère de son époux, la raison lui aurait conseillé de combattre cette passion si dangereuse pour toute femme et de se contenter de l'affection qu'on lui prodiguait à la cour d'Autriche. Mais la princesse ne fut pas à la hauteur de sa position, bien difficile en vérité.

Excitée par la princesse de Cobourg, sa sœur, qui lui rapportait toutes les infidélités de son mari, elle ne cessait de l'accabler de reproches, qui loin de changer le genre de vie qu'il menait, l'éloignaient d'elle de jour en jour davantage. Alors les reproches ne lui suffirent plus, elle employa d'autres moyens pour se venger de son abandon.



La comtesse Larisch.

Le prince Rodolphe pour n'éveiller aucune attention, allait en simple fiacre à ses aventures galantes. Dès que la princesse Stéphanie était instruite, par les espions dont elle entourait son époux du lieu où il se trouvait, elle se rendait alors dans son somptueux équipage de cour, au seuil de l'hôtel, où l'humble voiture du prince, qu'elle connaissait bien, attendait patiemment le retour de son maître; elle quittait son carrosse, laissant celui-ci au lieu même, et forçait le malheureux fiacre à partir avec elle. On conçoit la stupéfaction et la fureur du prince, en sortant de la maison, de trouver, non seulement l'équipage de la cour, mais encore un attroupement de curieux, attendant au passage le membre de la famille impériale

qui devait occuper la voiture. Ces imprudences de la princesse, trop souvent renouvelées, finirent par la rendre insupportable à son mari, et bientôt il ne s'occupa absolument plus d'elle. Plus le prince s'éloignait de son épouse, plus il cherchait dans la débauche l'oubli des déceptions de sa vie conjugale; sa constitution délicate ne tarda pas à se ressentir de ces excès. Sentant ses forces décroître, il voulut les ranimer par la boisson, et comme son caractère était excessif en toutes choses, bientôt il but à outrance, rien ne lui fut assez fort; mais l'alcool, loin de le fortifier, mina et détruisit plus encore sa santé déjà atteinte.

A cette époque vivait à Vienne la baronne de Vetsera, d'origine orientale. Son père, un M. Baltazzi, avait été banquier à Constantinople, et avait amassé une fortune assez considérable, qu'il laissa en mourant assez jeune à ses nombreux enfants. Sa fille Hélène avait épousé peu de temps avant la mort de son père un diplomate autrichien, le baron de Vetsera. Après la mort des parents Baltazzi, le baron quitta la Turquie avec sa femme et vint s'établir en Autriche.



L'archiduchesse Stéphanie, femme de l'archiduc Rodolphe

La baronne était alors jeune et belle, brune et pâle, avec de grands yeux noirs bordés de longs cils recourbés et des sourcils magnifiques. C'était bien le vrai type oriental comme on le rencontre souvent dans les rues de Pera et de Constantinople; mais à Vienne ce genre de beauté était inconnu et la baronne fit fureur autant par sa beauté que par sa fortune, le luxe et l'élégance dont elle s'entourait. Elle acquit bientôt une grande renommée; ses admirateurs furent nombreux; un archiduc même compta parmi eux, et jamais aucun d'eux n'eut à se plaindre de ses froideurs.

Son mari n'avait jamais été gênant pour elle, et eut la complaisance de la laisser veuve de bonne heure; alors la baronne ne mit plus de frein à ses passions. N'ayant plus à ses côtés l'époux qui, au

moins gérait consciencieusement ses biens, elle dissipa bientôt la plus grande partie de sa fortune, et quelques années plus tard, lorsque ses filles eurent atteint l'âge d'être présentées, elle ne fut plus en état de soutenir le train de maison qu'elle avait mené jusque-là.

Ses charmes et ses grâces avaient disparu depuis longtemps. Comme toutes les Orientales elle avait vieilli vite, de sa beauté d'autrefois il ne restait aucune trace. Cependant l'espoir de refaire sa fortune ne la quittait pas; il se concentrait dans la personne de sa fille Mary, jeune fille d'une beauté tout à fait exceptionnelle.

Que l'on s'imagine un visage du plus bel ovale et d'une blancheur de nacre, une bouche délicieuse d'un rouge incarnat laissant apercevoir en souriant des dents parfaites ; une opulente chevelure foncée et bouclée était admirablement plantée en cœur sur son front pâle et pur, et des sourcils noirs très accentués formaient deux arcs légèrement courbés et réunis. Le charme de ses yeux grands et gris était inexprimable et leurs regards avaient une puissance magique. C'était bien la vraie Circé connaissant la puissance de sa souveraine beauté et voulant l'utiliser à son profit. Dès qu'elle eut atteint sa dix-septième année, elle résolut de captiver le prince Rodolphe; elle avait eu mainte occasion de le voir à Vienne et s'était passionnément éprise de lui.

III

Mlle de Vetsera était alors intimement liée avec la comtesse Larisch, née baronne Wâllersee. Cette dame était nièce de l'impératrice Elisabeth, fille de son frère, un prince de Bavière et d'une actrice, que celui-ci avait épousée. Ses parents étaient morts de bonne heure et la jeune orpheline, tendrement aimée de l'impératrice, fut reçue par elle à bras ouverts. C'était surtout lorsque la cour résidait en Hongrie dans le beau château de Goedoelloe, que la jeune baronne faisait de longs séjours auprès de sa tante; l'impératrice aimait à se faire accompagner, dans ses courses à cheval, par sa charmante nièce, qui, elle aussi, était une amazone de premier ordre. De ce temps datait sa profonde amitié pour le prince Rodolphe, qui la traitait en cousine. Elle ne tarda pas à être entourée de prétendants à sa main, et épousa le comte Larisch, homme riche et puissant; elle fut alors d'autant plus attachée à la famille impériale par le rang et la situation que son mari occupait à la cour. La jeune comtesse était d'un caractère fort léger, elle connaissait l'ennui conjugal du prince Rodolphe et pour l'en dédommager favorisait ses amours frivoles.

Ce fut à elle que Mlle de Vetsera avoua sa passion pour le prince, lui exprimant en même temps le désir de se rencontrer avec lui. La comtesse charmée de l'intrigue délicieuse qu'elle voyait naître entre son cousin impérial et sa fascinante amie, promit à celle-ci de réaliser ses désirs.

Quelques jours après, le comte et la comtesse Larisch envoyèrent des invitations aux membres de l'aristocratie et de la diplomatie de Vienne, pour un bal qui devait avoir lieu dans le somptueux hôtel du comte; celui-ci était loin de soupçonner ce que sa charmante épouse tramait pour cette fête. Le prince Rodolphe fut aussi prié



Mlle de Vetsera.

d'honorer ce bal de sa présence, mais en secret la belle comtesse lui insinua que cette fête était donnée en son honneur, pour lui ménager la plus délicieuse surprise qu'il eût eue de sa vie. Fort intrigué par cette perspective, le prince ne manqua pas de se rendre à l'invitation. Le bal fut magnifique; tout ce que Vienne comptait d'illustre et d'élégant était réuni dans les salons de la comtesse; les

dames avaient mis leurs plus belles toilettes, car ce bal était l'événement de la saison.

Le prince Rodolphe cependant, restait insensible à tout ce luxe, à toute cette splendeur, il errait de salon en salon, cherchant celle qu'on lui avait annoncée pour ce soir, et ne trouvant que des figures connues qui l'ennuyaient à l'excès. Lorsqu'il eut passé en revue toute l'assemblée, il crut que son espiègle cousine s'était moquée de lui, et fort mécontent il voulut quitter le bal.

Ce fut alors que la maîtresse de la maison s'approcha de lui et le priant de la suivre, l'entraîna hors des salons brillamment éclairés, loin du bruit de la fête. A l'entrée d'un boudoir, que cachait une lourde draperie, elle s'arrêta, et faisant signe au prince de passer par cette porte, elle lui fit comprendre que là se trouvait la plus belle fille de l'univers, qui l'adorait et n'attendait que le moment de le connaître.

La comtesse disparut, laissant le prince seul franchir le seuil de cette porte où son destin le conduisait.

D'abord un flot de douce lumière lui montra un délicieux petit salon, tout capitonné de soie rose; les meubles, les tapis étaient de la même couleur; de grands abat-jour atténuaient la clarté des lampes et répandaient une lumière magique. — Au milieu du salon, un palmier étendait ses larges feuilles au-dessus d'une jeune femme, vêtue de blanc, immobile et silencieuse, ressemblant à une statue, à la divinité de ce lieu enchanteur.

Le prince Rodolphe s'approcha de cette femme et fut ébloui à sa vue. Il resta longtemps silencieux, perdu en contemplation devant tant de beauté, de charmes et de grâces réunis en un seul être. — Bientôt des paroles d'admiration et d'amour montèrent à ses lèvres, il ouvrit les bras et serra contre son cœur la jeune fille éperdue et tremblante.

Ce soir-là, personne ne vit plus le prince héréditaire dans les salons de la comtesse Larisch; on avait remarqué, dès le commencement, sa préoccupation et tout le monde croyait qu'il avait quitté la fête subitement, dans un moment de mauvaise humeur.

En effet, après les premiers transports de sa rencontre avec la belle Mary, le prince Rodolphe avait quitté l'hôtel Larisch, mais ce ne fut point à son palais qu'il se rendit; cette nuit même, on vit stationner le fiacre du prince, jusqu'à l'aube du lendemain, devant la demeure de la baronne de Vetsera, attendant son jeune maître, qui semblait avoir oublié et le temps et les heures.

Le prince Rodolphe se croyait blasé sur toutes les sensations; cependant, jusqu'à ce jour, l'amour lui était resté inconnu, il avait cherché la passion dans la femme, mais jamais son cœur n'avait battu pour aucune, et pour la première fois il se sentit éperdûment amoureux. Auprès de Mlle de Vetsera, il oublia tous les devoirs de sa position, le trône qui l'attendait; sa femme, sa famille, rien n'exista plus.

IV

Le prince possédait alors non loin de la capitale, dans les montagnes, un délicieux petit château de chasse, Meyerling — qui devait, dans la suite, acquérir une si triste célébrité. C'était dans cet ancien bâtiment, qu'on disait avoir été un cloître au moyen âge, qu'entouré de quelques jeunes seigneurs, le prince se livrait d'ordinaire au plaisir de la chasse, suivi de dîners champêtres, que des chanteurs du pays égayaient.

Ce fut à Meyerling qu'il cacha alors son bonheur et son amour. Dès qu'il avait quelques jours de loisir, il se rendait dans cette retraite accompagné de la belle Vetsera, car les heures passées loin d'elle lui semblaient perdues. Au début de ses nouvelles amours, personne ne s'inquiéta à la cour de ce nouveau caprice du prince, la belle Mary fut même présentée dans le monde de Vienne, sa mère ayant trouvé les moyens de subvenir aux dépenses d'une vie mondaine. Sa beauté fit sensation, elle paraissait dans les fêtes couverte de diamants, qui faisaient ressortir sa beauté parfaite, et bientôt, pour personne, la provenance de cette nouvelle splendeur de la famille de Vetsera ne fut un secret.

Cependant, lorsque le prince ne parut presque plus, ni auprès de son épouse, ni auprès de ses augustes parents, lorsque cet amour absorba de jour en jour davantage et son esprit et son temps, l'empereur s'inquiéta de l'influence de cette femme et essaya de détourner son fils de sa passion, mais il le trouva inébranlable.

L'impératrice Elisabeth s'en mêla ; le prince avait toujours eu une confiance absolue, une vénération profonde en sa mère ; mais ni les sévères exhortations de son père, ni les supplications maternelles ne parvinrent à l'éloigner de son idole. Une brouille complète entre l'empereur et son fils en fut la conséquence.

A cette époque, la belle Mary acquit la certitude que ses amours n'étaient point restés sans suite, la situation devint plus embrouillée encore. Elle confessa ses espérances à sa mère.

La baronne de Vetsera connaissait parfaitement la liaison de sa fille, et elle avait su l'utiliser à son profit. Peu à peu toutes ses dettes se trouvaient payées, la richesse même revenait dans la maison.

Cependant l'amour profond que sa fille inspirait au prince l'étonnait, l'ayant jugé trop blasé en toute chose, pour ressentir une grande et vraie passion, mais lorsqu'elle vit l'ascendant que sa fille exerçait sur lui, ses aspirations devinrent plus ambitieuses, elle osa former le plan d'élever sa fille, non au rang d'amante; mais bien à celui d'épouse du fils de l'empereur ; les aveux de Mlle de Vetsera lui arrivèrent donc fort à propos.

Jusqu'à ce jour elle avait complaisamment fermé les yeux sur tout ce qui se passait autour d'elle, mais dès ce moment elle déclara au

prince Rodolphe que désormais il lui était impossible de tolérer plus longtemps les égarements de sa fille, qu'elle était décidée à quitter Vienne, à emmener en des pays étrangers celle qu'il avait rendue malheureuse, si néanmoins il ne préférait un divorce avec la princesse Stéphanie et épouser la femme qu'il aimait et qui portait en son sein le fruit de son amour.

Ce fut un coup cruel porté au cœur du prince. Se débarrasser de liens qui lui pesaient aurait été le comble de ses désirs, mais il voyait des difficultés insurmontables pour reprendre sa liberté. Il essaya d'abord de calmer les scrupules si tardifs de la baronne en lui faisant offrir successivement un million puis davantage encore, si elle consentait à lui abandonner sa fille, dont il voulait assurer brillamment l'avenir.



Mlle de Vetsera.
(Photographie prise deux jours avant sa mort.)

La baronne était devenue subitement très susceptible, — non seulement elle se montra fort blessée de cette offre et refusa tout avec dédain, mais renouvela plus sérieusement ses menaces de départ. Pressé par la belle Mary, folle de désespoir, le prince résolut de tenter l'impossible pour assurer leur mutuel bonheur.

Il alla trouver l'empereur, qu'il n'avait pas vu depuis quelque temps, lui avoua son amour dans les termes les plus touchants et sa résolution bien arrêtée de renoncer au trône, de divorcer d'avec une épouse, qui jamais n'avait possédé son cœur et d'épouser la femme sans laquelle la vie lui devenait impossible. Il supplia son père d'avoir pitié de ses souffrances et de faire des démarches auprès du Pape, afin que son mariage fût annulé. Les aveux du prince courroucèrent profondément l'empereur, il accabla son fils des paroles les plus dures, lui jura que jamais il ne consentirait à son divorce et que jamais Mlle de Vetsera ne deviendrait sa femme.

V

Quoique fort accablé, le prince ne perdit point tout espoir; l'empereur lui avait refusé son appui, il résolut de s'adresser directement au Pape, et dans une lettre dont l'empereur n'eut point connaissance, il supplia le Saint-Père d'annuler l'union qu'on lui avait imposée et de lui donner la possibilité d'épouser la femme qu'il adorait plus que sa vie. Ce fut une plainte de douleur et d'amour, mais elle ne parvint pas à toucher le cœur du Pape, elle ne fit que l'irriter; il trouva que le premier devoir de l'héritier du trône des Habsbourg, de cette famille illustre, qui toujours avait été un des piliers du catholicisme, devait être de sacrifier ses sentiments à sa croyance à Dieu — et de ne pas donner au monde le mauvais exemple du divorce, hautement blâmé par la religion catholique, en un temps surtout où les idées libérales prenaient le dessus dans l'esprit des peuples.



Le cocher Bratfisch.

Ce fut en ce sens que le Pape adressa une sévère exhortation non au prince Rodolphe, mais à l'empereur d'Autriche lui-même; il blâma fortement la conduite de son fils et lui recommanda d'user de son pouvoir et de père, et d'empereur, pour faire rentrer l'héritier du trône dans ses devoirs de chrétien.

La lettre du Saint-Père attrista profondément l'empereur, elle lui fut une preuve de plus de l'amour sérieux et tenace du prince pour la jeune femme. Lors de sa dernière entrevue avec lui, il avait remarqué avec stupeur la profonde altération de ses traits, ses joues pâles et creuses, ses yeux brillant d'un feu sinistre; tout prouvait que les combats d'âme qui le torturaient avaient laissé des traces sérieuses.

Fort inquiet, l'empereur fit venir son médecin, qui avait traité tous ses enfants depuis leur naissance, et lui ordonna de lui révéler la vérité sur l'état de santé de son fils.

La réponse du célèbre praticien fut loin de calmer ses justes craintes. Il apprit que la santé du prince était complètement détruite, qu'une fièvre lente minait ses forces et que sa constitution ne pouvait plus supporter longtemps le train de vie qu'il menait et les agitations qui le dévoraient.

Ce fidèle serviteur supplia l'empereur d'avoir les plus grands ménagements pour le prince, mais d'employer tous les moyens pour le séparer de l'objet de son amour, car le calme seul, le repos absolu en toute chose pouvait encore conserver sa vie et prolonger ses jours.

La douleur de l'empereur fut grande et sa tâche pénible. Comment séparer le prince de la femme à laquelle il semblait tenir par toutes les fibres de son être; il fallait cependant sauver la vie de ce fils unique à tout prix.

Il manda le prince auprès de lui. La nouvelle de la lettre du Pape lui était déjà parvenue. Le prince comprit que sa demande avait été rejetée, aussi s'attendait-il aux plus durs reproches de son père qu'il sentait mérités. Déjà il s'armait de tout son courage pour cette entrevue qu'il entrevoyait pénible.

Lorsqu'il apparut devant l'empereur, celui-ci fut saisi de douleur à sa vue : les joues du prince étaient devenues plus pâles, ses yeux plus creux encore; une tendresse, une pitié infinie envahit son cœur de père, aucune parole ne s'échappa de sa bouche, les larmes jaillirent de ses yeux, il ouvrit les bras à ce fils tant aimé, et celui-ci se jeta à son cou. Toute discorde semblait oubliée.

Longuement et étroitement les deux hommes se tinrent embrassés et leurs larmes se mêlèrent. L'empereur fut le premier maître de ses sentiments, il fit part au prince de la réponse du Pape et des craintes que son médecin lui avait inspirées sur sa santé. Il le supplia de ménager cette vie si précieuse à sa famille et à son empire et de briser toute relation avec une femme qui le menait au tombeau.

Le prince Rodolphe était profondément ému; la bonté, l'affection de son père, si peu attendues, le désarmèrent, il se sentit faiblir, Mary fut oubliée un instant.

L'empereur vit l'émotion gagner son fils, il vit l'ascendant qu'en ce moment il possédait sur lui et voulut en profiter. Il lui fit jurer dans les termes les plus sacrés de ne jamais revoir Mlle de Vetsera, et le prince anéanti, brisé, promit tout ce que son père désirait. Pour rendre la réconciliation complète, l'empereur invita son fils à dîner ce même soir en famille avec lui, et le prince accepta d'y venir. Encore une fois le père et le fils se tinrent étroitement embrassés, puis le prince regagna ses appartements. Ses nerfs étaient tendus à se briser, il sentait le besoin du repos, le repos dans la mort même lui semblait désirable, il voulut se recueillir,

méditer sur ce qui lui restait à faire après les engagements qu'il venait de prendre et défendit sa porte à tout le monde.

VI

La veille de ce jour Mlle de Vetsera avait passé la soirée chez son amie, la comtesse Larisch, la confidente de ses amours, la même qui lui avait ménagé sa première et délicieuse rencontre avec l'archiduc Rodolphe. La jeune fille était triste et préoccupée. Depuis quelque temps déjà, de sinistres pressentiments la tourmentaient, elle se voyait abandonnée de son amant et sentait qu'il ne pourrait



Meyerling.

résister aux instances de son père et de sa famille; de plus, elle le trouvait changé à son égard, moins passionné, moins désireux d'être seul avec elle, tandis que ce changement provenait de la faiblesse croissante, qui envahissait peu à peu tout l'organisme du prince, suite de la fièvre lente qui le minait. Mary prenait cette langueur pour un signe d'affaiblissement dans l'amour qu'elle avait inspiré au prince, elle se voyait abandonnée, mise au nombre des amantes délaissées, comme tant d'autres belles femmes avant elle, que le prince Rodolphe avait honorées d'un caprice passager. Elle avoua ses craintes à son amie; celle-ci voulut la calmer, la distraire, lui représentant que son amant n'était point un simple particulier, qu'il appartenait à ses Etats, au trône, qu'elle ne devait point demander l'impossible, et que dans quelque temps elle-même trouverait le repos auprès d'un époux qui la rendrait heureuse. Ce dis-

cours ne fit qu'irriter davantage cette nature sauvage et passionnée. Donnant libre cours à sa colère et à sa fantasie maladive, résultat des lectures dont sa mère ne sut point la préserver, la jeune amoureuse se répandit en menaces qui effrayèrent la comtesse Larisch elle-même. Oubliant ainsi que la comtesse aimait tendrement le prince, son cousin, elle fit, exaspérée, le serment de se venger d'une manière terrible si elle était abandonnée et jura que le prince Rodolphe ne posséderait plus d'autres femmes après elle.

La comtesse eut peur — elle voyait l'avenir de son cousin menacé, et cette nuit même, après le départ de sa dangereuse amie, elle écrivit une lettre au prince et le supplia de se méfier de Mlle de Vetsera s'il voulait s'en séparer, d'éviter tout tête-à-tête avec elle, la croyant capable de la plus atroce vengeance.

Le lendemain matin, Mlle de Vetsera, par les espions qu'elle entretenait à la cour avait eu connaissance de la lettre du Pape à l'empereur et de l'entrevue du prince avec son père. Anxieuse et désireuse de savoir le résultat de cette rencontre, elle se rendit l'après-midi au palais impérial, elle força le valet qui lui refusa l'entrée des appartements de son maître à l'annoncer sur-le-champ.

Le prince, profondément bouleversé à la nouvelle de la présence de Mary dans le palais, renouvela le désir de rester seul, mais Mlle de Vetsera, non habituée à être renvoyée, avait forcé la porte : elle se précipita dans la chambre, aux pieds du prince. Ses traits décomposés lui révélèrent la vérité. Sous un flot de baisers et de larmes elle apprit qu'il fallait se séparer pour toujours.

Elle parut calme et résignée, mais une fois, une seule fois encore, elle désirait voir Rodolphe, pendant quelques heures, à Meyerling, où ils avaient été si suprêmement heureux. Ensuite elle disparaîtrait et quitterait le pays pour toujours, mais cette dernière entrevue Rodolphe la lui devait et il n'osa point la lui refuser.

L'état de faiblesse physique dans lequel le prince se trouvait lui permit aussi peu de résister aux supplications de son amante qu'inconsciemment il s'était rendu aux instances de l'empereur. Non seulement les serments faits à son père, mais la lettre suppliante de sa cousine le prévenant contre la vengeance de Mary, tout fut oublié. Peut-être fut-il envahi par le désir insurmontable de revoir dans l'intimité une dernière fois cette femme admirable qu'il aimait si passionnément. Il promit donc de se rendre à ses vœux, mais elle devait partir pour Meyerling à l'heure même et il la suivrait de près, étant obligé d'être de retour à Vienne dans la soirée.

VII

C'était le 29 janvier 1883, à 2 heures environ. Le froid était piquant, la neige couvrait la campagne. Avec un léger traîneau, le prince espérait avancer vite, et avoir le temps suffisant pour faire la course de Meyerling et être de retour pour la soirée de la famille

impériale. Mais des empêchements survinrent. Son fidèle cocher de fiacre, le célèbre Bratfisch, l'automédon inséparable du prince dans toutes ses aventures galantes, se fit attendre, puis les chasse-neige qui couvraient la campagne empêchèrent les chevaux d'avancer rapidement. Déjà le soleil baissait vers les montagnes et le prince se trouvait encore loin du lieu de sa destination.

Un traîneau croisa sa route. Le prince de Cobourg, son beau-frère, revenait de Meyerling, où il avait chassé dans la journée avec



Le château de Meyerling.

quelques jeunes seigneurs; l'invitation de l'empereur lui était parvenue là pour la réunion de famille à laquelle le prince Rodolphe devait assister. Le prince de Cobourg se hâtait donc de revenir à Vienne, mais quelle fut sa surprise de trouver en pleine campagne celui qu'on voulait fêter, ce soir même, à la Hofburg. Ayant interrogé son beau-frère, celui-ci lui avoua la raison de sa course précipitée, mais promit d'être exact à l'heure voulue.

Le prince de Cobourg supplia alors son beau-frère de rebrousser chemin, lui démontrant l'impossibilité, vu l'heure avancée, d'atteindre Meyerling et d'en revenir pour le dîner impérial. Cependant Rodolphe ne se laissa point convaincre et poursuivit son chemin :

Mais peu de temps après, le prince comprit la justesse des observations de son beau-frère, le soleil avait disparu, et le crépuscule du soir commençait à envahir la campagne. La bonté de son père lui revint à l'esprit ainsi que la douleur de ses parents s'il manquait

à cette fête de famille, il donna l'ordre à Bràtfisch, son cocher fidèle, de rebrousser chemin et de reprendre la route de Vienne.

Ils étaient arrivés à un petit carrefour qui formait angle et ne permettait point d'apercevoir la route de Meyerling.

La neige était épaisse, le cocher fut obligé de décrire un grand cercle pour faire tourner l'équipage. A ce moment même un autre traîneau sortit du carrefour; M[lle] de Vetsera y était assise, et vit l'équipage du prince Rodolphe tourner péniblement dans la neige.

Elle venait de Meyerling, dévorée d'impatience, ne voyant pas arriver celui qu'elle attendait si ardemment. Elle résolut de courir à sa rencontre et le trouva au moment même où il s'enfuyait à Vienne, vers les bras de ses parents. Mais son destin inexorable l'avait atteint. A la vue de cette femme tout fut oublié : ils poursuivirent leur route ensemble, vers Meyerling cette fois.

Il faisait nuit lorsqu'ils y arrivèrent. M[lle] de Vetsera se rendit immédiatement dans l'appartement qu'elle avait coutume d'habiter avec le prince. Celui-ci alla serrer la main à ses amis, qui, après la chasse, dînaient gaiement. Il prétexta une forte migraine et se retira aussitôt dans ses appartements.

Ce soir, personne ne se doutait à Meyerling de la présence de Mary dans la maison, personne ne l'avait vue entrer et le fidèle cocher était trop dévoué à son maître pour trahir ses secrets.

Le prince se fit servir à dîner dans sa chambre, M[lle] de Vetsera eut soin de le faire boire plus que de coutume. Puis le calme régna dans le château, tout le monde semblait livré au repos de la nuit.

Rien ne troubla les dernières amours, les derniers adieux du prince Rodolphe et de M[lle] de Vetsera. Enfin brisé, anéanti après cette journée si pleine d'émotions diverses, aidé peut-être par les fumées des boissons fortes qu'on lui avait données, le prince s'endormit lourdement et profondément.

. . . .

Réveillé en sursaut par la plus atroce, par la plus exécrable des vengeances que jamais femme eût pu imaginer, il vit sa vie à tout jamais détruite. Saisissant un revolver il tua d'abord celle qui lui avait infligé cet outrage, puis tourna l'arme meurtrière contre lui-même.

Le crime et la mort n'avaient que faiblement interrompu le silence de la nuit; aucun des habitants du château ne se douta du drame terrible qui s'était passé si près d'eux.

Le lendemain 30 janvier, le jour n'avait point dissipé complètement les brumes de la nuit, le cocher du prince, fidèle aux ordres que son maître lui avait donnés la veille en arrivant, d'être prêt à 8 heures du matin, pour retourner à Vienne, attendait avec son traîneau à la porte du château. Les jeunes seigneurs, qui y avaient passé la nuit pour reprendre leur chasse le lendemain, entouraient l'équipage, voulant saluer le prince à son départ. Les chevaux saisis par le froid grattaient la neige avec impatience; le temps s'écoulait

et le prince, si exact d'ordinaire, ne venait pas. L'inquiétude gagna tout le monde. Le comte Hoyos, que le prince Rodolphe avait surtout honoré de son amitié, résolut de savoir la cause de l'inexactitude du prince.

Après avoir frappé et appelé vainement à la porte de l'appartement du prince, de sinistres pressentiments l'envahirent, il entra : le spectacle qui s'offrit à sa vue glaça son sang d'épouvante, un cri de douleur et d'horreur s'échappa de ses lèvres ; tous les hôtes du château accoururent.

Sur le large lit, qui occupait le milieu de la chambre, Mary était étendue en déshabillé de nuit, une pâleur livide couvrait ses traits. Belle encore dans la mort même, une goutte de sang jaillissait d'une de ses tempes ; elle paraissait avoir accepté la mort sans défense et sans combat.

A ses côtés, affaissé en lui-même, le prince Rodolphe gisait, son visage était complètement défiguré, devenu méconnaissable, le sang coulait abondamment de sa tête, un revolver à ses pieds trahissait ce qui s'était passé.

Il ne restait plus qu'à préparer les malheureux parents au coup cruel qui les avait frappés.

Princesse ODESCALCHI,
Née Comtesse ZICHY.



L'archiduc Rodolphe sur son lit de mort.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

LETTRES INÉDITES DE GEORGE SAND

(AUTOUR DE LA FILLE DE Mme GEORGE SAND)

La mort encore récente de la fille de George Sand, Mme Solange Clésinger, a appelé l'attention, non seulement sur elle-même, mais aussi sur son frère, et sur leur illustre mère à tous deux. Mme Clésinger n'avait conservé, par suite de circonstances particulières, que de lointains rapports avec la famille de son frère ; d'autre part, pendant les vingt dernières années de la vie de sa mère, elle avait vécu séparée d'elle. Quand, après la mort de George Sand, son fils Maurice publia sa Correspondance (1) qui ne comprend pas moins de six volumes, d'ailleurs des plus intéressants à tous les points de vue, il ne jugea pas à propos d'y faire entrer une seule des lettres — jè dis « pas une seule » — adressées par elle à sa fille. Il nous a donc semblé qu'il pouvait être opportun de donner quelques détails sur ce second enfant, né de l'union légitime du baron Dudevant et de George Sand, et dont la vie assez mouvementée, et cependant peu connue, offre certains points curieux et caractéristiques. Nous nous proposons d'appuyer ces détails de la reproduction de lettres et de billets inédits de George Sand, de sa fille et de son gendre, se rapportant aux divers incidents de leur existence que nous allons sommairement résumer.

C'est, en novembre 1822, que Casimir Dudevant, fils d'un colonel de cavalerie de l'Empire (1), et qui lui-même avait été officier subalterne dans l'armée, épousa Mlle Aurore Dupin, qui n'avait alors que 18 ans. Casimir Dudevant était âgé de 30 ans; il avait quelques aimables qualités ; il était « gai et expansif » ; mais il avait aussi de graves défauts qui devaient rapidement prendre le dessus ; très positif, homme d'argent avant tout, sévère outre mesure pour les dépenses communes du ménage, il allait vivre avec une jeune fille que, jusqu'alors, les questions d'intérêt n'avaient jamais préoccupée, et dont les idées d'indépendance et d'idéal étaient tout à fait en contradiction avec celles plus terre à terre que manifestait son mari.

(1) Six volumes in-18, Michel Lévy, éditeur.

(2) Le baron Jean-Baptiste Dudevant, né le 23 juin 1754, à Bordeaux ; décédé le 20 février 1826. Il a été député sous la Restauration. Il signait alors Baron D'Udevant. J'ai sous les yeux plusieurs de ses signatures manuscrites conformes à cette dernière orthographe. Il était officier de la Légion d'honneur depuis le 2 décembre 1814.

Cependant l'union contractée fut d'abord relativement heureuse, et elle dura environ neuf années — de 1822 à 1831 — sans trop de secousses difficiles. Au cours de ces années, suffisamment calmes, et pendant lesquelles, du moins, aucun bruit de désaccord n'éclata, deux enfants virent le jour ; l'aîné, un fils, Jean-François-Maurice Arnauld Dudevant, naquit le 30 juin 1823 ; le second, une fille, qui reçut le prénom de Solange, vint au monde le 14 septembre 1828.

L'éducation de ces deux enfants occupa presque exclusivement Mme Sand pendant les premières années de leur existence. Elle lisait aussi beaucoup, s'essayait à écrire, mais sans songer déjà à rien publier, et voyageait quelquefois, allant tantôt à Paris, tantôt, dans les commencements de son mariage, chez son beau-père, le colonel Dudevant, à Guillery, près Nérac ; mais le plus souvent elle résidait à Nohant même, où elle avait établi, dès les premiers jours, son ménage dans une petite propriété, qui lui appartenait en propre et que son séjour a rendue célèbre.

C'est à dater de 1831 que la vie retirée qu'elle menait à Nohant lui devint insupportable, et qu'elle résolut de s'y soustraire. Au mois de novembre de cette même année, elle partit pour Paris, soi-disant pour trois mois seulement, laissant ses enfants à son mari, et n'ayant pour vivre dans la grande ville qu'une somme mensuelle de 250 francs que celui-ci consentit à lui servir. Presque aussitôt, elle publia ses premiers romans et fut célèbre, du jour au lendemain, si bien, que, les trois mois écoulés, elle ne songea plus du tout à revenir à Nohant, si ce n'est aux époques des vacances. Sa fille Solange lui fut alors remise, et elle l'emmena à Paris ; son fils Maurice resta, au contraire, à Nohant avec son père, lequel, confiné dans la maison de campagne de sa femme, y vivait, au milieu de domestiques des deux sexes, dans une familiarité de mauvais goût, qui ne tarda pas à donner lieu à quelques scandales. Une femme de chambre de la maison, prénommée Julie, devint notamment alors l'héroïne d'une aventure où M. Dudevant joua un rôle qui fit quelque bruit. En outre les dépenses du ménage dépassaient trop souvent le chiffre des revenus. M. Dudevant, qui avait d'abord été un maître sévère et rigoureux à ce sujet, avait fini par se laisser dominer par ses domestiques à ce point qu'il le pillaient à qui mieux mieux, et que, bientôt, le désordre devint réellement intolérable.

C'est alors que Mme Sand se décida à introduire une demande en séparation, dont la conduite publiquement licencieuse de son mari lui fournissait les plus légitimes motifs. Il est vrai, d'autre part, que la vie de plaisirs, et de travail à la fois, qu'elle-même venait de mener et de partager à Paris avec un écrivain devenu, grâce à sa collaboration célèbre lui aussi, tout en l'étant moins qu'elle, offrait au baron Dudevant des motifs, également légitimes, pour qu'il pût, de son côté, et comme par représailles, solliciter la même séparation qu'elle avait cru devoir provoquer contre lui.

Ce long procès, qui ne devait jamais avoir une issue légale bien

nette, ni bien claire, commença en février 1836 (1), et finalement une transaction intervint avant les dernières plaidoiries et le jugement. M. Dudevant recevait la moitié de la fortune, et la garde de son fils ; Mᵉ Dudevant conservait Nohant et emmenait sa fille avec elle. Mais l'année suivante, cette transaction fut modifiée d'un commun accord, en raison de la situation des enfants ; moyennant un avantage de 50.000 francs qu'elle fit à son mari, Mᵐᵉ Sand obtint que désormais ses deux enfants lui seraient exclusivement laissés. Cette seconde transaction mit définitivement fin aux difficultés survenues entre les deux époux, qui ne devaient plus se revoir, que dans une circonstance que nous dirons plus loin.

Voici donc Mᵐᵉ Sand en possession de ses deux enfants, et devenue, de par la transaction ci-dessus rappelée, l'éducatrice et la gouvernante de leur jeunesse. Maurice fut placé dans un collège ; mais c'est auprès de sa mère que fut, dans le principe, commencée l'éducation de Solange. Mᵐᵉ Sand, elle-même, donna d'abord les premières leçons — quand elle le pouvait — c'est-à-dire sans régularité et tout à fait à bâtons rompus. Solange, difficile de caractère, indépendante, « indomptée », l'esprit plein de vivacité, et de légèreté à la fois, était l'enfant la plus indocile et la moins capable d'attention. Puis les occupations multiples de Mᵐᵉ Sand, romancier célèbre, à la mode, et surtout les obligations de sa vie littéraire, qui se passait beaucoup au dehors, rendirent bientôt les leçons, qu'elle était censée donner à sa fille, tellement illusoires qu'il fallut songer, soit à la mettre en pension, soit à lui procurer une institutrice à domicile.

C'est à ce dernier parti que Mᵐᵉ Sand, qui ne voulait pas se séparer de sa fille, s'arrêta tout d'abord en confiant Solange à une maîtresse, qui lui avait été recommandée par Mˡˡᵉ de Rosière, l'une des bonnes élèves de Chopin, qu'elle recevait chez elle, et qu'elle avait d'abord rencontrée chez lui. Cette institutrice se nommait Mˡˡᵉ Suez ; elle avait beaucoup de savoir ; mais il semble que, dans la circonstance, la pratique d'un enseignement intelligemment approprié au caractère révolté de son élève, lui ait presque totalement manqué ; il semble surtout que son influence et son autorité aient été trop insuffisantes pour que ses leçons aient jamais profité. Solange était, en effet, rebelle à toute discipline, faisant mal ses devoirs, ou ne les faisant pas, et finalement l'institutrice dut être remerciée.

(1) Lire dans la *Gazette des tribunaux* du 31 juillet 1836 le compte rendu du *procès en séparation de corps provoqué par Mᵐᵉ Dudevant, auteur des ouvrages publiés sous le nom de George Sand.* Elle avait pour avocat Mᵉ Michel (de Bourges). Elle se présenta devant la Cour, non pas dans le costume masculin, qui lui était alors habituel, mais « en robe blanche, capote blanche, collerette tombante sur un châle à fleurs. Cette dame, ajoute le compte rendu, semble n'être venue à l'audience que pour y trouver quelques éloquentes aspirations contre l'irrévocabilité des unions mal assorties. »

Il fallut alors revenir à l'autre parti, c'est-à-dire mettre Solange en pension. Mais le projet fut d'abord combattu par un ami de Mme Sand, qui aurait voulu qu'elle persistât à essayer encore des leçons de Mlle Suez, malgré le mauvais résultat qu'elles avaient donné. A cette occasion elle écrivit à cet ami deux curieuses lettres (1) donc voici les passages essentiels :

... A la suite d'une nouvelle scène, je mettrai donc Solange en pension. Ce n'est pas que j'aie grand goût pour ces éducations en commun où l'instruction est dispensée, parfois sans grande intelligence, à une quantité d'enfants qui la reçoivent et s'en pénètrent comme elles peuvent, sans que la dose qui doit revenir et convenir à chacune d'elles, lui soit suffisamment distribuée... Mais Solange ne fait rien chez moi, et son institutrice a épuisé ses peines à la vouloir diriger comme je l'entendais. Quant à penser à lui donner moi-même des leçons, ainsi que je l'avais d'abord entrepris, c'est le dernier moyen que je veuille aujourd'hui... Il n'est pas d'ailleurs, selon moi, de pire institutrice qu'une mère ; nous n'avons en nous, tant nous sommes désireuses de voir progresser nos enfants, ni le calme, ni le sang-froid nécessaires pour savoir modérer nos préceptes, graduer nos leçons et surtout contenir nos impatiences. L'esprit de Solange est, d'ailleurs, devenu trop indépendant pour que je puisse espérer reprendre sur lui une domination que je n'avais jamais complètement exercée. La discipline lui est inconnue, et ce n'est que chez les autres, et dans une maison où elle est de règle immuable et absolue, que je puis espérer voir rendre à cet esprit en révolte sa pondération et sa mesure.

..... Je surveillerai de loin le programme de son propre travail... je ne veux pas qu'on la pousse trop en dehors des voies de la philosophie et de la religion naturelle, et j'entends qu'elle reçoive une éducation religieuse qui ne soit ni routinière ni absurde. L'image de Dieu a été entourée par le culte de tant de subterfuges et d'inventions étranges, que je désire qu'autant que possible sa pensée n'en soit pas imprégnée. Je tolèrerai qu'elle suive, mais seulement jusqu'à sa première communion, les exercices de piété en usage dans la maison. Le mysticisme dont la religion, ainsi qu'on nous la présente, a enveloppé la figure sublime du Christ, dénature tout à fait les causes premières de la grande mission qu'il avait à remplir sur la terre, mission qu'on a travestie pour la faire servir à des intérêts et à des passions de toutes sortes. L'étude philosophique et vraie de sa vie a démontré, au contraire, le néant de la plupart des traditions qui sont venues jusqu'à nous sous son nom, et je ne

(1) Nous publions, dans cette rapide étude, trente-deux lettres ou fragments de lettres de Mme Sand, de sa fille et de son gendre. Sept de ces lettres ont déjà été publiées par nous en 1876 et 1881 ; les autres sont inédites.

veux pas pour Solange d'un enseignement de ce genre trop prolongé, et dans lequel elle pourrait puiser, et conserver dans un âge plus avancé, des principes d'exclusivisme et d'intolérance, dont je crois qu'il est de mon devoir de la garantir...

Il est à remarquer que, dans cette dernière lettre, Mme Sand s'occupe déjà, longtemps à l'avance, d'une question qui semble devoir primer toutes les autres dans son esprit, pour ce qui regarde l'éducation de sa fille : la question de l'instruction religieuse. Nous citerons, plus loin, une autre lettre, où cette même question est abordée par elle avec une insistance encore plus accentuée et plus précise.

Le choix de l'Institution privée, où devait être élevée la fille de Mme Sand, fut provoqué par cette même Mlle de Rosière, qui avait déjà conseillé le choix de l'institutrice Mlle Suez. Elle était liée avec la maîtresse d'un pensionnat, alors bien connu à Paris, Mlle Sophie Lagut, qui devint, par mariage, Mme Ferdinand Bascans, et dont l'établissement était situé dans le bas de la rue de Chaillot, au n° 70, vis-à-vis la maison de retraite de Sainte-Périne, et proche le petit hôtel qu'occupaient, au coin des Champs-Elysées, M. et Mme Emile de Girardin. Femme tout à fait supérieure, Mme Bascans avait créé elle-même le grand internat qu'elle dirigeait avec une haute autorité et un réel succès.

Son mari, Ferdinand Bascans, était à la fois journaliste et professeur. Il avait appartenu, pendant plusieurs années, comme gérant, à un journal d'opposition, alors fameux, *La Tribune*, dont Germain Sarrut avait pris la direction, et qui eut une existence des plus orageuses. En sa qualité de gérant Bascans fut incriminé dans une suite incroyable de procès, pour attaques au gouvernement, qui se terminèrent tous par de nombreuses années de prison, et par de formidables amendes (1). En somme les 200.000 francs qui composaient tout l'avoir de Sarrut, et qu'il avait mis dans l'exploitation du journal, furent dévorés en peu de temps, et le malheureux journaliste

(1) Il était né en 1801. J'ai toute sa correspondance relative à son passage, comme gérant, à *La Tribune*. C'était le journal le plus agressif de l'époque. Un jour Bascans répondit à une attaque contre lui dirigée : « Je n'ai point d'explications à donner, point de rétractation à faire; si après cela un autre genre de satisfaction peut vous être agréable, n'oubliez pas que ce sera toujours où, quand et comme il vous plaira. » Tel était le ton habituel du journal. Et cependant Bascans était l'homme le plus doux du monde; mais son emploi de gérant l'obligeait à cette attitude farouche. « Il s'ensuivit pour lui, dit Vapereau dans la 3e édition de son *Dictionnaire des Contemporains* (1865), plusieurs duels, heureux la plupart, soixante-cinq saisies et autant de procès, plus de 60.000 francs d'amende, ou de frais de justice, trente-deux mois de prison, deux arrestations préventives, trois accusations capitales devant le conseil de guerre, etc... » En 1848 il devint 1er adjoint au maire du Ier arrondissement de Paris. Il est mort à Neuilly le 31 décembre 1861.

survécut, pauvre, pendant plus de cinquante ans à la perte de sa fortune (1). Bascans abandonna, en même temps, le journalisme, se maria avec Mlle Lagut, et devint professeur de littérature et d'histoire dans la grande institution qu'elle dirigeait.

M. Bascans était un professeur d'élite, d'un caractère élevé, et d'un cœur excellent. Sa femme et lui ont laissé, dans la mémoire de leurs élèves, de profonds regrets et d'inaltérables souvenirs. En effet, le ménage Bascans vivait dans une union parfaite à tous les points de vue. Les deux époux se complétaient l'un l'autre, dans leur coopération commune à la prospérité de leur établissement où Mme Sand vint, un jour, leur présenter sa fille.

Il faut dire, tout d'abord, que ce ne fut pas sans quelques débats, et seulement après de mûres réflexions que M. et Mme Bascans se décidèrent à accepter la fille de Mme Sand au nombre de leur élèves. Le nom du célèbre écrivain était alors un peu comme un épouvantail pour certaines mères de famille. C'était l'époque des romans de Mme Sand où elle soutenait et développait bien des paradoxes sociaux dont tout son talent ne pouvait suffire à faire accepter les périlleuses séductions. Ses livres, où étaient souvent palliés bien des erreurs et des vices, et où l'adultère était même excusé, se lisaient un peu comme en cachette dans bien des familles. Mme Bascans put donc craindre de froisser beaucoup des parents de ses élèves lorsqu'ils apprendraient que la fille de l'auteur de *Jacques*, d'*Indiana* et de *Lélia* allait devenir la compagne de leurs enfants.

En outre, Mme Sand avait sur l'éducation des filles en général, et surtout sur celle de sa fille, en particulier, des idées très personnelles et très arrêtées, qu'elle aurait voulu imposer, dans la circonstance, comme un programme à suivre, en quelque sorte pour elle seule. Ces idées étaient tellement peu en harmonie avec celles qui étaient mises en pratique dans l'établissement de Mme Bascans, que cette dernière se refusa tout d'abord à admettre même une discussion à ce sujet. Finalement il fut convenu que Solange Dudevant, fille de Mme Sand, serait élevée conformément aux règles en usage dans l'Institution, et sans que l'intervention de sa mère pût peser d'un poids quelconque pour les modifier; mais liberté était laissée à Mme Sand d'écrire à M. ou à Mme Bascans tout ce que bon lui semblerait sur les principes d'éducation qu'elle prétendait faire prévaloir, sauf pour ceux-ci à n'en tenir compte que dans la mesure qui leur paraîtrait convenable.

(1) Germain-Marie Sarrut, né le 20 avril 1800. Pendant sa direction à *La Tribune* il fut impliqué dans cent quatorze procès au cours desquels il prit plus de soixante-dix fois la parole pour se défendre lui-même. Il était d'une ardeur de plume et de langage tout à fait extrême. Il a créé et dirigé une immense *Biographie des hommes du jour* (1835-1842), qui lui a valu aussi de nombreuses récriminations et des procès. Il devint député en 1848. Il est mort dans un état, tout à fait voisin de la misère, le 30 octobre 1883.

Mme Sand n'abusa pas de cette condescendance et ses lettres, relatives à sa fille, pendant son séjour chez Mme Bascans, furent, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, plutôt celles d'une bonne mère de famille, inquiète des besoins matériels de son enfant, que d'un pédagogne voulant imposer ses manières de voir sur l'instruction et l'éducation. Il est même intéressant de surprendre cet illustre écrivain, dans ce rôle, nouveau pour elle, et où, comme toutes les « mamans » du monde entier, elle montre, pour le bien-être de son enfant, beaucoup de petites et charmantes préoccupations toutes naturelles bien que sans grande importance. Quand elle voulut aborder aussi des questions plus hautes, ce fut toujours, comme on le verra surtout dans les fragments des lettres citées plus loin, de la manière la plus élevée et la plus conciliante, je dirai même la plus respectueuse pour les droits comme pour la personne des directeurs de l'Institution, où elle avait placé sa fille, et qu'elle traita bientôt comme de véritables amis.

Cependant elle sembla, une seule fois, vouloir imposer plus particulièrement sa volonté. C'est qu'il s'agissait d'une question autre que de celle de l'enseignement classique, et sur laquelle elle paraissait vouloir moins transiger que pour le reste : la question religieuse. Mais elle ne devait pas triompher davantage, en cette circonstance, des idées bien arrêtées, et des résistances légitimes, et, alors, en quelque sorte professionnelles, des éducateurs de sa fille, qui continua à être menée à la messe, en même temps que ses compagnes, et qui, d'ailleurs, personnellement, ne montra pas qu'elle partageât les opinions radicales de sa mère en matière de religion.

Voici d'abord un billet, adressé par George Sand à Mme Bascans, un jour de rentrée de sa fille au pensionnat, après la sortie hebdomadaire du dimanche :

Dimanche.

... Solange me paraît déterminée à devenir bonne enfant ; j'ai été extrêmement contente d'elle, de sa douceur et de sa politesse. Cette fois-ci, je puis même dire que je ne l'ai jamais vue si aimable pendant une journée entière. Elle a un très bon cœur... il n'y a que le caractère qui pèche; il est fantasque, inégal, dominateur, jaloux et emporté. Voilà les tendances. Il y a pour combattre ces instincts malheureux, beaucoup d'inteligence, de générosité, une certaine grandeur innée, l'absence totale de ressentiment, de la tendresse même, et un sentiment élevé de la justice...

Et après cet élogieux portrait de sa fille, au point de vue moral, elle ajoute le lendemain :

Lundi matin.

Voici un post-scriptum qui gâte un peu ce qui précède. Ce matin Solange est insupportable. Elle pleure, parce que je ne veux pas arranger ses papillottes, et résiste pour s'en retourner. Si elle arrive seulement quelques minutes après 10 heures, je vous prie de la

punir, parce qu'elle a été réveillée à 8 heures et qu'on n'a cessé de la tourmenter, sans obtenir qu'elle se hâtât... mais comme elle a eu toute une journée de bonne humeur, il est juste que la punition ne soit pas trop forte.

Et sur les études mêmes de sa fille, voici les principaux passages d'une admirable lettre, qui n'a pas une étendue de moins de dix pages, et qui pose et discute, avec un sens élevé et pratique, quelques questions générales d'éducation (1) :

29 septembre 1841.

A M. Bascans.

..... Quant aux études, je vous dirai mes impressions avec la plus entière franchise. Tout ce qui a été appris avec vous, dans les leçons particulières, a été parfaitement compris et retenu... La grande faculté de Solange c'est la mémoire des faits; elle y joint la faculté de les exprimer, et je crois qu'elle pourra comprendre sérieusement, analyser logiquement, et écrire avec talent, en un mot faire de bons travaux d'histoire... J'ai à vous remercier sous ce rapport, car elle a appris beaucoup dans le peu de temps que vous l'avez cultivée, et malgré ses fanfaronnades d'inconscience et de passion, j'ai vu qu'elle avait du goût, et mettait de l'amour-propre aux études que vous lui avez fait faire. Je désire donc extrêmement que vous lui continuiez ses leçons particulières, que vous la fassiez beaucoup lire et écrire avec vous; le plus clair de son éducation est là.

..... Les leçons générales, où l'on est plus de 4 ou 5 élèves, et où chacune n'est pas examinée séparément et attentivement, ne lui apprendraient rien; mais elles ont pour elle un avantage autre que le progrès réel et rapide, c'est de discipliner les apparences de la volonté et d'enrégimenter la personne... ainsi l'effet de cette éducation sur elle est bon sous le côté moral, nul ou peu s'en faut, sous le rapport intellectuel, et comme il est bien urgent de développer simultanément les deux puissances, Solange ne peut pas se passer de bonnes leçons particulières, les plus longues et les plus fréquentes possible.

..... Je ne tiens pas beaucoup à ce qu'elle apprenne l'anglais; si elle vient à le croire utile un jour, il sera encore temps. Ce à quoi je tiens, c'est qu'elle apprenne à travailler, et si une leçon ferme et complète ne suffit pas toujours à en donner le goût et le moyen, une leçon un peu molle et préoccupée en ôte le désir et l'intention... Les autres leçons générales, celles de français surtout, me paraissent très bonnes, car elle en a certainement profité et elle est

(1) La plupart des lettres de Mme Sand, auxquelles j'emprunte ces divers fragments, ne portent pas d'autre date que celle du jour où elles sont écrites; l'indication de l'année manque, mais la date qui figure en tête des extraits suivants, d'une des rares lettres qui en gardent la trace, suffit pour déterminer l'époque du séjour de Solange Sand chez Mme Bascans.

en grand progrès sous ce rapport. Donc, pour conclure, s'il vous était possible de faire remplacer l'anglais par des études de français à l'état littéraire, ou d'histoire à l'état un peu philosophique, tout serait pour le mieux.....

Je demande peut-être beaucoup, mais je suis sûre pourtant que vous m'aiderez à cultiver cette terre forte un peu fortement. Elle m'a raconté la vie de François Ier avec les moindres détails de lieux, de dates et même de stratégie. Une telle mémoire peut porter de gros fardeaux, et ce serait grand dommage de ne pas la remplir de ce qu'il y a de plus important, et de plus mûrissant, l'histoire!

..... J'ai assez donné de leçons moi-même pour savoir que c'est la tâche la plus cruelle et la plus difficile qui soit au monde, et j'ai assez vécu pour savoir qu'il ne faut pas exiger au-delà du possible, c'est-à-dire au-delà d'une certaine mesure de bien en toutes choses. Ce qu'il y a, dans votre établissement, de bien ordonné et de profitable, je l'apprécie grandement, et j'en vois les résultats avec autant de satisfaction que de reconnaissance. Solange me paraît pleine de respect pour vous et d'attachement pour Mme Bascans. C'est un grand point; comme elle est d'humeur jalouse elle m'a paru très portée à désirer accaparer les affections de Mme Bascans, et comme elle est avec moi ombrageuse et susceptible à cet égard — jusqu'à la tyrannie si je me laissais faire, — je vois bien qu'elle est disposée à la passion envers votre femme. Il faudra que Mme Bascans prenne garde à quelque coup de poignard, si elle se permet une préférence pour une autre.

..... Puisque vous me demandez des nouvelles de mon travail à moi, je vous dirai que je viens de finir un gros et lourd roman plein, comme à l'ordinaire, de bonnes intentions, et vide de beaux résultats. Je ne me décourage pas pour si peu. Mes ouvrages seront l'amusement d'un jour, et passeront avec moi (1). Il suffit à mes forces et à mes ambitions qu'en ces jours de lutte et d'incertitude qui passeront aussi, ils servent à entretenir le rêve dans quelques âmes plus fortes d'ailleurs et plus efficaces que la mienne.

..... Solange a sur le chantier, depuis huit jours, une lettre pour Mme Bascans; mais il passe tant d'enivrements, tant de papillons, tant de petits chiens et d'enfantillages dans sa jeune cervelle que je ne veux pas attendre davantage la fin de son courrier pour vous envoyer le mien.

Tout à vous,

GEORGE SAND.

(1) Mme Sand est bien dure ici pour elle-même — et cela à tort. Ses livres ont déjà vécu beaucoup plus longtemps qu'elle; ils ont été, et sont toujours l'honneur de notre littérature nationale, et aujourd'hui encore, plus de vingt ans après la mort de l'illustre écrivain, on lit toujours la plupart de ses beaux récits, dont plusieurs sont consacrés à jamais comme de classiques chefs-d'œuvre.

Citons maintenant quelques extraits de lettres ou de billets où se montre seulement « la maman » et non plus l'écrivain parfois un peu pédagogue :

— ..... J'ai grondé Solange du peu de soin qu'elle prend de ses affaires; son joli chapeau neuf, qu'elle porte aujourd'hui pour la seconde fois, est déjà fané; elle a pourtant un carton pour le serrer... elle demande une armoire et promet d'être fort soigneuse. S'il y en a une de vacante voulez-vous bien lui permettre de s'en servir; nous verrons bien si elle en fait bon usage et si elle prend un peu d'ordre.

— ..... Dans une petite lettre, Solange se plaignait d'avoir encore froid. Mon médecin m'a tellement recommandé de la couvrir que je vous prie de lui laisser porter le fichu ouaté que j'ai envoyé avant-hier; le gilet de bourre de coton n'est pas extrêmement chaud. J'envoie aujourd'hui un pantalon tricoté, un second gilet, une chemise de nuit et des mitaines. Comme on est fort capricieuse, bien qu'on se plaigne du froid, il est fort possible qu'on ne veuille pas porter de caleçon; celui que j'ai remis ne doit pas être commode. Veuillez me le faire renvoyer et exiger qu'on porte le neuf... Mille pardons de tout ce détail de guenilles...

— ..... Elle n'a pas eu de frisson ni de fièvre hier soir. Ayez la bonté de vous en occuper un peu pendant deux ou trois jours, de 8 à 9 heures, au cas où elle sentirait du froid ou du malaise en se couchant. Le seul remède serait de la bien couvrir et de lui faire avaler une ou deux tasses d'eau chaude avec un peu de sirop de violettes dont je la munis. Voulez-vous permettre aussi que pendant ces deux ou trois jours elle reste au lit une heure de plus que de coutume?...

— ..... Je pense que Solange vous aura confessé directement sa faute. J'ai été fort sévère pour une résistance puérile et une réponse stupidement impertinente, parce que, comme elle est en âge de raison, je crois ne devoir plus souffrir aucun caprice de ce genre. Dans son chagrin je n'ai pas été frappée d'un mouvement de son cœur... Il y a eu plus d'humiliation et de dépit de s'en aller à jeun que de m'avoir affectée et offensée. La marque d'un repentir sincère eût été une petite lettre d'elle dès le lendemain; mais cette lettre ne m'arrivera, j'en suis sûre, que le samedi, c'est-à-dire avec l'espérance de sortir. S'il en est ainsi, je n'y répondrai pas, et je ne l'enverrai pas chercher, parce que si son cœur ne lui dicte rien, et ne s'éveille pas de lui-même, il faut au moins que la réflexion et le châtiment lui enseignent le devoir... Ci-joint un petit manteau pour Solange. Il faudra peut-être aussi que vous pensiez pour elle au paquet de chemises, bas, jupons, etc., car elle pensera à tout, hormis au nécessaire.

— ..... Je viens vous demander une grâce, c'est de laisser Mlle Julie venir faire les rois avec nous, et ensuite voir *Macbeth* avec nous aussi. C'est une si grande joie pour Solange de rêver à cela depuis hier

soir, que nous aurions tous beaucoup de chagrin si vous ne le permettiez pas. Je ne puis sortir malheureusement, mais je vous assure que mon fils en accompagnant ces demoiselles en voiture, sera un mentor aussi respectable et surtout aussi respectueux que vous pouvez le désirer... Comme il sera bien tard pour reconduire Mlle Julie ce soir, Solange propose de la faire coucher dans sa chambre et de vous la reconduire demain matin avec sa bonne... Permettez tout cela, je vous en prie, vous serez tout à fait bénie.

— ..... Solange est malade, elle a eu la fièvre cette nuit, un gros mal de tête, et ce matin la gorge prise à ne pouvoir parler. Je sais bien que ce ne sera rien, mais elle a besoin de repos et de sommeil aujourd'hui, et demain probablement.

— ..... Voulez-vous permettre à Maurice d'emmener sa sœur jusqu'à vendredi soir, ou samedi matin. Je pars dimanche, et je ne veux pas qu'elle me voie faire mes derniers apprêts de départ; le crève-cœur serait trop direct...

— ..... Solange a fait un mensonge ce matin pour rester à la maison. Je la vois très bien portante, et vous l'envoie. Je crois qu'elle n'a pas fait son devoir. Je vous prie de la garder ce soir pour lui apprendre à vivre... Je vous demanderai de ne pas lui donner de devoirs dans des livres qu'elle n'a pas, avant que j'aie eu le temps de me les procurer. Je ne puis les avoir du soir au matin, et elle en prend sujet de ne pas faire sa tâche. Ecrivez-moi un mot quand vous voudrez que je lui procure un ouvrage.

La lettre suivante est de l'année qui a suivi celle où Solange fit sa première communion. Mme Sand y développe, avec une insistance plus vive encore, que dans une autre lettre du même genre, que nous avons citée plus haut, ses idées et ses opinions en matière religieuse :

..... Nous voici dans la Semaine Sainte. L'année dernière, je n'ai pas été fâchée que Solange vît le spectacle du culte catholique; mais maintenant que la pièce est jouée pour elle, je ne vois pas de nécessité, et je trouverais même beaucoup d'inconvénients, à ce qu'elle en suivît davantage les représentations. Il ne me convient pas qu'elle s'habitue à l'hypocrisie des génuflexions et des signes de croix, ni à l'adoration de l'idole sous laquelle on déshonore la sainte figure du Christ.

Solange est bien plus sceptique que je ne le voudrais. Je crois donc que la vue de toutes ces cérémonies, dont le sens primitif est perdu, et qu'aucun prêtre orthodoxe de nos jours ne saurait lui expliquer dignement, est d'un mauvais effet sur elle. Je craindrais que cette vue ne détruisît à jamais en elle le germe d'enthousiasme que j'ai tâché d'y mettre pour la mission et la parole de Jésus, si singulièrement expliquée dans les églises. Je vous prie donc de la tenir à la maison pendant toutes ces dévotions. Je ne veux pas qu'on lui mette de la cendre au front, ni qu'on lui fasse baiser des images.

Je ne l'ai pas élevée pour l'idolâtrie, et si elle est destinée un jour à faire quelque emploi de son intelligence, ce sera probablement pour travailler, selon la mesure de ses forces, à la destruction de l'idolâtrie. Vous m'obligerez même beaucoup, désormais, de lui supprimer entièrement la messe comme un temps fort mal employé, puisqu'elle n'y songe qu'à railler la dévotion d'autrui.

Cependant, s'il entrait dans vos vues, comme je vous l'avais demandé l'année dernière, de lui expliquer la philosophie du Christ, de l'attendrir au récit de ce beau poème de la vie et de la mort de l'homme divin, de lui présenter l'Evangile comme la doctrine de l'égalité, enfin de commenter avec elle ces évangiles si scandaleusement altérés dans les traductions catholiques, et si admirablement réhabilités dans le *Livre de l'humanité* de Pierre Leroux, ce serait là pour elle la véritable instruction religieuse dont je désirerais qu'elle profitât durant la Semaine Sainte, et tous les jours de sa vie. Mais cette instruction ne peut lui venir que de vous, non des « comédiens sacrés », *iunctos samionès*, comme disaient les Hussites...

Toute à vous de cœur,

G. Sand.

Solange Sand quitta le pensionnat de Mme Bascans avant d'y avoir complètement achevé son éducation. Mme Sand la maria alors au sculpteur Auguste Clésinger. Il avait quatorze ans de plus qu'elle; c'était un artiste de grand talent mais il était dissipateur, brutal, grossier de gestes et de langage, et d'existence par trop bohême; en somme bien peu fait pour le mariage (1).

Et, cependant — c'est Mme Sand qui le dit — ce fut un mariage d'inclination.

Notre enragé sculpteur est ici. L'idylle fleurit à La Châtre; la « grande princesse » s'est humanisée jusqu'à dire *oui*. Vous aviez été plus clairvoyant que moi; elle avait ce *oui* dans le cœur depuis longtemps et ne voulait pas le dire si tôt, voilà tout. Ils paraissaient enchantés tous les deux; je le suis aussi par conséquent.

Et dans une lettre, encore inédite, adressée à la princesse Galitzin (2), elle parle, comme suit, de son futur gendre :

Clésinger fera la gloire de sa femme et la mienne; il gravera ses titres sur du marbre et sur du bronze, et cela dure autant que les plus vieux parchemins. Qui le sait mieux que vous, qui avez tou-

(1) Arsène Houssaye, au tome III de ses *Confessions*, page 241, nous donne en trois lignes le portrait suivant de Clésinger : « ..... Un Monsieur bruyant et désordonné, un ci-devant cuirassier devenu un grand sculpteur, se conduisant partout comme au café du régiment et à l'atelier. »

(2) Mme Sand a entretenu, pendant de longues années, une correspondance continue avec la famille princière Galitzin. Cette importante correspondance est toujours demeurée inédite.

jours mis le cœur et l'esprit avant tout? Nous ne comprenons rien aux idées de rang et de naissance; nous n'y croyons pas. Nous voyons le génie descendre du ciel où il plaît à Dieu de le départir, et nous ne trouvons à aucune page de l'Evangile le précepte des distinctions sociales, tout au contraire !

J'ai sous les yeux les deux lettres de faire part de ce mariage (1), qui fut, à tous les points de vue, disproportionné. Je les cite pour la bizarrerie de leur rédaction :

Monsieur et Madame Bascans,
rue de Chaillot, 70, Paris.

M

Madame George Sand a l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Solange Sand, sa fille, avec Monsieur Clésinger.

Nohant, 20 mai 1847.

M

Monsieur Clésinger a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle Solange Sand.

Nohant, 20 mai 1847.

Ainsi, bien que le mari de Mme Sand fut encore vivant — il n'est mort qu'en 1873 — non seulement son nom ne figurait pas sur la lettre de faire part, comme père de son enfant, mais encore sa fille n'y était désignée que sous le pseudonyme littéraire que sa mère avait illustré et qui lui appartenait en propre.

Clésinger ne semble pas avoir protesté contre cet étrange manquement aux convenances; M. Dudevant lui-même, bien qu'il eût dédaigneusement, dès le premier jour, qualifié son futur gendre de simple « tailleur de pierres », ne paraît pas avoir été autrement froissé du procédé, puisqu'il accepta de venir assister en personne aux cérémonies et aux fêtes du mariage à Nohant, où Mme Sand et lui se traitèrent même avec une affectueuse familiarité. Ces deux « séparés » se donnèrent mutuellement leurs petits noms. Mme Sand disait « Casimir » à son mari, et ce dernier l'appelait tendrement « Aurore », spectacle attendrissant d'un rapprochement imprévu — mais qui ne devait durer qu'un jour.

(1) L'adresse de l'exemplaire de ce faire part, ci-après reproduit, et que je possède, est de la main même de Mme Sand.

(*A suivre.*) GEORGES D'HEYLLI.

LA LITTÉRATURE NÉO-HÉBRAIQUE

En lisant ce titre, beaucoup de personnes seront peut-être étonnées d'apprendre qu'il existe actuellement une littérature hébraïque. Et, pourtant, elle existe bien, cette littérature, et on peut s'étonner seulement que jusqu'ici personne n'en ait parlé Même ceux qui se sont occupés des questions juives n'ont prêté à la littérature d'une grande partie des Israélites contemporains que très peu d'attention. Est-ce à dire que cette littérature ne mérite pas d'être connue? Certes, une telle affirmation serait absolument contraire à la vérité. Sans vouloir trop exagérer son importance, nous pouvons dire seulement que, née au commencement de ce siècle, sous l'influence des idées nouvelles qu'a fait éclore en Israël le contact avec les peuples européens civilisés, la littérature juive, en langue hébraïque, pour être venue en retard sur les autres littératures européennes, n'en a pas moins suivi une marche progressive, se développant à leur exemple et à leur image, tout en gardant sa couleur personnelle, son caractère profondément juif. Elle présente donc un double intérêt; d'abord, parce qu'elle est le fruit du mouvement intellectuel général de l'Europe, et ensuite, parce qu'elle est l'expression de la pensée intime d'une notable partie des Juifs contemporains. Sous le nom de *littérature hébraïque*, il ne faut comprendre que ce qui est écrit en hébreu. Mais les Juifs de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, etc., se servent, même pour exprimer leurs pensées juives, des langues de leur patrie d'adoption. En Russie même, centre de la littérature hébraïque, où la connaissance de l'hébreu est prodigieusement répandue, nombre d'écrivains juifs préfèrent à la langue ancienne des ancêtres celle de leur pays natal. D'autres encore écrivent des romans et des poésies dans le jargon hébréo-russo-polonais-allemand, appelé communément « judéo-allemand », ou « judisch », et qui est l'idiome parlé par la masse des Juifs russes. Il faut donc distinguer entre la littérature juive en général et la littérature hébraïque proprement dite. Détail curieux à noter : tandis que la première ne compte que des ouvrages d'un caractère exclusivement juif, la seconde possède un certain nombre d'œuvres de science et de littérature qui n'ont de juif que la langue. C'est donc de cette dernière, et d'elle seule, qu'il s'agit en ce moment.

I

Avant de montrer quelle est actuellement la nouvelle littérature hébraïque, nous croyons utile de retracer ici, à grands traits, les étapes qu'elle a franchies depuis sa première apparition, en Allemagne, au commencement de notre siècle, jusqu'à nos jours.

A la fin du xviiie siècle, les idées de tolérance et d'humanité dont s'étaient imprégnés les esprits des meilleurs penseurs avaient attiré l'attention de l'Europe moderne sur la situation faite aux Juifs par le fanatisme du moyen âge. La défense d'Israël entreprise par l'élite de l'humanité, comme Dohm, Mirabeau, l'abbé Grégoire, etc., eut son contre-coup avant tout en Israël lui-même. Jusqu'àlors muré dans son exclusivisme — volontaire ou involontaire, c'est une question à part, — Israël se demanda s'il n'était pas temps, pour lui aussi, d'embrasser les idées de la civilisation européenne, d'entrer dans la société moderne, d'en accepter les manières de vivre et les façons de penser. Le premier qui prêcha d'exemple en s'engageant lui-même et faisant tout son possible pour engager tous ses frères dans cette nouvelle direction fut un philosophe : Moïse Mendelssohn. De nombreux disciples se groupèrent autour de lui. Après la mort du maître, les disciples formèrent ce qu'on est accoutumé d'appeler dans l'histoire juive « l'école berlinoise » (1). Cette école berlinoise a eu une grande influence sur les Juifs du monde entier. Ce sont les hommes composant cette école qui furent les premiers créateurs de la nouvelle littérature hébraïque. Cette première manifestation de l'esprit d'Israël, sous l'influence des idées nouvelles, est connue, dans l'histoire de la littérature hébraïque sous le nom d' « époque de Méasphim », nom qui désigne les « recueils » (en hébreu : Méasphim) que publiaient les disciples de Mendelssohn. Jusqu'à ce moment, la littérature avait un caractère exclusivement religieux. Avec les « Méasphim » apparaît une littérature profane ou laïque. L'exemple n'était pas tout à fait nouveau dans l'histoire des Juifs, puique depuis le xe jusqu'au xve siècle des ouvrages nombreux ont été publiés en hébreu qui n'avaient rien de religieux ou qui ne touchaient aux questions de religion et de théologie que d'une façon indirecte. On possède même des œuvres d'un érotisme effréné dues à la plume d'un poète, Emanuel le Romain, imitation des œuvres analogues des littératures européennes au siècle de Dante. Mais, dans les temps modernes, les recueils de l'école berlinoise sont incontestablement la première tentative d'une littérature hébraïque profane.

Mais tous les écrivains de cette époque, à quelques exceptions près, ne se servaient de la langue et de la littérature hébraïque que dans l'intention exclusive d'amener l'assimilation complète des Juifs avec les peuples parmi lesquels ils vivaient. Tout en cultivant la langue et les lettres hébraïques, on avouait pourtant qu'un jour il faudrait les abandonner. On pourrait dire que l'hébreu était considéré comme un pont jeté entre le vieux monde juif et la société européenne moderne, afin de faciliter au premier le passage vers la seconde. Le passage effectué, le pont devient inutile. Leur but atteint, les écrivains de

(1) Le nom de « berlinois » désigne encore aujourd'hui, chez une partie des Juifs de Russie et de Gallicie, tout Israélite éclairé qui suit les traditions de Mendelssohn.

cette époque, pourtant brillante à certains égards, cessent d'écrire en hébreu. On en vit quelques-uns abandonner complètement leur carrière littéraire; d'autres continuèrent à travailler pour leurs frères et le Judaïsme, mais en se servant de la langue du pays dont ils tendaient à devenir citoyens. Un seul écrivain de grand mérite resta fidèle à la langue sacrée jusqu'à ses derniers jours, c'est M. Wessely, poète et philosophe, qui a laissé des ouvrages de réelle valeur.

C'est donc dans les idées mêmes prêchées par la littérature des « *Méasphim* » que se trouvait le germe de sa mort. Sa disparition devait avoir lieu bientôt. Vers le commencement du second quart de notre siècle nous ne voyons plus en Allemagne que de rares savants juifs qui se servent de l'hébreu pour écrire leurs ouvrages. Et encore faut-il remarquer que ce sont des savants venus de Russie.

L'extinction de la nouvelle littérature hébraïque en Allemagne coïncide avec son apparition en Gallicie. Ici, elle prend, dès sa naissance, un caractère tout à fait différent de celui qu'elle avait en Allemagne. Ce n'est pas seulement comme un moyen de transition qu'on cultive, cette fois-ci, l'hébreu. Il devient aussi un but pour lui-même, comme faisant partie du domaine du Judaïsme. Dès lors, la littérature hébraïque est fondée sur une base solide. D'ailleurs, ici, en Gallicie, la nouvelle littérature hébraïque a eu la chance heureuse d'être représentée par des écrivains de beaucoup supérieurs à ceux des « *Méasphim* ». Ces écrivains sont aussi beaucoup plus consciencieux dans l'accomplissement de la tâche qu'ils assument. L'un, S. Rapoport, inaugure presque une ère nouvelle dans les études historiques sur le Passé d'Israël, en y introduisant une méthode et une critique saine, sagace et pénétrante, en faisant œuvre de rationalisme, mais en respectant, en même temps, autant que possible, la tradition. Un autre, N. Krachmal, imitant l'exemple de Maimonide, qui a introduit dans le Judaïsme la philosophie d'Aristote, tâche d'adapter celle d'Hégel, dont l'influence sur la pensée européenne était alors toute puissante, aux problèmes du Judaïsme moderne. S. Rapoport est un des historiens qui ont le plus servi l'histoire juive. N. Krachmal est assurément le philosophe accompli de cette histoire. Il a revivifié la pensée juive en lui infusant, si j'ose m'exprimer ainsi, un sang nouveau, en y faisant entrer des éléments neufs de vie et de force. Il comprit que les idées anciennes ne pourraient subsister qu'à condition de s'assimiler les nouvelles. Les disciples de Mendelssohn, en Allemagne, avaient pour but de remplacer les idées anciennes par d'autres, nouvelles, de transformer de fond en comble la vie juive. N. Krachmal, dans son « *Guide des égarés contemporains* », a puissamment contribué, au contraire, à la conservation de la pensée juive en y introduisant, d'une manière très originale et par des combinaisons ingénieuses, la pensée moderne. La différence est énorme. Un troisième écrivain représente, dans cette *époque gallicienne* de l'histoire de la nouvelle littérature hébraïque, les Lettres proprement dites. C'est le

docteur Isaac Erter, dont le livre de satires est un véritable chef-d'œuvre. Peu à peu, nous voyons apparaître en Gallicie des recueils et des publications plus ou moins périodiques. Désormais, le Judaïsme autrichien ne cesse plus de créer et de produire. Et si, à un moment donné, une interruption légère se fait remarquer dans les productions littéraires des Juifs autrichiens, bientôt des écrivains venus de Russie, pays voisin de la Gallicie, relèvent la littérature par leur talent et leur activité incessante. Du reste, les écrivains hébreux de Russie et ceux de la Gallicie — c'est tout un. Nous les voyons marcher, pour ainsi dire, côte à côte. Rien d'étonnant. La vie juive dans ces deux pays se ressemble beaucoup. Ici et là, les Juifs sont dans les mêmes conditions sociales, bien que la situation des Juifs d'Autriche, au point de vue politique, diffère radicalement de celle des Juifs russes, l'Autriche étant un pays de monarchie constitutionnelle et la Russie vivant toujours sous un régime de monarchie autocratique.

La nouvelle littérature hébraïque a trouvé aussi de chauds partisans parmi les Juifs d'Italie. Mais les productions littéraires des écrivains hébreux originaires de ce pays, comme Luzzatto et Reggio se publiaient ordinairement en Gallicie. Il est difficile, d'ailleurs, de parler sérieusement d'un mouvement littéraire hébreu en Italie. Il est plus que probable que les écrivains que nous venons de nommer, par leur amour pour l'hébreu, ont été des exceptions dans le Judaïsme italien. Du reste, si la philosophie religieuse de Luzzatto, bien qu'elle soit loin de soutenir la comparaison avec les ouvrages philosophiques de Krachmal, n'est cependant pas dépourvue de valeur, ses poésies, comme aussi celles de son compatriote, Reggio, sont, au point de vue de l'art poétique, assez médiocres. Les pensées de ces poètes sont sans doute bonnes ; leurs vers sont forcés. En les lisant, on se demande si les pensées n'auraient pas gagné à être exposées dans un langage franchement prosaïque plutôt que dans des rimes malsonnantes.

C'est surtout la Russie qui est, depuis la fin de la première moitié et le commencement de la seconde moitié de notre siècle, le pays où fleurissent les lettres hébraïques.

Le règne de Nicolas Ier avait un double caractère pour les Juifs de Russie. D'un côté, le gouvernement du tsar se montrait extrêmement dur pour les Juifs qui gardaient une fidélité scrupuleuse aux formes de la vie domestique et sociale du moyen âge. Mais, d'un autre côté, il manifestait une bienveillance ouverte à tous les Israélites qui se décidaient à abandonner l'ancien habit et les anciennes mœurs par lesquelles le Juif se distinguait radicalement des autres habitants du pays. La cause en était dans la situation politique de l'époque. Nicolas Ier avait le désir de russifier la Pologne. La résistance polonaise était grande et difficile à briser. Vaincus, les Polonais tenaient cependant avec beaucoup de courage le drapeau national de la Pologne. L'empereur savait que s'il arrivait à émanciper quelques milliers de Juifs et à leur inculquer l'esprit russe, ces derniers propage-

raient volontiers l'influence russe dans le pays. L'avenir démontra que le tsar ne s'était pas trompé. Des lois spéciales furent donc édictées qui dispensaient de certains impôts et du service militaire tout Juif ayant fait des études dans une école de l'Etat. D'autres lois leur défendaient de porter leurs longs habits et autres signes distinctifs. C'était la contre-partie de ce que faisait la Pologne au temps de sa puissance. La Pologne, elle, laissait aux Juifs une liberté entière dans leur vie intérieure; elle favorisait même l'ignorance parmi les Juifs, afin de pouvoir les traiter avec plus de dédain et de mépris, tout en leur donnant certains avantages et privilèges au point de vue matériel. Jamais peuple ne fut plus abaissé moralement, plus humilié dans sa dignité humaine que l'était le peuple juif en Pologne.

Du reste, l'œuvre entreprise par Nicolas Ier trouva des partisans parmi les Juifs eux-mêmes. Déjà, un certain nombre d'entre eux, s'étant inspirés de l'exemple de l' « Ecole berlinoise », avaient songé à se civiliser et à civiliser aussi leurs frères. Peu à peu, les « Berlinois » (lisez : les hommes instruits, civilisés) devinrent de plus en plus nombreux. C'est, en premier lieu, dans la Lithuanie que commence le mouvement de rénovation qui est la cause à la fois et l'effet de l'apparition de la nouvelle littérature hébraïque en Russie.

Nicolas Ier et son gouvernement trouvèrent, en la personne d'Isaac Beer Levinsohn, pauvre savant hébraïsant, un puissant appui pour la réalisation de leurs projets en ce qui touche les Juifs. Des anecdotes circulent sur les relations qui auraient existé entre l'empereur de toutes les Russies et le pauvre écrivain hébreu. On va même jusqu'à mentionner une entrevue touchante qui aurait eu lieu entre le tsar et Levinsohn dans l'humble demeure de ce dernier, lors d'un voyage que Nicolas Ier fit en Volhynie. Ce qui est historique et sans conteste, c'est que l'auguste chef de la nation russe connaissait, en effet, par des rapports ministériels, sans doute, l'existence de Levinsohn, dont il favorisait l'œuvre littéraire dans le but de ramener les Juifs de l'Empire vers la civilisation.

Isaac Beer-Levinsohn était un érudit et un publiciste. Ses livres de propagande exercèrent une influence profonde et décisive sur ses contemporains. D'ailleurs, dans ses ouvrages, il est difficile de distinguer l'érudit du publiciste, le savant historien du propagandiste. Il mettait très souvent sa science et son érudition au service de sa propagande. Comme tous les vrais « sages d'Israël », Levinsohn vivait misérablement et bien que cruellement frappé, dans les dernières années de sa vie, par une maladie qui le tenait constamment au lit, il ne cessait cependant d'entasser manuscrits sur manuscrits qu'il devait léguer aux générations futures, sa pauvreté ne lui ayant permis de publier lui-même pendant sa vie qu'un nombre restreint de ses ouvrages, ceux notamment qui lui paraissaient les plus nécessaires à l'accomplissement de sa tâche.

Par ses productions littéraires, Levinsohn domine cette époque. Mais, peu à peu, nous voyons apparaître d'autres écrivains, savants,

publicistes, poètes, etc. Ce mouvement littéraire se dessine de plus en plus nettement. Il se concentre, du reste, dans trois villes différentes de la Russie : à Jitomir, capitale de la Volhynie, à Vilna, capitale de la Lithuanie, et à Odessa, au midi de la Russie. La formation de ces trois centres s'explique historiquement par les causes suivantes : Peu après l'avènement au trône d'Alexandre II, le Gouvernement russe fonda deux instituts rabbiniques, l'un à Jitomir, l'autre à Vilna, qui avaient pour but de former des rabbins éclairés, versés dans la science profane autant que dans la science sacrée. Le personnel enseignant de ces deux institutions se recrutait parmi les Juifs éclairés, les pionniers de la civilisation. Ces professeurs étaient des écrivains en même temps que des pédagogues. Quant à Odessa, cette ville devint un centre littéraire grâce à une poignée de Juifs venant de Gallicie, d'où ils avaient importé le goût pour les lettres hébraïques. Les trois villes en question étaient renommées aussi par leurs imprimeries juives.

Des écrivains volhyniens, nous citerons : Eichenbaum, poète et mathématicien; Zweifel, érudit et philosophe, Slonimski, mathématicien et astronome; Gotlober, poète, publiciste, historien, etc., Abramowitch, romancier-satiriste, publiciste, vulgarisateur de sciences naturelles, etc. A Odessa, nommons : S. Pinsker, érudit-historien; Abraham Krachmal, critique biblique, etc. Enfin, parmi les écrivains de la Lithuanie, il faut citer, comme les plus importants : M.-A. Ginzbourg, maître styliste et un des créateurs du néo-hébreu; K. Schoulman, traducteur de nombreux ouvrages de science, d'histoire et de littérature, entre autres : *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue : A.-B. Lebenson, poète, grammarien et philologue; M. J. Lebenson, fils du premier, jeune poète qui promettait beaucoup, mais qui est malheureusement mort à l'âge de 24 ans, laissant deux ou trois volumes de poésies d'un charme et d'un parfum poétique qui l'ont fait admirer et pleurer. Enfin, l'un des plus grands poètes hébreux du siècle, Jéhuda Gordon, se forma à l'école de Lebenson, père et fils.

Vers la même époque, un homme de lettres, dans l'acception la plus large du mot, M. Abraham Mapou, fait entrer dans la littérature hébraïque le roman. Mapou vivait dans une demi-misère dans la ville de Kowno (Lithuanie) en donnant des leçons d'hébreu. Sa première œuvre littéraire fut un roman historique des temps bibliques. L'auteur conçut l'idée de faire revivre, dans une œuvre d'imagination, une des époques bibliques de l'histoire d'Israël. La première condition de succès dans un tel ouvrage, c'était de pénétrer profondément dans l'esprit de la Bible. Il fallait même imiter, le plus qu'on pouvait, la langue des prophètes juifs. C'est surtout dans l'imitation du style biblique que Mapou excelle vraiment. Homme de beaucoup de talent, travailleur acharné et infatigable, Mapou se montre, dans son premier roman, *Amour de Sion*, un des stylistes qui se sont le plus imprégnés de l'esprit et du langage bibliques. En lisant ce livre, on est véritablement transporté, comme par un coup de baguette magique, à trois

mille ans en arrière. Les personnages du roman agissent, et surtout parlent, comme devaient agir et parler les vieux Hébreux en Palestine, au temps où ce pays était encore leur patrie unique. Ce roman a eu, comme il fallait s'y attendre, un grand succès. Il a été suivi d'un autre roman historique : *Le Péché de Samarie*. Enfin, Mapou écrivit encore un grand roman en cinq parties : *L'Hypocrite*, où il mit en scène la vie de ses contemporains.

Peu après 1850, apparaît, pour la première fois en hébreu, un journal hebdomadaire : *Hamagid*, fondé par un Juif russe, Silberman, établi à Lyck, petite ville prussienne, limitrophe de la Russie. Pendant quelques années, ce premier périodique de la presse hébraïque n'a, au point de vue social et littéraire, que peu d'importance. Ce n'est que quelques années plus tard que Silberman, simple éditeur presque sans instruction, s'étant décidé à placer à la tête de son journal M. David Gordon, homme très instruit et publiciste de talent, arrive à élever le *Hamagid* au niveau d'un journal littéraire. Vers 1860, un autre journal hebdomadaire, *Hamélits*, est fondé à Odessa par M. A. Zederbaum avec le concours des meilleurs écrivains de l'époque. Le *Hamagid* est un journal conservateur et le *Hamélits* est un journal progressiste. Vers 1870, après la fermeture par le gouvernement russe des Instituts rabbiniques, M. Slonimski, nommé plus haut, fonde un troisième journal, *Hazefirah*, consacré presque uniquement aux questions des sciences. M. Slonimski, savant qui aime la paix et la tranquillité, à l'esprit du reste très borné, bannit de son journal toute polémique sur des questions d'actualité. Le journal restait indifférent à la lutte engagée entre deux générations, ne prenant aucun parti ni pour l'une ni pour l'autre. Cette attitude ne plut pas au public. Aussi, après deux années d'existence, le *Hazefirah* disparut. Quelques années plus tard, il reparaît à Varsovie. Vers 1881, son programme change un peu avec l'entrée, comme principal rédacteur, de M. Sokolow, publiciste de talent. Vers la même époque, M. Zederbaum vint s'établir avec son journal à Saint-Pétersbourg. Le *Hamélits* n'a jamais cessé d'être l'organe le plus important de la presse hébraïque. Un quatrième journal hebdomadaire, *Hacarmel*, est publié pendant quelques années à Vilna, par M. S. Fin, connu dans la littérature hébraïque par ses ouvrages d'histoire juive et par son dictionnaire historique qu'il n'a du reste pas achevé. Un cinquième journal, aux idées ultra-orthodoxes, *Halebanon*. est publié d'abord à Paris, par un Juif venu de Palestine, ensuite à Mayence. Nous trouvons encore en Gallicie deux ou trois journaux hebdomadaires dont l'existence, à l'exception d'un seulement, *Haibri*, publié à Brody, est de courte durée. Nous n'avons énuméré que les principaux organes de la presse hébraïque. On compte encore d'autres journaux de peu d'importance que nous n'avons pas cru devoir mentionner.

En fait de Revues mensuelles, la presse hébraïque en possédait deux. L'une d'elles surtout mérite qu'on en parle d'une manière toute particulière. C'est le *Haschahar* de Pierre Smolenski qui, fondé vers

1870, ne disparaît qu'avec la mort de son fondateur et directeur, après 16 années de glorieuse existence. Du reste Smolenski a eu une telle influence sur ses contemporains que nous lui devons une mention spéciale. Son activité littéraire eut un triple caractère. D'abord, comme directeur d'une Revue, il a incontestablement fait époque dans la littérature hébraïque. Tout ce que cette littérature compte de vraiment distingué a passé par le *Haschahar* de Smolenski. Beaucoup de jeunes écrivains et poètes se sont formés à l'école de Smolenski et de sa revue. Smolenski est connu ensuite comme romancier et conteur. L'époque du règne de Nicolas Ier et du commencement du règne de Alexandre II est peinte, dans les romans de Smolenski avec beaucoup d'art. Ces romans ont eu plusieurs éditions, fait assez rare dans la littérature hébraïque. Smolenski a écrit une dizaine de romans, dont quelques-uns en plusieurs volumes. Il a laissé en outre un certain nombre de contes et nouvelles. Enfin, comme publiciste, Smolenski a écrit et publié, dans sa propre revue, un nombre considérable d'articles sur des questions d'actualité, où sa verve d'écrivain s'est déployée avec une force vraiment prodigieuse, Sa parole chaleureuse, entraînante et communicative, faisait toujours l'admiration du public, même des adversaires de ses idées. Sa manière de traiter ses contemporains n'est point banale. Il fustige sans pitié les puissants d'Israël quand leurs actes ne lui paraissent pas en harmonie avec les exigences du bien-être des Juifs, leurs frères, pour qui il a un amour sans bornes. L'extinction du sentiment juif parmi ses frères dans certains pays lui arrache des cris de douleur qui remuent fortement les fibres de l'âme juive. On dit, dans les cercles de ses admirateurs, que, après les émeutes contre les Juifs en Russie (1881-1883) Smolenski écrivait ses articles non pas avec de l'encre, mais avec le sang de son cœur. On peut le croire volontiers, car Smolenski est mort à l'âge de 42 ans, dans le plein épanouissement de ses forces. Cette mort prématurée est attribuée aux souffrances horribles que lui causèrent ces événements douloureux. Nous n'exagérons guère en disant que Smolenski était en Israël une sorte de Jérémie moderne.

Par ses idées, Smolenski était un nationaliste. Mendelssohn, à la fin du XVIIIe siècle, avait déclaré que les Juifs n'étaient qu'un groupe confessionnel. Jusqu'à Smolenski, Mendelssohn avait été considéré parmi les Juifs civilisés comme une sorte d'apôtre, dont les paroles et les actes étaient hors de critique. Il fallait une hardiesse extraordinaire pour oser soumettre au jugement des contemporains les idées de Mendelssohn et de ses disciples, l' « école berlinoise ». Et c'est ce qui fit Smolenski. Avec beaucoup de véhémence, trop même peut-être, mais avec beaucoup de courage aussi, Smolenski combattit les idées de Mendelssohn. Pour Smolenski, les Juifs ne sont pas seulement les membres d'une confession, mais d'une nation, d'un peuple. Ce qui distingue avant tous les Juifs des non-Juifs, ce n'est pas, suivant Smolenski, leur croyance, leur religion, mais leur origine, leur race, leur nationalité.

Il faut avouer que ces idées nationalistes de Smolenski n'avaient pas beaucoup de partisans avant 1881-1883. Smolenski, du reste, lui-même, prêchait un nationalisme, pour ainsi dire purement spirituel. Loin d'insister sur la nécessité pour Israël d'avoir un territoire à lui, Smolenski disait, au contraire, que l'existence du peuple juif ne dépend, en aucune façon, ni de la possession d'un territoire, ni même d'une langue. Dans la survivance d'Israël il voyait bien l'influence de la religion juive, mais cette religion n'avait pas, à son avis, l'influence prépondérante. Israël vit parce qu'il est resté fidèle à la loi, à la Thora, qu'il faut considérer surtout comme une œuvre nationale fondée sur une base religieuse. Il est inutile de remarquer que les Juifs de l'Europe Occidentale ne partageaient pas cette opinion sur le Judaïsme moderne ; sauf quelques exceptions, ils ignoraient qu'il existe encore une question à ce sujet. Emancipés, ils écartèrent loin d'eux toute idée de nationalité juive, envisageant le Judaïsme comme une chose purement et uniquement confessionnelle. Et encore aujourd'hui, malgré l'œuvre de haine et de mépris contre les Juifs, entreprise en Europe par quelques agitateurs, plus bruyants d'ailleurs que sincères, le Juif occidental se révolte de toute son âme quand on lui parle d'un Judaïsme envisagé comme une œuvre nationale.

Mais après 1881-1883, le nationalisme prêché par Smolenski change tout à fait. En effet, après les émeutes contre les Juifs en Russie et l'émigration qui s'en est suivie, Smolenski préconise l'idée d'un retour des Juifs en Palestine. Il écrit alors des articles d'une violence extrême contre tous les adversaires de cette idée et, entre autres, part en guerre contre *l'Alliance Israélite Universelle* qui, elle, traite l'idée comme une chimère et ses partisans comme des fous, ou, tout au plus, des illuminés. Feu Isidor Loeb, le savant hébraïsant, secrétaire de l'Alliance, rendant compte des publications hébraïques dans la *Revue des Etudes Juives* dont il était le rédacteur en chef, raille volontiers Smolenski et son idée. Mais cette idée a peu à peu progressé et voici ce qu'écrit à ce sujet un dizaine d'années plus tard, M. Anatole Leroy-Beaulieu (1) : « Le vœu, mis jadis par G. Eliot sur les lèvres de Mardochai (le retour d'Israël au pays des ancêtres) faisait sourire... Il mérite aujourd'hui d'être traité moins légèrement parce que les Juifs de l'Est ont beaucoup souffert... et que leurs souffrances et leurs appréhensions rendent, à nombre d'entre eux, le désir d'être indépendants, d'avoir un pays, un territoire à eux ».

Une autre revue mensuelle fut fondée par M. Gotlober vers 1875, mais elle n'eut pas beaucoup de succès. Elle traîna, pendant cinq ou six ans, une existence irrégulière et vers 1880 elle cessa complètement de paraître.

(1) Anatole Leroy-Beaulieu : *Israël chez les nations*, p. 409.

II

Si nous mettons à part Smolenski et son œuvre littéraire, nous pouvons dire que la littérature hébraïque, pendant toute la période qui va de 1850 jusqu'à 1881, n'a qu'un seul but, celui de ramener les Juifs vers la civilisation européenne. Même les écrivains de premier ordre, dans leurs ouvrages purement littéraires, poursuivent constamment et presque uniquement ce but. Les poésies de Gordon dénoncent, avec une noble fureur, les mauvais côtés de la vie juive, exhortent les Israélites à renoncer à certaines pratiques qu'a fait naître une interprétation trop sèche des textes bibliques et talmudiques. Smolenski lui-même, tout nationaliste qu'il soit, ne ménage guère ses critiques à toutes les formes de la vie juive qui ne sont plus en harmonie avec les nécessités de notre temps. Dans ses romans comme dans ses autres livres, il critique sévèrement l'attachement à la lettre des lois, ou, comme il le dit, aux *Lois sèches, inanimées*. C'est à l'esprit de ces lois qu'il voudrait voir ses frères porter leur attention. Un autre romancier, M. Brandès, lui aussi, dans son roman : *La Religion et la Vie*, fait ressortir l'abîme qui existe entre les exigences de la loi juive, telle que nous l'a léguée la vaste littérature talmudique et rabbinique, et celles de la vie nouvelle. Dans ses poésies, Gotlober ridiculise les excès d'une piété mal comprise et chante les bienfaits des temps modernes.

En un mot, presque tous les hommes qui tiennent une plume, à quelques exceptions près, sont les apôtres de la civilisation et le plus grand nombre d'entre eux prêchent constamment l'assimilation des Juifs avec les autres habitants des pays où ils vivent. On voit même un petit groupe d'écrivains, très peu important du reste, faire des efforts pour introduire dans la littérature hébraïque les idées révolutionnaires et nihilistes. Tous s'imaginent que le peuple russe tend une main fraternelle aux enfants d'Israël. Alexandre II donnait, en effet, beaucoup d'espérances aux Juifs. On sait que le projet d'une constitution était toute préparée par Loris-Mélikoff et la Russie, comme du reste, toute l'Europe, en attendait la proclamation avant la mort tragique du prédécesseur d'Alexandre III. Les Juifs auraient naturellement profité d'un tel changement dans la politique intérieure de ce vaste empire. Un changement, en effet, eut lieu, mais on sait trop quel en a été le caractère. Ce n'était certes pas celui qu'on attendait.

Les conséquences du nouvel état de choses, survenu subitement, pour les Juifs, furent les fameuses émeutes dirigées contre eux. La déception fut grande. Au lieu d'une main fraternelle, le Juif russe voyait, levé sur lui, un poing menaçant, un « koulak » ; au lieu d'un accueil bienveillant, des violences inouïes. La blessure morale fut peut-être encore plus sensible que la blessure matérielle. Si la classe

pauvre souffrait matériellement, l'élite, la partie aisée des Juifs russes souffrit moralement de ces massacres.

Le contre-coup de ces événements fut un réveil du sentiment national juif. On tourna les yeux vers l'antique pays des ancêtres; on se mit à cultiver la langue hébraïque, non plus exclusivement comme un moyen de civilisation, mais encore, et surtout, comme un moyen de conservation du sentiment national. Dès lors, la nouvelle littérature hébraïque trouve sa raison d'être en elle-même et elle ne court plus le risque de se détruire, comme cela avait été le cas chez les Juifs d'Allemagne.

Vers 1883, l'élite de la société israélite de Saint-Pétersbourg fêta solennellement le 25e anniversaire de l'activité littéraire du poète Jéhuda Gordon. On y vit surtout des gens qui, quelques années auparavant, se faisaient un honneur de renier le préjugé, insensé, à leur avis, d'une nationalité juive. Ils y sont revenus, à ce préjugé, avec une ardeur de conviction qui en faisait des illuminés, et que seul le coup terrible porté du dehors, pouvait expliquer. Après la mort de Smolenski, vers 1884, on voit les mêmes personnes entreprendre une édition de ses œuvres complètes.

Pendant la tourmente des émeutes, on ne pouvait guère espérer voir apparaître de nouveaux écrivains. On n'entendait que des cris de douleur et d'angoisse poussés de toute part. Ce n'était, du reste, pas le temps des créations littéraires, les esprits ayant eu d'autres préoccupations. On se demandait alors : où aller ? Où chercher un abri ?

Ce n'est que vers 1885 que commence cette véritable renaissance des lettres hébraïques dont l'évolution progressive ne cesse plus et dont les résultats, bien que déjà assez sensibles, n'appartiennent pourtant définitivement qu'à l'avenir. Désormais, tout ce qu'il y a d'élite parmi les Juifs de l'Est n'a qu'une pensée : restaurer la nationalité juive. C'est le trait qui domine la littérature hébraïque de l'époque. Pendant quelques années, cette littérature est représentée en grande partie par la presse qui prend des proportions relativement assez considérables. Vers 1886, un publiciste, le Dr Kantor, fonde, à Saint-Pétersbourg, un grand journal hébreu quotidien *Haiom* (*Le Jour*). Deux autres journaux hebdomadaires *Hamelits* (*l'Eloquence*), à Saint-Pétersbourg, et *Hazefira* (*L'Aurore*), à Varsovie, sont obligés de devenir, à leur tour, quotidiens. A côté de ces trois journaux quotidiens, il existe toujours cinq ou six journaux hebdomadaires. Tous ces journaux groupent autour d'eux tous les écrivains hébraïques. Ils appellent à la vie aussi de nouvelles forces littéraires. En même temps, Smolenski mort, des tentatives pour remplacer sa revue eurent lieu de divers côtés, mais en vain. A défaut d'une revue mensuelle, on se contente pendant quelques années de gros recueils annuels et de la presse quotidienne et hebdomadaire. Ce n'est que depuis 1896 que la Revue mensuelle fait sa réapparition dans la littérature néo-hébraïque. Les années 1881-1889 doivent être considérées

comme une époque transitoire. Les « nationalistes » ou les « sionistes », comme on les intitule actuellement, ont mis du temps pour s'expliquer à eux-mêmes, d'une manière claire et sans aucune équivoque, ce qu'ils veulent et ce qu'ils doivent faire.

Jusque vers 1890, aucun désaccord n'était survenu entre les nationalistes. Mais, depuis cette époque, ils se divisent en deux catégories : l'une aux tendances conservatrices et l'autre aux tendances progressistes. Les conservateurs n'admettent pas qu'on puisse toucher aux vieilles formes de la vie juive ni aux dogmes de la religion. Ce sont les défenseurs de l'ordre établi en matière religieuse. Aucune réforme ne pourrait ni ne devrait être tentée. Les progressistes, au contraire, disent que la restauration de la nationalité juive doit être en même temps une œuvre d'épuration dans le Judaïsme. La loi juive a subi l'influence de tous les milieux où Israël a vécu pendant les deux mille ans qui ont suivi la dépossession de son pays d'origine. Ce qui pouvait être utile et même nécessaire dans tel ou tel milieu n'aurait plus de raison d'être aujourd'hui. Du reste, la Loi, comme toute œuvre humaine, d'après les progressistes, ne serait jamais immuable. Le code religieux des Juifs devrait donc subir le sort commun des choses de ce monde. Si on voulait aller en Palestine, ce ne devait pas être pour y vivre de la vie des anciens Hébreux ni pour y importer les formes d'une vie faite par les siècles de persécution et de souffrance. Ce n'était pas seulement parmi les nations que le peuple d'Israël ne pouvait plus observer intégralement sa loi. Les lois agraires de Moïse, par exemple, étaient assurément bonnes au temps de Moïse. Déjà aux premiers siècles de l'établissement des Juifs en Palestine, ces lois n'étaient plus observées. Et qui pourrait donc prétendre aujourd'hui pouvoir gérer une propriété avec ces lois? Du reste, le Talmud lui-même n'était-il pas, en somme, une œuvre essentiellement et profondément réformatrice ?...

C'est vers 1890 que paraît, à Odessa, un recueil annuel : *Pardes*, dont les tendances sont franchement progressistes. Un jeune écrivain, qui écrit sous le pseudonyme de « Ahad Haam », est l'âme de ce recueil. M. Ahad Haam est un grand admirateur des idées modernes. La vitalité d'Israël consiste, suivant Ahad Haam, dans la faculté que ce peuple possède de s'assimiler des éléments étrangers, en les faisant passer par le moule de sa propre pensée. Israël, même comme nation, ou, peut-être, surtout comme telle, a besoin de forces vitales nouvelles dans le domaine de la pensée. Ces forces, c'est l'Europe qui peut les lui procurer. Israël doit avoir pour tâche d'introduire les idées modernes dans le Judaïsme. C'est par là qu'il revivra vraiment.

On conçoit aisément la fureur que cette idée excita parmi les conservateurs juifs. Le premier volume du *Pardes* fut suivi d'un second, où les idées progressistes se sont dessinées avec plus de netteté encore. Une lutte, qui n'est pas du reste exclusivement littéraire, s'est engagée entre les conservateurs et les progressistes, lutte à laquelle plusieurs rabbins ont pris et prennent encore une part très active.

Si M. Ahad Haam est, pour ainsi dire, le représentant de l'idée progressiste dans la littérature hébraïque, l'idée conservatrice a son porte-parole en la personne de M. Yaabets, à Jérusalem, Du reste, dans la ville sainte, les deux mouvements, conservateur et progressiste, ont chacun leur organe dans les deux journaux hebdomadaires qui y sont publiés.

Il est difficile de dire qui, de ces deux fractions, a la plus grande influence dans la littérature. Remarquons seulement que les conservateurs recrutent leurs partisans dans la masse, tandis que les progressistes s'appuient principalement sur la masse éclairée.

A qui l'avenir ? Rien ne pourrait le faire prévoir.

Au demeurant, les deux partis travaillent avec une égale ardeur à la propagation de leurs idées. C'est cependant au parti avancé qu'appartient déjà l'honneur d'avoir fait subir à la librairie hébraïque une véritable révolution, qui donna du coup un essor merveilleux à la littérature.

Vers 1892, un jeune écrivain, qui écrit sous le pseudonyme de « Ben-Avigdor » entreprit, à Varsovie, la publication d'une série d'œuvres d'imagination en tout petits volumes, en réduisant le prix de chaque volume à 12-15 centimes. L'innovation fut du goût du public. M. Ben-Avigdor, romancier de talent, qui excelle surtout dans l'analyse psychologique, groupa, dans sa collection à bon marché, les meilleurs écrivains de la vieille école, ainsi que presque toute la jeune école. Les écrivains donnèrent d'autant plus volontiers leurs œuvres à M. Ben-Avigdor, que celui-ci payait la copie relativement assez cher. Le succès de cette entreprise donna à M. Ben-Avigdor l'idée d'aller plus loin. Avec trois autres personnes, soucieuses de la prospérité de la littérature hébraïque et possédant au surplus un certain capital, M. Ben-Avigdor fonda une Société d'éditions sous le nom d' « Ahiasaph ». La Société eut un grand succès. Pendant deux ans on n'entendait parler, dans la presse et dans le public, que des publications d' « Ahiasaph ». Et, en effet, c'est là que se publient actuellement les meilleurs livres : romans, poésies, ouvrages de sciences, etc. Pendant le temps relativement assez court de son existence, « Ahiasaph » fit paraître quelques dizaines de livres dont quelques-uns ont une très grande valeur. L'œuvre est subdivisée en plusieurs parties. D'abord, c'est la publication des ouvrages des écrivains classiques de toutes les époques, vient ensuite l'édition des livres d'histoire juive écrite par nos contemporains, puis des romans traduits de langues européennes, puis encore une bibliothèque enfantine. Les plus importantes publications « d'Ahiasaph » sont assurément les ouvrages de Lippert et d'Herbert Spencer traduits en hébreu spécialement pour la Société. Ahiasaph vient de commencer la publication d'ouvrages de critique littéraire et de science juive proprement dite. La Société publie tous les ans un *annuaire populaire, pratique et littéraire* qui ne contient pas moins de 25 à 30 feuilles d'impression et où la littérature entre au moins pour les 3/4. L'annuaire est comme le

lieu de rendez-vous que presque tous les écrivains se donnent à l'approche du jour de l'an qui est, comme on le sait, au commencement de l'automne. M. Ben-Avigdor quitta, d'ailleurs bientôt l'Ahiasaph, et fonda une Société d'éditions, sous le nom de « Touchia ». Les deux sociétés coexistent chacune avec son programme propre, différent l'un de l'autre sur beaucoup de points.

Il existe actuellement deux journaux quotidiens : *Hamelits* à Saint-Pétersbourg et *Hazefirah* à Varsovie, avec un nombre d'abonnés de 5 à 6000 chacun. Il faut bien distinguer le chiffre des abonnés de celui des lecteurs qui est, au moins, de vingt fois plus grand. Il ne faut pas oublier la misère des Juifs russes et galliciens. Et c'est justement parmi les pauvres que la nouvelle littérature hébraïque trouve le plus grand nombre de lecteurs. L'abonnement à un journal, èt même l'achat d'un livre se fait donc en commun. Dix, quinze, vingt et même trente personnes font ordinairement une souscription pour acheter un livre ou pour s'abonner à un journal. Il n'est pas rare non plus que deux exemplaires d'un ouvrage ou d'un organe de la presse passent par une centaine de mains. C'est évidemment en cela qu'il faut chercher la cause du petit, très petit nombre de professionnels de la littérature. On peut compter sur les doigts ceux qui vivent uniquement de leurs productions littéraires. Et encore vivent-ils misérablement. Les autres écrivains ne s'occupent de littérature que dans les heures de loisir, obligés qu'ils sont, pour gagner leur vie, d'avoir d'autres occupations.

En dehors des journaux quotidiens, il existe six journaux hebdomadaires, deux en Palestine, deux en Amérique et deux en Gallicie. Une Revue mensuelle, *Haschilsah*, est dirigée par Ahad Haam, l'écrivain dont j'ai parlé plus haut.

Les deux principaux centres de la littérature néo-hébraïque sont actuellement Varsovie et Odessa. Ces deux villes comptent le plus grand nombre d'écrivains hébreux. Varsovie est, en outre, le centre des imprimeries hébraïques. Elle en possède une vingtaine.

La littérature, suivant la formule connue, est l'expression de la société. Pour voir quel est le caractère de la société juive actuelle dans l'Est de l'Europe, là où les Juifs sont en grand nombre, il faut étudier leur littérature. Ce serait là une tâche à entreprendre.

Dans cet article, j'ai voulu seulement attirer l'attention sur l'existence même de la littérature néo-hébraïque et sur l'intérêt qu'elle peut présenter au point de vue social et même littéraire.

A. LUDVIPOL.

QUESTIONS SOCIALES & ÉCONOMIQUES

LA PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE

Réformes urgentes a apporter a la Législation Française

Comme le pouvoir législatif, de plus en plus absorbé par la politique, n'aborde, en général, la question des réformes que lorsque celles-ci sont impérieusement réclamées par le pays, il devient urgent, pour les industriels français, de créer un puissant courant d'opinion, en vue d'amener le Parlement à substituer à notre législation surannée et dangereuse sur la propriété industrielle, une législation nouvelle, appropriée aux rapides et merveilleux progrès de l'industrie dans la seconde moitié de ce siècle.

Nos lois sur la matière sont tellement en retard, que nous faisons l'effet, par rapport aux autres grandes puissances industrielles, d'un piéton qui suit une route à côté d'une voie sur laquelle passe un train : le piéton, qui était parti le premier, a pourtant conscience qu'il avance toujours, mais pour les voyageurs qui sont dans le train, non seulement le piéton n'avance pas, mais il paraît reculer.

Encore quelques années, et l'industrie française serait peut-être vaincue sur tous les marchés, malgré les ressources infinies de l'imagination, du bon goût, du savoir, et de l'énergie de nos industriels et de nos ingénieurs.

Pour lui permettre de lutter avantageusement, il lui faut des armes égales à celles des pays concurrents. Ces armes qui ne sont autres que les lois de protection ou lois sur la propriété industrielle sont, chez nous, vieillottes et hors d'usage, tandis que chez les peuples voisins, elles sont très récentes, ce qui leur a permis de tenir compte des besoins modernes de l'industrie.

I

La propriété industrielle comporte, comme on sait, trois grandes divisions : les brevets d'invention, les dessins et modèles de fabrique, et les marques de fabrique et de commerce.

Brevets d'invention. — La loi française actuellement en vigueur sur les brevets d'invention est du 5 juillet 1844.

Comparons de suite avec les principaux pays industriels :

La loi anglaise est du 25 août 1883 ; elle a été amendée en 1885 et en 1888, et finalement précisée dans ses détails par le règlement du 31 mars 1891.

La loi russe est du 20 mai-1er juin 1896.

La loi autrichienne est du 11 janvier 1897 et elle est entrée en vigueur le 1er janvier 1899.

La loi espagnole est du 20 juillet 1878.

La loi du Portugal est du 21 mai 1896.

La loi des Etats-Unis est du 22 juin 1874, révisée le 1er décembre 1889, et amendée d'une manière importante le 3 mars 1897.

La loi du Japon est du 1er mars 1899.

Le simple examen de ce tableau peut permettre de dire *a priori* que notre loi doit avoir besoin d'être réformée. Tous les pays industriels ayant en effet reconnu nécessaire de refaire leurs lois sur la matière dans ces dernières années, cela prouve qu'une situation nouvelle venait d'être faite à l'industrie et que des conventions nouvelles s'imposaient. On peut donc dire, sans exagération, qu'il est impossible que nos législateurs de 1844 aient prévu les besoins nouveaux, résultats d'un développement industriel unique dans l'histoire et postérieur à leur loi.

Je sais bien que pour l'époque, notre loi était un modèle de précision et de clarté et que de grands savants comme Arago, Biot et Gay-Lussac et des jurisconsultes éminents comme Philippe Dupin, Bethmont, Crémieux et Marie présidèrent à sa discussion. Mais, de même que l'Encyclopédie de Diderot ne saurait prétendre aujourd'hui à résumer les connaissances humaines, de même la loi de 1844 ne tient aucun compte des besoins nouveaux et doit être par suite entièrement refondue.

A diverses reprises, des efforts ont été faits pour attirer l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité de modifier notre loi des brevets. Je citerai notamment deux projets de révision qui datent tous les deux de 1889, l'un du syndicat des Inventeurs, l'autre du syndicat des Ingénieurs-Conseils, le premier beaucoup trop révolutionnaire et s'écartant des principes universellement admis et l'autre beaucoup trop timide.

En 1893, à la séance du Sénat du samedi 25 mars, l'honorable sénateur M. Scheurer-Kestner, que la France vient de perdre, présentant des observations sur le chapitre 33 du bubget du ministère du Commerce, aborda en ces termes la question de la révision de la loi des brevets :

« Puisque je suis à la tribune, j'en profiterai pour appeler l'atten-
« tion de M. le Ministre sur l'utilité qu'il y aurait à réviser notre
« legislation sur les brevets. Dans quelques mois elle aura cin-
« quante ans, et jamais nous n'y avons touché.

« Dans tous les autres pays, la législation sur les brevets a été
« remaniée. Il est évident que les progrès industriels, les recherches
« scientifiques, les inventions nouvelles rendent nécessaires des
« modifications à la législation ancienne sur les brevets. Nous n'a-
« vons rien fait, Messieurs, nous n'avons réalisé aucun progrès. Je
« crois le moment venu de faire quelque chose.

« Je désirerais que Monsieur le Ministre voulût bien confier par
« exemple, à une commission extra-parlementaire le soin d'étudier
« cette question et de donner satisfaction aux desiderata des inté-
« ressés en modifiant la loi de 1844 de manière à la mettre d'accord
« avec les progrès modernes. » (*Très bien ! sur divers bancs.*)

M. Siegfried, ministre du Commerce, de l'Industrie et des Colonies, après avoir répondu à la première partie du discours de M. Scheurer-Kestner, termina en ces termes :

« M. Scheurer-Kestner a également demandé s'il n'y aurait pas

« avantage à réformer la loi sur les brevets d'invention qui date de « 1844, et il pense qu'une commission extra-parlementaire pourrait « étudier utilement cette réforme. Je crois aussi que la législation « concernant la propriété industrielle gagnerait à être améliorée et « je ne demande pas mieux, après avoir examiné la question, que de « nommer, s'il y a lieu, la commission dont il s'agit. » (*Très bien !*)

Promesses de ministres ! autant en emporte le vent... Il ne fut plus question de la loi des brevets.

Tout récemment encore, Mᵉ Pouillet, l'éminent bâtonnier qui s'est fait une spécialité de l'étude des questions relatives à la propriété industrielle, faisait une conférence à la Société des ingénieurs civils de France, sur les modifications à apporter à la loi des brevets. Je dois dire à ce sujet qu'il est regrettable que Mᵉ Pouillet n'ait pas pris plus tôt la tête de ce mouvement réformiste, car sa parole très écoutée n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des pouvoirs publics; mais Mᵉ Pouillet a toujours eu un faible, comme il dit, pour la loi de 1844, et il aime à la considérer un peu comme l'arche sainte. En 1893, il écrivait dans la *Propriété Industrielle* : « Sans doute, « quelques retouches (à la loi de 1844) ne seraient pas nuisibles; elle « pourrait être corrigée et perfectionnée sur certains points. Mais qui « sait où nous mènerait une refonte complète de la loi ? Qui sait si « les esprits s'échauffant là-dessus, on n'en viendrait pas à penser « que le brevet n'est qu'un odieux privilège et qu'il est temps de « mettre un terme aux revendications des brevetés ? N'est-il pas juste « qu'ils inventent pour tout le monde et que leurs découvertes tom- « bent, aussitôt qu'ils les font, dans le domaine de tous ? Et qu'on « ne crie pas à l'exagération, à l'impossibilité ; j'ai entendu, de mes « deux oreilles, dans une commission parlementaire dans laquelle « j'avais l'honneur d'être appelé (il s'agissait de la loi sur les dessins « et les modèles de fabrique), j'ai entendu un de nos députés s'éton- « ner, s'indigner presque, que l'invention d'un nouveau dessin de fa- « brique pût être protégée. « Eh ! quoi, disait-il, le créateur aura le « privilège de son dessin ? et, si ce dessin plaît au public, si la con- « sommation le demande, ses concurrents ne pourront le fournir à « leurs propres clients? Où est la liberté de l'industrie ? » On lui « répondit que de pareils privilèges ont un bon côté pourtant, qu'ils « stimulent l'industrie, et que chaque fabricant, excité par les nou- « veautés qui sont créées à côté de lui, cherche à faire mieux encore, « de telle sorte que, de progrès en progrès, de fièvre en fièvre, l'in- « dustrie se perfectionne et s'améliore. Le député hochait la tête « d'un air de doute. Quelle leçon ce fut pour moi ! »

Les craintes de Mᵉ Pouillet paraissent s'être dissipées aujourd'hui et j'en suis heureux; mais j'ai trouvé cependant bien timides les observations qu'il a présentées à sa dernière conférence.

Toutes ces terreurs sont vaines et nos législateurs d'aujourd'hui doivent posséder comme leurs aînés le bon sens propre à notre race et il leur suffira de l'appliquer en regardant autour d'eux pour nous donner une loi pratique pour le plus grand bien de notre industrie.

II

Je vais maintenant examiner les points essentiels sur lesquels des modifications s'imposent.

Je dirai d'abord que l'erreur capitale de notre loi ou tout au moins son défaut actuel le plus saillant réside dans le fait que toutes les demandes sont acceptées sans qu'il soit procédé à aucun examen relatif à la fidélité et à l'exactitude des documents déposés, descriptions ou dessins. Presque tous les autres défauts graves de la loi dérivent de ce point de départ.

La loi dit qu'il faut pour une demande de brevet déposer : 1° une demande au ministre; 2° une description en double exemplaire; 3° des dessins ou échantillons, si c'est nécessaire, en double exemplaire; 4° un bordereau des pièces déposées.

Et voilà. L'administration n'a qu'à contrôler le nombre de pièces. On lui enjoint cependant de lire le titre et l'exposé de la description pour voir si les deux choses se rapportent sensiblement (on refuserait peut-être une demande décrivant une nouvelle serrure et ayant pour titre « Ballon dirigeable », mais ce n'est pas sûr), — puis de vérifier qu'il ne s'agit pas de compositions pharmaceutiques ou remèdes, ni de plans et combinaisons de crédit ou de finance, — et le travail est terminé. Le brevet est délivré sans autre discussion.

Je dis qu'il y a là un état de choses profondément regrettable. On peut faire breveter ainsi les inepties les plus extraordinaires, les choses les plus incompréhensibles. Beaucoup d'inventeurs n'ayant pas l'habitude du dessin et voulant quand même faire ceux relatifs à leur invention, produisent des figures informes, illisibles ou encore s'étendent, dans leur description, sur des considérations générales qui n'ont rien à voir avec le sujet sans donner des détails précis indispensables pour faire comprendre leur invention et permettre de la mettre en pratique. Ils entrent ainsi en possession d'un titre sur lequel ils fondent souvent bien des espérances et qui sera pourtant reconnu nul le jour où il sera porté devant les tribunaux, puisque la loi considère comme cas de nullité celui où la description jointe au brevet « n'est pas suffisante pour l'exécution de l'invention ».

D'autres, ignorant les clauses et l'esprit de la loi, aimeront, surtout dans les procédés de fabrication, à ne pas dévoiler entièrement tous leurs moyens et déposeront sciemment une description vague, et croyant avoir joué un bon tour à leurs concurrents, se feront délivrer ainsi un titre absolument nul, puisque la loi exige, sous peine de nullité, que la description indique « d'une manière complète et loyale, les véritables moyens de l'inventeur ».

D'autres encore, doués de la meilleure volonté, parleront un tel langage, déposeront des documents tellement informes, qu'il sera impossible d'y retrouver le corps d'une invention.

D'autres enfin, et ce sont les plus intéressants, ignorants des données les plus élémentaires de la science, se griseront de projets chimériques et se priveront parfois de pain pour verser à l'Etat la taxe

requise et lui réclamer en échange un brevet pour un mouvement perpétuel ou autre conception du domaine de l'impossible...

Il est bon de remarquer que ce sont les moins fortunés parmi les inventeurs qui ont à souffrir de cet état de choses, car ce sont eux qui, par raison d'économie, tâchent de préparer eux-mêmes les pièces de leur demande. Quant aux autres, les grands industriels, par exemple, ils n'ignorent pas que les pièces d'un brevet doivent être établies avec un soin tel, qu'ils confient ce travail à des ingénieurs-conseils agents de brevets, et s'assurent ainsi autant que possible contre les cas de nullité de leur titre.

Mais le mal que je viens de signaler et qui est déjà considérable ne s'arrête pas là.

III

On comprend qu'il y aurait un intérêt majeur pour tous les industriels à pouvoir facilement consulter les différents brevets déposés, de manière à se tenir au courant des progrès réalisés et à éviter bien souvent des recherches inutiles.

Fréquemment leurs études se poursuivent, sur le même sujet, parallèlement à celles de plusieurs concurents et il y a encore grand intérêt pour eux à prendre connaissance des titres exacts de ces concurrents, de manière à éviter les redites et à s'épargner surtout les poursuites éventuelles en contrefaçon qui sont toujours très onéreuses.

Et pour les inventeurs peu instruits qui rééditent périodiquement les mêmes inventions, quel service à leur rendre de leur permettre de se rendre compte à bon marché que leur appareil est déjà connu depuis longtemps !

Tout le monde d'ailleurs est d'accord pour reconnaître que ces publications intégrales des brevets devraient être faites, et que chaque brevet édité séparément devrait être vendu à un prix très bas, quelques sous seulement, à l'exemple de ce qui se passe en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Suisse, en Suède, au Danemark, aux Etats-Unis, etc. ; mais personne n'a voulu voir clairement où résidait chez nous l'impossibilité matérielle, car il fallait alors dénoncer le principe même sur lequel repose notre loi.

Comment admettre, en effet, que l'on aille publier *in extenso* des brevets qui se réfèrent à des mouvements perpétuels, d'autres qui sont décrits en un français à faire frémir, d'autres qui rappellent dans la description toutes les idées chères à l'inventeur et parfois ses longues récriminations, d'autres dont les descriptions se réduisent à des légendes totalement insuffisantes, d'autres enfin dont les dessins n'ont rien de commun avec le dessin géométrique ?

Ce serait une risée générale de voir éditer de pareilles choses et cependant comment faire ? Corriger le texte, les fautes d'orthographe, la forme des phrases, supprimer des alinéas, en ajouter d'autres, rectifier le dessin ? Non, je ne reconnais à personne le droit de démarquer ainsi le travail de l'inventeur, car le remède serait pire

que le mal ; l'invention déjà peu claire serait généralement dénaturée et l'inventeur se trouverait entièrement dépouillé.

Aussi, voyez ce que nous avons. Une publication insensée dans des bouquins énormes se vendant très cher, où sont réunis des extraits de quelques brevets. Pourquoi ce brevet plutôt que tel autre ? Pourquoi tel passage supprimé plutôt que le précédent ? Personne n'en sait rien, mais il faut écourter, et on écourte. Et encore la publication est de trois ans en retard... Il est vrai que les dessins sont faits à une échelle micrométrique et par des procédés dont l'ancienneté seule égale la lenteur. Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu un seul industriel ayant acheté ces gros volumes. Cette publication est tout simplement ridicule et elle coûte près de 200.000 francs par an...

Il faut donc radicalement changer cet état de choses et pour cela il suffit que la loi nouvelle crée un Bureau des Brevets indépendant, avec des membres techniques et qu'elle décide que tous les documents des demandes seront examinés par ce Bureau et ne seront acceptés qu'après les rectifications voulues faites par l'inventeur ou son mandataire et destinées à les rendre clairs et compréhensibles pour tout technicien. Il sera stipulé que tous les dessins déposés auront un format déterminé et que l'un d'eux sera sur papier fort et à l'encre de Chine en vue d'obtenir simplement et à bon marché des reproductions photographiques.

Les raisonnements manifestement inexacts seront ainsi écartés, ce qui supprimera tout le fatras des inventions incompréhensibles et impossibles et on aura des documents précis, clairement rédigés, qu'on pourra, sans inconvénient, éditer séparément et textuellement.

Le Bureau des brevets, qui sera chargé du contrôle de la publication intégrale des brevets édités séparément, sera en rapport avec les pays étrangers et collationnera soigneusement chez nous les publications des brevets de ces pays. Une bibliothèque technique de la plus grande valeur sera ainsi constituée et mise à la disposition du public qui pourra constamment consulter tous ces documents.

En outre, chaque exemplaire imprimé de chaque brevet français sera mis en vente à un prix minime, de sorte que l'industrie ayant ainsi tous les moyens pour se renseigner rapidement et à bon marché ne manquera pas de se perfectionner et de s'améliorer.

Le Bureau des brevets sera encore compétent pour dire si la demande de brevet contient plusieurs objets principaux et, dans le cas affirmatif, il avisera l'inventeur ou son mandataire d'avoir à rectifier la demande en ne laissant subsister qu'un objet avec faculté de déposer une demande séparée pour chacun des autres objets.

En résumé, l'introduction dans la loi des brevets du principe de l'examen technique des pièces en vue de s'assurer si la nature de l'invention a été convenablement décrite et si la description et les dessins ont été préparés d'après la manière qui sera prescrite, constitue la réforme capitale à apporter à la loi des brevets.

Cette innovation entraîne comme conséquence la création d'un Bureau technique ou Bureau des brevets qui pourra en même temps

étendre sa compétence à toutes les questions de propriété industrielle.

Ce système se rapproche du système anglais, le plus parfait que je connaisse.

Je ne pense pas, en effet, que l'examen de la demande doive porter, comme dans certains pays, sur la nouveauté et la valeur de l'invention. Ce sont là des choses qui prêtent à interprétation et qu'il vaut mieux laisser trancher par les tribunaux, car devant cette juridiction les parties peuvent se défendre librement et sont en outre généralement autorisées à faire appel à des experts. On comprend d'ailleurs qu'un industriel hésitera moins à défendre la valeur de son brevet et à faire pour cela des frais considérables lorsque son invention sera en pleine exploitation qu'au moment où il présente sa demande de privilège et où il ignore encore si jamais il retirera le moindre fruit de sa découverte.

Quelle que soit au surplus la compétence des commissions d'examen qui fonctionnent dans certains pays, et même en admettant que leur impartialité leur interdise de tenir aucun compte des questions de nationalité, je penche à croire qu'il y a intérêt pour tout le monde à ce que la question de brevetabilité d'une invention, eu égard à sa nouveauté et à sa valeur, ne soit pas tranchée par de telles commissions devant lesquelles la discussion est pratiquement impossible.

IV

Je passe à une autre réforme d'une moins grande portée, mais d'une nécessité absolue. Il s'agit de supprimer le paragraphe premier de l'article 32, ainsi conçu :

« Sera déchu de tous ses droits, le breveté qui n'aura pas acquitté son annuité avant le commencement de chacune des années de la durée de son brevet. »

Cette clause barbare a dû échapper à l'attention des jurisconsultes de 1844 et a sans doute été inspirée par quelque administrateur trop zélé ne voyant dans toute la loi des brevets qu'une nouvelle source de revenus pour le budget et ne s'occupant que d'assurer par tous les moyens la rentrée du nombre maximum de taxes.

Donc, un oubli d'un jour, un voyage ou une maladie qui vous distrait de vos affaires pendant quelques heures, un malheur qui brusquement vous absorbe tout entier, et c'en est fait de votre brevet si l'annuité est payable dans ce laps de temps. La déchéance est absolue et aucune force au monde n'est capable de redonner au brevet sa validité. Le lendemain du jour de l'échéance, c'est trop tard pour payer et le brevet est irrévocablement déchu. La jurisprudence n'a fait que confirmer la loi, et, dans certains cas, son appréciation a pu ajouter encore à la brutalité de l'article 32. C'est ainsi qu'il a été jugé qu'une maladie, quelle qu'en soit la nature, *fût-ce même la démence*, ne constitue pas un cas de force majeure capable d'éviter la déchéance d'un brevet pour payement tardif d'une annuité.

Combien de malheureux inventeurs ont été ainsi dépouillés pour un oubli d'un instant. Cependant, la loi française leur fait payer assez

cher le droit au brevet pour pouvoir tolérer un court délai dans le versement des taxes. Tous les autres pays civilisés accordent d'ailleurs des délais plus ou moins longs et beaucoup ne prononcent la déchéance qu'après avoir averti officiellement le breveté qu'il a à acquitter le montant de la taxe.

Puisqu'en France, le Trésor ne voulant rien perdre de ses droits, toute faveur se paye, on peut admettre qu'on applique une amende à tout payement tardif, mais il est indispensable qu'un délai soit accordé. On pourrait, par exemple, établir un premier délai de deux mois avec amende de 10 francs, et un autre délai de deux mois avec amende de 20 francs, mais ce sont là des détails qui n'ont rien d'absolu. Ce qu'il importe, c'est que le principe du délai, pour le payement des taxes, avant de prononcer la déchéance du brevet, soit introduit dans la loi.

Avant d'abandonner cette question des taxes, je signalerai une autre réforme qui me paraît tout aussi juste quoique peut-être plus difficile à obtenir. Les annuités d'un brevet pendant les quinze années de sa durée sont égales entre elles et égales chacune à 100 francs. Je dis qu'il y a dans ce fait de l'égalité des taxes quelque chose d'injuste et de contraire à la logique.

L'inventeur qui est généralement pauvre pourra difficilement payer cette taxe de 100 francs durant les premières années, pendant lesquelles il est abandonné à ses propres moyens et en possession d'un titre qui ne lui rapporte absolument rien. Plus tard, au contraire, si son invention a de la valeur, il trouvera à l'exploiter et à en tirer des bénéfices, lui permettant de payer des annuités plus élevées. Il est évident, d'ailleurs, que s'il n'a pu, au bout de quelques années, tirer parti de son invention, c'est que généralement elle n'est pas pratique, et alors il laissera, de sa propre initiative, tomber son brevet en ne payant pas les annuités. De toute façon, il n'a donc rien à craindre du fait que les annuités vont en croissant, et il a tout à gagner à ce qu'elles soient très faibles au début.

Il en est de même de l'industriel qui, tout en étant à même de pouvoir payer la taxe de 100 francs, hésite souvent à faire cette dépense assez élevée parce qu'il ignore si l'article de son invention aura la faveur du public. Cet industriel s'abstient donc souvent de prendre un brevet et livre son invention à ses concurrents qui, mieux outillés que lui, arriveront à monopoliser l'article au complet détriment du véritable inventeur.

Il me semble donc qu'il serait très rationnel d'établir des taxes progressives qui pourraient, par exemple, se répartir comme suit : 1re année, taxe annuelle : 20 francs, et taxe de dépôt pour droits d'examen : 30 francs, soit ensemble 50 francs ; 2me année, taxe annuelle : 30 francs ; 3me année : 40 francs ; 4me 50 francs et ainsi de suite jusqu'à la 15 me année qui comporterait une taxe de 160 francs.

Le Trésor n'y perdrait rien, et l'inventeur aurait tout à y gagner.

V

J'arrive maintenant à la question des certificats d addition et des

brevets de perfectionnements. Cette question intéresse au plus haut point l'industrie et j'estime que les solutions stipulées dans la loi ne sont plus du tout en rapport avec l'intérêt général.

La loi de 1844 dit, Art. 16 : « Le breveté ou les ayants droit au « brevet auront, pendant toute la durée du brevet, le droit d'apporter « à l'invention des changements, perfectionnements ou additions, en « remplissant pour le dépôt de la demande les formalités détermi- « nées pour les demandes de brevets.

« Ces changements, perfectionnements ou additions, seront cons- « tatés par des certificats délivrés dans la même forme que le brevet « principal et qui produiront à partir des dates respectives des « demandes et de leur expédition, les mêmes effets que ledit brevet « principal *avec lequel ils prendront fin* ».

Puis, plus loin, Art. 30 : « Seront nuls et de nul effet les certificats « comprenant des changements, perfectionnements ou additions qui ne « se rattacheraient pas au brevet principal. »

On voit donc que si la loi permet au breveté d'obtenir des certificats d'addition pour lesquels il paye des droits beaucoup moins élevés que pour un brevet, c'est à la condition expresse que ces certificats ne comprendront que des perfectionnements, changements ou additions qui se rattachent à son brevet.

Avec la loi actuelle, l'inventeur est laissé libre d'apprécier s'il y a oui ou non relation suffisante entre le certificat d'addition et le brevet auquel il désire rattacher ce certificat, et il arrive ceci :

Pour des raisons d'économie faciles à comprendre, l'inventeur trouve toujours, à ses yeux, un lien de connexité entre deux inventions successives et il rattache la seconde à la première par un certificat; mais le jour où la discussion est portée devant un tribunal, le certificat qui décrivait une invention parfois d'une grande valeur est annulé faute d'un lien suffisant qui le rattache au brevet et tout le bénéfice de l'invention échappe à l'inventeur imprudent.

Dans la nouvelle loi, il y aura un moyen bien simple d'éviter aux inventeurs de pareils mécomptes. Le Bureau technique des brevets, qui sera chargé de dire si un brevet comporte un ou plusieurs objets principaux, pourra tout aussi bien connaître du degré de relation du certificat et du brevet et prononcer si le certificat peut oui ou non se rattacher au brevet. Dans le cas négatif, l'inventeur sera averti que son changement, perfectionnement, ou addition ne peut pas être admis comme certificat, mais qu'il peut être protégé par une nouvelle demande de brevet.

Cette disposition si simple rendra les plus grands services aux industriels, car les faits d'annulation des certificats pour défaut de lien suffisant avec le brevet principal sont actuellement assez fréquents et entraînent parfois des pertes considérables, puisqu'ils portent toujours, comme on le conçoit, sur des inventions en pleine exploitation, étant donné que c'est dans ce cas seulement que les concurrents ont grand intérêt à demander la nullité des privilèges.

Une autre question relative aux certificats d'addition a encore plus

d'importance que celle que je viens d'exposer. La loi stipule, sans aucune exception, que le certificat d'addition doit prendre fin avec le brevet principal auquel il se rattache et il a été jugé d'une façon absolue par la Cour de cassation « que le certificat d'addition n'a pas « d'existence propre et suit dans toutes ses vicissitudes le sort du « brevet principal; si donc celui-ci vient à être frappé de déchéance, le « certificat tombe avec lui de plein droit, lors même que l'objet de « ce certificat serait en lui-même nouveau et brevetable ». Voilà donc qui est clair; on ne s'est pas contenté de faire expirer les certificats d'addition avec le brevet lorsque celui-ci est à son terme légal, mais encore on a décidé que si le brevet, avant d'être arrivé à son terme est frappé soit de nullité, soit de déchéance, les certificats d'addition qui s'y rattachent meurent avec lui.

Cette interprétation de la loi entraîne des résultats iniques. Il peut arriver que le brevet lui-même étant nul, l'inventeur poursuivant ses recherches, découvre une disposition ingénieuse, et de grande valeur qu'il rattache à son brevet par un certificat d'addition. La nullité du brevet est prononcée, et l'invention, peut-être merveilleuse, décrite dans le certificat, tombe en même temps que le brevet dans le domaine public et échappe ainsi à l'inventeur.

Et ceci n'est pas une exception, car l'inventeur n'a souvent qu'une idée vague ou incomplète de son invention lorsqu'il prend son brevet, — ou encore il croit avoir découvert un nouveau procédé, créé un nouveau produit lorsqu'en réalité ce procédé et ce produit sont connus en substance; mais persistant dans son travail, il trouve la combinaison pratique qui permet de réaliser l'invention, — ou encore, il imagine un appareil qui permet de rendre industriel le procédé qui, jusque-là, n'était pas applicable ou de fabriquer à un prix de revient très inférieur le produit dont le prix élevé rendait jusque-là l'emploi impossible; mais comme il rattache par des certificats ces inventions de valeur à un brevet nul, tout le bénéfice de son travail, de son imagination ou même de son génie, lui échappe entièrement.

Il est urgent, comme on voit, de changer tout cela et la solution est bien simple. Les certificats auront des effets comme par le passé qui partiront seulement de leur date de dépôt et ils expireront en même temps que le brevet principal lorsque celui-ci arrivera à expiration complète de sa durée légale.

Mais, si le brevet principal est frappé de nullité ou de déchéance au cours de son existence, les certificats d'addition pourront être maintenus distinctement sous le nom de *brevets d'addition indépendants* sur la demande de l'inventeur. Si aucune demande n'est faite pour la transformation des certificats en brevets d'addition indépendants dans un délai de 15 jours, par exemple, après la décision déclarant le brevet principal déchu ou nul, ces certificats suivront le sort du brevet et tomberont dans le domaine public. Dans le cas contraire, la durée des brevets d'addition sera alors fixée d'après la date initiale du brevet principal, c'est-à-dire qu'ils prendront fin à la date où ils auraient dû régulièrement expirer si le brevet avait vécu

toute sa durée légale. En ce qui concerne le jour de l'échéance du versement et le montant des taxes annuelles, chaque brevet d'addition indépendant sera mis exactement au lieu et place du brevet principal et sera censé le continuer.

Tout cela est donc bien simple. Quand la nullité du brevet principal ou sa déchéance sera prononcée, l'inventeur aura à examiner s'il existe un ou plusieurs certificats parmi ceux rattachés à ce brevet qui gardent encore un caractère suffisant de nouveauté et si les parties nouvelles qu'ils renferment justifient le paiement des taxes d'un brevet.

Si un ou deux certificats paraissent remplir ces conditions, l'inventeur fera une demande pour les transformer en un ou deux brevets d'addition indépendants et les autres certificats suivront le brevet principal dans sa chute. Il n'y aura de la sorte jamais à craindre qu'une invention nouvelle et importante échappe à l'inventeur et c'est évidemment le but que la loi doit s'efforcer d'atteindre.

Beaucoup d'autres modifications de détails devront aussi être apportées à la loi de 1844; je signale surtout l'article 29 qui fait dépendre le brevet français des brevets étrangers antérieurs et le fait expirer avec eux, quelle que soit la cause de mort de ces derniers. Il est certain que l'indépendance des brevets français par rapport aux brevets étrangers doit être proclamée dans la prochaine loi.

Je signale enfin l'article 18 et le paragraphe 7 de l'article 30. L'obligation imposée à un tiers qui a trouvé un perfectionnement à une invention couverte par un brevet, durant la première année de ce brevet, de déposer sa demande sous pli cacheté à peine de nullité, ne peut s'appliquer logiquement qu'à partir du moment où le premier brevet a été publié et délivré. On comprend en effet que les demandes restant secrètes entre le dépôt et la délivrance, il est impossible que celui qui fait une invention dans cet intervalle puisse savoir que sa découverte n'est qu'un perfectionnement d'une autre invention qui est encore secrète. Il y a donc injustice formelle à prononcer la nullité de sa demande parce que celle-ci n'a pas été faite dans la forme prescrite pour les brevets de perfectionnements se rapportant à un brevet n'ayant pas un an de date, mais supposé connu. Ce n'est évidemment là qu'un oubli qu'il sera facile de réparer.

Telles sont dans leurs grandes lignes les réformes urgentes qu'il y aurait à apporter à la loi des brevets de 1844. Je suis profondément convaincu que leur application donnerait d'excellents résultats, mais je ne puis que répéter ce que je disais au début de cet article, à savoir qu'il est nécessaire que tous les intéressés, grands industriels ou inventeurs, associent leurs influences pour forcer l'attention des pouvoirs publics et leur arracher une loi dont dépendent en somme les intérêts vitaux du pays.

A. Lavoix,
Ingénieur-Conseil.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

TROIS CONTES

I. — LA BALLADE DES DAMES DE MEUSE

I

Ils étaient trois gentils seigneurs, bons et galants chevaliers; ils n'avaient ni crainte, ni peur, rien à nier, rien à cacher. L'aîné se nommait Héribrand; le deuxième c'était Wauthier; le dernier s'appelait Geoffroy; leurs coups, à tous, portaient l'effroi.

Ils avaient de riches domaines, fier manoir et grasses prairies, puis de longues et sombres forêts; tout cela fait que l'on vous aime; l'amour garnit d'or son carquois.

Ils épousèrent trois demoiselles, filles du seigneur de Rethel. Héribrand, à la barbe noire, fut l'époux d'Hodierne aux beaux bras; Geoffroy put mirer son amour dans l'œil bleu de la tendre Berthe; Wauthier prit Ide, la plus jeune, fraiche églantine des grands bois.

Quand, en leur fraternelle demeure, ils menèrent les épousées, c'était jour de printemps fleuri; les violettes exhalaient leur âme au pied des vieux monts chevelus; les anémones pâlissaient du baiser de l'air en émoi et la douce Meuse, aux flots purs, murmurait en hymne nuptial la noble grâce des châtelaines, blondes, roses, toutes très belles.

Le soir, dans un puissant mystère, fit plus profonde la vallée; en de ténébreuses ramures se glissa le ris des étoiles et, sombre comme la sombre nuit, parut une antique muraille ayant un croissant d'or au front.

— Ma Dame, dit sire Héribrand, en arrêtant les haquenées, voici notre manoir de Hierges, n'allez pas vous épouvanter; triste au dehors, gai au dedans, certes, nous saurons y aimer avec grande fidélité.

Soudain, comme il finit ces mots, voici l'hilarante chouette, qui semble une femme en goguette, riant :

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Sa voix alla frapper les cimes et réveilla tous les échos qui firent :

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Dédaigneux du méchant oiseau et de ses grands cris ricaneurs, Geoffroy près de la tendre Berthe, Wauthier serrant la main de Ide, disaient en montrant le manoir :

— Triste au dehors, gai au dedans, n'allez pas vous en effrayer ; certes, nous saurons y aimer avec longue fidélité.

II

Les douces amours des longs soirs, les chères tendresses échangées, toutes les enivrantes joies furent plus brèves que les beaux jours. Une croisade se prêcha ; Héribrand dit : « Il faut partir ; nos coups, qui portent grand effroi, délivreront la Palestine. »

Wauthier et Geoffroy approuvèrent de prendre le signe des croisés ; rien ne put mettre le holà à leur saint et pieux désir.

Mais, afin que les châtelaines, toutes trois tendrement aimées, fussent patientes et fidèles durant leur passager veuvage, ils fondèrent dix larges prébendes dont les chanoines titulaires chaque jour, quatre heures, tous ensemble, devaient prier, avec ardeur, pour Héribrand, Wauthier, Geoffroy, seigneurs de belle et haute mine dont les exploits et la vaillance feraient merveille en Terre-Sainte.

Après avoir lavé leur âme, ils dirent adieu à leur dame ; elles jurèrent d'être sages.

— Malgré la langueur et l'absence, chers seigneurs, nous vous aimerons, disaient les belles éplorées.

Emportant la tendre promesse, les trois de Hierges s'éloignèrent sur leurs grands palefrois fougueux. La chevauchée retentissante franchit les monts et les forêts, puis les abîmes de la mer et, pendant de longues saisons, les beaux paladins guerroyèrent.

III

Les châtelaines ennuyées, dans le fier et triste manoir, reçurent, aux longues vesprées, les doux aveux des jolis pages ; puis, au printemps, sous les feuillées, ce furent serments amoureux, gentils baisers, longues caresses ; la foi jurée eut des dommages.

Le ciel ne put voir sans horreur le noir parjure des infidèles ; il résolut de les punir selon la grandeur de l'offense et voulut les faire gémir d'un même tourment, éternellement.

Or, voici que par une nuit, où l'hilarante chouette, de sa voix de femme en goguette, riait :

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Et que les échos d'alentour, suivant l'épouvantable bruit, en mille éclats moqueurs, disaient :

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Par trois archanges justiciers, les trois Dames dans leur manoir, soudain, furent saisies sans bruit.

Enfin, portées au bord du fleuve, qui gémissait l'hymne de mort, elles eurent le sort lamentable de perdre sur-le-champ la vie.

Leurs bras si blancs, leurs joues vermeilles et leurs doux grands yeux pleins d'azur furent, de suite, emprisonnés dans la pierre de sombres rocs; leur âme est là, ensevelie et ses longs soupirs de douleur s'élèvent et montent jusqu'aux cieux par le grand souffle des vieux chênes.

Elles disent, plainte séculaire : « Père, ouvrez-nous le doux séjour ! il fait bien noir dans les ténèbres, menez-nous vers votre lumière ! »

Mais, c'est en vain, toujours, toujours, elles doivent gémir leur parjure, les belles et coupables sœurs.

Montagnes à jamais, pleureuses sous les froids baisers du beau fleuve, ce sont les Dames de Meuse.

II. — LE BON NUTON

Le berger se leva pour rassembler ses brebis paresseuses; debout l'oreille tendue, il dit :

Le soir arrive, j'entends les Nutons au pied de la montagne, ils quittent leurs grottes profondes; ils viennent chercher l'ouvrage à accomplir avec leur salaire de pain blanc.

Les Nutons sont petits et forts; les Nutonnes sont frêles et vaillantes et, tous, ils sont timides et ils ont le cœur bon.

La Nutonne se glisse, la nuit, dans la chaumière dont on laisse la porte entr'ouverte; elle y fait les rudes travaux de la ménagère; elle va laver le linge dans la rivière écumeuse; puis regagne, à l'aube blanchissante, sa souterraine demeure.

Le Nuton travaille le champ du laboureur endormi à l'ombre d'une haie; mais, surtout, il fond les durs métaux dans ses grottes inaccessibles.

Au sein de leur sombre royaume, les Nutons cueillent les trésors; c'est la rivière ténébreuse, coulant sous les roches obscures, qui leur apporte les paillettes de bel or pur, éblouissant, mais, les Nutons, sans joie, ont les richesses; il leur faut, seulement, le pain tendre, la chair des blés de la plaine.

Et moi, quand j'étais jeune garçon, je ne pouvais donner aux Nutons leur salaire de pain blanc; je n'avais, pour ma subsistance, que la brune farine des grands seigles.

Mais, pour eux, j'allais cueillir les prunelles et les mûres sauvages; mon âme avait du bonheur quand je leur présentais mon offrande dans une corbeille de roseaux.

Puis, je fus amoureux de Lise; mon cœur perdit la gaîté du sourire de ses lèvres rouges; j'osai demander son amour; mais sa mère me repoussa, me montrant les trois cents brebis qui paissaient sur son héritage.

Enfin, l'insensible fermière, voulant confondre ma tendresse, cria, devant ses serviteurs :

— Va-nu-pieds, tu auras ma Lise quand tu pourras mettre à son doigt un large et pesant anneau d'or.

Alors, j'allai, pensif, vers les grottes profondes où vivent les Nutons; j'aperçus l'un d'eux à qui j'apportais, chaque soir, des prunelles et des mûres sauvages et je dis :

« O Nuton. je viens près de toi, sans l'offrande accoutumée; mon cœur est triste et mes mains sont pesantes, car on ne veut me donner Lise que si je puis mettre à son doigt un large et pesant anneau d'or. »

Quand mon âme eut dit sa plainte, le Nuton s'éloigna et je restais à soupirer, assis au pied de la montagne; puis, comme le soir tombait, je vis s'avancer, vers moi, un Nuton; il allait doucement dans l'ombre grandissante; pourtant, je reconnus celui à qui je destinais, chaque soir, ma corbeille de fruits sauvages.

Le Nuton s'approcha et, devant mon regard en pleurs, laissa tomber, sur l'herbe sombre, un objet clair que je pris pour un astre dérobé aux cieux.

Puis le Nuton regagna son ténébreux domaine et je voulus aller chercher l'étoile qu'il avait apportée; mais je trouvai un large et pesant anneau d'or.

Alors, le cœur brûlant de joie, je retournai auprès de Lise pour mettre, à son doigt, cet anneau; mais sa mère parcimonieuse voulut, longuement, le soupeser.

L'anneau fut déclaré plus lourd que douze couples d'œufs de jeunes poules; je pus le mettre au doigt de Lise sous le rire de ses lèvres rouges.

C'est au bon Nuton que je dois de rassembler ces brebis paresseuses qui paissent l'herbe tendre sur notre héritage.

III. — UN OTHELLO DE DIX ANS

C'était une maison de tonneliers, avec de grandes pièces, sombres et froides, meublées de vastes lits de chêne et de larges armoires où l'on conservait l'hiver d'odorantes récoltes de pommes.

On respirait, dans cette honnête demeure, un gout d'humidité et un parfum de fruits mûrs; les très vieilles gens qui l'habitaient, semblaient s'être identifiés avec l'ambiance flottante et la physionomie des choses.

C'étaient de grands corps maigres, droits, graves, quasi imposants; ils avaient des yeux de noisette sèche, un teint d'ivoire jauni, des pommettes striées de rouge sombre et une bouche édentée d'où sortaient de saines paroles, nourries d'expérience et de circonspection.

Ces gens recueillis aimaient l'enfance; l'enfance avec ses yeux turbulents, le rire fou de ses lèvres roses, la câline flatterie de son

regard en fleur. N'ayant aucune blonde tête familiale, qui pût mettre sa grâce lumineuse dans le demi-jour de leur triste maison, ils avaient appelé, chez eux, les petits voisins, les mignonnes voisines. Cette jeunesse exerçait sa fougue à travers les bâtis, où les douves s'assemblaient sous la cadence des marteaux, et parmi les cours où d'adroits ouvriers taillaient en cercles les longues perches apportées de la forêt voisine.

L'un de ces enfants, un petit homme trapu, avec un visage pâle, où flamblaient des yeux noirs déjà énergiques, et qui répondait au prénom d'Hippolyte, avait fait de la tonnellerie son véritable empire; il en fréquentait, journellement, les détours; il connaissait le nombre des tonnes, leur grandeur et leur capacité. Quand une ménagère venait louer l'une d'elles, pour y mettre à couler sa lessive de printemps, Hippolyte demandait avec un air sérieux, qui semblait bien au-dessus de ses dix ans :

— Combien de mannes de linge ? quinze ? dix-huit ? vingt ? vingt-deux ?

— Vingt-quatre.

— Alors, répondait Hippolyte, c'est la deuxième tonne, à droite, au fond de la grange.

Et il disait juste, il ne se trompait jamais.

Le petit homme n'avait guère accès dans la maison; ce domaine lui était fermé, on craignait que sa turbulence ne vînt déranger l'ordre vénérable des meubles séculaires, tandis qu'une fillette de sept ans, Dosie, régnait dans les vastes pièces et savait le secret des larges armoires.

Hippolyte jalousait Dosie parce qu'elle pouvait aller et venir dans la vieille demeure, dérouler les rubans fanés au fond des tiroirs et toucher les grosses montres, qui avaient arrêté leurs aiguilles depuis cinquante ans ; mais, surtout, il était jaloux de sa taille frêle, de ses joues roses, de ses yeux, qui semblaient des bluets, de ses longs et soyeux cheveux pâles.

Chaque jour, Hippolyte, avec un masque de rancune et une douceur inquiétante, venait demander à Dosie de partager ses jeux; quand celle-ci arrivait dans la pleine lumière de la cour, la vue de sa grâce native et de sa tournure de petite reine faisait mal à Hippolyte; une lueur cruelle éclairait ses prunelles sombres; il passait ses doigts courts de jeune garçon trapu dans la fine chevelure frisottante de la petite fille et tirait brutalement ; si la douleur arrachait une plainte à l'enfant, si des larmes venaient briller sur les bluets de ses yeux, Hippolyte sentait son âme se répaître d'une satisfaction méchante.

Lorsque de petits voisins se proposaient de rejoindre Dosie à la course, Hippolyte s'élançait et savait distancer ses rivaux ; alors, rattrapant la fillette, il la jetait rudement contre un mur, un arbre, un banc et, la pressant du poids de sa naissante carrure, il semblait vouloir briser ses épaules minces et broyer ses traits charmants.

Un jour, Hippolyte demanda à Dosie de lui donner une pomme et l'enfant le conduisit en face d'une des larges armoires qui répandaient, dans la vieille maison, un parfum de fruits mûrs.

Hippolyte reçut la pomme d'un air maussade tandis que, de paupières, demi-baissées, tombait, sur sa joue pâle, un regard étincelant; alors, comme Dosie fermait la porte de l'armoire, le jeune garçon inclina la tête et, les lèvres écartées dans un rire étrange mordit profondément la frêle petite main qui tournait la clef.

— Pourquoi me mords-tu? cria l'enfant avec des pleurs sur ses joues innocentes.

Hippolyte resta muet, puis, ses regards étincelants s'adoucirent, et semblèrent briller d'une sorte de joie, en contemplant le cercle rouge que ses dents venaient d'imprimer sur la main de Dosie.

— Que t'ai-je fait? répétait celle-ci en tamponnant sa blessure du coin de son tablier d'écolière.

— Tu as donné, hier, une pomme au grand Vital.

— Non, non, je ne lui ai pas donné de pomme, déclara l'enfant d'une parole convaincue.

— Si, je l'ai vue, il l'a mangée devant moi.

— Je n'ai rien donné, répondit, à nouveau, la fillette.

Hippolyte fixa, encore une fois, l'enfant de son regard sauvage; puis, il quitta la vieille maison pour s'en aller bouder dans la tonnellerie; mais, le lendemain, il vint, de son air doux, pourtant inquiétant, prier Dosie de jouer avec lui.

— Je veux bien, répondit-elle et tous deux gagnèrent la cour où les ouvriers villageois tournaient les cercles sous un noyer déjà feuillu.

Dosie avait, ce jour-là, une robe bleue comme le ciel printanier; ses cheveux pâles se nouaient d'un nœud de velours noir; à ses oreilles, elle avait suspendu, en guise de pendants, les premières cerises de la saison; elle était si jolie, ainsi, que les ouvriers l'appelaient : Petite reine.

A ce moment, le grand Vital arrivait dans la cour; c'était un jeune garçon de onze ans, celui-là à qui Hippolyte prétendait avoir vu manger une pomme offerte par Dosie.

Vital, entendant les compliments que faisaient les ouvriers à la fillette, s'écria :

— Moi, je vais manger les bijoux de la reine.

Disant ceci, il enlevait les cerises que l'enfant avait suspendues en guise de pendants d'oreilles.

— Laisse cela ! commanda Hippolyte.

Mais Vital mangeait les fruits sans s'inquiéter de l'impérieuse injonction de son jeune camarade et Dosie, riant de tout son petit cœur léger, ne réclama pas son bien; alors, le visage d'Hippolyte changea, parut, subitement vieillir; son front avait un pli de haine; nul ne le remarqua.

Les enfants jouèrent; Hippolyte et la fillette allèrent se cacher,

dans les dépendances de la tonnellerie, tandis que Vital attendait, au milieu de la cour, l'instant de se mettre à leur recherche.

— Je sais une cachette sûre, déclara Hippolyte, c'est sous la grande tonne, au bout de la grange ; Vital ne nous découvrira pas là.

— Allons-y, dit la petite fille.

Quand ils furent arrivés devant l'énorme tonne, posée le fond en l'air, Dosie s'inquiéta :

— Jamais nous ne pourrons la bouger, prononça-t-elle.

— N'aie pas peur, je saurai bien la soulever un peu, répondit Hippolyte d'une voix ferme.

En effet, avec une force supérieure à son âge, celui-ci inclinait légèrement la tonne ; cela fit, entre le bord et le sol, une étroite ouverture.

La frêle et souple Dosie se glissa par là dans le grand tonneau ; mais le jeune garçon resta au dehors.

— Tu ne viens pas, Hippolyte ? interrogea la petite fille, lorsque celui-ci eut lâché le bois qu'il tenait.

— Je suis trop gros ; je ne pourrais pas lever la tonne pour passer.

En prononçant ces mots, le jeune garçon alla chercher un lourd trépied, puis un tonnelet ; il les échafauda sur l'étrange cachette où Dosie se trouvait prisonnière.

— Qu'est-ce que tu fais, Hippolyte ? demanda l'enfant.

Sa voix arrivait assourdie par l'épaisseur des planches, et cependant, on y découvrait un frémissement d'épouvante.

— Je charge la tonne, dit séchement le jeune garçon,

— Et pourquoi charges-tu la tonne ? reprit-elle, avec un accent d'effroi.

— Pour être sûr que tu n'en sortiras pas !

Alors, dans un rire féroce, il cria, à la petite fille, muette de terreur :

— Va chercher, pour te délivrer, celui qui a mangé tes cerises !

— Hippolyte ! Hippolyte ! ne me laisse pas ! Hippolyte ! cria Dosie.

Pour échapper aux supplications de sa victime, le cruel garçon traversait la grange en courant. Quand il fut sorti, il ferma soigneusement la porte. Apercevant Vital, il l'emmena d'un côté opposé en assurant qu'il avait vu Dosie se diriger par là.

La fillette cessait d'implorer, elle comprenait que ses pleurs resteraient sans écho de pitié ; mais elle tentait de soulever l'énorme tonne et s'y meurtrissait inutilement les doigts.

Elle étouffait ; elle se traîna sur les genoux autour de sa prison ; elle se déchirait les mains à frapper le bois, à chercher une issue ; il lui fallait de l'air, du jour ; elle allait mourir...

Soudain, ses genoux heurtèrent un anneau fixé au sol ; ses petites mains sanglantes s'y fixèrent ; elle tira, alors une planche, qui se soulevant, montra l'ouverture d'un égout dallé de briques.

L'égout débouchait, à un mètre de là, au niveau de la rue ; on

voyait un peu de jour; bravement, Dosie s'engagea dans ce canal; elle était frêle, elle était souple, elle en sortit sans dommage; sa robe, couleur de ciel printanier, y laissa seule son éclat.

Semblable à une apparition vengeresse, la fillette se montra aux regards terrifiés d'Hippolyte. Celui-ci baissa la tête, attendant il ne savait quel châtiment redoutable; mais, comme Dosie, courant se réfugier dans les bras d'un de ses vieux amis, éclatait en pleurs convulsifs, Hippolyte comprit qu'elle n'était pas une ombre, un revenant et son premier saisissement fit place à l'éternel sentiment de haine qui l'animait contre la fillette.

L'idée qu'il allait, à nouveau, la revoir jolie, vive, rayonnante, affectueuse envers tous, remplissait le jeune garçon d'un dépit féroce; il ne se demandait pas quelle main avait tiré l'enfant de sa prison; il constatait, seulement, avec un regret cruel, qu'elle était devant lui vivante et rien ne l'attendrissait.

Cependant, Dosie, avec un redoublement de pleurs et des spasmes de désespoir, secouant douloureusement ses nerfs délicats, exprimait l'angoisse qu'elle venait de subir; ses larmes abondantes avaient un caractère si touchant qu'elles faisaient naître une pitié amollissante dans l'âme fruste des ouvriers en cercles et dans celle, plus expérimentée, des vieux tonneliers; le cœur étourdi du jeune Vital n'y était même pas insensible.

Ceux-ci entouraient la fillette et lui demandaient la cause de sa désolation; Dosie répondait à leurs questions, par de brèves monosyllabes, des paroles saccadées ou plaintives qui témoignaient l'émoi de son être.

Le courage dont la petite fille avait fait preuve pour quitter la tonne n'existait plus; elle semblait avoir dépensé sa précoce énergie dans l'effort qu'elle venait d'accomplir; elle n'était, à présent, qu'une faible enfant, ayant besoin de protection et de tendresse; mais, à travers ses phrases heurtées, ses paroles gémissantes, on finissait par connaître le drame; la vérité accusatrice mettait son doigt sur le front d'Hippolyte.

Dans un mouvement d'indignation contre celui-ci, les vieux tonneliers le chassèrent de l'antique maison, lui défendirent l'accès des vastes cours et des grands bâtiments. Le jeune garçon quitta ce royaume dont il connaissait si bien tous les êtres, l'œil dur, la bouche méchante, tandis que Dosie, cessant ses larmes, laissait se porter l'indulgence charmante de son tendre petit cœur vers l'impitoyable Hippolyte et suivait les pas de celui-ci d'un regard attristé, tout chargé de regrets.

J. DANTREVILLE.

LES MERVEILLES DE L'AIR LIQUIDE

LE NOUVEAU TRAITEMENT DU CANCER

Il est maintenant hors de doute que l'air liquide, quoique d'invention toute récente, est appelé à rivaliser comme importance, à date prochaine, avec les grands agents de la corrélation des forces physiques, la chaleur et l'électricité. La science appliquée, dès qu'elle est entrée en possession de ce facteur insoupçonné du progrès mécanique et industriel, a ouvert la voie aux esprits inventifs ou ingénieux, et déjà les efforts se multiplient tellement dans cette direction qu'on doit y revenir fréquemment pour faire connaître non tout ce qui se crée successivement en ce domaine nouveau — ce qui serait impossible — mais seulement tout ce qui offre un intérêt capital. La médecine, qui s'était montrée au début assez circonspecte et était même restée — qu'on nous pardonne le jeu de mots — un peu en froid avec l'air liquide, est venue bien vite à récipiscence et concuremment avec la chirurgie elle fait maintenant son profit du produit fabriqué par les procédés de M. Trippler.

Une expérience couronnée de succès qui a eu lieu, ces jours-ci, à la clinique Vanderbilt et à l'hôpital Roosevelt par le Dr Campbell White, à New-York, a démontré que le cancer soumis à une température de 312 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro est arrêté dans sa croissance et que les tissus atteints par ce mal terrible peuvent dans ces conditions se refaire par stimulation. Le Dr Campbell White a été aidé dans ces travaux par le directeur du service d'hygiène de New-York, M. le Dr William C. Jenkins, qui avait mis son laboratoire à la disposition de son savant confrère pour poursuivre ses études bactériologiques. On sait, en effet, d'après la découverte faite par le docteur Bra de Paris, que le cancer serait dû à la présence d'un microbe, et de nombreuses observations sont venues à l'appui de cette thèse. D'autre part un médecin anglais, contestant cette théorie, prétend que le cancer n'est causé que par une altération mécanique des tissus. Enfin le docteur Wood Hutchison soutient que ces opinions sont, l'une et l'autre, erronées, et que le cancer n'est autre chose qu'une « trahison opérée dans la république du corps ». Sous une forme moins vague cette définition établit que le cancer est une glande devenue parasite, croissant et s'étendant aux dépens du reste du corps. Les cellules destinées par la nature à une œuvre de réparation sont, d'une manière encore inexpliquée, transportées en d'autres parties de ce corps. S'y trouvant en un sol nouveau et fertile elles se développent prolifiquement au point de devenir une maladie qui, de la contamination passe à l'infection et de l'infection à la mortification des chairs, qui sont détruites.

Il y avait deux explications du cancer : l'une l'attribuant à un coup, une contusion, une simple irritation par frottement; l'autre le consi-

dérant comme microbien. Le docteur Hutchinson n'est d'accord ni avec celle-ci, ni avec celle-là. Il prétend que jamais un cancer n'a dû son origine à une pression violente, un choc brusque, une friction excessive. Suivant lui, le cancer ne serait autre chose qu'un « essor de santé qui aurait tourné mal » et les microbes n'y seraient pour rien. Il affirme qu'il a observé de très nombreux cas de cancer et que le plus souvent la tumeur apparaît avec l'avancement de l'âge et se manifeste d'abord dans les organes ou les parties du corps qui dépérissent.

Remarquons en passant que ce ne sont pas exclusivement les médecins et chirurgiens qui nous fournissent des données utiles sur le cancer, mais aussi les statisticiens, car au cours de leurs recherches sur la prédominance de certaines maladies, ils ont pu constater que le cancer faisait des ravages de plus en plus grands et que les cas de mort par suite de cancer s'étaient augmentés de près de trente pour cent. Comme de juste la publication de ces statistiques a causé un vif émoi et sauf la tuberculose, il n'y a pas de maladie qui aujourd'hui occupe plus l'attention.

Cependant le docteur Hutchison hausse les épaules en face de ces arguments de la statistique. « Il se peut bien, dit-il, que le nombre des cancéreux augmente, mais cela vient de ce qu'il y a beaucoup plus de gens qui arrivent à l'âge où l'on peut être atteint du cancer ». « Pour moi, ajoute-t-il, le cancer est un mal local, guérissable 80 fois sur 100, par une opération chirurgicale faite à temps ». Or, jusqu'en ces toutes dernières années, c'est le remède auquel on avait généralement recours. Pour peu que la place où était le mal fût accessible à l'instrument chirurgical, le malade était opéré ; mais les cas ne cessaient d'être malheureusement fréquents où l'on avait à reconnaître que l'on avait fait courir au patient le risque pour rien, car le cancer reparaissait en un autre endroit ou même là où avait été pratiquée l'opération.

C'est pour cela que l'air liquide devient si précieux dans le traitement du cancer, car il peut être appliqué sans danger partout où l'on opérait chirurgicalement et beaucoup plus efficacement.

Rappelons brièvement que l'air liquide n'est que l'air ordinaire qui a été soumis à une immense pression et, grâce à celle-ci, liquéfié. Ce fluide opalin a la couleur de l'atmosphère vue à une certaine distance par une belle journée. Sa température est de 312 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro et de 400 degrés au-dessous de la température du corps humain à sa surface. Dans un récipient ou vase ordinaire ce liquide se voit en ébullition émettant une vapeur blanche qui disparait rapidement et qui retombe à cause du poids excessif. La main peut s'y plonger impunément pourvu qu'on l'en retire vite. Le fluide est sec et ne laisse pas d'humidité sur la peau. Il donne la sensation d'une faible secousse électrique. Quand une certaine quantité d'air liquide est jetée à terre, il se passe exactement la même chose qu'avec de l'eau ordinaire jetée sur un poêle brûlant et rouge. On entend une

crépitation, la vapeur se dissipe rapidement et ne laisse aucune trace. Le parquet de la pièce est de 400 degrès plus chaud que l'air liquide, en sorte qu'il y a autant de différence entre leurs températures qu'entre un poêle rougi au feu et de l'eau ordinaire. L'air liquide n'est pas explosible à moins d'être resserré dans un espace étroit ou de l'enfermer hermétiquement. On peut le mettre en bouteille ou en bidon, pourvu qu'il y ait un petit trou d'échappement dans le bouchon ou le couvercle. Versé dans le bidon, l'air liquide y bout rapidement jusqu'à ce que la température de ce récipient ait déterminé à l'extérieur une couche épaisse de glace et alors celle-ci est si froide qu'on ne peut la toucher avec la main sans danger.

Ces quelques indications, que l'on connaît d'ailleurs, étaient nécessaire ici pour faire mieux comprendre ce qui suit et aussi pour faire saisir comment le Dr Campbell White a été amené à croire que l'air liquide pouvait rendre des services en chirurgie. Sa découverte est d'autant plus importante qu'il a dû tout construire : la théorie, l'application et les appareils.

« Il y a quelques mois, nous raconte le Dr Campbell White, que je suis allé voir au nom de la *Revue des Revues*, je voulus faire une série d'expériences systématiques avec l'air liquide. Une des premières constatations à faire était celle-ci : l'air liquide est-il ou non un antiseptique ? L'expérience faite dans le laboratoire d'hygiène a répondu négativement, et en même temps elle a démontré que certains germes peuvent résister à un froid de 312 degrés au-dessous de zéro, même quand on les y expose pendant un certain temps.

« La chaleur détruit tous les germes de la vie à une température de 160 degrès Fahrenheit (1). Jusqu'ici l'on n'avait pas vérifié l'effet produit sur les bactéries par le froid extrême de l'air. Nous avons, avec le Dr Parks, expérimenté ces effets sur les bacilles du typhus, de l'anthrax et de la diphtérie. Ces bacilles ont été exposés à l'air liquide pendant une durée de 30 à 90 minutes, mais dans chacun de ces cas, les germes ont été trouvés ensuite en état d'activité. En d'autres termes, qu'on eût versé sur eux de l'air liquide ou non, ils semblaient ne pas s'en préoccuper.

« Nous avons fait geler les trois quarts environ d'une oreille de lapin en la plongeant dans l'air liquide pendant quelques minutes. La congélation était si forte que nous pûmes casser un petit morceau du bout de l'oreille sans la faire saigner. En moins de dix minutes la circulation du sang fut rétablie. L'oreille resta dans son état normal durant cinq jours, puis elle se prit à enfler, et, au bout de deux semaines environ, la moitié de la partie gelée s'était recroquevillée, puis détachée. Le reste de l'oreille reprit sa condition normale.

(1) On sait que la formule de conversion des échelles centigrade et Fahrenheit, — en représentant par Tf la température donnée en degrés Fahrenheit et par Tc la température correspondante en degré centigrades — est $Tc = (Tf - 32)\frac{6}{9}$, le thermomètre F dans la glace fondante marquant 32°,

« Lorsqu'on parle du traitement des tissus malades par l'air liquide, on dit souvent : Pourquoi l'air liquide aurait-il un effet quelconque sur les tissus cancéreux, ou pourquoi produirait-il un effet différent de celui du froid extrême, tel qu'il existe ordinairement ? Pour répondre à cette question, il faut se rappeler la nature du fluide dont nous faisons usage. C'est de l'air et il ne diffère de l'eau glacée ordinaire qu'en ce qu'il est plus froid. Par conséquent, quand nous appliquons de l'air liquide à une partie quelconque du corps, nous la mettons en contact avec un froid excessif et il n'y a là rien qui ne soit naturel.

« Si l'on se souvient qu'il y a une différence de 400 degrés entre la température du corps et la température de l'air liquide, on voit aussitôt qu'aucun autre moyen à notre portée ne nous permettrait de produire un ébranlement aussi soudain et aussi violent dans une partie localisée du corps sans destruction des tissus ou sans effet sur le système général. Il ne faut qu'une ou deux secondes pour produire le froid le plus intense et pas beaucoup plus de temps pour que la partie gelée revienne à sa température normale. Donc, en répétant l'opération plusieurs fois, à de courts intervalles, on obtient une grande stimulation qui est purement locale. Les fibres se contractent involontairement et les vaisseaux sanguins se contractent aussi jusqu'au dernier degré, mais se dilatent aussi rapidement dès que l'air liquide cesse d'agir et est enlevé.

« N'est-il pas raisonnable de supposer que les applications répétées d'air liquide à ces tumeurs arrêterait la rapide multiplication cellulaire qui est leur mode de croissance et produirait la guérison ?

« Sans doute il est encore prématuré de dire que l'air liquide est un remède absolument efficace contre le cancer. J'ai en ce moment en traitement plusieurs cancéreux, et quoiqu'ils n'aient suivi ma méthode que depuis peu de temps, j'ai pleine confiance dans le résultat définitif.

« Sachant ce qu'est l'air liquide et comment il agit sur les tissus, je crois qu'il ne sera pas difficile de comprendre pourquoi nos résultats ont été si satisfaisants dans tous les cas où nous en avons fait usage, et je pense qu'il y a lieu d'espérer que nous possédons dans l'air liquide un agent thérapeutique qui triomphera de toutes les maladies jusqu'ici rebelles, même de celles qui ont résisté à tous les traitements, sans en excepter l'opération chirurgicale.

« Je suis fermement convaincu, en me basant sur les expériences réalisées, que l'air liquide est un spécifique pour la guérison des affections nerveuses, comme l'herpès zoster, la sciatique, la névralgie intercostale ou faciale.

« En appliquant l'air liquide aux tissus du corps humain, je l'ai employé en me servant d'un balai plongé dans le fluide, de manière à produire comme une poussière d'eau. Quand l'air liquide est ainsi appliqué à la peau, celle-ci devient exsangue et parfaitement blanche. Si l'application ne dure que quelques secondes, la coloration de la peau revient promptement.

« En moins d'une minute, la partie du corps peut être congelée et durcie exactement comme la glace, mais, même lorsqu'on a obtenu ce résultat, la circulation revient en quelques minutes sans causer aucun dommage aux tissus, pourvu que la partie congelée ne soit pas le bout du doigt. L'application de l'air liquide se fait sans souffrance pour le patient, sauf au début, et alors il ressent un léger tressaillement. En outre, elle anesthésie complètement la partie du corps à laquelle elle est appliquée. »

« Mon confrère m'assura aussi qu'il avait employé l'air liquide dans beaucoup de cas comme anesthésique local avec des succès indémentis. Un panaris infectieux fut anesthésié, coupé, nettoyé entièrement et pansé sans douleur ni hémorrhagie. Voici le cas curieux d'un petit enfant qui avait reçu une chevrotine dans la paume de la main. L'enfant était extrêmement nerveux, mais on jugea nécessaire de pratiquer l'incision pour rechercher le corps étranger. L'air liquide fut appliqué trop librement en cette circonstance, en sorte que lorsqu'on voulut procéder à l'incision on trouva qu'il était aussi impossible de faire entrer le scalpel dans la main que s'il s'était agi de faire une incision dans un bloc de glace. Après une attente de trente secondes l'opération s'acheva d'un manière tout à fait satisfaisante sans souffrance ni hémorrhagie et sans autre application d'air.

« Un abcès, un furoncle, un anthrax à cette première période peuvent être entièrement arrêtés dans leurs progrès par une seule congélation. Si le mal est plus avancé, plusieurs applications à des intervalles de vingt-quatre heures deviennent nécessaires.

Ajoutons qu'on se sert avec succès de l'air liquide dans le traitement local des ulcères de la jambe, surtout de la varicose. On a fait dans des cas de ce genre si fréquemment usage de l'air liquide que l'on peut affirmer positivement que pour obtenir une guérison rapide, complète, sans douleur, pour nettoyer les bords et faire granuler la surface d'un ulcère, la science d'aujourd'hui ne possède rien qui se puisse comparer à l'air liquide convenablement appliqué.

Voici une autre expérience intéressante faite dans un cas d'empoisonnement affectant tout l'avant-bras gauche et la main, par le même Dr Campbell White. On enveloppa le bras d'une bande de toile d'environ 7 1/2 centimètres de large, que l'on gela par l'application de l'air liquide, puis on appliqua l'onguent ordinaire à toute l'aire de la partie infectée, en y comprenant celle qui avait déjà été traitée par l'air. Au prochain pansement la bande congelée était parfaitement distincte et on le remarquait facilement parce que cette partie allait beaucoup mieux que le reste de la main et du bras. L'inflammation avait été entièrement arrêtée.

Décidément l'air liquide est en train de révolutionner non seulement l'industrie, mais aussi la médecine et la chirurgie modernes.

Dr. Sicard.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Maître Guérin.* — Vaudeville : *La Bonne Hôtesse.*
Palais-Royal : *La Mouche.*

Quand le Théâtre-Français n'inaugure pas sa saison théâtrale avec une reprise de Dumas fils, il l'inaugure avec une reprise d'Augier. Ces deux auteurs réapparaissent à chaque automne, avec la même fatalité inéluctable que les petit ramoneurs et les marchands de marrons. Il n'y a donc rien pour nous étonner dans la présence de *Maître Guérin* sur l'affiche; mais il n'y a pas non plus grand'chose pour nous réjouir.

Maître Guérin est loin d'occuper une des premières places dans l'œuvre d'Emile Augier. Ceux mêmes que ce théâtre conventionnel ne charme qu'avec modération lui préfèrent *Le Gendre de M. Poirier* ou *l'Aventurière*. Pourtant la pièce marque une époque et pourrait être tenue pour le premier avatar de ce qu'on appelle la comédie rosse. Les mots y abondent, souvent d'une gaîté un peu sombre, plus voisine du ricanement que du franc rire, mais frappant presque toujours avec force, plusieurs fois avec justesse. Ce type du notaire de province, qu'est Maître Guérin, l'auteur s'est plu à l'orner d'un certain nombre de vices qu'il est assez rare de rencontrer réunis dans un même individu. Guérin n'est pas seulement un malhonnête homme, marchant sans scrupules dans les marges et même dans le texte du Code. Ce n'est pas seulement un homme d'affaires âpre au gain, un égoïste féroce, un thésaurisateur sans entrailles, c'est aussi un jouisseur dans la plus vilaine acception du mot. Il y a en lui du Giboyer, de l'Harpagon et du Rodin. Aussi, comment les aimables gens que l'auteur a groupés autour de lui ont-ils pu supporter aussi longtemps l'intimité de cet odieux personnage? Je sais bien que la conclusion de la pièce va nous montrer Maître Guérin abandonné de tous, de sa femme, de son fils, de ses amis, mais je me demande pourquoi sa femme ne l'a pas déjà planté là depuis dix ans, et pourquoi son fils a supporté sa tyrannie, et pourquoi surtout ses amis n'ont pas oublié à tout jamais le chemin de sa maison. Notez bien, du reste, que, le jour où s'acccomplit ce lâchage universel, l'odieux bonhomme n'en marque ni regret, ni embarras. Sa servante Françoise lui reste. C'est elle qui, après le baisser du rideau, sera chargée de punir le crime et de récompenser la vertu.

L'interprétation ne m'a pas semblé aussi excellente qu'on eût pu l'attendre de la Comédie-Française. Il m'est apparu que M. Leloir, avec tout son talent, si souple, cependant et si puissant, ne donnait pas l'impression de la franche canaille qu'est Maître Guérin. Mme Marie-Louise Marsy n'a pas été plus heureuse. Sa voix a une dureté, une âpreté, une rigidité, pourrait-on dire, qui lassent et indisposent dès l'abord. Seuls, Mme Baretta et Albert Lambert nous ont donné l'impression d'une juste et complète interprétation de leurs personnages respectifs. Mais aussi quelle nécessité de reprendre *Maître Guérin*?

— Vous souvient-il de ce personnage exotique d'une comédie de Meilhac et Halévy qui, revenu à Paris après une longue absence, s'informait d'une

beauté célèbre qu'il avait fort courtisée autrefois, et demandait : « Donne-t-elle toujours à aimer? » La baronne Boislin, que M. Ambroise Janvier a baptisée *La Bonne Hôtesse*, n'a jamais « donné à aimer » dans le sens où l'entend le baron scandinave; mais elle s'est prise, avec les années, d'une vaste indulgence pour les péchés d'amour, au point de leur ouvrir sa maison et de favoriser de maintes manières leur accomplissement. C'est dire que la société qui fréquente chez elle est, en somme, assez hétéroclite. Nous y rencontrons des gens du monde, des artistes aimés et des femmes incomprises à la recherche de la matérialisation de leur idéal. Il va sans dire qu'un parfum nettement accusé de bas bleuisme flotte dans l'air. Les discussions sur la casuistique de la morale amoureuse y sont épuisées avec une liberté de pensée et de langage qui fleure le libertinage le plus élégant. Je dois même avouer que, par instant, le public a paru presque gêné par cette liberté d'allures. Eternel sujet de méditations psychologiques que cette pudeur des collectivités et des foules.

C'est dans ce milieu suspect que M. Ambroise Janvier a placé une femme évaporée, Lucienne Fabert, femme de l'ingénieur André Fabert, pour que sa vertu soit soumise à l'épreuve... du feu. Lucienne est encore honnête quand elle arrive chez la bonne hôtesse; à la rigueur, on peut même soutenir qu'elle est toujours honnête quand elle en sort. Mais c'est une honnêteté purement physique et qui ne saurait se conserver bien longtemps intacte. L'auteur nous la montre bien revenue des séductions du flirt et prise pour son brave homme de mari d'un renouveau de passion fort sincère. Mais, si elle était vraiment au début l'écervelée qu'il a dépeinte, si elle se complaisait avec une si sensuelle délectation aux préliminaires des adultères définitifs, je ne vois guère par quel miracle aura été opérée sa guérison. Tout ce que nous en pouvons conclure, c'est que, parmi les jeunes hommes empressés à lui plaire qu'elle a rencontrés chez la baronne Boislin, nul ne lui a semblé supérieur à son mari. Mais, en sortant de chez la bonne hôtesse, elle en rencontrera infailliblement d'autres, et je parierais volontiers que le malheur conjugal du pauvre ingénieur peut être différé sans cesser d'être certain.

La donnée, comme on voit, était fort scabreuse. M. Ambroise Janvier s'en est tiré avec l'habileté dont, maintes fois déjà, il nous a donné des preuves. Le dialogue, comme cela était indispensable, est extrêmement brillant. Les passages dangereux sont le plus souvent esquivés, encore que cela n'arrive pas toujours et que les audaces montrent parfois le bout de l'oreille. Mais je dois convenir que ce libertinage, puisque libertinage il y a, se maintient au ton de la bonne compagnie et que les licences de situations les plus osées s'atténuent par la réserve de l'expression. Au temps où nous vivons, c'est là un mérite assez rare pour qu'on ne doive pas manquer de le signaler. L'excellente troupe du Vaudeville a largement contribué au succès de la *Bonne Hôtesse*. Mme Marie Magnier a prêté à la baronne Boislin l'attrait de sa grâce bonne enfant et son aménité indulgente. Il me faut citer également, à côté de MM. Grand, Gauthier et Baron fils, Mlle Thomassin, chargée du rôle souvent difficile, parfois dangereux, de Lucienne,

et qui a singulièrement, par la délicatesse de son jeu, mis en valeur la légèreté de main de l'auteur.

— Cette maestria d'exécution pouvait et devait préoccuper M. Ambroise Janvier, qui est un écrivain de comédie ; elle ne pouvait qu'être indifférente à M. Antony Mars, qui est un vaudevilliste. Aussi *La Mouche*, qui est une pièce moins scabreuse dans sa fabulation et ses péripéties que *La Bonne Hôtesse*, semble-t-elle, dans l'exécution, l'être infiniment davantage. C'est, en somme un vaudeville à tiroirs, où nous retrouvons des situations connues et exploitées dès longtemps. Des maris trompés, des femmes surprises par leurs maris en rendez-vous galants et sortant des cabinets particuliers soigneusement voilées, sous la conduite et la protection de leurs maris eux-mêmes, qui croient avoir affaire à la femme d'un autre. Tout cela n'est pas d'une bien remarquable fraîcheur. Aussi la réussite eût peut-être été fort médiocre, si M. Antony Mars n'avait eu la géniale idée de faire, de son personnage principal, le chef adjoint de la sûreté. Pourquoi adjoint ? Pour apaiser, dit-on, les susceptibilités de la censure. J'ai peine à croire, cependant, qu'en interdisant de mettre en scène un fonctionnaire, la censure puisse consentir à un compromis de cette nature, le chef adjoint de la sûreté existant, dans la réalité, ni plus ni moins que le chef véritable. Mais le public n'en a pas demandé si long. Il s'est montré ravi d'apprendre qu'un chef adjoint de la sûreté pouvait être aussi copieusement trompé par sa femme qu'un apothicaire ou un entrepreneur de bâtiments, et cette constatation l'a mise en joie. Il faut y ajouter également une scène, pas très neuve non plus, mais dont l'effet est infaillible. Au commencement du dernier acte, le chef adjoint de la sûreté rentre chez lui débraillé, contusionné, dans un désordre de toilette indicible ; et il raconte que ses agents l'ont pris pour un fou, l'ont arrêté sans le reconnaître, conduit au poste et « passé à tabac » avec la conscience que ces modestes gardiens de la paix publique apportent toujours dans l'accomplissement de leurs moindres actes. Rien ne paraît aussi divertissant au public parisien qu'une méprise de cette nature : innocente manifestation de rancunes accumulées.

A part M. Boisselot, très adroit et très gai dans le rôle du chef adjoint de la sûreté, et M. Lamy, qui nous a présenté un type de mouchard à transformations, proche parent de Tricoche et de Cacolet, il convient de ne point insister sur l'interprétation, souvent maladroite et outrancière, du vaudeville de M. Antony Mars.

GEORGES LEFÈVRE.

Le petit théâtre des Capucines, si pimpant, si coquet, vient d'ouvrir de nouveau ses portes, sous la direction de M. Octave Pradels. Au programme, des chansons et des pièces, que le public a applaudies avec plaisir, Mlle Odette Dulac et M. Bataille, dans un répertoire amusant, ont obtenu un franc succès. Parmi les pièces, il faut citer *Sur le Palier*, de MM. Fred Tomy et de Seran, et le *Mouvement Diplomatique*, une fine satire politique de MM. Paul Pottier et René Dubreuil, enlevée verveusement par MM. Dayle, Lévêque, Perrin et Mme Jane Hellen.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 Septembre. — *Les droits de l'Angleterre sur le Transvaal* sont l'objet d'une lettre ouverte adressée à la reine Victoria par ARTHUR DESJARDINS, de l'Institut. L'auteur apporte à l'élucidation du problème complexe de la suzeraineté du Royaume Uni sur la république Sud-Africaine sa compétence de jurisconsulte. Car il s'agit au fond, du moins en apparence, d'une question de droit international interpretée de façon différente par les deux parties en litige. M. Desjardins s'attache à démontrer que si le Transvaal n'a pas la plénitude de la souveraineté, puisqu'il n'a pas conservé la complète direction de ses affaires extérieures, il est. dans la sphère de sa législation intérieure, absolument libre et indépendant, maître chez lui, comme le charbonnier, et pouvant régler, comme il l'entend, ses lois relatives à l'électorat et à l'éligibilité, sans qu'aucun autre Etat puisse lui dicter ni lui imposer des obligations à cet égard. On peut encore espérer que le fléau de la guerre sera conjuré grâce à la bienfaisante intervention de la reine. — Une étude de la baronne de BAULNY (née Rouher) sur *Barbara Radziwill*, reine de Pologne. Elle épousa Sigismond Ier, qui l'aima passionnément au point d'être prêt à abdiquer la couronne si celle-ci était un obstacle à son bonheur conjugal. « Elle demeure l'incarnation de la poésie, des séductions, des tristesses de cette nation slave qui a rêvé, comme elle, toutes les grandeurs et connu, comme elle, toutes les souffrances ». — JEAN DARCY commence un nouveau chapitre de ses *Etudes d'Histoire Africaine* et le consacre cette fois aux *Possessions Portugaises de l'Afrique du Sud*, en remontant aux origines de ces établissements créés au profit de la couronne de Bragance et en montrant comment ils se sont agrandis, grâce à la politique de pénétration du continent africain dont ils ont été des premiers à donner l'exemple. Nous n'avons jusqu'ici, dans ce travail, qu'un historique de l'expansion coloniale portugaise qui est généralement connue.

Revue des Deux Mondes. — 1er Octobre. — ALFRED FOUILLÉE analyse en philosophe et sociologue le caractère du *peuple espagnol*, en indiquant les influences ethniques auxquelles a été soumise la race et ce qui en est résulté pour son état d'âme. « Chez tout Espagnol typique, il y a un don Quichotte, idéaliste songe-creux, et un Sancho Pança, observateur et amateur de la réalité. » D'autres actions se sont exercées sur ce peuple et tout particulièrement celle de la religion qui, s'associant à l'esprit héroïque d'aventures, se personnifie dans Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus. « Cette immense chevalerie pratique » veut conquérir le monde. Militante, cette religion est en même temps mystique, lorsqu'elle s'incarne en sainte Thérèse; mais alors encore elle est virile dans ses combats. C'est toujours ce besoin de sensations et de sensations violentes qui fait de l'Espagne le berceau du réalisme romantique, s'affirmant dans la littérature, le théâtre, l'art. Par contre, ce peuple cultive peu la philosophie et Suarez ne représente dans ce milieu que la scolastique mourante. Comment, après avoir été si grande dans le passé, l'Espagne en est-elle arrivée à sa profonde décadence actuelle ? Fouillée donne à cette décadence des causes multiples, à la fois physiques et morales; physiques, parce que la race a été atteinte jusque dans le sang; morales, parce que l'indolence, le dégoût du travail, l'étroitesse de conscience concourent à l'universel effondrement. Est-ce à dire qu'il n'y ait plus pour ce peuple de relè-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises* et *américaines*, *italiennes* et *russes* dans notre numéro du 1er Octobre. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la REVUE.

vement possible? L'auteur ne le croit pas. Il espère, au contraire, que mettant fin à sa déviation séculaire, l'Espagne reviendra dans les grandes voies au bout desquelles l'histoire entière montre la vraie prospérité. — A. JOANNY donne la fin de son travail sur la *poésie provençale au moyen âge*, en étudiant spécialement la poésie politique chez les troubadours et « en recherchant dans quelle mesure ils exprimèrent leurs idées personnelles, celles de leur protecteur ou le sentiment public. » Le savant critique ne s'occupe que des œuvres qui se rattachent à des événements historiques comme les croisades, ou qui se recommandent par d'exceptionnelles qualités littéraires comme les « Sirventes » de Bertrand de Born, condottiere besogneux et sans scrupules, mais poète de génie.

Dans leurs exhortations à la croisade les troubadours ont été surtout les échos des prédicateurs; dans les Sirventes inspirés par la guerre civile, ceux des princes qui les protégeaient. Il faut donc se garder d'exagérer la valeur représentative de leurs œuvres et apporter quelque restriction à l'opinion qui veut y voir l'équivalent de la presse moderne.

Continuation de l'importante monographie de la *Grande Mademoiselle* par ARVÈDE BARINE. Des pages brillantes sur la naissance de la vie de salon au XVIIe siècle ; une analyse très fouillée de *l'Astrée* d'Honoré d'Urfé qui eut une influence sociale autant que littéraire ; des portraits fins et spirituels des Précieuses, et de tous ceux qui fréquentaient le salon de Rambouillet, Chapelain, Malherbe, Ménage, Voiture « le petit Voiture, un malheureux pygmée qui passa les cinquante années de sa vie à mourir », Valentin Conrart, « le bon sens de la maison, l'ami sage et discret », Vaugelas, « un timide et un naïf qui n'eut que de mauvaises chances; Godeau « minuscule dans ses vers comme dans sa personne ». A ces silhouettes rapidement mais sûrement crayonnées s'ajoutent de piquants détails de mœurs. Citons ce passage :

L'élégance des costumes et des attitudes cachait une rudesse et une grossièreté dont les preuves sont à profusion dans les écrits du temps. La Grande Mademoiselle avait, sitôt qu'elle s'animait, un verbe et des gestes de pandour. Plusieurs personnes de qualité étaient connues pour avoir la main leste et lourde, le pied à l'avenant. Leurs gens et leurs galants en savaient quelque chose. Mme de Vervins, qui appartenait à la Cour, fouettait elle-même ses laquais et ses servantes et n'y allait pas de main morte ; une de ses servantes en mourut, dit-on, et fut vengée par le peuple de Paris qui mit la maison à sac. Les hommes ne se gênaient pas pour riposter; au besoin ils commençaient. Le comte de Brégis, ayant reçu un soufflet de sa danseuse, la décoiffa au milieu du bal ; à un souper le marquis de la Cose saisit un gigot et en frappa sa voisine au visage, la couvrant de jus ; elle, bonne personne, en rit de tout son cœur. Battre sa femme était chose qui s'avoue. Les plaisanteries ignobles, les saletés qu'il est impossible de raconter étaient acceptées par les deux sexes. Richelieu rossait ses gens, il rossait les officiers de sa garde, il rossait, disait-on, ses ministres.

EDOUARD BLANC publie la suite de son *Journal de Route* en Asie Centrale. — Signalons aussi les *Prisons du marquis de Castellane*, sans nom d'auteur ; l'article commente une série de documents relatifs à la détention, sous la Révolution en 1793, du colonel de cavalerie qui fut le père du célèbre maréchal de France Boniface de Castellane. Le prisonnier, enfermé à la Conciergerie du 4 messidor au 9 thermidor, puis transféré au Collège de Plessis le 24 thermidor, ne fut mis en liberté que le 26 vendémiaire. Pendant sa captivité il reçut 87 lettres écrites par trois personnes d'une même famille, un frère, et deux sœurs, qui ne songeaient qu'à le délivrer. Elles étaient signées du nom de Courcelles, qui n'était peut-être qu'un pseudonyme. Il n'en est pas une qui ne contienne des faits curieux. L'une des deux sœurs, Clémentine, appelait le prisonnier « son cher petit frère » et le ton de sa correspondance toute familière a un charme exquis. Qui étaient ces Courcelles? Aucun papier n'a permis de le deviner ni de savoir ce qu'ils sont devenus ; mais la correspondance a une saveur toute idyllique en ces temps de deuil, d'angoisses

et de tourmentes. — A. Dastre résume tout ce qui a été dit en ces derniers mois au sujet de la peste, de ses foyers, de ses différentes formes, du bacille qui la cause, des agents physiques ou des animaux qui la propagent, insectes et rats, des procédés de défense à mettre en œuvre contre l'épidémie, de la sérothénapie et de la vaccination.

Grande Revue. — A. Aulard raconte *La querelle de la « Marseillaise » et du « Réveil du peuple »*, celui-ci réactionnaire, celle-là républicaine. C'est un épisode de l'histoire de la chanson politique chantée au théâtre, dans les cafés et dans les rues en 1795 et 1796. Les paroles du *Réveil* furent écrites par un Bordelais nommé Souriguère et la musique par Gaveaux, secrétaire de l'Opéra-Comique. La chanson réactionnaire eut un succès d'enthousiasme dans plusieurs sections, et, dès son apparition, elle persécuta les démocrates. La Convention s'en effraya, fit arrêter Souriguère qui fut relâché ensuite et elle donna l'ordre d'exécuter partout la *Marseillaise*; alors la lutte s'engagea et Paris fut partagé en deux camps. Lorsqu'elle se calma au théâtre et dans la rue, elle continua dans la presse par des échanges de parodies des deux chansons rivales. — *Les Magistrats et l'Académie française*, par Victor Dubled : le chancelier Séguier, les trois ducs de Coislin, le président Bouhier, Montesquieu, le président Hénault, Lefranc de Pompignan, l'avocat général Séguier, Malesherbes, etc. — Eugène Guillon se fait l'historien d'*Un Trottin de l'an VII*, qui fit partie de l'armée d'Egypte. Ce trottin, gentille, les cheveux blonds, les yeux bleus, était de Toulouse; une petite modiste que le neveu de la patronne, le capitaine Fourès avait épousée. La *poverina* suivit son mari. Elle se déguisa en hussard et sous ce costume arriva à Alexandrie. Elle s'appelait Palmyre et elle tourna la tête au vainqueur des Pyramides. Bonaparte en fut très amoureux. Les soldats appelaient Palmyre la générale et les membres de l'Institut la surnommaient Cléopâtre. Divorcée d'avec Fourès, elle tint le Corse sous le joug. Cependant il ne lui permit pas de l'accompagner en Syrie; mais durant leur séparation, il lui écrivit des lettres aussi ardentes que celles qu'il adressait à Joséphine. Après le retour de Bonaparte elle le trouva changé, bourru, cassant, désagréable. Mais elle était changée aussi, car elle avait rencontré le citoyen Fourier, républicain fougueux, qui lui avait appris l'histoire et la littérature. Bonaparte la quitta furtivement lorsqu'il partit pour Alexandrie et de là pour Aboukir. Elle l'attendait au Caire. Là, elle apprit en lisant une proclamation que Kléber avait pris le commandement de l'armée d'Egypte. Elle eut une violente attaque de nerfs, tomba dans la rue, et Guillon nous dira dans un second article ce qu'il en advint. — Georges Weulersse définit le caractère de l'expansion américaine :

Etre les arbitres du monde, arbitres forts et redoutés, mais arbitres pacifiques, voilà bien le rêve de l'ambition américaine, plutôt qu'un rêve de conquêtes! Il est permis de dire que quelques-unes des conséquences immédiates de la guerre espagnole peuvent faire illusion sur le véritable caractère de l'expansion américaine. Les Américains ne peuvent songer, et ne songent pas à se constituer, au sens propre du mot, un empire colonial. Leurs déclarations solennelles, leur constitution même, semblent les obliger d'accorder à Cuba l'indépendance ou de l'admettre dans l'Union. Quant à la guerre des Philippines, elle est loin d'être populaire aux Etats-Unis, les victoires du général Otis sont sans éclat, et même sans gloire, auprès de celles de Schley et de Dewey, et elles coûtent cher. Les dépenses de la guerre et de la marine dans l'année fiscale qui vient de finir ne se sont pas élevées à moins de 800.000 dollars par jour. Il est certain que les Américains n'abandonneront pas les Philippines; mais il est certain aussi qu'ils ne feront, pour s'en assurer la possession plus complète ou le gouvernement plus absolu, aucun sacrifice superflu.

Suivant l'auteur l'expansion américaine actuelle n'est pas essentiellement militaire, conquérante, coloniale; mais surtout économique. La supériorité des Etats-Unis sur ce dernier terrain est due à des avantages naturels, à leur position géographi-

que qui les met à portée des deux plus grands centres de la population humaine : l'Europe occidentale et l'Asie orientale ; en outre, ils possèdent une grande étendue de côtes favorables à l'établissement de bons ports ; de grandes plaines permettant le développement à l'intérieur d'un des plus grands réseaux de navigation fluviale qui existent ; d'immenses espaces de sol vierge et fécond, de prodigieux gisements de houille, ce pain de l'industrie, des mines de fer, cuivre, argent, or. Ces conditions ont donné l'essor à la construction mécanique, avec laquelle les Etats-Unis ont conquis le monde. Mais, en même temps, si les Américains ont le génie mécanique, ils ont aussi celui de l'organisation industrielle, de la concentration des capitaux. C'est cette supériorité qui constitue le véritable péril américain.

Si les exportations d'Amérique en Europe continuent d'augmenter et si les importations d'Europe en Amérique diminuent, si les Américains nous vendent de plus en plus et nous achètent de moins en moins, il est certain que nos industriels seront ruinés et nos ouvriers réduits à la misère. Comment l'Europe va-t-elle se défendre ? Par le protectionnisme.

Un parallèle entre les deux peintres modernistes français Besnard et Carrière, par Etienne Bricou. Ce qui distingue leur œuvre c'est l'expression déterminée d'un état moderne de névrose. Ils nous donnent la sensation de l'extraordinaire dans l'apparition de leur personnalité, mais sont des puissants, l'un avec de la légèreté, l'autre avec de la mélancolie. E. Besnard est le peintre de l'amour, M. Carrière celui de la tendresse.

Et tandis que l'un s'exprime avec des jaunes et des rouges, chauds et sensuels, aux brusques clartés, l'autre caresse des bleus et des gris, indécis et pâles en leur immatérielle apparence. L'agitation névrosée de notre temps les a touchés tous les deux, l'un à l'égal de l'autre, et elle a emporté celui-ci comme elle avait emporté celui-là.

Nouvelle Revue. — 1er octobre. — Quelques « bonnes feuilles » d'un volume de Tolstoï qui doit paraître prochainement en traduction française. Elles ont rapport à *Napoléon et la campagne de Russie*. L'auteur de *Guerre et Paix* y commente les événements de 1812 en donnant ses idées sur les causes qui les provoquèrent. A la philosophie de l'histoire se mêlent des considérations sur le *hasard* et le *génie* qui tour à tour favorisèrent, suivant Tolstoï, la carrière de Bonaparte. — L. de Contenson donne une relation de voyage *au nord de la Syrie*. — Des extraits du volume de notre éminent collaborateur *Camille Flammarion* qui aura pour titre l'*Inconnu*. Ces extraits concernent *les manifestations télépathiques des mourants*. Plusieurs des faits communiqués par ceux qui les ont observés présentent un très vif intérêt ; par exemple le récit de l'avertissement qu'eut M. Clovis Hugues de la mort de Gaston Crémieux, fusillé à Marseille, pendant la commune de cette ville en 1871. Clovis Hugues était enfermé à la prison Saint-Pierre avec Gaston Crémieux, condamné à mort.

Dans la prison, à l'heure des promenades, il nous arrivait de traiter, au petit bonheur de la causerie, la question de Dieu et de l'âme immortelle. Un jour, comme quelques camarades s'étaient proclames athées et matérialistes avec une véhémence peu ordinaire, je leur fis remarquer, sur un signe de Crémieux, qu'il était peu convenable de notre part de proclamer ces négations devant un condamné à mort qui croyait en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Le condamné me dit en souriant :

« Merci, mon ami. Quand on me fusillera, j'irai vous faire la preuve en manifestant dans votre cellule. »

Le matin du 30 novembre, à la pointe du jour, je fus subitement réveillé par *un bruit de petits coups secs* donnés dans ma table. Je me retournai, le bruit cessa, et je me rendormis. Quelques instants après, le même bruit recommença. Je sautai alors de mon lit, je me plantai, bien éveillé, devant la table : *le bruit continua* Cela se reproduisit encore une ou deux fois, toujours dans les mêmes conditions.

Au saut du lit, tous les matins, j'avais l'habitude de me rendre, avec la complicité d'un bon gardien, dans la cellule de Gaston Crémieux, où m'attendait une tasse de café. Ce jour-là, comme les autres jours, je fus fidèle à notre amical rendez-vous. Hélas ! il y avait des scellés sur la porte de la cel-

lule et je constatai, l'œil braqué sur le judas, que le prisonnier n'était plus là. J'avais à peine fait cette terrible constatation que le bon gardien se jetait dans mes bras, tout en larmes :

« Ils nous l'ont fusillé ce matin, à la pointe du jour, mais il est mort bien courageusement. »

Le génie colonisateur de la France par Francis Mury et quelques notes sur *Ernest Reyer*, *Henry Houssaye*, *Aurélien Scholl*, *chez eux*, interwievés par Henri de Braisne.

Revue de Paris. — 1er octobre. — *A Reims* par Victor Hugo, pages encore inédites d'une nouvelle série de *Choses vues*, qui paraîtra dans quelques jours. Nous en reparlerons après l'apparition du volume. Citons en attendant ce petit passage, un des plus saillants parmi les extraits publiés par notre confrère :

....

Un jour, j'étais accoudé sur un auvent du clocher, je fixais mes yeux en bas par une embrasure. Toute la façade se dérobait à pic sous moi. J'aperçus dans cette profondeur, pas très loin de mon regard, tout au sommet d'un support de pierre long et debout adossé à la muraille, et dont la forme fuyait, raccourcie par l'escarpement, une sorte de cuvette ronde. L'eau des pluies s'y était amassée et faisait un étroit miroir au fond, une touffe d'herbes mêlée de fleurs y avait poussé et remuait au vent, une hirondelle s'y était nichée. C'était, dans moins de deux pieds de diamètre, un lac, un jardin et une habitation, un paradis d'oiseaux. Au moment où je regardais, l'hirondelle faisait boire sa couvée. La cuvette avait, tout autour de son bord supérieur, des espèces de créneaux entre lesquels l'hirondelle avait fait son nid. J'examinai ces créneaux; ils avaient la figure d'une fleur de lys. Le support était une statue. Ce petit monde heureux était la couronne de pierre d'un vieux roi.

Et, si l'on demandait à Dieu : « A quoi donc a servi ce Lothaire, ce Philippe, ce Charles, ce Louis, cet empereur, ce roi? » Dieu répondrait peut-être : « A faire faire cette statue, et à loger cette hirondelle. »

J.-Charles Roux, à propos du trentième anniversaire du *Canal de Suez* et de l'érection d'une statue à son fondateur, Ferdinand de Lesseps, rappelle les diverses phases par lesquelles a passé cette entreprise gigantesque du siècle, et quelles en ont été les conséquences économiques et politiques. — Une biographie étendue de l'historien allemand *Henri de Treitschke* par Antoine Guilland. Il eut, de son vivant, une grande célébrité. C'est une sorte de Veuillot à rebours, un publiciste de talent, un moraliste âpre et éloquent, un chroniqueur incomparable, un peintre merveilleux décrivant les villes allemandes, à mesure qu'elles ont un rôle dans l'histoire, et les représentant avec une puissance de rendu qui égale celle de Macaulay.

Mais malgré toutes ses qualités de forme, Treitschke n'est pas un véritable historien. Homme de sentiment et d'imagination, il a besoin de s'éprendre, de s'enthousiasmer, de fulminer ou de maudire. Il est incapable d'étudier scientifiquement une question en elle-même : il faut qu'il haïsse ou qu'il aime. Au fond, Treitschke rappelle Carlyle, — un Carlyle de plus de bon sens, peut-être, moins fumeux, plus direct, plus bonhomme, d'une verve plus franche et plus savoureuse (il y a d'exquis tableaux d'une note attendrie que Carlyle, toujours sur son trépied, ne connut jamais), moins agaçant aussi parce qu'il ne pose pas, mais somme toute un Carlyle, c'est-à-dire plutôt un moraliste qu'un historien.

La suite de la correspondance de Georges Sand, *Autour d'un enfant*. — Des *notes sur le peuple d'Italie*, par G. Gastinel. De jolis tableautins et des coins de vie vécue bien enlevés.

E. Lavisse fait appel à *la reconciliation nationale*. L'auteur parle avec éloquence des causes qui ont, au cours de ces derniers mois, si longs pour tout le monde, divisé la France en deux camps, au milieu des luttes engagées pour ou contre. L'église et l'armée lui suggèrent des réflexions d'une haute portée philosophique et sociale. Il croit à une transaction entre les extrêmes qui sont : d'un côté, la royauté légitime absolue, avec ses contreforts, l'église catholique d'Etat et l'armée du roi; de l'autre, l'annulation du pouvoir exécutif, la suppression de l'Eglise et de l'armée. Pour lui, il ne saurait y avoir une restauration du passé monarchique, ni une abrogation des

deux institutions qui mettent aux prises partisans et adversaires.

L'Eglise, dit-il, ne demeurera pas unie à l'Etat éternellement. Tous deux ont à perdre, mais aussi à gagner en se séparant. L'Eglise deviendra un jour une grande association libre... A mesure que durera la République et que s'élargira l'éloignement du passé, l'église s'accoutumera aux conditions de sa vie nouvelle. Jamais elle ne fut longtemps intransigeante ni entêtée à l'impossible. C'est un des secrets de sa durée..... Quant à l'Armée ni la discipline ni les vertus militaires ne sont menacées par les réformes désirées et proposées discrètement dont l'effet serait considérable. L'Eglise demeurera mais sous une autre forme; ainsi de l'Armée, ainsi du reste. Et la France continuera.

Quinzaine. — 1er octobre. — HENRI POTEZ met en regard *le romantisme français et l'influence anglaise.* Celle-ci s'est exercée sur notre pays dans trois directions principales; sensualisme, dérivé de Locke; idéologisme, procédant de Hume; positivisme, ayant pour promoteurs Mill, Bain, Spencer et Darwin. L'auteur recherche plus spécialement comment les courants anglais ont pénétré dans nos idées littéraires. Son travail est plutôt une analyse d'un certain nombre d'ouvrages publiés en ces derniers temps en France sur les différentes points de ce problème par MM. Joseph Texte, Louis Maigron, Jusserand, Hipp. Parigot. — La suite du *Catholicisme social,* par MAX TURMANN. Cette nouvelle étude traite *de la proprieté.*

Revue Scientifique. — 30 sept.-7 octobre. — F.-I. PERRENS raconte sous un titre captivant : *Mémoires de mes chattes* les faits et gestes de la race féline dont il a été témoin dans sa maison, et en tire des arguments pour plaider la cause de ces intéressants compagnons de l'homme auxquels Buffon a fait une si mauvaise réputation. Le chat est un serviteur décrié. On l'accuse d'être égoïste, traître, voleur, méchant, parce que l'on prête à toute la gent les défauts de quelques-uns par généralisation, tout comme si l'on traitait toute l'humanité sans exception de faussaire, de brigand et d'assassin parce qu'il y a des criminels parmi les hommes. Récit très allègre, anecdotique, amusant. Les chattes, à vrai dire, sont souvent ici un prétexte saisi par l'auteur pour conter ce qui lui est arrivé jadis à lui-même, pendant la guerre de 1870, et le lecteur n'y perd point. — Fin de l'article de KLOSSOVSKY sur *la vie physique de notre planète.* — V.-H. TORKOMIAN. *Un médecin arménien au* XIIe *siècle* : *Mekitar de Her et son traité des fièvres.*

Revue Générale des Sciences. — 30 septembre. — L'*Etat actuel et les besoins de l'industrie des cendres pyriteuses.* — L. PERVINGUIÈRE *Les récents mouvements du sol dans la région des Grands lacs aux Etats-Unis.* Suivant l'auteur :

Si l'art de l'ingénieur n'y met obstacle, dans quelques siècles, le Michigan s'écoulera dans l'Illinois et le Mississipi. utilisant un ancien lit de rivière qui servait de déversoir à un lac pleistocène. Le point le plus élevé de ce lit est maintenant à 8 pieds au-dessus du niveau moyen du lac, et on peut calculer le moment où il sera submergé. A vrai dire, cette voie de décharge pourra d'abord n'être utilisée que d'une façon intermittente et seulement quand les eaux du lac seront très hautes. Cela se produira, d'après Gilbert, pour la première fois dans 1.000 ans; environ dans 1.500 ans, il n'y aura plus d'interruption dans le courant de cette future rivière; dans 2.000 ans, l'Illinois et le Niagara recevront des lacs une égale quantité d'eau; dans 2.500, la chute du Niagara deviendra intermittente, et ne se produira plus quand les eaux de l'Erié seront basses, et enfin, dans 3.500 ans, il n'y aura plus de Niagara; l'Erié sera tributaire du Huron, le courant sera renversé dans Detroit Channel et Saint-Clair River, les villes bâties sur les bords affaissés des lacs seront envahies, et Chicago sera submergé sous des torrents d'eau cherchant leur voie vers le Mississipi!

....

Revue Générale. — CHARLES WOESTE, *La Fédération des Associations et des Cercles catholiques.* Son activité date surtout de 1884. Elle a donné l'impulsion aux réformes les plus variées et à la lutte contre les libéraux et les socialistes; elle s'est préoccupée de tous les besoins qui, depuis sa fondation, ont surgi. Elle forme l'une des principales manifestations de la

vitalité catholique en Belgique. — Ed. Van der Smissen, *La réorganisation des tribunaux militaires en Belgique.* Le Parlement belge a commencé la revision du Code de procédure pénale militaire l'année dernière. L'organisation nouvelle est une heureuse transaction entre deux systèmes trop absolus l'un et l'autre, l'un qui tend à supprimer les tribunaux militaires ou du moins à réduire leur compétence, l'autre qui rejette toute participation du magistrat civil aux délibérations des conseils de guerre. Voici quel est le système admis :

D'une part, le rôle de l'élément militaire reste prépondérant comme il convient puisque les membres officiers des conseils conservent le pouvoir de statuer à leur gré ; — d'autre part, un magistrat civil siégera au Conseil de guerre, et pourra éclairer sur les questions de droit ses collègues militaires qui y sont étrangers. Au Conseil de guerre, le juge civil n'est que l'un des assesseurs de l'officier supérieur qui le préside. Au contraire, au sein de la juridiction d'appel, le président est un magistrat civil choisi parmi les conseillers des cours d'appel. Grâce à l'existence d'une cour militaire qui siège à Bruxelles, la voie de l'appel est toujours ouverte au condamné, et les décisions des conseils de guerre sont toujours, comme celles des tribunaux civils et des tribunaux correctionnels, susceptibles d'être réformées en seconde instance. La Cour de cassation demeure, au surplus, la magistrature suprême, embrassant dans sa compétence toutes les matières civiles ou pénales ; mais elle ne connait pas du fond de ces affaires.

Bibliothèque universelle. — Octobre. — Edmond Plauchut commence dans *Aux Philippines* une étude que l'on peut appeler vécue, l'auteur, anthropologiste distingué, ayant passé plusieurs années dans le pays qu'il décrit. Il ne se borne pas toutefois à faire, après tant d'autres, un récit de la guerre et une description des mœurs et coutumes des Tagals, etc., son but principal est de démontrer l'iniquité de l'expédition américaine. — *La musique dramatique en Russie*, par Michel Delines, étude sur Glinka. — *Le sionisme et les colonies juives en Palestine*, par Ilia Grunberg. L'auteur fait l'historique de la question que nous avons déjà exposée Il nous donne ensuite quelques renseignements sur la Palestine et les Juifs de Palestine. Ils sont actuellement environ 60.000, d'après les statistiques les plus vraisemblables, d'autres données les évaluant à 80.000 et même à 100.000. Leur condition est assez misérable. A Jérusalem, ils forment la moitié de la population et vivent d'un faible gain quotidien auquel s'ajoutent les aumônes faites par les philanthropes européens. Les colonies agricoles juives en Palestine sont au nombre de 28 ; elles s'étendent sur un espace d'environ 25.000 hectares et sont habitées par près de 5.000 Juifs de toute provenance. Leurs conditions économiques sont en général satisfaisantes; ils ont des écoles enfantines et primaires copiées sur les écoles européennes. La culture intellectuelle est favorisée par de petites bibliothèques, des conférences publiques, des concerts et des représentations théâtrales. Deux ou trois journaux publiés à Jérusalem en hébreu renseignent les colons sur le développement agricole de l'ensemble des colonies. Dans ces colonies juives, on parle généralement l'hébreu ; le français y est assez répandu, le turc et l'arabe fort peu. — *Les sanctuaires d'Asklépios et les guérisons miraculeuses en Grèce*, par Raul Vallette : un chapitre de la thaumaturgie antique.

REVUES INDÉPENDANTES

Revue Blanche. — 1er Octobre. — Julien Benda, *L'affaire Dreyfus et le principe d'autorité.* A rapprocher de l'article de M. Lavisse (*La réconciliation nationale*), mentionné plus haut dans la *Revue de Paris*. Benda divise son travail en deux parties : *Anarchie contre Hiérarchie* et *Interprétations sociologiques*. Dans la seconde, il veut prouver l'incompatibilité de la doctrine théocratique et des tendances de la société moderne. Quant à l'armée, qu'il considère actuellement comme théocratique, il croit qu'elle fera place à l'armée physiocratique, quand la guerre sera de nationale devenue sociale, car « un jour viendra nécessairement où notre morale civile, notre formule rationaliste, seront des notions barbares veillies, inajustées à l'ambiance et condamnées à s'effacer devant des produits plus frais et moins imparfaits de la mentalité humaine ».

Mercure de France. — Octobre. — *Savonarole et l'Epreuve du Feu* par Jacques Mesnil. Court résumé du grand travail de Villari. Avant ce dernier historien, la figure du fougueux moine italien nous était imparfaitement connue ; nous la retrouvons bien exactement reproduite ici. L'auteur ne s'occupe pas des discussions entre protestants et catholiques au sujet des doc-

trines de Savonarole depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, mais il montre les rapports du prédicateur et du peuple florentin, l'influence qu'ils exercèrent l'un sur l'autre et il indique les principales causes de l'élévation et de la chute du grand dominicain.

Ce que le peuple aimait dans Savonarole ce n'était ni ses idées ni sa religion mais lui-même, son éloquence, l'empire qu'il avait sur les cœurs lorsqu'il les faisait palpiter et vibrer. On ne le comprenait pas sans le miracle, on prenait sa parole au pied de la lettre, on matérialisait sa pensée et par là même il y avait au fond un malentendu entre la foule et lui et c'est ce qui causa sa perte.

La Vogue. — Septembre. — Des pages courtes, proses et vers, de PAUL ET VICTOR MARGUERITTE : *Pise la jeune*; petite ville vivante, grande cité morte où bat encore un cœur faible ; — FÉLIX RÉGAMEY : *Art public*, *A propos du récent congrès de Gand*, on nous annonce la création dans chaque pays d'un office national où serait centralisé tout ce qui a rapport aux Beaux-Arts ; — JOLANDA : *Stendhal et l'actrice Kably*. Extraits d'un volume italien sur les « ignorées » ; parmi elles figure celle dont s'éprit Beyle.

Il avait alors seize ans ; il n'était pas encore sorti de sa geôle abhorrée de Grenoble et se relevait à peine de ses fameuses actions de grâces pour la mort de sa tante haïe. Il était à ses premières lectures romantiques, signes avant-coureurs des premières amours, comme les nuages baignés dans l'or du soleil en précédent l'apparition sur le monde. Il lisait la *Nouvelle Héloïse*. *Gonzalve de Cordou*, *Estelle*, il rêvassait, fumait peut-être ses premiers cigares, allait au théâtre. Mlle Kably lui fit impression en récitant la *Claudine* de Florian ; il l'admira et s'enflamma. Un amour d'écolier, un de ces adorables amours dont nous savons tous quelque chose. Cette première cristallisation de l'amour qui, dans certaines natures sensibles fantasques et ardentes, devient du fétichisme, de l'hallucination, de la folie. En Stendhal ce fut une violente perturbation d'idées.

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau. — Octobre. — Un article rétrospectif sur la fondation de la revue, il y a vingt-cinq ans, ses tous premiers collaborateurs avec des autographes de la plupart d'entre eux ; c'étaient, sous la direction de Jules Rodenberg, le romancier Auerbach, le poète et auteur dramatique Anastasius Grün, l'historien von Sybel, le naturaliste et botaniste Gustave Cohn, le critique musical Ehlert, le critique littéraire Frédéric Kreyssig, les chroniqueurs Frenzel, de Berlin et Hanslick, de Vienne, le général de Verdy. Les numéros suivants ne furent pas moins remarquables. Ils contenaient des travaux de Geibel, Paul Heyse Gustave de Putlitz, Lasker. Max Maria de Weber, Virchow, Karl Hillebrand, Spielhagen, Wilbrandt. *Deutsche Rundschau* a brillamment tenu ses promesses et peut revendiquer aujourd'hui le premier rang parmi les grands organes intellectuels de l'Allemagne. — Le numéro d'octobre commence une nouvelle série. Nous y trouvons, à côté de souvenirs professionnels du général VERDY DU VERNOIS sur *la campagne de* 1866, le commencement d'une étude de M. OLDENBERG sur *la poésie des Vedas*, sujet souvent traité par d'éminents orientalistes mais qui est repris ici avec un vif intérêt dans la manière et le style d'Ottfried Muller. La littérature de l'Inde antique a été pendant longtemps comme un domaine réservé où ne pénétraient que quelques sanscritisants initiés ; par suite elle était restée sous beaucoup de points de vue plutôt le bien privilégié de la critique érudite, et elle n'avait été que rarement expliquée à la lumière de la philosophie. Max Muller lui-même, dans ses grands travaux célèbres, s'était le plus souvent occupé de la linguistique et de la religion, comme Bopp de la grammaire et Bothlingk et Roth du vocabulaire. Il y avait donc place pour une critique plus spécialement consacrée aux idées et à leur expression, et c'est dans ce sens que Oldenberg, a entrepris la tâche. — Signalons aussi une correspondance inédite relativement aux événements de 1808 et surtout à l'entrevue de Gocthe avec Napoléon Ier. Ces lettres ont été écrites par Caroline Sartorius, femme de l'historien de ce nom, après un voyage qu'elle avait fait à Weimar où elle avait vu l'illustre poète. Reçue chez lui durant

un séjour d'une semaine, ele eut l'occasion de se rencontrer avec Talma. Le grand acteur insistait auprès du grand auteur dramatique pour le décider à venir à Paris; toute la France l'accueillerait avec enthousiasme, il n'y aurait pas une femme du grand monde qui ne voulût lui être présentée; ses ouvrages se trouveraient en montre chez tous les libraires; on traduirait ceux qui ne l'étaient pas encore; il n'était, en un mot, pas de flatteries, de séductions que n'employât le Français persuasif. Mais Goethe répondait qu'il ne pouvait rien promettre. Talma alla jusqu'à lui parler d'une pièce qu'il faisait en collaboration avec Dulise et qui serait tirée de *Werther*. Et Goethe de répliquer : « Envoyez-moi votre tragédie, je la traduirai et la ferai jouer en Allemagne. » A quoi Talma répartit : « Mon Dieu, qu'avez-vous besoin de notre pièce, vous qui écrivez cent fois mieux que nous? — C'est qu'on n'aime pas à refaire ce qu'on a fait une fois. » L'intimité était toute cordiale à ce moment entre les deux hommes dont l'univers s'occupait alors autant que des deux empereurs Alexandre et Napoléon. — Quelques *souvenirs de jeunesse* de PAUL HEYSE, sur Emmanuel Geibel et Franz Kugler.

Deutsche Revue. — Octobre. — LOUISE LINDEMANN publie des fragments inédits du *Journal d'une grande-duchesse de Russie*. Cette grande-duchesse était la princesse Charlotte-Christine-Sophie de Blankenburg et Brunswick Wolfenbuttel, qui naquit en 1694 et épousa en 1711 le tsaréwitch Alexis, fils de Pierre le Grand. On sait la vie et la mort de ce prince élevé dans la haine de son père et victime de ceux dont il fut l'instrument. Ce qui est beaucoup moins connu, c'est son véritable caractère. La grande princesse avoue, dès sa première rencontre avec lui, qu'il n'est pas tendre. « Mais, ajoute-t-elle un peu naïvement, les hommes n'ont pas besoin de cela pour être aimés ». Il est rude avec ceux qui l'entourent, et elle ne s'étonne pas qu'on le craigne, mais on doit médire de lui quand on n'est pas en sa présence. Un mari peu aimable, en définitive. Dans son voyage de noces, il n'a pour elle que paroles blessantes. Il la trouve trop petite. Son visage lui déplaît, sa modestie lui parait ridicule... C'était une nature violente, incapable de se maîtriser, allant, dans ses colères, jusqu'à mordre et donner des coups de pied. La princesse ne pouvait être que malheureuse avec lui. Un jour il alla jusqu'à la menacer de l'égorger, et la menace eut même un commencement d'exécution, car il lui serra le cou comme dans un étau. Une autre fois il soudoie quelqu'un pour l'empoisonner, et elle n'est sauvée que par la présence d'esprit d'une de ses dames de compagnie. Nous n'avons ici qu'une première partie de ce journal. La suite sera probablement tout aussi intéressante et nous en reparlerons. — CARL EMIL DŒPLER donne les souvenirs de sa vie d'artiste et de ses relations avec Richard Wagner à *Bayreuth de 1875 à 1876*. — Le sénateur JOHN T. MORGAN met en regard *Allemagne et les Etats-Unis*, leur rivalité sur le terrain commercial et industriel et les moyens par lesquels, de part et d'autre, la lutte est soutenue; ici, ouverture du canal de Kiel, menaçant les Américains; là, ouverture du canal de Nicaragua, menaçant les Allemands, tandis que ces derniers s'établissent en émigrants dans le Nouveau-Monde qui ne s'avise pas de leur rendre la pareille, en sorte que cet élément allemand devient progressivement un facteur dans la vie américaine. — *L'influence de l'éclairage sur la vue*, par V. SICHERER. L'auteur étudie le problème en indiquant les avantages et les inconvénients, sous le rapport visuel, des différentes sources de lumière adoptées actuellement : pétrole, électricité, acétylène, bec Auer, brûleur Argand, éclairage indirect par les réflecteurs vernis, etc., etc. Il indique aussi l'utilité des globes de lampe opalisés, d'après le système Bonne, des lunettes conserves, vertes, gris de fumée, gris jaune (méthode Fieuzal de Paris).

Neue Deutsche Rundschau. — Octobre. — HOUSTON ST CHAMBERLAIN donne un chapitre encore inédit de son ouvrage sur les *Fon-*

dements du XIX*e siècle*. L'auteur s'attache à dégager la formule de l'évolution de notre temps en considérant comme la synthèse de toute l'histoire de ces cent dernières années la lutte entre l'universalisme et le nationalisme. A la vérité, cette lutte remonte beaucoup plus haut que l'époque contemporaine, on la trouve déjà au moyen âge, et elle existe dans les conflits séculaires de la papauté, c'est-à-dire de l'Eglise, avec l'Etat. Ce sont ces conflits qui font d'ailleurs l'objet principal du travail de Chamberlain et il les expose avec autant de science que de vues philosophiques. En réalité il fait le procès à la réaction contre la liberté, en déclarant que les sociétés modernes doivent s'affranchir de l'absolutisme qui, sous quelque forme qu'il prenne, n'est qu'un joug, et il démontre que l'opinion sera de plus en plus dans l'avenir le seul gouvernail des peuples et des intérêts politiques. — ELISABETH FORSTER-NIETZSCHE, la sœur du philosophe, nous dit quelles sont les véritables théories de Frederic Nietzsche sur *la femme*, *l'amour et le mariage*. L'article, très étendu d'ailleurs, mériterait d'être traduit *in extenso* en français et l'on en pourrait faire une plaquette qui aurait le même succès que celle qu'on a extraite des œuvres de Schopenhauer. Les idées de Nietzsche ont même, si l'on peut ainsi parler, plus de saveur que les aphorismes du père du pessimisme. On connaît ce que pensait ce dernier des femmes et avec quel dédain il dit : « elles restent éternellement puériles, petites et bornées ». Nietzsche est moins brutal : « On peut, dit-il, dans les trois ou quatre grandes nations civilisées, faire de la femme par l'éducation tout ce que l'on voudra, même des hommes, non comme sexe évidemment, mais sous tous les autres rapports. Elles pourront, sous cette influence et cette impulsion, acquérir toute les vertus et les forces viriles avec les faiblesses et les vices de l'homme par dessus le marché; mais à quoi cela leur servira-t-il? A contribuer en même temps que l'homme à la décadence des arts et des sciences submergés aujourd'hui par le dilettantisme, à augmenter d'autant la logomachie qui a fait de la philosophie un cliquetis de paroles, de la politique une arène de partis ; elles pourront aider à la décomposition de la société et tandis qu'elles étaient les gardiennes des mœurs, se rendre ridicules par l'affectation des manières masculines. C'était leur rôle moral qui faisait toute leur puissance, où la retrouveront-elles avec une semblable plénitude quand elles auront abdiqué cette prérogative? ». Et il ajoute : « On veut » *cultiver* davantage les femmes, ou, comme l'on dit, « le sexe faible » et le rendre fort par la culture, comme si tout le monde ne savait pas que cette « culture de l'homme » n'a jamais fait qu'affaiblir et disloquer la volonté, levier de la force virile, et que les femmes les plus influentes du monde (en ces derniers temps la mère de Napoléon) n'ont dû leur pouvoir et leur prépondérance sur l'homme qu'à la volonté et non aux maîtres d'école ». On a dit de Nietzsche qu'il est « l'ennemi des femmes ». Mme Förster Nietzsche nous montre comment cette épithète peut être justifiée, et comment elle n'est qu'une calomnie. Ce qui est vrai c'est qu'il n'est pas féministe et combat l'indépendance sans bornes de la femme nouvelle. Pour lui, comme il l'a écrit : Tout le bonheur de l'homme est dans ceci : Je veux. Tout le bonheur de la femme dans : il veut ». — RUDOLPH MEYER explique comment la *noblesse allemande* s'est transformée en classe de *hobereaux* (*Junker Klasse*), et par quelles phases cette transformation, commencée depuis environ deux siècles et demi, c'est-à-dire après la guerre de Trente ans, s'est surtout accentuée en Prusse, pour perdre tout son prestige dans les autres pays allemands. « Le Junker possède encore une influence marquante dans la Prusse orientale, mais partout ailleurs dans l'empire allemand, il n'est plus rien ». Dans ces conditions la question se pose : L'Allemagne sera-t-elle définitivement prussifiée, ou la Prusse sera-t-elle allemanisée? Or, qui veut régner en Prusse doit avoir avec lui les Jun-

kers, et quant à ceux-ci, il ne saurait être question de les faire changer d'esprit. Il faut les prendre tels qu'ils sont, à l'instar des jésuites; *sint ut sunt, aut non sint.* Ils ont rendu des services inappréciables à la Prusse et peuvent lui en rendre encore à la condition de rester économiquement une classe sociale. Et Meyer ajoute que si une fausse interprétation des intérêts agrariens de la Prusse venait à faire tomber économiquement le junkerthum, c'en serait fait de la puissance et de la grandeur de la Prusse même. La thèse peut paraître singulière dans la bouche de l'auteur du retentissant ouvrage sur le *Quatrième Etat.* — Martin Jacobs discute en les comparant les mérites *du drame ancien et du drame moderne,* du drame allemand, bien entendu. La discussion porte au reste sur les théories dramatiques développées dans des ouvrages récents dont on a mené quelque bruit en Allemagne *le drame bourgeois et son histoire au* XVIIe *et* XVIIIe *siècle* par Arthur Eloesser; les *origines du drame nouveau* par Edgar Steiger et les *Etudes sur la dramaturgie contemporaine* par Hans Sittenberger.

Nord and Sud. — Octobre. — Publie, sous la signature de Justus, une intéressante biographie du célèbre avocat Labori:

Pour son premier discours à la Conférence des avocats, Labori, comme poussé par un instinct secret sur le terrain où il devait s'illustrer, choisissait « l'affaire du collier ». La coïncidence est d'autant plus curieuse qu'une singulière analogie s'impose entre les deux grands procès qui marquent la fin du XVIIIe et du XIXe siècle. Aussi énigmatiques l'un que l'autre, ils paraissent avoir été machinés par des dramaturges experts dans l'art des péripéties invraisemblablement romanesques.

Justus retrace les principaux traits de la carrière de Labori. Ses fonctions de secrétaire, puis de rédacteur en chef de la *Gazette du Palais*, donnèrent sans doute naissance à la *Revue du Palais*, bientôt transformée en *Grande Revue*, qu'il dirige actuellement; le *Répertoire de droit*, ouvrage considérable, en 12 volumes in-4; le procès Duval, le premier anarchiste par le fait; le procès intenté sur la requête du sultan au *Mechveret*, organe à Paris de la jeune Turquie; le procès de l'anarchiste Vaillant; le procès de Panama, où il fit acquitter le député Antide Boyer, enfin la défense de Zola et son rôle dans le procès de Dreyfus, autant de titres inoubliables de notoriété.

Rappelant les épisodes de la lutte gigantesque que Labori eut à soutenir au cours du procès Zola, Justus dit:

Prompt à la riposte, il repousse d'un geste altier les outrages misérables qui partent de tous côtés: « Ah! pardon! pardon! s'écrie-t-il, personne ici ne suspectera mon patriotisme. Mon sang vaut celui d'un général, et j'affirme qu'au jour de la bataille, si j'ai moins de galons, je n'aurai ni moins de résolution, ni de courage. »

Ailleurs l'auteur nous dit que

si quelqu'un est autorisé à revendiquer la qualité de Français, c'est bien cet homme en qui semble se personnifier toute la race, en faisant revivre parmi nous un spécimen exact de ces Gaulois, tels que nous les a dépeints Michelet: grands, forts de muscles, blonds au teint rose, aux yeux bleus, limpides et doux, aux lèvres toujours souriantes, possédant sous une apparence débonnaire, quelque peu indolente, les qualités de finesse d'esprit, d'intelligence alerte et déliée qui les faisait appeler par les Césars au Sénat romain.

....

La plupart des revues allemandes n'ont pas encore épuisé la série innombrable d'articles, études, panégyriques, dithyrambes, dissertations, fascicules entiers consacrés à Gœthe. On en composerait une bibliothèque. Il n'y a pas d'exemple, que nous sachions, d'un écrivain ayant, plus d'un demi-siècle après sa mort, provoqué un semblable enthousiasme, et il est certain que, de son vivant le grand Olympien ne fut jamais aussi applaudi qu'il l'est de nos jours. Cette universelle effervescence de prose et de vers ne laisse guère de place dans les périodiques que nous analysons d'ordinaire ici pour d'autres travaux d'un intérêt moins monotone.

Revues d'Art

L'Art Décoratif. — Septembre. — Publie des articles sur *George Lemmen*, un intéressant artiste belge; sur *A. W. Finch*, peintre, graveur, céramiste, et une étude de MEIER-GRAEFE, sur l'*Ornement floral et l'Ornement linéaire*. Des reproductions d'œuvres de Lemmen et de Van de Velde illustrent ce numéro.

The Artist. — Septembre. — Ce numéro est presque entièrement consacré au concours annuel des Ecoles d'Art appliqué en Angleterre.

Gazette des Beaux-Arts. — Septembre. — Le grand attrait de ce numéro est un article de W. DE SEIDLITZ sur l'Exposition de *Cranach* à Dresde. Des groupements d'ensemble de l'œuvre des grands maîtres du passé deviennent de plus en plus à la mode, et rendent de grands services à ceux qui étudient l'art ancien. A ce point de vue-là, l'Exposition de Cranach aura été féconde, car ce peintre, dont tant d'œuvres appartiennent à des collections privées, n'était pas connu jusqu'ici autant qu'il méritait de l'être. De Seidlitz nous conduit d'une main très sûre à travers cette intéressante exposition et nous montre que Luca Cranach égala presque Durer et Holbein. Cranach est né en 1472 et mort en 1553. Ses œuvres les meilleures figurent dans les Musées de Budapest, d'Innsbrück, de Saint-Pétersbourg, de Woerlitz, de Torgau, dans bon nombre d'églises de Bavière et de Franconie et dans plusieurs grandes collections de Munich.

Magazine of Art. — Septembre. — Le poète EMILE VERHAEREN consacre un article intéressant à *Constantin Meunier*, le grand sculpteur et peintre belge, le champion éloquent et inspiré du mineur et de l'ouvrier. G. Meunier, dont l'œuvre a souvent figuré avec succès dans nos salons, est, avec Rodin, le maître de la sculpture moderne. — HENRI FRANTZ, dans son troisième article sur les *Salons*, s'occupe de l'Art Décratif à nos expositions. Il nous montre qu'à ce point de vue nous nous trouvons devant un vrai salon d'attente, la plupart des artistes se préparant pour l'Exposition Universelle. — J. E. WHITBY fait connaître l'œuvre de *Wolfers*, un orfèvre anglais.

Deutsche Kunst und Dekoration. — Octobre — apporte plusieurs études de valeur sur l'état actuel des arts appliqués à l'industrie dans les pays allemands. De nombreux spécimens de l'art nouveau, artistiquement exécutés et tels qu'on les a exhibés à Munich, lors de la dernière « exposition sécessionniste » accompagnent le numéro. Sauf la cheminée de Berlepsch, tous les modèles nous paraissent pécher par une sorte de lourdeur et une recherche trop visible de l'originalité à outrance, qui ne va pas toujours de pair avec le bon goût. Des pages intéressantes du Dr VOLKMANN sur le peintre *Sacha Schneider*.

Studio. — 15 Septembre. — Mme ARTHUR BELL parle de l'œuvre de *Cécilia Beaux*, femme portraitiste des plus célèbres aux Etats-Unis. Sa meilleure œuvre est « Dorothée et Francesca » où deux jeunes filles (portraits d'après nature) sont représentées dansant ensemble dans tout l'abandon de la jeunesse heureuse. — Une étude de SHAW SPARROW sur *W. de Morgan* et ses céramiques. On sait que Morgan fut un des premiers qui réussit à reproduire dans la céramique moderne les magnifiques émaux bleus et verts de vieilles faïences persanes de même que les reflets d'argent et de cuivre des faïences hispano-mauresques et des majoliques italiennes. Sparrow a entrepris la tâche de nous initier dans tous les détails à la longue carrière de Morgan en insistant surtout sur ses carreaux de faïence décorée. — HANS W. SINGER a une étude approfondie sur la *Lithographie moderne en Allemagne* et ses principaux représentants.

Revues Espagnoles et Portugaises

Espana moderna. — Octobre. — L'excellente revue madrilène dont la part dans le progrès intellectuel en Espagne est si considérable, nous donne sur l'*Evolution de l'Histoire contemporaine* un remarquable article de JUAN PEREZ DE GUSMAN. Il s'agit en fait de l'évolution anglaise et de l'évolution américaine, et c'est cette dernière que l'auteur considère comme l'emportant de beaucoup sur sa rivale. Gusman s'appuie sur deux ouvrages récents, celui de l'Argentin del Busto et celui de l'économiste Burgess, de New-York, qui font l'un et l'autre autorité dans leur pays. — A signaler aussi de curieux renseignements donnés par VICENTE LAMPEREZ Y ROMÉA sur *Santa Cruz de la Seros*, un monument architectonique presque inconnu.

Revista portuguesa. — 20 septembre. — JOSE DE SOUZA MONTERIO. L'auteur, un des publicistes éminents du Portugal, démontre que le marquis de Pombal a cherché à affermir l'alliance entre le Portugal et l'Angleterre, tout en conservant les relations les plus cordiales avec la France et l'Espagne. Cette diplomatie du célèbre ministre lui permit de conjurer le danger qui menaçait le Portugal lorsqu'en 1759 il refusa, sur l'injonction franco-espagnole, de fermer les ports portugais aux Anglais. Grâce à l'habileté de Pombal, l'affaire qui se corsait déjà put s'arranger et l'incident n'eut pas de suite. — JOSE DE MACEDO indique les mesures à prendre pour rendre efficace et pratique l'enseignement fait dans les *Cours coloniaux* aux jeunes gens qui se destinent à la colonisation portugaise en Afrique, aux Indes et en Chine.

Revues Polonaises

Aténeum (Juillet-août-septembre). — Le Dr SOPHIE GOLINSKA étudie *la propriété foncière en Galicie* (autrichienne) au point de vue social et statistique. L'auteur fait ressortir l'état d'infériorité dans lequel se trouve la culture galicienne et la grande misère des travailleurs, obligés de chercher leur salut dans l'émigration. On a évalué à 10.000 le nombre des émigrés pendant l'année 1895. Ce chiffre est cependant descendu à 3.600 en 1897. — A. NOWACZYNSKI signale *l'anarchie littéraire en Allemagne*, causée par le dégoût des jeunes pour la bourgeoisie et le mécontentement de la situation faite aux jeunes talents en Allemagne. Ces derniers se tournent vers la France, manifestent leurs sympathies francophiles et se séparent de plus en plus de leur entourage, en se désintéressant des courants intellectuels dominants dans leur pays.

Biblioteka Warszawska. — Juillet-août-septembre. — Une étude basée sur des documents partiellement inédits et consacrée à la grande amitié qui lia pendant de longues années *Chopin et Fontana*. L'auteur F. HOESICK a eu à sa disposition de nombreuses lettres échangées par les deux amis. Une partie en a été publiée par Karasowski qui a eu du reste le grand tort de « modifier » le texte et d'y faire des suppressions que rien ne justifiait. Parmi les 46 lettres publiées pour la première fois dans leur texte intégral et dans leur forme originale (en polonais), il y a environ 32 lettres datées de Nohant. — M. OKSZA étudie l'influence que S. Przybyszewski, le décadent polonais-allemand, ne

cesse d'exercer sur la littérature contemporaine allemande et trace un portrait chaleureux du jeune écrivain qui, de retour dans sa patrie, inspire un noyau d'écrivains très heureusement doués qui se sont groupés autour de sa revue *La vie* (Zycie). — Une étude bien documentée sur les *syndicats industriels* à travers le monde par St-A. Kempner. — Des *études historiques* de S. Askenany, F. Rawita, etc.

Przeglad Polski. — Juillet-Août-Septembre. — A côté d'abondantes critiques littéraires consacrées au mouvement des livres en Pologne et à l'étranger, une analyse d'un curieux manuscrit du XVIIe siècle, retrouvé par le comte J. Mycielski. Il s'agit de la *Danse de la République polonaise*, écrite en vers au beau moment de l'épidémie poétique qui sévissait à cette époque en Pologne. *La Danse* contient environ 10.000 vers. L'auteur raconte en vers les actes publics, les potins et nouvelles du jour, etc., etc., et tout cela sous forme de dialogue entre Tezrigène (agriculteur) et Perejzine (l'invité). Cet invité ne se lasse point de venir voir pendant quatorze ans son hôte qui, répondant à ses questions, raconte ainsi l'histoire contemporaine. Un écrivain ecclésiastique, le P. Smolikowski fait connaître, d'après des documents inédits, l'attitude de Kajsiewicz et autres prêtres polonais à l'égard de l'insurrection de 1863. Exaspérés contre Rome et le pape qui se sont désintéressés des souffrances de la Pologne, les patriotes étaient sur le point de compromettre la situation du catholicisme; or Kajsiewicz se serait efforcé de faire disparaître les malentendus et c'est grâce à lui que Rome n'avait pas ouvertement condamné l'insurrection, ce qui aurait pu épargner à la Pologne tant de malheurs.

Krytyka. — La Revue Mensuelle des jeunes publie dans son dernier numéro (septembre) deux articles remarquables sur les jeunes russes (Korolenko, Gorkij, Tchechov) et les jeunes polonais. L'auteur du dernier article analyse le talent de Dabrowski, le brillant auteur de la *Mort* : après avoir publié deux nouvelles qui ont bouleversé la société polonaise il a disparu tout à coup de la vie littéraire.

Revues Sud-Américaines

Mercurio de America (Buenos-Ayres. — Juillet-Août. — La revue argentine publie quelques articles qui peuvent intéresser le lecteur français : *L'enterrement de Daudet*, par Angel Estrada; *Zola*, par Daniel J. Tedin et *Werther et Ophélie*, par A. Montravaro. Les Argentins qui sont littérairement et intellectuellement en proche parenté avec tous ceux qui ont un nom dans l'histoire contemporaine des idées en France, ont ressenti comme nous profondément la perte faite par les lettres lorsque Daudet a disparu. Estrada se fait leur interprète en traduisant la tristesse qu'ils ont éprouvée à la nouvelle de la mort du grand écrivain. — Tedin fait remarquer que *Fécondité*, le dernier roman de Zola, n'a soulevé contre son auteur aucune des colères passionnées que provoquait naguère rien que l'énonciation de son nom dans certains milieux.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]



Fischietto (Turin).
Goliath et David modernes.
(*L'Angleterre et le Transvaal.*)



Figaro (dessin de Hermann Paul — Paris).
... Il s'est enfin déguisé en femme... » (*Ses journaux.*)
— Salut au beau sexe !! (*La fuite de Max Régis.*)



Figaro (Paris). — John Bull s'en va-t-en guerre. — Mme Albion lui remettant de quoi assurer la victoire : « Et maintenant va te battre!





Rire (Paris). — On voit une paille, etc. (Proverbe.)

I. — Les Anglais ne comprennent pas qu'on prive injustement un innocent de sa liberté. Ils ont très raison ; nous sommes de leur avis. Mais comme exemple de leurs convictions, ils s'apprêtent à rendre les Boërs le peuple le plus libre du monde.

II. — Les Allemands s'élèvent avec une grande éloquence contre le militarisme, qui, comme on sait, n'existe pas chez eux, oh ! non !

---

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.

L'AFFAIRE ET L'ÉTRANGER



Kladderadatsch **(Berlin). — On a beau nous dire que l'incendie de l'Affaire est éteint, les pompiers (les généraux) sentent qu'il va reprendre à leur détriment.**



Punch **(Londres). — L'ombre du Petit Caporal : « Oui, « Vive l'Armée !... » Mais ce n'est pas avec des généraux comme vous autres, généraux du « dossier secret », que j'ai rempli le monde du bruit de mes victoires ! »**

L'AFFAIRE ET L'ÉTRANGER (*suite*)



New-York Journal (dessin du célèbre dessinateur américain Davenport, imitant Fremiet — New-York). — La France et le Militarisme !



Montreal Witness (Canada) — Les guerriers croyant sortir de Rennes avec leur réputation « remise à neuf » !



Asino (Rome). — Bava Beccaris (le général du siège de Milan) : « Moi, j'ai fait condamner des centaines d'innocents. » — Mercier : « Et comment vous en a-t-on puni ? » — Bava Beccaris : « On a fait de moi un sénateur ! »



Neue Glühlichter (Vienne). — Le grand et généreux coq gaulois défaillant au milieu de ses « patriotards » et « nationalistes ».



Philadelphia Record. — Tous les pays montrent la France rongée par sa conception maladive de « l'honneur militaire ».

Le Directeur-Gérant : **Jean FINOT**

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.

La REVUE DES REVUES ne publie que de l'inédit

REVUE des REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

La REVUE DES REVUES ne publie que de l'inédit

SOMMAIRE-INDEX

Articles de fond :

Les Prolétaires dans le clergé français (**2 gravures**), par PAUL POTTIER........ 221

La Guerre sud-africaine (**17 gravures**), par GEORGES LEFÈVRE... 240

Science et psychologie :

Pour les amoureux de la vie (Religion de la mort), par JEAN FINOT. 258

Et les aveugles verront..., par le Dr L. CAZE........ 266

Poésies :

I. Mi-côte. — II. L'Amour, par CAMILLE BRUNO........ 270

Mouvement littéraire en France et à l'étranger :

Lettres inédites de George Sand (Autour de la fille de Mme George Sand), (*suite et fin*), communiquées et commentées par GEORGES D'HEYLLI........ 272

Wagner est-il un musicien? par PAUL SOUDAY........ 287

Pédagogie :

L'Université de la rue Danton, par DICK MAY........ 293

Feuilleton de la « Revue des Revues » :

Nouvelles pour le jour des morts : I. Au bord du tombeau, par ALEXANDRE SWIETOCHOWSKI. — II. Inconsolables, par ALEXANDRE VLAHUTZA........ 302

Revue des derniers livres français. 308

Analyse des « Revues » françaises, anglaises et américaines, hongroises, italiennes, roumaines... 314

Caricatures politiques (11 gravures)........ 330

N° 21. — 1er Novembre. — IIIe série. 1899 Xe ANNÉE. — VOL. XXXI.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

La Grande Revue de l'Exposition de 1900

SOMMAIRE DU NUMÉRO 1

1. *L'Exposition de 1900*, par Frédéric Passy, Membre de l'Institut.
2. *Au Palais des Congrès* (1 gravure), par Frédéric Loliée.
3. *Notre Enquête sur l'Exposition de 1900*, par Paul Adam; Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Institut; Emile Bergerat; Funck-Brentano; Jules Claretie, Membre de l'Académie française; etc., etc. (*A suivre.*)
4. *L'Art à l'Exposition. La revanche de la pierre* (6 gravures), par Marc Legrand.
5. *La Porte monumentale de la Concorde* (4 gravures), par A. de Brissac.
6. *Les Grands Clous de l'Exposition :*
   I. *Le Maréorama* (4 gravures), par Georges Malet.
   II. *Le Théatre Géant Columbia* (3 gravures), par G. de Célé.
7. *Echos et Informations.*
8. *La Mode à l'Exposition de 1900* (1 gravure), par Mme la Vicomtesse de Réville.
9. *Echos de Théâtre.*
10. *L'Automobilisme à l'Exposition*, par Ad. Ducaux.

A NOS LECTEURS

Comme tous les ans, vers la même époque, de nombreux correspondants, pour témoigner leur communion d'idées avec la Revue, *nous font parvenir leurs sympathies, critiques et désirs. Fidèles à leurs sentiments de bienveillance, ils tiennent à nous prouver que la* Revue *a le privilège d'être aimée non seulement de ses collaborateurs, mais aussi de ses lecteurs assidus et dévoués.*

Cependant, ces louanges, pour nous si précieuses, sont rarement accompagnées d'indications utiles pour notre développement futur. Or, nous ne saurions assez demander à nos correspondants de vouloir bien nous communiquer leurs observations critiques *sur le programme et le mode d'action de la* Revue. *Venues de pays et de groupements sociaux les plus variés, elles doivent, par la force même des choses, être souvent diamétralement opposées. N'importe ! Dans ces conseils inspirés par l'intérêt supérieur de la* Revue, *nous nous efforçons toujours de puiser le moyen de donner satisfaction aux réclamations fondées et de réaliser les projets d'une utilité pratique.*

C'est ainsi qu'est née la Grande Revue de l'Exposition, *issue de deux courants d'opinions émanant de nos correspondants. Pour les uns, la* Revue *devait consacrer une place assez large à l'Exposition prochaine ; pour les autres, elle devait lui être fermée, afin de ne pas diminuer ses autres rubriques. Nous avons voulu concilier ces deux avis contradictoires, et nous avons été amenés ainsi à créer un nouveau périodique et à le donner à titre de* prime gratuite *à tous nos abonnés.*

***

Une autre préoccupation se manifeste chez nos correspondants de cette fin d'année. Beaucoup d'entre eux estiment que la Revue *devrait encore étendre sa partie originale en sacrifiant au besoin « l'analyse des revues françaises et étrangères. » La plupart de nos abonnés anciens nous demandent, au contraire, de donner plus d'extension à cette rubrique qu'ils disent « unique » dans les revues du monde entier (les* Revues des Revues *étrangères ne contenant au plus que l'analyse des périodiques de deux ou trois pays) et de publier en outre, comme nous l'avons déjà fait, des résumés des meilleurs articles empruntés aux autres revues.*

Constatons avant tout que nous n'avons jamais eu l'intention de supprimer ni de restreindre les analyses des revues *qui, dans nos deux numéros du mois, offrent actuellement, grâce au petit texte et à l'importance accordée à cette rubrique, deux fois plus de matières que le fascicule mensuel de nos années de début.*

LES PROLÉTAIRES
DANS LE CLERGÉ FRANÇAIS



Propriété immobilière des congrégations en France par départements.

Les carrés blancs représentent la valeur de la propriété *immobilière* des congrégations en 1881 ; les carrés noirs, celle de l'année 1898. Ajoutons qu'un millimètre représente la valeur de 1 million 500,000 francs.

I

L'or des tabernacles et des ciboires ne déteint pas aux mains de tous les prêtres, et ces mains, quelquefois sillonnées par les rides des travaux de la bêche, non des mains de prélats, se tendent à la géné-

rosité des riches. Les prêtres qui ne possèdent pas de fortune personnelle sont pauvres, presque nécessiteux.

Ainsi par les villes et par les villages se cache un prolétariat en soutane dont le silence disciplinaire s'élève jusqu'à l'abnégation. Et pourtant les gauloiseries abondent sur le bien-être dont les curés ouatent leur célibat. La chanson a glorifié dans le presbytère un grenier d'abondance où des faces rubicondes riaient jusqu'à se fendre. Ce sont là des airs de vaudevilles, de vaudevilles défunts dont le vent a semé la cendre un peu partout, dans le mépris, dans l'oubli ! Justement ces curés de campagne qui, pour leurs hôtes, savent aller chercher derrière les fagots une bouteille de bon vin — don du châtelain ou du notaire — composent l'un des fragments de ce prolétariat ecclésiastique qu'on semble méconnaître. L'autre fragment est représenté par des prêtres qui n'ont ni feu ni lieu, des prêtres errants qui cheminent derrière une idée, derrière une espérance ou derrière une ambition. Forts de l'Idée, ils ont demandé à leur évêque l'autorisation de quitter le diocèse et de se rendre dans tel autre dont l'évêque agrée leur présence.

Le prélat sollicité s'est enquis des motifs de leur déplacement, et des moyens d'existence qu'ils trouveront en leur nouvelle résidence, car si le prêtre doit être nourri par l'évêque qui est son chef, il devient la proie du hasard dès qu'il change de diocèse pour des raisons personnelles. Aux questions de l'évêque, on répond par l'étalage de glorieuses espérances, ah ! les beaux rêves où rayonne la grandeur de l'Eglise, où s'illumine l'épopée de la Foi !

Le pain quotidien ? Minuscule préoccupation à côté de l'Idée magnifique ! On compte sur de vagues leçons, sur d'anciennes amitiés. Et l'évêque, pour ne pas emprisonner dans le cercle étroit des habitudes provinciales, ces intelligences ailées qui donneront peut-être à l'Eglise les grands hommes dont elle a besoin et dont elle s'enorgueillira, accorde son autorisation. Et les prêtres partent à l'aventure.

A ceux-là, il est impossible de discuter la qualification de prolétaires : ils vivent commme ils peuvent, mangent aux tables qui s'ouvrent par charité. Les uns sont des capricieux, des mécontents, des fantasques ; les autres, des songeurs qui ont cru avoir mieux à faire dans la vie que de se condamner aux médiocres besognes des petites cures. Une ambition éclaire leur route, ils vont vers la grande ville où l'on bataille. Ils fondent des journaux, dirigent des revues, vivent d'articles ou de leçons, et se trouvent dans toutes les mêlées où les masses intellectuelles, se jettent, les crocs en avant. On en cite quelques-uns qui, sans se départir de la dignité de leur caractère, ont revêtu, à des heures difficiles, la cotte de l'ouvrier, et ont demandé au labeur de leurs bras de les nourrir pendant que leur pensée poursuivait un rêve.

Mais la plupart se confinent dans le préceptorat, acceptent une situation voisine de la domesticité, et vont, au gré dés *Epitome historiæ sacræ*, répandre un peu de latin dans l'intelligence de jeunes maîtres

arrogants déjà. D'autres sont prêtres *habitués* dans certaines paroisses, c'est-à-dire qu'ils ne reçoivent aucun traitement, mais disent des messes qu'on leur procure par relations, cela leur vaut deux francs par office ; ils rendent aussi quelques services de remplacement qu'on indemnise. Quoique prêtres, ces hommes-là se trouvent dans la situation de tous ceux qui n'ont ni fortune, ni emploi, et leur vie s'écoule, hasardeuse, ballotée d'un lendemain incertain à un lendemain inconnu.

A Paris, où l'on voit pourtant des milliers de soutanes, taches noires qui se meurent dans la foule grise, monotone, uniformée de banalité, ombre de mort à côté de la tache sanglante du soldat, à Paris, il n'y a peut-être pas plus de 200 prêtres qui participent au budget des cultes.

L'attirance de Paris est, pour les ecclésiastiques, comme pour les autres intellectuels, la cause de leur infortune. Ceux que tentent la grandeur d'une idée ou le goût de la science, croient y rencontrer un appui, un soutien, ou un moyen de vivre; mais Paris, favorable aux *faiseurs*, aux hâbleurs, aux escrocs brillants, est hostile à ceux qui désirent y vivre humblement ou y travailler en silence. Il est bien par ci, par là, de « bonnes personnes » ,qui s'intéressent au sort des jeunes ecclésiastiques venus pour étudier et qui les secourent; mais c'est encore le pain de l'aumône. Malgré le caractère indélébile de sa fonction, malgré un embrigadement dont son costume est la marque, le prêtre, qui a quitté son diocèse sans être appelé à un poste, est forcé de se débattre contre la vie de la même façon que tout autre homme. Et on lit dans les petites annonces des journaux :

Prêtre accompagnerait enfants à la campagne, au bord de la mer.

Prêtre cherche place de précepteur, voyagerait.

Au bout de quelques années de lutte, de résistance, vaincu, il devient une épave. On croise ainsi dans les rues des prêtres pâles et tristes qui n'attendent plus que la mort. De quel côté se dirige alors leur destinée ?

Les uns s'ensevelissent dans des œuvres religieuses, d'autres languissent en prêtres habitués dans des paroisses qui les recueillent. Certains partent dans les missions. Quelques-uns se défroquent, car si leur caractère n'est presque jamais une aide, il est souvent un empêchement.

Un petit nombre consentent à retourner dans leur diocèse avec la honte de n'avoir pas réussi, et on les envoie dans des presbytères de village où l'atmosphère sent l'étable, parce qu'une ferme l'avoisine, et sent aussi la mort, parce que le cimetière est en face. D'autres enfin, une infime minorité, s'égarent, oublient leurs devoirs, entreprennent des affaires; parfois, on aperçoit, dans les agences matrimoniales, une soutane dont la présence en ces lieux donne à penser.

II

L'autre fragment du prolétariat ecclésiastique comprend les desservants de campagne. On peut objecter qu'ils sont pourvus d'un traitement et appartiennent à notre fonctionnarisme national. Mais ce traitement se présente si minime qu'il les laisse dans la misère des soupes maigres et des douillettes rapiécées. En outre, seuls, parmi les fonctionnaires, ils n'ont pas droit à une retraite ; de plus, livrés à l'arbitraire épiscopal, ils sont des volontés mortes entre les mains despotiques des évêques qui peuvent les déplacer, les révoquer, les interdire selon leur gré.

Leur unique recours est Rome, c'est-à-dire un procès long et dispendieux. Leur avenir ne sera donc assuré que si, après de longues années de servitude, ils parviennent au grade de curés de canton, gens inamovibles, mieux rétribués en traitement et en casuel. Dans le clergé, comme dans les autres organisations d'un Etat, la hiérarchie répand en haut des honneurs et de l'argent, en bas, de l'humiliation, des souffrances, de la faim. Prolétaires, les desservants de campagne, le sont donc aussi, puisque, pauvres, ils n'ont pas la sécurité du pain assuré. D'ailleurs l'échelle des traitements au budget des cultes marque la différence flagrante des situations ecclésiastiques :

Un archevêque reçoit	15.000	francs
Un évêque —	10.000	—
Le curé de Notre-Dame de Paris reçoit	2.400	francs
Un curé de cathédrale —	1.500 à 1.600	—
Un curé de 1re classe —	1.500 à 1.600	—
Un curé de 2e classe —	1.200 à 1.300	—

Passons aux desservants dont la catégorie se détaille en une hiérarchie lamentablement fondée sur la sénilité :

1°	Desservants de 70 ans et au-dessus	1.300	francs
2°	— de 70 à 75 ans	1.200	—
3°	— de 60 à 70 ans	1.100	—
4°	— au-dessus de 60 ans	1.000	—
5°	— au-dessous de 60 ans	900	—

La première de ces divisions comprend 1.950 postes; la 2e 1.755; la 3e 4.627; la 4e 4.500; la 5e 18.170. La dernière est supérieure à la totalité des autres. On est donc autorisé à conclure que la majorité des desservants est au traitement de 900 francs.

En plus de cette allocation fixe, les prêtres catholiques jouissent d'un *casuel*, c'est-à-dire d'un pourcentage sur le prix des diverses cérémonies du culte, le reste de la somme étant absorbé par la fabrique, par les frais de l'ornementation (fleurs, draperies, etc.), par les suppléments d'orgue et par la rémunération des employés. Pour les

grandes villes, ce *casuel* atteint un chiffre agréable; à Paris les bonnes paroisses rapportent de 30 à 80.000 francs. Dans les villages, le *casuel* est presque nul. Il y a des exemples de paroisses rurales où il ne dépasse pas 6 francs par an. Monseigneur Guilbert a affirmé que, dans certains diocèses, la moyenne en était de 17 francs. En 1848, pour le diocèse d'Orléans, il donnait une moyenne annuelle de 50 francs. Depuis cette époque, avec les progrès de l'indifférence religieuse, la moyenne n'a pu que baisser. Je transcris la lettre qu'à bien voulu m'adresser à ce sujet un prêtre de campagne :

« Je suis curé desservant d'une paroisse de plus de 2.100 âmes qui est située à côté d'une commune mixte où sont 1.000 ou 1.100 âmes protestantes. Je reçois :

« Pour un enterrement d'adulte, tout compris, 12 francs ; le ministre protestant reçoit pour le même service 25 fr.

« Pour un enterrement d'enfant, je reçois 2 francs ; le ministre protestant en reçoit 6.

« Pour un mariage, tout compris, 7 francs; le ministre protestant reçoit 25 francs.

« Pour un baptême, je ne reçois rien; le ministre reçoit 5 francs.

« Pour la première communion, moi, rien; le ministre protestant 5 francs par communiant. »

La troisième partie des revenus d'un prêtre est représentée par ses honoraires de messe; messes de fondations, messes commandées pour le repos d'une âme, messes d'action de grâce, etc.

A Paris la plus modeste messe coûte 1 fr. 50. Dans les villages, elle coûte 1 franc. D'ailleurs un desservant de campagne a toujours des messes; quand il ne lui en vient pas de ses ouailles, les paroisses parisiennes, Notre-Dame des Victoires et le Sacré-Cœur lui en expédient. Ces messes, qui sont commandées à Paris par des fidèles, sans spécification ni de lieu, ni de chapelle, sont dites sous des clochers de village ; en quelque sorte elles servent de secours envoyés à des ecclésiastiques très nécessiteux.

Les paroisses de Paris font payer ces messes 1 fr. 50; elles gardent 0 fr. 50 pour elles, adressent aux desservants 1 franc.

Mais tout prêtre, doté d'un traitement, doit dire par an de 60 à 100 messes gratuites pour le peuple, pour la patrie. Considérant cette restriction, nous posons qu'un desservant de campagne touche annuellement environ 250 francs de messes. Additionnons ses ressources : traitement 900 — casuel 50 — honoraires de messes 250; total 1.200 francs. Il est obligé d'avoir une servante qu'il paie 200 fr. par année; déduction faite il lui reste 1.000 francs, c'est-à-dire 2 fr. 75 par jour. Avec cette somme, on est forcé au presbytère de vivre à deux, la servante et le maître. Un ouvrier gagne autant. Le desservant possède en plus le logement et le jardin, les légumes par conséquent. Mais l'entretien du prêtre est onéreux ; les vêtements ecclésiastiques coûtent relativement cher ; ils constituent un surplus, car, sous la soutane, le prêtre porte un vêtement comme tout homme en

porte, puis cette étoffe noire s'use et se salit vite. Par sa situation, le desservant est obligé à certaines aumônes, qui viennent encore rogner dans la modicité de son budget. Et son menu se rapproche du pain sec. Dans la plupart des cas ses dépenses excèdent ses recettes, et pour parfaire la différence il doit attendre des dons de la générosité de ses ouailles et tombe ainsi dans la vassalité des riches.

Deux desservants nous ont autorisé à arracher des pages à leur carnet de compte de maison, voici les chiffres que nous relevons :

1er cas. — Dépenses de l'année :

Pain..... ....Fr.	146 50	Œufs, lait....................	35 40
2 pièces de vin à 90 francs	180 »	Soutane	60 »
Viande......................	253 20	Douillette.....................	56 »
Poisson.....................	21 20	Vêtements, linge............	35 »
50 kilogs de porc à 0 fr. 60,...	30 »	Epicerie, sucre, café.........	108 50
Domestique.................	160 »	Caisse diocésaine............	10 »
Entretien du jardin..........	22 »	Pauvres......................	93 50
Impôts......................	26 40	Livres, journaux.............	48 »
10 stères de bois à 12 francs..	120 »	Voyages obligatoires.........	42 50
100 fagots..................	20 «	Chaussures...................	45 »
50 livres de beurre à 1 franc.	50 «	Total...............	1.565 20

2e cas. — Dépenses annuelles.

Aumônes....................	100 »	Epicerie.....................	100 »
Servante....................	200 »	Viande et graisse...........	300 »
Nourriture de la servante.....	350 »	Bois et lampe................	150 »
Correspondance,..............	25 »	Pain.........................	140 »
Etrennes....................	20 »	Habillement..................	100 »
Journaux, livres, revues......	40 »	Vin..........................	200 »
Voyages nécessaires..........	50 »		
Réception, hospitalité........	50 »	Total...............	1.825 »

Aux pays annexés les desservants sont moins malheureux. Leur traitement est de 1.500 francs, et de plus ils reçoivent une indemnité lorsque la population du village n'atteint pas 300 âmes, car, dans ce cas, le casuel se chiffre par des sommes dérisoires.

Chez nous, si le curé est très pauvre, son église ne l'est pas moins. Pauvre église vermoulue, au clocher de laquelle le coq ne pourrait plus chanter que des défaites ! L'orage a brisé les faux vitraux des fenêtres, la Sainte Vierge s'effrite, le Chemin de la Croix n'a plus de couleur ; et puis les aubes sont couvertes de reprises; l'or de la belle chasuble des dimanches s'est éteint en jaune d'œuf. Alors le curé se tourne du côté des gens riches, qui parfois, ou plutôt très souvent sont des réactionnaires : il accepte leurs offrandes.

Voici donc telle qu'elle apparaît la situation exacte du desservant de campagne : asservissement absolu au joug des évêques, servilité envers les seigneurs du clocher, genuflexions devant les gros bonnets politiques de la paroisse. Il faut une belle santé morale, une grande robustesse de cœur pour résister à cette existence de vexations.

Aux pays religieux encore, ses ouailles lui viennent en aide, parent son église, et favorisent sa table, ce qui lui permet de trouver des économies pour s'habiller. Mais sur les territoires indifférents ou anticléricaux sa soutane est suspectée. On épie sa vie; s'il est invité au château, on le traite de réactionnaire; s'il reste chez lui, on l'appelle « loup sauvage ». S'il se rend chez des gens âgés, on l'accuse de vouloir capter un héritage. On écrit à l'évêché des lettres anonymes, on envoie aux journaux des notes désobligeantes. La paroisse anticléricale est le purgatoire des curés de campagne. Cet humble ecclésiastique est certainement moins heureux et moins tranquille que l'instituteur, que le garde champêtre même.

L'instituteur avec son traitement cumule de petites charges qui le rémunèrent plus que le casuel ne soulage le desservant. Il se mêle à la population dont rien ne le distingue, si ce n'est un peu plus d'orthographe. Le prêtre, au contraire, forme une tache à part, la tache noire; son habit le spécialise. Sorti de son école, l'instituteur est un homme du peuple, semblable aux paysans; le prêtre, lui, en toute circonstance, symbolise une idée jusqu'à l'obsession. Partout où il se rencontre, il reste le prêtre, l'homme particulier dont la robe ne fusionne toujours pas avec la veste et la blouse. Privé de foyer, il vit dans l'isolement triste de son presbytère blanchi à la chaux.

Autrefois l'Etat accordait aux desservants un vicaire; c'était un compagnon, une jeune intelligence à préparer aux épreuves de la vie. Aujourd'hui l'Etat n'entretient plus que 7.000 vicaires de communes rurales, à raison de 450 francs par an et par tête, c'est-à-dire 1 fr. 25 par jour. C'est l'apprentissage de la misère. Et, dans la plupart des cas, le curé vit seul en compagnie d'une vieille servante illettrée qui s'acharne à boucher les trous ouverts par l'usure dans ses vêtements. Il cultive son jardin pour se distraire et aussi pour faire pousser les légumes qui alimentent sa table. Pendant que sa bêche s'enfonce dans le sol, le curé de campagne doit songer qu'il n'est guère de justice ici-bas.

S'il devient infirme, sur ses vieux jours, le desservant en sera réduit à mendier une pension à la direction des cultes; car seul de tous nos nombreux fonctionnaires, il n'a pas droit à une retraite, il est vrai que son service ne comporte pas de limite d'âge, mais la sénilité,la maladie finissent par en imposer une. Au budget, 300.000 francs figurent au titre des pensions ecclésiastiques : 275.500 francs sont prévus pour distribuer des secours à des prêtres âgés ou infirmes sans fonctions, 50.500 pour des secours accidentels à des prêtres en activité et 40.000 en faveur d'anciens vicaires généraux. Tout cela n'indique pas beaucoup d'opulence dans le clergé!

En certains diocèses, la minorité, les prêtres constituent avec leurs deniers une caisse de secours et de retraite qu'ils administrent eux-mêmes sous le patronage de l'évêque. Ces caisses sont encore très pauvres, et souvent les fonds, au lieu de venir en aide à un prêtre nécessiteux, servent à fonder une bourse au séminaire. La caisse

diocésaine est plutôt une caisse de réserve qu'une caisse de secours. Ce qu'il a de mieux à faire, le vieux prêtre cassé qui ne peut plus dire sa messe et à qui il répugne de mendier au ministère, c'est de se retirer dans l'hospitalité, dans la charité de sa famille.

Il existe bien dans quelques diocèses des maisons de retraite; alors c'est l'hôpital, l'hôpital froid comme une tombe.

III

La situation prolétarienne des desservants de village provient du régime concordataire qui a militarisé le clergé, couvrant les mitres de galons et plaçant sous leur despotisme des vassaux humbles comme des serfs. Un évêque a pu dire sans exagération : « Mon clergé marche comme un régiment. »

Les conséquences du Concordat de 1801 ont donc été funestes au clergé puisqu'elles l'ont plongé dans le régime du favoritisme et de l'oppression, qui a eu pour conséquence l'ignorance et la misère. Favoritisme? En effet toutes les nominations s'effectuent au choix, c'est-à-dire qu'elles sont dues à un concert habile de protections et d'intrigues, et cela du haut en bas de la hiérarchie ecclésiastique : celles des desservants livrées à l'autorité de l'évêque ou des influences qui peuvent peser sur sa volonté, celles des curés abandonnées à une coopération du pouvoir épiscopal et de crédit politique. A la Direction des Cultes, sur une petite pancarte, dans le salon d'attente, on lit qu'on est prié de demander les dossiers avant de voir le Directeur. Cela en indique long sur le système des nominations.

Les élèves des séminaires sentent si bien que la carrière ecclésiastique est obstruée par le favoritisme que beaucoup d'entre eux ont adopté cette formule d'assiduité au labeur : J'en saurai toujours assez pour être curé! Et le clergé, aujourd'hui, est loin de présenter l'autorité et le prestige scientifique dont il était auréolé au XVII[e] siècle.

Avant la signature du Concordat de 1801, le concours servait de mode d'attribution des fonctions et des bénéfices. Chacun obtenait la place que lui réservait son mérite. Le pape Jean XXII a écrit dans une bulle : « Vous savez que les places ecclésiastiques sont, « suivant les canons sacrés, pour ceux qui, d'une part recommandables par la pureté de leur vie, et de l'autre, brillants de la lumière de la science, sont en état de dissiper les ténèbres de l'ignorance. »

Le premier Concordat signé en 1516 entre François I[er] et Léon X confirma cette disposition, et le roi s'engagea à nommer aux sièges épiscopaux des docteurs ou des licenciés en théologie, réservant les cures des villes aux gradués. A côté des titres ecclésiastiques, le Concordat de 1516 garda également des avantages aux licenciés en droit civil, en médecine et aux licenciés ès-arts.

Le Concordat de 1801 fut muet sur ce point; cela ne signifiait pas que le régime du mérite fût abrogé, mais on négligea de l'appliquer,

et, lorsque Louis XVIII signa en 1817 un nouveau Concordat, dont l'article premier portait : « Le Concordat conclu entre le souverain pontife Léon X et François Ier est rétabli », on ne se soucia pas davantage des grades.

De nos jours, peu de membres du clergé, même dans l'épiscopat, sont munis d'une licence quelconque, en revanche ils possèdent de hautes relations.

Le régime du Droit canonique était donc plus démocratique que le régime concordataire puisqu'il présidait à un partage plus équitable des prébendes avantageuses. En outre, il instituait entre les évêques et le bas clergé des tribunaux spéciaux, les *officialités*, chargés de régler les différends et d'adoucir les heurts entre l'autorité violette et la soumission noire. Les synodes diocésains jouaient aussi le rôle de tribunaux, ils pouvaient aplanir certaines difficultés et servaient à faire connaître aux évêques les vœux de son clergé. Dans un canon du concile de Cloveshoé (747) on voit qu'un évêque, pour mettre fin à un abus existant dans son diocèse doit le dénoncer à son synode.

Or, en France, non seulement il n'y a pas eu de réunion de synode depuis 1850, mais encore les évêques, avant de prendre une décision, négligent généralement de consulter leur chapitre.

Pourtant le concordat ne s'oppose pas à cette réunion ; l'article 4 des articles organiques en prévoit et en régularise le cas :

Art. 4. — Aucun concile national ou métropolitain, aucun Synode diocésain, aucune assemblée délibérante n'aura lieu sans la permission expresse du gouvernement.

De même les *officialités*, si elles sont tombées en désuétude, ne sont pas interdites :

Cet ensemble de circonstances, s'ajoutant à la rigueur du Concordat, semble devoir paralyser le bas-clergé dans les souffrances de son prolétariat. On comprend facilement que les prêtres soient las de cet état et que certains aiment mieux courir les hasards de la lutte pour la vie que de languir dans des fonctions au-dessous de leur mérite. D'ailleurs le Concordat, très sévère pour les évêques, se montre toujours impitoyable pour leurs subordonnés ; l'article 6 donne la mesure de son draconisme. Cet article contient le texte du serment qui, maintenant, n'est plus exigé des évêques, et indique la nature de la surveillance confiée à leur grade :

« Je jure et promets à Dieu, sur les Saints Evangiles, de garder obéissance et fidélité au Gouvernement établi par la Constitution de la République française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, soit au dedans, soit au dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique ; et si dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'Etat, je le ferai savoir au Gouvernement. »

L'interprétation de la dernière phrase pouvait devenir dangereuse, car on ne sait pas toujours où commence un préjudice, et la

surveillance commandée aux évêques, semble démontrer que le gouvernement avait plus confiance dans l'aristocratie ecclésiastique que dans sa démocratie de petits prêtres, issus du peuple.

Si le Concordat n'était pas démocratique dans sa réglémentation morale du clergé, il ne l'était pas plus dans sa réglementation pécuniaire. En effet l'article 26 des articles organiques, contient cette disposition : « Ils (les évêques) ne pourront ordonner aucun ecclésiastique, s'il ne justifie d'une propriété produisant au moins un revenu annuel de 300 francs. » Cette exigence a été rétractée par Napoléon lui-même le 28 février 1810.

L'abrogation de cet article, en facilitant l'accès du clergé aux classes les plus pauvres, a marqué les débuts du prolétariat ecclésiastique. Et dès lors les desservants de campagne se recrutèrent parmi les fils des familles très humbles qui virent un avancement social dans ces modestes fonctions

Le décret du 11 prairial de l'an XII avait fixé leur traitement à 500 francs. Successivement les ordonnances du 5 juin 1816, du 9 avril 1817, du 20 mai 1818, du 6 janvier 1830 et l'arrêté du 17 avril 1849, les décrets du 17 juin 1875, 5 mars 1877 et 28 janvier 1880, le modifièrent et le fixèrent définitivement en les différentes classes que nous avons énoncées déjà et par lesquelles le desservant passe, selon son avancement en âge.

IV

Maintes fois, des influences politiques ont essayé d'arracher le prolétariat ecclésiastique au joug des évêques ; les tentatives se sont brisées contre la résistance de ceux-ci, résistance d'ailleurs concordataire.

Notre République avait compris qu'il était indigne d'elle de laisser des fonctionnaires et des fonctions abandonnés à l'arbitraire le plus absolu des chefs suprêmes. M. Jules Simon, alors ministre, adressa aux évêques en 1873, la circulaire suivante qui resta sans effet, parce que ses dispositions tendaient à restreindre les prérogatives ombrageuses de l'épiscopat :

« Monseigneur,

Le ministre des cultes reçoit chaque année un grand nombre de demandes de création de nouvelles cures ; ces demandes sont souvent inspirées par le désir d'assurer à d'honorables ecclésiastiques un traitement plus élevé mais plus souvent encore, elles répondent à une autre préoccupation, elles tendent à faire rentrer des desservants dans le droit commun qui assure l'inamovibilité à tout ecclésiastique chargé de la direction spirituelle d'une paroisse.

Au commencement de ce siècle, les circonstances ont permis ou peut-être même exigé que l'Eglise fût réorganisée en France sur les mêmes bases que l'administration civile. Pour rendre au pouvoir central, sous toutes ses

formes, la force et la liberté d'action qui lui semblaient indispensables, on avait restreint ou sacrifié des droits reconnus par la législation antérieure. C'est ainsi qu'en reconstituant l'Eglise, on enleva le privilège de l'inamovibilité aux neuf dixièmes des titulaires ecclésiastiques. Le curé placé à la tête de la paroisse restait toujours inamovible comme par le passé, mais on ne créait qu'un très petit nombre de curés et de paroisses autour desquelles devraient se grouper 30.000 succursales desservies par des prêtres placés sous la surveillance et la direction des curés approuvés par l'évêque et révocables par lui. (Loi du 18 germinal an X, article 30, 31, 60, 62.)

La force des choses, l'usage et le législateur lui-même ont assimilé les succursales aux cures ou paroisses, les desservants aux curés, sauf toutefois pour le traitement et l'inamovibilité.

Le gouvernement a été fréquemment invité à faire disparaître cette inégalité de traitement et de situation. Il a opposé des considérations financières aux vœux qui lui étaient exprimés, et, depuis de longues années, il n'a demandé au pouvoir législatif que les crédits nécessaires à la création de quelques titres inamovibles. En 1829, on comptait 3.186 cures, on en compte aujourd'hui 3.437. L'augmentation n'a donc été que de 251 en 43 années, et ces créations ont été, presque toutes imposées par l'article 60 de la loi du 18 germinal an X, portant « qu'il y aura au moins une paroisse (cure) dans chaque justice de paix ».

Ces considérations, Monseigneur, ne paraîtront pas très graves, si l'on remarque, comme je viens de le faire, qu'on désire moins encore augmenter le traitement des titulaires ecclésiastiques que leur rendre les droits qui leur appartiennent. Certaines combinaisons permettraient, en effet, d'entrer dans cette voie de réparation, sans imposer au trésor public un surcroît de dépenses bien considérable. Mais la question de principe a une importance supérieure aux préoccupations budgétaires ; aussi je crois devoir demander l'avis de l'épiscopat sur un projet qui tendrait à augmenter le nombre des titulaires inamovibles, en autorisant le gouvernement à conférer, sur la demande des évêques, le titre personnel de curé de 3e classe aux desservants âgés de 30 ans révolus, qui seraient restés 10 années consécutives à la tête de la même paroisse. Le traitement de cette 3e classe serait de 1000 francs et ces curés auraient droit aux suppléments de traitement assurés aux desservants lorsqu'ils atteignent l'âge de 60, 70 et 75 ans. »

Or, actuellement encore la division des cures se termine sur la 2e classe à 1.200 et 1.300 francs. La question de l'inamovibilité, dans les préoccupations du prolétariat ecclésiastique, prime la question du salaire ; car si la modicité du salaire réduit le desservant à une basse condition, son amovibilité peut le plonger dans une déchéance complète où il ne trouvera plus ni pain, ni fonctions, ni soutien, ni sympathies.

En des pages qu'il convient de citer, M. Emile Ollivier (*l'Eglise et l'Etat*), après avoir discuté la question des concours, s'élève énergiquement contre la situation vacillante que les articles organiques créent au bas clergé :

« La nomination des curés est avec raison attribuée aux évêques ;

seulement c'est à tort que les évêques s'affranchissent de la très libérale disposition du droit canonique qui subordonne la collation des cures à un concours. Cette règle est tellement absolue que Pie V déclare vacante la cure qui aurait été conférée autrement.

Partout ailleurs qu'en France, cette discipline est en vigueur : le gouvernement n'a qu'à en demander au Saint-Siège le rétablissement, il l'obtiendra. Dès maintenant, le ministre des cultes pourrait déclarer aux évêques qu'il ne donnera son agrément à leurs nominations que si, conformément aux règles canoniques, *elles ont été précédées d'un concours*.

On sait, d'autre part, que le principal droit conféré aux prêtres par le concile de Trente était l'inamovibilité de tous les curés.

Les lois organiques ont changé toute cette discipline si bien équilibrée. Désormais, les curés de canton seuls sont reconnus pour des curés; les curés ruraux ne sont plus que des desservants, des succursalistes révocables à volonté (art. 31, 60, 61).

Les lois organiques ont ainsi plongé le clergé du 2[e] ordre dans une servitude dont il n'avait pas connu encore la douloureuse humiliation : sous l'ancien régime, il y avait 32.000 curés ayant un titre inamovible et seulement 20.000 succursalistes ayant des titres révocables; aujourd'hui il y a 3.425 curés inamovibles et 34.041 curés amovibles.

On peut même dire que l'inamovibilité n'existe plus, puisque l'évêque peut toujours frapper qui il veut et comme il veut *ex informata conscientia*; n'eût-il pas mieux valu abandonner ces matières à la papauté plutôt que de les traiter avec une aussi cruelle partialité contre le faible? »

V

Les revendications des prolétaires ecclésiastiques sont donc les suivantes :

1° Etablissement de l'inamovibilité pour tous les ecclésiastiques.

2° Restauration des concours, permettant aux plus intelligents, aux plus instruits, de s'élever sans protection dans les dignités de l'Eglise.

3° Restauration des *officialités*, tempérant l'arbitraire épiscopal.

4° Réunion régulière des synodes.

5° Relèvement de la situation pécuniaire. Etablissement de la limite d'âge et de la pension de retraite.

Ces vœux, sur les 2°, 3[e] et 4[e] points pourraient s'accomplir sans difficulté après que les évêques se seraient concertés entre eux et auraient consulté le ministère. Il ne s'agit en l'espèce que d'une simple déviation administrative. Mais, le premier point est plus ardu; et la résolution exige une refonte des articles organiques. Malheureusement, la loi de l'an X apparaît aux yeux des timorés et des inactifs comme une arche sainte sur laquelle il serait dangereux de porter la main. Sans la transformer jamais, on l'a laissée tellement

vieillir, qu'aujourd'hui elle est caduque et ne s'adapte plus aux besoins de notre époque. Le républicanisme sincère tend à répudier cette loi farouche due à une période qui fut l'antichambre de l'Empire. On ne veut pas y trancher brutalement, mais l'on fait tomber hypocritement en désuétude les articles qui gênent. Cette désuétude marque le plus souvent un mouvement rétrograde et contraire à l'esprit de la Révolution. Ainsi, le 1er article même de la Convention du 26 Messidor n'est plus appliqué; le voici :

ARTICLE PREMIER. — Aucune bulle, bref, rescrit, décret, mandat, provision, signature servant de provision, ni autres expéditions de la cour de Rome, même ne concernant que les particuliers, ne pourront être reçus, publiés, imprimés, ni autrement mis à exécution, sans l'autorisation du gouvernement.

Autre article qu'on oublie de respecter :

ART. 12. — Il sera libre aux archevêques et évêques d'ajouter à leur nom le titre de *Citoyen* ou celui de MONSIEUR. *Toutes autres qualifications sont interdites.*

ART. 39. — Il n'y aura qu'une liturgie et un catéchisme pour toutes les églises catholiques de France.

Cette prescription n'a été observée que jusqu'à la Restauration.

Sous l'Empire, le catéchisme, élaboré par un clergé très soumis, constitua une sorte de propagande gouvernementale. On lit, dans celui de 1807 :

D. — N'y a-t-il pas des motifs particuliers qui doivent plus fortement nous attacher à Napoléon Ier, notre empereur?

R. — Oui : car il est *celui que Dieu a suscité dans les circonstances difficiles pour rétablir le culte public de la religion sainte de nos pères*, et pour en être le protecteur.

D. — Que doit-on penser de ceux qui manqueraient à leur devoir envers notre empereur?

R. — Selon l'apôtre saint Paul, ils résisteraient *à l'ordre établi de Dieu même* et se rendraient dignes de la damnation éternelle.

D. — Les devoirs dont nous sommes tenus envers notre empereur nous *lieront-ils également envers ses successeurs légitimes dans l'ordre établi par les constitutions de l'empire?*

R. — Oui, sans doute; car nous lisons dans la sainte Ecriture que Dieu, Seigneur du Ciel et de la Terre, par une disposition de sa volonté suprême et par sa providence, *donne les empires, non seulement à une personne en particulier, mais aussi à sa famille.*

Encore quelques articles égarés :

ART. 43. — Tous les ecclésiastiques seront habillés à la française et en noir. Les évêques pourront joindre à ce costume la croix pastorale et les bas violets.

Cette prescription n'assignait pas au clergé une tenue spéciale, au contraire elle indiquait qu'il devait porter des vêtements semblables à ceux de l'époque.

ART. 51. — Les curés, aux prônes des messes paroissiales, prieront et feront prier pour la prospérité de la République française et pour les consuls.

ART. 52. — Ils ne se permettront, dans leurs instructions, aucune inculpation

directe ou indirecte, soit contre les *personnes, soit contre les autres cultes autorisés* dans l'Etat.

Art. 52. — Ils ne feront au prône aucune publication étrangère à l'exercice du culte, si *ce n'est celles qui seront ordonnées par le gouvernement.*

Art. 58. — Il y aura en France dix archevêchés ou métropoles, et cinquante évêchés.

En 1787, il existait en France 158 diocèses dont 5 pour la Corse. Aujourd'hui nous possédons 18 archevêchés et 74 évêchés.

Partiellement et avec douceur on retouche donc le monument de Messidor, mais aucune modification n'améliore la condition sociale du bas clergé. Sans encourir aucun anathème, on peut se risquer à souhaiter une refonte de la loi qui, seule, donnera satisfaction aux desservants sur le point essentiel de leurs revendications : l'inamovibilité assurant une conscience indépendante.

Passant au dernier point :

L'établissement de la retraite constitue une mesure administrative facile à décider et qui serait bien accueillie par tout le monde. Le cas n'est pas prévu dans la loi, d'ailleurs assez imprécise. Ni le Pape ni es évêques ne sauraient pourtant s'opposer à cet avantage légitime, traitant les prêtres au même titre que les autres fonctionnaires.

Mais le relèvement de la situation pécuniaire est impossible s'il doit venir d'une augmentation du budget. Ce pays, qui râle sous le faix des impôts, est incapable de subvenir à de nouveaux sacrifices pour le clergé à une époque où la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat plane au-dessus des Parlements. D'ailleurs le budget des Cultes, depuis un siècle, a déjà bénéficié de progressions considérables.

Le 1er budget concordataire, celui de 1802, fut de 1.258.197 ;
Celui de 1803 fut de 4 millions ;
— 1805 — 12 —
— 1813 — 17 —

Il faut noter que ce budget s'appliquait aux frais du culte, non seulement pour la France, mais encore pour le Piémont, la Toscane, l'Illyrie, les villes hauséatiques, etc.

En 1815, la France de l'Empire est rognée, mais la Restauration double la dotation du clergé.

En 1820 le budget des Cultes parvient à la somme de 24 millions; en 1826, à 30 millions; en 1829, à 35.581.510 francs.

La monarchie de Juillet lui retranche 2 millions ; mais en 1838, il rebondit à 35 millions ; en 1844, à 37 millions ; en 1847, à 39 millions; en 1849, à 41 millions.

Le budget qui suit le coup d'Etat s'exhausse jusqu'au chiffre de 44.439.000 francs, l'Empire le porte à 50 millions où il reste fixé jusqu'à 1870.

De 1872 à 1884, il oscille entre 54 et 51 millions.

Depuis 1884 une tendance à la baisse se manifeste ; le budget varie

entre 46.600.000 francs et 45.360.000 francs, pour, en 1898, descendre à 44.026.623 francs.

On a déjà imposé à ce pays de si lourdes charges pour l'armée, pour la marine, pour l'enseignement, qu'on risquerait de l'accabler en lui ajoutant un autre fardeau. C'est donc dans les ressources qui lui sont personnelles que le clergé trouvera les moyens de soulager la misère de son prolétariat. La différence du casuel d'une cure de la ville au casuel d'une succursale semble indiquer la solution. Le meilleur moyen de parer à la pauvreté des uns, à l'opulence des autres, consisterait à syndiquer le casuel de tout un diocèse puis à le partager suivant une certaine échelle entre tous les ecclésiastiques en fonctions dans le diocèse. D'autre part, dans les diocèses très riches, très pourvus, une part serait prélevée sur le casuel pour être versée aux diocèses très malheureux.

VI

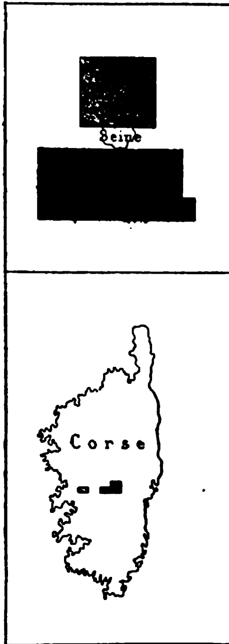
En augmentant la situation pécuniaire des desservants on augmente leur dignité, leur indépendance, on les arrache à l'influence de ceux qui leur offrent la table et ornent leur église ; on leur rend le droit d'être des citoyens libres. Or, les desservants sont tellement las de la situation qui leur est faite actuellement que la plupart d'entre eux souhaitent la dénonciation du Concordat ; la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le retour au régime du droit canonique serait du meilleur effet sur leur situation ; d'abord ils obtiendraient, par l'application des canons des conciles, cette inamovibilité que l'Etat leur a toujours refusée, et, au moyen de caisses diocésaines alimentées par des dons, par des recettes spéciales, par un casuel établi sur d'autres bases, ils jouiraient d'un traitement plus en rapport avec leurs besoins.

Ils croient fermement que cette séparation se fera quelque jour et qu'enfin ils obtiendront l'Eglise libre dans l'Etat libre, quand la société sera mûre pour cette scission. Mais l'idée avance à tâtons, il n'y avait que la Révolution, armée de la guillotine, qui pût rompre nettement avec le passé ; notre société, presque pacifiée, opère des réformes lentes et lentement sages.

Des personnes pessimistes doutent que l'Eglise puisse subsister sans l'appui du budget; or, on constate déjà, de 1794 à 1801, une séparation de l'Eglise et de l'Etat qui fut heureuse et n'empêcha nullement l'exercice du culte. Durant cette époque aucune taxe directe ou indirecte, soit à la charge de l'Etat, soit à la charge des communes, ne fut acquittée pour les frais d'aucun culte; liberté absolue, égalité pour tous les cultes. Les édifices antérieurement consacrés aux cultes, laissés à la libre disposition des communes, placés sous la police du chef de la Municipalité, furent affectés également à la célébration des divers cultes et aux cérémonies civiles. Néanmoins le culte catholique s'exerçait sur tout le territoire de la République. Une note du ministère des Finances de septembre 1796 cons-

tate qu'il existait 31.214 paroisses où le culte était pratiqué et 4.500 autres le réclamaient.

VII



La fortune des congrégations dans le département de la Seine et en Corse.

Si d'un côté les prolétaires ecclésiastiques sont parfois partisans de la séparation de l'Église et de l'Etat, les curés des villes la redoutent pour cette raison surtout qu'ils ne seront plus soutenus par l'Etat et se trouveront livrés à leurs propres forces en face de l'envahissement des congrégations religieuses. En effet, les ordres religieux, notamment les dominicains et les jésuites, tous revenus en France dèpuis quelques annés, font une concurrence terrible au clergé séculier. Dès qu'une paroisse est connue pour sa richesse, ils y fondent un établissement, ouvrent une chapelle, et attirent toutes les ouailles qui désertent alors la cure.

Le clergé séculier ne peut pas lutter avec les congrégations dont la fortune est devenue considérable. On estime que depuis 1881 la valeur de leur propriété *bâtie* a monté de 800 millions à 2 milliards. Et des gens, qui sont peut-être bien informés, prétendent que si l'on ajoutait à cette somme la valeur des biens inconnus, le total atteindrait 10 milliards.

La carte que nous publions plus haut montre les progrès immobiliers accomplis par les congrégations depuis 1881. Les masses en quadrillé gris indiquent la surface occupée en 1881, celles en noir opaque représentent cette même surface avec l'accroissement des biens congréganistes survenu depuis cette date.

Les ordres religieux, placés sous l'autorité du pape, sont indépendants de l'autorité épiscopale, et le clergé séculier comprend qu'il sera un jour annihilé par eux.

Cette concurrence acharnée offre assez de piquant, mais elle nous montre un danger national : non seulement les sous de la France, se détournant du commerce et de l'industrie, vont à Rome ou servent à développer les industries des congrégations qui ont avili la main-d'œuvre et ruineront les entreprises laïques, mais encore l'Eglise gallicane est menacée de sombrer dans les mains des religieux ultramontains et cosmopolites. Les prêtres doivent être et sont Français, l'obligation au service militaire les a présentés au drapeau ; des lois les tiennent un peu dans l'observation de certains devoirs ; les ordres religieux échappent à tout contrôle et leur recrutement s'opère dans l'univers entier, sans distinction de patrie. Ainsi des éléments étrangers viennent régir des consciences françaises, et les ploient à une discipline qui trône à Rome.

Afin d'éclaircir le débat, de lui donner comme base des documents venus du milieu des intéressés eux-mêmes, nous avons adressé un questionnaire aux plus marquants parmi les prêtres de France. Tous n'ont pas répondu à notre appel respectueux et bienveillant, mais dans la série des réponses, quand même très nombreuses, que de matériaux édifiants et dignes d'attirer l'attention de nos législateurs et de tous les amis sincères de la religion ! Si la plupart de ces renseignements, contrôlés et vérifiés par nous, ont trouvé leur place dans l'exposé de la situation matérielle des prêtres, nous ne pouvons pas nous empêcher de citer *in extenso* quelques passages empruntés à notre volumineuse correspondance. Commençons par la lettre où un prêtre de l'Est, très respecté dans son diocèse, parle de ses sentiments français :

Monsieur,

Je suis Français, curé et républicain. Pendant l'Année terrible, j'ai fait mon devoir de citoyen et je suis encore prêt à le faire le jour où il plaira au peuple de France de marcher à la conquête de notre chère Alsace et de notre Lorraine bien-aimée. Je suis curé, mais je ne suis pas clérical ; c'est-à-dire que je me considère comme étant au service de Dieu et non au service de tous ceux qui, portant un froc, essaient d'agiter notre pays. Il y a en France deux clergés bien différents, l'un tout français, le clergé séculier, l'autre ultramontain, les congrégations, obéissant aux ordres de Rome qui ne sont pas souvent ceux du Saint-Père. Ces étrangers nous font le plus grand tort, à nous autres, prêtres français, qui supportons les conséquences de leurs intrigues. Les congrégations représentent une force anonyme, occulte, aussi dangereuse pour la France que pour le bon renom et l'avenir du catholicisme français. Les manœuvres des congrégations ont fait naître l'esprit anticlérical dont nous sommes les premières victimes. Et quand le gouvernement est agacé par l'agitation religieuse venue de l'étranger et alimentée chez nous surtout par des étrangers, c'est contre nous qu'il prend des mesures de rigueur.

Le public confond aussi dans la même haine dite anticléricale le clergé séculier et les congrégations. Il faut donc bien établir que non seulement ces deux éléments n'ont rien de commun entre eux, mais encore que la défense de leurs propres intérêts les met en antagonisme l'un contre l'autre. Nous, prêtres français, nous avons besoin de nous défendre et d'être défendus contre les étrangers venus des quatre coins du monde, jésuites et autres qui, avant de nous absorber, ont commencé par nous ruiner.

Leur fortune de millions et de milliards ne leur suffisant plus, ils s'abattent sur nos pauvres paroisses, s'emparent des âmes pieuses et dirigent du côté des congrégations les dons qui quelquefois, malgré leur modestie, auraient pu épargner à nos prêtres la situation humiliante des gens mourants de faim et forcés de chercher auprès des pauvres leurs moyens de vivre.

C'est encore à tort qu'on a accusé l'Église d'être opposée à tout progrès scientifique et social; nous connaissons les devoirs nouveaux que nous impose un siècle nouveau; nous sommes persuadés que notre rôle ici-bas, à nous autres, pauvres prêtres, est un rôle de pacificateurs. Nous devons apprendre aux hommes à se connaître, à s'entr'aider, à s'aimer, nous sommes chargés de répandre les paroles de consolation écrites dans l'Évangile. Et pour cela, nous n'avons pas besoin de journaux assomptionnistes ou jésuites, la chaire nous suffit; et de notre chaire il ne tombe jamais une parole politique

Savants, très savants, les congréganistes s'efforcent de maintenir l'ignorance autour d'eux.

Dans les congrégations on sent un besoin d'autorité qui doit, pour triompher, s'appuyer sur l'ignorance. La plupart des religieux forment une caste qui ne désarme pas; comme aux temps des anciens empires d'Asie, ils voudraient voir les États composés des deux castes, religieuse et militaire, la religieuse dominant l'autre, s'en servant pour assurer sa puissance sur une plèbe peureuse et sur un souverain domestiqué.

Au contraire, les prêtres tendent à se fondre dans la nation; d'ailleurs leur vie qui est individuelle, les rapproche plus des citoyens, doués également d'une personnalité, que des religieux habitués à l'existence en collectivité.

Nous sommes des hommes, des citoyens ; les religieux représentent des masses se mouvant sous l'action d'une discipline. Nous sommes aussi des fonctionnaires, et à ce titre, la République devrait bien s'occuper un peu de nous.

Ailleurs, un prêtre de Paris, très apprécié dans nos milieux littéraires, nous donne une page malicieuse sur l'antinomie nécessaire qui existerait entre le clergé séculaire et les congrégations :

Qui sait, nous écrit-il, si nous ne verrons pas dans quelques années, ce spectacle extraordinaire : les radicaux farouches et anticléricaux tendant les mains au clergé séculier de France pour combattre leurs ennemis communs, les congrégations qui nous prennent notre bien-être à nous, le respect de la France qui était bien aussi à nous et nous gratifient en revanche des passions et des haines qui leur appartiennent d'une façon si incontestable. Il faudrait cependant que nos républicains se pressent, avant que le clergé campagnard ne meure de misère ou qu'il ne passe au service des congrégations que quelques-uns baptiseront sans doute de « service de l'étranger »... On ne fera rien contre le catholicisme en France. Mais il dépend de nos gouvernants de le faire patriotique, républicain et humain en marchant avec le clergé français, ou d'en faire un catholicisme espagnol, en pactisant avec les congrégations obéissant à des généraux allemands ou italiens, et qui sentent la nécessité de rédiger des leçons nationalistes à l'usage de nous autres Français, de notre bonne, douce et vieille France...

Certains de nos honorables correspondants livrent à notre discrétion leurs signatures au bas des accusations graves dirigées contre ce qu'ils appellent des « intrigues » des différentes congrégations. La *Revue*, poursuivant uniquement une œuvre d'impartialité et d'apaisement social, renonce à la publication de ces documents.

VIII

Malgré sa puissance apparente, le clergé séculier, depuis les évêques sans force contre les généraux des ordres, jusqu'aux plus modestes curés, a besoin, ô ironie, d'être protégé. Pour préparer cette œuvre de défense nationale, les cléricaux et les radicaux peuvent coaliser leurs efforts, comme l'indique du reste la lettre d'un de nos correspondants, sans renier les programmes qui les divisent en d'autres circonstances. Pour ce pays où l'on parle beaucoup trop, ce serait un fait étrange et bien touchant que cette alliance des extrémités de l'opinion. De l'opinion? La sottise du sectairisme emplit sou-

vent nos yeux et nous aveugle et ce sont les petits qui subissent le plus violemment le choc de nos erreurs. Le cléricalisme et l'anticléricalisme, en une égale maladresse, ont fait un mal égal au bas-clergé. Aujourd'hui la soutane disparaît derrière l'intérêt du pays. Il s'agit de soustraire notre clergé et les âmes religieuses à l'envahissement tumultueux du cosmopolitisme néfaste des congrégations.

Séduisants, beaux parleurs, et souples, instruits, plus instruits que les prêtres, car ils ont plus de loisirs, les religieux ont capturé dans leurs lacs, par centaines de mille, les brebis blanches et inconséquentes échappées des cures. La France, fille aînée de l'Eglise, fille riche, est bonne à prendre.

Les prêtres qui ne sont pas des prolétaires n'osent donc pas souhaiter la délivrance par la séparation de l'Eglise et de l'Etat avant que des lois n'aient garanti leur existence et sauvé leurs droits. Les desservants et les prêtres pauvres se savent à l'abri des convoitises congréganistes.

Les prolétaires du clergé seront d'autant plus attachés à la République qu'elle leur aura assuré le vivre et l'indépendance morale. Sortis du peuple, ils ont des instincts démocratiques et ne demandent qu'à les conserver.

Dans les villages, le curé instruit, allié à l'instituteur, est capable de rendre de grands services au progrès moderne, en façonnant l'éducation morale et agricole du paysan. Or ces deux hommes, l'instituteur et le curé, dont l'œuvre devrait être collatérale, sont souvent des antagonistes acharnés. Aux villages religieux, où un casuel abondant procure à l'ecclésiastique une situation enviable, l'instituteur le jalouse. Au contraire, sur les territoires indifférents ou anti-cléricaux, le desservant, trop pauvre, en veut à l'instituteur de la supériorité de sa situation. A ces raisons personnelles s'ajoute la division des opinions politiques, non des leurs propres, mais de celles qui poussent la population à l'intransigeance. C'est ainsi que, loin des villes, l'œuvre du Progrès est encore arrêtée.

Les villages où la religion jouit de quelque prestige sont nombreux; c'est dans ceux-là que le desservant est susceptible de faire la meilleure besogne. Là, il est plus influent que l'instituteur; d'ailleurs, il comprend mieux le paysan et sait facilement se mettre à sa portée. Dans ces pays, la messe, avec son décor de mysticisme, attire plus le paysan que le discours prononcé à la mairie ou dans la grande salle de l'auberge. Cette influence de la messe se voit dans le nombre des mariages religieux, nombre écrasant par rapport à celui des mariages civils. Il suffirait donc d'un mince effort politique pour sceller l'alliance définitive du gouvernement avec les prolétaires du clergé, enfin détachés de l'arbitraire épiscopal. Ce serait préparer l'œuvre de pacification et d'unification morales, de plus en plus urgentes pour notre pays.

PAUL POTTIER.



LA GUERRE SUD-AFRICAINE

Vision sombre ! Un peuple en assassine un autre.
V. H.

Après des tracasseries sans nom, des excitations, des provocations, le déploiement d'une mauvaise foi qui, en d'autres temps, eût soulevé l'indignation du monde civilisé, l'Angleterre est en guerre avec la République Sud-Africaine. L'humanité se prépare à suivre les péripéties de cette lutte, mais avec impassibilité et les bras croisés. C'est là peut-être le plus triste et le plus décourageant spectacle qu'il soit donné de contempler, à cette époque de découragement et de tristesse.

Pour apprécier comme il convient les abominables pratiques auxquelles son égoïsme séculaire a fait descendre l'Angleterre, il suffit d'examiner rapidement l'histoire et la vie de ce petit peuple boër, si noble et si grand dans son héroïsme coutumier. Contre cet examen, tous les sophismes du Foreign-Office se briseront, car il démontrera jusqu'à l'évidence quels buts honteux poursuivent, depuis bientôt un siècle, les gouvernants britanniques.

On sait que, dans les dernières années du XVII[e] siècle, le gouvernement hollandais expédia au Cap de Bonne-Espérance, dont il était alors possesseur, un assez grand nombre de ses nationaux, accompagnés des huguenots français qui s'étaient réfugiés dans les Pays-Bas après la révocation de l'Edit de Nantes. Sous la paternelle administration néerlandaise, la colonie prospéra et devint assez riche pour exciter les convoitises de l'Angleterre, qui se la fit attribuer par les traités de 1815.

Les colons franco-hollandais refusèrent en partie de souscrire à cette vente de leurs personnes et de leurs biens. Plusieurs quittèrent le pays. Mais ce fut seulement en 1837 que Pieter Retief publia, à Grahamstown, le manifeste dans lequel il disait que « ses amis et lui, désespérant d'arracher le pays aux vagabonds qui y régnaient en maîtres », allaient chercher ailleurs un asile plus sûr.

C'est cet exode qui a reçu le nom de « Grand Trek ». Les Anglais avaient déjà, à ce moment, détruit totalement 456 fermes et partiellement 350 et volé ou massacré 5.705 chevaux, 111.930 têtes de bétail et 161.930 moutons. C'est ainsi que, dès cette époque, ils en usaient avec les paisibles populations pastorales, dont les traités les avaient rendus maîtres.



Le Président Paul Krüger.

Fuyant la brutalité des conquérants, les Boërs s'en vont un peu à l'aventure sous la conduite de leurs patriarches, Hendrik Potgieter, Pieter Rief, Pieter Uys, Gert Maritz et Andries Prétorius. Les uns s'établissent à Natal, pendant que Uys, Potgieter et leurs amis s'installent à l'ouest de la chaîne des monts Drakensberg. Dès 1841, l'Angleterre s'attaque à eux de nouveau. La possession de Natal la tentait. Le 10 avril 1842, lord Stanley annonçait l'incorporation à la colonie du Cap, des territoires de Natal, qui ne devaient devenir une colonie distincte qu'en 1856. En 1847, sir Harry Smith, gouverneur du Cap, envahissait les territoires situés entre l'Orange et le Natal et les annexait. Prétorius, qui avait essayé de résister, était écrasé le 29 août 1848 à Boomplats, par les forces anglaises dix fois supé-

rieures en nombre. Les Boërs ne se soumirent pas pour cela. Ils rattelèrent leurs bœufs à leurs chariots, franchirent le Vaal et s'arrêtèrent derrière ce rempart, espérant que les convoitises des Anglais ne les y poursuivraient pas. Là, tranquilles pendant quelques années, ils fondent deux Républiques, la République Sud-Africaine et la République de Lydenburg, qui fusionnent en 1860. En 1870, la liberté absolue des cultes est proclamée.



Rire (dessin de C. Léandre — Paris).
L'Angleterre, éternel champion de la Justice, protège les faibles.

L'élection de M. Burgers comme président, en 1872, marque le commencement de l'histoire du Transvaal. C'était un homme de haute sagesse et d'esprit large, très enclin à faire bénéficier son pays des progrès et du développement de la civilisation. L'ascendant qu'il exerçait sur ses compatriotes était immense. Il avait fait venir d'Europe des maîtres d'école pour enseigner aux enfants le hollandais

pur, au lieu du patois indigène, le *Taal*, que parlaient leurs pères. Une ère de prospérité s'ouvrait pour la jeune République. La fatalité voulut que les premiers gisements aurifères fussent découverts à Pilgrim's Rest.

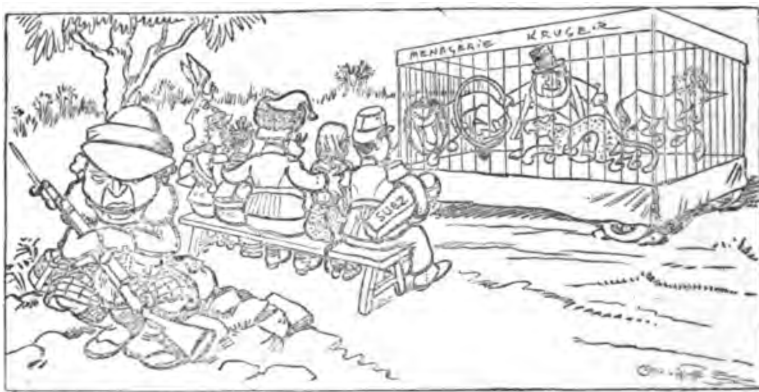
L'Angleterre, à cette nouvelle, sentit ses appétits renaître. En 1877, sir Theophilus Shepstone était envoyé à Pretoria en mission spéciale et, le 12 avril de la même année, il lançait une proclamation qui annexait à l'Angleterre les territoires de la République Sud-Africaine. Les Boërs étaient désarmés. Toute résistance apparaissait impossible. Le président Burgers se retira et l'agent anglais, sir Bartle Frere,



Punch (Londres). — La revue de Napoléon Krüger avant le Waterloo sud-africain.

prit le gouvernement. Mais, cette fois, on ne pouvait plus recourir à la fuite. J'étais au Transvaal à cette époque et j'assistai à cette lutte décisive pour la liberté : la guerre contre les Zoulous était terminée et de sourdes rumeurs annonçaient un soulèvement prochain. Cependant, on ne renonçait pas pour cela aux solutions pacifiques. Les Boërs avaient entendu dire que M. Gladstone avait été opposé à l'annexion. M. Gladstone venait d'arriver au ministère. Ils s'adressèrent à lui, nonobstant les fanfaronnades de sir Garnet Wolseley, qui déclarait à Prétoria « que le Transvaal demeurerait anglais aussi longtemps que brillerait le soleil ». M. Gladstone ne répondit pas. Cette fois, les Boërs ne comprirent plus. Comment M. Gladstone ne dénonçait-il pas cette annexion, puisqu'il l'avait trouvée criminelle? Il fallait que le Transvaal recouvrât son indépendance et les Boërs commencèrent par refuser le paiement de l'impôt. On voulut les contraindre par la force. Au mois de décembre 1880, la République était proclamée à Paardekraal. En même temps, les garnisons anglaises étaient enlevées, Prétoria et Potchefstroom repris par les Boërs sous le comman-

dement de Joubert et le 94e régiment anglais taillé en pièces à Bronkhorst's Spruit. Sir George Colley et le général Evelyn Wood accoururent de Natal à marches forcées, mais ils furent arrêtés à Laing's Neck, mis en échec à Ingogo et finalement battus à plates coutures à Majuba. L'Angleterre n'insista pas. Elle demanda au président de la République d'Orange, M. Brand, sa médiation, et des négociations s'ouvrirent avec le triumvirat boër, composé de Paul Kruger, Prétorius et Joubert. Les commissaires anglais, sir Hercules Robinson, sir Henry de Villiers et le général Evelyn Wood, signèrent à Prétoria la paix définitive, qui reconnaissait l'absolue indépendance et le gouvernement autonome du Transvaal « sous la suzeraineté de l'Angleterre. »



Figaro (dessin de Caran d'Ache — Paris). — John Bull : « Je ne sais si c'est de l'indigestion, mais, depuis quelque temps, je fais de bien mauvais rêves. »

L'Etat du Transvaal, ainsi qu'il était désormais qualifié dans le traité, ne devait pas conclure d'alliance sans l'autorisation de l'Angleterre. Il devait, en outre, recevoir un résident anglais et laisser les troupes anglaises traverser librement son territoire. La tâche n'était donc pas achevée. Le Transvaal n'était pas libre.

En 1883, une mission composée de Paul Kruger, Du Toit et Smit, se rendit à Londres pour essayer d'obtenir un traitement meilleur ; en 1884, les trois commissaires signaient avec le gouvernement britannique la Convention de Londres, véritable statut de l'indépendance du Transvaal, et qui a toujours, depuis cette époque, réglé les rapports de l'Angleterre avec le noble pays qui avait échappé à son étreinte. Il reprenait son titre de République Sud-Africaine. Les troupes anglaises n'étaient plus autorisées à traverser son territoire, et enfin, chose entre toutes significative, le Résident anglais était remplacé par un agent diplomatique, véritable ambassadeur d'un Etat souverain auprès d'un autre Etat souverain. Les Boërs eurent le droit de se croire désormais prémunis contre la mauvaise foi britannique, d'autant que la République Sud-Africaine recouvrait le droit de

négocier pour son propre compte avec les puissances étrangères. Elle s'engageait, en revanche, à maintenir la liberté des cultes, à ne jamais rétablir l'esclavage et à empêcher ses habitants de faire des incursions et des empiètements hors de ses frontières sur les pays demeurés soumis à l'Angleterre.

Pour ceux qui conserveraient le moindre doute, l'article 13 de la Convention, réglant les rapports commerciaux des deux pays, suffirait à les convaincre. Il est largement explicite :

Article 13. — Sauf en ce qui concerne la continuation de traités ou d'engagements déjà conclus, comme il a été prévu à l'article 4 de la Convention, aucun droit nouveau ou plus élevé ne sera imposé à l'importation, dans la République Sud-Africaine, de tout article venant d'une partie quelconque des possessions de Sa Majesté, que ceux que ce dit article supportera venant de tout autre pays; et aucune prohibition ne sera maintenue ou prononcée à l'importation dans la République Sud-Africaine de tout article provenant d'une partie quelconque des possessions de Sa Majesté, qui ne s'étendra pas également à l'article semblable venant de tout autre pays. Et pareillement le même traitement sera assuré à tout article arrivant en Angleterre en provenance de la République Sud-Africaine qu'à tout article semblable venant de n'importe quel autre pays. Ces dispositions n'excluent pas la considération d'engagements spéciaux concernant les droits d'importation et les relations commerciales entre la République Sud-Africaine et l'une quelconque des colonies ou des possessions de Sa Majesté.



Life (New-York). — L'appel au monde.

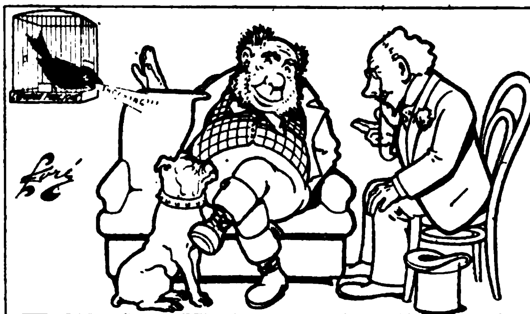
Cette convention de 1884 ne fait donc aucune mention de la suzeraineté de l'Angleterre. Elle pose en principe, au contraire, l'indépendance de la République Sud-Africaine, reprenant son ancien nom et abandonnant à tout jamais celui d'Etat du Transvaal, qui n'exprimait pas suffisamment sa situation nouvelle. Si le signataire anglais de la convention de 1884, qui était lord Derby, avait entendu maintenir les Boërs, à un degré quelconque, dans la dépendance de l'Angleterre, il n'eût pas manqué de le dire dans le texte rédigé par lui. Il n'eût surtout pas désigné l'Etat contractant sous le titre de République Sud-Africaine et n'eût point opposé cette République à « l'une quelconque des colonies ou possession de Sa Majesté. » C'est ce que les Boërs soutiennent aujourd'hui et il faut évidemment plus que du parti pris pour ne pas leur donner raison.

Les années qui suivirent ne marquèrent, de la part de l'Angleterre,

aucune velléité de changement dans cette situation. La République Sud-Africaine poursuivit librement le cours de ses destinées. Sa richesse, de nature purement agricole, n'avait rien pour tenter les aventuriers et l'Angleterre trouvait que les avantages, médiocres en somme, à provenir d'une enquête, ne balanceraient pas les lourds sacrifices d'hommes et d'argent que cette conquête nécessiterait.

La découverte des Champs d'or du Witwaatersrand vint bientôt changer tout cela. En un clin d'œil, tous les déclassés des deux mondes envahirent le Transvaal. Des gens semblables à ceux qu'avait attirés jadis l'or de la Californie arrivèrent d'Angleterre, d'Allemagne, de France et d'Amérique. La terre fut éventrée à Lydenburg et à Johannesburg. Les capitaux de l'Europe affluèrent dans ce pays de simplicité patriarcale, apportant avec eux des hommes et des mœurs jusqu'alors inconnus dans cette Bétique africaine.

Les Boërs, au premier abord, ne s'en émurent que médiocrement. Ils ne connaissaient point ce danger, et l'eussent-ils connu, ils auraient, sans doute, confiants dans leur droit et leur énergie, gardé la même attitude. Chaque jour, la République Sud-Africaine devenait plus forte. La République Nouvelle, qui avait élu pour président le général Joubert, s'incorporait à elle. En 1890, le gouvernement anglais concluait avec le président Kruger une convention touchant la situation du Swaziland. M. Cecil Rhodes pressait la République d'entrer dans l'union douanière du Cap et échouait dans cette tentative, le Volksraad se souciant peu de se lier à la politique commerciale de cette colonie anglaise. Il préférait garder les mains libres et traiter sur le même pied avec le Cap, Natal et le Portugal. M. Cecil Rhodes comprit et n'essaya plus de se concilier la République Sud-Africaine.



Novoie Vremia (dessin de Coré — St-Pétersbourg). — L'Europe civilisée à John Bull : « Entends-tu l'oiseau (l'opinion publique) crier ton injustice? » — John Bull : « Laisse-le crier... je m'en f..... ! »

Cependant les Boërs cherchaient toujours une échappée vers la mer. Il leur était impossible de la trouver du côté de Natal, mais ils espéraient construire un chemin de fer jusqu'à Kosi Bay. La Convention de 1894, enlevant à la République Sud-Africaine l'administration du Swaziland et l'annexion de l'Amatongaland par l'Angleterre en 1895, fermèrent définitivement la route de la mer. Les Boers en prirent néanmoins leur parti. A défaut d'un territoire leur appartenant, il leur restait la colonie portugaise de Delagoa Bay. Un che-

min de fer était déjà venu relier Prétoria à Lourenço-Marquez et le Transvaal put exporter par cette voie les produits de son agriculture, grains et bestiaux, axquels vint bientôt s'adjoindre l'or extrait des mines. La dynamite nécessaire à l'exploitation aurifère et les diverses marchandises d'Europe entraient au Transvaal par la même voie. Les Boërs étaient satisfaits et ne demandaient rien de plus.

Mais l'Angleterre, elle, demeurait insatiable. Dès 1889, M. Cecil Rhodes et M. Rudd, ayant obtenu des concessions de Lohengula, roi du Matabeleland, fondaient cette Compagnie anglaise du Sud Afrique, bientôt reconnue par le gouvernement britannique et qui, depuis, est devenue tristement célèbre sous le nom de Chartered Company. L'année suivante, le sinistre aventurier qu'on appelle le Dr Jameson occupait le Mashonaland; et, en 1893, l'immense territoire, désigné aujourd'hui sous le vocable de Rhodesia, se constituait définitivement au profit de la Compagnie Nouvelle. A cette dernière, le gouvernement de la Reine prodiguait toutes ses faveurs; il violait pour elle les règles les plus élémentaires du droit des gens, et préparaît ainsi, de longue main et avec la préméditation la plus cynique, les redoutables événements à l'explosion desquels nous assistons en ce moment.



Le général Joubert.

Uitlanders et afrikanders

Depuis cette époque, chaque mois, chaque semaine, chaque journée amenèrent leur contingent d'immigrants. Les mines se multiplièrent à l'infini, exigeant sans cesse un personnel d'ouvriers plus nombreux, perfectionnant les procédés d'extraction, augmentant le rendement utile et amenant avec elles dans le pays, pour les nécessités de leur exploitation, quantité de gens qui ne comptaient certainement pas dans la portion la plus irréprochable de l'humanité. Les centres miniers en général, et Johannesburg en particulier, simples bourgades avant la découverte de l'or, se métamorphosèrent rapidement en villes populeuses et riches, pourvues de tout le confort mo-

derne et même de quelque chose de plus. Les Boërs assistaient avec épouvante à cette transformation. Leurs mœurs paisibles et routinières, la simplicité de leur esprit, l'absence de besoins et surtout leur caractère piétiste d'anciens persécutés leur inspirèrent une évidente répulsion contre ces individus bruyants, querelleurs, impies et ivrognes, qui blasphémaient à toute occasion le nom du Seigneur et qui avaient envahi leur pays comme une nouvelle plaie d'Egypte. Ils se refusaient à rien faire qui pût favoriser la venue de ces étrangers, souhaitant au contraire que le départ des ouvriers déjà arrivés rendit à leur pays sa tranquillité compromise. Le monopole de la dynamite fut une des mesures prises par le Volksraad pour maintenir l'afflux des immigrants dans une proportion raisonnable. Or, il ne faut pas oublier que, de ce côté, les Boërs n'ont rien inventé. Il y a de longues années déjà que les Etats-Unis d'Amérique ont employé les mesures les plus draconiennes pour empêcher l'immigration chez eux, sans que jamais aucune puissance ait fait mine d'intervenir en faveur de ceux de ses nationaux auxquels on refuse jusqu'à l'autorisation de débarquement. L'Angleterre est donc mal fondée à prétendre qu'elle entend protéger ses sujets au Transvaal, puisqu'elle n'a jamais formulé la moindre protestation quand les fonctionnaires américains ont renvoyé, sur le bateau même qui les avait amenés, les Irlandais et les Anglais qui voulaient tenter la fortune dans le Nouveau Monde, et cependant, les Boërs, en agissant de même, luttaient contre un péril infiniment plus pressant. Leur nombre étant relativement restreint, ils voyaient rapidement arriver le jour où les nouveaux venus, plus nombreux qu'eux-mêmes, essayeraient de leur faire la loi et y réussiraient sans peine.



Evening Post (San-Francisco). — Le poiicier John Bull à Krüger : « Veux-tu t'en aller, vieux vagabond, que je m'asseoie à ta place ! »

En outre, l'existence bruyante et désordonnée des mineurs était bien faite pour épouvanter ces populations patriarcales. La vie du Boër ne pouvait s'accommoder d'un pareil voisinage. Depuis le jour où, vainqueurs à Majuba, les citoyens de la République Sud-Africaine avaient repris leurs occupations, le Transvaal avait recouvré ses habitudes primitives et son aspect d'autrefois. A l'exception de Johannesburg, véritable ville européenne, avec ses tramways, ses banques, ses journaux, ses lieux de plaisir ou de débauche, et de Prétoria, capitale de la République, siège du gouvernement et du

Volksraad et résidence des fonctionnaires, la République Sud-Africaine ne possédait pas de villes à proprement parler. Les Boërs vivaient disséminés dans leurs fermes, leurs kraals, au milieu de leurs exploitations agricoles, employant leurs loisirs à la chasse et à la lecture de la Bible, car dans ces solitudes, le père de famille tient la place du prêtre absent.

J'ai longtemps parcouru les plaines transvaaliennes, reçu chez les propriétaires boërs avec la cordialité hospitalière toujours réservée au voyageur. La scène ne variait jamais. Au milieu d'un bouquet verdoyant de grands arbres, dans un jardin planté d'orangers, la maison du maître dressait son unique étage, long et massif, au sommet d'un escalier de pierres de cinq ou six marches. Une vérandah, fermée par une balustrade à hauteur d'appui, courait devant la façade principale, garnie de petites tables de bois et de larges fauteuils d'osier. Le Boër, qui fumait gravement sa pipe devant sa porte, se levait à mon arrivée et me contemplait silencieusement, le chapeau sur la tête et les bras croisés. Je le saluais en patois local.



Silhouette (dessin de Bobb — Paris). — Eh! eh! malgré ses bottes de sept lieues, l'ogre John Bull pourrait bien, une fois de plus, se laisser trébucher dans les chemins semés d'embûches où l'entraîne le Petit Poucet Krüger!

- Morroâ, Bas!

— Morroâ! répondit-il.

Puis je lui exposais en anglais ma requête. Mon cheval et moi, nous étions fatigués et affamés : je demandais l'hospitalité pour nous deux. Le Boër restait un moment silencieux, puis, s'effaçant pour me livrer passage, il ajoutait également en anglais.

— Walk in, sir! (Entrez, monsieur!)

A partir de ce moment, j'étais l'hôte, j'étais l'ami. On me présentait à la famille : de grands jeunes gens à barbe blonde, les épaules larges, le regard clair et franc, uniformément vêtus du dolman noir ou gris, culottés de peau, chaussés de hautes bottes jaunes et coiffés du vaste feutre gris orné de la plume d'autruche nationale; de belles et fortes jeunes filles, blondes comme leurs frères, fraîches comme des pommne d'api, qui s'esquivaient après une révérence timide. Puis les hommes s'attablaient devant un verre de grog au Boër Brandy, pendant que l'un des fils allait chercher les voisins pour me faire honneur.

Ceux-ci arrivaient bientôt, tous semblables, aux différences d'âge près. Même barbes blondes ou blanches, mêmes yeux bleus, mêmes fronts énergiques, mêmes statures colossales, mêmes membres athlétiques, et aussi même mutisme taciturne. Ils soulevaient en entrant le bord de leurs feutres, expectoraient péniblement leur : « Morroâ! », échangeaient avec le *Bas* une longue poignée de main silencieuse et se mettaient à confectionner leur grog. Tous entendaient et parlaient l'anglais fort couramment; mais ils ne s'y résolvaient qu'en présence de mon ignorance du *Taal* et, constatation faite de ma nationalité de Français. Puis on se levait pour trinquer, et ces descendants des vieux calvinistes rochelais ou montalbanais me faisaient l'honneur, en choquant leurs verres, du dernier mot de la langue maternelle demeuré dans leurs mémoires : « Santé! »



Punch (Londres). — Le marchand de ciel Chamberlain à Krüger : « Un coup d'œil à Mars, monsieur? Dans mon télescope, il vous paraîtra tout près. »

La conversation ne s'animait guère. Les paroles tombaient lentement, une à une, dans le silence. Mais on sentait qu'un sentiment puissant dominait ces âmes : la peur de se voir dépossédés une fois de plus de leur pays; non pas, comme jadis, par la force brutale des envahisseurs, mais par la marée montante des hommes sans foi ni loi, attirés par les mines d'or. Et ils énuméraient leurs griefs : l'ouverture des maisons de débauche, la violation des lois et règlements concernant la vente des spiritueux, l'achat illicite de l'or extrait, et le vol, le brigandage introduits comme pratiques courantes par ces aventuriers de tous pays.

— Les Uitlanders, me disait un jour Jacob Cazalis, un descendant d'une vieille famille huguenote de Montpellier, chez qui j'étais descendu, les Uitlanders réclament la naturalisation et font semblant de s'étonner que nous ne leur accordions pas avec reconnaissance le moyen de nous dicter des lois. Imaginez-vous ce que ferait l'Angleterre si elle se voyait envahie par une multitude d'Allemands, qui exigeraient d'être gouvernés par des lois allemandes, qui refuseraient de laisser leurs enfants apprendre l'anglais et de payer la moindre part d'impôt, en menaçant d'en appeler à l'Empereur d'Allemagne, si on ne leur donnait pas satisfaction? Pourrait-elle ad-

mettre une intervention de cette nature sans abdiquer non seulement son honneur, mais jusqu'à son existence même? C'est cependant ce qu'elle nous demande de subir, sans vouloir faire la part de l'impossibilité matérielle. Car, si les Uitlanders demandent, ils ne veulent rien accorder en échange. En 1894, la République fut menacée par les incursions des nègres de Malaboch. Aucun d'entre eux ne consentit à prendre les armes pour la défense de ce pays pour lequel ils prétendent brûler d'une passion si désintéressée. Le Volksraad a récemment voté une loi qui oblige tous les habitants à défendre le territoire attaqué en cas de guerre. Cette loi n'est que la reproduction d'une loi votée depuis longtemps par le Parlement du Cap; et pourtant les Uitlanders se sont révoltés contre elle!



Asino (Rome). — Albion : « J'espérais pourtant bien m'asseoir confortablement là-dessus! »

Autour de nous, les fils de mon hôte, debout, approuvaient, de silencieux hochements de tête. Ils étaient neuf, de dix-sept à trente ans, plus cinq filles dont quatre mariées et la dernière fiancée depuis six mois. Tous les voisins avaient une semblable descendance, qui est la règle, au Transvaal. Et je songeais à part moi quelle force énorme ne tarderait pas à posséder un pays où les familles sont si nombreuses et si puissantes.

Le soir venu, les voisins se retiraient et le père de famille, prenant la Bible, lisait et commentait, comme aux jours des persécutions, quelques versets des Juges ou du Lévitique. Et c'était là un spectacle d'une singulière grandeur que ces jeunes gens, ces jeunes filles, ces domestiques groupés autour de l'ancêtre et écoutant, recueillis et graves, ce commentaire si simple et si inspiré à la fois.

Les défiances étaient déjà singulièrement excitées quand, en 1895, une nouvelle, tenue d'abord pour invraisemblable, mais bientôt confirmée, courut dans la République. Un fonctionnaire anglais, administrateur de Matabeleland, le Dr Jameson, avait envahi le Transvaal à la tête d'une troupe de bandits, dans le but de donner la main aux

Uitlanders de Johannesburg et de s'emparer du gouvernement. Les faits sont récents et trop présents encore à la mémoire de tous pour qu'il soit utile de les rappeler. Quelques Boërs, prévenus à la hâte, à peine armés, suffirent cependant à arrêter les conspirateurs, qui furent enfermés à la prison de Prétoria. Les lois de la République étaient formelles : les principaux coupables devaient subir la peine capitale. Mais le président Krüger estima que la clémence est encore la meilleure des politiques. Il grâcia les condamnés et les fit remettre en liberté.

Du reste, personne, au Transvaal, ne doutait que Jameson et ses complices n'eussent agi de leur propre initiative. Il y avait bien parmi eux des officiers de l'armée anglaise, mais ces officiers étaient, en somme, au service de la Chartered. Rien n'autorisait à penser qu'il ne seraient pas hautement désavoués par le gouvernement britannique. Il n'en fut rien. Reçus par les acclamations enthousiastes des Jingoïstes anglais, Jameson et ses compagnons furent soumis à une parodie de justice qui se termina en apothéose. Alors, les Afrikanders, du Transvaal au Cap de Bonne Espérance, ouvrirent enfin les yeux. Les véritables sentiments de l'Angleterre leur apparurent en pleine lumière et ce fut, du Limpopo au cap des Aiguilles, un cri unanime de réprobation contre la déloyauté britannique. Un parti « progressiste » déjà puissant, qui s'était formé dans la République contre l'attachement tenace du président Krüger et de ses amis aux errements anciens, ne se releva pas du coup terrible que lui porta l'équipée de Doornkop. Paul Krüger devint le héros national, non seulement du Transvaal, mais du parti afrikander dans son ensemble. La République d'Orange, menacée dans son indépendance, les Boërs du Cap, cédant à leurs sentiments de parenté, firent chorus. La haine de l'Angleterre se ranima plus vivace et plus indomptable que par le passé.



Fun (Londres). — La ménagère Krüger va-t-elle tuer la poule aux œufs d'or ?

C'est ce moment précis que choisirent les Uitlanders de Johannesburg pour adresser leur pétition à la reine. Ils réclamaient la naturalisation avec droit de vote au bout de cinq ans. Le président Krüger offrait sept ans. Dans une conférence tenue au mois de mai dernier, à Bloemfontein, ces points furent discutés par le président Krüger et sir Alfred Milner, haut commissaire anglais dans l'Afrique du Sud et

gouverneur, pour la reine, du Cap de Bonne-Espérance. Personne ne se montrait inquiet des problèmes qu'on étudiait à Bloemfontein. Les plus pessimistes n'auraient pu rêver que la différence de deux années dans le délai à fixer réussît à amener des conséquences graves. Et, de fait, les choses se seraient probablement réglées à l'amiable, sans un coup de théâtre inattendu. A l'instigation de M. Cecil Rhodes, M. Chamberlain invita formellement sir Alfred Milner à exiger du Transvaal la reconnaissance formelle de la suzeraineté de l'Angleterre. C'était déchirer la convention de 1884, renier la parole donnée et acculer à la résistance armée la jeune République Sud-Africaine. Le président Krüger refusa de laisser mettre en discussion un pareil point. La conférence prit fin là-dessus, et, pour avoir osé émettre un avis défavorable à cette prétention insoutenable, sir Alfred Milner faillit être révoqué de ses hautes fonctions de gouverneur du Cap.

Outre l'indignation qu'elles causèrent, ces exigences soulevèrent le plus grand étonnement. Une guerre avec la République Sud-Africaine, tout en devant, selon les vraisemblances, se terminer en faveur de l'Angleterre, n'irait pas sans d'énormes sacrifices d'hommes et d'argent. La République Sud-Africaine n'est plus le petit peuple isolé qui pourtant repoussa, d'un si bel élan d'enthousiasme, les envahisseurs de 1880. La merveilleuse fécondité de cette race, prolifique parce qu'elle est chaste, a accru dans des proportions considérables le nombre des ennemis que l'Angleterre va voir se dresser devant elle. La population du Transvaal, qui ne dépassait guère 40.000 âmes en 1880 et que le recensement de 1891 portait déjà à 90.000, est aujourd'hui, d'après les estimations de M. J. W. Jagger, président des Chambres de commerce, supérieure à 210.000 âmes, dont 150.000 au moins sont Boërs.



South-African Review (Cape-Town).— Il faut de l'argent au Président Krüger, cet argent dût-il venir du Diable en personne !

Cette fois, en outre, le Transvaal n'est plus seul. Les Boërs du Cap, d'après la même autorité, peuvent être évalués à 265.200 âmes, et ceux de la République d'Orange à 98.100 âmes. Natal, la Rhodésia, le Zoulouland et le Basoutoland en comptent une quinzaine de mille. Les Boërs, qui avaient réussi en 1880 à mettre en ligne 6.000 hommes,

pourront en mettre aujourd'hui plus de 60.000, et quels hommes! Il y avait là de quoi donner singulièrement à réfléchir à ceux qui, dans l'affolement général, ont conservé leur bon sens.

Aussi le peuple anglais, en dehors de la plèbe nationaliste, était-il profondément divisé, non seulement sur l'équité, mais aussi sur l'opportunité d'un pareil conflit. Les villes industrielles protestaient. L'Irlande s'agitait au point que des meetings, à Dublin et à Cork, acclamaient le président Krüger et que les dames irlandaises envoyaient au général Joubert, commandant en chef des troupes transvaaliennes, un drapeau brodé de leurs mains. Tout concourait donc à détourner M. Chamberlain d'assumer d'aussi graves responsabilités. Et cependant le ministre anglais passa outre, malgré les représentations qui lui furent faites, malgré l'avis de ses amis, malgré l'opposition à peine dissimulée de lord Salisbury. Pourquoi?



Rire (dessin de Tiret-Boguet — Paris). — Britannia :
Le Seigneur soit loué!... Je puis prendre encore un bain de sang chrétien avant de m'éteindre! »

Ah! C'est là qu'apparaît le caractère vraiment odieux et répugnant de cette guerre! Qu'on ne nous parle plus de pétition des Uitlanders, de suzeraineté contestée, d'amour-propre national engagé. Il n'y a rien de tout cela dans l'ultimatum britannique. C'est une question d'argent qui est en jeu et rien qu'une question d'argent. La Chartered, de M. Cécil Rhodes, n'était pas commercialement plus heureuse que l'ancienne British South Africa Company, à laquelle elle avait succédé.

Les actions dégringolaient éperdûment l'échelle des cours. Il fallait les relever à tout prix, et M. Cécil Rhodes n'avait pas d'autre objectif. Or, M. Chamberlain comptait — et compte encore, malgré certains démentis, — parmi les plus forts actionnaires de la Chartered. En rendant la guerre indispensable, il compromettait les finances de l'Angleterre, mais il améliorait les siennes. Puis, à côté de M. Chamberlain, il y avait le duc de Fife, mari d'une princesse de la famille royale et, à côté du duc de Fife, toute la noblesse besoigneuse des Trois Royaumes. M. Chamberlain nous paraît jouer exactement le rôle du bandit de grand chemin, demandant sur les routes la bourse ou la vie. Et encore ce bandit risque-t-il quelque chose, sa vie, par exemple, car le voyageur peut être armé et résolu; tandis que le ministre anglais opère en toute sécurité dans son cabinet de Downing Street. Notre comparaison, toute réflexion faite, était donc injurieuse pour le bandit de grand chemin.

Oom Paul.

Opposée à ces silhouettes d'aigrefins, la physionomie du président Krüger paraît empreinte d'une véritable grandeur.

Celui que ses compatriotes ont amicalement — et respectueusement, pourtant — baptisé : Oom Paul (l'Oncle Paul), s'appelle en réalité Stéphanus-Johannes-Paul Krüger. Il est né à Rastenburg, dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance, le 10 octobre 1825, ce qui lui lui donne aujourd'hui soixante-quatorze ans révolus. C'est le Président de République dont les fonctions se sont continuées le plus longtemps sans interruption, car il n'a jamais cessé d'occuper ce poste depuis 1884.

Paul Krüger, malgré son âge, est encore ferme et droit comme un chêne. Les années se sont accumulées sur sa tête sans qu'il parût en sentir le poids; mais il faut avouer qu'il jouissait d'une constitution exceptionnelle, servie en outre par une vie active au grand air qu'il n'a jamais cessé de mener jusqu'à présent.

A l'âge de vingt ans, il disputait le prix de la course à trois coureurs cafres et les battait de dix milles, ayant couvert en vingt-quatre heures consécutives quatre-vingts milles (106 kilomètres) d'un terrain horriblement accidenté. Un autre jour, comme il chassait le buffle, l'animal qu'il avait blessé revint sur lui et le chargea avec fureur. Paul Krüger fit volte-face; mais, sans ralentir sa course, il se retourna sur sa selle et tua net le buffle d'une balle à l'épaule.

Pendant bien des années, les Boërs furent en guerres continuelles avec les tribus cafres qui leur disputaient leur territoire. Paul Krüger, dans ces rencontres, exposait sa vie avec un tel courage et une si froide indifférence, que les Cafres en conclurent qu'il possédait quelque charme magique pour demeurer invulnérable. Dès qu'il connut ce détail, il ne porta plus d'autre arme qu'un fouet à manche

court et à lanière de peau de bœuf, devant lequel les guerriers noirs se sauvaient à première vue.

La vie de ce président unique est un modèle de simplicité. Debout tous les jours à cinq heures du matin, il commence tout aussitôt à travailler aux affaires publiques dans son cabinet, situé au rez-de-chaussée de la maison à deux étages, fort simple, qu'il habite dans la Grande Rue à Prétoria. Jamais il ne boit de vin ni d'alcool, différant en cela du plus grand nombre de ses administrés, qui ont pour le grog une affection sérieuse. Sa seule boisson est le café, qu'il consomme en grande quantité et dont il offre une tasse à tous ceux qui lui rendent visite.



Oom Paul, le Président Krüger, et son entourage.

Un de mes amis eut un jour l'honneur — honneur dont il n'est du reste pas chiche — d'être reçu par lui. Il le trouva tout souffrant d'un horrible mal de dents et fort en colère contre un dentiste ou prétendu tel qui lui demandait une guinée pour extirper la molaire malade. C'était longtemps avant sa présidence. Tout à coup, ouvrant son large couteau, Paul Krüger se l'introduisit dans la bouche et fit sauter sa dent d'un coup sec. Après quoi, il sortit un instant et revint boire une tasse de café comme s'il ne s'était rien passé. Mon ami n'en pouvait pas croire ses yeux.

La photographie a vulgarisé les traits caractéristiques du président Krüger. Tout le monde connaît sa large figure hollandaise, encadrée d'un épais collier de barbe grise et ses petits yeux vifs, pétillants de malice et d'intelligence. Peu d'hommes ont autant d'esprit que ce paysan sud-africain, et il en a donné maintes preuves. Quelqu'un lui demandait un jour s'il comprenait l'anglais?

— Je ne le comprends, répondit-il, que quand on dit du mal de moi!

Quand les Hollandais de Johannesburg commencèrent à donner des inquiétudes, le Volksraad ne savait comment enrayer les empiétements de la Chambre de Commerce de cette ville, composée exclusivement d'Anglais. Le président Krüger écouta les doléances et dit simplement: « Ne vous tourmentez pas, j'en fais mon affaire! » Et, le lendemain, il rendait un décret aux termes duquel toutes les discussions,

décisions et arrêtés de ce Conseil devraient à l'avenir être rendus en hollandais ou plutôt en patois *taal*. La Chambre de Commerce se le tint pour dit et on n'entendit plus parler d'elle.

La femme du président, *Vrouw* Krüger, comme on l'appelle là-bas, est la digne compagne d'un tel homme. C'est la ménagère boër par excellence, s'occupant personnellement de son ménage et n'hésitant pas à mettre elle-même la main à la cuisine ou à la lessive. Les jours de dîners officiels, elle se tient debout dans la salle à manger et dirige le service. Elle est universellement aimée et respectée, et d'un patriotisme ardent, plus intraitable encore, si possible, que celui de son mari.

***

Tel est le théâtre, tels sont les acteurs du grand drame dont se déroulent en ce moment les premières péripéties. S'il existait encore en Europe une conscience des souverains et des peuples, l'Angleterre aurait déjà été sommée de s'arrêter dans l'œuvre d'iniquité qu'elle a entreprise. Rien de pareil, hélas ! ne se produit. La dépêche de l'empereur allemand au président Krüger, lors de la tentative criminelle de Jameson, avait sans doute épuisé l'énergie de ce souverain. Aujourd'hui, tout le monde s'incline devant l'abominable axiome de Bismarck : « La Force prime le Droit ! »

Cet axiome va-t-il être une fois de plus triomphant ? La chose est possible. Mais, si la petite et vaillante République Sud-Africaine doit succomber dans cette lutte inégale, ce ne sera pas sans avoir fait payer à sa formidable ennemie « un prix qui étonnera le monde ». Telles sont les propres paroles du président Krüger, prenant à témoin l'humanité. L'humanité ne s'en est pas émue, et ce sera son éternel opprobre à travers les siècles !

GEORGES LEFÈVRE.



SCIENCE ET PSYCHOLOGIE

POUR LES AMOUREUX DE LA VIE (1)

(Religion de la Mort)

Notre vie n'est qu'une longue et implacable bataille avec la mort. La pensée de la fin inévitable remplit le fond mystérieux de notre être. On a beau la railler ou la craindre, on ne peut se délivrer de sa domination. La conscience humaine en est imprégnée — dès son réveil — jusqu'à son dernier acte. Nous pouvons faire taire ses préoccupations, comme un ivrogne qui noie dans le vin ses tristesses. N'importe! Notre esprit, délivré du tourbillon passager de la vie, nous ramènera infailliblement devant le spectacle de la mort. La philosophie de la Fin reste et restera la philosophie suprême des peuples, des religions, des civilisations. Aujourd'hui, comme il y a des milliers d'années, on pourrait définir la mentalité et la moralité des hommes, d'après leurs rapports à la Mort.

Mais qu'est-ce que la Mort? On souffre généralement trop de son approche, on pense trop peu à sa véritable signification. Tout ce qu'elle a d'incompréhensible nous fascine et nous remplit de douleur, tandis que nous nous détournons de ses côtés rassurants et accessibles à la conscience. La mort devrait, en un mot, être envisagée et pensée autrement.

I

On mène le monde non seulement avec des idées, mais surtout avec des mots. Il suffit quelquefois de donner à la chose un nom doux ou repoussant, et il s'infiltrera dans notre conscience en même temps que la signification qu'on lui prête. Le mot devient idée, pensée, conviction; la gaine s'identifie ainsi à l'objet lui-même. Si l'évanouissement de notre corps, au lieu d'être appelé mort, disparition, avait été conçu comme une résurrection, une sorte de retour à l'immortalité de la nature, il évoquerait plus facilement un frisson délicieux du mystère de la survie au lieu des horreurs du néant.

(1) *Pages détachées d'un volume en préparation* : La Philosophie de la Longévité.

Fidèles à notre vieille habitude de publier un article de circonstance, en l'honneur de la Mort, *pour sa touchante fête annuelle* (*la Toussaint*), *nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, après les études sur les* Masques inoubliables, *la* Vie dans les tombeaux, *les* Mystères de la Longévité, *etc.*, *quelques sujets de* méditations pour les amoureux de la vie. (Note de la Rédaction.)

L'auto-suggestion des mots n'a pas seulement une répercussion intense sur l'évolution de nos pensées et sensations; elle rejaillit aussi sur notre vie physiologique. Nous avons démontré ailleurs comment la fausse définition de la vieillesse arrive à raccourcir la vie. Les hommes, parvenus à un certain âge, se meurent intoxiqués par l'idée de l'approche inévitable de la mort.

Un aliéniste distingué de New-York, le Dr E. C. Spitzka, a fait une observation curieuse. Beaucoup de gens meurent de faim au bout de deux à trois jours de privation. Or, l'examen des jeûneurs comme Succi, le Dr Tanner et tant d'autres aurait démontré que l'homme peut vivre de dix à douze jours privé de nourriture. Pourquoi donc la mort si précipitée chez les premiers? Leur conscience, imbue de la nécessité de mourir de faim au bout de quelques jours, augmente leurs souffrances, diminue leur force de résistance et précipite le dénouement final.

Pour des blessures identiques, l'armée vaincue donne toujours plus de morts que celle des vainqueurs. Certaines personnes, en vertu du même principe, expirent au moment précis qu'on leur avait prédit.

Pascal a entrevu la force maîtresse de l'habitude, qui n'est que la suggestion à dose échelonnée. Il y a des choses, nous dit-il, que nous avons grand intérêt à croire et qui nous semblent inadmissibles. Or, comment s'y prendre pour faire adopter par la raison des choses irraisonnables? Il faut y préparer et incliner notre machine. On a recours aux procédés mécaniques. On se sert de la volonté pour former l'habitude, et celle-ci forme à son tour notre foi. A force de répéter que Dieu est dans les *cieux*, on croira que le séjour de Dieu se trouve au-dessus de nos têtes. C'est par la volonté que nous répéterons certaines paroles et ce sont ces paroles qui deviennent avec le temps notre foi; c'est cette foi à son tour qui impressionne notre conscience et rendra ses conceptions héréditaires et innées.

Des paroles naissent la foi, de la foi naissent les actes. Notre moraliste a ainsi entrevu cette foi psycho-physiologique qui sera formulée plus tard avec précision par A. Fouillée. Non seulement les idées se changent en forces et en actes, mais les actes, par leur répétition, se transforment à leur tour en forces, en idées.

La fausse direction donnée à nos pensées sur la mort a faussé sa signification et son but.

II

Peut-on avant tout admettre que la mort soit une chose aussi terrible qu'on le pense généralement? Peut-on admettre que la Nature nous ait inspiré l'amour excessif de la vie, tout en nous montrant la dure nécessité de sa fin? Ne sommes-nous pas victimes d'une mauvaise interprétation du sens de la mort? Quoi? Provoquer en nous un appétit violent de la vie, l'exaspérer par tous les moyens, tout en

nous interdisant de le satisfaire! La force consciente qui doit présider à nos destinées se montrerait alors plus diabolique dans sa cruauté que les cannibales les plus sauvages. Une force inconsciente ou aveugle n'aurait à son tour pu concevoir des idées de torture aussi raffinées. Et, plus on y réfléchit, plus une conclusion semble s'imposer : la mort n'est peut-être pas une solution aussi désespérante que nous le pensons.

La mort n'est pas un mal, enseigne Epictète, car si elle en était un, elle aurait paru telle à Socrate. Mais l'opinion qu'on a de la mort qu'elle est un mal, voilà le mal.

Nous avons dénaturé son sens et elle échappe ainsi à notre compréhension. La crainte qu'elle nous inspire peut être comparée à celle de la pauvreté. Ceux qui saisissent ses bons côtés s'en accommodent facilement. D'autres, et ceux-ci bien plus nombreux, la redoutent comme la mort même. Tout dépend de l'angle où nous nous plaçons pour l'observer. Ici comme partout, c'est de la *compréhension* de la chose que dépend notre bonheur ou notre malheur. C'est elle qui nous a rendus, à tour de rôle, heureux ou infortunés, nous a plongés dans la joie ou dans la souffrance. La chose en elle-même reste invariable.

Si les faits ne valent ordinairement que par leur rareté, la *vie* comme objet suprême de nos efforts, de nos enthousiasmes et de nos désirs, étant plus fréquente, plus durable et surtout *inséparable* de l'être organisé, perd par cela même beaucoup du *prix d'affection* que nous y attachons. Répandue avec une prodigalité sans pareille, elle est universelle. Si, d'un côté, l'homme peut atteindre le double de la limite terrestre que lui assigne notre crainte de la mort (d'après Haller et autres, l'homme peut vivre jusqu'à 200 ans), d'autre part, la mort elle-même n'est que la *continuation* et le *renouvellement* essentiel de la vie.

Considéré avec sérénité à la lumière de la science moderne, le phénomène de la mort nous offre des trésors d'apaisement imprévus. *Elle transforme, mais ne détruit point.* Or, tandis que le principe de transformation nous attire par sa nouveauté et les charmes de l'inconnu, celui de destruction nous effraye par la vision du néant, terreur permanente de la conscience humaine. D'autre part, la mort que nous craignons comme l'épouvantement inconnu, avec ses apparitions brusques et imprévues, est en nous, autour de nous. La mort est notre meilleur compagnon de tous les jours, de toutes les minutes, et ses manifestations sont permanentes comme celles de la vie.

Lorsqu'on pense que *nous mourons en détail à tous les instants*, on ne comprend pas l'effroi que nous cause la délivrance dite finale.

On sait que notre corps est composé d'une quantité innombrable de cellules qui vivent chacune de leur propre vie et gardent leur individualité. Guidée par le principe de la division du travail, chaque cellule remplit ses fonctions et contribue à la prospérité du

total. Les cellules sont les facteurs des propriétés héréditaires, la source où naissent les germes des tissus nouveaux, enfin le moteur de l'activité vitale de notre organisme.

Or ces cellules, l'infinité des petits êtres dont se compose notre *moi* physiologique, naissent, évoluent et meurent. La mort continue, permanente et inextricable de ces cellules, forme ainsi la condition de notre vie. Sans la mort des cellules des glandes salivaires, il n'y aurait pas de salive, condition inévitable de la digestion, par conséquent de la vie elle-même. Avec la mort d'une cellule meurt cependant une partie de nous-mêmes. Envisagé à ce point de vue, notre organisme n'est qu'un vaste cimetière et nos processus vitaux une série d'enterrements successifs.

Les cellules ne sont pas de petits êtres automatiques, fonctionnant indépendamment les uns des autres. Comme dans un Etat bien organisé, où chaque citoyen a ses droits ou ses devoirs, chaque cellule a ses fonctions à remplir tout en étant liée à l'ensemble de notre système nerveux. L'excitation d'une cellule provoque non seulement sa réaction propre, mais en même temps se manifeste l'excitation de l'organisme tout entier.

La division du travail des cellules n'empêche point ni leur solidarité ni leur unité. « Une cellule retentit sur toutes les autres et toutes les autres retentissent sur elle » (Ch. Richet). Certaines cellules ont beau se borner au rôle de conductrices de l'excitation. Telles autres, centrales, ne font que ramasser et transformer l'excitation transmise par les premières. Toutes, vivant de leur vie individuelle, forment quand même des parties intrinsèques de notre moi corporel, et quand certaines d'entre elles s'en vont, ce sont des parties infinitésimales de notre moi qui meurent.

Les cellules de l'organisme vivent ensemble et meurent *séparément* (Engelman).

Ces morts partielles de notre moi se réalisent cependant sans provoquer en nous aucun trouble. Est-ce parce que nous n'y pensons point?

Les raisons de cette indifférence sont en même temps instructives et consolantes.

Elles nous montrent que la nécessité, la fréquence et la permanence d'un phénomène lui ôtent tout cachet de terreur et le rendent banal pour la conscience. Nous ne pensons pas à cette série des morts de notre moi physiologique, de même que nous ne songeons point à la série des morts dont notre âme est constamment le théâtre. Car notre *moi* moral et intellectuel n'est aussi qu'un vaste cimetière où gisent nos consciences consécutives! Chez un être pensant, le lendemain ne le trouve jamais identique à son état de la veille. Des sensations, des pensées, des plaisirs, les joies ou les déboires de la vie et, à leur défaut, le fait constant et brutal des variations de l'âge et de la santé du corps ne font que modifier d'une façon ininterrom-

pue l'état ou plutôt les états de notre âme. Elle se meurt en nous dès notre enfance. Elle s'en va en morceaux, en bribes imperceptibles. L'âme d'un vieillard n'est point l'âme de l'aube de sa vie. Entre l'âme qu'une femme avait à cinq ans et celle qu'elle aura à cinquante, le gouffre sera sans doute plus profond qu'entre l'âme d'un Renan et celle d'un Polynésien.

Ces phases de *rénovation* incessante donnent également à la conscience humaine l'aspect d'un cimetière des âmes mortes, de même que notre vie physiologique n'est qu'un convoi interminable de cellules mortes.

III

Une conséquence impérieuse de la vie est de ne pouvoir naître que de la mort. « La Vie — c'est la Mort » (Claude Bernard). L'individu ne vit que parce qu'il se meurt. Dans l'œuf, les muscles, les os, les nerfs, les organes apparaissent et prennent leur forme, et tout en se développant, les mêmes organes se désorganisent et se détruisent. L'évolution de l'être n'est que le théâtre invisible de la mort. Les faits de la vie les plus saillants, les plus imposants, ceux-là en somme qui nous permettent de distinguer un organisme vivant d'un corps brut, se rattachent intimement à la mort. La colère qui nous fait contracter un muscle; le rire qui fait rayonner notre visage; la pensée qui ride notre front; la jouissance esthétique qui augmente notre pulsation, sont toujours accompagnés d'une destruction organique, d'une mort des cellules.

On n'a jamais pu retrouver la vie sans la coexistence de ces deux principes : la création et la destruction organique équivalente. Nous n'arrivons à les séparer que dans notre esprit. En réalité, on les retrouve inséparables chez tous les êtres, si simples ou si complexes qu'ils soient. Ainsi la dessiccation des êtres (la disparition de l'humidité nécessaire à l'organisme) arrête la vie, suspend avant tout la destruction organique. Dès le moment où finit la destruction, la création vitale cesse également et l'organisme retombe dans un état inerte (vie latente). Mais aussitôt l'humidité restituée, l'organisme recommence le processus de destruction avant même de passer à la création vitale (expérience de Chevreul). Les marmottes réveillées après leur hibernation détruisent aussitôt leurs provisions emmagasinées. Sans la destruction, pas de création vitale. Sans la mort, pas de vie. La création organique, la Vie, est inimaginable en dehors des phénomènes physico-chimiques de la destruction.

Toujours et partout, la Mort et la Vie se succèdent et s'entrelacent dans une étreinte mystérieuse. Elles forment une unité où les différences partielles dissolues font triompher l'identité de leurs bases communes. Il entre autant de principes de *Vie* dans la *Mort* que de

principes de *Mort* dans la *Vie*. On pourrait exprimer leur troublante intimité par une formule ayant la précision d'une combinaison chimique : *Vie-Mort* s'appliquant à la Vie et *Mort-Vie*, résumant l'essence de la Mort.

Le principe de la vie semble tellement enraciné dans les corps organisés qu'elle finit par triompher, malgré tous les obstacles qui surgissent sur son chemin.

Le tombeau du mort n'est en réalité que le carrefour d'une vie nouvelle, vie des plus intenses. Pères de quelques êtres sur terre, nous y devenons la source de vie de myriades d'êtres. (Voir notre *Vie dans le cercueil* — *Revue des Revues*, 1er nov. 1896.) La mort de l'individu n'est en somme que la fin d'une certaine forme de fédération des molécules. Mais, au moment même où leur désagrégation atteint dans les tombeaux son sommet, lorsque l'oxygène qui animait jadis toute la machine vivante sur terre, brise avec acharnement ses morceaux et dissémine ses parties infinitésimales, notre corps transformé recommence une vie nouvelle.

Même l'incinération des cadavres ne peut tuer les germes de la vie. Elle éclate alors sous la forme moins saisissable des gaz et des cendres, qui rentrent dans le domaine du règne minéral, réservoir immense de la vie de tout l'Univers.

« Il n'y a point de mort pour la nature, sa jeunesse est éternelle, comme son activité et sa fécondité ; la mort est une idée relative aux êtres périssables, à ces formes fugitives sur lesquelles luit successivement le rayon de la vie, et ce sont ces transformations ininterrompues qui constituent l'ordre et la matière de l'Univers » (Cabanis).

IV

La vie réside ainsi dans chaque cellule. Elle n'est centralisée nulle part dans aucun organe, dans aucun appareil du corps. Tous les phénomènes physiologiques, pathologiques ou toxiques ne sont au fond que des actions cellulaires, générales et spéciales, comme nous l'enseigne la physiologie moderne. On n'a aucun droit de prétendre que la mort, rompant la constitution cellulaire, fait en même temps toutes les cellules mortes. On connait les curieuses expériences sur la vitalité des différents organes de l'individu dit mort. Rappelons celles de Paul Bert sur la greffe animale. L'éminent physiologiste s'était posé la question que voici : Lorsqu'un rat, par exemple, sur la tête duquel a été greffée la queue d'un autre rat, sera parvenu au terme de sa veillesse, ne serait-il pas possible, en transplantant sur un jeune animal l'appendice étranger, d'assurer à ce dernier une seconde période d'existence par cette attribution d'un sang pourvu d'une vitalité nouvelle? En reproduisant ensuite cette transmission sur les générations successives, ne réussirait-on pas à

rajeunir indéfiniment l'organe primitif, sans qu'il cessât de rester lui-même et ne parviendrait-on pas de cette façon à le soustraire à la loi de la mort? L'expérience, exécutée en partie, a réussi, et la réussite a de quoi troubler les conceptions vulgaires de la mort. Non, la vie ne finit point avec la circulation du sang ou le battement du cœur. Comme l'a démontré Spallanzani, les muscles séparés du corps continuent à produire de l'acide carbonique.

Chez certains insectes (J. Carrière), ce n'est pas seulement les yeux, c'est toute une partie de la tête qui, après avoir été coupée, continue à croître et reprend sa forme première. Dans l'expérience du foie lavé, on arrache le foie à un animal et on le soumet à un lavage complet. Tout le sucre qu'élabore le foie se trouve ainsi enlevé. Au bout d'un certain temps, le foie ainsi purifié se remet à produire du sucre. Il s'agit là d'un organe complètement mort, travaillant en dehors du corps en vertu des cellules qui ont conservé leur vitalité. Car on a beau dire, la mort ne signifie point scientifiquement l'arrêt de la vie. Les mouvements vibratiles des cils épithéliaux dans les voies aériennes se prolongent même quinze heures après la mort. Les matériaux de la digestion continuent quelquefois à se déplacer dans le tube digestif; les capillaires se contractent de façon à chasser dans les veines tout le sang qu'ils renferment. La pupille présente chez les cadavres des resserrements et des dilatations qui viennent souvent changer l'expression de leur physionomie (C. Bertin). Il n'y a pas jusqu'aux organes de la sécrétion qui ne continuent après la mort d'élaborer leurs produits (expériences sur les chiens décapités de Ludwig, Rahn et Bécher). Même après avoir enlevé les viscères environnants du cœur, on a constaté le battement de cet organe (40 à 50 fois par minute), chez un condamné décapité, plus d'une heure après son exécution.

Brown-Sequard, ayant un jour coupé la tête à un chien élevé dans son laboratoire, l'appela par son nom. Les yeux de la tête ensanglantée, ne faisant plus partie du corps, se tournèrent alors vers le célèbre physiologiste, comme si sa voix avait été reconnue par le chien fidèle. En injectant du sang frais dans une tête de supplicié récemment tranchée, nous enseigne Charles Robin, on peut provoquer une résurrection momentanée de l'harmonie vitale. Brown-Sequard croyait cette opération faisable, mais il a eu raison de reculer devant les tortures que devait causer à ce tronçon de corps la conscience horrible de sa situation. Théoriquement réalisable, cette expérience ne dépendait en somme que de la précision opératoire...

La mort ne détruit donc pas la vie. Elle ne fait que rendre la liberté aux cellules, énergies partielles qui composent l'organisme. Philosophiquement parlant, la vie persiste malgré la rupture du pacte d'ensemble.

La greffe et le bouturage chez les plantes ne se font qu'en vertu du même principe de l'autonomie des cellules. Notre corps vivant n'est peut-être, en somme, comme l'avait défini John Herschell,

qu'une combinaison de millions, de milliards de petits êtres ou individus vivants. La vie humaine ne serait ainsi que la résultante de ces milliards de vies, dont le sens suprême nous échappe.

La cellule (l'atome), affirme Lavoisier, malgré ses mouvements, ses migrations, ses changements apparents, reste indestructible. La Mort, telle que nous la redoutons, n'est qu'un vain mot. Au-dessus d'elle plane la loi de la conservation de la matière, loi immortelle, loi de la *Vie*. Son principe une fois descendu sur le monde avec la première cellule (protoplasme ou plastidule), a servi de point de départ à toute la variété d'êtres organiques qui peuplent la terre. Le germe premier devient ainsi éternel dans son essence, car c'est toujours la même vie qui continue. Si la mort devrait détruire la vie de la cellule, la vie aurait subi des interruptions et aurait dû disparaître logiquement avec l'évanouissement du premier plastidule.

La *continuité* de la vie, par suite l'immortalité des forces partielles qui résident en nous, c'est la loi élémentaire de l'évolution des êtres.

La conception de la mort, telle qu'elle se trouve enracinée dans notre conscience, nous la fait haïr et craindre. Pour le bonheur de l'humanité, qui tremble lâchement devant la mort, il faudrait démolir ces opinions erronées. Oui, la mort n'est que la mystérieuse continuation de la vie. Qu'importe qu'elle se manifeste autrement? Qu'importe qu'un être vivant ait des organes ou des appareils plus ou moins variés et complexes, des poumons, un cœur, un cerveau, des glandes?... Tout cela n'est pas nécessaire à la vie d'une manière absolue.

La mort, conçue comme le « néant répugnant », avait de quoi empoisonner notre vie; la mort, envisagée comme le changement de vie, nous empêchera de la craindre et nous la fera presque aimer...

JEAN FINOT.

ET LES AVEUGLES VERRONT...

Il devient chaque jour plus imprudent de parler d'impossibilités en ce qui concerne la science et ses découvertes. Nous avons déjà vu quantité de problèmes réputés insolubles surmontés victorieusement. Aussi, sans rien affirmer de précis en ce qui concerne la récente découverte du professeur Peter Stiens, je me vois bien obligé de reconnaître que son invention est tout à fait extraordinaire et que, jusqu'à présent, il m'est impossible de lui trouver d'autre explication que celle qu'il fournit lui-même. Or, le professeur Peter Stiens ne prétend à rien moins qu'à rendre la vue aux aveugles.

Il ne s'agit pas, je dois le faire remarquer dès à présent, de la guérison de ces maladies nerveuses qui ont souvent la cécité pour conséquence, et dans lesquelles l'appareil de vision demeure intact, tout en cessant de fonctionner. En pareil cas, la tâche à accomplir apparaîtrait relativement aisée, puisque seule la communication serait à rétablir entre l'œil et le cerveau. En d'autres termes, le problème se réduirait à faire parvenir jusqu'aux centres nerveux les images régulièrement formées sur la rétine. .

Les expériences du professeur Stiens embrassent des difficultés infiniment plus grandes, puisqu'il ne demande même pas à son sujet d'avoir conservé ses yeux. Ce qu'il prétend, c'est transmettre directement au cerveau une image quelconque formée, non pas par l'œil, mais par un appareil artificiel. L'œil étant complètement détruit, ou même, comme chez certains aveugles-nés, n'ayant jamais existé, le professeur Stiens affirme qu'il n'en fera pas moins parvenir l'image jusqu'au cerveau et qu'ainsi il donnera la vue, non seulement à ceux qui l'ont possédée et perdue, mais même à ceux qui ne l'ont jamais eue. On comprend donc ce qu'une pareille prétention a soulevé de curiosité dans le monde médical et scientifique de Londres, où le professeur Peter Stiens, qui est de naissance russe, s'est depuis longtemps fixé.

On ne savait, de son invention, rien de bien précis. Ses amis disaient seulement que l'appareil du professeur Stiens avait pour but de remplacer l'œil absent, en reproduisant l'image focale des objets. Cette image étant ainsi créée, un courant électrique la communiquait au cerveau, ce qui explique l'anomalie dont je parlais tout à l'heure, l'inutilité de l'œil chez le sujet. C'était là tout ce qu'on savait, le professeur Stiens ayant encore des perfectionnements à apporter à son invention et se refusant jusque-là à toute déclaration définitive.

Malgré cela, les premières révélations indiquaient une idée première si curieuse que je mis tout en œuvre pour pénétrer auprès du professeur Stiens, qui voulut bien me faire connaître l'état actuel de ses expériences, et je dois confesser dès à présent que j'en fus émer-

veillé. Mes lecteurs ne manqueront pas, j'en suis certain, de partager mon admiration.

Après m'avoir introduit dans une chambre noire de petite dimension, le professeur Stiens me banda étroitement les yeux. Réduit à la cécité la plus complète, je l'entendais aller et venir autour de moi, faisant craquer des allumettes, allumant une lampe, etc., mais je ne pouvais, malgré mes efforts, percevoir le moindre rayon lumineux. A ce moment, je sentis que le professeur Stiens m'appliquait son appareil autour des tempes et, instantanément, je perçus une lumière vague enveloppant les objets extérieurs dans mon voisinage immédiat. Enfin, je pus voir nettement une main devant mes yeux et compter les doigts qu'elle me présentait ouverts : il y en avait trois.

Peu à peu, la lumière se fit plus intense, je distinguai les divers meubles qui garnissaient la pièce. Il y avait deux tables et huit chaises, que je comptai aisément. J'avais, pendant ce temps, la notion que, si l'expérience continuait, je recouvrerais mon habituelle faculté de vision. Je ressentais également comme la sensation d'un très faible courant électrique le long de mes tempes, mais, brusquement, l'appareil fut enlevé, et je me retrouvai plongé dans les ténèbres les plus complètes. L'expérience était terminée.

Dois-je en conclure nécessairement que le professeur Stiens a dit vrai et que le moyen est trouvé de rendre la vue aux aveugles? A vrai dire, je l'ignore. Peut-être le professeur s'est-il livré sur moi à quelque tour de prestidigitation extrêmement habile et a-t-il produit empiriquement sur moi les sensations que j'ai cru éprouver. Il n'y aurait là, en somme, rien d'absolument impossible. Le bandeau qui couvrait mes yeux était peut-être disposé de façon à laisser pénétrer la lumière. Peut-être y a-t-il là-dedans quelque intervention des rayons X. Tout cela est, à la rigueur, admissible. Ce qui, en revanche, est certain, c'est que je n'ai pu découvrir par moi-même rien de pareil, malgré mon attention soutenue. Plusieurs de mes confrères, qui ont expérimenté, comme moi-même, l'appareil du professeur Stiens, se déclarent impuissants à en expliquer les résultats, à moins d'adopter les données de son inventeur.

Je dois, du reste, reconnaître que le professeur Stiens se refuse encore, au moins temporairement, à divulguer le secret de son extraordinaire découverte. Selon lui, elle n'est pas suffisamment au point et nécessite mille et un perfectionnements. Tout ce que j'ai pu obtenir de lui, c'est qu'il m'indiquât sur quels principes elle était basée. Je vais m'efforcer de résumer brièvement ses explications.

L'homme voit, non pas avec ses yeux, mais avec son cerveau. Les yeux ne lui servent qu'à recevoir les images, que le nerf optique se charge ensuite de transmettre au siège de la perception. Les aveugles se font, par le toucher, une idée fort exacte de la conformation extérieure des objets. Si l'homme avait été privé d'yeux, l'un quelconque de ses organes y aurait suppléé. Certains animaux inférieurs ne possèdent aucun appareil visuel. Chez eux, c'est l'ensemble du corps qui

perçoit la lumière. Si donc une image quelconque peut être transmise au cerveau sans le concours des yeux, l'aveugle en aura la perception tout aussi nette que le voyant. Telle est l'idée maîtresse de l'appareil du professeur Stiens. L'image est recueillie sur un écran, au lieu de l'être sur la rétine, puis portée au cerveau par l'intermédiaire d'un courant électrique. L'appareil a donc la même base scientifique que le téléphone, qui reçoit l'impression des vibrations de la voix humaine et les reproduit d'une manière artificielle.

Aussi, l'appareil nouveau ne se borne-t-il pas à donner la vue aux aveugles. Il se propose de porter une image à une distance, si considérable qu'elle soit, et à jouer, pour la transmission de la lumière, le rôle que le téléphone joue pour la transmission du son.

Par contre, le téléphone recevra, de l'appareil du professeur Stiens, une application nouvelle, car il fera entendre les sourds comme il fera voir les aveugles. Nos rêves nous donnent l'illusion d'images vues dans l'obscurité la plus complète, nos yeux étant même fermés, par surcroît. N'est-il pas permis d'en conclure que l'œil n'est pas absolument indispensable à la vision et que, là comme partout, l'agent véritable est le cerveau ?

On connaît la disposition et l'architecture de l'œil. Il se compose d'une partie extérieure transparente appelée la cornée. Sa partie colorée s'appelle l'iris, la tâche noire placée au milieu de sa surface est désignée sous le nom de pupille. C'est l'iris qui laisse passer la lumière à travers les lentilles de l'œil. La prunelle est remplie intérieurement d'une substance nommée humeur vitrée, qui sert à donner au globe de l'œil sa tension normale.

En arrière de l'œil se trouve ce que nous appelons la rétine. C'est elle qui reçoit toute image qui se présente devant lui. La rétine communique directement avec le nerf optique et l'on pense qu'elle est même formée par l'épanouissement de ce nerf. L'œil n'est donc autre chose qu'une véritable chambre noire, avec un trou pour placer la lentille et un écran pour recevoir l'image ainsi formée. Cet écran est la rétine elle-même. Enfin, les opérations de mise au point sont effectuées par l'agrandissement ou le rétrécissement instinctif de l'iris.

Si nous voulons maintenant nous convaincre du rôle prépondérant joué par le cerveau dans l'acte de vision, nous pouvons nous rappeler que notre œil, semblable en cela à toutes les chambres noires, ne nous apporte que des images inversées. C'est le cerveau qui vient, dans un mouvement tout à fait inconscient, remettre ces images dans leur position normale. Il en est de même pour la conception visuelle de la vitesse, où le cerveau agit bien plus que l'œil. Aussi peut-on conclure qu'il y a au moins exagération dans la part jusqu'à présent réclamée par l'œil dans l'opération de la vision. Sans le cerveau, rien ne peut se faire, et la preuve en est à la portée de tous. Dans les moments de profonde contention d'esprit, il nous arrive fort souvent de regarder fixement un objet placé devant nos yeux, sans pour cela l'apercevoir en aucune façon. Cependant, son image est certainement

réfléchie avec netteté sur notre rétine. Mais le cerveau, tout entier à d'autres devoirs, refusait de s'en occuper et l'image était par suite comme inexistante.

Les rayons lumineux épars, émanant de la surface de l'objet quelconque sur lequel l'œil est fixé, sont recueillis sur la cornée et réunis par leur passage à travers les lentilles du cristallin. Si la lumière est trop vive, le trou de l'iris se contracte pour laisser pénétrer le moins de lumière possible à l'intérieur de l'œil. Cette opération s'accomplit instantanément et inconsciemment. Le cerveau n'y a aucune part. Le nerf optique, qui communique à la rétine, porte alors l'impression de l'image au sommet de l'épine dorsale, là où se trouve la moelle allongée. Cet organe est un véritable poste téléphonique, toujours prêt à mettre le cerveau en communication avec toutes les parties de l'organisme. Aussitôt que l'image lui est parvenue, elle est transmise à la partie antérieure du crâne, là où sont placés les centres intellectuels, qui en tirent les conséquences convenables.

L'idée du professeur Stiens s'explique maintenant tout naturellement. L'aveugle, en somme, possède tous les organes nécessaires à la vision, sauf l'œil lui-même, le moins important et, en tout cas, le plus facile à suppléer de ces organes. Si l'appareil, aujourd'hui en voie de perfectionnement, réussit à transmettre au cerveau l'image recueillie par lui, les opérations subséquentes s'effectueront tout aussi bien.

Je ne puis donc que répéter ce que je disais au début. Le professeur Stiens use de son droit absolu en refusant de divulguer quant à présent le détail d'une invention qui lui paraît nécessiter encore de sérieuses modifications et d'importants perfectionnements. C'est nous condamner à une réserve des plus grandes touchant les véritables mérites de son appareil. Il serait aussi déraisonnable aujourd'hui de crier victoire que de se laisser aller à un scepticisme que rien ne motive. Dans son ensemble, le raisonnement du professeur Stiens n'a rien qui choque les connaissances que nous avons actuellement des phénomènes dont il s'occupe. La pratique sera-t-elle d'accord avec la théorie ? C'est ce qu'un avenir prochain nous apprendra. Mais, si l'événement devait lui donner raison, le professeur Stiens aurait le droit de s'inscrire au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité déshéritée.

Dr L. Caze.

POÉSIES

I. — MI-COTE

Heureux l'homme de bien qui passe dans la vie
Sourd aux brûlants appels que l'été met dans l'air !
Loin des limons impurs, heureux le ruisseau clair
Qui suit son morne cours et jamais ne dévie !

Heureux l'homme sans frein qu'aux fêtes de la chair,
Libre de tout remords, l'allégresse convie !
Heureux qui, sans souci de demain ni d'hier
Se jette à corps perdu dans son ardente envie !

Malheureux qui n'a pu, dans l'austère beauté
Des neigeuses hauteurs, trouver la joie intime,
Que les plaisirs d'en bas un instant ont tenté,

Qui trop pur et trop fier pour rouler dans l'abîme,
Trop débile et trop las pour regagner la cîme,
Demeure sur la pente à jamais arrêté !

II. — L'AMOUR

Non, vous ne l'avez pas connu,
Le mal sacré, le mal terrible,
Vous dont le refrain ingénu
Chanta l'émoi d'un cœur sensible.

« J'aime mon mal, j'en veux mourir »,
Murmuraient vos lèvres charmantes;
Muguets chatouillés d'un désir,
Marquises jouant les amantes.

Aveugles parlant des couleurs,
Vous n'aviez pas souffert encore...
Allez ! de pareilles douleurs,
Qui peut les aimer les ignore.

Les amoureux sont des maudits
Qui, dans leur cage de fer rouge,
Tournent, pareils à des bandits
Traqués et murés dans leur bouge.

Ils sont hâves, maigres, affreux,
Vêtus sans y avoir pris garde.
Les yeux rougis, les pieds poudreux,
La face implorante et hagarde,

L'œil fou, le geste épouvanté,
Ils appellent la délivrance,
Et paieraient d'une éternité
Quelque trève dans leur souffrance.

Et vous, fils de Grèce, le jour
Où sur les autels d'Ionie
Cupidon figura l'amour,
Où donc était votre génie ?

Non ! vous ne l'avez pas compris,
Le Dieu vengeur, le Dieu farouche,
Vous par qui l'enfant de Cypris
Fut peint, le sourire à la bouche.

Vous avez mis dans son carquois
Des jouets plutôt que des armes,
Et dans ses jolis yeux narquois.
Moins de cruauté que de charmes.

Mensonge ! Amour est un fléau;
C'est Moloch, le Dieu sanguinaire;
C'est un boucher ; c'est un bourreau,
Inlassable tortionnaire.

Ses armes sont des crocs, des clous,
Des chevalets, des coins, des scies,
Et de nos maux ses yeux jaloux
Surveillent les péripéties.

Ses bras sont pourpres et fumants.
C'est sur un charnier qu'il sommeille.
Les cris et les gémissements
Sont des concerts pour son oreille.

De ses esclaves, chaque jour,
Il fouille, il retourne la plaie,
Et tous ses outils, tour à tour,
Sur sa victime il les essaie.

Ceux qu'il capture, il met en eux
Un cœur si faible, un sang si lâche,
Qu'échapper à son joug affreux
Devient une impossible tâche.

D'aucuns parviennent, toutefois,
Par un robuste coup d'épaule
Qui de leur sang teint les parois,
A s'évader de cette geôle.

Mais arrivés sur la hauteur,
Comme Orphée ils tournent la tête,
Et sur le Dieu dévastateur,
En dépit d'eux, leur œil s'arrête.

Irresponsables, fascinés
Par l'effroyable attrait du goûffre,
Ils reviennent, hallucinés,
Vers les régions où l'on souffre.

Et repris par les coins, les clous,
Les dents, les ongles du supplice,
On les entend, comme des loups,
Hurler à la mort rédemptrice.

CAMILLE BRUNO.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

LETTRES INÉDITES DE GEORGE SAND

(AUTOUR DE LA FILLE DE Mme GEORGE SAND)

(Suite et fin) (1)

Cependant, ce mariage, bien que contracté avec le bon vouloir et l'affection apparente ou réelle des deux époux, ne devait pas être longtemps heureux. C'est d'abord Mme Sand qui, pour des questions d'intérêt, se sépara de son gendre, et se brouilla finalement avec lui. Sa fille subit le contre-coup de cette situation, et elle s'en explique, avec une douloureuse émotion, dans la lettre qui suit :

A Madame Bascans.

Guillery, près Nérac, le 19.

Chère Madame,

Vous auriez dû recevoir une lettre de moi datée de La Châtre, mais nous sommes partis si vite que je n'ai pas encore eu un instant à moi : voici le premier moment que j'ai de libre.

Je ne saurais trop vous remercier, excellente et chère madame, d'avoir écrit à ma mère. J'ai compris de suite qu'elle avait reçu votre lettre, car elle m'a fait demander chez Mme Duvernet. Ce début m'avait remplie de joie et de confiance. Malheureusement, l'entrevue n'a pas été telle que je la souhaitais et que je l'espérais. J'ai trouvé ma mère très changée, pâle et maigrie, et j'ai bien vu tout de suite à son humeur, que je n'avais rien à attendre d'elle. Elle ne m'a parlé que d'affaires d'argent, comme si c'était la conversation qui aurait dû avoir lieu entre nous ce jour-là. Vous penserez sans doute que mon mari aurait pu m'accompagner, mais avant que je lui aie parlé de lui, elle m'a signifié qu'elle ne voulait pas le voir, que c'était chose inutile à lui demander.

Le lendemain, j'ai été lui dire adieu ; elle ne m'a encore parlé que d'affaires, et m'a laissée partir sans un mot de tendresse. J'ai quitté La Châtre plus triste et plus peinée que si je n'avais pas vu ma mère. J'aimerais mieux la croire irritée, que de la voir pour moi si calme, si froide et si indifférente. Et cependant ce serait pour mon cœur une bien grande consolation que de recevoir directement de ses nouvelles !

Il y a des personnes qui disent m'aimer beaucoup et qui ont sur ma mère l'influence que donne une longue intimité. Et pourtant, pas une de celles-là ne m'a offert de lui écrire pour tenter de la rapprocher de moi. Dans ce monde, on croit beaucoup aux gens qui parlent bien, qui vous plaignent, et vous consolent avec de belles

(1) Voir la *Revue des Revues* du 15 octobre 1899.

phrases. Dans les moments difficiles, on est tout étonné de se voir abandonné par ceux-là mêmes qui vous avaient fait les plus chaudes protestations.

D'ailleurs, ma mère, après que je l'ai eu quittée, avait montré tout de suite le peu de cas qu'elle faisait de mon souvenir. Quand je suis revenue chez elle, quelque temps après mon mariage, ma chambre de jeune fille où j'avais laissé mon lit, mes meubles, et beaucoup d'objets particuliers et intimes, avait déjà changé de destination. Au lieu du lit et des meubles, j'ai trouvé un théâtre, des décors et des costumes. On avait probablement pris cette pièce parce qu'elle est grande et commode. Mais vous ne sauriez croire, chère madame, combien ce fait insignifiant m'a serré le cœur au premier moment. Me voici maintenant chez mon père; il se montre très bon pour moi, plus même que je ne m'y attendais; car, sous le rapport de la tendresse, il ne m'a pas encore beaucoup gâtée. Il est vrai qu'il ne me connaissait pas du tout. Il paraît enchanté de m'avoir près de lui; enfin il se montre « père » aussi bien et autant qu'il peut le faire. Mais j'ai vécu trop longtemps loin de lui, sans qu'il m'ait suffisamment connue enfant, pour qu'il ait gardé pour moi dans son cœur la même impression affectueuse que j'y aurais pu laisser, s'il m'avait vue grandir auprès de lui. Ainsi placée entre l'indifférence de ma mère, et la froide correction de mon père, il n'y a pas pour eux, dans mon affection, la grande place qu'ils devraient y occuper tous les deux.

Quant à vous, chère madame, je voudrais avoir l'occasion de vous prouver combien je vous aime, et combien je vous suis reconnaissante de ce que vous faites pour moi depuis si longtemps. Je pense aller vous le répéter bientôt de vive voix. En attendant, dites bien à M. Bascans que j'espère qu'il se porte bien et que je voudrais pouvoir lui envoyer le beau temps et le soleil si chaud qu'il fait à Guillery. Je crains bien que ce soit là le seul bon souvenir que je rapporterai de cette visite que le devoir m'imposait, et que cependant je ne regrette pas d'avoir faite...

SOLANGE CLÉSINGER.

Toutefois, moins d'un an après le mariage, au lendemain même de la révolution de février, une petite fille vint au monde. Clésinger et sa femme annoncent ce grand événement à Mme Bascans, sur la même lettre; les deux premières pages sont écrites à l'encre par Clésinger, la troisième page l'est au crayon par Solange, encore dans son lit. Et voyez en quels termes absolument tendres Clésinger parle alors de sa « tant aimée » Solange :

A Madame Bascans.

Guillery, 29 fevrier 1848.

Bien chère Madame,

Je m'empresse de vous donner des nouvelles de ma tant aimée Solange; à mon arrivée, elle allait vous écrire, lorsque hier, dans la

nuit, les premières douleurs de l'enfantement l'ont surprise. Enfin, à 5 heures moins 1/4 de l'après-midi, j'étais père d'une ravissante petite fille, toute l'image de sa mère. Ma tant aimée Solange se porte à merveille; elle a eu bien du courage, car elle a souffert douze heures horriblement. Elle me charge de vous faire part de ses compliments et de ses affections les plus intimes et de vous prier de penser quelquefois à elle.

Que de choses, je vous prie, chère madame, de dire à M. Bascans; combien je regrette de ne pas m'être trouvé à Paris pour les événements si heureux qui viennent de se passer (1); j'aurais pu être utile, mais le devoir m'appelait ici; maintenant que ma chère Solange va bien, je vais retourner à Paris, veiller à la destinée de cette chère enfant qui vient de naître républicaine, veiller aux droits de tous et aux miens, enfin me conduire en vrai citoyen.

Adieu, madame Bascans; aussitôt mon arrivée j'irai vous voir, et dire une infinité de choses à M. Bascans.

Agréez, Madame, l'assurance de toute ma considération.

Votre très humble serviteur. A. CLÉSINGER.

Faites part, je vous prie, à M. Chopin et à Mlle de Rosière, de l'heureux événement qui remplit ma chère femme d'une joie bien douce, au milieu des chagrins de la vie.

29 février.

Chère Madame,

J'allais vous répondre pour vous remercier de votre excellente lettre, lorsque j'ai été interrompue par de terribles souffrances; mais j'en ai été bien récompensée par la venue de la plus jolie petite fille qu'on puisse voir. Elle va parfaitement, et moi aussi. Cependant, malgré toute ma vaillance, je n'ai guère que la force de vous embrasser, et de vous prier de ne pas m'oublier auprès de M. Bascans.

Toute à vous de cœur. SOLANGE CLÈSINGER.

Mais hélas! quelques jours après l'envoi de cette lettre, si remplie de l'expression du bonheur le plus légitime et le plus doux, le pauvre petit nouveau-né expirait. Solange était encore chez son père, où elle avait fait ses couches, et son mari était reparti pour Paris. Elle écrit alors à Mme Bascans la lettre désolée que voici :

A Madame Bascans.

Guillery, le 7 mars 1848.

Quand le malheur s'acharne après quelqu'un, il le poursuit jusqu'à la dernière extrémité. Je croyais avoir beaucoup souffert. En me voyant mère d'une jolie petite fille, je croyais mon temps d'épreuves fini. J'étais si heureuse, il y a huit jours, entre mon mari et mon enfant! Aujourd'hui, mon mari est à Paris, et l'on enterre

(1) La Révolution de février 1848.

ce soir ma pauvre petite fille. Ainsi, je n'ai senti la douceur d'être mère que pour connaître la plus amère et la plus cruelle de toutes les douleurs ! J'ai entendu ses plaintes d'agonie et je n'ai pu la sauver! Ah! madame, il n'est pas de torture plus affreuse que celle-là. Ma fille était venue six semaines trop tôt; les soucis et les chagrins avaient trop hâté sa naissance. Cependant elle était si jolie, si bien constituée, que j'espérais la sauver. Mon mari, pressé par les affaires, m'a quittée au moment où elle donnait le plus d'espoir. Le lendemain, elle mourait dans mes bras, car on n'a pu me l'enlever qu'au dernier moment.

Et c'est moi qui ait fait partir Clésinger ! Il le fallait, il allait sauver l'honneur. Me voilà seule, toute seule, étendue sur mon lit de douleur. Ma nièce est à Nohant, qui marie sa fille adoptive. Mon père est bien peiné aussi, il me donne toutes les consolations qu'il peut, mais je n'ai pas été élevé par lui, et il n'existe pas entre nous cette sympathie du cœur qui fait tant de bien dans les moments de douleur. Ma petite Luce est un ange de dévouement et d'affection. Elle a voulu absolument écrire à ma mère pour l'engager à venir près de moi. Prière inutile qui m'occasionnera un nouveau chagrin quand je saurai qu'elle a été vaine.

Je viens d'écrire à mon mari pour qu'il reste à Paris. Il m'a fallu un courage au-dessus de mes forces. J'appelle à mon aide tout ce que j'ai de raison, et je prie Dieu de mettre un terme à mes malheurs. Mais mon esprit se ressent trop de ma faiblesse physique; j'ai peur que mes forces ne m'abandonnent.

J'apprends hier soir que mon hôtel de Narbonne a été saisi par les créanciers de ma mère. Mais que m'importent les affaires d'argent, quand j'ai perdu ma petite fille ! Venez à mon aide, chère Madame, écrivez-moi, vous si sage et si bonne, donnez-moi la force de supporter tant d'épreuves. Mon pauvre mari a bien besoin, lui aussi, de consolations ; je suis à peine capable de lui en donner.

Ne m'oubliez pas, chère Madame, j'ai tant besoin d'une parole d'amitié et de consolation.

Je vous embrasse comme je vous aime.

SOLANGE-CLÉSINGER.

Mme Bascans lui répond aussitôt en l'invitant à venir chercher des consolations auprès d'elle. Car, remarquons, en passant, que cette femme d'élite, cette maîtresse de pension, qui avait vu passer autour d'elles tant d'enfants et tant de familles, avait conservé avec toutes les plus affectueuses et même les plus tendres relations. Elle continuait à les suivre dans la vie, et beaucoup, parmi ses nombreuses élèves, ont eu recours, à certains moments critiques de leur existence, à son expérience, à ses conseils et même à sa bourse.

A l'invitation de cette véritable seconde mère, plus mère, à coup sûr, dans le sens étroit du mot, et dans cette circonstance, que la mère véritable, Solange répond à son tour par la lettre suivante :

A Madame Bascans.

Guillery, vendredi 17.

Que vous êtes bonne, excellente et chère Madame; comment voulez-vous que je n'accepte pas avec reconnaissance? Vous m'offrez d'aller près de vous, de vous voir tous les jours, et vous pensez que j'hésiterai un instant. Oh non! je vais partir aussitôt que ma santé le permettra. C'est ma santé, et non mon médecin que je consulte. Dans les grandes occasions, j'aime toujours mieux m'en rapporter à moi. D'ailleurs, je suis dans une position toute exceptionnelle : je me porte parfaitement malgré tous mes chagrins... je me lève depuis douze jours; enfin j'espère, dans une semaine, être près de vous et revoir Clésinger.

Je suis tout heureuse qu'il me rappelle enfin de mon exil; je l'ai supporté très patiemment, mais je commence à être dévorée d'ennuis et d'inquiétudes. Etre à 200 lieues l'un de l'autre, quand on s'aime comme nous nous aimons, c'est terrible. Je n'aurais pas accepté une aussi rude épreuve si j'avais su ce qui en était. Mais tout est oublié, je vais le revoir, et je ne pense plus qu'à l'instant de notre réunion. Le bonheur de retrouver mon mari et une amie telle que vous, va succéder à mon exil et à ma solitude de Guillery. Vraiment, je crois que je vais être encore heureuse, il y a bien longtemps que cela ne m'était arrivé. J'ai presque oublié ce qu'on éprouve quand on est heureux. Rousseau ne dit-il pas qu'on est heureux quand on croit l'être? Il y a longtemps que j'ai perdu cette douce croyance, mais je ne désespère pas de la retrouver bientôt.

Clésinger m'a dit son succès de l'Hôtel de Ville. Tout cela ne m'enthousiasme pas autant que lui, car cela ne prouve pas grand'-chose. Malheureusement le peuple de France est très inconstant, de plus il est fort peu artiste, le peuple de Paris l'est encore moins. Et puis, il y a une « vile » mais triste vérité à dire : mieux vaudrait à Clésinger, en ce moment, une bourse bien garnie dans la poche qu'une couronne de lauriers sur la tête. Moins de gloire et plus d'argent! C'est désagréable et vilain à dire, mais c'est malheureusement vrai.

J'ai reçu deux lettres de ma mère, l'une de félicitations, l'autre de condoléance. Je savais bien qu'elle se bornerait à écrire. Cependant ses lettres sont « assez » affectueuses; elle m'engage à aller à Paris où elle va retourner, et elle me dit qu'elle pourra être utile à mon mari.

Mon amitié sincère et reconnaissante à M. Bascans. Dites-lui que j'ai reçu des leçons d'un maître moins indulgent que lui, quoiqu'il ne le fût pas beaucoup, car « malheur » est dur et impitoyable!

Embrassez pour moi vos deux enfants; donnez-leur de ma part le baiser d'une pauvre mère qui a perdu sa fille. Que vous êtes heureuse de les avoir gardées et de les voir grandir sous vos yeux. Elles aussi sont bien heureuses de vous avoir auprès d'elles; elles ne le savent pas encore.

A vous, bien chère Madame, toute ma reconnaissance et tout mon dévouement. SOLANGE CLÉSINGER.

L'année suivante, Solange est de nouveau enceinte, et à l'occasion de la naissance d'un second enfant, elle écrit à Mme Bascans deux lettres également intéressantes :

28 janvier 1849.

Il y a bien longtemps, chère Madame, que je veux vous écrire, et je vous assure que la paresse que vous me connaissez n'est pas le véritable motif de mon silence. La seule cause, c'est que j'ai été horriblement tourmentée et ennuyée tous ces temps-ci. J'avais à me plaindre de tout le monde et de toutes choses, et j'en avais la tête tellement hébétée qu'il m'aurait été impossible de ne pas en parler. J'ai mieux aimé faire comme les chiens et les paysans qui sont honteux et se cachent quand ils sont malades.

Il ne faut rien moins que le départ de mon mari pour me décider à venir vous ennuyer, et encore à vous faire une demande. C'est une véritable grâce que je vous prie de m'accorder. Je ne vous ferai pas l'énumération de tous mes chagrins pour vous décider ; je veux tenir cette faveur uniquement de votre affection. Dans tout cela je suis si maladroite et si gauche que je ne vous dis pas où j'en veux venir.

Par où commencerai-je, et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche ?

Le plus simple, je crois, est de vous poser brusquement la question. Voulez-vous servir de marraine à une enfant, qui verra le jour dans quelques mois, et qui vivra, je l'espère ? Vous ne sauriez croire la peine que vous me feriez en me refusant, et je vous assure que je n'ai pas besoin d'un chagrin de plus. J'ai en vous une confiance sans bornes, et si malheureusement je venais à manquer à mon enfant, je mourrais au moins tranquille en vous sachant là pour veiller sur elle et conduire ses premières années. N'est-ce pas, chère madame, que vous acceptez ?

Je renonce à vous dire, sur ce morceau de papier, tout ce que j'ai pour vous d'affection et de reconnaissance. Mon mari vous dira, de ma part, tout ce que le cœur voudrait dire et que la plume ne pourra jamais rendre. SOLANGE.

Mme Bascans ayant répondu qu'elle acceptait d'être la marraine de l'enfant encore à naître, Solange Clésinger lui adrese la lettre de remerciements suivante, où l'on trouvera de bien curieux détails sur les relations qui existaient à cette époque entre elle et ses parents :

Guillery, le 28 mars 1849.

Chère Madame,

Je me sens si coupable et j'ai tellement honte de ma paresse que je n'ose plus me présenter devant vous. Hier, en relisant votre bonne lettre, et en regardant sa date — 2 février — j'ai été effrayée

de la rapidité avec laquelle le temps s'envole... Maintenant, laissez-moi vous remercier, pour moi d'abord, et ensuite pour votre futur filleul, en attendant qu'il puisse le faire lui-même. Laissez-moi vous dire aussi combien votre lettre m'a fait de plaisir et de bien... J'ai en vous la confiance qu'une fille a pour sa mère, et que je ne puis malheureusement avoir pour la mienne. Je vous parle de George Sand, parce que j'apprends souvent des détails sur Mme Sand. Mais quant à ma mère, c'est absolument comme si je n'en avais pas. Son attention pour moi se manifeste toujours d'une façon si peu agréable, que j'en suis à souhaiter qu'elle ne s'occupe pas de moi. Je n'ai pas de père non plus, car le mien a une affection si singulière et si égoïste qu'elle est absolument nulle. Il m'aime pour que je lui tienne compagnie, attendu que, ne sachant rien faire, il s'ennuie tout seul. Il me fait faire de bons dîners pour que je m'attache à sa maison, comme le ferait un chien qui hante le logis où il est bien nourri. Mais, quant à attendre de lui le plus petit sacrifice ou le moindre service, c'est complètement inutile. Il ne vit que pour lui et n'aime absolument que lui. Il y a un tas de détails, insignifiants par eux-mêmes, mais qui, je vous assure, me font beaucoup de peine, parce qu'ils dénotent pire encore que le manque d'affection.

Mon mari ira vous voir, et il vous dira probablement que tout en ayant beaucoup de projets en l'air, nous n'en avons aucun d'arrêté. Nous sommes pris par les pattes comme des oiseaux au lacet. Ne pouvant parvenir à avoir la permission d'entrer en Russie, mon mari voudrait essayer de l'Angleterre, car Paris est mort pour les sculpteurs. Moi, j'attendrais patiemment ici jusqu'à ce que je puisse le rejoindre.

Vous m'avez dit, dans votre lettre, de vous écrire à tort à travers tout ce qui me passerait par la tête. Je n'ai guère de suite dans les idées, comment pourrais-je en avoir dans mes lettres ? Mais il y a une chose bien fixe dans ma pensée et solide dans mon cœur, c'est que je vous aime, — et je vous embrasse tout autant que je vous aime,

SOLANGE CLÉSINGER.

Voici, maintenant, en quels termes elle annonce à Mme Bascans la naissance de ce second enfant lequel ne devait, hélas! vivre que quelques années de plus que le premier :

A Madame Bascans,
70, rue Chaillot, Paris.

Guillery, le lundi 14 mai 1849.

Chère Madame,

Votre filleul s'est converti en une grosse fille d'une dimension énorme. Elle se porte à merveille, et si elle ne vit pas, je ne sais pas quel enfant pourra vivre. Elle portera les noms de ses parents : Jeanne à cause de son père et de son parrain, Gabrielle à cause de moi et de ma belle-mère, et Béatrice à cause de vous, Mlle de Rosières

m'ayant dit que vous aviez une prédilection pour ce nom. C'est mon père qui est le parrain.

J'aurais désiré vous avertir plus tôt, mais j'étais si fatiguée, si rompue que toute ma bonne volonté m'a été inutile. Je vous embrasse, comme je vous aime, très chère Madame, et je voudrais être près de vous pour vous raconter toute ma joie et tout mon bonheur.

A vous du fond du cœur, SOLANGE.

Cependant Mme Clésinger est toujours à Guillery, chez son père; — toutes ses lettres de cette époque, datées de Guillery, portent le timbré du bureau de poste de Lavardac, — mais Clésinger est resté à Paris, où ses affaires le retiennent. D'ailleurs la vie commune à Paris leur serait difficultueuse à tous deux; Clésinger gagne peu d'argent et le dissipe aussitôt. Solange trouve chez son père le vivre et le coucher, et c'est chez lui qu'elle passe la majeure partie de son temps de mariage.

C'est pendant l'un de ses séjours à Paris que Clésinger adressa à Mme Bascans les deux lettres suivantes, qui sont encore toutes remplies — bien qu'elles soient écrites à la veille de la rupture définitive, — de ses protestations d'amour pour sa « tant aimée Solange » :

A Monsieur Bascans.

Mercredi.

Monsieur Bascans,

Vous devez m'accuser d'une bien grande paresse et d'un manque de savoir vivre unique. Mais non, ni l'un ni l'autre. A peine suis-je à Paris que les travaux et les affaires prennent tout mon temps. Voilà dix jours que je suis revenu, et je n'ai pu voir personne, pas même le cher Chopin. Enfin voilà mon exposition finie. J'ai travaillé tous les jours et toutes les nuits afin d'arriver. J'ai cependant bien des choses à vous dire de la part de ma bien-aimée Solange. J'irai ce soir ou demain soir, sur les 5 heures. C'est si loin et je suis si pressé.

Agréez, Monsieur Bascans, l'assurance de ma haute considération, et veuillez présenter mes hommages à Mme Bascans et à Mlle de Rosière. A. CLÉSINGER.

A Madame Bascans.

Jeudi.

C'est avec bien de la peine que je suis obligé de quitter Paris sans avoir pu aller, même une minute, vous voir. Ma vie, pendant ces seize jours, a été bien affreuse; inquiet de la santé de ma tant aimée Solange, aux prises avec l'horreur d'un avenir incertain, et d'un travail opiniâtre, j'ai bien souffert. Mais enfin, comme vous me le faites espérer dans votre bonne lettre, je réussirai. Tous mes marbres sont partis hier pour l'Exposition; j'espère un succès plus grand que l'année dernière; il sera plus mérité, j'ai tant travaillé!...

Une bonne lettre de ma bien-aimée m'est arrivée ce matin; elle

va un peu mieux et m'attend avec la plus vive impatience. Moi, je pars demain tout fiévreux et tout malade; mais j'ai foi et espérance en mon étoile qui ne m'a jamais manqué!

Je regrette de ne pouvoir aller même demain à Chaillot, j'ai tant à faire; il faut que je règle les ouvriers fin du mois, tous mes comptes ennuyeux, et que cependant on ne peut éviter.

Agréez, Madame, l'assurance de tout mon dévouement, et croyez à toute ma reconnaissance.

Votre très humble serviteur, A. CLÉSINGER.

Maintenant, — et pour plusieurs années — la correspondance de Mme Clésinger, ou à propos d'elle, cesse avec Mme Bascans. Les difficultés, nées surtout du manque de ressources du ménage, et de la vie plus que débraillée de Clésinger, s'accentuent de plus en plus; les deux époux vivent, le plus souvent séparés : Clésinger court de son côté, dissipant le peu qu'il gagne, au milieu de sociétés de hasard. Sa femme, qu'un mari de vie honorable et digne aurait certainement toujours retenue dans le devoir, ne tarde pas à entrer elle-même dans une voie contraire. La rupture entre eux devient bientôt complète; Solange la proclame elle-même, et comme sa mère cherche à lui faire à ce sujet des représentations, cependant si peu en rapport avec ses propres exemples, ou avec la morale de certains de ses livres, elle se sépare également d'elle, et cela définitivement.

Le bruit se répand alors d'une liaison de Mme Clésinger avec le neveu d'un célèbre poëte italien. Clésinger en surprend bientôt le secret. Un soir, il pénètre violemment dans la chambre de sa femme; une scène épouvantable a lieu, au cours de laquelle le mari, justement irrité, saisit toute toute une correspondance accusatrice, et la livre à son avoué en vue d'une instance à suivre : « Que dois-je faire? lui écrit-il, j'ai eu le courage de ne pas la tuer! »

Clésinger envoyait, quelques jours après, à ce même avoué, un billet où il est cette fois question de sa fille, dont le sort va devenir désormais bien incertain et surtout bien ballotté :

Monsieur et cher conseil,

Je vous ai dit à la hâte ce qui m'est arrivé. Je vous prie de faire immédiatement tout ce qui est convenu entre nous. Le plus pressé pour moi est de pourvoir au sort de ma fille; j'y vais, et je reviens.

Votre tout dévoué, CLÉSINGER.

2, rue Moncey.

En effet, la pauvre petite fille de Clésinger passe alors un peu de mains en mains, souvent sans que chacun sache bien exactement où elle se trouve; confiée tantôt à Mme Bascans, sa marraine, tantôt à sa grand-mère, reprise ensuite par son père, puis finalement placée par lui dans un pensionnat qui ne fut, malheureusement pas pour l'enfant, celui où avait été élevée sa mère,

Voici quelques passages de diverses lettres de Mme Sand, qui ont trait à toutes ces difficultés :

A Monsieur Bascans.

9 mai 1854.

..... Mon gendre est venu hier chercher chez moi sa fille qu'il m'avait confiée lui-même, et pour des raisons que je n'apprécie pas ici, il m'a dit vouloir la garder à Paris quelques jours. Je n'ai pu m'opposer à ce déplacement, dont je ne voyais pas l'urgence, et la seule chose qui m'ait rassurée sur les soins dont l'enfant devait être l'objet, au moral et au physique, c'est qu'il m'a donné sa parole d'honneur de vous la confier dès le jour de son arrivée à Paris. Je viens vous prier de me dire si la chose est certaine, si ma pauvre Nini est près de sa marraine, Mme Bascans, et si elle est bien portante...

..... Je compte sur votre caractère et sur votre cœur, pour ne pas me laisser en proie à de poignantes inquiétudes...

GEORGE SAND.

A Madame Bascans.

13 mai 1854.

..... Quant à ma petite-fille, si on vous la ramène, prenez-la sans hésitation. En ce qui me concerne j'approuve d'avance tout ce que vous ferez. Faites que Solange y mette la même abnégation et la même confiance.

Au cas où vous auriez besoin de l'adresse de Clésinger, c'est rue de l'Université 182, qu'il me l'a donnée... GEORGE SAND.

A Madame Bascans.

25 mai 1854.

Merci, chère Madame, pour les nouvelles que vous me transmettez. Je suis toujours sans savoir ce que Clésinger compte faire, mais je crois qu'il me ramènera Nini, puisqu'il ne l'a pas mise à Besançon. Il est fort possible qu'il ne soit pas assez d'accord avec ses parents pour les charger d'en prendre soin.

..... J'attends des renseignements que je n'ai pas encore reçus sur les projets d'un procès que Clésinger veut faire à sa femme, si tant est qu'il ait des projets. Je crois que son but principal est d'effrayer, de menacer, et par là de se dispenser de payer une pension. Je ne puis le croire assez ennemi de lui-même pour faire un scandale, qui retomberait sur lui à moitié. Et pourtant si Solange provoque cet acte de folie en courant après sa fille, on ne peut répondre de rien. Rien n'est encore en péril du côté de Nini,... mais il me semble que courir après l'enfant, ou aller s'établir auprès d'elle, comme elle prétend en avoir la pensée, est le moyen le plus simple de la faire emmener plus loin et cacher tout à fait... Pour soustraire cette pauvre enfant à des promenades sans but et sans fin, je tenterai de lui persuader de vous la confier, et c'est alors que Solange ferait sagement, et pour elle et pour Nini, de s'abstenir de la disputer et même de la faire sortir. Le mari n'ayant plus le but ou le prétexte d'exercer son autorité sur l'enfant, puisqu'elle ne lui serait plus contestée, n'aurait plus, pour objet d'une poursuite judiciaire,

qu'une soif de vengeance et de scandale. Dans cette situation, il ne lui serait pas aussi facile, qu'il se l'imagine, de trouver des avocats honorables disposés à poursuivre, et des juges prêts à servir son ressentiment... GEORGE SAND.

A Madame Bascans.

27 mai 1854.

Chère Madame,

On a voulu me tromper en me disant que vous attendiez Nini, et que vous l'acceptiez aux conditions imposées. Je m'en doutais bien, de même que je voyais bien qu'on ne l'emmenait pas de chez moi pour quelques jours, mais bien pour tout à fait. Soyez assez bonne pour faire tout ce qui vous sera possible pour qu'elle vous soit confiée. Pour mon compte, quelque injurieuse que soit la conduite de Clésinger à mon égard en ceci, je ne consulte que le bien de l'enfant, et je m'engage, si elle est dans vos mains, à ne pas l'en faire sortir, même pour un instant.

Je ne puis prendre le même engagement pour Solange, ni le lui imposer, autrement que par la persuasion... Je ne crois pas qu'elle doive et qu'elle puisse engager de nouveau la lutte, son mari étant en possession contre elle de preuves qui sont d'une fatalité sans réplique... Je ne sais pas où elle est, je ne puis lui écrire. Voyez-la, je vous en conjure. Dites-lui que je ne puis plus me constituer le gardien de l'enfant contre un mari aussi *armé* contre elle, sans attirer sur elle de graves dangers, et que si vous pouvez vous engager à garder Nini, elle aura du moins de bons soins et de bonnes leçons. Je crains qu'il n'y ait urgence à la prendre chez vous. Je ne suis pas certaine de la raison soutenue des gardiens actuels. Elle peut manquer de linge et de propreté, car on n'a emporté qu'un très petit paquet. Je vous enverrai le reste de ses effets dès que vous pourrez me dire qu'elle est chez vous... Quant à faire prendre à Clésinger l'engagement de ne pas vous retirer Nini, je ne vois aucun moyen d'y arriver, sans soulever de nouvelles tempêtes, et un éclat impossible. Il est bien probable qu'il n'usera guère du droit qu'il se réserve à cet égard...

J'attends avec impatience votre réponse, et des nouvelles de Nini; on ne m'en donne pas... GEORGE SAND.

J'ai dit que cette malheureuse petite fille de Solange et de Clésinger avait été placée dans un pensionnat. Elle y mourut, peu de temps après y être entrée, des suites d'une scarlatine mal soignée.

Alors c'en est bien fini des relations de Solange avec la directrice de l'Institution où elle a été élevée. Mme Bascans avait deux filles encore bien jeunes à l'époque où Mme Clésinger était en pension avec elles, mais auxquelles il était inutile de rappeler son souvenir, en raison de l'existence nouvelle qu'elle s'était faite. Elle-même le comprit si bien qu'elle crut devoir garder désormais, avec la vieille et digne maîtresse de son enfance, qui fut la marraine de sa fille, et qui si souvent la conseilla et la consola — un silence éternel...

Elle le rompit cependant une dernière fois, bien longtemps après, lorsque mourut M. Bascans. Elle écrivit alors à Mme Bascans la vraiment belle lettre qui suit (1) :

A Madame Bascans.

Paris, 6, rue de l'Isly, 13 janvier 1862.

Ma bien chère Madame Bascans (2),

Je vous plains du fond de mon cœur et je partage votre peine. La tendresse maternelle vous donnera seule la force de surmonter une si grande douleur. Le temps — que nos amis évoquent pour nous

(1) Cette lettre a déjà été publiée par moi dans *la Gazette anecdotique*. Mme Clesinger voulut bien me remercier de cette publication, ainsi que de celle de plusieurs lettres de son illustre mère que j'avais également faite dans le même recueil. Elle m'écrivait le 21 février 1881 : « On me dit que vous avez publié une lettre de moi parmi celles de ma mère ; c'est beaucoup trop d'honneur pour mon indigne prose... » J'envoyai alors à Mme Clesinger les numéros de *la Gazette anecdotique* où étaient réproduites les lettres. Le 8 mars 1881 elle me faisait l'honneur de m'écrire :

« J'ai reçu depuis plusieurs jours votre envoi, et je vous remercie de l'heure attendrie que vous m'avait fait passer. La notice sur Mme Bascans, les lettres de ma mère m'ont reportée aux lointaines années de ma jeunesse, à ces premiers pas dans une vie s'annonçant si brillante, tant assaillie pourtant de tous les leurres de ce monde. A l'abri de ces leurres a été l'affection maternelle de Mme Bascans ; je l'aimais tendrement aussi. Je vous remercie de la bienveillante et trop flatteuse ligne sur moi. Impossible de le faire plus tôt, j'étais attelée à un travail d'épreuves pressées, qui ne me laissait pas un instant, à travers les exigences de la vie rurale, très compliquée et très assujettissante... » *S. Clesinger-Sand.* — Voir *la Gazette anecdotique* du 15 janvier 1881.

(2) Nous avons dit plus haut que M. Bascans était mort le 30 décembre 1861. Mme Bascans lui survécut dix-sept ans ; elle est morte à Neuilly le 23 janvier 1878 ; elle était née en 1800. A ses funérailles, auxquelles assistèrent un grand nombre de ses anciennes élèves, un discours fut prononcé par le député, depuis sénateur, Hippolyte Maze. Ce discours, qui contient sur la vie et la carrière de Mme Bascans d'intéressants et touchants détails, a été publié avec une notice biographique, et un portrait à l'eau-forte gravé par Ad. Lalauze, en une plaquette qui fut distribuée par les soins de la famille.

En 1857, Mme Bascans avait, par suite des transformations du quartier de Chaillot, transporté à Neuilly, dans un ancien château, qui porte aujourd'hui le n° 108 de l'avenue du Roule, son brillant établissement. Un parc très ombragé, qui sert de lieu de récréation aux élèves, entoure les bâtiments. Mme Bascans céda sa maison un peu avant 1870. D'autres maîtresses lui succédèrent, et maintinrent, en se réglant sur ses traditions, la haute prospérité de ce beau pensionnat de jeunes filles, qui s'est toujours continuée depuis, et qui dure encore actuellement.

— sèche les larmes, sans emporter jamais les déchirants regrets d'une éternelle séparation.

Après vos filles, une pensée doit amortir un peu les poignantes angoisses du désespoir. C'est la conviction du repos et du bien-être d'un monde meilleur. En regardant autour de soi ne voit-on pas les personnes malfaisantes rester longtemps ici-bas pour le perpétuel martyre de ceux qu'elles tourmentent, et les gens de bien, sur qui repose la félicité, le bonheur d'une famille, en être séparés trop tôt ? Il faut bien croire que ceux-ci sont les élus de Dieu, et trouver sa consolation à les voir affranchis des duretés de cette vie. Ce ne peut être le hasard, qui les enlève ainsi : d'ailleurs, le hasard n'est-ce pas Dieu incognito ?

Le malheur qui vous atteint si cruellement, ma bien chère mère et amie, porte une peine profonde dans tous les cœurs qui ont connu et aimé M. Bascans. C'est, pour chacune de ses élèves, un chagrin personnel. Le souvenir de tant de mérite, joint à une si grande bonté, reste ineffaçable, et la reconnaissance, qui lui est due, se retrouve vivace dans l'âme de ses plus indociles enfants. Moi, plus qu'une autre, insupportable et soignée par lui, je déplore cet odieux malheur. J'ai senti trop tard que ce qu'il y avait de bon dans ma tête y avait été mis de force par ce maître consciencieux, par cet esprit vraiment supérieur. Il me semble que c'est hier qu'il me renvoyait de sa chambre, avec ces terribles paroles : « Vous ne dînerez que lorsque votre devoir sera fini... » et, qu'en souriant, il ajoutait tout bas à la pauvre charmante Valmore (1) : « Laissez-lui croire qu'elle ne dînera pas, si elle ne fait rien... elle est si paresseuse... »

On dit que vos deux filles (2) sont belles, charmantes, bonnes, accomplies. Si la moitié de vous-même vous a été violemment arrachée, l'autre vous reste. Il pourra y avoir encore dans votre vie,

(1) Il s'agit de Mlle Ondine Valmore, fille de la célèbre poètesse Marceline Desbordes-Valmore, et qui était institutrice dans le pensionnat de Mme Bascans. Sainte-Beuve, qui était en relation d'affectueuses visites, chez M. et Mme Bascans, y rencontra souvent Mlle Valmore dont il appréciait vivement l'esprit si fin et si distingué. Il eut même quelques velléités matrimoniales à son endroit. Mais il ne sut jamais se décider, et Mlle Valmore finit par épouser l'avocat Langlais, qui mourut au Mexique étant devenu Ministre des Finances de l'empereur Maximilien. Ondine, qui en réalité se prénommait Hyacinthe, est morte à Passy le 12 février 1853 âgée seulement de trente-deux ans. « Elle réunissait, a écrit son frère Hippolyte, qui fut chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique, un esprit piquant, une grande gaîté au charme féminin et à un sentiment très fin de la poésie... »

(2) L'aînée de ces deux filles, Emilie Bascans, née en 1839 est morte en janvier 1868; la seconde, Emma Bascans, née en 1842, mariée en 1862, est morte en octobre 1899.

sinon du bonheur complet, du moins des sourires de mère, des jours de soleil et de consolation.

Si je n'étais clouée, depuis quatre mois, par un mal trop lent, vous m'auriez vue, et je n'aurais point failli à réclamer ma part de larmes auprès de vous. Je passe des semaines entières, sans pouvoir me retourner ni m'asseoir dans mon lit, c'est pourquoi j'ai tant tardé à vous écrire.

Cette nuit est l'anniversaire de la mort de ma pauvre petite Jeanne. Croyez qu'à travers les secousses, l'absence, les bouleversements de toutes sortes, le cœur reste le même. Comme à l'heure où j'ai quitté votre maison, pour rentrer dans celle de ma mère, comme le jour où vous êtes venue m'assister dans ma plus grande souffrance, je vous aime et je suis vôtre, SOLANGE.

Mme Clésinger perdit sa mère en 1876 (1). Son père était mort trois ans plus tôt, laissant à chacun de ses enfants une cinquantaine de mille francs. Mme Clésinger acheta, sur cette somme, le petit domaine de Montgivray, près la Châtre (Indre), et non loin de ce cimetière de Nohant où repose sa mère, et où elle-même vient d'être enterrée. Quant à Clésinger, il mourut le 6 janvier 1883. Enfin son frère Maurice Sand est mort le 4 septembre 1889 (2).

(1) Voici, à titre de renseignements sur la famille de George Sand à cette occasion, la lettre de faire part du décès :

M

M. Maurice Sand, baron Dudevant, chevalier de la Légion d'honneur, et Mme Maurice Sand-Dudevant, M. Clésinger et Mme Solange Clésinger-Sand, Mlles Aurore et Gabrielle Sand-Dudevant, Mme Cazamajou, M. et Mme Oscar Cazamajou, Mme Veuve Simonnet, M. René Simonnet, subtitut du Procureur de la République à Châteauroux, M. Edme Simonnet, employé de la Banque de France à Limoges, M. Albert Simonnet, employé à la Banque de France à Bourges, M. et Mme de Bertholdi, M. Georges de Bertholdi, Mlle Jeanne de Bertholdi, M. et Mme Camille Villetard et leurs enfants,

Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

MADAME GEORGE SAND

Baronne DUDEVANT

née Lucile-Aurore-Amantine DUPIN,

leur mère, belle-mère, grand'mère, sœur, tante, grand'tante et cousine décédée au château de Nohant le 8 juin 1876, dans sa soixante-douzième année.

Nohant (Indre), le 8 juin 1876.

(2) Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret Impérial du 17 mars 1860 avec le double titre d'artiste-peintre et de littéra-

Pendant la seconde et dernière partie de sa vie Mme Clésinger s'était créé à Paris une sorte de salon littéraire et politique, qui fut un moment très fréquenté. Elle voulut aussi écrire, et elle publia deux romans : *Jacques Bruno* et *Carl Robert*, qui, malgré de très réelles qualités de composition et de style, ne firent que peu de bruit. Entre temps, elle allait passer l'hiver dans le Midi, et y spéculait sur les terrains. Mais, dans ces toutes dernières années, elle vivait surtout à Montgivray, très retirée et presque seule. C'est bien par hasard qu'elle est venue mourir à Paris, le 17 mars dernier, des suites d'une influenza négligée.

A ce propos, un publiciste a donné d'elle le portrait suivant, qui doit être ressemblant :

« Mme Clésinger était une très belle personne, la figure un peu virile, pas très jolie, mais originale, caractéristique, très ouverte et vraiment piquante : on y lisait l'intelligence et la franchise jusqu'à la hardiesse la plus extrême. Le nez était busqué, et la chevelure très noire était abondante, ne rappelant nullement les bandeaux ondulés de sa mère. Sans être très grande, Mme Clésinger avait une taille au-dessus de la moyenne avec des formes et des proportions admirables. »

Voici maintenant, au sujet du caractère de Solange Clésinger, « qui n'avait surtout que beaucoup d'esprit », un passage extrait d'un court article nécrologique, consacré à sa mémoire par le jonrnal *Le Temps :*

« ... Son esprit caustique, acerbe, ses railleries par trop spirituelles lui valurent beaucoup d'inimitiés. On s'éloigna d'elle pour éviter ses traits trop acérés. Elle s'est éteinte de la façon la plus triste, sans un ami à son chevet. »

En effet, cela résume un peu la plus grande partie de toute sa vie que Solange Sand passa — loin de sa mère avec qui elle était brouillée — loin de son mari dont elle vivait séparée — loin également des chers éducateurs de sa jeunesse, qu'elle n'osait même plus revoir — et assez mal enfin avec tout le reste de sa famille (1). Après une vie accidentée et sans but, elle est morte abandonnée. Ce fut là comme le châtiment posthume d'une existence mal réglée, et dont d'ailleurs le point de départ — l'exemple à elle donné par la séparation de ses parents, et par les causes qui la motivèrent, et aussi l'incompatibilité d'humeur, d'esprit et d'éducation, entre elle et le sculpteur de talent qui fut son mari — peut, à tout prendre, expliquer et, dans une certaine mesure, excuser les étranges vicissitudes.

teur. Il fut, en effet, à la fois écrivain et artiste, et remarquablement distingué sous ces deux brillantes faces de son talent.

(1) Cette famille n'est plus représentée aujourd'hui que par la veuve, si intelligente et si digne, de Maurice Sand et par ses deux charmantes filles.

GEORGES D'HEYLLI.

WAGNER EST-IL UN MUSICIEN?

Il y a environ six mois, M. Camille Saint-Saëns se plaignait du prodigieux développement de la «littérature wagnérienne ». « Depuis quarante ans, disait M. Saint-Saëns, livres, brochures, revues et journaux dissertent sans trève sur l'auteur et sur ses œuvres... Il va sans dire que les questions sont épuisées depuis longtemps ; on rabâche les mêmes dissertations, les mêmes descriptions, les mêmes doctrines... »

En conséquence de quoi l'illustre auteur de *Samson et Dalila* consacrait à Wagner un long article, dont l'intérêt prouvait, d'ailleurs, que la question n'était pas complètement épuisée. Elle ne l'est même pas encore aujourd'hui, bien que l'article de M. Saint-Saëns ait amené des ripostes, et que, depuis qu'il a paru, aient été publiés en France deux nouveaux ouvrages wagnériens d'une importance capitale.

Un érudit allemand, M. Œsterlein, a imprimé, à Leipzig, quatre gros volumes, qui contiennent le pur et simple catalogue des publications relatives à Wagner. Cet excellent M. Œsterlein trouvera aisément chaque année la matière d'un nouveau volume. Les wagnérographes sont intarissables. La question serait vraiment épuisée, qu'ils ne s'arrêteraient pas pour cela.

Mais tout n'est pas inutile dans ce flux de commentaires et de scolies. Il n'en est pas résulté d'opinion unanime sur Wagner et le wagnérisme, parce qu'il n'y a d'opinion unanime sur rien. La « littérature wagnérienne » a du moins rendu le service de poser la question de plus en plus nettement.

Il y a, en somme, à l'heure actuelle, deux thèses en présence. Elles se sont vivement heurtées dans une polémique entre M. Saint-Saëns et M. Ecorcheville (1). Elles s'opposent encore, bien qu'avec moins d'intransigeance, dans les deux livres récents de MM. Henri Lichtenberger et Houston-Stewart Chamberlain (2). Ces deux derniers critiques, superficiellement, semblent d'accord. Au fond, M. Lichtenberger penche du côté de M. Ecorcheville, et M. Houston-Stewart Chamberlain du côté de M. Saint-Saëns. Parfaitement ! Peu importe que M. Saint-Saëns ait une réputation d'ennemi de Wagner, et que M. H. S. Chamberlain passe pour le gardien officiel de l'orthodoxie wagnérienne. En réalité, ils sont tout près de s'entendre.

Les titres seuls des ouvrages de MM. Lichtenberger et Chamberlain sont révélateurs de l'abîme caché qui les sépare. Celui de M. Lichtenberger s'intitule : *Richard Wagner, poète et penseur*. Celui de M. Chamberlain : *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres*. et il complète un précédent volume, qui s'intitulait : *Le Drame Wagnérien*. Sans doute, écrivant de gros bouquins, et non des articles de polémique, ces deux auteurs ont été amenés à étudier Wagner à tous les points de vue. Mais le point de vue essentiel n'est pas le même pour chacun

(1) V. la *Revue de Paris*, 1er avril et 1er août 1899.

(2) *Richard Wagner poète et penseur*, 1 vol. in-8, Alcan. — *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres*, 1 vol. in-16, Perrin.

d'eux. Ce qu'il y a de plus intéressant dans Wagner, c'est pour M. Lichtenberger (comme pour M. Ecorcheville), le penseur; et c'est pour M. Chamberlain (comme pour M. Saint-Saëns), le musicien.

Voilà, aujourd'hui, le vrai problème wagnérien. Car l'antiwagnérisme radical a disparu. On ne nie plus guère sérieusement aujourd'hui que Wagner ait été un grand artiste. On a même la liberté d'en convenir, et d'aimer pourtant, voire de préférer, une autre formule d'art. Tout cela, c'est réglé. Ce qu'il reste à savoir, c'est si Wagner, grand artiste incontesté, ne fut qu'un artiste, ou bien s'il fut un Messie, un réformateur de l'humanité, le fondateur d'une religion nouvelle.

« L'œuvre de Wagner, le drame musical, n'est pas seulement une œuvre d'art entre beaucoup d'autres : elle a une portée tout à fait exceptionnelle, incomparablement supérieure à celle des ouvrages de tous les spécialistes qui exhibent leurs talents devant le public moderne. Le drame musical, c'est l'œuvre d'art complète, supérieure, qui seule peut satisfaire pleinement les aspirations esthétiques de l'humanité. Bien plus, le drame musical, outre sa haute valeur artistique, a une importance sociale de premier ordre. Tout se tient, en effet, dans l'histoire de la civilisation, et il n'est pas possible de réformer sérieusement et sincèrement l'art du théâtre, sans provoquer en même temps des innovations capitales en matière de morale, d'éducation, de politique. La collaboration fraternelle de tous les arts à une même œuvre, le concours enthousiaste et désintéressé d'une armée d'artistes et d'un public immense de spectateurs à une même entreprise est une pure impossibilité sans un puissant élan d'amour, de fraternité, de foi religieuse. La régénération artistique de la société moderne ne peut marcher que parallèlement à sa régénération morale et religieuse. Et c'est pourquoi la réalisation de la pensée à Bayreuth est une victoire non seulement pour l'art, mais pour la civilisation européenne. Nous ne pouvons pas encore apprécier actuellement toute son importance. Ses effets commencent à se manifester dans notre vie artistique et morale. Ce sera la tâche des générations futures de continuer l'œuvre, si génialement commencée par Richard Wagner, dans l'esprit de son fondateur, et de la mener à bonne fin. Si elles se montrent à la hauteur de cette mission, si la grande œuvre de la régénération universelle suit son cours, les représentations de Bayreuth auront été l'aurore rayonnante d'une ère nouvelle pour l'humanité. »

C'est ainsi que M. Lichtenberger, homme de sens rassis, résume la conception à laquelle il adhère presque sans réserve. De même M. Ecorcheville disait : « Si le wagnérisme est de plus en plus philosophique et littéraire, c'est sans doute parce qu'on s'aperçoit tous les jours qu'il y a dans l'auteur de *Parsifal* quelque chose d'autre et de plus qu'un musicien de génie... C'est une vérité, ou, si l'on veut, un évangile qu'il a cru apporter à l'humanité. »

La sémillante « Ouvreuse du Cirque d'été » a dit : « Un littérateur

peut arriver à comprendre Wagner : un musicien, jamais. » M. Ecorcheville renchérit. D'après lui, il y faudrait un illuminé, touché d'une grâce d'en haut, à qui il ne serait pas, d'ailleurs, déconseillé d'être sourd, puisque, dans Wagner, la musique n'est pas seulement l'accessoire, mais l'obstacle, la pierre d'achoppement, ce qui empêche de comprendre.

Mais Wagner a-t-il apporté un évangile ? A-t-il cru sérieusement en apporter un? Dédaignait-il la musique, et aurait-il goûté ces nouveaux admirateurs, qui semblent croire que l'horreur de la musique est le commencement de la sagesse wagnérienne ?

Ouvrons le livre de M. Houston-Stewart Chamberlain, grand-prêtre attitré du culte de Wagner. «... Dans tout ce qui est théorique ou philosophique, Wagner ne laisse entrevoir qu'une partie de sa nature. Ce n'est pas seulement avant tout, c'est en tout qu'il est artiste. Dans une lettre à Rœckel, il avoue « combien peu il se croit philosophe », et il ajoute : « je ne puis m'exprimer qu'en œuvres d'art. » Et rien, d'autre part, ne prouve mieux combien périlleux est de vouloir extraire une signification philosophique d'une œuvre d'art que l'exemple qu'en donne Wagner lui-même. En 1852, il dit de l'*Anneau de Nibelung* que « sa vision du monde y trouve sa plus parfaite expression artistique, » et il qualifie cette vision d'« hellénico-optimiste » ; deux ans plus tard, il découvre, dans cette même œuvre l'expression de la philosophie germanico-pessimistique ! « L'artiste se trouve, devant son œuvre d'art une fois achevée, comme devant une énigme, sur laquelle il peut tomber dans les mêmes erreurs que d'autres » : voilà les propres expressions de Wagner. Elles devraient tout au moins protéger ses œuvres contre cette manie d'interprétation, aussi contraire à l'art qu'à la vraie philosophie, qui fait rage aujourd'hui. » (P. 160.)

« L'artiste se trouve en face de son œuvre comme devant une énigme, a dit Richard Wagner. Shakespeare écrivit son *Henri IV* dans le but d'adapter à la scène l'histoire d'un roi médiocre, et, par là, créa une trilogie d'une insondable profondeur ; Jean-Sébastien Bach pensait écrire un livre d'exercices pour des débutants pianistes et il écrivit le *Clavecin bien tempéré* ; on commanda à Wagner un opéra pour des Brésiliens, et il produisit *Tristan et Yseult*. » (P. 317.)

(Pour des Brésiliens ! Qui pourrait soupçonner Wagner d'avoir songé à évangéliser le Brésil?)

« Le lecteur me dispensera de m'étendre sur la tendance éthique et religieuse qu'on veut nous offrir comme étant celle de *Parsifal*. Dans son article sur l'*Opéra impérial de Vienne*, Wagner rappelle les mots bien connus de l'empereur Joseph II : « Le théâtre doit servir à « ennoblir les mœurs et le goût de la nation », et remarque à cette occasion : « Pour son application pratique, ce principe gagnerait peut-être en clarté à être ainsi formulé : il faut que l'ennoblissement de goût contribue à élever les mœurs de la nation, car évidemment l'art ne peut réagir sur la moralité que par l'intermédiaire du goût, et non

point directement. » Ces mots peuvent s'appliquer à Parsifal. Cette œuvre *ne contient point une doctrine morale*, ENCORE MOINS UNE DOCTRINE RELIGIEUSE; c'est la représentation artistique d'un grand caractère, d'un caractère religieux au sens le plus noble et le plus élevé du terme. » (P. 344.)

Est-ce assez décisif? — Des déclarations pareilles, sous la plume du souverain pontife du wagnérisme, tranchent définitivement la question. N'est-il pas curieux de noter que M. Saint-Saëns, prétendu coryphée de l'antiwagnérisme, n'a pas dit autre chose, puisqu'il a simplement dit de Wagner : « Grand comme Homère et comme Eschyle, comme Shakespeare et comme Dante, d'accord. Grand génie, mais non pas Messie. Le temps des dieux est passé. »

Il ne suffit pas, en bonne critique, de réfuter une théorie. Il faut encore l'expliquer. Je vois trois principales raisons de la conception messianique du wagnérisme. On a pris Wagner pour un messie : *A*, parce qu'il écrivit beaucoup de brochures réclames; *B*, parce qu'il était éminemment homme de théâtre; *C*, parce qu'il était le musicien le plus foncièrement, le plus radicalement musicien qui ait jamais existé.

A. — C'est un procédé connu de tous les littérateurs et artistes contemporains, que rien ne vaut, pour le lancement d'un volume en librairie, une petite manifestation prophétique ou apocalyptique à l'usage des gens du monde. Lisez les préfaces de Victor Hugo (qui est le grand homme de notre siècle à qui Wagner ressemble le plus). Voyez M. Jean Moréas, fondant une école chaque fois qu'il publie une plaquette, etc... De même Wagner a rédigé force brochures où il conspuait pêle-mêle la société et le vieux répertoire, se déclarait antisémite (par haine de Meyerbeer) et végétarien (sans qu'on sache pourquoi), et annonçait du même coup la régénération de l'humanité et les prochaines représentations de ses opéras.

B. — Ce second événement était, à ses yeux, le seul important. Personne — même Sarcey — n'eut, plus que Wagner, la passion du théâtre. On sait qu'il fut élevé parmi les comédiens, qu'il était, à dix ans, un amateur frénétique et un habitué des coulisses. Il « cristallisa », suivant le mot de Stendhal. Il divinisa l'objet de sa passion. Il parla, en langage mystiquement amoureux, du théâtre comme d'un Temple et des représentations dramatiques comme d'un culte. Tel un amant logeant sa maîtresse dans l'Olympe. Il faut une bonne dose de naïveté pour prendre ces métaphores à la lettre, pour croire à la mission surnaturelle et providentielle du théâtreux renforcé pour qui la plus importante conséquence de la guerre de 1870 était qu'il allait pouvoir faire jouer l'*Anneau de Nibelung* comme il l'entendait. Lorsqu'il pensait à agir sur la vie, lorsqu'il voulait mettre plus de sérieux dans les têtes frivoles de ses contemporains, — à quoi se borne sa réforme morale, — il se proposait simplement de les accoutumer non à se distraire au théâtre, mais à s'y recueillir. Et cela, parce qu'on

est ambitieux pour ce qu'on aime, suivant le dicton populaire, et qu'adorant le théâtre, il tenait à l'élever en dignité. Il y a réussi, d'ailleurs. Tous les amateurs de théâtre doivent lui savoir gré d'avoir montré, après Sophocle, Shakespeare, Racine et Molière, que le théâtre, loin d'être un divertissement inférieur, comme le prétendent certains romanciers qui n'ont jamais pu y décrocher un succès, est au contraire le plus puissant et le plus varié de tous les arts.

C. — On croit souvent que l'innovation de Wagner a consisté à donner plus d'importance aux paroles, et à subordonner la musique à la poésie. C'est exactement le contraire. Ce n'est pas Wagner, c'est Gluck, qui a pensé que la musique devait se borner à soutenir, à renforcer la poésie. Le point de vue de Wagner est bien différent. Il a blâmé sans doute l'acrobatie musicale des Italiens et est revenu à une déclamation châtiée. Mais ce n'est que le petit côté des choses.

Wagner est avant tout un musicien. Il fut, vingt ans, un excellent et consciencieux chef d'orchestre. Ce novateur idolâtrait les maîtres de son art, non seulement, un Beethoven, mais des faiseurs d'opéras, voire d'opéras-comiques, le Mozart de *Don Juan* et des *Noces de Figaro*, le Boieldieu de la *Dame Blanche*. S'il condamne la musique pure, c'est qu'il pense que, réduite à ses propres ressources, la musique ne peut donner tous ses effets, réaliser pleinement son type. C'est dans l'intérêt de la musique qu'il la veut au théâtre (1).

Qu'est-ce pour lui que la musique? Ce n'est pas un art d'agrément, un plaisir des sens, comme pour ces impies d'Italiens. Pour lui, la musique n'est rien de moins que la révélation directe du monde intérieur et caché, du noumène, de l'inconnaissable, du divin, si vous préférez. Voilà, sur la musique, une opinion flatteuse. On peut dire de Wagner qu'il avait quelque estime pour la musique.

Or, cette musique, truchement du divin, a besoin de l'aide des paroles, comme d'un guide-âne pour que les auditeurs saisissent le sens précis de ses chants. D'où, la légitimité, la nécessité du drame. Mais il est bien entendu que la musique ne se ravalera pas à prêter ses offices à n'importe quel drame. Elle commandera en reine. Elle dictera au librettiste ses sujets. Elle ne daignera traiter que les sujets qui lui sont le plus avantageux, ceux où l'on ne saurait se passer d'elle, qui portent sur ce qu'elle est seule à pouvoir exprimer, — savoir, le monde intérieur, supra-sensible, métaphysique.

Cette idée est, d'ailleurs, assez peu fondée en raison. Le son n'est qu'une sensation, un phénomène, comme la vision, et elle ne nous renseigne pas davantage. Il y a là une illusion, analogue à celle des novices de la philosophie qui attachent plus d'importance à la sensation musculaire qu'à la sensation visuelle et comprennent aisément que les choses ne sont pas en soi telles que nous les voyons, mais

(1) ... C'est comme musicien que je suis entré dans la voie qui est la mienne, c'est en vue de la richesse inépuisable de la musique, mon point de départ, que je veux le drame, qui est l'œuvre d'art complète. » (*Wagner*, cité par Chamberlain, p. 281.)

attribuent une existence en soi à la solidité. Toutefois, cette illusion est assez générale, et Wagner avait le droit d'en profiter.

Il résultait de ce rôle métaphysique où il confinait la musique, comme étant le seul digne d'elle, que l'orchestre devait avoir, dans ses drames, la préséance, comme l'absolu, l'infini, le Dieu immanent des panthéistes l'a sur le monde chétif de la réalité sensible. Toutefois, de même que Spinoza a dit que, si Dieu est d'abord nécessaire à l'homme, l'homme est pourtant nécessaire à Dieu, les chanteurs sont chez Wagner au second rang, mais l'orchestre ne saurait se passer d'eux.

Cette atmosphère panthéistique est bien allemande. En outre, elle est bien moderne. Depuis un siècle, non pas seulement dans la rêveuse Allemagne, mais un peu partout, l'homme est tiraillé entre l'agnosticisme et la religiosité. Lorsqu'il raisonne, il ne juge plus que l'au-delà, la vérité en soi, la nature et l'origine de l'univers soient connaissables. Mais il continue d'être hanté par le sens et l'appétit du mystère. La musique l'entretient de ce mystère, lui en procure le frisson ; mais elle lui en parle d'une façon aussi vague qu'émouvante. La sensibilité métaphysique est satisfaite, sans que la raison soit choquée. C'est très pratique.

Les gens d'ancien régime, qui avaient une religion positive, ne se seraient pas souciés de ces avantages. Les positivistes purs, comme M. Nordau, ne les apprécient pas non plus, et restent fidèles à l'ancienne musique, qui se bornait à charmer l'oreille et à exprimer les passions terrestres (amour, joie, douleur, etc...).

Au lieu de peindre la vie, Wagner peint la pensée moderne. Il met en action et en musique les grands conflits d'idées qui ont divisé ce siècle. On trouve, dans ses drames, l'optimisme révolutionnaire, le pessimisme schopenhauérien, le néo-christianisme. Mais ces doctrines ne sont que les vrais personnages principaux de ses drames. Lui-même n'est ni pessimiste, ni néo-chrétien, ni rien de pareil ; ou du moins, il ne l'est ni avec persévérance, ni avec originalité.

On comprend l'illusion de ceux qui le prennent pour un grand penseur et pour un apôtre. Ils sont dupes des sujets évidemment philosophiques, qu'il a traités. Mais il n'était pas philosophe, et il les a traités pour des raisons de pure esthétique mnsicale.

Tout dérive chez lui de la musique. C'est parce qu'il était le musicien, je ne dis pas le plus grand, mais le plus... musicien de tous les musiciens, qu'il a : 1° préféré le théâtre à la symphonie ; 2° adopté cette forme nouvelle d'opéra, qu'il appelle le drame lyrique ; 3° écrit des opéras philosophiques.

Quoi qu'on en dise et qui qu'en grogne, en dépit de ceux qui crieront au paradoxe et de ceux qui hurleront au sacrilège, ne nous départons pas de cette plate et bourgeoise opinion :

Wagner est un grand musicien. Il n'est qu'un grand musicien.

PAUL SOUDAY.

PÉDAGOGIE

L'UNIVERSITÉ DE LA RUE DANTON

Les lecteurs de la *Revue des Revues*, qui ont suivi dans sa marche montante le Collège libre des Sciences sociales, qui ont vu naître l'Ecole de journalisme, et assisté au début de l'enseignement appelé à s'épanouir en Ecole de morale, ont un droit incontestable de priorité sur la première esquisse d'un ensemble, dont les fragments leur sont connus en partie.

J'appelle cet ensemble *Université*, faute d'un autre mot, que je cherche, qui peut-être existe, que je ne trouve pas; et, au surplus, quelle raison nous empêche de garder celui-ci? Un grave journal disait l'autre jour : « L'« Université », au sens historique du mot, que les travaux de M. Liard ont remis si heureusement en lumière, l'Université, telle que son labeur persévérant a fini par nous la rendre, est le lieu où l'étudiant trouve réunis tous les moyens d'atteindre sa fin, qui est le savoir, dans l'une quelconque des disciplines que comporte, à un moment donné, l'état d'avancement de l'esprit humain (1). » L'Université de la rue Danton serait donc le lieu où l'étudiant trouvera réunis tous les moyens d'atteindre sa fin *sociale*, qui est la connaissance de la société où son émancipation prochaine va le plonger, protégé seulement par son savoir, et uniquement armé des notions acquises sur les actuelles exigences de l'esprit humain. Souple et ample, le terme *université* se prête à bien des applications neuves, — en exceptant, bien entendu, les applications légales, qui ne seront pas sollicitées; du moins pas encore... Tout est pareillement souple, des formes suggérées par l'expérience aux Ecoles annexées ou connexes de la rue Danton. Les cadres sont ajustés avec assez d'ampleur pour laisser du champ aux insertions futures d'Ecoles nouvelles, ou d'enseignements associés. Une Ecole d'Art se formera d'elle-même, à mesure que se préciseront les notions et les besoins d'art social; c'est le premier projet à réaliser dans un avenir qui, — d'ailleurs, ne nous appartient guère...

Je voudrais vous dire en quelques mots comment, de la primitive conception du Collège, sont émanées ces conceptions différentes et parallèles, l'Ecole de Journalisme et l'Ecole de Morale.

I. — Le Collège libre des Sciences sociales.

Le Collège libre des Sciences sociales, en ouvrant prochainement (2) sa cinquième année scolaire, verra réaliser quelques-uns des vœux timidement exprimés à la fin de sa première session (3). Le Collège étouffait l'année dernière dans une enceinte devenue trop étroite. Il fallait donner plus d'espace à la rentrée prochaine; il fallait diviser les services, et les délais étaient très courts. Recherche et apprêts d'une

(1) *Le Temps* : *Menus propos*, 13 octobre 1899.
(2) Le 6 novembre.
(3) Voyez l'*Enseignement social à Paris*. Paris, Rousseau, 1896.

installation, totale et définitive, paraissaient également impossibles en moins de trois mois. On a dû se contenter d'un provisoire, d'ailleurs très acceptable (1) : les enseignements dédoublés trouveront des salles prêtes pour leur fonctionnement parallèle; en même temps que les salles de cours et de conférences, une bibliothèque est ouverte aux étudiants : un premier fonds en était constitué d'avance, rien qu'en se réduisant aux livres signés et aux revues rédigées ou dirigées par les collaborateurs de la maison.

En même temps que les limites matérielles, le programme craquait de tous les côtés. La définition étroite des sciences sociales, refoulée tantôt sur l'économie politique, tantôt sur la « pure et abstraite » (2) sociologie, s'ouvrait à des notions plus larges et à des buts différents. L'étude des sociétés,— qui déborde la base solide, mais rétrécie, de la richesse produite, distribuée et consommée,— peut s'appliquer à des fins plus immédiatement utiles que le contact et le conflit des hypothèses organiques, mécaniques ou psychologiques sur les origines sociales. Aussi bien que le développement des besoins matériels, elle peut surprendre à leur origine, et suivre pas à pas, la naissance et le développement de ces *modes* intellectuelles ou morales, d'où surgissent un beau jour les nouveaux pouvoirs sociaux; — l'Ecole de Journalisme s'est organisée pour étudier, et, s'il se peut, pour discipliner et *élever* le plus incontestable et nouveau pouvoir de notre temps... Et l'étude des sociétés peut également s'attacher aux causes récentes, à la nature particulière et aux immédiates conséquences des « états » sociaux, aussi bien qu'à leurs origines obscures, à leurs fins logiques et aux « lois » générales; elle peut coordonner ses observations; elle peut en tirer, par comparaison et simplification, un petit nombre de règles souples et variables, dont la *conduite sociale* peut s'éclairer en cherchant à réaliser plus de bonheur ou plus de perfection; — une Ecole de Morale se prépare à dégager, à noter, et, s'il se peut, à faire accepter, par conviction ou persuasion, quelques-unes des règles posées à la libre pratique des embouchures par où le bonheur se diffuse et la perfection se distille, dans la vie individuelle et dans la vie générale.

Au Collège même, l'enseignement proprement dit des sciences sociales, appuyé à l'histoire et à la statistique, s'est élargi par ses bords extrêmes. L'*Action sociale de l'Art* et celle *de la Littérature* sont analysées simultanément, et un essai de *Biologie générale appliquée à la sociologie* est tenté pour la première fois. D'autre part, une vaste enquête sur l'enseignement des sciences sociales dans les pays civilisés, sur son « état actuel », sur les « progrès à réaliser », sur la « création d'un enseignement social international », est ouverte par la commission chargée d'organiser le *Congrès international de l'enseignement des sciences sociales* qui se réunira pour la première fois, à Paris, sous le patronage du Collège, pendant l'Exposition de 1900 (3).

(1) Le Collège s'est installé rue Danton (entrée : 28, rue Serpente).

(2) Tarde, *Les Lois de l'Imitation*, p. 153.

(3) Le 30 juillet.

Chargé de dépouiller et de classer les documents, le secrétariat du Collège apportera dans quelques mois une contribution précieuse à la bibliographie de l'enseignement nouveau.

Voici le programme (abrégé) du Collège pour l'année 1899-1900 :

Démographie. — Professeur : M. le Dr Jacques BERTILLON, chef des travaux statistiques de la Ville de Paris.

Doctrines sociales allemandes. — M. Georges BLONDEL, agrégé de l'Université.

Action sociale de la Littérature. — M. Charles BRUN, agrégé de l'Université.

Le rôle social de l'Eglise. — M. Emile CHÉNON, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris.

Action sociale de l'Art. — I. M. Lionel DAURIAC, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier.— II. M. Maurice EMMANUEL, docteur ès lettres.

La Sociologie d'après Auguste Comte. — M. le Dr E. DELBET, député.

Sociologie criminelle. — M. Enrico FERRI, député au Parlement d'Italie.

Statistique du Travail et de la Richesse. — M. A. FONTAINE, directeur du Travail, *professeur*; M. Louis WEBER, actuaire à la Direction du Travail, *suppléant.*

Les Ecoles dissidentes en économie politique. — M. Ch. GIDE, professeur à l'Université de Montpellier, chargé de cours à la Faculté de Droit de Paris.

Théorie technique élémentaire des assurances sur la vie. — M. Paul GUIEYSSE, député, président de l'Institut des Actuaires.

Théorie sociologique du marxisme. — M. C. de KELLÈS-KRAUZ, associé de l'Institut international de sociologie.

La situation économique et les doctrines sociales de la France dans la seconde moitié du XVIIIe *siècle.* — M. Maxime KOVALEVSKY, ancien professeur à l'Université impériale de Moscou.

Biologie générale appliquée à la Sociologie. — M. Félix LE DANTEC, docteur ès sciences.

Histoire du socialisme en France. — M. André LICHTENBERGER, docteur ès lettres.

Méthodes ethniques et sociales. — M. Louis MARIN, secrétaire adjoint de la Société de géographie commerciale.

Doctrine sociale catholique. — M. l'abbé NAUDET.

Histoire de l'économie politique. — M. RÉVELIN, professeur au Collège Sainte-Barbe.

Constitution de l'éthique. — M. E. de ROBERTY.

Le Droit et la Science sociale. — M. SALEILLES, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris.

Histoire du Droit moderne. — M. E. TARBOURIECH, docteur en droit.

Psychologie et sociologie professionnelles. — M. G. TARDE, chef de la statistique au ministère de la Justice.

Application des lois économiques dans les pays neufs. — M. Louis VIGOUREUX, professeur d'économie politique à l'Ecole spéciale d'architecture.

Cours complémentaires, conférences et visites

Les Sociétés coopératives de consommation et de production. — M. Ch. Barrat, enquêteur permanent à l'Office du Travail.

L'Evolution de la corporation depuis ses origines au moyen âge jusqu'à la fin de l'ancien régime. — M. A. Giry, professeur à l'Ecole des Chartes.

L'Evolution vers la paix. — M. Gaston Moch, ancien capitaine d'artillerie.

Les Ecoles pratiques. — M. E. Rigolage, agrégé de l'Université, ingénieur des Arts et Manufactures.

Visites dirigées par les inspecteurs de l'Assistance publique dans les établissements d'assistance et d'hygiène de la Ville de Paris, sous la présidence de M. Paul Strauss, sénateur.

Visites des chantiers de l'Exposition.

Visite de l'Institut Pasteur.

Ecole de journalisme... Mais ceci vaut un paragraphe spécial.

II. — L'Ecole de Journalisme

Les lecteurs de la *Revue* connaissent la genèse de l'Ecole. Ils en savent l'historique. Ils ont eu la primeur de son programme. Un long mouvement de curiosité, soulevé par un article paru ici même, s'est exprimé par l'inquiétante accumulation d'autres articles et de « filets », d'interviews, de dissertations, d'appréciations, de jugements un peu courts, de « débinages » irréfléchis, voire même de louanges probablement précipitées...

L'Ecole, cependant, s'organisait sans tapage. Les professeurs subissaient de bonne grâce le flot, l'intarissable flot des correspondances lâchées sur eux par les candidats journalistes des deux mondes. De bons jeunes gens s'informaient avec simplicité de la « place » qui leur serait tenue toute chaude à la sortie de l'Ecole... Les étrangers témoignaient de soucis plus urgents. Un citoyen américain, préoccupé de sa nourriture, pressentait M. Henry Fouquier sur ses prix de « pension »... La majorité, qui était légion, je me hâte de le dire, se contentait de demander le programme.

Et les professeurs se consultaient sur un problème d'orientation. S'entendrait-on pour suivre une ligne commune et se mettre d'accord sur une direction d'ensemble? Ou chacun, réservant son indépendénce, ne tiendrait-il compte que de son expérience, de ses observations personnelles et de ses idées préconçues? Aurait-on une série de cours ou une *Ecole*?... Les questions essentielles : liberté de la presse, moralité professionnelle, responsabilité, urbanité, sanctions et juridictions, jury spécial (et peut-être jury professionnel) ont été d'avance examinées, discutées avec le souci profond de tirer du progrès de l'enseignement. Dès aujourd'hui on est autorisé à dire que l'Ecole ne se contentera ni d'un succès de mode, ni d'un triomphe de curiosité badaude. Elle veut agir, et elle agira, — en sachant d'ailleurs borner ses désirs, et ne passer de l'espérance ni à l'illusion ni à la présomption. Il n'est pas question de faire de nos futurs chro-

niqueurs autant de petits saints, ni de dresser en pied, du jour au lendemain, une législation toute neuve. Quelques garçons d'esprit persuadés qu'un journal peut être facile à lire, intéressant, amusant, et ne traiter ses contradicteurs ni de mufles ni d'assassins ; une idée juste lancée dans la discussion publique, et, peut-être, passée de la discussion au *Bulletin des Lois* : on se contentera de résultats partiels à chaque étape, — et même d'une partie de résultat...

Le programme de l'Ecole n'a pas changé dans ses grandes lignes, que je rappelle (en abrégeant) :

Cours professionnel de rédaction. — Professeur : M. Henry Fouquier, journaliste.

Histoire de la Presse. — Professeur principal : M. O. Cornély, journaliste.

Législation de la Presse. — M. Cruppi, député.

Histoire contemporaine traitée au point de vue du journalisme politique. — M. Ch. Seignobos, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Cours pratiques. — Visites et travaux dans les ateliers du *Figaro*.

Les conférences annexées au *Cours professionnel de rédaction* (spécialités, reportage, etc.) seront organisées au fur et à mesure des besoins.

Dans la série de leçons réunies sous le titre général : *Histoire de la Presse*, quelques conférences sont dès maintenant toutes prêtes et adaptées à l'ensemble. M. Yves Guyot, directeur du *Siècle*, parlera des *Campagnes de Presse* ; M. Gaston Moch, de l'*Indépendance belge*, de *la Question de la langue internationale et de sa solution* appliquée au journalisme ; M. Henri Hauser, professeur à l'Université de Clermont, de *la Presse en France avant le Journal* ; M. Félix Livelly, publiciste, de *la Presse à l'Etranger* (Angleterre, Allemagne, Autriche, Russie) ; M. Lucien Maury, homme de lettres, de l'*Action de la Presse sur la Politique extérieure* (première partie : *la Restauration*). La direction du *Figaro* fera faire une monographie très détaillée de son journal, monographie professionnelle et monographie historique. Le directeur de la *Revue des Revues*, M. Jean Finot, a promis une série de leçons sur la *Situation actuelle de la presse périodique* en France et à l'étranger ; etc...

L'Ecole vous contera, l'été prochain, l'histoire véridique de sa première année, l'histoire de ses succès, de ses déceptions, des sympathies qu'elle aura conquises, des disciples qu'elle aura formés, des oppositions qui se lèveront probablement, et des « campagnes » dont elle entend faire autant de victoires.

III. — L'Ecole de Morale.

Sous ce titre : *Une expérience*, la *Revue des Revues* publiait ces lignes, le 1er février dernier.

« Au moment où paraîtra ce numéro de la *Revue*, une expérience « d'un caractère assez original sera mise en train, depuis quelques

« jours, au Collège libre des Sciences sociales. Cette expérience s'ap-
« pellera, d'un nom très simple : *Cours de morale*... A l'heure présente, « et dans notre pays — où, plus étroitement, dans notre ville, — les « consciences ne nous paraissent pas éclairées de clartés si vives, ni « guidées par une morale si sûre qu'il semble tout à fait inutile de les « intéresser à la commune recherche de règles applicables à des for- « mes d'associations nouvelles, et aux intérêts aussi bien qu'aux « devoirs d' « états » sociaux différents... » Car « la morale appartient « à tout le monde... Nous n'avons nullement le désir d'en retirer au « catéchisme, ni à la chaire ou à l'autel ce qui leur appartient, pour « lancer on ne sait quelle folle entreprise de « laïcisation » ; mais nous « désirons, par des moyens *juxtaposés*, nullement substitués au caté- « chisme, exposer à côté de la chaire et de l'autel l'ensemble de « règles qui suffisent à certaines consciences pour définir le devoir et « réaliser le bien... » On a objecté : « Peut-on enseigner la morale? « — C'est précisément ce que nous allons voir ». Et « que l'ex- « périence échoue, c'est possible ; il se peut aussi qu'elle n'échoue « point »... (1)

Or, l'expérience n'a point échoué.

Le *Cours de morale* a déroulé la série complète de ses leçons sans décourager l'intérêt ou la curiosité d'un public très éclairé, peu crédule, difficilement « emballé » et, en somme, plus sceptique que bienveillant, mais toujours attentif et toujours patient. Etudiants et gens du monde, instituteurs, institutrices, élèves d'écoles normales et moralistes professionnels, professeurs de grandes Ecoles et membres d'Académies, ce public s'est formé d'auditeurs très divers et de catégories très différentes. Or, malgré l'extrême variété de ce recrutement, il s'est trouvé que les leçons de morale, au bout d'un certain temps, possédaient après tout un public, — mobile, d'ailleurs, et oscillant, ou fluant comme tous les publics, et qui se renouvelait ; mais qui se renouvelait par alternance ou accroissement, non par élimination ; par suite, apte à s'élargir à mesure que s'élargirait le cadre et que se prolongerait la durée ; ou, plus exactement, à mesure qu'un enseignement de plus en plus stable et continu se substituerait à une série en partie éparse et improvisée de conférences mal et peu ou point liées.

En tenant compte des quelques notes rappelées plus haut, — et de quelques développements que les notes sous-entendent, — la création d'une Ecole était en germe dans ces observations.

L'organisation ne fut retardée que par des précautions d'entente, peut-être aussi par d'assez délicates questions de principe et d'appréciation. L'Ecole serait-elle une école de théorie pure? ou ne dédaignerait-elle ni l'application ni l'action pratique? Serait-elle un Institut de recherche scientifique, ou une maison d'enseignement? Enfin (peut-être surtout) serait-elle une Ecole de dogme, serrée autour d'une doctrine et constituée pour la diffusion d'une philosophie particulière, ou une Ecole libre et largement ouverte à tous les dogmes, à

(1) *Revue des Revues*, 1er février 1899 : *Une expérience*, pp. 271-276.

toutes les philosophies, à toutes les conceptions raisonnées de la morale, à toutes les croyances et à toutes les opinions en quête d'une chaire pour se définir et d'une tribune pour se propager?

A toutes les questions mises à l'étude, des solutions très libérales ont été données. L'Ecole peut faire à la fois de la science pure et de l'enseignement appliqué; rien n'empêche une leçon parfaitement scientifique ou métaphysique d'être écoutée à côté d'autres leçons, où la théorie morale tiendra compte de la nature humaine, des besoins individuels, des états sociaux, des faits et des « sciences de faits » (1). L'Institut de recherche peut s'associer à la maison d'éducation; il peut refaire des ailes à un idéal moral que fréquemment la préoccupation « pratique » risquerait d'abaisser, et reprendre un point d'appui dans les réalités vivantes, dont souvent les hautes spéculations risquent de se détacher. Enfin (et surtout) l'Ecole ne sera pas une Ecole de prédication; — sur quoi elle a été qualifiée : Ecole de scepticisme, avant d'être née...

Il a été répondu à ces blâmes de l'avant-veille, et je ne puis que redire ce qui a été dit, à savoir : que des personnes de bonne volonté se sont réunies dans la commune pensée d'organiser un enseignement, dont notre pays est actuellement dépourvu, et dont il n'est pas exagéré de croire l'urgence attestée par un « état » anarchique de la conscience nationale; — que ces personnes se sont acceptées les unes les autres et associées telles qu'elles étaient, sans s'interroger sur leurs origines philosophiques, sans se demander ni profession de foi catholique ou protestante, ni certificat de libre pensée : et rien peut-être n'atteste mieux l'urgence de l'association que cet abandon, par chacun, de ses répugnances et de ses préjugés (il n'est question, bien entendu, ni de croyances ni d'opinions); — qu'on s'est entendu pour mettre en commun tout ce qui, en fait, est déjà collectif et général, les « éternels principes » qui sont à la base de toute morale occidentale, religieuse ou philosophique : et cela n'est pas peu de chose alors que, non seulement la conduite sociale (ou individuelle) de chaque jour implique l'oubli délibéré des principes, mais que chaque jour un incident quelconque évoque des querelles de définition; — pour le surplus, pour les *formes* de l'immanente morale, pour l'historique, le doctrinal et le contingent, chacun, réservant ses idées personnelles, réserve naturellement sa liberté. Entente sur la direction générale de l'âme humaine, réciproque respect des croyances, association d'esprits indépendants pour une tâche définie, cela ne constitue pas précisément une école de scepticisme. — Cela ne constitue pas non plus un institut de prêche. Il n'est pas indispensable qu'une école de morale soit calquée sur une école de catéchisme; et peut-être — pour mettre la morale à la portée du plus grand nombre possible, — peut-être vaut-il mieux qu'une école de morale ne commence point par lancer dans la circulation une nouvelle morale d'école... « A voir ainsi plusieurs esprits parfaitement indépendants, sans aucune entente préalable, s'accorder sur plusieurs points essen-

(1) Boutroux, *Avant-propos* de la *Morale sociale*, p. IX.

tiels, on ne peut que prendre confiance dans l'efficacité de la libre recherche et espérer voir se réaliser de plus en plus cette harmonie de l'unité et de la variété, de l'universel et de l'individuel, qui est la vie et qui est l'idéal » (1).

L'Ecole s'est inspirée de ces idées dans la rédaction de ses statuts (2). Elle s'est donné un *Conseil de Direction et d'Enseignement* où toutes les opinions philosophiques ou religieuses comme toutes les doctrines morales sont représentées. Elle a constitué, d'autre part, un *Conseil d'Administration*, où elle a tenté de *déprofessionnaliser* (si j'ose m'exprimer ainsi) la morale, et de la replonger à sa source, qui est la nation vivante. Par suite, à côté des « professionnels » l'Ecole a appelé à son grand Conseil des représentants de la religion et des représentants de la vie politique, de la vie municipale, de la vie industrielle ou commerciale et de la vie ouvrière; le Travail sous toutes ses formes devait être sollicité de concourir à la création d'une Ecole qui doit, et qui veut avoir pour fin suprême l'éducation des travailleurs...

Voici le tableau des deux Conseils et le programme (abrégé) de l'Ecole pour l'année 1899-1900 :

Ecole de Morale.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

M. Emile Boutroux, président.

MM. Belot, Bergson, Bernès, Buisson, Croiset, Darlu, Dauriac, Duclaux, Fouillée, Gide, Anatole Leroy-Beaulieu, Malapert, Marillier, Charles Richet, Seailles, Tarde, Thamin, professeurs à l'Université ou dans les lycées de Paris, à l'Ecole normale supérieure et à l'Ecole des Sciences politiques;

M. Xavier Léon, directeur de la *Revue de Métaphysique et de Morale*;

Le R. P. Maumus et M. le pasteur Wagner;

M. Berthelot, sénateur;

MM. Léon Bourgeois, Denys Cochin, Eugène Fournière et Raymond Poincaré, députés;

MM. Adrien Veber et John Labusquière, conseillers municipaux;

M. Rose, ancien directeur des Cristalleries de Baccarat;

MM. Deherme, secrétaire général des Universités populaires, et Dumay, administrateur de la Bourse du Travail.

ADMINISTRATEURS.

MM. Alcan, éditeur; Delbet, député; G. Sorel, publiciste.

CONSEIL DE DIRECTION ET D'ENSEIGNEMENT.

M. A. Croiset, de l'Institut, président;

MM. G. Belot, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand;

Bergson, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure;

Bernès, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand;

(1) *Morale sociale, leçons professées* au Collège libre des Sciences sociales. *Avant-propos* (par Emile Boutroux), p. x.

(2) Soumis à l'autorité compétente et approuvés.

Boutroux, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris ;
Buisson, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.
Croiset, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris;
Darlu, maître de conférences à l'Ecole normale de Sèvres ;
Duclaux, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris, directeur de l'Institut Pasteur;
Gide, professeur à l'Université de Montpellier, chargé de cours à la Faculté de Droit de Paris ;
A. Leroy-Beaulieu, professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques ;
Malapert, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand;
Marillier, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes ;
Ch. Richet, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Paris ;
Tarde, professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques et au Collège libre des Sciences sociales;
Thamin, professeur de philosophie au lycée Condorcet.

PROGRAMME DES COURS

COURS (PROPREMENT DITS).

La Morale d'après Auguste Comte. — Professeur : M. le Dr Delbet.
Les formes primitives de la Morale. — M. Marillier.
Les Droits de l'homme. — Le R. P. Maumus.
La Science et l'Internationalisme. — M. Ch. Richet.
Le problème de l'enseignement moral. — M. Thamin.
Le bien et ses caricatures. — M. le pasteur Wagner.

CONFÉRENCES

Le Luxe. — M. Belot.
Les Conditions de l'Action. — M. Bernès.
Science et morale. — M. Boutroux.
Les rapports de l'Education morale et de l'Education religieuse. — M. Buisson.
Vue d'ensemble sur la morale grecque. — M. Croiset.
La morale chrétienne et la conscience contemporaine. — M. Darlu.
L'Ethique de J. M. Gugau. — M. Fournière.
La Pitié envers les animaux. — M. Gide.
L'Evolution vers la paix. — M. G. Moch.
. — M. Malapert.
. — M. Séailles.
Frédéric Nietzsche a-t-il réformé la morale? — M. E. de Roberty.
L'idée de justice et la science. — M. Sorel.

L'Ecole de Morale est la dernière née. Son programme est encore un peu court. Son développement est tout en devenir. Et cependant, — en attendant l'Ecole d'Art, qui est à venir, et dont il sera parlé en son temps, — n'avons-nous pas le droit de désigner, par avance, du titre *Université* les trois Ecoles de la rue Danton ?

DICK MAY.

NOUVELLES POUR LE JOUR DES MORTS

I. — AU BORD DU TOMBEAU

La route de sa vie, depuis le berceau jusqu'au trépas, fut longue.

Il semblait que son pied n'avait foulé que des fleurs odorantes aux riches couleurs. Si parfois il s'y trouvait une épine, on pensait qu'elle ne l'avait jamais profondément blessé.

Lui, ne se plaignait point à ses amis et ne maudissait pas ses ennemis. Il riait souvent, ne pleurait jamais, mais il paraissait triste en traversant la dernière étape de son existence. On attribuait cela au regret de sa jeunesse disparue à jamais, à l'appréhension de la mort qui s'avançait à grands pas.

Le sort, disait-on, lui a épargné ses rigueurs mais le temps lui a mis sur les épaules un fardeau de quatre-vingts ans. Le vieillard plie sous ce faix. Un bonheur inaltérable le conduisit toujours par la main et ne le quitta que forcé de le céder au seul malheur inévitable : la mort.

Il s'arrêta au bord de la tombe entr'ouverte, serein, réconcilié avec la nécessité. Autour de lui s'assemblèrent tous ceux qui étaient liés à lui : sa femme, ses enfants, ses amis. Derrière ceux-là une foule de gens qui lui étaient probablement redevables de quelque chose.

Il faisait ses adieux à tous.

— Tu fuyais la mort avec effroi, dit-il à sa femme, et tu jouissais de la vie avec délices. Puisse-t-elle te faire la plus large part d'existence qu'elle ait jamais accordée aux humains!

Ton petit cœur ne se ressentira d'aucun vide à cause de moi, car je n'y ai jamais eu de place.

Si j'y regardais parfois à travers les fentes, je n'y voyais qu'un tourbillon de joies mesquines et de mesquins désirs. Qu'elles multiplient autour de toi jusqu'à ton dernier souffle!

Tu as été dans ma vie ce que le gui est pour un arbre.

Ma vie, elle tarit en ce moment et succombe, mais les forces vives que tu m'as soutirées te suffiront amplement jusque dans ta vieillesse.

Lorsque je serai sous terre pour me reposer, que mon souvenir ne trouble point la sérénité de tes jours!

Ne perds ni tes larmes ni tes soupirs pour visiter ma tombe, car l'herbe qui y poussera se contentera de la rosée et des zéphyrs.

Ne prends pas, non plus, la peine de prier pour mon âme. Si j'en ai une et s'il y a un Dieu, il sait que tu ne l'as ni connue ni aimée et il n'exaucera pas tes prières.

Pardonne-moi de n'avoir pu briser mes pensées, mes sentiments,

mes rêves et mon idéal pour les jeter au foyer qui te servait à faire la cuisine ; de n'avoir pu les mettre entre les tranchants des ciseaux dont tu taillais nos habits, de n'avoir pu me conformer à tes goûts.

Pardonne-moi de n'avoir pas su jouer dans notre hymen le rôle d'un oiseau gazouillant tes airs de prédilection et d'avoir gardé — après t'avoir donné tout ce qui te revenait — une grosse part de moi-même, dont j'ai voulu faire profiter le monde.

Je te remercie des soins que tu as pris de ma maison. Je te remercie de m'avoir servi des repas dans ma santé, des médicaments dans la maladie et de tout ce que j'ai oublié.

Et vous, mes enfants, n'essayez pas de me regretter. La moindre larme vous coûtera bien des efforts et ne me fera aucun bien.

Quand même je voudrais et pourrais prolonger ma vie, elle n'aurait pour vous aucun prix. Vous avez pris tout ce qu'elle a pu produire.

Pardonnez-moi de n'avoir pu vous donner davantage.

Vous m'avez vu bien des fois succomber de fatigue pour vous assurer l'aisance, et personne de vous n'a essuyé la sueur de mon front, personne ne m'a aidé dans ma peine, ne m'a payé de reconnaissance.

Pardonnez-moi d'avoir voulu vivre quelque peu pour moi aussi. C'était une condition indispensable de pouvoir vivre pour vous.

Le pommier qui vous donne ses fruits, la rose qui vous donne ses fleurs et les blés qui vous donnent leur grain ne vous livrent pas — tant qu'ils existent — tous leurs tissus, tous leurs sucs.

Plus d'une fois j'avais remarqué votre mécontentement de ne m'avoir pas dépouillé à votre profit, jusqu'à la dernière parcelle. Mais j'ai dû me ménager ne fut-ce que pour que vous ne vous ressentiez pas de ma perte. Ainsi pardonnez-moi cette avarice et recevez les remerciements de votre père mourant de ce que vous êtes nés pour sa joie et de ce que vous n'avez pas renié votre titre d'enfants.

Adieu, mes bons amis ! Je sais reconnaître votre désintéressement. Vous avez pris la peine de me reconduire jusqu'à ma tombe sans que je puisse vous en témoigner ma gratitude.

J'ai toujours aimé à payer de retour chaque service que j'ai reçu de vous. Si cependant, à part ce dernier, il y en a que je n'aie point reconnu, acquittez-moi d'une dette que je n'ai plus le temps de satisfaire.

Avant de venir ici j'ai fait scrupuleusement un strict examen de ma vie. J'ai pesé ce que je vous dois et ce que vous devez à moi. Il m'a paru que les témoignages d'amitié sont égaux des deux parts.

Mais cet examen, je l'ai fait avec une mémoire vieillie et affaiblie ; j'ai pu me tromper à votre désavantage. Excusez cette erreur inconsciente et involontaire.

Je sais qu'il n'y a ni cadeaux ni dévouement ; il n'y a que l'échange de services. J'ai essayé d'avoir toujours présente cette maxime dans ma pensée, mais je ne suis pas sûr que, par hasard, dans un moment de rêverie, je ne l'aie pas oubliée.

S'il en était ainsi disculpez m'en et ne jetez pas sur ma tombe, avec les mottes de terre, un reproche blessant. Je suis très sensible à votre bon vouloir pour moi : de ne m'avoir souhaité ni maladie, ni misère, ni opprobre, de ce que, pouvant m'assassiner, tromper, calomnier, vous m'ayez laissé vivre dans l'aisance et dans la considération.

Et vous tous, — continua-t-il en se tournant vers ceux qui se tenaient plus loin — que je connais à peine de nom, pardonnez-moi toute action qui n'a pas été un profit pour vous. Laissez-moi vous remercier aussi de toutes celles que vous croyiez être un bien pour moi.

Pâle mais calme, sans émotion, les yeux secs, il prit congé de tout le monde par une inclination de tête et se détourna pour descendre dans le tombeau. Soudain, il s'arrêta fixant un regard surpris dans l'espace.

Il vit, sur un fond radieux et lointain, un cortège de créatures pareilles à celles qui l'entouraient. Seulement elles planaient audessus de la terre; beaux esprits rayonnants aux sourires d'ange.

— Qu'est-ce ?... se demanda-t-il ? Est-ce que les compagnons de mon convoi se sont reflétés dans les airs en une vision merveilleuse ?...

En examinant attentivement les figures aériennes, il les reconnut.

Oui, c'étaient les images idéales des personnages réels avec lesquels la vie l'avait mis en rapport, et qui l'entouraient en ce moment au bord de sa tombe. C'étaient ces illusions admirables auxquelles il avait rêvé dans sa jeunesse! Elles avaient disparu tour à tour mais elles s'étaient assemblées toutes, avant sa mort, pour lui faire ses adieux.

Oui, c'étaient elles !... Il n'en manquait aucune !

Il les reconnaissait l'une après l'autre; il reconnaissait chacun de leurs traits, il revoyait le moment de leur naissance et celui de leur mort.

Devant sa mémoire rajeunie éclata, en se déroulant, une traînée lumineuse des rêves de son jeune âge, avec ses couleurs et ses clartés, avec ses extases et ses rêveries, — adorables visions qu'il espérait trouver dans la réalité et qu'il n'avait jamais rencontrées.

Quel douloureux souvenir et quelle cruelle séparation!

Pourquoi ces fantômes apparaissent-ils au bord de son tombeau?... Est-ce pour lui briser le cœur du regret d'un monde qu'il quittait?

La face convulsée par le désespoir, les yeux remplis de larmes brûlantes, il contemplait le cortège de ses illusions flottant dans les airs. Son cœur éclata de douleur. Il poussa un cri en tombant foudroyé.

La terre, touchée de compassion, s'entr'ouvrit pour l'engloutir avant que les fossoyeurs eussent eu le temps de combler la fosse.

Et l'assemblée de s'extasier sur la friabilité du sol qui, de lui-même, recouvrait les cercueils !

(*Traduit du polonais par* ***) ALEXANDRE SWIETOCHOWSKI.

II. — INCONSOLABLES

I

Il fait une limpide journée d'automne. Le gardien du cimetière balaie les feuilles que le vent de la nuit a détachées et dispersées sur les tombes. Le vieux a ses morts qu'il aime, sur le repos desquels il veille soigneusement.

Lorsque les parents négligent de fleurir la tombe ou laissent la veilleuse sans huile (1), Moche (2) Simion s'approche du monument délaissé, regarde longuement, compatissamment, les couronnes flétries, la lampe éteinte, secoue la tête et parle au mort en le plaignant de son abandon.

— Vois-tu, j'ai bien su moi qu'on t'oublierait aussi ! Personne ne vient plus te voir, hein ! Qu'est-ce que ça leur fait encore? Ils boivent, ils mangent, ils s'amusent... mais laisse, laisse, leur tour viendra comme aux autres... Je les vois... tiens, l'un demain, l'autre après-demain... entrant par là... talons en avant... Leurs fils les pleureront un jour... deux... et puis ils resteront seuls aussi, sans fleurs, sans huile dans la lampe. Ainsi va le monde... Il n'y a rien à faire.

Mais aujourd'hui, Moche Simion est silencieux. Il ne monologue pas... Pourquoi ? Le monument, près duquel il balaie, posé depuis deux jours seulement et dont les lettres d'or gravées dans le marbre blanc étincellent au soleil, le retient tout particulièrement. L'épitaphe est ainsi conçue : « Alexandre Cornea, né le 6 mars 1849, mort le 2 septembre 1884. Il repose. » On n'entend que le traînement du balai et le froissement des feuilles sèches. D'épaisses bandes de corbeaux chargent et noircissent les branches des arbres voisins. Le ciel est serein, la terre dort..

Moche Simion sait bien qui va descendre de la voiture fermée qui vient de s'arrêter à la porte. C'est Mme Cornea. Grande, pâle, elle passe lentement, les yeux éteints et creusés par la douleur. Derrière elle ondoie légèrement le crêpe de deuil qui l'enveloppe de la tête aux pieds. Elle ne voit rien. Le vieux se retire. Il comprend et respecte cette douleur et ces larmes apportées chaque jour à l'absent comme un tribut d'éternelle fidélité.

— Pauvre femme ! Elle est jeune, elle est belle, elle est riche ! et voyez-la pleurer agenouillée sur une tombe. Quelle douleur !... Eh oui,... ainsi chacun porte en soi un ver qui le ronge. Mais... ça lui passera... il en viendra un autre... et ça durera jusqu'au moment où, à son tour, elle dormira dans la terre.

(1) Il est d'usage en Roumanie de laisser brûler constamment une veilleuse sur les tombes.

(2) Expression familière usitée en parlant aux vieillards, de même *Baba* pour les vieilles femmes.

En quarante ans de voisinage avec les morts Moche Simion en était arrivé à se croire immortel.

Mais pourquoi les visites de Mme Cornea semblent-elles le préoccuper si particulièrement? C'est qu'il pense aux tombes négligées, oubliées... Et chaque matin, depuis quelque temps, il se dit : « Je ne crois pas qu'elle vienne aujourd'hui. »

Il reste... il écoute. Le trot des chevaux, le roulement de la voiture lui sont familiers maintenant... elle vient... tant de constance le contrarie, serait-elle différente des autres ?...

L'hiver est venu. Le cimetière est couvert d'un épais manteau blanc. Qui laisse ainsi sa trace dans la neige amoncelée ? — Vois, Moche Simion, c'est moi, c'est moi. Mon cœur n'est pas de ceux qui oublient. Regarde. Elle a maigri et semble une ombre aussi diaphane, aussi légère que son voile. Pieusement, comme toujours, elle se prosterne et ses larmes, inondant la pierre funéraire, coulent d'une source qui paraît intarissable. Plus d'amour, plus de bonheur pour elle. Une tombe s'est fermée sur ce qui l'attachait ici-bas...

— Mais encore une fois, pourquoi secouer la tête avec tant d'incrédulité, Moche Simion ? Le voisinage des morts t'a endurci le cœur, tu n'as plus de compassion pour les pauvres vivants !

II

C'est le printemps. Les arbres bourgeonnent. De la terre des morts s'élève une végétation luxuriante. Dans l'air flotte un parfum de jeunesse, un frisson indéfini qui appelle à l'amour. Les portes du cimetière s'ouvrent. La foule se presse dans l'enceinte funèbre. Des cris, des gémissements se font entendre. C'est un nouvel hôte qui vient goûter le repos suprême... On s'approche de la fosse... Ces lamentations sont de plus en plus déchirantes et désespérées... Les prêtres psalmodient les dernières prières... les cierges brûlent doucement, dans l'air, en fines volutes bleuâtres, s'élève la fumée de l'encens.

— Non... non, ne me la prenez pas... Oh !... laissez-moi la voir encore...

Quels accents déchirants, on se sent le cœur navré... Un jeune homme vêtu de noir, bouleversé par la douleur, se débat comme un insensé et repousse les amis qui l'entourent. Il cherche à échapper à leurs mains pour se précipiter sur le cercueil que l'on vient de descendre... On le retient... il gémit... il implore...

De profundis !... Requiescat in pace. — La musique funèbre noie les pleurs et le bruit des sanglots; la multitude se disperse et le domaine des morts rentre dans le silence.

Le soleil s'élève dans les cieux avec une impériale majesté.

Encore un malheureux qui vient chaque matin s'agenouiller sur une tombe.

Moche Simion regarde du coin de l'œil et grommelle. — Tiens, ils ne se voient pas ! Ça se peut ! ? Que ça soit ainsi ! ? Mais... allons donc ! !

Et c'est vrai, entre les deux inconsolables la distance est si petite qu'il leur serait facile de se voir et de s'entendre. Mais leur âme est-elle en état de recevoir une impression du monde extérieur? Vous voyez-bien qu'ils sont abîmés dans leurs regrets, et que l'écroulement de l'univers ne les distrairait pas de la douleur qui les absorbe.

Les jours riants de mai sont venus avec leur verte parure, leurs arbres chargés de fleurs. Ah ! que la vie est douce !

A qui donc ces jolis enfants dont le rire clair sonne si joyeusement dans le silencieux empire des morts?

Moche Simion s'approche. On dirait qu'il veut prendre sa part de cette gaîté enfantine, qui, ignorante, oublieuse du lieu, se dépense naïvement dans le triste enclos.

A eux trois, quel tapage ils font !

La blondine, déjà grandette est la fille de Mme Cornea. Cette mignonne brune et son frère sont les enfants de la pauvre morte...

Voyez le père : il pleure... il pleure comme une femme !

On se sent le cœur déchiré rien qu'à le voir. Dès le premier jour les enfants sont grands amis... C'est bien de leur âge !

— Qu'as-tu à dire? — Non... non... je sais à quoi tu penses... mais ce serait folie que de s'imaginer qu'entre ces deux êtres, brisés par une même douleur il pourrait... Ne hoche pas ainsi la tête... Regarde-les, ils ne se voient même pas, — comment veux-tu qu'ils arrivent à se connaître. Il n'est plus pour eux ni monde, ni vie, ni espoir, la mort leur a tout pris... Et tu dis qu'ils se connaîtront et que... mais deux tombes séparent leurs cœurs.

III

Le soleil des matins d'été répand ses torrents de vie; une lumière chaude, bienfaisante descend du ciel. La terre dégage des vapeurs. Les arbres ont secoué leurs fleurs, dans l'air flotte l'amour.

— Pardon, madame, c'est là votre ombrelle, si je ne me trompe.

— Merci, monsieur.

Tous deux ont les yeux baissés vers le sol, mais la dame a légèrement rougi. Les enfants, les mains sur les lèvres, s'envoient gentiment des baisers et se disent au revoir.

Moche Simion les regarde tous et sourit de l'air rusé d'un homme qui comprend et se tait.

Par un jour d'automne, fillettes et garçon arrivèrent se tenant par la main. A quelques pas derrière eux marchent lentement l'un à côté de l'autre..., les parents des trois enfants.

Les feuilles s'amassent maintenant sur les deux tombeaux, Moche Simion ne les enlève plus, seulement quand il passe devant eux il branle la tête et grognonne : « Vous voyez, je savais bien, moi, qu'on vous oublierait. »

Alexandre Vlahutza.

(*Traduit du roumain, par* Jane Finelle.)

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

Choses vues (2e série), par VICTOR HUGO (Calmann Lévy). — *Fécondité*, par EMILE ZOLA (Fasquelle). — *La Faute des Roses*, par FÉLICIEN CHAMPSAUR (Fasquelle). — *Vers la pensée et vers l'action*, par MAURICE BOUCHOR (Hachette). — *Une Impasse*, par BRADA (Calmann-Lévy). — *Les Libertins en France*, par F. T. PERRENS (Calmann-Lévy). — *La mission secrète de Mirabeau à Berlin*, par HENRI WELSCHINGER (E. Plon). — *La Tour d'ivoire*, par ERNEST RAYNAUD (Société de la Plume). — *Contre les Barbares*, par DENYS COCHIN (Calmann-Lévy).

Les trouvailles continuent, dans ces inépuisables mines que sont les tiroirs de Victor Hugo. Le volume qu'on vient d'en tirer paraît comme une nouvelle série de *Choses vues*, dont il garde le titre. Cette fois encore, l'admirable cicerone nous promène à travers son époque, décrivant les scènes ou peignant les hommes d'un coup de plume puissant qui laisse dans l'esprit une impression vigoureuse et vraie. Les historiens de l'avenir trouveront là des documents inappréciables pour l'intelligence complète de certains grands événements du siècle.

Bien que ce volume nouveau réunisse, en somme, des notes prises au jour le jour, il n'a rien de ce qui caractérise un journal. A côté des faits particuliers à Victor Hugo, il en est d'autres plus généraux, dans le récit desquels le narrateur s'efface pour laisser passer le témoin au premier plan. Nulle chronologie, d'ailleurs. Le volume s'ouvre par le sacre de Charles X à Reims en 1825 et se ferme sur la mort de Charles Hugo, le 13 mars 1871. Il n'y a rien sur l'Empire, rien sur l'exil. En revanche, Victor Hugo nous donne, sur l'exécution de Louis XVI, « certains détails minutieux et caractéristiques, rapportés par un témoin oculaire », un nommé Leboucher qui, arrivé de Bourges à Paris en décembre 1792, avait assisté à la funèbre cérémonie du 21 janvier 1793. Nous y trouvons des renseignements particuliers sur les paroles historiques prononcées au pied de l'échafaud par le confesseur de Louis XVI, l'abbé Edgeworth, au moment où le couperet allait s'abattre : « Fils de Saint-Louis, montez au ciel ! »

Le pauvre prêtre, enveloppé de la grosse redingote qui cachait le sang dont il était couvert, s'enfuit tout effaré, marchant comme un homme qui rêve et sachant à peine où il allait. Cependant, avec cette sorte d'instinct que conservent les somnambules, il passa la rivière, prit la rue du Bac, puis la rue du Regard et parvint ainsi à gagner la maison de Mme de Lézardière, près de la barrière du Maine; arrivé là, il quitta ses vêtements souillés et resta plusieurs heures, comme anéanti, sans pouvoir recueillir une pensée ni prononcer une parole.

Des royalistes qui le rejoignirent et qui avaient assisté à l'exécution, entourèrent l'abbé Edgeworth et lui rappelèrent l'adieu qu'il venait d'adresser au Roi. « Fils de Saint-Louis, montez au ciel ! » Toutefois, ces paroles mémorables n'avaient laissé aucune trace dans l'esprit de celui qui les avait dites. — Nous les avons entendues, disaient les témoins de la catastrophe, encore tout émus et frémissants. — C'est possible, répondait-il, mais je ne m'en souviens pas !

L'abbé Edgeworth a vécu une longue vie sans pouvoir se rappeler s'il avait réellement prononcé ces paroles.

Par instants, des souvenirs intimes, ce qui nous vaut de bien exquis portraits de comédiens et d'hommes politiques. C'est Mlle Mars, en proie au délire, pendant sa dernière maladie, perdant la tête, divaguant, riant, pleurant, poussant de grands soupirs; et, quand arrive le médecin, qui lui dit d'ouvrir la bouche et de montrer sa langue, se reprenant assez vite pour dire : « Tenez! Regardez! Oh! toutes mes dents sont bien à moi! » C'est Odilon Barrot, c'est Changarnier, c'est Proudhon, c'est Dupin, c'est Blanqui. Un matin, en sortant de prison après la Révolution de février, Blanqui arrive aux bureaux de la *Réforme*, dont son vieil ami Ribeyrolles est rédacteur en chef.

— Je viens, dit-il à Ribeyrolles, te prier d'annoncer dans ta *Réforme* mon club de ce soir.

Ribeyrolles, nature expansive, homme d'action et de pensée, mais aussi de sentiment, va à lui, le serre dans ses bras :

— Ah! te voilà! ah! que je suis content de te retrouver! Tu n'as pas changé! Mais comment ne t'a-t-on pas vu, depuis dix jours que tu es libre? Et moi, ce n'est rien! Mais ta mère! ta mère qui t'adore!... Elle t'attend d'heure en heure, la pauvre femme. Elle est venue vingt fois au journal me demander si je n'avais pas de tes nouvelles. Elle a soif de t'embrasser, elle pleure, elle se meurt d'inquiétude.

— Tu ne me dis toujours pas, répond Blanqui, si tu annonceras mon club!

Le personnel académique nous fournit également quelques portraits bien finement dessinés. Là, Victor Hugo prend une verve comique étourdissante. Ecoutez ce dialogue avec M. Viennet, en pleine Académie. On venait de donner, à l'Odéon, la *Lucrèce* de Ponsard, que les derniers fidèles du classique moderne avaient rêvé d'opposer à *Marion de Lorme* et à *Hernani*.

M. Viennet. — Avez-vous vu la *Lucrèce* qu'on joue à l'Odéon? *Moi.* — Non! *M. Viennet.* — C'est très bien! *Moi.* — Vraiment, c'est bien? *M. Viennet.* — C'est plus que bien, c'est beau! *Moi.* — Vraiment, c'est beau? *M. Viennet.* — C'est plus que beau, c'est magnifique! *Moi.* — Vraiment, là, c'est magnifique? *M. Viennet.* — Oh! magnifique! *Moi.* — Voyons, cela vaut-il *Zaïre*? *M. Viennet.* — Oh! non! oh! comme vous y allez! Diable! *Zaïre*! Non, cela ne vaut pas *Zaïre*! *Moi.* — C'est que c'est bien mauvais, *Zaïre*!

Toute la partie intitulée *Pendant le siège de Paris* a la brièveté militaire d'un bulletin. C'est le laconisme de ce que les Romains appelaient le *sermo galeatus*. Les faits importants y sont mentionnés en deux ou trois lignes; et cependant on y suit l'envolement des illusions dernières, l'envahissement du grand désespoir. Le 14 octobre, le jour où le château de Saint-Cloud est brûlé, Victor Hugo écrit : « Aujourd'hui, anniversaire d'Iéna. » Le 21 octobre, Paris est à la viande salée. Un rat coûte huit sous. Le 27 novembre, un oignon coûte un sou, une pomme de terre coûte un sou. Le 26 décembre, Paris ne mange plus que du pain bis. Le 25, on vend une bourriche d'huître 750 francs; un dindon vivant 250 francs. Le 13 janvier, un œuf coûte 2 fr. 75, la viande d'éléphant 40 francs la livre, un sac d'oignons, 800 francs. Pourtant, par endroits, un délicieux tableau comme celui-ci :

Rien de charmant, le matin, comme la diane dans Paris. C'est le point du jour. On entend d'abord, tout près de soi, un roulement de tambours, puis une sonnerie de clairon, mélodie exquise, ailée et guerrière. Puis le silence se fait. Au bout de vingt secondes, le tambour recommence, puis le clairon, chacun répétant sa phrase, mais plus loin. Puis cela se tait. Un instant après, plus loin, même chant du tambour et du clairon, déjà vague, mais toujours net. Puis, après une pause, la batterie et la sonnerie reprennent très loin. Puis encore une reprise, à l'extrémité de l'horizon, mais indistincte et pareille à un écho. Le jour parait et l'on entend ce cri : Aux armes ! C'est le soleil qui se lève et Paris qui s'éveille.

Çà et là, cet énorme génie s'amuse à des babioles enfantines et improvise des quatrains calembouresques. Le 30 décembre, il a mangé du rat, et « il a eu pour hoquet » ce quatrain :

O mesdames les hétaïres,
Dans vos greniers je me nourris ;
Moi qui mourrais de vos sourires,
Je vais vivre de vos souris.

et cet autre, le 6 janvier, après un dessert où il avait pu offrir des bonbons aux dames :

Grâce à Boissier, chères colombes,
Heureux, à vos pieds nous tombons ;
Car on prend les forts par les bombes ;
Et les faibles par les bonbons.

Mais le plus original dans ce genre spécial est celui qui est dû à la collaboration de Lamartine et de Victor Hugo. Dans la séance du 11 février 1847, l'Académie française avait élu M. Empis ; le 22 avril de la même année, elle élisait M. Ampère qui, s'il était plus que médiocre comme écrivain, avait au moins ce mérite d'être un savant de premier ordre. Pendant la séance, Lamartine, aussitôt le scrutin dépouillé, envoyait à Victor Hugo un huissier porteur de ces deux vers :

C'est un état peu prospère
D'aller d'Empis en Ampère.

Et, par le même huissier, Victor Hugo répondait à Lamartine :

Toutefois, ce serait pis
D'aller d'Ampère en Empis.

Pour donner de ce livre une idée complète, il faudrait multiplier les citations. Je me suis efforcé d'y suppléer par la variété des exemples. Mais il est des chapitres, comme celui appelé *Amours de prison*, que je n'oserais déflorer ; on dirait une page arrachée aux *Misérables* et je ne serais même point étonné qu'elle leur eût primitivement été destinée. Elle a, de cette œuvre puissante, la philosophie consolante après le fait navrant ; elle en a aussi la grandeur dantesque et, pour moi, je n'ai pu la lire sans un frisson d'admiration et d'épouvante.

Ce volume n'est pas le dernier. On nous annonce, pour paraître en février 1900, les *Lettres à la fiancée*, qui contiendront la correspon-

dance échangée entre Victor Hugo et Mlle Adèle Foucher, de 1819 à 1822.

— Le premier volume de la série nouvelle des « Quatre Evangiles » *Fécondité* vient de nous parvenir. C'est moins un roman qu'un poème énorme, démesuré, dans lequel l'admirable lyrique qu'est Emile Zola chante magnifiquement les splendeurs de la fécondité de la Terre et de la Femme, de la Nature et de l'Amour.

Mathieu Froment, marié depuis peu à Marianne et déjà père de quatre enfants, est employé à l'usine Beauchêne, en qualité de dessinateur en chef, aux appointements de 350 francs par mois. Au moment où s'ouvre le roman, on est au dernier jour du mois et le ménage n'a plus que trente sous pour les dépenses de la journée. Mais ni Mathieu ni Marianne, dans la belle confiance de leur saine et vigoureuse jeunesse, ne sont gens à s'inquiéter de cela. Mathieu, cependant, se trouve mal à l'aise dans ce travail de bureau, lui qui est fait pour la vie au grand air, pour le labeur réconfortant au plein soleil. Un immense domaine abandonné, voisin de sa petite maisonnette de Janville, lui semble appelé, s'il est intelligemment cultivé, à des rendements magnifiques. Et tout de suite un plan gigantesque éclôt et mûrit dans sa cervelle, le défrichement de ces marécages et de ces landes, la création d'un royaume de laboureurs dont il serait le maître et le roi. Il va trouver le propriétaire actuel, le banquier Séguin, qui lui consent volontiers la promesse de vente demandée avec paiements différés. Et tout de suite, il se met à l'œuvre. La petite partie du domaine à laquelle, prudent encore, il a restreint son acquisition, est bientôt défoncée, prête pour les irrigations. Le jour vient où les sources, stagnantes dans les marécages, vont toutes, savamment captées et distribuées, répandre la vie dans les landes pierreuses, qu'on avait cru, jusque-là, vouées à l'inéluctable stérilité. Et, en même temps, sa famille va s'accroissant sans cesse. Des enfants nouveaux viennent s'ajouter aux anciens. Et les années marchent, et le domaine et la famille vont grandissant de compagnie, avec la fortune de Mathieu, devenu riche par la ténacité, par la volonté, par le courage et surtout par l'amour. Bientôt, les fils issus de lui s'en vont aussi prendre leur place dans la bataille de la vie. Ses filles se marient, des petits-enfants naissent autour du couple patriarche, ajoutant au patrimoine déjà existant leur contingent d'activité et de force. Le jour où l'auteur prend congé de son livre est celui de la célébration des noces de diamant. Mathieu et Marianne sont époux depuis soixante-dix ans. Les cinq cents hectares du domaine de Chantebled sont maintenant la propriété de la famille; et, quand on en dresse la liste exacte, on dénombre la descendance à cent cinquante-huit enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, sans compter quelques petits derniers nés, ceux de la quatrième génération.

Autour de ce couple central, incarnation de son idéal familial et social, Emile Zola a groupé tous les ennemis de la fécondité et de l'amour; tous vaincus par la destinée, tous condamnés dans leurs théories de restriction ou d'égoïsme.

C'est d'abord son cousin, le manufacturier Alexandre Beauchêne, qui a un fils unique et prétend s'y tenir, pour ne pas, par un partage, émietter et éparpiller sa fortune, et qui roule aux pires débauches pour la satisfaction de sa chair. C'est le doux et bon comptable Morange, prosterné en une muette admiration devant sa femme Valérie et sa fille Reine. C'est le riche banquier Séguin, marié à une névrosée et dont le foyer sombre au double adultère. C'est le gentil ménage Angelin, deux êtres joyeux et beaux qui s'adorent, mais qui craignaient aussi la venue d'un enfant, au milieu de leurs joies égoïstes d'amants épris.

Et voici que les catastrophes se précipitent. Le fils unique de Beauchêne meurt d'une phtisie galopante et le pauvre père affolé, voyant tous ses rêves d'avenir, fondés sur cette tête unique, fauchés par la mort, abandonne l'usine à un fils de Mathieu, Denis. La femme et la fille de Morange meurent aussi à huit années d'intervalle et de façon identique, succombant toutes deux à d'épouvantables manœuvres abortives. Séguin, qui a fui le domicile conjugal, l'hôtel de famille où sa femme est devenue la maîtresse du romancier Santerre, achève de se ruiner pour une gouvernante de ses enfants. La fin du ménage Angelin est plus douloureuse encore peut-être et plus sinistre. Ils se sont mis à désirer un enfant et l'enfant ne vient pas. Une grande tristesse les envahit, en songeant à cette belle passion dont ils brûlaient et de laquelle aurait dû naître un fruit superbe, conçu dans l'enthousiasme de la beauté et de l'amour. Pour comble, voici qu'Angelin commence à perdre la vue et qu'une faillite de banquier enlève la petite fortune. C'est la cécité et c'est la misère, avec l'effroyable remords, toujours poignant et vivace, du bonheur volontairement perdu.

En face de ces douleurs et de ces ruines accumulées, le bonheur sans nuage de Mathieu et de Marianne se dresse comme la plus puissante des affirmations. Ils ont vécu dans leur amour, dans la foi à la sainte fécondité et la vie leur a donné raison. Au milieu de Chantebled, de l'immense et fertile domaine conquis sur le néant par la force invincible de la confiance et de l'espoir, ils voient s'écrouler autour d'eux tous ces prétendus sages qu'ils n'ont pu réussir à convaincre.

A cette heure dernière, dans le soir resplendissant, Mathieu et Marianne régnaient par leur race nombreuse. Un mouvement héroïque, admirable, les avait emportés à cette royauté. Ils finissaient en héros de la vie, vieillards augustes, parce qu'ils avaient beaucoup enfanté, beacoup créé d'êtres et de choses. Et cela au milieu des batailles, dans le travail, dans la douleur. Souvent, ils avaient sangloté. Puis, avec l'âge extrême, la paix était venue, la grande paix souriante, faite des bonnes besognes accomplies, de la bonne certitude du sommeil prochain, tandis que leurs enfants, les enfants de leurs enfants, autour d'eux, recommençaient la lutte, travaillaient et souffraient, vivaient à leur tour. Et dans leur grandeur de héros, il y avait aussi tout le désir dont ils avaient brûlé, le divin désir, fabricateur et régulateur du monde, qui les avait visités en coups de flamme, à chacun de leurs enfantements nouveaux. Ils étaient comme le temple sacré que le dieu avait habité constamment, ils s'étaient aimés du feu inextinguible dont l'univers brûle, pour la continuelle création. Leur beauté rayonnante,

sous les cheveux blancs, venait de cette lumière dont leurs yeux restaient pleins, de cette puissance d'aimer, que l'âge n'avait pu éteindre.

J'ai dit, tout à l'heure, que *Fécondité* était un véritable poème. Il en a, en effet, tous les caractères, non seulement par le lyrisme de la forme, par la beauté et la hardiesse des images, par la noblesse du sujet, par les catastrophes qui s'y précipitent, comme dans un drame d'Eschyle ou de Shakespeare: mais aussi par une volonté d'arrangement spécial, par un ordre voulu, par mille autres choses typiques. De place en place, de véritables refrains apparaissent, semblables à ceux de problèmes homériques, résumant en mots identiques une période écoulée. Celui-ci, par exemple, qui revient *textuellement* à quatre ou cinq reprises, toujours opposé à quelque péripétie douloureuse née de l'entêtement et de l'obstination des autres.

A Chantebled, Mathieu et Marianne fondaient, créaient, enfantaient. Et, pendant les deux années qui se passèrent, ils furent de nouveau victorieux dans l'éternel combat de la vie contre la mort, par cet accroissement continu de famille et de terre fertile, qui était comme leur existence même, leur joie et leur force. Le désir passait en coups de flamme, le divin désir les fécondait, grâce à leur puissance d'aimer, d'être bons, d'être sains; et leur énergie faisdait le reste, la volonté de leur action, la tranquille bravoure au travail nécessaire, fabricateur et régulateur du monde. Mais, durant ces deux années, ce ne fut pas sans une lutte constante que la victoire leur resta.

C'est là, sous son double aspect, la donnée même de l'œuvre. Emile Zola y insiste superbement, puisque, non content de reproduire la même idée, il lui garde une forme immuable, destinée à la graver plus profondément dans le cerveau.

Mais ce n'est pas tout. *Fécondité*, n'exprimant pas seulement des idées particulières à un temps et à un milieu, mais bien de ces vérités éternelles qui sont de tous les milieux et de tous les temps, ne pouvait se dérouler dans un cadre fini, mobile, variable, transformé par la marche du temps ou les variations des mœurs. Emile Zola a marqué cette volonté par l'accumulation des anachronismes et ce ne serait pas beaucoup exagérer que de dire que Chantebled relève de la même géographie que la Forêt des Ardennes de *Comme il vous plaira*. Dans le *Songe d'une nuit d'été*, Thesée, duc d'Athènes, menace Hermia du couvent. Dans *Fécondité*, Mathieu Froment, que nous voyons, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, régner sur sa magnifique descendance, prenait déjà, soixante-trois ans plus tôt, à 27 ans, le train de Janville pour Paris. Or, cela nous reporte à 1836, époque à laquelle les lignes de banlieue et même les grandes lignes étaient encore dans les limbes. Mieux encore! A la fête des noces d'Ambroise, fils de Mathieu avec Andrée, fille de Séguin, Mathieu a environ quarante-cinq ans, et nous sommes aux environs de 1855. Cela n'empêche pas les enfants de venir au-devant de leur père, à la gare de Janville, à bicyclette. Tous les grands événements de ce siècle se sont produits sans avoir le moindre contre-coup sur Chantebled et ses heureux propriétaires, que les deux sièges de Paris ont dû cependant bien

gêner dans son exploitation agricole. Et je pourrais ainsi multiplier les exemples à l'infini.

A quoi bon? Je voulais établir simplement que tous ces anachromismes ont un but : placer le poème de *Fécondité* hors des lieux et hors des temps. Ce n'est point une idée actuelle et moderne qu'il exprime; ce n'est pas une loi passagère, momentanée, qu'il proclame et qu'il chante; c'est l'éternelle beauté de la terre, la vitabilité des germes, les gloires de l'amour, les extases du baiser fécond. Ce sont là, j'imagine, des vérités qui ne sont pas, nécessairement, contemporaines de nos laideurs et de nos vilenies; il était donc bon qu'elles fussent ainsi criées de haut à l'humanité, trop encline à les méconnaître, ne fût-ce que pour protester avec force contre le pessimisme envahissant qui menace de tuer l'amour après avoir tué l'effort.

(*A suivre*).

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 octobre. — L'abbé Félix Klein continue ses études sur l'évêque de Metz et nous donne, cette fois, le récit des rapports qui eurent lieu entre *Manteuffel et Mgr Dupont des Loges*. Ces rapports furent courtois. L'évêque ne recourait au statthalter que pour les intérêts religieux et des affaires importantes, et Manteuffel, dans les limites de son pouvoir, lui donnait satisfaction. Cependant leurs relations faillirent souffrir de deux incidents ; l'un, au sujet de la décoration allemande que le maréchal voulait faire conférer à Mgr Dupont de Loges, pour rendre hommage à son zèle pastoral: l'évêque refusa cette distinction; l'autre à propos de l'élection Antoine, qui fit un si grand bruit en Alsace-Lorraine. L'article contient des détails intéressants sur Manteuffel, son caractère et sa vie. — Jean Darcy publie la seconde partie de son travail sur les *possessions portugaises de l'Afrique du Sud*. La guerre actuelle entre les Anglais et les Boërs rend ce sujet tout à fait opportun. Darcy démontre que l'Afrique portugaise disparaîtra forcément et fatalement de la carte à très brève échéance, et qu'il en sera bientôt des colonies portugaises comme de celles d'Espagne.

Le Portugal est dans cette situation désespérante que, quoi qu'il arrive dans le Sud africain, ses jours sont comptés. Si les Anglais triomphent dans le Centre, leur suprématie s'établira partout, ils seront les maîtres incontestés et le Portugal subira le sort réservé aux faibles. S'ils échouent, au contraire, et si, comme le prédisent nombre d'esprits éminents, parmi lesquels les Anglais eux-mêmes ne sont pas en minorité, ils n'arrivent qu'à transformer l'Afrique du Sud en une nouvelle Pologne où l'autorité du vainqueur, perpétuellement insultée, ne subsistera que sous la pression de baïonnettes, ils n'en seront que plus pressés de prendre une revanche nécessaire à leur prestige, nécessaire surtout à leur position militaire, car Delagoa-Bay et Beira sont les deux clefs du pays. L'Angleterre profitera du premier incident pour trancher la question, et les Portugais lui en ont déjà fourni le prétexte.

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes, d'art, espagnoles et portugaises, polonaises, sud-américaines* dans notre numéro du 15 Octobre. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.

Fin de *Bossuet à Meaux* par M. Druon. — Une *Vie de Voltaire* par L. Crouslé, qui vient de paraître en deux volumes fournit à Henri Chantavoine le thème d'un jugement impartial sur le grand remueur d'idées de la fin du xviiie siècle. A signaler ce passage :

Voltaire et Montesquieu, ces deux grands publicistes, ont laissé une trace qui n'est pas à la veille de disparaitre, fait et dirigé un courant d'idées qu'il sera difficile de remonter. Leur empreinte sur la société moderne est profonde. La liberté d'examen, de contrôle, de discussion et de critique, en ce qui touche la vie politique et sociale, les institutions et les lois, est entrée avec eux dans nos habitudes, dans nos exigences : elle n'en sortira plus ; toute tyrannie qu'elle soit, et même la pire de toutes, la tyrannie jacobine serait impuissante désormais à la confisquer. Apprenons à nous servir comme eux, en ne l'employant plus que là où il faut, de cette arme précieuse de la Liberté. La bienfaisance, la tolérance, ont toujours besoin d'être prêchées ou défendues ; la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, ne sont ni moins nécessaires, ni moins menacées sous une république que sous une monarchie : elles courent seulement d'autres risques. Notre siècle a ses abus, ses erreurs, ses préjugés et ses défauts, comme le xviiie siècle a eu les siens. Apprenons de Voltaire et de Montesquieu, qui nous appartiennent aussi, à éclairer, à redresser et, quand notre conscience et le bien public nous en feront un devoir, à contredire l'opinion.

Nouvelle Revue. — 15 Octobre. — Premier numéro d'une nouvelle série, la revue passant sous une nouvelle direction dont Mme Adam transmet, suivant son expression, la responsabilité à des jeunes. Comme début, notre nouveau confrère — on peut en parler ainsi quoique son titre date de vingt ans — nous présente, à l'exemple de ce qui s'est inauguré depuis quelques années dans des journaux quotidiens, les *vues politiques* de députés d'opinions contraires, L. Mirman, René Viviani, Denys Cochin, qui reprennent, chacun suivant le programme de son parti, mais avec bien peu de variantes d'ailleurs, les idées qu'ils ont déjà, à diverses reprises, exposées à la tribune ou dans la presse. — A côté de ces conférences extra-parlementaires, Benjamin Constant, dans une *Causerie d'art*, donne l'introduction à un volume qu'il prépare sur le Louvre, et avant de dire ce qui fait la richesse de notre musée national, indique ce qui lui manque en fait d'œuvres de tout premier ordre. L'article est, en somme, une courte notice sur les quatre merveilles de la peinture : Les *Sybilles* de Michel-Ange, *la Dispute du Saint Sacrement* de Raphaël, *la Descente de Croix* de Rubens et la *Ronde de Nuit* de Rembrandt. L'éminent artiste y ajoute quelques notes sur la *Joconde* de Vinci et les *Noces de Cana* de Véronèse. — Le général Gallieni emprunte quelques pages à un travail important dont il s'occupe sur la *pacification et organisation coloniales*, et dit comment il entend ces deux questions vitales pour les grandes puissances, en général et pour la France en particulier. Sa thèse repose sur ces deux points : 1° l'organisation administrative d'un pays doit être parfaitement en rapport avec la nature de ce pays, de ses habitants et du but que l'on se propose ; 2° toute organisation administrative doit suivre le pays dans son développement naturel. — F. B. Ghersi, dans *France-d'Orient*, passe en revue les influences qui tendent à s'emparer de la suprématie là où nous n'avions jadis pas de rivaux. C'est la Russie qui menace le plus sérieusement nos positions en Orient, parce qu'elle a le projet, qu'elle exécute d'ailleurs par un acheminement suivi, d'y faire prévaloir son orthodoxie et elle espère y arriver par l'école et par le sacerdoce. L'auteur conclut en affirmant que « si la Syrie et la Palestine échappent à notre hégémonie, le premier résultat de l'alliance russe aura été une défaite de la France ». — Gaston Bouniols réclame la réfection du *Code de justice militaire*.

Revue des Deux Mondes. — 15 Octobre. — Ernest Daudet poursuit la mise en ordre de ses documents sur la politique de la Restauration et s'occupe, cette fois, de *l'Ambassade du duc Decazes* (1820-1821) après la chute de son ministère. Nous sommes au lendemain

de l'assassinat du duc de Berry et le crime de Louvel a jeté le trouble et le désarroi dans les âmes françaises. Le roi, en éloignant Decazes « son fils et son ami », comme il l'appelait familièrement, ne lui a pas retiré sa sollicitude, mais est obligé par prudence, dans sa correspondance avec lui, de se montrer plus réservé dans la forme, parce qu'il n'est pas sûr que ses lettres lui parviendront sans être lues d'abord par d'autres ; cependant toutes ces lettres sont affectueuses. Daudet les commente avec impartialité. Le tableau des menées de parti à cette époque si emmêlée, est tracé avec clarté. — CAMILLE BELLAIGUE commence ses *Epoques de la musique* par une étude substantielle sur l'*antiquité*, en se basant principalement sur les travaux de Gevaert, Alfred Croiset, Maurice Emmanuel et Combarieu :

La musique occupait dans la civilisation grecque une place d'honneur. Le corps, l'esprit et l'âme antiques lui étaient soumis. Mêlée sans cesse à la vie individuelle ou nationale, elle n'y intervenait pas seulement comme un élément de beauté, mais comme un principe de morale, universel et tout puissant. Loin de n'être qu'un accessoire et comme extérieure à cette vie, elle en était une fonction ou plutôt une partie intégrale et essentielle. Ce qu'il y a de plus contraire au génie grec, c'est la doctrine de l'art pour l'art, et surtout c'est la conception bourgeoise et misérable des arts d'agrément.

L'école primaire en Angleterre est étudiée par BONET-MAURY dans le passé et le présent. L'auteur fait remarquer que « nos voisins, pour toutes les questions d'intérêt social, aiment à procéder par voie d'enquêtes qui ne sont pas toujours dirigées par des membres du Parlement, mais sont confiées parfois à des sociétés privées ou à des inspecteurs ; » nous commençons, en France, à suivre, mais de très loin, cette bonne méthode, mais il s'agit de savoir si elle marquera chez nous, comme en Angleterre, une étape considérable dans le développement des idées et des institutions scolaires. Est-ce à dire que rien ne soit plus à critiquer dans ce régime anglais. Loin de là et Bonet-Maury indique très bien quels sont ses défauts, ses vices mêmes, en quoi l'organisation laisse à désirer, en quoi elle commande encore des réformes; quel est, par exemple, le dualisme qui amène une rivalité entre les écoles libres anglicanes et les écoles du bureau scolaire. Toutefois il constate que « le système de l'Ecole primaire anglaise offre l'image de la vie, du libre jeu des grandes forces sociales qui sont à l'œuvre en Angleterre ». — La suite du journal de route en Asie centrale (du *Ferganah en Kachgarie*), par EDOUARD BLANC. — Une étude de CHARLES BENOIST sur *le pouvoir judiciaire dans la démocratie*. L'auteur est d'avis que, dans ce débat, la question la plus grave est celle de la nomination des juges et il veut qu'en la laissant toute entière à la compétence de l'exécutif, on évite que celui-ci n'en fasse un acte de son bon plaisir. Mais d'autre part il faut donner à l'exécutif le moyen de soutenir et de repousser l'assaut que lui livre le législatif. Il faut donc le fortifier contre le législatif et contre lui-même. Pour cela il serait utile de créer un conseil supérieur de la justice qui serait « la Cour suprême de France ».

Elle aurait pour mission la *défense de la liberté*. Elle ferait respecter par tous les pouvoirs, même par le législateur, la loi constitutionnelle et les droits nécessaires du citoyen, pour la sauvegarde pratique et efficace duquel toutes nos déclarations mises bout à bout ne valent certainement pas un arrêt de la Cour suprême des États-Unis.

Revue de Paris. — 15 Octobre. — ABEL LEFRANC publie le commencement d'une étude inédite d'André Chénier, sur *La perfection des arts*. Cette étude fait partie des manuscrits du grand poète, qui ont été déposés à la Bibliothèque nationale par la veuve de son neveu Gabriel de Chénier, à qui l'on doit l'édition si remarquable de 1874. Gabriel de Chénier, mort en 1880, avait décidé de ne publier que successivement les œuvres inédites de son oncle. Le carton transmis à la Bibliothèque nationale ne pouvait être ouvert qu'en mai 1899. Abel Lefranc en a pris

communication, aussitôt le délai expiré, et parmi les œuvres qui sont encore inconnues, il faut signaler en première ligne le groupe des fragments en prose destinés à une histoire générale des littératures. *La perfection des arts* rentre dans cette catégorie. « Chénier, fortement épris des formules de Montesquieu, a tenté de faire une application originale des théories de l'*Esprit des lois*, en les transportant du domaine de la politique et de la philosophie, dans celui de l'histoire de l'art et de la littérature » et « cet ouvrage, mieux que tout autre, permet de saisir les divers aspects de l'auteur. C'est un homme du xviii° siècle et c'est un nourrisson de la Grèce antique ». Le fragment, tel qu'il nous est donné, contient des idées élevées, parfois originales, presque toujours exposées avec éloquence et laissant voir clairement que le poète était aussi un homme d'études approfondies. Ce sont surtout les Grecs et les Italiens qui l'ont captivé et des Grecs il ne peut parler qu'avec émotion. « Ils sont nés, dit-il, pour les beaux-arts plus que nul peuple du monde ». Et, — passage à relever, car il donne bien la note dominante de cette âme si poétique, — il met en regard la « mélancolie profonde et lente des Grecs qui vous gagne insensiblement », avec « ces convulsions barbares de Shakespeare, ces expressions monstrueuses et tirées on ne sait d'où, ces idées énormes et gigantesques qui, dans les poètes du Nord, fatiguent et rembrunissent l'âme sans la toucher, sans l'intéresser le moins du monde... » Ce jugement est d'autant plus précieux qu'il précise le courant d'inspirations auquel a cédé le poète dans toutes ses effusions. Chénier veut ici, comme dans tout ce qu'il a écrit :

Sur des pensers nouveaux faire des [vers antiques.]

et c'est bien là ce qui constitue la beauté de ces pages maintenant exhumées après cent ans d'écriture, mais gardant encore tout le parfum et la fraîcheur de la toute prime conception. — J. Charles Roux, dans la suite du *Canal de Suez*, donne des renseignements statistiques sur le trajet qui lui est fourni. La plus grosse part revient à l'Inde anglaise puis à l'Indo-Chine française, la Chine et le Japon. Le mouvement aller et retour en 1894 était de 1.347.000 tonneaux nets, et il s'est élevé en 1898 à 1.851.300 tonneaux nets, soit une augmentation de 504 000 tonneaux en cinq ans. D'après le dernier récensement qui a eu lieu en juin 1897, le mouvement de Port-Saïd s'élève à 1.135.283 tonnes; la houille constitue la plus forte partie de ce tonnage. Quant à Suez même, dont l'importance commerciale a été fort minime depuis l'ouverture du canal — car les navires transiteurs ne s'arrêtent pas et charbonnent à PortS-aïd — il va voir peut-être la fortune lui sourire, maintenant qu'on a découvert d'importants gisements de pétrole à Sumatra et à Bornéo et que la maison de commerce qui a monopolisé l'achat et la vente de cette huile dans tout l'Orient construit d'énormes réservoirs en tôle à Suez pour fournir aux navires qui transitent par le canal, du pétrole comme combustible en remplacement du charbon.

Quinzaine. — 16 octobre. — Emile Faguet donne son opinion *sur notre régime parlementaire*. L'auteur critique vivement le mode actuel de recrutement de nos législateurs et d'élaboration ou de vote de nos lois; il ne voit dans tout ce qui se passe parlementairement qu'une sorte de cour du roi Pétaud :

Gouvernement parlementaire confus et chaotique, mêlant le législatif, l'exécutif et l'administratif, légiférant mal, gouvernant mal, administrant mal, faisant tout dépendre, dans le pays, de la politique et d'une polititique qui est une combinaison ou une lutte d'intérêts personnels, c'est-à-dire une immense intrigue; abaissant dans les esprits la notion de l'art politique et de la science politique, jusque-là que dans la langue courante ces mots eux-mêmes ont mauvais air; abaissant enfin, dans une certaine mesure, les caractères eux-mêmes, par ces mœurs nouvelles, non universelles, mais très répandues déjà, qui tendent à faire de tous les citoyens des acheteurs tour à tour et des vendeurs de denrée politique, tour

à tour et en même temps avides et prodigues de sportule.

Est-ce à dire que l'heure soit venue d'abolir le régime parlementaire?

Soit, dit Faguet, mais que mettra-t-on à la place, car en dehors de cela il n'y a que le despotisme d'un côté et le gouvernement direct du peuple par le peuple de l'autre côté. Il n'y a et il ne peut y avoir que le régime parlementaire, le régime plébiscitaire ou le régime despotique.

Or, Faguet ne veut ni du referendum — car le gouvernement plébiscitaire ne serait qu'un gouvernement despotique avec apparences d'institution parlementaire et deviendrait au bout de l'année analogue à celui que nous possédons — ni du régime du « bon tyran » repoussé absolument par les mœurs de la France, comme le sera toujours tout despotisme, quel que soit son masque, mais alors quoi?

Revenons au gouvernement parlementaire ou restons-y; seulement essayons de le débarrasser de ses défauts.

Comment? Faguet se propose de nous le dire dans un prochain article. -- J. Buisson, dans ses *souvenirs de l'Assemblée nationale*, croque, en leurs poses familières à la tribune, quelques députés d'antan, Le Royer, face chauve et chagrine, qui ne savait pas rire, le marquis de Grammont, profil de coq gaulois, trop gaulois parfois; quelques autres pris sur le vif. — G. Bazin s'occupe de la *Question scolaire en Allemagne*. On a coutume de vanter les écoles allemandes et leur organisation. Baziu prouve qu'il faut en rabattre et qu'en définitive si l'enseignement tel qu'on le donne en Prusse et dans d'autres pays allemands est « la source d'une vigueur morale et d'un développement industriel que pourrait leur envier plus d'une nation européenne » cet enseignement est « moins propre à faire des hommes libres que d'excellents soldats ».

Revue scientifique. — 7-14 octobre. — Brissaud apprécie *l'œuvre scientifique de Duchenne de Boulogne* à qui l'on a élevé récemment un monument à la Salpétrière. Duchenne, savant modeste, a consacré sa vie à une œuvre belle, juste, solide, « qui défie l'épreuve du temps ». Il fut l'inventeur de l'électrothérapie, et, après bien des difficultés, fit triompher sa méthode. Son analyse électro-physiologique du mécanisme des mouvements de la face est un pur chef-d'œuvre expérimental. A vrai dire il ne prévoyait pas l'électrothérapie comme on la pratique aujourd'hui et il ne parlait que d'*électricité localisée*. Mais en imaginant son petit tampon de peau de daim, dont il varia la forme et le volume selon les parties sur lesquelles il voulait agir, il fit œuvre de génie comme avait fait Ambroise Paré, quand l'idée vint à ce dernier de lier les artères avec un fil. Ce sont des trouvailles de même ordre, mais incontestablement des trouvailles géniales et qui légitiment la gloire d'un savant. — La suite des *Mémoires de mes chattes*, par F. T. Perrens. — Elle se continue dans le numéro du 14 octobre où Léon Diguet explique, de son côté, la culture de l'*huître perlière et la formation de la perle*. L'auteur établit la différence entre la perle de nacre et la perle fine. La perle de nacre est une concrétion, elle prend naissance à la surface du manteau de l'huître; la perle fine se produit dans n'importe quelle région des organes du mollusque, à l'exception de la surface du manteau.

REVUES PHILOSOPHIQUES ET ECONOMIQUES.

Revue Socialiste. — Octobre. — Eugène Fournière examine le problème qui résulte de *la crise de croissance du socialisme français*, c'est-à-dire du mode par lequel se manifeste en ce moment « son développement doctrinal, politique et social ». L'auteur croit qu'en dehors de la mission officielle des partis, il y a, toute une tâche de recherches théoriques, d'études sociologiques, d'enseignement populaire mutuel par les sciences et par les actes qui doit être accomplie par les socialistes.

Offrons, dit-il, nos militants, à mesure que leur nombre s'accroît, une variété d'occupations et de distractions. Par des

chaires d'enseignement social où l'hygiène, la démographie, l'histoire et tant d'autres matières peuvent être vulgarisées, attirons et retenons la jeunesse studieuse. Par des fêtes d'art et de pensée, offrons aux familles une sainte communion avec le génie humain, multiplions pour elles les occasions de fraterniser dans la joie du moment ou dans l'espérance de l'avenir, et nous neutraliserons les efforts que fait le prêtre pour retenir l'âme de la femme et de l'enfant.

Paul-Louis fait le tableau de l'*Extrême-Orient* au point de vue de la guerre économique, et démontre que la question est d'un intérêt capital, lorsqu'on la rattache au problème de l'universelle évolution. Ainsi les échanges globaux du Japon n'excédaient pas 728 millions en 1889; et en 1897 ils s'élèvent à 2.052 millions. Le tonnage total des entrepôts japonais a passé de 2.800.000 unités en 1889 à 6.800.000 en 1896. Kobé et Nagasaki surtout ont contribué à cette augmentation. La marine marchande disposait de 132.000 tonnes en 1887, elle excédait 260.000 en 1898. Sur les voies ferrées qui se sont construites avec rapidité (1.692 kilomètres en 1891-1892 et 2.507 kilomètres en 1897-1898),les recettes se sont multipliées deux fois et demie d'un de ces exercices à l'autre (42 à 108 millions). Trois raisons expliquent cet essor économique de l'Empire du Soleil levant, depuis la révolution de 1868 et surtout dans ces dix derniers exercices: initiative du gouvernement, exiguïté des salaires, légèreté des impôts. Les échanges de la Chine n'ont pas pris une progression aussi marquée que ceux du Japon, mais ils ne s'en sont pas moins développés rapidement dans les 9 dernières années; ils étaient en 1889 de 760 millions de francs, ils s'élèvent en 1897 à 1.350 millions. Les importations de l'Angleterre y sont demeurées stationnaires de 1889 à 1897, tandis que dans le même laps de temps le Japon y triplait les siennes, les Etats-Unis y quintuplait les leurs et la Russie y multipliait cinq fois son total d'expéditions. Le Japon est au pair de l'Europe et telle sera, à brève échéance, la condition de la Chine.

Journal des Economistes. — 15 octobre. — André Liesse fait l'inventaire des *Travaux parlementaires de la Chambre des Députés de 1883 à 1899*; inventaire peu brillant au total. L'auteur ne constate pas que l'on ait fait de bien grands progrès, que cette législature soit de celles qui laissent des traces profondes. Aussi bien n'en eût-elle eu ni la volonté ni le moyen,

car chacun des partis vit au jour le jour au hasard des événements. Les idées économiques, les principes financiers disparaissent devant les nécessités de la politique. Et la politique c'est le plus souvent le triomphe du sentiment et des intérêts personnels sur la raison. Aussi, voit-on se reproduire la série monotone des propositions de lois. Il serait injuste de ne pas reconnaître parmi elles quelques bonnes études inspirées par le désir de défendre l'intérêt général, mais beaucoup sont dues à l'inspiration des faits actuels les plus insignifiants et que grossit, pour quelques jours, la presse dite à information.

Arthur Raffalovitch expose l'œuvre de *Schulze-Delitsch*, à propos du monument qui vient de lui être érigé; et Maurice Zablet résume le *Mouvement financier et commercial.*

Revue politique et parlementaire. — 10 octobre. — A son tour, Henri Barboux discute le *Projet de réforme de la juridiction militaire.*

Les événements ont dévoilé de grandes insuffisances et des vices certains dans l'organisation et dans l'administration de la justice militaire. Quelques-uns de ces défauts viennent des hommes; il suffit de changer les hommes. Les autres dérivent de la loi qui est restée la même pendant que nous changions. Nous croyons fermement qu'on peut la mettre d'accord avec les mœurs par des réformes utiles et sans danger. Mais dans une matière si spéciale, il faut se défier de son jugement, ne pas se contenter d'une vue rapide et superficielle des choses et ne se reposer que dans la certitude. Le doute doit profiter aux vieillards comme aux accusés.

Emile Larcher a beaucoup d'espoir dans l'*Université d'Alger.* « Elle peut, dit-il, et doit être l'âme qui manque à l'Algérie; c'est elle qui imprimera au peuple tout entier une direction salutaire. » L'auteur

constate que la mentalité algérienne est très différente de la mentalité française. On ne voit pas très bien comment ce qui n'a pas jusqu'ici, de l'aveu même des universitaires, favorisé la première, pourrait sauver la seconde. — JEAN IMBART DE LA TOUR : *Décentralisation et liberté dans la Commune.* — X. TORAU-BAYLE : *La Réforme de l'enseignement*, à rapprocher de l'article de M. Larcher. On nous donne ici les trois caractères distinctifs de l'éducation future ; elle sera pratique, elle sera morale et civique. « Tout d'abord elle sera destructive des errements actuels et des préjugés sociaux. » Ce futur fait évidemment la critique du présent. Et l'auteur ne dissimule pas qu'à ses yeux celui-ci ne vaut pas grand'chose.

Tandis que les programmes de l'instruction primaire donnée aux enfants du peuple sont dressés avec intelligence, initient l'élève à tout ce qui est important, ceux réservés aux enfants plus riches, dans les classes élémentaires des lycées, reproduisent tous les errements de la routine, sont plus restreints, cachent soigneusement à l'élève tout ce qui se rapporte à la période contemporaine, tout ce qui est pratique. Prenez un enfant de douze ans qui vient de passer son certificat d'études primaires et un élève du même âge d'un collège ou d'un lycée, au point de vue de l'instruction générale, l'enfant du peuple est bien supérieur. Si le premier a plus de finesse, plus de goût, il a moins de science et ses qualités distinctives lui proviennent non de l'instruction qu'il reçoit, mais de l'éducation particulière qu'il acquiert dans sa famille au contact d'esprits délicats. Les raisons pour lesquelles il y a tant de différence entre l'éducation primaire des enfants riches et celle des enfants pauvres sont absolument inexplicables.

Humanité Nouvelle. — 10 octobre. — Quelques réflexions de VALENTIN COURAUD sur *la force sociale de la haine pour le déterministe*, et l'*Evolution de la pudeur*, par le Dr HAVELOCK ELLIS.

Revue philanthropique. — 10 octobre. — Le *service national des enfants assistés*, par THÉOPHILE ROUSSEL. — La continuation de l'étude historique de FERNAND WORMS sur le *Droit des pauvres*.

Revues Anglaises et Américaines

Century. — Octobre. — Le contre-amiral WILLIAM T. SAMPSON trace un portrait si flatteur de son collègue l'*Amiral Dewey*, qu'on en arrive à se demander s'il ne passe pas les bornes de l'enthousiasme permis. D'après lui, Dewey n'est pas seulement un marin remarquable et un homme de guerre de premier ordre, c'est un héros national qu'il ne craint pas de comparer à Washington. Le *bluffage* nationaliste sévit donc tout aussi gravement en Amérique que dans notre vieille Europe. — JOHN BIGELOW nous dépeint, non sans vigueur, *Quelques hommes célèbres de ce temps*, et parmi eux Humboldt, Bright, Gladstone, Metternich, les Rothschild, etc. — UN MEMBRE DU PARLEMENT retrace la carrière et les opinions d'un homme que son courage, son énergie et sa loyauté viennent de mettre singulièrement en relief dans les récents événements de la politique étrangère anglaise : M. *John Morley*. Son idéal politique et social peut être défini ainsi, que lord Rosebery, le millionnaire, le sportman heureux, l'homme d'Etat frivole, le protagoniste des idées de conquête et d'arrogance, en serait l'absolue contrepartie. M. John Morley, qui vient d'élever si noblement la voix en faveur de l'équité et de la justice, outrageusement violées par l'Angleterre à l'égard des Boers du Transvaal, est un homme de la plus haute valeur morale. Il y a en lui de cette tranquillité et de cette douceur de Saint-Just qui échauffaient tant la bile de Danton.

Bien que rejetant les dogmes des églises, il est cependant profondément religieux. Incapable de partager les espérances orthodoxes touchant la vie future, il est tout imprégné néanmoins de la brièveté de celle-ci. C'est

avec quelque chose comme l'esprit du désespoir, qu'il lui faut se détourner du spectacle de la misère humaine, parce qu'il ne saurait s'hypnotiser par la foi à la divinité du piétiste et à celle de l'encyclopédiste, une divinité qui est en même temps toute-puissante et impitoyable. M. Morley remplace les croyances anciennes, non par la négation pure et simple, mais par une foi nouvelle qui réunit beaucoup de leurs particularités.

Chose curieuse, un certain nombre de personnes, ayant été récemment sollicitées d'écrire individuellement le nom de l'homme qu'elles choisiraient pour compagnon, si elles étaient contraintes d'habiter une île déserte, une majorité considérable des réponses portèrent le nom de M. John Morley. — Le lieutenant EDWARD W. EBERLE raconte l'extraordinaire voyage récemment effectué par le navire de guerre américain, *Orégon*.

Contemporary. — Octobre. — Les grandes Revues anglaises ont, tout naturellement, accordé la place d'honneur aux affaires du Transvaal. EDMUND GARRETT, membre du Parlement du Cap, intitule son étude *L'Inévitable dans le Sud-Afrique*. C'est suffisamment indiquer ses tendances. Pour lui, l'Angleterre n'a agi que sous la pression d'une impérieuse nécessité. Les Boërs gardent toute la responsabilité du conflit et n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes de ses conséquences. Il nous semble que, cette fois, la plaisanterie passe un peu les bornes. — MILES appartient à la classe, chaque jour plus nombreuse, de ceux qui rêvent pour l'Angleterre un agrandissement de puissance militaire. Les volontaires ne suffisent plus. Les milices donnent, au point de vue de la régularité du recrutement, des résultats déplorables. Le service obligatoire pour tous est seul susceptible de résoudre le problème. — I. ZANGWILL étudie, à un point de vue tout nouveau, la question du *Sionisme*, dont nous avons parlé déjà à maintes reprises. Pour lui, il n'y a là qu'un rêve irréalisable. Jérusalem n'a rien de séduisant.

La ville est pleine aujourd'hui d'hommes de toutes les races. Elle abrite plus de quarante mille Juifs, pour la plupart piétistes, mendiants ou ouvriers sans travail. Je me rappelle combien mon cœur se serrait, pendant que mon cheval parcourait péniblement le désert pierreux qui l'environne. La plus grande partie de la Palestine est sans un arbre, sans une goutte d'eau. Politiquement, elle reste sous le joug primitif des Turcs. Des tribus de Bédouins leur apportent la sauvagerie et l'anarchie... Récemment, la baronne Burdett-Gould voulut donner à Jérusalem cette eau dont elle a si grand besoin ; mais elle dut y renoncer en présence des formidables pots de vin que les fonctionnaires turcs exigèrent pour permettre qu'on lui fît ce cadeau... Du reste, Jérusalem est aujourd'hui ville sainte tout autant pour le Christianisme et le Mahométisme que pour le Judaïsme.

L'auteur, en concluant, déclare voir à la question quatre solutions possibles : 1° Une régénération nationale; 2° une régénération religieuse; 3° la disparition; 4° pas de solution du tout. Et il semble persuader que c'est la quatrième hypothèse qui se réalisera. — Lady HENRY SOMERSET revient sur la *Législation de la tempérance*, dont on parle si souvent en Angleterre, sans avancer bien sensiblement vers sa réalisation. Les moyens préconisés par le projet de T. P. Whittaker et qui se rapportent à une intervention de l'État, seront fatalement impuissants. Seule, une prohibition du peuple lui-même aurait des effets réels. C'est ce que prouve l'exemple de la Norwège.

Antérieurement à 1845, la consommation de l'alcool pur était de 16 litres par tête. Depuis la loi, intervenue en 1846, cette consommation a énormément diminué. Elle était, en 1856, de 8 litres ; de 1876 à 1885, elle est tombée à 4 litres ; de 1890 à 1895, à 3 litres 40. Elle est aujourd'hui de 2 litres 20. Encore, le nombre sans cesse croissant des touristes a-t-il fait monter la consommation du vin et de la bière. Malgré cela, elle demeure bien inférieure à celle des peuples qui n'ont pas de législation prohibitive comme l'Angleterre, le Danemark, l'Allemagne, la France, la Suisse, qui est de plus de 20 litres par tête.

Il faudrait donc, pour réussir, le concours de la volonté populaire. Il reste à savoir si l'on pourra l'obtenir. — ROBERT STOUT fait l'éloge de ce paradis terrestre qu'est la *Nouvelle-*

Zélande et, à ce propos, il soulève un coin du voile qui cache la cause véritable de la prospérité des colonies anglaises. Ceux qui viennent aujourd'hui s'établir dans la Nouvelle-Zélande le font sans aucun esprit de retour dans la mère-patrie. Ils sont décidés à vivre et à mourir dans ce pays d'élection, y laissant par conséquent les fortunes qu'ils y ont amassées et enrichissant la colonie au lieu de l'appauvrir. C'est un point que les fervents de la politique coloniale française feraient bien de méditer longuement. — J. B. CARRUTHERS constate le développement pris dans ces dernières années par le pathologie et la thérapeutique des végétaux et réclame des *Médecins des plantes*.

La prévention et le traitement du phylloxéra sur la vigne par le moyen d'aspersion avec la mixture bordelaise, a sauvé en France cette industrie d'une ruine totale. Le traitement chirurgical du cancer a également préservé d'innombrables arbres de grande valeur. Dans un rapport récent du département de l'Agriculture en Amérique, la perte causée annuellement dans ce pays par les maladies des plantes est estimée à 200 millions de francs; et le même rapport constate que les procédés curatifs employés dans la maladie du pêcher ont assuré, pour la seule Californie, un gain de plus de 500.000 francs. En Amérique, chaque Etat possède ses médecins des plantes, payés sur les fonds publics, dirigés et contrôlés par le Département national de Physiologie et de Pathologie végétales. Il en est de même en Allemagne.

— Citons encore une très émouvante étude de miss EDITH SHAW sur les *Dépôts de mendicité*.

●

Fortnightly. — Octobre. — DIPLOMATICUS relève ce qu'il appelle avec indulgence *Les Erreurs de M. Chamberlain* dans la question de l'Afrique australe. Il insiste plus particulièrement et avec beaucoup de force sur l'extraordinaire maladresse de la revendication de suzeraineté, qui a suffi à déchaîner la guerre. Mais, pour qu'il y eût maladresse de la part de M. Chamberlain, il aurait fallu que ce dernier fût réellement désireux d'éviter un conflit. Or, il apparaît évidemment que ses intentions étaient tout autres et que la déclaration de guerre, pour des raisons politiques ou autres, comblait les vœux les plus secrets. — Encore un nouveau *Prédécesseur de Dreyfus*, découvert par H.-C FOXCROFT. Le parallèle, cependant, n'est pas à l'abri de toute contestation, car l'affaire se rapporte au complot papiste de 1678, époque de civilisation encore bien rudimentaire, au moins au point de vue de la procédure judiciaire et de la moralité nationale. — ANDREW REID pense que rien, plus que *Les annonces*, ne peut servir utilement à écrire l'histoire. Ces manifestations de l'état d'esprit public sont précieuses en ce sens qu'on ne pourrait les trouver ailleurs. Citons comme exemple cette annonce d'un match de boxe entre deux femmes, extrait du *Daily Post* de 1728.

A l'amphithéâtre de M. Stokes, à Islington, ce présent lundi 7 octobre, aura lieu un match de boxe complet entre les deux championnesses ci-dessous :

Moi, Anne Field, de Stoke Newington, meneuse d'ânes, bien connue pour son habileté à la boxe pour ma propre défense, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, ayant été provoquée par Mme Stokes, dite la championnesse européenne, l'invite à montrer ses talents de boxeuse pour 10 livres; et il est hors de doute que je lui donnerai de si bonnes preuves de mon jugement, qu'elle devra me reconnaître pour championnesse, à la satisfaction de tous mes amis.

Moi, Elisabeth Stokes, de la ville de Londres, je n'ai pas combattu de cette façon depuis ma rencontre avec la fameuse boxeuse de Bellingsgate, où j'ai remporté une victoire complète en 29 minutes (il y a de cela six ans). Mais, comme la célèbre ânière de Stoke Newington ose me provoquer pour 10 livres, je lui assure que je ne manquerai pas au rendez-vous pour ladite somme; et certainement les coups que lui offrirai lui paraîtront plus difficiles à digérer qu'aucun de ceux qu'elle a jamais donnés à ses ânes.

On ne nous dit malheureusement pas qui a triomphé, de l'ânière de Stoke Newington ou de sa dangereuse rivale. — GEOFFROY DRAGE étudie le *Problème des vieux indigents* au point de vue des pensions pour la vieillesse, sur lesquelles il ne fonde pas grand espoir. Ce système,

qui vient d'échouer en Allemagne et en Danemark, donnerait en Angleterre des résultats désastreux.

On n'a jamais admis en Angleterre que toutes les personnes ayant dépassé un certain âge aient droit à une pension. L'Etat n'a jamais cherché qu'à soulager l'indigence. Financièrement, cela créerait un énorme fardeau, d'au moins 450 à 500 millions pour l'Angleterre et le pays de Galles. Il est difficile de dire où l'on trouverait cet argent, mais il est évident que cela n'aurait jamais de fin. Ce serait le commencement d'un système de corruption politique, *panem et circenses*, qui a si largement contribué à la chute de l'Empire romain.

Tout cela est très bien; mais la mort sans phrases des vieux pauvres ne peut cependant pas être considérée comme une solution définitive.

Forum. — Octobre. — Au moment où tout le monde croyait *La question du Dimanche* tranchée dans son principe, sinon dans son application, voici que F. W. Farrar revient à la rescousse pour demander que tout soit laissé en l'état. Avec forces citations du Pentateuque, de l'Exode et du Deutéronome, l'auteur affirme que le Dimanche est fait pour le repos et l'adoration. Le chrétien ne saurait donc sans pécher s'adonner ce jour-là à des passe-temps frivoles, comme la visite des musées, l'audition de chefs-d'œuvre de la musique ou la contemplation du spectacle de la Nature. Si cela devenait une habitude, le christianisme aurait vécu. — Le développement incessant du *Commerce au Japon* recommence à préoccuper vivement les économistes anglais et américains. Oscar Austin nous fournit là-dessus des chiffres qui établissent clairement la situation.

Les importations japonaises, étaient en 1881 de 31.128.125 yen (1); elles ont atteint, en 1888, 65.455.234 yen et, en 1898, elles montaient brusquement à 277.270.228 yen. Ce sont là des chiffres significatifs, surtout si l'on considère le progrès des éléments indigènes. Jadis, le commerce du Japon était exclusivement aux mains des étrangers. Les commerçants japonais sont à leur tour entrés dans l'arène. En 1883, ils n'effectuaient que 4,8 0/0 de ces importations. Ce chiffre a atteint 15,6 0/0 en 1887 et il est aujourd'hui de 36,4 0/0... Ce sont les Etats-Unis qui, parmi les nations étrangères, ont le plus bénéficié de cette extension des importations japonaises. En 1881, leur part était de 5,72 0/0. Elle est montée en 1890 à 8,56 0/0 et, en 1898, de 14,57 0/0. En revanche, l'Angleterre perd du terrain. Alors qu'en 1881, sa part, dans la totalité des importations atteignait 52,57 0/0, elle tombait à 33,04 0/0 en 1890, et à 22,84 0/0 seulement en 1898.

Encore un marche à peu près fermé aux importations européennes, au moins pour les produits manufacturés. — Maurice Low se montre adversaire résolu d'une alliance entre *La Russie, l'Angleterre et les Etats-Unis*. Il se refuse à croire que la lumière civilisatrice puisse jamais venir de la Russie, aussi barbare aujourd'hui qu'autrefois. — Joseph King Goodrich a de pittoresques détails sur *La vie journalière en Chine*. Il constate d'abord que le Chinois passe peu de temps à sa toilette :

Les Chinois ne sont pas fous du lavage ni du bain. Comme nos propres ancêtres, ils pensent que nous prenons bien de la peine inutile en aidant la nature à nous tenir propres ; et cependant ils vivent aussi longtemps et aussi heureusement que nous. Se passer sur la figure et le cou un torchon trempé dans l'eau chaude parait une ablution tout à fait suffisante. Il arrive que cette opération s'étend parfois au corps tout entier. Pourtant les Chinois prennent grand soin de leurs dents... Aussitôt sorti de chez lui, le gentleman chinois rencontre des amis auxquels il souhaite le bonjour. La forme habituelle de salutations entre égaux consiste pour chacun à frapper ses mains en avant de sa poitrine et à faire un léger salut en disant : *Tsing! Tsing!* (Bonjour!) Les deux interlocuteurs répètent cela en même temps, aussi bien à l'arrivée qu'au départ. L'équivalent de notre : « Comment vous portez-vous? » est : « Comment avez-vous mangé votre riz? » La demande et la réponse sont, le plus souvent, accompagnées de gestes simulant le mouvement des petits bâtons à manger le riz et indiquant aussi la satiété.

Le passe-temps favori des Chinois

(1) Le *yen* a une valeur très variable. En 1885, il valait 4 fr. 30; aujourd'hui, il ne vaut plus que 2 fr. 50. Il contient 100 *sen*.

est le jeu de *chai mei* qui consiste à montrer un certain nombre de doigts, en criant ce nombre au même moment. L'adversaire doit, tout aussitôt, montrer avec ses doigts et crier un nombre complétant avec le premier le nombre 10. Celui qui a perdu boit une tasse de thé.

Mac Clure's Magazine. — Octobre. — Le militarisme des Américains continue à se manifester avec tout l'emportement des passions jeunes. Le numéro ne contient pas moins de deux articles consacrés, après tant d'autres, à l'*Amiral Dewey*. — Ray Stammard Baker nous donne un excellent article à propos de la *Grande course nautique* pour la coupe entre le champion anglais *Defender* et le champion américain *Columbia*. Ce dernier, comme on le sait, a depuis battu facilement son adversaire dans les trois épreuves consécutives.

Cette course coûtera aux défenseurs de la Coupe au moins un million et les Anglais, qui auront à supporter les frais du voyage et le remorquage de leur navire, au moins un million et demi. La construction et le gréement de la *Columbia* ont dépassé 1.250.000 fr. Pourtant, après la course terminée, elle n'aura pas beaucoup plus de valeur que le plomb qui leste sa quille... Le premier navire qui gagna la Coupe en 1851 s'appelait *America*. Réparé, refait, remanié, il navigue encore après un demi-siècle et, l'an dernier, il battait encore le *Puritan*, un des meilleurs voiliers de la flotte américaine.

—H. Tukeman conte d'intéressantes *Histoires de chasse* parmi les Indiens du Nord-Ouest Canadien.

National Review. — Octobre. — Arnold Withe se plaint, en termes amers, de la *Dégénérescence de l'Angleterre*. Le nombre va sans cesse augmentant des gens dont la taille est inférieure à la moyenne. Sur 1.000 candidats à l'engagement volontaire dans l'armée, on en refuse 403. Et quel est le coupable de ce néfaste états de choses? La charité!

Il nous faut abandonner ce préjugé, que tous pauvre homme ayant besoin d'être aidé est une victime innocente. Parmi les sans travail de Londres et de New-York, les deux cinquièmes sont, non seulement hors d'état d'être employés, mais aussi indignes de tout appui. En d'autres termes, il faut que la classe moyenne prenne une attitude plus énergique contre les sybarites pauvres (*sic*), si l'Angleterre veut commencer à remédier au mal. Considérez l'armée des 26.000 vagabonds qui infestent les grandes routes de l'Angleterre, volant et pillant quand ils l'osent. Détruisez-les en les enfermant pour la vie, non parce qu'ils sont méchants, mais parce que leur masse est corrompue. Jusqu'au jour où nous serons contents de voir le fainéant mourir, si cela lui convient, nous ne pourrons attendre aucune amélioration dans la santé générale. Si l'opinion publique demande le maintien des indigents oisifs, maintenez-les, mais enfermez-les.

La seule question est de savoir si l'Angleterre aura du bénéfice à faire aux Etats Unis quelques concessions et à s'assurer ainsi une alliance fidèle et forte. Si les Etats-Unis ne s'allient pas à l'Angleterre, ils s'allieront certainement à la Russie. C'est une proposition très simple.

Mais l'auteur ne dissimule pas que si l'alliance anglaise devait mettre en péril la réélection de M. Mac-Kinley, ce dernier n'hésiterait pas à adresser au Congrès un message bien moins amical encore que celui de Cleveland dans l'affaire du Vénézuéla.

Nineteenth Century. — Octobre. — Mme Humprey Ward signe un très important article intitulé *La Nouvelle Réforme*, dans lequel elle demande à l'Eglise d'Angleterre d'élargir ses vues et de ne pas s'attacher trop étroitement à la lettre de ses dogmes. Est-ce qu'on ne saurait être chrétien si l'on refuse de croire à l'Immaculée Conception de la Vierge, à l'Ascension, à la descente aux Enfers?

Etre un chrétien, c'est adopter la doctrine du Christ et ses vues touchant la nature de la vie qui doit nous conduire jusqu'à Dieu et nous reconcilier avec lui. C'est comprendre le Christ lui-même comme le Réconciliateur et le Révélateur. C'est combattre pour lui contre les éléments égoïstes et matériels du monde.

Si ceux qui pensent ainsi se voient exclus pour cette raison de l'Eglise d'Angleterre, c'est qu'elle n'est plus une Eglise, mais une secte. — Sir Algernon West étudie la question,

déjà posée depuis quelque temps en Angleterre, de la *Rétribution des membres du Parlement*. Il comprend que cette nécessité s'impose : mais il constate que cette résolution ouvrirait dans le budget des abîmes insondables. Il y a en Angleterre quantité de fonctions qui ne sont pas rétribuées : les commissaires des taxes, les juges de paix, les commissaires royaux, les conseillers des paroisses, des districts urbains et des comtés et même les volontaires qui, joints à la *Yeomanry*, sont près de 300.000 hommes. Quelles ressources ne faudrait-il pas pour faire face à de pareilles dépenses ? — Le Rev. GRAHAM SANDBERG signe une étude sur les œuvres d'un mystisque Thibétain, *Le Très Révérend Milaraspa*. — Le major C. C. TOWNSEND prédit une consommation considérable d'*Electricité dans l'Inde*. L'énergie motrice sous forme de charbon, est rare, sauf au nord du Bengale. Mais, heureusement, à l'endroit où l'on aura le plus besoin d'électricité, dans l'Inde méridionale et centrale, la nature a placé des chûtes d'eau de fort volume, parfaitement utilisables pour la production de l'électricité. — Signalons encore un poème de SWINBURNE adressé à Alfred Dreyfus sous ce titre : *Après le verdict*.

North American Review. — Octobre. — F. V. ENGELENBURG, rédacteur en chef du *Pretoria Volksstem*, élève hautement la voix en faveur des Boers et condamne les injustifiables exigences des Uitlandais, attirés non par l'attrait du pays, mais par le seul amour de l'or.

L'Afrique du Sud est pauvre. Elle restera pauvre, en dépit de son or et de ses diamants... Aussi longtemps que les Boers permettront aux modernes Phéniciens d'emporter le précieux métal hors du territoire du Transvaal sans leur faire payer de lourdes impositions, et d'avoir la main libre dans l'administration du pays et le gouvernement de la population indigène, on reconnaitra que la meilleure politique sera de laisser les Boers dans la paisible possession de leur patrie, libres de la diriger conformément à leur instinct salutaire et d'après les bonnes vieilles traditions de leurs ancêtres, avec leur langue à eux, leurs gouvernants à eux, leurs aspirations à eux et aussi avec leurs fautes et leurs préjugés.

C'est malheureusement la dernière chose que l'Angleterre consentira à faire, sauf à s'en repentir copieusement quelque jour. — HENRY JAMES examine, avec une remarquable sagacité critique et une parfaite compétence, *La situation littéraire actuelle en France*. Il constate que ceux-là sont morts qui avaient assuré la fortune littéraire de la France dans la seconde moitié du XIXe siècle. De tous ceux-là, Emile Zola demeure seul debout, comme un patriarche au milieu de jeunes gens nouveaux venus. Cette étude fournit à M. Henry James l'occasion de quelques portraits fort réussis de MM. Anatole France, Bourget, Pierre Lots, Faguet, Jules Lemaître (et il ne nomme pas M. Coppée) Brunetière, etc. Mais ces portraits, suffisants pour mettre les lecteurs américains au courant de la production littéraire actuelle de la France, manquent peut-être un peu trop de précision pour nous séduire à notre tour. — Je signalerai, pour finir, un article récapitulatif de M. DE BLOWITZ sous ce titre : *La Presse française et l'affaire Dreyfus*.

Scribner's Magazine. — Octobre. — Le professeur DWIGHT L. ELMENDORF nous décrit les merveilles d'une science nouvelle, *La Téléphotographie*, ou photographie à longue distance. Cette science a pour principe l'application d'un télescope à la chambre noire. En employant des lentilles qui remplissent la double condition de grossir les objets et de distribuer la lumière pour l'impression de la plaque sensible, le prof. Elmendorf a pu photographier la Jungfrau à une distance de 22 kilomètres et obtenir ainsi des détails qui ne pouvaient être distingués à la même distance qu'avec l'aide d'un puissant télescope. L'inventeur est, du reste, persuadé qu'avec une combinaison de lentilles extrêmement minces, dont il surveille en ce moment la construction, il pourra diminuer le temps de pose de façon à photographier sans difficulté des objets en mouvement. De pareilles lentilles permettraient de

prendre des épreuves d'oiseaux volants ou d'animaux sauvages dans leur état absolument normal, car l'éloignement de l'opérateur leur rendrait leurs allures habituelles, non modifiées par la défiance ou par la peur. La *Revue des Revues* a déjà parlé de cette invention. — Edwin Milton Royle décrit *Le Théâtre du Vaudeville* comme étant une invention américaine, tout à fait différente du café-chantant français, du music-hall anglais et de jardin allemand. Une même compagnie en possède un à New-York, un à Philadelphie, un à Boston et un à Providence. Bien que ne jouant pas le dimanche, ces quatre théâtres reçoivent chaque année plus de cinq millions de spectateurs et occupent 350 employés et 3.500 acteurs.

....

Dans le **Knowledge** (Octobre), le professeur Arthur Thomson nous apprend que le poids moyen d'un cerveau d'homme est de 50 onces, celui d'un cerveau de femme de 45 onces. Cette différence entre les sexes est moins marquée chez les races sauvages que chez les races civilisées, ce qui résulte sans doute de ce fait que, dans les premières, l'homme travaille intellectuellement plus que la femme et que le poids de son cerveau s'accroît en conséquence. Il va sans dire que de nombreuses exceptions à cette moyenne de poids peuvent être relevées. Le cerveau de Cuvier pesait 64 onces et il est, en revanche d'autres cerveaux de poids considérable qui avaient appartenu à des individus plus qu'ordinaires.

En dehors de la dimension du crâne, nous pouvons également considérer la forme. Les crânes, en effet, diffèrent beaucoup les uns des autres. Il en est qui sont longs et étroits, tandis que d'autres sont larges et arrondis.

On peut les grouper de la façon suivante : les crânes qui ont une largeur de 80 et au-dessus sont dits Brachycéphaliques. Cette classification comprend, entre autres, les Mongoliens, les Birmans, les Indiens du Nord Amérique et les indigènes des îles Andaman. Les crânes dont l'index céphalique oscille entre 75 et 80 sont dits Mésatocéphaliques et comprennent les Européens, les ancien Egyptiens, les Chinois, les Japonais, les Polynésiens, les Bushmen, etc. Enfin, les crânes au-dessous de 70 sont plus ou moins caractéristiques des Veddahs, des Esquimaux, des Australiens, des nègres d'Afriques, Cafres, Zoulous, etc.

Rappelons que cet index céphalique s'obtient en multipliant la largeur du crâne par 100 et en divisant par la longueur.

....

Plusieurs de nos lecteurs, désireux de suivre de très près et au jour le jour les manifestations de la littérature anglaise et américaine, nous ont écrit pour nous demander notre avis sur la publication qui répondrait le mieux à leurs désirs. Après un examen approfondi, notre choix s'est porté sur la **Saturday Review**, qui nous parait conçue de façon à combler la lacune, dont se plaignaient nos correspondants.

....

L'Angleterre possède en ce moment un mime incomparable, M. Amann, connu sous le nom de l'homme aux mille visages, nous dit **Le Royal** (Octobre). On l'a photographié dans ses imitations de Gladstone, de Napoléon, de Cécil Rhodes, de Bismarck, du Kaiser allemand et même de la Reine. La ressemblance est extraordinaire. Ce talent lui servit un jour dans les circonstances que voici. Il était à New-York et donnait des séances à l'Olympia, le jour où M. Mac Kinley fut élu Président de la République.

Tout à coup, de formidables hourrahs retentirent. Les hommes montèrent sur leurs fauteuils, à moitié fous d'enthousiasme, lancèrent leurs chapeaux en l'air et se mirent à crier furieusement. Les dames agitèrent leurs mouchoirs et battirent des mains avec une fièvre égale. Quelle était la cause de cette émotion? C'est qu'une figure bien connue venait d'apparaître, se dirigeant vers une des stalles. « — Mac Kinley! Mac Kinley! » criait-on de toutes parts. Mac Kinley venant au théâtre Olympia le premier jour de son élection comme président des Etats-Unis d'Amérique! L'auditoire était déterminé à marquer son approbation de cet acte de courtoisie. Cependant, au milieu de la plus bruyante démonstration qui eût jamais fait retentir les murs de l'Olympia, la silhouette du président populaire continuait son chemin. Pourtant, au lieu de s'asseoir, il se dirigea vers la scène. Tout le monde comprit son intention. « Parlez! Parlez! » lui criaient de tous côtés des vociférations encourageantes. La musique jouait *Hail Columbia*.

Le nouveau Président souriait, face à l'auditoire. Alors, il se passa quelque chose d'inouï. Les traits bien connus de M. Mac Kinley se fondirent sous les yeux des spectateurs pour faire place graduellement aux traits de M. Amann.

Quand le public se fut rendu compte de la métamorphose, une formidable explosion d'hilarité éclatait, terminant ainsi l'incident. Seulement, les premières sorties de M. Mac Kinley s'en ressentirent. Personne n'osait plus l'acclamer, convaincu que, cette fois encore, il s'agissait d'une mystification de M. Amann.

....

La corbeille à papiers a toujours joué un rôle considérable dans l'histoire des hommes comme dans celle des gouvernements. C'est là qu'aboutissent les projets mal conçus, et les phrases mal faites. Le **Harmsworth**

nous donne un aperçu de ce qu'est la corbeille à papiers de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, cette dernière figurant, bien entendu, l'ensemble de l'administration britannique. Jusqu'en 1852, les vieux papiers du gouvernement étaient vendus au commerce. Mais cela donna lieu à une foule de mécomptes, parmi lesquels celui d'un document de diplomatie ultra-confidentiel dont la première ébauche fut retrouvée enveloppant une motte de beurre. En 1855, on construisit un bâtiment dans Earl Street, Westminster, pour la destruction totale de ces vieux papiers.

Il en arrive là 3.500 tonnes par an, la moyenne des journées variant de dix à vingt tonnes. C'est vous dire que si la corbeille à papiers d'une semaine était vidée dans Trafalgar Square, elle submergerait la statue de Nelson. Quant à la quantité annuelle, elle ferait contrepoids à quarante-trois canons de 80 tonnes, et encore cette quantité prodigieuse va-t-elle s'accroissant de 80 tonnes par an... Les documents confidentiels reçoivent un traitement particulier. Ils sont portés par les fonctionnaires à la machine à couper, qui les débite en tranches minces. Quand on a affaire à des papiers d'un caractère particulièrement secret, le milieu de chaque pile est enlevé et placé dans un réceptacle différent. Les menus fragments sont alors déposés dans des sacs scellés et portés par un officier au moulin à papier, pour être réduits en pâte sous ses yeux. Mais on cache soigneusement le nom de la localité où se trouve ce moulin.

Ajoutons que les minces rubans de papier bleu provenant des appareils Morse fournissent à eux seuls environ 1.500 livres pesant par semaine.

Revues Hongroises

Budapesti Szemle. — (Août-octobre). — Deux articles très documentés de Laurent Hegedus sur la *population du nord de la Hongrie* qui émigre en Amérique. — Eugène Zichy rend compte de son troisième voyage en Russie et en Asie, voyage qui avait pour but d'établir la parenté ethnographique des Magyars. Les résultats du premier voyage ont été décrits dans deux beaux volumes illustrés, qui ont paru en hongrois et en français. Zichy et les savants qui l'ont accompagné sont allés jusqu'à Pékin pour voir si, en effet, le Khan Batou avait emporté, lors de l'invasion des Mongols au XIIIe siècle, les archives de la chancellerie royale hongroise. Leurs démarches n'ont pas été couronnées de succès. — Analyse du VIe volume de la biographie du feld-maréchal *Prince Paskévitch* que publie actuellement le général Stcherbatow, d'après des documents inédits. Ce volume se rapporte aux années 1848-49 et montre que l'intervention du Czar dans la Révolution hongroise a été dictée par sa haine contre les Polonais qu'on croyait d'accord avec les Magyars. Les documents prouvent également les dissensions entre l'état-major autrichien et les Russes, dès le commencement des opérations ; ils font voir le mécontentement de Paskévitch à cause des cruautés de Haynau, surnommé l'hyène de Brescia, et les sympathies profondes que les généraux russes avaient pour les Hongrois vaincus, sympathies qui allaient jusqu'à demander leur amnistie, qui fut refusée par la Cour de Vienne. — Notre collaborateur J. Kont publie plusieurs lettres inédites de Kossuth, Ladislas Teleki, le représentant du Gouvernement révolutionnnaire (1849) à Paris, du général Czetz, du romancier Jósika et d'autres émigrés hongrois, lettres adressées à l'historien Ch. L. Chassin qui de 1855 à 1861, a publié toute une série d'ouvrages et d'études en faveur de la Hongrie. Dans l'introduction Kont donne la biographie de ce grand ami des Hongrois. — J. Gombocz démontre que le sujet de la meilleure tragédie hongroise, le *Bank-ban* de Katona (1820) est tiré de l'ouvrage de D'Ussieux : *Le décameron français* qui a paru en 1775. — J. Vargha continue ses excellentes traductions de Leconte de Lisle.

Akadémiai Ertesitoe (Bulletin de l'Académie). — Juillet-Septembre. — Les inaugurations des monuments élevés aux écrivains hongrois se succèdent rapidement. On vient d'ériger une statue à Georges Bessenyei (1747-1811), le chef de l'Ecole française; on a posé une plaque commémorative en l'honneur du romancier Albert Pálffy (1820-1897) et on a inauguré la statue du lin-

guiste Gabriel Szarvas, mort en 1895, qui par sa revue *Nyelvőr*, a combattu victorieusement pour la pureté de la langue; la mémoire de l'ancien ministre de l'Instruction publique, A. Trefort, fut également évoquée, et finalement le 31 juillet tout le pays a fêté le grand deuil national causé, il y a cinquante ans, par la mort du grand poète lyrique, A. Petőfi, le Tyrtée de la Révolution hongroise. L'Académie s'est fait représenter à toutes ces fêtes et le *Bulletin* publie les discours de ses membres. — R. Békefi, le savant historien de l'instruction publique, publie les *statuts* de la célèbre école des réformés à Debreczen aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Sous le titre : **Die Donaulænder**, le savant voyageur et ethnographe Adolphe Strausz, vient de fonder une revue à laquelle nous souhaitons le succès qu'elle mérite. Elle a pour but de faire connaître au public européen la vie, l'histoire, le commerce et l'industrie des peuples des Balkans, si ignorés à l'Occident. Cette revue paraît à Vienne, Leipzig et Budapest; elle a des collaborateurs en Hongrie, en Serbie, en Roumanie et en Bulgarie, et s'efforce d'établir la bonne entente entre les peuples de l'Orient, entente si nécessaire à leur prospérité. Dans les premiers numéros nous trouvons des articles remarquables de : Milecevic, *Le paysan serbe dans sa jeunesse*; Saineanu, *Les mauvais esprits dans le folklore roumain*; Kunos, Vilma Kallay, *La femme en Bosnie;* Spicer, *La civilisation croate*; Munkacsy, *Relations ethniques entre Hongrois et Slaves.* Chaque livraison contient une revue politique et industrielle et le compte rendu des livres concernant les pays du Bas-Danube.

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 16 octobre. — Matilde Serao, délaissant un instant le roman pour la description pittoresque, nous donne les impressions de son séjour *au Pays de Jésus*, en nous disant comment elle a vu Bethléem. Le tableau est saisissant, et ce qui le distingue de tous ceux — combien nombreux! — que nous possédons du berceau de l'Enfant divin — c'est la vision très nette du passé, tel qu'il a dû être au moment de la Nativité — perçu à travers le présent tel qu'il s'offre maintenant aux yeux. Mme Serao est, comme on le sait, une merveilleuse évocatrice et son talent d'évocation se retrouve ici dans toute sa force, sa grandeur et sa beauté. Elle nous peint admirablement la femme bethlémite, telle qu'elle l'a observée, et qui lui a permis de reconnaître le portrait de Marie dans « cette beauté *sincère* d'une pâleur chaude et vive, ces grands yeux ouverts, pleins de franchise et de droiture, cette bouche d'un dessin si pur, sobre de sourires, un peu austère, peut-être, mais noble. » Elle découvre aussi que Jésus est né dans un *Khan*, sorte de lieu de repos, d'hôtellerie toute primitive en plein vent, où s'arrêtent les cavaliers, les conducteurs de mules ou d'ânes, les maîtres s'étendant sur le sol pendant que les animaux mangent et boivent. Au temps de la Nativité il devait y avoir dans la terre de Judée, beaucoup de ces *Khans* primitifs, formés par le prolongement des grottes naturelles, et ce fut là que Marie et Joseph se réfugièrent, là aussi que Jésus vint au monde. Mme Serao donne une sensation très exacte de ce paysage. — Dans ce même numéro Camillo Boito discute *deux questions d'art* importantes dans l'architecture italienne, celle de la *façade de la cathédrale de Milan* et celle du *Palais ducal de Venise*. — Nicolo Gallo rend hommage à la mémoire de *Francesco Carrare* et à son *école positiviste.*

Rassegna nazionale. — 1er octobre. — G.-P. Assirelli envisage la question de *l'exportation des chefs-d'œuvre d'art* qui a donné lieu à tant de discussions passionnées en Italie. L'auteur croit que l'on ne peut pas interdire au propriétaire d'une œuvre d'art de l'aliéner même au bénéfice d'un étranger, mais il voudrait que l'Etat ou les communes eussent un droit de première offre et le privilège de se

rendre acquéreur de l'œuvre à prix égal. Si l'État ou ceux qui peuvent y avoir un intérêt national ne se soucient pas de sauvegarder cet intérêt, on ne saurait empêcher celui qui possède une collection de réaliser son bien. — ROMOLO POZZI, *L'avenir de l'industrie électrotechnique en Italie.*

Rivista politica e letteraria. — 1er octobre. — ***, qui est gallophobe, dénonce à l'Italie, et dans sa pensée sans doute aux autres nations, ce qu'il appelle *le Péril français.* L'auteur fait un tableau peu flatté de la situation actuelle de la France à laquelle il n'épargne pas les invectives : il la juge embourbée dans une politique turbulente, aggressive, conquérante et, sous couleur d'être internationale, tout envahissante. On ne s'en serait point douté, mais *** incrimine plus qu'il ne prouve. D'ailleurs son véritable but est de se faire le porte-paroles des boycotteurs de l'Exposition de 1900. — ENRICO DE MARMÈS étudie la *sociologie dans la science et dans la vie moderne.*

Revues Roumaines

Literatura si arta romana. — Nos 8 et 9. — AUG. DEMETRIESCU fait un admirable portrait de feu *Stef. C. Michailescu*, un publiciste et penseur des plus distingués. Michailescu est l'auteur de plusieurs ouvrages philosophiques; l'Académie roumaine a récemment couronné son travail curieux sur l'emploi des turbines à vapeur. — N. VASCHIDE fait, à propos d'une enquête de Javal en France, sur les *centenaires*, plusieurs réflexions sur la vie et la valeur de sa durée. Est-il besoin de vivre cent ans? L'auteur préfère mourir en pleine raison que d'atteindre la décrépitude sénile, d'être mort avant d'être enterré. Javal avait trouvé que la plupart des centenaires étaient des campagnards et en même temps des êtres indifférents et égoïstes. Là-dessus M. Vaschide discute la valeur intellectuelle des émotions et constate que notre vie actuelle avec ses idéals confus nous fatigue d'autant plus que nous avons la pensée pleine de chimères. Les émotions artistiques, intellectuelles, comme toutes les émotions, tuent petit à petit, comme tous les agents physiques nocifs. — V. CROFLEC résume l'œuvre de *Puvis de Chavannes* dans quelques pages où il parle de son âme généreuse et de son génie rénovateur de la peinture murale. — M. G. CREANGA a un article très documenté sur les *divorces en Roumanie.* La Roumanie occupe la troisième place dans les Etats d'Europe au point de vue du chiffre, donc elle vient après la Suisse et le Danemark. Elle conserve cependant une place d'honneur au point de vue des divorces prononcés dans la première année de mariage. Voici quelques chiffres comparés avec les données de la statistique allemande, pour l'année 1893.

Roumanie

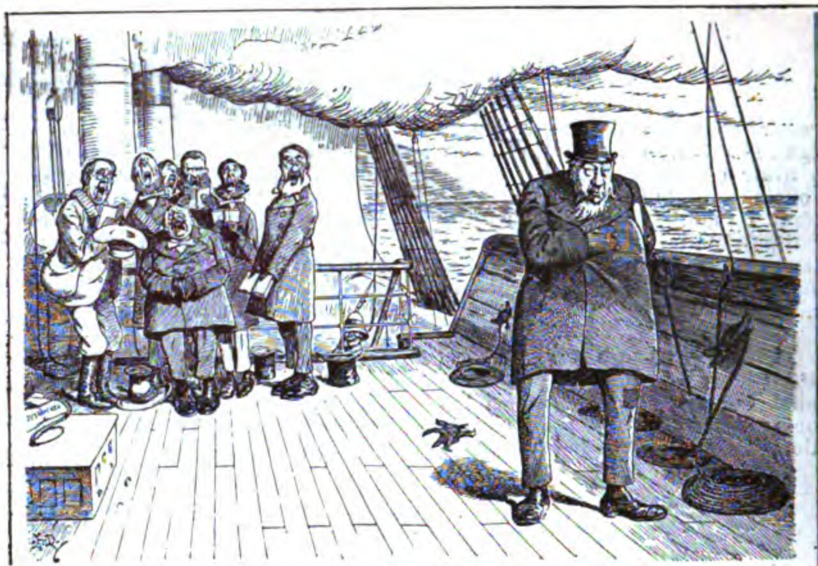
Après 2 années de mariage..	99	ou	11,4	0/0
» 2-5 » ..	237	»	27,3	»
» 5-10 » ..	217	»	24,9	»
			de la totalité.	

Berlin

Après 2 années de mariage..	54	ou	3,8	0/0
» 2-5 » ..	252	»	18,3	»
» 5-10 » ..	472	»	34,3	»
			de la totalité.	

Pour 10.000 mariages en 1894, il y a eu à Bucarest 963 cas de divorce, tandis qu'à Paris pour le même nombre de mariages il y en a eu 322, à Berlin 533 et à Vienne 290. A la ville, on divorce plus qu'à la camgagne : 42 cas pour 10.000 citadins et seulement 8-9 pour le même nombre de paysans. L'auteur propose la création d'une taxe très élevée sur le divorce.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]



Punch (Londres). — Krüger en nouveau Bonaparte s'en ira dans une île d'exil : telle sera la solution imminente de la guerre.



Rire (dessin de Léandre — Paris). — Jules Lemaître partant en guerre contre les Francs-Maçons.



Siècle (dessin d'Ibels — Paris).



Il Fischietto (Turin). — L'Anglais, de plus en plus insolent, brave le monde.

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Kladderadatsch (Berlin). — Mme Berthe de Suttner, la vaillante présidente de la Ligue de la Paix, exaspérée, à la vieille Reine : « Retenez donc, de grâce, votre chien de guerre (Chamberlain) !... »



Moonshine (Londres). — Cecil Rhodes ayant envoyé un lion à Krüger, que celui-ci a refusé, Chamberlain lui envoie un autre cadeau (l'armée anglaise), que les Boërs seront forcés d'accepter.



Fischietto (Turin). — Le sauvage africain regardant les sauvageries anglaises : « Vive la prétendue civilisation avec balles « dum-dum », qui vengent notre réputation ! »



Humoristicke Listy (Prague). — La Royauté de Milan et de son fils s'en va en l'air, et il suffira d'un coup « russe » pour qu'elles disparaissent à tout jamais !



Novoïe Vremia (dessin de Coré — St-Pétersbourg). — L'épouvantail pour les moineaux ou le roi-modèle de Serbie.



Herald (New-York). — Les Etats-Unis à McKinley : « Pourquoi, diable ! n'as-tu pas envoyé un « spécialiste » aux Philippines ? »



Floh (Vienne). — Milan à son fils : « Vois-tu, Sacha... Et on dit que je suis l'homme le plus haï de Ser moi, qui y compte tant d'amies !... »

Le Directeur-Gérant : Jean FINOT

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

REVUE des REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

SOMMAIRE-INDEX

Articles de fond :

L'Origine musulmane des jésuites, par Victor Charbonnel 333

Les Universités populaires en France et à l'étranger (**3 gravures**), par Jules Delvaille, Professeur agrégé 353

Mouvement littéraire en France et à l'étranger :

Le Théâtre d'Annunzien : I. La Gioconda à Florence, par Henry Bérenger 367

Dans l'intimité des dames romantiques (**6 gravures**), par Raoul Deberdt 383

Contre la guerre, par Frédéric Passy Membre de l'Institut, Président de la Société française pour l'arbitrage entre nations 396

Encore les industriels du roman populaire, par MM. Chachuat, Ernesto Meynalotta, Pierre Sales. 399

Questions sociales :

Un séjour à Aldershot : II. Coup d'œil sur l'organisation de l'armée anglaise, par le capitaine de Malleray 404

Feuilleton de la « Revue des Revues » :

Parmi les Indiens de l'Amérique du Sud (Sensations et souvenirs), par le comte Joseph de Brettès.. 415

Histoire et démographie :

Une idylle amoureuse au xviiie siècle (D'après des documents inédits), par Georges de Dubor..... 422

Revue musicale, par Paul Souday. 426

Tribune de la « Revue des Revues » :

Les pasteurs et les prolétaires du clergé catholique 429

Analyse des « Revues » françaises, d'art, allemandes, espagnoles et portugaises, néerlandaises, russes 430

Caricatures politiques (11 gravures) 442

N° 22. — 15 Novembre. — IIIe série. 1899 Xe Année. — Vol. XXXI.

Directeur-Rédacteur en Chef : JEAN FINOT

PRIX DU NUMÉRO : 1 franc en France; 1 fr. 30 à l'Étranger

La REVUE DES REVUES ne publie que de l'inédit

L'Abonnement à la REVUE pour 1900

I. — Messieurs les Abonnés de l'étranger sont priés de RENOUVELER, LE PLUS TÔT POSSIBLE, leur abonnement, pour n'éprouver *aucun retard* dans l'envoi de la *Revue*, le numéro du 15 décembre étant **le dernier** que nous leur expédierons avant de recevoir leur avis concernant le renouvellement.

N. B. — Le montant de l'abonnement peut nous être envoye directement en traite sur Paris, mandat de poste international, ou par l'intermédiaire des librairies.

Les ABONNÉS de l'étranger peuvent, en outre, nous faire parvenir leur abonnement ANNUEL pour 1900, en envoyant la somme par LETTRE CHARGÉE : *20 marks* ou *22 marks* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Allemagne), *9 roubles* ou *10 roubles* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Russie), *24 lire* ou 27 *lire* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Italie), etc.

II. — Les ABONNEMENTS FRANÇAIS (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme *renouvelés d'office* pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous feront pas parvenir un ordre contraire avant le 20 décembre 1899.

Nous ferions toucher le montant par la poste, si le prix d'abonnement ne nous était pas parvenu avant le 10 janvier 1900.

LE PREMIER NUMÉRO DE

La Grande Revue de l'Exposition de 1900

A PARU ET EST EXPÉDIÉ A TOUS NOS ABONNÉS

SOMMAIRE DU NUMÉRO 1

1. *L'Exposition de 1900*, par FRÉDÉRIC PASSY, Membre de l'Institut.
2. *Au Palais des Congrès* (1 gravure), par FRÉDÉRIC LOLIÉE.
3. *Notre Enquête sur l'Exposition de 1900*, par PAUL ADAM; ANATOLE LEROY-BEAULIEU, de l'Institut; EMILE BERGERAT; FUNCK-BRENTANO; JULES CLARETIE, Membre de l'Académie française; etc., etc. (*A suivre.*)
4. *L'Art à l'Exposition. La revanche de la pierre* (6 gravures), par MARC LEGRAND.
5. *La Porte monumentale de la Concorde* (4 gravures), par A. DE BRISSAC.
6. *Les Grands Clous de l'Exposition :*
   I. *Le Maréorama* (4 gravures), par GEORGES MALET.
   II. *Le Théatre Géant Columbia* (3 gravures), par G. DE CÉLÉ.
7. *Echos et Informations.*
8. *La Mode à l'Exposition de 1900* (1 gravure), par Mme la Vicomtesse DE RÉVILLE.
9. *Echos de Théâtre.*
10. *L'Automobilisme à l'Exposition*, par AD. DUCAUX.

LE DEUXIÈME NUMÉRO PARAITRA LE 1er DÉCEMBRE 1899

ABONNEMENT à la « REVUE DES REVUES »

	Par an	Par semestre
Paris et la France	**20 fr.**	**12 fr.**
Etranger (Union postale)	**24 fr.**	**15 fr.**

Le prix du numéro séparé : en France, **1** fr. ; à l'Etranger, **1** fr. **35**

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne le premier de chaque mois.

(Voir la suite à la page 3 de la Couverture.)

L'ORIGINE MUSULMANE DES JÉSUITES

La Compagnie de Jésus a beaucoup fait parler d'elle ces derniers temps. On a cru reconnaître son inspiration et son action obscure dans une longue suite d'équivoques, de restrictions mentales, de mensonges, de faux, de parjures.

Je crois qu'il sera beaucoup question de la Compagnie de Jésus au cours des prochaines luttes politiques.

Or, qui sont-ils, les Jésuites? D'où viennent-ils? Que veulent-ils? De Pascal à Michelet et Quinet, des *Provinciales* aux *Jésuites*, on a tenté bien des fois de le dire. Mais le génie même n'a pu pénétrer toutes les profondeurs de cet étrange mystère de psychologie.

Nous voudrions, en donnant ici le résultat de recherches nombreuses et d'observations consciencieuses, examiner une fois de plus le problème et en risquer une solution nouvelle.

« Ces gens-là (les Jésuites), au dire de Lacordaire, ont le talent de rendre fous ceux qui les attaquent et ceux qui les défendent. » Nous nous efforcerons de n'être d'aucune sorte de fous et de garder une libre et impartiale critique.

I

Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus, naquit à Loyola en 1491. Le château existe encore, enchâssé dans un couvent. « C'est, dit Pierre Loti dans un article sur le *Couvent de Loyola*, un de ces petits nids de vautours du moyen âge espagnol, aux murs archaïques, faits de pierres et de briques rouges bizarrement agencées. Il est englobé, serti comme un joyau précieux, dans l'immense et redoutable couvent issu de lui. Sa vieillesse extrême fait paraître presque jeunes les constructions déjà si âgées qui l'entourent; sa petitesse paraît plus étonnante au milieu de ce monastère de proportions gigantesques. Des lampes sacrées et des parfums y brûlent nuit et jour partout. Il y a des chapelles et des dorures jusque dans ses petites écuries. »

Cadet de famille, Ignace fut destiné à la carrière des armes. Il eut à défendre, pour le service de Charles-Quint, la ville de Pampelune qu'assiégeaient les troupes de François Ier. Il fut blessé et transporté à Loyola. La lecture de la *Fleur des Saints* pendant sa convalescence le convertit, et il se voua par dévot enthousiasme au service de Dieu. D'ailleurs, sa blessure l'avait rendu boiteux pour le reste de sa vie.

Que faire pour le service de Dieu? Il songea à se constituer chevalier errant du Christ, sorte de Don Quichotte religieux pour la guerre aux derniers Mores de la Catalogne et de l'Aragon. Comme il se souvenait de « la veillée des armes que fit Amadis avant d'être

armé chevalier », il voulut passer une nuit dans la chapelle de la Vierge et suspendre à son autel la dague et l'épée. Il se rendit donc au couvent des Bénédictins de Montserrat. Puis il se réfugia dans une grotte à Manrèze, petite ville proche, sans doute par souci de vivre jusqu'au bout l'*Amadis des Gaules* et d'imiter la solitude pénitente d'Amadis à la Roche-Pauvre.

C'est ainsi que le chevalier, le soldat, survivait dans Ignace en pleine crise de ferveur religieuse. Au couvent de Montserrat il put connaître les *Exercices Spirituels* de dom Garcia de Cisneros, recueil de méditations mystiques et de règles d'ascétisme. Il emporta le volume à Manrèze et en tira, par un plagiat fort reconnaissable, son œuvre propre que les Jésuites ont appelée : *Les Exercices de Manrèze*. Les bons Pères ont bien prétendu que leur saint fondateur « puisa tout en lui-même et apprit tout à l'école de Dieu », puisque Dieu lui aurait révélé les *Exercices* dans « une vision qui dura huit jours » et les lui aurait en quelque sorte dictés. Mais les historiens n'acceptent pas cette façon commode de recourir au miracle. Et il est établi par tous les documents que *L'Amadis des Gaules* et *Les Exercices Spirituels* de Cisneros, le tempérament soldatesque et une exaltation de moine contemplatif et visionnaire, formèrent le premier Jésuite, qui marqua ensuite son empreinte sur la Compagnie.

Jusqu'à présent on s'en était tenu à cette constatation superficielle d'une compagnie ou milice de soldats de l'Eglise créée par un soldat du roi, et d'un ordre de moines fanatiques fondé par un illuminé. La lutte incessante contre la Réforme, contre les Jansénistes, contre les libertins du grand siècle, contre les philosophes du XVIIIe siècle, contre la Révolution, contre la science et le libéralisme politique du XIXe siècle, avait développé la combativité des bons Pères. C'était cette formidable « épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout ». Et voilà toute l'explication.

Mais ne peut-on pas regarder plus loin et faire du Jésuitisme une critique mieux informée et plus rigoureuse ?

II

A la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle, les Mores et les Morisques (musulmans convertis au christianisme) étaient encore nombreux en Espagne. Le peuple et la petite noblesse des royaumes avaient horreur de ce « mauvais sang » et auraient voulu en faire disparaître toute trace. Mais la haute noblesse de la Cour, maintes fois alliée au « mauvais sang » par des mariages qui lui livraient les riches dots des belles Sarrazines, en était venue à une attitude de chevaleresque courtoisie. Les Fueros de la Catalogne et de l'Aragon avaient garanti aux Mores « toute sécurité tant sur terre que sur mer ». Charles-Quint lui-même leur assura d'abord entière liberté et sécurité, pourvu qu'ils se soumissent aux lois des divers royaumes. Ce n'est qu'en 1524 qu'il résolut, acharné à faire l'unité religieuse

en Espagne, de ne plus tenir compte des Fueros et de placer les infidèles sous la juridiction féroce de l'Inquisition. Quant au clergé, il est juste de constater que la partie la plus éclairée suivit toujours la sage politique de Ximénès et s'efforça de gagner les Mores au christianisme sans les contraindre ni les persécuter.

Ignace de Loyola semble avoir passé par des sentiments divers. Tout pénétré des préjugés de la petite noblesse, il voulut d'abord se faire chevalier du Christ pour la guerre aux Mores. Or, il lui arriva précisément, comme il se rendait à Montserrat à dos de mule, de rencontrer un Sarrazin de haute mine et de riche monture. Les deux gentilshommes firent chemin ensemble. Ils causèrent. La conversation tomba sur les choses religieuses. Car l'un était un chrétien nouvellement converti à la dévotion la plus fervente, et l'autre était membre d'une congrégation de l'Islam. On discuta avec violence. Ignace, à en croire les récits (1), eut l'avantage sur son adversaire qui en fut réduit à s'éloigner brusquement, non sans jeter une insulte à la Vierge mère du Christ. Le chevalier chrétien se demanda s'il devait venger sa dame. Comme deux routes s'ouvraient devant lui, il en appela au jugement de Dieu. Si sa mule, laissée libre, suivait le Sarrazin, il le frapperait; dans le cas contraire, il le vouerait à la colère céleste. La mule ne suivit pas le Sarrazin. Dès lors le croyant, dans Ignace, prévalut sur le chevalier. Les historiens de la Compagnie de Jésus nous apprennent qu'il se persuada tenir de Dieu une mission spéciale pour la conversion des Mores. Il se sentit apôtre.

Pour remplir cette mission d'apôtre des Mores, il lui fallut les approcher, les connaître. Celui qu'il avait rencontré sur son chemin se rendait, disent les historiens, à une « ville voisine de Montserrat ». Il n'y avait point alors, près de Montserrat, d'autre ville que Manrèze. Ignace put donc retrouver là son compagnon de route. La controverse dut être reprise. Sinon celui-là, il est vraisemblable qu'il chercha, pendant son séjour à Manrèze, à voir d'autres Mores et à les prêcher.

M. Herrmann Müller, dans un très remarquable livre sur les *Origines de la Compagnie de Jésus*, écrit :

Retrouva-t-il (Ignace) à Manrèze son Sarrazin, de manière à reprendre avec lui la controverse ébauchée le premier jour? Noua-t-il avec d'autres Mores ou Morisques des rapports qui lui permirent de pénétrer le secret de leurs affiliations? Il est d'autant plus permis de le penser que les Mores, mahométans ou prétendus convertis, étaient nombreux dans toute la Catalogne, dont le commerce était surtout entretenu par les Juifs et les Musulmans. Ignace, les Jésuites nous l'apprennent, croyait à cette époque avoir reçu de Dieu une mission spéciale pour la conversion de ces derniers; il dut évidemment, lorsqu'il commença, à Manrèze même, de prêcher et de catéchiser, chercher à se rapprocher de ceux pour lesquels il se disait

(1) *Vie de Saint Ignace*, par le P. Bouhours; *Ignace de Loyola*, par Bartoli.

envoyé. La chose lui était d'autant plus facile qu'en 1521-1522, — moment précis du séjour d'Ignace à Manrèze, — les Mores et les Morisques n'étant pas encore assimilés aux Juifs et placés sous la surveillance de l'Inquisition, on pouvait les fréquenter sans être inquiété, pour peu qu'on y mît de prudence et de savoir-faire. Plus tard, à son retour de Palestine, Ignace ne retrouvera plus les mêmes latitudes, et l'intervention des Inquisiteurs dans son apostolat d'Alcala et de Salamanque déterminera son passage en France. Dans l'intervalle, en effet, c'est-à-dire en 1524, Charles-Quint, retour d'Allemagne, aura repris les rênes aux mains de Ximénès; plus préoccupé d'assurer l'unité politique que la sincérité des conversions, il aura contraint les Mores d'opter entre le baptême et l'exil, et placé les Morisques sous la juridiction de l'Inquisition. En tout cas, et à quelque conjecture qu'il faille s'arrêter, un fait reste acquis et résulte des versions à la fois contradictoires et concordantes des Jésuites et de leurs adversaires, c'est que ce fut bien à Manrèze qu'Ignace entrevit le plan de son Institut; à Manrèze que germa dans son esprit la pensée de fonder au sein du catholicisme, conformément à ses dogmes et à sa discipline, une association calquée sur le modèle des congrégations musulmanes, qui constituaient déjà une des forces les plus résistantes de l'Islam.

D'autre part, Ignace de Loyola, ayant quitté Manrèze en 1523, accomplit un voyage qui est demeuré célèbre dans l'histoire de sa vie, bien que les historiens de la Compagnie aient paru vouloir le taire : le voyage de Palestine et de Jérusalem. Il avait été frappé du grand culte que les Mores d'Espagne avaient gardé pour la Mecque et le tombeau du Prophète. Lui aussi, comme les Mores, partirait en *hadji* (pèlerin) et irait se prosterner devant le tombeau de son Prophète Jésus-Christ, à Jérusalem.

Or, le P. Bouhours, dans sa *Vie de Saint Ignace*, nous dit que « dans les commencements de sa conversion, il (Ignace) ne voulait faire ce pèlerinage que pour rendre honneur aux lieux consacrés par la présence et le sang de Jésus-Christ », mais qu' « il l'entreprenait maintenant (sans doute après le contact avec les Mores ou Morisques à Manrèze) dans le désir de travailler au salut des infidèles. »

Les « infidèles », c'étaient les croyants de l'Islam. Pendant les deux mois de son séjour en Palestine, il tenta donc de se rapprocher des Musulmans. Il s'aventura jusque dans les réunions d'initiés des confréries musulmanes. L'historien Hénin de Cuvilliers rapporte qu'il fallit y être massacré (1). En tout cas, son zèle de prosélytisme fut si intempestif que les Franciscains, custodes (ou gardiens) du tombeau du Christ, le sommèrent, sous peine d'excommunication, de renoncer à une entreprise qui soulevait contre les chrétiens la fureur des confréries musulmanes et de retourner en Europe.

Ignace dut obéir. Il regagna l'Espagne. Comme le cardinal Ximénès

(1) Hénin de Cuvilliers, dont on sait la sûre érudition et l'esprit critique, fut l'un des premiers historiens (dans ses *Portraits et Caractères des Jésuites anciens et modernes*, Paris, 1824) qui notèrent et prouvèrent l'extraordinaire ressemblance des congrégations musulmanes et de la Compagnie de Jésus.

avait fondé à Alcala une université destinée à remplacer pour les Morisques les universités arabes et à préparer des docteurs qui convertiraient les Mores, notre apôtre des infidèles se rendit à cette université d'Alcala. Les Inquisiteurs, ayant surveillé son apostolat, le soupçonnèrent de « *mahométiser* » et demandèrent son arrestation. Il fut détenu pendant quelques jours dans les cachots de l'Inquisition. Puis, relâché, il passa à Salamanque. Nouveaux soupçons, nouvelles poursuites et nouvelle arrestation par ordre des Inquisiteurs. Le mystère dont il s'entourait, dans ses relations avec les Mores, le rendait encore une fois suspect de « *mahométisme* ». Après une détention de vingt-deux jours qui finit on ne sait par quel jugement, il résolut d'assurer sa liberté et de quitter le pays de l'Inquisition. Il vint à Paris et fonda définitivement à Montmartre la Compagnie de Jésus.

Tel est donc l'élément que les critiques n'ont pas assez connu pour bien comprendre la force de l'organisation jésuitique, et que nous devons sérieusement étudier : le *Mahométisme*, le système d'affiliation et même l'esprit de discipline empruntés des congrégations musulmanes.

III

Le Sarrazin qu'Ignace de Loyola avait rencontré sur le chemin de Montserrat était, avons-nous dit, membre d'une congrégation de l'Islam. Ignace, en Palestine, avait voulu pénétrer dans les confréries musulmanes.

Il y avait, en effet, dans l'Islam, au XVe et au XVIe siècle, de nombreuses congrégations ou confréries, dont la plupart ont subsisté jusqu'à nos jours (1). Nous n'avons à mentionner que celles que le fondateur de la Compagnie de Jésus, selon les règles de la critique historique, nous paraît avoir connues.

Ce sont d'abord les *Quadryas*. Cette secte fut établie en Asie-Mineure par *Sid-Abdel-Quader* : d'où son nom de *Quadryas*. Elle date du XIIe siècle. Les descendants du « saint » fondateur l'introduisirent en Espagne, où elle fit de rapides progrès. Après la prise de Grenade, la plus grande partie de ses membres fut repoussée au Maroc. Toutefois il en resta quelques-uns épars à travers la péninsule, jusqu'à ce que l'Inquisition (en 1524) fut chargée par Charles-Quint de les poursuivre.

Ce sont encore les *Chadelyas*. Le créateur de cet ordre fut Sid-Abou-Médian, qui naquit à Séville en 1126, et se distingua comme professeur dans les universités de Séville et de Cordoue. Mais le nom

(1) Voir : *Marabouts et Kouans*, par Louis Rinn (Alger, 1884); les *Confréries musulmanes du Hedjaz*, par A. Le Chatelier (Leroux, Paris, 1887); les *Sociétés secrètes chez les Arabes et la conquête de l'Afrique du Nord*, par P. d'Estournelles de Constant (Paris, 1886) ; les *Sociétés secrètes musulmanes* (*Un danger européen*), par Napoléon Ney (Georges Carré, Paris, 1890); enfin et surtout les *Origines de la Compagnie de Jésus*, par Herrmann Müller (Fischbacher, Paris, 1898), livre très curieux et très documenté.

des *Chadelyas* leur vient du troisième *Cheihk* qu'ils eurent : *Sid-Abou-Hassen-ech-Chadely*, personnage vénéré dans tout l'Islam. Ils furent très répandus en Espagne et dans le nord de l'Afrique, et formèrent divers groupes plus ou moins attachés à l'observance des règles primitives, plus ou moins fidèles à l'esprit des origines : entre autres, les *Mandanyas* et les fameux *Aïssaouas*, que *Ben-Aïssa* détacha de la grande congrégation des *Chadelyas* au temps même où Ignace fondait la Compagnie des Jésuites.

Peut-être faut-il citer encore les *Rahmanyas* et les *Kelouatyas* (XIVe siècle), dont la *Keloua*, ou retraite de trente à quarante jours, devint la règle des *Chadelyas* affiliés, puis de presque toutes les congrégations musulmanes.

Les membres de ces congrégations sont *Soufis* ou *Kouans*, c'est-à-dire *frères*. Ils se soumettent à l'*Ouerd*, c'est-à-dire à une *règle* commune. Ils ont le *Dikr*, sorte d'*oraison* ou *formule de foi* (par exemple : *Pardonne, mon Dieu !* ou : *Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah*), qui se répète cent, deux cents, même mille fois à l'heure de la prière, et sert de signe de reconnaissance entre les *Soufis* et *Kouans* d'une même congrégation. Surtout ils abandonnent leur volonté à un *Cheikh* qui gouverne toute la congrégation et à des *Moquaddems* qui gouvernent les *Zaouïas* ou monastères.

IV

Ceci rappelé, le problème historique est d'établir qu'Ignace de Loyola fut en relation avec les Mores d'Espagne, avec les congrégations musulmanes, et qu'il s'inspira de leurs règles et rituels pour organiser l'ordre des Jésuites.

Je sais bien que poser un tel problème, c'est déjà provoquer la surprise. Et pourtant au XVIIe et au XVIIIe siècle quelques-uns des plus redoutables adversaires des Jésuites soupçonnèrent le musulmanisme qui s'était mêlé aux origines espagnoles de la Compagnie de Loyola. Leur faiblesse fut de n'avoir d'autres données historiques sur les congrégations musulmanes que la légende des *Haschischins* ou *Assassins* et du *Vieux de la Montagne*. La secte des *Haschischins* avait été détruite deux siècles avant la constitution des Jésuites, et elle n'avait été qu'une bande de pillage et de meurtre. Comme de raison, les historiens impartiaux s'élevèrent contre une assimilation injustifiable et d'ailleurs trop injuste. Les Jésuites n'eurent pas de peine à triompher. Mais il n'en demeure pas moins qu'il y avait eu un soupçon de la vérité.

Nous devons reconnaître, d'autre part, que nous n'avons aucun témoignage direct des emprunts qu'Ignace de Loyola a dû faire à l'Islamisme. Il ne les a point avoués, ou bien les premiers Jésuites, qui ont tant obscurci et falsifié l'histoire de la fondation de leur Compagnie, ont-ils fait disparaître l'aveu. Aujourd'hui encore les Pères s'efforcent d'affaiblir les preuves historiques que fournit abondamment la critique, en prétendant que si l'on peut constater des

traces de *Kouanisme* musulman dans le Jésuitisme, c'est sans doute que déjà le *Kouanisme* musulman avait suivi en quelques points les règles et l'esprit des ordres chrétiens. Ainsi le *Kouanisme* et le Jésuitisme, sans action de l'un sur l'autre, se seraient tout simplement rencontrés dans l'imitation des anciennes constitutions monacales.

Mais il faut remarquer que ce que la Compagnie de Jésus a pris au *Kouanisme* musulman, surtout aux *Quadryas* et aux *Chadelyas*, c'est précisément ce par quoi elle diffère des autres ordres monastiques et par quoi elle a, dans l'Eglise catholique, un caractère propre. Si bien que la question est celle-ci : la Compagnie de Jésus a l'apparence générale des grandes congrégations de moines chrétiens, et Ignace de Loyola l'a fondée en s'inspirant des *Exercices* du moine bénédictin Cisneros, qu'il a interprétés et développés avec son âme exaltée de soldat ; pourtant il y a dans la Compagnie une organisation, une discipline, un « génie » particulier qui est vraiment le Jésuitisme ; comment faire la preuve que l'origine de ce « génie » particulier du Jésuitisme tient au monachisme musulman ?

V

Pour faire cette preuve, nous comparerons les congrégations chrétiennes, les congrégations musulmanes et la Compagnie de Jésus :

1° dans leurs méthodes d'initiation ;
2° dans leur organisation intérieure ;
3° dans leur conception de l'autorité ;
4° dans leur esprit et leurs fins.

VI

Méthodes d'initiation. — Un noviciat ou essai est imposé à quiconque veut entrer dans un ordre religieux de l'Eglise. Ce noviciat doit être d'au moins un an et un jour. Le novice se familiarise simplement avec la règle et s'exerce aux vertus qu'il aura à pratiquer par la suite. C'est un moine apprenti. Rien de plus simple.

Dans les congrégations musulmanes, une retraite ou *Keloua* de trente à quarante jours est prescrite avant toute admission. M. A. Le Chatelier écrit :

> Les docteurs musulmans comparent l'initiation de la *Keloua* à un poison mortel, s'il est pris à doses trop fortes au début, et qui peut s'assimiler par un usage progressif. Aussi soumettent-ils leurs adeptes à une longue préparation. La *Keloua*, qui n'est au début que d'un seul jour, se prolonge peu à peu pendant des semaines. L'initié doit alors, pour s'isoler, s'enfermer dans une pièce écartée de sa demeure, dans la cellule d'une *zaouïa*, au besoin dans une caverne ou dans une forêt. Quel que soit, d'ailleurs, le lieu de sa retraite, le fidèle en *Keloua* ne doit parler à personne, si ce n'est à son *cheikh* ou au *moquaddem* qui le représente ; il demandera par signes ou par écrit ce dont il aura besoin. L'abstinence, absolue pendant le jour, pourra être rompue la nuit, mais seulement pour prendre la quantité de

nourriture strictement nécessaire. Les heures de sommeil sont rigoureusement limitées. La prière vocale, — répétition de la même formule jusqu'à dix mille ou vingt mille fois — ou la méditation doivent exclusivement occuper l'adepte auquel, en certains cas seulement, la lecture de certains livres pourra être permise à titre de secours. Hors le temps de la lecture, il doit « fermer les yeux pour éclairer son cœur ».

Dans la Compagnie de Jésus, une retraite de trente à quarante jours est pareillement exigée. Le novice, d'après les *Exercices* d'Ignace, doit employer la première semaine à la purification de l'âme. Il est privé entièrement de la lumière du jour pendant cette semaine, sauf pour lire et pour manger. Il s'interdit « le rire et toute parole qui porterait au rire ». Il ne voit que son directeur et ne parle qu'à lui. Les jeûnes et les veilles lui sont fixés par ce directeur. Pendant quatre heures dans la journée, et une heure au milieu de la nuit, il s'absorbe et s'exalte en des méditations qui ont exclusivement pour objet des idées terribles : la mort, l'enfer. Aussi bien M. Herrmann Müller a pu dire :

Il est peu de santés, et même de raisons, qui puissent impunément être retenues trente ou quarante jours dans cette crainte qui confine à la stupeur, ou livré à un enthousiasme qui tient de l'hallucination. Aussi, les Jésuites qui ont toujours fait un secret de leur méthode, ont-ils grand soin d'avoir avec les *Exercices* des accommodements. Ignace le leur recommande d'ailleurs expressément, et déclare qu'à son expérience il est peu de personnes capables de faire les exercices complets et sans adoucissement. On retrouve les mêmes réserves dans les rituels arabes, qui prescrivent la *Keloua*, ou retraite de trente à quarante jours, usitée dans un certain nombre de congrégations musulmanes.

Et il cite encore le témoignage d'un homme du monde qui avait voulu se faire affilier à la Compagnie :

Je vous défie de vous livrer corps et âme pendant trente jours à cette méthode d'entraînement si savamment combinée, et de ne pas vous trouver à la fin plus ou moins halluciné... Il m'a fallu plus d'un an pour reprendre mon équilibre.

Ainsi, dans les congrégations musulmanes et dans la Compagnie de Jésus, ce sont les mêmes procédés d'ébranlement physique et moral, jusqu'à l'affolement et l'hallucination. Et rien de pareil ne fut jamais pratiqué dans aucun ordre monastique de l'Eglise.

Même dans les détails, les ressemblances sont frappantes.

Les *Kouans* musulmans voient dans leurs règles et rituels un « *livre venu du ciel* ». — Les Jésuites tiennent le livre des *Exercices* pour une « *révélation de Dieu* » qui l'aurait dicté à Ignace dans la vision de Manrèze.

Les *Kouans* musulmans ne se reconnaissent pas le droit de faire du livre « venu du ciel » une interprétation personnelle : ils se laissent guider par « *celui qui est chargé de les instruire* ». — Les

Jésuites veulent que les exercices soient « bien administrés », par un « directeur », par « *celui qui donne les exercices* ».

Les *Kouans* musulmans lisent dans leur *Ouerd* ou règle(1) : « Lorsque l'adepte est d'une *nature vulgaire*, il convient qu'il ne soit initié que progressivement; aussi ne faut-il lui imposer que des *prières faciles.* » — Les Jésuites lisent dans les *Exercices* (2) : « Si celui qui donne les exercices reconnaît que celui qui les reçoit a *peu de fond ou de capacité naturelle*, il est plus convenable de lui donner quelques-uns des *exercices faciles.* »

Les *Kouans* musulmans redisent le *Dikr*, formule de prière, des centaines et des milliers de fois, jusqu'à l'hébétude : c'est un mécanisme d'ahurissement. — Les Jésuites en font de même pour des phrases des *Exercices* et, par des répétitions de formules, en arrivent à la même tension d'esprit, à la même vague inconscience.

Les *Kouans* musulmans, selon leur *Ouerd* ou règle, doivent donner beaucoup de soin aux attitudes du corps pendant leur prière, et les rituels arabes décrivent avec minutie ces attitudes; il est surtout recommandé de tenir le « *regard fixé sur un même point sans l'en détourner* » : ce qui est un excellent moyen, comme on sait et comme le savaient les Arabes, de s'hypnotiser. — Les Jésuites trouvent dans les *Exercices* des recommandations sur la manière de se poser pendant les oraisons et méditations, et textuellement celui de garder le « *regard fixé sur un même point sans l'en détourner* ».

Les *Kouans* musulmans, spécialement les *Quadryas* et les *Chadelyas*, ont la coutume bizarre, conformément à leurs rituels, de prier «*en mesure*» ou «*en cadence*», c'est-à-dire de débiter à *chaque respiration* ou *soupir* un des noms d'Allah ou un des attributs de Dieu; ils s'efforcent de prolonger le plus longtemps possible la respiration, pour considérer le plus longtemps possible le nom ou attribut de Dieu, et le grand souci est qu'il n'y ait « *jamais plus d'un nom proféré entre un souffle et l'autre* ». — Les Jésuites ont reçu d'Ignace une « troisième manière de prier » qui est appelée dans les *Exercices*, de même que dans les rituels arabes : « *prière en mesure* » ou « *en cadence* ». La voici décrite dans les *Exercices* : « Elle consiste à prier de cœur et à dire de bouche, à *chaque respiration* ou *soupir*, une parole de l'oraison dominicale ou d'une autre prière, de manière à *ne prononcer qu'un seul mot entre une respiration et l'autre;* et le temps qui s'écoule d'une respiration à l'autre doit s'employer à considérer la signification de ce mot. »

Les *Kouans* musulmans suivent, dans leur prière, les préceptes de la mystique gnostique et musulmane qui veulent que « *le vrai croyant voie, touche, entende, sente et goûte l'objet de ses méditations* » : par exemple, « le paradis, séjour d'éternelles délices, que Dieu a préparé aux prophètes et aux croyants », ou « les supplices de la géhenne, de l'enfer ». — Les Jésuites ont une méthode d'orai-

(1) Voir Si-Snoussi, citation des vieux rituels.

(2) Voir *Exercices spirituels*, traduction du P. Jénesseaux.

son qu'Ignace a longuement exposée dans les *Exercices :* c'est la méthode par « *application des sens* ». Le religieux « *voit*, *entend*, *sent*, *goûte*, *touche ce sur quoi il médite* ». S'il s'agit de méditer sur l'enfer, voici la manière d'Ignace : « Dans le 1er point, *je verrai des yeux de l'imagination* ces feux immenses et les âmes des réprouvés comme enfermées dans des corps de feu. Dans le 2e, *j'entendrai à l'aide de l'imagination* les gémissements, les cris, les blasphèmes contre Jésus-Christ N.-S. et contre tous les saints. Dans le 3e, je me figurerai que *je respire* la fumée, le soufre, l'odeur d'une sentine et de matières en putréfaction. Dans la 4e, je m'imaginerai *goûter* intérieurement des choses amères comme les larmes, la tristesse, le ver rongeur de la conscience. Dans le 5e, *je toucherai* ces flammes vengeresses, m'efforçant de comprendre vivement comment elles environnent et brûlent les âmes des réprouvés. »

Les *Kouans* musulmans passent par diverses formes d'initiation et de perfectionnement, et leurs rituels indiquent : « *Quatre moyens pour produire l'absorption de l'homme en Dieu ; sept règles pour l'interprétation des visions et des songes ; sept marques du vrai repentir ; quarante voies que le vrai croyant peut suivre pour aller à Dieu ; soixante-quatre voies qui ne s'écartent pas de l'orthodoxie ; cinq commandements du prophète ou règles d'orthodoxie.* » — Les Jésuites observent une sorte de réglementation énoncée dans les mêmes termes et les *Exercices* indiquent : « *Quatre règles pour faire une bonne et sage élection ; trois manières de prier ; huit règles pour distinguer les bons des mauvais anges ; trois degrés d'humilité ; dix-huit règles d'orthodoxie.* »

Les *Kouans* musulmans, outre la *Keloua* ou retraite de trente à quarante jours avec les degrés d'initiation que nous avons cités, subissent *cinq épreuves*, qui consistent : 1° à *servir les pauvres*, en imitation du « saint » fondateur de l'ordre qui, comme le « saint » des *Quadryas*, « parcourut jadis les rues portant une outre d'eau fraîche et offrant à boire aux pauvres et aux voyageurs lassés », ou bien accomplit quelque autre prodige de miséricorde ; 2° à *faire un pèlerinage* à la Mecque ou au tombeau d'un *Cheikh* vénéré dans l'ordre ; 3° à *faire pendant mille et un jours* (par exemple, chez les *Maoulayas*) *les travaux de domesticité*, comme des esclaves ; 4° à *enseigner le Koran au peuple* ; 5 à *faire la prédication solennelle*, et ceci est réservé à quelques initiés. — Les Jésuites, outre la retraite de trente à quarante jours pareille à celle des *Kouans* ont exactement *les cinq mêmes épreuves*, qui sont : 1° de *servir pendant un mois les pauvres malades*, en souvenir du séjour de leur saint fondateur à l'hospice de Manrèze, où il soigna les infirmes et les pèlerins ; 2° de *faire un pèlerinage* à Jérusalem, comme Ignace, ou à quelque sanctuaire de leur choix, munis de lettres de reconnaissance et mendiant l'hospitalité le long de la route ; 3° de *faire les travaux abjects* au couvent ; 4° d'*enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et aux rustiques* ; 5° de *s'exercer à la grande prédication.*

Peut-être pourrait-on remarquer que quelques-unes de ces dernières épreuves sont de règle dans bon nombre de congrégations chrétiennes. Mais il n'en reste pas moins la concordance absolue de leur ensemble tel qu'il est constitué chez les *Kouans* et tel qu'il est admis chez les Jésuites. Cette insignifiante exception faite, d'ailleurs, les autres particularités ne se retrouvent dans aucun autre ordre religieux de l'Eglise. Ce sont bien des particularités propres aux congrégations de l'Islam et à la Compagnie de Jésus. Nous les avons signalées trop nombreuses et trop caractéristiques pour que le hasard seul ait fait de ces rencontres. Il y a emprunt, plagiat incontestable. Aux ordres musulmans, Ignace a pris leurs méthodes d'initiation : cela est bien établi. La genèse musulmane des *Exercices* de la Compagnie de Jésus est invinciblement démontrée.

VII

Organisation intérieure. — Les règles et constitutions des divers ordres monastiques chrétiens sont fondés sur le principe de la fraternité de tous les membres. Nulle distinction, nulle inégalité : la loi commune pour tous. Chaque novice qui a satisfait aux conditions du noviciat pendant le temps fixé par les règles, est reçu à la profession. Chaque profès, après un nombre déterminé d'années, fait partie du chapitre, et il peut, électeur, choisir ses chefs ou, éligible, être lui-même choisi pour le gouvernement de son ordre. Il n'y a pas d'autre complication.

Dans les congrégations musulmanes, au contraire, les degrés d'initiation sont multiples, et par suite les rangs de dignité. Ce sont les *Cheikhs* qui confèrent l'initiation, et qui en décident à leur fantaisie le degré, sans lois fixes, sans contrôle. D'où l'inégalité parmi les *Kouans* de ces congrégations, qui ne peuvent être vraiment frères (1).

Or, la Compagnie de Jésus a précisément cette diversité de degrés d'initiation, que les papes maintes fois déclarèrent contraire aux lois canoniques, ainsi qu'à l'esprit de l'Eglise, et qui ne saurait être que d'origine musulmane. Le novice devient, au bout de deux années,

(1) M. Napoléon Ney dit, dans son livre sur les *Sociétés secrètes musulmanes* :
« Les ordres religieux admettent, en général, sept degrés successifs pour arriver à l'état parfait. Selon son état d'avancement dans la voie, le fidèle prend tour à tour différents noms. Il est : d'abord *Talamid*, disciple ou, exactement, néophyte ; puis *Mourid*, aspirant ou initié ; puis *Fakir*, pauvre ; puis *Soufi*, voyant ; puis *Salek*, marchant dans la voie ; enfin *Medjedoub*, ravi à Dieu.

« Restent encore les deux degrés supérieurs auxquels parviennent bien peu de fidèles : le *Mohammedi*, plein de l'esprit du prophète ; le *Touhidi*, état de béatitude suprême...

« L'initiation (aux confréries) est progressive. Elle s'étend à l'affilié : *Mourid-el-Hassey*, qui forme le plus grand nombre ; à l'élite : *Mourid-Khiar* ; et enfin à l'élite de l'élite : *Mourid-el-Khiar-el-Khaour*. Le degré suprême atteint par très peu de fidèles attribue à ceux qui y touchent le don précieux de *Tessarouf*. Il dévoile les mystères de la nature et permet d'en changer l'ordre établi et la marche régulière. C'est le don des prodiges. »

scolastique; le *scolastique*, après quatre années d'études, passe *coadjuteur temporel*; le *coadjuteur temporel* est fait *coadjuteur spirituel*; celui-ci, enfin, est admis *profès des trois vœux*, ou bien il est élevé à la dignité suprême de *profès des quatre vœux*. Car l'aspirant Jésuite ajoute aux trois vœux essentiels de religion (chasteté, obéissance, pauvreté) une promesse spéciale d'entrer dans la Compagnie pour y passer sa vie, et cette promesse est un quatrième vœu distinct des trois autres et qui doit être écrit dans un acte séparé. Comme le *Cheikh* chez les musulmans, c'est le général qui juge, chez les Jésuites, des mérites de chaque religieux aspirant à un degré supérieur. Ripert de Monclar a justement observé que « tout est incertain dans cet ordre », que « tout ce qui est fixé dans les autres ordres par des règles immuables est ici dans un mystère impénétrable » et « livré à l'arbitraire ». Et il nous fait ce joli tableau des pouvoirs absolus du général des Jésuites :

Le général pourra donc retenir éternellement un sujet dans les épreuves d'*écolier approuvé* (ou *scolastique*), le renvoyer, le réduire aux plus bas offices de la maison dans l'état de *coadjuteur temporel*, le borner à la médiocrité des *coadjuteurs spirituels*, le payer du grade illusoire de *profès des trois vœux*, ou l'élever au rang suprême de *profès des quatre vœux*. Ainsi, le vœu d'entrer dans la Société, est un vœu dont l'objet est flottant et abandonné à la volonté d'autrui... Il n'y a rien de fixe ni pour servir de règle à ces promotions ni pour en déterminer l'époque, parce que cette fixation répugnerait à l'essence même de l'Institut... Il serait inutile de vouloir comparer ces lois arbitraires avec celles des autres religieux.

Non, certes, on ne sent point en tout cela l'esprit de fraternité franche et juste des autres congrégations chrétiennes. C'est, bien au contraire, un esprit de mystérieux hiérarchisme et de favoritisme arbitraire, dont les traditions de prophétisme autoritaire de l'Islam sont indéniablement la source.

D'ailleurs, trois dispositions essentielles accentuent encore la ressemblance des ordres musulmans et des Jésuites, ainsi que la différence des uns et des autres d'avec les ordres monastiques chrétiens.

Les *Kouans* musulmans sont soumis à la loi d'*occultisme*. Ils forment des *sociétés secrètes*. Ils s'engagent au secret à l'égard des profanes, et aussi les uns à l'égard des autres, selon le degré d'initiation, et cela par un serment solennel. D'ailleurs, la diversité des degrés d'initiation implique l'*occultisme*. Au temps d'Ignace de Loyola, les poursuites de l'Inquisition les obligèrent même à un plus grand mystère. — Les Jésuites ont adopté pareillement l'*occultisme* et la forme de *société secrète*. « Il (Ignace) se contentait, à ceux qui lui demandaient la raison de certains points substantiels de l'Institut, nous dit son biographe Bartoli, de répondre qu'il l'avait appris à Manrèze .» Aussi les « gens du dehors » se heurtent-ils sans cesse au secret de la Compagnie. Les origines sont secrètes; l'organisation est secrète; les constitutions et le gouvernement sont secrets, dans toute la me-

sure du possible. M. Herrmann Müller dit et prouve que « du haut en bas de l'échelle, depuis le général jusqu'au dernier des affiliés, chacun selon son importance, a quelque chose à taire, à dissimuler une portion du mystère confiée à sa garde ». Les Jésuites ont leurs *Monita secreta* ou *Instructions secrètes* que reçoivent seuls tes grands initiés, les « profès des quatre vœux », et que les papes mêmes ont toujours ignorés. Ils ont des « livres manuscrits nécessaires au gouvernement de l'Institut » (désignation vague, et pour cause) qui doivent être tenus « sous bonne serrure », dit la règle, et qui, en cas de mort du provincial (chef des Jésuites d'une province), doivent être remis au général : c'est là la vraie loi de la Compagnie.

Les *Kouans* musulmans, par les conditions d'occultisme admises, n'ont *pas de costume spécial*. Rien dans leur tenue extérieure ne peut déceler l'affiliation religieuse. — Les Jésuites pratiquent la même prudence et ne portent *pas le costume monastique*. Le plus souvent ils ont, c'est vrai, l'habit ecclésiastique des prêtres ordinaires. Mais ce n'est pas pour eux une règle. Ils seraient parfaitement libres, s'ils le voulaient, de prendre l'habit laïque. Et nulle part ni jamais ils n'ont l'habit des moines. Ceci est d'une réelle importance. L'obligation de l'habit est pour les religieux de tous les ordres l'une des plus graves qui leur soient imposées. Sous peine de sanctions rigoureuses et quelquefois d'excommunication, ils ne peuvent s'en dépouiller un seul jour, et dans certains ordres pas même pour dormir. Le péril de mort (par exemple, s'il y a lieu d'être reconnu par des persécuteurs) peut seul justifier, disent la plupart des règles, l'abandon de l'habit religieux. On voit quelle extraordinaire dérogation aux lois et aux traditions anciennes est établie sur ce point par la facilité accordée aux Jésuites (1).

Les *Kouans* musulmans s'adjoignent des *affiliés laïques*, des *Kouans externes* prêts à toutes les besognes temporelles, surtout politiques, qu'ils accomplissent secrètement par des conspirations ou des intrigues. M. Rinn dit qu' « en dehors des *Kouans* et des néophytes en instance d'initiation, plusieurs congrégations musulmanes ont encore des *Kreddams* (serviteurs), clients politiques autant que religieux (2) ». Et il ajoute : « Ce sont les membres laïques de l'ordre, analogues aux Jésuites de robe courte. » — Les Jésuites ont institué, en effet, une catégorie d'*affiliés laïques*, dont l'affiliation demeure secrète et que l'on a appelés *Jésuites secrets* ou *de robe courte*. C'est ainsi qu'Ignace reçut secrètement dans sa Compagnie, à titre de profès, le vice-roi de Catalogne, François de Borgia. Nous lisons dans le *Directoire* de la Société qu'il y a « des personnes à qui il convient de faire

(1) Les *Kouans* ont pourtant une manière spéciale de nouer et de porter leur turban, et ils peuvent se reconnaître entre eux par cette marque. — De même les Jésuites, tout en se revêtant du costume ecclésiastique ordinaire, ont une forme de col de la soutane et un genre de ceinture très particuliers qui les distinguent habilement du clergé séculier.

(2) Voir Rinn, *Marabouts et Kouans*.

faire les exercices chez elles, *pour le plus grand secret* ». Le P. Petitdidier dit très nettement : « On distingue deux professions : l'une expresse et formelle;... l'autre *purement tacite*, qui est sans éclat et n'a aucune forme prescrite. L'une ou l'autre suffit encore aujourd'hui pour faire un véritable religieux profès. » Par ce moyen de la profession *purement tacite*, des papes, des cardinaux, des princes, des ministres, des hommes politiques de toute sorte, furent et peuvent être encore *Jésuites secrets*. Il y a même d'autres habiletés suprêmement jésuitiques : le *renvoi simulé* et le *renvoi limité*. M. Herrmann Müller explique ainsi ce système de *renvois* :

Le général peut séculariser *en apparence* tel ou tel de ses subordonnés, afin de l'employer plus utilement au service de l'Institut sous l'habit laïque, ou sous l'ecclésiastique, à la seule réserve qu'il rentrera dans la Compagnie au premier signal. Ceci est, à proprement parler, le *renvoi simulé*. Quant au *renvoi limité*, les conditions en sont plus obscures encore, et il est d'autant plus difficile de distinguer parmi les Jésuites renvoyés ceux qui ont véritablement cessé d'être Jésuites, qu'ils ne le savent pas toujours eux-mêmes. La Compagnie, alors qu'elle congédie un de ses membres, et à plus forte raison s'il sollicite lui-même sa sécularisation, prétend conserver sur lui ce que les constitutions appellent une « surveillance de charité », et, encore qu'il ait été délié de ses vœux par le pape, le droit de le rappeler dans son sein *en lui faisant renouveler sa profession en la forme où les Jésuites ont coutume de le faire chaque année*. Au fond un Jésuite peut en même temps être exclu de la Compagnie sans cesser de lui appartenir et d'être dans sa dépendance.

Tous les ordres religieux, je le sais, ont un tiers-ordre, c'est-à-dire une affiliation de laïques qui portent sous leur vêtement ordinaire un signe les rattachant à la congrégation, et qui est généralement une réduction de l'habit monastique en forme de scapulaire et un cordon. Mais il n'y avait là, jusqu'à présent, qu'une affiliation dévote. C'est par l'exemple des *Jésuites secrets*, actifs et très mêlés à la vie publique, que Léon XIII a été déterminé à faire des divers tiers-ordres une sorte de franc-maçonnerie agissante et de les opposer à la vraie franc-maçonnerie. L'institution des *Jésuites secrets* et *laïques* fut donc bien une nouveauté dans l'Eglise quand Ignace l'introduisit. En l'étudiant dans l'ensemble des autres éléments d'organisation intérieure de la Compagnie, nous y reconnaissons, sans conteste, une preuve de plus de la genèse musulmane.

VIII

Conception de l'autorité. — Il est indéniable qu'une autorité puissante des supérieurs sur les simples religieux est la base de la discipline dans tous les ordres chrétiens. Toutefois, au-dessus de l'autorité des supérieurs, il y a la Règle à laquelle chacun doit se soumettre et qui fixe invariablement les droits des uns et les devoirs des autres. Rien ne peut être ordonné que selon la Règle. Et, d'ailleurs, des cha-

pitres ou assemblées générales des délégués, dans chaque congrégation, exercent un contrôle sur le gouvernement des supérieurs et même du Supérieur général, c'est-à-dire sur l'exacte et stricte application de la Règle.

Dans les congrégations musulmanes, l'autorité du *Cheikh* ou général est absolue. Son seul devoir est de s'en servir « *comme il voudra* », déclare l'*Ouerd* ou règle. S'il consulte les *Kouans*, c'est à son gré et sans qu'on puisse « jamais le contredire ». Donc, point de contrôle. La Règle, c'est lui, et il communique de ses prescriptions ce qu'il veut, à qui il veut, comme il veut. C'est, dans toute son extension, le despotisme prophétique.

Or, n'est-il pas remarquable que la même autorité absolue, le même despotisme soient attribués au général des Jésuites par les *Constitutions* de la Compagnie (1) et, notons-le bien, dans les mêmes termes qu'emploie l'*Ouerd* musulman. « Il (le général) pourra *agir en tout comme il lui plaira*, disent les *Constitutions*, et il faudra toujours lui obéir et le respecter comme le représentant de Jésus-Christ. » La « congrégation générale », ou « chapitre » des Jésuites, n'est convoquée qu'à la mort du général pour désigner le successeur. Il est libre de consulter un conseil d'anciens, mais n'est jamais tenu de suivre leur avis. Lui seul est la « règle vivante ». Il est « l'interprête et le dispensateur de la règle ». « C'est à lui, disent encore les *Constitutions*, d'en user et d'en communiquer à chacun de ses subordonnés la portion qu'il croira lui convenir pour le but du service de Dieu. » Si bien que Suarez proclamait que « l'Eglise n'avait point encore vu de général d'ordre revêtu d'un pouvoir aussi vaste. » Pouvoir vaste, en effet, et formidable !

Ainsi donc la règle des anciens ordres dit : « *Comme le veut la règle.* » L'*Ouerd* des congrégations musulmanes dit : « *Comme le Cheikh voudra.* » Les *Constitutions* des Jésuites disent : « *Comme il plaira au général.* »

Si nous poursuivons la comparaison de l'*Ouerd* des musulmans et des *Constitutions* des Jésuites jusque dans les réalités de l'application, nous trouverons des similitudes de plus en plus frappantes.

Les *Kouans* musulmans abandonnent au *Cheikh* l'administration et la disposition de tous leurs troupeaux et de tous leurs biens. — Les Jésuites, pareillement, abandonnent au général « tout pouvoir d'administrer, de faire quelque contrat que ce soit, de vente ou d'achat, d'accepter ou de refuser les donations. » La VIII[e] « congrégation générale » ou « chapitre » reconnaît même au général le droit « *de commuer les intentions des bienfaiteurs, et de garder leurs dons sans remplir les conditions qui y sont attachées, s'il les juge trop onéreuses pour la Compagnie, et que d'ailleurs la chose puisse se faire* SANS SCANDALE ET SANS RISQUE DE S'ALIÉNER LES DONATEURS S'ILS SONT ENCORE VIVANTS (2). » Y eut-il jamais pareil cynisme d'improbité et à la fois pareille hypocrisie! O les hommes de Dieu!

(1) Voir notamment *Constitutions de la Compagnie de Jésus avec les Déclarations*, 1[re] partie, ch. IV, décl. 6.

(2) Voir *VIII[e] Congrégation générale de la Compagnie de Jésus, décret 41.*

Les *Kouans* musulmans reçoivent la volonté ou le bon plaisir du *Cheikh*, à l'ordinaire, par des délégués qui sont des coadjuteurs qualifiés de *Naïb* (envoyés) ou de *Kélifat* pour « les pays éloignés », et par des supérieurs locaux ou *Moquaddems*. — Les Jésuites ont de même des *Provinciaux* pour toutes les maisons d'une province ou division jésuitique, et des *Recteurs* pour chaque couvent,

Les *Kouans* musulmans ont surtout cette particularité de tenir de leur *Cheikh* des ordres qu'apportent les *Reqab* ou messagers, toujours membres de la congrégation. La mission de ces messagers est attestée par le cachet du *Cheikh* et par des signes connus des seuls initiés de haut degré. Elle est souvent secrète. En ce cas, les messagers sont aussi des informateurs, des espions. Car la délation est un devoir entre les *Kouans* qui ont charge de se surveiller les uns les autres. — Justement les Jésuites ont, d'après leurs *Constitutions*, ces « communications régulières entre la tête et les membres de la Compagnie » par des lettres et par des « courriers ». Ce fut un scandale à Venise, en 1606, lors de l'expulsion des Jésuites, quand on découvrit que la Compagnie dépensait 30.000 écus d'or chaque année pour sa correspondance secrète. On se souvient, au reste, du célèbre P. Mathieu, « courrier » de la Ligue, que les troupes du roi arrêtèrent porteur d'une lettre des Seize à Philippe II. Les *Constitutions* ordonnent qu'« il vienne tous les trois ans (les visites sont à présent plus fréquentes) une personne au moins (à Rome), choisie parmi les recteurs ou les profès de la province, pour informer le général *de beaucoup de choses* (1) ». C'est, là aussi, l'information et l'espionnage. Car la délation, chez les Jésuites comme chez les *Kouans*, est imposée par la règle. On doit, d'après la règle, rapporter au général « tout ce qui concerne les maisons et les individus de la Compagnie ». Ce n'est pas tout. On doit signaler les « personnes affectionnées qui désirent faire part de leurs biens à la Compagnie, surtout si ces biens sont de conséquence », et dire aussi « les contradictions et les persécutions que les nôtres ont à subir », et s'il y a des gens « mal disposés » qui « nourrissent des préventions contre l'Institut », surtout « si ce sont des hommes d'un pouvoir étendu ». Voilà pourquoi un historien a pu dire avec raison que « le général des Jésuites est plus complètement et régulièrement renseigné qu'aucun souverain et que le pape lui-même ».

Les *Kouans* musulmans, sous l'autorité absolue de leur *Cheikh*, sont astreints à une obéissance absolue. Ils tiennent le *Cheikh* pour « *l'homme chéri de Dieu* » et prêtent serment « *d'obéissance passive* ». La *Règle des Rahmanyas*, par exemple, dit : « Il faut avoir pour ses chefs une *obéissance passive en toutes choses*, écarter de son esprit tout raisonnement bon ou mauvais, tenir son cœur enchaîné à son cheikh, remplir sa pensée de la pensée et de l'image de son cheikh, ne voir que lui, ne croire que lui, lui toujours. » — Les Jésuites ont la même

(1) Nous connaissions nous-même, il y a quelques années, le « Jésuite secret », M. H. L., qui faisait parvenir chaque semaine à Rome, par les soins d'un inspecteur des trains de luxe, la valise secrète des Jésuites de France.

obéissance absolue à l'autorité absolue de leur général. Ils doivent voir en lui le « *représentant de Jésus-Christ* » et ils font vœu d'« *obéissance parfaite, aveugle et passive* ». Les termes sont identiques pour les Musulmans et pour les Jésuites. Et les *Constitutions* disent : « Persuadons-nous que tout est juste quand le Supérieur l'ordonne ; par une sorte d'*obéissance aveugle*, rejetons toute idée, tout sentiment contraire aux ordres du Supérieur ». C'est bien le même esprit dans l'*Ouerd* et les *Constitutions*. Nous étions accoutumés à mettre au compte des Jésuites ces formules d'obéissance fanatique et cette théorie d'écrasement de la personnalité humaine. Or, voici que nous en découvrons le principe et l'énonciation précise dans l'Islam !

Les *Kouans* musulmans parviennent à ce fanatisme d'obéissance en « écartant de leur esprit tout raisonnement, sans l'analyser ou en rechercher la portée, dans la crainte qu'un libre cours donné à la réflexion ne conduise à l'erreur ». Ainsi parle la *Règle des Rahmanyas*. Donc, *pas de réflexion ni de raisonnement* : c'est la peur de la liberté de penser. — Les Jésuites, selon la *Lettre d'Ignace sur l'obéissance* adjointe aux *Constitutions*, doivent « penser de même que le Supérieur et soumettre leur jugement au sien autant qu'une volonté toute dévouée peut *faire fléchir l'intelligence* ». Car l'obéissance comprend non seulement l'exécution et la volonté, mais encore le jugement, en sorte que ce qu'ordonne et croit le Supérieur paraisse légitime et vrai à l'inférieur, autant que la force de la volonté pourra *faire fléchir l'intelligence*. C'est, pour les Jésuites comme pour les Musulmans, l'abdication pure et simple de la raison. Aussi M. Rinn a-t-il conclu : « Les devoirs que l'*Ouerd* ou la règle impose à tous ses adeptes envers leur cheikh, dans toutes les congrégations musulmanes sans exception, se résument en cette obéissance absolue que définit si bien le *perinde ac cadaver* des Jésuites. (1) »

Perinde ac cadaver ! Cette sentence de mort elle-même, jusque dans sa lettre, est d'origine musulmane. Nous pouvons faire à ce sujet un péremptoire rapprochement de textes :

Textes musulmans.	*Textes de Loyola.*
Tu seras entre les mains de ton cheikh COMME LE CADAVRE ENTRE LES MAINS DU LAVEUR DES MORTS. (*Livre de ses appuis*, par le cheikh Si-Snoussi ; traduction de Colas, livre antérieur aux *Exercices* et aux *Constitutions* d'Ignace).	Que ceux qui vivent dans l'obéissance se laissent conduire par leur Supérieur COMME LE CADAVRE QUI SE LAISSE TOURNER ET MANIER EN TOUS SENS. (*Constitutions de la Compagnie de Jésus* ; part. 6e, ch. I. — La formule islamique est simplement la traduction de la métaphore musulmane.)
Les Frères auront pour leur cheikh une obéissance passive ; ils seront entre ses mains COMME LE CA-	Je dois me remettre aux mains de Dieu et du Supérieur qui me gouverne en son nom COMME UN CADAVRE

(1) Rinn, *Màràbouts et Kouàns.*

DAVRE AUX MAINS DU LAVEUR DES MORTS. (Dernières recommandations dictées à son successeur par le *Cheikh Ali-el-Djemal*, de la congrégation des *Derquaouas*, branche des *Chadelyas*.)

QUI N'A NI INTELLIGENCE NI VOLONTÉ. (Dernières recommandations dictées par Ignace de Layola, peu de jours avant sa mort, comme son « testament spirituel ». Bartoli, *Ignace de Loyola*, tom. II, p. 534.)

Le plagiat, en vérité ne saurait être prouvé de facon plus tangible. Le Jésuitisme, le *perinde ac cadaver* des Jésuites, n'est que du musulmanisme passé des Mores d'Espagne aux Jésuites de Loyola et de Manrèze, et modifié à peine par l'adaptation catholique.

IX

L'esprit et les fins. — Nous aurions d'interminables développements à fournir si nous voulions suivre, dans leur diversité infinie, l'esprit et les fins des Jésuites pour montrer l'identité de leur action avec celle des congrégations de l'Islam.

Qu'il nous suffise de noter que la devise : « *Pour la plus grande gloire de Dieu* (*Ad majorem Dei gloriam!*) » (qui fut substituée à cette autre : « *Pour la gloire de Dieu, pour le règne de Dieu et de sa justice* », habituelle aux moines et aux chrétiens) fut tirée par Ignace tout simplement du Koran où elle est fréquemment répétée, et des rituels des *Kouans*, où on la trouve reproduite (1).

Cette « *plus grande gloire de Dieu* », pour les Jésuites de même que pour les Musulmans et surtout les *Kouans*, c'est la théocratie au profit d'un prophétisme qui s'efforce de confondre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, la religion et la politique, et de dominer par la puissance du mystère et du dogme les consciences et les volontés. Les congrégations musulmanes sont, sous prétexte de vie mystique, une perpétuelle conspiration politique. La Congrégation parmi nous est-elle rien de plus ?

Parfois un messager de quelque *Cheikh* parcourt les régions islamiques. Il échange avec les *Kouans* les paroles sacrées et annonce les ordres de son maître. Il prêche la guerre sainte. Certaines confréries ne comptent pas moins de cent à cent vingt *Zaouïas* (couvents où les *Moquaddems* accueillent le messager et d'où ils répanden ensuite ses ordres sur le monde musulman. « Quelques semaines, quelques mois plus tard, une insurrection soudaine éclate sur un point quelconque du territoire ; un nouveau *sherif* surgit, arborant l'étendard vert du Prophète. Tout d'abord le motif réel de ce soulèvement, dont le plus souvent le prétexte est futile, échappe aux autorités. Mais bientôt elles acquièrent la certitude que cette nouvelle levée de fusils est l'œuvre des confréries religieuses, des sociétés secrètes de l'Islam qui, toutes animées d'une même ardeur fanatique, mêlées à toutes les agitations et à toutes les intrigues, sont d'autant plus dangereuses qu'elles agissent en secret et dans l'ombre (1) ». Et,

(1) Napoléon Ney, les *Sociétés secrètes musulmanes.*

bien entendu, c'est « sous prétexte d'apostolat, de charité, de pèlerinage et de discipline monacale » que « les agents des congrégations sillonnent l'Asie et l'Afrique ».

N'est-ce pas là la propre histoire de l'action des Jésuites dans notre monde chrétien et surtout dans notre France républicaine ? Des mots d'ordre partis des couvents, des messagers qui les portent aux comités occultes et à la presse, des conspirations, des intrigues dans l'ombre, et certain jour la guerre sainte pour la religion, pour la patrie, pour l'armée, qui n'en ont que faire : voilà bien parmi nous le terrible danger du prophétisme politique que la Congrégation a instauré. Et elle appelle cela une œuvre de défense religieuse, d'apostolat social, de salut pour la France. Il n'y manque pas même l'hypocrisie.

Les conspirations politiques des confréries religieuses musulmanes tendent toujours au meurtre. C'est l'assassinat organisé contre tout chef politique qui ne subirait pas la loi des *Cheikhs* religieux. Nul n'ignore, d'ailleurs, que l'on a trouvé la main des *Kouans* de diverses confréries dans tous les assassinats de voyageurs pendant ces dernières années. Les seuls *Roûmis* (nom donné aux chrétiens) qui aient pu impunément traverser les régions africaines où dominent les *Kouans*, sont ceux qui se sont affiliés aux congrégations musulmanes ou ont été recommandés par des lettres d'affiliés (1).

Nous voulons dans cette étude critique nous garder de tout esprit de partialité, et cela dans l'intérêt même de notre thèse historique. Cependant il nous est impossible de ne pas rappeler que les Jésuites justifièrent souvent le meurtre politique. Vingt-trois théologiens de la Compagnie, et non des moindres (Mariana, Suarez, Bellarmin, Escobar), ont fait l'apologie du régicide. Malgré l'effort des Pères Loriquet, l'histoire n'a point encore revisé la condamnation des Jésuites qui furent (en 1594) chassés de France comme complices de Jean Châtel en sa tentative d'assassinat contre Henri IV ; du P. Guignard qui fut pendu (en 1595), place de Grève, pour avoir glorifié le régicide ; des Jésuites de Paris qui furent honnis pour avoir (en 1610), dans une de leurs chapelles, fait représenter Ravaillac, l'assassin de Henri IV, montant au ciel; du P. Jouvency, dont l'*Histoire des Jésuites* fut brûlée par la main du bourreau (en 1707), parce qu'il y pro-

(1) C'est ainsi que plusieurs Français ont été amenés à s'affilier à diverses congrégations musulmanes. Citons Henri Duveyrier, le général Philebert, le lieutenant Deporter, qui mourut à Sokoto au cours d'une mission qu'il accomplissait précisément pour étudier les congrégations musulmanes, M. Roy, secrétaire général du gouvernement tunisien, le général Allegro, qui commande à Gabès, et enfin le commandant Napoléon Ney, qui nous a donné ces renseignements. Le commandant Ney est affilié aux *Tidjanyas*, qui sont une branche des *Quadryas*. Il a pu rendre beaucoup de services à la France par ses relations secrètes dans l'Islam. Le *naïb* des *Quadryas* d'Ouargla, Sidi-Brahim, est le fils de son initiateur. C'est ce *naïb* qui a découvert les assassins de Morès, et c'est lui aussi qui dernièrement (comme on a pu le voir par les journaux), après l'avoir protégée, a fait parvenir des nouvelles de la mission Foureau-Lamy.

clamait martyrs et saints les assassins des rois; et enfin de tout l'ordre qui fut expulsé, « comme perturbateur de la morale et du repos public » : en 1598 de la Hollande où il avait tenté de faire assassiner Maurice de Nassau, en 1618 de la Bohême, en 1643 de Malte, en 1723 de la Russie, en 1759 du Portugal où le P. Malagrida et ses complices avaient voulu faire tuer le roi Pierre Ier, en 1767 de l'Espagne, de la Sicile et de Naples où il conspirait contre la sécurité de l'Etat. Laissons dans le mystère le complot des Jésuites contre Elisabeth d'Angleterre, la « Conspiration des poudres », l'attentat de Damiens, élève et pénitent des Jésuites, contre Louis XV. Il a été cent fois établi que la Compagnie de Jésus est surtout une société secrète d'action politique, en perpétuel conflit avec les rois ou les pouvoirs qui n'obéissent pas à son inspiration, et toujours prête à en appeler à la force ou à la violence, au soldat ou au meurtrier, au glaive ou au couteau. Nous n'y pouvons rien : telle est l'histoire. Clément XIV osa en 1773, sur la demande de la plupart des gouvernements d'Europe qui lui dénonçaient les Jésuites comme « un danger social et un scandale pour la chrétienté », supprimer la Compagnie. Il dit en signant le bref d'abolition : « Ceci me donnera la mort. » Et il mourut moins d'une année après cet acte de courage. Les soupçons d'empoisonnement demeurent encore dans l'histoire la plus impartiale.

Un même mensonge de zèle pour les intérêts d'Allah ou de Dieu voile, chez les *Kouans* et chez les Jésuites, la tradition criminelle. D'ailleurs, le mysticisme est adroitement subordonné à l'action politique. M. Rinn dit des ordres de l'Islam: « La rigidité de la règle des ordres religieux musulmans n'existe que sur deux ou trois points ; l'obéissance au *Cheikh*, le secret en ce qui concerne les affaires de l'ordre, la solidarité avec les autres *Kouans*; hors de là, il y a dans la pratique une grande élasticité pour l'application de l'*Ouerd*.... Il y a des accommodements avec le ciel, et le néophyte, sans même se douter des prévenances dont il est l'objet, ne reçoit jamais de la règle et de l'initiation que ce qui convient à son tempérament spirituel. » N'est-ce pas exactement là ce que les bons Pères, habiles casuistes, ont admis pour leurs initiés et ce que le parler vulgaire désigne par le nom de « Jésuitisme »?

Enfin, à considérer l'influence du *Kouanisme* islamique et d'autre part du Jésuitisme sur les peuples, les races, les politiques et les religions, qu'ils ont pénétrés de leur esprit et marqués de leur empreinte, c'est la même corruption, le même ravage des énergies, la même ombre de mort. L'Orient est mort. L'Uruguay et le Paraguay sont morts. Toutes les Républiques de l'Amérique du Sud sont mortes. Cuba et les Philippines sont ravagées et, si n'était survenue la révolte libératrice, elles seraient mortes. L'Espagne est morte.

Tous ces pays furent des pays de *Soufis* et de *Kouans*, de cléricaux et de moines, où l'œuvre sinistre des *Cheikhs* et généraux de congrégation fut achevée par les *Cheikhs* et généraux d'armée.

VICTOR CHARBONNEL.



L'Université populaire de Paris. (L'entrée de la rue du Faubourg Saint-Antoine.)

LES UNIVERSITÉS POPULAIRES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER [1]

I

Nous sommes si peu disposés à quitter les routines que nous avons créées pour notre langage et pour notre pensée, que de nombreux lecteurs s'étonneront de ce simple accouplement de mots, nouveau pour eux, et se demanderont ce que peuvent bien être des Universités populaires. En effet, dans l'usage courant de

(1) *L'article de M. Delvaille nous fut remis le premier octobre. Dans l'intervalle (le 9 octobre), grâce à l'énergie et au dévouement intelligent de*

notre pays le mot Université désigne, nous le savons, les établissements d'enseignement supérieur, fréquentés presque uniquement par les jeunes gens destinés aux fonctions et aux carrières libérales. Le peuple ne va pas à l'Université, qui n'est pas faite pour lui, et qui, pour tout dire, semble réservée aux « classes dirigeantes ». Et, cependant, nous entendons maintenant parler d'Universités populaires, dont l'objet serait l'organisation de l'éducation supérieure du peuple. Pourquoi, en effet, notre démocratie qui, a déjà tant fait pour élever le niveau intellectuel du pays, ne songerait-elle pas à répandre

M. Deherme, le Tout-Paris des Penseurs et des Travailleurs a pu assister rue du Faubourg Saint-Antoine, au cœur même du centre ouvrier de la capitale, à l'inauguration de la première université populaire. Les fonds recueillis par les organisateurs s'élèvent à peine à 15.000 fr., mais il faut espérer que là où l'étranger (l'Amérique, l'Angleterre) a pu ramasser des millions, la France, le plus riche pays du globe, saura au moins trouver des milliers de francs. L'ensemble de l'institution se présente d'une façon très avantageuse. L'Université populaire a déjà ses salles de jeux (billards, échecs, dames), son musée, sa bibliothèque, son théâtre. Les photographies que M. Deherme a bien voulu faire exécuter à l'usage des lecteurs de la Revue des Revues *donnent une idée approximative des attractions qui y sont offertes aux amis de l'enseignement de tous pour tous. C'est à M. Gabriel Séailles, l'éminent professeur de la Sorbonne, qu'est échu l'honneur bien mérité de prononcer le discours d'ouverture. Ses paroles belles et profondes ont été accueillies comme un nouvel évangile de fraternité et d'égalité dans l'amour et le respect mutuels. Nous ne pouvons faire mieux que d'emprunter à son discours ces quelques passages qui exposent avec une forte éloquence, rarement égalée, les buts et la signification de l'admirable concours de volontés devant servir de base à l'Université populaire.*

Il n'y a ici ni maîtres, ni chefs, ni patrons; notre propriété est collective, elle est sous notre propre sauvegarde; nous trouvons notre loi dans notre idéal; nous sommes des hommes libres, des égaux volontaires. Nous mettons en commun nos intelligences et nos bonnes volontés, nous rapprochons nos idées pour les conférer, nous cherchons à nous comprendre; nous savons qu'à ce libre commerce, tous, des plus humbles aux plus élevés, nous ne pouvons que profiter, en nous délivrant de nos préjugés, en apprenant à nous connaître et à nous aimer, et en faisant nos esprits plus justes, nos cœurs plus ouverts, en élargissant notre idée de l'humanité Nous ne sommes pas des sectaires. Toute pensée est ici la bienvenue, qu'elle donne seulement ses titres. Nous n'excluons que ceux qui, se croyant le privilège de la vérité absolue, se croient le droit de l'imposer.

Et ailleurs :

La convergence des efforts n'est jamais réalisée qu'imparfaitement par la contrainte, qui ne va pas sans résistance; elle a pour condition première la libre coopération des volontés, qui suppose elle-même l'entente des esprits. Voilà pourquoi, recommençant par le commencement, nous mettons en principe de la coopération sociale : la coopération des idées. Il n'est qu'une obéissance qui n'humilie point, qui n'amène point la révolte, l'obéissance à une vérité comprise.

(Note de la Rédaction.)

méthodiquement dans les classes populaires une lumière plus intense, une éducation plus solide que le minimum légal de l'Ecole primaire?

A l'encontre du préjugé commun qui attribuait la toute-puissance à l'instruction obligatoire, des hommes généreux ont remarqué avec mélancolie que l'école n'avait pas de lendemain. Mais, reconnaissons-le, ces plaintes ne sont plus justifiées aujourd'hui, depuis que nous assistons à la magnifique floraison des cours d'adultes et des conférences populaires. Les succès toujours croissants, et les résultats de plus en plus pratiques de cette « seconde éducation » nous donnent le droit d'affirmer qu'il y a, dans cet élan de bonnes volontés, autre chose qu'un attrait de la nouveauté, ou un enthousiasme passager dont le temps aurait vite raison.

Aussi ne doit-on pas s'arrêter en chemin. L'organisation de l'éducation supérieure du peuple est sûrement, sinon le moyen unique, un des moyens de résoudre le problème social. Cette éducation, vraiment morale et civique, doit avoir pour but de donner au peuple qui est le nombre et qui décide, non pas précisément le savoir, mais plutôt le savoir-faire, le bon usage de la force intellectuelle dont il dispose. Pour cela, il est nécessaire de l'initier aux grands problèmes, en lui communiquant les solides méthodes de penser qui se traduiront, chez lui, en fécondes directions pour la vie individuelle et sociale.

Cependant, certains bons esprits, et des plus devoués à l'œuvre de régénération entreprise en France, traitent de « conception chimérique » le projet d'un enseignement supérieur du peuple (1). D'après eux, il faut « laisser cela aux Anglais », car, dit M. Espinas : « *To popularise and to deepen*, nos voisins ne voient pas que les deux choses s'excluent ». C'est peut-être oublier trop facilement que, dans la masse populaire, il y a une élite, et qu'il faut, par nos efforts, accroître le nombre de ceux qui la constituent. C'est le rôle de la partie intellectuelle d'une démocratie d'établir le plus possible, entre les éléments de la nation, une sorte de continuité qui effacera les distinctions artificielles.

Mais, quand on parle du relèvement de la classe ouvrière, il ne faut pas songer uniquement à son éducation et à son instruction. Ceux qui ont le devoir d'*élever* le peuple n'oublieront pas qu'il a besoin de distractions; car si la régénération morale que nous souhaitons doit s'effectuer par l'étude et par la culture intellectuelle, on y contribuera largement par l'habitude de plaisirs sains, susceptibles d'éloigner l'individu des passe-temps vulgaires.

C'est à ce double besoin que répondraient les Universités populaires. Elles seraient des centres où l'apprenti, l'ouvrier, trouveraient réunis les moyens d'instruction et de distraction, l'étude et le délassement après le travail. A côté de salles de cours, et de bibliothèques, on doit leur offrir un cercle artistique ou littéraire, une salle de spectacle et de concerts, des lieux de réunion et de conversation, un

(1) Espinas. *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 juillet 1898.

restaurant tempérant, etc. Ce sont là, d'ailleurs, les grandes lignes du projet formé par la nouvelle *Société des Universités populaires* qui vient de se constituer à Paris, et qui comprend, parmi ses premiers adhérents, ce que les lettres, les arts et la presse ont de plus éminent. Joignant une connaissance précise du monde contemporain à un profond désir de réaliser ce qui n'est pas une utopie, la *Société des Universités populaires* a fait appel à toutes les bonnes volontés; elle a parfaitement compris que les futures Universités doivent répondre aux deux exigences de la vie moderne : éducation solide et délassements moraux; car, si l'ouvrier est fait pour participer de plus en plus à la vie nationale, il faut, en l'arrachant aux tentations de la rue et du cabaret, sauvegarder le pays d'un fléau qui n'est que trop réel.

L'idée première de cette vaste organisation est due à M. G. Deherme qui, depuis plus d'un an, a créé, au faubourg Saint-Antoine, un cercle où se réunissent, tous les soirs, des ouvriers du quartier, des comptables, des employés, venus là pour entendre une causerie faite par un des nombreux volontaires de l'enseignement que cet homme d'initiative a su grouper autour de lui. Ce modeste cercle, situé au n° 17 de la rue Paul-Bert, mérite le nom que lui a donné son fondateur : c'est bien, entre lettrés et ouvriers, une *Coopération des idées* : car chacun parle et discute à son tour. La discussion risque bien de dévier parfois, malgré les efforts du conférencier pour la diriger; mais il y a, dans cet éveil des esprits, une incessante collaboration bien faite pour fortifier et élargir les intelligences. Ajoutons que les auditeurs puisent souvent la matière de leurs discussions dans la lecture des revues et des journaux que le cercle met à leur disposition, moyennant une modique cotisation mensuelle.

C'est à la *Coopération des idées* qu'aura été tentée, pour la première fois, l'organisation de la vie populaire par l'éducation éthique et sociale. Mais ce n'est qu'un essai très modeste; et le cercle de la rue Paul-Bert n'est qu'un embryon qu'il faut développer. Un seul homme ne pouvait faire davantage. Son idée et son expérience méritent d'être imitées et agrandies. Il faut créer de nombreux centres d'éducation populaire à Paris et dans les principales villes de province. Au lieu des cours d'adultes actuels et des conférences populaires, telles qu'elles sont organisées, établissons des Universités : nous verrons naître ainsi un quatrième ordre d'enseignement qui, empruntant aux trois autres ses maîtres, ses méthodes, son esprit, ne fera pas double emploi avec eux.

Tel est le projet : il est attrayant, téméraire sans doute, mais nullement chimérique. Et si l'on nous traite d'utopistes, si, en dépit des expériences déjà faites, on doute de l'avenir de l'œuvre, il faut avoir assez d'audace pour paraître ridicule à certaines heures.

Pour montrer qu'il est possible d'organiser, en France, des Universités populaires, nous ferons appel aux faits eux-mêmes. Cette recherche nous convaincra que nous avons été devancés par nos voi-

sins, et (notre amour-propre national dût-il en souffrir) prenant les exemples venus du dehors, nous nous demanderons si ne se rencontrent pas chez nous les éléments de l'œuvre sociale dont nous parlons.

C'est en Angleterre, en Allemagne, et en Belgique que nous étudierons les essais, parfois heureux, d'Universités populaires. Nous indiquerons ensuite par quels moyens on arriverait, en France, aux mêmes résultats.

II

Quand on compare la situation déplorable de l'éducation anglaise, au début de ce siècle, avec l'état florissant d'aujourd'hui, on est étonné du chemin parcouru, et l'on ne peut qu'admirer le bon sens pratique et l'énergie active de ce peuple. Nous n'avons pas à parler ici des premiers développements que reçut l'éducation populaire sous l'influence du Dr Birkbeck; c'est vers 1867, que les Universités anglaises sortirent de leur solitude et que fut créé, on sait avec quel succès, le mouvement de l'*Extension Universitaire* qui, en 1895, a fourni un total de cinq cents cours à soixante mille auditeurs. Mais les initiateurs de ce mouvement d'éducation populaire ont jugé insuffisantes ces conférences périodiques faites par les « missionnaires » dans les villages avoisinant les villes d'Universités (1) ; ils ont pensé que les hommes d'études devaient se trouver à demeure dans les quartiers populeux, vivre de la vie de l'ouvrier, et faire pénétrer jusqu'aux dernières couches de la population ce que la civilisation moderne a de meilleur : sa culture intellectuelle, morale et sociale. C'est de là que sont nées, en Angleterre, les Universités populaires, fondées surtout au moyen des générosités, parfois étonnantes, de quelques millionnaires, sans qu'un appel ait été fait aux finances publiques. L'initiative privée a suffi pour subvenir aux dépenses nécessitées par les fondations philanthropiques dont nous allons parler.

En 1884, le chanoine Barnett conçut l'idée de colonies, de *Settlements* universitaires, de résidences où des jeunes gens viendraient prendre contact avec le peuple, et où les gens du peuple recevraient « non les moyens de gagner leur vie, mais les moyens de vivre », c'est-à-dire d'ouvrir leur esprit, de développer leur intelligence. Avec le secours de l'*Universities Settlements Association*, possédant un capital de 300.000 francs, le chanoine Barnett fonda la première colonie universitaire, Toynbee Hall, en commémoration d'un jeune homme, Arnold Toynbee, qui mort à vingt-huit ans, s'était dévoué au relèvement moral du peuple (2). Dans une rue bruyante et

(1) *L'Education populaire des adultes en Angleterre*, notices sur les principales institutions par des membres de leurs comités, avec une préface de M. F. Buisson, Paris, Hachette, 1896.

(2) Voir sur Toynbee-Hall, la circulaire nº 12 (série B) du Musée Social.

encombrée s'ouvre la porte d'une maison gothique, où, le soir, ouvriers et ouvrières, apprentis se rendent pour entendre une conférence, pour lire les revues et les journaux, ou converser avec des amis et se créer ainsi d'utiles relations. Les *résidents* de Toynbee-Hall ont des occupations et des professions diverses qui, le jour, les appellent au dehors; mais, le soir venu, tout le monde se trouve réuni; et c'est alors que commencent les conférences annoncées par des affiches extérieures. Le peuple fait bon accueil à ces conférenciers qui sont, pour la plupart, des Universitaires. Il écoute avec plaisir des causeries sur l'histoire, sur les poètes nationaux. Il y a foule les soirs de *smoking-conférence*; l'ouvrier, « l'inemployé » peut s'instruire en fumant sa pipe, et prendre sa part au « debate ».

Toynbee-Hall possède, à côté de ses salles de conférences, une bibliothèque confortable, où les travailleurs sérieux viennent chercher la tranquillité et l'étude. Les 6.570 volumes qu'elle contient peuvent être prêtés au dehors, moyennant un dépôt de cinq shillings, et le paiement d'un penny par volume.

De plus, pour attirer la jeunesse des environs, il s'est fondé, à Toynbee-Hall, des sociétés d'excursions, de discussion, des unions atlhétiques de foot-ball, de cricket; des sociétés de secours mutuels (Friendly Societies) trouvent là l'hospitalité pour leurs séances hebdomadaires. Des réceptions s'organisent en vue desquelles existe une caisse spéciale, administrée par quelques *résidents*.

Ce n'est pas tout : chaque année, à Pâques, s'ouvre, à Toynbee-Hall, une exposition de peinture ; c'est la *Whitechapel fine art Exhibition*; soixante mille personnes la visitent; le peuple y trouve les manifestations des plus nobles génies de la peinture, tels que Burne Jones et Watts.

A l'imitation de Toynbee-Hall, il s'est fondé de nombreux *settlements* dans les faubourgs de Londres, à Glascow, à Manchester, etc. Mais il est d'autres institutions qui, sur ce modèle, répondent aux mêmes préoccupations d'éducation morale et sociale des classes populaires.

En 1887, un élan de générosité contribua à créer le Palais du Peuple, centre où se réunissent, dans le quartier populeux de l'East-End, les pauvres gens qui n'auraient pas d'abri, ou seraient réduits aux mauvaises sollicitations du bar. La reine présida elle-même à l'inauguration du Palais du Peuple; depuis cette époque, on y donne des concerts et des conférences populaires; un gymnase, une bibliothèque sont à la disposition du public. Cette organisation, déjà confortable, se retrouve plus parfaite encore dans les *Instituts polytechnics*. Tout le monde a entendu parler de l'Institut polytechnique de Borough-Road, situé dans un des quartiers les plus pauvres du sud de Londres, ainsi que de celui de Battersea, dont la fondation est due à l'initiative d'un comité local. De même, l'Institut de Regent-Street, au centre même de Londres, réunit, dans ses vastes salles de lecture, de gymnastique, de conférences, environ dix-huit mille jeunes gens. Les cours qui sont faits dans ces établissements, ou dans d'autres sem-

blables, sont, en majeure partie, des cours techniques ; l'ouvrier y trouve le moyen d'augmenter les connaissances utiles à son métier, tout en prenant des distractions. Ces Instituts, ces « Poly », comme on les appelle couramment, seraient le type idéal de ce que doit être une Université populaire, si, à cet enseignement pratique, se joignait davantage l'éducation vraiment civique et sociale, telle que nous l'avons vu donner, à Toynbee-Hall, par exemple. Les Anglais eux-mêmes se sont aperçus des lacunes de leurs belles institutions ; ils ne craignent pas de dire que l'éducation importante au point de vue économique (puisque la lutte commerciale devient chaque année plus féroce) l'est encore plus en ce qui regarde le caractère et l'unité de la nation.



Salle des Jeux à l'Université populaire de Paris.

III

Si, en Angleterre, les institutions d'éducation populaire ont été fondées en dehors de tout parti et de toute opinion politique, il n'en est pas de même en Allemagne et en Belgique. Dans ces deux pays, l'initiative en revient au parti socialiste.

En 1878, la loi des socialistes, jetée par Bismarck sur l'Allemagne, amena la déroute des sociétés jugées dangereuses pour la politique du

chancelier de fer. Sous l'influence de Karl Marx et d'Engel, la tendance au travail intellectuel portait les ouvriers vers d'autres domaines que celui de la politique; et de là naquirent des sociétés se préoccupant de questions littéraires, organisant des conférences scientifiques, historiques, philosophiques. Tel le club qui, de 1887 à 1890, existait à Berlin et qui, pour tromper la surveillance de la police, prit le nom de *Vieille Tante*; tels les Clubs *Lessing* et *Henrich Heine*.

Mais le prolétariat allemand avait d'autres ambitions; au commencement de 1889 fut fondée la Société *Darwin*, qui devait être une espèce d'Université ouvrière. Nous trouvons même dans les statuts de cette société une curieuse clause : le nombre des membres était limité; le Dr Paul Ernst, qui fut le promoteur de cette fondation, jugea nécessaire cette condition « pour que le conférencier fût en état de faire la connaissance personnelle de chacun ». Car l'orateur ne se bornait pas à parler devant les auditeurs; ceux-ci prenaient la parole, discutaient, demandaient des explications sur des points restés obscurs. Les questions traitées étaient les problèmes les plus sérieux de la philosophie. Mais la tentative d'Université ouvrière échoua l'année même de sa fondation, par suite de l'abrogation de la loi des socialistes (octobre 1890), de l'accroissement que prirent les sociétés politiques, les syndicats, et de la naissance de nouveaux groupements.

A côté de la « Société Ethique », composée d'ouvriers, et de la « Société pour la diffusion de l'éducation populaire », furent réalisées deux fondations, dont l'une, le Théâtre libre du peuple, subit de nombreuses vicissitudes, mais s'est développée tous les ans, et a suscité des imitations dans de grandes villes. La seconde de ces fondations, née de l'idée de *centraliser* les clubs de lecture et les multiples sociétés d'éducation, fut un essai d'Université ouvrière. à Berlin. La première pensée de ce projet est due à Wilhelm Liebknecht, dont l'ardeur enthousiaste se communiqua aux quatre mille auditeurs qu'il avait convoqués à une réunion préparatoire. Ainsi fut fondée l'*Ecole d'éducation ouvrière* qui, selon les paroles de Liebknecht, « ce vieux soldat de la liberté », devait fournir ce que l'école a négligé, sans cependant faire de l'ouvrier un savant et lui charger l'esprit de choses superflues.

Le 3 avril 1891, l'Ecole d'éducation ouvrière comptait trois mille six cents membres qui payaient une cotisation de 25 pfennings par mois. L'enseignement était donné dans quatre écoles, situées dans les différents quartiers de Berlin; les maîtres furent des socialistes lettrés qui firent des cours d'histoire, d'économie politique, de sciences naturelles, etc. L'organisation d'une bibliothèque, la propagande active qui fut faite attirèrent de nouvelles adhésions. En mars 1892, l'Ecole comptait cinq mille membres. Mais, bientôt, l'essor trop grand qu'elle prit fut cause de sa décadence; les fêtes artistiques qu'elle voulut organiser n'eurent pas de succès. On eut à lutter contre des difficultés matérielles. Après des déboires de toute sorte, l'Ecole échoua, en octobre 1897, dans une salle de restaurant, et l'enseignement fut

très limité. Les cours les plus goûtés furent les exercices oratoires; là se formèrent des élèves qui firent plus tard des conférences publiques et furent mis à même de se mêler directement aux luttes engagées par le prolétariat allemand.

Grâce à l'activité des directeurs et professeurs, une ère nouvelle s'ouvre pour l'Ecole d'éducation ouvrière. Les clubs de lecture et de discussion ont survécu; ils agissent paisiblement à côté d'elle.

Mais l'Allemagne n'a pas vu encore se fonder ce qu'on appellerait vraiment une Université populaire.

*
* *

Pour l'historien qui étudie les débuts de l'éducation populaire en Belgique, c'est, comme en Allemagne, le parti ouvrier socialiste qui paraît en avoir été le promoteur. Constatant l'admirable effervescence de pensées et de sentiments vers la justice, qui tourmente les nations européennes « essentiellement progressives et indéfiniment éducables » (1), le parti ouvrier a pensé que l'espoir d'une société collectiviste impose à ceux qui tendent à l'organiser le devoir de se préoccuper d'autre chose que des nécessités matérielles. A mesure que les lois protectrices des humbles auront assuré aux foules plus de loisirs et de bien-être, les besoins intellectuels s'accroîtront sans cesse; partout naîtront des tendances nouvelles à l'instruction et à l'émotion esthétique. Aussi le parti ouvrier s'est-il fait remarquer par sa lutte contre l'alcoolisme, le tabac, et même l'usage du carnaval.

Pour atteindre ce relèvement moral et social, on fonda, à Bruxelles, en 1892, la Maison du Peuple, où se font de nombreux cours, mais dont la multiplicité même nuit au succès; au *Temple de la Science*, à Charleroi, il s'est organisé une Université populaire qui n'a point jusqu'ici réalisé complètement l'espoir que son nom faisait concevoir. Reconnaissons cependant que le plus grand succès a été remporté par la section d'art, créée dans cette Maison du peuple; sans affiliation au parti ouvrier, de nombreux artistes, littérateurs, esthéticiens prêtèrent leur concours; et malgré les dédains ou les prédictions pessimistes de certains sceptiques, les conférences populaires sur des sujets artistiques, des auditions d'œuvres de Brahm, Wagner, Schumann ont attiré un très nombreux public; mais les imitations qu'on a tentées de cet essai, en province, ont échoué piteusement, faute d'éléments artistes autant que faute de public.

Quant à l'enseignement proprement dit, c'est surtout dans les locaux scolaires qu'il est donné, soit en semaine le soir, soit le dimanche. De nombreux cours constituent, par leur ensemble, ce que l'on appelle, à l'instar des Anglais, l'extension universitaire, organisée vers 1893; par deux professeurs de l'Université de Bruxelles,

(1) Ed. Picard : l'*Université Nouvelle* (1894-1895), dans la *Société Nouvelle*, 1894, n° 113, Bruxelles.

E. Vandervelde et Léon Leclère. Dès la première année, vingt-cinq cours, divisés en cent quatre-vingt-trois leçons attirèrent quatre mille auditeurs. Malgré la scission qui se produisit parmi les professeurs de l'Université de Bruxelles, malgré la constitution de l'Université nouvelle (1894), nettement socialiste et radicale, ces cours d'éducation populaire n'en ont pas moins continué, et deux « Extensions Universitaires » fonctionnent parallèlement, dans ce pays que les divisions politiques n'empêchent pas d'être persuadé de la nécessité d'une éducation complétant celle de l'école.

Il faut ajouter enfin que la plupart des grandes coopératives ont mis d'importantes bibliothèques à la disposition de leurs membres. A Gand, la Fédération ouvrière a songé à créer des cercles d'agrément et de sport pour la classe populaire, pour les travailleurs qui trouvaient dans l'oisiveté du dimanche après-midi un obstacle à leur relèvement moral et à leur émancipation intellectuelle (1). Une coopérative de consommation, le *Vooruit*, qui est une des plus célèbres manifestations du socialisme gantois, a acheté un des plus beaux hôtels du centre de la ville, où il donne, tous les dimanches, concerts, fêtes d'enfants, etc. Ce centre de réunion qui a reçu le nom de *l'Eléphant* est aujourd'hui trop petit pour le public qu'il attire. A côté de ce centre d'amusements, l'organisation généralement libérale des bibliothèques populaires suffit aux besoins de la classe ouvrière, et complète naturellement les institutions socialistes.

IV

Nous avons résumé dans les pages qui précèdent les tentatives faites, en Angleterre, en Allemagne et en Belgique, pour la création d'Universités populaires. Sera-t-il possible, en France, de rivaliser avec nos voisins, et de réaliser, pour l'éducation sociale du peuple, quelque chose d'analogue à ce qui s'est fait spontanément dans d'autres pays ?

On sait avec quelle faveur l'opinion publique s'est prononcée, chez nous, pour la « seconde éducation et la seconde instruction »; les résultats ont dépassé l'attente des plus ardents apôtres de cette œuvre de solidarité (2). Nous avons, en France, une Extension Universitaire; mais il reste encore certaines lacunes à combler. Les Anglais eux-mêmes se plaignent du décousu de l'enseignement donné chez eux; il y a trop de dispersion, pas assez de cohérence et d'unité dans cette éducation (3). Nous pouvons nous adresser les mêmes repro-

(1) Voir la circulaire du Musée Social, janvier 1899 : *la Fédération ouvrière gantoise.*

(2) Voir, pour tous les détails qui ne peuvent trouver leur place ici les rapports annuels de M. Edouard Petit.

(3) *L'Education des Adultes en Angleterre*, p. 79, Cf. Max Leclerc, dans la *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 juin 1898.

ches : les conférences isolées sont insuffisantes ; mais en élevant le niveau de nos cours d'adultes, en rendant plus méthodique l'enseignement post-scolaire, en utilisant les éléments dont nous disposons, il sera possible d'organiser l'éducation supérieure du peuple et de doter d'une Université populaire les plus importantes de nos villes de province, centres commerciaux ou industriels.

D'ailleurs, quelques exemples, malheureusement isolés, ont été donnés soit par de généreuses municipalités, soit par l'initiative individuelle. Ainsi, la ville de Paris a créé des cours d'Enseignement supérieur populaire qui réunissent, à l'Hôtel de Ville, cent vingt auditeurs environ. En 1883, M. Fallot fonda, à Vaugirard, dans la rue des Fourneaux, le Cercle d'aide fraternelle et d'études sociales, dirigé aujourd'hui par M. R. Allier. En province, on n'est pas resté en arrière. Agen a déjà, pour ses cours et ses patronages, une *Maison des Adultes* que la municipalité a fournie. Saint-Etienne a inauguré le *Patronage Chapelon*, légué par un ami des écoles.

Ces tentatives doivent être généralisées, car ces institutions sont comme les cellules qui, développées, se transformeront en Universités populaires. Sachons faire éclore les semences qui ont été jetées dans notre sol.

V

On dira certainement que, pour faire aboutir ces beaux projets, la bonne volonté ne suffit pas. Nous ne nous faisons pas d'illusion à ce sujet ; et la *Société des Universités populaires* n'ignore pas qu'il y a loin de la conception à l'exécution. La création d'Universités populaires exigera, non seulement des efforts de toute nature, mais aussi des dépenses, et une organisation à laquelle devront concourir de nombreux éléments. Nous savons combien de millions une pareille œuvre a coûté à la générosité anglaise. Ne lui donnerions-nous pas la même ampleur, il faudra toujours de grande ressources. Qui les fournira ? Des professeurs, des locaux seront nécessaires ? où les trouvera-t-on ?

Pour la question financière, on doit d'abord faire appel à l'initiative privée, à la générosité de ceux qui s'intéressent autrement qu'en paroles et en intentions au bien de tous. C'est ce qu'a déjà fait la *Société des Universités populaires* : les dons et les souscriptions affluent tous les jours ; certaines d'entre elles sont même d'une grande importance. Les Anglais ont trouvé aide et assistance effectives dans les riches corporations marchandes, et aussi chez les particuliers fortunés. Pourquoi n'en serait-il pas de même en France, alors que, en maintes occasions, les bourses les mieux garnies se sont dénouées pour de bonnes œuvres ? L'Education sociale du peuple est en bonne place, je présume, parmi celles qui restent à faire.

Nous avons, en France, des corps constitués qui sont intéressés à

se préoccuper de l'élévation morale et intellectuelle de la nation. Je veux parler des Chambres de commerce et des Chambres syndicales qui n'ont pas à penser uniquement aux intérêts industriels ou commerciaux d'une ville ou d'une région. Ces groupements comprennent autrement leur rôle; et dans certaines villes, les Chambres de commerce subventionnent des conférenciers, organisent presque un enseignement régulier des sciences économiques. Tout porte à croire qu'elles seconderaient une œuvre nationale, comme les Universités Populaires, en leur apportant leur secours matériel et leur appui moral. Ce dernier n'est pas à dédaigner.



Salle de Travail à l'Université populaire de Paris.

De plus, les municipalités, les départements viendront en aide aux nouvelles Universités, sœurs cadettes des Universités régionales. Une ville de moyenne importance donnerait, tout au moins, le terrain nécessaire à la construction d'un modeste bâtiment. Il y a même, dans certaines localités, des immeubles appartenant à la municipalité, et dont on ne trouve pas l'emploi. Ou bien, ils restent inoccupés, attendant que, par une délibération qui ne vient jamais, on décide de leur affectation; ou bien, on les loue pour un prix dérisoire. L'Université trouverait dans ces murs l'hospitalité qui lui est nécessaire. Les villes riches iraient même plus loin : elles seraient fières d'inscrire, dans leur budget, une subvention annuelle qui s'ajouterait à celle de l'Etat.

Celle-ci, espérons-nous, ne manquera pas, dès que les résultats en démontreront le sage emploi et l'utilité pratique.

Enfin, pour subvenir aux dépenses, pourquoi ne demanderait-on pas une faible rétribution aux auditeurs? Cela pourra paraître une innovation qui contrarie nos habitudes et choque les esprits accoutumés au principe de la gratuité. Nous n'hésitons pas à payer pour une représentation théâtrale ou un concert; mais nous ne nous faisons pas à l'idée de payer pour écouter une conférence. La chose n'a cependant rien d'extraordinaire pour les Anglais; et, en France même, l'idée se propage aujourd'hui et pourra faire du chemin. Par exemple, la *Société professionnelle du Rhône* a établi un droit d'inscription de 3 francs pour chaque cours. La *Société industrielle d'Amiens* exige un dépôt de 20 francs remboursable en cartes de présence avec majoration de 20 p. 100 pour l'assiduité. C'est aussi pour « encourager l'assiduité des élèves », que le Congrès départemental d'Instruction populaire, tenu à Nantes, en octobre 1897, a émis un vœu en faveur du paiement des cours. Ces faits, et d'autres analogues qu'on pourrait citer, montrent suffisamment que l'usage des cours payants pourra s'acclimater, dans le public populaire. Si, dans nos futures Universités, la cotisation est faible, personne ne la refusera. Les auditeurs attacheront plus de prix à ce qui se paie. Le budget des Universités populaires pourra donc se grossir par les cotisations du public.

En un mot, l'initiative privée, l'Etat, les Communes, les Départements, les Chambres de commerce et les Syndicats résoudront, au point de vue financier, la question de l'établissement des Universités populaires.

Reste le problème du recrutement des professeurs et des conférenciers. Ceux qui sont indiqués pour cette mission, ce sont les maîtres de nos divers enseignements, qui, en principe, n'attendent pas de rémunération pour ce travail supplémentaire. Ce qu'ils ont fait généreusement jusqu'à ce jour, ils le feront de plus grand cœur encore, s'ils donnent leur temps et leur savoir à un enseignement solidement organisé et régulier. Si, plus tard, une rétribution leur est accordée, ils ne l'auront pas, en tous cas, sollicitée. Quelques-uns, très rares, il est vrai, n'admettent pas qu'une peine ne reçoive pas de salaire (1). Mais, en tout état de cause, il est inutile d'inscrire, au chapitre des dépenses, le traitement des maîtres. Tous les universitaires sont prêts à payer de leurs personnes; mais les Universités populaires entendront aussi d'autres voix. Aux professeurs ordinaires viendront se joindre, comme aujourd'hui dans nos cours d'adultes, des personnes étrangères qui, sans faire de cours suivis, donneraient au public quelques causeries sur des sujets spéciaux d'actualité, sur des voyages effectués, etc. Ce serait, si l'on veut, la partie accessoire de

(1) Bonnerot : *Rapport à la Société d'Enseignement supérieur*, groupe parisien, *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 avril 1898.

l'enseignement, j'allais dire la partie attrayante. Et pour cela, les bonnes volontés ne manqueront pas. L'organisation précise, le but mieux défini de l'éducation populaire éveilleront les énergies qui ne demandent qu'à se dépenser.

VI

D'après ce que nous avons dit, et suivant le plan général que nous avons essayé d'esquisser, il est aisé de voir comment devront procéder ceux qui tenteront de fonder des Universités populaires. Déjà, à Paris, la première Université a ouvert ses portes au mois d'octobre, en plein faubourg Saint-Antoine. Lyon, Marseille, Bordeaux, Beauvais suivent l'exemple de la modeste *Coopération des idées.* Toutes ces tentatives se font dans un esprit vraiment large et vivifiant; nous voulons dire que les futures Universités se mettent en dehors ou plutôt au-dessus de la politique. C'est une condition qui a été fixée, dès le début, par ceux qui ont élaboré le projet, au sein du Comité parisien. Une des causes de l'insuccès relatif des Universités populaires en Allemagne et en Belgique, c'est peut-être l'immixtion de la politique, socialiste ou autre, dans une œuvre qui doit être, avant tout, civilisatrice, éducatrice et morale. Le véritable enseignement du peuple, qui se partage naturellement en cours techniques, conférences et lectures, se tiendra en dehors de toute propagande de théorie politique ou philosophique particulière. Il ne doit rien exclure, sinon l'intolérance.

A ce prix, réussira pleinement l'œuvre de l'Education supérieure populaire : l'Université complètera l'Ecole.

Notre devoir est de ne pas désespérer de notre pays. Notre démocratie, travaillée encore par des crises de croissance, arrivera bientôt à l'âge adulte. Préparons ce qui sera pour elle une condition de vitalité et de grandeur. Guidés par cette idée, entraînés par ces projets à accomplir, c'est sur ce terrain, en dehors de toute coterie, que se rencontreront tous les Français de bonne foi et de bonne volonté.

JULES DELVAILLE,
Professeur agrégé.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

LE THEATRE D'ANNUNZIEN

I. — *La Gioconda* A FLORENCE.

Couchée parmi ses collines bleues et pourpres, comme la Vénus du Titien parmi ses draperies, Florence m'a, tout ce printemps, prodigué les exaltations de sa fière et vive beauté.

A cette ville je dois beaucoup plus que les sensations originales d'un voyage. Elle m'a libéré et elle m'a initié. Elle m'a libéré des contradictions de la vie moderne. Elle m'a initié aux harmonies supérieures d'un art où la Beauté illumine le réel comme les vapeurs d'or de l'Arno enveloppent ses horizons.

A Ognissanti et à Santa-Maria Novella, devant les fresques de Domenico Ghirlandajo, — à l'Opéra del Duomo, sous la Cantoria de Lucca della Robbia, — au Palais Pitti, près des femmes du Titien, j'ai vécu des heures telles que dix ans de lectures et de vie ne m'en avaient pas donné d'aussi éducatrices. Et quelques crépuscules sous l'arc des Uffizi, entre l'Arno et le Palazzo-Vecchio, quelques soirs à Fiesole ou au Monte-Oliveto, quelques après-midis sur le Viale dei Colli, ont plus fait, pour me révéler l'art et la nature, que les innombrables paysages de la terre natale.

San Gimignano, Sienne, Prato, Pistoia, surtout la mortuaire Pise, cloches mineures accordées au grand beffroi florentin, ont multiplié en moi l'écho de ces harmonies inoubliables.

Et, pour que l'enseignement de la Toscane fût complet, je n'ai pas vécu seulement parmi les morts. J'ai pu respirer les suprêmes fleurs ardentes du grand arbre de beauté qui s'épanouit au Cinquecento, et dont les racines se sont insinuées jusque dans la poussière des marbres rapportés de Grèce par les consuls romains!

J'ai connu à Florence de jeunes hommes nourris de la plus pure essence latine et grecque, des artistes et des philosophes dont les trente ans sont héritiers de trente siècles, et dans leur compagnie j'ai remonté les Voies Sacrées de la race.

Merci à vous, Angelo Cecconi et Angiolo Orvieto, merci, critique et poète qui, m'ayant fait comprendre Pascoli et connaître d'Annunzio, m'avez vivifié le Passé par le Présent, comme des héritiers pieux communiquent mieux l'émotion héroïque des ancêtres!

La sève géniale qui jadis animait tous les arts florentins s'est

aujourd'hui refugiée dans l'unique rameau littéraire. Desséchée ailleurs, elle brille encore à cette cime en grappes merveilleuses...

Toute la rédaction du *Marzocco*, — le romancier et dramaturge Enrico Corradini en tête, sans oublier les critiques Angelo Conti et Adolfo Orvieto, les poètes Angeli et Garoglio, les romanciers Butti et Neera, — témoigne de cette intense vitalité qui s'est surtout affirmée dans les chefs-d'œuvre déjà classiques de Giovanni Pascoli et de Gabriele d'Annunzio.

Sur Giovanni Pascoli, je reviendrai prochainement ici même. Je dirai quel grand poète est ce paysan latiniste, ce rural érudit, en qui se concentrent les émotions les plus fortes et les plus fines de la race italique, véritable frère cadet, à travers les siècles, du Mantouan Virgile et du Sicilien Théocrite.

Aujourd'hui, je veux raconter aux lecteurs de la *Revue des Revues* comment il m'a été donné d'entendre, à Florence même, la première représentation de la *Gioconda*, le nouveau drame de Gabriele d'Annunzio.

J'étais sur la fin de mon séjour dans la cité des Fleurs, et je me disposais à partir pour Pise, lorsque le poète Orvieto me retint par ces mots : « J'ai reçu aujourd'hui la nouvelle que notre ami Gabriele d'Annunzio vient à Florence avec la Duse et Zacconi pour y faire jouer sa *Gioconda*. Ils seront ici dans quelques jours. Vous ne pouvez quitter notre patrie sans les avoir vus et entendus. Restez, vous ne le regretterez pas. »

Je ne l'ai pas regretté, en effet.

La soirée de *la Gioconda*, au théatre Salvini, et les heures passées le lendemain en compagnie du grand écrivain italien resteront parmi les beaux souvenirs de ma vie intellectuelle.

Dès mes premières lectures de ses œuvres, il y a six ans, j'avais beaucoup admiré Gabriele d'Annunzio. Ce génie vif et ardent a parcouru, une torche éblouissante aux mains, les souterrains les plus mystérieux de l'âme. Nul n'a chanté, avec un lyrisme aussi aigu, les magnifiques et douloureuses aspirations de la Jeunesse contemporaine. Il a été le lord Byron de notre génération. Il a jeté vers l'Amour et vers la Gloire des appels qui, comme des oiseaux sûrs, traverseront le Temps.

L'an dernier, j'avais assisté à une représentation de *la Ville Morte*, avec Mmes Sarah Bernhardt et Blanche Dufresne comme interprètes. J'avais été enthousiasmé par la magnificence de ce théâtre, où les plus tragiques émotions de la vie intérieure sont à chaque instant soulevées sur les ailes de la beauté antique. Et j'avais eu, dès cette soirée, l'intuition que d'Annunzio s'avançait, d'un pas ardent et sûr, vers les routes sophocléennes.

La Gioconda et *la Gloria* n'ont pas déçu mon attente. Depuis Richard Wagner, aucun artiste moderne ne s'est plus rapproché du théâtre grec que Gabriele d'Annunzio. Lui seul a su faire palpi-

ter, dans le marbre de son style, le tragique intérieur des âmes. Et si quelqu'un peut un jour donner une sœur à *Antigone*, un frère à Prométhée, c'est bien le créateur de Silvia Settala et de Ruggero Flamma !

Le 13 mai dernier, par une tiède nuit d'étoiles où la loggia dei Lanzi semblait palpiter, comme la tenture d'un Dieu, sur le Persée de Cellini, je traversai donc la place du Palais-Vieux et j'entrai au théâtre Salvini, non sans une certaine émotion nerveuse. Oui, je l'avoue avec orgueil, je me sentais encore assez jeune pour que l'idée d'entendre Eleonora Duse interpréter Gabriele d'Annunzio me communiquât un frisson d'attente...

Dans la loge du *Marzocco,* je retrouvai mes amis les frères Paul et Victor Margueritte. Hôtes, comme moi, de Florence depuis quelques mois, les auteurs de *Femmes Nouvelles* avaient tenu à venir saluer la Duse et d'Annunzio parmi les fiançailles de leur génie.

Il y avait encore dans notre loge le célèbre nouvelliste, critique et dramaturge, Luigi Capuana, beau vieillard auquel la jeunesse littéraire de Florence faisait une charmante couronne. Autour de nous, dans les loges et à l'orchestre, toutes les élites florentines : une salle extrêmement aristocratique et intellectuelle.

L'attente était vive. Sans être Florentin, Gabriele d'Annunzio a beaucoup vécu en Toscane. Il fut élevé au Collège ecclésiastique Cicognini de Prato, dans cette merveilleuse petite cité qui conserve, avec la *Salomé* de Lippo Lippi, la Chaire extérieure de Donatello et la Grille de Ghiberti, premiers joyaux des trois arts toscans. Maintenant encore le poète possède auprès de Florence, dans ce faubourg de marbres et de roses qui s'appelle Settignano, une villa, la Capponcina, où il aime s'isoler avec ses créations. Comme dans toute l'Italie, plus encore qu'ailleurs, il y a à Florence des *d'annunziens* fervents et des *anti-d'annunziens* féroces. C'est le privilège des puissantes sensibilités : elles soulèvent autour d'elles des amours et des haines, témoignage entrelacé de ce qu'elles apportent de nouveau dans le monde.

A Palerme, *la Gioconda* avait eu un succès houleux. A Rome, on l'avait acclamée. Comment la recevrait-on à Florence ? Renouvellerait-on contre elles ces niaises accusations d'immoralité par lesquelles maints professeurs, aussi cuistres que jaloux, avaient recruté les sifflets d'étudiants par trop dociles ? Ou bien écouterait-on, avec une attentive sympathie, ce drame de la sensibilité artistique aux prises avec la famille et l'amour ?

Le rideau se leva sur un décor fait pour plaire aux Florentins. Qui le décrirait mieux que d'Annunzio lui-même, merveilleux évocateur de paysages dans ces indications scéniques ?

« Une chambre carrée et calme, où la disposition de toutes les choses révèle la recherche d'une harmonie singulière, où tout semble ordonné par les mains d'une Grâce pensive... Deux grandes fenêtres

sont ouvertes sur le jardin d'en bas ; dans l'embrasure de l'une se détache sur le champ serein du ciel la colline de San-Miniato, et sa claire basilique, et le couvent, et l'église de la Cronaca, la « Bella Villanella », le plus pur vase de la simplicité franciscaine... C'est l'après-midi. Par les deux fenêtres entrent la lumière, le souffle et la mélodie d'avril. »

Dans ce poétique décor apparut la Duse. Grande, svelte, avec son visage pensif et ses belles mains, elle s'avançait. Avant même d'avoir parlé, elle était la Psyché des harmonieuses mélancolies. Le rayonnement moral de sa physionomie convenait au rôle d'épouse exquise et sacrifiée que, sous le nom de Silvia Settala, elle allait incarner.

Appuyée au bras du vieux maître sculpteur Lorenzo Gaddi, Silvia Settala, femme du jeune et illustre statuaire Lucio Settala, s'avance en bénissant la vie. Elle a pu sauver de la mort, qu'il s'était voulu donner, son mari adoré et infidèle, le père de sa chère petite Beata. Après des veilles et des angoisses sans nombre, elle a pansé la blessure mortelle qu'il s'était faite à la tête, elle a pansé aussi la plaie funeste du double amour qu'il avait dans l'âme, elle croit avoir ramené le calme au cœur de son aimé, et la bénédiction de la vie lui semble rentrer dans sa maison. Avec le vieux Lorenzo Gaddi, elle cause doucement du passé, elle évoque les souvenirs chers... Pourtant une sourde angoisse la trouble, l'angoisse que Lucio Settala n'aime encore cette maîtresse magnifique et mystérieuse, cette » Gioconda » dont chaque geste crée la Beauté, et qui a inspiré au statuaire son plus parfait chef-d'œuvre : la *Sphinge*. En vain le vieux Lorenzo essaie de la rasséréner : il est lui-même gagné par le secret frisson des fatalités de l'art et de l'amour. Il la réconforte pourtant :

... « Qui peut dire quels changements apporte en une nature comme la sienne une force aussi mytérieuse que la mort ? Tout annonce en lui l'apparition d'un nouveau bien. Regardez-le quand il sourit. Tout à l'heure, là, avant que vous ne vous éloigniez pour m'accompagner dehors, quand il vous a baisé ces chères mains, n'avez-vous pas senti que tout son cœur se fondait de tendresse et d'humilité ?

Silvia Settala, le visage empourpré d'une légère flamme. — Oui, c'est vrai.

Lorenzo Gaddi, lui regardant les mains. — Chères, chères mains, courageuses et belles ! Elles sont d'une extraordinaire beauté, vos mains, Silvia. Si trop de fois la douleur vous les a jointes, elle vous les a du moins sublimées, elle les a rendues parfaites. Elles sont parfaites. Vous rappelez-vous la statuette de Verrochio, la femme au petit bouquet, celle dont les cheveux sont comme des grappes ?... Quand Lucio se remettra au travail, il devra d'abord modeler vos mains. J'ai un morceau de marbre antique, trouvé dans les jardins Oricellari. Je le lui donnerai, pour qu'il y sculpte vos mains et les suspende comme un *ex-voto*... »

Mais Silvia ne peut taire son angoisse. Elle raconte à Lorenzo Gaddi que sa rivale, la Gioconda, a conservé une clef de l'atelier de Lucio et qu'elle y retourne tous les jours. Si Lucio vient à le savoir, que se passera-t-il ?

Dans la seconde scène, Francesca Doni, sœur de Silvia, et Cosimo Dalbo, ami intime de Lucio, apparaissent ensemble. Francesca Doni est une sœur sophocléenne : elle a le caractère doux, un peu effacé, des Ismène et des Chrysothémis. Cosimo Dalbo est une âme charmante de jeune homme et d'artiste. Il revient d'un long voyage en Egypte, il a appris le suicide, la maladie, la convalescence, et il est accouru prendre des nouvelles de son ami. Le vieux Lorenzo Gaddi met Cosimo Dalbo en garde contre des imprudences possibles :

« Sa sensibilité est périlleuse. Les personnes qui l'aiment peuvent lui faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Une parole l'agite et le bouleverse. Soyez attentif à toutes vos paroles, vous qui l'aimez. »

Après le départ de Lorenzo Gaddi, Francesca Doni raconte à Cosimo Dalbo toutes les circonstances du suicide de Lucio Settala. Elle lui exprime à son tour la crainte (qui pèse sur toute cette maison) que la Gioconda ne le reprenne à nouveau.

La scène III est une longue causerie poétique entre Lucio Settala et son ami. Le rôle de Lucio Settala était tenu par le célèbre Ettore Zacconi. On sait que Zacconi a pris l'habitude, un peu puérile, de donner à tous ses rôles une allure névropathique, assez déplaisante en certains cas, comme par exemple dans l'Olivier de Jalin du *Demi-Monde*. Présentement, ce défaut lui servait. Malgré cela, il m'a semblé qu'il exagérait le tremblement de mains de Lucio Settala. C'est d'ailleurs un reproche que l'on peut faire à la plupart des acteurs italiens, sauf à la Duse, qui est la nature même : ils outrent les gestes, les attitudes, les intonations, presque jusqu'au ridicule. Ils n'ont pas la mesure et le tact de nos grands comédiens français.

Cette conversation où Cosimo Dalbo racontait à Lucio émerveillé ses impressions d'Orient, toute brillante et plausible qu'elle fût, parut longue à la salle. L'action est la loi du théâtre. Aucune virtuosité ne peut la faire oublier.

Heureusement, le premier acte finit sur une scène très vivante, qui émut profondément le public.

Silvia Settala vient se mêler à la conversation des deux amis. Le mari et la femme bientôt restent seuls. La douceur du crépuscule printanier, l'agréable excitation causée par le retour de l'ami cher, l'infini besoin de tendresse qui gonfle à l'excès le cœur encore fragile des convalescents, tout cela fait naître sur les lèvres de Lucio Settala un hymne extraordinaire d'aveux à la chère femme qu'il a tant fait souffrir, et qui l'a sauvé !

La scène est si belle, si humaine, que je ne puis résister au plaisir de la traduire :

SCÈNE IV

(LUCIO SETTALA sourit avec timidité, tournant encore entre ses doigts le scarabée donné par Dalbo ; SILVIA dispose les roses dans une coupe. Tous les deux, dans le silence, ils sentent palpiter leurs cœurs inquiets. Le soleil déclinant dore la chambre. Par le vide des fenêtres apparaît le ciel pâli ; San Miniato resplendit sur la hauteur ; l'air est doux, sans mouvement.)

LUCIO SETTALA regardant en l'air, écoutant et parlant bas. — Il y a une abeille dans la chambre.

SILVIA SETTALA, relevant la tète. — Une abeille?

LUCIO SETTALA. — Oui, tu ne l'entends pas?

SILVIA SETTALA. — C'est vrai.

LUCIO SETTALA. — Peut-être c'est toi qui l'as apportée avec les roses?

SILVIA SETTALA. — C'est Beata qui les a cueillies.

LUCIO SETTALA. — Je l'ai entendue rire tout à l'heure, en bas, dans le jardin.

SILVIA SETTALA. — Comme elle est heureuse d'être retournée dans sa maison.

LUCIO SETTALA. — Ce fut bien de l'éloigner alors...

SILVIA SETTALA. — Elle est devenue plus belle et plus forte, pour avoir respiré l'odeur des pins. Comme le printemps doit être beau à la Bouche-d'Arno? Ne voudrais-tu pas y aller un peu?

LUCIO SETTALA. — Là-bas, à la mer... Cela te plairait?

(Leur voix à tous les deux est altérée d'un léger tremblement.)

SILVIA SETTALA. — Passer là un printemps a toujours été mon rêve.

LUCIO SETTALA, suffoqué par l'émotion. — Ton rêve est le mien, Silvia.

(L'amulette lui tombe des mains.)

SILVIA SETTALA, se penchant vivement pour le ramasser. — Ah! tu l'as laissé tomber! On dirait un mauvais présage... Regarde, je le mettrai sur la tête de Beata. « Petit comme une gemme, grand comme un destin. »

(Elle dépose l'amulette sur le bouquet de roses, délicatement.)

LUCIO SETTALA, tendant les mains vers elle, comme pour implorer. — Silvia, Silvia!

SILVIA SETTALA, accourant. — Te sens-tu mal? Tu deviens plus pâle? Ah! tu t'es trop fatigué aujourd'hui, tu es trop las. Assieds-toi ici, assieds-toi. Veux-tu une gorgée de cet élixir? Tu te sens t'évanouir? Dieu!

LUCIO SETTALA, lui prenant les mains avec un élan d'amour. — Non, non, Silvia; je ne me suis jamais senti aussi bien... Toi, toi, assieds-toi. assieds-toi là; et moi à tes pieds, enfin, avec toute mon âme, pour t'adorer, pour t'adorer!

(Elle se laisse tomber sur le divan, et lui à genoux devant elle. Elle est toute bouleversée et tremblante, et pose les mains sur ses lèvres comme pour l'empêcher de parler. Le souffle et les paroles lui passent comme à travers les doigts.)

Enfin ! C'était comme un torrent qui venait de loin, un torrent de toutes les beautés et de toutes les bontés que tu as versées sur ma vie depuis que tu m'aimes; et j'en avais le cœur gonflé, et, si gonflé, que tout à l'heure je vacillais sous le poids et mourais d'oppression et de douceur, parce que je n'osais parler...

SILVIA SETTALA, toute pâle, la voix éteinte. — Ne parle pas, ne parle plus!

LUCIO SETTALA. — Ecoute-moi, écoute-moi. Toutes les peines que tu as souffertes, les blessures que tu as reçues sans un cri, les larmes que tu cachais pour que je n'eusse ni honte ni remords, les sourires dont tu voilais tes agonies, l'infinie pitié pour mon erreur, le courage invincible devant la mort, la lutte angoissée pour ma vie, l'espérance tenue toujours allumée à mon chevet, les veilles, les soins, l'incessant émoi, l'attente, le silence, la joie, tout ce qu'il y a de profond, tout ce qu'il y a de doux et d'héroïque en toi, tout, je le connais, tout, je le sais, chère, chère âme; et si la violence est bonne pour briser un joug, si le sang est bon pour me racheter (ô laisse-moi parler) je bénis le soir et l'heure qui me portèrent mourant dans cette maison de ton martyre et de ta foi pour recevoir une autre fois de tes mains, — de ces divines mains qui tremblent, — le don de la vie.

(Il presse sa bouche convulsée sur les mains de sa femme; et elle le regarde à travers les pleurs qui lui mouillent les cils, transfigurée par la félicité imprévue.)

SILVIA SETTALA, d'une voix éteinte et brisée. — Ne parle pas, ne parle plus. Mon cœur éclate... Tu me suffoques de joie... Une seule parole j'attendais de toi, une seule, pas une autre; et d'un seul coup tu m'inondes d'amour, tu me remplis toutes les veines, tu m'emportes au-delà de l'espoir, tu surpasses mon rêve, tu me donnes la félicité qui est au-dessus de toute attente... Ah! que parlais-tu de mes peines? Qu'est maintenant la douleur soufferte, qu'est maintenant le silence forcé, qu'est une larme, qu'est un sourire, en regard de ce torrent qui me transporte? Je sens que plus tard, pour toi, pour toi je regretterai de n'avoir pas assez souffert... Peut-être je n'ai pas touché le fond de la douleur, mais je sais que j'ai touché maintenant la cîme de la félicité.

(Elle caresse éperdûment la tête de son mari qui s'est abandonné à ses genoux.

Soulève-toi, soulève-toi! Viens plus près de mon cœur, repose-toi sur moi, abandonne-toi à ma tendresse, presse mes mains sur tes paupières, tais-toi, songe, recueille les forces profondes de ta vie. Ah! ce n'est pas moi seulement que tu devrais aimer, pas moi seulement, mais l'amour que j'ai pour toi : aimer ce mien amour! Je ne suis pas belle, je ne suis pas digne de tes yeux, je suis une humble créature dans l'ombre; mais mon amour est miraculeux, il est très haut là-haut, il est seul, il est assuré comme le jour, il est plus fort que la mort, il est capable d'un prodige; il te donnera ce que tu lui

demanderas. Tu pourras lui demander aussi ce qui ne fut jamais espéré.

(Elle l'attire vers son cœur en lui soulevant la tête. Il tient les yeux fermés et les lèvres serrées, très pâle, enivré, exténué).

Soulève-toi, soulève-toi! Viens plus près de mon cœur; repose-toi sur moi. Tu ne sens pas que je puisse t'abandonner? que rien au monde n'est plus assuré que ma poitrine? que toujours tu la trouveras? Ah! j'ai pensé quelquefois que cette certitude t'aurait pu enivrer comme la gloire.

(Il se tourne vers elle en levant son visage; elle, avec les deux mains, lui lisse les cheveux pour découvrir le front tout entier).

Beau front puissant, marqué d'un signe, béni! Que tous les germes du printemps s'ouvrent dans tes pensers nouveaux!

(Tremblante elle lui presse les lèvres. Muet il tend les bras vers l'évocatrice. Le crépuscule semble une aurore.)

Jamais, je crois, même dans les comédies de M. Georges de Porto-Riche, le cantique de la femme amoureuse à l'homme infidèle ne fut plus suave, plus tendre, plus divin. Aucune sécheresse, aucune amertume; c'est vraiment « le lait de la tendresse humaine » qui coule de ce cœur de femme, lait de ciel et de miel, où les larmes ont un goût ambrosiaque.

Le second acte s'ouvrit sur le même décor, mais sur des âmes déjà bien changées. Le soir divin où Lucio et Silvia Settala ont retrouvé l'harmonie absolue des cœurs n'a pas eu de lendemain. La Gioconda vit toujours, et Lucio le sait. Une lettre d'elle lui a appris qu'elle était venue tous les jours dans l'atelier glorieux où leur passion avait créé un chef-d'œuvre, et qu'elle avait entretenu, de ses savantes mains, les linges humides autour de la glaise d'une nouvelle statue ébauchée par Lucio quelques jours avant son suicide... Et, avec la santé, le souci de l'art, le désir des belles formes s'est insinué à nouveau dans les veines du statuaire. Les vipères du désir piquent son cœur, comme celles de l'angoisse piquent le cœur de sa femme. Il en fait la confidence à son ami Cosimo Dalbo qui essaie en vain de l'arracher à l'obsession de la Gioconda.

COSIMO DALBO. — Tu l'aimes encore?
LUCIO SETTALA, tressautant de terreur. — Non, non, non...
COSIMO DALBO, le regardant au fond des yeux. — Tu ne l'aimes plus?
LUCIO SETTALA, suppliant. — Oh! ne me torture pas! Je souffre...

Et il ajoute un peu plus tard :

Il fallait me laisser mourir. Pense : si moi, qui étais ivre de vie, si moi qui étais fou de force et d'orgueil, si j'ai voulu mourir, c'est sûrement parce que j'en reconnus l'invincible nécessité. Je ne pouvais vivre ni sans elle ni avec elle; je résolus de ne rester plus au monde. Pense : moi qui considérais le monde comme mon jardin

et qui avais toutes les avidités devant toutes les beautés! C est sûrement que je reconnus une invincible nécessité, un sort d'airain. Il fallait me laisser mourir...

En vain Cosimo Dalbo lui représente la sainte beauté du miracle qu'accomplit sa femme en le sauvant; en vain il veut le ramener au songe un moment caressé d'une vie nouvelle avec Silvia. Lucio lui répond, cruellement lucide :

Le jeu de l'illusion m'a joint à une créature qui ne m'était pas destinée. Elle est une âme d'un prix inestimable, devant qui je me prosterne et j'adore. Mais je ne sculpte pas les âmes. Elle ne m'était pas destinée. Quand m'apparut l'autre, je pensai à tous les blocs de marbre contenus dans les creux des montagnes lointaines, j'eus la volonté d'enfermer dans chacun d'eux un de ses gestes.

Et le malheureux damné de la Beauté se laisse entraîner par une hallucination lyrique :

Mille statues, non pas une! Elle est toujours diverse, comme une nuée qui apparaît changée d'instant en instant sans qu'on la voie changer. Chaque mouvement de son corps détruit une harmonie et en crée une plus belle. Tu la pries de s'arrêter : elle reste immobile; et à travers toute son immobilité passe un torrent de forces obscures comme les pensées passent dans les yeux. Tu comprends? tu comprends? La vie des yeux est le regard, cette chose indicible, plus expressive que toute parole, que tout son, infiniment profonde et tout à fait instantanée comme l'éclair, plus rapide encore que l'éclair, innombrable, toute puissante, en un mot *le regard*. Maintenant imagine répandue sur tout son corps la vie du regard. Tu comprends! Un battement de paupières te transfigure un visage humain et t'exprime une immensité de joie ou de douleur. Les cils de la créature qui aime s'abaissent : l'ombre te cherche comme un fleuve une île; ils se soulèvent : l'incendie de l'été brûle le monde. Un battement encore : ton âme se dissout comme une goutte; encore : tu te crois le roi de l'Univers. Imagine ce mystère sur tout son corps! Imagine pour tous ses membres, du front au talon, cette apparition de vies foudroyantes! Pourras-tu sculpter le regard? Les Anciens aveuglaient les statues. Maintenant — imagine — tout le corps de cette femme est comme le regard.

(Il s'arrête. Il regarde alentour avec défiance, par crainte d'être entendu. Il s'approche tout près de son ami, qui l'écoute avec une émotion croissante.)

Je te l'ai dit : mille statues, non pas une! Sa beauté vit dans tous les marbres. Je le compris, avec l'anxiété du regret et de la ferveur, un jour, à Carrare, pendant qu'elle était à mon côté, et que nous regardions descendre des sommets ces grands bœufs attelés qui traînent en bas les charrettes de marbre. Un aspect de sa perfection était enclos pour moi dans chacune de ces masses informes. Il me

semblait que jaillissaient d'elle vers le minéral brut mille étincelles vivantes, comme d'une torche secouée. Nous devions choisir un bloc. Je me souviens : c'était une journée sereine. Les dépôts de marbres resplendissaient au soleil comme les neiges éternelles. Nous entendions d'instant en instant le grondement des mines qui déchiraient les entrailles de la montagne taciturne. Je m'oublierais pas cette heure, même si je mourais une seconde fois... Elle se mit au milieu de cet amas de cubes blancs, s'arrêtant devant chacun. Elle se penchait, elle en observait attentivement le grain, elle semblait en explorer les veines intérieures, elle hésitait, elle souriait, elle passait outre. Pour mes yeux son vêtement ne la couvrait pas. Une espèce d'affinité divine était entre sa chair et le marbre qu'en se penchant elle effleurait de son souffle. Une aspiration confuse paraissait saillir vers elle de cette blancheur inerte. Le vent, le soleil, le grandiose des monts, les longues files des bœufs attelés, et la courbe antique des jougs, et le grincement des charrettes, et la nuée qui s'élevait du Tirrène, et le vol sublime d'un aigle, toutes les choses sensibles exaltaient mon esprit dans une poésie sans bornes, l'enivraient d'un songe qui n'eut jamais son égal en moi... Ah! Cosimo, Cosimo, j'ai osé rejeter une vie sur laquelle reluit la gloire d'un tel souvenir! Quand elle tendit la main sur le marbre qu'elle avait choisi et que, se retournant, elle me dit « Celui-ci », toute l'alpe, des racines aux cîmes, aspira à la beauté.

(Une ferveur extraordinaire réchauffe sa voix, avive son geste. Celui qui l'écoute en est séduit et le témoigne.)

Ah! maintenant tu comprends! Tu ne me demanderas plus si je suis quitte. Maintenant tu devines ma furieuse impatience à penser qu'en ce moment elle est là, seule, au pied de la Sphinge, et qu'elle m'attend. Pense : sa statue est dressée au-dessus d'elle, immobile, immuable, dans l'immunité de toute misère; et *elle* est là angoissée, et sa vie s'écoule, et quelque chose d'elle périt à toutes les secondes du temps. Le retard, c'est la mort...

Ce frénétique hymne d'annunzien à la Beauté nous dévoilait la profondeur de l'âme de Lucio Settala, nous révélait la raison suprême de l'influence exercée par la Gioconda. Il n'est point, comme certains critiques l'ont dit, un hors-d'œuvre poétique, cet hymne. C'est le langage extraordinaire d'une âme extraordinaire. Nous sentions bien cela, dans la salle, et qu'une forme nouvelle du théâtre naissait là, le *théâtre lyrique de l'élite*.

Dans la seconde scène, vers la fin de la confidence, quand Lucio est encore tout pantelant de souvenir et de désir, sa femme Silvia et sa belle-sœur Francesca rentrent dans la chambre. Silvia n'est pas longue à s'apercevoir du trouble nerveux où est son mari et qu'il veut lui cacher. Pendant que Lucio reconduit Cosimo Dalbo jusqu'à la rue par le jardin, Silvia apprend de sa sœur que la Gioconda a

refusé à Lorenzo Gaddi de lui rendre la clef de l'atelier. Silvia déclare alors qu'elle ira elle-même redemander cetfe clef à la Gioconda, qu'elle chassera cette femme, qu'elle reconquerra son bonheur, sa sécurité, le bonheur, la sécurité de Beata, qu'elle gardera son Lucio. Elle est si décidée qu'elle partira de suite : c'est l'heure où la Gioconda va tous les jours à l'atelier ! En vain sa sœur veut la retenir : rien n'arrête une Silvia, quand elle veut, quand elle aime. Elle part, et sa sœur désespérée la suit.

Le troisième acte nous introduit dans l'atelier de Lucio. Silvia et Francesca viennent d'y entrer. Silvia est intrépide. Francesca défaille. Silvia veut voir le chef-d'œuvre, la Sphinge qui immortalise les formes de sa rivale. La beauté en est telle que Silvia verse des larmes pures et consolatrices, devant ce marbre qui explique toutes les fautes de son mari... Mais à ce moment arrive la Gioconda. Francesca s'est cachée dans une chambre voisine. Les deux rivales restent seules.

A ce moment, l'émotion était très grande dans le public. D'Annunzio n'avait pas reculé devant les difficultés d'une scène entre les deux femmes, qui était vraiment « la scène à faire », comme disait notre bon vieux Sarcey. Pourquoi cette émotion ne se maintint-elle pas? Pourquoi, à mesure que les actrices s'échauffaient, la salle se refroidissait-elle? Je crois bien que la principale coupable fut cette pauvre Mme Galliani, qui avait le tort de ressembler très imparfaitement à l'idée que tous les assistants pouvaient s'être faite d'une *Gioconda*. Le public ne pardonne pas ces déceptions. Mieux vaudrait peut-être pour les auteurs ne pas y exposer leurs interprètes. Même mésaventure arriva à un acteur de l'Odéon, quand il créa, dans le *Passé* de Porto-Riche, au second acte, ce rôle d'homme à femmes, de bel homme, qui était annoncé dans le premier. Les écrivains dramatiques qui imaginent un rôle de « beauté » moderne — homme ou femme — devraient le mettre sur les planches dès la première scène, ou ne pas l'y mettre du tout, afin que le public ne se fasse aucune illusion ou la garde toute entière. Mais faire apparaître l'interprète d'un tel rôle au milieu de la pièce, c'est, quel que soit le mérite de l'artiste, courir à un échec presque certain.

Et puis le caractère de la Gioconda n'est pas très vivant. D'Annunzio a plutôt figuré en elle le symbole des droits de la Beauté qu'une créature de chair et d'âme. Au théâtre, nous ne goûterons jamais les idées qu'incarnées dans des individus bien réels. Quelque noble, quelque profonde que soit la discussion entre Silvia et Gioconda, c'est une discussion d'idées, ce n'est pas une scène de vie.

Malgré ces défauts, la scène avait, par sa position même, un tel caractère de tragique, elle était écrite en une si pure langue, Mme Duse lui donnait de si beaux accents, qu'elle fut écoutée avec une profonde attention. La Beauté défendant ses droits contre la Vertu, deux femmes se contestant leur empire sur un homme au nom de deux légitimités opposées, quel spectacle ! Et comment des cuistres scolaires l'ont-ils

pu trouver immoral? « J'ai sauvé sa vie! » crie Silvia. « J'ai sauvé son œuvre », répond Gioconda. « Vous avez empoisonné son âme! » lui crie Silvia. « J'ai exalté son génie », répond Gioconda. « Je suis la femme légitime », impose Silvia. « Non, légale simplement », riposte Gioconda. « C'est moi qu'il aime », affirme Silvia. « Tout son cerveau, tous ses sens ont toujours été à moi », prétend Gioconda. Et elle proclame, avec une lyrique certitude, son empire — l'empire de la Beauté et de la Passion — sur ce qu'il y a de plus grand en Lucio. Silvia, d'autant plus furieuse qu'elle se sent intimement vaincue, lui veut clore la bouche par un mensonge. « Il ne vous aime plus, il vous rejette avec dégoût, il m'a chargé de vous le dire, il vous chasse! » Gioconda, d'abord anéantie par ce mensonge qu'elle croit vrai, crie sa fureur et sa haine : « Voilà où vous l'avez dégradé! Vous lui avez emmaillotté l'âme dans de la charpie, comme sa blessure! Vous l'avez médiqué de vos mains molles! Il est fini, son génie est éteint! » Et, farouche, comme une Diane vengeresse, elle se précipite vers le chef-d'œuvre de Lucio, vers cette Sphinge qui l'immortalise. Elle veut la renverser, la briser, l'anéantir. Silvia pousse un cri, se jette pour empêcher l'acte barbare, mais il est trop tard... Au moment où elle crie : « J'ai menti! » la statue, poussée par Gioconda, tombe sur les bras de Silvia et lui écrase les mains, les « belles et chères mains », son seul trésor!...

Accourue au cri de sa sœur, Francesca Doni voit la Gioconda fuyante et Silvia blessée. Elle se précipite au secours de la malheureuse qui paraît sur la scène avec ses mains sanglantes. A cet instant, arrive Lucio. Il ne peut que soutenir dans ses bras sa femme qui, s'évanouissant, dit, les yeux vers la statue : « Elle est sauve ! »

La force pathétique qui précipite la fin de ce troisième acte rachète la lenteur un peu abstraite de la discussion entre les deux femmes. Elle donne pleinement la mesure des qualités théâtrales de d'Annunzio. Elle indique jusqu'où atteindra sans doute un jour, dans les créations scéniques, cet héritier de Gœthe et de Sophocle.

Gœthe et Sophocle... Un souvenir de l'*Iphigénie en Tauride* et de l'*Antigone* imprègne, comme un parfum discret mais puissant, l'atmosphère où se meut Silvia Settala. La terreur et la pitié s'agitent parmi les lignes sereines d'un art qui purifie toute émotion.

Au quatrième acte, nous sommes à la Bouche-d'Arno, dans la campagne marine qui environne Pise. « Une chambre de plain-pied, toute blanche, avec deux parois à angle droit presque entièrement ouvertes à la lumière par une rangée de vitres, à la façon d'un tepidarium. Les stores sont relevés : à travers le cristal se voient les lauriers-roses, les tamarins, les joncs, les pins, les sables d'or parsemés d'algues mortes, la mer calme parsemée de voiles latines, l'embouchure paisible de l'Arno, au-delà du fleuve les buissons sauvages du Gombo, les Cascine de San-Rossore, les lointaines montagnes de la marmoréenne Carrare. »

Dans cet horizon pour cadre, par un après-midi déclinant de septembre, la Duse apparut. Elle avait une robe d'un gris de cendre ourlée d'un filet noir, avec des manches longues et flottantes pour cacher les mains. Incarnation doucement mélancolique de la Silvia frappée par le destin ! Comme cette toilette et ce rôle convenaient bien aux yeux tristes, aux traits souffrants, à toute l'idéalité douloureuse de la Duse ! Silvia a perdu ses mains qu'on dut amputer : il ne lui reste plus que des moignons qu'elle cache sous les plis de ses manches. Lucio Settala ne l'a pas soignée : il s'est enfui avec la Gioconda dans les montagnes de Carrare, il travaille fréniquement à sa nouvelle statue. Lorenzo Gaddi et Francesca Doni sont seuls restés autour de la malheureuse, l'ont réhabituée à l'idée de vivre. Aujourd'hui même, il doivent lui ramener sa petite fille, sa Beata, que l'on a écartée pendant toute cette lugubre histoire.

Silvia les attend. Elle rêve en regardant les campagnes et la mer. Tout à coup « de dehors, à travers les touffes de lauriers-roses, apparaît une figure féminine — *la Sirenetta* — qui a l'aspect d'une fée et d'une mendiante. Elle semble épier. Elle se glisse vers les vitres d'un pas furtif, tenant dans une main un lambeau de mouchoir plein d'algues, de coquilles, d'étoiles de mer. » C'est une fillette des grèves, étrange, rêveuse, sauvage et douce, qui amusait Beata autrefois et à qui Silvia faisait donner un morceau de pain (1). Son apparition est douce à la pauvre esseulée qu'est Silvia. Entre elles deux s'engage un dialogue tout à fait exquis et profond, où la réalité semble baigner dans ces clair-obscurs du rêve et ces arrière-plans d'infini chers au Vinci et à Ibsen, que d'Annunzio sait, en artiste parfait, évoquer quand il le faut. La chanson de la Sirenetta est une petite merveille, hélas ! intraduisible. Et ses réparties, ses élans, tout ce qu'elle fait dire à Silvia, nous suggère sur l'âme de celle-ci, sur la crise morale qu'elle a subie, des vues plus nettes que ne l'eût pu faire tout artifice en apparence plus dramatique. Nous fûmes tous sous le charme pendant cette scène, et quand Lorenzo Gaddi, accompagné de Francesca Doni, parurent à leur tour à travers les lauriers-roses, nos regrets poursuivaient encore la sauvagerie fuyante de la Sirenetta...

Le premier mot de Silvia à sa sœur est pour Beata. Francesca lui dit qu'elle a voulu lui éviter une émotion trop vive, qu'elle est venue en avant, mais que la petite fille est là, qu'elle viendra tout à l'heure.

Lorenzo Gaddi parle à Silvia de la Sirenetta, et Silvia lui répond :

C'est une voyante qui a le don du chant ; une créature de songe et de vérité, qui semble un esprit de la mer. Vous la connaîtrez et vous l'aimerez comme moi. En la connaissant, en l'entendant parler,

(1) Le rôle poétique et délicat de la Sirenetta était tenu par une jeune artiste de valeur, Mlle Grammatica, qui en donna une interprétation fort originale et fort goûtée du public florentin.

on comprend beaucoup de choses profondes. Sûrement, elle vous paraîtra parfaite : elle donne toujours et ne demande jamais.

Lorenzo Gaddi :

Elle vous ressemble en cela.

Mais Silvia s'écrie :

Hélas, non. J'aurais voulu et dû lui ressembler en cela : mais la lumière s'évanouit pour moi et je cédai aux tromperies de la vie. Quel aveuglement ! Je demandai tant, que, pour obtenir, je me réduisis à la fin à mentir : moi ! J'en sors mutilée, amputée, pour pénitence de mon mensonge. J'avais tendu les mains trop violemment vers un bien qui m'était défendu par le destin, je ne me plains pas, je ne gémis pas. Peut-être un jour mon âme trouvera la paix. Je sentais naître en moi cette espérance, en écoutant la voix de cette créature simple et candide, qui peut enseigner les choses éternelles. Elle m'a dit qu'elle m'apporterait une étoile de mer chaque matin.

Enfin, sur les instances de Silvia, Francesca et Lorenzo Gaddi vont lui chercher sa fille, sa Beata... La pauvre femme reste seule un instant, affreusement angoissée à l'idée qu'elle ne pourra entourer de ses bras sans mains la chair de sa chair, la créature aimée entre toutes. La Sirenetta, qui guettait le départ des hôtes, rentre auprès de Silvia, furtive et sauvage. L'heure est idéalement solennelle : d'Annunzio l'a décrite dans ses indications scéniques : « Silvia Settala, haletante, regarde à travers les rameaux que le soleil oblique enflamme. Le jour est plus limpide que les cristaux de la chambre blanche ; la mer est suave comme la fleur du lin, immobile comme si les longues images des voiles reflétées semblaient en toucher le fond ; le fleuve semble engendrer ce grand repos en y versant l'onde éternelle de sa paix ; les bosquets salubres, tout pénétrés d'or fluide, deviennent merveilleusement légers comme s'ils perdaient leurs racines pour nager dans le délice de leurs aromes ; les Alpes marmoréennes dans le lointain inscrivent sur le ciel une ligne de beauté où se révèle le songe qui surgit de leur peuple enfermé de statues endormies... »

Dans ce décor éclate la douleur déchirante de l'irréparable, la douleur de la mère qui ne peut plus embrasser son enfant, et qui, quoique présente, reste l'éternelle exilée des enlacements maternels. Beata, petite fille toute rouge, toute ardente, s'élance vers sa mère avec un bouquet de roses. En vain elle lui dit : « Pourquoi ne me prends-tu pas » ? car elle a l'habitude d'être prise dans les bras. En vain Silvia se contient ; la pauvre éclate enfin en sanglots et tombe à genoux devant l'enfant effrayée, qui se jette sur sa poitrine, tandis que la Sirenetta, subissant dans son cœur tendre et sauvage toute la torture de cette scène, tombe aussi à genoux, la tête et les mains contre

terre... Une pitié immense tombe sur les spectateurs comme un rideau final, et chacun se lève, l'âme troublée d'une rare émotion...

Au dehors, une nuit tiède et couronnée d'étoiles palpitait doucement sur les églises et les palais de Florence. Par les étroites rues aux larges dalles, nous revenions, les frères Orvieto, Angelo Cecconi et moi, tout vibrants encore de ces extases de l'art qui, meilleures que toutes autres, ne laissent point de mélancolie après elles. Il était plus de minuit : c'est l'heure où les jeunes intellectuels florentins vont parfois, en habit de soirée et bottines vernies, faire le tour des *vicoli* qui environnent la via Calzaioli, et entrent chez le boulanger pour y déguster le *pane di romarino* sortant du four, chez le charcutier pour y boire le *vin santo* tiré au tonneau de marbre. Nous y entrâmes, je savourai le petit pain aromatique d'un sou, je bus le délicieux vin blanc sucré, et, à une heure du matin, nous discutions encore sur les mérites de *la Gioconda* et de ses interprètes.

Notre impression à tous était que nous avions entendu une œuvre vraiment dramatique, vraiment neuve, inégale sans doute, imparfaite, non pas un chef-d'œuvre, mais une œuvre enfin, telle que personne autre en Italie, et même en Europe, n'aurait pu l'écrire à l'heure actuelle. Et nous admirions unanimement combien la Duse avait humanisé le génie d'Annunzio, comme elle lui avait révélé certaines profondeurs délicates de l'héroïsme féminin, comme elle avait ouvert en cette âme ardente et sèche des sources inconnues de larmes. Le caractère de Silvia Settala est tout imprégné de la sensibilité de la Duse, et d'Annunzio, qui est un merveilleux Don Juan des âmes, doit à sa dernière conquête sa plus touchante création.

Nous convenions aussi que, par une réversibilité toute naturelle, la Duse avait reçu de son ami autant qu'elle lui avait donné. Le très grand poète qu'est Gabriele d'Annunzio a visiblement élargi les horizons un peu étroits où se mouvait jusqu'alors l'art de la Duse. Sur ses traces, elle a quitté le théâtre réaliste pour s'élever jusqu'aux gestes et aux attitudes de l'idéal. Cette sensibilité si simple et si naturelle qui est le don de la Duse, d'Annunzio l'a cultivée et ennoblie jusqu'à lui faire exprimer non seulement la vie, mais la beauté, non seulement les caractères humains, mais l'âme humaine elle-même.

Et nous reconnaissions enfin que c'est une grande chose, digne d'admiration, d'avoir su donner à un sujet familier de la vie moderne les profondeurs de la poésie et de la morale antiques. Pas un détail vulgaire, pas une platitude, et pourtant le ton de la vie de tous les jours, les costumes, le langage d'aujourd'hui, les mœurs contemporaines. Le tragique et la poésie jaillissent naturellement des âmes, les haussent à la noblesse du passé. L'immortelle philosophie de la Némésis et de la Résignation, la grande loi humaine des Sophocle, des Virgile et des Gœthe, cette loi qui constate les passions iné-

luctables, les catastrophes fatales, les pitiés et les soumissions nécessaires, la loi qui fait sa part au Destin et sa part à l'Ame, d'Annunzio l'a noblement symbolisée dans la *Gioconda*. Après les analyses cruelles, parfois perverses, du *Piacere* et de l'*Innocente*, après l'hésitation encore troublante des *Vergine alle Rocce*, et de la *Citta Morte*, c'est un beau coup d'aile vers l'ascension suprême où doit parvenir cet ardent génie, enfin purifié et humanisé.

Je le vis, le lendemain, par une matinée de dimanche qui jetait sur les marbres de Florence de transparents cristaux d'or et d'améthyste. Il m'apparut, vigoureux encore dans ses trente-sept ans, svelte, musculeux, élégant, mais les traits fatigués, le teint blanc, les cheveux rares, quelque chose d'à la fois très jeune et très vieux dans tout son être, l'air enfin d'un bel arc trop tendu, dont la corde est puissante et la flèche aiguë, mais qui peut éclater d'un seul coup, brisé à jamais...

Nous avons causé de longues heures, fraternellement, en enthousiastes. Je lui dis mes critiques : l'abus du lyrisme, des longueurs scéniques, trop d'abstraction dans le caractère de la Gioconda, trop d'effacement dans ceux de Cosimo Dalbo et de Lorenzo Gaddi. Il m'écouta avec une simplicité tout à fait exquise, un peu inattendue chez un artiste qu'on a souvent représenté comme un vaniteux. Je lui dis aussi mes admirations : le caractère de Silvia, celui de son mari, le haut idéal de toute l'œuvre... Nous en vînmes à parler de ce *théâtre poétique de l'âme moderne*, dont la *Gioconda* était un essai, et qui, jusqu'ici, n'a pas encore son chef-d'œuvre, puisque ni le *Brand* d'Ibsen, ni *la Puissance des Ténèbres* de Tolstoï, ni cette même *Gioconda* ne sont des œuvres parfaites...

D'Annunzio me parla alors d'un autre essai, de cette *Gloria* qu'avaient sifflée les Napolitains, et dans laquelle il a tenté de dramatiser les plus profondes aspirations sociales de l'Italie contemporaine...

Je n'ai pu voir jouer *la Gloria*, puisqu'on ne l'a point remise au théâtre depuis le fiasco de Naples. Mais je l'ai lue parmi les merveilleuses forêts de pins qui vont de Pise à la mer, sur la plage immense qui roula dans ses harmonies le cadavre de Shelley. Les gloires du soleil et de la mer, dans une journée étincelante de mai, furent le cadre de cette lecture.

Je dirai, la prochaine fois, quelles impressions a produites en moi ce drame si original et si hautain, qui s'appelle *la Gloria*.

HENRY BÉRENGER.



Madame Sophie Gay.

DANS L'INTIMITÉ DES DAMES ROMANTIQUES

Nous avons essayé de montrer ici-même (1) comment la grande révolte du romantisme naquit presque simultanément en Allemagne, en Angleterre, en France et quelles furent les principales actrices ou propagandistes de cette si curieuse révolution des idées, des mœurs, des sentiments.

Le point de départ de l'idée ou de la doctrine étant ainsi expliqué, nous voudrions aujourd'hui passer en revue le gros de l'armée et faire connaître, en quelques traits rapides, les plus notables de ces intrépides *bas-bleus* qui, de 1800 à 1830 constituèrent le vrai romantisme vivant et sincère et agissant. Car, on ne saurait trop le répéter : pour être réellement romantique, il faut *vivre romantiquement*.

Victor Hugo, qui menait une correcte et pondérée existence de bour-

(1) Voir la *Revue des Revues* (*Femmes sensibles*), N° du 15 septembre, p. 597.

geois du Marais ou de commandant de la garde-nationale, peut avoir été un merveilleux écrivain, mais il n'appartient déjà plus au grand romantisme proprement dit, si spontané, si effervescent, et qui d'ailleurs fut bien antérieur à l'auteur de *NotreDame*. En cette fin de siècle où, de toutes parts, s'élabore anxieusement une nouvelle morale sentimentale ou sexuelle et une codification des droits ou devoirs de la femme libre, de l'individu libre, il est tout particulièrement opportun de reconstituer l'hstoire et l'œuvre de ces hardies pionnières qui, il y a environ cent ans, expérimentèrent la vie indépendante, l'exercice logique et raisonné des passions. La biographie de ces deux ou trois cents généreuses exaltées qui, de 1800 à 1830, cultivèrent avec une foi profonde le roman à thèse et la pratique de l'amour intégral, est bien plus intéressante pour l'étude profonde des sentiments de la race, que la bataille d'Hernani ou que tels gros tapages éphémères organisés par des groupes d'écrivains en quête de publicité.

I

L'une des plus brillantes, parmi ces grandes oseuses du début du siècle, fut celle qui s'appela tour à tour Mme de Flahaut, puis, Mme de Souza. Jamais on n'avait apporté tant de sérénité ni des airs si plaisants dans la carrière des libres amours. Ayant été l'amante avérée et affichée du méchant psychologue Talleyrand, cette aimable femme avait su résister à la contagion du scepticisme et continuait à broyer du bleu ou à combiner des idylles de tendresse pure, suprahumaine. Mêlée à cette société de policiers louches, d'escrocs, d'intrigants véreux, qui composaient l'entourage du prince de Bénévent, elle conservait des allures archangélesques et vivait comme dans un rêve. En un mot, elle était un peu comme ces très chastes et très sentimentales épouses ou maîtresse de bandits que l'on voit dans les romans d'Anna Radcliffe.

L'adultère romantique avait ainsi ses saintes de vitrail, ses créatures liliales, ses mystiques douces et attendries; car il constituait une religion, ayant sa morale et ses lois et sa sécurité et sa fixité. Les émancipés ou les hors-cadre, de 1800 à 1830, formaient souche, élevaient des familles très solides, très respectées, qui arrivèrent à tout,

Des expériences extra-conjugales de Mme de Souza naquit le célèbre Morny, ce roi des salons, cet arbitre des élégances, et ce fondateur de *l'ordre-moral!* Car la bonne dame avait eu la satisfaction de voir son fils, (l'enfant de Talleyrand) devenir lui-même l'ami très intime de la reine Hortense : de ces amours du fils Flahaut et de la galante épouse de Louis de Hollande est issu Morny. Mme de Souza se chargea avec joie d'élever ce petit-fils clandestin, elle en fit avant tout un aimeur, un séducteur, un oseur, qui devait réussir merveilleusement, parce qu'il avait été dressé et éduqué de façon supérieure.

Cette dynastie Souza-Flahaut-Morny est bien la vraie famille romantique, dans toute sa beauté, dans tout son éclat, dans toute sa

flagrante et officielle révolte contre le code, contre les mœurs, contre les entraves sociales.

Mais Mme de Souza ne se contentait pas d'enseigner aux siens l'art d'utiliser harmonieusement les passions : elle écrivait aussi, et en tirait de jolis bénéfices, qui l'aidaient à parer comme une poupée de luxe son élève-dilettante, son cher petit Morny.

Le livre où elle a mis le plus d'elle-même, c'est ce pur chef-d'œuvre de radicalisme sournois et comme enveloppé, *Adèle de Sénanges* : il n'est rien de plus attendrissant que cette histoire d'un vieux monsieur épousant une jeune fille afin de l'affranchir de la tyrannie maternelle et pour l'aider à mieux flirter avec les beaux jeunes gens, Cette *Adèle* eut un succès colossal et mérité; toutes les femmes incomprises de France et de Navarre se prirent à rêver et à désirer avoir, elles aussi, un vieux mari au cœur indulgent qui leur permît de pareils vagabondages sentimentaux; toutes envièrent le bonheur de cette épouse favorisée, qui, sous l'œil bienveillant de son doux sexagénaire, file le parfait amour et s'enivre avec pureté de la discrète tendresse du délicat, du chevaleresque lord Sydenham... C'était le triomphe du platonisme un peu libertin et et de la littérature chastement troublante. Il y avait là des scènes de parc, des promenades sur l'eau, d'un charme inexprimable... Mais surtout l'on y rencontrait ceci qui était capital : la religion du cœur, servant de routine ou de guide moral au milieu de toutes les circonstances, de tous les dangers, et apparaissant comme le plus infaillible régulateur des consciences humaines.

La *comtesse de Fargy* de Mme de Souza plut aussi beaucoup, parce qu'on y trouvait une excellente peinture de ces mariages d'âmes ou de ces unions de la main gauche et de ces fidèles amours se continuant pendant toute une existence, qui paraissaient si séduisants à nos sensibles grand'mères.

II

Très célèbre était également sous la Restauration, Mme de Salm (en premières noces, Mme Pipelet de Leury), femme écrivain d'une grande originalité de mœurs, et qui s'était fait confectionner un charmant cercueil en bois de rose, doublé de satin blanc, où elle s'amusait à s'étendre en des poses élégantes et cythéréennes, tout en recevant la visite de ses nombreux sigisbées : cette petite facétie macabre et romanesque a d'ailleurs été maintes fois imitée depuis par des mondaines ou actrices désireuses d'attirer l'attention des chroniqueurs.

Mais Mme de Salm avait été surtout rendue notoire par ses amours avec Carnot, relatées sous forme de roman épistolaire dans les neuf rarissimes volumes intitulés : *Lettres secrètes et amoureuses de deux personnages de nos jours*, tirés à douze exemplaires et que les heureux privilégiés se prêtaient en grand mystère : cette habile clandestinité, procédé toujours excellent pour lancer une œuvre, avait valu

aux aventures sentimentales de Carnot et de l'ex-Madame Pipelet un très gros succès parisien : chacun affirmait les avoir lus, pour avoir l'air d'être informé, et c'était bien là encore une marque caractéristique des mœurs du temps, que tout ce cabotinage organisé par une princesse autour de ses amours, devenues désormais le plus glorieux fleuron de sa couronne. Car, dans cette société ultra-romantique, la grande passion ennoblissait une femme et lui donnait un prestige énorme.

Mme de Salm avait eu une jeunesse orageuse et errante : aimée par le beau Tilly, elle avait donné à toute sa génération des leçons de libre vagabondage sentimental, et maintenant, elle en était récompensée par un second mariage très riche, ainsi que par un titre de princesse et par ce beau palais qui est aujourd'hui celui de la Légion d'honneur.



Le vieux mari choisissant l'emplacement de son tombeau dans le parc. (Gravure extraite d'*Adèle de Senanges*, de Mme de Souza).

Dans le même cas était Mme de Bawr, bas-bleu honorable, mais surtout populaire à cause de ses retentissantes aventures de cœur : chacun savait que, jeune fille pauvre, enfermée en prison sous la Terreur, elle y avait épousé le duc de Rohan, avec la bénédiction d'un pauvre prêtre qui était leur compagnon de captivité. Tous les prisonniers assistèrent à la chaude idylle des amours de ces deux romanesques conjoints, ainsi unis d'une façon très fantaisiste, et qui s'empressaient de jouir de leurs derniers jours de bonheur avec une fougueuse ardeur un peu triste et désespérée. (C'est la situation de l'*Abbesse de Jouarre* de Renan).

Mais M. de Rohan fut guillotiné ; et la malheureuse petite veuve, sortant de prison sans un sou vaillant, serait morte de faim, si son ami, le géomètre Poisson, n'avait imaginé de la conjoindre en secondes noces au fameux philosophe Saint-Simon, qui cherchait femme.

Ce fut là une singulière union : l'on stipula qu'on s'épousait *à titre d'essai pour une période de trois ans*, et en tout platonisme... puis, bientôt, Saint-Simon, qui était vieux, fatigué, et se jugeait avec raison un époux médiocre, vit clairement que sa femme aimait son ami Poisson qui avait fait le mariage : et aussitôt, *il la lui céda*, en toute ingénuité, en toute beauté d'âme, tout en lui souhaitant une nombreuse postérité.

Poisson et l'ex-épouse du philosophe eurent en effet un fils, mais chétif, peu intelligent, et ne répondant en rien à l'attente du candide Saint-Simon, qui avait espéré que le ciel lui accorderait ainsi un pupille adoptif tout à fait supérieur, dont il pourrait faire son héritier psychique.

Alors le grand sociologue, cruellement déçu, divorça et rendit toute sa liberté à celle qui, se remariant encore, devint Mme de Bawr. C'est sous ce nouveau nom qu'elle écrivit son si curieux roman *Auguste et Frédéric*, où l'on voit deux amis dévoués qui rappellent beaucoup Saint-Simon et son fidèle Poisson : car l'un et l'autre font assaut de générosité, se cédant et recédant une femme, dans leur effréné désir d'altruisme et de dévouement... Le public de la Restauration, qui connaissait les dessous de l'histoire, s'amusa beaucoup du volume de Mme de Bawr et lui fit un joli succès.

III

Quel type bizarre, que cette élégante et mondaine Sophie Gay ! Sous le transparent pseudonyme de Mœrys, (c'était le nom d'une de ses poésies les plus populaires, chantée sur toutes les harpes et guitares de l'époque) elle publiait le singulier roman *Saint-Léon*, où le lecteur se trouve mené, par l'aristocratique dame, dans une de ces maisons louches que décrira plus tard Goncourt en sa *Fille Elisa*... D'ailleurs, cette bouillante Sophie resta éternellement fidèle à son romantisme de jeunesse : à quatre-vingts ans, elle avait encore des amoureux !

Fort amusante était aussi la très héraldique Mme de Coigny, ancienne duchesse de Fleury et amie de Marie-Antoinette, qui flirta en prison avec André Chénier, puis s'amouracha du cynique Montrond, l'ami de Talleyrand, et l'épousa ; après quoi, elle s'éprit frénétiquement du prestigieux romantique Népomucène Lemercier, l'auteur d'un démoniaque roman, *Alminti*, et de l'infernal drame des *Deux filles spectres*, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et des *Quatre métamorphoses*, ce magnifique poème ultra-osé, et de tant d'autres œuvres « épileptiques.

Jamais on n'avait vu de plus extraordinaire accouplement d'originaux, que celui de Lemercier, ce charmant viveur, si gamin, si impétueux, et de cette folle petite femme qui, déjà à la cour de Louis XVI, vivait dans une atmosphère de roman perpétuel : car, dès sa jeunesse, dans son enthousiasme pour les *Lettres péruviennes* de Mme de Graffigny, la duchesse de Fleury avait adopté le nom de

Zilia fille du soleil, tout en ordonnant à ses amoureux de se transformer, eux aussi, en galants péruviens philosophes, et sauvages au cœur tendre et ingénu.

L'on peut facilement imaginer combien une pareille femme, si prompte à adopter toutes les folies ou tous les engouements intellectuels de son époque, se jeta avec joie dans ce grand mouvement romantique du début du siècle, si bien approprié aux formidables besoins de cœur de ces aventurières titrées, mais souvent besoigneuses qui peuplaient Paris, de 1800 à 1820.



M. de Bevril secouant frénétiquement la grille du tombeau, s'écrie : « L'enfer est dans mon cœur ! » (Extrait de la *Cour d'Assises*, de Mme C. Bodin.)

Très aristocratique était aussi cette comtesse d'Humières qui vivait en tiers, et comme *amie d'âme* du mari, dans le ménage du fameux athée Sylvain Maréchal.

Sylvain habitait une ancienne église et un cloître désaffectés, dont il avait fait un charmant ermitage, tout bucolique et badin : c'est là que l'ami et l'amie composaient leurs livres, dans la verdure, tandis que la femme légitime faisait la cuisine et raccommodait les nippes des deux *époux psychiques*.

Non moins originale était cette autre romancière de haut parage, la charmante Adelaïde de Cueillet d'Aiguillon, à laquelle les poètes du temps adressaient des vers galants dans le *Chansonnier des Grâces*, et qui publia plusieurs très curieux ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout *le Voile*, histoire d'une dame sentimentale qui *allaite elle-même son amant*, pâle jeune homme faible de la poitrine, et à qui le médecin a formellement interdit le lait de vache.

Jamais on n'avait traité avec tant de grâce délicate un aussi difficile sujet physiologique. Les salons romantiques en frémirent d'aise et admirèrent très justement la souplesse du talent de l'auteur... Et il y avait aussi, d'autre part, une baronne Duplessy, qui, sous le couvert

de l'anonyme, écrivait de bien intrépides romans, tels que : *la Vierge mère par générosité*. En ce temps-là, toute marquise ou comtesse produisait son petit volume outrancier : les femmes qui ont beaucoup vécu aiment à se raconter, sur le tard.

Les âmes sensibles apprécièrent également beaucoup les chastes audaces d'un roman de Mme Millon-Journel, *Gaston de Semur :* on y trouvait décrites avec un aimable enjouement les fameuses épreuves sentimentales du moyen âge, où les amoureux étaient admis à reposer auprès de leurs belles, en toute honnêteté, en toute réserve, la voix de la raison ayant la force de contenir les passions et de museler la bête...

Ces amusants traits d'érudition galante enthousiasmèrent les romanesques Parisiennes; mais l'histoire ne nous dit pas si elles essayèrent d'imiter en ses dangereuses expériences d'âme l'héroïne de Mme Millon-Journel.



Hélène était mourante. (Gravure de Chasselat, extraite de *Thélène* ou *L'Amour ou la Guerre*, par Victor Ducange.)

IV

Fort célèbre, en ce temps-là, était Mme Camille Bodin, qui, sous le pseudonyme de Jenny Bastide, publiait des livres terribles tels que *le Monstre* et *le Damné*, romans horrifiques, infernaux. Jamais on n'était allé plus loin, dans la littérature de terreur et de larmes : il y avait là de magnifiques féeries démoniaques, des types d'une belle atrocité, et notamment un certain personnage de père vampire assaillant et tuant sa fille, qui épouvanta tout Paris. (Notons, en passant, que Frédéric Soulié a fait maints emprunts à Mme Bodin, dont il admirait très justement la manière sombre et la rare puissance : surtout dans ses fameux *Mémoires du Diable*, il a beaucoup utilisé les œuvres de cette vigoureuse romantique, aujourd'hui trop oubliée.)

La *Cour d'Assises*, de la même Jenny Bastide, fit aussi sensation, et mérite vraiment de rester comme un quasi-chef-d'œuvre. Cet intense roman, tout plein d'amour corrosif, de haine, de passion furi-

bonde, d'exaltation continuelle, fit les délices des belles dames de l'époque ; et elles se pâmaient d'émotion sentimentale, quand, à la fin du quatrième volume, M. de Bervil, secouant frénétiquement la grille du tombeau de sa bien-aimée, s'écriait, en pleurant de rage et de désespoir :

— Ta cendre appartient donc à cet Olivier? Oh! Laurentine tu es bien vengée : l'enfer est dans mon cœur!

Mme Maria de l'Epinay n'était pas moins hardie, et ses romans tapageurs ; sa *Valida ou la réputation d'une femme* surtout fit un énorme scandale : l'on prétendit même que Stendhal avait collaboré à ce livre brûlant, mais cela n'est pas bien prouvé.

Et l'on remarquait aussi, parmi les plus paradoxales, parmi les plus effrontées *pondeuses littéraires* de ce début du siècle, Mme de Choiseul-Meuse, qui, quoique portant un des plus grands noms de l'aristocratie française, ne craignit pas de signer vingt ou trente volumes très vifs, et notamment, *Eugénie* ou *N'est pas femme de bien qui veut*, extraordinaire plaidoyer tendant à l'absolue indulgence passionnelle et à la légitimation de tous les égarements sentimentaux.

Mme de Marèse, en un style plus doux, consacrait, de même façon, son fort estimable talent à prêcher la thèse du pardon, dans son beau roman, *Charles de Montfort*.

V

Puis, à côté de ces théories radicales, soutenues avec tant de crânerie par nos bas-bleus parisiens, les littératures étrangères continuaient chaque jour à venir apporter à la France leur nouveau contingent d'exaltations trépidantes.

Mme de Montolieu, l'ardente Suissesse, toujours à l'affut des *pétards* les plus récents du roman anglais ou allemand, se montrait la traductrice la plus infatigable. Immense était sa popularité auprès des femmes.

D'ailleurs, comment n'aurait-on pas professé un vrai culte pour l'auteur de *Caroline de Liechtfeld*, ce roman incomparable? Toutes les âmes sensibles de l'Europe avaient frémi d'enthousiasme au récit de la si émouvante histoire de ce bon comte de Walstein, qui, dans son abnégation, et ne se doutant pas que sa femme l'adore en secret, fait tout ce qu'il peut pour la marier à Lindorf qu'il croit son amant... Et, de fait, bien certainement, jamais la littérature romanesque n'avait rien produit d'aussi subtil, d'aussi généreux, d'aussi frémissant, que cette épique situation d'un mari travaillant pour son rival et faisant de grands efforts pour écarter du soupirant de sa femme le danger d'autres amours qui pourraient le rendre infidèle à cette femme, à sa Caroline.

Il ne faut pas s'y tromper : c'est dans cette école de pure et sincère

radicalisme d'âme, de 1800 à 1820, que résida le vrai romantisme, celui qui conquit des millions de cœurs, et qui exerça une réelle influence sur les mœurs ; tandis qu'au contraire, le grand public des femmes et des simples ne s'associa en rien aux bizarreries postérieures des bruyants mais éphémères réclamistes de la petite pléïade de 1830, qui s'emparèrent des outrances des premiers romantiques et les continuèrent facticement et les exagérèrent, mais sans savoir



Madame de Souza.

imiter leur noblesse d'âme, ni leur sincérité, ni leur hauteur de sentiments.

Le grand mouvement romantique qui souleva l'Europe est né des œuvres de ces trois ou quatre cents femmes bas-bleus, au cœur effervescent, qui se révélèrent de 1800 à 1820, en France, en Allemagne, en Angleterre. Car, en ce temps-là, les talents féminins pullulaient, et il faudrait un gros volume pour énumérer même sommairement

celles qui créèrent la formule de cette définitive révolte morale dont s'est depuis nourrie toute la littérature du siècle.

Et pourtant, elles sont presque toutes méconnues et oubliées, aujourd'hui. Qui connaît, par exemple, le nom de cette fort remarquable Hortense Allart (qui signait aussi parfois Allart de Thérase), et dont le superbe roman, *Gertrude*, fut appelé *le chef-d'œuvre de l'école du cœur*... Par cette expression, l'école du cœur, il faut entendre toute cette si intéressante série de livres romantiques éthérés, purs, chastes, délicatement exprimés, mais cependant furieusement exaltés quant au fond et quant à l'intensité réelle des sentiments : école vraiment féminine, et dont les œuvres pénétraient profondément dans la foule. Voilà les romans que l'on s'arrachait, dans les cabinets de lecture de province, pendant toute la première moitié du siècle ; tandis que tels autres violents ouvrages des *bousingots* de 1830, lancés à gros tapage de réclame et revêtus de somptueuses couvertures *à lettres ivres* illustrées par Nanteuil ou Devéria, restaient invendus chez les libraires : car, décidément, ce bon peuple de France n'est pas si bête qu'il en a l'air.

C'est donc tout au fond des plus vieilles bibliothèques, dans ces coins poussiéreux où sont relégués depuis cinquante ans les bouquins anonymes ou inconnus, qu'il faut aller chercher les monuments les plus caractéristiques du romantisme vivant et vécu, les livres qui firent pleurer nos mères, mais dont ne parlaient pas les élégants chroniqueurs du monde puffiste et académique. C'est là qu'on peut retrouver les œuvres de cette excellente et modeste Sophie Doin, qui, se contentant d'être une femme-apôtre, et vivant dans quelque mansarde en dehors de toute coterie littéraire, écrivait son inoubliable volume, *La Famille noire*, qu'imitera plus tard l'américaine Mme Beecher-Stowe en sa *Case de l'oncle Tom*. Il était intéressant de voir une française prendre l'initiative, en cette noble tâche de dénoncer au monde les souffrances des nègres et l'infamie de leurs bourreaux.

VI

Lorsqu'elle se transformait en homme pour écrire, George Sand ne faisait qu'imiter plusieurs femmes romantiques de la Restauration, et notamment Mme Guénard, qui signait la plupart de ses romans : ***Faverolles, ancien capitaine de dragons.***

Cette Mme Guénard, baronne de Méré, fut d'ailleurs une des plus remarquables gaillardes littéraires de cette période de 1815-1820, cependant si féconde en émancipées de tout ordre. Ses cinquante ou soixante romans sont très précieux à étudier, pour quiconque veut se faire une idée un peu nette des mœurs et des sentiments de ce début du XIXe siècle.

Très appréciée était aussi, dans les salons de Paris, cette lady Morgan, remarquable romancière anglaise, que Stendhal mystifia si drôlement : il lui donna, sur la France et sur la société française, les rensei-

gnements les plus fallacieux, les plus burlesques, que la bonne dame enregistrait avec avidité, dans le but d'en faire un livre d'impression de voyage. Heureusement pour elle, quelqu'un la détrompa avant qu'elle n'eût livré à l'impression cet ouvrage ultra-comique et très *shocking*, qui aurait été certainement l'un des plus amusants du siècle !

Mais lady Morgan n'en était pas moins un écrivain de premier ordre; son roman *Le Missionnaire* eut grand succès dans toute l'Europe. Il y avait là un type de jeune prêtresse indienne tout à fait superbe, et des envolées d'amour mystique ou de religiosité sentimentale d'une extrême poésie...



— Songe ou réalité, vierge céleste ou furie infernale, retire-toi ! (Gravure extraite du *Renégat*, d'Arlincourt.)

Puis, l'aristocratie parisienne s'intéressa aussi extrêmement au fameux *Glenarvon*, de Caroline Lamb, où cette dame racontait ses amours avec Byron : on admira beaucoup, dans ce livre, le vigoureux personnage de la fille-libre qui refuse de se marier ; cette silhouette de vierge fière et indomptable charma les romantiques, et suscita bien des imitations, dans le domaine de la littérature sentimentale.

*
* *

Le sec et méchant roman de Benjamin Constant, *Adolphe*, si ridiculement prôné et surfait après coup par nos modernes professeurs d'impuissance morale, n'obtint pas un gros succès, lors de son apparition, malgré la grande notoriété politique de l'auteur; on lui préférait de beaucoup les ouvrages sentimentaux de l'oncle de Benjamin, Samuel Constant de Rebecque : *Laura*, *Camille*, remarquables

romans épistolaires, et surtout cet exquis *Mari sentimental*, étude de vie conjugale plein de jolies nuances fines et subtiles ; on y trouve, analysées avec une douce et attendrissante mélancolie, les peines et les efforts de refonte morale d'un homme honnête et excellent, qui ne peut arriver à se faire aimer par sa femme.

Mais chacun savait très bien que ces éminents volumes signés Samuel Constant, étaient dus en majeure partie à la plume de Mme de Charrière, aimable Suissesse qui menait une vie assez libre et se faisait volontiers la collaboratrice anonyme de son amant, M. de Rebecque.

A la suite de cette si curieuse histoire, véritable petit code de la loyauté matrimoniale, et dans le même volume, se trouve un autre court roman, non moins distingué : *Les Lettres de mistress Henley*, fort émouvante contre-partie du *Mari sentimental* ; ici, c'est une femme qui souffre de l'excessive délicatesse de son amour pour son mari. Le martyre intime de cette noble créature est décrit de main de maître, et mériterait d'être réimprimé, bien davantage que ce cruel *Adolphe* qui ne contient guère que des sentiments odieux ou méprisables.

VII

Mais comment pourrions-nous terminer cette rapide revue des exubérances psychiques du début du siècle, sans parler du grand d'Arlincourt, qui exerça une telle influence et fit tant d'élèves féminines ?

A vrai dire, il fut un peu le Tasse ou l'Arioste dn romantisme. Son œuvre renferme cinq ou six types d'héroïnes épiques tout à fait remarquables, dignes sœurs des Bradamantes ou des Clorindes de la poésie italienne.

Les anciennes femmes-soldats de la Révolution ou de l'Empire, toutes ces viragos qui, à Coblentz ou à Londres, avaient conspiré et préparé quelque assassinat de Bonaparte, se reconnurent en ces filles viriles à l'envergure colossale. Elles aimèrent donc, d'instinct, ce romancier exalté qui se plaisait à parer sans cesse d'un prestige extraordinaire les combatives, les femmes-fortes, les émancipées.

Enorme fut le succès de ces héroïnes de d'Arlincourt, et l'on s'enthousiasma tour à tour pour la séduisante Ezilda, la vierge des Cévennes, qui fait la beauté du roman du *Renégat*, puis pour la charmante *Ipsiboé* bondissant avec sa chèvre gamine et ses écureuils familiers. C'est déjà l'Esméralda d'Hugo, mais avec bien plus de verve, et de vie, et de drôlerie, et de relief. La mode s'empara aussitôt du nom de la séduisante gavroche aristocratique : il y eut des chapeaux *Ipsiboé*, des robes *Ipsiboé*, etc...

En outre, le côté politique ou social de ces romans de d'Arlincourt était bien de nature à passionner la foule : les beaux discours libertaires de la dame de Saint-Chrysogone haranguant les membres

farouches de la secte des *Invisibles*, parurent alors très audacieux, et non sans raison; car d'Arlincourt, quoique légitimiste très fervent. donnait toujours le beau rôle au peuple, à Jacques Bonhomme et cela parce qu'il avait bien compris l'esprit profond de la vieille société féodale, si radicale, si anarchiste.

Mais, si la noble châtelaine Ipsiboé est un délicieux petit lutin très amusant, plus touchante et plus grande est cette ardente paysanne démocrate, Etiennette, qui, dans le torride roman de l'*Herbagère*, se fait en quelque sorte la Jeanne d'Arc du prolétariat et réussit à rendre fou le roi Charles VI.

L'auteur du *Solitaire* et du *Renégat* fut imité, dans ses procédés littéraires, par quinze ou vingt femmes à l'âme bouillonnante, qui s'essayèrent à copier son beau lyrisme naturiste et ses descriptions enflammées et sa force tragique. Parmi les plus estimables de ces disciples, l'on peut citer Claire d'Estay, néo-chrétienne, auteur de la *Fille de Dieu*, roman pyrénéen, d'une température très volcanique, où une pieuse demoiselle s'éprend d'un moine apostat et tente de l'arracher à ses vices et le suit, toujours pure, dans tous les enfers de la débauche.

Et nous devons citer également Mme Zoraïa Téchair des Schérifs Palmyre, comtesse d'Oglou, extraordinaire bas-bleu à la personnalité fort nuageuse, qui accumulait dans ses livres de damnée les hommes de la nuit, et les hommes du crime, et les hommes du remords et les vierges du malheur... (Enfin, toute une phraséologie d'où sortira la *Lélia*, de G. Sand, dernier écho de ces saturnales d'âme de la génération de 1820).

Mais ne nous moquons pas de ces bacchantes psychiques de la grande ivresse romantique : car, malgré tout leur pathos apparent, les moindres de ces romans de la Restauration valaient encore beaucoup mieux, comme envolée morale, que certains de nos livres d'aujourd'hui. L'adaptateur malin qui saura, quelque jour, moderniser et parer de couleurs actuelles ces belles frénésies des épileptiques exaltées de 1820, deviendra facilement le grand favori de la mode, en cette époque de veulerie pessimiste et ennuyée où chacun attend vaguement un retour à la littérature énergique, optimiste, épique, gigantesque.....

RAOUL DEBERDT.

CONTRE LA GUERRE [1]

Ce n'est pas un compte rendu, je m'empresse de le dire, que j'ai l'intention de donner ici de cet important ouvrage. Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Il n'a pas moins de six volumes; et c'est en russe (que l'alliance française ne m'a pas, hélas! rendu familier) que la première édition en a été publiée. Il y a bien une traduction allemande; et une traduction française est annoncée par la librairie Guillaumin. Elle n'a pas encore paru. Mais M. de Bloch, en homme pratique qu'il est, a fait lui-même le résumé de son ouvrage. Il en a donné la primeur, en quatre séances. avec projections, aux personnes attirées à La Haye par la conférence de la Paix, et il en a fait la matière de quatre fascicules, dont un exemplaire m'a été gracieusement envoyé.

On peut, au moyen de ces fascicules, se faire une idée du prodigieux travail appliqué par l'auteur, pendant une longue suite d'années, à l'élaboration consciencieuse de ce qu'on pourrait appeler l'encyclopédie de la guerre.

La première brochure est consacrée à l'étude du *mécanisme de la guerre de campagne et à son fonctionnement.* Dans la seconde, on trouve le lamentable décompte des *victimes de la guerre.* Dans la troisième, on voit ce que serait, dans l'état actuel de la machinerie du meurtre, la *guerre navale.* Dans la quatrième, enfin, sont indiqués, autant qu'il est possible de les indiquer, les *résultats économiques et financiers de la guerre*, de la guerre effective si, malheureusement, elle venait à éclater, et de la guerre sourde, toujours agissante, hélas! qui s'appelle la *paix armée.*

Et la conclusion de toutes ces recherches, c'est que la paix et, en vue de la paix, une entente internationale sincère s'imposent, non pas seulement au point de vue de l'humanité, mais au point de vue de l'intérêt commun de tous les peuples civilisés; c'est que, par suite du développement qu'ont reçu simultanément les moyens de production et les moyens de destruction, par suite de l'enchevêtrement des relations commerciales, et par suite de la puissance formidable des engins que la science met désormais à la disposition de l'industrie carnassière, par suite aussi du prix de revient de ces engins et de l'étendue prodigieuse du champ d'action, la guerre est devenue pour ainsi dire impossible. Ce n'est plus la paix, dit M. de Bloch, c'est la guerre qui passe à l'état d'utopie.

Quelques indications seulement — je ne puis faire davantage — à l'appui de ces conclusions.

Une balle, dit l'auteur, abat aujourd'hui tout ce qu'elle rencontre. Elle traverse six hommes, et, à 3.500 mètres, elle fracasse encore les os d'un bœuf. Or, aujourd'hui ou demain, si ce n'est déjà réalisé, grâce au fusil automatique, qui permettra de tirer toute une série de coups sans déplacer son arme, ce ne sera plus une seule balle, mais toute une grêle de balles, qu'en une minute, chaque homme pourra faire

(1) *La Guerre aux points de vue technique, économique et politique* par Jean de Bloch.

pleuvoir sur l'ennemi, qui, naturellement, lui rendra la pareille.

L'augmentation de la force destructive de l'artillerie n'est pas moindre. Si le fusil de 5mm, actuellement en essai, doit être *cent trente-trois fois* plus efficace que ne l'était le fusil Maüser en 1870, l'artillerie française (qui ne fait pas exception), est *deux cent trente-trois fois* plus forte qu'à la même époque. On a des canons qui portent à *vingt et un kilomètres*, et qui lancent des projectiles de *neuf cents kilos*. On en étudie, ou l'on en étudiait, hier ou avant-hier, un, en Angleterre, qui ne doit pas peser moins de *deux cents tonnes*, et dont le projectile, du poids modeste de *trois mille kilos*, percerait, à grande distance, toute la coque d'un navire garni d'un blindage de *quatre-vingt-dix centimètres* d'épaisseur.

Le prix est à l'avenant : un coup du canon de cent dix tonnes coûte la bagatelle de *quatre mille cent soixante francs*. Et, comme ce canon ne peut tirer que quatre-vingt-treize coups, et a coûté lui-même *cent douze mille francs*, il faut doubler la somme pour l'amortissement du capital; ce qui fait ressortir l'opération à *huit mille cinq cents francs*. Quant à la dépense en hommes, on ne l'a pas évaluée. On sait que dans les budgets on tient grand compte de ce que coûtent les bêtes et les armes, parce qu'il faut les payer; mais que les hommes ne figurent que pour mémoire, parce qu'on les prend.

M. de Bloch ne professe pas cette indifférence. Et, après avoir montré avec l'autorité d'hommes de guerre tels que les généraux prussiens Müller, von der Goltz, notre compatriote Nigote et de Moltke lui-même, combien difficiles et ruineuses seraient aujourd'hui les opérations militaires, quel désarroi la guerre mettrait dans toute la vie économique et industrielle du monde, quelle misère dès le premier jour elle jetterait dans les familles, il établit avec les mêmes autorités que le chiffre des maladies et des morts serait quelque chose d'effroyable.

Le général allemand Haesler, commandant en chef des troupes en Alsace-Lorraine, disait aux manœuvres que si les perfectionnements continuent — on appelle cela des perfectionnements! — il ne resterait bientôt plus, après une bataille, assez de survivants pour enterrer les morts. Et le Dr Bilroth déclarait de son côté que, pour donner aux victimes les soins nécessaires, il faudrait un service sanitaire égal à l'effectif militaire.

Ajoutez, pour terminer, que, selon toute apparence, les conditions anciennes de la guerre se trouvent, du fait des procédés nouveaux, complètement renversés, que l'avantage désormais sera à la défense, et que, si les deux armées en campagne ne se détruisent pas mutuellement, ce seront les troupes assaillantes qui seront fatalement fauchées.

« On est à 6.000 mètres de l'ennemi. Les canons sont arrivés en position et dans les batteries a retenti le commandement : Feu! — L'artillerie adverse répond. Les obus fouillent le sol et éclatent; mais bientôt chaque pièce a rectifié son tir et trouvé sa distance : la lutte devient intense. Désormais, chaque projectile lancé éclatera en l'air, au-

dessus des têtes et sèmera deux cent cinquante éclats et balles sur des surfaces couvertes de troupes. Hommes et chevaux sont écrasés sous cette pluie de fer et de plomb. La supériorité restera au pointeur le plus habile et le plus expérimenté. — Les canons se tuent entre eux, les batteries s'écrasent entre elles, les caissons se vident. L'avantage demeure ainsi à celui dont le feu ne chôme pas. Et sous ces ouragans, sous ces tempêtes, les bataillons vont s'aborder.

« On n'est plus qu'à 2.000 mètres! Déjà les balles de petit calibre, fines, coquettes, argentées, pointues, sifflent, tuent, frappent et traversent, ricochent et brisent; les salves se succèdent et des nappes de balles, denses comme la grêle, rapides comme la foudre, inondent le champ de bataille.

« Les canons qui ont tué les canons d'en face, libres alors, attaquent les bataillons. Ils lancent sur les groupes la brutale pluie de fer, et les cadavres jonchent la terre ensanglantée.

« Les lignes poussent les lignes, les bataillons poussent les bataillons. Les réserves arrivent. Et pourtant, entre les deux armées, que les balles et les obus fauchent, s'étend encore une longue bande, large de mille pas, qu'aucun vivant ne peut franchir.

« Les munitions s'épuisent, les millions de cartouches et les milliers d'obus couvrent la terre hachée de leurs étuis de cuivre, de leurs tôles déchirées, de leurs éclats tranchants... et le feu continue toujours... toujours... tant que les caissons vides seront remplacés par d'autres.

« Les obus à la mélénite pulvérisent les fermes, les hameaux, les villages. Ils démolissent et anéantissent tout ce qui est un abri, un refuge ou un obstacle.

« Déjà la moitié des combattants râle et meurt, les blessés et les morts forment comme deux remparts parallèles, épais, distants de mille pas, que les projectiles labourent, que la mitraille met en miettes et que les vivants ne peuvent franchir.

« La bataille continue, acharnée. Mille pas séparent toujours les deux armées.

« A qui la victoire? A personne! »

C'est à un officier français, le capitaine Nigote, qu'est emprunté ce saisissant et lugubre tableau. On peut se demander après cela si M. de Bloch est mal fondé à répéter, avec le feld-maréchal de Moltke, que « c'est la guerre qui détruira les guerres ».

Sera-t-il nécessaire, pour que ce résultat soit obtenu, qu'on en fasse l'expérience, ou la peur, cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse, suffira-t-elle pour nous préserver de cette sanglante et stupide folie?

M. de Bloch aura fait du moins tout ce qu'il était possible de faire pour nous éclairer. Et l'on assure — nous n'en serions pas surpris — que sa belle étude n'a pas été étrangère à la détermination inattendue par laquelle son souverain a excité l'étonnement et mérité la gratitude du monde.

Frédéric Passy,
Membre de l'Institut,
Président de la Société française pour l'arbitrage entre nations.

ENCORE LES INDUSTRIELS DU ROMAN POPULAIRE

L'étude de M. Fr. Loliée sur Les industriels du roman populaire *de même que l'enquête à laquelle ont bien voulu prendre part plusieurs de nos écrivains et critiques des plus éminents ont causé une émotion profonde en France et à l'étranger. Accueillie partout avec sympathie, l'initiative prise par la* Revue des Revues *est en train de trouver de nombreux imitateurs. En Italie, en Allemagne, en Russie et même en Angleterre viennent de paraître des études et articles qui à l'instar de ceux de la* Revue, *dénoncent le danger et lui opposent vaillamment des antidotes. On rend de la sorte non seulement hommage à la gravité de la question soulevée par nous, mais aussi à son opportunité. On reconnaît en outre que le poison n'est point exclusif à la France. Tous les pays civilisés souffrent aujourd'hui de ce mal spécial ignoré de nos ancêtres : le mal du roman populaire.*

Nos lecteurs ont paru surtout frappés de l'étendue et de l'importance de la cause défendue dans nos colonnes. Leur sympathie s'est manifestée à cette occasion sous forme de nombreuses lettres d'encouragement et de critiques cinglantes des feuilletons populaires. Nous en remercions d'autant plus nos correspondants et amis que les matériaux qu'ils nous ont fournis serviront à alimenter la campagne qui n'est qu'à ses débuts. Nous croyons cependant utile de publier d'ores et déjà deux lettres dont une nous offre une solution ingénieuse et l'autre dévoile un procédé moins connu de certains « industriels » qui n'en est pas pour cela moins criminel. Nous publions en outre la lettre de M. Pierre Sales qui, se croyant injustement visé dans un des passages de l'article de M. Loliée, a cru devoir faire appel à l'impartialité de la Revue. (Note de la Rédaction).

LES GUIDES-CATALOGUES POUR LE PEUPLE

A Monsieur le Directeur de la « Revue des Revues ».

Monsieur,

Je ne suis qu'un pauvre petit instituteur de campagne, ayant pour principal souci l'éducation et l'instruction d'un groupe d'enfants du peuple au milieu desquels je me sens heureux. Le devoir professionnel compliqué du service de la mairie absorbent à peu près tous mes loisirs et m'enlèvent la possibilité de suivre de près les progrès scientifiques ou littéraires de notre époque. Ils ne peuvent cependant m'enlever le goût de la bonne et saine littérature, et chaque soir je prends sur mes nuits une heure ou deux pour lire quelques pages de la *Revue des Revues* ou à son défaut quelque ouvrage sérieux. C'est le meilleur moment de ma vie ou plutôt c'est le seul instant où je vive réellement, où je m'appartiens...

Le concours ouvert par la Revue me suggère une idée que je prends

la liberté de vous soumettre dans l'espoir qu'en la tournant et retournant, en la faisant vôtre, vous pourrez en tirer quelque utilité pour l'éducation populaire. La voici. La principale cause des succès du roman feuilleton est sans doute la facilité avec laquelle il arrive entre les mains du lecteur; c'est aussi son bon marché; mais c'est aussi et surtout l'absence de tout guide éclairé pour le lecteur ignorant ou demi-lettré, comme aussi l'absence de toute organisation tendant à contrebalancer les résultats funestes d'une telle littérature par une lecture plus saine, mieux appropriée aux besoins des classes laborieuses et qui se servirait des mêmes procédés.

Ne pourrait-on pas, en attendant une nouvelle éclosion littéraire plus conforme à notre idéal, à notre rêve, combattre et atténuer le mal actuel par la publication et la grande diffusion de *guides-catalogues* destinés à éclairer le public sur les ouvrages parus jusqu'à présent. On obtiendrait facilement pour cette œuvre le concours soit de l'Etat, soit des sociétés d'éducation et de moralisation existantes, soit même de particuliers généreux. Ces guides serviraient de phares au lecteur et lui permettraient de se reconnaître dans ce dédale de productions de tout acabit qui inondent les vitrines des libraires, les gares des chemins de fer. Ils lui permettraient surtout de se composer peu à peu une bibliothèque de choix.

Il devrait y avoir naturellement autant de guides que de catégories de lecteurs, de classes bien tranchées dans la société. Tel guide serait préparé pour les gens du haut monde, les riches et les fortunés, tel autre pour les lettrés, les demi-lettrés ; il y en aurait plusieurs, et c'est sur ceux-ci surtout que j'appelle l'attention, pour les classes laborieuses ; les cultivateurs, les ouvriers de l'art ou de l'industrie auraient chacun le leur. Bien entendu que tel bon ouvrage qui pourrait être apprécié de plusieurs catégories de lecteurs figurerait sur plusieurs catalogues.

Ces guides qui avec l'indication des ouvrages proposés, donneraient en quelques lignes l'analyse et la physionomie de chacun d'eux, rendraient d'immenses services aux ignorants et aux demi-lettrés ; ils seraient consultés avec fruit par les savants eux-mêmes. Ils devraient, comme la plupart des catalogues de bibliothèques, être divisés en séries. Pour éviter la confusion, ceux qui seraient destinés aux classes humbles et laborieuses ne contiendraient qu'un nombre restreint de volumes, choisis avec soin.

Ces guides, de petit format, peu coûteux, devraient être répandus avec profusion, chaque famille devant avoir le sien. *Les instituteurs se feraient un plaisir de les communiquer ou de les distribuer, et les recommanderaient à leurs élèves.* C'est surtout par les cours d'adultes qu'ils pourraient les propager utilement.

On lit beaucoup à la campagne; *malheureusement, faute de connaissances suffisantes*, faute surtout de direction, on lit, on dévore tout ce qui tombe sous la main. L'élaboration de guides remédierait dans une grande mesure à cet état de choses.

Je ne veux pas davantage, Monsieur le Directeur, abuser de votre temps par un plus long exposé de l'idée que je viens de vous soumettre. Vous comprendrez le mobile qui m'a fait agir et en raison de l'intention, vous serez indulgent pour la forme. Je n'ai pas l'habitude d'écrire.

Veuillez agréer, etc., etc.

CHACHUAT.
(*Instituteur à Bissey-sous-Cruchaud.*)

LES CALOMNIES INTERNATIONALES DANS LE ROMAN POPULAIRE

A Monsieur le Directeur de la « Revue des Revues ».

J'ai lu dans votre numéro du 1er octobre l'admirable étude consacrée par M. Frédéric Loliée aux *industriels du roman populaire*. J'ai lu aussi votre appel « à la bonne volonté des écrivains » pour tenter la réforme de la littérature populaire.

Votre pensée est bonne et grande. Je crois cependant que les difficultés que vous aurez à vaincre seront si graves, que votre volonté et l'autorité de votre *Revue* et de votre talent suffiront à peine pour les vaincre.

J'ai été, dans mon pays — qui maintenant, en fait de littérature populaire, est parfaitement asservi aux fournisseurs attitrés de Paris — *l'un des industriels les plus fortunés*, peut-être le plus fortuné du roman populaire. J'ai connu, avec ma *Papesse Jeanne*, les douceurs du *centième mille*; et, si j'ai abandonné ce genre de littérature si lucratif, cet abandon a été de ma part bien volontaire. *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine...*

Je crois donc pouvoir sans trop de présomption vous exposer quelques idées sur le *roman populaire*.

Et d'abord, n'espérez pas que l'on puisse faire entrer dans ce genre de littérature « le culte de la vérité ». Le public des feuilletons demande en première ligne le dénouement heureux. Vous pouvez être le Dieu du roman, mais si, par votre faute, au quatrième volume (car nous en avons autant) le jeune premier n'épouse pas l'innocente persécutée, je ne réponds pas de votre vie. Le peuple est affamé de justice, et comme dans la vie ordinaire elle est assez rare, il se passionne davantage pour sa cause, dans le domaine de la fiction. C'est malheureux, si vous le voulez, au point de vue de l'art, mais cela n'empêche point que ce sentiment soit très respectable et très émouvant. Après tout, c'est peut-être mon « ancienne profession » qui déteint sur mes convictions...

N'importe, La vie ne donne jamais toute la satisfaction au besoin de justice que ressent le peuple. Le roman populaire est donc condamné à être faux et irréel, ou il n'aura pas de lecteurs !

Cependant je suis bien loin de croire que votre courageuse campagne ne doive pas aboutir à quelque chose de bon et de pratique.

Je considérerai même votre œuvre comme très profitable, si vous réussissez :

1° A délivrer l'écrivain de la tyrannie de la ligne. Tel qui peut donner cinq cents lignes admirables patauge et bafouille dès qu'il doit atteindre deux mille.

2° A supprimer dans vos feuilletons populaires, l'usage si répandu parmi vos écrivains de calomnier mes compatriotes. Ma qualité d'Italien n'affaiblit point le reproche que j'adresse par l'intermédiaire de votre *Revue* à vos romans populaires. Il ne s'agit pas ici d'une susceptibilité patriotique, mais d'un crime de lèse-humanité qui empoisonne les relations entre deux peuples.

Le *Secolo* de Milan, qui nous a débité en tranches l'œuvre de M. de Richebourg, nous a appris, pendant une série de jours et de mois, l'existence en Italie de crapules, traîtres, faussaires, escrocs et toutes sortes d' « Alphonse », dont le moindre défaut était qu'ils n'appartenaient à aucun pays et en tout cas n'avaient rien d'italien. Car je vous l'assure en toute sincérité, nous n'avons pas même assez de bandits pour notre feuilleton local, pourquoi donc pousser la cruauté jusqu'à enlever les quelques rares spécimens de criminels à nos industriels du roman italien?

Croire, comme M. « Paul d'Aigremont », que le premier Pigaletti venu, uniquement parce qu'il est d'origine italienne, pourra mettre en défaut la moitié de la France, y compris le gouvernement, cela me paraît peu admissible. Et cependant vos romanciers racontent tout cela et nos journaux populaires ont soin de les traduire pour notre édification...

Veuillez croire, à mes sentiments distingués.

Votre lecteur assidu

ERNESTO MEYNALOTTA.

(*Rivista politica e letteraria.*)

PRO DOMO SUA

Monsieur et cher confrère,

Pourquoi traiter avec dédain un genre de littérature qui permet de s'adresser à l'immense masse du public, laquelle ne comprend jamais tout de suite les novateurs absolus et serait à jamais fermée à toute beauté morale ou artistique, si certains écrivains ne les faisaient arriver jusqu'à elle?

Quel doit être le but de l'écrivain, s'il a des idées, ou s'il veut répandre celles des autres; et, au fond, a-t-on jamais une idée bien à soi, et est-on autre chose qu'une petite résultante de tous les cerveaux qui ont pensé avant nous? Son but ne doit-il pas être de communiquer au public ce qu'il croit juste, bon, vrai, comme de lui inculquer les nouvelles découvertes de la science, de la philosophie, ou tout simplement de l'hygiène?... etc...

Pour cela, il ne peut prendre que les moyens qui sont à sa disposition :

I. — Le théâtre, s'il a le tempérament dramatique ; cela fait quelques milliers de spectateurs, quelques dizaines de mille s'il obtient un grand succès.

II. — Le livre, la conférence, s'il a un tempérament didactique. Combien ses idées auront-elles alors d'auditeurs, de lecteurs?

III. — Le feuilletoniste, lui, a des centaines de mille, parfois des millions de lecteurs ; et, s'il se fait aimer d'eux, il peut leur exposer toutes les idées qu'il croira justes, même si elles doivent étonner, choquer même son public. Seulement, la condition primordiale pour que son public le suive, c'est qu'il l'intéresse, qu'il le *prenne* dès les premières lignes, c'est-à-dire qu'il soit avant tout un bon feuilletoniste.

N'est-il qu'un amuseur?... Eh bien?... Doit-on, pour cela, lui jeter la pierre? Et faut-il blâmer Dumas d'avoir amusé tant de générations et d'avoir donné quelques idées — pas toujours bien justes, je veux bien — de l'Histoire de France à des gens qui n'auraient jamais ouvert un livre d'histoire?

Reprocherez-vous à Feydeau d'avoir empli, des centaines de fois, la salle des Nouveautés avec ses folies? L'accuserez-vous d'avoir pourri l'âme française parce qu'il n'a pas donné le *Repas du lion* à un public qui voulait se tordre à la *Dame de chez Maxim's?*

Mais quelle merveille que le *Repas du lion!* allez-vous me dire. Certes ! Et l'exposé des deux doctrines du socialisme est une des admirables choses de la langue française. Mais, pour le faire entendre du public, M. de Curel a dû recourir à un art que beaucoup de bons esprits considèrent comme inférieur : *il a dû faire une pièce!* Et c'est parce que sa pièce renferme des beautés de premier ordre, qui sont de simples beautés dramatiques, par exemple les fiançailles de l'ingénieur devant le puits de la catastrophe, que son éloquent plaidoyer, par moment beau comme du Bossuet, arrive au public.

Laissez donc le roman-feuilleton faire son humble tâche, qui s'adresse à l'immense majorité du public et ne l'attaquez pas en lui-même, ce qui est une partie de votre campagne. M. Frédéric Loliée assure qu'il y a des fabricants, des exploiteurs ; cela est évidemment regrettable, si son étude ne tombe pas dans l'exagération. Mais il y en a dans tous les genres, et l'exception n'empêche pas qu'il existe dans la catégorie des feuilletonistes comme dans les plus élevées, des écrivains, sans doute modestes, des écrivains dont vous avez tout le droit de discuter les œuvres, mais qui ont la très légitime prétention de ne le céder à aucun, au point de vue de la probité littéraire et qui, s'ils n'y réussissent pas toujours, font toujours de leur mieux pour apporter leur toute petite pierre, le simple grain de mortier si vous voulez, à l'immortel édifice des Lettres Françaises.

Croyez, mon cher confrère, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

PIERRE SALES.

QUESTIONS SOCIALES

UN SEJOUR A ALDERSHOT [1]

II

COUP D'ŒIL SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE ANGLAISE.

L'armée anglaise se divise en :

1° Armée de première ligne : Troupes actives et milice.

2° Armée de deuxième ligne : Yeomanry et volontaires.

Les troupes actives forment elles-mêmes deux parties dont l'une, la meilleure, composée des hommes les plus âgés, sert aux colonies, alors que la seconde qui constitue en quelque sorte le réservoir de la première, tient garnison en Angleterre jusqu'à ce que le moment de la relève — le Draft — arrive, soit au bout de 9 ans de séjour dans la mère-patrie.

INFANTERIE.

L'Infanterie est formée de trois régiments des Gardes et 69 régiments territoriaux dont :

5 sont dénommés de Highlanders,

7 d'Infanterie légère,

9 de fusiliers,

2 de chasseurs à pied (Rifles).

Chacun d'eux d'armement et de valeur semblables, compte 21 bataillons à 8 compagnies dont l'un est toujours aux colonies; mais quelques corps faisant exception à la règle commune, l'infanterie, en fin de compte, aligne 151 bataillons dont 79 servent à l'extérieur et 72 par conséquent « at home » c'est-à-dire à la maison.

Les besoins toujours croissants des expéditions coloniales ont donc rompu un équilibre absolument nécessaire au bon fonctionnement du système; d'où est née la nécessité de répartir sur l'ensemble de l'arme, la relève de 7 bataillons, ce qui désorganise, au moment du Draft, les autres corps. Aussi la discussion du budget de 1898 envisage-t-elle la création de 4 nouveaux bataillons d'Infanterie. L'effectif de ces unités est très variable, suivant qu'elles sont en garnison à l'extérieur ou à l'intérieur, qu'elles doivent quitter l'Angleterre les premières, ou qu'elles reviennent des colonies; en moyenne on peut estimer à 800 hommes la force d'un bataillon d'Infanterie.

Cette arme est donc représentée en Angleterre par 57.600 hommes environ; elle compte de très bons éléments ; c'est la mieux organisée des trois armes combattantes. Sa faiblesse réside dans la jeunesse de

(1) V. la *Revue* du 15 septembre 1899.

ses soldats, que l'on est tenu de ménager d'une façon visible. Nous avons vu, en effet, que les recrues trompent fréquemment les sous-officiers recruteurs, et que ceux-ci se laissent bénévolement faire ; il en résulte que les deux tiers des hommes stationnés dans les Iles Bri tanniques ont moins de vingt ans et près de 3.000, dit-on, moins de dix-huit.

J'ai suivi 2 manœuvres de division. Dans la première les hommes ne portaient pas le sac, l'on m'assura que cela était dû à la chaleur effectivement fort grande. La seconde manœuvre eut lieu par un froid assez piquant, la température s'étant brusquement modifiée, ainsi que cela se produisit fréquemment, pendant l'été de 1898. Pas plus que la première fois les soldats n'étaient chargés. Il est donc permis de croire à l'existence d'un parti pris causé par la trop grande jeunesse de l'homme.

Cette infanterie tire bien et manœuvre correctement, mais j'ai cru constater une instruction pour le combat peut-être moins bonne. Les soldats n'utilisaient pas les abris ; les gradés ne faisaient pas fouiller les nombreux boqueteaux parsemant le terrain ; les trois lignes de la formation de combat, très rapprochées les unes des autres, se trouvaient dans la zone efficace des feux destinée aux tirailleurs. Au cours de la première manœuvre, la partie démonstrative de l'attaque resta trois quarts d'heure immobile, en formation épaisse, à six cents mètres environ d'une position que couronnait l'artillerie adverse ; la situation était impossible pour l'une comme pour l'autre des deux armes.

Cette faute capitale fut probablement relevée par le duc de Connaught, commandant en chef des troupes, dans sa critique dont je n'entendis qu'une partie ; j'avais remarqué d'ailleurs que sur son passage, bien des fautes se réparaient, les officiers supérieurs presque toujours en grand nombre et à cheval sur la ligne des tirailleurs mettaient aussitôt pied à terre.

Dans la manœuvre du 29 les mêmes imperfections se produisirent. Au début de l'action une division entière vint se masser sous l'abri d'une crête qui couronnait une artillerie en lutte avec les batteries de l'adversaire, les projectiles, manquant les pièces, eussent tous atteint l'infanterie. Cette fois je n'assistai pas à la critique, le Prince, dont la courtoisie, empreinte d'une grande simplicité, fut toujours extrême, ayant bien voulu me faire conduire, par un de ses aides de camp, à la recherche de l'infanterie montée qui manœuvrait sur l'un des flancs.

En résumé, il m'a semblé constater dans cette partie de l'armée anglaise un mépris assez marqué des effets du feu, soit que les officiers ne se pénètrent pas suffisamment des principes modernes du tir de guerre, soit qu'il y faille voir encore une manifestation de la répugnance des Anglais à accepter des conceptions nouvelles, qui renversent toutes leurs idées traditionnelles et très glorieuses d'ailleurs sur la façon dont doit s'effectuer le choc de leurs lignes rouges « Redlines ».

Ces fautes se rencontrent, pour dire vrai, à un degré plus ou moins grand, dans toutes les armées modernes, qui par leur masse s'opposent à une rapide pénétration des théories neuves; cependant l'armée anglaise est peu nombreuse et pourrait prendre exemple sur la petite armée suédoise, la seule qui ait eu, jusqu'à ce jour, le souci de former des arbitres du feu, dont la mission est absolument distincte en somme des arbitres de tactique. Lorsque j'ai visité l'école de tir scandinave en 1893, un noyau d'officiers supérieurs s'y trouvait justement réuni, pour se mettre au courant de ces fonctions si importantes.

Artillerie.

L'artillerie présente une organisation aussi étrange à étudier, pour le militaire, que peut l'être, pour le naturaliste, l'analyse des formes du plésiosaure ou du mégathérion.

Elle forme un seul régiment, éparpillé sur toute la terre, ainsi que e proclame sa belle devise « *Ubique quo fas et gloria ducunt* ». Ce monstre préhistorique, fort de plus de 20.000 hommes, est commandé par le duc de Cambridge, aidé de 31 colonels dont un possède le rang de feld-maréchal et 30 celui de général, 86 lieutenants-colonels dont 12 ont rang de colonel, et 300 majors dont 4 ont le rang de colonel et un celui de lieutenant-colonel.

227 de ces majors commandent les batteries de 6 pièces dont :

22 sont à cheval (R. H. A. Royal horse artillery).

88 montées (R. F. A. Royal field artillery).

107 sont à pied (R. G. A. Royal garrison Artillery).

10 de montagne (R. M. A. Royal Mountain Artillery).

Aucune unité de commandement n'existe, en temps de paix, en dehors de la batterie. Les pièces n'ont pas toutes le même type, elles sont de 4 modèles différents; les chevaux manquent et, dans leurs déplacements, les régiments traînent après eux un groupe important démonté ; enfin les effectifs sont insuffisants, et toutes les publications militaires ont cité ce fait de trois batteries envoyées en Afrique et qui durent emprunter 63 hommes et 90 chevaux aux unités voisines.

On reconnaît aujourd'hui la nécessité de posséder pour 1.000 hommes d'infanterie 4 pièces de canon; à ce compte l'artillerie anglaise devrait aligner 1.000 bouches à feu de campagne, elle en attelle seulement 660; c'est une grave cause de faiblesse. Pour y remédier, dans une certaine mesure, quelques-uns des bataillons d'Infanterie qui doivent faire partie des premières unités marchant en cas de guerre, sont dotés d'une mitrailleuse à laquelle 12 hommes sont attelés à l'aide de cordages. Groupées en batterie avec leurs servants ordinaires, ces pièces légères ont rendu des services contre les indigènes africains et soudanais.

Le budget de cette année envisage la formation de vingt batteries d'artillerie nouvelles.

La question des canons à tir rapide n'est pas encore, bien entendu, sortie du domaine théorique. Les Anglais ont pris la commode habitude d'attendre que les expériences de leurs voisins les fixent sur l'opportunité d'une réforme.

La Cavalerie

La cavalerie n'est pas dans une situation plus enviable que l'artillerie. Les effectifs sont très faibles et leur proportion, vis-à-vis de ceux des autres armes, est très peu élevée. Un corps d'armée doit compter environ 1.200 cavaliers ; en Angleterre il en aligne au plus 600. Les hommes sont beaux, bien à cheval et portent de magnifiques uniformes ; il est certainement difficile de voir une plus belle troupe que le régiment de carabiniers, par exemple (6e Dragons), ou le 12e Lanciers du prince de Galles lorsque, serré dans son spencer bleu à plastron rouge et sous le frissonnement de son épais plumet écarlate, il s'avance monté sur des bêtes de robe absolument identique ; on sent là des hommes fiers de leur passé et prêts à recommencer les charges héroïques du « dernier des Cardigan ».

Toutefois, pour exécuter de pareilles prouesses, il faut avoir un bon cheval ; or, un cavalier sur trois n'en possède pas, car les chevaux manquent, dans ce pays classique des belles montures. L'effectif en chevaux est de 320, dit la *Revue du cercle militaire*, il descend jusqu'à 270 pour 512 hommes et, comme il y a 50 à 60 chevaux dits de recrues, en déduisant les jeunes bêtes non dressées, on partirait avec 190 sabres par régiment.

Une réorganisation, décrétée en 1897, sera longue à produire tout son effet, on voudrait tenir toujours prêts, pour le service de guerre, 5 régiments complets qui n'auraient pas à emprunter de chevaux à leurs voisins.

La cavalerie anglaise compte :

3 régiments de cuirassiers de la garde ;

10 régiments de dragons ;

6 de lanciers ;

12 de hussards.

Chacun d'eux se divise en 8 troops commandés par un capitaine.

C'est pour obvier au manque de cavaliers que l'Angleterre s'est résolue à tenter de nouveau l'essai d'une infanterie montée. Une tentative analogue donna naissance autrefois chez nous aux dragons ; afin de ne pas tomber dans un pareil errement, les fantassins anglais ne font qu'un stage de 4 mois dans les compagnies montées, puis reviennent dans leur corps.

L'effectif d'une de ces compagnies est de 100 hommes commandés par 5 officiers, 75 combattent à pied pendant que les 25 autres tiennent les montures.

J'ai vu manœuvrer cette troupe au camp d'Aldershot, les hommes

avaient bonne mine et paraissaient bien en selle sur leurs charmants poneys.

Au Zoulouland, en Afghanistan et au Soudan, les généraux anglais se sont loués des services de l'infanterie montée surtout dans les reconnaissances.

Le Génie

Le Génie forme lui aussi un énorme régiment, sorte de Léviathan militaire, comptant 52 compagnies.

Milice

L'infanterie d'artillerie et le génie ont seuls des troupes de milice. En principe, chacun des 140 districts régimentaires de la Grande-Bretagne compte, outre un bataillon d'infanterie régulière, un nombre variable de bataillons de milice et de volontaires ayant le même centre de recrutement que lui. Rien de moins régulier cependant que cette organisation, on peut s'en rendre compte, en jetant un coup d'œil sur le tableau ci-dessous, contenant l'énumération des corps d'infanterie présents au camp d'Aldershot pendant l'été de 1898.

			Active	Milice	Volontaires
			Bataillons		
Le 25e	à pied	(The Kings own Scottish Borderers) compte	2	1	2
Le 41e	»	(The Welsh)	2	1	4
Le 48e	»	(The Northamptonshire)	2	1	1
Le 14e	»	(The Prince's of Wales own)	2	2	2
Le 38e	»	(The South Staffordshire)	2	2	3
Le 13e	»	(The Prince's Albert)	2	2	3
Le 26e	»	(The Scottish Rifles)	2	2	4
Le 11e	»	(The Devonshire)	2	2	5
Le corps des Rifles			4	4	11

La milice est composée d'ouvriers industriels ou agricoles, volontairement enrôlés de 18 à 45 ans, bien qu'une loi très ancienne permette, au besoin, de les désigner par le sort. Ils sont dégrossis dans une première période d'instruction de 56 jours, et assujettis ensuite à des convocations annuelles de 4 semaines. Ils sont alors sous le commandement de leurs chefs particuliers, et d'un cadre actif qui leur est attaché d'une façon permanente et compte un adjudant-major, un quartier-maître et quelques sous-officiers et clairons. La milice jouit auprès de la population d'une popularité moins grande que les volontaires, mais dans les milieux militaires on la prise davantage.

La loi ayant toujours interdit de l'employer hors de la Grande-Bretagne, il est difficile d'apprécier sa valeur générale autrement que par des déductions.

Les officiers nommés par le commandant en chef sur la proposition du lord-lieutenant du Comté, sont en général de riches propriétaires

appartenant à la Gentry des campagnes, dont quelques-uns, parmi les plus jeunes, espèrent ainsi que nous l'avons vu, entrer dans l'armée active par cette porte détournée. Aucune connaissance militaire préalable n'est exigée des candidats au grade d'officier, et si leur acceptation définitive et leur avancement postérieur sont soumis à des épreuves et à des examens, on peut douter que ces entraves soient sérieuses, étant donné que le nombre des candidats est insuffisant et qu'un chiffre respectable de places de commandant de compagnie est sans titulaires

Les examens ne signifient pas grand'chose d'ailleurs, en pareille matière, car le contact incessant de la troupe peut seul former l'officier dont la mission devient en vérité de plus en plus difficile.

Il lui fallait autrefois manier, mieux que ses hommes, une masse de vingt livres; plus tard, au temps de la supériorité des armes blanches, du courage, quelque coup d'œil, de la bonne santé lui suffirent ; aujourd'hui, une solide instruction professionnelle, surtout en ce qui concerne l'utilisation des armes à feu, lui est absolument nécessaire. Obtenir de celles-ci leur rendement maximum, en abritant sa propre troupe des terribles effets du feu de l'adversaire, n'est pas une mince difficulté.

Un autre point très important, le réglage de la consommation des munitions, exige une attention sans cesse tenue en éveil, et les officiers de métier arrivent difficilement à le résoudre d'une manière satisfaisante, même avec l'aide de sous-officiers expérimentés. Pendant la guerre du Chili contre le Pérou, les troupes improvisées des deux antagonistes firent de véritables orgies de munitions. Dans un combat de deux compagnies au Tonkin, on brûla jusqu'à 240 cartouches par homme, et 150 dans une très courte affaire de la Légion au Dahomey. Il s'agit, dans ces deux derniers cas, de troupes engagées d'une façon très vive; cependant ces exemples peuvent donner quelque indication sur les difficultés que présente la conduite du combat en ordre dispersé.

Le Département de la guerre s'occupe d'ailleurs d'augmenter, le plus possible, la valeur des cadres de la milice en y faisant entrer d'anciens officiers de l'armée active. Les mises en retraite prématurée avec obligation de servir dans la milice, sont une des mesures les plus fructueuses qui aient été prises dans ce but.

Les soldats ont certainement de la bonne volonté, leur libre enrôlement l'indique, bien que des sceptiques prétendent qu'ils sont surtout alléchés par le shilling journalier, les 25 francs de la prime finale, les deux chemises, les deux paires de chaussettes, la paire de bottes, la boîte de cirage et les deux morceaux de savon qu'on leur abandonne en toute propriété après chaque période. Cette allocation, relativement considérable, ne l'est cependant pas assez pour attirer uniquement des hommes, ayant tous un métier en main, et en vivant. Elle a toutefois créé une escroquerie curieuse : certains hommes s'engagent dans différents corps et mangent ainsi à plusieurs râte-

liers. Comme on ne veut pas se décider, pour ne point gêner les populations, à convoquer tous les corps de milice au même moment, il est absolument impossible d'extirper cette fraude.

Armée d'un fusil classé autrefois parmi les meilleurs, le Martiny Henry, la milice se trouverait aujourd'hui dans une posture d'infériorité assez grande, en face de troupes munies d'armes à répétition.

Le nombre des engagés décroît de jour en jour, un sur cent déserte, un sur dix manque aux convocations.

Les soldats qui s'y rendent ne fournissent que le temps reconnu nécessaire pour remettre en mains des hommes ayant réellement servi dans l'armée permanente.

Toutes ces considérations font croire que l'Angleterre s'illusionne en qualifiant ses miliciens de soldats de première ligne. Le sentiment de leur inexpérience propre et de celle des cadres, ne peut, malgré la confiance en soi, propre à tout individu de la race anglo-saxonne, que diminuer encore leur solidité. Lors de la campagne au Soudan contre Osman Digma, la Nouvelle-Galles du Sud offrit à la Métropole l'aide de sa milice. Celle-ci accepta et 4 ou 5.000 Australiens furent transportés à Souakim, et dispersés dans les redoutes jalonnant la ligne de communication. Dans une certaine nuit de mai, les Derviches rampèrent jusqu'aux piquets des chevaux et des chameaux que l'on avait parqués au nombre de 1800 dans la redoute de Tamaï. Ces animaux firent irruption au milieu du camp des miliciens qui perdirent complètement la tête et ne durent leur salut qu'à l'intervention d'un bataillon de Highlanders.

Il entre dans les projets du War-Office de remplacer les garnisons de Malte et de Gibraltar par des bataillons de milices en cas de guerre européenne, ainsi que cela s'est déjà fait pendant la révolte des Cipayes ; on ne le peut toutefois qu'avec leur consentement.

La milice dont l'uniforme est le même que celui de l'armée active, avait en 1898 l'effectif suivant :

En Angleterre..	80.000	hommes.
En Ecosse.......	10.000	—
En Irlande......	30.000	—
Au total.	120.000	—

Armée de 2e ligne : Yeomanry

La Yeomanry est une cavalerie auxiliaire qui peut obvier, dans une certaine mesure au manque de cavaliers actifs; elle compte 10.000 hommes recrutés dans la classe des gros fermiers ou des petits propriétaires fonciers, nombreux en Angleterre, montant très bien à cheval et habiles au tir.

Groupés en corps de 200 à 250 sabres, sous le commandement de grands propriétaires terriens, les Yeomen se montent, s'équipent, nourrissent leur cheval à leurs propres frais et s'habillent au moyen

d'une allocation de 50 francs du Gouvernement qui fournit, en outre, l'arme, 40 cartouches et une solde de 7 shillings (8 fr. 75), pendant les périodes, soit pendant 17 journées par an, dont 6 d'inspection générale.

La générosité de la couronne envers le Yeoman n'est donc pas considérable, et on compte, pour s'attirer des volontaires, sur le prestige d'uniformes très variés et très brillants, sur le goût que possèdent les Anglais pour les groupements, surtout lorsqu'un très grand seigneur est à leur tête, et aussi sur la volonté très réelle de défendre le mieux possible, en cas d'invasion, le sol de la mère Patrie. Malgré cela, la Yeomanry, d'origine très ancienne, puisqu'elle remonte aux levées féodales normandes, semble atteinte d'anémie progressive. Ainsi que la milice, elle est en voie de décroissance constante.

Volontaires

Les volontaires sont un sujet d'orgueil pour la Grande-Bretagne, et, il faut l'avouer, aucune nation ne peut présenter un pareil ensemble de plus de 300 corps d'artillerie et d'infanterie ne devant leur existence qu'à la vivacité du sentiment patriotique de ceux qui la composent.

Toutes les nations ne seraient pas capables d'un effort aussi persévérant et, quelles que soient les autres raisons mises en avant pour l'expliquer, désir chez les chefs de se mettre en évidence et d'acquérir de l'influence politique, satisfaction chez les soldats du goût d'association déjà mentionné, il faut avouer que ces motifs qui ont certainement leur influence, ne seraient pas suffisants pour faire que 180.000 hommes s'astreignent à 30 réunions par an, dont 7 dites d'inspection, prenant toute une semaine, et s'imposent en outre des dépenses appréciables, puisque l'Etat ne fournit que l'armement et le campement.

Cette institution ne date pas d'hier : le plus ancien corps volontaire britannique, l'honorable compagnie d'artillerie de Londres fut fondé en 1537, par une charte royale d'Henri VIII. Chacune des périodes décisives de l'histoire de l'Angleterre marqua l'éclosion d'un mouvement volontaire enthousiaste, et, en ce moment même où la Grande-Bretagne a la sensation qu'elle occupe un sommet duquel beaucoup aspirent à la précipiter, l'institution n'est pas en décroissance, bien au contraire.

Le nombre des unités est illimité et une vive émulation existe entre chacune d'elles ; elles se munissent, sur leurs propres deniers, de mitrailleuses Maxim et de toutes sortes d'engins de guerre ; 24 bataillons ont ainsi un canon à tir rapide ; le 2e bataillon des volontaires du Devonshire entretient une compagnie d'infanterie montée, et le premier Sussex volontaires d'artillerie possède un train complet avec une pièce montée sur truc.

Dans chaque corps d'infanterie fonctionne, ainsi que dans l'armée

active, une troupe de signaleurs munis de bons instruments optiques. On sent partout, en effet, dans les milieux militaires anglais, la préoccupation de déjouer, à l'aide d'un système de renseignements rapides, toute tentative de débarquement. Afin de mieux dresser leurs hommes, à ce service, les officiers volontaires font des stages à l'école de signaleurs d'Aldershot et, s'ils sortent brevetés, ils valent au corps dont ils font partie une allocation annuelle de 36 shillings.

Chaque bataillon montre aussi, avec satisfaction dans les prises d'armes, une section de vélocipédistes bien montés, dont les chefs suivent avec un vif intérêt les essais du capitaine Girard et de sa bicyclette pliante. Bien que l'expérience des dernières manœuvres françaises ait paru dénier aux bicyclistes la possibilité d'éclairer avec fruit en les bornant au rôle utile de soutien de cavalerie, les Anglais les exercent surtout à celui de patrouilleur. Il est permis de se demander pourquoi dès lors ces fonctions qui exigent du sang-froid et de la réflexion sont confiées à de véritables enfants, Toutes les corporations, mêmes celles qui se montreraient certainement assez rebelles ailleurs à de semblables manifestations, se groupent en corps particuliers : les avocats et les hommes de loi par exemple en forment un, les ingénieurs et employés de chemin de fer un autre, les élèves d'écoles célèbres telles que Harrow, Rugby, ont pour officiers leurs propres professeurs ; les riches universités d'Oxford et de Cambridge s'associent de la même façon. Chacun, le bonnet en veau-marin du fusilier, le casque à pointe de la ligne ou le bonnet d'astrakhan du rifle sur la tête, se soumet, avec une bonne humeur qu'on ne saurait assez louer, à des charges qui ne sont pas le rachat d'obligations plus grandes telles qu'une ou plusieurs années de service militaire. C'est bien là une servitude librement consentie.

La valeur militaire des volontaires est-elle à hauteur de leur bonne volonté ?

Les cadres sont ici recrutés parmi les industriels, les médecins, les hommes de loi; leur accès donnant lieu à de lourdes dépenses, cette situation n'est possible qu'aux gens riches, surtout dès qu'on veut dépasser les grades subalternes. Aussi les officiers supérieurs sont-ils nommés souvent sans aucun service préalable. Les grades inférieurs sont également remplis un peu au hasard, en profitant de toutes les bonnes volontés; certains officiers ne sont même pas « efficient » c'est-à-dire déclarés instruits. Dans tous les mess anglais, on rit encore de cette extraordinaire aventure d'un chef de corps de volontaires que son adjudant actif ne voulut jamais reconnaître comme efficient, malgré l'intervention du commandant en chef, soucieux d'éviter un scandale, et celle de la Chambre Haute elle-même qui fut appelée à trancher le débat. Aucun examen préalable n'est exigé des candidats, qui sont uniquement assujettis, comme leurs hommes, à des séances principalement consacrées au tir individuel.

Pour augmenter la valeur professionnelle de ces officiers, le war-office qui connaît la vérité du vieil adage. « Tant vaut le cadre tant

vaut la troupe », les pousse à faire des stages dans les corps de troupe ou dans des camps d'instruction. Des examens finaux les déclarent s'il y a lieu « Proficients » leur nom est alors précédé sur l'annuaire d'un P et ils rapportent à leur bataillon une rente annuelle de 36 shillings (45 francs). Le titre encore plus flatteur de tacticien, leur vaut, sur l'annuaire, la lettre T et l'allocation annuelle, toujours pour leur corps, de 50 shillings (62 fr. 50.)

Les soldats sont instruits en 30 séances, la première année, puis en 9 la seconde et en 7 les années suivantes; nous avons vu que la plupart d'entre elles étaient consacrées au tir à la cible. Le samedi les gares sont remplies de volontaires qui se rendent, en civil, le fusil en bandoulière, au polygone que le corps entretient à ses frais, ainsi qu'il le fait de tout le matériel et des magasins.

La caisse qui y pourvoit est alimentée par le produit des amendes infligées aux soldats pour les fautes vénielles ou les retards, par les souscriptions particulières et les cotisations des officiers, enfin par les allocations de la couronne.

Dès que le volontaire est déclaré efficient par un cadre actif permanent attaché aux bataillons dans les mêmes conditions qu'à ceux de la milice, il reçoit du gouvernement une allocation annuelle de 36 shillings (47 fr. 50). Le non-efficient ne rapportant que 10 shillings soit 12 fr. 50, on voit que pour vivre, les corps ont un intérêt évident à ne pas se montrer trop sévères; aussi le nombre des efficients est il considérable et cette catégorie compte environ 85 p. 100 de l'effectif.

J'ai examiné, avec le plus vif intérêt, les nombreux corps de volontaires qui débarquèrent en juillet 1898 à la gare d'Aldershot et fournirent à la manœuvre du 22 une brigade entière dont 2 bataillons étaient composés d'élèves de la très aristocratique université d'Eton. Ils m'ont donné la sensation qu'on ne saurait, en aucune manière, les comparer aux troupes de seconde ligne des puissances continentales. Ils donnent la même impression de jeunesse que l'armée active; les soldats sont en majorité imberbes, en dehors bien entendu des adolescents d'Eton, et portent avec difficulté la charge réglementaire, dont les trois pièces semblent cependant s'équilibrer d'une façon fort pratique.

Leur apparence n'est pas très militaire ; je retrouve ces lignes dans mes notes. « Suivi un bataillon de volontaires, les uns ont l'arme dans la main droite, d'autres sous le bras ou sur l'épaule..... des officiers ont le sabre au clair, d'autres au fourreau..... Les soldats causent entre eux, roulent une cigarette... tout cela au pas accéléré pendant que la musique placée au milieu des compagnies fait rage et que le musicien chargé de la grosse caisse, drapé dans sa peau de tigre, frappe des deux mains à coups redoublés, avec de grands gestes comparables à ceux de nos tambours-majors d'autrefois.

La tenue laisse un peu à désirer, et cela se remarque dans un pays où celle de l'armée active est un vrai modèle ; la *Revue Militaire* de

l'étranger nous apprend d'ailleurs que, sur 31.000 volontaires londoniens, aucun ne possédait en 1888 un deuxième pantalon, ni une seconde paire de chaussures faite à la marche, 25.000 étaient sans gamelles, 6.000 sans havre-sacs, 6.000 sans bidons, 26.000 sans capote et cela, malgré l'allocation de 2 fr. 50 donnée par la Reine au possesseur de cet indispensable vêtement.

Leur esprit militaire ne semble pas non plus irréprochable, il est tel que peuvent le faire quelques séances de tir à la cible et analogue à celui dont témoignent, en ce moment, les volontaires américains de l'armée des Philippines.

Les Anglais ont les défauts de leurs qualités : s'ils sont entreprenants et confiants en eux-mêmes, ils sont aussi extrêmement indépendants et d'autant moins disposés à subir la discipline militaire faite de renoncements pénibles et d'abdications souvent douloureuses de sa propre volonté. De nombreux incidents prouvent que les volontaires, toujours recrutés parmi les habitants des villes, n'entendent pas pousser jusqu'à l'extrême l'engagement qu'ils prirent d'être des soldats. Une trop grande sévérité chez leurs chefs, un froissement d'amour-propre né d'une place trop effacée dans un défilé, dans une procession, d'un simple accroc donné à l'ordre sacro-saint de préséance sont prétexte à des mutineries ou à des manifestations ne trouvant pas toujours une sanction pénale suffisante.

Ils entendent bien d'ailleurs que la main mise de l'autorité militaire sur eux ne dépasse pas certaines limites. Toujours préoccupé de la faiblesse de ses effectifs permanents, le War-office avait tenté d'obtenir d'eux qu'on pût les convoquer, en cas de « danger national imminent » et non pas uniquement en cas « d'invasion ». Il dut renoncer à son projet devant les résistances qui surgirent aussitôt de tous côtés.

Les volontaires comptent 180.000 hommes et servent 99 batteries de 4 pièces.

La presse anglaise, dans un but facile à comprendre, exalte la valeur militaire des volontaires ; il y a lieu de mettre une sourdine à cet enthousiasme, et tout en admirant très franchement la noblesse du sentiment patriotique qui leur donna naissance et les soutient encore aujourd'hui, on ne saurait les comparer, du moins ceux que j'ai vus, aux troupes territoriales du continent, mieux encadrées, mieux instruites, bien mieux organisées et surtout plus vigoureuses.

Capitaine DE MALLERAY.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

PARMI LES INDIENS DE L'AMERIQUE DU SUD

(*Sensations et souvenirs*)

YOULOU YOULOU SLAMANA

Je hâtais mon compagnon et l'exhortais. Tout le jour, sous le soleil torride qui faisait choir sans cesse sur nos épaules des chapes d'argent lourd et qui brûle, nous avions poussé nos chevaux, las de la route dure, sur le sol de sable caillouteux, feutré ça et là d'herbes sèches, de brousse jaune et brûlée, rousse et d'or.

Il nous fallait atteindre avant la nuit tombée notre but, le bourg d'Okorokor, l'un des plus considérables pintches de la tribu des Oulianahs.

Le chemin était peu sûr; la crainte nous obsédait de tomber dans quelque parti d'ennemis Apchanas battant la campagne; or, on me savait Oulianah d'adoption, vivant depuis de longs mois au milieu de ces alliés de cœur, où je m'étais fait de nombreuses amitiés parmi les chefs.

Des Indiens parents du cacique Lipaï nous avaient dit pendant notre séjour à Poutschon la série des malheurs qui avaient frappé sa famille; l'un de ses fils était mort d'une mauvaise fièvre, prise on ne savait où. Il avait accompagné son père aux courses de Poutschon et pris part aux réjouissances avec toute la fougue de ses seize ans indiens : il avait brillé de toute sa jeune et sculpturale beauté d'éphèbe, montant les chevaux de son père et battant tous ses concurrents. Au jeu de l'arc, à la kabraïa, il s'était montré tireur habile et danseur hors de pair. Trois jours avaient suffi pour qu'il fût emporté, malgré les incantations des piatschés, les maracas de calebasses emplies de cailloux secouées autour de sa souffrance.

Pour comble, des troupeaux emmenés à des pâturages lointains par les esclaves de Lipaï avaient été razziés en route par les Apchanas. De rage, le chef avait tué le premier des serviteurs qui lui avait rapporté la nouvelle. Depuis ce temps, il était resté sauvagement relégué dans sa paresse, s'enivrait fréquemment de rhum, pour oublier ses chagrins, aussi sans doute pour prouver

aux gens de sa tribu qu'il restait riche, malgré la perte d'un de ses troupeaux.

Lipaï était considéré pour tout cela — à cause surtout de son ivresse fréquente — comme l'un des plus grands chefs de la contrée.

Or, le cacique, pour conjurer les malheurs à venir, avait donné des bals fréquents, où le rhum avait coulé à flots. Ces dépenses mirent le comble à la considération de ses compatriotes et le bruit nous en était venu, en même temps que la nouvelle du mariage de la fille aînée du chef, Kalyat, dont les yeux étaient pareils à des toumas — à des gemmes — vertes, serties dans d'autres brunes, comme les onyx et les quartzites dont se parent les femmes goagires.

Jiurahr, fils d'un chef Jararion, avait demandé la main de Kalyah; il donnerait en échange d'elle vingt taureaux noirs et vingt génisses, trois colliers de toumas et des grains de corail autant qu'il en fallait pour faire des sirapos (ceintures qui marquent la taille des fillettes goagires) aux trois petites sœurs de sa fiancée. Une charge d'esclave de mouchoirs rouges et blancs, de couteaux et de verroteries complèteraient la dot princière exigée par les oncles de Kalyah.

Pour complimenter le chef et la jeune fille et pour assister à ses noces, désireux aussi de revoir nos amis d'Okorokor, nous cheminions en hâte.

***

Dans le gris du soir tombant, après l'incendie de la plaine sous un ciel de flammes rouges et orangées — on eut dit que flambaient la brousse et les cierges des cactus tout à l'heure, à perte de vue — les troupilions aux feuillages légers et les dividivis s'estompent plus nombreux dans le crépuscule, dénotant un coin plus fertile, l'approche du village. Les cris des oiseaux de proie, tourbillonnant tout le jour au-dessus de nous, se sont tus. Chantent des insectes dans le murmure continu des herbes froissées par le vent du soir.

Des voix, en rumeurs lointaines, des cris et des bruits de tambour frappent nos oreilles; des lueurs de brasiers éclatent entre les maisons à peine aperçues. L'on nous a vu et c'est Lipaï lui-même qui s'approche pour nous recevoir.

Nous ne devons, par politesse indienne, le questionner déjà; mais il s'excuse de ne pas faire suspendre nos hamacs dans sa propre case; il nous montre les hommes et les femmes qui s'apprêtent au bal, crient et chantent.

— Je donne une fête, sur l'ordre des piatschés (sorciers) pour conjurer le malheur. Kalyah est presque morte.

Nous ne répondons guère, mélancolisés par la tristesse qui nous enveloppe, nous étreint d'autant mieux que tous autour de nous sont en fête. La croyance indienne est que la joie, le bal, l'ivresse

et les danses chassent et fléchissent le « Gwandurow », le diable goagire, et le piatsché gagne à ces prescriptions, outre ses honoraires que fixe l'esprit par la bouche du guérisseur prophète, une part au festin et des rasades de rhum, durant le bal.

L'une des petites esclaves qui nous servent après nous avoir apporté du lait dans des calebasses, répond à ma question anxieuse et triste :

— Kalyah a été piquée par un serpent, tandis qu'elle cueillait des fleurs au crépuscule.

Pendant une grande partie de la nuit, les danseuses et les jeunes gens se poursuivirent, avec des gestes rythmés d'invite et de coquet refus. Toute la nuit les hommes burent à pleines calebasses le rhum et la chicha — boisson tirée du maïs fermenté.

Puis ce cri passa, qui fit cesser les chants et les danses, calma le village en rumeur :

— Elle est morte, la belle Kalyah !

Des hommes, choisis parmi les moins ivres, partirent à cheval, messagers de mort à travers les pintches de la tribu.

***

Entre deux piquets, au centre du village, dès l'aube on a suspendu le corps de Kalyah, enveloppé des saï — les mantes dont, pendant sa vie, elle s'est parée. C'est comme un énorme ballot d'étoffe en forme de fuseau, autour duquel, accroupis, des gens, hommes, femmes et enfants — un pan de vêtement ramené sur les cheveux, voilant la face — se lamentent.

Des gens sont venus de partout, à l'appel des porteurs de la nouvelle funèbre ; des parents accourent des plus lointains villages et des amis, des Indiens peu riches, certains de la générosite de Lipaï envers les pleureurs et les pleureuses.

Chacun emportera, pour le prix de ses larmes, qui une génisse ou une chèvre, qui un bœuf ou une mule ; les moins considérables auront pour le moins un quartier de bétail, après l'ensevelissement de la morte au cimetière, quand le corps de la vierge aura été recouvert de terre et de pierraille, au centre de la nécropole, dans la clairière d'un bois proche : Youlou Youlou Slamana.

Le fiancé de Kalyah, Jiurahr, est venu pleurer comme tant d'autres. Des adolescents murmurent en se le montrant, avec un air d'envie.

— Lipaï lui fera donner pour le moins une mule ; Jiurahr est le fils d'un grand chef.

Trois jours passent. De tous côtés de nouveaux visiteurs affluent.

Tout le jour et le soir, autour du corps, les arrivants se groupent en cercle ; des chants de morts, une mélopée imitative des larmes, sur trois notes mélancoliques s'enfle crescendo, jusqu'à ce que

manque le souffle, arrêté au fond des gosiers las, à perte d'haleine. Puis les voix reprennent en sourdine pour, de nouveau, s'enfler et s'accroître, s'arrêter à bout de respiration et plus haut clamer la tristesse feinte — par obligatoire politesse. Puis chacun se relève, rejoint les siens, câuse d'affaire ou des plaisirs projetés.

— Sivaïran a pleuré longtemps; il aura gagné consciencieusement sa chèvre ou son âne.

— Il a l'intention de demander la main de Vashinar, la fille du chef de Kolyor.

— Penses-tu donc qu'il puisse jamais réunir autant de bestiaux pour obtenir une pareille alliance?

— Ses sœurs lui donneront des génisses et des chevaux pour l'y aider.

Des fiançailles et des marchés s'esquissent et se traitent, autour de la morte, tandis qu'au bourdonnement des causeries, l'âpre musique des gémissements sert d'accompagnements rythmés.

Des enfants jouent sans que nul souci de la mort proche trouble leur gaieté. Des hommes tirent à l'arc contre un arbre où ils ont disposé un but. Des fusées de rire montent des attroupements de jeunesse, où l'on parle de tout, des évènements derniers du pays; où l'on échange des nouvelles, et des plaisanteries.

Mais nul ne prononce le nom de la morte — Kalyah, la belle aux yeux de la couleur des toumas précieuses — car c'est une injure grosse que de prononcer les noms des défunts, et l'insulteur paierait, peut-être de sa vie, d'une amende en bétail ou en objets pour le moins, une pareille audace.

Des jeunes filles, rivales en beauté, se réjouissent entre elles :

— Elle ne dira plus, l'orgueilleuse, que tous nos soupirants nous recherchent seulement parce qu'ils ne sont pas assez riches pour la demander.

— Elle était bonne — fait une autre — et très donnante.

— Se croyait-elle assez puissante sur les désirs des hommes!... Et ce n'est plus rien... J'avais crainte qu'elle ne détournât de moi les regards de Sirvari, mon fiancé.

— Tu es rassurée maintenant!

La coquette sourit.

Une espiègle fillette, d'une dizaine d'années, et ceinte encore du sirapo puéril des enfants indiennes, frappe des mains et rit de tout cœur, en tombant au milieu de l'essaim des vierges :

— Oh! vous auriez bien ri, vous toutes, si vous aviez vu le piatsché s'en aller sans les bœufs et le mulet que lui avait donnés mon père. Il avait l'air tout déconfit et grognon, le vieux sorcier, de n'avoir pas gagné les bêtes, en guérissant ma jolie sœur, qui est morte.

Et l'enfant, inconsciente de la mort et de la vie, insoucieuse des humaines souffrances, fataliste sans le savoir et sensible seulement aux joies immédiates et aux uniques peines qui touchent sa toute

menue féminité, s'esclaffe en grimaçant pour imiter la figure déçue du médecin privé d'honoraires magnifiques.

Avec des hommes de son village, Jiurahr devise ; il est adossé au tronc d'un palmier, la tête haute, les yeux indifférents embrassant le spectacle dee pleureurs et des autres. L'un des compagnons le félicite, en le plaignant de la perte de l'une de ses trois fiancées, de ses prochains mariages avec deux autres filles de chefs.

— Oui ; — dit-il — bien sûr, d'autres sont belles et de puissantes races ; je peux choisir qui me plaît et payer la plus jolie de toutes les femmes Oulianahs ou Jararions.

— Elle était bien, en vérité, la compagne convenable pour un cacique ; nulle ne la valait dans ce pintché.

— La désirais-tu donc, toi Parevaï, que tu sembles attristé?... Ce n'était pas une femme pour tes moyens — dit en persiflant Jiurahr.

— Un guerrier de caste peut toujours s'acquérir la femme qui lui plaît, quand son bras est fort et son arc habile !

En parlant sur un ton d'orgueilleux défi, l'adolescent a regardé Jiurahr, railleur de sa pauvreté, d'un air de menace.

Le jeune cacique s'avance, et faisant saillir ses muscles :

— Ce n'est pas contre moi que ton bras eut été fort ! — gronde-t-il.

Des jeunes filles se précipitent.

— Oh ! — dit l'une — ne te fâche pas, ami Jiurahr, cela ne vaut pas la peine. Vous êtes tous les deux des chefs, et celui-là dit vrai. Avec du courage et de la jeunesse, on gagne sa fiancée !

Les vierges coquettent autour du jeune homme, dans l'espoir de se faire remarquer de lui. Peut-être les demandera-t-il, en échange de la défunte ! Ambitieuses, elle se toisent, affectent de se dire des choses désagréables sur les leurs et de dénigrer la richesse de leurs familles.

Seules, pleurent en vérité la mère et le cacique Oulianah, quelques proches amies de Kalyah, la belle. Des parentes et les autres femmes de Lipaï l'entourent. A une tante éloignée qui, à mots couverts, console l'éplorée, elle répond seulement, par mots entrecoupés de sanglots :

— Elle était si belle qu'aucune fille du pays ne pouvait être donnée contre tant de bestiaux et de colliers... Elle quittait à peine la Koïma — la case d'où l'on sort faite femme et nubile — il y a deux lunes !... Et déjà !... déjà nous la pouvions marier !

Mon compagnon écoute et observe. Il est choqué des rires et des yeux des assistants, de cette indifférence de tous, devant la mort qui est passée.

— Ici, dis-je, ces gens ne songent pas du moins à masquer leur âme vraie. La mort déchaîne la vie : ils profitent de l'assemblée de tous les amis et des proches pour débattre des intérêts, conclure leurs propres affaires. En est-il autrement chez-nous?... Et puis,

ils n'ont pas peur de la mort; c'est une fatalité, qui tient à peine, à leur gré, qu'on la salue.

— J'aurais aimé — dit mélancoliquement mon ami — voir le visage de cette morte.

— Trop tard!... Elie était belle!... Pourquoi s'attristeraient-ils — osai-je conclure — elle n'a rien su des misères conjugales, de la jalousie que doivent cacher ces femmes... Son mari ne l'aurait point battue... La petite nous le disait l'autre jour : « Elle est morte en cueillant des fleurs, au crépuscule ».

Le jour s'avance; depuis le matin il n'est plus venu personne, pour pleurer. Aujourd'hui, avant le soir — nous a-t-on assuré — on enterrera la belle fille.

Les plus proches parents ont détaché le cadavre enveloppé de vêtements; on défait les saï et les hamacs dont le corps est enlinceulé. Il faut plier les membres, de force et en les brisant au besoin, afin que la morte ait dans la terre, l'attitude assise du repos, la tête entre ses mains et les genoux rejoints, où l'on appuie les coudes.

Puis, de nouveau, on emmaillotte Kalyat, dans les saï et les hamacs; on réunit dans des vases de terre ou de métal, dans des poches de filet ses bijoux et ses objets de parure, afin qu'il ne lui manque rien dans le monde des morts.

Avec de grands gestes vers un point de l'horizon, les assistants se pressent, en criant :

— Youlou Youlou Slamana!

Cela signifie qu'il est temps de gagner le cimetière.

En cohue, autour des porteurs, les gens venus de tous les coins de la péninsule goagire, s'en vont à travers la campagne.

Beaucoup titubent en chemin : ils sont ivres; des femmes soutiennent leurs maris avec de grands soins et des mots de douceur, leur évitent de heurter les pierres.

D'autres demeurent affalés au milieu du pintché, ou devant les cases, leurs épouses soutiennent leur tête, avec des gestes pour écarter les mouches qui volent autour des faces d'ivrognes endormis.

Youlou Youlou Slamana, — le cimetière — s'étend au milieu d'une clairière dans un bois de troupilions et de dividivis, de bois de fer et de palmiers. C'est un grand espace entouré de branchages et de troncs d'arbres entrelacés, eneombré de pierres amassées sur les tombes, en petits tas.

Ainsi les fauves ne peuvent pas pénétrer dans l'enceinte et déterrer les corps pour les dévorer.

Des esclaves fouillent la terre et l'on y descend le corps de Kalyah; en hâte on comble la fosse et l'on amasse des pierres, tout ce qui tombe sous les mains de gravats et de cailloux en un petit monticule,

Lipaï, auprès duquel nous nous tenons, désigne des tombes, au

sommet desquelles sont des bancs de bois, pareils à ceux dont se servent les sorciers pour leurs incantations et leurs prophéties; une tête d'animal et sa queue sont sculptées grossièrement à chacune des extrémités du meuble magique.

— Là gisent les piatschés de la tribu, — murmure le cacique.

Soudain, une grande fureur semble monter de la foule entassée dans l'enceinte de la nécropole. Ivres, affolés de rhum, de leurs cris, de l'effervescence où ils atteignent, portée à son comble, les hommes ont brandi leurs arcs ou leurs carabines, et, poussant des appels, des exclamations, des défis inintelligibles, comme furieux, tous criblent de balles et de flèches les arbres tout à l'entour du cimetière, en signe de deuil sans doute — Youlou Youlou Slamana!

— Peut-être — murmure mon camarade qui suit chacun de mes pas et ne me quitte — pensent-ils ainsi se venger du génie qui ravit les leurs et les emporte!

— Peut-être!... Qui sait? Il ne faut pas questionner les Indiens à cette heure.

Cette pensée est belle d'une vengeance dans le vague, contre l'infini, contre l'inconnu.

Parce qu'ils n'ont plus une flèche, ni une charge de poudre, ou, parce qu'ils sont fatigués et veulent retourner boire, peu à peu s'éloignent les hommes et les femmes dans la direction du pintché. Ecœurés un peu des scènes d'orgie, nous laissons s'écouler nos hôtes par bandes échelonnées à travers le bois; puis, certains que tous sont partis, quand des esclaves et des femmes ont emporté des ivrognes tombés là comme morts, nous errons autour des tombes.

Nulle inscription, nulle fleur n'orne les sépultures; partout des pierres amoncelées pareilles à peu près aux tas de cailloux qui chez nous jalonnent les routes. Et c'est bien ici, dans cette clairière déserte et nue le lieu de solitude où finissent de mourir les chairs désagrégées, que ces barbares (?) nomment d'un mot qui est à lui seul une lamentation : Youlou Youlou Slamana.

Nous le redisons ce mot dont le rythme berce nos pensées, dans la tristesse de la nuit qui vient, tandis que s'évoque en nous la beauté de la vierge indienne morte comme l'Eurydice d'Orphée : « Un serpent l'a piquée pendant qu'elle cueillait des fleurs au crépuscule; » c'est pourquoi elle gît à présent sous les pierres, dans le bois; son corps à jamais est prisonnier de la terre froide, aride, là-bas sous les arbres, au Youlou Youlou Slamana.

Comte Joseph de Brettes.

HISTOIRE & DÉMOGRAPHIE

UNE IDYLLE AMOUREUSE AU XVIII[e] SIECLE

(*D'après des documents inédits.*)

On raconte que Ninon de Lenclos, malgré les quatre-vingts hivers qui avaient argenté ses cheveux, était encore si désirable que l'abbé Gédoyn — plus jeune qu'elle de cinquante et un ans — s'en éprit. Mais, contre son habitude, Ninon ne se pressa pas de « couronner sa flamme » et fit attendre plusieurs jours le bouillant abbé. Enfin, cependant, sonna pour ce dernier l'heure du berger et comme il demandait à M[lle] de Lenclos le motif de cette longue attente :

« Pardonnez-moi ce retardement, répondit la spirituelle épicurienne. J'ai voulu, pour la vérité du fait, attendre d'avoir eu quatre-vingts ans accomplis et je ne les ai eus que d'hier soir. »

Cette anecdote me paraît d'autant plus à sa place pour servir d'introduction au curieux procès d'adultère dont je vais parler, qu'elle se passait quinze ans seulement avant celui-ci et que les âges des héros de ce procès se rapprochent beaucoup de ceux de Ninon et de son complice.

Je n'ai pas besoin de dire que tous les détails de ce procès sont de la plus scrupuleuse exactitude ; ils sont pris dans les manuscrits de la collection Clairambault, à la Bibliothèque Nationale, et forment une série de 24 pièces, série des plus intéressantes, tant pour la marche du procès que parce qu'elles sont signées de noms connus, tels que celui de Voyer d'Argenson, lieutenant général de police.

Le 28 août 1711, la paisible et petite rue des Postes, située au faubourg Saint-Marcel, était mise en émoi, vers cinq heures du matin, par un événement étrange. Une jeune bonne de quinze ans, du nom de Rose Maillet, venait de tomber de la fenêtre d'un premier étage d'une maison d'apparence honnête et gisait inanimée sur le pavé. Le bruit de la chute et quelques cris entendus des voisins amenèrent, sans doute, les curieux dans la rue et l'on s'empressa autour de la malheureuse jeune fille, seulement évanouie. Lorsqu'elle put reprendre ses sens, elle s'empressa de raconter la tentative d'homicide dont elle avait été l'objet.

Cette Rose Maillet était la bonne — bonne à tout faire évidemment — d'une très grande dame, Christine de Bérulle, épouse de Messire Louis-Octave Dauvet, chevalier, marquis de Rieux, et sœur du premier président du Parlement de Grenoble. L'amour — qui ne respecte rien ni personne — avait frappé à la porte de cette noble dame, bien et dûment âgée de soixante-onze ans. Et —

comme dans le cas cité plus haut pour Ninon — l'objet de la flamme de la marquise de Rieux était un jeune homme de vingt-six ans, Joseph-Louis Imbert, fils du juge de l'évêché de Marseille, venu à Paris pour y passer sa thèse et entrer au barreau.

Le petit appartement de la rue des Postes n'était, sans doute, qu'un pied à terre loué par la marquise de Rieux pour y abriter ses amours ; nous verrons tout à l'heure que son mari ne s'occupait guère d'elle, vivant très librement de son côté avec des dames de petite et moyenne vertu qu'il entretenait largement. C'est ce qui explique que la marquise de Rieux et son jeune Adonis pussent filer si facilement de leur côté le parfait amour !

Que se passa-t-il exactement en cette matinée du 28 août 1711, dans le petit appartement de la rue des Postes ? C'est ce qu'il est impossible de préciser. Ce que nous savons de certain, d'après la déposition de Rose Maillet, c'est que Mme de Rieux avait, à plusieurs reprises, menacé sa servante, probablement au sujet des relations qu'elle entretenait si ouvertement avec le futur avocat, et dont la bonne était témoin ! Toujours est-il que ce matin d'août, la marquise de Rieux et son complice se jetèrent sur Rose Maillet, la rouèrent de coups et, voulant sans doute faire croire à un accident, la firent passer par la fenêtre. Celle-ci n'était pas heureusement fort élevée, un premier étage seulement, et Rose Maillet, quoique grièvement blessée, put reprendre ses sens et faire connaître les coupables. Immédiatement, la justice se mit en mouvement et un premier rapport de Le Conte, lieutenant criminel au Châtelet, adressé à M. de Pontchartrain, chancelier de France, nous met au courant des événements.

« Je viens de faire arrêter prisonnière la dame marquise de Rieux, le sieur Imbert et un nommé Ragot, accusés d'avoir jeté une nommée Maillet, unique servante de la dite dame de Rieux, cejourd'hui, cinq heures du matin, de la fenêtre de sa chambre dans la rue des Postes, faubourg Saint-Marcel, où ils logeaient tous deux, en grave danger de mort. Cette dame... vivait en commerce avec le sieur Imbert, âgé de vingt-six ans, qui n'en disconvient pas ; le fait est difficile à prouver, car il n'y avait qu'eux dans l'appartement où il est arrivé. J'y ai travaillé depuis le matin et ai trouvé tant de contrariétés (*sic*) dans leurs discours et des présomptions si vives contre eux que mon devoir m'a engagé de le faire. Je suivrai avec attention l'affaire. »

Ce Ragot, dont il est parlé dans le rapport, ne fut pour le moment pas inquiété ; c'était l'homme d'affaires de la marquise et il n'était évidemment pour rien dans le quasi-assassinat de la jeune bonne.

A cette époque, plus encore que de nos jours, les procès traînaient en longueur et les juges instructeurs n'étaient jamais pressés de conclure. Le 10 septembre suivant seulement nous trouvons un rapport à M. Pontchartrain, signé cette fois de Robert, procureur du roi. Nous y lisons :

« L'instruction du procès de Mme la marquise de Rieux est achevée; tous les témoins récolés et confrontés et ils ont tous soutenu à cette dame et à Imbert leurs dépositions dans toutes leurs circonstances; il y a de grandes charges contre les accusés: les menaces de la maîtresse irritée contre la servante; cette servante blessée de plusieurs blessures et jetée par la fenêtre, le sang trouvé sur l'appui de la fenêtre et sur la plinthe qui était dessous, qui sont la preuve qu'elle a été blessée avant que d'être jetée ou tombée par la fenêtre. Le rapport des chirurgiens qui portent que les blessures ont été faites par des corps contondants et même par la pointe d'épée ou couteau... »

Le procureur du roi termine en disant qu'il ne peut prendre encore des conclusions, ne sachant pas si la jeune fille survivra ou non à ses blessures.

Le 8 octobre, nouveau rapport de M. Robert; cette fois, il prend des conclusions catégoriques :

« Aussitôt que les quarante jours depuis la blessure de la servante de la dame marquise de Rieux ont été passés, j'ai obligé les chirurgiens qui la pansent, de me donner un rapport de l'état de ses blessures. Par ce rapport, il apparaît qu'elle en est guérie, qu'elle est sans fièvre et quoiqu'il puisse encore y arriver des accidents qui lui causeraient la mort, je dois m'en tenir à ce rapport et aux règles ordinaires et prendre mes conclusions au procès sur le fondement que cette femme ne mourra pas de ses blessures... »

Après quelques considérations juridico-criminelles sur la gravité de l'affaire, le procureur du roi termine ainsi :

« Malgré mes répugnances, j'ai cru être obligé de requérir toute la sévérité des peines capitales, afin qu'une aussi méchante action, commencée et suivie avec tant de cruauté, ne demeure pas impunie et ainsi, j'ai requis par mes conclusions que Mme de Bérulle soit condamnée d'avoir la tête tranchée, Imbert pendu et étranglé, et comme il y a un nommé Ragot, homme d'affaires de Mme de Bérulle, contre lequel nous n'avons pas de preuve, mais qui peut avoir eu part à toute cette méchante action, j'ai requis la question contre ces deux condamnés. »

Malgré les réquisitions du roi, il ne semble pas que la torture ait été donnée aux deux malheureux; du moins nous n'en avons trouvé aucune indication; ils furent donc déférés au Châtelet qui les condamna tous deux à neuf ans de bannissement. Mais le procureur du roi qui avait demandé la mort des coupables fit appel à minima de cette sentence; la Tournelle criminelle se contenta de confirmer purement et simplement le jugement du Châtelet.

On pourrait croire l'affaire terminée; il n'en est rien. Jusqu'ici, la justice avait seule agi; c'est maintenant le mari qui va entrer en lice. Ce mari ne paraît pas plus recommandable que sa moitié et toutes ses demandes semblent tendre uniquement à un but : jouir de la fortune de sa femme pendant l'internement de celle-ci.

Donc, voilà le marquis de Rieux intervenant dans les maquis de la procédure et un nouveau procès va se greffer sur le premier. Déjà, il avait posé des conclusions au cours de la première affaire et demandé à ce que sa femme fût convaincue d'adultère, mais le Parlement l'avait débouté de sa requête, pour la raison que le procès d'adultère n'était en rien lié à l'accusation de meurtre et qu'il devait se pourvoir d'abord devant la juridiction compétente, c'est-à-dire devant le Châtelet. Dès lors, procureurs et avocats vont entrer en danse et les factums, suivant l'invariable habitude des procéduriers, vont pleuvoir.

Voici d'abord un premier factum pour Imbert « contre Dauvet, seigneur de Rieux, accusateur et demandeur ». Les conseils d'Imbert protestent contre cette accusation d'adultère. Il est vrai qu'au cours des interrogatoires — à propos de l'accusation de meurtre, — l'accusé a fait des aveux; mais c'était dans un moment de trouble, il les rétracte aujourd'hui. « Cette accusation d'adultère, ajoute le factum, choque le bon sens. Il n'est pas d'apparence que le feu de la jeunesse ait pu être excité par le froid et la sécheresse d'un âge aussi avancé que celui de la dame de Rieux. » Le factum discute ensuite divers principes d'ordre juridique.

Un second mémoire tâche de justifier à son tour la marquise de Rieux contre cette même accusation; la tâche était difficile, divers témoins ayant certifié le fait; aussi, les signataires du mémoire tentent-ils plutôt d'intéresser au sort de la femme en couvrant de boue le mari « qui par ses débauches continuelles et infâmes est devenu entièrement obéré et discrédité, ayant pour plus de quatre-vingt mille livres de dettes ».

Puis c'est encore une pluie de mémoires, de factums et de lettres accusatrices; l'une de ces dernières est un amas d'invectives à l'égard du marquis de Rieux. « Il n'a jamais eu l'honneur de servir le roi, vivant depuis 43 ans dans le désordre et la débauche; il a dissipé les trois quarts de ses biens avec des femmes libertines et surtout avec la nommée Saint-Michel, avec laquelle il a dépensé plus de deux cent mille livres pendant les 25 ans qu'ils ont habité ensemble au grand scandale de tout Paris, alors que ses enfants étaient si misérables que plusieurs moururent de misère. La femme avec laquelle il habite maintenant se nomme Marthon : elle est âgée de 40 ans (lui en a 82), elle a été vivandière à l'armée pendant 15 ans; elle porte le désordre si loin qu'elle a refusé plusieurs fois et refuse encore aux enfants de M. de Rieux l'entrée de la maison ».

Décidément, c'était un rare couple que celui de ce marquis et de cette marquise de Rieux qui — l'un à 82 ans, l'autre à 70, — pouvaient encore faire le voyage à Corinthe.

Mais tous ces factums ne pouvaient détourner les juges de l'accusation principale; Mme de Rieux fut bel et bien reconnue coupable du crime d'adultère d'abord par le Châtelet, puis par le Parlement de Paris et condamnée au bannissement. Mais l'époux intervint; le

bannissement, c'était un changement de climat, mais la marquise ne manquerait d'amener avec elle le tendre Imbert et continuerait à jouir de sa fortune. Alors il demande au roi une lettre de cachet qui permette l'internement de sa femme dans une maison religieuse « où elle ne puisse songer qu'à son salut, auquel seul je m'intéresse », ajoute cet époux attentionné.

Le roi acquiesce à la demande de M. de Rieux et la pauvre marquise est décidément séparée de son amoureux, dont nous perdons la trace. Ceci se passait vers la fin de 1712.

Mais tout n'est pas entièrement terminé, car nous trouvons encore au dossier deux pièces datées de 1715, qui sont comme l'épilogue de cette étrange affaire. L'une est un placet au roi du marquis de Rieux qui, après avoir rappelé les faits précédents, ajoute : « Attendu que la dame Christine de Bérulle a beaucoup souffert depuis sa détention tant au Châtelet et au Parlement qu'au dit couvent de Sainte-Pélagie (où elle était enfermée), et qu'elle est bien repentante de ses fautes, ledit S[r] de Rieux supplie très humblement Votre Majesté de lui accorder la permission de la retirer du couvent pour vivre avec elle le reste de ses jours. Il continuera ses prières pour la gloire et la prospérité de Votre Majesté ».

Dans la seconde pièce, Voyer d'Argenson donne un avis favorable à la demande du marquis de Rieux... et c'est tout. Les deux époux finirent ensemble — usés par les ans qui durent enfin calmer leurs feux, — une vie pleine de passions et de péripéties.

Georges de Dubor.

REVUE MUSICALE

Lyrique-Renaissance : *Daphnis et Chloé*, *La Bohême*, *Lucie de Lammermour*. — Opéra et Opéra-Comique, reprises. — Nouveau-Théâtre : *Tristan et Yseult*.

Il est rare que les théâtres de musique aient à se louer des nouveautés. Le Théâtre-Lyrique de la Renaissance, en montant *Daphnis et Chloé*, de M. Henri Maréchal, se sera assuré l'honneur de donner le seul ouvrage musical inédit qui ait paru depuis l'ouverture de la saison. Je crains qu'il n'en tire guère d'autre bénéfice. Le livret est de MM. Jules et Pierre Barbier, le père et le fils. Je n'hésite pas à considérer M. Jules Barbier comme un maître et les livrets de *Faust*, de *Mignon*, de *Galathée*, qu'il écrivit en collaboration avec feu Michel Carré, comme des chefs-d'œuvre du genre. Les meilleurs librettistes ne sont pas infaillibles. Les maladresses abondent dans le livret de *Daphnis et Chloé*. La mignarde et perverse pastorale de Longus est fâcheusement travestie en roman bourgeois : Daphnis aura-t-il assez

d'écus pour que les parents de Chloé lui accordent la main de leur fille, — j'allais dire de « leur demoiselle » ? Voilà ce dont il est plus longuement question dans la pièce de MM. Barbier que de la tendre et chercheuse ingénuité de ce couple troublant et peu à peu troublé, antique ascendant du Chérubin de notre Beaumarchais. C'est tout juste s'il n'intervient point de notaire dans cette étrange oaristys, et l'on voit le moment où Chloé va parler de faire des sommations respectueuses... La partition de M. Maréchal ne manque pas moins complètement de poésie. Il a pioché la fraîcheur idyllique, et ne l'a pas toujours réussie. Il semble avoir ignoré l'inquiète et insidieuse sensualité de l'œuvre du romancier grec. Pour trancher le mot, sa musique n'est ni expressive, ni divertissante. Pour comble de malheur, il n'a pas été trop bien servi par ses interprètes. Mlle Leclerc possède une voix de timbre assez agréable, mais sa plastique est plutôt celle de Junon que de Chloé. Le ténor Andrieu, qui sort du Conservatoire, est un tout jeune homme; il a trouvé moyen, en scène, de paraître quarante ans...

Le Théâtre-Lyrique de la Renaissance nous a heureusement offert des spectacles plus intéressants. Je ne parle pas de la *Bohême* de M. Léoncavallo, qu'il représentait voilà un mois, et dont la vulgarité tapageuse ne me plaît guère. Il était bon, toutefois, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, que cet ouvrage, joué dans toutes les villes des cinq parties du monde, finit par l'être également à Paris. Un troisième théâtre de musique nous est nécessaire, ne fût-ce que pour éprouver au feu de la rampe les ouvrages nouveaux que ni l'Opéra, ni l'Opéra-Comique, ne pouvant donner trois représentations par jour, ne sont en état d'accueillir. Les directeurs de la Renaissance ont bien rempli, avec la *Bohême* et avec *Daphnis et Chloé*, leur rôle d'informateurs musicaux, et tous les amateurs souhaitent qu'une subvention du gouvernement vienne les y encourager.

En dehors des nouveautés, ils ont de précieux services à rendre, en remettant à la scène de vieux ouvrages qui ne trouvent plus asile dans le répertoire forcément limité de nos deux premiers théâtres. MM. Millaud nous ont fait entendre *Obéron* et *Lucie de Lammermoor*. Pour *Obéron*, ils n'ont reçu que des éloges. Quant à *Lucie*, elle a des ennemis implacables et puissants. Je l'ai entendue, je l'avoue, avec un plaisir infini. Les détracteurs de l'opéra de Donizetti sont obligés, à tout le moins, de reconnaître la valeur dramatique et musicale du célèbre sextuor du deuxième acte. Voilà qui suffit à prouver que l'inspiration du maître bergamasque n'est pas si courte qu'on le prétend, et qu'il est capable, au besoin, de développer un morceau de quelque complication. L'un de ses contempteurs, à mes objurgations, répondait : « Il n'a pas l'ombre de talent : mais il a quelque fois du génie... » Du génie ! Je ne le lui fais pas dire. Soyez tranquilles : on y reviendra. L'animosité actuelle prouve seulement que les querelles d'école ne sont pas encore éteintes. On fait expier à Donizetti la haine, d'ailleurs absurde, que certains de ses admirateurs trop exclu-

sifs portent à Wagner et à d'autres maîtres. Quelques wagnériens biffent aujourd'hui d'un trait de plume toute la musique italienne, comme les romantiques immolaient d'un mot la tragédie du XVIIe siècle. L'apaisement se fera en musique comme ailleurs.

La *Favorite*, qui a été reprise par l'Opéra, a eu à souffrir des mêmes préventions. Elle ne vaut point *Lucie*, qui est sans conteste le meilleur ouvrage de Donizetti. Mais que de jolies mélodies! et quel superbe quatrième acte! L'interprétation a été admirable avec Mlle Delna, MM. Alvarez, Renaud et Gresse. Les chœurs, seuls, ont été médiocres. Vous savez que la scène : « Epouser la maîtresse, la maîtresse du roi !... Qu'il reste seul... etc. » a été parodiée dans la *Périchole*, de Meilhac-Halévy et Offenbach. C'est un peu de la faute des chœurs de l'Opéra si l'évocation de ce souvenir n'a pas été évitée, et si Donizetti a été accusé d'avoir fait de l'opérette sans le savoir.

L'Opéra-Comique a donné la première représentation de *Javotte*, ballet champêtre, de M. Camille Saint-Saëns, qui avait été joué précédemment dans diverses villes de province et de l'étranger. C'est un badinage exquis. — *Fra Diavolo* a reparu, pour notre joie, sur l'affiche de la salle Favart. Que d'esprit, que de verve et que de grâce! Il est incroyable qu'Auber soit aujourd'hui plus populaire en Allemagne qu'en France. S'il est un musicien bien français, c'est celui-là. — *Cendrillon* poursuit sa triomphale carrière. Aucun sujet ne convenait mieux au talent de M. Massenet. Il y a dans cet ouvrage un accord délicieux de l'action, de la musique et du spectacle. C'est un enchantement.

Et d'ailleurs, jusqu'à présent, l'évènement musical de la saison a été la représentation de *Tristan et Yseult*, au Nouveau-Théâtre, sous la direction de M. Charles Lamoureux. Dumas père disait qu'on a toujours le droit de découvrir la Méditerranée. Mais ce n'est pas en quelques lignes que je pourrais découvrir *Tristan et Yseult*, ni signaler à ceux qui les ignoreraient les prodigieuses beautés du plus furieusement passionné des drames de passion. *Tristan* n'avait jamais encore été représenté intégralement à Paris. Je le crois très capable de se faire adopter du public français, qui n'aime, en somme, au théâtre que les histoires d'amour, mais qui en raffole. L'orchestre de M. Lamoureux a été parfait et Mlle Litvinne est l'Yseult idéale.

Les concerts Colonne ont fait aussi leur réouverture. J'ai peu goûté la suite d'orchestre de M. Guy Ropartz, *Pêcheurs d'Islande*. J'ai été au contraire ravi de la morbide, languide et prenante *Habànera* de M. Saint-Saëns, magistralement exécutée par le violoniste Jacques Thibaud.

PAUL SOUDAY.

Tribune de la *Revue des Revues*

Les pasteurs et les prolétaires du clergé catholique

L'étude de M. Pottier sur les prolétaires du clergé *nous a valu de nombreuses lettres de remerciements signées par des curés de campagne, de même que plusieurs «rectifications » venant de la part des pasteurs protestants. Notre devoir d'impartialité nous oblige à publier celle de M. le pasteur Allégret, qui nous a été remise le lendemain de l'apparition de la* Revue. *Nous regrettons vivement que le manque de place ne nous permette pas d'insérer une vingtaine d'autres lettres qui nous sont parvenues* ensuite, *et dans leur nombre, celles de M. le Pasteur Julien Martin (Paroisse de Quiévy), de M. Paul Monod, directeur du* Protestant de Normandie *etc. Ajoutons du reste que nos honorables contradicteurs soutiennent tous la même thèse que les* actes du culte protestant, *en France,* sont toujours et partout gratuits. (Note de la Rédaction.)

Monsieur Jean Finot,
Directeur de la *Revue des Revues*
Paris.

Monsieur le Directeur,

Veuillez me permettre, en ma qualité de vieil abonné de la *Revue des Revues*, de vous demander une rectification dont vous apprécierez l'importance au sujet de l'article, fort intéressant d'ailleurs, publié dans le dernier numéro de la Revue, sous ce titre : « *Les prolétaires dans le clergé français.* »

Votre collaborateur, M. Paul Pottier, reproduit à la page 225 une lettre que lui a adressée un curé de campagne, dans les termes suivants :

Pour un enterrement d'adulte, je reçois, tout compris, 12 francs; le ministre protestant reçoit pour le même service 25 francs.

Pour un enterrement d'enfant, je reçois 2 francs; le ministre protestant en reçoit 6.

Pour un mariage, tout compris, 7 francs le ministre protestant reçoit 25 francs, ... etc.

M. P. Pottier a été induit en erreur. La règle constante et universelle de l'Eglise protestante est la *gratuité absolue* des cérémonies du culte. Je ne connais aucun pasteur d'aucune paroisse qui veuille ou puisse *tarifer* ses actes pastoraux. Nous y voyons non seulement une question de dignité, mais aussi une question de fidélité aux enseignements de l'Evangile. — Et nous y tenons.

M. Pottier aurait-il la bonté d'indiquer quel est le pasteur et quelle est la « commune mixte » dont il a voulu parler?

Recevez, Monsieur le Directeur, etc., etc.

Paul Allégret,
Pasteur de l'Eglise Réformée du Havre.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 octobre. — A. de Lapparent rend compte du *Congrès géographique de Berlin*. L'auteur signale à ce propos la transformation et les embellissements de la capitale de la Prusse. Berlin avait en 1862 une population de 500.000 âmes qui s'élevait déjà en 1885 à 1 300.000 et qui est maintenant de 1.900.000 ou plutôt de 2.400.000 en y comprenant les faubourgs que rien ne sépare absolument de la ville. Partout des monuments, des palais, des statues ont surgi, toutes les rues sont éclairées au bec Auer, dans les maisons l'électricité est devenue d'un usage universel; dans les rues l'ordre règne d'autant plus assidûment que les cochers sont polis, n'injurient et n'écrasent personne; enfin il n'y a pas de camelots aboyeurs de journaux car on ne peut se procurer un journal même allemand qu'aux bureaux de la rédaction ou dans les grandes gares de chemins de fer. Partout ailleurs la vente est prohibée. - Paul Thureau-Dangin raconte la *Vie d'un fondatrice de congrégation*, Mlle Milleret ou la mère Eugénie, qui créa l'ordre de l'Assomption sous l'influence du célèbre abbé Combalot, ce disciple de Lamennais qui voulut convertir George Sand. C'est l'Assomption des femmes qui donna l'idée de créer l'Assomption des hommes, cette congrégation devenue si puissante qu'elle dispute le terrain aux jésuites et aux dominicains. — Edmond Biré publie *une correspondance inédite de Paul Féval* et nous apprend comment le romancier se convertit et racheta à prix d'argent tout ce qu'il put trouver d'exemplaires de ses romans, avant l'édition épurée, pour les brûler.

Ne gardant qu'un seul exemplaire pour la correction qu'il apportait à l'intrigue, au récit, au style, afin que le livre pût être lu même par un enfant, il entassa tout le reste dans son bûcher. On arracha toutes les couvertures et toutes les tables qui furent brûlées; on défit tous les volumes en brouillant les feuilles et tout cela transformé en papier de pliage fut vendu pour faire des cornets à tabac. L'argent de cette vente fut employé en aumônes.

Grande Revue. — 1er novembre. — Fragments d'un *Journal intime*. Ce sont des lettres de Michelet et de sa femme. Elles se rattachent toutes à une des crises décisives dans la vie du grand historien et racontent le drame intime de la naissance et de la mort de son fils Lazare, qui ne vécut que quelques mois. Il y a là des pages profondément émotives. — André Theuriet donne la suite de ses *Souvenirs de Jeunesse*. Nous y trouvons quelques jolis croquis, de fines esquisses, de gracieuses silhouettes, toute une gerbe d'anecdotes auxquelles l'écriture accoutumée de l'auteur prête de la grâce et de l'originalité. — La fin de l'histoire du *Trottin de l'An VII*, par E. Guillon. Elle est vraiment dramatique cette histoire et pourrait être mise au théâtre facilement avec autant de chances de succès que toutes les autres pièces de la série napoléonienne. On se rappelle que la petite Fourès, Palmyre, resta en Egypte, délaissée par Bonaparte qui convolait à d'autres destinées. Kléber, non moins charmeur que le Corse, lui succéda dans les faveurs de la nouvelle Ariadne. Des épisodes tantôt comiques, tantôt tragiques, traversent cette liaison, jusqu'au jour où Kléber est assassiné. Après l'exécution des assassins, racontée ici d'une manière saisissante, Palmyre regagna la France. Elle ne revit pas Bonaparte, mais elle fut mariée par lui à un ancien

(1) Voir l'analyse des ***Revues françaises*** et des ***Revues*** *anglaises et américaines, hongroises, italiennes et roumaines*, dans notre numéro du 15 Octobre. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la **Revue**.

émigré qu'il relégua dans un consulat éloigné. Elle eut de la fortune, un salon, des amies; elle vécut considérée, entourée de sympathies, sous l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, sous Napoléon III et mourut en 1869 à quatre-vingt-douze ans. « Et dans la vieille dame ridée et proprette encore, sous ses coques blanches et fanées, elle seule pouvait reconnaître la jeune femme élégante et blonde aux yeux doux comme le myosotis, qui avait été aimée de Bonaparte et de Kléber. » — A citer également *Balzac Amoureux*, par Henry Bordeaux. C'est, avec quelques documents nouveaux, et surtout d'après la correspondance récemment publiée de Balzac avec Mme de Hanska, la narration rapide des dix-huit années de vie romanesque que l'auteur de la *Comédie Humaine* entretint dans son cœur, roman d'abord créé par l'imagination avant la première vision de l'étrangère, puis continué par le réve, car « Balzac jetait lui-même son bois dans le feu de son amour ». Bordeaux défend Mme de Hanska contre les attaques dont elle fut l'objet de son vivant. « Elle aura l'honneur de demeurer liée au sort immortel de Balzac, et l'on ne se demandera pas comment elle aurait su l'aimer, puisque vraiment elle l'a aimé. »

Nouvelle Revue. — 1er novembre. — Jacques Piou parle avec ironie des *bienfaits de la concentration*, et donne ainsi, à son tour, ses vues politiques, en disant son opinion sur les ministères qui se sont succédé depuis le cabinet Brisson. Piou a des tendresses et des regrets pour M. Méline et n'est guère amène pour M. Waldeck-Rousseau. — Une nouvelle canariote traduite de l'espagnol par Saint-Saëns. — Une étude de Camille Mauclair sur la *Femme devant les peintres modernes*. L'auteur définit l'esthétique du portrait de femmes:

Un portrait d'homme est un document dont l'émotion est intellectuelle; un portrait féminin est toujours un tableau et une sorte de paysage dont l'émotion est sensible et sentimentale. Un portrait de femme ne peut jamais être naturel comme un portrait d'homme. C'est toujours un paysage décoratif de plis, de lignes, de couleurs où s'impose le motif central d'une tête, rehaussée de tous ses apprêts, où il faut une attitude propre à entretenir la séduction. Même les portraits familiers des modernes, où la femme est surprise dans un jardin, sous le chapeau de paille, le corsage clair et la jupe droite, ou en toilette de ville, très sobre, même ces effigies sont encore des compositions. Là est le trait essentiel de l'esthétique du portrait féminin. Enfin il faut remarquer que le peintre ne peut jamais exprimer ce que pense une femme, mais bien ce qu'il en pense, selon son tempérament personnel.

Mauclair, partant de cette théorie, analyse tour à tour le talent des portraitistes de la femme, les caractères distinctifs de leur manière. Après avoir passé en revue les précurseurs de l'époque actuelle, Hyacinthe Rigaud, Watteau, Chardin, Quentin de la Tour, David, Vigée-Lebrun, Prud'hon, Gérard, Ingres, il montre l'influence exercée de notre temps par les étrangers, Alfred Stevens, John Sargent, Whistler, et précise la valeur des œuvres de Jacques-Emile Blanche, Aman Jean, Gustave Moreau, puis de l'école officielle représentée par Jules Lefebvre, Bonnat, Benjamin-Constant, Carolus-Duran; il s'occupe ensuite des réalistes Manet, Degas, Renoir, Besnard, Carrière, sans oublier Cheret, qui vient de Watteau et de Fragonard. Pour Mauclair « le moment présent est l'un des plus beaux de l'évolution française du portrait ». — Hector Depasse, à propos de la sentence arbitrale rendue par M. Waldeck-Rousseau dans l'affaire du Creusot, insiste sur le bien que l'on peut attendre des *Conférences du travail* « qui représentent toute une révolution dans la vie de l'usine ».

Revue des Deux Mondes. — 1er Novembre. — René Pinon reprend le débat relatif à la *France et la question d'Extrême-Orient*. Après avoir constaté que, devenue en réalité par ses ports de commerce, par son rôle de protectrice à l'égard des missionnaires une puissance asiatique, la France ne saurait rester indifférente aux transformations qui s'élaborent dans le monde jaune, l'auteur recherche dans

quelles voies s'est engagée notre politique sur ce terrain et dans quel sens il convient d'orienter nos efforts. Il prouve que le véritable danger qui menace les intérêts européens en même temps que l'empire chinois est dans les envahissements successifs de la Grande-Bretagne et son impérialisme conquérant. C'est en Extrême-Orient qu'est la clef des affaires européennes. Toute la politique russe y a ses raisons d'être. Toute la politique anglaise pivote autour des deux grandes questions du Nil et du Yang-tzé.

C'est en Extrême-Orient que, pour la première fois, l'alliance franco-russe, s'est manifestée pratiquement, c'est là aussi que pour la première fois depuis 1870 la France et l'Allemagne ont ostensiblement marché d'accord. S'il est vrai, que l'aurore des nouvelles conjonctures politiques a lui sur le ciel de l'Extrême-Orient, il est certain aussi que des complications y peuvent surgir qui déchaîneraient jusqu'en Europe de terribles conflits, peut-être l'ancien monde verra-t-il des querelles nées sur les bords du fleuve Bleu venir troubler la vieillesse des nations occidentales.

Mme de Staël et la République en 1798, par Paul Gautier, qui a exhumé à la Bibliothèque Nationale des pages inédites de l'éloquente avocate de la réforme sociale. Dans ces feuillets qui font partie d'un manuscrit intitulé. « Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution, et des principes qui doivent fonder la République en France », Mme de Staël trace, dans les derniers mois de 1798 ou tout au commencement de 1799, un large tableau des maux dont souffrait alors la France, et elle en indique les causes et les remèdes. L'ouvrage ne fut pas publié, sans doute à cause des événements qui précédèrent et suivirent le coup d'Etat de Brumaire.

Le respect des opinions, c'est-à-dire la tolérance, le respect de la vie humaine et de la souffrance, c'est-à-dire la pitié, le respect de la loi morale et de la loi écrite, c'est-à-dire la justice, tels sont, suivant Mme de Staël, les trois principes qui doivent fonder la République en France. Il faut que la nation tout entière en soit pénétrée. Une grande besogne reste à accomplir : rallier l'opinion, créer l'esprit public, asseoir les institutions républicaines ou les mœurs républicaines.

Que sera, selon ce programme, le gouvernement d'abord et puis la représentation nationale ? Mme de Staël veut que le pouvoir exécutif soit confié à un directoire composé de plusieurs membres, « parce qu'en France, tout homme qui ne serait pas roi ne serait pas souffert à la tête du gouvernement, et que tout homme qui y serait souffert, voudrait devenir roi ». Quant au pouvoir législatif, elle admet la nécessité de deux Chambres, « répondant à deux grands courants, à deux tendances qui se partagent le monde, le besoin d'acquérir et le besoin de conserver ». Le Conseil des Cinq-Cents et le Conseil des Anciens représenteront ces deux tendances. On respectera la liberté des électeurs. Les Cinq-Cents seront élus par le peuple, le conseil des Anciens, pouvoir modérateur dans l'Etat, se composera de membres nommés à vie sans condition d'âge et comprendra les amis des idées nouvelles, les savants, les guerriers fameux.

En dernière analyse, ce qui ressort du livre de Mme de Staël, c'est qu'il importe qu'un gouvernement démocratique mette en œuvre toutes les forces vives du pays. Une république qui devient la propriété exclusive d'un parti marche droit à sa perte ; elle conduit à l'anarchie et au despotisme, car au sortir de l'anarchie, le despotisme donne l'illusion de la liberté, et il assure du moins l'ordre matériel. C'est pour avoir méconnu cette vérité que la République succomba. Elle succomba aussi parce qu'il y avait discorde entre le gouvernement et la nation et que l'opinion n'était plus représentée par le Parlement. Elle succomba enfin parce qu'elle avait trop de fois méconnu l'essence du gouvernement républicain, qui est le respect de la loi, parce que l'arbitraire et la violence exerçaient leur tyrannie souveraine. C'était ce que Mme de Staël avait prévu quand elle parlait de la nécessité de « terminer la Révolution ».

Robert de la Sizeranne condamne *les prisons de l'art* que sont les musées. Il considère comme un sophisme de parquer les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, etc., dans des monuments et des salles qu'il compare aux hospices et il dit avec beaucoup de raison que pen-

dant qu'on bâtit des musées, on détruit des œuvres d'art, on jette bas des quartiers entiers dans les cités qui furent contemporaines des siècles de beauté. Le *Riordinamento* (réordonnance) et le *Sventramento* (éventrement) battent leur plein dans toute l'Europe civilisée. Témoin Avignon, Antibes, Lucerne, Nuremberg, Venise, Rome, Arles, Florence, « Florence même qui consolait de tant d'attentats géométriques les artistes des deux hémisphères! » — Albert Bazaillas voit dans les travaux du regretté Léon Ollé-Laprune, *une philosophie de la certitude et de la vie* et en fait remarquer l'originalité et la nouveauté. — Le comte Remacle présente une étude historique sur *les Carlistes*, et raconte ce qu'il a pu personnellement voir et savoir de la dernière prise d'armes de Don Carlos.

Revue de Paris. — 1er novembre. — Un anonyme XXX met en regard l'*Angleterre et le Transvaal* et montre les dessous de la politique britannique telle que l'entendent M. Chamberlain et ceux qui marchent avec lui. Assurément ces dessous sont connus du monde entier et personne ne se trompe sur le vrai motif de la guerre faite aux Boërs. Mais on ne saurait mettre trop en lumière les machinations d'un gouvernement qui, en pleine civilisation et au mépris de toute morale, prétend faire revivre à son profit la maxime de la force primant le droit. XXX démontre, preuves en mains, que toute la responsabilité de cette guerre doit peser sur l'Angleterre. Il reste à savoir comment se terminera ce duel entre les deux belligérants, inégaux en nombre et en ressources.

M. Joseph Chamberlain a voulu le conflit; il lui faudra compter avec trois inconnues : l'état de préparation de l'armée anglaise, l'attitude de l'Europe et M. Cecil Rhodes. Or cette dernière inconnue est la plus redoutable car nul ne sait les plans que les événements inspireront au Napoléon du Cap, qui rêve l'union de toute l'Afrique du Sud.

Suite et fin des fragments inédits d'André Chénier sur *la perfection des arts*. Cueillons-y au cours de la lecture quelques aphorismes :

De toutes les nations de l'Europe, les Français sont ceux qui aiment le moins la poésie et qui s'y connaissent le moins. . La langue française a peur de la poésie; et la poésie a peur de la langue anglaise...

Il n'y a point de morgue qui approche de celle d'un auteur qu'une académie a revêtu de la magistrature du génie.

Il y a tel homme qui donne son argent pour faire de belles actions avec une ostentation gauche. On le découvre... Il se cache et *se cupit ante videri*.

Citons encore cette page qui nous révèle dans Chénier un Labruyère, aussi fin, aussi spirituel que l'auteur des *Caractères* :

...J'allai chez *un tel*, je lui fis voir mon ouvrage; mais, par malheur, il avait écrit sur la même matière et dans le même genre... Car c'est à quoi il faut bien prendre garde. Ménandre est poète comique et vous allez le consulter sur les comédies que vous voulez faire. « Eh! mon ami », s'écrie-t-il en vous arrêtant au premier mot, « ne faites point de comédie : c'est dommage, vous êtes plein de talent pour tout, mais vous n'êtes point propre à la comédie. Faites de tout plutôt que des comédies. » Martial pâlit en voyant une bonne épigramme, fût-elle contre son ennemi. Ne montrez point votre discours à celui-ci : c'est un discoureur; c'est vouloir le frapper à mort. N'allez point lire vos idylles à celui-là : il en a fait; vous lui donneriez la fièvre. Chaque auteur s'empare exclusivement, non seulement du sujet qu'il traite, mais encore de tout ce qui peut y tenir de près ou de loin. Ce dont il a parlé, vous ne devez plus le savoir que de lui, le connaître que par lui; ne vous avisez pas d'en parler devant lui sans le citer; il vous regarderait, il vous écouterait, il vous épierait avec dédain : « Quoi, vous savez cela, vous ! » Il aurait peine à s'empêcher de rire. Si dans sa tragédie, ou dans son poème, ou dans son histoire, il a peint Tibère, Auguste, Livie, ne touchez plus à aucun de ces personnages. Gardez-vous même de nommer Drusus, ou Germanicus, ou la vertueuse Agrippine. C'est un vol que vous lui faites. Tout cela est à lui; toute la famille des Césars lui appartient. Je m'imagine voir ce brigand de Nuñez qui, montant sur une barque et s'avançant quelque part dans l'Océan Pacifique, s'écrie que tout ce qu'il a de terre ou de mer autour de lui appar-

tient à l'Espagne et qu'il en prend possession.

La fin du *Canal de Suez* par J.-Charles Roux.

Le prix de revient du canal s'élève aujourd'hui à 601.108.999 francs. Si l'on ajoute à ce chiffre la valeur de l'outillage, des approvisionnements, des immeubles possédés par la compagnie, on obtient une dépense totale de 617.042.166 francs. D'autre part, la recette brute totale a atteint 1 583 984 116 francs. Le transit proprement dit figure dans ce chiffre pour 1.514.667.399 francs.
Sur ce produit brut de 683.984.116 francs, 526.598.510 francs ont servi à couvrir les dépenses d'exploitation et les charges sociales. Le surplus, soit 1.057.385.606 francs, a été réparti à titre de bénéfices. Les actionnaires ont reçu 851.364.296 francs ; le gouvernement égyptien, ou la Société civile qui lui a été substituée, 105.011.022 francs; les fondateurs, 70.007.348 francs : les employés et les administrateurs, 28.002.938 francs.

Une étude d'Albert Malet sur le *roi Milan* « cet ex-roi qu'Offenbach aurait mis en musique, pour lequel nos grands cercles créèrent le mot *rastaquouère*, et dont il faudrait rire de bon cœur si, par lui, un malheureux pays ne voyait pour longtemps, peut-être, ses libertés détruites, ses destinées compromises, si, par lui, dans l'air fétide des casemates, n'agonisaient, les fers aux pieds, tant d'innocents ».

Quinzaine. — 1er Novembre. — La fin de l'article d'Emile Faguet sur *notre régime parlementaire*. Nous avons déjà vu que Faguet ne veut pas l'abolition, mais simplement la réforme et cette réforme, voici comment il l'entendrait. Deux assemblées de deux cents membres chacune, plus vingt-cinq par cooptation dans chacune. L'une quelconque peut dissoudre l'autre sur invitation du président.

Le Congrès pour réforme de la Constitution est composé de ces quatre cent cinquante députés et sénateurs. -- Le collège électoral présidentiel, qu'il ne faut pas confondre avec le Congrès, est composé des quatre cent cinquante députés et sénateurs, plus de cinq cents représentants des grands Corps constitués de la France, de manière que sénateurs et députés ne forment pas tout à fait la majorité du collège électoral présidentiel. — Le Président choisit ses ministres comme il le veut, soit dans les assemblées représentatives, soit en dehors d'elles. — Le Président est suffisamment indépendant du Parlement sans être plus fort que lui. Il est constitutionnellement irresponsable. Réellement, il est responsable ; mais il a une responsabilité limitée et facultative. Quand il dissout une Chambre, il fait un appel au peuple et ne peut rester au pouvoir si la réponse à cet appel est contre lui. Quand il propose une loi ou quand il demande une seconde délibération d'une loi votée, il est responsable devant le collège électoral présidentiel qui le jugera sur ces initiatives en le réélisant ou en l'écartant. Quand il choisit des ministres, il est indirectement responsable devant les Chambres qui pourront le condamner en la personne de ses ministres et les renverser. Il est donc suffisamment indépendant sans l'être trop, puisqu'il engage, quand il gouverne, sa responsabilité, d'une façon, d'une autre ou d'une troisième; mais il n'est pas étroitement subordonné au seul Parlement jusqu'à être perpétuellement obligé ou de se soumettre ou de se démettre. Il a, ce me semble, le champ d'activité suffisant et nécessaire.

Paul Thirion, tout en considérant la guerre du Transvaal comme *une guerre inévitable* n'hésite pas à dire que :

L'Angleterre ferait sagement de ne pas se dissimuler qu'en ce moment elle révolte l'Europe entière. A part quelques écrivains à ses gages, dont l'autorité est nulle, elle n'a pas, dans toute la presse continentale, un seul approbateur. Dire qu'elle est universellement exécrée n'est pas proférer une injure, c'est énoncer un fait patent. Si, dans de pareilles conditions, elle veut braver l'opinion publique par des actes répétés de violence et s'imposer par la peur, elle finira par réunir contre elle les nations jusqu'ici les plus divisées. Le scandale actuel pourra bien préparer quelque chose de ce genre. Les Anglais de nos jours sont tellement infatués de leur puissance qu'ils en sont venus à ne plus voir que la force comme moyen de sortir de toutes les difficultés. Puisqu'ils croient encore à l'Evangile, ils feront bien de se rappeler la parole prononcée contre les violents : « Qui frappe par l'épée périra par l'épée. »

Revue scientifique. — 21 et 28 octobre. — Karl Brandt, dans une étude sur *la vie sur les mers*, avoue que si la science s'est attachée

en ces récentes années à pénétrer les secrets de l'océan au profit de l'humanité, elle est bien loin encore du but, car il lui reste à connaître pour en tirer parti les êtres spéciaux qui habitent les océans, et à appliquer à cette connaissance les principes fondamentaux et les méthodes éprouvées de physiologie animale et végétale, déduits de l'observation. L'auteur démontre qu'il y a un contraste bizarre entre la production des substances vivantes sur terre et dans la mer. — Levin étudie les *microbes dans les régions arctiques* et prouve que l air des pays polaires comme celui des hautes montagnes est presque libre de bactéries, que par conséquent les régions arctiques sont éminemment salubres. Ces conclusions peuvent avoir une intéressante portée scientifique.

Revue Générale des sciences. — 30 octobre. — A Leheup indique *l'état actuel de la culture et de l'industrie du tabac*. L'auteur donne la nomenclature des principales espèces de tabac, parmi lesquelles figure comme très fin le Sumatra dont le prix s'él-ve jusqu'à 24 francs le kilo. Il sert à la couverture des cigares français londrécitos et londrès. Le prix des feuilles du Havane dans l'île même varie de 6 francs à 50 francs le kilogramme, suivant les qualités. Les voisins des Cubains ont tenté d'obtenir un tabac semblable, Porto Rico, Saint-Domingue la Floride ont fait des essais, mais jusqu'à présent leurs produits sont loin de pouvoir rivaliser, quant à l'arome, avec ceux de la Vuelta Abajo. Un essai très intéressant d'acclimatation des graines de Havane a été fait dans le nord des Etats-Unis : il en est résulté un tabac spécial, connu sous le nom de *Seedleaf*, dont on récolte une grande quantité et qu'on emploie à l'étranger concurremment avec le Havane. Leheup explique l'organisation du monopole de l'industrie du tabac en France. Le personnel des 21 manufactures était, au 31 décembre 1897, de 726 préposés, hommes et femmes, chargés de la surveillance des ateliers et de 15.137 ouvriers dont 13.580 femmes. Il a diminué depuis quelques années dans une assez forte proportion, le recensement des ouvrières ayant été suspendu pendant près de quinze ans. Le taux moyen des salaires pour une journée de dix heures a été en 1897 de 5 fr. 32 pour les ouvriers et 3 fr. 39 pour les ouvrières. A Paris, le taux dépasse 6 francs pour les hommes et 4 francs pour les femmes. En 1897 on a vendu 37.338.479 kilos de tabac pour une somme de 395.214.281 francs. Le bénéfice net est de 325.599.720 francs, — L. Maillard : *Les applications biologiques de la théorie des Ions.*

. . . .

Bibliothèque universelle. — Novembre. — La suite des notes de voyage d'Edmond Planchut *aux Philippines*. L'auteur affirme que « dans la lutte héroïque que leurs fils, leurs frères, soutiennent contre les Américains, les femmes des Philippins, de l'aveu même de ces derniers, montrent un patriotisme et un dévouement admirables. » — Ed. Tallichet, *La France et le procès Dreyfus.*

Revue d'Europe. — Octobre. — Raoul Colonna-Césari, *La vérité sur les Bonaparte.* Etude généalogique particulièrement intéressante en ce qu'elle prouve que tout ce que les dictionnaires ont publié jusqu'ici sur les origines des Bonaparte, surtout ce qu'en ont dit Bernucci et Passerini, est apocryphe et que les Bonaparte de France et de Florence n'ont aucun lien prouvé avec les ancêtres de Napoléon. — Une série de travaux politiques ou ethnographiques sur *la Hongrie* et son *self government*, la question *Jougo-Slave*, le pays *des Khirgiz*.

REVUES INDÉPENDANTES

Revue Blanche. — 1er novembre. — Jean Rodes jette *un regard sur le Soudan* et fait de l'élément militaire qui, suivant lui, a occupé cette colonie en véritable fief, un tableau tellement violent que l'on aurait peine à en accepter la réalité si les accusations formulées par Rodes ne s'appuyaient sur des documents. L'auteur soutient que « Si nous sommes au Soudan de mauvais administrateurs, de tristes propagateurs de civilisation et de déplorables juges, il est du moins un rôle dont nous nous

acquittons merveilleusement : celui de conservateurs de l'esclavage et de producteurs d'esclaves. »

L'esclavage que, par l'acte de Bruxelles, nous nous sommes engagés à abolir, existe sur une terre française, non seulement un esclavage adouci, mais la traite, le hideux commerce du bois d'ébène. Nous nous sommes contentés de supprimer le mot, en maintenant la chose. Les esclaves, dans le langage courant, sont devenus des *captifs* et dans les rapports officiels des non-libres.

Des *vers d'octobre et de novembre* par Gustave Kahn.

Mercure de France — Novembre. — Une préface de Pierre Louys aux *Mimes de Courtisanes* de l'ironiste grec Lucien, la traduction littéraire et complète du texte devant paraître prochainement.

L'admirable, c'est que le lecteur reconnaît — après deux mille années et dans un monde si lointain — tous les personnages de ces dialogues sans en excepter le moindre. Rosalinde et Orgon portent encore la marque du temps qui les a vus naître. Ici rien n'a vieilli : les femmes sont de Forain, les hommes sont de Gyp, ils nous ont parlé, sinon dans la vie courante, au moins entre les pages des livres les plus récents et les plus exacts (paraît-il).

Une traduction d'une curieuse nouvelle de Mark Twain : *La grande Révolution de Pitcairn.*

Revues d'Art

Art décoratif. — Octobre. — F. Weyl s'élève contre le *moderne style*. Il devait nous sauver des imitations. des styles morts, et il se signale déjà par la sécheresse des lignes et l'acuité des tons. L'auteur fustige avec beaucoup d'esprit la fausse élégance des « petites tables impitoyablement vertes » et des « étagères à pieds élevés » ; « les velours imprimés », les cretonnes aux « larges dessins», etc. Tout y décèle la rapidité de l'exécution. Ne faut-il pas produire à bon marché et rapidement ? Tous ces meubles ne sont pas *construits*, de même que les « bibelots » se signalent par la méconnaissance absolue de la matière première. L'indigence des formes est pitoyable. Le verre au lieu d'être transparent est brumeux et triste. L'orfèvrerie est incohérente, les bagues sont d'une lourdeur inattendue, les broches se hérissent comme des armes, les peignes sont des monuments compliqués et les bracelets sont des instruments de supplices. En un mot, la prétendue renaissance de l'art décoratif se signalerait chez nous et ailleurs par une production d'ignorance et de mauvais goût. Le fascicule contient 106 reproductions photographiques des modèles d'ameublements, tentures, tapis, verrerie, bijoux, dentelles, panneaux décoratifs, etc.

Deutsche Kunst und Dekoration. — Novembre. — Hans Schliepmann se montre aussi optimiste à l'égard de *l'avenir de l'orfèvrerie nouvelle* que F. Weyl est pessimiste. Pour Schliepmann, même le public berlinois commence à se passionner pour « l'art nouveau » et les orfèvres allemands abandonnent l'art conventionnel pour ne cultiver que celui de Chéret, Vernier, van der Straeten, etc. — Le professeur Max Schmied, nous entretient d'un curieux concours pour les poêles à gaz et offre plusieurs dessins des plus réussis au point de vue esthétique. — Une étude sur Max Seliger, accompagnée de nombreuses reproductions de ses œuvres.

Studio. — Octobre. — Mme Anderson étudie l'œuvre du peintre vénitien *Pietro Fragiacomo* qu'elle vante pour son habileté technique et pour sa faculté extraordinaire de percevoir les plus délicates tonalités grises. Les sources de son inspiration se réduisent à la mer et aux montagnes. — Gabriel Mourey donne quelques pages chaleureuses sur Puvis de Chavannes. — Aymer Vallence étudie les récents progrès accomplis par l'art décoratif anglais en 1899.

Revue d'Art. — Novembre. — Roger-Milès parle d'une façon enthousiaste de la *statue du duc d'Aumale*, faite par I. L. Gérome, « belle œuvre de robuste inspiration et d'exécution puissante et sobre. » — Dans son article sur les meubles modernes. Frantz Jourdain avoue avec sincérité que « la pensée de révolte qui s'est d'abord révélée dans le bibelot, l'étain, la céramique, l'étoffe, le papier peint, le meuble manquait un peu de logique. » Mais on se bat comme on peut.

Pour vaincre la puissante oligarchie, sectaire, irréconciliable, qui en France barre la route à la plus innocente velléité d'affranchissement... il était plus facile, surtout au point de vue pécuniaire, d'exposer au public un programme esthétique dans un objet de petite dimension...

Henri Frantz caractérise l'art de I. Granié comme un art « qui vivifie et renouvelle celui du moyen age » une sorte de fusion entre un esprit assoiffé de modernisme et la technique minutieuse, subtile, des maitres d'autrefois. »

Revues Allemandes

Neue Deutsche Rundschau. — Novembre. — Des *Lettres inédites de Karl Marx à ses enfants.* Elles datent de 1881 et 1882, et nous révèlent dans le grand socialiste, que l'on ne connaissait guère que par ses œuvres et sa vie militantes, une âme délicate, douce, pleine de tendresse paternelle. La plus grande partie de cette correspondance est en anglais. — Le Dr Franz Oppenheimer étudie la *Croissance sociale* et montre ce qu'elle doit principalement au marxisme et aussi aux efforts du parti ouvrier dans les différents pays civilisés, pour arriver à une organisation et à des programmes d'action basés sur les véritables intérêts du peuple.

Deutsche Revue. — Novembre. — Le Comte Remacle fait connaître, d'après une correspondance inédite, le rôle des *agents secrets de Louis XVIII* à Paris sous le Consulat en 1803. Ils renseignent le comté de Provence avec la plus grande exactitude, non seulement sur l'état des esprits, mais aussi sur les projets de Bonaparte, en disant ce qui en transpire, sur les conséquences de ses rapprochements avec telle puissance, de ses hostilités à l'égard de telle autre. Les correspondants de Louis XVIII lui peignent assez complaisamment en noir la situation de la France à la veille de l'Empire ; ils insistent sur la misère qui règne dans le pays, et particulièrement à Paris. Cependant la rente était élevée, ce qui témoigne de finances favorables, et les prix des denrées baissaient plutôt. Voici quelques chiffres curieux : Pain de froment, 50 à 60 centimes les 2 kilos (en 1802, c'était 67 à 70 centimes) ; pain de seigle, 38 à 45 centimes ; viande de bœuf, 40 à 60 centimes les 500 grammes ; veau, 55 à 75 centimes ; mouton, 45 à 60 centimes ; porc, 80 à 90 centimes ; beurre, 1 fr. 10 les 500 grammes ; œufs, 48 à 53 francs le mille. Une action de la Banque de France valait 1.102 fr. 50. Il n'y avait en réalité de cher que le bois, à la Seine basse, à cause des difficultés de transport par bateau ou par flottaison. — Suite du *Journal de la grande-duchesse de Russie.* L'intérêt des pages qu'on nous donne égale celui des précédentes déjà mentionnées. On avait fait courir le bruit de la mort de la grande duchesse et pour donner le change au Tsarevitch, on avait simulé ses obsèques. Puis, afin d'échapper à la cruauté de son mari qui l'aurait tuée réellement s'il l'avait retrouvée vivante, elle s'était enfuie à Paris, où elle s'était crue à l'abri de toute poursuite. Elle apprend l'exécution d'Alexis et n'ose pas révéler la vérité des faits à la tsarine. A Paris, elle est reconnue par le chevalier d'Aubans, attaché à l'Ambassade de Russie et qui l'avait vue souvent à Moscou, lorsqu'elle était entourée du respect universel comme héritière de la couronne Elle veut fuir ce témoin, quitte Paris, arrive à Lorient, s'embarque à bord de l'*Alceste* pour l'Amérique, et la première personne qu'elle trouve en sa présence lorsque le navire a levé l'ancre et gagné le large, est ce même chevalier qui lui jure de ne pas trahir son secret. Quinze jours après, pendant la traversée, une tempête démâte le vaisseau et met l'équipage et les passagers en péril ; mais le chevalier assure le salut de tous. Le récit ne va pas plus loin pour le moment. Il est si romanesque et si dramatique que la rédaction de la *Revue* a jugé utile de ne pas en assumer la responsabilité, *Se non e vero...* — Ludvig Stein a une étude sur l'*anarchie des sentiments*, telle qu'elle se révèle actuellement dans toutes les manifestations diverses du

mysticisme en opposition avec la philosophie. — Le Dr HANS LEYDEN expose les *moyens de combattre la tuberculose.*

Deutsche Rundschau. — Novembre. — PAUL SCHULTZ nous révèle dans Schopenhauer un précurseur de Helmholtz. Le philosophe de la « Volonté » s'occupa en effet de l'optique et principalement de ce qui concerne *la vue et les couleurs.* Les pages qu'il écrivit sur ce sujet datent de 1816. C'est, avant tout ce qui a été publié sur ces questions au commencement de notre siècle, le premier essai de ramener la théorie de la vue à des principes de psychologie empirique et la théorie des couleurs à des lois physiologiques. Ce qui intéresse surtout dans ce travail c'est qu'il atteste la marche des idées du philosophe ne créant son système célèbre que lorsque l'étude, et une étude approfondie, de la nature dans toutes ses branches de connaissances, l'a mis en mesure de la comprendre, d'en pénétrer le véritable sens. — Un anonyme commence la biographie ou plutôt l'analyse psychique de *Mme de Krudener* qui eut un rôle si marquant dans les événements de la Restauration. Elle en fut la prophétesse en même temps qu'elle exerça une influence décisive sur Alexandre Ier, dont elle fut l'Egérie, en lui dictant pour ainsi dire l'esprit du traité de la Sainte alliance. Mme de Krudener avait déjà fait l'objet de plusieurs travaux analogues à celui que publie la Revue allemande. Il suffit de rappeler les volumes de Burdach et de Brescius en allemand, ceux d'Adèle de Thou et d'Eynard en français; mais ces biographes, qui datent déjà de loin, n'avaient pas à leur disposition les documents et pièces d'archives dont peut faire usage aujourd'hui l'historien de la Russie et de l'Europe dans les vingt-quatre premières années de ce siècle. — La suite et la fin de la littérature de l'Inde ancienne et de la *Poésie des Vedas*, par OLDENBERG.

Zeit. — 4 Novembre. — GEORGES BRANDES signale à l'attention l'autobiographie du *Prince Kropotkin*, qui doit paraître ces jours-ci à Berlin.

Kropotkin se donne à lui-même le nom de révolutionnaire, mais jamais on n'a vu de révolutionnaire plus humain et, malgré sa haine contre la bourgeoisie, plus doux. Il n'a jamais été un vengeur, mais souvent une victime; il n'a jamais sacrifié personne et s'est toujours sacrifié lui-même. Il a fait des sacrifices toute sa vie mais dans des conditions telles qu'on croirait qu'ils ne lui ont pas coûté, à voir le peu de cas qu'il en fait. Il est d'ailleurs, malgré toute sa sévérité, si peu vindicatif qu'ayant à juger sans ménagements quelqu'un qu'il ne nomme pas, un médecin de prison, il se borne à le stigmatiser de ces mots : « Moins on en dira, mieux cela vaudra. » C'est un révolutionnaire sans déclamation, sans mise en scène, qui raille les accessoires de théâtre de la Révolution, serments, solennités, conspirations. On ne saurait le comparer à aucun autre autre champion de la liberté d'aucun pays. Il n'en est point qui ait été mieux doué sous le rapport intellectuel, ni qui l'ait surpassé en désintéressement.

La première partie d'une étude critique du dernier roman de Zola, par ÉMILE REICHERT, qui rapproche de *Fécondité* l'*Impérissable beauté* de Charles Santerre et l'*Inutile beauté* de Maupassant.

Revues Espagnoles et Portugaises

Espana Moderna. — 1er Novembre. — *Un Drame de la Passion en Perse*, par M. ARNOLD. Il s'agit de représentations analogues à celles d'Oberammergau. Elles mettent en scène les martyrs de Kerbela, la mort de Hussein, un des épisodes les plus émouvants de l'histoire nationale de la Perse. Elles se jouent sur des théâtres ou *tekyas* érigés tout exprès dans toutes les villes et même dans tous les faubourgs de la capitale, chaque tekya, en forme de quadrilatère et entouré de murailles aux quatre côtés, pouvait contenir plusieurs milliers de

spectateurs. Les acteurs sont des hommes et des enfants; ces derniers remplissent aussi les rôles de femmes. Ces acteurs appartiennent aux meilleures familles notables; les drames sont écrits dans le style populaire, de manière à être à la portée des esprits les plus simples et les moins cultivés. Aucun de ces drames n'est signé; les auteurs, qui se font une loi de garder l'anonyme, demeurent absolument inconnus. Ces pièces ont un succès si considérable et si irrésistible que tout le monde, depuis le souverain et les plus hauts dignitaires jusqu'au plus pauvre mendiant, y assiste et écoute le développement de l'intrigue avec une sorte de vénération. — E. Gomez de Baquero, dans sa chronique littéraire, dit beaucoup de bien d'un roman espagnol récent de D.-l Orbe *Redenta* (Rachetée) qui a pour fond une thèse socialiste.

Revista Portugueza. — 20 octobre. — Dans les *Portugais et l'atlantique*, dont nous n'avons ici que la première partie Ayrse de Sa fait la critique de la bulle célèbre du pape Alexandre VI. On sait que cette bulle si souvent commentée par les géographes et notamment par O. Peschel accordait au Portugal le droit de découvrir les régions situées à l'est d'une ligne imaginaire passant par les Açores, et à l'Espagne celles à l'ouest de la même ligne. — *Les rats à l'île de Saint-Thomas* par Almada Negreiros. Cette engeance de rongeurs y pullule, comme en Nouvelle-Zélande et dans certaines régions des Indes de l'Amérique. L'auteur indique les moyens employés pour faire disparaître ce véritable fléau et croit que le seul mode possible d'extermination est de multiplier dans l'île les *mangoustes*, mammifères de la même famille que la civette et l'ichneumon. Ce carnivore, féroce pour les rats, a été introduit à la Guadeloupe en 1889 et y a produit d'excellents résultats. Il en a été de même dans les autres Antilles, ainsi qu'aux îles Sandwich et à la Jamaïque. Chose curieuse: au bout de six ans les mangoustes ont fait disparaître tous les rats d'une localité, mais alors elles disparaissent elles-mêmes, car elles ne vivent pas plus de six années.

Revues Néerlandaises

Gids. — Novembre. — R. C. Boer. Un portrait littéraire de *Bjornstjerne Bjornson*, étudié dans ses œuvres récentes. L'auteur de l'article y découvre deux traits ou plutôt deux dons bien caractéristiques : d'abord un admirable talent de naïve création parvenant à combiner pour les personnifier en des êtres vivants, par fois tournés à la caricature, toute une série de petites observations sagaces suivies avec patience de manière à présenter au lecteur une image exacte de l'âme du paysan norwégien. Ensuite une puissante virtuosité lyrique ou domine, l'éloquence de l'apôtre électrisant les foules et leur imposant ses convictions. Ces deux traits s'associent en une même étude psychologique, celle-ci s'attachant surtout à moraliser, soit par les réflexions mises dans la bouche des personnages du roman ou de l'œuvre dramatique, soit par l'introduction de poésies que disent ces personnages. Bjornson possède ces qualités à un si haut degré que chaque fois qu'il le veut, il captive son auditoire et le tient enchaîné par sa parole ou par ses écrits. — *Villes vertes et villes noires*, par R. D. J. Tutein Nolthenius, tableau de l'activité intellectuelle et industrielle aux États-Unis.

Revues Russes

Mir Boji. — Octobre. — Un article très documenté sur *les mœurs et conditions économiques des sans-travail* signé Gor-eff, nous transporte dans un quartier commerçant de Moscou sur le « marché de Chitrovo », où viennent se réfugier les vagabonds et les mendiants, et où les ouvriers sont embauchés. Il va sans dire qu'il y a plus de demande que d'offre et une quantité d'hommes y séjournent en attendant la chance de trouver quelque gagne-pain. Toutes les classes de la société y sont représentées, les professions libérales, les industriels, les petits commerçants, les paysans en masse venus de la campagne dans l'espoir de s'enrichir, tous vivent dans une promiscuité continue, liés fatalement par la misère, les malheurs et le vice. La place du marché est entourée de cabarets et d'asiles de nuit; hommes, femmes et enfants couchent côte à côte sur des planches de bois humides et sales. Malgré tous les efforts de la commission sanitaire de la ville, on n'est pas arrivé à nettoyer ce nid de microbes destructeurs, car c'est par milliers qu'arrivent des gens sans asile prendre leur part de logis.

Un homme sans travail qui y passe une nuit entre dans un milieu spécifique des asiles de nuit et subit fatalement son influence néfaste. Devant lui sont toutes les tentations et tous les vices. Son passé est triste et son avenir lui réserve une existence point assurée. Cependant la foule ivre et débauchée où il se trouve l'entraine; l'homme sans volonté ne résiste pas aux éléments criminels qui le tentent, l'enivrent, l'exploitent. Ivre, il n'a pas conscience de son milieu et à peine éveillé, il retourne de nouveau à la boisson.

Niedielia. — Septembre. — Menchikoff fait quelques excellentes *remarques sur la langue* à propos d'une société nouvellement fondée qui se propose de veiller à la pureté de la langue russe. Et tout d'abord, un petit nombre de grammairiens peuvent-ils arrêter le flot de la pensée humaine dont les transformations nécessitent des termes nouveaux ?

La poésie populaire ne sortit pas des écoles; la grammaire n'a pas eu sur elle une influence considérable et c'est précisément la poésie populaire qui donne des modèles précieux de la langue. Le siècle d'or de la littérature a toujours coïncidé avec l'époque de la renaissance de la langue populaire. Les grands écrivains n'inventent pas la langue, ils la prennent toute faite.

Le danger de la langue, nous fait remarquer M. Menchikoff, c'est l'abîme qui sépare les lettrés du peuple, l'éloignement de leurs langues respectives. Quant aux expressions tirées des langues étrangères, lorsqu'elles ont une raison d'être, elles pénètrent aussi bien dans la façon de s'exprimer populaire que dans celle des classes supérieures, et au lieu de déplorer l'acceptation universelle de certains termes, tels que : idéal, religieux, politique, intérêt, etc., M. Menchikoff y voit un phénomène dont on peut se réjouir, une sorte de communion des peuples qui inconsciemment préparent la langue d'une humanité meilleure, la langue universelle. Cette langue, dans son idée, ne sera point semblable au volapuc qui est artificiel et mort, mais elle s'élaborera lentement, naturellement, suivant, pas à pas, les progrès des peuples dans la voie d'universelle harmonie. — Un livre *L'éloignement* de V. Gribovsky nous dévoile les soi-disant terribles secrets du Talmud, le commentaire de la Bible, et les préceptes de vie tirés des textes sacrés, livre d'essence ténébreuse, d'après les antisémites, où les juifs auraient conçu le diabolique projet d'asservir le monde. Des phrases ambiguës en usage chez les savants des anciens juifs se prêtent, explique l'auteur, aux conjectures malveillantes, mais il suffit de parcourir les longs passages sur des sujets d'une futilité telle que le moment des ablutions, pour comprendre l'importance de la casuistique dans le Talmud. On y trouve des dissertations interminables sur ce qu'il est défendu de boire et de manger, et l'énumération de tous les cas, non prévus par la Bible. C'est grâce à ces procédés ora-

toires qu'il y est aussi question de sang et de la chair humaine dont les livres sacrés ne font pas mention dans les défenses de manger et de boire telle ou telle chose. De cette discussion scolastique on a tiré l'accusation sangrenue que l'on sait. La folie de réglementer la vie qu'on remarque dans le Talmud n'est pas propre seulement aux anciens juifs. Beaucoup plus tard, au moyen âge, la loi se mêlait même de régler la longueur des chemins, dit l'auteur de cet intéressant article. On reproche encore aux talmudistes l'intolérance; c'est juste, mais l'intolérance semble inhérente à la nature humaine à en juger d'après l'histoire. Au moyen âge elle régnait souverainement et à l'époque actuelle elle prend encore quelquefois des allures menaçantes. — *Un des modèles de Pouchkine* par N. Krassnoff. Il s'agit de Parny que le poète russe affectionna dans sa première période littéraire et dont il adopta le vers léger et badin. Par cet ascendant que l'auteur de « la Guerre des dieux » exerça sur Pouchkine, il joua dans la littérature russe un rôle plus considérable que dans celle de sa patrie.

Rousskoie Bogatstvo. — Septembre. — Le Dr P Jakobi parle des *expertises juridico-psychiques* dont il a été chargé dans quelques procès célèbres de crimes passionnels. Il exprime le regret que ces expertises soient oubliées dans les archives des tribunaux tandis qu'elles pourraient servir de documents précieux à l'étude des mœurs de la sociologie et de la psychologie. Il trouve même qu'il serait de nécessité publique de dévoiler à la majorité avide de procès criminels les dessous souvent fort laids du meurtre qui la passionne par son apparence tragique. Il nous initie à tous les détails et aux procédés de l'expertise en nous racontant celle qu'il a faite sur K... eff, un meurtrier qui a tué sa maîtresse par jalousie et son domestique pour avoir servi d'intermédiaire entre la femme et ses amants.

Rousskaia Starina. — Octobre. — K. Veselovski remue un « vieux souvenir » l'histoire très caractéristique d'un ouvrage de statistique devant servir à l'estimation des immeubles. Il s'occupa tout particulièrement des conditions misérables des ouvriers et proposa quelques moyens d'y remédier. Il lut son rapport « à la société de géographie » dont les membres n'étaient point tous géographes mais tous appartenaient à l'élite intellectuelle de l'époque. Le rapport eut un grand succès, la société se chargea de l'éditer et le rédacteur en chef de la plus importante revue du temps proposa à Veselovski de le publier dans les *Annales de la Patrie.* Lorsque l'article parut, un revirement se produisit dans les hautes sphères russes, et cela à cause de la révolution de 1848 qui venait d'éclater. Des intrigants en profitèrent pour prouver leur zèle patriotique en signalant au czar Nicolas Ier le danger du mouvement libéral de la presse et le bouc émissaire devait être d'abord K. Veselovski, auteur du rapport statistique sur les ouvriers. Il échappa à l'exil grâce à une nouvelle de Stchédrine qu'on jugea plus violente. Un comité de censeurs inspecteurs fut institué, et V. Veselovski dut renoncer à ses travaux de statistique.

Viestnik Jevropy. — Août. — Une étude très brillante et d'une lucidité remarquable par V. Spassovitch sur *Mickiewicz.* La vie du génial poète polonais se déroule avec une netteté et une précision parfaites et son âme d'essence supérieure s'empare fortement du lecteur. L'étude de Spassovitch est un véritable chef-d'œuvre de critique littéraire.

« Mickiewicz était sembable à la harpe éolienne sur laquelle l'esprit du siècle jouait ses symphonies que faisaient vibrer les grands mouvements sociaux du temps. Pour éprouver l'inspiration créatrice, il avait besoin d'un souffle du dehors, d'un élan venu des événements universels qui touchaient d'une façon ou de l'autre sa patrie. Il recevait cet élan, mais il lui répliquait avec sa personnalité et chaque réplique devenait un événement national »...

Et ailleurs :

Par sa grandeur Mickiewicz dépasse sa nationalité, comme ressortent de leurs cadres nationaux d'autres génies slaves comme Pouchkine, Lermontoff, quelques romanciers russes et des Polonais, Sienkiewicz. Leur portée universelle est encore difficile à établir. Ceci ne pourra avoir lieu que lorsque la question slave sera établie et à l'avènement de l'union et du relèvement de la race slave en Europe. Nous l'espérons et nous croyons de notre devoir d'y contribuer de toutes nos forces.

CARICATURES DE LA QUINZAINE (1)



Rire (dessin de Léandre — Paris). — **Le nouveau** Macbeth. — Lady Macbeth à Macbeth-Chamberlain : « Tu verras, toi aussi, que la tache ne s'en va pas, et **que tout l'or de** la Chartered ne pourra jamais laver ta jolie menotte. »





Figaro (dessin de Caran d'Ache — Paris). — Les surprises du télégraphe ou la pantomime anglaise : « *Alas!* (hélas !). Le premier mot transmis se change peu à peu en *hip! hip! hurrah!* ».



Kladderadatsch (Berlin). — Ce pauvre Chamberlain s'aperçoit enfin que ses capitaux placés dans l'aventure se trouvent bien compromis. (La *mort* lui envoie des cadavres en guise de dividende.)

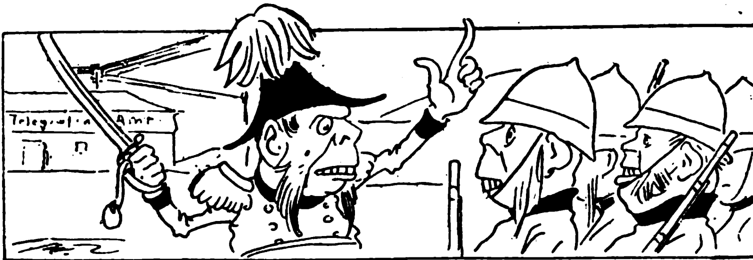


Floh (Vienne). — Le bourreau : « Majesté, l'œuvre est achevée. Avez-vous encore un désir à exprimer ? » — Milan : « Donnez-moi la corde : elle me portera bonheur au jeu... »

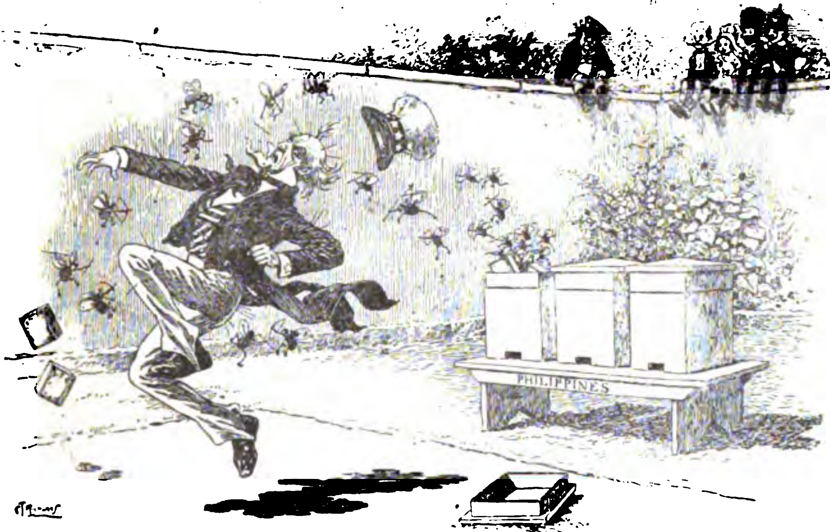
(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Fischietto (Turin). — La pauvre Marianne, de plus en plus inquiète, cherche de tous côtés des pronostics pour son avenir.



Floh (Vienne). — Le général anglais : « Tant que nous avons le télégraphe à notre disposition, nous sommes les vainqueurs. »



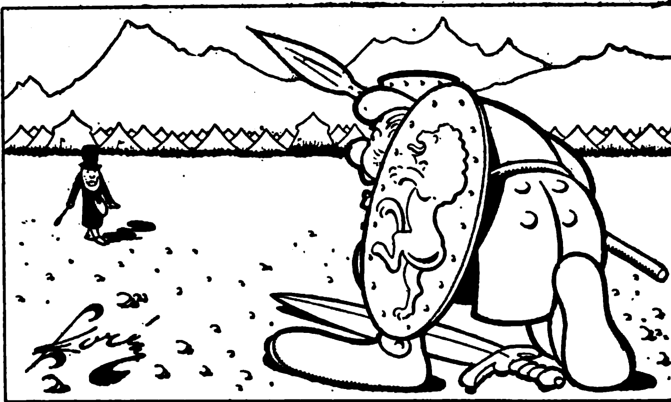
Life (New-York). — Le frère Jonathan : « Que le diable emporte l'expansion coloniale ! » (Les puissances regardent avec plaisir les souffrances que causent aux Etats-Unis les insectes sortis des Philippines.)



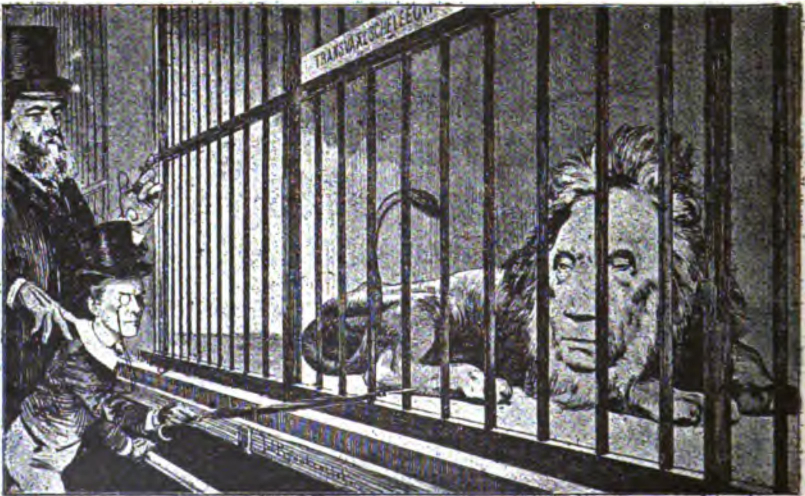
Puck (New-York). — Le lion (l'Angleterre) constate que tous les morceaux appétissants ne sont pas faciles à avaler.



New-York World. — Chamberlain et Mc'Kinley ou les deux farceurs, qui, après avoir signé à La Haye l'obligation de l'arbitrage, se refusent à l'accepter à présent. (Le *World*, de New-York a mené une campagne en faveur de l'arbitrage américain dans le conflit anglo-transvalien. La campagne a échoué, Mc'Kinley s'y montrant opposé.)



Novoïe Vremia (dessin de Coré — St-Pétersbourg). — David et Goliath. (L'Angleterre et le Transvaal.)



Amsterdammer (weekblad voor Nederland). — Salisbury à Chamberlain : « On a tort de le pousser à bout, il (le lion Krüger) est capable de briser tout pour exercer sa vengeance. »

Le Directeur-Gérant : Jean FINOT

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.

REVUE des REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

La REVUE DES REVUES ne publie que de l'inédit

SOMMAIRE-INDEX

Articles de fond :

Dans le monde des milliardaires américains (V. — Leurs enfants), par L. DE NORVINS.......... 445

Le Préjugé de la « Vie de Bohême » et les mœurs de l'artiste actuel, par CAMILLE MAUCLAIR.......... 459

Mouvement littéraire en France et à l'étranger :

Le Théâtre d'Annunzien (*suite et fin*), par HENRY BÉRENGER........ 470

La Littérature finlandaise de nos jours, par JACQUES DE COUSSANGES. 480

Histoire et démographie :

La Femme Siamoise (**7 gravures**), par FRANCIS MURY, ancien commissaire de la marine.......... 489

Feuilleton de la « Revue des Revues » :

Mères de marins, par VIRGINIE DEMONT-BRETON.................. 503

Un Salon de médecin, par J. PASSY. 506

Livres et idées :

Economie politique et sciences sociales, par EUGÈNE FOURNIÈRE, député.......................... 510

Revue des derniers livres français. 521

Sciences :

L'Origine de l'œil (**6 gravures**), par le professeur H. W. CONN... 526

Théâtre et musique :

Revue des Théâtres, par G. LEFÈVRE. 530

Comment Berlioz faillit devenir médecin, par le Dr CABANÈS..... 533

Revue musicale, par PAUL SOUDAY. 536

Analyse des « Revues » françaises, anglaises et américaines, italiennes et tchèques.............. 538

Caricatures politiques (11 gravures)...................... 554

N° 23. — 1er Décembre. — IIIe série. 1899 Xe ANNÉE. — VOL. XXXI.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

L'Abonnement à la REVUE pour 1900

I. — Messieurs les Abonnés de l'étranger sont priés de RENOUVELER, LE PLUS TÔT POSSIBLE, leur abonnement, pour n'éprouver *aucun retard* dans l'envoi de la *Revue*, le numéro du 15 décembre étant **le dernier** que nous leur expédierons avant de recevoir leur avis concernant le renouvellement.

N. B. — Le montant de l'abonnement peut nous être envoyé directement en traite sur Paris, mandat de poste international, ou par l'intermédiaire des librairies.

Les ABONNÉS de l'étranger peuvent, en outre, nous faire parvenir leur abonnement ANNUEL pour 1900, en envoyant la somme par LETTRE CHARGÉE : *20 marks* ou *22 marks* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Allemagne), *9 roubles* ou *10 roubles* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Russie), *24 lire* ou 27 *lire* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Italie), etc.

II. — Les ABONNEMENTS FRANÇAIS (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme *renouvelés d'office* pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous feront pas parvenir un ordre contraire avant le 20 décembre 1899.

Nous ferions toucher le montant par la poste, si le prix d'abonnement ne nous était pas parvenu avant le 10 janvier 1900.

LE DEUXIÈME NUMÉRO DE

La Grande Revue de l'Exposition de 1900

PARAITRA LE 1er DÉCEMBRE ET SERA ENVOYÉ A TOUS NOS ABONNÉS

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2

1. *La Russie à l'Exposition de 1900* (6 gravures), par FRÉDÉRIC LOLIÉE.
2. *Notre Enquête sur l'Exposition de 1900*, par YVES GUYOT ; H. HARDUIN ; Colonel LAUSSEDAT, de l'Institut. (*A suivre.*)
3. *L'Art à l'Exposition. Le symbolisme officiel* (6 gravures), par MARC LEGRAND.
4. *La Science en 1900*, par ÉMILE GAUTIER.
5. *Les Congrès en 1900* :
   I. *Le Congrès des langues vivantes*, par F. HERBERT, Secrétaire de la Commission d'organisation.
   II. *Le Congrès de l'Enseignement*, par H. B.
6. *Les Grands Clous de l'Exposition* : III. *Le Palais de la Danse* (7 grav.).
7. *Echos et Informations.*
8. *Echos de Théâtre.*
9. *L'Automobilisme à l'Exposition*, par AD. DUCAUX.

ABONNEMENT à la « REVUE DES REVUES »

	Par an	Par semestre
Paris et la France	**20 fr.**	**12 fr.**
Etranger (Union postale)	**24 fr.**	**15 fr.**

Le prix du numéro séparé : en France, 1 fr. ; à l'Etranger, 1 fr. 35

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne le premier de chaque mois.

(Voir la suite à la page 3 de la Couverture.)

Dans le Monde des Milliardaires américains [1]

V. — LEURS ENFANTS

Si je n'ai pas été inférieur à la tâche que j'avais entreprise, j'ai dû montrer quel danger l'existence des multimillionnaires actuels constituait pour le pays dans lequel s'est développée cette variété de parasites économiques. Il me reste à examiner si ce danger, né avec la génération présente, est appelé à disparaître avec elle ; si, en un mot, les rapaces oiseaux de proie qui dévorent la richesse de l'Amérique, sont des entités particulières à l'époque de transition sociale que nous traversons, et si demain les verra disparaître à tout jamais.

Il est des despotes qui emportent dans la tombe leur pouvoir absolu. Les fondateurs d'empires auxquels leurs conquêtes ont survécu ne sont que de rares exceptions historiques. Ni César, ni Alexandre, ni Napoléon n'ont laissé après eux d'héritiers de leur puissance. En sera-t-il ainsi des potentats de l'argent? Les colossales fortunes des Vanderbilt, des Astor, des Rockefeller vont-elles s'éparpiller à tous les vents, comme les empires de Rome et de Macédoine? Cette si grosse question nous amène à examiner les successeurs de nos multimillionnaires d'aujourd'hui. Que nous promet la génération nouvelle, aux mains de qui va passer le sceptre économique de l'Amérique ? Que devons-nous attendre d'elle ? Quelles espérances ou quelles craintes l'avenir doit-il faire naître en nous ?

J'ai constaté déjà que les multimillionnaires n'étaient pas volontiers prolifiques. Chez eux, les nombreuses familles sont rares. Mille et une causes, que j'ai énumérées au cours de cette étude, et dont les principales sont : la volonté de maintenir sur une seule tête la fortune familiale, la futilité des femmes qui se refusent à porter le fardeau de la maternité, et aussi l'existence, pour ainsi dire en partie double, des ménages de multimillionnaires, ont agi de telle sorte qu'aujourd'hui, pour un enfant qui meurt, c'est souvent une famille qui s'éteint. Cela amène encore une agglomération des fortunes qui, après deux générations, menacent de s'accumuler sur une seule tête. Aussi, si dans l'avenir, les multimillionnaires devaient être moins nombreux qu'aujourd'hui, ils seraient, par contre, encore plus riches. Mais leur nombre même ne décroîtrait guère, les Trusts devant continuer à fabriquer sans relâche des fortunes nouvelles, dont les heureux pos-

(1) Voir la *Revue des Revues* des 1er décembre 1898, 1er et 15 janvier, 1er et 15 avril, 15 septembre et 1er octobre 1899.

sesseurs viendraient à leur tour s'agglutiner à la masse déjà existante des rois de l'argent de la Cinquième Avenue.

De ces nouveaux venus, nous n'avons point à nous occuper pour le moment. Selon toute vraisemblance, ils seront exactement pareils à ceux que nous voyons éclore aujourd'hui. Ce qu'il nous faut examiner de près, ce sont donc les héritiers directs de nos multimillionnaires actuels. Ceux-là, nous les connaissons, nous les avons sous les yeux, nous les voyons se développer et grandir, ces futurs monarques dont nous aurons à subir le joug, et nous pouvons, de leur examen, tirer les réponses aux questions que nous posions tout à l'heure. Et il est d'ores et déjà une dissemblance capitale entre les pères et les fils, dissemblance qui ne fera que s'accentuer avec les années et tout à fait grosse de conséquences imprévues.

Le multimillionnaire d'aujourd'hui travaille sans cesse. Si c'est un *self made man*, s'il est né pauvre et a conquis ses millions par un mélange de chance et d'habileté, il aura beau exagérer sa morgue insolente, mépriser les hommes et se cuirasser le cœur contre toutes les misères qui l'entourent et qu'il a causées, il n'en demeurera pas moins en relation avec les souffrants. Il aura vu, pendant des années et des années, les ouvriers de ses usines, les *clerks* de sa maison de banque, les employés de ses magasins user leur vie et leurs forces dans la conquête de sa fortune. Sans doute, il ne se souciera pas de diminuer leurs charges, mais il saura que ces charges existent. Des réclamations solidement appuyées, une menace de grève, ces mille rumeurs de révolte latente qui montent à de certains moments des masses désespérées, pourront, sinon l'apitoyer, au moins l'émouvoir de la crainte des représailles. Il tendra la corde autant qu'il le pourra, mais il ne la brisera pas, sachant que ses ouvriers ne seraient pas seuls à en souffrir et qu'une part des sacrifices retomberait sur lui. S'il n'est pas foncièrement féroce, comme le sont certains de ses confrères, il diminuera même la somme des misères ambiantes, autant qu'il pourra le faire sans léser ses propres intérêts. Il en sera de même des fils de multimillionnaires qui sont aujourd'hui des hommes faits. Ceux-là ont accompagné leur père à l'*office*, ils ont été ses collaborateurs et ses associés, jusqu'au jour où la mort du chef de la famille a fait passer le sceptre en leurs mains. Aussi ont-ils, de façon générale et sauf exception, bien entendu, adopté la ligne de conduite paternelle. Ils se sont purement et simplement substitués à leurs pères, dans la très grande majorité des cas. Ils ont été à leur tour des *business-men*, après avoir vécu, pendant leur enfance, de la vie des autres jeunes gens simplement aisés de la bourgeoisie américaine. Ils se sont assis, sur les bancs de l'Université, côte à côte avec des condisciples moins favorisés qu'eux. La bonne égalité d'Harvard et de Yale a, pour un temps au moins, marqué sur leur cerveau son empreinte bienfaisante.

Mais il en va tout autrement aujourd'hui. Jamais héritier présomptif, prince de Galles ou Dauphin de France, n'a été élevé plus à l'abri

du contact de l'humanité, que le sont les enfants actuels de nos multimillionnaires. Pour ses parents, le bébé est comme une pièce de collection, comme un animal de grand prix, dont on s'énorgueillit sans mesure. A peine est-il au monde qu'il doit déjà tenir son rang, par le luxe dont on le couvre, par le train de maison qu'on lui constitue, par le nombre des domestiques attachés à sa minuscule personne. Prenons au berceau l'un de ces bébés extravagants.

L'HÉRITIER PRÉSOMPTIF.

Celui-là n'est pas encore un enfant. C'est un petit animal rose et blanc, sans conscience, presque sans vie, un tout nouveau-né, le fils de Harry Payne Whitney et de Mme Whitney née Vanderbilt. Il est apparenté à toutes les familles de milliardaires, étant le descendant du Commodore, l'arrière petit-fils de William Vanderbilt, le petit-fils de Cornélius Vanderbilt et de William C. Whitney et comptant parmi ses proches, outre les Vanderbilt et les Withney, les French, les Wilson, les Payne, les Sloane, les Shepard, et la duchesse de Marlborough et les Stuyvesant et le marquis d'Anglesey. Millions et parchemins combinés.

On ne lui a pas donné de nom, jusqu'à présent. Les gens bien informer affirment qu'il s'appellera comme son père, Harry Payne Whitney. Mais on lui a donné bien autre chose. Le jour même de sa naissance, une énorme queue de luxueux équipages s'allongeait devant la demeure paternelle, au coin de la Cinquième Avenue et de la Cinquante-septième Rue. Ses riches parents apportaient chacun leur petit cadeau. Son grand-père Vanderbilt donnait une lourde chaine d'or, avec une agrafe de diamants et supportant un fer à cheval, également paré de diamants. Les Whitney avaient choisi un hochet fait d'une dent d'éléphant incrustée d'or et de pierres précieuses, au bout de laquelle des clochettes d'or tintinnabulaient la métallique chanson qui est comme l'hymne national des milliardaires. Des Wilson, il recevait une garniture de turquoises entourées de diamants. Des Sloane, un collier de corail complètement monté en diamants. Sa layette était un présent de sa grand'mère Mme Cornélius Vanderbilt. Nous ne la décrirons pas, car il nous faudrait la puissance du dénombrement qui a fait la gloire d'Homère. Nous jetterons simplement un coup d'œil sur le total de la facture : près de 400.000 francs !

Le ménage Payne Whitney avait déjà un enfant, une fille, Flora Payne Vanderbit Whitney, reléguée bien loin aujourd'hui par la venue de l'héritier du nom et des armes. La pauvre petite n'est pas autorisée à pénétrer près de ce personnage de quelques semaines.

Plus heureux qu'elle, j'ai été admis à visiter les appartements du futur roi de l'argent ! Dans un berceau d'or émaillé, suspendu à quatre montants de même métal et de même ornementation, j'ai pu voir l'espoir de la famille dormant d'un bon sommeil sous son dais de soie bleu ciel garni de dentelles anciennes de Venise. Le berceau est

complètement enveloppé de rideaux assortis au dais, ce qui nuit à la libre respiration de l'enfant, mais produit un effet décoratif charmant. Les draps et les taies d'oreiller sont brodés au plumetis en soie bleu clair, au grand ennui du bébé, dont ces reliefs grattent désagréablement la peau tendre. Enfin, c'est une profusion de rubans, de dentelles, de broderies, d'or, diamants, à faire rêver un prince asiatique.

Trois femmes sont chargées de veiller sur l'enfant; toutes trois sont des gardes malades diplômées. Quatre fois par jour, un examen médical a lieu, avec un appareil de la plus amusante solennité. Les médecins sont au nombre de quatre et viennent, le premier à huit heures du matin, le second à une heure après midi, le troisième à sept heures du soir et le quatrième à minuit. On les a choisis aussi nombreux pour pouvoir contrôler leurs déclarations les unes par les autres. Chacun d'eux, aussitôt la visite terminée, doit rédiger un bulletin médical qui est immédiatement téléphoné aux principaux membres de la famille et affiché ensuite dans le grand hall de l'hôtel. Les médecins qui les rédigent reçoivent 250 francs par visite, soit 1.000 francs par jour, pour cette seule formalité. Le bulletin du matin contient en outre l'appréciation du médecin en chef sur la façon dont la jeune mère a passé la nuit.

Si ridicule qu'un pareil formalisme puisse sembler, il est en somme tout à fait inoffensif, sauf pour la bourse de M. Harry Payne Whitney senior, qui peut supporter de plus rudes assauts. Mais il nous est, par contre, un présage de la façon dont cet enfant sera plus tard élevé. Je n'ai pu, en voyant sa petite sœur Flora, complétement délaissée pour lui, m'empêcher de songer, comme je sortais de l'hôtel, à cet effrayant livre de Dickens qui s'appelle *Dombey and Son*; et je faisais des vœux, à part moi, pour que la ressemblance des situations se bornât à la ressemblance des noms, Florence Dombey et Flora Whitney, d'autant qu'il m'avait semblé démêler, dans les traits vagues encore du nouveau-né, quelque chose de l'impression de fatigue mise par Dickens sur la pâle figure du petit Paul.

Cornélius V Vanderbilt

Voilà déjà que les petits multimillionnaires se numérotent comme les monarques. Le cousin de Harry Payne Whitney, le fils de Cornélius Vanderbilt et de miss Grace Wilson, devenue Mme Vanderbilt malgré l'opposition formelle de la famille de son mari, est dès à présent désigné sous le nom de Cornélius V Vanderbilt, comme on dit Richard I[er] Plantagenet ou Nicolas II Romanoff. Il est âgé d'un an et quelques mois et préoccupe déjà l'opinion publique en Amérique, gloire dont, jusqu'à présent, il paraît fort peu se soucier. Le vieux Vanderbilt, celui qui est mort dernièrement à Newport, ayant refusé jusqu'au dernier moment de pardonner à son fils sa mésalliance avec miss Grace Wilson, son petit-fils n'est pas élevé dans la *vieille* demeure familiale des Vanderbilt, ainsi appelée parce qu'elle compte

déjà cinq ou six ans d'existence. Cornélius V est l'hôte de son grand-père maternel, Robert T. Wilson, au numéro 608 de la 5e Avenue. Ledit Robert T. Wilson, un peu pour faire pièce à son vieil ennemi, et beaucoup par ostentation, a monté sur un pied extraordinaire la maison de son petit-fils.

Deux bonnes, aidées d'un médecin, veillent nuit et jour sur le berceau de Cornélius V, et cela depuis le jour de sa naissance. Il possède déjà son premier et son deuxième cocher, une lingère, une couturière et deux hommes de peine pour les gros travaux de son appartement. Au point de vue de l'hygiène, les principes de la science moderne lui sont appliqués dans toute leur rigueur. Jamais personne n'est autorisé à l'embrasser, le baiser pouvant être un véhicule de germes morbides. Peut-être le médecin aurait-il consenti à faire exception en faveur de sa mère, mais celle-ci a donné l'exemple de la soumission avec une facilité que certains ont trouvée excessive. Elle s'en est consolée en dotant son fils de la plus invraisemblable garde-robe qui ait jamais existé.

Cornélius V ne porte jamais que du blanc. Les appartements qui lui sont consacrés sont revêtus d'émail blanc du plancher au plafond. Sa garde-robe comprend soixante vêtements blancs, dix chapeaux ou bonnets, trente garnitures de dessous complètes, le tout d'une blancheur immaculée. Il fait trois toilettes par jour, il porte au cou un collier de perles d'une valeur de 60.000 francs. Sa voiture de promenade est une merveille. C'est, bien entendu, une petite voiture d'enfant que l'une des deux bonnes pousse dans les allées du parc, escortée de deux gigantesques valets de pied pour éviter les chocs pénibles et prévenir les rencontres fâcheuses. Cette voiture, tout entière émaillée en blanc, a coûté 3.000 francs, sans compter les garnitures de fourrures blanches, qui dépassent 500 francs pièce.

Je ne voudrais pas m'étendre sur un inventaire de toilette dont les détails, malgré leur exentricité, pourraient finir par devenir fastidieux. Qu'il me suffise de dire que jamais, au grand jamais, pareille excentricité de luxe ne fut déployée pour un enfant. Les plus modérés estiment à 200.000 francs le coût actuel de sa garde-robe. Un de ses chapeaux est désormais historique. Il est orné de trois admirables plumes d'autruche du blanc le plus pur et de la perfection la plus rare. Ces plumes étaient destinées au prince de Galles et devaient figurer dans le boudoir de la princesse. Mme Vanderbilt réussit à les enlever, pour une somme fantastique, au fournisseur habituel de l'héritier présomptif d'Angleterre, qui, malgré sa philosophie bien connue, ne dissimula pas son mécontentement. Le père du jeune possesseur de ces merveilles dit avec fierté : « Oui, ce sont les plumes que le prince de Galles aurait été si heureux de posséder. J'en suis fâché pour lui, mais mon fils en était tout aussi digne. »

Le pauvre bébé, par exemple, vit toujours seul; j'entends qu'aucun autre enfant n'est admis auprès de lui. Il ne sort de ses appartements que pour sa promenade quotidienne et il y rentre aussitôt

qu'elle est terminée. Jamais il ne paraît chez son père ni chez son grand-père. Ceux-ci vont lui rendre visite, à d'assez rares intervalles. Cornélius V est considéré, même par ses parents, presque comme un souverain et traité comme tel.

Le petit Jack Astor.

Après le bébé, petite chose presque inerte et encore vagissante, après le tout petit enfant, voici le garçonnet qui a déjà sa personnalité, et chez qui cette invraisemblable éducation commence à porter ses premiers fruits.

Au numéro 840 de la Cinquième Avenue demeurent John Jacob Astor, et son fils William, plus connu, on ne sait trop pourquoi, sous le nom de « Jack » Astor. Ce jeune héritier présomptif de la plus vaste fortune territoriale que soit au monde, accomplit en ce moment sa huitième année. C'est un enfant sombre, triste, morose, moins en raison de son caractère naturel que de son étrange éducation.

Comme Cornélius V Vanderbilt, Jack Astor est toujours seul. Une aile entière du palais de son père lui est consacrée, et il y passe son temps de la façon la plus maussade, sans que jamais un petit camarade de son âge vienne partager ses jeux et égayer sa solitude. Sa maison se compose d'une gouvernante française, qui a la haute main sur l'organisation générale; de deux femmes de chambre, de deux valets de chambre, de deux valets de pied, de deux cochers et de six garçons d'écurie. Tous les jours, Jack Astor sort en voiture, seul avec les deux valets de pied debout derrière et avec le cocher. La gouvernante française suit dans une autre voiture et exerce sa surveillance. Elle ne doit le laisser parler à personne. Rencontre-t-il d'autres enfants dont les parents sont avec les siens en relations d'amitié ou même de parenté, il salue et poursuit sa route. Robinson Crusoë n'était pas plus solitaire sur son île déserte.

En revanche — et c'est certainement là l'innovation dont son père et sa mère se montrent le plus fiers — ses cuisines sont montées sur un pied vraiment inimaginable. Chaque matin, le premier valet de chambre présente à Jack Astor, sur un plat d'argent, le menu élaboré et préparé par le premier chef de cuisine, et Jack examine ce menu, le modifie suivant ses goûts ou se contente de l'approuver purement et simplement. En tout cas, la gouvernante française se prononce en dernier ressort. Elle écarte impitoyablement les sucreries et confiseries que Jack Astor pourrait consommer en assez grande quantité pour se rendre malade et contresigne ce menu *ne varietur*. Il est fort rare que la maman elle-même se préoccupe de ces détails.

Parfois — cela se présente une ou deux fois par mois au maximum — Jack Astor est conduit cérémonieusement dans les appartements de son père. Ce sont ses grandes joies. On lui permet de jouer quelques instants avec le sabre paternel; car, en milliardaire qui se respecte, John Jacob Astor a équipé, pour la guerre cubaine, une

compagnie de volontaires, dont il s'est naturellement attribué le commandement, mais qui a fort peu fait parler d'elle au cours des opérations. Il est résulté de tout cela un sabre magnifique qui, seul peut-être, a réussi à faire battre le cœur du petit Jack, comme étant l'unique chose qu'il ne puisse posséder.

Le seul compagnon du pauvre enfant, dans son éternelle solitude, est un minuscule piano, construit spécialement par lui, et avec lequel il passe des journées entières, cherchant à démêler les notes et à reproduire les airs d'opérette qu'il entend fredonner par la gouvernante française. Il va s'en dire qu'il ne prend aucune leçon de musique. Il n'a appris, jusqu'à présent, qu'à lire, un peu à écrire et à compter. Ses parents se proposent de lui faire faire son éducation entière dans ses appartements. On engagera dans ce but les professeurs les plus célèbres, à n'importe quel prix; mais, sous aucun prétexte, on ne consentira à le laisser vivre de la vie de collège ou d'université. Quand on lui parle de cela, John Jacob Astor répond que les rois de France, d'Angleterre et d'Italie ou les empereurs de Russie ne sont jamais allés au collège. Et quand on lui objecte l'exemple des fils de Louis-Philippe, il répond, non sans une nuance de dédain, « qu'un Astor doit chercher des modèles au-dessus de lui, et non au-dessous ! » Aux yeux du milliardaire américain, le Roi citoyen avait le tort grave de s'embourgeoiser avec trop de facilité.

Il ne faudrait pas croire que le petit Jacob Astor soit seul de son espèce, parmi les enfants des multimillionnaires. A quelques détails près, tous sont élevés de la même façon et le procédé employé par John Jacob Astor ne diffère pas très sensiblement des méthodes suivies par ses pareils. Il est simplement plus perfectionné, en ce sens qu'il est arrivé à supprimer complètement tout contact avec le monde extérieur. Mais la vie isolée de l'enfant est la règle dans la Cinquième Avenue toute entière, quand il y a des enfants, ce qui n'arrive pas souvent. En tout cas, la mode en est bien prise aujourd'hui, et les enfants à venir seront élevés comme celui-là, d'après le même système, aggravé encore par les inventions que l'imagination de ces affolés d'outrecuidance ne manquera pas de leur suggérer.

Quelques résultats typiques

On n'a pas besoin de grands efforts pour deviner les conséquences de pareilles folies. Sortis de la première enfance, les héritiers des multimillionnaires sont de pauvres petits êtres incapables de toute action, voire même de toute pensée. Cette perpétuelle solitude amène avec elle une véritable atrophie du cerveau, l'absence de fonctions se répercutant nécessairement sur la vigueur de l'organe. Nous allons en avoir la preuve avec les deux fils d'un multimillionnaire célèbre, George M. Pullmann, l'inventeur des wagons-salons qu'il a baptisés de son nom.

Dès leur naissance, George M. Pullmann junior et Walter Sanger

Pullmann, qui étaient jumeaux, étaient cités pour leur beauté et leur orce. L'éducation qu'ils reçurent mit rapidement bon ordre à cette anomalie. Eux aussi furent soigneusement tenus à l'abri de tout contact avec le vulgaire, et chambrés dans des appartements où ils ne tardèrent pas à s'étioler, physiquement et intellectuellement. Au lieu de les envoyer au collège, on les entoura de gouvernantes et de précepteurs, chargés de leur inculquer toutes les connaissances humaines, mais en conservant pour eux les égards dûs à leur naissance et à leur position sociale. Il en résulta naturellement que George et Sanger Pullmann n'apprirent littéralement rien du tout. Les précepteurs faisaient pourtant de leur mieux ; mais tous durent, les uns après les autres, renoncer à une tâche aussi ingrate. Le seul plaisir, la seule occupation des deux jumeaux, était de briser tout ce qui leur tombait sous la main et de tyranniser par surcroît les animaux qui se trouvaient à leur portée. Quand les précepteurs se plaignaient à M. ou à Mme Pullmann, ils étaient immédiatement mis à la porte et remplacés par d'autres qui ne réussissaient pas mieux.

L'expérience si désastreuse qu'il avait faite de l'éducation à domicile, décida cependant M. Pullmann à essayer du collège. Ce fut avec toutes sortes de précautions. On conserva les précepteurs et on fit conduire deux fois par jour George et Sanger Pullmann à l'école préparatoire d'Harvard. Ils étaient tous deux placés en compagnie d'enfants beaucoup plus jeunes; pourtant, à la fin du premier examen, le principal du collège dut annoncer à M. Pullmann que, sur une classe de 148 élèves, Sanger se trouvait 147e et George 148e.

Il va sans dire que cela ne diminuait en rien leur argent de poche. Tous deux étaient littéralement cousus d'or. Ils vivaient dans un uxe inouï, jetant l'argent à poignées et nuisibles à tout le monde. Une de leurs joies était de se procurer des chiens d'espèce féroce et de les lancer contre leurs maîtres ou leurs camarades. Leurs vacances se passaient en Europe, dans les débordements de toute sorte, que leur jeune âge rendait plus dangereux encore. Les amies de Mme Pullmann en étaient arrivées à redouter pour leurs fils la fréquentation de ces deux excentriques, ce qui en dit long sur ce sujet.

En présence d'une pareille obstination, leur père prit une résolution héroïque et envoya George et Sanger Pullmann dans une école d'apprentissage manuel. L'expérience fut, s'il se peut, plus désastreuse encore que celle de l'école préparatoire d'Harvard. Ils avaient à cette époque dix-huit ans, et avaient déjà mangé à eux deux plus de 8 millions de la fortune paternelle. Comme dernier essai, on les envoya dans une école particulière de Pottstown, en Pensylvanie. Ils s'y rendirent avec leur train habituel de précepteurs et de domestiques, dans le wagon-salon le plus luxueux qui existe au monde. Mais cela ne fit pas l'affaire de leurs condisciples et, en présence des protestations soulevées et de l'inutilité de ses efforts pour en faire disparaître la cause, le maître de l'établissement dut renvoyer George et Sanger Pullmann à leurs infortunés parents. Ce fut la dernière

tentative. Mais il faut rendre à George et à Sanger Pullmann cette ustice qu'elle n'altéra en rien leur tranquillité naturelle, et qu'ils ne s'émurent en aucune façon du chagrin très réel qu'ils causaient à leur père et à leur mère. Ils se déclarèrent même fort satisfaits que eur père se montrât enfin convaincu de leur absolue impuissance à rien apprendre. Mais cette joie ne devait pas être de longue durée.

Comme ils revenaient d'un voyage en Europe et racontaient en ma présence leur embarras dans Paris, où ils avaient dû se faire accompagner d'interprètes, une vieille amie de leur mère qui se trouvait là ne put s'empêcher de s'écrier : « Comment, vous, vous avez eu besoin d'interprètes? Avec toutes les facilités qui vous ont été offertes, vous n'avez pas pu apprendre assez le français pour vous tirer d'affaire tout seuls? »

George Pullmann baissa la tête sans répondre. Mais je ne voulus pas laisser perdre cette occasion de lire un peu dans l'âme d'un aussi remarquable produit de l'éducation des milliardaires et j'entraînai George Pullmann dans un coin du salon pour le confesser.

— Oui, me dit-il avec un soupir, il n'y a pas dans tous les Etats-Unis deux enfants aussi ignorants que nous. Nous en savons moins, Sanger et moi, que les garçons de notre âge qui n'ont jamais été à l'école. Jamais on ne nous a dirigés. Je le dis quelquefois à Sanger. Personne, élevé comme nous, n'aurait jamais pu réussir à rien!

Et, comme j'insistais pour avoir des détails, il continua :

— Quand nous venions de Chicago à New-York avec notre mère, c'était toujours dans notre wagon-salon. On nous traitait comme des nababs. Nous descendions à l'hôtel Windsor, mais nous n'aimions pas y rester et nous préférions flâner dans la ville. Alors, notre mère nous faisait suivre par des commissionnaires chargés de veiller sur nous. Vous devinez s'ils nous gênaient! Je me souviens qu'une fois, pendant toute une semaine, nous nous amusâmes à renverser la voiture d'une pauvre vieille marchande de pommes; ou bien, nous déposions sur le trottoir des écorces d'oranges, pour faire glisser et tomber les passants. Nous dépensions des sommes énormes de la manière la plus ridicule. Mais que pouvait-on espérer d'enfants élevés comme nous l'avions été?

Chose singulière, leur père ne cessait de leur apprendre à mépriser souverainement le commerce et l'industrie, qui avaient pourtant fait sa fortune. Mais le pitoyable résultat auquel il était parvenu finit par lui ouvrir les yeux. Dans son testament, il a limité la rente annuelle de chacun de ses fils à 15.000 francs. Cette somme doit leur être remise par versements hebdomadaires, et ils doivent venir toucher en personne leur rente d'une semaine. Toute semaine non touchée est perdue pour eux. On répète bien partout que leur mère leur donne d'autres subsides, mais, en tout cas, ils ne reçoivent pas, en une année, ce qu'ils voudraient dépenser en quelques jours.

Récemment, pour essayer de se réhabiliter, ils sont entrés comme employés dans la Compagnie de chemins de fer fondée par leur

père. Au bout d'une huitaine de jours, on dut les congédier, impropres qu'ils étaient à toutes les besognes.

Au physique, George et Sanger Pullmann sont deux jeunes gens malingres et chétifs, dont la santé est des plus compromises. Leur unique occupation est d'absorber des grogs au whisky et de jouer aux cartes. Ils sont parfaitement inutiles aux autres et à eux-mêmes. Jamais ils ne recherchent une jouissance d'un caractère intellectuel, si faible soit-il. L'énormité de leur ignorance dépasse tout ce qu'on peut rêver, et certaines de leurs reparties, formulées pourtant de la façon la plus ingénue, ont les honneurs des nouvelles à la main des petits journaux humoristiques.

Ce testament de George M. Pullmann senior devrait être médité par tous les multimillionnaires qui ont une postérité. Le document est long et même, parfois, quelque peu diffus. Mais il y a des constatations qui sont de véritables *med culpa*, d'ailleurs un peu tardivement poussés. J'en traduirai simplement ce codicille.

Etant donné qu'aucun de mes deux fils n'a développé ce sentiment de responsabilité qui est indispensable, à mon avis, au possesseur de grandes propriétés ou de sommes d'argent considérables, je me vois douloureusement contraint, comme je le leur ai explicitement déclaré à eux-mêmes, de limiter mes prévisions testamentaires à leur simple entretien. En conséquence, je veux que, de l'ensemble de ma fortune, mes exécuteurs testamentaires distraient des valeurs mobilières en quantité suffisante pour constituer deux capitaux produisant un revenu net annuel de 3.000 dollars chacun. Les revenus de l'un de ces capitaux seront donnés à mon fils George et ceux de l'autre à mon fils Walter Sanger.

C'était Mme Pullmann qui avait été instituée légataire universelle des millions de son mari. Au lieu de comprendre, comme ce dernier, à quel point elle avait été coupable envers ses deux fils et d'essayer un remède tardif, elle s'éleva violemment contre le testament et jura à qui voulut l'entendre que le testateur n'avait plus sa tête à lui. Un procès fut même commencé pour obtenir l'annulation du testament. Il ne fut interrompu que lorsque les conseils légaux de Mme Pullmann eurent déclaré à l'unanimité le succès impossible.

Aujourd'hui, Mme Pullmann en a pris son parti. Elle continue à subvenir aux besoins de ses fils, mais d'une façon, en somme, détournée, pour ne pas paraître, aux yeux des autres, se révolter contre les dernières volontés de son mari. Et George et Sanger Pullmann, plus inutiles que jamais, mais un peu honteux maintenant de leur ignorance et de leur insuffisance, poursuivent le cours de leurs exploits, en attendant le jour où ils pourront librement contracter quelque mariage bien excentrique, bien disproportionné avec telle ou telle fleur du demi-monde américain.

La jeunesse dorée.

Ils sont actuellement six qui sont appelés à recueillir à leur tour les fortunes les plus formidables de l'Amérique, et qui se préparent

de façon singulière au rôle important qu'ils joueront un jour. Ce sont les jeunes William K. Vanderbilt junior, Franck Jay Gould, Robert L. Gerry, Robert R. Goelet et Payne Whitney.

J'ai déjà eu l'occasion de parler du premier, à propos de son mariage avec miss Virginia Fair. Son frère aîné, Alfred Gwynne Vanderbilt, avait épousé miss Elsie French. Ce dernier s'était marié contre la volonté paternelle, suivant en cela l'exemple de leur autre frère, Cornélius Vanderbilt, mari de miss Grace Wilson.

Peindre l'un de ces jeunes multimillionnaires, c'est les peindre tous. Cornélius et Gwynne Vanderbilt avaient été envoyés à l'Université de Yale; mais ils y menèrent une existence si dissolue et y firent des études si navrantes qu'on plaça William à l'Université de Harvard. Sans descendre précisément à la faiblesse intellectuelle des frères Pullmann, William Vanderbilt ne réussit pas beaucoup mieux. Aussi, bien qu'il fût loin d'avoir terminé ses études, son père crut-il devoir le rappeler et le mettre tout de suite aux affaires. Les débuts dans cette voie nouvelle sont trop récents encore pour qu'on puisse par eux préjuger l'avenir.

Ce que l'on sait, par exemple, c'est que le jeune homme est le type le plus accompli de snob qu'il soit possible de rêver. Son appartement, dans Beck and Morley Halls, était encombré de prétendus objets d'art achetés à ses condisciples et payés, non point en raison de leur valeur intrinsèque, mais de celle que les vendeurs faisaient semblant d'y attacher. Il y a, parmi les étudiants d'Harvard, autre chose que des fils de multimillionnaires. Certains fils de négociants, futurs négociants eux-mêmes, ne sont pas toujours très scrupuleux sur les moyens de se procurer un bénéfice. Notre jeune héros l'expérimenta à ses dépens.

Le fils d'un marchand de curiosités de Philadelphie, un Ecossais du nom de Mac Adams, ne fut pas longtemps à comprendre quel parti il pourrait tirer de l'ingénuité de son fortuné camarade. De temps en temps, son père lui expédiait les rossignols de sa boutique, que le jeune Vanderbilt désirait immédiatement et payait des prix fous. Encouragé, Mac Adams lui dit un jour :

— Mon père possède une admirable armure qui a été volée pour lui dans un musée en Europe. Elle lui coûte très cher, mais c'est une pièce unique que tout le monde nous envierait.

— Elle est si belle que cela ? demanda William Vanderbilt.

— Incomparable ; mais je sais qu'il en veut 5.000 dollars.

— Le prix n'a aucune importance. trancha le jeune snob. Si elle est vraiment belle, elle n'est chère à aucun prix. Faites-la venir.

L'armure arriva quatre ou cinq jours après. C'était une pièce absolument moderne, comme on en rencontre à la douzaine dans les antichambres parisiennes. Elle était en acier simplement poli, sans ciselures ni ornements. Le casque était orné d'un bouquet de plumes tricolores.

— Que voyez-vous donc d'extraordinaire dans cette armure ? de-

manda Vanderbilt à son camarade. Je voudrais bien savoir pourquoi votre père y tenait si fort ?

Mac Adams se mordit les lèvres et répondit avec le plus grand sérieux :

— Je ne vous l'avais pas dit ? Mais c'est une pièce historique ! C'est l'armure elle-même que portait Napoléon Ier à Waterloo. Vous voyez qu'on vous a traité en ami !

Pendant plusieurs semaines, l'heureux propriétaire de l'armure de Napoléon Ier montra son emplette à ses amis ; mais l'un d'eux finit par avoir pitié de lui et lui ouvrit les yeux. Depuis ce moment, Mac Adams n'a pas osé reprendre son petit commerce.

Après les trois Vanderbilt, nous avons le jeune Robert Goelet, fils de feu Ogden Goelet, actuellement âgé de dix-neuf ans. Il est élève du collège d'Harvard, où il n'a guère fait sensation qu'en jouant le rôle de Juliette dans le *Roméo* de Shakespeare. On raconte que le rôle ne lui fut attribué que pour une seule raison. Aucun de ses condisciples ne se souciait de l'accepter, craignant d'être ridicule en femme. Robert Goelet, au contraire, le sollicitait instamment et, de fait, son visage efféminé se prêtait mieux qu'aucun autre au travestissement. Il appuya sa requête de l'offre de prendre à sa charge les frais fort lourds de la représentation et finit par avoir gain de cause. Les costumes qu'il fit exécuter pour cela atteignirent des chiffres paradoxaux. Sa robe de bal pour la fête chez Capulet ne coûta pas moins de 8.000 francs. Mais il faut ajouter que le côté plastique fut quelque peu gâté par la luxuriante perruque d'un noir d'ébène dont il s'était orné le chef ; jamais il ne voulut consentir à porter la perruque blonde qui, de tradition, a toujours été celle de l'héroïne de Shakespeare. Comme d'autre part il n'était pas parvenu à apprendre son rôle, la représentation fut quelque peu égayée. Mais, pour les fils de multimillionnaires, il est des grâces d'état, même à l'Université d'Harvard.

Frank Jay Gould, le plus jeune des fils du célèbre Jay Gould, a déjà vingt et un ans ; mais, jusqu'à ce jour, il a fort peu fait parler de lui. Cela tient un peu à ce qu'il a été élevé par sa sœur, miss Helen Gould, dont j'ai eu déjà l'occasion de louer la très vive intelligence artistique et les très réelles qualités. Mais le véritable motif gît dans son insuffisance physique et morale.

Son enfance fut des plus curieuses. Jay Gould, qui pourtant s'y connaissait, mais qui fut probablement, en cette circonstance, aveuglé par l'amour paternel, avait cru discerner en lui, dès le plus jeune âge, d'extraordinaires aptitudes financières. Aussi Frank avait-il à peine quatorze ans que ses études étaient tenues pour terminées et qu'il était nommé président de l'un des Comités du *Manhattan Elevated Road*. Les procès-verbaux des séances sont malheureusement muets sur son rôle à ce moment. Tout porte à croire qu'il ne fut pas des plus marquants.

Pourtant le petit Directeur, *The Boy Director*, comme on le sur-

nommait alors, avait compris qu'il lui fallait se mettre au courant de l'administration de ces chemins de fer, sur lesquels il était appelé à régner. Aussi, à chaque instant, partait-il pour inspecter le réseau. Mais il avait une façon à lui de procéder à cette étude. Il montait dans son sleeping-car avec un roman français (il parle convenablement cette langue, ayant été élevé par une gouvernante française). Il s'étendait sur son lit, ouvrait le roman, en lisait deux ou trois pages et ne tardait pas à s'endormir du sommeil du juste, dont il ne sortait que lorsque son valet de chambre venait respectueusement l'aviser qu'on était arrivé à destination.

A la mort de son père, miss Helen Gould réforma tout cela. Elle lui fit reprendre ses études, d'ailleurs sans grand succès, et lui fit donner sa démission de président. C'est seulement depuis l'année dernière qu'elle l'a décidément mis hors de page. Après l'avoir *présenté* dans un grand bal donné en son honneur, elle l'a fait nommer Directeur du *Missouri Pacific Railroad System*, position qu'il va bientôt cumuler avec son ancienne de Directeur du *Manhattan Elevated Road*, qui doit lui être rendue.

Frank Jay Gould a la réputation, dans le monde des milliardaires, d'un jeune sauvage peu intéressant. La vérité est qu'il est d'une timidité extrême, qu'il parle peu ou point, ne commet aucune des excentricités de ses congénères et n'est vraiment heureux qu'auprès de sa sœur Helen. Au physique, il est petit, comme l'était son père, mais étroit d'épaules et de poitrine, et d'une santé fort chancelante. C'est pour ne point l'abandonner seul à New-York que miss Helen Gould renonça à partir pour Cuba en qualité d'infirmière, lors de la récente campagne. Sa seule passion est sa bibliothèque et il dépense des sommes d'argent considérables en achats de livres qu'il n'ouvre presque jamais. Ce sage et tranquille garçon est fort convoité par les jeunes filles de la Cinquième Avenue qui l'accablent de coquetteries et d'avances... pour le bon motif. Sans défense contre de pareilles séductions, il se serait laissé épouser depuis longtemps, si sa sœur ne l'entourait pas d'une surveillance aussi incessante que minutieuse. Heureusement cette surveillance ne se dément pas un instant et elle est d'autant plus efficace que les plus ardentes parmi les poursuivantes se soucient peu de devenir la belle-sœur — nous pourrions dire la belle-fille — d'une femme aussi peu évaporée et aussi peu malléable que miss Helen Gould.

Robert Livingston Gerry est le contraste parfait de Frank Gould. Bien que plus jeune de trois années, il a déjà fait retentir les échos de Newport du bruit de ses prouesses. Celui-là a deux passions au cœur : le yachting et la fête. A l'âge de douze ans, il était déjà membre du *New-York Yacht Club* et à quinze ans, il promenait dans son yacht les danseuses les plus « expensive » de l'Opéra national. Cependant, celui-là est bien de la race des grands oiseaux de proie américains. Nul ne le dépasse en insensibilité et en sécheresse de cœur. Ses camarades de l'Université d'Harvard — où il fait de temps

en temps quelques brèves apparitions — déclarent qu'il y a en lui l'étoffe d'un *business-man* hors ligne. Mais cette appréciation ne doit s'appuyer que sur les sentiments qu'il exprime à ce sujet, car je ne sache pas qu'il ait encore fait autre chose que de courir les régates internationales et les coulisses des théâtres de danse, ce qui n'est peut-être pas la meilleure des préparations.

Quant à Payne Whitney, fils de l'ancien secrétaire pour la marine, il diffère en tous points de ceux que nous venons de passer en revue. Physiquement d'abord, car il est d'une beauté remarquable; moralement ensuite, car il a des idées, et même des idées à lui, ce qui désespère son entourage et sa famille. Lui aussi a fait ses débuts cette année. A ce propos, son père a fait savoir qu'il était en train de lui constituer le capital nécessaire pour débuter brillamment et aisément. Ses parents, les Payne, qui sont associés à Rockefeller dans le Standard Oil, lui offrent de le prendre avec eux. Avec ses facilités et sa fortune personnelle de cinquante millions, il arriverait rapidement à une situation énorme. Mais il lui manque la vocation.

Amateur fanatique de tous les sports et — chose incroyable de la part d'un fils de milliardaire — passionné pour les sports à bon marché, Payne Whitney court les routes à bicyclette ou à pied, avec un modeste bagage de touriste. Le plus souvent, il est accompagné d'un camarade, assez peu fortuné, et tous deux vivent, en voyage, de la façon la plus simple.

Il est fort assidu aux concerts de musique classique, aux représentations de Shakespeare; mais on le chercherait en vain dans la loge paternelle. C'est aux galeries supérieures, caché dans la foule, qu'il goûte la beauté des chefs-d'œuvre. Ses jeunes amis ne reviennent pas d'une pareille aberration. Ils s'en consolent en disant que Payne Whitney est un excentrique et qu'il a des goûts dépravés, ce qui, du reste, ne l'émeut guère. Aussi est-il tout à fait vraisemblable que, le jour où il sera son maître, cet oiseau rare rompra brusquement avec ses relations de famille et vivra d'une vie toute nouvelle, loin des *Trusts*, des Syndicats, des banques et de Wall Street. Il le laisse entendre déjà, toutes les fois que l'occasion s'en présente, ce qui lui a valu la réputation d'un jeune homme inoffensif, mais un peu toqué et tout à fait indigne du grand nom que ses ancêtres lui ont transmis.

(*La fin au prochain numéro.*) L. DE NORVINS.

Le Préjugé de la « Vie de Bohème »

ET LES MŒURS DE L'ARTISTE ACTUEL

Il y a un an, Paris a vu la reprise de la *Vie de bohème* de Murger, et la première de la *Bohème* de Puccini : cette année, M. Leoncavallo est venu apporter la sienne. Cette triple cérémonie a donc mis en vedette et en honneur la vie des artistes pauvres. Le souvenir de Paul Verlaine, errant d'hôpital en hôpital et promenant dans les rues son masque socratique et sa défroque presque misérable, s'est moins imposé à la sollicitude des bourgeois de Paris que celui de Schaunard ou de Colline, bien qu'il fût plus récent. C'est peut être parce que Verlaine avait souffert réellement, qu'il intéressa moins : l'imagination des gens ordonnés et aisés, qui ont le moyen de s'installer en une loge d'Opéra-Comique ou une baignoire de Comédie-Française pour voir grelotter des poètes pauvres, se satisfait beaucoup plus de ces douleurs théâtrales que de la peu intéressante vérité des iniquités de la vraie vie. Et il y a sur tout cet engouement, et cet entraînant arrangement à l'italienne d'un livre lugubre, plusieurs choses à dire, que le public ne s'est sans doute point dites en sortant de tous ces théâtres.

Et tout d'abord il s'étonnerait de se voir contester ici le droit au rire.

Je n'ai point entendu l'œuvre de M. Leoncavallo, mais je connais celle de Puccini, qu'on dit beauconp plus triste et sentimentale : le sentimentalisme y foisonne en effet ; parmi la neige Mimi arrive en toussant, et elle meurt d'une phtisie aussi galopante que l'exige la rapidité conventionnelle des opéras, face au public. Mais auprès de ce cours sur les affections pulmonaires, que de scènes facétieuses, entrechats, ripailles, calembours, marches aux lampions, déguisements, pizzicati, ronflements burlesques de bassons, facéties du cor anglais, libertés prises par le triangle, chansons rythmées sur des bouteilles, etc. ! Certes, ces bohèmes inspirent une musique fringante, et propre à réjouir l'après-dînée du spectateur. Quelles perruques, quels pantalons de zouaves ! Il n'y a pas moyen de ne point les trouver impayables. Et maint propriétaire, qui signifia hier sereinement congé au jeune impressionniste ou au petit sculpteur admirateur de Rodin qui n'avait point soldé le terme de l'atelier sous les combles ou du hangar de la cour, sourit avec indulgence à la façon cocasse dont le quatuor de Murger enivre et dupe M. Benoit, lâchant sa quittance entre deux rasades. En réalité, ce rire est contradictoire au bon sens. Est-ce donc le costume 1830 qui crée cette gaîté ? Nous y chercherons une raison plus profonde.

Le livre élaboré par le médiocre écrivain que fut Murger n'est point drôle. J'ai dit lugubre, et il l'est, en dépit de toutes les déclamations et de tous les truismes qui ont rempli les gazettes lorsqu'on exhuma ce déplorable ouvrage sur les planches subventionnées, l'an passé. De gras rédacteurs dûment appointés, ayant tout juste produit deux mille chroniques dans leur existence, s'attendrirent ou devinrent lyriques devant la force de la belle jeunesse qui sait rester joyeuse au milieu de la misère, et qui, et que... *La Vie de Bohème* est, malgré tout, un livre rebutant et désolant, et je ne crois pas qu'il y ait un écrivain vrai, un homme de talent et de cœur qui n'ait la nausée devant ces plaisanteries vieillies alternant avec ces crachats de phtisique et ce dépenaillement. Tout soulève le cœur dans ce récit. Les tours de rapins y sont plus grossiers que comiques, les tirades sentimentales et amoureuses y sont d'une platitude amphigourique tout à fait digne des rez-de-chaussée de petits journaux, les rares expositions d'idées artistiques y font pleurer par leur insignifiance ; ces artistes parlent comme des coiffeurs et ne produiront jamais rien ; ils sont fainéants et même sans cœur. Les seuls êtres sympathiques sont les femmes. En face de ces hâbleurs et encombrants individus, qui ne sont même pas assez propres moralement pour leur être fidèles après les avoir traînées dans une existence de saleté et de misère, elles apparaissent aimantes, simples et travailleuses, indulgentes à ces mâles prétentieux qui les assomment de leurs « rêves » et les laissent cuisiner en barbouillant une toile ou en bâillant sur un poème. Elles souffrent, elles pleurent, mais elles restent fines et presque élégantes. Musette, avec un bon sens dont on ne peut la blâmer, demande le pain et la défense contre la prostitution à ses relations « sérieuses » avec quelques barbons et béjaunes de la bourgeoisie ; elle ne revient parmi les bohèmes que pour rire, seule ressource qu'ils lui offrent. Mais Mimi est un être qui ne sait pas se reprendre, qui meurt d'un mirage déçu et qui, arrachée à une vie tranquille et sûre, à un avenir peut être heureux, à une future union de cœur et d'esprit grave à quelque honnête homme, par le bellâtre Rodolphe, meurt moins encore de phtisie que de dégoût secret devant la déchéance, la paresse et la veulerie de ce flâneur qui a l'audace de se déclarer fatigué d'elle. Ces femmes sont à mille pieds au-dessus de ces hommes, du maniaque Colline, rat de bibliothèque, du raté Schaunard, grand fumeur de pipes, du barbouilleur Marcel, du rimailleur Rodolphe. Il y a dans tout cela une odeur de sophisme, d'égoïsme mâle et de lâcheté morale qui répugne. Et cependant les gens ordonnés rient et se divertissent. De quoi donc rient-ils en cette navrante aventure de malheureuses filles et de ratés sans valeur ? Précisément de cela.

Murger le voulut-il ? Toute son œuvre le montre trop faible de talent et d'esprit pour se hausser à un tel machiavélisme : je crois qu'il prenait de bonne foi ses héros pour des artistes, sur nature et dans son livre, et qu'il pensait leurs déclamations de brasserie et de man-

sarde. Mais, consciemment ou non, il a fait à la bourgeoisie contre laquelle hurlait le romantisme la plus délicate flatterie d'amour-propre qu'elle pût recevoir. Il lui a montré les artistes, ces êtres qu'elle enviait et haïssait, dont elle se sentait séparée par des milliers de lieues, qu'elle craignait en les dénigrant, et il lui a permis de dire : « Eh! quoi, ce n'est que cela ? » Il lui a permis de dire de ces hommes, soi-disant supérieurs à elle, qu'ils étaient paresseux, indélicats, mal élevés, égoïstes et braillards, — car c'est ce qu'ils sont. La bourgeoisie a pu les juger ainsi — et par surcroît les découvrir incapables de produire, car ils ne produisent rien. Voilà sa joie profonde, voilà le secret de son sourire, voilà le secret du succès de la *Vie de Bohème*, parmi les bourgeois épanouis. Observez-les à une représentation : à voir ces prétendus dieux s'abaisser au rang de bas farceurs, à les voir conduisant à l'agonie sinistre une malheureuse que son amant forçait, malade, à le chercher sous la neige, à six heures du matin, dans les cabarets de barrière, ils éprouvent une telle satisfaction d'eux-mêmes, de leur budget bien réglé, de leurs femmes bien vêtues et de leurs enfants bien casés par « l'ordre, l'économie et le travail utile », qu'ils s'attendrissent. Cette fin lamentable des gens qui les mystifiaient ou les exaspéraient en leur parlant d'idéal, de dons inaccessibles, de vocation et de beauté intangible à leurs intelligences bornées, cette fin leur donne raison dans toute leur conception de la vie. Ils y assistent, courtois, l'œil humide, prêts au besoin à offrir cent sous pour une couronne à Mimi, avec le recueillement des personnes qui ont su conduire leur maison et subordonner le sentiment et l'altruisme à un quant-à-soi sagement dosé. Vous essaierez vainement de leur expliquer qu'ils viennent de voir des pantins, des caricatures d'artistes, de faux créateurs, le rebut de l'art vrai, toute la troupe prétentieuse et attristante dont les producteurs sérieux subissent la promiscuité et la camaraderie dans les premières années. Ces bourgeois, s'ils vous comprennent, n'auront pas l'honnêteté de l'avouer; mais le plus souvent, ils seront de bonne foi en restant convaincus qu'ils ont vu « les artistes » en ces quatre ratés.

Le livre de Murger a enraciné dans toute la classe bourgeoise l'idée tenace que l'artiste est sale, vêtu de feutres mous, de pantalons à carreaux, de cravates à la Colin, qu'il ne paie jamais un fournisseur, qu'il est mal élevé, même s'il est de bonne famille, et qu'en somme c'est un individu taré, d'une tare spéciale, curieuse : celle d'avoir au moins un détail baroque dans sa tenue et un détraquement cérébral partiel. Si le rapin s'est gaussé du bourgeois, que le bourgeois prend sa revanche! Il se venge du soir d'*Hernani* autant que des œillades dont Rodolphe jadis troubla sa femme. Il bafoue, avec la retenue qui sied et le discret dédain du bon ton, la faillite frauduleuse de l'idéalisme, étalée devant lui par un imprudent auteur, et il ne voudrait pas accepter de « l'artiste » détesté, une autre image. Celle-ci sert trop bien ses projets et ses représailles. Murger devient son plus précieux allié contre l'élégance hautaine de Baudelaire, le purisme de

Gautier, l'aristocratisme de Vigny et de Lamartine, le sombre génie de Delacroix, le lyrisme éperdu de Berlioz, la fière intransigeance de Gustave Flaubert. Il nous semble étrange, certes, de voir à la fin du XIXe siècle une telle mascarade affirmer impudemment sur les tréteaux la prétention de représenter la vie d'artiste; il nous peine de voir ces rires cinglant le ridicule suspect de fantoches qui n'ont aucun droit à incarner un si noble rôle, et nous pensons avec amertume et colère à la superbe pauvreté de d'Aurevilly, de Baudelaire, de Villiers de l'Isle-Adam, de Henry Becque, de Verlaine, à cette sainte pauvreté héroïque compromise par un médiocre sentimental, par un malencontreux phraseur. Nous souffrons de cet étalage impudique des misères de l'artiste devant son ennemi éternel. Mais nous ne pourrions faire prendre le change à la foule satisfaite. Nous pourrions lui exposer que ces misères, qui sont saintes, nécessaires, et dont il est même blessant de se targuer, sont supportées avec une dignité, une patience, une foi incompatible avec ces débraillements de carnaval; nous pourrions lui démontrer que précisément le bohème est la déconsidération vivante de l'artiste sans fortune, ce qu'est le faux mendiant au pauvre honteux, l'ouvrier ivrogne au socialiste intelligent. Elle refuserait de nous croire.

L'œuvre de Murger a pris en elle force de loi. Il y a, de par elle, un préjugé indélébile sur la moralité et la tenue de l'artiste, et une partie même des artistes de talent semblent en subir la fatalité, se cramponner à des marques extérieures d'originalité, à des costumes singularisés, à des attitudes : même avec la vie la plus régulière et l'usage du monde le plus averti, ils gardent des traces de ce romantisme d'habillement dont la bourgeoisie stigmatisait leur caste. Et ils s'en parent naïvement comme d'un uniforme anti-bourgeois, alors que leurs détracteurs les en affublent avec joie, comme les juifs, jadis, signalés d'un bonnet jaune.

Il serait temps, cependant, de réagir contre l'erreur propagée par l'un des plus piteux livres que le sentimentalisme ait échafaudés; et puisque nous sommes dans une de ces périodes rares où l'on met tout sur table, où l'on bannit tout faux respect des choses convenues, et où l'on étudie impitoyablement la valeur exacte des gens et des idées, puisque d'autre part, l'artiste, jusqu'ici écarté et résigné à être une non-valeur sociale, vient de s'avancer au premier rang des énergiques, il siérait de saper, d'une hache implacable, le faux idéal et la menteuse générosité de « la bohême », qui séduisent et égarent encore certains jeunes artistes, autant qu'ils font le jeu de la médiocratie contre l'idéal authentique et la vraie générosité. Il faut le dire sans plus attendre : la bohême n'a aucun rapport avec la vie de l'artiste pauvre. La bohême est une tare d'esprit et une dégradation de caractère; la bohême n'est imposée à aucun être par les circonstances. Elle est en lui-même. Elle n'est pas inhérente au fait d'être mal nourri et mal vêtu : il y a des gens qui, avec de la fortune, sont bohêmes, parce qu'ils aiment fainéanter, mettre les coudes sur la

table, fumer des pipes dans des cabarets, traîner sur des divans d'atelier, dire des farces ou théoriser indéfiniment, arpenter le boulevard, brailler en chœur et mettre à mal les ouvriéres. Il y a des jeunes gens qui, dans la misère, s'habillent sans cravates sang de bœuf, ne cabossent pas leur chapeau, sont polis, travaillent, et vont discrètement et fièrement chercher leur « ordinaire » à la crèmerie pour le manger dans une mansarde ou un atelier où il n'y a pas de poussière ni de désordre. En face des tapageurs de Murger, il y a le Marius peint par Hugo dans les *Misérables*, avec une vérité autrement humaine, il y a Berlioz portant son pain dans la rue avec la sérénité d'un sage, il y a Wagner logeant dans le quartier des Halles et faisant sa partie dans des orchestres de cafés-concerts en méditant *Lohengrin*, il y a la belle, la silencieuse, la grave et pure misère des beaux créateurs d'art.

Ce qui constitue la bohème, ce n'est pas le manque d'argent, c'est, avant tout, le manque d'éducation morale, d'empire sur soi-même et de pudeur intellectuelle. C'est un laisser-aller de tout l'individu. Le bohême, nous l'avons tous connu à nos débuts. Nous l'avons vu expansif, bon garçon, bavard intarissable, racontant au premier venu, devant un bock, ses projets d'art, ses songes, ses émotions, ses amours, galvaudant tout ce que l'homme bien né garde pour lui ou de très rares intimes, étalant son intérieur comme son extérieur : en réalité, sous cette bonhomie ripailleuse, très dénigreur, rongé d'envie, se sachant impuissant, mais retenu dans un monde de ratés par une énorme vanité qui est encore du bourgeoisisme exaspéré, la vanité de serrer des mains célèbres, de figurer parmi les gens de lettres, et de passer pour un martyr de l'idéal. La pauvreté, l'impuissance elles-mêmes ont leurs snobs, et quand Rodolphe mordille sa plume et lève les yeux au ciel, c'est déjà un snob de la littérature pauvre. Nous avons connu maint garçon que des biens au soleil, de bonnes rentes, la chasse et la vendange attendaient en quelque belle province, et qui s'entêtait jusqu'à l'âge des cheveux gris dans les brasseries où l'on clame des vers, qui se ruinait l'estomac, s'acoquinait à des filles stupides et collectionnait les dégoûts de tous les hôtels garnis, uniquement appâté par cette vanité étrange et hors nature. Il n'y a dans la bohème aucun esprit de renoncement et de désintéressement artistique. Presque tous les vrais artistes ont été pauvres au début de leur carrière; mais ils se sont toujours arrangés pour travailler, payer leurs couleurs ou leur marbre avec l'argent que Marcel dépense chez Momus, et ils ont toujours considéré cette pauvreté comme un état transitoire d'où il fallait sortir à force de labeur, et qui avait cette belle conséquence morale de leur faire comprendre les dessous navrants de la mêlée humaine et d'éprouver la solidité de leur conviction et de leur talent. Au lieu que vous n'imaginerez jamais Schaunard ou Rodolphe autrement qu'ils ne sont, sinon qu'en vieillissant, avec leurs scies et leurs perruques, ils sembleront gri-

maçants et pénibles. Le bohème a sa fin dans son état transitoire lui-même; il raconte toute sa vie qu'il va créer, jusqu'au jour où il prend l'attitude du vieux lutteur que la dureté de la vie a empêché de se révéler. Le bohême est avant tout un esprit faux; il emprunte à l'indépendance d'esprit de l'art et des théories anarchistes la fainéantise et la plénière indulgence morale. L'indélicatesse, il la baptise largeur d'idées; la paresse, il la colore du prétexte de « l'inspiration » qu'il sied d'attendre. Le travailleur lui fait horreur : il lui reproche ses heures régulières comme une trace de bourgeoisisme, mais il vit de ses idées, qu'il déguise et mesure à son aune. En réalité, le bohème est le parasite de l'artiste pauvre. Il le compromet aux yeux du public, pastiche ses œuvres, bénéficie de son honneur et profite, pour lui imposer ce rebutant compagnonnage, de l'indulgence et de la pitié mêlées d'une certaine faiblesse qui entraînent souvent l'artiste vrai à se laisser « rouler » dans la vie tout en s'en apercevant.

Le préjugé de la bohème est un de ceux qui ont fait le plus de tort au renom des artistes. Car cette région de liberté, et même de licence, est une prison comme toutes les catégories sociales : et il est très difficile d'en sortir, parce qu'on y prend de funestes manies morales. On est enrégimenté dans la bohème comme dans la chronique ou dans le monde. Etre indépendant professionnel, c'est encore dépendre de quelqu'un. Quant aux mœurs de la bohème, il est irritant de les voir attribuer à l'une des castes les plus rares de l'Etat, en tous cas à celle qui, par sa profession même, s'approche le plus de la distinction et du raffinement de la délicatesse morale. Si quelqu'un doit être expert en attitudes simples et naturellement nobles, en nuances du cœur et de l'esprit, en charme, en propreté de tenue et de caractère, en goût sûr et sobre, c'est l'être qui, éloigné de tout sport brutal, de tout négoce et de toute violence, sert des intérêts abstraits, fait de la pensée et de la plastique sa principale étude. D'où vient cependant que dans toute réunion citadine un créateur de peintures ou de poèmes doive être reconnu à une faute de goût quelconque, même menue, à un certain égarement, à une attitude distraite qui n'est pas précisément la gaucherie ni la timidité, mais ce qu'on appelle « l'air artiste » qui donne toujours l'appréhension vague de quelque impair à la maîtresse de maison? Sont-ce les chevelures hirsutes ou les cravates volumineuses, restes tenaces de la tradition romantique, qui imposent cette attitude? Est-ce l'ennui d'être chez « des bourgeois » et de ne savoir parler que de ce qui ne les intéresse pas? Est-ce le roidissement vexé d'être là comme un hors-d'œuvre curieux? Est-ce simplement l'habitude du songe? Il y a de tout cela dans « l'air artiste ».

Il y a tous les enfantillages de l'intellectuel accoutumé à la libre solitude et au sans-gêne de l'atelier; il y a l'amour-propre, le dépaysement, et surtout, très au fond, une timidité spéciale, qui vient de ce que l'artiste est en marge de la société et ne sait jamais s'il y est

accepté ou s'il y règne. De là une fierté ombrageuse dissimulant mal l'indécision, et cette candeur, cette naïveté singulière propre aux familiers de l'abstraction et en général aux êtres désintéressés. Interrogez là-dessus un peintre, un musicien ou un sculpteur, ou même un poète, du moment qu'il n'écrit pas en prose, car le journalisme et le roman forcent l'artiste à l'usage du monde : s'il est franc, il conviendra que le secret de son « air » est dans cette remarque psychologique. Il est très rare aujourd'hui qu'un artiste porte son titre avec fanfaronnade. C'était bon à l'époque de « l'inspiration » et du sentimentalisme à la Musset. L'artiste aujourd'hui est attentif, sérieux et soucieux. Si sa place dans l'État était nettement délimitée, il deviendrait immédiatement homme du monde, il ne permettrait même pas à un bourgeois riche de revendiquer sur lui cette pauvre supériorité des « manières », l'élégance qu'il donne à ses peintures ou à ses poèmes rehausserait immédiatement son attitude. Il n'aurait qu'une attention de quelques instants à soutenir pour s'assimiler à fond cet art superficiel, mais pratique, de la tenue dans la vie, offrir une surface polie et impénétrable aux bêtes curieuses qui guetteraient ses défauts ou ses faiblesses secrètes, murer sa pensée derrière la courtoisie, et apparaître strict, armé, indémontable, aux yeux des « mondains » ébahis de sa vraie aristocratie.

« L'air artiste » n'a rien d'indélébile. C'est une faiblesse que d'y tenir : il dessert et ne rehausse pas. Il siérait que l'artiste, déjà honni et disqualifié par les médiocres tant qu'il n'a pas forcé le succès, renonçât à la défroque bizarre, à la « tête à sensation », et rompît ainsi les derniers liens qui permettent au spectateur ironique de le confondre avec les piètres héros de Murger. Il est juste de dire que les trois quarts des jeunes peintres et écrivains se sont rangés à cette conception, et seuls les vieux romantiques survivants songent à s'en plaindre. Nous sentons tous qu'il faut en finir avec les tenues exceptionnelles et les mœurs désordonnées. Les romantiques se réjouissaient de se donner en spectacle aux bourgeois. L'homme nouveau, riche de pensées, sobre de gestes, est fait pour réserver sa vie intime, haïr la vedette personnelle, et frapper la médiocratie en plein cœur par l'audace réfléchie, la résolution logique de ses idées, en soustrayant son visage à tout examen. La conception distingue l'individu, et non la défroque. Nous n'avons pas à blâmer les cravates de dentelles de d'Aurevilly, ni le gilet rouge de Gautier. Nous saluons avec respect le feutre cabossé de Marcelin Desboutin; nous supportons les capes et les pourpoints de M. Péladan, parce que tous ces hommes ont montré de belles œuvres : mais ils sont bien loin de nous. Il semble qu'ils aient cru à l'esprit corporatif des artistes nécessitant une tenue particulière, un uniforme. Nous concevons aujourd'hui tout autrement notre rôle; l'artiste, parmi la dislocation des castes, des partis et des hiérarchies, va être le circulateur d'idées, le « quatrième pouvoir » mêlé à tout, influant sur tout. Il devra se montrer non en exceptionnel prêtant au sourire, mais en dominateur,

impossible à critiquer. Il lui faudra quitter ce dernier enfantillage qui est de tenir à quelque débraillement, à un certain air négligé et détaché, et de permettre ainsi aux médiocres de prendre sur son âme et son talent une revanche de dénigrement.

Regardons les créateurs modernes : tous nous donneront un exemple de sobre tenue, de pauvreté fière et nette, de vie travailleuse, ordonnée, saine, de discrétion dans le geste et le discours, d'élégance et de distinction nées du seul sentiment de porter en soi une grande âme. Quel mondain, quel dandy eut jamais autant d'affabilité hautaine qu'Edmond de Goncourt, de charme vif et lyrique que Banville, de séduction qu'Alphonse Daudet? Quel raffiné inventa jamais la suavité mystérieuse; la noblesse infiniment délicate que Mallarmé montrait dans son petit salon ou dans son canot de Valvins? Quel grand seigneur vaut M. Whistler? Quel gentleman a plus de correction courtoise que le peintre La Gandara, le poète Henri de Régnier, le musicien Vincent d'Indy? Quel causeur réputé dans les plus aristocratiques salons brillera de l'éclat d'un Paul Adam, montrera l'ironie parfaite d'un Paul Hervieu? Est-il un de nos gentilshommes qui ose assumer la royale et douloureuse attitude de Villiers de l'Isle Adam? Y a-t-il eu un personnage de plus haute allure officielle que Puvis de Chavannes, ou un homme plus foncièrement simple, de la belle simplicité d'âme, que le pauvre et grand Ernest Chausson? Lorsque Georges Rodenbach parlait dans un salon, qui donc eût pensé atteindre à sa distinction souriante, à son charme fin? Quel mondain a l'aisance spirituelle de M. Albert Besnard? Quel clubman, élevé dans les pures traditions de la gentry, désavouerait l'élégance vive et sérieuse de M. Jules Chéret? Quelle « bonne compagnie » au sens ancien du terme, surpasse celle de M. Roger Marx, de M. Pierre Roche? En réalité, aucune réunion élégante n'équivaudrait la conversation, les attitudes, la délicatesse de ces hommes. C'est l'âme qui transparaît, et qui à tous, riches ou pauvres, issus du peuple et formés par eux-mêmes ou élevés selon les cérémonials suprêmes, dicte et inspire une beauté saisissante et imprévisible.

Certes, l'attitude toute récente des « arrivistes » est blessante et parfois grossière : leurs impertinences calculées, leur froideur, leur ingratitude désinvolte, leur étriquement voulu sont propres à rebuter. A choisir entre cette sécheresse et la ribote des Schaunard et des Rodolphe, on hésite. Mais ils partent au moins d'un principe plus intéressant que le débraillement intellectuel et physique, ils partent de la résolution de garder une retenue. Elle leur sert du moins à cacher fièrement une pauvreté. Elle leur sert à esquiver la suprême injure de la médiocratie, que Murger mendie pour ses héros : encourir la pitié du médiocre, allons donc! Ce qui doit être, aux yeux du monde, le dernier mot *extérieur* d'une misère d'artiste, c'est un certain sourire détaché et suprême qui arrête sur place les commisérations et ne permette la fraternité qu'à ses pairs. Il est certain que nous allons toucher à une conception nouvelle des mœurs de l'artiste, et

nous délivrer enfin, avec un peu plus de fermeté, de l'écœurante tradition, parce qu'il est trop sot de continuer à la traîner. Cette malheureuse corporation des artistes, qui détient l'intelligence authentique et devrait savoir l'adapter à tous les besoins matériels de l'existence, a mis trop longtemps un faux point d'honneur à confondre la puissance de méditation idéologique avec l'inexpérience de la conduite dans la vie. Elle a laissé à la bourgeoisie une foule d'avantages, dont le plus grand est une sorte de solidarité de caste fortifiée par l'acceptation mutuelle de certaines tares morales; les égoïstes s'allient volontiers, et rien ne solidarise comme l'aversion partagée envers tout élément altruiste et sensitif. La force de cohésion de la médiocratie a toujours fait défaut aux artistes; leur nervosité et leur maladif désir de perfection les a poussés, bien plus que l'ambition ou l'envie, à se dénigrer et à se désunir. Leur vie privée a donné souvent prise aux critiques cinglantes de la bourgeoisie. Un divorce, un adultère d'artistes inspirent à cette caste une joie haineuse que les intellectuels ne soupçonnent pas : c'est l'objet des commentaires méprisants ou fielleux de mainte bourgeoise et de maint rentier enrageant de leur obscurité, conscients de leur nullité morale, et ravis de se retrancher derrière les principes honnêtes et la légalité pour se venger de la beauté, de la gloire et de l'indépendance représentées par les artistes. La bourgeoisie cache ses plaies, elle les dérobe à la publicité, tandis que les artistes manquent de cette prudente hypocrisie. En outre, la presse s'empare du moindre scandale où ils sont mêlés : elle centuple l'importance de leurs désordres par le tapage qu'elle en fait, et cette odieuse surveillance de la presse, cette corvée de la vedette eût dû retenir bien des artistes dans le désordre de leur vie. Quelle honte! Se livrer aux chroniqueurs, laisser traîner sa vie sur des feuilles de papier maculé que les médiocres froisseront le soir au coin du feu en haussant les épaules ou en faisant des gorges chaudes! Maint scandale ainsi survenu nous serra douloureusement le cœur. En réalité, les mœurs artistiques sont infiniment plus loyales et épurées que celles de la bourgeoisie, mais leur probité, leur étourderie, leur vanité font plus de bruit que la corruption dissimulée de cette dernière. L'immoralité foncière est rare chez les artistes. Elle se résorbe en une perversité, imaginative le plus souvent, et elle ne naît jamais de l'intérêt, ce qui lui ôte toute persévérance dangereuse. Très peu d'artistes sont mauvais, si beaucoup sont déréglés. En tous cas ils eussent dû depuis longtemps battre les mondains et les gens « de bon sens » sur leur propre terrain en se montrant plus corrects, plus élégants et plus rangés qu'eux-mêmes, en leur donnant là encore une leçon de beauté, en les contraignant à l'admiration; et s'ils s'étaient voulu permettre une singularité, analogue aux tenues de Schaunard, et peut-être inhérente à la puérilité secrète qui semble compenser chez certains la gravité exceptionnelle de l'âme, elle eût dû être tellement raffinée, rare, étudiée par un dandysme précautionneux, que son impeccabilité fût

supérieure à toute attaque, comme la toilette d'une femme luxueuse qui décide un soir de ne pas suivre la mode. Pour être exceptionnel, il faut faire sentir qu'on peut, dans le convenu, être parfait : autrement, on n'est qu'anormal et dévoyé.

Qui donc saura être assez intelligent et assez ferme pour réorganiser les mœurs de l'artiste ? La femme nouvelle, peut-être, qui, indulgente à ce grand enfant capricieux, saura aussi en faire un homme social et bannir son ignorance volontaire des formalités vitales qui permettent les songes. Tout s'achète, et l'artiste a toujours cru pouvoir entrer de plein pied dans les rêves sans en acheter les droits civiques : de là son infirmité, le livrant aux bêtes de la vie ordinaire. La femme sera peut-être l'intermédiaire nécessaire entre l'existence et l'artiste. Elle l'est déjà : nous en savons des exemples admirables. Elle aidera la formation du type nouveau.

Nous en voyons déjà des figures sérieuses et jeunes. L'artiste pauvre peut avoir de l'ordre, du soin, des heures réglées, un emploi raisonné du temps, une décence, une volonté soutenue, que le bohème n'avait pas. De plus en plus, tombe avec le romantisme, l'idée qui en autorisait les oripeaux et les déclamations, l'idée que la littérature et l'art sont des carrières brillantes, honorifiques et amusantes, alors que ce sont des missions lourdes, graves, appauvrissantes et pleines de désenchantement, qui incombent à certains êtres et ne portent pas en elles de quoi les pousser à la ripaille et au costume rodomont. Que si la noblesse de l'art engage encore certains braves et bons artistes à chercher sous leur cape le pommeau d'une dague imaginaire, ou à boucler sous un feutre Louis XIII une chevelure exagérée, c'est un travers qui, par son inoffensif, dégénérerait vite en vicieuse tournure d'esprit ; c'est une inélégance morale et un défaut d'indépendance que de songer à se signaler par une recherche de costume lorsqu'on a professionnellement le devoir d'exempter ses sentiments de ceux du vulgaire, et l'artiste ici rejoint le photographe et le coiffeur, inutilement. En somme, Schaunard et Rodolphe agonisent, avec les principaux clichés du chauvinisme et du sentimentalisme de ce siècle, dans cette dure et salutaire période où nous sommes, qui examine avec une résolution froide et triste toutes les métaphores et toutes les notions acceptées par la masse. Il y aurait à donner le coup de grâce à des créations aussi funestes que celle de Mürger ; avant de contribuer de nouveaux ouvrages d'imagination à la bibliothèque des auteurs actuels, il y aurait à écrire un livre de première nécessité sur l'organisation sociale des créateurs eux-mêmes. Les *Aphorismes sur la sagesse de l'artiste dans la vie* attendent leur Schopenhaüer bienfaisant pour porter à cet être privilégié les conseils pratiques qu'il croit médiocres et qui permettraient à son idéalisme de décupler sa portée. L'homme qui, appuyé sur l'expérience de la vie parisienne, et mû par une puissante compassion pour les êtres qui promènent sans défense des dons admirables à travers les dangers de la vie, écrirait ce code de leur organisation morale et matérielle, cet homme réaliserait une

des œuvres les plus hautement bienfaisantes de tous les siècles. Il aiderait énormément au rôle des compagnes d'artistes et les éclairerait même sur certaines nécessités de leur belle et lourde mission qu'elles n'ont pas encore su toutes comprendre.

Nous ne sommes encore qu'au seuil. Nous balbutions la préface de ce livre attendu. Il prononcera une fois pour toutes la vanité de la superbe romantique, la puérilité dangereuse de l'art pour l'art, du culte du moi, du dandysme, de l'arrivisme et de toutes les amours de tête du littérateur et de l'artiste parisiens. Il installera le créateur intellectuel à son rang exact dans la société. Il en érigera la silhouette stricte, simple, élégante et sévère même dans la pauvreté. Il n'en fera ni un fonctionnaire, ni un magistrat, ni un prêtre, ni rien de professionnel : il ne lui enlèvera point son caractère d'exception. Il en fera uniquement l'homme qui passe, indifférent aux lieux, aux langages et aux foules, qui passe porteur d'une âme plus pure, d'un caractère plus beau, d'une éloquence et d'une charité plus altières, l'homme qui détient le secret des lois et des méthodes psychologiques, les raisons du cœur humain, les analogies et les idées générales de la société, l'homme qui, parmi les actifs du domaine transitoire, médite les vérités permanentes et les définit à travers les fluctuations de leurs formes. Et surtout nous verrons l'artiste se séparer définitivement du sentimentalisme, de son désordre, de son afféterie, de sa déclamatoire déchéance morale, être silencieux sur sa propre vie et sur sa douleur. Avec la ruine de la littérature du sentiment, de la peinture de genre et de la musique langoureuse, avec le retour de l'intellectualité française à ce genre d'ouvrages insolents, dont parle Stendhal, qui forcent le lecteur à penser au lieu d'émouvoir simplement ses nerfs, avec l'avènement de l'artiste aux suprématies morales dans une époque où les hiérarchies se meurent, le spectre grimaçant de l'ancien bohème, outrageant la noblesse vivante de l'artiste, avec celui du névrosé, de l'égotiste et de l'arriviste va reculer définitivement au fond de la région des ombres.

CAMILLE MAUCLAIR.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

LE THÉATRE D'ANNUNZIEN

(*Suite et fin* (1)

II. — *La Gloria.*

Je ne connais, dans la littérature européenne de notre temps, aucune œuvre qui ressemble à *la Gloria*. Je ne sais même pas si, dans aucun temps, une tentative de ce genre a été faite. Ce n'est ni du drame historique, ni du drame réaliste, ni du drame social, ni du drame lyrique, et pourtant cela touche à l'histoire, au réel, à la politique, à la poésie. C'est, en somme, un essai absolument original pour interpréter poétiquement, au moyen de quelques âmes extraordinaires, les agitations de la société contemporaine. On voit bien qu'Ibsen et Wagner ont quelque part entrevu ce nouveau théâtre : mais ce n'est ni de l'Ibsen, ni du Wagner, c'est bien du d'Annunzio, un d'Annunzio encore inconnu, un d'Annunzio escaladant, une fois encore, plus haut que jamais, les pentes les plus terribles et les plus vierges du grand art.

L'intrigue de cette tragédie moderne est simple comme l'antique. Nous sommes en Italie, à Rome, à la veille d'une révolution sociale provoquée par les hontes et les corruptions d'un parlementarisme militaire en décadence. « La « vieille Italie » représentée par Cesare Bronte et ses clients, la « jeune Italie » représentée par Ruggero Flamma et ses compagnons, sont face à face et vont se choquer en un duel formidable. Cesare Bronte, vieux paysan parvenu au titre de premier ministre et de généralissime, sorte de dictateur parlementaire, a pour lui les Chambres, l'administration, l'armée, et toute la résistance du passé. Ruggero Flamma, jeune député plébéien devenu le tribun de la Révolution, a pour lui le parti socialiste, les intellectuels, la foule et toute la poussée de l'avenir. Entre eux deux s'élève l'étrange figure de la Comnéna, dernière héritière du grand nom des princes de Byzance, prostituée aux allures d'impératrice, beauté jeune dont l'âme est vieille comme le monde, dont la foule a l'horreur et la crainte, qui est la maîtresse de Bronte et sera celle de Flamma, et qui « ressemble à la Gloire » au point qu'on ne l'en distingue pas.

(1) V. la *Revue* du 15 novembre 1899.

Le premier acte nous représente une grande salle, nue et rude, ouverte sur la Rome du soir, et qui sert de centre au parti de Flamma. Quelques conjurés sont réunis là : au dehors la foule gronde et promène, en un triomphe de colère, le jeune tribun à travers la ville. Il y a eu dans l'après-midi un grand duel parlementaire entre Bronte et Flamma, où l'un et l'autre, au nom des deux Italies, se sont porté des coups cruels. L'un des conjurés, Giordano Fauro. raconte cette séance à ses amis. Puis arrive Flamma avec le reste du parti. Il est tout énervé encore de cette journée. Son âme est un mélange singulier de froideur et de fièvre, de précision et d'idéalisme, de démocratie et d'aristocratie. Dès les premiers gestes, aux premiers mots, on devine que Flamma n'est ni un *pur* ni un *simple*. C'est un ambitieux hautain qui se sert du peuple pour être populaire, mais que la victoire rendra césarien. Il voudra jouir de la fortune et de la force. Sa volonté brûlante lui lie tout un parti.

Quand tous ses compagnons, exaltés par sa parole, se sont retirés sauf un, son plus cher ami, le jeune et pensif Daniele Steno, Ruggero Flamma se détend avec lui, et nous montre son âme :

RUGGERO FLAMMA. — J'ai besoin de respirer... Quel soir suffocant ! Ne le sens-tu pas ? Ou bien j'ai la fièvre ! J'ai peut-être la fièvre ?

DANIELE STENO. — Tu es énervé de fatigue. Tu t'es donné tout entier aujourd'hui, de mille façons. Tu as vécu comme mille hommes.

RUGGERO FLAMMA. — Et je suis anxieux comme si la vie allait me manquer, comme s'il n'y avait pas assez de sang en mes artères pour remplir mon cœur ! La vie de mille hommes est toute la vie peut-être ?

DANIEL STENO. — Et tu auras toute la vie.

RUGGERO FLAMMA. — Quand ?

DANIEL STENO. — Quand tu seras moins avide.

RUGGERO FLAMMA. — Moins avide ?

DANIEL STENO. — Si l'on pose une tasse sous un jet trop violent, elle ne se remplit pas.

RUGGERO FLAMMA. — O Daniel, il faut que je surpasse aussi en avidité tous les autres, il faut que je sois aussi le plus fort et le plus avide, pour que ne m'échappe pas et ne me soit pas arraché ce qui m'est dû. L'angoisse, la frénésie, la hâte haletante...

DANIELE STENO. — Et pourtant, tu as su attendre, dans le silence.

RUGGERO FLAMMA. — Ah ! tu te souviens, lorsque cette maison était silencieuse ? Un grand océan de pensers inexprimés autour de moi, sans cesse, sans cesse... Maintenant je suis « Celui qui exprime » et « Celui qui suscite le cri de l'homme ». Le silence m'est défendu. Ma maison est protégée par le peuple. Mon nom est au vent. Ecoute.

(Arrive la clameur qui se prolonge par la cité profonde. Il va vers le balcon, et regarde.)

Rome !

(Il soupire longuement.)

Et là-bas, au delà des murs, le silence de la campagne romaine, avec son herbe haute qui odore...

(L'ami s'approche de lui et reste à son côté. Une pause.)

Donc, tout est résolu. Nous plongerons les bras dans le sang et dans la boue, jusqu'au coude.

Puis le révolutionnaire reste seul dans la nuit, avec sa fièvre dévorante sous les étoiles. Alors lui apparaît la Comnèna, la maîtresse de son rival, l'impériale prostituée qui ressemble à la Gloire. Apparition qui est une réalité! Ruggero Flamma en est tout ébloui, tout convulsé. Elle est enfin venue, celle qu'il appelait du fond de son adolescence, puis celle qu'il entrevoyait à travers les batailles du parlement et de la foule, la femme dont tout enfant il rêvait et qui rassasiera son formidable appétit de la vie! Un dialogue s'engage entre eux. Et la Comnèna, qui est la corruptrice, lie Flamma par un pacte. Elle lui donnera le don de joyeux amour, elle lui livrera Bronte, mais en revanche elle sera désormais sa *maîtresse*, la maîtresse de son destin et de son idéal. Le futur dictateur n'est déjà plus libre...

Le deuxième acte nous fait assister à l'agonie de Bronte. Ce sont d'abord ses fidèles partisans, les sénateurs, les vieux généraux, les hauts dignitaires, toute la gérontocratie dont il est le cerveau, et qui, sans lui, s'écroulera sous la tempête de la jeunesse! Ils se lamentent, ils geignent entre eux, ils évoquent le mourant, le géant que torture une maladie mystérieuse, innommable, de lui seul connue, et pour laquelle il ne veut point de médecins... C'est ensuite la Comnèna, figure pâle et fatale, épiant à travers les lourdes tentures le râle du vieillard empoisonné parmi ses luxures... C'est enfin le « monstre » lui-même, Cesare Bronte. Et ici éclate une scène grandiose, du plus atroce tragique d'âmes, entre le vieux colosse de proie et sa jeune empoisonneuse de joie, tandis qu'au milieu de ces deux fauves apparaît la sœur de charité parlant au nom de Jésus. La mort de Bronte, qui termine l'acte, est tout à fait pathétique, et je m'imagine qu'elle doit faire grand effet sur la scène. Il a chassé la Comnèna, il a craché sur elle, qui ressemble à la Gloire, il est resté seul avec la sœur, et il râle son dernier rêve :

« Il y a une foule en bas qui attend ma mort, dans la rue... (Il écoute.) Ah ! encore l'haleine humaine qui me gâte mes dernières gorgées d'air ! Trop d'humanité j'ai manipulée... Pouah ! Seul, seul, pourquoi ne pourrai-je pas mourir seul ? J'ai prié, j'ai supplié qu'on me portât dans un pré, au rebord d'un fossé, au milieu d'une bruyère, n'importe où, au loin, qu'on me laissât là comme une vieille carcasse inutile. J'aurais attendu la mort en silence, couché sur la terre, tout au long, sur le dos, comme *alors* !

LA SŒUR, avec humilité. — Ne vous indignez pas, frère, ne vous mettez pas en colère. Confiez-vous au Seigneur, et il fera le nécessaire. Paix, paix !

CESARE BRONTE, s'apaisant, s'abandonnant à sa vision, lentement. — *Alors*, après la bataille... Voilà ce dont je dois me souvenir, ma sœur, pour avoir la paix... Après la bataille, laissé pour mort sur le champ, un soir de printemps... Je reviens à moi, j'ouvre les yeux : un grand silence alentour, sur moi le ciel étoilé, sous moi les sillons abreuvés de mon sang ainsi que les germes des graines; et rien autre, et rien autre; et les heures qui passent, le temps infini qui s'écoule; et le battement de mon cœur qui semble le cœur de la terre; et la mort là, qui me regarde et ne me touche pas; et les heures qui passent, et les étoiles qui s'approfondissent, et la rosée qui tombe sur moi comme sur un tronc, et l'aube qui naît, et mon cœur qui semble le cœur de la terre, profond, oh! profond... Avez-vous entendu? Avez-vous entendu, ma sœur? Avez-vous entendu?

LA SŒUR, avec humilité. — Ainsi la lumière se lève dans les ténèbres pour ceux qui sont atterrés...

CESARE BRONTE, élévant la voix, se troublant de plus en plus. — Un fils de la terre, qui a rendu à sa mère son meilleur sang... Un paysan, un véritable fils de la glèbe je suis, une force compacte, une tête dure... Les miens ont vanné, labouré, semé, moissonné, ont rendu à la mère leur vie en sueur, en bonne sueur saine... Moi j'ai conduit la charrue. Pour aller à mon destin, j'avais les mains calleuses, la face bronzée par le soleil, les dents polies par le pain noir...

(Son altération s'accroît. Il semble qu'il voie devant lui une multitude hostile. Il a l'accent et le geste du défi, la respiration tumultueuse, l'œil troublé.)

Un fils de la terre qui a fourni sa besogne fièrement, sincèrement, avec son cœur gaillard, avec ses bras de bouvier... Moi, moi, le dernier, le seul, contre votre peur qui s'arme d'une femme, moi seul, encore debout...

(D'un effort surhumain il réussit à soulever encore une fois la grande masse osseuse de son corps qui semble craquer sous la véhémence du mouvement, comme le chêne qui va éclater.)

Oui... capable de mourir debout... comme je le dois... de vous épouvanter encore de ma chute (balancement horrible, comme celui du chêne qui va s'abattre)... moi... un fils de la terre... le dernier... le seul...

(Il s'écroule d'un coup sur le parquet, avec un fracas de ruine.)

LA SŒUR, s'agenouillant. — *Requiem æternam dona ei, Domine...*

Au troisième acte, la Révolution sociale a éclaté. Elle triomphe Ruggero Flamma est devenu dictateur, la Comnèna est devenue sa femme. Une grande réunion doit être tenue au Forum romain, entre les délégués des campagnes et les délégués des villes, pour procéder, sous le geste de Flamma, à l'organisation de l'Italie nouvelle. Mais déjà, dans l'entourage immédiat du dictateur, les jalousies travaillent à le détruire. Un des sept conjurés, Claudio Messala, à qui est échu le commandement militaire des troupes, se prépare

à renverser Flamma pour se mettre à sa place... L'orage est dans l'air. Dans la galerie d'un palais conquis par la Révolution, les « intellectuels » du nouveau pouvoir, Giordano Fauro, Vittore Corenzio, Sigismonde Leoni, artistes et historiens, échangent leurs impressions et leurs craintes sur Ruggero Flamma. Puis arrivent des partisans socialistes, annonçant la querelle éclatée entre paysans et faubouriens, l'égorgement des députations rurales dans le Forum, la trahison probable de Messala, les intrigues odieuses de la Comnèna .. Un cri de haine unanime s'élève contre cette femme; l'un des révolutionnaire s'écrie : « L'Impératrice au Tibre ! » Mais elle-même apparaît sur le seuil, hautaine et impavide. Une scène de paroles irréparables éclate entre l'impériale prostituée qui ressemble à la Gloire et les sectateurs intransigeants de l'idéal nouveau. Ruggero Flamma y met fin par son entrée subite; il chasse ses anciens amis, ses fidèles, il les chasse comme on chasserait des domestiques insubordonnés... Il reste seul avec la Comnèna, dont le triomphe éclate. Elle encourage Flamma à se faire empereur, elle lui reproche sa lenteur à agir :

La plus meurtrière lutte est préférable à cette espèce de trêve circonspecte et douteuse dans laquelle tu te débilites.

Ruggero Flamma. — Trêve de qui considère, de qui médite, de qui se ceint les reins pour reconstruire.

La Comnèna. — Sur la boue, sur la nuée, sur l'abîme ?

Ruggero Flamma. — Non, sur la terre profonde.

La Comnèna. — Avec une incantation ?

Ruggero Flamma. — Avec la foi.

La Comnèna. — En quoi ?

Ruggero Flamma, — En la vérité et en la puissance de mon idéal.

La Comnèna. — « En moi-même ! » devais-tu répondre. En toi tu dois avoir foi : en tes nerfs, en tes os, en tes artères, en ton courage, en ta passion, en ta dureté, en ton avidité, en toute ta substance, en toutes les armes que t'a données la nature pour combattre, pour l'emporter sur les autres, pour n'avoir pas d'égal, pour être le premier, le chef, le seul. Es-tu le chef ?

Ruggero Flamma. — Peut-être.

La Comnèna. — Parole que tu ne devrais pas connaître. Es-tu le seul ? Comment veux-tu créer, si tu n'es pas seul ? Seul, avec tes deux mains et avec ton souffle, sur une cîme où n'atteindront pas les singes pour s'entremettre dans ton œuvre. Conquiers la cîme, pour créer, — ou pour être foudroyé.....

Ce n'est pas ton idéal qui est ton instrument. Il y a de grandes pensées qui n'agissent pas plus que la fumée ou qu'une outre. Les forces avec lesquelles tu dois te jouer et te battre sont les passions humaines. Tu les as faites libres en détruisant l'armature qui les comprimait. Ne les ménage pas, tant que tu n'auras pas construit une autre armature qui agisse encore plus rudement.

Ruggero Flamma. — Ah ! tu es jeune, Hélène, mais ton âme est

antique comme le monde ! Toute la vieillesse du monde pèse dans tes pensées. J'avais rêvé une gloire plus neuve...

Et le duo continue, farouche, passionné, entre le futur César et « celle qui ressemble à la Gloire » jusqu'à ce finale extraordinaire !

RUGGERO FLAMMA. — Oui, je suis prêt. Tu auras ce que je t'ai promis, et plus encore, pour que tu sois rassasiée... Tu seras rassasiée : ta joie jaillira de toi avec les cris et les rires. Je te verrai jouir toute, de la couronne aux pieds, dans les palpitations de ma lutte. Ton grand amour sans pitié sera le plein soleil sur ma tête. Je n'aurai plus d'ombre. Je ne penserai pas à la mort.

La femme a posé sur les épaules de l'homme ses mains assassines et s'incline vers lui avec langueur. Tout à coup, avec un geste passionné, elle lui passe les doigts dans la chevelure, sur les tempes comme pour le baiser; et il pâlit en renversant le front en arrière.

LA COMNÈNA, comme ivre, éperdument, lentement. — Ah ! ton courage qui chante ! Ton sang est plein de mélodie... N'as-tu pas maintenant en toi toute la mélodie du monde ? Aucune chose n'enferme plus de musique que le courage qui jaillit. Je l'entends, je l'entends...

(Elle lui soutient la tête et l'effleure de son souffle. Une pause.)

Tu trembles ?

RUGGERO FLAMMA, la voix éteinte. — C'est pour toi...

Au IVe acte, la vie a tenu ses promesses. Il est devenu César, et la Comnèna impératrice. Il a comprimé dans une armature d'airain les passions révolutionnaires qui l'ont fait empereur. Il est le seul, le maître. Et pourtant son cœur est plein de dégoût, son âme n'est qu'un ulcère sous des pourpres. Toutes les foules le détestent en lui obéissant, et dans l'âme de la jeunesse italienne, il n'y a que des rêves d'Harmodius. Un soir, il est dans son cabinet de travail, seul, avec son fidèle Daniele Steno. Un jeune homme, presque un enfant, se présente, insiste pour parler seul à l'empereur. Flamma, curieux et ironique, le fait entrer. Au moment où Steno se lève pour sortir, le jeune homme se précipite sur Flamma, veut l'assassiner. Steno, qui veillait, le désarme. Flamma, curieux et sans frayeur, interroge l'enfant, puis le congédie. Le jeune révolutionnaire s'enfuit en criant : « Un autre viendra... J'ai mille frères ! » L'empereur et son ami tombent dans une grande mélancolie. Ils évoquent les souvenirs de leur adolescence, leurs aspirations à la vie, leurs courses dans Rome...

RUGGERO FLAMMA. — Te souviens-tu ? Comme nous l'aimions ! comme nous semblait douce et terrible la beauté de Rome !

DANIELE STENO. — Rome ! Nous nous agitons, nous changeons, nous passons : elle est immobile, hautaine et antique ! Née unique en un jour d'avril, sans sœurs et sans frères dans les siècles. C'est une amante terrible. Elle se nourrit avec les moelles des hommes forts. Son embrassement est atroce comme la douleur. Et elle est jalouse.

Elle se venge contre qui, lui ayant donné tout son amour, ose le reprendre.

Ruggero Flamma. — C'est vrai, c'est vrai. Je croyais que je l'aurais embrassée, que je l'aurais étreinte, que j'aurais lutté avec elle, que je me serais mêlé à elle, que j'aurais eu la force de la féconder, que j'aurais été un battement nouveau dans sa vie lente. Et me voici déjà une tombe entre ses mille tombes.

Daniele Steno. — Elle se venge. En elle seulement tu devais croire. Le soir même où la révolution fut décidée, là-bas dans ta maison déserte, tu étais avec moi sur le balcon et tu la regardais; et elle était là, ardente, sous les étoiles, avec sa grande voix marine; et tu répétais son nom, qui enivre le monde. Et je sentis dans ton accent que déjà tu lui étais infidèle, que déjà tu lui donnais une rivale... T'en souviens-tu ?

Ruggero Flamma s'en souvient, il se souvient trop... Il revoit la Comnèna, la tentatrice qui l'a poussé, l'aiguillon dans les reins, à travers les crimes et le sang, jusqu'à cette cime vertigineuse de la Gloire... Et maintenant un grand dégoût de soi-même, il se sent à son tour vieux comme le monde, il voudrait *recommencer à vivre*, avec une âme neuve... Daniele Steno lui conseille d'égorger la Comnèna, de se délivrer ainsi du cauchemar qui l'obsède. Soudain celle-ci apparaît. Les deux amants restent seuls, dans l'extrême crépuscule. En vain Ruggero essaie d'accomplir l'acte libérateur. La Comnèna, qui se méfie et veille, lit jusqu'au fond de son âme, et le désarme, avant même qu'il ait fait le geste, avec un éclat de rire, sous la lumière des lampes enfin apportées...

Le cinquième acte est très court. Une nouvelle révolution a éclaté contre Ruggero Flamma. Dans la même vaste salle où s'est tramée jadis la conspiration, dans cette salle du Ier acte, ouverte sur la Rome du soir, et qui vit apparaître la Comnèna nocturne et tentatrice, le Dictateur et sa maîtresse se retrouvent. La foule roule au loin son même océan de clameurs : mais c'est un océan de haine, non plus d'amour. Ruggero Flamma est las de la vie. L'ardeur qui autrefois le précipitait à la conquête s'est éteinte. Le tremblement du Destin est en lui, un tremblement de tous les nerfs et de tous les vouloirs, qu'il ne peut dompter. En vain la Comnèna, penchée sur lui, lui insuffle des paroles de flamme jusqu'aux moëlles, lui enfonce dans l'âme des aiguillons d'énergie... En vain elle le fouette, l'injurie, le blesse, pour le réveiller, le lancer au suprême combat... En vain... Le Dictateur est las de combattre et de vivre... Il a seulement peur d'être déchiré, mutilé, traîné aux égouts par cette plèbe dont il fut l'idole méprisante. Il demande à la Comnèna de le tuer d'un seul coup du poignard qu'il lui donna.

Ruggero Flamma. — Si j'avais aujourd'hui dans les bras la force de soulever le monde, je ne remuerais pas un doigt. Tout désormais

est immobile en moi. Mon destin s'accomplit. J'en suis là. Ma bouche se scelle. Silence! Silence!

(Il fait un pas vers la femme.)

Tue-moi. Le destin veut que je meure de ce fer, par ta main. Pas de retard! Fais que je reçoive de toi ce bien, après tant de mal.

(La Comnèna regarde fixement la haute victime; et une ombre de douleur semble ternir son regard diamantin.)

La Comnèna. — Personne ne triomphera dans sa vie entière?
Ruggero Flamma. — Personne.
La Comnèna. — Tu pouvais être celui-là...
Ruggero Flamma. — Sans toi, peut-être.
La Comnèna. — Je t'ai aimé.
Ruggero Flamma. — Tu as écrasé ma vie avec tes pieds de bronze.
La Comnèna. — J'ai aimé ta force, ton orgueil, ta fureur de combattant. J'aurais voulu un fils de toi...
Ruggero Flamma. — Tu es stérile.
La Comnèna. — Un fils qui fût né de mon sang...
Ruggero Flamma. — Tu es stérile.
La Comnèna. — Il aurait pu avoir un grand destin.
Ruggero Flamma. — Tu es stérile. Toute la vieillesse du monde est dans ton sein. Tu ne peux enfanter que la mort. Et pourtant je t'ai désirée dans toutes les heures, d'un désir implacable. J'ai vécu dans un tourbillon de feu. Ma soif égalait ton aridité. Je t'ai aimée, je t'ai aimée! Pour dormir sur ton cœur, je t'ai rassasiée de crimes.
La Comnèna. — Tu m'as rendu ce que d'abord tu reçus de moi.
Ruggero Flamma. — Tentatrice assassine!
La Comnèna. — Tu ne refusas pas mon premier don.
Ruggero Flamma. — Tu m'apportais le vertige.
La Comnèna. — Là, sur ce seuil. Tu te souviens?
Ruggero Flamma. — Je me souviens.
La Comnèna. — Tu m'attendais.
Ruggero Flamma. — J'attendais la Gloire.
La Comnèna. — La Gloire me ressemble...

. . . .

Cependant l'océan révolutionnaire s'est rapproché, il envahit les rues voisines, il bat déjà les marches de la maison. « Mort à Flamma! mort à Flamma! » déferlent ses vagues. La Comnèna supplie une dernière fois le Dictateur de dompter cette foule déchaînée. Il s'y refuse. Alors dans un suprême et enivrant baiser, elle poignarde son amant, s'élance sur le balcon de marbre, et crie à la foule : « Ruggero Flamma est mort. Je l'ai tué, moi-même je l'ai tué. » La foule crie par ses poitrines innombrables : « Sa tête! sa tête! Jette-nous sa tête! »

Alors, éperdue, la Commèna se retourne, serrant encore dans son poing l'arme aiguë. Avec les yeux dilatés et fixes, elle regarde le

cadavre de Ruggero Flamma qui est étendu à ses pieds. La vie vertigineuse de son âme tragique semble se révéler par une espèce de frémissement électrique qui lui secoue toutes les fibres. Derrière sa tête fume le crépuscule obscur, la Cité sacrée s'abîme dans l'ombre, où surgit et bouillonne l'immense flot humain.

Il y a, dans une petite salle du musée des Offices, à Florence, une tête de Méduse, par Léonard de Vinci, figure à la fois réelle et chimérique, dont tout le détail est minutieusement vrai, et qui pourtant se perd dans ce songe infini où la mort et la vie se ressemblent... J'ai senti le même frisson d'art en lisant *la Gloria* de Gabriele d'Annunzio. Son drame moderne baigne dans le clair-obscur des temps, et ses figures, pour précises qu'elles soient, semblent, plus on les regarde, se confondre avec les grandes ombres immortelles dont elles ne sont, peut-être, que des lumières projetées dans l'illusion des hommes...

Le véritable artiste, comme la nature, a besoin de se renouveler. Les figures imprévues du voyage lui sont aussi nécessaires qu'aux autres le cercle des horizons fermés. La loi du génie est d'épuiser toutes les sensations que la destinée lui offre, de créer sans cesse des chefs-d'œuvre inattendus. Il ne mérite pas le grand nom d'artiste, celui que ne tourmente point le besoin de l'Inconnu, et que n'agite point la passion d'imprimer à la matière de la vie la forme toujours renaissante de son rêve !

Se renouveler, pour l'artiste, ce n'est point s'éparpiller, c'est s'approfondir. Mille âmes songent dans son âme: l'Inconnu les éveille, les libère, les épanouit au plein jour. Une à une, avec les émotions imprévues et les recherches obstinées, elles se lèvent, ces âmes, elles vivent, elles s'immortalisent dans le geste voulu. Ainsi le créateur s'avance à travers son œuvre comme à travers une avenue de statues, qui lui font du Passé la route de l'Avenir. Une éternelle jeunesse aiguillonne son désir et prolonge jusqu'aux portes glacées de l'agonie la flamme des renouvellements...

Michel-Ange, Vinci, Shakspeare, Gœthe, Hugo, Wagner durent à cette fièvre de l'inconnu l'harmonieuse multiplicité de leur œuvre. La curiosité qu'ils eurent de tout ce que l'homme peut sentir se transmua toujours, à l'heure nécessaire, en volonté de créer des beautés neuves. Et la « lumière » que l'un deux invoquait encore dans le crépuscule de la mort, c'était la lumière mystérieuse que lui eût révélé quelque diamant caché dans les veines du vaste monde...

De nos jours, la routine des succès semble avoir déshonoré l'art. Pareils à ce Pérugin, dont l'athéisme adroit ne se lassa point d'utiliser jusqu'à l'écœurement les poses lucratives d'un idéal imaginé aux heures sincères de la jeunesse, nos romanciers et nos dramaturges refont tous les ans (quelques-uns tous les six mois) le même roman, le même drame, comme un manufacturier ou un épicier fabriquent et revendent tous les ans, sans l'améliorer beaucoup, le même tissu ou la même pâte ! L'idéal des écrivains contemporains (il en est qui

s'en vantent), c'est de récrire vingt fois l'œuvre qui leur valut leur premier succès, de la cuisiner vingt fois au même public sous des sauces à peine variées. Par ces recettes, on arrive à tout, à la notoriété, à la fortune, aux académies. Mais est-il besoin de réfléchir pour conclure que de pareils procédés sont la mort même de l'art, l'avilissement de l'imagination, le triomphe odieux du poncif?

Il faut honorer grandement les artistes d'aujourd'hui qui se refusent à devenir des industriels de leur propre sensibilité, ceux que hante la curiosité créatrice du non-vécu, du non-réalisé. A peine ont-ils marqué leur gloire dans une forme d'art, ils s'en évadent vers des créations nouvelles. Ceux-là sont vraiment les successeurs des génies anciens. Leur élite, douloureuse et passionnée, témoignera seule devant l'avenir de ce que fut vraiment l'art à la fin du XIXe siècle.

Au premier rang de cette élite, on nommera Gabriele d'Annunzio, Poète à vingt ans, romancier à vingt-cinq, dramaturge à trente, ce véritable artiste n'a frayé des chemins à sa célébrité que pour en tenter d'autres, plus ardus, plus glorieux encore.

De ce point de vue seulement sa vie et son œuvre peuvent être équitablement jugées. Je ne l'ai jamais aussi bien compris que dans le cadre de la Toscane, où Gabriele d'Annunzio m'apparut comme l'héritier des grands passionnés de l'art. Sur cette terre aux entrailles de marbre et vêtue de fresques, parmi ces cités dont l'harmonie a le silence des champs de bataille, sous ce ciel dont la vivacité jette des ailes au corps et des flammes à l'âme, j'ai mieux deviné quel immortel aiguillon pousse Gabriele d'Annunzio à la conquête de toutes les passions et de tous les rêves.

Pour que la Beauté soit une purificatrice, il faut que d'abord ses lignes sereines aient été modelées dans la lave des volcans!

Honneur donc à celui qui, dédaignant les platitudes encombrées du succès, s'est élancé d'un pas fier vers des cîmes dont notre âge était désaccoutumé! Qu'importe que souvent son cœur le brûle, que parfois son pied le trompe! Il tient ses yeux toujours hauts vers l'Idéal des maîtres, il gravit dans l'air libre les espaces vierges où l'attendent les Muses inconnues. Un jour, s'il plaît aux dieux, il s'assierra, vainqueur, dans l'Olympe éclairé du soleil des siècles, au-dessous de Sophocle, de Dante et de Goethe, non loin de son mystérieux Vinci, qui déjà, le doigt levé, lui montre, en souriant, le chemin au-delà des Rochers!

HENRY BÉRENGER.

LA LITTÉRATURE FINLANDAISE DE NOS JOURS

Voici une nation chez qui tout a été singulier; son origine est longtemps demeurée mystérieuse et, grâce à un examen plus attentif des langues, on la rattache aujourd'hui à des races non moins étranges, aux Turcs et aux Hongrois. On lui a laissé, ou plutôt elle a choisi, sans doute, pour éprouver la vigueur de ses muscles, cette terre que personne ne voulait, tant elle était dure et pierreuse, mais durs et solides elle a fait ses fils, et puis elle était belle; elle date de l'époque qui a suivi la période glaciaire où les eaux n'étaient pas séparées des terres et des milliers de lacs y épandent leur limpidité. Ce peuple de roc a été unis aux Suédois qui lui ont donné le christianisme et la culture moderne; maintenant il fait partie de l'Empire russe et néanmoins il a toujours gardé son caractère de courage patient et tenace, de bonhomie et d'honnêteté tranquille.

Si les paroles qui sortent de la bouche des individus sont trompeuses et déguisent leurs secrètes pensées, celles que font entendre les peuples sont généralement révélatrices de leur physionomie morale. Alors que dans leur faiblesse, les Finlandais résistent loyalement au gouvernement russe qui prétend détruire leurs privilèges (1), il est intéressant de connaître quels ont été, de notre temps, les interprètes de leurs idées, quelles ont été leurs aspirations, car les actions des hommes sont utiles à savoir, mais la manière dont ils ont exprimé leurs sentiments est instructive aussi et prolonge l'écho de leurs hauts faits.

I

Les Suédois avaient plutôt favorisé la langue finnoise; mais s'ils avaient beaucoup fait pour la Finlande, elle le leur rendit avec abondance, lui fournissant ses soldats les plus redoutables sous Charles XII et luttant jusqu'à son dernier souffle en 1808 et 1809 contre la Russie, lui donnant aussi des écrivains et des artistes dont elle s'est glorifiée. Pourtant la réunion de la Finlande à la Russie accentua le progrès du sentiment national, puisqu'elle se trouvait de la sorte séparée d'un pays dont il y avait danger qu'elle subît de trop près l'influence.

Le père de la littérature finnoise fut Michel Agricola, qui, au XVIe siècle traduisit en langue populaire le Nouveau Testament, tandis que le philosophe Porthan, Iuslenius et d'autres écrivirent en suédois.

(1) Voir l'article de A. Leroy-Beaulieu, sur la Russie et la Finlande, dans la *Revue des Revues* du 15 mai 1899.

Mais ce qui donna un grand essor au Finnois, ce fut la découverte du Kalevala, la vieille épopée du *Suomi*. Topélius, le père du poète, avait déjà rassemblé quelques chansons de la Carélie russe. Lönnrod vint ensuite qui publia le Kalevala, en 1835. Ce monument du génie finnois fut un signal qui réveilla les instincts poétiques, un drapeau autour duquel se forma le patriotisme, car il y avait là un témoignage de l'antiquité de la race et c'était vraiment une œuvre nationale. Si on l'a comparée à l'Iliade, dont elle a le caractère épique puisqu'elle contient toute la vie du peuple, toutes ses connaissances, jusqu'aux animaux et aux plantes du pays, elle en diffère parce que, moins riche et moins féconde peut-être en détails, moins plastique dans ses comparaisons, ses personnages se dessinent avec plus de précision sans être seulement des types. Le malin Wäinaemöinen et l'hôtesse du Pohjola sont représentés avec toute la finesse d'âmes déjà compliquées. Le Kalevala ne ressemble pas non plus aux Eddas et aux sagas; la guerre et les meurtres ne font pas l'objet de ces récits, mais les événements du foyer et les conquêtes utiles accomplies par les discours ingénieux. Daus ces graves héros qui ne rient jamais, dans Aïno, la vierge qui se tue, dans Kullervo, destiné à poursuivre la vengeance d'une injure qu'il n'a pas soufferte, dans Mariatta qu'on croit être une figure de la Vierge Marie, s'est révélée l'imagination finnoise daus sa tristesse infinie.

Cependant, on ne peut attribuer entièrement à l'apparition du Kalevala la renaissance de la poésie en Finlande. A ce temps-là, Franzén était déjà vieux; dans ses chants à *Selma*, dans ses *Soirs en Laponie*, il avait découvert son âme douce et charmante. Runeberg avait écrit ses *Nuits de jalousie*, ses récits de l'*Enseigne Staal*, les vétérans de 1808. De même que Nervauder, l'auteur du *Livre de Jephté*, il s'était beaucoup inspiré de Bellman et de Tegner, et par ce style si riche en images redoublées et à la fois si lucide et si transparent, par ses conceptions simples, mais profondes en signification, Runeberg fut mis au nombre des quatre étoiles de la Scandinavie que Brandès citait dernièrement. *Le Roi Fialar*, *Les Chasseurs d'élan*, *La Tombe de Perrho*, où l'on voit le paysan Hans et ses six fils se lever contre l'ennemi étaient réalistes par la description de la vie du peuple qui en faisait le sujet, mais étaient encore réalistes par la conception de l'univers qui s'y trouvait contenue. Runeberg croyait qu'il y avait entre la nature, l'homme et Dieu, une harmonie qui n'éclate pas à nos yeux aveugles, mais que le poète a mission de découvrir. C'était un réaliste spiritualiste.

En face de lui se pose alors Stenbaeck, moins célèbre que Runeberg, mais très curieux et qui le fait ressortir par contraste. Ce disciple d'Uhland et de Rückert, ce sombre pessimiste devint piétiste et finit par voir le péché dans toute expression d'art. August Ahlqvist (mort en 1889), était de la famille d'esprit de Stenbaeck. Ce fut avant tout un savant, il avait succédé à Loennrot dans sa chaire de Finnois. Sa *structure de la langue finnoise* cherche à établir les lois de cette

langue en la comparant aux idiomes des peuples de la même race, les Votes, les Estes, les Vepses, les Finno-ougrieus, les Tchérémisses, et les Turco-Tatares. De ces études, il avait tiré la conclusion que les mots sont significatifs des états de civilisation et il voulut en bâtir une théorie qu'il a soutenue dans ce livre : *Mots de civilisation des langues finnoises occidentales*. Ses poèmes finnois qu'il signait du nom d'Oksanen et qui furent écrits sous l'inflnence du Kalevala ne sont pas de larges symboles comme ceux de Runeberg, sa langue n'est pas abondante, elle est plutôt incisive et pénétrante et traduit les pensées d'une âme très concentrée et souvent très amère. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il fût tellement inaccessible au peuple. Son *Savolaisen laulu*, mis en musique par K. Collan, est devenu avec *Vaart Land* de Runeberg, le chant national des Finlandais.

Topalius, Cignœus et Berndtson marchèrent ensuite dans la voie qui venait d'être si glorieusement ouverte.

Topélius (1) avait été élevé chez Runeberg et Cygnœus lui avait ouvert les sources de l'histoire nationale. Il possédait une exubérance, une facilité, une grâce, une aisance de style qui font paraître austère les autres Finlandais. Il a exprimé ses effusions religieuses dans la *Ceinture d'Orion* et dans la *Voie lactée* et son horreur pour le matérialisme dans la *Gelée de septembre 1867* qu'il regardait comme une punition envoyée de Dieu à ses compatriotes pour l'abandon de leurs croyances. Pourtant il était d'un naturel naïf, plutôt disposé à voir le bien que le mal. Dieu parle même au cœur du loup et l'empêche de dévorer l'enfant qui est sorti pendant la nuit de Noël pour voir l'étoile de Jésus. Ce sont ces tendances qui l'ont rendu si propre à écrire pour la jeunesse dont il a été le conteur bien aimé, jusqu'à ce que très vieux, à quatre-vingts ans, il mourut entouré des hommages de la Scandinavie entière.

Cygnœus avait une imagination puissante dont l'excès rendait parfois ses vers obscurs; il était d'une humeur renfermée et même triste; mais ce qui mettait en jeu les facultés de ce poète toujours grand et chevaleresque, c'était l'amour de sa patrie qu'il éleva au paroxysme chez les jeunes gens qui entouraient sa chaire, soit à l'école des cadets, soit dans les fêtes des promotions de 1840, 1850, 1856, ou bien le 13 mai 1848. Alors cet esprit qui élargissait tout ce qui passait en lui, trouvait de longues périodes, des expressions frappantes et des mouvements qui emportaient,

A Frédéric Berndtson au contraire, qui avait beaucoup de goût, l'enthousiasme ne convenait pas. Ses *Nouvelles et croquis* (1851) sont d'une fermeté de dessin et d'une souplesse d'allure qu'on ne peut trop admirer. Il n'était lyrique que dans la satire où son ironie mordante se développait à l'aise ; *Courbez l'échine*, *Quand je fus anobli*, *Le cocher de fiacre*. Sa force était dans l'attaque. Son roman *Augusta* combat-

(1) Voir l'article publié à propos de la mort de Topélius, par Jacques de Coussanges, dans la *Revue des Revues* du 15 avril 1898.

tait les préjugés sociaux, et ses vaudevilles surtout, *Les dernières aventures de M. Tulloom*, *le Portrait du Roi*, etc., dénotent une acuité d'observation, un sens du ridicule, un esprit qui expliquent combien ils ont plu aux Finlandais. Agé et aveugle, Berndtson servait encore son pays en traduisant dans sa langue si belle et harmonieuse les meilleurs ouvrages dramatiques de l'Angleterre et de la France.

II

La tradition des poètes paysans n'a jamais été interrompue en Finlande. Le peuple avait conservé le Kalevala en le chantant sans cesse. Dans les provinces, il y a toujours eu des Skaldes qui n'écrivaient pas leurs poèmes, mais les transmettaient de vive voix. En 1850, on a vu à Helsingfors, un vieux barde du Savolax dicter les runes (chants) qu'il avait composées en 1808 lorsque les Russes avaient envahi la Finlande. C'est une particularité de ce pays que les poètes se sont penchés vers le peuple, que le peuple a reçu leur pensée avec amour et qu'en échange, il a produit de nouvelles forces qui ont agi sur les écrivains plus savants. Tels ont été Paavo Korhonen, Penti Lyytinen, Kymaelaeinen, Puhakko et Alexis Kivi, le plus fameux d'entre tous.

Alexis Kivi, qui était le fils d'un tailleur et que la misère finit par rendre fou, (il est mort en 1872), était un génie parfois grossier, mais profondément véridique et sincère. Ses *Cordonniers de la Lande*, sont des types immortels des paysans du Tavastland peints avec un comique qui va jusqu'à la bouffonnerie. Non moins que cette comédie populaire, *les Sept Frères* eurent un immense succès ; on y voit les tentatives et les déconvenues de sept jeunes gens qui veulent se soustraire aux obligations de la société, même à celle d'apprendre à lire. Tout le roman contemporain est sorti de là. Enfin dans *Léa*, Kivi a déployé une magnificence digne de l'Orient où se passe cette histoire de la fille de Zachée ; ce Christ toujours présent sans qu'il paraisse jamais, semble avoir dû planer aussi sur les dernières années de son cœur si tourmenté.

Pietari Païvaærinta ne semblait pas non plus destiné à devenir célèbre parmi ses compatriotes. Sa vie avait été singulièrement difficile. Sa famille était si pauvre, que lorsqu'il était petit, il allait mendier. Son père lui avait appris à lire, un de ses camarades, à écrire. A douze ans, it se loua, comme on dit en France, c'est-à-dire qu'il entra en service chez des étrangers. A vingt-deux ans, il se maria avec une fille aussi peu fortunée que lui ; ils se construisirent une cabane, défrichèrent un coin de terre et travaillèrent si bien que, malgré leurs nombreux enfants, ils parvinrent à payer leurs dettes et même à acquérir une certaine aisance, puis il fut nommé sacristain de la paroisse. Ce n'est là que l'histoire de beau-

coup de paysans Finlandais, de ceux qui réussissent. Ce qui est plus singulier, sans être extraordinaire dans ce pays, ce n'est pas qu'il se soit cassé la jambe à quarante-huit ans, mais c'est qu'étant condamné à l'immobilité, il se fit faire un pupitre sur lequel il se mit à écrire, et que ce qu'il écrivit fut le *le récit de sa vie*. Ce roman ayant été publié et traduit en plusieurs langues, attira à son auteur le plus grand renom. Il y ajouta donc les *Elãman havaimoita*, observations faites au cours de la vie, où il nous présente d'autres intérieurs, d'autres chagrins, d'autres difficultés dont il a été témoin. S'il a peint, d'après lui-même, le type du paysan que sa prudence, sa sagesse, son sens personnel mènent à la fortune, il nous a montré plusieurs fois le pauvre diable accablé par le sort qui meurt à la peine, toujours résigné, sans se plaindre du pasteur qui l'a harcelé pour qu'il payât la dîme, ni du propriétaire qui a exigé le fermage quoique la récolte eût été perdue ; (*le Camarade de voyage*, *la Mendiante*.) Il n'est pas idéaliste dans sa misère, il n'est pas non plus nihiliste, ni mystique ; cet homme ne s'égare jamais ; il ne perd pas son jugement, ce n'est point un rêveur ; et dans cette simplicité sans phrases, il y a quelque chose de sublime. Naturellement, un semblable écrivain devait quelque peu tomber dans le genre moralisateur et, en effet, on trouve que son grand roman, *Moi et d'autres*, ressemble extrêmement au David Coperfield de Dickens.

Dans Kauppuis-Heikki, Santeri (Ingman) Erkko, en même temps qu'une naïveté et une grâce pleine de saveur, on trouve aussi un certain air de berquinade et ce n'est pas là qu'il faudrait chercher le réalisme.

III

La littérature finlandaise, tout en gardant son caractère propre, suivait les courants de la littérature scandinave qui étaient ceux du monde entier. Naturellement les travaux de Brandès, l'exemple de Strindberg, d'Ibsen, de Björnson firent éclater les vieux moules ; de nouveaux esprits parurent qui n'étaient peut-être pas aussi étendus que leurs devanciers, mais dont le champ était très individuel et qui portèrent leurs efforts dans l'observation et dans l'analyse psychologique. Si l'on parcourt l'histoire des lettres, il est à observer que les renouvellements ou les renaissances se font de la sorte par un retour à la nature ; il est bon de reprendre pied à certains moments.

Tavastjerna, qui vient de mourir, n'avait pas les grandes envolées d'autres poètes, il ne pouvait soutenir ces splendides épopées où se livrent des batailles, se poursuivent des entreprises et s'ouvrent à l'occasion des percées sur l'univers. Mais parmi les écrivains scandinaves, j'en ai peu lu dont la forme soit aussi exquise, qui soit aussi classique, c'est-à-dire brève, concise, claire, compréhensible, d'un tour rapide et décidé ; il n'y a pas chez lui de longues descriptions.

Une impression, un souvenir, un soupir, une sensation, un désir, et il jette ses paroles rythmiques comme des notes légères. Ses vers ne tombent jamais dans ce qu'il appelle le gris de la nécessité ; son chant sonne et fait retentir en nous mille petites cordes de joie ou de mélancolie ; lorsqu'il souhaite « l'air sous ses ailes », c'est qu'en effet il possède de l'aisance dans l'essor ; il lui faut la liberté, ni contrainte, ni effort, n'a-t-il pas écrit : « Le vol de l'aigle ne peut se borner, sinon il tombe, le noble oiseau, il tombe. »

Nous aimons comme il chante sa maîtresse et nous aimons qu'il nous dise où l'entraîne la folie de son cœur (*Le Châtau du bonheur*).

« Tu vois, tu vois, mon imagination prend son vol — et m'emporte sur de larges et puissantes ailes. — Veux-tu me suivre, quoique le sens se trouble — et échanger avec ma pensée l'anneau des épousailles ?

Pas plus longtemps, je ne vole lourdement et timidement ; — Comme des vainqueurs, je veux te montrer le château qu'on a bâti pour nous.

Blanc, ses persiennes sont fermées, il se trouve — dans la vallée de l'avenir, au bas de la colline des rêves — où personne ne connaît notre nom.

Tu es Diane et devant ton char de triomphe, — dans l'allégresse de la victoire, Apollon — rieur et joyeux, tend sa lyre et la pince. »

Mais il ne faudrait pas nous laisser prendre entièrement à la gaieté de l'auteur de la *Demoiselle de Vänœ* et de *Finnbacka Finne :* « Et hi et hag, cela ne fait rien ! » Parfois il éveille un écho dans le refuge de nos pensées de douleur. Elle est triste la réponse du fils prodigue refusant à son père de rentrer dans sa maison, car il lui faut la solitude et le désert pour se guérir ; il y a quelque chose de brisé en lui ; désormais il n'est qu'un moine sans cloître et sans prière, qui va et qui vient, rit quand pleure l'affliction et pleure quand rit la joie. »

Si le soir descend et qu'il soit assis seul, le poète ne peut supporter le poids de son âme et s'écrie : « C'est tellement silencieux autour de moi que l'écho se meurt jusque dans le sein des roches... C'est silencieux comme si la mort entr'ouvrait la porte de ma maison vide... Alors elles reviennent toutes, les pensées des plus anciens jours de l'enfance. — C'est tellement silencieux autour de moi, tellement silencieux que dans l'angoisse — je commence à appeler mon père et ma mère, — mais ils sont morts tous deux, — et les pensées reviennent en plus grand nombre ; — les pensées qui devraient m'effrayer — sont devennues mon plus cher trésor. — C'est tellement silencieux autour de moi,— tellement silencieux qu'elles se savent chez elles,— et me tiennent compagnie pendant la nuit. — Je vis avec elles et je suis content, — je souffre avec elles, et avec elles je ris. C'est silencieux autour de moi, — silencieux comme en tous lieux où la vie s'est déflorée. »

Il a reconnu un frère dans Heine lorsque découvrant sous son rire tant de désespoir, il a dit : « Certes, je vois la moquerie jouer

autour de ta bouche, je vois le défi briller dans tes traits, je vois la révolte de ton orgueil dans tout ton être et pourtant, tu es misérable comme moi.

Sans qu'on s'en aperçoive, l'amertume plisse ta lèvre, — les larmes vaincues brillent — dans ton regard obscur qui trouble ta pensée. — Viens, qu'ensemble nous soyons misérables. »

Cette misère ne lui a pourtant pas inspiré d'imprécations ; du contact de la vie, de ses meurtrissures et de ses plaisirs, Tavastjerna a tiré cette conclusion : « Ris comme un Dieu quand tu le peux, — mais ne pense pas que ce soit effrayant, — lorsque d'une belle douleur ta joue devient humide. »

Excellant, comme il le faisait, dans l'expression de sentiments très délicats et souvent passagers, il s'est heurté au grossissement nécessaire à la scène. Dans son drame, *Les Affaires*, il a de la peine à faire durer l'action et à maintenir les caractères ; par contre, dans son roman, un *Homme du pays*, il a poussé fort avant l'analyse psychologique lorsqu'il a mis en scène les différents partis qui divisaient la Finlande, tout en faisant prédominer cette théorie que ce sont les tempéraments qui font les idées. Les *Temps durs* sont l'histoire de la disette de 1867-1868. Ses nouvelles, les *Amis d'enfance*, *Færbindelser*, *Marin ochgenre*, sont vives, étincelantes et charmantes.

En lisant ce septentrional, on pense à Horace ou encore aux Grecs. Ce qu'il possède qui leur appartenait, c'est un horizon sans brumes, la recherche de la jouissance, la finesse de la pensée, les sentiments peu compliqués, l'acuité du trait, le fini du contour, la proximité de la nature, d'une nature toujours douce pour lui.

Iuhanni Aho est le fils d'un pasteur du Savolax. Dès 1870, les nouvelles qu'il publia lui acquirent les faveurs de ses compatriotes, c'étaient : *Quand le père acheta la lampe*, *le Chemim de fer*, *Un client de foire*, le *Patron Hallman*, *la Fille du pasteur*, à laquelle fait suite *la Femme du pasteur*, *Panu* qui nous montre les luttes du paganisme et de la religion chrétienne en Finlande. Dans son roman *Seul*! on a trouvé généralement qu'il exagérait le naturalisme qui l'avait si bien servi dans les *Copeaux*, par exemple.

En effet, dans ces esquisses, nous voyons se dresser la grande forêt de sapins contre laquelle l'homme combat, s'étendre les lacs glacés qui font geler la semence et qui reflètent la lumière longue et oblique et courir les traîneaux à grelots, les îles de l'Archipel où l'on chasse le lapin, Helsingfors et ses monuments de marbre, son port, ses esplanades, son église Nicolas, le pont de Katuj-Anokko, et sur ce sol dur, en lapikka et en manteau de peau de mouton, les Finlandais, ces grands semeurs à l'épine dorsale résistante. Ce sont toujours des histoires courtes que celles qu'il nous raconte. Une mère hase abandonne son fils parce qu'il est devenu grand et doit se suffire. Celui-ci oublie vite son chagrin et mène sa petite vie timide et non exempte d'effroi lorsqu'il entend le faucheur aiguiser sa faux, les enfants marcher à côté de lui

pour aller cueillir des fruits dans le bois, les chiens aboyer, et passer les chasseurs; mais la nuit, quel plaisir lorsque tout est paisible d'aller brouter la prèle et boire dans le fossé! L'hiver arrive et le petit levraut est surpris de devenir blanc, ses poils gris faisant place à des poils blancs; il craint que tout le monde ne l'apercoive, mais quelques jours après, sortant un matin, il découvre que tout le pays est blanc aussi. L'hiver, c'est sa joie, le silence et la tranquillité, une pie est son amie ainsi qu'une mésange. Le soir, il s'aventure jusqu'à la ferme, il n'entend que le cheval dans l'écurie, et il gambade pour se réchauffer; mais il est pris dans un piège et meurt du coup. Le lendemain le petit garçon de la ferme le rapporte à la maison comme un bloc gelé,

Ailleurs, c'est une servante qui a épousé un domestique; tous deux se mettent à construire une chaumière et à défricher la terre autour de leur demeure. Quelques années après le pauvre homme emporte le cercueil de sa femme posé entre les deux timons du char que traîne le cheval; ceux-là, le marais et la forêt les ont vaincus. D'autres ont surmonté tant d'éprenves; leur ferme est calme et heureuse, le foin couvre le plancher, on n'a laissé qu'un petit chemin de la table à la porte, les bancs aussi sont couverts de fléole des prés et les solives en sont surchargées, le couchant doré taille des plaques de lumière dans la poussière. Voici le port, où, tous les dimanches, s'embarquaient les paysans pour aller à l'église et où, pendant la semaine, dormaient les barques vides. Là, un paysan accusé d'avoir distillé sans permission, jure devant le tribunal ne l'avoir pas fait; un des jurés s'est aperçu qu'il avait prononcé le serment en posant sa main sur la page et la clef du poële étant fermée, ce qui rend sans valeur ce qu'il a dit, et connaissant les superstitions populaires, il l'oblige à prêter serment de nouveau, la clef du poële ouverte, tenant les pages entre deux doigts et, cette fois, il ne peut soutenir qu'il soit innocent.

Dans n'importe quel ouvrage, il y a d'abord une conception générale, puis des détails directement reproduits de la vie qui nous amènent à cette synthèse; le choix de ces détails révèlent l'artiste. Chez Juhanni Aho, ils sont tellement caractéristiques que leur connaissance nous suffit pour rebâtir toute l'existence et toute la forme d'esprit de ceux dont ils dépendent.

Après la mort de Kivi, dont les *Cordonniers de la Lande* furent joués avec un succès immense, on avait construit à Helsingfors un théâtre finnois et les efforts de son intelligent directeur, M. Kaarlo Bergbom, firent naître les productions dramatiques; lui-même avait écrit *Paola Maroni*. Ewald Ferdinand Iahnsson prit pour sujet d'une de ses tragédies, *Lalli*, paysan qui, au XIIe siècle, tua l'évêque Henri et d'une autre, *Bartohldus Simonis*, enfant qui fut tué en 1656 dans la guerre de la Russie contre la Suède. Havaittuani fit représenter aussi deux drames : le *Voyant* et *Aïno*. On donne très souvent les comédies de Kiljander que sa gaieté et son humeur ont rendu très populaire et

qui caricature les ridicules et les habitudes cancanières des petites villes qui sont en Finlande ce qu'elles sont partout ailleurs.

L'intelligence finlandaise s'est illustrée sous bien d'autres rapports, en premier lieu dans la recherche des origines que Porthan, le savant du XVIIIe siècle aux connaissances universelles, Gabriel Rein, Forsman, qui le premier écrivit l'histoire en Finlandais, Yrjö Koskinen, Danielsen, Hausen se sont efforcés d'éclaircir, ces derniers par l'étude de la sociologie et du droit.

Malgré la réforme, la philosophie que les finlandais continuèrent à pratiquer était une scolastique très étroite que bannit le cartésianisme et, par la voix de Porthan, le kantisme comme hérétiques. Néanmoins les barrières furent rompues. On lut Locke et Leibnitz, et Snellman introduisit en Finlande l'hégélianisme; il appartenait à la gauche hégélienne et, pendant son long séjour en Allemagne, il en fut considéré comme un des soutiens les plus solides. Il basait son système sur ce fondement panthéiste tiré d'Hégel, que l'idée que nous, êtres finis, avons de l'absolu est conforme à la conscience que l'absolu a de soi-même. En même temps qu'un philosophe de si large envergure, c'était un critique ingénieux et sagace qui contribua aux travaux de Strauss, de A. Ruge, et de C. L. Michelet. Enfin sa *Théorie de l'Etat*, le plus complet de ses ouvrages, est le développement de cette thèse, que l'esprit national, se connaissant et se comprenant lui-même est le principe de la vie politique d'un peuple. Après ce grand bâtisseur, et bien digne de lui succéder, vient Gabriel Israël Hartman, auteur d'une *Théorie de la connaissance*, mais il mourut tôt et laissa son œuvre à l'ébauche.

Un peuple qui a une langue est une nation, et lorsque sa naissance est entourée de la splendeur des mythes, que ces mythes ont été chantés dans une épopée inoubliable, qu'il a produit tant d'hommes de talent et de génie même, que ses fils ont gardé leur antique caractère d'énergie et d'honnêteté, il ne peut désespérer de sa vitalité. Comme le genévrier se redresse après que le canon a passé sur sa tige, la Finlande qui a déjà traversé tant de vicissitudes, surmontera celles de l'heure actuelle. Dans sa patience, il lui faut se souvenir des paroles de celui qui l'a consolée autrefois : « Ne pleure pas à l'avance la douleur du jour qui se lève. »

JACQUES DE COUSSANGES.



École des jeunes filles nobles, dirigée par des institutrices anglaises.

HISTOIRE & DÉMOGRAPHIE

LA FEMME SIAMOISE

Les Siamois, qui ont à un très haut degré l'amour de la famille, n'établissent aucune distinction entre leurs enfants, contrairement à ce qui se passe chez bien des peuples où la naissance d'une fille est considérée comme une calamité. Que ce soient des garçons ou des filles, peu leur importe. Ils leur marquent à tous une même affection sans tenir compte de leur sexe. Souvent même j'ai remarqué chez eux cette charmante préférence que les pères témoignent chez nous à leurs filles et qui a son contre-poids dans l'imperceptible prédilection des mères pour leurs fils. Dans ce pays où, sauf à Bangkok, les routes sont un luxe inconnu, où l'on ne peut se rendre que par eau d'un village à l'autre, maintes fois le voyageur rencontre des indigènes qui s'en vont à la pêche, emmenant au fond de leur barque une ou deux fillettes dont les caresses et les jeux les amusent pendant qu'ils jettent leurs filets.

Vêtues seulement d'un morceau de cuir ou d'une plaque d'argent en forme de cœur, qui cache la partie inférieure du ventre, ces

enfants ont une physionomie gracieuse et éveillée, contrastant singulièrement avec la laideur habituelle des parents. Leur tête, toujours d'une propreté irréprochable, est rasée complètement à l'exception du sommet où la mère épargne un petit toupet qui donne à leur joli visage un air de jeune reine, surtout lorsqu'il est entouré d'une couronne de fleurs artistement tressées.

Les jours de fête on ajoute à cette couronne blanche une épinglette d'argent ou d'or, enrichie de diamants si la famille est riche. Les plus pauvres se contentent d'une flèche en cuivre rouge ou même d'un modeste piquant de porc-épic.

Toutes les fillettes portent, suspendue à leur cou, une tablette d'argent ou de cuivre sur laquelle sont gravés certains caractères religieux qui ont la propriété de les préserver des maladies ou des accidents. Souvent même leurs chevilles sont ornées de cercles en métal précieux qu'elles mettront plus tard à leurs poignets lorsque leurs jambes auront grossi.

Elles savent nager dès l'âge le plus tendre et il n'est pas rare de les voir quitter le sein de leur mère, qui les allaite jusqu'à trois ou quatre ans, pour aller prendre dans la rivière leurs ébats sous la surveillance d'un frère ou d'une sœur plus âgée. C'est seulement vers la quatrième année que l'on commence à les affubler d'une sorte de chemise, qui sera leur unique vêtement tout le reste de leur enfance.

Les amusements et les divertissements sont leur seule occupation jusqu'à la puberté, c'est-à-dire jusqu'à leur entrée dans la classe des jeunes filles. Dès qu'elles ont atteint cet âge, les parents convient leurs proches et leurs amis à une fête présidée par les talapoins pendant laquelle on coupe solennellement le toupet. La famille donne à cette occasion un grand repas, que les gens riches font suivre d'une comédie et d'un beau feu d'artifice.

A partir de ce jour, la fillette cache pudiquement sous une écharpe sa poitrine qui, jusque-là, était restée nue et qui ne se découvrira plus qu'après le mariage. Tandis que ses frères vont à la pagode servir les talapoins, elle aide sa mère aux travaux du ménage, apprend à faire la cuisine et à confectionner les gâteaux dont les Siamois sont très friands, prépare le bétel et roule d'innombrables cigarettes pour toute la famille. Bien entendu, elle en fumera sa part.

Le reste de son temps se passe en d'interminables causeries avec les jeunes filles et les commères du voisinage qui viennent l'aider à décortiquer le riz et à saler le poisson.

Si elle habite Bangkok, elle va entendre l'excellente musique royale qui, entre cinq et six heures, exécute les meilleurs morceaux de nos opéras devant le palais de Sa Majesté Chula Longkorn. Vêtue de ses plus coquets atours, la poitrine serrée dans une veste blanche, sur laquelle flotte une écharpe de couleur éclatante, le ventre et les cuisses couverts d'un langouti de soie, elle coudoie les mandarins et les officiers indigènes, jette des regards curieux et hardis sur les Européens qui se promènent devant les musiciens et s'allonge sur le

gazon lorsqu'elle se sent fatiguée. Mais au dernier morceau, qui est invariablement l'hymne national, elle se relève et l'écoute debout parce que ce serait manquer de respect au roi que de rester couchée pendant l'exécution de la Marseillaise siamoise.

Certaines nous paraîtraient jolies malgré leur teint olivâtre et leurs pommettes saillantes, si leurs dents n'étaient pas noircies par la laque et leur bouche rougie par la mastication du bétel. Il est vrai que ce qui nous répugne est très apprécié par les Siamois et qu'aucun d'eux ne voudrait épouser une jeune fille qui ne chiquerait pas le bétel et ne se noircirait pas les dents. Quand ils veulent se moquer des Européens, ils les appellent « mâchoires de chien » précisément à cause de la blancheur de leurs dents.



Femme d'un mandarin de la Cour, élevée en Angleterre.

Ce préjugé est tellement enraciné dans le pays qu'une jeune princesse siamoise, élevée en Angleterre, où, naturellement, elle avait perdu l'habitude de la laque et du bétel, disait dans une soirée à un fonctionnaire de notre consulat qu'il lui avait fallu, malgré sa répugnance, revenir à cet usage national sous peine d'être exclue de la Cour. La première reine avait déclaré qu'elle ne la recevrait plus tant qu'elle aurait les dents blanches et la bouche « pâle ».

Il est avéré que le bétel mâché avec la noix d'arek et la chaux teintée de curcuma, entretient la fraîcheur de l'haleine et empêche les dents de se carier. Les Siamois prétendent même que cet usage les met à l'abri d'une foule de maladies, notamment des coliques, de la diarrhée et de la dysenterie. Aussi les Européens qui prennent des femmes du pays, éprouvent-ils de très grandes difficultés pour les faire renoncer au bétel. Et encore s'empressent-elles d'y revenir dès qu'elles ne se sentent plus surveillées. Afin d'éviter toute trace de

désobéissance, elles se frottent les dents aussitôt après avec une poudre spéciale que leur vendent les Chinois et dont le principal inconvénient est d'user rapidement l'émail.

Les mœurs sont assez dissolues à Siam et surtout dans la capitale.

Dès qu'un Européen s'installe dans le pays, il est assailli par une multitude de vieilles femmes qui viennent lui proposer de le « marier », moyennant finances. (On sait ce qu'il faut entendre par ces mariages.) Chacune connaît deux ou trois jeunes filles, très jolies, très bien élevées, disent-elles, pouvant diriger sa maison et dont elles garantissent la vertu. Les parents s'estimeraient honorés de l'unir à un Européen aussi distingué, surtout s'il leur versait une honnête redevance.

Celui qui se laisse séduire par ces propositions ne tarde pas à s'en repentir amèrement. La vieille proxénète et les parents, non contents du prix versé, font quotidiennement des appels à sa générosité. Leur importunité est sans limites. Il est impossible de se débarrasser de leurs obsessions ; les reproches, les avanies, les coups même ne parviennent pas à les faire déguerpir. On a beau leur frotter vigoureusement les côtes avec un solide rotin, ils reviennent le lendemain mendier quelques bambous pour réparer leur paillotte qui s'effondre, ou quelques ticaux (1) pour payer leurs dettes et éviter l'esclavage. Leur esprit fertile en inventions, forge d'innombrables mensonges pour obtenir un secours et leur accent paraît si sincère qu'on se laisse souvent prendre à leurs hâbleries.

La fille de son côté tourmente constamment son « époux » pour avoir de nouveaux vêtements, de nouveaux bijoux qu'elle distribue à sa famille si bien, qu'excédé, l'Européen finit par la jeter à la porte avec tous ses parents en jurant qu'on ne l'y reprendra plus.

Ce trafic paraît tout naturel aux Siamois. Ils seraient bien étonnés si on leur disait que leur conduite est répréhensible et immorale. Ils livrent leurs filles aux Européens comme ils les livrent aux grands mandarins et au roi lui-même. Dès que l'une d'elles est renommée pour sa beauté, ils vont l'offrir au roi ; aussi ce dernier possède-t-il tant de femmes qu'il est loin de connaître le nom de toutes celles que renferme son palais. Il récompense toujours le père par quelque somme d'argent ou, si sa fille est particulièrement belle, il lui octroie un poste lucratif. Un grand nombre de ces femmes deviennent en réalité les suivantes de la première et de la seconde reine peu de temps après leur arrivée à la Cour.

Les Siamois considèrent comme un insigne honneur d'avoir une de leurs enfants parmi les femmes du roi. C'est pour eux un titre de gloire dont ils font volontiers étalage et qui leur vaut de la part de leurs compatriotes une considération toute particulière. Que notre vertu effarouchée, avant de pousser de trop hauts cris d'indignation,

(1) Le tical est une pièce d'argent qui vaut environ deux francs de notre monnaie.

se souvienne que les plus nobles familles de France se disputaient, il n'y a pas si longtemps, l'honneur de fournir des maîtresses à nos rois et qu'elles recevaient en récompense charges et honneurs.

Si la vanité n'était pas plus forte chez les Siamois que leur affection pour leurs filles, ils se garderaient bien de rêver en leur faveur un avenir aussi peu enviable qu'il est brillant. Privées de toute liberté, les malheureuses femmes du roi sont étroitement surveillées par de vigoureuses mégères armées de bâtons pour éloigner les indiscrets. Quand elles sortent du palais, on écarte les passants sur leur route, de crainte qu'elles n'échangent quelques mots avec eux. Il n'y a qu'un homme qui ait le droit de leur adresser la parole, c'est le roi. On leur permet seulement d'entendre, dans la pagode royale, les talapoins qui leur prêchent la loi bouddhique et les exhortent à atteindre par leurs vertus le nirvana, c'est-à-dire la perfection suprême. Si, par miracle, elles réussissent à nouer quelque intrigue, elles seront cousues vivantes dans un sac de cuir et jetées à la rivière, le jour où leur secret sera découvert. Quant à leurs complices, on leur fera l'honneur de les assommer avec un bâton en bois de sandal s'ils appartiennent à la famille royale. Les simples mandarins et les gens du peuple n'ont droit qu'au pal.

Les Siamois, dénués de toute ressource ou accablés de dettes, sont parfois contraints d'user du droit de vendre leurs filles, que leur confère la loi du pays. Il faut dire à leur honneur qu'ils n'ont recours à cette ressource qu'à la dernière extrémité et qu'ils se réservent toujours le droit de racheter leurs enfants lorsque la situation de la famille sera devenue moins précaire. C'est hélas! un espoir qui se réalise fort rarement, car la misère est grande dans cette fertile contrée où tous les fonctionnaires et dignitaires, y compris le roi, grugent à qui mieux mieux le malheureux peuple.

Beaucoup de ces fillettes, surtout lorsqu'elles sont bien faites et jolies, deviennent la propriété d'un directeur de théâtre qui les élève et les dresse pour la scène. Si elles tardent trop à faire preuve d'aptitudes dramatiques, il leur distribue généreusement les coups de rotin. Elles sont sa propriété, son bien tant qu'une âme compatissante n'a pas versé leur rançon. Il peut les revendre à d'autres maîtres, les mettre aux fers et le contrat de vente ne l'oblige à leur fournir que la nourriture et le vêtement. Tous les bénéfices sont pour lui.

Ces enfants, menues et graciles, se coiffent au théâtre d'une sorte de couronne pyramidale en carton doré, et se couvrent le visage d'un habile maquillage qui les rend méconnaissables. Des colliers ornent leur poitrine, des ongles d'argent recourbés allongent démesurément leurs doigts, et leurs poignets sont chargés de lourds bracelets. Leur costume bizarre, leurs mouvements frôleurs et onduleux leur donnent un charme étrange lorsqu'on les voit mimer des pantomimes en remuant le torse pendant que leurs jambes restent immobiles.

Quand ni sa trop grande beauté, ni une pauvreté excessive n'expo-

sent une jeune fille à être livrée au roi ou vendue comme esclave, elle se marie vers la treizième ou la quatorzième année, car, d'après un proverbe siamois, « une femme sans mari, c'est un cheval sans frein, une maison sans toiture, une barque sans gouvernail ». Parfois, elle est fiancée à un garçon du voisinage dont les parents sont unis à sa famille par des liens d'amitié. Dans ce cas, la noce se fait dès que les jeunes gens sont en âge de se marier.

D'ordinaire, des pourparlers s'engagent par l'intermédiaire d'amis communs dont la situation où l'âge inspire le respect. Ils se rendent chez les parents de la jeune fille et, après avoir pris d'innombrables tasses de thé brûlant et mâché de nombreuses chiques de bétel, ils font la demande officielle.



Femmes du peuple.

Si, en dépit d'un éloge pompeux du jeune homme, ils essuient un refus, ils se retirent à reculons avec force saluts. S'ils aperçoivent quelque hésitation, ou si on les prie de laisser le temps de la réflexion, ils renouvellent leur demande deux ou trois semaines plus tard.

Après mille entrevues et de longs entretiens où l'on s'est enfin mis d'accord, la date des fiançailles est fixée et la jeune fille est prévenue. Il ne lui reste plus qu'à se conformer à la volonté de ses parents, qui n'ont pas songé un instant à la consulter avant de lui choisir un époux.

Sur un ballon (1) couvert de riches étoffes et surmonté d'immenses parasols en carton doré, le jeune homme place les nombreux présents destinés à sa fiancée et aux parents de celle-ci : langoutis

(1) On appelle ballon à Siam de longues pirogues dirigées quelquefois par vingt ou trente rameurs. Les ballons du roi peints en jaune sont des merveilles de sculpture et de décoration.

de soie, écharpes aux couleurs chatoyantes, vases d'or et d'argent, bagues finement ciselées, chaînes en jais et en ambre, sans oublier le bétel et les noix d'arek. Bien entendu, il n'y a que les riches Siamois qui puissent offrir de pareils cadeaux, les gens du peuple se contentent de présents beaucoup plus modestes.

Au milieu de la barque une légère estrade porte les gâteaux de fiançailles de forme pyramidale, teints de belles couleurs. Les amis et les parents s'installent dans d'autres ballons également pavoisés et garnis de fleurs et de verdure. Puis, à un signal donné, toute la procession s'achemine vers la demeure de la jeune fille au son des instruments. Si une barque vient à chavirer, le mariage est manqué, car cet accident est une preuve manifeste que l'union projetée n'a pas l'agrément de Bouddha. Il arrive parfois qu'un ami jaloux donne volontairement un faux coup de rame et cause ainsi une rupture dont le dieu endosse toute la responsabilité.



Femmes du peuple.

Lorsque le cortège est arrivé à destination, les esclaves débarquent les présents pendant que le jeune homme va saluer le père de sa fiancée et le prie de l'introduire auprès de celle-ci, dont il est impatient de contempler les traits. Souvent, en effet, c'est la première entrevue des futurs époux, surtout s'ils ne sont pas du même village et s'ils appartiennent à une classe élevée de la société.

Le père soulève la portière de soie derrière laquelle se tient sa fille assise toute droite sur un fauteuil au dossier rigide et laisse les deux jeunes gens en présence.

Parée comme une divinité, la jeune fille attend impassible les premières paroles d'amour. Sa longue chevelure d'ébène, retenue en chignon par des épingles d'or, coiffe sa tête d'un casque de bronze poli, aux reflets d'acier, dont la crinière, formée d'une longue mèche

souple, ondoie sur ses épaules. Son teint d'ambre, ses grands yeux noirs taillés en amande sous ses paupières légèrement bridées, sa bouche rouge comme un piment, ses oreilles délicates, sa main fine et longue. ses doigts fuselés font l'admiration de son fiancé qui ose à peine s'approcher d'elle.

Pendant ce temps, les tam-tam, les gongs, les cymbales, les instruments de cuivre ou de bois aux sons stridents, les violons monocordes en forme de pipe font un épouvantable charivari qui couvre les paroles du jeune homme et lui permet de cacher son trouble. Heureux l'un et l'autre de se trouver réciproquement moins laids qu'ils le redoutaient, ils sentent leur émoi s'évanouir rapidement.

La conversation s'anime vite et ils maudissent tous deux les importuns qui ne viennent cependant troubler leur entretien que pour leur offrir les présents d'usage.

Le soir, avant de se séparer, on fixe la date de la noce toujours assez éloignée, car il faut laisser au jeune homme le temps de faire construire une maison où il installera sa femme. Le nouveau ménage doit avoir son logis distinct, puisque, après le mariage, les enfants échappent en partie à l'autorité paternelle.

Pendant tout ce temps, la jeune fille, « semblable au bouton de rose qui attend le lever de l'aurore pour s'épanouir sous son premier baiser », doit s'écarter du monde, vivre d'un complet isolement, s'enfermer chez elle comme une recluse. Elle ne voit plus ses amies, ne se mêle jamais aux conversations de sa mère et de ses sœurs, se prosterne à tout instant aux pieds de la statue de Bouddha pour demander au dieu de la protéger et consacre à la méditation les loisirs que lui laissent les soins du ménage.

La veille de la noce, qui se fait chez les parents de la jeune fille, celle-ci reçoit de son fiancé un certain nombre de vêtements et de bijoux, dont la richesse est proportionnée à la fortune des deux familles. Les vêtements sont renfermés dans des coffres en bois de teck ou de camphrier richement décorés, qui composent à peu près les seuls meubles des maisons siamoises. Les bijoux que l'on donne ordinairement sont des bracelets, des boucles d'oreilles, un collier d'or massif, un médaillon de même métal que la fiancée suspend à son cou et des épingles enrichies de pierres précieuses dont elle ornera sa tête. Toutes ces parures sont en or, car les femmes siamoises dédaignent le faux et préfèrent même ne pas avoir de bijoux que de porter du doublé.

Le métal est si pur que les cercles d'or s'ouvrent et se ferment sans qu'il soit besoin de charnières. Aussi n'est-il pas rare de voir les femmes couper avec un couteau, ou même avec leurs dents, un morceau de leur bracelet quand elles veulent faire quelque achat.

Le jour du mariage, il y a chez les gens riches de grands festins, de la musique, des jeux, des feux d'artifice et des comédies. On ne danse pas, car ce genre de divertissement est inconnu dans le pays. Les talapoins sont invités à venir prier pour le bonheur des époux et

verser l'eau lustrale sur leur tête, mais cette cérémonie n'est nullement indispensable. Le consentement des parents, la présence des proches et des amis, la notoriété publique suffisent pour donner au mariage toute sa solidité, sans qu'il soit même nécessaire de dresser un écrit.

La polygamie étant admise, la femme qui est épousée avec ces cérémonies est la seule femme légitime. On l'appelle la grande femme, tandis que les autres, les petites femmes, ne sont que des concubines. La première appartient à une famille qui occupe dans la société le même rang que les parents du mari; les autres sont simplement achetées à des gens de condition inférieure.

Aussi l'épouse légitime est-elle la vraie maîtresse de maison. Elle seule hérite avec ses enfants à la mort de l'époux et les concubines ont simplement ce que celui-ci leur a donné de la main à la main ou ce que les héritiers consentent à leur laisser.

Les grands ont un nombre de femmes plus ou moins considérable suivant leur rang et leur fortune. Quant aux gens du peuple, ils se contentent généralement d'une seule. Ce n'est certes pas par vertu et il faut chercher la véritable cause de cette réserve dans l'indolence des Siamois qu'effraie l'obligation de nourrir plusieurs femmes.

La loi autorise le divorce qui est assez fréquent, mais, dans ce cas, le mari est tenu de rendre la dot et les enfants impairs, c'est-à-dire le premier, le troisième, etc. S'il n'y a qu'un seul enfant, il revient de droit à la mère.

La femme jouit, à Siam, d'une situation infiniment plus douce qu'en Chine. Elle est bien traitée, honorée, elle dispose d'une grande liberté et peut se promener et visiter ses amies, sans que son époux songe à l'en empêcher. Toutefois, celui-ci ne l'accompagne jamais lorsqu'elle sort, car il estime contraire à sa dignité de se montrer avec elle en public. On ne les voit guère aller ensemble qu'au théâtre et dans les tripôts, et encore la femme suit-elle son mari à distance respectable.

D'une morale fort élastique avant le mariage, la femme siamoise trompe assez rarement son époux, qui a le droit de la tuer si elle est prise en flagrant délit d'adultère. Jadis, les épouses coupables étaient condamnées à grimper nues le long d'un arbre garni de longues épines. Le bourreau les frappait avec des lanières de cuir garnies de petites pointes jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées au sommet. Beaucoup retombaient évanouies avant la fin de ce supplice; mais on soignait leurs blessures et, aussitôt guéries, on les forçait à recommencer. Aujourd'hui, on les marque simplement à la joue avec un fer chaud. Ce n'est pas par humanité que le châtiment est devenu moins cruel. Il faut bien plutôt attribuer la cause de l'indulgence actuelle au relâchement des mœurs qui fait de l'adultère un crime plus fréquent qu'autrefois et désarme ainsi la loi.

Lorsqu'une femme est sur le point de devenir mère, son mari fait venir les « mo-du » sortes de diseurs de bonne aventure qui éloignent les démons par leurs sortilèges et les empêchent ainsi de nuire

à la femme et à l'enfant. Leurs paroles cabalistiques ont la vertu de faire sortir les mauvais génies qui avaient pris possession du corps de la mère et qui auraient fatalement transformé en chien ou en chat le petit être qu'elle va mettre au monde.

Pour les empêcher de revenir, les « mo-du » façonnent de petites figurines en terre glaise, sur lesquelles ils prononcent des formules imprécatoires qui ont la propriété de faire passer les démons dans ces statuettes.

Ils les enterrent aussitôt après et l'influence néfaste des mauvais génies est désormais conjurée.



S. Exc. le Prince Phya Surisak et sa première femme.

Dès que les douleurs commencent, on installe la jeune femme dans une chambre spéciale, où elle se couche sur une claie de bambous, à côté d'un feu ardent. Son mari lui enlève tous ses bijoux et s'en pare, suivant l'usage, jusqu'à son rétablissement.

Sitôt que l'enfant est venu au monde, une vieille femme lui pétrit vigoureusement le ventre, va le laver dans la rivière et le couche tout nu sur une natte de jonc tressé où il se roulera pendant six mois.

La mère reste étendue auprès du feu au moins deux semaines. Elle ne doit s'en éloigner sous aucun prétexte, car elle mourrait infailliblement, paraît-il, si elle enfreignait cette défense.

C'est toujours la mère qui nourrit son enfant de son lait. Son sein vient-il à tarir, elle en éprouve un véritable désespoir. Il n'est pas pour elle de plus cruelle humiliation que de se voir obligée d'abandonner son enfant à une étrangère. Et, si elle croit qu'il peut supporter une autre nourriture, elle lui donnera du riz cuit à l'eau et des

bananes bouillies écrasées, plutôt que de se résoudre à cette extrémité. Le lait de vache ou de chèvre est, en effet, un aliment inconnu des Siamois. Il n'y a guère qu'à Bangkok où les Européens puissent s'en procurer avec beaucoup de peine et à un prix fantastique, en s'adressant à des Malabars, car les indigènes considèrent comme indigne d'eux de traire un animal quelconque.

Aussitôt réablie, la femme siamoise reprend la direction de son ménage. Si la maison est pauvre, elle seconde en même temps son mari, l'aide à repiquer le riz, l'accompagne à la pêche, conduit les buffles au marais, va vendre au marché le poisson frais et les légumes du jardin.



Fille d'un riche Chinois et d'une Siamoise.

On la voit trotter dès l'aube le long des rizières, portant sur la hanche sa jeune progéniture et sur la tête une large corbeille en rotin tressé où les mangues, les mangoustans, les letchis, les choux montés, les pousses de bambou, les oranges vertes, les papayes, sont jetés pêle-mêle avec les bonites, les dorades, les lamproies, les crevettes, etc.

Arrivée au marché toujours malpropre et encombré de détritus, elle s'accroupit dans la boue nauséabonde après avoir soigneusement relevé son langouti, place sa corbeille devant elle et attend les acheteurs.

Lorsqu'elle a tout vendu, elle devient à son tour acheteuse, marchande les canards tapés, aplatis, transparents et minces comme des feuilles de papier, les ailerons de requins, particulièrement appréciés des Siamois, et trouvant tout cela trop cher, se contente d'un filet de chien piqué de pistaches ou d'un quartier de porc farci d'oranges. Après avoir jeté un regard d'envie sur les écharpes en coton, les

langoutis de soie, les bracelets et les bagues que des Chinois, des Hindous, des Parsis offrent à la convoitise des passants, elle reprend sagement le chemin de sa paillotte en emportant dans sa bouche le demi-tical qui lui reste de sa vente du matin.

A Bangkok, les marchés se tiennent sur le fleuve. Les vendeuses arrivent dans leurs barques chargées à coulèr bas de fruits, de légumes ou de poissons. Debout à l'arrière, elles manœuvrent habilement un long aviron qui fait avancer l'embarcation avec rapidité et rasent le rivage pour éviter le courant dont la violence les ferait chavirer. Ces centaines de barques, groupées sur un même point, offrent aux touristes le curieux spectacle de jardins flottants qui semblent soudainement sortir du sein des eaux. Les acheteurs, en barques eux aussi naturellement, circulent à travers le marché, allant de l'une à l'autre vendeuse, pendant que les talapoins, munis de leur éternelle marmite, demandent la charité.

Passionnée pour le jeu, au moins autant que son mari, la femme siamoise suit toujours celui-ci lorsqu'il va au tripot chinois exposer quelques ticaux longuement économisés. Accroupis sur leurs talons, tous deux suivent fiévreusement la partie et si, par hasard, leur numéro vient à sortir, ils empochent leur gain en poussant des cris de joie.

La chance se montre-t-elle contraire, la femme ira le lendemain faire brûler des papiers d'or et d'argent, des baguettes de bois odoriférant devant la statue de Bouddha, afin de se concilier la bienveillance du dieu. Et si son époux, quand il ne lui reste plus rien à jeter sur le tapis, joue son champ, sa case, joue sa femme elle-même et ses enfants, elle se résigne à la ruine ou à l'esclavage sans un mot de reproche, car elle sent bien qu'à la place de son mari elle eût agi de même.

Lorsque celui-ci vient à mourir ou à être jeté en prison et qu'elle se trouve sans ressources, la femme siamoise installe un banc sur la voie publique où elle offre aux passants du riz crevé, des bananes, des ananas, des oranges pamplemousses et des cannes à sucre.

Gagne-t-elle quelque argent, elle s'empresse d'acheter deux fourneaux portatifs en terre cuite avec tout un matériel de casseroles en cuivre, de soucoupes et de tasses en porcelaine. On la voit puiser dans ses marmites avec une longue cuiller en bois qu'elle retire pleine de soupe au lard ou de potage gluant au poisson pour remplir de minuscules assiettes ébréchées couvertes de poussière et de graisse. Les clients, accroupis comme des singes, sur l'unique banc qui meuble l'établissement, absorbent avec avidité le contenu de la soucoupe. S'ils ne la nettoient pas tout à fait, l'hôtesse, d'un revers de main, rejette le reste dans la marmite. Personne n'y trouve à redire et elle serait bien étonnée si quelqu'un lui reprochait de se moucher dans ses doigts en retournant une tranche de caïman frit dans la sauce de pla-ra ou de cracher dans l'assiette pour la nettoyer plus vite.

Elle vend aussi du kari, du poisson en saumure, de la viande salée, des tranches de serpent en sauce, des ragoûts de volailles que dégustent les indigènes dont la bourse est mieux garnie.

S'ils ont soif, ils prennent un de ces verres opaques remplis de boissons rafraîchissantes qui se fabriquent avec des herbes broyées ou des plantes oléagineuses. Il y en a de brunes, de rouges, de jaunes, de violettes, de toutes les couleurs enfin.

S'ils préfèrent une boisson moins fade, la marchande leur servira une petite tasse d'eau-de-vie de riz, leur liqueur nationale.

On montre à Bangkok comme une curiosité une très vieille femme, ratatinée, recroquevillée, ridée comme une pomme cuite, dont le corps, recouvert d'une peau tannée et flasque, ressemble à un squelette animé.



Famille de métis malais. — Un costume de fillette.

Accroupie toute la journée sur la New-Road, un des boulevards percés par Chula Longkorn, elle entretient un maigre feu sur lequel elle fait griller des épis de maïs et confectionne des beignets de bananes, frits dans de l'huile rance, qui empeste tout le voisinage d'une âcre odeur de lampe en train de mourir.

Si un Européen, poussé par la curiosité, a le courage de s'approcher d'elle, elle lui raconte aussitôt son histoire dans un jargon mélangé de siamois, d'anglais et de français. Elle prétend être âgée de plus de cent ans et avoir été pendant sa jeunesse la « femme » d'un consul anglais mort à Bangkok vers 1825. Il lui aurait laissé deux enfants qu'elle a également perdus, il y a déjà bien des années; aussi se trouve-t-elle aujourd'hui forcée de vivre de la charité des passants, car personne ne veut plus rien lui acheter.

Cette histoire, vraie ou fausse, mais débitée avec un air de parfaite sincérité, ne manque jamais d'exciter la compassion du voyageur qui dépose quelques ticaux dans la main décharnée de la bonne femme

et s'éloigne, longtemps poursuivi par ses remerciements et par l'odeur nauséabonde de sa cuisine.

On rencontre souvent à Siam de vieilles femmes, vêtues d'un costume jadis blanc, mais dont la couleur primitive est bien difficile à deviner sous l'épaisse couche de crasse qui le recouvre maintenant. Sans asile, sans famille, incapables de travailler, vivant de charité, elles sont venues chercher un refuge dans les pagodes où les talapoins les tolèrent, si elles partagent leurs aumônes avec eux. Elles vivent là pêle-mêle avec les chiens galeux, les poules étiqués et coriaces, les vieux coqs de bataille mutilés, les singes boiteux ou éclopés dont les cours des pagodes sont le domicile habituel. Elles ont pour obligation de consacrer à la prière tout le temps qu'elles ne passent pas à mendier, et lorsqu'elles prient en commun, elles se tournent le dos sans se regarder jamais. Leur conduite doit être exemplaire si elles veulent rester à la pagode. A la moindre querelle, au moindre délit, le chef de la bonzerie les fait immédiatement chasser.

Ces malheureuses, qui portent le nom de nang-xi, ont été prises maintes fois par les explorateurs pour des prêtresses de Bouddha. Comprenant mal les explications des indigènes, ils ont cru que certaines pagodes étaient servies par des femmes et qu'il y avait à Siam des monastères de bonzesses.

Cette fable ne mérite aucune créance, pas plus que le récit du comte de Beauvoir qui prétend dans son ouvrage « Java, Siam et Canton », avoir vu une véritable armée d'amazones à la cour de Bangkok. Aucune femme siamoise n'a jamais été admise à revêtir le costume de talapoin ou à entrer dans l'armée royale. Les pagodes dirigées par des prêtresses et les revues passées par des soldats en jupons n'ont jamais existé que dans l'imagination d'écrivains moins soucieux de dire la vérité que de séduire leurs lecteurs par d'alléchantes anecdotes.

FRANCIS MURY.
Ancien Commissaire de la marine.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

MÈRES DE MARINS

C'ÉTAIT le lendemain d'un jour de tempête. L'air était calmé, mais la mer, ayant encore des soubresauts de vieille rancune, échevelait l'écume de ses vagues avec des résonnances de sourde colère, contre les récifs amoncelés par les éboulements des falaises, non loin du Cap Gris-Nez.

Chaque lame arrivait de très loin, régulière et fatale, dévorant dans son mouvement de ressac celle qui l'avait précédée, se dressant comme un cheval qui se cabre, la crinière au vent, éparpillant ses flocons d'écume sur les roches encore sèches, car la marée montait.

Dans cette crique qui n'est généralement fréquentée que par les grisards et les pêcheurs de homards et de crabes, un peintre travaillait. Derrière lui, un gamin de cinq ans regardait tour à tour la vague et le pinceau qui s'efforçait fiévreusement à en fixer l'impression sur la toile. Le peintre était un solide gaillard habitué à établir son chevalet au milieu de cette nature sauvage qu'il aimait, aussi le bambin avait-il reconnu de loin le large dos du *dessineur* assis parmi les pierres et était-il accouru à lui. Quelques mots s'échangèrent à demi perdus dans la grande rumeur des flots qui s'effondraient à temps égaux :

— Que seras-tu quand tu seras grand ?

— Je serai marin.

Les goëlands gris se balançaient au-dessus de leurs têtes, avec ce long cri triste qui ressemble au grincement des mâtures quand le vent les tourmente.

Le soir commençait à tomber. Une femme apparut en silhouette sur le haut de la falaise et elle appela l'enfant :

— Venez vite ! Venez à « ma mère » !

Mais le petiot qui s'amusait fort à voir écumer le blanc d'argent sur la palette, fit la sourde oreille, ce que voyant, la mère descendit prestement, sautant de roche en roche et arriva jusqu'à son fils.

— Te voilà, monstre ? lui cria-t-elle. Viens manger la soupe ! Il a déchiré sa vareuse, le petit vaurien ! Et je vais avoir à raccommoder ça, moi, ce soir, au lieu de dormir : ça n'a pas pitié de sa pauvre mère, canaille, va !...

Et tout en criant ainsi, elle le prit dans ses bras et l'embrassa avec effusion.

Jamais l'artiste n'avait ouï rien de plus tendrement passionné que ces injures : « Monstre, vaurien, canaille ! »

Alors, s'adressant à lui :

— Ah ! voyez-vous, Monsieur, on n'est pas récompensé du mal que ça vous donne, ces mioches-là... Et dire qu'on les aime tout de même !...

Puis, ayant hissé le moutard sur son dos, elle s'éloigna en faisant claquer sur les rochers ses sabots de boulonnaise.

Alors, tout en travaillant, le peintre vit dans son esprit toute une scène que ces simples mots avaient évoquée en lui : « Viens manger la soupe... je vais raccommoder ça, ce soir », l'âtre fumeux, noir de suie, avec sa marmite qui bout doucement, son feu qui pétille, la famille groupée autour de la table, puis, une fois les petits couchés, il vit à la lueur vacillante de la chandelle, l'active aiguille de la mère se glisser dans le grossier tissu éraillé par les gambades dans les roches. Et, comme accompagnement à tout ce calme intime, il se répéta cette exclamation qui serait triste s'il n'était pas éternellement vrai que la tendresse console de tout : « On n'est pas récompensé du mal que ça vous donne, ces mioches-là ! »

Il y a dans le mouvement de la vague qui incessamment se retire et avance, une sensation de vide agissant physiquement et moralement, une attirance dont la puissance mystérieuse vous appelle et vous retient. L'étude était finie, la boîte à couleurs refermée et l'artiste s'attardait encore à regarder la mer. Il était, sous l'action de cet étrange effet, pour ainsi dire cloué sur place, hypnotisé par les flots. Ils avaient monté, c'est à ses pieds mêmes qu'ils battaient.

Le soleil avait disparu. La nuit venait. L'écume prenait une teinte mate, nacrée, indéfinissable et machinalement, contemplant ce manège toujours le même de la lame qui arrive, de la lame qui s'étire et recule, le peintre suivait des yeux une chose noire que chacune d'elles apportait sur son dos et roulait en avant pour la rappeler à elle ensuite vers le large, la prenant, la laissant, la reprenant sans trève avec un sourd murmure, comme un fauve qui joue avec sa proie. Cette chose sortait parfois presque en entier de l'eau pour y disparaître bientôt complètement quand, tout à coup, une vague plus forte l'amena plus près et l'engagea entre deux roches où elle se trouva retenue. L'écume, en se retirant, glissa sur elle et la laissa à découvert.

C'était un morceau de vergue brisée, auquel le cadavre d'un matelot était attaché avec des cordes, un homme tout jeune, encore imberbe, presque un mousse. Ses mains s'étaient déchirées, ensanglantées dans l'acharnement de la lutte, les cordes, par le frottement, avaient pénétré dans les chairs. Sa tête était meurtrie, sa bouche restée ouverte dans le cri de la dernière angoisse. Or, au milieu de cette horreur, le peintre remarqua un détail : le vêtement était haché, mis en charpie, mais une pièce d'étoffe neuve, soigneusement cousue au coude, était restée intacte... une de ces pièces

autour desquelles les mères tirent leur aiguillée de fil, le soir, à la lueur de la chandelle, au lieu de dormir, en songeant : « On n'est pas récompensé du mal que ça vous donne, ces mioches-là ! »

Pauvres mères de marins! depuis que les petits sont assez grands pour assurer leurs pas, depuis qu'ils ont cessé d'être pendus à leurs jupons et que, tout fiers de leur indépendance naissante, ils commencent à s'éloigner d'elles pour courir au loin, elles ont pris cette douce habitude de se retourner vers eux et de leur tendre la main en arrière, ou bien de les poursuivre parmi les pierres éboulées des falaises en appelant :

« Venez vite! venez à « ma mère »! »

Et il faut qu'un jour la vague à laquelle elles ont confié leur enfant le leur rende meurtri, noyé, brutalement roulé dans un linceul de froide écume!

Et il faut qu'après cela, elles vivent encore et qu'elles vieillissent. Quand leurs yeux seront affaiblis par l'âge et par les larmes, elles iront s'asseoir, pour ne plus en bouger, dans l'ombre, sous le manteau de la cheminée et là, comme des Parques noires sur le fond noir de l'âtre, fatiguées de vivre, elles détourneront tout le jour un interminable fil de chanvre d'un monotone dévidoir. Puis, leurs doigts tremblants et crispés, à leur tour, se lasseront, leurs mains retomberont sur leurs genoux et le regard perdu, fixé sur la flamme, elles resteront là immobiles et ne parleront plus. Les récits des nouvelles catastrophes eux-mêmes les laisseront insensibles comme si, leur mission ici-bas étant accomplie, les choses de cette terre ne les regardaient plus. A peine lèveront-elles encore la tête quand brusquement s'ouvre la porte; à peine feront-elles, de leur front branlant, un indifférent geste de bienvenue à celui qui entre... et les jeunes gens, en les montrant des yeux, feront signe qu'elles ont perdu l'esprit parce qu'elles ne connaîtront plus qu'un seul mot de leur prière : *Requiescat in pace.*

Elles attendront la mort qui, selon leur conviction chrétienne, leur rendra l'enfant qu'elle leur a pris; la mort, cruelle aux jeunes, douce aux pauvres vieux; la mort qui fit leur désespoir et devient leur espérance; la mort qui rattachera pour jamais les liens qu'elle a brisés; la mort qu'elles ont tant maudite et qu'elles veulent bénir parce que, seule, elle peut encore leur permettre de dire, en tendant leurs deux bras au « petit » qu'elles ont nourri et bercé :

« Venez vite! venez à « ma mère »! »

VIRGINIE DEMONT-BRETON.

UN SALON DE MÉDECIN [1]

(FRAGMENT).

BOULEVARD Haussmann : belle maison, riche, cossue. Une cour en rond permet aux équipages d'arriver au perron. Il peut bien se payer cela, le célèbre, l'illustre Ducastel, le spécialiste incontesté des maladies nerveuses, le médecin des mondaines, celui qui soigne jusqu'à des souverains. C'est son jour. La consultation est pour deux heures, mais il faut y être bien avant midi. Après un couloir obscur, le domestique ouvre une double porte, sur laquelle retombe une tapisserie épaisse et sourde. Ils se ressemblent tous ces salons de médecins. Celui-ci pourtant surpasse, en richesse de bon aloi, tout ceux que j'ai vus. Au centre du grand panneau, un tableau de maître; à droite, à gauche, des tapisseries anciennes, quelques autres tableaux portés sur des chevalets. Deux fenêtres, donnant sur un jardin, filtrent le jour à travers leurs vitraux. On se croirait dans un vieux cabinet du XVI[e] siècle. Le maître est riche et homme de goût. Cela se voit de suite. C'est bien là le milieu élégant et confortable qui convient à cette clientèle de luxe : belles mondaines, oisives détraquées, qui vont y défiler tout à l'heure. On se figure déjà ces poses abandonnées ces robes étalées sur le tapis, ce froufou de soie, ces grands chapeaux évoluant avec nonchalance. Et l'œil, habitué maintenant au demi-jour aristocratique de la pièce, commence à fouiller les coins sombres, à errer sur les fauteuils et les canapés.

Comment, déjà du monde ? Voilà sans doute ces élégantes que j'évoquais. Décidément, on ne saurait arriver trop tôt. Mais quel contraste avec le milieu. Ce ne sont pas là les élégances que j'y croyais trouver, mais de pauvres robes brunes, toutes simples. Une forme féminine est couchée tout de son long sur un sofa. On ne voit que la figure, jeune et pâle; le reste du corps est enfoui sous une couverture sombre. Deux autres femmes font cercle autour de

(1) Les pages que nous publions ici sont l'œuvre de feu M. Jacques Passy, l'un des deux fils que notre collaborateur M. Frédéric Passy a eu la douleur de perdre au cours de l'année 1898, Jean et Jacques, tous deux également distingués dans des genres différents.

Jacques Passy, élève diplômé de l'Ecole libre des Sciences politiques, peintre, musicien, chimiste signalé déjà par d'intéressantes découvertes et par de remarquables communications à l'Académie des Sciences et à divers corps savants, ainsi que par de fines études sur nos principaux auteurs dramatiques, faites en collaboration avec Alfred Binet, directeur du Laboratoire de psychologie expérimentale, semblait destiné à la carrière la plus brillante lorsqu'il fut enlevé, à l'âge de trente-quatre ans, par une fièvre typhoïde, en moins de trois semaines.

Dans ses papiers, pieusement conservés et inventoriés, et qui accusent une prodigieuse et généreuse activité d'esprit, on a trouvé, à l'état d'ébauche un certain nombre de morceaux, nouvelles ou essais d'art et de littérature, dont quelques-uns ne manquent pas de valeur. C'est un de ces derniers que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs (*Note de la Rédaction*).

l'infirme : la mère et la sœur. Ce sont de pauvres gens sans connaissances, sans protection, venus de bonne heure dans l'espoir de passer quand même. Qui sait depuis quand elles sont là ? Qui sait, la pauvre petite, quelle maladie incurable elle traîne ainsi de salon en salon ? Plus loin, d'autres figures ; un homme de quarante ans avec une petite fille, un monsieur seul. Puis la porte s'ouvre et du monde arrive encore. Ceux-ci sont des provinciaux : le père ataxique, appuyé sur sa canne, traverse le salon avec peine, jetant par saccades ses pauvres jambes inertes, et va s'affaler dans un fauteuil. Il y a dans son accablement autre chose que la douleur physique. On y sent le remords cuisant d'une jeunesse de débauche qui a empoisonné le sang de son enfant. Celui-ci, faible, plein d'une grâce maladive, des yeux de fièvre dans un visage blafard, regarde sa mère. Elle parle au père à voix basse. Le geste est correct, l'attitude, celle de la soumission, et cependant on devine chez elle le mépris pour l'homme qui a cessé depuis longtemps d'être son mari, et qui n'a su être père une fois que pour transmettre avec la vie, la douleur à ce pauvre être chétif et dégénéré. Pauvre mère, c'est son dernier effort pour rendre la santé à cet enfant qu'elle adore — car si les mères sont fières de leurs fils quand ils sont forts et beaux, elles les aiment plus encore, quand ils s'attachent à leurs robes, comme les poussins à la poule.

Bien sûr, quarante francs, c'est cher, sans compter le voyage. C'est un gros sacrifice. Mais, cette fois, elle compte bien que ce sera la fin. Elle croit en Ducastel. Tout le monde y croit. Elle le devine bon, attentif. Elle l'intéressèra à son enfant. Elle l'aime déjà. Et, s'il était là, elle se jetterait à ses genoux pour l'invoquer.

Plus loin, d'autres figures indifférentes. Beaucoup n'ont point l'air malades. C'est qu'elles sont trompeuses, ces maladies nerveuses. Personne ne les voit. Elles rampent en silence. Elles se glissent dans les constitutions les plus vigoureuses comme ces insectes qui rongent derrière l'écorce les plus beaux arbres des forêts.

Et c'est tout. Le flot des arrivants s'est arrêté. Douze ou quinze personnes d'apparences moyennes, effacées, sont réunies. Où donc sont-ils ces gens connus ? Où donc ces actrices, ces marquises qu'on s'attendait à rencontrer ?

Décidément, il y a quelque chose de louche, d'inexpliqué.

Quel froid, dans ce salon ! Comme tous ces gens sont étrangers les uns aux autres ! Il y en a qui se tournent le dos d'un air maussade. D'autres essaient de lire. La plupart sont immobiles. Ceux-mêmes qui sont ensemble n'ont pas l'air de se connaître. A peine échangent-ils quelques paroles de temps en temps. Car personne n'oserait élever la voix. On se dit à voix basse les choses les plus indifférentes.

Par instants seulement une plainte douce vient du canapé. C'est la petite infirme qui réclame quelque service : un châle à rajuster,

un coussin, que des mains tendres s'empressent de lui donner.

Mais il est deux heures. Alors commence pour tous le supplice de l'attente ; l'attente qui devient ici une douleur aiguë, une véritable angoisse, une constriction de la gorge, une palpitation du cœur, un tremblement des muscles : l'attente qui se devine à peine derrière les masques impassibles, mais qui se marque dans un mouvement de jambe, dans un journal pris et reposé, dans une brusque détente automatique.

Rappelez-vous ce que c'est qu'une heure d'attente dans une gare où il ne s'agit que du départ d'un train. Et figurez-vous ce qu'elle est chez ces névropathes, ces machines tendues et vibrantes qui sentent triple, et pour lesquelles il s'agit de la santé et de la vie. Pourtant il y a chez eux un sentiment plus fort encore que cet énervement : c'est la haine; la haine féroce de celui qui vous précède et doit passer avant vous.

Trois heures... ! Personne n'appelle. Les yeux sont fixés sur la haute porte couverte d'une tenture qui ne laisse passer aucun son. De temps en temps quelqu'un se lève et sort. Où va-t-il ? On le devine. On n'attend pas si longtemps impunément. Il rentre; reprend sa place, plus morne, plus atone qu'auparavant.

Plus rien, sauf parfois un bruit d'équipage qui roule dans la cour, assourdi par les tapisseries. Où donc sont-elles décidément toutes ces élégances qu'on amène, qu'on emporte ?

Quatre heures! — On n'appelle toujours pas. Peu à peu l'atmosphère change. Ce n'est plus le froid glacial du début : des courants commencent à se former. Derrière tous ces masques impassibles on sent maintenant gronder l'indignation. Tous souffrent ensemble. Personne ne passe, qu'importe le tour ? Plus d'heureux, plus de privilégiés, tous égaux devant cette haute porte impitoyablement fermée. On sent monter, grandir la sympathie. C'est un besoin de parler, de se communiquer ce qui vous dévore. On entend d'abord des monosyllabes, des exclamations sourdes : « Oh ! Dieu !... Quelle séance !... » Puis des bouts de phrase.

La provinciale, s'étonne. Pourtant elle a interrogé le domestique. Il lui a dit que personne ne passait.

Une autre saisit le mot. Elle dit ce qu'elle a sur le cœur, amère, railleuse. « Personne ne passe ? je la connais celle-là ! Vous croyez ça vous ? On voit bien que c'est la première fois que vous venez ! Moi, c'est la troisième. Ah ! personne ne passe ? Eh bien ! tout à l'heure, je suis sortie... j'ai été au cabinet. Et j'en ai vu du monde, en passant ! Il y en a partout : là, là, et là. Dans les salons, dans les coins, jusque dans les antichambres. On en entend des bruits de robes, allez ! Et ce domestique ! quel aplomb ! Je vois sortir du monde devant lui, et je lui dis : « Ah ! çà ! il y a donc des gens qui passent avant nous ? »

— Ce sont des médecins, madame. Ils passent avant les autres.
— Alors dans ce salon... ? — Des médecins — Et là ? — Des méde-

cins... tous des médecins. — Des médecins, en effet! Il y a là le vieux Samuel, que ses millions volés empêchent de dormir; et Fresnoy, que son dernier ministère a manqué tuer et qui vient demander à Ducastel des forces pour y rentrer et pour en mourir. Et la vieille Jenny Martin que ses quarante-cinq ans n'empêchent pas de faire frissonner de désir toute une salle quand elle joue ses grands rôles, et qui vient se plaindre cyniquement que l'amour la fatigue; et la princesse de X..., qui demande des forces pour son prochain bal. Oui, oui, il n'y a que des médecins; Baptiste a raison : tous médecins !

« Ah ! si vous pouviez écouter aux portes, regarder par le trou de la serrure, vous comprendriez pourquoi le salon du milieu est vide; pourquoi on n'y voit pas les belles mondaines, les gens connus. Vous comprendriez peut-être aussi pourquoi la porte ne s'ouvre pas ! — Allez, vous n'êtes pas près de passer. Voilà trois fois que je viens. Aujourd'hui, je suis la première. J'espère encore un peu. Si j'avais votre tour, je serais déjà partie. »

Pauvre provinciale ! on lui a enlevé ses dernières illusions.

Comment, un homme si illustre, un si grand savant, il ne fera donc rien pour son enfant? Il n'y a plus d'admiration qui tienne. On le déteste, ce Ducastel; et, s'il entrait maintenant dans le salon, il y a deux mères au moins qui l'écharperaient. Mais l'explosion s'épuise. Tout le monde rentre dans le mutisme. Les figures deviennent plus atones encore...

Cinq heures... Six heures...

Un bruit de porte... Est-ce possible? Enfin! Le domestique paraît. Froidement, brutalement il dit : « La consultation est finie »,

Finie la consultation ? et personne n'avait passé ! !

Se moquait-on d'eux à la fin ? S'imaginait-on qu'ils attendaient pour rien depuis six heures ?

Tous, furieux, exaspérés, s'étaient précipités, entouraient le domestique. Lui, impassible, habitué à cette scène journalière : « Monsieur ne reçoit jamais après six heures. Monsieur est à table ».

Ils eurent bientôt senti l'inutilité et l'inconvenance de leurs récriminations. Silencieux, les dents serrées, les hommes prennent leurs chapeaux, les femmes leurs châles, et tous, en troupeau, se dirigent vers la porte, l'infirme en dernier, ses béquilles frappant le plancher, sa pauvre robe agitée d'un hoquet douloureux.

. . . .

— « Cher docteur, disait une voix câline, pensez à moi, vous savez comme j'y tiens ! »

— « Soyez tranquille, marquise. Je pense à vous. Vous irez à ce bal. Vous me connaissez bien : tout pour mes malades ! »

Tout pour ses malades? Oh ! oui, elle le connaissait bien ! Et c'est avec le plus séduisant de ses sourires qu'elle releva les plis chatoyants de sa robe, qui frôla en passant les béquilles de la pauvre infirme.

J. PASSY.

LIVRES ET IDÉES

ECONOMIE POLITIQUE ET SCIENCES SOCIALES

(REVUE DES DERNIERS LIVRES)

Les fondements économiques de la protection, par M. SIMON N. PATTEN (Giard et Brière). — *La vie américaine. Ranches, fermes et usines*, par M. PAUL DE ROUSIERS (Firmin-Didot). — *Notre devoir social*, par l'abbé NAUDET (E. Flammarion). — *De la production industrielle*, par M. PAUL BOILLEY (Félix Alcan). — *La législation de l'enfance*, par M. JACQUES BONZON (Guillaumin). — *Les accidents du travail*, par M. EDOUARD SERRE (Berger-Levrault). — *La suppression des octrois*, par A. VEBER (Giard et Brière). — *Le corps et l'âme de l'enfant*, par M. MAURICE DE FLEURY (Armand Colin).

Tant que la politique, servante des faits, n'aura point donné de solution à la question du libre échange et de la protection, des livres tels que celui de M. Simon N. Patten demeureront d'actualité. Que le lecteur ne s'effraie pas du titre rébarbatif que le savant professeur d'économie politique à l'université de Pensylvanie a donné à son ouvrage : les *Fondements économiques de la Protection* ne contiennent qu'un tout petit tableau de chiffres, un schéma idéal plutôt même qu'un tableau, et ce livre, fort bien traduit par M. F. Lepelletier, professeur à la Faculté de droit de Paris, a presque l'attrait des célèbres pamphlets de Bastiat.

Mais c'est une thèse tout opposée que soutient l'économiste américain. Résolument nationaliste, il n'a en vue que la prospérité des États-Unis. Tout au plus daigne-t-il nous déclarer que, si les États-Unis sont prospères, il en reviendra quelque chose à notre vieux continent.

Pour notre auteur, il existe deux sortes de nations : les nations dynamiques et les nations statiques. Aux premières, dans lesquelles les États-Unis se classent naturellement au premier rang, le protectionnisme est nécessaire et bienfaisant. Il faut convenir que M. Patten est un dialecticien de premier ordre. Si l'on accepte ses prémisses, on est pris dans l'engrenage solide de ses déductions, et l'on est forcé finalement de souscrire à ses conclusions. Mais il est telles de ses prémisses qu'il est dur d'accepter. Quel est, en effet, l'homme de ce temps un peu au courant de l'étroite solidarité unissant les phénomènes sociaux qui pourrait approuver sans réserves des propositions du genre de celle-ci :

« Nous avons besoin, par dessus tout, dit M. Patten, de nous appuyer sur des fondements purement économiques. Jusqu'ici, en effet, très peu d'auteurs parmi ceux qui se sont occupés de cette

question ont pris soin de séparer les arguments économiques contre la protection des arguments moraux et politiques, et l'on a ainsi subordonné les premiers aux seconds ».

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Il est certain qu'il est mauvais, dans l'étude des phénomènes économiques, de donner la prédominance aux arguments moraux et politiques. On risque, ainsi, de faire de la littérature ou même pis : de la rhétorique. Mais de là à vouloir écarter absolument les considérations morales et politiques, à prétendre étudier avec fruit le phénomène économique tout en l'isolant des conditions morales et politiques qui ont aidé à le constituer et qui lui sont consécutives, il y a un pas qui est franchi désormais, et sur lequel on ne reviendra point. La science économique, si elle retournait ainsi en arrière, ne serait plus qu'une sèche nomenclature des richesses, une science morte, sans lien avec l'humanité vivante et progressive.

Aussi, on ne peut qu'approuver les réserves que fait dans sa préface M. Cauwes, professeur à la Faculté de droit de Paris. Il caractérise en une phrase très juste l'ouvrage de son confrère américain, et lui ôte du même coup toute la valeur scientifique à laquelle cet ouvrage pourrait prétendre. « Son but, dit M. Cauwes, n'est pas de tracer une théorie ayant une valeur absolue, mais plutôt de jeter les fondements d'une économie politique appropriée aux intérêts de la nation américaine. »

*
* *

Puisque nous sommes en Amérique, restons-y encore un moment en compagnie de M. Paul de Rousiers. Grâce aux remarquables études de M. de Norvins, les lecteurs de cette revue ont pu faire connaissance avec les rois et les reines du dollar. Le livre de M. de Rousiers les fera pénétrer plus avant dans le secret de la formation de leurs énormes fortunes.

Une remarque générale : Les Etats-Unis, qui ont été d'abord un pays agricole et sont devenus un pays agricole et industriel, traitent l'agriculture comme une industrie. Aussi, pour mieux étudier l'évolution rapide de cette immense région, M. de Rousiers a-t-il résolument commencé son enquête par les Etats agricoles de l'Ouest. Arrivé dans les Etats industriels de l'Est, il a trouvé les mêmes patrons et les mêmes ouvriers que dans l'Ouest, employant à d'autres tâches des procédés identiques.

A vrai dire, un Américain n'est pas manufacturier ou agriculteur, mais l'un et l'autre, indifféremment, successivement, selon que les circonstances et le désir du gain le placent dans la prairie ou dans un centre de production industrielle. De même, grâce à une division du travail qui permet l'adaptation de la machine à tous les procédés de production, l'ouvrier passe indifféremment d'un *ranche* de l'Oklahama aux chantiers d'abattage du bétail de Chicago ou aux grands ateliers

de filature de Philadelphie. Nul apprentissage long et coûteux comme dans les petites industries de la vieille Europe. Le patron, lui-même, fait son apprentissage au moment où il commence son entreprise. La fortune adverse contrarie-t-elle ses projets; il entreprend autre chose. Fermier, il vend sa terre et se met à fabriquer des chaussures.

Ce serait pourtant une erreur de croire que l'industrialisation agricole des Etats-Unis est poussée à un degré de machinisme extrême. En réalité, c'est à l'immense territoire dont ils disposent, plutôt qu à la perfection de leurs procédés de culture, que les fermiers américains doivent de pouvoir inonder le marché international de leurs céréales. Le rendement en blé d'un hectare américain est d'un bon tiers inférieur au rendement d'un hectare de terre française. Mais, tandis qu'en France, nos petits propriétaires agricoles tirent leur subsistance du sol et vendent l'excédent pour se procurer ce que le sol ne peut leur fournir, se rapprochant ainsi des conditions les plus primitives de l'existence sociale, les agriculteurs américains « ne vivent pas des produits de leur domaine, mais les vendent pour acheter ce qui leur est nécessaire ». Ils sont donc parvenus à un degré supérieur dans la division sociale du travail : à ce degré de spécialisation productive, on conçoit qu'ils puissent avoir l'existence, peut-être plus incertaine, mais à coup sûr plus large que nos cultivateurs français.

Nous savions déjà, par la formidable grève de Chicago et par les sanglantes répressions qui la terminèrent, que les Etats-Unis ne sont pas la terre promise de l'ouvrier, en dépit des hauts salaires et du bas prix relatif des objets de consommation. Le machinisme et la division du travail à outrance mettent l'industrie aux mains de puissantes associations de capitalistes. D'autre part, ce régime déspécialise l'ouvrier, qui passe indifféremment et sans apprentissage d'une opération de travail à une autre. S'il ne fait pas partie des cadres, du personnel de direction ou de surveillance, il est une unité perdue dans la masse laborieuse, et il n'arrive à traiter de puissance à puissance, pour le réglement de son salaire ou la durée quotidienne du travail, que si son unité s'additionne aux autres unités identiques et contribue à former une masse qui tienne le patronat en échec.

Mais l'Amérique industrielle est une Babel où affluent Allemands et Italiens, Polonais et Hongrois, Irlandais et Scandinaves. Les Américains proprement dits ne demeurent dans la condition d'ouvriers que contraints et forcés. Ils ne font donc que traverser les ateliers et les usines, passant d'une profession à une autre, jusqu'à ce qu'une chance heureuse les mette à même de se soustraire au salariat. Au degré inférieur de l'échelle se trouvent les Italiens, Hongrois et Polonais, manœuvres plutôt qu'ouvriers, dont le rêve est d'amasser un pécule pour retourner dans leur patrie. Ceux-ci ne se solidarisent pas avec leurs camarades de peine, vivent en chambrées et limitent au minimum leur consommation. L'élément organique du travail continu, et aussi de la défense ouvrière générale, est donc constitué principale-

ment par les Allemands, dont les efforts sont entravés, non seulement par la défense que leur opposent les capitalistes, mais encore par les *foreign laborers* qui ne sont pas fixés en Amérique sans espoir de retour et bornent leur action de solidarité à fêter en commun, et entre nationaux, les saints de leur religion et les événements de leur patrie d'origine.

M. de Rousiers loue fort les associations ouvrières d'Amérique et leur organe central, l'*Américan Fédération of labor*, de ne point se mêler de politique. Sur ce point, son livre retarde un peu. Les ouvriers organisés d'Amérique commencent à connaître le rôle des lois dans le mouvement économique. Dans la dernière élection présidentielle, ils ont fait l'essai de leurs forces. D'autre part, témoins de la formidable puissance politique et sociale du capitalisme, ils se rendent de plus en plus compte que la lutte purement syndicale contre le sweating et pour la défense du salaire, que l'organisation purement économiqne contre les effets meurtriers du chômage, ne suffiront pas à contenir cette puissance dans des limites moins funestes à l'existence et au développement de leur classe. Et, devant la féodalité si bien décrite par M. de Norvins, commence à se dresser, comme en Europe, le socialisme, menace de ruine pour celle-ci, espérance d'émancipation totale pour ceux-là.

*
* *

En développant la doctrine de l'encyclique *De rerum novarum*, M. l'abbé Naudet pense écarter cette menace de la tête des capitalistes. On pourrait lui répondre qu'il est bien tard pour l'Eglise de montrer une telle préoccupation, au moment où sa doctrine et son enseignement, loin d'avoir la puissance incontestée de jadis, se tiennent sur la défensive devant la critique moderne. Et beaucoup se demandent si les très récentes préoccupations économiques et sociales qu'elle manifeste n'ont pas plutôt pour objet de la rattacher à un monde dans lequel elle se sentait de plus en plus isolée.

Ce livre de M. l'abbé Naudet ne pourra que les fortifier dans cette opinion.

Certes, nous sommes avec lui quand il invite ses lecteurs à ne se fournir que chez des marchands qui ferment le dimanche, non parce qu'ils « observent la loi divine », mais parce qu'ils « respectent le droit à la liberté de leurs ouvriers et employés » et leur assurent ainsi quelques heures d'uu repos bien gagné par le labeur d'une semaine. Nous l'approuvons également quand il dit : « N'est-il pas de haute convenance de laisser les maisons où le personnel est plus ou moins maltraité, les magasins où — pour ne citer que ce cas en passant — on oblige de malheureuses jeunes femmes et jeunes filles engagées pour la vente, à se tenir debout depuis la première heure jusqu'à la dernière heure de la journée? » Mais écoutons ce que dit M. l'abbé Naudet au sujet de ceux que son sommaire appelle « les marchands

juifs et francs-maçons » : « Aussi les catholiques sont-ils fort approuvables qui ont pour principe de rayer impitoyablement de la liste de leurs fournisseurs tous ceux qui appartiennent à la catégorie ci-dessus désignée. » Voilà en effet un bon moyen de rappeler aux hommes qu'ils sont tous frères. Il ramènera certainement les mécréants aux pieds du vrai Dieu, sinon par l'amour, du moins pour des motifs moins divins. Celui dont le règne ne fut pas de ce monde doit être bien fier de ses disciples et des restrictions qu'ils apportent au fameux : « Aimez-vous les uns les autres. »

***

Sans en avoir reçu officiellement le mandat comme l'abbé Naudet, M. Paul Boilley se conforme certainement mieux que lui à cette parole évangélique. Depuis de longues années, se tenant à égale distance des économistes et des socialistes, il travaille sans relâche à la conciliation du capital et du travail. Son dernier ouvage sur la *Production industrielle* est un double appel aux patrons en faveur de la participation des ouvriers aux bénéfices, et aux ouvriers en faveur de la coopération.

Non qu'il ait de grandes illusions sur le bon vouloir des patrons à pratiquer la participation. Il constate avec mélancolie qu'un patron seulement sur quarante-cinq mille, admet ses ouvriers à participer à ses bénéfices. Mais il espère davantage de la coopération, si elle associe le capital, le travail et le talent.

Soit. Mais de ces trois éléments, le premier se refusera toujours à l'association, et prétendra toujours subordonner les deux autres. Et voilà ce qui recule le beau rêve de M. Boilley aux arrière-plans les plus lointains de l'utopie.

***

Avec MM. Jacques Bonzon et Edouard Serre, nous nous retrouvons sur un terrain pus solide, le terrain des faits accomplis, reconnus et sanctionnés par lois. Le premier nous donne un historique fort bien fait de la *Législation de l'enfance*, de 1789 à 1894. Qu'il s'agisse des enfants matériellement ou moralement abandonnés, insoumis ou coupables, ou des écoliers, des apprentis ou des jeunes ouvriers, toutes les lois qui leur sont relatives, et par où s'est traduite la sollicitude de la société en cas d'absence, d'impuissance ou de déchéance de la famille, sont étudiées avec le plus grand soin. Certes, des progrès ont été accomplis depuis l'époque où Jules Simon écrivait ce livre poignant : l'*Ouvrier de huit ans*. Mais nous n'avons pas encore le droit de nous enorgueillir. Nous suivons d'assez loin les pays voisins, notamment dans les œuvres d'éducation populaire d'après l'école, et dans le sort fait à l'enfance abandonnée ou dite coupable. Le livre de

M. Bonzon, en nous obligeant à un examen de conscience sociale, nous inspirera sans doute le désir de les rejoindre.

Le livre de M. Edouard Serre est un commentaire extrêmement précis de la loi tant discutée sur les accidents du travail. L'éminent jurisconsulte, avec la haute autorité qu'il tient autant de sa compétence que de la situation qu'il occupe (il est conseiller à la Cour de cassation) nous donne un traité complet sur la matière. Sa discussion sur la théorie du risque professionnel par renversement de la preuve est absolument magistrale.

En appendice, l'auteur donne un résumé de la législation étrangère en la matière. Nous y pouvons voir que, pour avoir tardé à les suivre, nous avons su rejoindre d'un bond les grandes nations industrielles qui avaient déjà légiféré sur les accidents du travail. Notons cependant que l'assurance obligatoire, repoussée par les Chambres françaises, fonctionne en Allemagne, en Autriche, en Danemark, en Italie et en Norvège sans aucun des inconvénients qu'on a mis en avant chez nous et qui l'y ont fait repousser. Bien mieux, c'est grâce à elle que, progressivement, en Allemagne, les garanties de la loi ont pu s'étendre à de plus nombreuses catégories de travailleurs.

*
* *

La *Suppression des octrois*, de mon excellent ami Adrien Veber, vice-président du Conseil municipal de Paris, est quelque chose de plus et de mieux que l'amplification d'un article de programme électoral. C'est à la fois une page d'histoire fiscale et une œuvre de forte et saine économie sociale.

Après un historique rapide des origines et des avatars du système des octrois municipaux, Veber constate avec plus de tristesse encore que d'ironie l'unanimité de l'opinion française contre ces douanes intérieures, unanimité qui cesse aussitôt qu'un audacieux tente d'en opérer sérieusement la suppression. L'histoire parlementaire et municipale de ces trente dernières années est vraiment édifiante sous ce rapport. Veber la trace à grandes lignes précises, sans détails oiseux, et nous voyons nettement apparaître la révolte bruyante, active, toujours victorieuse jusqu'ici, des intérêts particuliers menacés par la ré- forme.

En somme, la question est très simple. Pour Paris, sont soumises aux droits d'octroi à peu près toutes les denrées qui entrent en ville. Or, tandis que le ménage pauvre, qui ne fait pas d'économies, consacre à son alimentation les trois quarts ou les quatre cinquièmes de son maigre budget, le ménage aisé consacre à son alimentation une part d'autant moins élevée relativement à son budget que ce budget est plus gros. Veber a donc raison d'appeler cet impôt un impôt progressif à rebours.

Bien qu'il s'arrête fort peu, et il a raison, aux arguments avancés

par les rarissimes partisans avoués du maintien des octrois, Veber tient néanmoins à ne pas laisser s'accréditer cette erreur que l'enlèvement des droits d'octroi ne profiterait pas aux consommateurs, mais aux seuls intermédiaires. Il cite à ce sujet des faits qu'il est intéressant de rapporter : « La loi du 26 mai 1878, dit-il, ayant supprimé le droit de 5 francs sur le savon, son prix a été aussitôt baissé de 20 francs en moyenne par 100 kilogrammes. En 1880, l'Etat a enlevé un impôt sur les sucres de 40 centimes par kilogramme. Le prix du kilogramme de sucre est immédiatement tombé de 1 fr. 80 à 1 fr. 20, soit 60 centimes de diminution, alors que l'Etat n'avait enlevé que 40 centimes d'impôt. » Et ainsi de suite, pour la chicorée, l'huile, le vin, etc.

Par la voie de conséquence, toute diminution ou suppression de taxe amène une augmentation de consommation. L'histoire des octrois de Nantes fournit sous ce rapport des chiffres absolument concluants : de 1800 à 1808 le tarif (vins) était de 1 fr.75 par hectolitre, et la consommation par tête de 337 litres. — De 1816 à 1835 le tarif ayant été élevé jusqu'à 4 fr. 40, la consommation n'est plus que de 151 litres. Le reste à l'avenant.

Mais tout le monde, ou a peu près, est d'accord sur l'iniquité et la barbarie de ce système. Les divergences commencent dès qu'il s'agit de le remplacer. Car les communes ne peuvent demeurer sans ressources, et la ville de Paris demande à ses octrois 160 millions environ, sur un budget de plus de 300 millions. C'est donc plus de la moitié du budget municipal à remanier. C'est aussi, puisque le Conseil municipal ne veut pas faire la besogne à moitié en se bornant à la détaxe des boissons alimentaires, pour cent soixante millions de ressources nouvelles à créer.

Or, assourdies par les réclamations des intérêts particuliers, les Chambres ne laissent pas grande latitude aux conseils municipaux en matière de taxes de remplacement. C'est en vain que le Conseil municipal de Paris a demandé, notamment, qu'une part lui fût faite dans le produit du monopole de la rectification de l'alcool. Plus sensibles au point de vue fiscal qu'à celui du péril que fait courir à la race française l'alcoolisation grandissante des masses, nos députés et sénateurs voient dans l'adoption projetée du système Alglave la ressource suprême au moment du déficit prévu, et ils n'entendent en céder goutte ni miette aux communes.

Bien plus, ils prétendent leur faire supporter toutes les conséquences du dégrèvement des boissons alimentaires. Le Conseil municipal a regimbé, naturellement, et il a répondu par une surtaxe sur les alcools. Faute de pouvoir se mettre d'accord en temps utile sur les taxes de remplacement que la ville de Paris serait autorisée à percevoir, moyennant la suppression totale de l'octroi, les Chambres ont prorogé le système actuel jusqu'au 1er janvier 1901. La ville de Paris profitera donc des belles recettes qu'on prévoit pour l'Exposition de 1900. Mais elle arrivera à temps, s'il plaît aux Chambres, pour

supprimer ses octrois et parer au renchérissement des vivres qui doit accompagner normalement toute exposition.

Une taxe foncière, basée sur la valeur locative, une taxe sur les successions, permettront aux Parisiens de voir enfin tomber toutes les barrières de l'octroi. Les Chambres accepteront-elles enfin cette solution? Fort de l'appui du Conseil municipal tout entier, Veber mène hardiment la bataille, secondé par la députation parisienne. Et, pour lui, la bataille, ce n'est pas un vain bruit de paroles; je n'en veux pour preuve que ces mots, par lesquels se termine son livre :

« Au moyen âge, les communes ont conquis leurs libertés les armes à la main. Cent ans après la Révolution, les communes auront-elles assez d'énergie pour obliger le pouvoir central à les laisser se libérer des entraves douanières de l'octroi et à vivre fiscalement autonomes?

« Nous prêchons la révolte aux communes. Elles ne doivent pas obéir à la loi de 1897 (sur le dégrèvement des boissons alimentaires). Elles doivent, ou attendre patiemment la suppression des droits d'entrée de l'Etat, ou proposer la disparition complète de leur octroi, ce qui forcera bien le Parlement, soit à ne rien faire, soit à trouver des taxes nationales de remplacement des droits d'entrée. »

*
* *

Autre prêcheur de révolte, en dépit de ses allures modérées et de son détachement de toute préoccupation politique. C'est contre nous-mêmes que M. Maurice de Fleury veut que nous nous insurgions, contre nos lâchetés de corps et nos paresses d'esprit, et c'est dans nos enfants qu'il nous invite à accomplir cette révolution physique et morale. Il est profondément convaincu avec Emerson que l'homme doit, avant tout, « être un bon animal ». Ainsi, après avoir averti poliment l'Eglise que le *mens sana in corpore sano* n'a rien qui puisse choquer la plus rigoureuse orthodoxie, et rassuré ainsi les mères de famille en qui le scrupule religieux pourrait l'emporter sur le souci de la santé de leurs enfants, il entreprend à travers les corps débiles la cure de ces petites âmes nonchalantes ou rebelles, faibles ou vicieuses, poltronnes ou menteuses, menaces vénéneuses d'une humanité malsaine et insociable, si l'éducation n'intervient pour en préserver nos héritiers.

Comme il est naturel, c'est aux exercices physiques que M. Maurice de Fleury consacre les premières pages de son livre. Au sujet de l'abus de ces exercices — car nous sommes excessifs en tout et, après les trois ou quatre heures par an d'exercice musculaire dont fut gratifiée notre génération, nos cadets sont tombés, par l'excès contraire, « dans trop de dédain pour l'intellectualité » — l'auteur fait cette très juste remarque que la fatigue physique, loin de reposer l'enfant de la fatigue cérébrale, s'y ajoute pour contribuer à le débiliter davantage. Cette loi physiologique devrait être enseignée dans toutes nos écoles

normales et dans tous les établissements où les jeunes gens apprennent l'art difficile de l'enseignement. Puisqu'en ce moment on cherche à mieux armer l'Université pour la lutte contre les établissements religieux, on fera bien de méditer ce passage : « Chez les pères Jésuites, où j'ai passé quelques années de ma jeunesse, dit M. Maurice de Fleury, j'ai fait de bien ennuyeuse philosophie, et le cours d'histoire naturelle était, certes, au-dessous de tout; mais, aux récréations, on était contraint de jouer. » Je ne sache pas qu'il soit au-dessous de la dignité d'un candidat à l'agrégation de faire une bonne partie de ballon ou de barres.

Le chapitre consacré à l'alimentation des enfants sera lu avec fruit par les parents soucieux de leur devoir et pénétrés de leur responsabilité. « Notre alimentation nationale fait plus de graisse que de muscles », dit M. de Fleury. Il ajoute que ce régime nous conduit « à une certaine mollesse de corps et d'âme, et finalement à l'amour des professions sédentaires. » Sur ce, une campagne contre le bouillon et la soupe, aliments nationaux par excellence, auxquels l'auteur paraît avoir voué une haine vigoureuse. Bien que ses observations et ses prescriptions s'appliquent surtout aux enfants des classes aisées, M. de Fleury se préoccupe des autres, qui sont infiniment plus nombreux : « Je vois, dit-il, bien des conditions sociales médiocres ou misérables qui font que tout le monde ne peut manger de la viande grillée tous les jours à tous les repas. Mais, grâce à une connaissance plus exacte de leurs véritables qualités nutritives, il ne tient qu'à nous de trouver dans les mets les plus humbles, dans ceux qui sont à la portée des plus petites bourses, de quoi constituer une alimentation rationnelle, de beaucoup supérieure à celle qui est restée la nôtre, sans presque se modifier, depuis le temps où nos ancêtres ont cessé de manger les glands des forêts de la Gaule. » Suit une critique très juste de la manie que nous avons de pédantise aux dépens du savoir réel et pratique : « Pour les examens des brevets, on apprend à nos jeunes filles une foule de connaissances, aussi abstraites que possible, sur les trois sortes d'aliments qui nous sont nécessaires, les albuminoïdes, les graisses et les hydrates de carbone. Peut-être serait-il plus sage et plus simple de leur enseigner les quelques faits concrets qui suivent, dont l'utilité serait plus immédiate pour la tenue de leur ménage et la prospérité de leurs futurs marmots. » Et cette leçon donnée à ceux qui ne considèrent les connaissances que comme un luxe dont notre vanité se pare pour éblouir les ignorants, M. Maurice de Fleury énumère avec des soins infinis les aliments qui conviennent aux divers tempéraments; puis il donne une attention minutieuse au bain, au vêtement, au logement. Il suit l'enfant dans son sommeil, dont il indique la durée moyenne, suivant l'âge.

Où l'enfant doit-il prendre ce sommeil réparateur, dont une alimentation rationnelle a écarté les cauchemars ? « Donner pour logement à un enfant une pièce où le soleil n'entre jamais, dit M. de Fleury, c'est sinon le vouer fatalement, du moins le prédisposer for-

tement au rachitisme, à la scrofule, aux pâles couleurs, à l'anémie, à la neurasthénie, à la dépression mélancolique. C'est préparer un bon terrain pour la phtisie. » On ne peut mieux dire. Mais s'il y a dans Paris tant de ces « chambres d'enfant donnant sur des cours sombres et glaciales, et de ces invraisemblables logements d'arrière-boutique, où des ménages, souvent nombreux, vivent entassés dans des chambres éclairées par un jour de souffrance, par une vitre opaque donnant sur un corridor, ou par un simple vasistas qui prend jour sur une autre salle », ce n'est certainement pas la faute des parents qui sont forcés de se loger ainsi, et en cette matière les conseils seraient douloureusement ironiques. A Londres, presque tous les ménages ont leur toit. Cela tient à ce que Londres, ayant le bonheur de n'être pas une ville fortifiée, la spéculation sur les terrains n'y a pas poussé les propriétaires à empiler les logements les uns sur les autres jusqu'à concurrence de sept ou huit étages. Aujourd'hui, à Paris, le mal est fait, et, même quand l'enceinte fortifiée aura disparu, le vice initial aura produit et prolongé toutes ses pernicieuses conséquences. La banlieue immédiate: Ivry, Vanves, Malakoff, Boulogne, Levallois-Perret, Saint-Ouen, Saint-Denis, Aubervilliers, Pantin, vingt autres communes, entassent leur population dans de colossales bâtisses où l'air et la lumière du soleil pénètrent aussi rarement que dans le centre même de Paris. Mais, patience : la crise du bâtiment viendra, et c'est par des ruines sans nombre du côté des propriétaires que se résoudra automatiquement, pour les prolétaires, le problème de la lumière et de l'air. La multiplication des moyens de transport, rapides et à bon marché, hâtera la venue de cette crise. Des lois et des règlements d'hygiène publique, une revision profonde et fondamentale du régime des autorisations de bâtir, peuvent atténuer les effets de la crise, mais ils ne la conjureront pas. Là, comme ailleurs, ce sont les faibles qui paieront les pots cassés. Aujourd'hui, les commissions d'hygiène et d'inspection des logements insalubres sont désarmées : elles ne peuvent, sans les ruiner, prescrire aux petits propriétaires les transformations que la santé publique exige.

Mais revenons au livre de M. Maurice de Fleury. Après s'être occupé du corps de nos enfants, il s'occupe de leur âme. Faisant table rase de la psychologie classique, par trop sommaire et conventionnelle, il nous met, en quelques pages claires et simples, en présence de la réalité. Sans vouloir entrer dans la querelle du libre arbitre et du déterminisme, qu'il déclare « interminable et stérile », sans doute pour ne pas trop effaroucher la piété des mamans auxquelles il s'adresse et de qui son plus vif désir est d'être entendu, il indique très judicieusement un point d'accord des deux doctrines pour l'éducation pratique des enfants. « Pour la commodité de leur éducation, dit-il, laissons croire aux enfants que rien ne les empêche de toujours pouvoir discerner le bien du mal, et de choisir le droit chemin. Mais, nous, leurs parents, si nous ne voulons pas nous endormir sur le mol oreiller de la routine,

sachons nous rendre compte de tout ce qui peut influer sur le fonctionnement de ces jeunes cerveaux, et notamment sur leur faculté de vouloir. Au lieu d'accabler aveuglément de punitions et de reproches un malheureux petit apprenti de la vie, qui ne prend pas toujours le bon chemin, essayons de comprendre la genèse de son mauvais caractère, la raison d'être de tel fâcheux instinct. Grondons-le, certes, pour meubler ses cellules cérébrales d'images capables de lutter contre ses impulsions naturelles, et pour qu'il sache qu'on ne gagne rien à se montrer méchant. Mais, cependant, descendons au profond de son âme pour rechercher la cause, atteindre la source du mal, et essayer de la tarir. » J'ai tenu à citer cette page, car elle expose en un raccourci admirable, la méthode même de M. Maurice de Fleury.

Pour la colère, que l'auteur appelle très exactement une petite convulsion mentale, le grand défaut des parents est d'y répondre trop souvent par la colère. « Ce n'est plus un éducateur qui châtie, dit-il, n'ayant en vue que le bien du bambin ; c'est un système nerveux excité par contagion, qui se détend, comme il peut, aveuglément, par des gronderies ou des gifles. » Je voudrais que ces paroles fussent inscrites, en gros caractères, sur les livrets qu'on remet aux nouveaux époux le jour de leur mariage, et sur l'acte de naissance de chacun de leurs enfants. Une réflexion me vient, en parcourant ce livre où sont traitées hygiéniquement et moralement toutes les affections de l'âme enfantine. Comment se fait-il que la commission parlementaire de la réforme de l'enseignement secondaire, qui a recueilli par centaines les dépositions de toutes les personnes ayant quelque compétence en matière d'éducation et d'instruction, n'ait pas fait appel à la très haute et très remarquable compétence de M. Maurice de Fleury. Son livre avait paru, cependant, quand cette commission commença ses travaux. Est-ce parce qu'il est médecin et non professeur ? C'est sans doute pour la même raison que M. Demolins, qui n'est que sociologue, n'a pas été entendu.

Pourtant, si nos pédagogues professionnels apprenaient de M. Maurice de Fleury par quels moyens physiques et par quels stimulants cérébraux se traite la paresse, et quel régime alimentaire convient à cette maladie, croit-on qu'il n'y aurait pas là de quoi assurer la victoire de l'Université dans le combat qu'elle soutient? Mais non, il est entendu qu'un médecin doit nous soigner quand nous sommes malades. Et s'il entreprend de nous empêcher de le devenir, au moral comme au physique, il sort de son rôle, et on ne l'écoute plus.

EUGÈNE FOURNIÈRE.

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

La Faute des Roses, par FÉLICIEN CHAMPSAUR (Fasquelle). — *Vers la pensee et vers l'action*, par MAURICE BOUCHOR (Hachette). — *Une Impasse*, par BRADA (Calmann-Lévy). — *Les Libertins en France*, par F. T. PERRENS (Calmann-Lévy). — *La mission secrète de Mirabeau à Berlin*, par HENRI WELSCHINGER (E. Plon). — *La Tour d'ivoire*, par ERNEST RAYNAUD (Société de la Plume). — *Contre les Barbares*, par DENYS COCHIN (Calmann-Lévy).

Il nous faut singulièrement redescendre des hauteurs, avec *La Faute des Roses*, de M. Félicien Champsaur. Ce sont de grandes coupables que les Roses, et si l'auteur veut bien, dans son indulgence, excuser leurs crimes, il ne peut moins faire que de les déplorer.

Armand Ceigneraie est un jeune coquebin de vingt ans, dont la vie s'est jusque-là paisiblement déroulée au fond de la Bretagne, dans le château de ses parents. Un jour, une femme y pénètre, Parisienne charmante, la séduction même. Elle se ferait aimer de tous; c'est dire qu'il ne lui faut que le temps d'un sourire pour enflammer l'âme vierge du jeune Armand. Mme de Lyrolles est veuve d'un ambassadeur et elle a trente ans; aussi le dénouement de l'idylle est-il proche, M. Félicien Champsanr a la gentillesse de nous y faire assister.

Voilà ce qu'ont fait les Roses en Vendée. A tout prendre, ce qui est arrivé était inévitable et serait tout aussi bien arrivé sans elles. Mais voici Mme de Lyrolles revenue à Paris et Armand qui vient s'y installer aussi. C'est là que nous faisons connaissance avec les Roses à Paris, infiniment plus débauchées. plus perverses, plus sensuelles que leurs honnêtes et simples sœurs de Vendée. Mme de Lyrolles continue ses leçons et son élève lui fait honneur, jusqu'au jour où il s'aperçoit qu'elle est simultanément la maîtresse d'un vieillard fort riche qui l'entretient, d'une belle brute mâle appelée Tourtezon et la sienne. Naturellement, Armand se fâche et gagne l'Italie, dans le seul but de nous faire connaître les Roses à Florence. Que vont-elles faire de plus, les pauvres et douces fleurs, dans la capitale de la Toscane, qu'elles n'aient fait déjà en Vendée et à Paris ? Rien, que d'amener Armand à séduire une petite bouquetière appelée Lucita, avec l'aide de la mère de celle-ci. Armand séduit donc Lucita, vit en sa compagnie quelques mois et l'abandonne fort lâchement pour rentrer en France, au premier symptôme de lassitude.

Il n'y aurait vraiment pas eu là de motif à écrire un livre, si M. Champsaur n'avait sacrifié à l'habitude, aujourd'hui généralisée, des romanciers de nous montrer leurs couples amoureux dans des décors célèbres et appropriés à leur état d'âme. Cela nous vaut un matin d'été à Venise, avec son pendant, le soir d'été au même endroit; puis le Forum et le Colysée à Rome; puis le Feu à Naples, la Mort à Pompéï et le cône du Vésuve, toutes choses qui dormaient cependant bien tranquilles, dans la conviction qu'elles n'avaient plus à être décrites.

J'entends bien ! M. Félicien Champsaur a voulu nous montrer ces lieux célèbres, maintes fois déjà vulgarisés par les reproductions techniques ou littéraires, tel qu'il les voyait lui-même à travers les deux âmes si différentes de ses deux amants. Le malheur est que ces deux âmes manquent précisément de netteté. Elles sont comme des verres de jumelles insuffisamment essuyés. Nous les verrions aussi bien, mieux même, de nos propres yeux; et c'est à cela que nous nous résolvons à notre insu. Nous mettons les âmes de côté et nous revivons nos propres souvenirs. Armand, Lucita, Mme de Lyrolles, ne sont plus pour nous que des figures assez peu attachantes, qni n'ont éveillé en nous ni sympathie, ni curiosité même, et qui s'effacent de nos mémoires le livre fermé, à tout jamais. Et cela ne saurait être la Faute des Roses!

— Le volume de vers que publie Maurice Bouchor sous ce titre : *Vers la pensée et vers l'action* comprend, à côté d'œuvres inédites, quelques poèmes déjà parus, mais revus de très près par lui. Il y examine les grandes croyances de l'humanité et synthétise la morale particulière à chacune des religions en termes assez précis pour qu'on y voie la preuve d'un incontestable éclectisme. A côté de la religion mosaïste, représentée par *Adam et Eve*, nous trouvons les *Conseils de Wichnou, Mohammed aux Croyants*, la *Naissance de Jésus* d'après le Coran, *Les Paroles de Zeus*, etc.

Tous ces poèmes portent la marque du beau talent de Maurice Bouchor, fait de simplicité, de grandeur et de sincérité profonde. Voici quelques vers des *Paroles de Zeus*.

.....Les Rois olympiens, comparés aux mortels,
Sont des frères ainés près de leurs jeunes frères;
Notre cœur a besoin de vos humbles prières,
Ainsi que, pour gravir un périlleux chemin,
Il vous faut le secours puissant de notre main.
Travaillez à votre œuvre. ô purs enfants des hommes!
Certes, pour nous aussi, tout divins que nous sommes,
Rien ne peut s'accomplir sans lutte et sans douleur.
Quel patient effort pour que s'ouvre une fleur!...
Vous que l'enthousiasme emporte sur son aile,
Il vous faudra livrer de splendides combats
Contre tout ce qui rampe et menace d'en bas;
Sans cesse vous garder des piéges invisibles;
Vous détourner souvent des horizons paisibles,
Et, le cœur anxieux, prêter l'oreille au bruit
Des êtres qui, là-bas, s'éteignent dans la nuit...
La sagesse des Dieux vous confie à vous-mêmes.

C'est ainsi que, dans les diverses théogonies, le poète laisse de côté le mythe pour ne voir et ne retenir que l'enseignement moral. Alors, il s'évade des religions et va chercher cette morale dans les vertus civiques, dans l'amour du pays, dans les beautés de la nature et de l'art. Et cette morale, il nous la présente tout aussi belle, tout aussi

noble, tout aussi pure; et nous l'accueillons avec reconnaissance, comme le plus utile enseignement qui puisse tomber des lèvres du poète sur les hommes.

—C'est un redoutable problème que celui auquel, dans *Une impasse*, Mme Brada s'est attaquée. Prendre une jeune fille irréprochable et hautaine, de sentiments nobles et d'aspirations élevées, qui, de par son manque de fortune, se voit interdire le mariage. La jeter, à l'aide d'un artifice en somme assez acceptable, dans ce milieu mondain en marge duquel elle est condamnée à vivre et lui mettre au cœur un amour profond pour un homme digne en tous points de cet amour, mais à jamais séparé d'elle par le mariage, c'était instituer le combat de l'amour contre la convention sociale. Question qui, sans doute, ne date point d'hier, mais qu'on n'a pourtant jamais tranchée dans son absolu abstrait, les solutions jusqu'à présent proposées se référant toutes à des cas concrets, cas d'exception, soigneusement présentés comme tels.

Olympe de Fraines est pauvre. Les dernières ressources de sa mère, demeurée veuve, se sont inutilement épuisées à essayer de lui faire trouver un mari. Orpheline, elle est recueillie par une amie d'enfance, Mme Claire de Sambise, qui l'aime comme une sœur et qu'elle console de l'indifférence égoïste de son mari. Et voici qu'à la campagne, chez la mère de Claire, elle rencontre un ami de M. de Sambise, Romée de Lescun — pourquoi, mon Dieu! ce déluge de particules? — et qu'elle se met à l'aimer éperdûment. Elle sait que Romée est marié, qu'elle ne sera jamais sa femme et que s'abandonner à cet amour c'est se condamner à jamais. Mais elle sait aussi qu'elle aime Romée, que Romée l'aime, et, puisque la société lui défend le mariage, elle écoutera la nature qui lui ordonne l'amour. De quel côté l'auteur va-t-il se ranger, dans ce combat engagé entre la société et la nature?

Cette intervention, je l'attendais, je l'avoue, avec une curiosité impatiente et j'ai le regret de dire que cette curiosité n'a été aucunement satisfaite. Devant le problème posé, Mme Brada ne conclut pas. Je pourrais presque dire qu'elle se dérobe. Au cours d'une dernière entrevue avec Lescun, la nuit, dans une barque sur la Loire, Olympe de Fraines tombe à l'eau et se noie. Romée se désespère, mais le pardon de sa femme, mise de façon posthume au courant de cet amour, le touche au plus haut point et nous le quittons en pleine amende honorable. Le problème reste donc posé et le livre de Mme Brada ne l'a pas fait avancer d'un pas. Le seul remède qu'elle offre à Olympe, c'est la prière. Quand Romée sanglote au chevet de celle qu'il a tant aimée, sa femme se penche sur la morte et l'embrasse au front, en disant de sa voix calme : « Nous prierons bien pour elle ! » C'est un dénouement, ce n'est pas une conclusion, et le titre même, *Une Impasse*, nous indique clairement que Mme Brada ne voit pas d'issue à la situation qu'elle nous a présentée.

J'ajouterai que le volume est écrit avec soin, mais de façon, à ce

qu'il m'a semblé, moins serrée et moins nerveuse que les volumes précédents du même auteur.

— C'est une étude fort curieuse que celle à laquelle s'est livré M. Perrens, dans *les Libertins en France au XVII*e *siècle*. Il faut tout d'abord définir ce mot de *Libertin*, si complètement détourné aujourd'hui de sa signification primitive. Aucun manuscrit du xvie siècle ne fait mention du mot *libertinage* avec un autre sens que celui d'incrédulité, ce qui s'explique par l'étymologie même du mot, qui vient de *libertinus* signifiant affranchi Les libertins n'étaient donc que des affranchis, des incrédules. Il faut arriver à Pierre Richelet (1690) pour voir s'ajouter au sens primitif du mot libertin celui de débauché. Le mot, quoi qu'il en fût, se prenait de préférence en bonne part. Mme de Sévigné écrivait : « Je suis tellement libertine quand j'écris, que le premier tour que je prends règne tout le long de ma lettre ! » et elle disait autre part : « J'aime fort la liberté et le libertinage de votre vie, de vos repas. »

Faire l'histoire des libertins au xviie siècle, c'était donc un peu faire l'histoire de la liberté de penser en France. A vrai dire, tous les libertins ne se ressemblaient pas. Un grand nombre d'entre eux faisaient consister leur affranchissement à boire sans mesure et leur incrédulité à rimer des chansons licencieuses contre Dieu, la Vierge Marie et les Saints du Paradis. Mais il en est, et non des moindres, qui étaient des athées parfaits. Parmi ceux-là, et au premier rang, Cyrano de Bergerac, que M. Edmond Rostand ne nous a pas montré bien complètement à ce point de vue. Il y a cependant plus que du libertinage dans la scène entre Sejanus et Terentius de la *Mort d'Agrippine*.

TERENTINS.

Respecte et crains des dieux l'effroyable tonnerre.

SEJANUS.

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre.
J'ai dix mois pour le moins à me moquer des Dieux
Ensuite, je ferai ma paix avec les cieux.

TERENTIUS.

Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SEJANUS.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TERENTIUS.

Qui les craint ne craint rien.

SEJANUS.

Ces enfants de l'effroi,
Ces beaux rien qu'on adore et sans savoir pourquoi,
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
Ces dieux que l'homme a faits et qui n'ont pas fait l'homme,
Des plus fermes Etats ce fantasque soutien,
Va, va, Terentius, qui les craint ne craint rien.

Le libertinage existait avant Richelieu, avec Charron, Cosme Ruger, Jules César Vanini et surtout Théophile de Viau, Berthelot, et Colletet. Le 19 août 1623, un arrêté du Parlement, heureusement rendu par coutumace, condamnait le premier à être brûlé vif, le second à être pendu, le troisième à neuf ans de bannissement. Sous Richelieu, nous trouvons Louis d'Astarac, marquis de Marestang, Guillaume de Bautru, Boisrobert, Jacques des Barreaux, Gabriel Naudé. Louis XIV, avant de tomber sous la sévère discipline de Mme de Maintenon, n'avait point trop cruellement persécuté les libertins. Isaac de la Peyrère, la princesse Anne de Gonzague, le marquis de Matha, Lavardin, des Yveteaux, Saint-Evremond, et, en général, tous les familiers du salon de Ninon de Lenclos, peuvent sans crainte des représailles ni des châtiments se laisser aller à « la bonne loi naturelle ». Après eux vont venir les athées proprement dits du XVIIIe siècle. Le libertinage est devenu la liberté de pensée. Il est mort pour revivre dans l'Encyclopédie, sous une autre forme et un autre nom.

— Il y a quantité de renseignements nouveaux dans le livre que M. Henri Welschinger consacre à la mission secrète confiée à Mirabeau en 1786 par le cabinet de Versailles. Mais il est fort douteux que la divulgation des péripéties de ce séjour à Berlin augmente la gloire de Mirabeau, car le futur tribun s'y révèle comme un homme fort embarrassé par les préjugés les plus généralement acceptés. Cette *correspondance secrète* de Mirabeau est adressée, pour la plus grande partie, à l'abbé de Périgord, un des types d'intrigants les plus accomplis de cette période, féconde pourtant en modèles de cette nature. Abbé privilégié de Saint-Denis et de Reims, vicaire général du diocèse de Paris, nommé en 1780, deux ans après son ordination, agent général du Clergé par ses confrères, ce petit collet remuant et ambitieux préludait ainsi au rôle de premier plan qu'il devait jouer bientôt et qui devait le rendre à jamais illustre sous son nom familial de Talleyrand.

Avec un pareil confident, Mirabeau se donnait librement carrière. Pourtant cette correspondance serait peut-être demeurée inconnue si, au retour de sa mission, Mirabeau n'avait eu un pressant besoin d'argent. Repoussé par le ministre, il n'hésita pas à publier, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, les lettres ou mémoires écrits et les réponses reçues par lui. Le ministre, M. de Montmorin, montra les dents. Mirabeau n'hésita pas. Il déclara le plus formellement du monde qu'il était étranger à la publication, ce qui permit au Roi de déférer le livre incriminé au Parlement. L'arrêt fut rendu sur sièges le jour même de l'introduction de l'instance, le 10 février 1789 et la correspondance secrète fut condamnée à être lacérée et brûlée par la main du bourreau au pied du grand escalier du Palais. Le même arrêt ordonnait l'ouverture d'une information pour découvrir le nom de l'auteur et de l'imprimeur. Tout Paris savait que l'auteur était Mirabeau, que l'imprimeur était un certain Malassis, d'Alençon. Mais déjà grandissait la popularité naissante du nouveau député de Provence. Pour éviter un

scandale qui n'eût pas manquer de retomber sur lui, le Roi s'arrangea de façon que l'information ne découvrît rien ni personne. Il avait déjà compris de quels moyens il fallait user pour mettre Mirabeau dans l'impossibilité de nuire.

Pourtant, le récit du séjour de Mirabeau à la cour de Berlin ne devait pas présenter de bien grands dangers pour Louis XVI et ses ministres. Dédaigneux de se montrer différent de ce qu'il est en réalité, Mirabeau ne prend même pas la peine de déguiser les opérations suspectes auxquelles il se livre. La maladie grave du roi, la vacance prochaine du trône ne font que surexciter son génie d'intrigue. Il complote avec le prince Henri de Prusse, il gratte de l'argent à droite, de l'argent à gauche, se fait payer fort cher des services qu'il ne rend point et réclame sans cesse à l'abbé de Périgord contre l'insuffisance de son traitement. L'agent secret du cabinet de Versailles à Berlin est déjà bien l'homme qui, plus tard, n'essaiera d'épouvanter si fort Louis XVI et Marie-Antoinette que pour se faire payer plus cher sa trahison.

Quoi qu'il en soit, l'édition publiée par M. Welschinger, et dans laquelle les initiales ont été, pour la première fois, remplacées par les noms propres, contient nombre de détails vraiment fort intéressants sur les derniers jours du grand Frédéric, sur l'avènement de Frédéric-Guillaume, sur les scandales politiques et autres de la Cour de Berlin. Les tableaux sont tracés avec une verve singulière et une méchanceté spirituelle qui ne désarme jamais.

SCIENCES

L'ORIGINE DE L'ŒIL

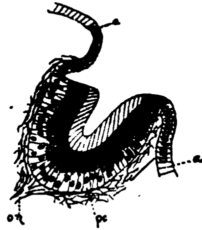
La biologie moderne a eu pour objet, entre autres, de démontrer que les divers organes si complexes qu'on trouve chez les animaux ont été produits par ce que l'on peut appeler un progrès à pas lents. Chacune de ces parties de l'être organisé destinées à remplir une fonction nécessaire ou utile à la vie a eu son histoire, mais celle-ci a été toujours dans ses lignes générales de même nature. Un organe, originellement simple et n'offrant point d'adaptation spéciale, a subi une transformation lente jusqu'à ce qu'il soit devenu tel que nous le voyons maintenant. Un des plus intéressants exemples confirmant ce principe nous est présenté par l'œil. C'est un organe merveilleusement adapté à ses fonctions. C'est aussi l'un des chefs-d'œuvre les plus admirables de la nature et l'origine de sa structure est certainement une des questions les plus captivantes de la science.



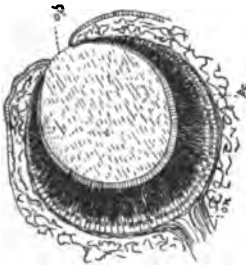
FIGURE 1. — Organe visuel des lamellibranchies. Simples points de pigment.

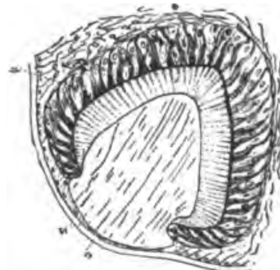
Or, en ce qui concerne cet organe, la nature semble avoir voulu nous laisser les données successives de la méthode qu'elle a suivie pour arriver à la construction parfaite de cet appareil optique et, grâce à ces documents qui nous sont conservés, nous pouvons assister à sa marche presque pas à pas. Disons toutefois que ce n'est pas dans les vertébrés que subsistent ces documents de l'histoire de l'œil, mais dans les mollusques.

Les mollusques de l'ordre le plus élevé, tels que les seiches, ont des yeux construits exactement sur le même plan que les vertébrés, tandis que ceux de l'ordre tout à fait inférieur n'ont pas d'yeux du tout. En faisant la sélection des diverses espèces entre ces deux points extrêmes nous avons à peu près tous les degrés de développement de l'œil, et en combinant les divers faits ainsi observés nous pouvons reconstituer tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'histoire de cet organe.


FIGURE 2. — Œil de patella.
o n Nerf optique.

Le premier pas dans la formation de l'œil nous est indiqué par quelques individus des lamellibranchies (fig. 1). Nous avons ici une petite portion des cellules épithéliales du corps. Ces cellules épithéliales ordinaires s'aperçoivent aux deux extrémités en *a*. Au centre elles sont un peu plus allongées et leurs terminaisons extérieures sont remplies de pigment noir (*pc*). Les terminaisons intérieures de ces cellules sont attachées aux fibrilles nerveuses *n*, qui aboutissent à quelques-uns des centres nerveux. Ce point de pigment sert à distinguer la lumière de l'obscurité. La lumière sera plus complètement absorbée par les cellules pigmentées que par les cellules ordinaires sans pigment, et cette lumière absorbée affectera les fibrilles nerveuses dans ces cellules autrement que les fibrilles qui aboutissent


FIGURE 3. — Œil de trochus.
o p. Ouverture dans la cavité de l'œil.


FIGURE 4. — Œil d'annelide.
Commencement d'une lentille

aux cellules ordinaires. La structure, dans cet état, n'est pas un œil mais simplement un organe qui sert à faire la distinction entre la lumière et l'obscurité. Ces points de pigment sont très communs ches les mollusques et aussi chez d'autres espèces animales.

Le second pas consistait à augmenter le nombre des cellules pigmentées afin d'accroître l'intensité de l'action de la lumière. A cet effet, il fallait ou bien que les cellules pigmentées s'étendissent largement sur la surface du corps, ou bien qu'elles fussent logées dans des plis ou plongées dans des cavités. La méthode ordinaire est celle qui est représentée dans la figure 2. Les nerfs, émergeant du fond de la cavité des cellules pigmentées et faisant paquet, forment le nerf optique *on*. Un organe ainsi constitué est plus efficace qu'un simple point pigmenté, puisque l'action de la lumière est plus concentrée.

Le troisième pas est encore plus marquant : la cavité s'approfondit et l'épithélium ordinaire la recouvre étroitement (fig. 3). Cette structure devient aussitôt un appareil photographique enfermé dans un trou d'épingle. En vertu des principes de l'optique, la lumière qui entre par cette petite ouverture forme une image sur le fond de la chambre noire. Mais ce fond est occupé par les cellules de pigment sensibles, et par conséquent les images se tracent sur les cellules pigmentées. Celles-ci prennent maintenant le nom de rétine *r* et l'appareil est déjà en fait un œil. Dans sa première condition, la cavité était remplie d'eau, puique les animaux vivaient dans ce milieu, mais plus tard, comme on le voit dans la figure 3, une sécrétion transparente produite par les cellules a rempli la cavité.

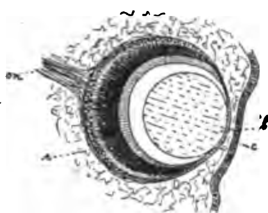


FIGURE 5. — Œil de murex. Lentille.

L'œil rendra toutefois encore plus de services s'il est mis à l'abri de toute atteinte extérieure. Tant que la cavité est ouverte, il peut y entrer des corps étrangers, au détriment des cellules. Aussi le nouveau progrès dans la formation de l'œil consistera-t-il à faire recouvrir entièrement la cavité par la membrane extérieure (fig. 4). Cette membrane reste néanmoins transparente dans la partie qui fait face à la cavité, de manière à laisser pénétrer la lumière, et la sécrétion transparente dans la cavité agit en partie comme une lentille pour aider à produire une image sur la rétine. La couche extérieure de la membrane forme la cornée *c*. Mais l'image produite par cette masse transparente irrégulièrement arrondie est très imparfaite et il y a une tendance d'une partie de cette gélatine transparente à se séparer du reste et à former une lentille plus parfaite. La figure 5 nous fait voir un œil où cette lentille s'est formée. Dans cet œil on remarquera que la cavité est complètement fermée par la cornée *c* et que le contenu de la cavité s'est séparé en deux parties. L'une, extérieure, devient sphérique et forme une lentille qui peut offrir un foyer à la lumière sur la rétine. L'autre partie, intérieure, reste également transparente et devient ce que l'on appelle l'humeur vitrée. Un tel œil est déjà trè approprié à son rôle. La rétine est très sensible, les milieux qui lu font face sont transparents et la lentille forme une image bien nette sur la rétine.

Mais afin de rendre l'œil encore plus parfait d'autres modifications se réalisent. La lentille ne produit pas encore une image absolument parfaite, à raison de ce que l'on nomme l'aberration sphérique. En effet les lentilles sphériques ne peuvent donner des images parfaitement distinctes. Les rayons de lumière entrant dans le bord de la lentille se réfractent trop. Dans l'œil perfectionné cette réfraction est corrigée par la production de l'iris (fig. 6) qui consiste en un pli de membrane opaque recouvrant partiellement la lentille (fig. 6, *i*) L'iris intercepte les rayons de lumière qui voudraient pénétrer par le bord extérieur de la lentille et ne laisse passer que ceux qui arrivent au centre. L'image ainsi produite est beaucoup plus nette que dans l'iris.



FIGURE 6. — Œil de seiche. Iris et pupille.

Ce dernier changement rend l'usage de l'œil absolument pratique. Il y a sans doute d'autres modifications qui complètent le perfectionnement dans les détails, mais l'œil reproduit dans la figure 6 est parfait en ses points principaux. C'est au reste le type d'œil du degré le plus élevé dans la série des mollusques et il a presque exactement la structure de l'œil des vertébrés. Cependant il y a quelques légères différences entre celui-ci et celui-là et il n'est pas tout à fait certain que l'œil des vertébrés ait exactement la même histoire que l'autre.

Le fait le plus intéressant en ce qui touche le développement de l'œil, tel que nous venons de le décrire, c'est qu'il ne s'agit pas ici d'une suite d'hypothèses, mais d'une progression de phénomènes, d'une succession de pas que l'on peut reconnaître fort bien en observant certains mollusques, et pour que l'on puisse s'en convaincre, nous avons indiqué sur chaque phase du développement le nom de l'animal qui la représente. Puisque chacune de ces phases se reconnaît dans des animaux encore actuellement vivants, il est hors de conteste que l'histoire de l'organe est bien telle que nous venons de l'observer, et que les yeux des mollusques se sont progressivement perfectionnés par les modifications que nous avons précisées plus haut. Il est important de constater que dans cette histoire de l'œil des mollusques chaque phase est représentée par un organe d'une utilité réelle, mais que l'exactitude de l'image s'est perfectionnée à chaque pas en avant.

Professeur H. W. CONN,
de l'Université Wesleyenne.

THÉATRE & MUSIQUE

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Le Faubourg.* — ODÉON : *Chênecœur.*
GYMNASE : *Petit Chagrin.* — PORTE ST-MARTIN. — BOUFFES-PARISIENS.

M. Abel Hermant est un observateur profond et avisé. Il s'entend à merveille au dessin des types étranges, aux complexités d'une exposition difficile, à la peinture du milieu dans lequel ses personnages vont évoluer. Ces qualités apparaissent, dans le *Faubourg*, plus vivement encore que dans ses œuvres antérieures; et elles sont appuyées cette fois de visées plus hautes, d'un souci de grandeur et de noblesse, plus latent peut-être que nettement manifesté, mais cependant toujours perceptible, même quand l'exécution demeure inférieure à la conception.

La thèse se pose ainsi : il y a, dans la différence des nationalités et des races, un invincible obstacle à la continuation, à la durée de l'amour. Deux êtres ne pourront s'aimer longtemps si le même sang ne coule pas dans leurs veines. Sans doute, la passion ne leur sera pas défendue et il se pourra faire qu'ils tombent éperdûment aux bras l'un de l'autre, dans la conviction qu'ils s'adoreront toujours. Mais la satiété des sens, bientôt venue, leur permettra d'apercevoir leurs incompatibilités inéluctables et, à la première flambée succèdera sans transition le tas de cendres des amours mortes.

Je ne m'élève point contre cette affirmation. La chose est, en elle-même, fort possible, encore que le *Faubourg* ne nous en apporte point la démonstration triomphante. Quoi qu'il en soit, elle offrirait, en tant que vérité incontestée, un intérêt ethnique considérable et je ne puis qu'approuver M. Abel Hermant d'avoir tenté de nous en fournir la preuve.

L'alliance du Faubourg — vous entendez bien qu'il n'y a qu'un Faubourg, le faubourg Saint-Germain, comme il n'y avait qu'une ville, Rome — et de l'exotisme est symbolisée par l'amour du prince d'Entragues et de la délicieuse Margit, fille d'une Française et d'un Hongrois. La différence des races est donc atténuée, puisque Margit a du sang français dans les veines. La première entrevue amène le coup de foudre. Margit et le prince se mettent à s'adorer et, chose singulière, ils s'aiment précisément en raison de la différence des races. Le prince aime Margit pour son exotisme, Margit aime le prince pour son parisianisme et la cause première de l'amour est ce qui va tuer l'amour. Cela ne traine pas. Cinq mois après le mariage, les deux amoureux d'hier sont déjà las l'un de l'autre. Margit, devenue princesse d'Entragues, fait la fête avec des grandes dames, comme dans la *Tour de Nesle*, et se lance avec un bellâtre dans le plus aventureux des flirts. Le prince les surprend dans une maison du faubourg où il fait ses charités ; mais ce n'est plus du faubourg Saint-Germain qu'il s'agit cette fois. Le faubourg où nous retrouvons nos amoureux est

populaire par excellence. Est-ce un symbole ? Anémique dans le milieu aristocratique, l'amour va-t-il devenir vigoureux et bien portant dans l'atmosphère ouvrière ? Non, hélas ! C'est toujours la même veulerie ; Margit et son amoureux n'en sont encore qu'aux menus suffrages quand le prince d'Entragues apparaît et tonne superbement. Sa femme est à lui, et il le fera bien voir aux autres. Allons-nous assister à une reprise ? Convaincu de son infortune définitive au château d'Entragues, sûr de la présence de l'amant, le mari va-t-il démuseler la panthère jalousie ? Un moment, nous l'avons cru. Après avoir voulu faire constater l'adultère, puis après s'être arrêté à l'idée de tuer l'amant, suivie bientôt de celle de tuer la femme, le prince se décide à ne rien faire du tout. Ce n'était peut-être pas la peine de nous faire trembler.

Donc, si j'ai bien compris, le « faubourg » est le grand cimetière où dorment du dernier sommeil les énergies mortes. Le prince d'Entragues est le prototype de ces êtres sans moelle et sans volonté, qui naissent à l'agonie des races. Mais alors, pourquoi l'origine à demi hongroise de Margit ? Que devient le problème posé par l'auteur sur les incompatibilités de races et de classes ? Tout cela s'estompe dans une brume épaisse, où les personnages principaux, ceux qui représentent des idées générales, perdent la précision et le relief ; contraste d'autant plus frappant que les personnages secondaires sont nettement accusés. Rien de plus vigoureusement tracé que les silhouettes du faubourg : la comtesse de Prégilbert, sorte de cuisinière mal éduquée et mal parlante ; Mlle de Tourmes, conférencière et détraquée ; le duc de Verneuil, débris mal conservé de la vie de boulevard ; Mlle Marie-Antoinette de Verneuil, sorte de demi-vierge audacieuse et impudique, traitant son fiancé comme une fille son souteneur, et le jeune Donatien, le « faubourg » de demain, banal et stupide, sportman et fêtard, dont l'argot est bien la plus lamentable chose qui soit au monde ; et, surtout, une admirable figure de Tartuffe volontaire et gourmandeur, M. Harvin, jésuite de robe courte, précepteur du jeune Donatien, à qui il enseigne la casuistique des bons pères.

On peut soutenir que *Le Faubourg* est une pièce manquée : on n'en saurait méconnaître ni la noblesse de pensée, ni la hauteur d'effort.

— Le *Chênecœur* de M. Maurice Soulié nous ramène à l'époque bénie des bergeries et des pièces de M. Scribe. L'honnête homme qu'il a voulu nous peindre, le poète mondain Maurice d'Orchèze, mollement repoussé par la capiteuse Mme Chalindrey, fleur de serre, s'est décidé à épouser une fleur des champs, Huguette de Chênecœur. Cette simplicité de sa femme irrite notre poète, qui reproche à Huguette son affection pour Jean de Chemillé. Il paraît qu'Huguette ne pensait guère à ce jeune homme ; mais à peine son mari l'a-t-il accusée de l'aimer qu'elle s'empresse de justifier ce grief par ses actes, si bien que Jean peut lui proposer d'abandonner Chênecœur et de fuir avec lui. Maurice est même au courant de cette proposition et y

prête les mains. Il faut, pour dénouer cette situation, que Huguette appelle à l'aide son mari, qu'elle n'a jamais cessé d'aimer. Mais je suis rassuré ; avant quinze jours, Huguette n'appellera plus personne et, si Jean de Chemillé a persisté dans ses projets, nous aurons un bel adultère sur la planche.

Car, si cette simplicité — nous pourrions dire cette niaiserie — d'Huguette a détaché d'elle le poète Maurice d'Orchèze, je ne vois pas bien comment l'aventure qui vient de nous être contée l'aura guérie de cette infériorité intellectuelle ; et, quand un homme commence à s'apercevoir que sa femme est une dinde, c'est qu'il a depuis longtemps cessé de l'aimer.

— *Petit chagrin*, de M. Maurice Vaucaire est une petite pièce dans laquelle tout semble avoir été réduit, comme par un procédé Collas, à des proportions minuscules. Ce sont de petits sentiments, de petites passions, de petites choses, de petits personnages. On n'y fait rien qu'à demi. Georges Breteau aime médiocrement une jolie élève du Conservatoire, qui s'imagine souffrir beaucoup de son abandon et cherche même à nous le persuader. Elle devait se tromper et nous tromper nous-mêmes, car nous la voyons devenir, sans trop de crève-cœur apparent, la maîtresse d'un ami de Georges, lequel n'est porté vers elle que par la plus tiède et la moins violente des inclinations.

Il y a bien un duel, dans la pièce; mais le duel est imaginaire, comme tout le reste. La jeune élève du Conservatoire a montré quelque vivacité dans une rencontre fortuite avec la fiancée de Georges; et comme Georges, sommé de s'expliquer sur l'identité de la jeune personne, a dû lui attribuer un amant, on l'oblige à se battre avec cet amant. Personne, naturellement, n'est blessé, et si Daumesnil, qui a, en cette circonstance, joué le rôle de compère, console dans la suite la maîtresse abandonnée, c'est sans doute dans le seul but de justifier après coup le petit roman de son ami.

Rien ne manque à cette pièce conventionnelle, pas même la scène classique entre la fiancée et la maîtresse. Pour la première fois peut-être depuis l'époque déjà lointaine où elle a été inventée, cette scène a manqué son effet. La cause en est simple. Les passions ainsi mises en présence sont vraiment trop légères, trop incorporelles, trop inconstantes. Il n'y a pas là-dedans, malgré le charme de l'écriture et l'allure vive du dialogue, un atome de sincérité, une bribe de véritable douleur humaine.

GEORGES LEFÈVRE.

La Porte Saint-Martin a repris avec éclat l'inépuisable *Dame de Montsoreau*. Le luxe de la mise en scène, la perfection de l'interprétation et surtout le rôle de Chicot joué par Coquelin prolongeront certainement ce succès jusqu'au jour où l'Exposition amènera à la Porte Saint-Martin un contingent nouveau de spectateurs exotiques. — Signalons aussi en terminant le grand succès remporté aux Bouffes par le *Shakespeare*! de MM. Gavault et Flers. Il est bon de dire que l'auteur de *Hamlet* n'a rien à voir en l'occurrence et que le Shakespeare de ces messieurs est... un chien !

Comment Berlioz faillit devenir médecin

(A PROPOS DE LA « PRISE DE TROIE ».)

Le père de l'auteur des « *Troyens* » était un brave médecin de campagne, qui avait fui la ville autant par modestie que par amour de la vie rurale.

C'était un homme d'une nature mélancolique, d'un tempérament maladif, un peu triste d'aspect, doux et compatissant aux malheureux. Il pratiquait son art d'une façon désintéressée et charitable, partageant sa vie entre l'étude et la surveillance de ses domaines. Il eut, cependant, une réputation locale, que la seule énumération de ses travaux suffirait à établir (1).

Le Dr Louis Berlioz avait été le premier maître de son fils, dont il avait rêvé faire son successeur. Le jeune Hector, d'un caractère peu maniable, subissait malaisément le joug paternel. Toutes les séductions, toutes les promesses du père échouèrent devant la volonté arrêtée de « faire de la musique ».

Le père Berlioz avait beau étaler dans son cabinet l'énorme *Traité d'ostéologie* de Munro, « contenant des gravures de grandeur naturelle de l'enfant, où les diverses parties de la charpente humaine étaient fidèlement reproduites »; il avait beau promettre à l'indisciplíné de faire venir de Lyon « une flûte magnifique garnie de toutes les nouvelles clefs », l'enfant se soumettait par crainte, tout en conservant le secret désir d'envoyer, à la première occasion, le froc doctoral aux orties.

A 16 ans, Hector Berlioz débarquait à Paris, en compagnie d'un sien cousin, Robert, musicien de mérite, jouant du violon à la perfection. Aux cours de la Faculté de médecine, qu'il dut suivre dès son arrivée dans la capitale, il fit la connaissance de Dubouchet et de Vidal, qui devaient illustrer leur profession.

En dehors de la Faculté, le jeune étudiant suivit les leçons de Gay-Lussac sur l'électricité expérimentale, le cours de chimie que professait Thénard au Jardin des Plantes, ainsi que le cours de littérature, dont Andrieux occupait la chaire au Collège de France.

Il assistait aussi « avec une stoïque résignation » au cours d'anatomie du professeur Amussat, « un artiste, dont les allures sont d'un homme de génie ». Ce hardi novateur avait littéralement con-

(1) La *Société médicale de Montpellier*, dans un concours, ouvert en 1810, l'avait couronné pour ses Mémoires sur les *Maladies chroniques*. Six ans après, en 1816, il publiait un traité sur l'acupuncture, une série d'observations sur les constitutions atmosphériques et leur influence sur la production des divers états morbides, des études, restées inédites, sur l'emploi thérapeutique de l'eau froide : trente ans plus tard, l'hydrothérapie était érigée en système, et l'on s'empressait d'oublier jusqu'au nom de l'initiateur.

Le père Berlioz avait aussi commencé un travail sur l'opium, qui resta inachevé; il avait trop usé du précieux poison-remède pour calmer d'intolérables douleurs gastralgiques, ce qui n'avait pas peu contribué à hâter sa fin.

quis le futur révolutionnaire de l'art musical. Il est à supposer qu'une secrète sympathie, une affinité de tempérament avaient, mieux que tout raisonnement, réussi à captiver ce farouche réfractaire.

Mais s'il était charmé, il n'était pas convaincu.

« Etre médecin! s'écriait-il en termes amèrement plaisants; étudier l'anatomie! disséquer! assister à d'horribles opérations, au lieu de se livrer, corps et âme, à la musique, cet art sublime, dont je concevais déjà la grandeur: quitter l'Empyrée pour le plus triste séjour de la terre; les anges immortels de la poésie et de l'amour, et leurs chants inspirés, pour de sales infirmiers, d'affreux garçons d'amphithéâtre, des cadavres hideux, les cris des patients, les plaintes, et le râle précurseur de la mort! Oh! non, tout cela me semblait le renversement absolu de l'ordre naturel de ma vie, et monstrueux, et impossible... Cela fut pourtant... »

Ce fut bien pis, quand son camarade Robert l'amena pour la première fois à l'amphithéâtre de dissection de la Pitié.

Il dut garder longtemps le souvenir de cette première épreuve, car il nous en a laissé une bien saisissante peinture dans ses *Mémoires*. On y retrouve ce réalisme pittoresque, cette richesse de coloris, qui sont restés les meilleurs agréments de son style.

« L'aspect de cet horrible charnier humain, écrit-il, ces membres épars, ces têtes grimaçantes, ces crânes entr'ouverts, le sanglant cloaque dans lequel nous marchions, l'odeur révoltante qui s'en exhalait, les essaims de moineaux se disputant des lambeaux de poumons, les rats grignotant dans leur coin des vertèbres saignantes, me remplirent d'un tel effroi que, sautant par la fenêtre de l'amphithéâtre, je pris la fuite à toutes jambes, et courus haletant jusque chez moi, comme si la mort et son affreux cortège eussent été à mes trousses. »

Décidément Berlioz était poète, et n'était pas fâché de faire frissonner son lecteur par un récit à la façon d'Hoffmann. Nous ne doutons pas que les amphithéâtres fussent moins spacieux et plus malpropres qu'aujourd'hui. Mais cette voracité des rats et des moineaux à l'endroit de la chair humaine nous semble légèrement hyperbolique. Quelques jours après, sur l'affectueuse instance de son ami, Berlioz tentait une seconde expérience.

Cette fois il confesse qu'il n'éprouva rien « qu'un froid dégoût » Le carabin commençait à s'aguerrir, quand un événement imprévu vint brusquement changer sa destinée.

Un jour, il était allé écouter l'opéra des *Danaïdes*, de Salieri. Dès lors, adieu l'amphithéâtre et les leçons d'Amussat! Désormais, il n'allait plus feuilleter que les partitions de Glück et les manuscrits de la Bibliothèque du Conservatoire.

Les études médicales de Berlioz avaient été de courte durée : les seules mentions, consignées aux registres de l'Ecole et qui portent la signature autographe d'Hector Berlioz, sont les suivantes : sa première inscription date du dernier trimestre de 1821.

En 1822, suivent les quatre postérieures. En voici les numéros pour chaque trimestre : 187, 409, 180, 216. Ces chiffres prouvent apparemment que le jeune étudiant n'était pas des plus pressés à se faire inscrire.

***

Bien qu'il ait fait l'école buissonnière, le grand artiste a conservé longtemps le souvenir de ses premières études.

Nous pourrions en fournir maints témoignages. Ainsi, dans sa correspondance avec Ferrand, il cite Hippocrate et ses aphorismes, en latin, car il a retenu le texte, qu'il avait dû apprendre aux leçons du père Berlioz.

Dans une lettre à Schumann, il fait allusion à des procédés de préparation de l'anatomiste Ruysch pour la conservation des cadavres.

Ses feuilletons sont remplis de termes de technologie médicale, et dans ses ouvrages, l'empreinte apparaît encore plus évidente.

Prenons, par exemple, son *Voyage musical en Allemagne*. Au début d'une fantaisie sur les tribulations d'un critique, il cite ses anciens maîtres, Thénard et Gay-Lussac, à propos d'une variation humoristique sur la chimie, et principalement sur l'acide fluorhydrique.

Plusieurs autres passages relatent des expériences de physique.

Tant dans ses *Mémoires* que dans ses *Soirées à l'Orchestre* ou dans ses *Grotesques de la Musique*, Berlioz parle du bruit que le sang produit en passant dans les artères carotides, de la distinction des lobes cérébraux, de l'incision cruciale.

Les principes d'acoustique lui étaient familiers, et, à maintes reprises, on le voit critiquer la théorie des vibrations, sur laquelle sont fondés les divers systèmes ou traités d'harmonie.

A un autre endroit, il observe et note la résonnance des cloches de la cathédrale de Saint-Paul de Londres. Il entre dans une discussion approfondie sur l'hygiène de l'enfance à propos de l'alimentation des enfants assistés, alimentation à laquelle il attribue une influence déterminée sur le développement des organes vocaux.

Puis c'est l'anatomiste qui se retrouve dans ce passage si caractéristique : « Il n'y a que le bourreau qui puisse couper le poing à un malheureux, sans tenir compte des articulations, des attaches musculaires, des filets nerveux, et des vaisseaux sanguins. »

C'est encore l'anatomiste qui écrira cette phrase significative : « On ne coupe pas un membre, d'ordinaire, sans en connaître l'importance générale, les fonctions spéciales, les rapports intimes et l'anatomie interne et externe... »

D'autres passages montrent les sérieuses connaissances physico-chimiques de Berlioz : « Le feu ordinaire a besoin d'air, écrira-t-il à Ferrand, le feu électrique brûle dans le vide ».

Ailleurs, c'est de géologie qu'il nous entretient : « Si, comme il est prouvé, les continents où s'agite à cette heure la triste humanité furent jadis submergés, n'en faut-il pas conclure que les monts, les vallées et les plaines, sur lesquels roulent depuis tant de siècles les

sombres vagues du vieil Océan, furent un jour couverts d'une végétation florissante, servant de couche et d'abri à des millions d'êtres vivants, peut-être même intelligents! Quand notre tour reviendra-t-il d'être de nouveau le fond de l'abîme!... »

Pour tout dire, l'éducation scientifique de Berlioz n'avait pas de lacunes; à chaque science il avait dérobé un lambeau.

Comme Jean-Jacques, d'abord musicien et qui resta toujours préoccupé du rythme de la phrase et de l'harmonie des périodes, Berlioz, qui avait commencé par la médecine, en garda ce souci de l'exactitude, cette précision dans l'expression qui caractérisent sa manière.

A l'instar de Rousseau, il justifie la vérité de cet aphorisme, qu'émit jadis E. Deschanel, dans ses *Essais de critique naturelle*, et qui nous servira de conclusion : « La première profession, même passagère, peut laisser des traces dans le talent même le plus mûr. »

Dr CABANÈS.

REVUE MUSICALE

OPÉRA : *La prise de Troie*, poème lyrique, paroles et musique d'Hector Berlioz.

Il y a quarante ans que l'œuvre est écrite; il y en a trente que l'auteur est mort. Quand on est musicien, il ne faut pas être pressé...

La *Prise de Troie* (1) n'est, on le sait, que la première partie d'un ouvrage plus vaste, qui s'appelait les *Troyens*. Berlioz se décida à en faire jouer la seconde moitié toute seule au Théâtre-Lyrique en 1863 : ce sont les *Troyens à Carthage*, qui ont été repris il y a quelques années à l'Opéra Comique, et qui mettent en scène les amours d'Enée et de Didon, le quatrième livre de l'*Enéide*. La *Prise de Troie*, c'est le deuxième livre. Elle n'avait encore été jouée que sur deux théâtres, à Carlsruhe et à Nice : Paris ne l'avait entendue qu'au concert. Peut-être, d'ailleurs, y était-elle mieux à sa place. Mais elle ne laisse pas, malgré des défauts sensibles, de faire grande figure à l'Opéra, où elle a été montée dignement, avec luxe et avec goût.

Certains critiques déplorent que les *Troyens* aient été ainsi coupés en deux. J'aurai émis mon objection essentielle à l'œuvre de Berlioz, quand j'aurai dit que cette bissection me paraît indifférente. Il est fâcheux de représenter une œuvre fragmentaire, lorsque cette fragmentation en rompt l'unité. Mais l'unité des *Troyens* ne pouvait être rompue, attendu qu'ils n'en ont point. Non seulement il n'y a aucun inconvénient à jouer la *Prise de Troie* isolément, mais il n'y en aurait pas de très grave à en détacher un tableau ou une scène quelconque. La *Prise de Troie* est une série d'épisodes : ce n'est pas une pièce. Berlioz n'a jamais fait une pièce. Et il

(1) La partition de la *Prise de Troie* a paru chez l'éditeur Choudens.

n'était pas sans en avoir conscience. A la *Damnation de Faust*, il donna le titre d'« Opéra de concert », et aux *Troyens* celui de « poème lyrique ». Après tout, et quoique le drame soit sans doute une forme d'art plus complète et plus haute, on peut, on doit admirer tout de même les compositions de Berlioz, mais à la condition de les prendre pour ce qu'elles sont, et de ne pas y voir, comme le regretté Ernst et d'autres musicographes, « une forme nouvelle de l'opéra français. »

La *Prise de Troie* est divisée en quatre tableaux. Le premier, c'est le camp que les Grecs ont insidieusement abandonné, en laissant sur le rivage le cheval de bois qui renferme des guerriers dans ses flancs. Les Troyens, se croyant délivrés, se livrent à leur joie ; la musique est brillante, un peu emphatique. Paraît Cassandre, fille de Priam, la triste voyante, qui, seule, n'est pas dupe de la fausse sortie des Grecs et à qui ce cheval de bois ne dit rien qui vaille. Sa grande lamentation en mi bémol, « Malheureux roi, dans l'éternelle nuit... » est un morceau qui restera populaire. Il en sera de même du larghetto de Chorèbe, son fiancé, qui vient la rejoindre et s'efforce de la rassurer. Cette romance : « Reviens à toi, vierge adorée... », est toutefois d'un charme un peu fade. Quant à la strette qui suit : « Quittons-nous dès ce soir... », c'est un contre-sens d'une pénible vulgarité. Berlioz avait des dons éminents, mais assurément il n'avait pas de goût.

Chorèbe, dont la scène avec Cassandre tenait plus de la moitié du premier tableau, ne reparaîtra plus. On supprimerait cette scène, que la suite de l'action n'en serait ni plus ni moins intelligible. Le deuxième tableau est le meilleur des quatre. Sous les murs de la citadelle, le roi Priam, la reine, les guerriers et le peuple rendent grâces aux dieux, devant un autel champêtre. L'hymne religieux « Dieux de la ville éternelle », chanté par cette foule d'hommes et de femmes, est d'un grand effet. Le roi s'asseoit sur son trône et commence les jeux. La direction de l'Opéra a engagé pour cet intermède six véritables lutteurs, comme ceux du Casino de Paris; par malheur ils ne peuvent lutter sérieusement; il faut que trois vainqueurs terrassent trois vaincus, à la même seconde, sur l'accord final de la dernière mesure. Ce synchronisme nécessaire nuit un peu à l'illusion.

La scène suivante est, de tout l'ouvrage, la plus dramatique. Andromaque, en longs habits de deuil, serrant contre elle le fils d'Hector, Astyanax, paraît au fond du théâtre, et s'avance lentement vers le roi qu'elle salue, puis vers l'autel, où elle s'agenouille. Elle ne prononce pas un mot. Mais le chœur, dont l'allégresse est coupée net par l'arrivée de cette vivante statue de la désolation, murmure quelques paroles de pitié mêlées d'effroi. L'orchestre joue seul pendant presque toute la scène; il y a là une phrase de clarinette, qui est d'un pathétique poignant. Andromaque, toujours en silence, se retire du même pas accablé. Et le public, haletant, la gorge serrée, éclate, dès qu'elle a disparu, en furieux applaudissements.

Soudain Enée accourt, raconte la triste fin de Laocoon, dévoré par deux serpents monstrueux, instruments, suppose-t-il, de la colère de Pallas, car Laocoon a lancé un javelot contre le cheval de bois. Les personnages et les chœurs expriment leur épouvante, dans un « ensemble » très développé, et très bien en situation. On décide, pour apaiser la déesse, de faire entrer le cheval dans la citadelle, et l'opération, même pas retardée par la dernière jérémiade de Cassandre toujours incomprise, s'accomplit sous nos yeux, aux sons de la triomphale marche troyenne.

Le reste de la partition est moins intéressant. Le troisième tableau, apparition de l'ombre d'Hector à Enée, paraît terne. Il y a encore, au début du quatrième tableau, un délicieux chœur, frais et plaintif, de Troyennes suppliantes : « ..Puissante Cybèle.. » Mais la fin, l'incendie de Troie, l'arrivée des Grecs, le suicide de Cassandre ne tient pas ce que promettait un si beau sujet.

Berlioz est un artiste étrangement inégal, chez qui les sublimes trouvailles alternent avec de tristes faiblesses ou de patentes erreurs. Plein d'une noble ambition, s'attaquant aux idées les plus magnifiques, il ne réalise presque jamais pleinement ce qu'il avait conçu, et son impuissance — toute relative, bien entendu — se traduit tantôt par une ahurissante frénésie, tantôt, et c'est ici le cas, par de la froideur et de la sécheresse. La *Prise de Troie*, c'est un peu de l'antique selon la formule de David.

Les beautés admirables que j'ai signalées suffisent néanmoins à rendre « ce poème lyrique » digne du grand succès qui ne lui manquera certainement pas. Le cheval de bois, les lutteurs, la tête verdâtre d'Hector, sont des attractions qui aideront la frivolité du public à passer la soirée. L'interprétation est de premier ordre avec MM. Renaud, Lucas, Chambon et Mlle Delna, dont la voix puissante fait merveille, et qui sera parfaite lorsqu'elle aura un peu modéré ses jeux de physionomie et se sera décidée à ne rappeler que de temps en temps la tête hagarde de la Gorgone.

PAUL SOUDAY.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 novembre. — P.-L. TARGET discute la question de *la Révision de la Constitution par une Assemblée constituante*, et ne croit pas que ce soit le moyen de remédier aux difficultés de gouverner le pays.

L'origine et la cause du mal, c'est

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues d'art*, *allemandes*, *espagnoles*, *portugaises*, *néerlandaises et russes*, dans notre numéro du 15 Novembre. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la REVUE.

que le suffrage universel envoyant dans la Chambre — et il ne saurait en être autrement — des représentants des partis politiques les plus opposés, il n'y a plus de place que pour les cabinets de coalition.

D'où cette conclusion de l'auteur :

Tant que l'on ne reviendra pas aux deux principes : l'hérédité dans la transmission du pouvoir et la responsabilité directe du chef de l'Etat, le gouvernement sera sans autorité.

A. Fabert trace un portrait de *Chamberlain*, en qui il voit un véritable danger pour l'Angleterre, mais il doute que, si la guerre sud-africaine se termine en tout dernier lieu par un succès décisif pour les Anglais, ceux-ci incriminent les actes du secrétaire-colonial qui a le don d'enthousiasmer les foules et de capter la confiance de ses auditeurs. D'ailleurs, suivant Fabert, dans le conflit actuel entre la Grande-Bretagne et les Boërs, les Anglais espèrent trouver une revanche de la perte du monopole économique qu'ils subissent depuis que l'Allemagne leur fait sur tous les marchés une concurrence victorieuse. — M. de Sernay fait le tableau du *Nouveau Japon* au point de vue de la politique intérieure, de l'opinion publique, de l'instruction, des finances, de la jurisprudence et de la législation. Il constate que deux tendances se dégagent dans l'évolution de ce pays : le développement de l'idée nationale et l'éclosion d'une démocratie.

La suppression de la classe privilégiée produit un épanouissement de forces chez les classes ignorées, une multiplication de vie bien supérieure par sa poussée même à l'état de précédente stagnation. Mais, en même temps, des appétits nouveaux se créent, parfois s'exagèrent. Des classes nouvelles de richesse apparaissent; les ambitions se développent avec la personnalité. Elles se dirigent rapidement vers le pouvoir dont on a pour elles entre-bâillé les portes.

Nouvelle Revue. — 15 novembre. — Lucien Meynier raconte le drame du Soudan et la mort de *Klobb et Voulet*. Tout n'a pas été dit sur ces événements et l'on ne connaît encore ni le rapport officiel du lieutenant Pallier, ni la déposition du survivant le lieutenant Meynier. L'auteur explique l'acte de Voulet par l'enchaînement fatal de circonstances qui ont placé cet officier entre le déshonneur et le crime, et l'ont poussé à choisir celui-ci dans l'espoir d'échapper à celui-là — A propos des ardentes polémiques soulevées récemment par la question de la *Comédie Française*, Adrien Bernheim publie une étude critique documentée sur l'administration passée et présente de la Maison de Molière.

La Comédie-Française ne peut plus être aujourd'hui ce qu'elle était autrefois et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'Emile Perrin — dont personne ne conteste le talent tout à fait supérieur de metteur en scène — n'a pas suffisamment prévu l'avenir; c'est que systématiquement il a fermé les portes de la Comédie-Française aux jeunes dramaturges et aux jeunes comédiens, ne les ouvrant qu'à des écrivains et à des sociétaires toujours les mêmes; la seconde raison, c'est que les théâtres, petits et grands, ne sont plus administrés aujourd'hui comme il y a vingt ans; c'est qu'une concurrence s'est formée, terrible, implacable; c'est que les vedettes, les étoiles, ont tout bouleversé; c'est que les tournées ont changé jusqu'à l'organisation intérieure de nos théâtres.

Faisant la critique des plans et programmes de *M. de Lanessan, ministre de la Marine*, le commandant H. Chassériaud trouve que les problèmes les plus pressants à résoudre sont, non de mettre en chantier de nouveaux cuirassés d'escadre, mais de se consacrer : 1° à la défense des côtes de France, d'Algérie, de Tunisie; 2° à l'appropriation de la Corse à son rôle de centre d'action dans la Méditerranée; 3° à l'achèvement de l'arsenal de Bizerte; 4° à l'appropriation de nos arsenaux à nos nouveaux navires de guerre; 5° à la création de la flotte de haute mer, *qui n'existe pas*, avec ses conséquences obligées, points d'appui et armée coloniale. — La moitié environ du numéro de la revue est prise par le feuilleton ou la nouvelle.

Revue des Deux Mondes. — 15 novembre. — Charles Benoist se demande ce que deviendrait *l'Europe sans Autriche*. La question est intéressante, car l'avenir de la monarchie austro-hongroise est dès

cette heure en péril. Il s'agit de savoir si à une échéance possible il y aura une dislocation du dualisme et s'il y en a une, jusqu'où elle ira.

Si elle va jusqu'au bout, comment se fera le partage? Et entre qui? Et qui aura le bon morceau? Et tout le monde en aura-t-il? Ceux qui n'en auront pas recevront-ils autre part autre chose en compensation? Enfin y a-t-il intérêt, et pour qui, à ce que cette dislocation, ce partage et ce remaniement aient lieu?

Et l'Europe?... Il n'y aurait plus d'Europe. Le continent qui s'est appelé de ce nom serait coupé en deux par le milieu : une Allemagne, une Russie. A ses extrémités et comme en marge, quelques Etats de deuxième, troisième ou quatrième rang, des Etats qui n'auraient pas de rang, qui traineraient misérablement une existence précaire et tolérée, et sur lesquels l'un des deux colosses n'aurait qu'à s'abattre pour les écraser, les broyer, les mêler à la poussière des nations déjà disparues. Or, si le colosse russe regarde vers l'Orient et tomberait vraisemblablement en Asie, vers quoi regarde le colosse allemand et où tomberait-il?

La conclusion de Benoist est que « pour qu'il y ait une Europe il faut qu'il y ait une Autriche en Europe ». — Ernest Daudet continue son travail sur *l'ambassade du duc Decazes en 1820 1821*. Le grand événement d'alors, à Londres, est le procès de la reine Caroline, ce drame si shakespearien que racontent en ses multiples incidents les lettres inédites publiées par Daudet. A côté des personnages principaux s'offrent quelques piquants portraits de femmes, surtout celui de la princesse de Lieven, véritable ambassadeur de Russie en Angleterre, car son mari qu'elle conseille en tout est le plus nul des hommes; elle a pour rivale la princesse Thérèse Paul Esterhazy, ambassadrice d'Autriche et l'objet de l'adoration de la cour de Windser. Très vivante aussi la petite duchesse Decazes, toute jeune, mais fort intelligente et racontant avec esprit, en des notes qu'elle devait envoyer à Pasquier, ses visites à la prison de Newgate où elle entre dans les cachots en compagnie d'une quakeresse philanthrope, Mme Fry, qui va réconforter moralement les prisonniers. A signaler aussi ce fait que pendant l'ambassade du duc Decazes à Londres, on s'attendait à la chute du ministère anglais et à son remplacement par les libéraux, éventualité dont le gouvernement français était d'autant plus en droit de s'inquiéter, que ce parti donnait à entendre qu'en arrivant au pouvoir, *il mettrait fin à la captivité de Bonaparte.*

Tierney (un des chefs de l'opposition libérale dans la Chambre des Communes) ne le dissimulait pas à Decazes.

« Dans quelque temps, lui disait-il, la délivrance du captif s'imposera et il faudra bien finir par lui rendre la liberté. Vous êtes assez forts en France maintenant pour que cette mesure ne présente aucun péril. »

Decazes protestait, se refusait à accepter cette éventualité et répondait que Bonaparte devenu libre ne tarderait pas à mettre l'Europe en feu. En réalité il ne prenait pas au sérieux ces prédictions menaçantes... Mais, trois jours plus tard, le duc de Wellington, auquel il faisait part des propos de Tierney, les prenait au pied de la lettre et s'écriait :

« Tenez pour certain que tant que nous serons ministres, nous ne lâcherons pas le prisonnier, mais que le jour où nous n'y serons plus, il sera remis en liberté. »

Louis XVIII s'émut vivement de cette hypothèse d'un nouveau débarquement de Bonaparte sur les côtes de France. Il ne fallut rien moins que la mort de Napoléon, quelques mois après (5 mai 1821), pour calmer ses appréhensions. — Raphael Georges-Lévy jette un coup d'œil sur le *Budget de 1900*, dont la fixation est exposée en un projet de loi que les Chambres sont appelées à discuter. L'auteur démontre que :

Chaque Français, de l'aube à la tombée de la nuit, doit gagner pour le gouvernement 25 centimes, avant même de manger son pain quotidien; pour le chef de famille, cette somme se multiplie par le nombre de ceux, femmes, vieillards, enfants, qui sont à sa charge.

L'année prochaine, l'Etat encaissera 3 milliards 522 millions.

La charge des impôts payés à l'Etat seul par un Français est de 75 francs, tandis qu'un Anglais n'en paie guère que 60; notre charge est deux fois et demie celle qu'acquitte un Belge ou un Prussien, qui ne paie à l'Empire et à la Prusse qu'environ 30 francs; elle est

presque double de ce que paient l'Autrichien et le Hollandais (44 francs). Pour nos colonies nous dépensons 2 fr. 10 et leur vendons des marchandises pour 3 francs par tête de Français. L'Angleterre dépense pour les siennes 1 fr. 10 et leur vend pour 40 francs.

AUGUSTIN FILLON nous dit ce qu'est l'*Inde d'aujourd'hui, d'après les écrivains indiens*, et en fait une peinture navrante :

« Nous saignons l'Inde », s'écriait un jour lord Salisbury. Il y a vingt ans de cela et la saignée continue et lord Salisbury est toujours ministre ; et je n'ai pas entendu dire que, si les nuits de Sa Seigneurie sont mauvaises, ce soit l'Inde sanglante et exténuée qui trouble son sommeil.

L'histoire de la domination anglaise dans l'Inde se résume ainsi :

Cent cinquante ans de spoliation méthodique, graduée, progressive. Au lieu du massacre après la bataille, c'est un peuple condamné à mourir d'une mort lente dans la Tour de la Faim, — et chose affreuse ! — s'y multipliant. Une mortalité effrayante (34, 36, 38 et jusqu'à 42 décès pour 1.000), une natalité plus effrayante encore.

Et quel remède à tant de maux ? La révolte ? Avec leurs 20.000 fonctionnaires et leur double armée, les Anglais tiennent l'Inde d'une prise vigoureuse et ne la lâcheront que s'il leur plaît. Or, il ne leur plaît pas. D'ailleurs s'il leur prenait fantaisie, dit un écrivain indien, de s'embarquer tous à Bombay et d'abandonner l'Inde à ses propres forces, ils trouveraient en arrivant à Aden un télégramme qui les supplierait de revenir. Alors quoi ? Quel peut être le moyen de salut ? Pour les uns, il ne saurait se trouver que sur le terrain des revendications ; pour les autres, au contraire, il est tout entier dans la réforme sociale. Suivant ce dernier parti, à la tête duquel est M. Maltibori, le véritable obstacle à la renaissance, au progrès de l'Inde, est dans la constitution même de la société et de la famille et c'est par là que doit commencer l'œuvre de régénération. Il y a un antagonisme profond, effrayant, entre la culture européenne et les idées du foyer, entre la pensée et les mœurs. Mais qui peut dire quand cessera cet antagonisme, étant donné que les Anglais n'ont aucune intention de renoncer à la saignée ?

Revue de Paris. — 15 novembre. — O. DEPONT et J. TALAYRACH D'ECKARDT projettent quelques rayons de lumière sur l'action et les manifestations récentes de la force religieuse musulmane, qui se réveille aujourd'hui sur divers points du globe. Les auteurs définissent ce qu'il faut entendre par *pansislamisme* et *propagande islamique*. En politique c'est la coalition des musulmans de tous pays pour la libération ou la défense à outrance des territoires islamiques occupés ou menacés d'occupation par les puissances européennes. En religion c'est la reconstitution de la fonction historique du Khalifat que le sultan Abd-ul-Hamid prétend exercer dans son intégrité. La ligue qui s'est formée à cet effet a ses plus puissants moyens d'action dans les confréries religieuses, le pèlerinage à la Mecque, l'émigration et le prosélytisme.

Aujourd'hui le monde compte 260 millions de mahométans qui représentent 15.513 p. 100 de la population totale du globe. — La Turquie d'Europe n'a que 2 ou 3 millions de mahométans, la Russie d'Europe en a 9 millions. L'Asie avec ses 161.657.084 musulmans est le véritable foyer de l'Islam. Géographiquement les deux tiers de l'Afrique lui appartiennent.

Le monde islamique est composé d'organes hétérogènes, mais au fond il est uni par une même âme ardente et fanatique. Le mouvement unioniste des musulmans pourrait donc faire courir des dangers à l'Europe. Cependant les auteurs de l'article croient que, précisément à cause de la diversité des peuples professant la religion de Mahomet, il n'est guère possible qu'il puisse jamais renaître un Khalifat comme le rêvent parfois les Senoussi et Abd-ul-Hamid. Il est vrai que le panislamisme n'a pas dit son dernier mot. — Dans la suite d'*Autour d'un enfant*, c'est-à-dire de la correspondance inédite de GEORGES SAND, nous trouvons, comme dans les lettres déjà citées ici, des pages attendrissantes, émues et naïves, des pages de bonne maman qui ra-

conte ses joies intimes, gronde parfois ceux qui l'entourent, mais redevient bien vite souriante, laissant, comme sans y prendre garde, déborder à la fois son cœur et son esprit. Et que d'excellents conseils donnés à la jeunesse !

Te voilà, mon bonhomme, dans ton anneau à parcourir dès à présent. Devant toi une cinquantaine d'années fructueuses; il n'y en a pas une à perdre; toutes valent une éternité, puisqu'elles sont toutes le centre mobile de l'infini dans le temps, ou de l'indéfini comme on dit aujourd'hui : apprends tout ce que tu pourras apprendre, et tu te retrouveras, au bout de chaque difficulté vaincue, plus frais d'imagination et plus rempli de la notion du beau, puisque le beau c'est le vrai. Dès lors tu seras tout naturellement un honnête homme, un bon fils, un brave ami, un loyal citoyen, sans avoir besoin de discuter l'art et de réfléchir sur la morale; le travail est un excitant au bien et la morale est la science de ceux qui n'en ont pas d'autre; isolée, elle est difficile; quand elle n'est plus que la conséquence de l'étude du vrai, elle est simple comme bonjour et, pour ainsi dire, facile comme la logique.

A Mathiez reconstitue, d'après des documents nouveaux, le coup de main du 30 octobre 1836, et raconte les événements qui signalèrent la tentative du *prince Louis-Napoléon à Strasbourg*. L'auteur emprunte ses sources au dossier judiciaire du procureur général Rossée, près la Cour de Colmar, à des papiers déposés ès-mains d'un notaire de Rochefort, à des lettres inédites du ministre de la justice d'alors, M. Persil, enfin à une correspondance, également inédite, du prince et de ses complices. Quelques-uns des dessous de ce complot sont restés ignorés jusqu'ici. On n'y avait, croyons-nous, pas encore cherché la femme; la voici, et la manière dont elle gagna le colonel Vaudrey, à la cause du prince, est tout un scenario de comédie.

Eléonore Brault, veuve de M. Gordon Archer, jeune encore, vingt-huit ans, était remarquable par les charmes de sa personne et son esprit était en rapport avec sa beauté. Fille d'un capitaine de la garde impériale, elle s'était vouée avec toute l'ardeur de son tempérament au culte de Napoléon. La mort de son mari la laissa sans ressources; elle se fit actrice et pendant la saison elle allait chanter de ville d'eau en ville d'eau. C'est ainsi qu'elle se trouvait à Baden au mois de juillet. Elle vit le prince plusieurs fois. Il vint chez elle, fit des courses en sa compagnie. Initiée au complot, elle mit à son service toutes les ressources de sa vive intelligence avec un dévouement passionné. Elle connut presque ausitôt Vaudrey. Elle savait les offres qu'on lui avait faites, l'importance de son adhésion pour la réussite. Vaudrey, malgré ses cinquante-deux ans et quoique marié et père de famille, n'avait pas encore dit adieu au plaisir. Mme Gordon prodigua au vieux soldat les coquetteries et les flatteries. Elle fit rapidement sa conquête. Dès lors, les conjurés pouvaient s'en remettre à elle du soin de leur livrer le colonel au jour et à l'heure voulue.

C'est ce qui eut lieu. On sait comment. Et l'on sait aussi quelle fut l'issue de l'aventure du prince. Il échoua à Strasbourg pour recommencer quatre ans après, avec d'ailleurs le même insuccès, à Boulogne.

—Le lieutenant X... continue ses notes sur les *Américains à Manille*. Pas très tendre pour les Yankees, le lieutenant.

La République et la liberté des Philippines, nous dit-il, ont duré exactement le temps qu'il a fallu aux Américains pour substituer leur tyrannie à celle de l'Espagne. C'est ce que la grande République appelle prendre les armes pour l'indépendance des peuples contre les tyrans. Si les Tagals veulent véritablement cette liberté, dont l'Amérique osait, six mois plus tôt, se porter garante, ils n'ont plus qu'à se soulever en masse. S'ils ne le peuvent pas, il ne leur reste qu'à se soumettre. Ils en sont donc au même point qu'à l'époque où ils préparaient l'intervention aux Etats-Unis.

Emile Boutroux rend hommage à la mémoire de *Paul Janet* et rappelle la haute valeur du professeur, du philosophe et de l'homme qui en lui ne faisaient qu'un.

Avant tout il avait la religion de la sincérité, de la clarté et de la droiture. Simplement et courageusement, il était lui-même, c'est-à-dire un champion dévoué de la liberté, du droit, de la tolérance, de la vérité, de la justice, de l'honneur et du bien de la patrie, sans acception de personne, d'intérêt et de préjugés... Il restera quelque chose de lui...

Quinzaine. — 16 Novembre. — E. de Sant-Auban vient de faire une découverte sensationnelle. Il a retrouvé dans les *Lettres Juives* publiées en 1738 l'aveu formel que les israëlites tuent leur prochain afin d'avoir du sang pour leur *Pâte sacrée*. Hélas! l'auteur a complètement oublié, et avec lui la rédaction de la *Quinzaine*, que les *Lettres Juives* ont été écrites non point par le rabbin Aaron, mais par le fameux marquis d'Argens, le célèbre libertin du dix-huitième siècle qu'on ne s'attendait pas à rencontrer parmi les collaborateurs de la revue essentiellement catholique.

Notre distingué collaborateur Jacques de Coussanges étudie la *Question finlandaise*, en démontrant que l'intérêt même de la Russie lui commande de respecter les engagements pris envers les Finnois. — Une intéressante revue critique du *Théâtre contemporain* après Henri Becque, par Paul Souday.

Revue scientifique. — 11 novembre. — Paul Héger indique la *mission de la physiologie expérimentale*, et s'attache à démontrer que l'étude de la vie, telle que la comprend aujourd'hui la science, se résume dans l'étude des fonctions de la cellule. A cette étude se rapportent tous les problèmes biologiques en même temps que ceux de la psychologie qui sont parfois si troublants. La grande conquête du siècle qui va finir est la démonstration de la continuité dans tous les phénomènes de la nature. Or, des faits acquis, des lois reconnues, dérive désormais cette vérité que les phénomènes psychiques ne sauraient être rangés hors du cadre des manifestations qui relèvent des forces physiques. Héger en donne la preuve par de nombreux exemples. — A. Souleyre s'occupe de l'*activité électrique de la couronne solaire*, celle-ci constituant autour de l'astre chaud et lumineux, un autre astre visible seulement pendant les éclipses totales et siège de phénomènes électriques intenses. L'auteur établit que si la distribution de l'électricité sur la terre dépend essentiellement de la latitude, il en est de même sur le soleil. En outre l'intime corrélation qui existe entre les courants électriques et le phénomène des pluies fait supposer que ce dernier dépend aussi du grand et lent mouvement de rotation des pôles magnétiques qui s'opère en six siècles environ.

18 Novembre. — M. Berthelot expose le *Rôle de la science dans l'éducation matériellle et morale du peuple*. L'éminent professeur prend éloquemment la défense de la science et indique comment elle deviendra bientôt vraiment populaire en mettant à la portée de tous, grâce à la reconstitution de l'enseignement, les connaissances de faits observés et des lois expérimentales aussi bien dans le monde moral que dans le monde physique, et en démontrant ainsi à tous que la solidarité est la base la plus certaine du bonheur des individus et des sociétés « car la vie humaine repose sur l'amour et sur la fraternité ».

Revue générale des Sciences. — 15 novembre. — C. Phisalix. *Le mécanisme des phénomènes en sérothérapie*. — L. Lindet. *Alcools d'industrie*. — J. Bouysson. *Les producteurs lactifères du bassin de l'Ogooué*.

REVUES PHILOSOPHIQUES ECONOMIQUES ET SOCIALES

Revue Politique et Parlementaire. — 10 novembre. — Th. Ferneuil en étudiant *la crise de l'Etat républicain*, s'arrête plus particulièrement au régime de la presse, tel qu'il a été institué par la loi de 1881, et il le considère comme l'auteur responsable des difficultés et des vices de la situation actuelle.

On s'est trop longtemps bercé de l'illusion que les excès de la presse se détruisaient et se guérissaient d'eux-mêmes. Aujourd'hui le mal est arrivé à un état tellement aigu qu'il n'y a plus moyen de fermer les yeux et que le pays semble condamné à mourir de la liberté de la presse, si l'on n'a pas le courage de porter à bref délai le fer rouge sur la plaie vive qui ronge le tempérament national.

L'auteur demande que la con-

naissance des délits de presse soit enlevée au jury pour faire retour aux magistrats de profession.

Revue internationale de sociologie. — Octobre. — A côté d'une enquête sur l'introduction de la sociologie dans l'enseignement secondaire, idée à laquelle se rallient, avec quelques réserves, MM. Fouillée, Espinas, Tarde, Durkheim et Bertrand, nous signalerons une étude d'Oscar d'Araujo sur la *fédération dans les républiques latino-américaines* et un travail de M. André Model sur la *centralisation et la décentralisation*. —*Le mouvement social en France* est longuement exposé par Maurice Dufourmantelle.

Revue philanthropique. — 10 novembre. — H. Thulié révèle, en citant des documents officiels, l'*exploitation de la misère* et insiste sur l'urgence de combattre ce fléau. Dans l'état actuel des choses, les malheureux sans défense, enfants et vieillards, sont fréquemment victimes de honteuses spéculations qui se pratiquent dans les institutions créées exclusivement en vue d'obtenir des ressources par une active mendicité, dans les établissements qui prennent le masque de la bienfaisance pour bénéficier sur le travail des pauvres qu'ils prétendent assister. Le moment est venu où les Chambres ont le devoir de donner à l'Etat les armes nécessaires pour rendre impossibles ces agissements criminels. — Fernand Worms termine son travail sur le *Droit des pauvres*..

Humanité Nouvelle. — 10 novembre. — Elie Reclus fait connaître *les origines magiques de la medecine*. Le savant ethnologue recherche les croyances superstitieuses aux vertus attribuées à la *Mandragone*.— Albert Fua prouve qu'Abdul-Hamid est en fait le *sultan illégitime de Turquie* dont le trône devrait appartenir à Mourad V, que l'usurpateur tient en prison depuis nombre d'années, en le faisant passer pour fou. — Dr V. Tolomiantz. Le *développement économique des Etats-Unis et de l'Europe en* 1898. L'auteur signale les progrès considérables du mouvement coopératif en Belgique où, du 1er novembre 1897 au 31 octobre 1898, on a fondé 365 différentes sociétés de coopération.

Mouvement socialiste. — 1er Novembre. — Victor Charbonnel. *Les jeunes socialistes et l'action sociale*. — La *concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord* par Marcel Landrieu.

Journal des Economistes. — 15 Novembre. — Andre E. Sayous. *L'origine des Cash crédits des banques écossaises*. — Ch. M. Limousin. *Le positivisme d'Auguste Comte est-il scientifique* ? — La plus grande partie de ce numéro est consacrée à des revues analytiques et critiques de livres nouveaux.

Revues Anglaises et Américaines

Century. — Novembre. — Marc Twain nous conte, de la façon la plus humoristique, l'histoire de ses *Débuts littéraires*. C'est en 1866 que le futur auteur de *Tom Sawyer* résolut de se faire écrivain et de publier, comme premier pas dans cette carrière nouvelle, un article dans un magazine.

Je terminai mon article et je me mis à chercher le magazine le plus digne de me conduire à la gloire. Je choisis pour cela le plus important de New-York. L'article fut accepté. Je le signai Mark Twain, car ce nom était assez commun sur la côte du Pacifique et mon projet était de le répandre, du premier coup, à travers le monde. L'article parut dans le numéro de Décembre. J'attendis donc pendant un mois le numéro de janvier, car ce numéro devait contenir la liste des collaborateurs de l'année, mon nom y figurerait, je serais célèbre et je pourrais offrir le banquet que je méditais déjà. Je n'offris pas ce banquet. Je n'avais pas écrit distinctement ce nom de Mark Twain, et comme ce nom était inconnu des typographes de l'Est, ils composèrent *Mike Swain* ou *Mac Swain*, je ne m'en souviens plus exactement. En résumé, je n'étais pas cé-

lèbre, je n'offris pas le banquet. J'étais bien une personnalité littéraire, mais une personnalité enterrée, enterrée vivante !

Le multi-millionnaire THÉODORE ROOSEVELT continue la série de ses *Réflexions sur la guerre* et ses critiques touchent le défaut d'organisation de l'armée et de la flotte. Pourtant, il y avait un abîme entre les degrés de préparation des armées de terre et de mer. Il était assez facile de parer aux difficultés maritimes, pendant que, pour l'armée de terre, rien n'était prêt. Les fonctionnaires de la guerre en Amérique ont encouru de ce chef la responsabilité la plus lourde. — JOHN MORLEY, le grave et noble esprit qui a si courageusement pris la défense des Boërs contre les appétits du nationalisme anglais, retrace *La vie d'Olivier Cromwell*.

Contemporary — Novembre. — Les grandes revues anglaises sont naturellement envahies par les articles relatifs à la guerre sud-africaine. UN VIEIL OFFICIER, qui parle de ces choses avec une réelle compétence, émet sous ce titre : *Glencoe, Elandslaagte, Mafeking*, des opinions qui méritent d'être relevées. Peut-on exciter les indigènes a attaquer les Républiques boërs ? Non, sans aucun doute. Mais le Transvaal devrait être prévenu qu'en cas d'invasion du Zoulouland ou du Basoutoland par ses troupes, les chefs noirs recevraient l'ordre de repousser cette invasion. Cet arrangement offrirait des avantages considérables, à la condition que les Anglais ne se servent pas eux-mêmes des territoires indépendants pour envahir les Républiques. Enregistrons en passant cet aveu dénué d'artifice :

L'avenir seul nous apprendra si cette guerre peut compenser tout le mal qu'elle cause; mais, à ce point de vue, on peut dire qu'on ne pouvait faire de choix plus sage que celui du commandant en chef. Nombre de Boërs ont servi sous les ordres de sir Redvers Buller, dans la guerre contre les Zoulous et, en même temps qu'ils ont pour lui une admiration profonde, il professait à leur égard la plus sincère affection et le plus grand respect.

En concluant, l'auteur déclare — et son article était écrit avant les défaites, — que toutes les forces de l'Angleterre ne seront pas de trop pour cette lutte. — SIR EDMUND VERNEY publie de forts intéressants *Souvenirs de Crimée*. Il était, à cette époque, aspirant sur le navire-amiral *Britannia*, d'où il passa sur la frégate à aubes, *Terrible*, et put ainsi voir nombre de choses et connaître quantité de gens. Là, aussi, les précautions prises furent totalement insuffisantes.

Aucuns préparatifs dignes de ce nom ne furent faits pour les blessés quand nous envahîmes la Crimée. C'était vraiment une chose horrible à voir que les cadres dans lesquels on pansait les soldats blessés. C'était épouvantable d'entendre les cris, les hurlements, les lamentations, quand le roulis du navire faisait éprouver chocs sur chocs aux corps douloureux de ces pauvres créatures déjà à l'agonie. Depuis ce temps, j'ai subi moi-même une amputation, et je connais par expérience les abominables tortures que ces braves ont dû endurer. Enfin, quand ils atteignirent Constantinople, les dispositions étaient si mal prises que de nombreux blessés durent attendre trois jours avant d'être pansés et que le plus noble sang de l'Angleterre s'échappait de leurs veines, sans même qu'on eût un matelas pour les y étendre.

L'auteur nous offre, par manière de contraste, un fort curieux tableau du bombardement d'Odessa, pendant lequel les habitants civils, les messieurs, les dames, les enfants, venaient sur la falaise pour examiner de plus près l'effet des obus. Il y avait là tous les jours un millier de personnes. Les dames ouvraient leurs ombrelles avec le plus grand sang-froid et les enfants se précipitaient sur les projectiles pour s'en emparer. — CHARLES JOHNSTON s'efforce de reconstituer le *Langage des premiers humains*, le verbe original des hommes de l'époque préhistorique, et il nous affirme que ce langage ne ressemblait en rien à aucune des langues que nous connaissons. Et, pourtant, nous l'avons parlé et ses éléments se retrouvent dans les langues d'aujourd'hui.

Le langage primitif n'était qu'un assemblage de voyelles. Il ne contenait point de consonnes. Ses mots consis-

taient en sons de voyelles se suivant les uns les autres, répétés ou variés. C'étaient des mots comme : *aeaea*, *aoaoao*, *aia*, *auau*, *aeoeia*, *iaua*, *oioi*, qui, ainsi qu'on peut s'en assurer, sont empruntés à une langue parlée encore aujourd'hui. Les phrases n'étaient que des suites intermittentes de voyelles et chacune d'elles était prolongée aussi longtemps que le permettait la respiration de l'orateur.

Quelle est donc cette langue actuellement parlée, qui offre tant d'analogie avec celle de nos premiers pères? C'est la langue des petits enfants de tous les pays et il suffira d'un moment d'observation pour s'en convaincre. — THOMAS HODGKIN, qui représentait Oxford et Cambridge au *Congrès historique de Cividale*, raconte les péripéties de ce Congrès qu'il représente comme ayant obtenu un très grand succès. — Le LIEUTENANT-COLONEL BALFOUR étudie les inconvénients et les avantages de l'*Emploi des volontaires au dehors*.

Fortnightly. — Novembre. — Il est fâcheux que l'auteur de l'article *Après la guerre* ait cru devoir conserver l'anonyme. Il représente, en effet, un état d'âme que l'on imaginerait difficilement si l'on ne se trouvait inopinément en face de la preuve de son existence. Ce n'est point sans doute une chose banale que de déplorer l'*ingratitude* des Boërs envers les Anglais et de s'indigner que les premiers ne se soient pas montrés plus reconnaissants du service que les seconds leur avaient rendu en les arrachant à la tyrannie hollandaise. Non seulement les Boërs se sont montrés ingrats; mais, tout en conservant « la loyauté sur leurs lèvres et la trahison dans leurs cœurs », leurs rusés hommes politiques et ceux qui, dans la colonie, sympathisaient avec eux « ont formé une profonde et sombre conspiration contre la couronne d'Angleterre, aidés en cela par les Allemands ». Aussi l'auteur propose-t-il qu'on fasse payer cher aux Boërs leur audace et leur mauvaise foi, en annexant une partie de leur territoire. Il y a, à ce sujet, une fable où il est question d'une peau d'ours, fable que les amis de notre auteur feront sagement de méditer. — W.-E. GARRET FISHER signe un fort intéressant article sur l'*Art de voler*. Il ne s'agit pas de navigation aérienne, mais bien du vol mis à la portée de l'homme. Les premières tentatives étaient exclusivement basées sur le charlatanisme. L'archevêque Wilkins, qui vivait au XVIIe siècle, énumérait ainsi les solutions possibles du problème : 1° par les esprits ou les anges; 2° par l'aide des oiseaux; 3° par le moyen d'ailes attachées directement au corps; 4° par un chariot volant.

Le problème du vol proprement dit consiste à supporter un corps lourd par son propre mouvement. La direction des ballons est une chose toute différente. L'air, si ténu et si fugace qu'il soit, a été fait pour porter les plus grands oiseaux ou le cadre d'une machine à voler. En fait, l'air est solide, si vous le frappez avec assez de force. La difficulté est précisément de le frapper assez fort et la véritable solution consiste à laisser l'air lui-même faire cette besogne. Le condor connaît cette vérité depuis des millions d'années. Nous commençons seulement à l'apercevoir.

M. Garrett Fischer examine ensuite les découvertes récentes de S. P. Langley, de Otto Lilienthal, de Hiram Maxim et conclut ainsi :

On peut prophétiser à coup sûr que la machine volante du XXe siècle sera analogue à un navire à voiles doué d'une hélice auxiliaire, plutôt qu'à un steamer sans mâts. C'est là, en effet, ce qui rend le vol humain digne d'être recherché. C'est le vol planant, sans efforts, du condor, et non le volètement bruyant du moineau qui doit être pris pour modèle.

— Un ingénieur de la ligne Assam-Bengal, JAMES STUART, traite de la *Communication par chemin de fer entre l'Inde et la Chine*. Il est convaincu que le chemin de fer seul pourra achever la conquête de la Chine. Une ligne reliant la vallée de l'Assam à celle du Yang-tse-Kiang mettrait Shanghaï et Calcutta en communications directes.

Le réseau des chemins de fer hindous est sur le point d'atteindre Assam et cette province sera bientôt facilement accessible aux troupes venant de Delhi, de Cawnpore et de Lucknow, sans transbordement, en à peu près soixante-dix heures. Arrivées là, elles pourraient

aisément être transportées en Chine en vingt-quatre heures, par la route projetée. La Russie, avec son chemin de fer sibérien et sa base d'opération militaires sur les frontières de la Pologne et de l'Allemagne, ne jouerait plus aucun rôle dans la lutte pour la suprématie en Chine et l'Angleterre serait en mesure de lutter contre toutes les compétitions.

—Avec sa fougue habituelle, OUIDA formule, non sans raison, non surtout sans éloquence, ce qu'elle appelle *Les Lois littéraires non écrites*. Il existe, en morale courante, des lois qui devraient s'appliquer à la production littéraire, et, si cela existait, la publication de livres comme celui du Dr Busch sur Bismarck serait impossible.

La vulgaire et insatiable curiosité du monde en général fait naître les traîtres, comme ces fabricants de souvenirs après décès ; elle les nourrit, les paie, les récompense. Il n'y aurait pas d'offre s'il n'y avait pas de demande... « Viens ! viens ! dit le monde au domestique du grand homme quand le grand homme est mort. Dis-nous, toi qui l'as vu dans ses heures d'abandon, dis-nous de lui tout ce qui peut contribuer à le rapprocher de notre niveau. Parle-nous de son varicocèle, de sa dyspepsie, de ses caprices, de ses humeurs, de ses larmes quand son chien est mort empoisonné. Toi qui as tout vu par le trou de la serrure, raconte-nous ses travers, ses paroles de colère ; viens nous réconforter !... »

—Signalons encore une étude remarquable d'ARTHUR SYMONS sur le poète anglais *John Donne*, « si sincère envers lui-même pour exprimer ce qu'il avait ressenti sous le coup d'une émotion forte ou d'une sensation aiguë. »

Forum. — Novembre. — H. K. CARROLL se demande anxieusement *Comment on gouvernera Porto-Rico*. Le meilleur moyen de faire de l'île un marché satisfaisant pour les produits américains serait de ramener la prospérité dans ce pays si cruellement éprouvé. Si l'Amérique ouvre ses ports aux produits de Porto-Rico, en retour Porto-Rico ouvrira ses ports aux produits américains, que les habitants paieront avec leur sucre, leur tabac, leur café, leurs fruits et leurs légumes.

L'extrême pauvreté est actuellement le lot de la majorité. En conséquence, les habitants sont de pauvres consommateurs. On estimait, en 1898, que, sur 900.000 habitants, 200.000 seulement portaient des souliers. Sur ce chiffre, 50.000 n'en achetaient qu'une paire par an, 50.000 deux paires, 50.000 trois paires et 50.000 quatre paires, ce qui ne fait qu'une consommation totale de 500.000 paires par an... Si nous agissons généreusement avec Porto-Rico, nous en serons libéralement récompensés.

Est-il nécessaire pour cela d'annexer Porto-Rico? L'auteur ne le pense aucunement. Les habitants sont parfaitement capables de se gouverner eux-mêmes. Quant à prolonger une occupation militaire, l'Amérique, si elle s'y décidait, se déshonorerait sans profit. — RUDOLF EUCKEN, parlant de *La question finnoise*, constate que l'universelle sympathie s'est prononcée en faveur de ce vaillant petit peuple. L'Amérique ne saurait donc se tenir à l'écart et elle devra, pour demeurer digne d'elle-même, faire entendre sa voix en faveur des opprimés. — JACOB SCHOENHOF dresse avec une courageuse énergie le bilan de *Ce que le monde doit à la France*. Au point de vue politique et social, l'affranchissement de l'humanité a son origine dans la déclaration des Droits de l'Homme, et bien des peuples, même parmi les plus arrogants, ont longtemps tardé à suivre son exemple. En 1844, la Chambre des Lords anglaise refusait encore de rapporter la loi qui faisait un crime à un catholique irlandais d'apprendre à lire à un enfant, de ne pas assister aux services protestants et de posséder un cheval d'une valeur de plus de cinq livres. En art, la France a repris la mission de l'Italie. Et comment s'en acquitte-t-elle ?

Je n'ai jamais entendu parler en France d'aucune mesure restrictive pour l'exclusion des étrangers. Je n'ai jamais entendu exprimer la crainte que le commerce de la France pût souffrir de l'application des leçons qu'elle donne à ses rivaux. Elle laisse l'exercice de cette spécialité à l'esprit étroit de ses voisins. Ses écoles d'art, aussi bien que ses autres écoles, sont libres et ouvertes à tout venant... Nulle part je n'ai rencontré plus par-

faite reconnaissance de la dette que tous les peuples ont contractée envers la France que parmi les directeurs et professeurs des écoles d'art industriel nouvellement ouvertes en Allemagne. Les meilleurs dessinateurs ont été formés à Paris.

M. Schoenhof conclut en invitant les Américains à visiter Paris en foule l'année prochaine. Ils apprécieront cette vérité, proclamée aujourd'hui par toute l'Allemagne comme conséquence de son abstention en 1889, que « le boycottage d'une Exposition de Paris est une expérience trop coûteuse pour les nations dont les productions montrent si clairement le besoin qu'elles ont encore des leçons de la France ». — T. Mann étudie l'*Attitude des travailleurs en Europe et en Amérique*. Les progrès réalisés sont tels que nombre de partis seront obligés désormais de faire figurer certaines revendications socialistes sur leurs programmes politiques. Quant aux programmes socialistes, ils porteront tous :

1° La journée de huit heures. 2° Prohibition du travail pour les enfants au-dessous de quinze ans. 3° Travail pour les non employés. 4° Pensions de vieillesse. 5° Nationalisation des mines. 6° Nationalisation des chemins de fer. 7° Nationalisation de la terre.

On peut prévoir en outre à brève échéance la revendication de la propriété coopérative, comprenant la socialisation des moyens de production, de distribution et d'échange. — *Le développement de la Chine sera-t-il profitable au monde?* Telle est la question que pose John P. Young, qui la résout catégoriquement par la négative. Les besoins des Célestes sont réduits à un point qu'on ne saurait imaginer. En effet, les dix-huit provinces qui constituent la Chine ont une densité de population variant de 65 habitants par mille carré dans le Kwangsi, à 574 dans le Foukien. Pour se faire une idée de la signification de ces chiffres, on n'a qu'à savoir qu'en Amérique, il y a, au point de vue de l'alimentation, excès de population quand on dépasse le chiffre de 45 habitants au mille carré.

Nineteenth Century. — Novembre. — Edward Dicey, après tant d'autres, s'occupe à son tour de ce que fera l'Angleterre *Après la guerre actuelle*. Le plan qu'il préconise est simple. Aussitôt après la victoire, on constituera une fédération sud-africaine, dans laquelle on fera entrer de gré ou de force le Transvaal et la République d'Orange. Cela obligera naturellement l'Angleterre à occuper militairement ces deux pays et à administrer leurs territoires comme s'ils étaient possessions britanniques. On connaît le goût prononcé de l'Angleterre pour les occupations temporaires. Mais peut-être est-il encore bien tôt pour prendre des décisions à ce sujet. — Du reste, R. M. Green nous prédit une complication nouvelle à cette situation déjà embarrassée, sous la forme d'*Une révolte religieuse dans le Sud-Afrique*. Il paraît qu'en ce moment, un certain fanatique parcourt le pays et s'adresse aux Cafres rouges. Il leur raconte qu'il a été au ciel, et qu'il y a constaté que leurs habitudes, leurs mœurs, leur façon de se vêtir y sont pratiquées et qu'on s'en trouve très bien.

Les Cafres viennent des districts environnants et des fermes pour voir cet homme extraordinaire. Il leur raconte que le connaître, c'est connaître Dieu. Bien plus, il est lui-même la véritable porte du ciel. Une fois étant mort pendant six jours, il a eu une interview avec l'Être-Suprême, qui l'a initié à tous les mystères du monde spirituel et l'a chargé en outre de dire à ses compatriotes que toutes les coutumes de leurs ancêtres, comme celles de boire la bière cafre, de se barbouiller de terre glaise, etc., sont fort admirées par les habitants du ciel ; de déverser l'indignation divine contre les Blancs qui, par leur conduite envers les Noirs, ont attiré sa colère sur eux et leurs enfants.

La conclusion de tout cela, conclusion assez inattendue, semble-t-il, c'est que l'Angleterre doit armer les nègres contre les Boërs. — Une violente attaque est dirigée contre *Lord Rosebery* par un homme qui fut un de ses plus chauds partisans, H.-W. Massingham, rédacteur en chef de la *Daily Chronicle*. Il lui reproche d'avoir souvent violé de la façon la plus grave la tradition gladstonienne, en laissant accom-

plir le massacre des Arméniens, en insultant la France à Fashoda, en rayant le Home Rule irlandais du programme libéral, et en s'associant à l'abominable politique sud-africaine de M. Chamberlain. — Le professeur MAX MULLER intitule : *La littérature avant les lettres* une substantielle étude au cours de laquelle, par des exemples tirés du finnois, du polynésien, du grec et de l'hindou, il démontre que les poèmes primitifs furent transmis par tradition orale longtemps avant l'invention de l'écriture. De pareils tours de force de mémoire nous seraient impossibles. Nous avons systématiquement annihilé cette faculté et il ne nous reste plus que des cendres de cette lumière divine. — Une lettre inédite du CAPITAINE CUMBY, du vaisseau le *Bellérophon*, à son fils, raconte de la façon la plus pathétique *La Mort de Nelson* à Trafalgar. — Mme CORNER OHLMUS dépeint en termes fort colorés une *Danse diabolique* dont elle fut témoin à Ceylan. Cette danse avait pour but de chasser le démon du corps d'une femme indigène. L'auteur affirme qu après la cérémonie, la femme exorcisée ne ressemblait plus du tout à ce qu'elle était auparavant.

North American Review. — Novembre. — *La conférence d'arbitrage international de La Haye* nous est racontée par deux de ses membres, F. DE MARTENS, l'un des délégués russes et SETH LOW, l'un des délégués américains. Ce sont plutôt des procès-verbaux de séances qu'un examen critique des résultats acquis. Les deux délégués semblent pourtant convaincus que ces peines n'ont pas été perdues et que leurs travaux porteront leurs fruits... dans l'avenir. — Un long et substantiel article de BERNARD LAZARE tire la moralité dernière de l'affaire Dreyfus, sous ce titre : *La France au croisement des routes.* — JULES CLARETIE raconte les merveilles des *Festivals dramatiques d'Orange*. Nul, plus que l'éminent administrateur de la Comédie-Française, n'était qualifié pour une tâche semblable. Cela nous vaut quelques bien jolies anecdotes.

Un soir, pendant une de ces Félibrées annuelles que les poètes de Provence ont instituées, M. Mounet-Sully vint jouer *Œdipe Roi* sans mise en scène, devant une multitude enthousiaste... Au moment le plus pathétique du drame, un corbeau, dérangé dans son nid, sortit des ruines et vint planer, comme un symbole vivant de noire infortune, sur la victime de la fatalité antique, Ce corbeau croassant sur la tête d'Œdipe ajouta une note frappante à la plus effroyable tragédie du passé. Et ce fut là une impression qui ne se retrouvera pas, un incident artistique unique. Les représentations d'Orange doivent une bonne part de leur renommée à ce corbeau. Quand on rejoua *Œdipe Roi* à Paris, bien des habitués du théâtre soupiraient et disaient : « Malheureusement, il n'y a pas de corbeau! Le corbeau était le point culminant de la tragédie. Qui nous rendra le corbeau? » Malgré leur sincérité, il y avait quelque futilité dans ces exclamations. Sophocle est admirable, même sans corbeau.

Un autre soir, c'est l'*Antigone*, de Vacquerie et Meurice, qui est jouée au théâtre d'Orange et un tragique souvenir nous est offert à ce propos.

La scène était éclairée par d'énormes lampes électriques, suspendues à des poteaux gigantesques et projetant leurs rayons sur le proscenium. A un moment donné, je fis éteindre les lampes. L'effet fut superbe. Les interprètes d'*Antigone* apparurent dans la nuit claire, sous les étoiles, et comme baignés dans ce clair de lune qui, d'après Henri Heine, fait la séduction des héros et des héroïnes de Shakespeare. Nous eûmes là quelques minutes d'art mystérieux et exquis. Malheureusement, on dut rallumer les lampes, et pour une raison qui n'avait rien d'artistique. A ce moment, Caserio, l'assassin du Président Carnot, était dans la prison de Lyon attendant l'exécution de la sentence qui l'avait condamné à mort; et, au premier rang des spectateurs, nous avions le ministre de la Justice, dont le devoir était de veiller à ce que la justice fut satisfaite, ce qui eut lieu quelques jours plus tard. On craignait que les anarchistes pussent mettre à profit l'obscurité pour tenter quelque violence et c'est ainsi que Caserio, en m'obligeant à rallumer l'électricité, priva Sophocle de la douce et poétique lumière de cette nuit d'été étoilée.

— CARMEN SYLVA signe une brève nouvelle sous ce titre : *Une reine miséricordieuse.* — LOUIS WINDMULLER se plaint avec énergie de la fa-

çon dont est comprise *l'Alimentation aux États-Unis*. L'Américain traite cette importante nécessité physiologique avec un mépris non dissimulé. Le restaurant où il prendra le plus volontiers son lunch quotidien sera celui où il sera servi avec la plus vertigineuse rapidité, sans aucun souci de la qualité des mets qu'il absorbe ou du soin apporté à leur préparation. Il en résulte que les maladies de l'estomac ou des voies digestives en général prennent aux Etats-Unis une fréquence et une gravité des plus inquiétantes. L'auteur recommande la création de tables d'hôtes, comme il en existe surtout en France, où la conversation permettra aux hôtes de manger avec une bienfaisante lenteur.

Scribner's Magazine. — Novembre. — SYLVESTER BAXTER donne des chiffres douloureux sur *la Tempête de novembre 1898*, qui a englouti près de cent navires et causé la perte de 500 personnes, faisant ainsi plus de victimes que, pendant toute sa durée, la guerre cubaine n'en avait fait dans les troupes américaines. — SYDNEY COLVIN continue la publication des *Lettres inédites de Stevenson*, dont le charme ne s'émousse pas un instant. La période à laquelle il est parvenu va de novembre 1890 à décembre 1894. Elle embrasse par conséquent la vie de Stevenson à Samoa et nous montre le délicieux conteur joignant à son travail d'homme de lettres les multiples occupations politiques et manuelles, dans lesquelles il dépensait le trop plein de sa débordante activité. — ARTHUR HADLEY, président de l'Université de Yale, traite de *la Formation des Trusts*. Chose singulière, loin de souhaiter la disparition de ces dangereux instruments de despotisme économique, l'auteur semble souhaiter au contraire leur consolidation et leur développement. Il va même jusqu'à proposer de changer le caractère légal du contrat de travail et d'augmenter les droits prohibitifs à l'importation.

....

Lady BROOME publie, dans la **Cornhill** (Novembre), ce qu'elle intitule : *Les mémoires d'une cuisinière*. Il y a là quantité d'anecdotes fort amusantes, mais qui, en outre, ont un autre mérite, celui de montrer les sérieux services rendus en Angleterre par les écoles de cuisine. Lady Broome est la véritable fondatrice de ces écoles, qu'elle dirigeait en personne. Un jour, elle reçut d'un jeune prêtre, habitant le nord de l'Angleterre, une lettre par laquelle il sollicitait son admission à l'école. Dans cette lettre, il décrivait ses souffrances, en raison de la déplorable façon d'opérer de la bonne qui faisait sa cuisine. L'école, malheureusement, ne recevait que des filles, et la demande ne put pas être prise en considération. Mais le jeune prêtre ne se tenait pas pour battu. Il multipliait les lettres, affirmant la pureté de ses intentions et offrant les témoignages les plus précis de son évêque et de tous ses supérieurs ecclésiastiques. La directrice n'avait pu, cependant, qu'opposer un refus formel et elle avait même à peu près oublié l'incident, quand un jour la sous-directrice pénétra dans son cabinet.

— Il y a une drôle de fille, dit-elle, parmi les nouvelles élèves, ce matin ! — Vraiment ? répondis-je. Qu'a-t-elle d'extraordinare ?

— On dirait qu'elle porte des jupes pour la première fois. Avec cela, elle a des mains et des pieds énormes, des cheveux courts et une voix ! Mais elle travaille avec acharnement !

— Comment s'appelle-t-elle ? demandai-je, comme éclairée par une clarté soudaine.

On me la nomma ! C'était bien le nom du jeune prêtre qui avait signé les lettres de demande. Je ne dis rien à la sous-directrice, mais je saisis la première occasion de descendre à la cuisine, curieuse de voir la « drôle de fille » à la besogne. Je n'eus pas besoin de me la faire désigner, car l'être le plus singulier que j'eusse jamais contemplé m'apparut, travaillant avec une énergie fébrile. La cuisinière qui dirigeait la leçon me dit plus tard quel avait été le désespoir de la nouvelle élève quand on lui avait dit de commencer par nettoyer le fourneau et les tables. Elle avait imploré, d'une voix de basse profonde, qu'on lui apprît à faire cuire une côtelette de mouton. Les leçons en demeurèrent là et, à la fin de la semaine, la nouvelle élève, avisée que son stratagème avait été découvert, ne reparut pas.

Une pareille obstination ouvre de singuliers horizons sur la manière dont la cuisinière habituelle du pauvre jeune homme s'acquittait habituellement de sa tâche.

....

Le roi Ménélick est fort à la mode en ce moment. Dans le **Windsor magazine** (Novembre), CLEVELAND MOFFETT nous conte une curieuse aventure dont un de nos compatriotes fut victime à la cour du roi d'Abyssinie. Ce compatriote s'appelait M. Buffet. Ménélick possédait à cette époque un éléphant favori qu'on laissait se promener seul dans la ville et prendre sa nourriture à sa guise. Un jour que M. Buffet com-

mençait, avec son cuisinier, les préparatifs du repas du soir, une forme noire apparut à la porte de la cabine. Avant qu'on eût pu se rendre compte de ce qui se passait, tous les comestibles placés sur la table avaient disparu, y compris un plat de pommes de terre, une omelette et un excellent poulet. Ayant ainsi satisfait son appétit, l'éléphant voulut se retirer, mais il ne put repasser par la porte et, dans ses efforts pour recouvrer sa liberté, il emporta la fragile construction, comme un gigantesque chapeau de paille placé sur ses épaules. Quand Ménélick apprit cet incident, il fut pris d'un fou rire que rien ne put arrêter. L'éléphant en question a été depuis offert au Président de la République, et il fait aujourd'hui l'ornement du Jardin des Plantes de Paris.

....

Dans l'**Humanitarian** (Novembre), le professeur MANTEGAZZA, analysant les émotions de la femme, dit que l'amour est le principal ressort de toutes les actions féminines. L'amitié n'occupe qu'une place secondaire.

L'amour de la femme est plus fort, plus délicat, plus modeste, plus constant, plus riche dans sa compréhension et dans ses formes pathologiques; il est peut-être aussi plus jaloux et certainement plus expansif. — Dans le sentier de la vie, il est comme un guide et gouverne le monde entier des affections et des pensées. — L'amour de la femme ne trouve pas dans le centre cérébral, — même de façon modérée — de forces qui puissent le courber ou le dominer. La femme pense comme elle aime, l'homme aime comme il pense. — Dans tous les livres de la femme, dans ses opinions politiques et religieuses, dans sa moralité diverse, dans son caractère, dans les habitudes de sa vie, l'amour est toujours présent, qu'il soit manifeste ou caché. C'est le pouvoir moteur par excellence, l'âme de toutes choses, le promoteur responsable de toute faute et de toute vertu.

Le professeur Mantegazza affirme en outre que, avec son astuce et l'infinité de ses ressources pour le mensonge rapide et subtil, la femme est un allié précieux pour l'homme politique; quand l'amour et le génie politique vont bras dessus bras dessous, la femme devient une héroïne et l'histoire la rend immortelle.

....

Miss HELEN ZIMMER nous révèle, dans **la Leisure Hour**, d'étranges détails sur la genèse des statues. L'exécution d'une statue est devenue aujourd'hui une opération si pleinement mécanique, que jamais un sculpteur moderne ne met lui-même la main au marbre, à moins que ce ne soit pour la touche finale. L'habilité des praticiens de Carrare est telle que, pour diminuer les frais de transport, les sculpteurs éminents de tous les pays envoient à Carrare leurs modèles de terre ou de plâtre pour les faire exécuter en marbre.

J'ai vu, dit Miss Zimmer, une esquisse de sept pouces de haut, traduite en une statue d'un mètre. Certains de ces ouvriers sont même plus habiles que les sculpteurs dont ils copient les œuvres. Leur salaire varie de 4 à 20 francs par jour, suivant leurs mérites.

Mais la partie la plus intéressante, sinon la plus édifiante, de l'article de miss Zimmer, porte sur la fabrication des antiquités artificielles. Nous nous trouvons là en présence d'une véritable industrie parfaitement organisée et outillée.

Les fabricants sont naturellement au courant des goûts de leurs clients et il est amusant de les entendre caractériser d'après cela les différentes nations. Ils affirment, par exemple, que les Anglais et les Américains préfèrent acheter des imitations de l'antique, ce qui veut dire que le marbre est poli et coloré de façon à représenter un marbre ancien de n'importe quelle époque. On fait d'abord la statue entière, puis la brise, on l'enterre pour quelque temps et enfin on la colore. L'ouvrier mélange du sable et de l'eau et en frotte la statue pour la polir. Il recommence ensuite avec de la pierre ponce, puis avec une matière très dure appelée pierre anglaise. Cette opération donne un poli qui confère toute l'apparence de la vieillesse. Pour la coloration, on emploie une substance composée de tabac, de café et de deux ou trois autres ingrédients bouillis ensemble. Ce liquide est étendu au pinceau sur la surface tout entière. Quand on l'y a laissé pendant dix ou quinze minutes, on lave la statue, qui semble alors vieillie d'un millier d'années.

Si on veut obtenir une époque encore plus reculée, on retarde d'autant le lavage. Une minute représente exactement, paraît-il, cent années. Cette coloration ne s'en va pas avec le temps. Elle pénètre au contraire dans la pierre et se fonce avec les années. Ainsi préparées, les statues antiques sont expédiées aux quatre coins du monde, mais plus spécialement en Amérique, où leur débit est toujours assuré.

Revues Italiennes

Nuova Antologia — 1er Novembre — ne contient guère que des articles d'un intérêt en quelque sorte local : le *Problème de l'école en Italie*, par ENRICO COCCHIA ; l'*Italie à Benadir*, par A. TORRESINI ; les *Elections administratives à Milan*, par C. O. CORNAGGIA ; *l'Art mo-*

derne à l'Exposition de Venise, par MARIO MORASSO. Seul le travail de M. ETTORE PAIS sur la *stèle archaïque du forum romain* touche à un sujet plus général, en ce sens que la découverte remarquable dont il s'agit (un monument épigraphique qui daterait de l'époque du fameux consul Curtius et remonterait au vᵉ siècle avant notre ère ou même plus haut) ouvre une source toute nouvelle aux études historique. L'article de M. Païs n'étant pas terminé, nous aurons l'occasion de revenir sur cette stèle, qui donne déjà lieu à de nombreux commentaires des archéologues et des académies d'inscriptions et belles lettres.

15 Novembre. — Des vers de GABRIEL D'ANNUNZIO : *Louanges du ciel, de la mer, de la terre et des héros*. — De belles pages pleines d'émotion, écrites par LUCA BELTRAMI, sur le peintre *Segantini* dont le monde artistique pleure la perte irréparable.

Rassegna Nazionale. — 1ᵉʳ Novembre. — Consacre le plus grand nombre de ses colonnes à des études rétrospectives : *Camillo Tarello, agronome de Brescia au XVIᵉ siècle, Diomede Carajo*, homme d'Etat et écrivain du xvᵉ siècle; la *politique et la culture intellectuelle et morale* de *François Iᵉʳ de Médicis*. — A ces travaux sur un passé déjà lointain s'ajoutent *des notes scandinaves* D'ATTILIO BRUINALTI, qui donne ses impressions de voyages, aux trois capitales du Nord, Copenhague, Christiania et Stockholm. — Des *esquisses chinoises* sur les diplomates étrangers à la Cour de Pékin par G. SENZAPORA, pseudonyme significatif d'un critique mordant qui peint successivement en quelques traits rapides mais curieux et piquants certains ambassadeurs français et secrétaires de légation français (Gérard, comte de Sercey, Dubail, Pichon, baron d'Anthouard) allemands (baron de Heyking, de Pristwitz), japonais (baron Hayaschi, Jumio Janu), espagnols (Cologan, de Jolneres, de Olmet), russes (comte Cassini, de Giers), américains (colonel Denley, Conger), hollandais (Knobel), anglais (Sir Claude Mac Donald, Grosvenor), autrichien (baron Czikaunn), belges (de Winck). L'auteur passe sous silence la légation italienne qui, suivant lui, « ne vaut pas l'honneur d'être nommée. »

16 Novembre. — Une étude de ROBERTO COBNIANI, sur la *Jeune Europe*, de notre collaborateur et ami le prof. Guillelmo Ferrero. — DI GIANNITRAPANI donne et commente le programme de la *Colonisation de la Patagonie*, tel qu'il a été exposé par Ricciotti Garibaldi.

Flegrea. — 5 novembre. — PAOLO ORANO, dans *Critique nouvelle*, résume l'état actuel de la *question du christianisme*, telle qu'elle est étudiée principalement en Allemagne, à la lumière de la critique historique. Toute la vieille philosophie allemande était dominée par la théorie de la révélation (*Aufklærung*) et par les tendances supranaturalistes, Vinrent Schleiermacher, F. G. Baur et David Strauss. la grande école de Tubingue et la révolution totale opérée dans les études bibliques. Aujourd'hui, les discussions érudites semblent épuisées et c'est à la philosophie sereine et sûre qu'appartient l'analyse calme des faits. — MARIO D'URSO répond à l'article du comte Wodzinski dans la *Revue des Deux-Mondes* sur *Henri Sienkiwicz* et demande s'il faut considérer *Quo vadis*? comme un roman chrétien à mettre en parallèle avec *les Martyrs* de Chateaubriand et *Fabiola* du cardinal Wiseman. L'auteur place l'œuvre du romancier polonais comme apologie du christianisme bien au-dessus de celles des deux grands champions, que la cause chrétienne eut sous la forme d'une poétique fiction, tour à tour en France et en Angleterre. « C'est qu'avant tout, les livres de Sienkiewicz parlent au cœur. »

Il y a quelque chose de solennel et de grand dans la parole de ce penseur qui sait émouvoir avec les descriptions des nuits sereines et silencieuses où les grillons disent leur chant d'une tristesse ineffable, tandis que sous le calme lunaire, se défilent les longues allées d'aunes et de bouleaux, ou qu'aux heures tièdes du jour voltigent de branche en branche les oiseaux gazouilleurs. Il sait lire merveilleusement dans le grand livre de la nature, et ce secret qu'il possède le

rend simple et bon, ennemi de tout ce qui est monstruosité de l'esprit, nervosisme, ultrasentimentalisme, et de tout ces excès d'imagination mis à la mode par un certain féminisme dans la littérature moderne. Les femmes que Sienkiewicz met en scène dans ses romans sont bonnes et simples comme lui, non des types d'héroïnes, mais toutes possédant le charme féminin, la féminité qui attire et captive.

Et d'Urso explique pourquoi ces caractères féminins lui semblent plus vrais :

Sans doute il y a eu des femmes fortes, courageuses, héroïques et il y en aura toujours, mais la femme, au vrai sens du mot, doit être et sera toujours une créature délicate et confiante qui a besoin d'être aimée, comme l'oiseau a besoin de la verdure des champs, et qui s'attache à l'homme avec la flexibilité d'une plante rampante pour finir par ne faire avec lui qu'une seule et même âme. Ces femmes-là existent dans le monde, en petit nombre, il est vrai, mais elles existent et quiconque en connait ne peut nier la réalité des héroïnes de Sienkiewicz comme sont réels ses héros qui donnent leur sang pour la patrie et tuent en priant ou saccagent en blasphémant.

Rivista d'Italia. — 15 Novembre. — P. Levi apporte des documents inédits sur *Segantini* dont il étudie attentivement la première et la seconde manière. — L. Ceci : *La stèle du forum romain*, et E. Milosevioli : *La comète de Biela.*

Rivista politica e letteraria. — 1er Novembre. — Art Jean Rusconi dit à son tour ce que fut le génie de *Segantini*, dans quelles voies nouvelles il avait si merveilleusement introduit l'art moderne et pourquoi ce maître du paysage sera dans l'avenir égal à ceux dont les œuvres sont immortelles. — *Les Slaves et les Italiens de l'Autriche*, par XXX, article à rapprocher de celui de Charles Benoist, que nous avons signalé plus haut dans notre compte rendu de la *Revue des Deux Mondes*.

Revues Tchèques

Nase Doba. — Septembre. — Jean Jakubec termine son étude sur *Berlin artistique et scientifique* en examinant l'état de l'instruction publique. L'auteur constate qu'on donne beaucoup pour les écoles en Allemagne. Il croit même qu'on y donne plus que dans tous les pays d'Europe. Mais ce n'est pas au régime d'aujourd'hui, qu'en revient le mérite. Ces libéralités datent de Humboldt, du ministre Altenstein. Quoi qu'il en soit, l'instruction publique est aujourd'hui richement dotée par le gouvernement impérial. Cette année on a augmenté le budget des écoles d'environ 12 millions 1/2 de marks, que l'on aurait bien voulu affecter aux dépenses militaires. Le chiffre des étudiants pour l'année scolaire 1898-1899 a été de 6.151. Quant aux professeurs leur nombre s'élève à 380 (86 titulaires, 89 suppléants, 184 conférenciers, etc.).

Osvěla. — Octobre. — C'est un monde tout à fait inconnu, que nous découvre Charles Kalal, le monde des pauvres *Slovaques*, qui habitent au nord de la Hongrie. Ils ont tous la même profession : au printemps ils s'en vont à travers villes et villages raccommoder la vaisselle. Ils parlent une langue qui ressemble au tchèque. Ce sont de pauvres hères dont les Hongrois sont les tyrans. Les Slovaques gagnent pour toute l'année de 160 à 300 florins et doivent payer la contribution de 12-15 florins, c'est-à-dire autant qu'un employé du gouvernement qui a 1.400 florins de traitement! Si le Slovaque est marié, la femme et les enfants restent à la maison, cultivent un tout petit champ — ordinairement de pommes de terre. — L'hiver, le mari revient à la maison en rapportant le peu d'écus qu'il a ramassés à la sueur de son front. La misère de ces pauvres gens est navrante. Les Magyars en parlant d'eux repètent le proverbe : *Tot nem ember* (Le Slovaque n'est pas un homme). Et cela se passe en pleine civilisation !

CARICATURES DE LA QUINZAINE (1)



Humoristicke Listy (Prague). — Si jamais celui-ci (le duc d'Orléans) devenait roi, il se verrait forcé de signer : « *Majesté par la grâce de Mmes Porgès et von Adelswart.* »



Novoie Vremia (dessin de Coré — St-Pétersbourg). — La perfide Albion s'en va civiliser le pays des Boërs.



Morning Leader (Londres). — Chamberlain à l'Angleterre : « Pauvre John Bull, jette toi, tête baissée, dans ce gouffre (la guerre avec ses conséquences imprévues) ! »



Punch (Londres). — La sentinelle anglaise (*Punch*) salue le nouvel ami (Guillaume) sur le sol anglais.

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la REVUE.



Kladderadatsch (Berlin). — John Bull cueille enfin en Afrique, les... lauriers si bien mérités.



Figaro (dessin de Hermann Paul — Paris). — Au village (après la découverte des 2 millions dans la caisse des Assomptionnistes) : « Hélas! je n'ai que 900 francs, moi... et combien de pauvres! »



Floh (Vienne). — Le moderne petit David (Krüger) et Goliath (l'Anglais).



Rire (dessin de Fau — Paris). — Tous les peuples, se tordant devant les râclées que reçoit l'insupportable John :
« Excusez, Master John, mais c'est plus fort que nous... »



Life (New-York). — Les deux compères.
John Bull au frère Jonathan : « Eh bien, avons-nous assez colonisé ces temps-ci ? »



Punch (Londres). — La France, débarrassée de la « triste » affaire, se voue au Travail (la Grande Exposition).



Humoristické Listy (Prague). — Le pauvre contribuable pleurant devant le *désarmement* enterré (faillite de la Conférence de la Paix).

Le Directeur-Gérant : **Jean FINOT**

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

REVUE des REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

La REVUE DES REVUES *ne publie que de l'inédit*

... franc en France; 1 fr. 50 à l'Étranger

SOMMAIRE-INDEX

Articles de fond :

Les Académies de femmes en France (**11 gravures**), par Une vieille Saint-Simonienne 557

Dans le monde des Milliardaires américains, par L. de Norvins ... 575

Mouvement littéraire en France et à l'étranger :

Les Romanciers théologiens en Angleterre, par Yetta Blaze de Bury 588

Psychologie des titres, par Jacques Bainville 595

Le Mouvement littéraire mexicain, par M. Léra 606

Poésies :

I. Les Deux aigles. — II. Le Pays des âmes, par Edouard Schuré. 612

Feuilleton de la « Revue des Revues » :

Le Juif-errant, par Anatole Le Braz 614

Questions sociales et politiques :

Les deux Italies (Nord contre Sud), par Francesco Paternostro 623

Sciences :

Encore la conquête de l'air (Le navire-aérien Zeppelin (**1 gravure**), par G. Roux 631

Le Nouveau télégraphe accéléré (**1 gravure**), par le prof. F. Vasaty 635

Comment l'araignée tisse sa toile, par Mary I. Cunningham (**21 gravures**) 638

Pédagogie :

Les Petits côtés de l'éducation anglaise, par Fernand Herbert, professeur à l'Ecole des Hautes Études commerciales 645

La Réforme à faire, par Paul Mieille, professeur au lycée de Tarbes .. 651

Analyse des « Revues » françaises, allemandes, espagnoles, néerlandaises, polonaises, russes 653

Caricatures politiques (9 gravures) 666

N° 24. — 15 Décembre. — IIIe série. 1899 X° Année. — Vol. XXXI.

Directeur-Rédacteur en Chef : JEAN FINOT

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

AVIS A NOS ABONNÉS ET LECTEURS

Les Nos du 1er et du 15 octobre, du 1er et du 15 novembre **sont épuisés** *et* ne seront pas réimprimés.

On ne peut se les procurer qu'en achetant la collection entière *de l'année 1899, dont il ne nous reste que 18 exemplaires à la disposition de nos nouveaux abonnés. (Le prix de la collection de l'année 1899 est porté à 25 francs pour la France et 30 francs pour l'étranger.)*

L'Abonnement à la REVUE pour 1900

I. — Messieurs les Abonnés de l'étranger sont priés de RENOUVELER, LE PLUS TÔT POSSIBLE, leur abonnement, pour n'éprouver *aucun retard* dans l'envoi de la *Revue*, le numéro du 15 décembre étant **le dernier** que nous leur expédierons avant de recevoir leur avis concernant le renouvellement.

N. B. — Le montant de l'abonnement peut nous être envoyé directement en traite sur Paris, mandat de poste international, ou par l'intermédiaire des librairies.

Les ABONNÉS de l'étranger peuvent, en outre, nous faire parvenir leur abonnement ANNUEL pour 1900, en envoyant la somme par LETTRE CHARGÉE : *20 marks* ou *22 marks* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Allemagne), *9 roubles* ou *10 roubles* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Russie), *24 lire* ou *27 lire* avec la *Grande Revue de l'Exposition* (Italie), etc.

II. — Les ABONNEMENTS FRANÇAIS (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme *renouvelés d'office* pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous feront pas parvenir un ordre contraire avant le 20 décembre 1899.

Nous ferions toucher le montant par la poste, si le prix d'abonnement ne nous était pas parvenu avant le 10 janvier 1900.

P. S. — Nous prions nos abonnés qui désirent recevoir au courant de 1900 la **Grande Revue de l'Exposition**, *de nous envoyer le plus tôt possible pour les frais de poste : 1 franc pour la France et 2 fr. 50 pour l'étranger.*

ABONNEMENT à la « REVUE DES REVUES »

	Par an	Par semestre
Paris et la France	**20 fr.**	**12 fr.**
Etranger (Union postale)	**24 fr.**	**15 fr.**

Le prix du numéro séparé : en France, **1 fr.** ; à l'Etranger, **1 fr. 35**

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne le premier de chaque mois.

P. S. — Ajouter pour la **Grande Revue de l'Exposition**, pour les frais de poste : 1 fr. pour la France et 2 fr. 50 pour l'Etranger.

XI. BISONS — BISONS — BISONS



Spécimen des planches de l'Album.

Oh! les jolies Histoires d'Animaux

Par le **Docteur L. AZOULAY**

Pour apprendre :
A être bon,
A être juste,
A observer.

Album de 15 planches en couleurs d'après les aquarelles
de **H. DAUDET** et **T. VARDON**

Cet Album se compose de notices ou plutôt, si l'on peut dire, de biographies vivantes. C'est de l'histoire naturelle parlante, agissante en quelque sorte. Les pages du texte ont de la vie, du trait, de l'humour parfois. La forme du dialogue même avec ses interrogations, les réflexions semées à chaque instant, les observations typiques, apporte du mouvement au récit; c'est une causerie à laquelle on assiste; c'est un tableau vivant qui se déroule sous les yeux, soit qu'il s'agisse du *lion*, roi des déserts, du *tigre*, roi des forêts, de l'*hippopotame*, grand seigneur des fleuves d'Afrique, soit que nous nous trouvions en face des *singes* gambadant dans les arbres, du *dromadaire* dévorant l'espace, ou du *chacal*, cet agent de la voirie publique dans les grandes villes de l'Orient! Nous voyons chaque animal fonctionner, et l'auteur en profite pour nous indiquer à mesure ses mœurs, sa conformation, son rôle dans la nature.

Quinze planches, obtenues par la photographie en couleurs, viennent rehausser l'éclat de cet Album ***(du format de ce Spécimen)*** superbement relié en toile, avec plaque spéciale. — Prix : **3** fr. **50**

... mandat-poste de 3 fr. 50.

NOUVEAUX LIVRES
DÉPOSÉS AUX BUREAUX DE LA **REVUE DES REVUES**

Ont paru :

Chez **Félix Alcan** :

Le Sphinx (Pantheia-Miriam-Tenella), par Félix Henneguy (3 fr. 50).

Chez **Berger-Levrault** :

La Guerre avec l'Angleterre, par le lieutenant X.

La défense navale, par Edouard Lockroy, ancien ministre de la marine, député (6 fr.).

Chez **Calmann Lévy** :

Léon Say, sa vie, ses œuvres, par Georges Michel (7 fr. 50).

Chez **Carré et Naud** :

La tuberculose est curable, par le Dr Ribard.

Chez **A. Colin** :

Le rappel des Ombres, par le vicomte E.-M. de Vogüé, de l'Académie française.

Chez **Firmin Didot** :

Boers et Anglais. — Où est le droit? — par Edmond Demolins (1 fr.).

La Vie dans la nature, par Henri Coupin.

Chez **Fayard** :

Le Perpétuel mensonge, par Gilbert Stenger (3 fr. 50).

Chez **E. Fasquelle** (Bibliothèque Charpentier) :

Les baisers du Cendrier (nouvelles poésies), par Catulle Mendès (3 fr 50).

La poupée japonaise, — Sameyama, par Félicien Champsaur (3 fr. 50).

Chez **Hachette** :

Poèmes et récits, d'après les vieilles chansons françaises, par Maurice Bouchor (1 fr.)

Chez **Charles Lavauzelle** :

Mon pays (Alsace-Lorraine), comédie en 4 actes, par E. Calobrar.

A la **Librairie de l'Art indépendant** :

Brahm (trilogie panthéistique : Substance, Evolutions — Dissolutions), par Maurice Largeris (3 fr.)

Chez **Paul Ollendorff** (Société d'édition littéraires et artistiques) :

Impressions d'Espagne, avec photographies prises par l'auteur, par Maria Star, (5 fr.).

Au pays d'Alsace, par Louis Collas (3 fr. 50).

Le vœu de Phanette, par Marcel Dhanys (3 fr. 50).

Bonheur, par Maurice Choppy, (3 fr. 50).

Autre Guitare. par Valentin Mandelstamm.

L'ennemie des Rêves, par Camille Mauclair (3 fr. 50).

A l'Aube, par Jean Reibrach (3 fr. 50).

Impressions d'Espagne, avec photographies prises par l'Auteur, par Maria Star (5 fr.).

Chez **Perrin** :

Souvenirs sur Richard Wagner, par Edouard Schuré.

Les Sept plaies et les Sept beautés de l'Italie contemporaine, par Ernest Tissot.

Résurrection, par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe par Teodor de Wyzewa.

Chez **Plon et Nourrit** :

La Vie Parisienne au XIXe siècle. — Paris de 1800 à 1900. — IIIe fascicule (L'Empire : 1810-1811), Publié sous la direction de Charles Simond (1 fr. 75).

A la **Revue Blanche**.

Le livre des mille nuits et une nuit, traduction littérale et complète du texte arabe, par le Dr J.-C. Madrus (tome III). (7 fr.).

Chez **Schleicher frères** :

Pour devenir avocat (Petite encyclopédie populaire), par René Lafon (1 fr.)

Chez **Simonis-Empis** :

La Colle aux Quintes, par l'ouvreuse du Cirque d'Eté (3 fr. 50).

A la **Société Française d'imprimerie et de librairie** :

Conférences pour lycéens et collégiens des classes supérieur, par Javey-Cazard.

A la **Société Française d'éditions d'Art (L. Henry May)** :

Petite Reine, par M. Chambon (illustrations de Zier).

Tambour-battant, par M. Chambon (illustrations de Zier).

L'oie du Capitole, par Léo Claretie et A. Vimar.

Contes pour les enfants sages, par Camille Natal (illustrations de Eug. Chaperon).

Histoire de la responsabilité des ministres en France depuis 1789 jusqu'à nos jours, par Louis Perstel (2 fr. 50).

Un héritage dans les airs, par Théodore Cahu (illustrations de E. Vavasseur).

La Convention, par Alexandre Berard, député (broché 6 fr., cartonné 8 fr.)

Par Vanité, par Amédée Perronnet (relié 8 fr.)

A la conquête d'un trône, par A. Mahlinger (relié 8 fr.)

Le Pavillon d'or, par Louis Gastyne (relié 8 fr.)

Reconnaisssance, par d'Agon de la Conterie (relié 8 fr.)

Chez **Stock** :

Socialisme théorique et socialdémocratie pratique, par Ed. Bernstein (traduction d'Alexandre Cohen) (3 fr. 50).

Divers :

Lettre à M. Fr. Rabbe, à propos d'une soi-disant découverte, par Henri Chérot, chez Dumoulin, 5, rue des Grands Augustins).

Etude sur l'alimentation actuelle, par L. Jolly (Chez Daix frères, à Clermont).

Héroïsme, drame en 1 acte par Cernigliari-Mellili (à l'œuvre internationale, 16, rue Saint Gilles, Paris).

Les droits de l'animal, par Henri Salt (chez Welter, Paris).

Le soleil d'outre-tombe, par Théodore Aubanel, recueil de poésies inédites réunies et publiées par Ludovic Legré, chez Aubertin et Rolle, à Marseille.

Parvenus de l'étranger :

Le socialisme, sa valeur théorique et pratique, par Capprein (Turin).

Adelina, (drame en 5 actes) par Gaetano Balelli (Florence).

La tirannide del lumario, par Michelangelo Billia (Turin).

Le Militaresse, roman par Olivieri Sangiacomo (Milan).

Histoire de l'architecture arabe et Maure en Espagne, par Michael von Zinigrodzki (Cracovie).

Nouvelles Primes à nos Abonnés

I. — **Art et Nature,** par L. ROGER-MILÈS. Ouvrage orné d'une couverture en lithographie par G. CALLOT, illustré de *27 eaux-fortes* et de *8 lithographies originales.*

(**Edition de luxe de la maison G. Boudet et Taillandier**).

A côté d'études brèves sur les grands maîtres écrites par l'éminent critique d'art, l'ouvrage se signale par ses admirables illustrations faites avec la collaboration des artistes illustres comme : PUVIS DE CHAVANNES, BOUDIN, FORAIN, RAFFAELLI, etc.

Les eaux-fortes sont signées des noms les plus appréciés et gravées d'après les œuvres les plus réputées de COROT, ROUSSEAU, DIAZ, DAUBIGNY, MEISSONNIER, DELACROIX, etc.

(L'impression de la typographie et de la taille-douce a été exécutée par la maison Georges Petit, et l'impression des lithographies par l'imprimerie Chaix.)

(L'ouvrage a été tiré *seulement à* 525 *exemplaires numérotés* et ne *sera jamais réimprimé*)

Au lieu de 50 francs. — 15 francs.

II. **Le Japon artistique.** 3 *gros volumes, joliment reliés,* contenant tous les chefs-d'œuvre de l'art japonais; ouvrage classique, publié avec la collaboration de E. de Goncourt, Paul Mantz, T. Hayashi, Ary Renan, etc , etc. (Environ 500 gravures à la plume, en couleur, etc., etc.), formant de véritables albums de salon.

Au lieu de **160** francs — **50** francs.

III. **Histoire Universelle,** par CÉSAR CANTU. (Edition Firmin-Didot, revue par l'auteur) *20 volumes.*

Au lieu de 120 francs. — 36 francs.

20 vol. reliés, au lieu de 150 francs. — 66 francs.

(Accompagné de l'histoire des *Trente dernières années* 1848-1878, du portrait et de la biographie de l'auteur, cet ouvrage nous offre l'histoire de l'humanité la plus complète et la plus attrayante qu'on ait jamais publiée).

IV. **Madame Chrysanthème,** par PIERRE LOTI. (Edition de grand luxe. riche reliure, nombreuses illustrations de Rossi et de Mirbach, gravées par Ch. Guillaume.

Au lieu de 75 francs — 18 francs.

V. *Les Affiches étrangères,* ouvrage orné de 62 lithographies en couleurs, et de 170 reproductions en noir et en couleurs, couverture illustrée en couleurs, exemplaires numérotés sur papier vélin.

(Ouvrage *épuisé* en librairie.)

Au lieu de 75 fr. — 48 fr.

VI. *Nouvelle géographie universelle* : La terre et les hommes, 19 volumes in-8 jésus, avec de nombreuses cartes et gravures. Ouvrage classique et complet de **E. Reclus** (Dernière édition de la maison Hachette). L'ouvrage comprend 5 vol. sur l'Europe, 4 vol. sur l'Asie, 4 vol. sur l'Afrique, 5 vol. sur l'Amérique et 1 vol. sur l'Océanie.

Broché, au lieu de 535 francs — **295** francs.

VII. **Dictionnaire historique et héraldique de la noblesse française**, (rédigé dans l'ordre patronymique contenant le vocabulaire du blason, etc.) par D. DE MAILHOT.

L'ouvrage contient de nombreux dessins de blasons. 2 gros volumes.

Au lieu de 120 francs, — 22 francs.

VIII. **Les peintres d'Histoire**, par E. MONTROSIER.
(Nombreux dessins, croquis et études.) 1 volume *relié* (40 photogravures de la maison Goupil hors texte).

Au lieu de 50 fr. — 21 fr.

IX. **Les peintres de genre** (Artistes modernes) en deux volumes *reliés* par E. MONTROSIER, contenant de nombreux dessins, croquis et études, de même que 80 photogravures gravées par Goupil.

Au lieu de 100 fr. — 42 fr.

X. *Les menus et programmes illustrés* (invitations, billets de faire part, cartes d'adresse, petites estampes du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours) par LÉON MAILLARD, exemplaires numérotés sur papier vélin, ouvrage orné de 460 gravures, nombreuses planches en couleurs hors texte. (Illustrations de Boutet de Monvel, Jules Chéret, Clairin, Ibels, Job, Toulouse-Lautrec, Jean Béraud Besnard, Caran d'Ache, Rodin, Rochegrosse, F. Rops, Ad. Willette, Mucha, Léandre, E. Detaille, Forain, etc., etc.

Au lieu de 60 fr. — 45 fr.

(*P. S* — Edition *épuisée* en librairie.)

XI. **Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration** depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, par Henry Havard.

Ouvrage couronné par l'Academie des Beaux-Arts

Le plus complet et le plus artistique qui ait paru sur ce sujet (environ 3000 dessins et 250 planches hors texte).

4 gros volumes in-4° richement cartonnés.

Au lieu de 250 fr. — 150 francs.

XII. **Histoire de la guerre franco-allemande (1870-1871)**. Par M. AMÉDÉE LE FAURE. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, illustrée de portraits historiques, combats et batailles. Cartes avec les positions stratégiques. 2 magnifiques volumes grand in-8 colombier.

Au lieu de 15 francs. — 10 francs.

XIII. **Châteaubriand**, *Œuvres*, 10 volumes.

Au lieu de 30 francs — 17 francs.

XIV. *Cent dessins de Watteau*, gravés par BOUCHER, précédés d'une préface de Paul MANTZ. Ouvrage de grand luxe qui a sa place indiquée dans tous les salons de bon goût. Les chefs-d'œuvre de Watteau présentés en de ravissantes eaux-fortes de Boucher, quoi de plus attrayant pour tous ceux qui aiment l'art des maîtres?

Exemplaires numérotés sur papier vélin, au lieu de 60 fr. — 15 fr.

Reliure amateur, au lieu de 70 fr. — 21 fr.

XV. **Cent chefs d'œuvre** des collections françaises et étrangères (Edition Georges Petit), préface par G. LAFENESTRE, de l'Institut; poèmes et prose, par L. ROGER-MILÈS.

Ouvrage contenant des reproductions admirables et eaux-fortes des maîtres modernes et anciens (entre autres de COROT, MILLET, DELACROIX, MEISSONNIER, etc., etc.).

Exemplaires *numérotés. Texte et reproductions avant la lettre sur papier de Hollande.* Au lieu de 180 francs. — 45 francs.

XVI. **Exposition Meissonnier**. L'ouvrage contient la description de tous les chefs d'œuvre du maître avec une reproduction luxueuse de ses œuvres principales. Les nombreuses *eaux-fortes* ont été gravées par les artistes les plus aimés du public comme ABOT, BOULARD, CHAMPOLLION, etc., etc. Détachées, leur prix atteint dans le commerce plus de 100 francs.

L'ouvrage est précédé d'une étude sur Meissonnier, par AL. DUMAS fils; l'atelier Meissonnier et les collections par M. L. ROGER-MILÈS.

Au lieu de 100 francs. — 28 francs.

XVII. **La Mer**, par René Maizeroy, avec prélude de Paul Arène, Paul Bonnetain, Paul Bourget, G. Geffroy, Catulle Mendès, A. Silvestre; **24** eaux-fortes et **6** héliogravures *hors texte*.

Nombreuses illustrations, par Louise Abbema et Georges Clairin. Les eaux-fortes sont tirées sur papier vélin du Marais, le texte sur beau papier anglais.

Exemplaire *numéroté*, au lieu de 180 francs. — 45 francs.

XVIII. **Album de 20 batailles** (galerie historique de Versailles) dans un cartonnage noir.

Au lieu de 20 francs — 4 fr. 50

XIX. — **Exposition rétrospective militaire**, par le général Thoumas, 8 parties, emboîtage spécial.

I. Du Moyen âge au XVIe siècle. — II. Les généraux et officiers sous Louis XIV et Louis XV. — III. L'armée au XVIIIe siècle, volontaires et soldats de la Révolution. — IV. Les généraux de la République, Napoléon et ses maréchaux. — V. L'infanterie et la cavalerie de la grande armée. — VI. L'artillerie et le génie de la grande armée, la garde impériale. — VII. La Restauration et les survivants de la grande armée. — VIII. L'Algérie et le second Empire.

Édition de *grand luxe*, ornée de nombreux dessins et *planches hors texte*.

Au lieu de 160 francs. — 75 francs.

XX. — *Album de la chasse illustrée* (in-folio relié percaline), (nombreuses planches) Au lieu de 20 francs. — 9 francs.

XXI. — *Traité de chimie générale analytique et appliquée*, par Raoul Jagnaux. 4 beaux volumes contenant 727 figures et 15 planches.

Au lieu de 48 francs. — 14 francs.

XXII. — *L'Art Etrusque*, par Jules Martha, maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Paris (édition de luxe de Firmin-Didot), illustré de 4 planches en couleurs et de **400 gravures** dans le texte.

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Broché, au lieu de 40 francs. — 12 francs.

Riche reliure, tranches dorées, au lieu de 55 francs, 18 francs.

XXIII. *Histoire de dix ans :* (1830-1840), par Louis Blanc. Nouvelle édition augmentée de nouveaux documents diplomatiques. (Edition Félix Alcan)

Cinq volumes, au lieu de **25** francs — **9** francs.

Reliés, au lieu de 40 fr. — 16 fr.

XXIV. **Physiologie du goût**, par Brillat-Savarin précédée d'une notice, par Al. Karr, (nombreux dessins de Bertall, édition de luxe).

Au lieu de 15 francs. — 6 francs.

Reliure amateur, au lieu de 25 fr. — 11 francs

XXV. *La Chevalerie*, par Léon Gautier, membre de l'Institut. (Ouvrage de grand luxe ayant obtenu, à l'Académie française, le grand-prix Gobert.) 3e *édition*.

Avec de nombreuses illustrations de Luc Olivier-Merson, Edouard Zier, etc., etc.

Au lieu de 25 fr. — 12 fr. 50. — Reliure amateur, 35 fr. — 18 fr. 50.

XXVI. *Leurs Sœurs*, par Henri Lavedan, illustrations Rabaudi.

Au lieu de 3 fr. 50 — 2 fr. 25.

Ajouter pour recevoir ces livres franco à domicile : **85** *centimes pour la France et* **1** *fr.* **25** *pour l'étranger*, **quel que soit** *le nombre des livres demandés*.

N. B. — L'expédition pour les pays où il nous serait impossible d'envoyer les livres par colis postaux, serait faite aux frais du destinataire.

(Voir la suite de nos primes dans le numéro du 1er Janvier.)

Société Française d'Éditions d'Art, Éditeur des collections QUANTIN
L. HENRY MAY — PARIS — 7 et 11, rue St-Benoît

PRINCIPALES ÉDITIONS ÉTRENNES 1900

LOUIS BARRON **PARIS PITTORESQUE** 1800-1900

LA VIE — LES MŒURS — LES PLAISIRS

Un volume grand in-4° de 400 pages, 500 gravures, 20 planches hors texte en couleur
Prix........................ 35 fr. | Demi-reliure d'amateur...... 40 fr.

POMPÉI LA VILLE, LES MŒURS, LES ARTS
Texte, Dessins et Aquarelles
Préface de MAX COLLIGNON — Par PIERRE GUSMAN

Un vol. d'env. 480 p., 600 dessins dans le texte et 12 aquarelles hors texte tirées en 5 coul.
Broché.......... 30 fr. | Relié.............. 40 fr.

LES PEINTRES NÉERLANDAIS AU XIX° SIÈCLE
TOME II
par MAX ROOSES
un beau vol. gr. in-4°, nomb. reproductions
Broché 45 fr. — Cartonné 50 fr.

L'OIE DU CAPITOLE
par LÉO CLARETIE
illustrations de A. VIMAR
album gr. in-4°, de 48 pages, 60 dessins en couleurs
Riche cartonnage 8 fr.

PAR LE COURAGE
par ED. MONTEIL
un vol. gr. in-4°, 320 pages, 50 dessins, 10 hors texte
Broché 10 fr. — Cartonné 12 fr.

LA CONVENTION
par A. BÉRARD
un vol. gr. in-4°. 320 pages, 120 reproductions d'Estampes anciennes
Broché 6 fr. — Cartonné 8 fr.

Nouvelle Collection pour la Jeunesse

GRANDS CŒURS ET PETITS PAYS

Par NOEL GAULOIS

Le Pavillon d'Or par L. Gastine — **Petite Reine** par Chambon

Tambour Battant par Chambon — **A la conquête d'un trône** par Mahlinger

Reconnaissance par d'Agon de la Contarie — **Par Vanité** par Berronnet

Chacun de ces volumes de 300 pages, avec de nombreuses illustrations dans le texte, 16 hors texte gravés sur bois par Zier, Vuillemin, sous un riche cartonnage fers spéciaux de Giraldon, tirage en couleurs .... 8 fr.

Bibliothèque de l'Éducation Maternelle

UN HÉRITAGE DANS LES AIRS
Par Th. CAHU

LES VACANCES CHEZ GRAND'MÈRE
Par P. BONHOMME

40e ET 41e VOLUMES DE LA COLLECTION
Prix : broché, couverture en couleurs, 2fr.25 | Relié bleu et or, tranches dorées.... 3 fr.

Bibliothèque Enfantine

CONTES POUR LES ENFANTS SAGES

Par C. NATAL

26 VOLUMES DE LA COLLECTION
Broché,........................ 0 fr. 80 | Cartonné........................ 1 fr.25

LES ACADÉMIES DE FEMMES EN FRANCE



Élise Voïart,
membre de l'Académie Castellane.

Dans ces derniers temps, il a été beaucoup question de la création d'une académie de femmes; et depuis lors, ces dames du monde où l'on écrit sont travaillées d'une émotion secrète... Ces plans aboutiront-ils? Et quelles seront les heureuses élues?

En ce moment donc où l'idée de l'académie féminine est en train de germer et de s'élaborer sourdement, il nous a paru opportun et utile de résumer en quelques notes rapides l'histoire, encore très peu connue, des précédentes académies de femmes françaises afin de faire ressortir, par l'exemple du passé, combien l'académie des femmes fut un moment vivace, il y a trois siècles, pourquoi elle a eu tant de mal à se reconstituer depuis lors, et en quelles conditions elle aurait le plus de chances de revivre un jour.

I

Tout d'abord, la première académie française, celle du XVIe siècle, ou des Valois, (dont celle de Richelieu n'est qu'une pâle copie et un surmoulage), était mixte ou bi-sexuelle, et renfermait des femmes; et la présence de ces femmes contribua précisément à lui donner un caractère de vitalité, de beauté esthétique, de fécondité morale, qu'on n'a plus retrouvé depuis lors dans les parlottes ou académies purement masculines.

Et en effet, l'académie des Valois était très radicale, très indépendante, très hardie, très d'avant-garde : en politique, elle penchait vers la démocratie, donnait des leçons aux rois et défendait les droits du peuple; en morale, elle était



Élisa, sœur de Napoléon et présidente de l'Académie des femmes sous le premier Empire.

évolutionniste, scientifique, très positive, et déjà presque XXe siècle. Il faut lire, dans le beau livre de M. Edouard Frémy (édité chez Leroux), la reproduction in-extenso des si remarquables discours de ces audacieux esprits, qui abordaient crânement les plus difficiles questions de la morale sociale et les résolvaient avec une sincérité fougueuse.

Combien cela était supérieur, comme niveau intellectuel, à ces creuses et hypocrites séances de réception où nos académiciens actuels se cassent des encensoirs sous le nez et se congratulent en de longues périodes filandreuses et se découvrent réciproquement du génie avec la faconde mielleuse de Trissotin se pâmant sur les œuvres de son bon ami Vadius! Mais aussi, c'est que les académiciennes féminines du XVIe siècle, par leurs ardentes et passionnées objections, venaient sans cesse stimuler leurs galants collègues masculins : ce qui contribuait à donner aux charmantes réunions du palais du Louvre un caractère de joyeuse émulation et une jeunesse et une jolie *furia* et comme la fringante allure d'un tournoi d'idées.

C'est précisément parce que l'assidue collaboration des femmes avait communiqué à l'académie des Valois un radicalisme allègre, gaillard et combatif, c'est justement à cause de cela que le cauteleux Richelieu voulut déféminiser l'académie, afin de la banaliser ; et il y a d'ailleurs parfaitement réussi. Dans son effréné désir d'étouffer la pensée humaine, l'Eminence rouge accapara le piteux petit cénacle de poétereaux qu'avait formé en sa chambrette le médiocre Conrart et, grâce aux bons offices du pitre et entremetteur Boisrobert qui négocia toute cette affaire d'escamotage ou de captation intellectuelle, cette monstrueuse conception d'une académie uni-sexuelle se trouva imposée à la France par mesure de police. Richelieu, arrivé par les femmes, les redoutait, et aurait voulu anéantir à tout jamais la puissance de ses anciennes complices, de même qu'un Robert-Macaire enrichi cherche toujours à supprimer ceux qui jadis lui ont tenu l'échelle.

Le cardinal savait bien ce qu'il faisait, en pensionnant et en embrigadant les gens de lettres, ainsi transformés en complaisants du pouvoir : désormais, l'Académie unisexualisée ne jouera plus aucun rôle social; elle est comprimée et mâtée à jamais. Dès lors, l'on ne verra plus se produire rien d'équivalent à ces admirables séances de l'académie mi-féminine des Valois, qui était arrivée à réaliser par avance le futur rêve de Richard Wagner, en créant le grand drame lyrique et en innovant l'emploi de la musique comme élément d'éducation esthétique et morale des masses. Car, outre qu'ils se montraient en toutes occasions de très radicaux penseurs, les académiciens du XVIe siècle étaient aussi des mélomanes forcenés, qui, à l'instar des Grecs anciens, tenaient école de danse et de chant, parce qu'ils voyaient là le suprême moyen de mettre la vie en beauté et en eurythmie.

C'est l'académie des Valois qui a créé en France l'opéra, ou plutôt,

le drame lyrique, joué et chanté, non par des cabotins, mais par une aristocratie de dames, de seigneurs, de jouvenceaux, de damoiselles nobles; et cela, dans un but de communion cérébrale, afin de faire



La duchesse de Retz, membre de l'Académie française sous Henri III.

naître parmi cette élite une généreuse exaltation d'âme, une religion du beau. Telle était également la mission sociale des panathénées ou des fêtes de l'Hellade antique; et tel aussi fut sans cesse l'idéal de Wagner, qui, très justement, estimait que le théâtre et la musique

ne valent que comme moyen de susciter des enthousiasmes collectifs et des groupements d'âmes, ou, comme école d'abnégation du *moi*.

Où trouverait-on, dans les travaux (?) de notre Académie d'aujourd'hui quoi que ce soit qui ressemble à ces belles préoccupations d'esthétique sociale et à cette création active d'un théâtre national, d'une dramaturgie nouvelle, qui hantait les académiciens et académiciennes du XVIe siècle?

Décidément, en atrophiant l'ancienne académie française et en la rendant purement masculine, Richelieu a bien rempli son but, qui était de stériliser cette belle institution, si vivace au temps où elle était présidée par le républicain et féministe Pibrac.

C'est ce que comprit très bien, sous le règne de Louis XIV, le savant érudit Charpentier. Navré de la paresse et de l'inertie de ses collègues de l'académie-Richelieu, le galant homme remua ciel et terre pour tâcher de rouvrir aux dames l'entrée du cénacle.



Guy du Faur de Pibrac, directeur de l'Académie française sous Henri III

Charpentier était bien appuyé auprès du roi et des ministres; sa grande amitié avec Mme Colbert, qu'il a mise en scène sous un nom transparent dans son délicieux petit roman idyllique, *Le voyage du vallon tranquille*, semblait devoir faciliter singulièrement le succès de son plan de féminisation partielle de l'académie... Eh bien, non! Ces hautes et puissantes amitiés ne suffirent pas à assurer le succès de la motion Charpentier : Boileau, qui avait de si personnels motifs de fuir la femme, poussa ses collègues à la résistance la plus opiniâtre; et l'Académie, inguérissable dans sa misogynie, resta aussi rétrograde que somnolente, ne faisant rien, ne produisant rien, n'agissant sur rien...

II

Ne pouvant participer aux pompeux amphigouris et aux redondants échanges de casse ou de sené des séances très peu amusantes de l'académie officielle, les femmes se vengèrent spirituellement en fondant, au XVIIIe siècle, une foule d'académies joyeuses, aimables assemblages d'esprits vifs et frondeurs, de l'un et l'autre sexe.

Considérable fut l'influence sociale et révolutionnaire de ces cercles d'affranchissement moral. Parmi les plus fameux, l'on peut citer : *l'Ordre de la félicité*, très curieuse franc-maçonnerie où les loges s'appelaient des *escadres*, fondée par le fougueux swedenborgien Moët et par le marquis de Chambonas : elle s'assemblait mysté-

rieusement dans une petite maison isolée située dans le quartier de pauvres maraichers qui avoisinait l'hôtel des Invalides. Il existe encore plusieurs volumes consacrés au rituel de l'initiation philosophique de cette académie de penseurs et de penseuses où les idées les plus osées étaient formulées de la manière la plus gracieuse, la plus pomponnée, la plus galante.

Très intéressante était aussi *La loge de la candeur*, où brillaient Mme de Choiseul-Gouffier et la princesse de Polignac. Les applaudissements s'y faisaient par le cri : Eva ! Eva ! sorte d'Evohé cérébral de ces nouvelles bacchantes de la libre-pensée. (Voir sur cette académie ultra-radicale, une curieuse brochure du temps : *Polichinel, bourgeois de Paris, ou extrait de la planche à tracer.*)

L'abbé Coupé, en ses *Variétés littéraires*, si abondantes en trésors de toute sorte, nous a transmis également les détails les plus circonstanciés sur *l'Ordre de la malice*, où chaque chevalier et chevalière portait au cou un petit cordon gris-de-lin auquel était attaché un singe en émail. Cette académie était plus spécialement gaie, et ne se préoccupait guère de questions politiques ou religieuses : le but moral des associés était de s'entraîner réciproquement à un joli scepticisme universel, à un allègre épanouissement d'âme ; et ils y réussissaient à merveille.

Quant à l'académie si originale fondée par Marie Verrières, cette belle courtisane intellectuelle qui fut la grand'mère de George Sand, la bibliothèque de Rouen en conserve les statuts : cela s'appelait *l'Ordre des sifflets* ; Marie Verrières, présidente, était dénommée *Sœur piquante* ; Colardeau y était le *Frère intrépide*. Chacun portait au cou un sifflet d'ivoire attaché à un gros cordon bleu. Mlle Verrières Junior se nommait *Sœur Finette* ; et il y avait aussi : frère Volage, frère Amusant, Sœur Sensible, frère Tout-rond, etc... C'était exquis. Dans cette charmante académie de libres rieurs, l'on frondait avec un esprit infernal les pharisaïsmes et les lourdeurs des académiciens de la fondation Richelieu, l'on faisait crever avec une piqûre discrète bien des ballons de vanité. La Harpe encore jeune y apprenait à avoir de l'esprit ; et, en écoutant prudemment les jolies sociétaires de l'*Ordre du Sifflet*, il faisait provision de bons mots qu'il allait ensuite colporter dans tout Paris, pour le plus grand profit de sa petite gloire personnelle.

C'est aussi à la bibliothèque de Rouen (fonds Leber) que se trouvent les documents sur *l'Ordre de la culotte*, présidé par *la délicieuse mère la culotte* : très extraordinaire académie goguenarde, qui travailla efficacement à épicurianiser la femme. Et c'est toujours en cette même collection Leber, si incomparable en tout ce qui concerne l'histoire du XVIIIe siècle intime et occulte, que l'on peut retrouver les règlements de *l'Ordre de la méduse*, formidable association de libres-viveurs et libres-viveuses, qui s'étendait par toute la France : son président était le poète Vergier, qui fut assassiné en 1720, de facon si retentissante. par ses confrères ou consœurs.

Mais la police, qui redoutait d'avoir à dénoncer tant de grands seigneurs, tant de nobles dames, affiliés à cette si puissante académie de révoltés et de révoltées, préféra accuser de ce crime la bande du fameux Cartouche : car poursuivre l'ordre de la Méduse et dévoiler les vrais dessous de la mort de Vergier, c'eût été proclamer hautement la colossale organisation des révolutionnaires épicuriens des deux sexes, si fortement unis d'un bout à l'autre du territoire français en une fédération de quarante ou cinquante groupements provinciaux, et l'on se garda bien de commettre cette gaffe.



Mme Ancelot, organisatrice de l'Académie Castellane.

Nous voyons donc, par ces différents exemples, ce qu'était devenu depuis l'extinction de l'académie des Valois, cet incoercible besoin d'action collective et sociale qui a toujours poussé les femmes à s'assembler et à diriger l'âme de leur époque. En leur fermant l'Académie française où elles trônaient jadis en reines légitimes, le maladroit Richelieu força les belles intellectuelles à chercher refuge

ailleurs, dans des associations occultes et radicales, où elles firent tout ce qu'elles purent pour ébranler le trône et l'autel; tandis que, si elles étaient devenues de banales collègues de Boileau ou de Fontenelle ou des autres phraséologues de l'académie officielle, elles se seraient trouvées tout aussitôt paralysées et auraient perdu leur noble furie révolutionnaire.

L'on peut donc dire, dans une certaine mesure, que la misogynie de Richelieu et sa déféminisation de l'ancienne académie des Valois furent avantageuses pour la pensée française : restées libres, les femmes se montrèrent infiniment plus audacieuses et contribuèrent bien davantage à démolir l'ancien régime.

III

Mais voici qu'éclate la Révolution, qui vint donner un essor universel à l'éloquence féminine. N'étant plus forcées de se cacher comme les conspiratrices ou académiciennes-maçonnes du XVIIIe siècle, les femmes se mirent à envahir toutes les tribunes publiques et à se répandre en de très beaux discours philanthropiques ou sentimentaux. C'est ainsi que, sous le Directoire, l'on vit surgir une très intéressante académie libre et bi-sexuelle, le Lycée, qui presque aussitôt conquit la faveur du public élégant et eut un succès de vogue tout à fait extraordinaire. Toutes les dames françaises, tous les étrangers de distinction de l'Europe entière, vinrent écouter, pendant cinq ou six années consécutives, ces brillantes luttes oratoires, où la princesse de Salm (Mme Théïs-Pipelet, en premières noces) et dix ou quinze autres femmes très distinguées, prenaient journellement la parole contre les La Harpe, les Demoustier, les Arnault, les Legouvé. Cela se passait dans les magnifiques salons dorés de l'ancien hôtel Marbœuf, faubourg Saint-Honoré, devenu ainsi comme l'hôtel de Rambouillet de cette nouvelle société d'Incroyables, de Merveilleuses, d'anciennes maîtresses de Dumouriez ou de Barras. C'était comme une renaissance de l'ancienne académie des Valois. De grosses madames Ango ou des épouses de fournisseurs enrichis étaient prises d'une véritable frénésie de bien penser et de bien dire. Les femmes, qui ont naturellement la passion des idées, s'en donnaient à cœur-oie et se nourrissaient de haute littérature et s'exaltaient sur des bstractions généreuses, sur des problèmes de sentimentalisme platonique ou de poésie planante ou de philosophie idéaliste.

Aussi, devant la si foudroyante réussite de cette spontanée académisation de la femme par le suffrage populaire, de toutes parts s'organisèrent, dans les divers quartiers de Paris, des imitations ou des concurrences du premier lycée fondé par Lebrun. Rue de Provence, dans le somptueux hôtel Thélusson, gigantesque palais Louis XVI bâti par Ledoux en 1780 et si célèbre par sa colonnade imposante, par ses jardins, par son admirable orchestre installé hors des salons sur la terrasse de rochers rustiques, l'on vit s'installer un autre lycée,

encore plus magnifique, et qui attira aussitôt toute l'aristocratie européenne de passage à Paris. Puis ce fut le lycée des Arts, établi dans le cirque qui faisait le centre du jardin du Palais-Royal, et le Lycée républicain, près du café de la Régence, et aussi, cet Athénée qui, plus durable que ses rivaux, se maintint victorieusement pendant tout le premier quart du siècle et qui donna carrière à bien des talents de femmes orateurs.

En 1822, l'Athénée des Dames, dans un très riche appartement de la place Vendôme, était présidé par M. Cartier-Vinchon : c'était un cercle féminin rappelant un peu l'actuel club de la rue Duperré; parmi les membres les plus assidus, l'on remarquait la baronne Pélicier, la vicomtesse de Bonnay, Mme de Sartory; l'on y pérorait, l'on y dînait, l'on y dansait, l'on y faisait de la musique.

IV

Cette excessive dispersion du mouvement académiste féminin en sept ou huit parlottes rivales donna à une femme d'élite, à la passionnée poétesse, Mme Dufrénoy, l'envie de susciter la naissance d'une académie officielle et unique, groupant toutes les éminentes cérébrales de France.

Mme Dufrénoy paraissait particulièrement bien placée pour faire aboutir ce beau rêve, puisqu'elle était l'ancienne amie de cœur du fameux et très influent Fontanes, qui se trouvait être actuellement l'amant d'Elise Bonaparte, sœur de l'empereur.

On a, très équitablement, remis en lumière, en ces derniers temps, les poésies et les souffrances amoureuses de Mme Desbordes-Valmore mais on ignore généralement l'existence sentimentale et les élégies de Mme Dufrénoy, qui la valait certes bien, tant comme amante que comme poétesse, et qui offre avec elle les plus grands rapports : une même douceur triste, une même générosité de sentiments anime leurs vers délicieusement mélancoliques et émouvants; toutes deux ont eu, comme base éternelle d'inspiration, un grand amour déçu, dont elles restèrent l'une comme l'autre inconsolables. Il est très intéressant de comparer ces deux cœurs de femmes, la Desbordes et la Dufrénoy, saignant d'une même douleur, et l'exprimant en deux œuvres poétiques également dignes de survivre comme de superbes romans vécus, d'une sincérité et d'une acuité extraordinaires.

Mme Dufrénoy avait connu et aimé Fontanes tout jeune encore; pendant la Terreur, elle eut la grande joie de se dévouer pour lui et de le recueillir, au péril de sa vie, dans sa petite maison de Sevran, près de Livry. Fontanes, habillé en femme, était présenté aux paysans du village comme une jeune parente souffrante et enceinte. Ensemble, pendant ces troublantes semaines d'absolue réclusion, ils s'amusèrent en gamins amoureux, à écrire, au milieu de mille bouffonneries, ce mélodramatique roman, *Santa-Maria ou la grossesse*

mystérieuse, qui depuis a fait sensation dans les cabinets de lecture.

De cette idyllique période de dangers partagés et d'angoisses délicieuses, est né tout le talent de Mme Dufrénoy; c'est de ces épiques journées de tremblement et d'enthousiasme et d'enfantillage extravagant, et de sentimentalité exaspérée, qu'est issu ce beau souffle élégiaque, qui, depuis lors, a fait d'elle une Sapho française.



Le salon de Mme Ancelot, d'après un tableau peint par elle-même. (Les quatre personnages appuyés sur le guéridon sont : Mme Ancelot, Victor Hugo, Mme Hugo et Parseval-Grandmaison déclamant des vers.)

Fontanes lui avait appris conjointement l'art des vers et l'art des baisers. Quand le séduisant infidèle se fut envolé vers d'autres amours, Mme Dufrénoy, livrée désormais à d'éternels regrets, trouva précisément dans ses larmes et dans ses souffrances le sujet d'un superbe volume d'élégies qui la sacra aussitôt grande poétesse.

Mais en vain l'ingrat Fontanes l'a abandonnée pour courtiser tour à tour Mme de Beauharnais et Elise Bonaparte et Mme d'Aulnoy : Mme Dufrénoy ne saurait le haïr ; dans son infinie tendresse d'âme, elle aimera jusqu'aux nouvelles maîtresses de son ami. Il faut lire, dans son œuvre poétique, les admirables pièces nommées : *Le pou-*

voir d'un amant, *Les serments*, *La douleur*, *Le changement*. *Le dévouement*, *Le désir*...

> Ah! puisses-tu ne jamais craindre d'elle
> Cet abandon que je souffre de toi!

Et, plus loin :

> Reviens, de ma flamme trahie
> Ne crains point les fâcheux éclats;
> Ose m'ouvrir encore tes bras;
> *Pardonne-moi ta perfidie...*

Et ailleurs :

> Je lui sacrifiai jusqu'à mon amour même : !
> J'ai fait plus : j'essayais d'aimer celle qu'il aime;
> Souvent en tiers à leurs côtés,
> Témoin de leurs débats j'apaisai leur colère.

Puis encore :

> Loin de blâmer votre humeur trop volage,
> Pour excuser votre nouveau lien
> Je vous dirai qu'un autre lien m'engage...
> Je le dirai; mais, vous, n'en croyez rien.

Mais ces quelques traits trop rapides ne sauraient donner idée de l'intensité passionnelle de ce petit volume si saignant, si frémissant, qui devint le bréviaire sentimental de toute cette génération d'effrénées aimeuses, pendant la fougueuse époque sensuelle et soldatesque de 1800 à 1820.

Nous venons donc de voir que Mme Dufrénoy, très forte d'âme, savait pardonner à ses rivales : elle y gagnait de pouvoir continuer à vivre ainsi de la vie de Fontanes; et c'est ce qui explique comment elle devint une des amies d'Elise Bonaparte, petite péronnelle sans grande intelligence à qui le rusé Fontanes avait persuadé qu'elle devait feindre d'aimer et de protéger les lettres, afin de devenir lui-même, par l'entremise de cette poupée princière, le grand Mécène de la littérature française.

Mme Dufrénoy, très solidaire des intérêts du parti féminin et très éprise des souvenirs académiques du temps de Valois, profita aussitôt de la circonstance pour insinuer à Fontanes cette idée de la création d'une académie des femmes. qu'Elise Bonaparte accepta avec joie : car elle y voyait un joli amusement et un prétexte à combiner des costumes.

En vain Mme d'Abrantès, en ses spirituels *Mémoires*, essaie de jeter du ridicule sur ces premières séances, plutôt touchantes, où Elise et Fontanes travaillèrent laborieusement à créer, pour les plus éminentes cérébrales françaises, un uniforme d'apparat qui pût lutter sans trop de désavantage avec la ferblanterie et les dorures et les panaches des foctionnaires masculins de la cour impériale. Mme d'Abrantès, dont on n'avait pas réclamé le concours en cette occurence,

était personnellement hostile à l'entreprise d'Elise Bonaparte, et le montre bien, en sa diatribe dépitée. Certes, très imposants devraient être cette longue tunique à la romaine, laissant voir de beaux bras nus, et ce grand manteau flottant, et cette coiffure-turban en mousseline multicolore retenue par une guirlande de laurier à la Pétrarque.

Dès que les femmes écrivains eurent appris les projets de la princesse, ce fut de toutes parts une explosion d'enthousiasme, et les demandes d'admission affluèrent à l'hôtel de la rue Saint-Dominique où habitait Elise. Mme Dufrénoy, rayonnante, se voyait déjà régentant les idées, dirigeant les sentiments, dans tout l'immense empire français, et exerçant une habile mainmise sur toute la célébrité féminine, sur tant d'exaltations juvéniles, sur l'immense armée des rêveuses et des vibrantes et des incomprises... Elle promit son concours à une foule de bas-bleus et fut un instant considérée comme une grande puissance sociale : car chacun savait que, par Fontanes, elle pouvait tout sur la sœur de l'empereur.



Mme Dufrénoy chantant Fontanes sur la lyre.
(Frontispice de son volume d'élégies.)

Mais, hélas! l'Académie des femmes ne fonctionna guère, et les nouvelles académiciennes n'eurent pas beaucoup occasion de revêtir le beau costume qu'elles avaient fait confectionner avec une joie triomphale : car le très versatile Fontanes, soudain nommé Grand-maître de l'Université, et ainsi parvenu au comble de ses vœux, cessa de s'intéresser à l'académie féminine qui, maintenant,

devenait inutile à cet ambitieux repu. Bien plus : l'académie des femmes pouvait même le gêner, en créant, à côté de son université masculine, un vaste organisme de diffusion d'idées rivales... Aussi, avec un cynique machiavélisme, travailla-t-il tout aussitôt à démolir ce qu'il avait ébauché.

Découragée par la défection de son amant, la très faible Elise n'eut pas, elle non plus, la persévérance de continuer bien longtemps une œuvre dont elle n'avait d'ailleurs jamais bien compris toute la portée. En vain Mme Dufrénoy essaya de galvaniser la princesse, et de la soutenir, et de lui insuffler de nouvelles énergies : l'académie ne fit que vivoter misérablement, et, après quelques tentatives timides, elle disparut tout à coup, sans laisser de traces. La plupart de ses membres se retrouvèrent à l'Athénée, réunion intéressante, mais qui n'avait pas l'éclat officiel dont Fontanes et Mme Dufrénoy avaient voulu tout d'abord parer leur entreprise de conscription ou d'enregimentement des âmes féminines.

V

Nous arrivons maintenant à la fameuse tentative de 1843, c'est à dire, à cette embryonnaire académie Castellane qui. elle aussi, mourut avant terme comme l'académie d'Elise Bonaparte, mais n'en fit pas moins dans le monde un grand tapage.

M. Jules de Castellane était un riche dilettante qui, après avoir acquis une certaine notoriété par ses chevaux de courses, s'avisa ensuite d'avoir un salon littéraire et un théâtre particulier, où des gens du monde joueraient la comédie conjointement avec des acteurs ou actrices professionnels. Cela fut justement la grande originalité et la suprême attraction de l'hôtel Castellane, que cette fusion des grandes dames et des cabotines, tout à fait ravies de se trouver ensemble : cette promiscuité des coulisses flattait énormément les actrices et amusait beaucoup les mondaines; les unes et les autres prenaient un extrême plaisir à s'inspecter d'un œil sournois pendant les petits mystères de la toilette intime et à se surprendre en train de changer de robe ou de se faire lacer par l'habilleuse.,.

Il est certain que cet assemblage de spirituelles actrices et de grandes dames un peu émoustillées donnait au salon Castellane un ton très particulier, extrêmement vif et joyeux et bohème, rappelant presque ce que pouvaient être au XVIIIe siècle les célèbres soupers de la société du *Bout du banc* chez Mlle Quinault. Bref, les journalistes et le public en étaient arrivés à parler constamment de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, comme d'un incomparable cénacle de transcendantes causeuses, constituant le dernier refuge de l'esprit français; et c'est ce qui donna tout naturellement à M. de Castellane la pensée de faire de son salon, jusqu'alors académie naturelle et spontanée, une académie proprement dite, ayant sa hiérarchie officielle, son existence reconnue, son protocole, ses séances solen-

nelles, etc,.. enfin, tout ce pauvre néant de vanités creuses qui assure le prestige des grandes académies masculines.

L'idée était très séduisante. Il y aurait donc quarante académiciennes, portant un joli costume, sobre mais très distingué : robe noire, brodée, sur la poitrine et dans le bas de la jupe, d'un lacis de petites palmes vertes, traditionnel emblème d'immortalité littéraire.

Mais, quand il s'agit de passer du rêve à l'exécution, les difficultés commencèrent. Il fallait tout d'abord trouver, à cette académie naissante, une présidente au nom retentissant et déjà consacré. Mais, d'autre part, une femme réellement illustre et dont le temps vaut de l'argent et dont la prose se vend très cher, ne consentira pas très facilement à se dépenser gratuitement en faveur d'une œuvre qui, somme toute, ne tend qu'à mettre en lumière quarante rivales, jusqu'alors pour la plupart peu notoires. Et puis, c'est si difficile, de concilier quarante vanités, quarante orgueils!



Mme de Girardin, l'adversaire de l'Académie Castellane.

C'est pourquoi la meilleure amie de M. de Castellane, Mme Virginie Ancelot, inspiratrice occulte de cette histoire de création d'académie, renonçait ouvertement à toute velléité de présidence et patronnait avec fougue la candidature de George Sand, ce qui d'ailleurs paraissait tout indiqué et semblait devoir rallier la majorité des suffrages : car, qui aurait pu lutter, en gloire intellectuelle, avec l'auteur de *Lélia*?

Mais, d'autre part; l'on savait très bien que Mme de Girardin, qui se croyait bien égale à G. Sand comme mérite littéraire, avait une furieuse envie de devenir la souveraine de l'académie de Castellane; et, non sans motif, comme nous allons le voir. Jadis reçue dans les salons les plus aristocratiques lorsqu'elle était encore Mlle Gay, la femme du journaliste et brasseur d'affaires Emile de Girardin s'était vue exclure de ces salons, depuis son mariage; et elle ne

pouvait s'en consoler. En vain les écrivains et les artistes lui prodiguaient sans cesse des louanges excessives et la déclaraient journellement une femme de génie, dans l'espérance d'obtenir ainsi un bout de chronique ou de réclame dans les journaux de son mari. Personne n'était dupe de ces complaisances intéressées; et Mme de Girardin, mieux que toute autre, en pouvait apprécier l'inanité.

Aussi était-elle dévorée de l'éternel désir de reconquérir un jour, au moyen de services rendus, ses anciennes relations avec les grandes dames du faubourg Saint-Germain. Or, voici que, justement, l'occasion se présentait, merveilleuse. Si elle devenait la grande-maîtresse de l'académie Castellane, il lui serait facile d'y fourrer une masse de duchesses et de marquises plus ou moins férues de la marotte littéraire : et celles-ci lui revaudraient cela, en la réintroduisant dans le paradis perdu, dans les salons héraldiques du monde où l'on bâille... Mme de Girardin fit donc savoir officieusement, à M. de Castellane et à Mme Ancelot, qu'elle daignait accepter la présidence, (que personne ne lui offrait d'ailleurs) et qu'elle comptait avoir une académie tout à fait *select*, tout à fait distinguée, où l'on ne verrait aucune de ces laides et mesquines petites bourgeoises qui écrivent pour gagner leur pain.



Mme Dufrénoy contemplant le portrait de son ami Fontanes.
(Vignette extraite de ses œuvres poétiques.)

Là dessus, grand embarras de M. de Castellane, entre ces deux femmes : G. Sand, qui, très hésitante, faisait des difficultés, et Mme de Girardin, qui voulait s'imposer. Tout naturellement, les amis de l'hôtel de Castellane se divisèrent en deux camps : les snobs, qui s'enrolèrent sous le drapeau de Mme de Girardin, et, d'autre part, les littéraires, qui, guidés par la modeste mais combative Mme Ancelot, réclamaient G. Sand. M. de Castellane, très bon et très libéral, penchait bien plutôt vers les pauvres talentueuses, vers les vrais écri-

vains, vers la bohème intéressante et féconde ; mais il ne savait comment se dépêtrer des captieuses avances des nobles bas-bleus, des grosses dames millionnaires et huluberlu, qui, s'il les repoussait, allaient devenir, il le sentait bien, ses pires ennemies.

Et en effet, c'est ce qui arriva : le parti de la démocrate Mme Ancelot l'emporta, et Mme de Girardin fut éconduite; mais, d'un autre côté, G. Sand effrayée acceptait de moins en moins... En vain, on tâta Mme Charles Reybaud, romancière en ce temps très estimée, qui, elle aussi, écrivait à la *Revue des Deux-Mondes*, comme Mme Sand. Mme Reybaud, très timide, se déroba à de pareils honneurs. On dut donc se rejeter sur la princesse de Belgiojoso, quoique non française : c'était une femme d'une grande allure patricienne, amie passionnée de G. Sand; furibonde zélatrice de la cause républicaine, elle aidait généreusement de sa bourse tous les conspirateurs politiques, italiens ou polonais, réfugiés en France. Mme de Belgiojoso eut été, certes, pour l'académie des femmes, une présidente hors ligne : elle était belle, d'une beauté tragique, impressionnante; grande était son intelligence. Musset, désespéré d'avoir perdu G. Sand, faisait la cour à la princesse, dans l'espérance de rendre Mme Sand jalouse et de la faire revenir ainsi à lui... Mais George Sand et la princesse riaient cnsemble des naïves intrigues machiavéliques du pauvre affolé, et le maintenaient dans son illusion : car Mme Sand n'était pas fâchée de suivre toutes les phases de ce curieux roman vécu et de continuer ainsi à étudier par l'entremise de son amie le cœur si complexe de ce génial torturé, devenu le pantin ou le sujet de dissection de deux femmes, psychologues de premier ordre.

Devant la candidature de Mme de Belgiojoso, Mme de Girardin comprit qu'elle était battue et qu'on ne voulait pas d'elle. C'est alors que, furieuse, elle écrivit cette chronique corrosive, que l'on retrouve dans ses bavardages du *Vicomte de Launay*, où elle se moque tant de cette idée d'une académie des femmes : les raisins étant trop verts, elle faisait mine de les dédaigner. (Voir son article du 23 mars 1844). D'ailleurs, Mme de Girardin, écrivain sans vocation, et qui n'aimait que les snobismes du noble faubourg, a toujours affiché un grand mépris pour ce métier de femme-écrivain dont elle vivait cependant. Il faut lire, à ce sujet, sa chronique du 25 janvier 1845, où, en petite caillette ignorante, elle affirme doctoralement que les femmes ont toujours exercé la plus fâcheuse influence sur la littérature; et surtout, son épouvantable diatribe du 4 avril 1847, où elle insulte si affreusement la grande et pure Mme Roland, qu'elle appelle *une odieuse intrigante et un mauvais bas-bleu éclaboussé de sang.* C'est que Mme Roland, dans ses lettres, raillait avec une infinie justesse la sottise de ces salons mondains si chers à Mme de Girardin : aussi, celle-ci, dans sa perpétuelle marotte de noblesse, paraît-elle persuadée que Mme Roland crevait de rage, de ne pas faire partie de l'aristocratie; et cette grotesque erreur de Mme de Girardin prouve qu'on est sans cesse poussé à prêter aux autres ses propres défauts.

Mais, dans son désir de vengeance contre l'académie Castellane, Mme de Girardin ne s'arrêta pas là : n'osant pas trop montrer elle-même son dépit, elle fit attaquer Mme de Belgiojoso par plusieurs de ses amis du monde des lettres, avec la plus incroyable virulence. C'est ainsi que, dans la *Croix de Berny* (lettre III), elle insinua traîtreusement, dans un passage signé Théophile Gautier, un terrible portrait de la princesse italienne, portrait qui assura d'ailleurs à ce volume, plutôt ennuyeux, un gros succès de scandale dans toute la société parisienne.

Mme de Girardin attira aussi dans son parti une âpre et médisante vieille dame, la comtesse Merlin, cette bizarre romancière qui, ayant réalisé une grosse fortune dans le commerce des nègres, faisait dans tous ses ouvrages la plus éhontée apologie de l'esclavage : dans ses *Lionnes de Paris* (seconde partie, les Lionnes d'Italie) Mme Merlin, pour faire plaisir à Mme de Girardin, transforme la princesse Belgiojoso en une épouvantable aventurière criminelle et démoniaque. Ce roman, d'ailleurs très inconvenant, eut lui aussi une vogue passagère auprès du petit monde boulevardier, toujours avide de pareilles gentillesses diffamatoires.


Demoustiers, l'orateur féministe du Lycée.

En outre, Mme de Girardin avait agi aussi, sourdement, sur la plupart des journalistes et chroniqueurs, qui se mirent tous à blaguer et ridiculiser et vilipender cet hôtel Castellane pour lequel ils avaient été auparavant si prodigues d'éloges. Décidément, l'académie naissante avait une mauvaise presse !

Néanmoins, malgré tous ces mécomptes, M. de Castellane continuait bravement à aller de l'avant. En vain Mme de Belgiojoso elle-même, terrorisée par tant d'injures, refusait-elle son concours : Mme Ancelot, qui avait toujours été l'âme de l'entreprise, ne lui consacrait pas moins toutes ses énergies. Les premières réunions eurent lieu, non pas dans l'élégant hôtel de Castellane, mais, dans un local plus humble et plus austère, l'Athénée de la rue de Valois, afin d'accentuer davantage le caractère franchement démocratique et d'extrême-gauche que l'on comptait donner à la direction des travaux de l'assemblée.

Devant l'abstention des vraies reines du monde des lettres, on avait dû recourir, pour former la liste des quarante, à une foule de modestes romancières ou poétesses ou publicistes, sans doute très

intelligentes, très dévouées, mais jouissant d'une médiocre situation commerciale et vendant assez mal les produits de leur plume. Or, il faut bien le dire, le public n'estime guère les écrivains qu'en raison de leur valeur marchande et de leur cote à la Bourses des idées ; la littérature a ses Potin et ses Boucicaut et ses Dufayel, qui seuls ont du prestige aux yeux de M. Prudhomme.

Les premières réunions de l'académie de la rue de Valois préoccupèrent donc fort peu les badauds parisiens; on en parlait à peine. En vain Mme Eugénie Foa, la remarquable romancière israélite, qui a laissé de si curieux volumes sur la femme juive dans la société de 1830, prononçait en ces séances de très éloquents discours; (c'est cette même E. Foa qui, en 1848, demanda à l'Assemblée nationale la création d'un *Institut des femmes*, composé de vingt membres), en vain Mme Gatti de Gamond y vint-elle défendre avec une superbe impétuosité les droits de la femme méconnus par la société masculine : le gros public bourgeois, très indifférent, confondit un peu cette nouvelle académie avec les innombrables Athénées pour dames qui s'étaient succédé depuis le commencement du siècle ; aussi, lorsqu'après quelques mois l'on quitta la rue de Valois pour aller s'établir en l'Athénée de la rue du Dragon, ce petit déménagement ne causa pas grande sensation dans la capitale.



Mme de Montolieu, membre de l'Académie d'Élise Bonaparte et auteur du fameux roman : *Caroline de Lichtfield*.

La séance la plus mémorable fut celle que l'on consacra à recevoir solennellement la grande voyageuse anglaise, mistress Trollope, hardie amazone qui venait de traverser le désert à dos de chameau. L'on parla aussi un peu, dans les journaux, d'une exposition de dessins ou tableaux organisée dans le local de la rue du Dragon, et représentant les portraits des revendicatrices ou des héroïnes qui se sont signalées depuis l'origine du monde au cours de la grande lutte des sexes... Mais tout cela ne dura pas : la vogue n'y était point; le lancement avait été mauvais; il y avait eu *faux départ*, comme on dit en style de courses de chevaux.

L'on ne possède guère de documents sur la vie languissante de cette

académie presque morte-née. Arsène Houssaye, en ses *Confessions*, nous montre M. de Castellane s'obstinant généreusement à présider avec le néo-chrétion Raymond Brucker les dernières séances de ce cénacle, surtout composé de saint-simoniennes et de fouriéristes au cœur noble, mais à la phraséologie austère et peu de nature à attirer la foule. D'ailleurs, la révolution de 1848 se chargea bientôt de fermer les athénées, transformés en clubs politiques ; et l'académie de la rue du Dragon devint une salle de réunions socialistes, régentée par un prosaïque mastroquet.

Nous devons bien l'avouer : si Mme de Girardin avait pris la direction de l'académie Castellane, celle-ci aurait grandi et prospéré, forte et puissante, comme toutes les entreprises basées sur la vanité et sur l'exploitation de la bêtise humaine ; les femmes de gros banquiers auraient fait des bassesses pour y entrer, et la nouvelle institution aurait bientôt possédé autant de fortune que l'académie masculine du bout du Pont-des-Arts.

VI

Il est fort heureux que l'académie des femmes n'existe pas encore ; car, fondée vers 1840, elle serait devenue presque fatalement rétrograde et pontifiante et inutile, comme l'académie des hommes ; tandis qu'aujourd'hui, nous pouvons espérer que, quelque jour, naîtra une académie féminine vraiment libérale, stimulant la pensée humaine au lieu de l'entraver ou de l'endiguer...

Pour cela, les écrivains de valeur ne nous manquent pas. Une académie de femmes, au jour actuel, comprendrait nécessairement les Clémence Royer, les Séverine, les Marni, les doctoresses en médecine, les gentilles astronomes de l'Observatoire, les avocates, les exploratrices, les fondatrices d universités libres telles que Dick May, les professeurs de lycées féminins, et tant d'admirables créatures apostoliques qui passent leur vie à soulager les souffrants, à visiter les prisonniers, à réhabiliter les damnés, ou à créer des œuvres de salut social... sans compter qu'on y verrait aussi maintes étrangères de haute valeur fixées à Paris : car l'académie des femmes doit avoir un caractère franchement international, pacifique et humain. Tandis que l'académie masculine est comme un syndicat d'écrivains satisfaits arrivés à une grosse vente, l'académie des femmes devra, au contraire, éviter toute stagnation d'âme et agir sans cesse et intervenir constamment en faveur des petits, des opprimés, des écrasés de la vie...

C'est à cette condition qu'une académie féminine pourra être efficace et utile ; car, autrement l'académie des hommes nous suffit déjà amplement, et nous n'avons pas un bien impérieux besoin de posséder une corporation de grosses dames plus ou moins glorieuses qui aillent exhiber aux enterrements officiels l'affligeant spectacle de leur déguisements persillé de vert.

UNE VIEILLE SAINT-SIMONIENNE.

Dans le Monde des Milliardaires américains [1]

FABRIQUE DE POUPÉES.

Si, de l'éducation des garçons nous passons à celle des filles, nous apercevons des choses tout aussi surprenantes et cette première constatation nous frappe que rien ne prépare la jeune fille au rôle qu'elle devrait jouer partout ailleurs que dans cette société particulière.

La jeune duchesse de Marlborough, née Consuelo Vanderbitt, celle que les Jingoes américains nomment si orgueilleusement « notre petite duchesse », avait reçu l'éducation la plus singulière. Elle était à peine une fillette, que déjà ses somptueuses toilettes faisaient l'admiration des badauds. A dix ans, elle portait des perles de prix; à douze ans, elle était couverte de diamants. Ses équipages étaient renommés pour leur correction, ses domestiques pour leur tenue et ses appartements pour leur luxe impérial. Elle avait à peine quatorze ans quand son grand-père lui fit présent d'une garniture de toilette en argent massif, marquée à son chiffre et plus compliquée que celle d'une professionnelle de la galanterie.

En revanche, son instruction était demeurée fort négligée. Je ne parle même pas de son instruction ménagère, restée dans les limbes, sa mère estimant qu'elle n'en avait aucun besoin, elle-même n'ayant jamais su ce que c'était que la direction à donner à une maison. Mais les connaissances générales n'étaient pas plus brillantes. Au moment de son mariage, la plus riche héritière des Etats-Unis était encore affligée d'une écriture massive et gauche et sa signature, sur le registre officiel, dut faire bien piètre figure auprès de celles des femmes de l'aristocratie anglaise qui l'entouraient. Elle ne réussissait que dans la danse. Encore, au moment où les danses anciennes furent remises en honneur, ne put-elle jamais parvenir à se rappeler les mouvements un peu compliqués du menuet, de la pavane et du passe-pied. En musique, elle avait usé une bonne douzaine de professeurs sans parvenir à exécuter correctement les morceaux les plus faciles. Quant à ses connaissances littéraires, elles étaient à peu près nulles.

Avant son mariage, elle n'eut guère l'occasion de constater son infériorité, ses jeunes amies étant presque toutes logées à la même enseigne. Mais, quand elle fut devenue duchesse de Marlborough, quand son mari l'emmena à la cour d'Angleterre où les femmes de haute intellectualité ne sont pas rares, elle se douta qu'il lui manquait beaucoup de choses pour être au niveau général. Son mari aurait pu sans doute l'aider à triompher de cette infériorité; au fond, cela lui

(1) Voir la *Revue des Revues* des 1er décembre 1898, 1er et 15 janvier, 1er et 15 avril, 15 septembre, 1er octobre et 1er décembre 1899.

était égal. Il n'avait vu, dans son union avec la riche héritière américaine, qu'un énorme sac de dollars; elle n'avait vu, elle, qu'une couronne ducale et, sur ce point, aucun des deux n'avait éprouvé de mécompte. Le reste n'avait donc point d'importance.

Aujourd'hui, la jeune duchesse de Marlborough semble avoir pris son parti de cette infériorité. Elle a à peu près renoncé à la Cour, où elle ne paraît plus que dans les grandes solennités, qu'elle révolutionne par la splendeur de ses toilettes. Son rêve, je l'ai dit déjà, serait d'acquérir Marlborough-House, la demeure actuelle du prince de Galles. Après quoi, elle demeurera convaincue qu'elle a joué dignement son rôle dans la vie.

Malgré sa distinction incontestable, M. William Waldorf Astor n'a pas mieux réussi dans l'éducation de sa fille Pauline. Décidé à abandonner l'Amérique, à se fixer en Angleterre et à avoir pour gendre quelque membre de la famille royale, il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que sa fille ne se comporterait pas mieux, dans ce milieu spécial, que la duchesse de Marlborough elle-même. Rien n'était impossible à un milliardaire de son espèce. Il a donc donné à sa fille pour gouvernante et dame de compagnie une personne appartenant à la plus haute aristocratie anglaise, une femme réputée pour la culture de son esprit et la haute distinction de ses manières, la comtesse de Selkirk. Ce n'est pas là un mince personnage. Veuve de Dunbar James Hamilton, sixième comte de Selkirk et garde du Grand Sceau d'Ecosse, elle est la belle-sœur du duc d'Hamilton, premier duc d'Ecosse et chef des familles Douglas et Hamilton, qui ont joué un rôle prépondérant aux différentes époques de l'histoire d'Angleterre. Par elle-même, la comtesse n'était déjà pas d'obscure origine. Fille de sir Philip de Malpas Grey-Egerton, d'une vieille famille du Cheshire, elle avait épousé le comte de Selkirk, alors âgé de soixante-neuf ans. Demeurée veuve sans enfants, en 1885, elle avait vu la fortune de son mari lui échapper, mais elle gardait la sienne propre, déjà assez considérable, et comprenant entre autres le joli château de Balmae, dans le Kirkendbrightshire, sans compter une charmante habitation à Londres, au numéro 50 de Berkeley Square.

C'est la reine Victoria elle-même qui a recommandé à M. Astor la comtesse de Selkirk; elle lui avait de même confié la surveillance de la princesse Marie, sœur du prince hindou Dhuleep Singh.

Du reste, ce n'était pas une sinécure qui s'offrait à la comtesse de Selkirk. Appelée à l'honneur d'être reçue par la Reine, miss Pauline Astor devait connaître à fond l'étiquette spéciale de la Cour de Windsor. Et quelle étiquette! Après une interminable attente dans une antichambre encombrée, la récipiendaire, admise en la présence royale, devait porter et manœuvrer sans trop de difficulté une traîne de 3 m. 50 de long, faire une première révérence jusqu'à terre, baiser la main de la Reine, saluer plusieurs fois et sortir de la salle conformément au cérémonial habituel. Il va sans dire que le salut aux princesses ne pouvait ressembler à la révérence à la reine, pas plus qu'à

la brève inclinaison devant les princes. La comtesse de Selkirk multiplia les leçons, les démonstrations, les théories et réussit dans une certaine mesure. La présentation de miss Pauline fit à peine éclore quelques sourires et le professeur n'en espérait peut-être pas tant.

Mais là ne ne bornait pas sa tâche. M. Astor avait « engagé » la comtesse, non pas aux gages (ni elle, ni lui n'eussent consenti à employer une semblable expression) mais moyennant une *indemnité* annuelle de 100.000 francs, toutes les dépenses demeurant à la charge de M. Astor. Le milliardaire tenait à en avoir pour son argent et la comtesse reçut la mission de compléter l'éducation de son élève et de veiller de très près sur elle.

L'éducation, d'abord. Miss Pauline Astor devra apprendre à faire une entrée pleine de grâce et de dignité. Elle devra se garder soigneusement de toute affectation de langage, soit hippique, soit sportif, soit esthétique et acquérir pleinement l'art difficile de monter en voiture et d'en descendre. La comtesse demeure chargée de la revision minutieuse de la correspondance de son élève; elle veille à ce que celle-ci ne forme pas de relations fâcheuses et ne se passionne pas pour des amusements ou des jeux indignes de sa haute situation. La promenade est indispensable à la santé de miss Pauline; la comtesse de Selkirk veillera à ce que ces promenades soient régulièrement faites. De plus, elle enseignera à son élève l'art de parler en public. En Angleterre, il n'est pas rare que les dames de haut rang soient appelées à prendre la parole dans des assemblées de charité, des distributions de prix ou d'autres cérémonies analogues. Il est donc nécessaire qu'elles soient capables d'enfiler trois ou quatre phrases sans grande signification, mais gracieuses et aimables Malheureusement, la voix de miss Pauline manque de souplesse et jusqu'à présent les résultats ont été assez médiocres.

Mais il est une autre besogne bien autrement complexe, qui échoit en outre à la comtesse de Selkirk. Non contente d'orner l'intelligence de miss Pauline, elle devra protéger son cœur; et ceci demande une explication complémentaire. Il existe, dans la haute société anglaise, un certain nombre de petits jeunes gens connus sous le nom de *Detrimentals*. Ce mot ne comporte pas, à ma connaissance, d'équivalent français, mais il est assez aisé à définir. Les *Detrimentals* sont, pour la plupart, des fils cadets de grande maison, réduits à la portion congrue par l'habitude anglaise qui consacre le droit d'aînesse, et qui rôdent parmi les héritières, *quærentes quam devorent*. Elevés dans le luxe et presque dénués de ressources, ils ne peuvent escompter que le riche mariage. En attendant, ils vivent sur leurs parents et leurs amis, fréquentent la haute société qui les accueille favorablement et n'ont d'autres frais que leur habillement, lequel demeure le plus souvent impayé. Comme il en est parmi eux de fort agréables et de fort séduisants, les mères de famille soucieuses de l'établissement de leurs filles les tiennent en perpétuelle suspicion. Un jeune cœur s'enflamme si vite! La comtesse de Selkirk devra écarter résolument

les *Detrimentals* d'auprès de son élève. Qu'adviendrait-il si la fille de William Waldorf Astor allait s'éprendre d'un jeune cadet sans fortune ? Miss Pauline ne sera donc autorisée à converser qu'avec des princes royaux ou tout au plus des ducs. Au cas où l'un de ces privilégiés serait présenté, la bonne comtesse devrait s'effacer et permettra même le tête-à-tête, quitte à retrouver toute son énergie pour tenir à distance les *Detrimentals*.

Peut-être m'objectera-t-on que miss Pauline Astor est maintenant anglaise et que son cas n'a rien à voir avec l'éducation des jeunes filles américaines. Cette objection serait fondée, si le caractère imitatif de l'Amérique ne venait la contredire. Mais les familles de la Cinquième Avenue se sont émues de cette nouveauté. Toutes ou presque toutes rêvent pour leurs filles les blasons et les titres de la vieille Europe. Elles sont donc d'avis qu'on ne saurait s'y prendre trop tôt pour préparer leurs héritières au sort qui les attend. Aussi les émules de la comtesse de Selkirk sont-elles depuis quelques mois fort demandées sur la place. Partout où il existe des jeunes filles, dans les palais de la Cinquième Avenue, on se met en quête de ces chaperons aristocratiques. Seulement, on voudrait mieux encore. William Waldorf Astor ayant pris une comtesse anglaise, ses rivaux cherchent fiévreusement une duchesse française ou espagnole, ces deux pays passant pour le dernier refuge de l'étiquette. Le chiffre de « l'indemnité » ne fait naturellement par question; les quartiers de noblesse seront payés au poids. Avis aux duègnes titrées de France et d'Espagne.

Cela seul suffit à indiquer quelles considérations on a en vue, dans ce si important problème de l'éducation des filles. Jamais on n'essaye de faire parler leur cœur ni de s'adresser à leur esprit. Au lieu de tourner leurs regards vers les souffrants et les humbles, on fait tout, au contraire, pour qu'elles ignorent jusqu'à l'existence d'êtres placés si loin d'elles. On peut imaginer quels délicieux petits monstres sortent de cette préparation particulière et quelles aimables femmes elles promettent à leurs futurs maris.

Et ce que j'ai dit de Consuelo Vanderbilt ou de Pauline Astor peut s'appliquer également à Lila et à Edith Sloane, à Gladys Vanderbilt, à Lulu Morris, à Mary Tolfree, à toutes leurs amies et connaissances, presque sans exception.

Je dis presque : j'en pourrais, en effet, citer une, mais qui viendrait singulièrement à l'appui de ma thèse. Si, par hasard, le fils ou la fille d'un multi-millionnaire convole en dehors des règles usitées, c'est neuf fois sur dix pour faire un ménage peu sortable. J'ai déjà eu l'occasion de parler de ceux qui ont introduit des actrices — vous diriez, vous, des cabotines — dans les familles les plus fermées de la Cinquième Avenue. Ceux-là sont nombreux, et le seront davantage encore dans l'avenir.

Le premier effet de cette éducation déprimante, c'est de tuer sans merci toute virilité et toute énergie dans ces âmes d'enfant, et de les livrer ainsi, désarmés, sans défense, à la première influence qui

s'offrira. Nous venons précisément d'en avoir deux exemples tout à fait caractéristiques, un pour chaque sexe et les conversations sur ce sujet ne sont pas près d'être épuisées.

C'est d'abord Horatio Bigelow, un jeune homme de vingt-deux ans, fils du roi du cuivre, Albert S. Bigelow, de Boston, Un jour qu'il était entré, pour y faire quelques emplettes, dans le magasin de nouveautés de Jordan, Marsh et Cie, Horatio Bigelow aperçut derrière un comptoir une vendeuse qui lui parut charmante. Il voulut s'empresser de le lui dire; mais il est de ceux qui ressentent plus facilement qu'ils n'expriment, et il se contenta du langage des yeux, généralement fort éloquent en pareil cas. La jeune fille, qui avait parfaitement reconnu, dans cet admirateur peu loquace, le fils de l'homme le plus riche de Boston, fit semblant de ne s'apercevoir de rien, et, à l'heure de la fermeture, sortit du magasin comme de coutume. Mais Horatio Bigelow avait mis le temps à profit. Il s'était adressé à une dame d'un certain âge, employée également chez Jordan, Marsh et Cie et avait appris que la jolie vendeuse s'appelait Mary Reece, qu'elle habitait dans la Troisième Rue avec son père, un ouvrier mécanicien pensionné après la guerre de Sécession, et qu'elle était d'ailleurs parfaitement honorable. L'obligeante vieille dame s'offrit même à présenter l'amoureux transi. Depuis ce jour, Horatio Bigelow vint chaque soir chercher sa bien-aimée à la porte de Jordan, Marsh et Cie, pour la reconduire ensuite chez elle. Cela dura pendant tout l'hiver de 1898, le printemps et l'été de 1899. L'amoureux jeune homme avait, de son côté, présenté Mary Recee à ceux de ses camarades qu'il rencontrait lorsqu'il se promenait avec elle et ne cachait pas son espoir de triompher bientôt des résistances de la jeune fille. Mais celle-ci, comprenant quel empire elle avait pris sur cette âme faible, se réservait d'en tirer tout le parti possible et, pour cela, la condition première était de ne pas céder.

A la fin de juillet, Albert S. Bigelow et sa famille partirent pour Newport, où Horatio devait les rejoindre après avoir passé son examen de fin d'année à l'Université d'Harvard. Mais le jeune homme avait fini par s'apercevoir qu'en dehors du mariage il n'obtiendrait rien de Mary Reece. Il résolut donc de sauter le pas et fit un beau soir sa demande en règle. A sa grande surprise, elle ne fut pas accueillie avec les transports de joyeuse reconnaissance qu'il avait escomptés. Mary Reece répondit qu'elle consentait volontiers, à la condition que le mariage serait célébré par un prêtre catholique, puisqu'elle-même appartenait à cette religion. Mais, cette fois, Horatio Bigelow fut intraitable. Il expliqua à la jeune fille que ses parents étaient des protestants rigides, et qu'un mariage célébré en dehors de leur confession religieuse rendrait toute reconciliation future à peu près impossible. Or, la rupture définitive, c'était la misère. Cet argument décida Mary Reece, et ce fut le Rev. Edward L. Atkinson qui officia, le 3 août, à l'église de l'Ascension, à Roxbury. Le jour même, les jeunes mariés partirent pour San Francisco, où ils devaient s'embar-

quer pour aller passer leur lune de miel au Japon. C'est de San Francisco qu'Horatio Bigelow annonça par lettre la grande nouvelle à son père. Celui-ci est actuellement fort en colère, mais on pense qu'il finira par pardonner, d'autant plus qu'une éducation différente donnée à son fils eût sans doute empêché une pareille conclusion de cette idylle intéressée.

Une jeune fille nous offre à peu près la contre-partie de cette histoire, et quelle jeune fille? L'une des plus hautaines de la Cinquième Avenue et l'une certainement des plus riches, la fille du feu Ogdon Goelet, miss Mary Goelet elle-même.

Miss Mary Goelet est fort jolie. Comme elle est, en outre, appelée à recueillir, dès sa vingt-cinquième année, une fortune de plus de cent millions, sans compter les espérances, les soupirants ne lui manquaient pas. Sa mère, fille de R.-T. Wilson, avait conçu pour elle les plus hautes ambitions. Parmi les seigneurs de première importance qui se disputaient sa main — et le contenu de cette main — nous pourrions citer le duc de Roxburghe, le prince Francis de Teck, le comte de Shaftesbury, le vicomte Crichton et le duc de Manchester. Miss May Goelet, pourtant, ne semblait pas empressée de fixer son choix. Sa mère avait beau lui faire remarquer qu'en épousant le prince Francis de Teck, elle devenait la belle-sœur de la duchesse d'York, c'est-à-dire de la future reine d'Angleterre, elle répondait évasivement, ou même ne répondait rien du tout.

Les choses en étaient là quand, l'an dernier, Mme Ogden Goelet vint à Londres avec sa fille pour assister au Jubilé de la Reine. Le jour de la cérémonie, miss May Goelet aperçut, en avant du cortège, une sorte de géant blond, cuirassé d'argent, vêtu d'écarlate, casqué d'acier, avec une crinière en crin de cheval qui lui tombait au milieu des reins. Ce fut un coup de foudre. Elle s'informa immédiatement du nom de ce colosse étincelant et apprit qu'il s'appelait Oswald Ames, qu'il était capitaine au régiment des Life Guards, qu'il mesurait six pieds et huit pouces et que c'est cette supériorité toute physique qui l'avait fait désigner pour ouvrir le défilé. Il n'en fallait pas davantage à miss May Goelet pour déclarer qu'elle épouserait le capitaine Oswald Ames ou qu'elle mourrait fille. On lui fit vainement observer qu'elle ne connaissait même pas celui qu'elle prétendait aimer, que les beaux hommes ne sont pas toujours les plus séduisants et qu'elle ferait bien d'ajourner toute décision jusqu'à plus ample informé; elle ne voulut entendre à rien et parvint à faire savoir à l'heureux capitaine quelle triomphante impression ses six pieds huit pouces et sa bonne mine avaient produite sur une héritière de cent millions. Le capitaine ne se fit pas tirer l'oreille. Le train d'un officier de Life Guards est cher, et il n'a aucune fortune. D'autre part, il n'est plus de la première jeunesse et des occasions comme celle-là ne se rencontrent pas tous les jours. Il fit répondre que, tout bien considéré, il n'avait aucune objection à présenter et qu'il ferait le bonheur de May Goelet aussitôt que celle-ci le désirerait.

Il est vrai que Mme Ogden Goelet ne s'est pas encore rendue et qu'elle tient toujours pour le prince de Teck ou le comte de Shaftenbury, mais personne ne s'illusionne plus sur le dénouement prochain de ce roman à distance. Miss May Goelet deviendra à bref délai Mme Ames, dussent tous les membres de sa famille en mourir successivement de chagrin.

Dégénérescence

Ainsi, voilà qu'à peine née, cette société dans la société marche à sa décomposition. Le monde des milliardaires apparaît étonnamment transitoire, même dans ce pays d'évolution à la vapeur qu'est l'Amérique de nos jours. Il ne se prolongerait pas sans la venue incessante des nouveaux enrichis, qui sortent presque chaque jour, du sol, floraison inopinée et cryptogamique. Mais, dès la seconde génération, au plus tard dès la troisième, ils disparaissent à leur tour.

Les filles franchissent les mers à la recherche d'unions royales ou princières. Elles brûlent de se désencanailler, de secouer à tout jamais la roture paternelle, de faire souche de princes et de princesses, de se rapprocher des vieux trônes. Ce bonheur, elles sont prêtes à le payer des millions de leur dot, sans se soucier si celui à qui elles vont livrer leur jeunesse n'est point quelque viveur usé ou quelque aventurier à bout d'expédients. Pourquoi s'en inquiéteraient-elles ? N'ont-elles point appris, dès leur plus jeune âge, à considérer le mariage comme un contrat révocable au premier chef, sans solennité et sans moralité, qu'on peut dénoncer au moindre caprice ? Savent-elles, autrement que par les romans, ce que c'est qu'un foyer, ce que c'est qu'une famille ? Ne sont-elles pas entourées de jeunes femmes, leurs amies et leurs parentes, dont l'exemple leur crie qu'il n'y a rien au monde, en dehors de la satisfaction de leurs vanités et de leur orgueil ? L'amoncellement des millions eux-mêmes finit par ne plus les passionner. Elles sont blasées là-dessus, ayant toujours ignoré comment ces millions s'amassent et ne sachant pas beaucoup plus exactement à quoi ils pourraient servir.

Dans cette atmosphère d'arrogance puérile où s'embrume leur pauvre cervelle, elles n'ont et n'auront jamais d'autre objectif que de se faire envier par leurs amies. Or, quelques millions de plus ou de moins, quand on en arrive à ces chiffres vertigineux, ne sont plus qu'une affaire de proportions. Autre chose est un titre de duchesse, une alliance royale, ou la possession d'un phénomène unique comme le beau géant de miss May Goelet. Il n'y a qu'un duc de Malbrough au monde et les capitaines Ames ne courent point les rues.

Aussi, de toute part, c'est un exode vers la vieille Europe. Depuis quatre ans, 152 héritières américaines ont passé les mers, emportant avec elles plus de douze cent millions de francs. Faut-il en citer quelques-unes ? Voilà Consuelo Vanderbilt, devenue duchesse de Malbrough, Lily Price, aujourd'hui lady Beresford, Cornelia Martin,

aujourd'hui comtesse de Craven, toute fière d'avoir donné le jour, elle, si profondément roturière, à un vicomte Uffington. Voici Jennie Chamberlain, aujourd'hui lady Herbert Nayler-Leland, et miss Yznaga, duchesse de Manchester; voici lady William Harcourt, lady Randolph Churchill, lady Duehurst, lady Vernon, lady Grantly, lady Playfair, et la baronne Kedleston et la marquise Boni de Castellane, et la marquise d'Anglesey, etc. J'en passe, et des meilleures!

Une loi de même nature régit les fils, bien que se manifestant de façon contraire. Pendant que leurs sœurs s'imaginent s'élever dans la hiérarchie sociale en se rapprochant des vieilles aristocraties, les jeunes gens descendent vers les couches inférieures. Mais filles et garçons cèdent au même besoin de s'évader du milieu familial, de chercher en dehors d'eux-mêmes et de leur entourage immédiat l'avenir vers lequel ils tendent. Chose étrange, les plus nouveaux venus sont ceux qui s'en vont les premiers. Seuls, quelques rejetons de *Knickerbockers*, les Vanderbilt, les Whitney, les Astor, épousent encore des filles de leur milieu. Les autres vont chercher leurs femmes dans les coulisses des petits théâtres, dans les magasins de nouveautés, dans les ateliers de peintres, parfois même dans la galanterie inférieure. Leur complet défaut d'énergie et de sens moral fait facilement d'eux la proie des aventurières. Ils ne sont pas de force à se défendre contre les appétits qu'ils ont excités. L'absence d'éducation et de direction paternelle, l'oblitération du sens moral, la débauche précoce, les habitudes d'intempérance ont vite fait de les atrophier intellectuellement et physiquement. Nous sommes là en pleine dégénérescence.

Entrez dans un bal, dans une assemblée, dans une fête où se trouvent les fils des Quatre Cents: vous serez frappé au premier coup d'œil de la disproportion de taille et d'âge entre les maris et les femmes. Elles, venues des classes lointaines, ont encore la splendeur de carnation, le développement harmonieux des formes, l'éclat de la beauté en pleine floraison : eux sont petits, émaciés, malingres, flétris, vieux à vingt ans. D. H. Morris à trois pouces de moins que sa femme, Georges Vanderbilt un pouce de moins que la sienne, Howard Gould deux pouces, H. Baring deux pouces et demi. Elles les dominent de la tête, l'œil assuré, le regard clair, tandis qu'ils semblent porter lamentablement le deuil de leur supériorité perdue.

Il faut voir là l'une des causes de la stérilité de ces unions. Les familles nombreuses n'ont jamais été le fait des milliardaires en Amérique. Mais, si les pères ont eu peu d'enfants, les fils n'en ont pas du tout. Les nouveau-nés, dont nous nous sommes occupés tout à l'heure, descendent de ces familles exceptionnelles où le travail, après avoir été la loi des pères, demeurait celle des fils. Mais ces exceptions là disparaitront comme les autres et l'épuisement, l'appauvrissement des fins de races auront raison des milliardaires, à supposer même que quelque formidable tempête ne s'élève pas pour les balayer auparavant.

L'Apollon des milliardaires

Si nous voulons concrétiser un peu ces données, nous le pouvons aisément avec l'aventure de celui qu'on appelait, dans la Cinquième Avenue et ses environs, l'Apollon des milliardaires. Celui-ci, en effet, nous offre en raccourci, dans sa propre existence, les phases diverses de l'évolution générale qui s'effectue en ce moment, et, comme il a fini, tous les autres — ou presque tous — finiront.

Le héros de ce véritable roman s'appelait Eugène Guido Cruger. Il appartenait au monde des multi-millionnaires, non seulement par son énorme fortune personnelle, mais aussi par sa parenté, car il était le cousin germain du colonel Stephen Van Rensselaer Cruger, et descendait comme lui du fameux Cruger qui tenait, il y a environ deux cents ans, cette boutique d'approvisionnement de navires, située dans le vieux New-York hollandais, d'où sortent tant de millions de dollars.

Eugène Cruger était remarquablement beau. Dans la Cinquième Avenue, tout le monde le comparait à Apollon. Il ressemblait du reste de façon frappante à son cousin le colonel Van Rensselaer, dont la réputation de beauté est également faite dans l'Amérique tout entière. C'était un homme superbe, de six pieds de haut, aux larges épaules. Ses traits étaient d'une régularité absolue, ses cheveux d'un noir d'ébène ; avec cela, rompu à tous les exercices du corps, joueur de football émérite, tireur d'aviron dans l'équipe de Columbia College. Il s'éprit bientôt de yachting au point de compter parmi les plus passionnés de New-York. En même temps, il conduisait les cotillons, organisait les fêtes, tenait tête à tableaux plus intrépides. Les bals ou les dîners n'étaient pas complets s'il n'y assistait pas. Aussi marchait-il accompagné de clameurs admiratrices. Grandes dames et danseuses l'adoraient également. C'est à cette époque, à l'apogée de sa gloire mondaine, qu'il fit dans un bal la conquête de miss Blanche Spedden, qui réunissait, comme lui-même, la beauté et la fortune. Elle appartenait à une famille de la Nouvelle-Orléans qui avait, dans la banque et le commerce du coton, accumulé des millions de dollars, et les jeunes swells de New-York se disputaient ses sourires. Eugène Cruger n'eut qu'à paraître pour triompher. Quinze jours après la première entrevue, les jeunes gens étaient fiancés et le mariage était bientôt célébré, en présence de la société la plus exclusive de New-York.

Chose étrange, ce mariage demeura relativement heureux pendant plusieurs années. Les jeunes époux marchaient de fêtes en fêtes et s'entouraient d'un luxe inimaginable. Très liée avec miss Louisa Hammerley, aujourd'hui Lady William Beresford, Mme Cruger était la reine de cette société particulière et y cueillait autant de lauriers qu'en avait cueilli jadis son mari. Le couple habitait de temps en temps à Tuxedo, et faisait la joie de la colonie élégante qui y réside.

En 1888, trois ans après le mariage, l'affection réciproque du jeune ménage Cruger commença à décroître rapidement. Eugène Cruger avait été trop longtemps un être de paresse, de luxe effréné et

d'amours faciles. Tout cela apparaissait maintenant en pleine lumière et avec une choquante brutalité. C'était plus que n'en pouvait supporter Mme Cruger. En 1890, elle demanda et obtint le divorce, emmenant avec elle ses deux enfants, qui sont aujourd'hui au collège de Groton. De son côté, Eugène Cruger commença à vagabonder à travers l'Europe. On le vit successivement au Casino de Monte-Carlo, aux régates de Cannes, plus enragé viveur que jamais. C'est là qu'il fit la connaissance de Mme Meta Bell, veuve de Louis Bell, de New-York. Mme Bell appartenait comme lui au monde des milliardaires; elle était née Meta Kane, et était la sœur du colonel de Lancey Astor Kane, célèbre, lui aussi, dans la Cinquième Avenue. Eugène Cruger n'était plus le brillant jeune homme d'autrefois, mais il avait gardé un pouvoir étrange de séduction qui, cette fois encore, ne manqua pas son effet. Mme Bell consentit à devenir sa femme et le mariage fut célébré à Nice, le 18 mai 1890. Hélas! cette union fut de bien courte durée. Cruger marchait à grands pas dans la voie de l'intempérance. Il était presque continuellement ivre.

C'est alors que l'invincible fut vaincu et que le Don Juan de la Cinquième Avenue fit la rencontre décisive qui devait changer sa vie. Il ne s'agissait plus d'une millionnaire. La jeune fille qu'Eugène Cruger, le viveur endurci, se prit à aimer de l'amour le plus pur, n'était qu'une caissière du Café Chinois, au Bois de Boulogne. Elle s'appelait Olga Heitez et était de nationalité russe. Elle avait alors vingt ans. Sa beauté était réellement merveilleuse, mais son instruction avait été complètement négligée. Heureusement, ce défaut n'était pas pour contrarier Eugène Cruger, non plus que le désir de plaire et la foi absolue dans la supériorité de l'homme, qui sont les caractères distinctifs de la jeune fille russe. Le millionnaire fut bientôt affolé d'amour et il trouva tout naturel d'en faire la confidence à sa femme, qui ne parut pas s'en accommoder bien facilement. Il y eut entre les deux époux une scène terrible, terminée par le départ de la seconde Mme Cruger pour l'Amérique, où un bon divorce vint heureusement la séparer définitivement de son singulier mari.

Quand Eugène Cruger se vit libre d'agir à sa guise, il enleva la jolie caissière du Café Chinois, lui meubla à Paris un ravissant appartement et lui acheta en outre un délicieux château près de Fontainebleau. Ce fut l'ivresse du bonheur parfait. Le mondain, si blasé qu'il fût sur les succès féminins, semblait connaître pour la première fois l'amour, en compagnie de sa jolie Russe, si sincère et si simple. Il déclarait que jamais la vie ne lui était apparue aussi souriante et, se sentant destiné à mourir jeune, il ne cachait pas ses regrets. En effet, l'épilepsie avait fait en lui des progrès rapides. Les crises se succédaient à intervalles rapprochés, soignées par Olga avec une vigilance et une tendresse qui ne se démentirent pas un instant.

Sur ces entrefaites, la première Mme Cruger, née Blanche Spedden, se remariait avec J. Frederick Taine, le clubman bien connu. Le mariage, par une singulière coïncidence, eut lieu dans cette même

église où avait été célébré le premier. La société spéciale des rois de la Cinquième Avenue y prit beaucoup d'intérêt, d'autant que Cruger avait fait ses confidences à un journaliste américain, et que ce dernier avait imprimé tout vif le jugement de l'Apollon millionnaire sur les femmes de son monde.

— J'ai fait, disait-il, au cours de ma vie cette remarque : que les jeunes filles de notre monde ne sont pas aptes à être épouses. Elles se marient dans le but de s'amuser le plus possible et considèrent qu'un mari est le meilleur moyen d'y réussir. C'est quelque chose comme un article d'ameublement qui ne mérite qu'une considération tout à fait secondaire. Pourquoi épouserions-nous des femmes semblables, quand nous pouvons en trouver d'autres appartenant à des races non corrompues? Ce qu'il faut à l'homme, c'est une femme dont il sera l'unique pensée, qui travaillera pour lui, qui prendra soin de lui, qui le veillera et qui accomplira jusqu'à son moindre désir. Le jour où les hommes seront résolus à agir ainsi, ces luttes mortelles que nous soutenons pour les affaires et la vie sociale deviendront sans objet. Vous le voyez donc, j'ai résolu l'un des problèmes les plus difficiles de l'humanité, surtout en Amérique.

C'est ainsi que se passait la vie d'Eugène Cruger, entre les discussions philosophiques, les bouteilles de champagne et les attaques d'épilepsie. Une attaque plus violente a fini par l'emporter. Il est mort en Europe, en plein bonheur enfin conquis. Dans son testament, il a laissé toute sa fortune à Olga Heitez, avec des considérants plus que sévères, non seulement pour les autres femmes, mais aussi pour toutes les riches Américaines en général. Sa famille s'est empressée d'attaquer le testament, mais les tribunaux ont donné gain de cause à la légataire, et ce résultat n'a pas contribué à apaiser l'irritation des Quatre Cents contre le plus brillant d'entre eux qui a préféré, aux grandes élégantes de son monde, une femme simpliste...

La mort de Leland Stanford

Serait-ce là la voie du salut? La régénération des milliardaires de demain naîtra-t-elle de la renaissance de l'idéal et de l'amour? On pourrait le croire, car Eugène Cruger avait trop longtemps ajourné la cure morale et on peut presque dire de lui qu'il est mort guéri. Mais il n'y a là qu'une illusion. Le rêve est fatal à ces consciences anémiées et exige un effort disproportionné à leurs énergies morales et physiques.

Ce n'était vraiment pas une âme de multimillionnaire que celle du petit Leland Stanford. Son père était sénateur et gouverneur de la Californie et sa mère, en raison à la fois de sa situation et de son énorme fortune, passait pour la reine de la mode à San Francisco. Elle s'enorgueillissait d'une admirable collection de bijoux et de pierres précieuses, ne manquait pas un bal, ni une fête, et laissait volontiers son fils à la maison, aux soins d'une gouvernante et des domestiques. Mais l'enfant était d'une sensibilité exquise; il adorait de toute sa petite âme aimante celle qu'il voyait si rarement. La mort

d'un proche parent vint inopinément obliger M. et Mme Stanford à une retraite momentanée. Plus de fêtes, plus de bals, et, par suite, une intimité plus grande avec l'enfant. Celui-ci était radieux et il accompagnait sa mère dans ses promenade, avec cette sérénité tranquille et muette des petits êtres dont tous les souhaits sont comblés.

Parmi les personnes avec lesquelles Mme Stanford était en relations plus étroites se trouvait une jeune dame, de fortune médiocre, qui s'intéressait vivement aux orphelinats fondés d'après ce qu'on appelle la méthode des *Kindergarten*. Elle décida même un jour Mme Stanford à venir visiter avec elle un de ces orphelinats, et Leland Stanford fut emmené, dans une voiture chargée de jouets et de friandises pour les enfants pauvres. Ce fut pour le petit Leland la révélation d'un monde nouveau, que cette misère et cet isolement. Il se rappela le temps où il pleurait l'absence de sa mère et procéda lui-même à la distribution des jouets, embrassant les enfants, riant de leur joie, plus heureux qu'il ne l'avait jamais été jusqu'alors. Etonnée, Mme Stanford contemplait son fils, quand celui-ci, la regardant de ses yeux encore tout embués de larmes, lui dit de sa voix douce :

— Maman, voici la meilleure chose que vous ayez jamais faite!

Fort précaire jusqu'à ce moment, la santé du petit Leland commença dès lors à s'altérer rapidement. Il ne vivait plus que pour cet orphelinat, son unique pensée, et où il passait toutes ses journées à regarder, sans y prendre part, les jeux des autres enfants. Pour l'arracher à cette obsession, la mère l'emmena à Rome, croyant qu'un spectacle nouveau dissiperait jusqu'au souvenir de l'orphelinat de San Francisco. Le résultat fut tout autre. Atteint par la malaria, le pauvre petit, dans sa fièvre, revoyait ceux qu'il avait quittés, se réjouissait de leur bonheur et pleurait d'attendrissement en pensant à leur abandon. Un jour, pendant une brève période d'accalmie, il appela sa mère à son chevet.

— Maman, dit-il, vous voyez comme on peut faire du bonheur avec de l'argent! Il faut que vous me promettiez quelque chose. J'ai des économies, vous savez, cinq mille francs, qui sont placés dans une banque. Quand je ne serai plus là, il faudra les prendre, pour secourir les petits enfants malheureux.

Mme Stanford embrassa follement son fils et fondit en larmes.

— Voyez-vous, maman, continua Leland en prenant la main de sa mère entre les siennes, c'est triste de n'avoir pas de pain, et c'est bien plus triste encore de n'avoir pas de mère. Songez donc à ceux qui n'ont pas de mère et qui n'ont pas de pain! Ceux-là sont bien à plaindre. Avec notre argent, nous pouvons leur donner du pain. Est-ce que nous ne pourrions pas aussi leur rendre une mère? Moi, je ne sais pas, je ne suis qu'un petit enfant. Mais vous, qui êtes si bonne, et qui savez tant de choses, ne voulez-vous pas me promettre d'y penser, quand je serai parti? Je crois que je partirais plus joyeux, si vous me le promettiez. Vous seriez une si bonne mère pour ces

enfants sans mère, vous qui serez une mère sans enfant! Ils me remplaceront près de vous et vous rendront le bonheur que vous leur donnerez. Pouvez-vous me promettre cela, maman?

Trois jours après, le petit Leland s'éteignait doucement, heureux de la promesse obtenue. Et il faut dire à l'éloge de Mme Stanford qu'elle a tenu cette promesse et bien au delà. Elle a commencé par fonder six orphelinats, pour une somme de 800.000 francs. Puis, ayant ramené le corps de son fils dans sa superbe propriété de Palo Alto, elle entreprit de convertir cette propriété en orphelinat modèle, auquel elle donna le nom de l'enfant disparu. A l'orphelinat Leland Stanford, l'Université Leland Stanford devait bientôt se joindre.

Mais ce n'étaient pas là de ces libéralités réclamières comme nous en avons tant contemplé chez les rois de l'argent en Amérique, Mme Stanford donna tout. Elle réalisa sa fortune, montant à plus de cent millions. Elle vendit ses chevaux, ses voitures, ses bijoux, jusqu'à sa fameuse rivière de diamants estimée trois millions; et un jour arriva où elle se trouva seule — son mari venait de mourir subitement — dans son salon de San Francisco, sans une chaise pour s'asseoir et entourée de deux servantes fidèles à qui elle n'avait pas payé leurs gages.

Aujourd'hui elle ne possède plus rien. L'Université la loge et lui fait une rente annuelle de 60.000 francs, dépensée toute entière en charités. D'une des plus grosses fortunes de l'Amérique, il ne lui reste que les 5.000 francs du petit Leland, toujours intacts dans les caisses de la Banque où ils avaient été déposés.

*
* *

Oui, les fils des multimillionnaires sont condamnés à disparaître. Tout les y contraint, leur éducation, leurs penchants, leurs goûts, leur paresse, leur dégénérescence physique. Chaque année à venir verra s'aggraver cette dispersion des fortunes, emportées en Europe par les filles, gaspillées sur place par les fils. Et les *Trusts* continueront à nous fabriquer des milliardaires, à entasser des capitaux monstres, qui s'éparpilleront presque aussi vite qu'ils auront été réunis. Et cela durera jusqu'au jour, prochain peut-être, où la loi, très justement et sévèrement appliquée, rendra impossibles ces opérations scandaleuses, qui enrichissent quelques-uns, de la misère, des souffrances et des larmes de tous.

— Nos pères étaient des lions, nous sommes des loups, nos fils seront des chiens! disait un vieil Espagnol du milieu de ce siècle. Si les chiens n'étaient pas les bons et fidèles animaux que l'on sait, le mot du vieil Espagnol se placerait à merveille dans la bouche des milliardaires américains d'aujourd'hui.

L. DE NORVINS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Les Romanciers théologiens en Angleterre.

MRS HUMPHREY WARD. — GEORGES MOORE

De l'exegèse, des homélies, des conversions, des moines, des religieuses, des monsignors mêlés à des Pasteurs et à des Rabbins — c'est actuellement une « influenza » dévotieuse, dans le roman d'Outre-Manche et pas seulement dans le roman mais aussi dans les publications épistolaires et autobiographiques — la « Nouvelle correspondance de Ruskin avec Rossetti », par exemple.

Le pauvre Ruskin y dépense en sermons contre l'irrégularité de la situation entre Mrs Siddule et Rossetti, une bile qu'il eût bien mieux fait de réserver aux corps mal dessinés et aux vers incorrects du peintre-poète. Mais à les voir toujours soutenus de « chèques » généreux, on oublie les sermons et ceux-là même que la pontifiante critique de Ruskin excède, n'auraient qu'à lire cette nouvelle correspondance pour se mettre à l'aimer.

La bonté du critique l'entraîne peut-être tout de même un peu loin, lorsqu'il écrit à Rossetti, du vivant d'Ingres et de Delacroix : « Vous serez le plus grand artiste de votre temps ». (Il faudrait prendre sur ce chef le témoignage des vierges aux lèvres hottentotes et des archanges musclés en gladiateurs du musée de Londres).

Néanmoins, reconnaissons que ce premier groupe de préraphaëlistes anglais eut une manière de s'entr'aimer, qui les rend sympathiques. Ce fut peut-être leur union qui fit leur force contre l'ennui de leur pédanterie. N'importe !

D'ailleurs, si la tendresse qui liait ensemble ce groupe de famille s'est envolée, la pédanterie s'est perpétuée grâce au sang de Mathieu Arnold (le Dictateur littéraire de ce même groupe, dont Ruskin fut le Pape esthétique). Mrs Humphrey Ward, l'auteur de tant de romans théologiques, est désormais la muse de ctte académie de pédagogie romanesque. Elle fait, par droit d'hérédité, de la liturgie dans le roman comme jadis en faisait son oncle dans la critique.

La plume de l'oncle goupillonnait pour exorciser, ou pour sanctifier selon le cas.

La plume de la nièce évangélise et catéchise. Robert Elsmere fut l'évangéliste. Helbeck de Banisdale, le cathéchiste; aussi ennuyeux l'un que l'autre, du reste, et justifiant pleinement la parole de Gorges Moore.

« L'homme est tout d'abord un animal, mais par droit d'innéité l'Anglais est très volontiers un animal religieux. »

Un rapprochement entre ces deux livres qui viennent de passionner nos contemporains anglais nous fera voir à quel point chacun des deux romanciers a abordé le même sujet différemment et conformément à son tempérament individuel.

Mrs Ward n'est pas artiste, c'est dommage, lorsqu'on touche au catholicisme.

Il y a toute une ambiance, toute une essence mystique, tout un décor extérieur toute une emprise de l'être par les yeux, par l'ouïe, par le déploiement du cérémonial dans ce culte, dont il faut absolument tenir compte,sous peine de ne faire qu'une œuvre très boîteuse.

Mrs Ward s'en est tenue à la disquisition théologique, c'était plus viril peut-être à coup sûr, ce n'est qu'un profit de la question qui laisse à son lecteur une sensation d'inachevé qu'il n'éprouve pas avec Georges Moore.

Il y a, des procédés secs et ergoteurs de Banisdale et de son amante, aux présentations subtiles des mêmes milieux, par Moore, la distance d'une épure d'architecte à une toile de Gustave Moreau, diaprée, chatoyante, mouvante, vivante, exquise. Un des déficits littéraires de Mrs Ward est de ne pénétrer que très difficilement dans les régions de la sensibilité, tandis qu'elle prolonge indéfiniment le séjour de ses personnages dans les sphères cérébrales et dans les arguties.

Si le domaine émotionnel lui demeure volontiers fermé, on ne peut dire qu'elle prenne sa revanche dans celui de l'humour ; elle l'a particulièrement pesante, entremêlant le grotesque avec l'escroquerie et les innocents abbé chasseurs de mouches avec les aigre-fins chasseurs de coffres-forts (1).

Le défilé des gens d'église de Georges Moore est plus sympathique. Grandes dames embéguinées, gentilshommes ensoutanés, abbés élégants et mondains, beaux causeurs et charmeurs, et ce n'est pas tout, car, à l'avantage de ne laisser inobservée aucune des parties spectaculaires du rituel catholique, Moore ajoute encore le mérite de faire *vivant* : c'est une humanité toute palpitante qu'il met sous les yeux du lecteur, une humanité palpitante, parce que contradictoire.

Evelyne Inès, par dessus tout, est une personnalité faite des vouloirs les plus adverses. Elle a simultanément des appétits également impératifs de Dieu et du siècle, de recueillement et de monde, qui la moulent en pleine humanité. Elle sort de ce monde abstrait et spéculatif qui est celui qu'évoque Mrs Ward. L'incohérence intime des héros de Georges Moore surtout est le gage de leur vérité humaine.

I

Ce pauvre Helbeck de Banisdale! (C'est le dernier roman de Mrs Ward et il a eu une vogue énorme) il donne tout son bien aux

(1) Cet abbé chasseur de mouches est le « clou » comique du volume.

Pères et aux Religieuses. Encore s'il s'apercevait, ayant tout donné, que le désintéressement n'est pas la vertu de fond des gens d'église! Mais pas du tout, bien loin de s'écrier dans le sens inverse « Je vois, je crois, je suis *désabusé* », il est plus dupe que jamais, et sa manie dévotieuse faisant échec à ses sentiments, le voilà qui fait comme le père de Zaïre. Il n'aime Laura qu'après s'être assuré qu'elle se fera catholique!

De nous montrer un héros dupe jusqu'à la niaiserie, après tout l'auteur en est libre. Mais où le dernier livre de Mrs Ward atteint le comble de l'anti-psychologie, c'est lorsque nous voyons des personnages, à nous présentés comme uniquement guidés par le raisonnement, n'agir et ne se mouvoir au contraire que d'après les procédés de la passion.

Helbeck (l'auteur y insiste), est avant tout un être de raison; alors, pourquoi son âme généreuse et sa raison aussi ne se détournent-elles pas de ceux que la vénalité seule inspire. Laura est une nature grande, passionnée (Mrs Ward le veut ainsi). Alors pourquoi aussi l'amour de Helbeck ne suffit-il pas à Laura? N'est-ce pas de quoi alimenter ses besoins de dévouement que s'abandonner toute entière à celui qu'elle aime. Helbeck veut l'épouser. Elle adore Helbeck. Mais la voilà qui se tue faute de pouvoir faire sa prière de même manière que lui? Singulières conclusions, il en faut convenir, car, si l'amour de Laura pour Helbeck ne suffit pas à la retenir dans la vie, si elle n'a pas le cœur assez puissant pour vivre de cet amour, quelle apparence qu'elle ait un cœur assez fort pour affronter la mort?

Dans un vieux manoir du nord de l'Angleterre Helbeck de Banisdale mène l'existence gênée des Ravenwood.

La sœur de Helbeck épousa pour ses guinées un prolétaire parvenu. Ils ont une fille Laura Fountain, une agnostique invétérée. Malade et appauvrie, Mrs Fountain revient au bercail fraternel où Helbeck s'amourache de Laura. Celle-ci préfère à tout les arguties théologiques et voici finalement son amour en vaines discussions sur la Trinité.

N'avoir jamais à vingt ans, près de l'homme qu'on aime, que conciles et discours savants, c'est bien la Mrs Ward de Marcella, qui se tirait si volontiers des situations sentimentales par une brusque introduction de sophismes et de raisonnements.

Quand Marcella se trouvait en face d'un dilemme de cœur et de passion — où son auteur n'entend rien — Mrs Ward introduisait un facteur étranger pour faire diversion. De même ici, à peine un contact de tendresse va-t-il se produire entre Helbeck et Laura que l'exégèse paraît et qu'Eros se sauve!

C'est dans le dessin des figures secondaires, la tante Mason et son fils Hubert, que le talent d'observation et même d'imitation se révèlera surtout. Des scènes réalistes aussi montreront les meilleures qualités de notre auteur. Laura est en butte aux adorations du cousin Mason. Elle ne veut pas le froisser. Elle le ménage, en lui

rendant visite à l'usine, où il est contremaître. Tout à coup voici une épouvantable catastrophe. Une petite fille qui demeure orpheline. Emportée par le zèle de se dévouer, Laura oublie l'heure des trains. Il ne lui reste plus, la nuit venue, que l'alternative d'affronter l'amour alcoolique et rustaud du cousin qui la reconduira en carriole, ou de se lancer seule à travers l'obscurité. C'est à ce dernier parti qu'elle s'arrête.

« Elle part, nous dit Mrs Ward, sans discerner sa route, elle trébuche, marche en étouffant ses sanglots, se heurte à des palissades. Son imagination lui suscite des fantômes, elle croit voir l'ombre de son cousin la rattraper et cheminer auprès d'elle. Des planches de construction amoncelées lui fournissent un abri. Elle se blottit dans son châle et, malgré le froid humide qui l'enveloppe, s'endort. Pourtant trois lieues encore avant de regagner Banisdale, le soleil déjà dore le feuillage des arbres, il ramène le courage chez Laura et lorsque 6 heures sonnent, elle tombe, épuisée, devant la grille du manoir ».

Un excellent dessin est encore celui que fait Mrs Ward de la mère Mason, une vieille paysanne, qui ne sait voir personne sans leur jeter au visage des litanies sur les Ammonites et les Amalécites!

Cette vieille fanatique avare et cependant juste est pleine de vie et d'entrain ; c'est un des beaux morceaux du livre. En tout ce qui n'est pas du roman proprement dit, Mrs Ward se meut à son aise. Sa seule erreur, en somme, est d'écrire sous la rubrique « Novels » des livres où manque radicalement l'entente la plus vague de toute véritable passion et de n'avoir jamais, parmi les épisodes du sentiment et de la tendresse, que le caractère sec et dogmatique d'une controversiste.

II

Si, avec Georges Moore, nous ne quittons pas la théologie, puisqu'elle est partout dans la fiction en Angleterre aujourd'hui, au moins nous retrouvons la vie passionnelle, la vraie vie palpitante et vibrante.

Passionnée et fantasque, brusque dans ses sautes d'amour et d'enthousiasmes, il ne faudra, pour arracher Evelyne à l'amour du public, que les empressements intéressés d'un monsignor mondain et les berçantes câlineries de certaines religieuses ravies de miss Inès et pas tout à fait indifférentes peut être au courant extérieur qu'elle attirera vers le cloître ! *Ad majorem Dei gloriam*. Il n'est pas de religieuses froides à la gloire du couvent. Elles aiment et courtisent les reluisantes relations — non pour elles individuellement mais pour le brillant qu'en reçoit le monastère.

Une « Consuelo » britannique, telle est l'héroïne du nouveau livre de Moore. Une « Consuelo » qui fournit à l'auteur l'occasion de manipuler les ajustements du rituel catholique et de promener sa fine plume de mystique libertin à travers toutes les voluptés musicales et décoratives de cette religion sensuelle et sublime.

Evelyne est encore aussi un prétexte pour Georges Moore de dire au public ses points de vue sur le catholicisme, sur la confession par exemple qu'il tient pour le plus énergique des réactifs *anti* charnels! C'est plus loin l'égalité des formules pour tous qu'il préconise.

« Le drame de la vie est le même pour le pape et pour le cordonnier. Tout cela est merveilleusement dirigé par Rome, grâce à un déploiement théâtral tel, dans la pompe ecclésiastique, que le philosophe lui-même y perd le jugement! »

Je dis « Consuelo » parce que Porpora et Pergolèse excitent seuls d'abord l'émulation de notre cantatrice.

Le bon M. Inès, organiste du couvent de Saint-Joseph, est tellement retenu par les « soupirs » de ses partitions qu'il n'entend pas la tempête de soupirs humains, soulevée par le talent et les attraits de sa fille.

C'est ainsi qu'il découvre avec des effarements de Bartolo qu'Evelyne a décampé avec Lord Owen Astier, un beau « mylord » dont les millions sagement dépensés sauront assurer à Miss Inès d'abord les enseignements de la plus grande école de chant et plus tard d'éblouissants débuts à l'Opéra de Paris.

Fidèle reproduction de la nature de son père, Evelyne est peut-être plus passionnée de son art que de ses amants. Un des meilleurs traits du romancier est ici de laisser la « femme » un peu dans le mystère. Ses amours sont plutôt une gymnastique expérimentale. L'amour semble pour Evelyne, surtout un terrain d'études utilisables dans le métier, sans aller jusqu'au dédoublement de cet acteur qui étudiait l'agonie paternelle au point de vue de « l'adaptation ». Il arrive que la facticité même du comédien devient partie de son âme et que l'agitation des jeux de la scène se prolongeant jusque dans la vie quotidienne, détermine des aventures souvent nuisibles au talent, lorsque par exemple l'acteur se fait impresario, perdant ses qualités d'artiste pour des qualités d'administrateur qu'il acquiert rarement.

L'héroïne de Georges Moore ne fonde pas de troupe et ne se fait pas « nomade ». Mais, avec l'outrance qui caractérise toute Anglaise, séduite par l'enchantement de « se » raconter dans la confession (selon Moore le « clou » du catholicisme), Evelyne Inès, dans une crise de pessimisme, saute de sa loge dans une cellule. Ce n'est au commencement qu'une brève retraite. Mais le livre se clôt sur un point d'interrogation qui permet de snpposer qu'Evelyne retournera chez ses religieuses.

Une des jolies scènes au couvent est celle où sœur Jeanne-Marie, une fanatique musicienne qui n'a jamais rien entendu, fascinée par Evelyne, a groupé tout autour d'elle un essaim de jeunes sœurs. Les voiles gris forment nuage, on croit voir monter comme une flamme. l'esprit même de la chanteuse et l'on entend les oh! et les ah! contenus des nonnettes.

On sent la sourdine qu'imposent à leurs enthousiasmes les petites

novices, effrayées des cordes que cette voix passionnée fait vibrer en elles ! « Parmi les voix réunies de ces femmes, la voix d'Evelyne lui paraissait à elle-même indécente ! »

Peu à peu, engourdie dans ce lac aux eaux sans frisson, où chaque religieuse semble un nénuphar presque encore clos, Evelyne remplace les ivresses de la scène par les incantations mystiques. Elle se grise de divins désirs et se consume momentanément d'exercices pieux. L'art de Georges Moore est précisément de ne nous indiquer en toutes ces évolutions que des phases successives, rien d'absolu.

Si notre héroïne a souffert de quitter ses amants sur l'ordre du « Monsignor », ce n'a pas été pourtant du « fond de l'abîme » que sont montées ses résistances.

Bien avant que la mystique eût triomphé de la muse, la muse chez Evelyne avait triomphé de la femme.

Depuis « Mere Accidents » un premier volume qui marqua à Moore une place brillante dès son entrée dans la carrière, depuis lors, « Esther Waters », « A modern lover », « A Mummers Wife », l'ont maintenu en tête de l'école réaliste d'Angleterre. Il est aujourd'hui au plein de son talent et ce nouveau livre le ramène à la note artiste impressionniste de la première heure.

Il retourne, avec l'ambiance dévotieusement voluptueuse de ce dernier livre, dans un domaine où Cythère et la Sacristie forment une atmosphère de pieux érotisme, particulièrement favorable à ses tendances Rossettistes et déliquescentes.

III

Exégètes ou socialistes, c'est toujours la secte, et que le prosélytisme prenne la formule théologique chez Mrs Ward, voluptueusement dévotieuse et esthétique avec Moore, ou humanitaire avec Georges Gissing, il n'est pas douteux qu'un vent moralisateur souffle sur le roman anglais en ce moment. Cette ambiance de pitié règne un peu partout de nos jours, quoiqu'elle frappe davantage en Angleterre, à cause de la nature « pratique » et moins visiblement émotive de cette nation.

Or Gissing ne se contente pas de signaler le mal comme Dickens, et de se faire redresseur de torts, Gissing écrit pour soulager son cœur d'une fraternité sentie et très sincèrement émue. Il fait défiler alors devant le lecteur un peu toutes les misères, de tous les mondes, de sublimes Bohêmes-Biffen par exemple. Biffen (*New Grub street*) est un héros qui s'ignore. Il combat la faim par des vers d'Eschyle et le roman pour lequel il vivait (il employa vingt ans à l'écrire), ce roman ayant échoué, il se donne, sous les arbres de Kero, avec de la mort aux rats, l'illusion d'être Sélika et de s'endormir définitivement au cinquième acte de « l'Africaine » sous un mancenillier.

Nul de nos jours ne dépasse Gissing dans la note « piteuse tragique ».

Des démagogues transis et fanfarons, des amazones désarçonnées, des régénérées de l'amour, des « Inclassables », des « Dépareillées », enfin tout le défilé de misères que sèment dans nos sociétés modernes des réformes seulement ébauchées encore et dont la durée devra prouver le mérite, il est peu de glèbe sociale pesant sur notre époque qui n'ait été mise en cause, étudiée par notre romancier. La glèbe des « apparences » par exemple, cette pourvoyeuse des asiles d'aliénés, de malheureux êtres se tuant de combinaisons et de travail, pour cacher des misères que chacun voit et que chacun devine !

Des maris réduits à l'alcoolisme par désespoir, après s'être inutilement efforcés de conjurer la ruine et après s'être brisé le cœur à entretenir l'illusion de leurs épouses et de leurs filles; les femmes de la famille vont de ville en ville, « font l'Italie », les filles cherchent des maris au Ritti, au Forum, les pères, dans quelqu'obscur cabinet de la cité, brassent des affaires aussi sombres que l'antre sordide où elles sont élaborées.

Un jour la prison ou la mort emportent le père; les filles n'ont point de métier, il leur reste le déclassement ou l'alcoolisme, parfois tous les deux.

Partout le « snob » s'efforce à l'étranger de pénétrer dans une société qui chez lui l'exclurait. Mais nul peuple ne possède à l'égal de l'Anglais le don de « l'infiltration sociale » et l'art de la politique mondaine, grâce à laquelle il rapportera d'un voyage des relations avec ceux qui, chez lui, ne lui eussent réservé que rebuffades.

Aucune distance ne leur importe en fait de conquêtes de ce genre. Il en est qui n'hésitent pas à aller de Londres à Rome, cueillir une photographie, signée de personne souveraine, à placer sur la cheminée. Du reste Gissing varie ses observations et quitte le « faux monde », pour la vraie misère, où il trace dans « Inclassables » l'admirable portrait d'une Madeleine de carrefours.

Elle se relève par une série d'épreuves supportées uniquement grâce aux forces qu'elle trouve dans un grand amour.

Flétrie presque dès l'enfance, Ida a rencontré, vers vingt-cinq ans, un écrivain épris de réhabilitations. Ce jeune homme s'efforce à mettre dans l'âme d'Ida quelques semences morales. La nature primitivement généreuse de celle-ci détermine l'épanouissement des semences. Mais les liens sociaux qui attachent Waymark à un milieu mondain plus haut qu'Ida, les séparent et c'est précisément au moment qu'Ida est remise dans la voie du devoir que Waymark lui annonce son mariage. Le coup porte, mais l'âme de la pauvre abandonnée est désormais assez forte pour tout affronter. Les hasards de la vie ont amené de son côté la fortune, Ida va au-devant de son sort en héroïne. Si cruel que soit l'arrachement, elle accepte et se voue à la cause des pauvres. Après des années de séparation, pendant lesquelles le mariage de Waymark a manqué, les deux ex-amants se retrouvent et — cas exceptionnel dans l'œuvre de Gissing — tout se ermine au mieux.

Dans cette œuvre, la circonstance est exceptionnelle, la règle commune pour Gissing est l'intervention plutôt continue des maux et des misères grêlant sans interruption et emportant tout dans leur tourbillon.

Si parfois en lisant Gissing on pense à Alphonse Daudet, comme à Dickens en lisant Daudet, il n'y a ni plagiat, ni même réminiscences, mais seulement une certaine communauté d'impressionnabilité philanthropique chez les trois écrivains, impressionnabilité modifiée chez chacun par le tempérament individuel, et où certainement le plus ému des misères qu'il raconte sera Georges Gissing.

Il n'a pas la poésie humoristique de Dickens. Il n'a pas l'abondance et la psychologie d'un Daudet, ni son génie créateur. Mais Gissing, plus qu'aucun de ses contemporains anglais, arrive à peindre la sordidité morale du vicieux et du lettré miséreux. Il a fixé dans le personnage de Biffen non senlement le portrait du plus touchant des » bohèmes », mais il a su entourer ce portrait de tout ce que l'ambiance d'humidité, de suie, de boue collante des rues de Londres ajoute d'attristant au tableau, *New Grub street* restera son meilleur roman. Quant au lecteur étranger curieux de dépasser le Londres des salons, et désireux de pénétrer un peu l'âme du pays, dans ce que cette âme a de tares (avouables), c'est Gissing qu'il devra lire : ce romancier est allé aussi franchement que possible dans le domaine de certaines investigations, et pour un pays qui croit que ce qui est tu est détruit, il y a quelque mérite à s'en prendre aux abus.

YETTA BLAZE DE BURY.

PSYCHOLOGIE DES TITRES

Si l'on a pu dire avec juste raison que « Notre nom, c'est nous-mêmes », on devra reconnaître aussi que le titre d'un livre, c'est déjà presque ce livre même. Le titre représente l'ouvrage pour le lecteur, il l'évoque dans notre mémoire : bien plus, il doit le résumer, en donner brièvement l'essence, en indiquer le contenu. Dans ces quelques mots, parfois ce mot unique, il y a tout un programme, toute une théorie, et aussi des engagements exprès et des promesses attirantes. Et l'on conçoit maintenant que nous puissions parler d'une *Psychologie des titres*. Car vraiment ces courtes syllabes ont une âme qu'il est intéressant de pénétrer.

Tous les auteurs la connaissent bien, la souveraine importance de cette étiquette qu'ils doivent mettre sur leur œuvre comme sur une marchandise. A la bien choisir, ils appliquent tout leur soin et tout leur art. N'est-ce pas la première — et trop souvent l'unique —

recommandation à la faveur du public? Que de lecteurs, et surtout de lectrices, jugent, d'après la seule couverture et les quelques mots qu'elle porte, un ouvrage qui coûta des années de peine à son auteur! « Le titre d'un livre doit engager à l'ouvrir, comme le regard d'une femme inconnue doit donner l'envie de la connaître, et de lire dans le cœur qui a ce regard », disait avec justesse Barbey d'Aurevilly dans son langage imagé.

Le choix d'un titre ne doit donc pas être abandonné au hasard de l'inspiration. Il faut que l'auteur y réfléchisse longuement afin d'éviter ce qui pourrait écarter le public ou le laisser se méprendre sur l caractère et la nature de l'ouvrage. Ainsi, il y a quelques mois, on vit M. Paul Bourget publier son dernier roman — ces *Trois âmes d'artistes* annoncées depuis plus de dix ans — sous le nom imprévu de la *Duchesse bleue*. Il donna pour prétexte à ce changement que sa thèse, chemin faisant, avait légèrement dévié. On peut croire, néanmoins, qu'il trouva à cette *Duchesse bleue* un attrait un peu plus romanesque et par là même de plus d'efficacité sur la foule que la sévère étude psychologique qu'eût annoncée *Trois âmes d'artistes*.

Quant aux erreurs d'interprétation qui suivent longtemps — et parfois toujours — un livre, elles viennent bien souvent d'un titre peu clair ou fâcheusement amphibologique. Pour prendre, ici encore, un exemple moderne, lorsque M. Maurice Barrès donna *Sous l'œil des Barbares*, les causeurs et les critiques trop nombreux qui parlent des livres après les avoir à peine feuilletés, s'imaginèrent que l'auteur entendait par ces *Barbares*, à la mode romantique, les imbéciles, les bourgeois, les Philistins, tandis qu'au contraire il comprenait dans ce terme tous les hommes, fussent-ils de la plus haute, de la plus délicate culture, qui attentent à l'intégrité de notre moi, ou empêchent que nous en prenions pleine conscience.

Un fait encore prouvera la capitale importance des titres. Sait-on d'où vient le nom de la partie des sciences philosophiques qu'on appelle la métaphysique? Simplement de ceci : que les commentateurs d'Aristote qui mirent en ordre et réunirent ses écrits, placèrent d'abord ses traités de physique, et à la suite (μετὰ τὰ φυσικά) ils mirent ses traités sur les *Causes premières*. Et ce nom, tout à fait accidentel et contingent, demeura ensuite à jamais celui de la science du suprasensible.

On voit donc toute l'importance de cette question qui peut paraître superficielle d'abord. Nous allons examiner maintenant, pour certaines époques caractéristiques et pour quelques genres littéraires, les influences et les modes auxquels ont été soumis les titres.

*
* *

Chez les classiques, en général, ce fut très simple. L'œuvre portait le nom de son héros ou de son sujet principal : c'est l'*Iliade* pour les luttes d'Ilion, l'*Odyssée* pour les aventures d'Ulysse. De même, chez

nous au XVII[e] siècle, Corneille et Racine indiquent tout de suite de la sorte quel est le personnage saillant de la tragédie. De même encore, pour les recueils de vers : Horace, non plus que Boileau, ne cherche un nom piquant pour l'ensemble de ses poésies : elles seront *Satires*, *Odes* ou *Épîtres*, selon leur sujet. Ces préoccupations se font jour aux époques de décadence seulement, et chez les auteurs maniérés. Ainsi, par exemple Stace, qui intitule ses petits poèmes *les Silves*. Et il sera suivi et imité en cela par plus d'un auteur. De nos jours mêmes, Jean Moréas, le chef de l'Ecole romane, a nommé *Silves* un de ses recueils. Ou bien c'est Apulée qui rassemble, en ses *Florides*, les « fleurs » de ses plus beaux discours d'apparat, ou encore Aulu-Gelle qui fait de son « magasin de littérature et de grammaire » des *Nuits attiques*.

Il y a pourtant un certain nombre d'ouvrages qui, par les nécessités mêmes de leur genre, doivent échapper à toute bizarrerie, et ne prétendre qu'à la précision du titre. Pour un livre de science, d'histoire et de droit, le nom à chercher est le plus simple, et le plus souvent c'est celui-là qui s'impose. Il n'y a pas deux façons de dire avec exactitude la quadrature du cercle. Si l'on écrit la vie de Charlemagne ou de Napoléon, ce sont ces mots qu'on écrira en tête du livre. Seul un poète comme Hugo pourra se permettre d'appeler d'un terme aussi vague que l'*Histoire d'un crime*, le récit du Coup d'Etat du 2 décembre 1851. C'est là malheureusement un travers assez fréquent chez les écrivains qui aiment à compliquer l'histoire d'un peu de roman. M. Gustave Geffroy en donnant, il y a deux ans, une fort bonne biographie de Blanqui, crut devoir l'intituler l'*Enfermé*, pour indiquer que son héros avait passé toute sa vie, ou presque, en prison, mais sans réfléchir que ce surnom pourrait aussi bien s'appliquer à d'autres personnages célèbres : Silvio Pellico, si l'on veut. Et l'on pourrait redire ici avec l'humoriste allemand Lichtenberg : « C'est aujourd'hui la mode de mettre sur tous les romans : *Histoire vraie*. Innocente tromperie ! Mais il est beaucoup moins innocent de ne pas mettre *roman* sur certains livres d'histoire ».

Les sévères méthodes critiques d'aujourd'hui sont venues réprimer ces fantaisies individuelles. On se pique davantage de science et d'exactitude que d'imagination et de couleur. Et l'on ne trouverait certainement plus personne pour écrire comme M. Royou, en 1819, une *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à la vingt-cinquième année du règne de Louis XVIII*. Ce qui prouve une candeur profonde en même temps qu'un loyalisme quelque peu outré (1).

Si de nos jours la science laisse aux livres de vulgarisation les titres fantaisistes, il n'en fut pas toujours ainsi. Au moyen âge les alchimistes, coutumiers des phrases mystérieuses et des appellations

(1) Le dernier exemple de cette manière que l'on relève est celui de l'abbé Bourgade qui, en 1866, fit de ses inscriptions recueillies en Tunisie et en Syrie, la *Toison d'or de la langue phénicienne*.

saugrenues, avaient communiqué aux savants qui leur succédèrent sous la Renaissance ces vicieuses habitudes. Galilée lui-même publiait ses découvertes, si précises, si rigoureusement exactes, sous cette rubrique : *Nuntius Sidereus*, *le Messager des astres*. Tandis que Copernic, au contraire, avec une précision digne des modernes, écrivait : *Traité sur les révolutions des globes célestes.*

C'est que ce goût de la métaphore — si ridicule parfois, — était alors en Europe universel. A la même époque les juristes de Charles-Quint, ayant rédigé un Code contre les malfaiteurs qui frappent de la fausse monnaie et les sorciers accusés de sortilège, l'appelèrent *Nemesis Carolina*. Et dans cet ordre d'idées notons un recueil de lois et de coutumes du pays de Vermandois, composé au XIIIe siècle par le bailli Pierre de Fontaine et qu'il appela *Conseils à un ami.*

Mais il est surtout un genre dans lequel cette fantaisie des titres s'était toujours un peu exercée et qui prit, avec la découverte de l'imprimerie, une extension énorme : je veux parler des écrits religieux.

Toute religion, étant de la catégorie de l'idéal et du mystérieux, affectionne les mots et les tournures de langage propres à frapper l'imagination. Dans le christianisme, cette tendance était encore augmentée par son origine orientale. Si la métaphore n'existait pas, les Hébreux et les Arabes l'auraient inventée. Et de fait elle a toujours fleuri chez eux avec une incomparable vigueur. Dans les choses sacrées, elle se développa à l'aise. C est ainsi que le Code religieux de ces peuples s'appela la *Bible* ou le *Coran*, c'est-à-dire le livre par excellence. Et de même chez les chrétiens on proclama, d'une façon aussi absolue, que les paroles et la vie de Jésus-Christ constituaient *les Ecritures.*

En passant des mains des apôtres juifs en celles de Grecs et de Latins, possédant une plus profonde culture et soumis à de meilleures habitudes de discipline intellectuelle, le christianisme perdit pour un temps cette tendance qu'il tenait de ses origines orientales. Les docteurs de l'Eglise s'efforçaient d'écrire des traités assez purs, assez polis, assez classiques, pour pouvoir être comparés à ceux des philosophes païens. Ils évitèrent avec soin tout désordre et toute extravagance qui, aux gens cultivés, eussent semblé barbarie. Mais quand le monde antique eut disparu, et quand, avec le moyen âge, s'ouvrit une période d'ardente foi et de mysticisme inquiet, toutes les coutumes anciennes des religions de l'Orient reparurent. Les titres des ouvrages de piété portèrent la même marque que les hymnes chantées au lutrin et les traités de théologie élaborés au fond des cloîtres. Toutes les métaphores furent remises en usage et en honneur. Ces âmes tourmentées de l'amour divin en inventèrent d'extraordinaires, et qui finirent bientôt par atteindre le ridicule et l'absurde. Au XIIIe siècle Saint Bonaventure, le *Docteur séraphique*, donnait ses pensées et ses prières sous ce titre plein de poésie : l'*Itinéraire de l'âme vers Dieu*. Mais deux cents ans plus tard, on n'a plus qu'une vé-

ritable déformation, une caricature de ce genre. Sainte Thérèse avait d'ailleurs montré la voie avec ses *Sept châteaux de l'âme.*

Il convient ici de citer des exemples sans commentaires : en voici quelques-uns choisis parmi les plus bizarres. *La boutique de l'apothicaire spirituel.* — *Encensoirs fumans de pensées mystiques.* — *Le brise-tête du dragon infernal.* — *Le faisceau de myrrhe* (Angers 1525). — *La chaîne d'or des vrais croyans.* — *Les sept trompettes pour éveiller les pécheurs.* — *La pieuse alouette avec son tire-lire,* par le père Antoine la Chaussée (Valenciennes, 1638). — *Le roman en rimes des trois pélerinages; le premier de l'homme durant qu'est en vie; le second de l'âme séparée du corps, le tiers de N. S. J. C.; en forme de monotesseron,* par Guillaume de Guilleville. — *Le sucre spirituel.* — *Les tapisseries économiques tissues du fil de la sagesse.* — Celui-ci se complique d'un calembour : *la doulce moëlle et saulce friande des saints sàvoureux os de l'Avent* (1578). C'est un recueil de pieuses réflexions sur les hymnes commençant par la lettre O et qui se chantent au temps de l'Avent. Citons enfin *les Allumettes du feu divin,* par le frère Pierre Doré, Cordelier.

On comprend que, au XVIIe siècle, à l'époque où le goût du gros comique allait jusqu'à travestir *la Passion de Notre-Seigneur en vers burlesques* (1649), on se soit moqué de ces titres ridicules chers aux dévots. Aussi, dans les ruelles précieuses, se divertissait-on fort de petites plaisanteries composées par des abbés galants et dont deux portent des noms tout à fait réussis dans ce genre : *la Tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Seigneur,* et encore *la Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion.* Et l'on pourrait croire que ce sont des brochures écrites sérieusement et en vue d'édifier les fidèles, si le témoignage de Pellisson (1) n'était là pour affirmer que ce furent de simples parodies.

D'ailleurs, vers la même époque, du genre mystique et religieux, cette habitude de prendre des titres allégoriques s'étendit, sans que cela parût le moins du monde ridicule, à des livres de toute espèce. Ainsi l'on disait fort bien : *le Rosier des guerres, compilé par le roy Loys unziesme de ce nom,* ouvrage devenu d'une extrême rareté. Marguerite d'Angoulême, dame de haut goût et de très fine culture, écrivant un poème. où l'on releva plusieurs traces d'insigne hérésie, l'appelait : *le Miroir de l'âme pécheresse* (Alençon, 1531). On eut encore *le Fort inexpugnàble de l'honneur féminin* (1555). Un poète précieux, nommé Charles Fontaine, fit, au XVIe siècle de ces poésies, *Les Ruisseaux de Fontaine,* mais Jacques Yver le dépasse par son recueil *le Printems d'Yver.* Et l'on ne regardait pas non plus à faire de longs titres, pour mieux expliquer ses intentions. Ainsi, par curiosité, voici ce que portait la première page d'un poème d'un humaniste au XVIe siècle : *L'éperon de discipline, pour inciter les humains aux bonnes lettres, stimuler à doctrine, animer à science, inviter à toutes bonnes œuvres*

(1) Histoire de l'Académie, p. 108, 109.

vertueuses et moralles, par conséquent pour les faire cohéritiers de Jésus-Christ, expressément les nobles et généreux. Lourdement forgé et rudement limé par noble homme Fraire Antoine du Saix, commandeur de Saint-Antoine de Bourg-en-Bresse (1532). Et le titre de la seconde partie *sur l'Éducation*, n'est pas moins long ni moins diffus.

Du même esprit participent encore les ouvrages pédagogiques du XVIIe siècle qui s'intitulent par exemple le *Thesaurus* ou *Gradus ad Parnassum*, avec lequel plusieurs générations ont composé des vers latins; ou bien c'est le *Jardin des Racines Grecques*, que cultivaient ces Messieurs de Port-Royal.

De nos jours même, la littérature religieuse a gardé quelque chose de ses habitudes d'autrefois. Avec moins d'exagération pourtant, on retrouve des titres à peu près semblables sur ces petits livrets à couverture pistache ou noisette qu'abomine M. J.-K. Huysmans, bon catholique, mais artiste. Et la meilleure preuve de cette survivance, on la trouverait chez le mystique Ernest Hello que, certes, on ne peut accuser de platitude. Un jour, cependant, Barbey d'Aurevilly, qui professait pour lui une grande admiration littéraire et une vive sympathie intellectuelle, ne put se tenir de le tancer vertement pour avoir présenté un de ses livres sous ce titre : *les Plateaux de la Balance*, image usée, vulgaire et jetée au rebut des allocutions de comices agricoles.

*
* *

Une plus grande variété des titres s'introduisit dans la littérature lorsque, au XVIIIe siècle, un genre qui, jusque-là, n'avait eu qu'un développement médiocre, le roman, prit tout à coup une extension considérable, et destinée à devenir plus vaste encore de notre temps.

On s'était contenté, à l'origine, d'intituler les romans du nom du héros principal. Pour l'ordinaire, ces titres étaient rédigés comme il suit : *Très élégante et délicieuse histoire du très noble et victorieux et excellentissime roy Perceforest, roy de la Grande-Bretagne* (1528). Ou bien *Très plaisante et récréative histoire du très preulx et vaillant chevalier Perceval le Gallois* (1530). Et enfin la réimpression par Rabelais d'un antique ouvrage, très célèbre dans la vieille France, et schèma du chef-d'œuvre futur : *les Grandes et Inestimables Chroniques du grand et énorme géant Gargantua* (Lyon, 1532).

Au XVIIe siècle encore, les romanciers donnèrent à leurs livres le nom du héros : *la Princesse de Clèves*, *Cyrus*, *Clélie*, etc... Et au XVIIIe siècle même, les trois romans demeurés les plus célèbres et le plus lus, sont intitulés de la sorte : *Gil Blas*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*. Remarquons que c'est une coutume qui, de nos jours, tend à disparaître de plus en plus. Et c'est fort bien fait. A part quelques noms frappés justes, expressifs, caractéristiques de tout le personnage, rien n'est plus fastidieux que ces combinaisons de syllabes, faites le plus souvent au hasard. Nous demandons au titre une indi-

cation : l'auteur ne devrait jamais l'oublier. Et quand il n'est pas de force à faire des trouvailles de noms, comme le *Tartuffe*, *Gobseck*, ou *Monsieur Alphonse*, qui ont fini par rester attachés à des classes d'individus tout entières, il fera mieux de renoncer à ce procédé. Le très fécond Balzac, dont nous venons de citer cette magnifique appellation d'avare, choisissait les noms de ses personnages avec la plus scrupuleuse étude, surtout quand il voulait appliquer ces noms au roman lui-même ; et à part deux ou trois cas malheureux, on peut dire qu'il y a toujours magnifiquement réussi : qne ce soit *Z. Marcas*, *le Cousin Pons* ou *la Cousine Bette*. Au contraire, quand M. Bourget traitant la tragique histoire d'Hamlet dans un cadre moderne l'intitule *André Cornélis*, outre qu'il ne donne pas la moindre indication sur son sujet, il affaiblit, semble-t-il, le personnage, par des sons aussi quelconques. Mieux eût valu dans ce cas ajouter *ou le nouvel Hamlet* comme Rousseau fit pour *Julie ou la nouvelle Héloïse*.

Les romanciers se sont bien vite aperçus du danger de monotonie qui résulterait de semblables titres. Aussi se sont-ils efforcés de piquer autrement la curiosité du lecteur. Par exemple, au XVIe siècle, à côté des précieux pétrarquisants, les très libres conteurs gaulois, qui ont laissé une littérature énorme, s'efforçaient de préluder à la gaieté dès la couverture de leurs livres imprimés à *Gaillardopolis*. La crudité de ces gais rabelaisiens nous effraye un peu. Et, malgré toutes ses libertés, M. Armand Silvestre n'oserait, à l'exemple de Beroalde de Verville, intituler un recueil de contes *le Coupe-cul de la mélancholie*; mais volontiers il reprendrait le *Triomphe de l'Abbaye des Cornards*. Et que d'autres, qui ne dépareraient pas les bibliothèques érotiques et comiques modernes !

Au XVIIIe siècle, où le roman commençait à prendre son essor, les titres varièrent surtout selon les modes. Un ouvrage avait-il réussi, non seulement on en imitait le fonds et la forme, mais on en démarquait même le titre. C'est ainsi que le vif succès des *Lettres Persanes* de Montesquieu détermina par dizaines des *Lettres Anglaises* par Voltaire, *Chinoises*, *Portugaises*, etc... Le *Spectateur*. d'Addison, ayant été traduit en 1714 à Amsterdam, sous ce nom : le *Spectateur ou le Socrate moderne où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle* et plusieurs éditions de l'ouvrage s'étant vendues avec une rapidité prodigieuse, tous les libraires se mirent à commander à leurs auteurs à gages des *Spectateurs* de tendances et d'opinions diverses. Celui de Marivaux est resté le plus célèbre. Citons encore une vogue semblable pour le titre de *Robinson*. Le héros de Daniel de Foë eut, presque tout de suite, des frères en quantité, de toutes nations, de tous les âges et de tous les métiers. Et, bon an mal an, il naît, de nos jours encore, un ou deux nouveaux petits Robinsons (1).

Un exemple encore emprunté au XVIIIe siècle. Lorsque les célèbres

(1) Un érudit allemand vient d'en commencer une bibliographie qui comprendra au moins deux volumes.

romans de Grandisson pénétrèrent en France, grâce à l'adaptation de Prévost (*Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu, extrait du journal d'une jeune dame, traduit de l'anglais*), ils obtinrent en très peu de temps auprès du public français un succès étourdissant. Du coup l'orientation de notre littérature en fut changée. La première condition pour un écrivain qui voulait trouver éditeur et lecteurs était de se mettre à la mode anglaise. De là sortirent : *Paméla en France ou la vertu mieux éprouvée*, comédie de Boissy ; *Anne Bell* et *Clary ou le retour à la vertu récompensé*, par Baculard d'Arnaud ; *Lettres de Juliette Catesby* par Mme Riccoboni ; sans compter bien d'autres *Lettres de Milady Linsay* et de *Mémoires de Clarence Wildonne* par des inconnus. On écrivait des « Suites » comme la *Nouvelle Clémentine* de Léonard, ou le *Petit Grandisson* de Berquin. Bien mieux, on se mettait sous l'invocation directe de Richardson lui-même. A preuve ce titre fort bizarre : « *Les mœurs du jour, ou histoire de Sir William Harrington, écrite du vivant de M. Richardson, éditeur de Paméla, Clarisse et Richardson, revue et retouchée par lui sur le manuscrit de l'auteur.* » (1773).

Lorsque après Richardson fut venu le tour de Laurence Sterne, le mot *Sentimental* devint tyranniquement à la mode. A l'exemple du célèbre *Voyage en France et en Italie*, le récit de la moindre *Excursion dans les provinces occidentales de France* par Brune, ou même d'une simple *Promenade de Lausanne à Yverdun* par Vernes était tenu d'être *Sentimental*. Au reste toute la littérature du temps prouve une extraordinaire sensibilité. Les titres du genre larmoyant en portent la marque. C'est Laurence Sterne lui-même qui raconte avoir pleuré rien qu'à lire ces mots inscrits en tête d'un livre, avec, sans doute, un frontispice *ad hoc* : *les lamentations du glorieux roi de Kaërnavan mis en prison par ses enfants*. Le plus connu de ces romans sentimentaux, *Werther*, portait à l'origine ce nom beaucoup plus touchant : *Les souffrances du jeune Werther*.

Lorsque vinrent les Romantiques avec leur imagination échauffée, ce fut bien autre chose. On chercha par les titres les plus extraordinaires à frapper d'étonnement le Philistin. Les personnages ne portaient que noms exotiques bizarres : ainsi *Bug-Jargal, Han d'Islande* de Hugo. Paul Lacroix — *alias* le Bibliophile Jacob — réussissait particulièrement bien dans ce genre : *la Danse macabre, histoire fantastique du XVe siècle* et *le Roi des Ribauds, histoire du temps de Louis XII*. C'était aussi l'époque des succès du vicomte d'Arlincourt, avec ses horrifiques *Ecorcheurs*. Et que d'autres du même goût on relève parmi les publications de l'éditeur romantique Renduel ! C'est, par exemple, *Stello*, d'Alfred de Vigny, qui porte pour sous-titre *ou les diables bleus*. Jules Janin écrit, mais ne signe pas, *l'Ane mort ou la femme guillotinée*. D'Aloÿsiu Bertrand, ce petit volume si curieux *Gaspard de la Nuit, fantaisies à la manière de Rembrant et de Callot*. Voici enfin *l'Homme blanc des rochers ou Loganie et Délia*, par un nommé Toulotte. Et d'exquises vignettes de Tony Johannot

relevaient encore la saveur de ces titres par leur allure moyen-âge. On aimait aussi les violentes oppositions de mots, les fortes antithèses comme *les Rayons et les Ombres* de Victor Hugo, quoi que je ne sache pas que l'on ait alors même rien fait de mieux dans ce genre que *l'Ame noire du Prieur blanc*, de notre contemporain Saint-Pol Roux le Magnifique.

Les Romantiques se laissaient à ce point séduire par ces beaux titres à panache que souvent il leur arriva d'annoncer des livres qui ne parurent jamais, et dont peut-être même ils connaissaient à peine le sujet. Ainsi parmi les œuvres *en préparation* de Hugo figura longtemps une *Quiquengrogne* qui ne vit jamais le jour. Ce devait être, dit la *Revue de Paris* de septembre 1832, une suite de *Notre-Dame-de-Paris*. « L'une est la cathédrale, l'autre sera le donjon. L'architecture militaire après l'architecture religieuse. Le moyen-âge féodal après le moyen-âge sacerdotal. » Quant au *Manuscrit de l'Evêque*, longtemps promis, il fut enfin fondu dans *Les Misérables*. Mais le *Fils de la Bossue* pour lequel Hugo avait déjà traité avec son éditeur ne fut jamais écrit. Si Théophile Gautier annonça vingt ans durant son *Capitaine Fracasse*, nom dont il aimait la puissante sonorité, il finit du moins par le faire paraître. Il n'en fut pas de même pour un grand livre que projeta toute sa vie Balzac et où il devait exprimer ses idées politiques, ses préférences pour un « gouvernement fort et hiérarchique », disait-il dans une lettre à Montalembert, sous ce titre bizarre : *Histoire de la succession du Marquis de Carrabas*.

Dans le théâtre romantique, il en fut de même que dans le roman. Les titres des drames étaient aussi affectés et les Vaudevillistes, comme Duvert et Lauzanne, les parodiaient en faisant par exemple, d'*Hernani*, *Harnali ou la Contrainte par Cor*. L'infatigable dramaturge Guilbert de Pixérécourt excellait à intituler ses sombres mélodrames de façon à exciter la curiosité de la foule. Sa première pièce — que plus de cent autres allaient suivre, — s'appelait *Seligo ou le Nègre généreux*. Dans le reste cueillons *le Coffre de fer ou le juge de son crime*; *le Château des Apennins ou les Mystères d'Udolphe*; et enfin la très célèbre *Cœlina ou l'enfant du Mystère*, adaptation à la scène d'un roman de Ducray-Duminil. Quant à Scribe, non moins fécond en drames et en comédies, il fit un jour la gageure de pouvoir mettre le titre d'une pièce au moins sous chaque lettre de l'alphabet. Et comme J, K et Y lui manquaient, il se mit aussitôt à l'œuvre et eut, en peu de temps, écrit *le Jockey*, *le Kiosque*, et *Yelva ou l'Orpheline russe*.

Les mélodrames que l'on joue aujourd'hui à l'Ambigu ont gardé ces mêmes titres mystérieux et compliqués. Là encore subsiste l'habitude des sous-titres qui autrement est devenue bien ridicule par l'abus qu'on en fit. Citons cependant ce fait assez peu connu que la pièce de Tolstoï, la *Puissance des Ténèbres* doit être complétée comme il suit : *ou si l'oiseau s'est une fois englué le bout de la griffe, toute la bête y passera*.

Plus encore que les Romantiques, les jeunes écoles littéraires d'au-

jourd'hui se sont efforcées par des titres singuliers, des alliances de mots bizarres, d'attirer ou de surprendre l'attention. Dans cette série de romans qu'il intitule la *Décadence latine*, *éthopée*, le Sâr Péladan eut aussi de ces trouvailles rares. Le tome I : *le Vice suprême* est en opposition parfaite avec le tome XIV et dernier : *la Vertu suprême*, et l'on note encore : VIII *l'Androgyne*, IX, *le Gynandre*, X, *le Panthée*, XIII *Finis Latinorum*. Certains, par raffinement de dilettantisme, s'emparent du titre d'un ouvrage très connu et l'accommodent à leur nouveau sujet. *L'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ* a, de la sorte, donné lieu à *l'Imitation de Notre-Dame de la Lune* par le poète Jules Laforgue, et à *l'Imitation de Notre-Maître Napoléon* par M. Ernest La Jeunesse, dont le premier volume s'intitulait avec une allitération assez étrange déjà : *les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires contemporains*.

Les écrivains de maintenant et *de tout à l'heure*, pour parler comme M. Charles Morice, savent combien, selon la parole de Diderot, le vague et l'indéterminé sont séduisants pour l'imagination, qui s'effarouche du trop précis. Ils en profitent dans le choix de leurs titres et semblent, à ce point de vue, affectionner principalement certains vocables. Ainsi, actuellement. une vogue qui paraît ne devoir pas de sitôt cesser, s'est emparée du mot *Aventure*. Successivement, dans les deux ou trois ans passés, nous avons vu paraître : *l'Illusoire Aventure* d'A. Boissière; *Aventures* d'Edouard Ducoté ; *Départ à l'Aventure*, par Achille Segard; *l'Aventure*, roman ironique de Jean Veber; *la Divine Aventure*, par Pierre d'Espagnat; et j'en passe.

Parmi les bizarreries dont on a pu s'aviser de nos jours, citons celle-ci imaginée par M. Henri de Régnier : sa délicate nouvelle *le Trèfle Noir* porte simplement pour titre un trèfle imprimé en noir sur couverture blanche. Si de tels amusements se généralisaient, les titres ne seraient plus que des rébus. En attendant, on nous donne de véritables charades, même pour les pièces qui ne participent en rien des petits proverbes de salon. Quels mots plus obscurs que ceux-ci : *le Repas du Lion*, placés par M. de Curel en tête du drame qu'il fit jouer l'an dernier? Dix lignes d'explications seulement, vers la fin du dernier acte, venaient avertir du sens de la parabole. Habitude vicieuse et pleine de périls au théâtre surtout : car le public — il faut bien le constater — n'aime guère l'abscons ni le mystérieux, et, peu enclin à chercher la signification secrète des mots, affectionne les idées simples et d'assimilation facile. Au nombre des appellations étranges de livres, citons encore le chef-d'œuvre de Stendhal, *le Rouge et le Noir*. On a donné bien des explications différentes à ces mots que l'auteur ne prit pas la peine d'éclaircir lui-même. On peut admettre que le *Noir*, c'est la robe du séminariste de Julien Sorel et le *Rouge*, le sang de son échafaud. On pourrait trouver encore, soit dans notre littérature contemporaine, soit dans la littérature étrangère ou celle des temps passés, bien des originalités dans le choix des titres. Jamais on ne se rendra mieux compte des préten-

tions, des chimères et des fantasmagories qui peuvent éclore dans les cerveaux humains qu'à parcourir un catalogue de libraire ou les boîtes poudreuses des bouquinistes. Peu d'occupations sont de plus douce philosophie et réservent plus de surprises. Et l'on acquiert une exacte notion de la vanité des hommes à voir un nommé Morin publier en 1662 les *Pensées de Morin*, tout comme ces Messieurs de Port-Royal allaient, après la mort de leur grand ami, survenue cette même année, imprimer les *Pensées de Pascal.*

Il faudrait encore, comme curiosités bibliographiques, citer bien d'autres titres. A ce point de vue il serait intéressant d'exhumer les pamphlets qui coururent au temps de nos guerres civiles, sous la Ligue, la Fronde ou la Révolution. La littérature militante de celle-ci fut particulièrement copieuse, et d'un débraillé et d'un sans-culottisme parfois très comiques, avec beaucoup de verve gouailleuse et populaire. Chacun connaît les *lettres bougrement patriotiques du Père Duchêne*. On ne se gênait pas pour imprimer cette grossière locution, hardiment imagée : *Faites beau cul, vous n'aurez qu'une claque.* Ou celle-ci encore, dirigée contre les membres du Directoire : *Vos cinq cochons sont assez gras, il faut les changer pour faire le carnaval* (1).

De cette esquisse d'une psychologie des titres que nous avons tentée, on pourra donc tirer cette conclusion que les appellations des livres varient selon les époques et les mœurs, mais reflètent toujours fidèlement les genres et les habitudes littéraires. Quand nous voyons ces mots : *la Callipédie ou l'art de faire de beaux enfants* par Claude Quillet, nous savons dès l abord, à n'en pas douter, que ce traité n'est pas d'un élève de la moderne Ecole de médecine. Et en effet c'est un *poème médical* d un docteur du XVIIe siècle qui, pour cette œuvre, obtint de Mazarin une grasse prébende. Lorsque feu Pécaut écrivait des ouvrages pédagogiques, il ne les intitulait pas : *Adèle ou Theodore, ou lettres sur l'Education* (1782). Qu'un pieux exécuteur testamentaire collige les conversations que lui a tenues un homme célèbre — genre toujours pratiqué depuis Platon pour Socrate et Eckermann pour Gœthe, jusqu'à M. Germain Bapst pour le maréchal Canrobert — il ne donnera plus aujourd'hui pour titre à son recueil la désinence latine pédantesque usitée aux XVIe et XVIIe siècles : les *Boleana*, *Menagiana*, *Saint-Evremontiana* même. Mais il pourra dire, avec un rare malheur d'expression, *Propos de Table de Victor Hugo*, ce qui met aussitôt le poète en une fâcheuse posture pseudo-rabelaisienne.

En même temps qu'ils suivent des modes passagères et variables, les titres sont toujours, avec les auteurs qui veulent sortir du commun, et dans les ouvrages qui s'écartent de l'art classique et de la raison pure, extraordinaires et singuliers. Certes c'est un moyen parfois efficace d'attirer et de fixer la curiosité des contemporains.

De tous ces livres aux appellations sangrenues et bizarres, il ne

(1) V. Edm. et J. de Goncourt, *Histoire de la Société française sous la Révolution*, ch. X.

reste pourtant plus guère que le titre lorsque les modes sont passées. Apparemment les auteurs attendaient une autre gloire et espéraient pousser par la curiosité leurs plus lointains arrière-neveux à lire aussi le contenu. Mais la plus belle étiquette ne fait pas le meilleur onguent. Il faut le reconnaître — et ce sera notre conclusion, — c'est sous les titres les plus simples que se cachent les vieux chefs-d'œuvre, parés de leur seule beauté. Le reste n'est qu'un ornement futile, mais qui, néanmoins, donne une indication quasiment infaillible sur l'esprit de l'auteur, le caractère du livre et la date de la publication.

JACQUES BAINVILLE.

LE MOUVEMENT LITTERAIRE MEXICAIN

La littérature mexicaine a une histoire très courte, car elle ne date en réalité que de l'indépendance du pays qui, de la colonie espagnole, fit une nation. Alors seulement il fut loisible à la pensée de se faire jour, et les écrivains et les poètes purent enfin exprimer leurs idées en la forme que leur suggérait l'idéal de beauté par eux poursuivi.

L'époque de la domination des vice-rois avait vu se produire de nombreuses manifestations littéraires; mais elles portent trop profondément gravée l'empreinte des conquérants pour que l'on puisse y voir même un commencement de littérature nationale. Il n'était pas alors permis à l'idée de prendre l'essor et de déployer bien haut ses ailes et la forme elle-même subissait trop étroitement le joug de la métropole : coulée en un moule semblable, elle n'était qu'un reflet de la littérature espagnole soumise à une censure encore plus étroite que celle qui régnait alors en Espagne ; elle devait être, et elle était forcément sans caractère et incolorore.

A l'indépendance enfin proclamée et chèrement conquise, au prix de luttes sanglantes et d'immenses sacrifices, succéda pour le Mexique une ère de liberté absolue, comme le violent et nécessaire contraste avec l'époque précédente.

Mais, si désormais, l'idée était libre de se manifester, on était loin encore du moment où le pays serait en possession d'une littérature propre. Pendant de longues années, la période troublée des guerres civiles se déroula à la suite de la lutte pour la liberté; le calme nécessaire à la production de tout œuvre d'art fit longtemps défaut aux écrivains mexicains. On pourrait ajouter que durant cette période de formation de la patrie, les lecteurs manquèrent aussi, car la vie du peuple entier, son énergie, ses facultés et son attention, étaient totalement absorbés par les événements dont le Mexique était le théâtre.

Les guerres de partis avaient succédé à la guerre d'indépendance.

Une autre guerrre contre les Etats-Unis était survenue à son tour, et le Mexique commençait à peine à rentrer dans le calme et à s'organiser en nation, lorsqu'éclata cette autre grande guerre de la Réforme, compliquée de l'Empire, que les armes étrangères cherchaient à imposer.

Durant la période qui s'écoula entre la déclaration d'indépendance et la fin de la guerre d'intervention, le mouvement littéraire fut pour ainsi dire nul. A peine si, de temps à autre une voix se faisait entendre, si une poésie résonnait, isolée, inspirée par l'amour de la patrie : le sentiment patriotique exacerbé semblait alors le seul auquel les âmes fussent accessibles et qui pût les faire vibrer.

Il en a été autrement dans les trente dernières années ; la paix ininterrompue du pays et sa prospérité ont favorisé l'efflorescence d'une littérature nationale des plus brillantes de l'Amérique.

Après la chute de l'empire, dans la période de calme qui lui succéda, surgit une véritable pléiade de poètes. En espagnol, de même qu'en italien, il est presque plus facile d'écrire en vers qu'en prose : la coupe de la phrase, l'éclat de la langue se prêtent merveilleusement à la versification. Celle-ci n'est pas toujours et nécessairement la *poésie* ; mais les images sont vives et colorées, les vers sonores, il n'en faut pas plus là-bas pour toucher les cœurs, mouiller les yeux, et se faire une réputation.

Des Français, et en général des Européens, lisant les poètes hispano-américains, traduits ou même dans l'original, ne pourront jamais les juger qu'incomplètement. Le coloris, excessif parfois, des peintures, nous déroute, nous dont les yeux ni l'âme ne sont accoutumés aux intensités de coloration de la nature qui les entoure, ainsi qu'aux impressions puissantes auxquelles ils sont préparés par leur milieu lui-même. La nature joue un rôle prépondérant dans la littérature et surtout dans la poésie américaines ; on est beaucoup plus près d'elle et la vie des cités n'est pas absorbante comme dans nos climats.

Il y a peu ou point de psychologie dans la poésie hispano-américaine, ce sont des sentiments simples, sans complexité, qui y sont exprimés : l'amour, la patrie, la nature,.. On n'y sort guère de ce cercle d'idées.

Au lendemain de tant de guerres, dans la paix et la liberté reconquises, les poètes à l'envi célébrèrent les gloires des héros. Après des scènes d'horreur et de désordre, la joie de vivre se manifesta par un débordement de vers amoureux : amour de la femme ; amour de la fleur, du sol, du ciel.

Manuel Acuna personnifie cette époque de calme après les troubles et les agitations de la guerre, calme traversé de souvenirs de douleur, de l'écho du canon, de visions rétrospectives, de combats et de morts. Mais de la même plume avec laquelle il écrivit son *Ode au Cinq Mai*, vibrante d'énergie et de patriotisme, et les vers à sa mère, ses plus beaux du reste, il a produit de nombreux vers d'amour, *à*

Laura, *à une fleur*, *à des feuilles sèches*, vers sonores toujours, mais flou et sans grand caractère.

Acuna était mort jeune, en 1773; l'élan poétique dont il avait en partie donné le signal, s'accentua, et ce fut alors une véritable renaissance littéraire. Une phalange de poètes apparut.

Antonio Plaza fut l'un d'eux, et celui dont le talent est, sinon le plus grand, au moins le plus souple. Son *Album del Corazon* (album du cœur) est un composé de petits morceaux de tous les genres : sonnets, ballades, odes, épigrammes, écrits dans une langue charmante, pleine d'élégance et de grâce, à défaut de force et d'éclat.

Ces qualités brillantes du style se trouvent au plus haut degré dans les vers magnifiques de Guillermo Prieto, que sa *Mort de Saragoza*, entre autres superbes choses, a rendu célèbre; dans ceux de Guttierrez Najera, sur lequel nous reviendrons plus loin.

Poètes de valeur encore, Juan de Dios Pera, Justo Sierra, Manuel Ramirez : la liste serait trop longue et l'espace nous manque pour entrer en plus de détails.

Il faut cependant reconnaître que la poésie mexicaine ne comporte réellement aucune œuvre absolument remarquable, et de celles qui s'imposent à l'attention comme à l'admiration du monde intellectuel. Elle est à signaler surtout comme marque d'activité d'esprit et de tendances romantiques; mais ce sont les prosateurs qui donnent un caractère propre au mouvement littéraire mexicain.

Manuel Guttierrez Najera, dont nous avons cité le nom plus haut, et qui, durant de longues années, écrivit dans les journaux du Mexique, sous le pseudonyme de *Duc Job*, a laissé à son pays une œuvre en prose assez considérable, et cette œuvre est à elle seule un véritable joyau.

Ses *contes* empreints d'un charme pénétrant, poignant parfois, sont *vivants*, d'une grande intensité de vie et d'une couleur un peu réaliste. Guttierrez Najera excelle à peindre les *scenes*, croquis de vie populaire ou, mieux encore, coup d'œil jeté à la dérobée sur les âmes.

Peu d'auteurs espagnols ont travaillé leur style autant que le *Duc Job*, qui sans cesse polissait le sien, un peu à la manière des Goncourt, visant toujours à la perfection dans le sens du naturel *acquis* et de la vivacité dans les peintures.

Aux étrangers qui, dans la littérature, cherchent à retrouver un pays et à le connaître, nous citerons, en les engageant à les lire, les *Chroniques et Fantaisies* que Guttierrez Najera publiait dans les périodiques de Mexico. Chacune d'elles est un petit bijou de grâce, d'humour, et un tableau dans lequel se reflète, merveilleusement éclairé, un côté de la vie mexicaine.

Dans ces « Boutades Dominicales », le *Duc Job* a donné pleine carrière à son esprit et entière liberté à sa plume. Ces fantaisies, inspirées par l'événement du jour, au Mexique ou dans le reste du monde, ont certes le mérite très grand du brillant et de la souplesse de l'expression, mais l'intérêt de l'actualité leur manque aujourd'hui. Elles

n'ont plus que cet intérêt spécial de permettre de suivre dans un peuple jeune et lointain la marche des idées et l'interprétation des événements divers à mesure qu'ils se passaient dans le monde.

Le nom de IGNACIO MAMUEL ALTAMIRANO est le premier qui vienne à la pensée avec celui de Guttierrez Najera, lorsqu'il est question de talent littéraire. Altamirano, mort il y a quelques années consul général du Mexique à Paris, est un des meilleurs écrivains espagnols ou ayant écrit en espagnol et a été un orateur remarquable. On a de lui des discours politiques prononcés en différentes, et parfois fort émouvantes circonstances, qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Cependant, et par une contradiction singulière, Altamirano voulut être plutôt romancier. Les romans écrits par lui sont d'un caractère entièrement distinct et ne semblent pas dûs à l'auteur des admirables discours tels que ceux prononcés en pleine guerre, au camp de la Sabana le 10 septembre 1860, pour y commémorer l'indépendance de la patrie, ou bien le 16 septembre 1867 à l'Almeda de Mexico.

Comme romans, il a écrit *Clemencia*, *Julia*. *Amtonia*, *Atenea* et la plus célèbre de ses œuvres : « *La Navidad en las Montanas* » (Noël dans les montagnes). Ce dernier roman est regardé à juste titre comme son chef-d'œuvre ; mais il est curieux de voir à quel point Altamirano y subit l'intlence lamartinienne et dans une grande mesure aussi, celle de J.-J. Rousseau. Le vicaire savoyard et le brave curé des sierras américaines sont proches parents ; et la coupe de la phrase, l'allure générale, est du Lamartine pur.

Cependant ce petit livre mériterait d'être traduit en français s'il ne l'est déjà ; et, s'il l'est, il vaut la peine d'être lu car c'est une œuvre délicate et charmante, une œuvre *vécue*, non écrite de chic, et écrite avec amour, comme lorsqu'on veut faire connaître et aimer ce qu'on voit avec les yeux du cœur, ainsi qu'Altamirano voyait les beautés agrestes de sa patrie. Il y rend en artiste cette sensation de calme, d'infini et de majesté qu'inspirent les vastes solitudes américaines.

Au même ordre d'idées appartiennent les *Paysages et légendes* ; ces œuvres sont véritablement nationales et donnent une note caractéristique et marquée de la littérature mexicaine.

Les œuvres de pure imagination sont de celles où se complaisent les auteurs américains; par exemple les *Contes romantiques* de JUSTO SIERRA. Toujours brillants, l'éclat du style et la sonorité en sont les qualités dominantes; peu de fonds, mais un joli coloris et beaucoup de personnalité. Ces contes, publiés en 1895, avaient été écrits il y a plusieurs années et doivent à ce détail leur éclat de jeunesse. Justo Sierra est un des meilleurs écrivains du Mexique, qu'il sait merveilleusement décrire.

Le roman psychologique n'est pas encore allé bien loin chez les Mexicains ; on en est resté longtemps à la période descriptive. Depuis quelques années, les romanciers ont cherché à pénétrer plus avant dans les mystères de l'âme et du cœur ; mais ils se débarrassent difficile-

ment de la vieille école sentimentale à laquelle l'espagnol se prête si bien.

Une des tentatives en ce genre a été faite par Pedro Castera dans son roman de *Carmen*, *Souvenirs d'un cœur*. L'auteur y a voulu exprimer cette pensée que toute faute, même cachée et oubliée, porte en elle-même son châtiment. L'idée n'est pas nouvelle et la forme assez banale, se rattache, comme allure, à la première moitié de ce siècle.

Cependant on peut noter dans l'école actuelle des *jeunes* un mouvement très accentué vers la modernité de la forme de même qu'un nouveau courant d'idées cherche à s'établir. Cette tendance va même jusqu'à en entraîner quelques-uns à écrire en français, comme si leur langue sonore et imagée à l'excès leur était une gêne pour exprimer en mode moderne des pensées modernes aussi.

Salvador Queredo a ainsi écrit en français plusieurs ouvrages, dont un roman, *L'Étudiante*, roman à thèse d'ailleurs fort discutable, dans laquelle se retrouve toujours sous l'homme cultivé et qui veut être fin, le fils d'Espagnols ayant conservé, en ce qui regarde la femme et son rôle dans le monde, un reflet des idées d'Orient dont les Maures laissèrent l'empreinte en Espagne. Nul doute que les étudiantes qui fréquentent l'école de médecine ne protestent avec énergie quand elles auront lu ce livre : nous le leur signalons et livrons M. Queredo à leur juste courroux.

Au contraire, les *Récits Mexicains*, du même auteur, « pensés en espagnol et écrits en français », dit Queredo dans la préface, sont charmants de couleur et de mouvement. Ce sont des scènes prises dans la vie réelle et encadrées dans un décor largement brossé, mais que quelques notes vigoureuses de couleur locale savent mettre en relief.

Dans ces dernières années, la littérature mexicaine a notablement élargi son cadre, ne se bornant plus à subir des influences, mais cherchant à se rendre indépendante, à se créer une vie propre par l'étude des écrivains et de l'esprit en lequel ils conçoivent une œuvre ainsi que du public ou de l époque auxquels elle est destinée. La période romantique est close au Mexique, si elle ne l'est pas encore partout en Amérique ; l'école sentimentale n'est plus en faveur que près des femmes, et il serait plutôt à craindre de voir les auteurs de l'avenir tomber dans l'excès contraire et dans un naturalisme que la crudité de l'espagnol rendrait insupportable.

Au Mexique, la liberté de la presse est complète et le nombre des journaux considérables. Par contre, il n'existe pas de revues, aussi les journaux quotidiens consacrent-ils à la partie littéraire un espace bien plus important qu'on ne le fait chez nous. Pour cette raison aussi, ils ont eu tour à tour pour collaborateurs les écrivains les plus remarquables du pays.

Malgré cela, l'espagnol étant une des langues les plus difficiles à bien écrire, il en résulte que les journaux sont en général assez mal

rédigés. De plus, la liberté de la presse est une absolue réalité, et le ton de ces journaux s'élève parfois à un diapason qui étonne.

Le journalisme n'a pas non plus la même allure qu'en Europe : il est plus local et s'occupe plus de l'intérieur; c'est là le plus grand défaut des périodiques mexicains : ils manquent d'intérêt pour qui n'est pas initié aux questions et aux potins de gouvernement ou d'administration, questions et potins que l'on traite au point de vue personnel, ce qui rétrécit singulièrement le champ et la portée de la discussion.

Le voisinage des Etats-Unis se révèle par son influence sur le journalisme : c'est le système américain de reportage à l'excès, qui prévaut; beaucoup de documentation, de nouvelles, mais point de beaux articles de fonds, travaillés, médités et bien écrits, comme en ont les journaux français.

Le journal quotidien le plus répandu de Mexico, est l'*Universal;* puis viennent *El Mundo*, *El Imparcial*, *El Mundo illustrado*, et un grand nombre d'autres de moindre importance.

Les colonies étrangères ont aussi leurs périodiques propres : la colonie espagnole, *El Correo espanol;* l'américaine, *The two republicos*, et le *Mexican Herald.* Les journaux de la colonie française très nombreux, sont : L'*Echo du Mexique* et le *Courrier Français.* Il y a aussi de petites revues économiques hebdomadaires : le *Mexique* et *El economista Mexicano.*

Nous n'avons cité qu'une partie des journaux qui paraissent chaque jour dans la capitale : indépendamment de tous ceux-ci qui ont une grande circulation dans tout le pays, chaque Etat de la République a deux ou trois feuilles locales. Il faut encore ajouter à tous ces périodiques les organes de l'opposition conservatrice dont les principaux sont *El Tiempo*, *El Diario del Hogar*, *La Voz de Mexico.*

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la liberté de la presse est absolue, et le Gouvernement supporte avec patience, stoïcisme et même indifférence, les attaques de l'opposition : il faut un cas bien grave ponr qu'il se décide à sévir contre un journaliste.

Cependant il est un point sur lequel il se montre intraitable, c'est le respect dû aux Gouvernements et aux représentants étrangers. Mais les journalistes le savent et il faut dire à leur louange que s'ils ne connaissent souvent pas de mesure pour censurer ce qui se passe dans leur pays, il est bien rare que, par rapport à l'étranger, ils sortent des bornes d'une extrême courtoisie.

M. Léra.

POÉSIES

I. — LES DEUX AIGLES.

Près du chalet alpestre, au coin d'un val sauvage.
Qu'enferment les monts nus de neige couronnés,
Voyez — mornes captifs du paisible pacage, —
Sur d'infâmes poteaux deux aigles enchaînés.

Ils perchent là, muets, l'aile tombante et lasse
Du vain ressouvenir des Alpes et des cieux,
L'œil trouble et presque éteint sous la chape de glace
Que font au cœur meurtri les maux silencieux.

Rêvent-ils ? dorment-ils ? — La pluie et la bruine
Tombent sur l'aigle noir, tombent sur l'aigle d or.
Le chien de garde aboie et recule... il devine
Que ce bec dédaigneux et si fier n'est pas mort.

Mais sur les pics aigus s'écartent les nuages,
La lumière s'épanche en effluve vermeil,
Et sentant tout à coup frissonner leurs plumages
Les deux aigles se sont dressés vers le soleil.

De leurs yeux flamboyants dans l'astre qui fulgure
Ils repuisent la vie et la force et l'espoir;
L'aile ouverte, essorés d'une large envergure,
Ils ont brisé leur chaîne et fuient le vallon noir.

Ah ! déjà vous buvez la liberté sylvestre,
Vous planez sur les monts, ivres, d'un vol ardent.
Quel désir vous emporte à la splendeur alpestre
Vers l'Orient de flamme et le pâle Occident?

— Je veux, dit l'aigle d'or, par dessus l'avalanche,
Loin des vaines terreurs et des vaines pitiés,
Poser ma griffe sur la grande cime blanche,
Voir le ciel sur ma tête et le monde à mes pieds!

— Et moi, dit l'aigle noir, j'aspire et je m'élance
Vers un frère tombé parmi les flots amers;
Son cri de désespoir franchit l'espace immense,
Je vole à son secours, loin... par delà les mers !

— Malheureux! qui bravez l'éclair et la tempête
Toi la foudre te guette à ton sommet géant,
Et toi que ni le vent ni la vague n'arrête
Tu noieras ta fatigue au fond de l'Océan...

Aigles des profondeurs. aigles des altitudes,
Téméraires !... pour vous, plus d'amis désormais;
Amants maudits des éternelles solitudes,
Qui vous donne le cœur d'être seuls à jamais ?...

— Oui. profond est le gouffre et terrible est la cime.
Dirent-ils, reste donc en ton calme séjour.
Dieu seul est avec nous dans le Ciel ou l'Abîme...
Moi, je suis le Génie. . et moi, je suis l'Amour !

II — LE PAYS DES AMES

Avez-vous visité le doux pays des Ames ?...
Le golfe du silence aux remous attendris,
La plage élyséenne où de subtiles flammes
Sillonnent la pénombre ainsi que des esprits ?...

C'est un pays étrange, ou des couples candides
Errent parmi les lys entre de clairs ruisseaux,
Où le suave amour et les désirs languides
Font les roses fleurir et chanter les oiseaux.

L'air regorge de voix, de musique et d'arome,
L'herbe vivante ondule en flots mélodieux,
Et personne n'est seul... c'est le libre royaume,
Où Dieu partout présent flambe dans tous les yeux.

On y glisse parfois sur la barque du songe
Par la porte d'ivoire ou par la porte d'or;
Le monde entier le cherche et l'Elu pâle y plonge
En franchissant d'un bond les portes de la Mort.

Mais un regard aussi peut déchirer le voile
Dont les tragiques plis nous cachent l'au delà,
Nous montrer brusquement le revers de la toile
Que l'illusion vaine à nos yeux déroula.

Avez-vous, sous l'ardent effluve des prunelles,
Senti l'heure effacer la lumière du jour,
Et, dans l'étonnement de vos âmes jumelles.
Finir la solitude et commencer l'Amour ?

Ou bien, le dur orgueil de votre âme blessée
S'est-il rompu soudain devant une âme en pleurs;
A-t-il, fondant sa glace en céleste rosée,
Dans la douleur d'un autre englouti ses douleurs ?

Alors vous avez vu s'effondrer les barrières,
Des voix vous ont crié : « Tu ressusciteras ! »
Vous avez salué tout un peuple de frères
Et des milliers de sœurs vous ont tendu les bras;

Vos lèvres ont trempé dans la source du sage,
La vie universelle a traversé vos cœurs,
Et vous avez sombré dans un dernier naufrage...
Brisés — mais bienheureux; terrassés — mais vainqueurs !

Car vous êtes entrés dans l'ineffable ronde,
Où les regards divins surpassent les baisers,
Où l'Ame se mélange avec l'Ame du monde
Et verse à l'Océan ses torrents apaisés.

EDOUARD SCHURÉ.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

LE JUIF-ERRANT

DURANT la première semaine de notre installation d'été au Port-Blanc, nous ne manquons jamais de recevoir la visite d'Antôn, le charbonnier.

C'est un petit vieillard d'une soixantaine d'années, vif et sec comme la plupart des hommes de son pays. Régulièrement à cette époque, il descend de sa montagne lointaine, de son rugueux canton de Locquenvel, vers les plaines ensoleillées du Trégor, où les villégiatures des côtes commencent à se garnir d' « étrangers ». Bonne saison pour les *glaouer*, les « marchands de farine noire », comme ils s'intitulent eux-mêmes plaisamment. Par toutes les routes qui mènent à la mer on les voit dévaler, assis, les jambes pendantes, sur le brancard de leurs charrettes légères, à l'amble de leurs bidets de Cornouailles dont le trot menu secoue les sacs en cadence et fait, avec un bruit clair, cliqueter les charbons.

Le fouet passé au cou, la courte pipe aux dents, le père Antôn arrête son véhicule au pied de notre terrasse et, pour annoncer qu'il est là, dit d'une voix forte :

— Bonjour la compagnie. C'est le charbonnier!

L'instant d'après, il a franchi la barrière. Nous l'entendons qui engage des pourparlers avec la bonne. C'est un négociateur habile et un orateur disert. Son charbon! il n'y en a pas de pareil au monde. C'est au poids de l'or que cela devrait se vendre, voyez-vous; mais lui, Antôn Quesseveur, il le donne pour rien, mon Dieu oui, presque pour rien!

— D'abord, à cause de vos beaux yeux, *dimezell vrao*, dit-il à la domestique, en termes fleuris, — et aussi parce que votre maître et moi nous sommes du même quartier.

Il sait, en effet, que je suis né là-haut, dans sa montagne touffue, au vert pays de Duault, parmi les clans patriarcaux des bûcherons, des sabotiers, des « brûleurs de bois » et des sculpteurs d'écuelles. Et chaque fois que nous nous retrouvons, il se croit tenu de m'en faire souvenir.

— Ce n'est pas pour médire de la mer, déclare-t-il avec une moue dédaigneuse. Mais il n'y a tout de même que le *ménez*, n'est-ce pas, Monsieur, — le *ménez* dont nous sommes?

Il ne s'en irait pas content si, tandis qu'il rallume sa pipe et déguste un verre de vin, je ne lui demandais des nouvelles de « chez nous ». J'apprends ainsi les naissances, les décès de toute une kyrielle d'êtres que je n'ai jamais connus ou que je ne

connaîtrai jamais. Antôn ne me fait grâce d'aucun nom. Et il me renseigne avec une fidélité non moins scrupuleuse sur les insignifiants faits divers de la chronique locale. Pauvres chétifs incidents de la vie obscure et calme d'un pays où il ne se passe rien. Je suis, par exemple, informé qu'on a planté un coq neuf au sommet du clocher de Locquenvel, ou bien que des « chemineaux » ont dévalisé le tronc de sainte Jûna, patronne des sabotiers du Bois-de-la-Nuit. Tout n'est cependant pas sans intérêt dans ce fatras de petites histoires. Il m'arrive de noter plus d'un curieux trait de mœurs. Et puis, la langue du vieux charbonnier est si savoureuse, si nourrie de robustes expressions de terroir! Il excelle à donner un tour si imprévu aux banalités les plus médiocres!

II

L'été dernier, lorsque je le vis paraître, il me sembla qu'il avait quelque chose d'alourdi dans la démarche :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Antôn Quesseveur ? Est-ce que vous traîneriez la jambe, par hasard?

Comme d'habitude, avant de prendre la main que je lui tendais, il commença par essuyer la sienne sur le devant de son pantalon de velours à côtes, élimé par places jusqu'à la corde.

— Ah! fit-il, d'un ton qui contrastait avec sa belle humeur accoutumée, l'année n'a pas été bonne dans la montagne.

Et, avisant un siège à sa portée :

— Excusez-moi... C'est assez long à conter... Si vous le permettez, je m'asseoirai.

Il but une lampée du verre qu'on venait de lui servir, mais repoussa le tabac que je lui offrais.

— Je ne fume plus. Ça m'épuise trop. Je n'ai presque plus d'haleine depuis ma grande fièvre.

— Vous avez été si malade que cela, Antôn ?

Il hocha la tète avec un soupir.

— Ça n'est pas marqué sur ma figure, n'est-ce pas? La face d'un charbonnier ne porte d'autre enseigne que celle de sa marchandise. Mais sous cette poussière noire, croyez-moi, je dois être aussi blanc que linge. Pour sûr que j'ai été rudement secoué! Et, ne vous en déplaise, je serais injuste de me plaindre, car je suis, après tout, parmi les chanceux. Moi, du moins, j'en ai retiré mes os et ma peau à peu près intacts. Combien d'autres, et de plus jeunes, qui ne savent plus de quel côté le soleil se lève, couchés qu'ils sont, les pieds à la hauteur de la tête, dans le cimetière de Locquenvel! Ça été une vraie râfle, voyez-vous. L'Ankou ne sortait d'une maison que pour entrer

dans la maison voisine. Ah! ils en ont eu du travail, les « gens de la mort » prêtres, fossoyeurs, sonneurs de glas et couseuses de linceuls. Dans nos charbonnages du Bois-de la-Nuit, de soixante « brûleurs » que nous étions au début de l'hiver, c'est à peine s'il en reste vingt-cinq de valides. Les autres sont allés entendre pousser l'herbe, ou bien achèvent, comme moi, lentement, très lentement, de se refaire une santé.

Il s'interrompit un moment, fixa sur moi le clair regard de ses yeux verdâtres, couleur de mousse humide. et me demanda :

— Est-ce que dans vos parages, vous avez été plus épargnés?

— Heu! répondis-je un peu en l'air, il y a eu des morts et des malades, comme partout, mon pauvre Antôn.

— Dans la montagne, reprit-il, c'était une pitié!

— Quel fléau s'était donc abattu sur elle?

— Rien de particulier, si vous voulez... une mauvaise influence, ou peut-être la main de Dieu, la « verge du châtiment » comme on dit quelquefois. Il y a des années comme cela; et voici qui va sans doute vous paraître étrange, Monsieur, moi qui vous parle, moi, Antôn Quesseveur, qui ne suis pourtant qu'un homme sans études et sans lettres, je savais par avance qu'il en serait ainsi.

— Il y a des gens qui prétendent qu'on est un peu sorcier dans votre profession, repartis-je en souriant.

— Des bêtises? grogna-t-il.

Et, rapprochant sa chaise de la mienne, baissant la voix, il ajouta d'un ton de confidence :

— J'en avais été averti, dès Noël, par quelqu'un qui a dans son petit doigt plus de science que vous n'en trouverez dans tous les livres.

— Qui donc? murmurai-je intéressé.

— Vous le nommerez vous-même, quand je vous aurais débité mon histoire, répondit Antôn.

III

Je flairai quelque aventure extraordinaire, comme il n'en arrive qu'aux hôtes de ces mystérieuses solitudes de l'Arrée, et pour être tout entier au récit du montagnard, je verrouillai la porte.

Antôn Quesseveur respira longuement, toussa, joignit les mains entre ses genoux et parla à peu près en ces termes :

— Vous connaissez tout ce pays de Locquenvel, pour l'avoir parcouru, j'en suis sûr, plus d'une fois. Vous vous rappelez cette jolie vallée du Guic, si verte au printemps, et si fraîche, avec sa rivière d'eau brune coulant presque muette entre

une double rangée de touffes d'aunes et, sur les pentes d'alentour, les premières futaies profondes de l'immense désert boisé qui, sous le nom d'Argoat, couvre de son ombre, à peine éclaicie de ci de là, les territoires de plus de vingt paroisses. C'est précisément dans le voisinage de la vallée, à la hauteur du bourg de Locquenvel, mais sur l'autre versant, que nous avions installé notre campement, au début de l'automne. Nous avions loué là une vente de près de trente hectares dépendant des magnifiques domaines de Lucinge. Notre escouade se composait d'une quinzaine d'hommes, tant bûcherons que charbonniers proprement dits, tous associés, selon l'usage de notre corporation, tous résolus, par conséquent, à faire de prompte et lucrative besogne.

Et, ma foi, nous n'eûmes pas lieu d'être mécontents au cours des deux premiers mois. Le temps était assez sec, les meules brûlaient à merveille et le bois, d'excellente qualité, donnait un charbon dense, compact, sonore et brillant comme un clair métal. Tout allait donc pour le mieux lorsque Noël survint.

La veille de ce grand jour, conformément à une tradition immémoriale, nous nous réunîmes, après souper, en un seul groupe dans l'espace libre autour duquel étaient disposées les meules; puis le vieux bûcheron, Envel Porzamparc, que nous considérions un peu comme notre chef de tribu, non seulement à cause de son âge vénérable, mais à cause de sa surprenante vigueur qui semblait défier les années — Envel Porzamparc, dis-je, fit le signe de la croix et, de sa voix mâle, habituée à retentir dans les vastes étendues forestières, il entonna les « grâces » auxquelles nous donnâmes en chœur les répons.

Après quoi il fut décidé qu'on tirerait à la courte paille pour savoir quel serait celui qui resterait surveiller les feux, pendant que les autres se rendraient aux messes de minuit, soit à Plounévez, soit à Locquenvel, qui étaient les paroisses les plus rapprochées.

Le sort tomba sur moi, ce qui ne laissa pas de me contrister quelque peu, car c'était la troisième fois, en trois années consécutives, que pareille déveine m'atteignait. Puis pour tout dire, je n'avais pas mis le pied hors de la forêt de toute la saison et je n'aurais pas été fâché d'aller voir ce que devenait ma maisonnée ; d'autant plus qu'on avait dû saigner le cochon dans la semaine précédente et que ma femme m'avait fait avertir, par les chercheuses de bois mort qui se chargeaient d'ordinaire de nous apporter nos provisions de bouche, qu'il y aurait du boudin noir, saupoudré de sucre, au réveillon.

Je n'en fis pas moins à mauvaise fortune bon visage. Mais,

lorsque mes compagnons se furent égaillés, chacun dans sa direction, et que je me trouvai planté tout seul, au milieu des meules dont les formes sombres se couronnaient par instants de flammes fantastiques, pour la première fois de ma vie peut-être, j'éprouvai une pénible impresssion de lassitude, de découragement et d'abandon. Il s'y mêlait aussi, je crois bien, une espèce de terreur vague et comme l'attente inexplicable de quelque chose d'inconnu.

Ce n'est pas que je sois sujet aux « idées », Monsieur. Les charbonniers, en général, ne sont pas encore gens craintifs, et celui-là n'est pas encore né qui pourrait accuser Antôn Quesseveur d'être un trembleur. Mais, vraiment, cette nuit-là — peut être à cause des sentiments dans lesquels j'étais — me fit l'effet de ne ressembler point aux autres nuits de la Nativité. Et, d'abord, le firmament n'était point, comme d'habitude, clair, froid et criblé d'étoiles. Une ombre opaque tombait du ciel fermé. Et, sauf dans le charbonnage, où tantôt une meule, tantôt une autre projetait de rapides lueurs, c'était par ailleurs, de tous côtés, une mer immense de ténèbres immobiles. Par intervalles seulement de grands souffles de bise passaient, arrachant aux profondeurs de la forêt des râles sourds qui se propageaient de cimes en cimes pour agoniser au loin en une sorte de long gémissement triste. L'instant d'après, règnait un silence si complet, si absolu, que les mille bruits imperceptibles que font les choses nocturnes en devenaient presque inquiétants. La cassure d'une branchette morte, la chute d'une goutte de rosée sur le sol, tout prenait des proportions excessives, une sonorité démesurée... Non, quoique ce fût Noël, je ne me sentais pas en gaieté, Dieu me pardonne !

V

Le vieux charbonnier fit une pause, tira de la poche intérieure de sa veste en laine rousse un large mouchoir à bordure rouge, où les scènes de la Passion étaient grossièrement imprimées, s'en épongea la figure, puis, après avoir repris haleine, continua :

— A en juger par le nombre de pipées que j'avais eu le temps de fumer, il pouvait être onze heures environ, et je venais d'activer le feu dans une des meules, lorsqu'en me redressant il me sembla entendre un pas à quelque distance. C'était assurément quelqu'un qui s'acheminait vers notre vente, car le bruit se faisait de plus en plus distinct.

— Quel peut bien être ce pèlerin ? me demandai-je.

Je n'avais, il va sans dire, aucune appréhension : de mé-

moire d'homme, il n'y a pas d'exemple que, dans nos bois, on se soit risqué à chercher noise à un charbonnier. D'ailleurs, les bonnes haches des bûcherons étaient là, dans la hutte, et je ne suis point maladroit à m'en servir... Le pas, cependant, se rapprochait, et bientôt une silhouette confuse émergea de l'obscurité dans le halo de lumière trouble qui flottait autour des meules.

— Salut, *glaouer* ! dit une voix grave, un peu assourdie.

— Salut ! répondis-je, qui que vous soyez.

— Seriez-vous assez obligeant pour permettre qu'un *baléer-bro*, un pauvre batteur de routes qui se sent las et dont la bise a bleui la peau, s'asseoie dans la chaleur de vos brasiers et s'y dégourdisse un tantinet les membres ?

Sa voix s'exprimait sur un ton de prière polie, qui m'émut jusqu'aux entrailles.

— Comment donc ! m'écriai-je. Avancez vite au feu ! Ce n'est pas la place qui manque.

Le *baléer-bro* ne se le fit pas répéter deux fois. Dieu ! qu'il me parut minable, avec sa face amaigrie de vieux bohémien, tannée comme du cuir par l'intempérie, sa barbe blanche toute recroquevillée par le givre et ses minces épaules grelottantes que recouvraient mal de sordides loques cousues de grosses ficelle. Autour des reins se nouait une toison d'agneau où il ne restait peut-être pas, en fait de laine, de quoi tapisser le nid d'un pinson. Quant aux jambes, elles étaient à moitié nues. Jamais encore, sur aucun chemin de Bretagne, pareille figure de misère ne s'était montrée devant mes yeux. Et tout de même, si lamentable que fût son accoutrement, il y avait dans l'air du bonhomme un je ne sais quoi de fier qui donnait à entendre que ce n'était point là un vulgaire quêteur de croûtes, un mendiant du commun.

A la pitié qu'il m'inspirait il se mêla tout de suite une instinctive part de respect.

J'allai prendre dans la hutte une escabelle et la portai près de la meule dont j'avais, quelques minutes plus tôt, attisé la braise. Puis, jetant à l'orifice du foyer une nouvelle brassée de copeaux :

— Tenez, lui dis-je, ici vous serez bien. Reposez-vous, tant qu'il vous plaira et chauffez-vous à votre aise.

Il me regardait faire, de ses yeux étrangements vifs qui brillaient dans son dur visage osseux, comme deux flaques d'eau de pluie au creux d'un rocher.

— Vous êtes bon au pauvre monde, prononça-t-il.

A quoi je répartis :

— Ne connaissez-vous pas le précepte :

« Accueille le passant de Noël comme un hôte béni? »

Il eut un soupir et garda le silence. Je m'étais assis à côté de lui. Nous restâmes quelque temps sans échanger une parole. Il lissait sa grande barbe dont le givre fondait en menues gouttes, et paraissait plongé dans de mystérieuses songeries. Moi, je fumais, heureux de sentir là ce compagnon inattendu dont la seule présence suffisait à me distraire des mélancoliques pensées de la solitude. Pour ranimer la conversation, par curiosité aussi, je finis toutefois par lui demander :

— Vous venez de loin, parrain vénérable?

Il remua la tète à plusieurs reprises :

— De loin, répondit-il, de très loin!

— Et vous êtes dans l'intention de continuer vers Locquenvel.

— Vers Locquenvel, ouï, et au delà.

Mes questions avaient l'air de l'embarrasser. Je n'insistai point et devisai d'autre chose.

— Vous avez dû voir bien des Noëls, n'est-ce pas? Moi, c'est le cinquantième dont je me souviens.

— Oh ! fit-il, moi, je ne les compte plus, et s'il ne dépendait que de moi, celui ci serait le dernier. La vie n'est pas gaie pour les misérables de mon espèce, et ce qui peut leur arriver de mieux, c'est de goûter enfin la consolation de mourir.

— Chacun a ses peines, observai-je, mais il serait sacrilège de se laisser aller à des rêveries de mort un soir de Nativité.

Il murmura :

— Oui, c'est bientôt l'heure où l'enfant de Judée vint au monde, voici près de dix-neuf cents ans.

Et par deux fois, il répéta, en branlant sa tête caduque :

— Dix-neuf cents ans !... Dix-neuf cents ans !...

De nouveau il s'abandonnait à ses méditations. J'en profitai pour visiter les meules, m'assurer qu'elles fonctionnaient selon les règles.

VI

La voix du conteur s'altérait :

— Profitez-en aussi pour boire un coup de vin, Antôn, lui conseillai-je.

Après s'être essuyé les lèvres du revers de sa manche :

— Ma tournée finie, poursuivit-il, comme je rejoignais le bizarre personnage, je l'entendis qui se parlait en lui-même, par phrases entrecoupées, confuses, incohérentes. Il évoquait des pays dont les noms me frappaient pour la première fois

l'oreille, des pays de soleil, où, à l'ouïr, les nuits mêmes étaient lumineuses, où des montagnes violettes se dressaient, légères et presque transparentes, sur les lointains, où les vallées, toutes fleuries d'anémones, étaient plantées d'oliviers et de cèdres et de mille autres essences précieuses, inconnues de nos climats. Il disait : « Où est-elle aujourd'hui, ma maison de vignes ?... Où, la tour de garde, dans la plaine, d'où les bergers surveillaient nos troupeaux ?... Ils n'est pas sans doute jusqu'à leurs pierres dont il ne subsiste plus trace, dispersées qu'elles sont en poussière, depuis des siècles, au vent qui souffle des hauteurs. »

Il avait incliné son front dans ses mains ; il sanglotait...

— Peut-être avez-vous faim ? lui dis-je doucement. Si cela vous est agréable, il y a du pain de seigle dans la hutte et il reste du lard de notre souper.

Il me remercia de mes bontés, mais n'accepta point.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, voici les carillons de minuit qui commencent. Lorsqu'ils cesseront de tinter, il sera temps que je me remette en route.

Je le dévisageai avec stupéfaction.

— Le pauvre homme a une félure, pensai-je. Le grand âge et la dure misère lui auront dérangé l'esprit. Il prend pour des sons de cloches la plainte errante de la rafale dans les entrailles de la forêt.

Non seulement il n'y avait pas la moindre vibration de cloches dans l'air, mais à la distance où était notre campement de Locquenvel — la paroisse pourtant la plus voisine — il n'était pas humainement possible d'en percevoir le carillon.

Le *baléer-bro* pénétra, paraît-il, mon sentiment, car il eut, à travers ses larmes, un pâle sourire énigmatique :

— Vous n'entendez rien, n'est-ce pas, *glaouer* ?

— Rien qui ressemble à des bruits de cloches en tout cas.

— Eh bien ! mettez votre pied sur le mien, vous entendrez comme moi, prononça-t-il.

J'obéis par une pure complaisance. Mais je n'eus pas plus tôt touché du bout de mon sabot la chaussure informe du mendiant que, des quatre coins de l'espace, arrivèrent jusqu'à moi des volées de sons, si nombreuses et si rapprochées que, dans la forêt toute entière, c'était comme un immense murmure de bronze. Je m'imaginais même discerner les timbres. Celui-ci, argentin et grêle, c'était Plonévez ; celui-là, plus grave et plus nourri, c'était le bourdon de Belle-Isle-en-Terre. Et il y en avait d'autres, une infinité d'autres... Les étendues

nocturnes en étaient peuplées. Je demeurais bouche bée, les yeux écarquillés, en extase... Brusquement, les bruits s'éteignirent.

— Vous n'estimez plus que je suis fou? demanda mon compagnon.

— Non, fis-je : mais, si je ne savais que le diable ne se risque pas dehors la nuit de Noël, je ne me sentirais guère en sécurité près de vous.

Il s'était levé, avait rassemblé ses haillons autour de son maigre corps.

— Il y a une chose que je puis encore vous divulguer, articula-t-il avec lenteur : parmi les cloches que vous venez d'entendre, j'ai remarqué qu'il y en avait plus d'une qui sonnait triste. C'est mauvais signe pour l'année nouvelle. Si mes pronostics ne me trompent pas, — et mon expérience est, hélas! trop longue pour être sujette à caution, — je prévois de grands deuils dans la montagne. Le ciel vous épargne, vous et les vôtres!

Je l'écoutais, atterré, hésitant à comprendre. Il ajouta :

— J'eusse aimé vous laisser un présage plus heureux en échange de votre hospitalité. Mais il ne tient pas à moi que ce qui doit être ne soit point... Tâchez de vivre aussi longtemps que je souhaiterais de mourir vite. Adieu!

Avant que j'eusse retrouvé mes esprits, il avait disparu.

. . . .

Quand ceux du charbonnage rentrèrent, à l'aube, et que je leur contai l'aventure de la nuit, ils en firent d'abord des gorges chaudes.

— Antôn a dormi! ricanaient-ils : Antôn a rêvé!...

— Et ceci? dis-je, c'est du rêve aussi peut-être.

Je leur montrai, dans ma paume ouverte, cinq pièces d'un sou toutes neuves que le vagabond avait dû laisser tomber à dessein de sa poche, et que j'avais ramassées, après son départ, au pied de l'escabelle où il s'était assis... Du coup, les gaillards ne riaient plus. J'allai le jour même, sur l'avis de Porzamparc, porter au tronc de Sainte-Jûna, les cinq sous de Boudédéo (1).

Et voilà! conclut le vieil Antôn en vidant son verre. Croyez ou ne croyez pas. L'histoire est véridique, et quant à la prophétie, malheureusement, elle ne s'est que trop accomplie.

(1) Juif-Errant.

ANATOLE LE BRAZ.

QUESTIONS SOCIALES & POLITIQUES

LES DEUX ITALIES

(Nord contre Sud)

I

Les agitations politiques et sociales qui, depuis plusieurs années, travaillent la nation italienne devaient, par la seule constatation des différentes manifestations vitales, révéler et mettre en lumière la différence civile qui existe entre le Nord et le Sud de l'Italie. Quelque chose de relatif à ce phénomène était apparu déjà dans la pensée de plusieurs savants et les dissemblances d'existence entre les diverses fractions du peuple italien avaient été notées déjà dans les descriptions faites par les étrangers, dans les mélanges, les relations, les souvenirs de voyages en Italie. Le problème qui se pose aujourd'hui clairement devant la pensée italienne avait donc été déjà effleuré dans les écrits de MM. Villari, Franchetti, Sonnino, Ferrero, dans les monographies de M. Lenormant, dans le beau livre de M. Paul Bourget, etc. Mais les polémiques régionales et les circonstances politiques ont, depuis quelques années, donné à l'affaire une nouvelle et considérable importance. L'ébauche s'est peu à peu transformée en étude. Après les critiques formulées par MM. Groppali, Colajanni, Ciccotti, a paru le livre de M. Niceforo, *Italia Barbara contemporanea*, dans lequel, par l'unité de méthode et de théorie, le problème de l'infériorité civile de l'Italie du Sud se posait avec une clarté franche, qui devenait parfois impitoyable. M. Niceforo reconnaissait et constatait l'existence de deux Italies. Elles sont deux en effet, par la moralité, par le type ethnique, par les conditions sociales et psychologiques. Le livre de M. Niceforo donna le signal d'une bataille ardente. Aux éloges ou aux critiques des savants succédèrent les injures et les banalités de clocher. Remise en discussion, malgré la coopération des intelligences les plus respectées, la question était sur le point de se perdre dans les commérages locaux. La publication de l'ouvrage de M. Lombroso, *In Calabria*, si navrant dans son pessimisme, accrut encore l'âpreté du combat. Et, pour rendre de plus en plus difficile la solution du problème, survint la théorie de M. Sergi, sur l'expansion de la race méditerranéenne. Mais l'observation objective des faits a bientôt réduit, dans une forte proportion, le nombre des apologistes inconsidérés du Sud, tandis que grandissait au contraire le nombre des savants qui, sans méconnaître les précieuses qualités des populations méridionales et les mérites des individus,

admettaient, en même temps qu'ils en recherchaient les raisons, de sérieuses différences entre le Nord et le Sud de l'Italie. C'est à ce moment qu'apparut à Catanzaro, dans l'Italie méridionale, une revue des Sciences Sociales appelée *Il Pensiero contemporaneo*, qui avait pour but de susciter une renaissance intellectuelle de la région. Dans le programme de la Revue, son directeur, M. le Dr Renda, reconnaissait et confessait l'infériorité du Sud; mais il la jugeait passagère et, en l'observant au point de vue réaliste, il la réduisait à ce qu'il appelait « un arrêt circonstanciel de développement ».

La discussion reprit de plus belle. L'éminent professeur Montalto commença, dans le *Pensiero contemporanco*, l'étude de l'évolution historique du peuple calabrais. En même temps la Revue, sous forme d'enquête, invitait les écrivains italiens à donner courageusement leur opinion sur les questions suivantes : « Existe-t-il une infériorité de civilisation du Sud par rapport au Nord de l'Italie? Quels en sont les remèdes? » Cette recherche fut accueillie avec la faveur la plus marquée. Elle éclaircit le problème par les excellentes réponses qu'elle provoqua, et dont une très grande partie n'a pas encore été publiée. Ce sont ces réponses inédites dont nous offrons la primeur aux lecteurs de la *Revue des Revues*.

II

César Lombroso reconnaît l'existence, dans l'Italie méridionale, d'une civilisation inférieure. Il la prouve par la présence de la *Maffia* et de la *Camorra* et par ce fait qu'on constate encore la « criminalité du sang » démontrée par lui dans l'*Homme criminel* et, dans la suite, par MM. Enrico-Ferri et Niceforo. Mais Lombroso admet en même temps que la civilisation du Nord n'est pas parfaite. Les motifs du défaut de civilisation dans la Sicile et la Sardaigne consistent surtout dans leur isolement; mais la mauvaise administration y joue également son rôle, car le ministre n'envoie dans ces îles que les pires de ses fonctionnaires. En outre, le gouvernement ne règlemente pas la coupe des bois, ne fait pas canaliser les torrents, etc. A l'aide de données statistiques, M. Lombroso fait cependant constater l'existence de quelques progrès timides. Pour accélérer leur marche, il propose l'introduction et la réforme de divers systèmes économiques. Il réclame le morcellement du *latifondo* (grande ferme) et le métayage obligatoire, qui faciliterait la culture intensive du sol. Il préconise l'enseignement agraire et le travail manuel dans les écoles et recommande en même temps qu'on facilite par tous les moyens l'immigration intérieure; mais il insiste surtout sur l'avènement d'une justice égale pour tous, car elle est aujourd'hui aux mains de qnelques familles, qui s'en servent comme d'un instrument contre les autres.

M. le professeur Loria, de l'Université de Padoue, admet également la dissemblance des civilisations entre les deux parties de l'Ita-

lie, mais son avis touchant la recherche des causes diffère absolument de celui de M. Lombroso et, pouvons-nous ajouter, de tous les autres savants. Selon M. Loria, l'infériorité de l'Italie du Sud ne serait due ni au régime féodal, ni à la mauvaise administration, ni à la race, ni au climat. « Ce sont là, dit-il, des phrases commodès qui ne servent qu'à cacher l'arrogante ignorance de celui qui les invoque ». Pour lui, la cause fondamentale de cette infériorité gît surtout dans le manque de densité des populations méridionales; car la densité moyenne, qui est de 146,25 dans l'Italie du Nord, n'est, dans l'Italie du Sud, que de 103,82. Or, l'expérience économique confirme que « le degré de civilisation d'un pays est en raison directe de la densité de sa population. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que l'Italie du Midi se trouve si fort en arrière par rapport à celle du Nord? Cette cause s'aggrave en outre par l'action même des institutions qu'elle a créées. L'insuffisance de la population, par exemple, amènera un arrêt du développement économique, grâce auquel prévaudront plus facilement ces monstrueux régimes juridiques et politiques qui perpétuent le déséquilibre social et exaspèrent le marasme économique. » C'est donc seulement la régénération de l'agriculture, la fondation d'industries solides et prospères, et la création de nouveaux et féconds débouchés qui pourraient amener l'augmentation bienfaisante des populations méridionales.

Ainsi isolée, la réponse de M. Loria offre beaucoup de prise à la critique. Ce phénomène de la population n'est pas, par lui-même un guide trop sûr dans la recherche d'un fait social, en raison des contradictions intimes qu'il présente. En effet, jugé dans sa complexité, il offre un aspect à la fois trompeur et différent de celui qu'il montre quand on l'envisage pour chaque région. Ainsi, M. le Dr Alexandre Grappali, dans une charmante réfutation de la réponse de M. Loria, nie formellement qu'à une civilisation plus avancée corresponde toujours une plus grande densité de population. Et, en pareil cas, dit-il, l'Italie, qui compte 107 habitants par kilomètre carré, aurait une civilisation supérieure à celle de l'Allemagne, qui en a 91, de la Suisse, qui en a 93, de la France, qui en a 71 et surtout des Etats-Unis qui en ont à peine 7,6. Or, cela n'est malheureusement pas vrai. Dans l'Italie elle-même, le Piémont, qui a 114 habitants par kilomètre carré, n'est pas inférieur à la Sicile, qui en a 138. Et il y a plus! Cette cause, indiquée par M. Loria comme fondamentale et irréductible, ne serait vraiment telle qu'à la condition qu'elle impliquerait, pour les populations du Sud de l'Italie, une fécondité physiologique organiquement inférieure. Mais nous rentrerions ainsi dans l'ordre des facteurs ethniques, impitoyablement condamnés par M. Loria. On sait au contraire que, d'une façon générale, le coefficient de la natalité d'un pays est en raison inverse de son degré de civilisation ; et, en particulier, nous savons aussi qu'en Italie, le contingent le plus élevé des naissances nous est donné par la Pouille, la Calabre, la Basilicate, et les Abruzzes, qui ont en même

temps la plus faible densité de population. Il doit donc exister d'autres raisons pour déterminer cette émigration des enfants hors de la maison paternelle qui, jointe à la mortalité toujours croissante, cause la dépopulation. Ce qui est certain, c'est que l'opinion de M. Loria n'est qu'une application pratique de la conception historique et sociologique qui lui est particulière et qui a été vivement critiquée par M. Grappali lui-même dans ses *Saggi di Sociologia* et combattue vigoureusement par M. Benedetto Croce, un des plus vaillants propagandistes du Marxisme en Italie.

III

La discussion a été fort vive, relativement à la race. M. le député Colajanni, de l'Université de Naples, dresse un réquisitoire ingénieux contre les tenants de cette théorie et n'épargne même pas l'illustre professeur Sergi. Ce dernier, pour expliquer la ressemblance frappante qui existe entre l'Angleterre moderne et la Rome ancienne, attribue à ces deux peuples, dans un article de la *Nuova Antologia*, la communauté de race méditerranéenne, cette race qui, dans l'Italie méridionale, fait apparaître le plus clairement ses caractères anthropologiques. Alors, poursuit M. Colajanni, il faut choisir : ou les hommes de la Rome ancienne et ceux de la moderne Angleterre appartiennent à la même race, et, dans ce cas, ceux qui considèrent comme inférieurs les hommes de même origine que les Anglo-Saxons voient s'effondrer leur hypothèse ; ou bien les Anglais et les Romains, contrairement à la théorie de M. Sergi, appartiennent à deux races différentes, et alors il reste lumineusement démontré que la diversité des races n'est pas un obstacle à l'accès vers un degré supérieur de civilisation. Enfin, M. Colajanni reconnaît que, dans l'Italie méridionale, il y a diversité de race. Mais différence et infériorité ne sont point équivalentes et dire le contraire, c'est forger des « romans anthropologiques. »

En conséquence, d'après l'hypothèse de M. Colajanni, les Drs Rossi et Troilo se trompent quand ils prennent le climat et la race pour des causes de l'infériorité de la race du Midi. Ils dénaturent vraiment une constatation scientifique pour expliquer un phénomène. Il suffit d'invoquer contre eux ce fait que, au moyen âge, de glorieuses communes prospérèrent dans le Midi, comme celles de Gaëte, Amalfi, Bénévent, tout aussi bien que dans le Nord. Et pourtant le Midi est peuplé de Méditerranéens, le Nord est peuplé d'Aryens, les premiers dolichocéphales, les seconds brachycéphales, tous deux séparés par une infinité de différences typiques, la couleur, la taille, etc., différences qui sautent aux yeux quand on étudie l'*Atlante Antropologico* de M. Sivi, et les essais du professeur Guillaume Ferrero donnent le coup de grâce à cette belle théorie. Il fait cette très intéressante déclaration que, « pour résoudre un problème aussi important (celui de l'infériorité de l'Italie du Sud) il faudrait étudier à fond et soigneuse-

ment l'histoire de l'Italie méridionale, spécialement celle de ces deux derniers siècles. »

« A mesure, dit-il, que je marche en avant dans l'étude de l'histoire, en étudiant avec soin la société de l'Empire romain ; à mesure que j'observe les événements humains et que je réfléchis sur eux, je me persuade sans cesse davantage que le problème le plus difficile de l'histoire est de savoir pourquoi, à certaines époques, un peuple est plus puissant et plus civilisé qu'un autre peuple, et je me rappelle avec douleur le temps auquel, écrivant l'*Europa Giovana*, je croyais cette question si claire et si simple. »

On voit que M. Ferrero a abandonné l'ordre d'idées qu'il avait suivi dans son remarquable ouvrage. Il quitte le roman ethnico-anthropologique pour se donner à l'interprétation historique et réelle des événements humains, et cela est de première importance.

C'est à un point de vue tout à fait matérialiste que se place M. le professeur Ettore Cicotti, qui va rechercher les causes de cette infériorité qui nous occupe dans un passé très lointain, jusqu'à la conquête de Charles d'Anjou (XIIIe siècle) laquelle eut pour conséquences la guerre séculaire entre Naples et la Sicile, et les guerres de succession du XVe siècle, qui amenèrent, dans la vie publique, la prédominance de la noblesse féodale et qui dépeuplèrent les campagnes. Dès Charles VIII, la conquête étrangère donna le coup de grâce. L'Italie méridionale dut alors supporter deux maîtres, au lieu d'un seul : le conquérant étranger et la noblesse indigène, toujours étroitement alliés entre eux. L'unité du royaume a fait plus de mal que de bien à l'Italie méridionale. Celle-ci a dû en porter tout le fardeau, pendant que le Nord en recueillait tous les avantages. Cette unification de l'Italie a enlevé au Midi les énormes capitaux qui lui étaient nécessaires pour commencer son évolution économique. C'est dire que les remèdes doivent être d'un caractère économique et politique. Une décentralisation administrative radicale est indispensable, avec des économies considérables et surtout une liberté politique absolue.

De cette accusation contre l'ordre politique actuel de l'Italie, M. Scipio Sighele a fait l'âme directrice de sa recherche scientifique, suivi dans une certaine mesure par M. Lino Ferriani. Tous deux déclarent qu'une même législation et une même administration ne sauraient gouverner un pays qui présente tant de variétés anthropologiques et psychologiques, un pays qui n'a rien de l'uniformité de l'Allemagne ou de la France. « Le danger véritable de l'unité pour notre patrie, dit M. Scipio Sighele, n'est pas de reconnaître sincèrement qu'elle est formée de régions dont les idées, les sentiments et les besoins diffèrent; il consiste au contraire dans notre obstination à nier d'aussi réelles différences, et à vouloir gouverner et administrer de la même manière les citoyens de Cunéo et ceux de Syracuse, ceux de Venise et ceux de Naples. C'est un lit de Procuste sur lequel doivent s'étendre, bon gré mal gré, les hommes de toutes les tailles. Voilà quelles sont la législation et l'administration italiennes! »

Et M. Scipio Sighele poursuit par une charmante et ironique causerie positiviste, qui conclut ainsi : « Nous avons gouverné comme un père qui, ayant des fils tout à fait différents par le tempérament, le caractère et l'esprit, prétendrait les soumettre tous à un régime d'éducation unique. Naturellement, les fils, qui auraient donné de bons résultats si on eût laissé librement se développer leurs facultés différentes, ont vu, assujettis à une méthode unique, leur vie intellectuelle et morale s'entraver et s'atrophier. »

La cause réelle du phénomène, telle qu'elle est révélée par une observation mathématiquement exacte, nous est donnée, dans une réponse fort travaillée, par M. G. de Gennaro. Il observe d'abord l'état économique de l'Italie méridionale et conclut de cet examen qu'on ne doit point en chercher les causes dans le facteur physique ou ethnico-historique, mais dans le facteur social *prochain* et dans le facteur social *actuel*.

M. le professeur Bernardin Alimena, l'illustre jurisconsulte positiviste, confesse, lui aussi, l'infériorité du Midi, qu'il attribue à des causes sociales; mais, en même temps, il se fait l'avocat énergique de ces régions contre les exagérations de ceux qui invoquent les facteurs biologiques, telluriens et climatériques. M. le professeur G. Marchesini ne s'en tient pas à la recherche positive;mais,d'accord avec son critérium ethnique, il cherche à établir cette proposition : « Le degré de moralité, dit-il, est le premier et le meilleur indice du degré de civilisation. Lorsque, de la forme de la criminalité dans le Nord, par rapport avec celle du Midi, on déduit que le progrès est plus grand dans le Nord, c'est là, à mon avis, un jugement totalement défectueux, car on veut retrouver la civilisation dans le crime, le bien dans le mal, le positif dans le négatif. » M. Marchesini, qui appartient à l'école idéaliste, croit que l'élément psychique est le facteur par excellence de l'histoire, le levier capable de renouveler la face de la société. Par conséquent, de ce mouvement d'idées autour du Midi, il tire de nouveaux présages pour son avenir. Malheureusement, un mouvement d'idées,limité à un petit nombre d'intellectuels, n'implique pas le réveil de la conscience collective, écrasée encore sous le poids de son joug économique, de l'ignorance et de la criminalité.

M. Vincent Guiffrida conteste l'infériorité de l'Italie méridionale, sans arguments bien efficaces, tandis que cette infériorité est affirmée et démontrée avec une louable largeur de vues par M. le professeur J. Montalto, qui arrive à ses conclusions après une longue et remarquable étude sur la Calabre, dans l'histoire de la civilisation. Mêmes conclusions de M. Francesco Pietro-Paolo et du docteur Fancello. Très semblable à celles-ci, une courte mais édifiante réponse de M. Duglesi Piro, le lumineux écrivain sicilien.

M. le député Henry de Marinis de l'Université de Naples, vient enfin élargir singulièrement le débat, car, au Midi de l'Italie, il joint l'Espagne et la Grèce. L'éminent professeur met en lumière la théorie de

l'infériorité des races latines, en les considérant, non pas au point de vue ethnique. mais sous le seul aspect de leurs conditions économiques déterminées. Il soutient que le déplacement, hors de la Méditerranée, du centre du commerce et de la civilisation, transporta ailleurs le nouveau caractère de la production. La découverte de l'Amérique et la création des nouvelles lignes commerciales fit que la nouvelle civilisation industrielle apparut sur un autre point et y développa du même coup le progrès intellectuel; de sorte que l'isolement fut, non pas une cause, mais une conséquence. Le Piémont et la Lombardie, demeurés en contact avec le Nord, ressentirent moins profondément les effets de la crise qui atteignit le Midi. Quant aux causes actuelles, M. de Marinis met au premier rang l'unification, devenue, comme on le voit, le *leit motiv* des savants dans leur recherche des maux qui affligent l'Italie.

IV

Le seul reproche de caractère général que l'on puisse faire à ce grand et noble mouvement scientifique est l'unilatéralité des jugements. Nous avons pu voir combien chaque savant a suivi son école, et combien rarement il a jugé objectivement une question qui serait alors apparue dans ses véritables termes. Très opportunément, M. le professeur Puglia conseille tout d'abord une étude préliminaire, monographique, de chaque région, de manière à arriver à l'indication des remèdes efficaces. La série s'ouvre par une monographie consciencieuse de M. P. Ruiz, un intelligent et savant magistrat moderne.

En résumé, les études achevées jusqu'à présent nous donnent le moyen d'apercevoir le véritable aspect de ce problème de la civilisation et de la science. Désormais, on ne peut plus mettre en doute l'infériorité, qui a été reconnue par tous, quoique tous ne l'aient pas exactement définie. Ceux, par exemple, qui s'arrêtent au caractère et disent que, dans le Midi, sur le niveau inférieur de la collectivité, s'élève le génie solitaire, acceptent comme une explication essentielle ce qui est une manifestation extrinsèque d'une raison plus profonde. La collectivité, qui tend à s'uniformiser dans un type unique, est vraiment l'index de la civilisation moderne ; mais, où cela ne se produit pas, l'infériorité a des causes plus intimes et n'est pas un effet des mêmes causes. La Révolution française n'a déterminé, dans l'Italie du Sud, aucun changement de classe. Les grandes propriétés rurales ont poursuivi leur existence immuablement. Le métayage n'a pas pris la place du fermage et l'on n'a pas vu se former en peu de temps une classe bourgeoise et capitaliste contre une classe manufacturière. Mais l'ancien régime est resté, avec son petit nombre de grands propriétaires de fermes, qui louent leurs terres aux petits propriétaires, infime minorité qui pèse d'un poids si lourd sur l'énorme masse des salariés Maintenant, il est clair que, dans le progrès de la civilisation,

l'Italie méridionale s'est arrêtée loin en arrière, gênant ainsi et retardant le développement du Nord. L'analyse qui s'écarte de son sujet, devient par cela même inutile. Il arrive ainsi quelquefois, principalement quand on s'attaque aux phénomènes sociaux, que l'on prend les causes pour les effets et les effets pour les causes. Comme exemple, nous avons la densité de la population, qui est un effet de plusieurs causes, mais qui n'est pas une cause.

Il serait vraiment plus exact de dire *coexistence* de plusieurs conditions que dépendance de causes à effets. C'est l'agglomération de la population — et non sa densité — qui, plus grande dans le Sud, plus faible dans le Nord, coexiste avec la grande propriété et, par conséquent, avec l'absence de petite propriété et de métayage. Il y faut joindre la malaria et le défaut de voies de communication. Mais il y a plus. Le Midi présente dans la plupart de ses centres de population, un étrange conglomérat d'habitants *urbains* et *ruraux*, dans lequel ces derniers sont toujours en majorité. Or, ces centres réunissent tous les maux de la ville et de la campagne, depuis l'ignorance jusqu'à la taxe de consommation, dont meurent les infortunés paysans. Il devient clair, en ce cas, que la première cause coexiste avec les conditions qu'elle-même a créées. L'unité italienne a trouvé le Midi arrêté dans son développement et n'a rien fait pour l'élever au niveau de la civilisation moderne. Elle a, au contraire aggravé son mal en perpétuant l'ancien système économique et en imposant des devoirs singulièrement peu en harmonie avec la misère croissante et avec les insurrections périodiques causées par la famine.

Alors, de l'examen que nous venons de faire, le remède à appliquer se dégage clairement. Ce serait une forme de gouvernement qui abolirait le système suranné des grandes propriétés foncières et des domaines; qui, étant donnée une matière de production, en faciliterait la mise en œuvre et l'échange, en mettant à profit les forces hydrauliques, en construisant des réseaux intérieurs de chemins de fer. C'est ainsi que le souffle de la civilisation nouvelle pourra atteindre cette belle et grande région italienne, où dorment tant d'énergies, tant de forces économiques inactives et oubliées. Et nous, commençons par abandonner la conception fataliste de l'*infériorité* congénitale et persuadons-nous que l'avenir nous appartient, si nous substituons à notre coupable indolence ce que M. Ugo Ojetti appelle si heureusement « la vivante confiance en nous-mêmes. »

FRANCESCO PATERNOSTRO.

SCIENCES

ENCORE LA CONQUÊTE DE L'AIR

LE NAVIRE AERIEN ZEPPELIN.

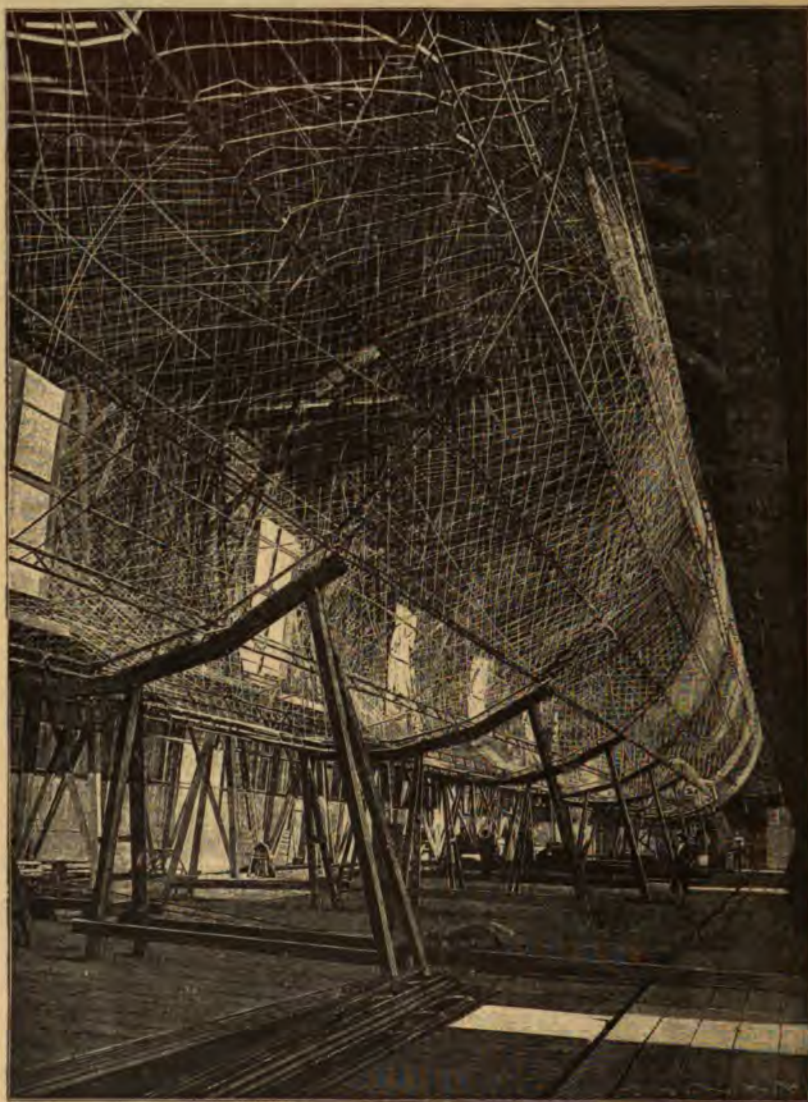
Voici qu'on nous annonce — et cette fois en des termes précis — le succès décisif des expériences aérostatiques du comte Zeppelin qui depuis trente ans s'occupe des machines volantes. Sa nef aéroplane en aluminium aurait sans mécompte résolu le problème de l'aviation. C'est du moins ce qu'affirme le major Baden Powell (1), chargé par l'autorité militaire anglaise d'assister aux récents essais, et le témoignage qu'il apporte a d'autant plus de valeur que sa compétence dans la science aéronautique est universellement reconnue. De nouvelles expériences doivent avoir lieu très prochainement, et elles ne feront que confirmer, suivant les prévisions du major anglais, les résultats déjà obtenus.

L'invention du général Zeppelin intéresse le monde entier. Une fois devenue pratique, elle révolutionnera certainement le vingtième siècle. Aussi faut-il dès maintenant en prendre acte et faire connaître exactement en quoi elle consiste.

Le principe des machines volantes ne saurait plus être mis en discussion. Il est désormais hors de doute que l'on peut actionner par des moteurs plus ou moins énergiques des appareils construits de telle façon que tout le système s'enlève en l'air, s'y soutienne et puisse s'y diriger. Ce qui a été réalisé jusqu'ici à cet égard est concluant. Il est établi qu'avec une force convenablement emmagasinée on peut voyager, à l'instar de l'oiseau, pendant une durée détermiminée. Mais c'est cette durée même qui limite, comme impulsion motrice et comme direction imprimée, l'utilité de la machine, hélicoptère, orthoptère, ou aéroplane. De ces trois modes de vol celui de l'aéroplane est le seul qui, en imitant le mouvement plané, associe scientifiquement et expérimentalement la sustentation à la propulsion. Si les tentatives faites il y a cinquante ans par Henson avec son aéroplane à voiles fixes et à hélices, mues par une machine à vapeur, puis il y a trente ans par Springfellow avec ses plans superposés, ont échoué, elles ne rentraient déjà plus comme le volateur de Du Temple, l'oiseau mécanique de Tissandier et le bateau aérien à hélices et à roues de Wellner dans la catégorie de ce que l'on pourrait appeler les machines en chambre. Elles eurent en outre le mérite de porter les recherches sur des types plus propres à vaincre la difficulté. Elles.

(1) Le major Baden Powell est le frère de l'officier anglais qui fait partie de l'expédition anglaise au Transvaal. (*Note de la Rédaction.*)

ont enfin montré le chemin, et Maxim, Phillips, Langley, Tatin et Richet leur empruntèrent de précieuses données.



Le navire aérien du comte Zeppelin (en construction).

Le comte Zeppelin a travaillé d'après un programme analogue. Grâce à sa fortune personnelle et à ses études poursuivies avec une

patience indémentie, sans répudier les conseils, il est arrivé à concevoir un propulseur d'une réelle efficacité pouvant conduire le ballon lancé en l'air à une vitesse régulière. Ce fait acquis lui permit, au mois de juin dernier, de créer à Berlin une société de savants et de capitalistes. Le capital social de 1 million de francs servit à construire le navire en aluminium, qui a été successivement perfectionné.

La machine volante Zeppelin occupe un bâtiment spécial élevé sur soixante pontons solidement ancrés au milieu du lac de Constance à proximité de Friedrichshafen. Le bâtiment a 152 mètres de long, 78 pieds de large et 23 mètres de haut, c'est-à-dire une mesure cubique équivalente à deux pâtés de maisons de quatre étages. Onze grandes fenêtres percées à une hauteur égale font pénétrer la lumiere à l'intérieur.

En entrant le regard s'attache sur un immense squelette, formé par des câbles en aluminium. Cette gigantesque armature a 130 mètres de long et 12 mètres de diamètre. Le cadre également en aluminium est un ensemble de barres constituant un polygone de 24 côtés, ayant chacun 8 mètres de long et reliés ensemble par d'autres câbles en aluminium, le tout offrant l'aspect d'une énorme roue de bicyclette.

Le navire aérien est divisé en dix-sept compartiments assemblés tout en étant séparés. La circonférence totale se trouve enveloppée d'une sorte de réseau, chaque compartiment étant à l'intérieur protégé de même.

Chacun de ces compartiments doit contenir un ballon, de manière à soulever la nef en l'air et à l'y maintenir. L'inventeur en employant plusieurs ballons a prévu le cas où l'un d'eux venant à être détruit par accident, les autres pourront continuer à fonctionner. En les enfermant tous dans un grand cadre recouvert de soie pour les protéger contre les effets de l'atmosphère et du soleil, on a pu donner aux extrémités du navire, proue et poupe, la forme la plus apte à offrir le moins de surface possible au vent, en rendant de la sorte la direction de la machine plus facile.

Les ballons, construits avec les meilleurs matériaux, sont absolument imperméables. Ils doivent être remplis de gaz hydrogène fourni par des cornues déjà en place sur les pontons. Il y a 2.000 cylindres, contenant chacun 16 pieds cubes de gaz, ce qui donnera environ un emmagasinage de 3.200 pieds cubes de gaz dans tout le navire. On sait que la puissance élévatrice du gaz hydrogène dans ces conditions est de dix tonnes. Or, le poids de l'aéroplane, avec toute la machinerie, n'excèdera pas quatre tonnes.

Le comte Zeppelin s'appuie sur le principe que tout corps en mouvement est dirigeable. Si les bateaux aériens dont on a fait usage jusqu'ici n'ont pu être dirigés, c'est d'abord que leur forme n'était pas scientifique et ensuite que la provision d'énergie n'était pas suffisante pour donner à l'appareil dirigeant assez de prise sur l'air.

Le mouvement en avant et en arrière est produit par quatre grands appareils tournants en aluminium qui servent à la propulsion. Deux de ces appareils, sortes de plaques, sont adaptés à l'avant du navire, juste au point où la circonférence commence à diminuer; les deux autres occupent une portion correspondante à l'arrière. Le mouvement de direction est donné par un double gouvernail à l'avant et à l'arrière.

La force motrice de ces propulseurs est fournie par des moteurs Damien, alimentés par la benzine. Ces propulseurs sont extrêmement légers, les plus légers que l'on ait employés jusqu'à ce jour, mais ils peuvent produire chacun, la force requise de douze à quinze chevaux vapeur. Ils sont portés par des nacelles en aluminium suspendues à l'avant et à l'arrière, juste au-dessous d'eux. Ces nacelles ont 17 mètres de long et environ 6 mètres de large, et sont allongées en pointes à l'avant et à l'arrière. Les moteurs sont mis en contact avec les propulseurs par de fortes bielles en acier. Ils ont été construits tout spécialement pour le navire. Enfin l'on a pris la précaution de rendre toute la machine volante entièrement ignifuge.

Le vaisseau aérien du comte Zeppelin peut être comparé, par l'aspect général, à un colossal man-of-war, mais les matériaux sont si délicatement ouvragés que l'on dirait plutôt une immense cage d'oiseaux tout en aluminium recouvert de soie. La vitesse de cet appareil sera de 22 milles à l'heure.

A lire les détails que nous donnons ici, on croirait volontiers à un rêve, pourtant rien n'est plus réel. Evidemment 22 milles à l'heure n'a, comme marche, rien de miraculeux, mais cela suffit pour accomplir un voyage déjà important et les améliorations viendront plus tard. Ce qu'il importe de constater, c'est que l'aéroplane du général Zeppelin paraît avoir, comme puissance mécanique, de réels avantages sur les aéroplanes-navires de l'ingénieur américain Hiram Maxim, et même sur l'aérodrome du professeur américain Langley. On se rappelle d'ailleurs que celui-ci, dans son tout dernier voyage en Europe, a passé de longs mois avec le comte Zeppelin, tous deux se communiquant leurs observations.

L'aéroplane Zeppelin est destiné aux opérations stratégiques. Le major Baden Powell, dans son rapport aux autorités britanniques, déclare en termes précis que la nouvelle machine volante rendra les plateaux du Pamir, les défilés de la frontière afghane, les marais du Haut-Nil, et même Mafeking avec les hauteurs du Transvaal, aussi accessibles que l'est New-York. S'il dit vrai, l'heure n'est pas éloignée où le grand rêve fait par l'homme, de se rendre maître du ciel comme il l'est de la terre et des eaux, deviendra réalité, et où il ne sera plus nécessaire d'entasser les Ossas sur les Pelions pour escalader les Olympes.

G. Roux.



M. A. Pollak. Le nouvel appareil télégraphique. M. J. Viray.

LE NOUVEAU TÉLÉGRAPHE ACCÉLÉRÉ

Encore une nouvelle invention relative à la transmission des messages par voie télégraphique. Celle-là est plus extraordinaire que les précédentes et elle a cet avantage de pouvoir être mise en service immédiatement à l'aide des fils conducteurs déjà existants.

L'appareil, qui est désigné sous le nom de télégraphe accéléré, est dû à deux électriciens hongrois, MM. Antal Pollak et Josef Virag, de la Compagnie d'Electricité de Buda-Pesth ; et leurs essais ont été faits sur les lignes du gouvernement qui relient Buda-Pesth à Berlin.

Le 20 octobre dernier, M. Josef Virag avait réuni autour de lui, dans la capitale de la Hongrie, les personnages officiels, les directeurs du télégraphe, les ingénieurs du gouvernement, le représentant de la France, le directeur-général d'une grande compagnie américaine de télégraphie sous-marine et plusieurs autres personnes parmi lesquelles le signataire de cet article. De son côté, M. Antal Pollak était à Berlin, avec M. Podbielsky, le Dr Sidow, conseiller privé et le Dr Bernhardt, directeur des Télégraphes.

Les inventeurs affirmaient que leur appareil, à une vitesse modérée, avec une puissance de vingt volts, par exemple, pourrait facilement transmettre 100.000 mots à l'heure ; que ce nombre pourrait être porté à 150.000, avec vingt-cinq volts au lieu de vingt, et qu'enfin, à pleine vitesse, on dépasserait 200.000 mots à l'heure.

Pour faire ressortir plus clairement la supériorité de cet appareil, ajoutons que la dépêche transmise ce jour-là, et adressée au journal américain *The World*, contenait environ 1.200 mots. L'appareil Hughes, le plus rapide de ceux dont on se sert actuellement, aurait

pu, entre les mains d'un télégraphiste habile, expédier ce télégramme en une heure et demie. Il ne fallut à MM. Antal Pollak et Josef Virag qu'*une minute* exactement pour obtenir le même résultat. Il s'agit, comme on le voit, d'un bouleversement véritable dans les transmission télégraphiques.

Pour pouvoir être câblés de cette façon, les télégrammes doivent subir une préparation préalable. Les signes, qui sont les mêmes que ceux de l'appareil Morse, sont perforés à l'aide d'une machine déjà en usage pour les câbles télégraphiques, sur des rouleaux de papier sans fin. Un nombre infini de personnes peuvent travailler simultanément à la perforation des télégrammes et la dépense résultant de cette opération est insignifiante, si on la rapproche des accroissements de recettes que permettra le désencombrement des lignes par la transmission accélérée des messages.

La bande ainsi perforée passe sur un petit cylindre mis en mouvement par un moteur ou, dans certains cas, par un appareil d'horlogerie. Deux brosses, dont l'une est reliée au pôle positif et l'autre au pôle négatif de la batterie, frottent le cylindre, pendant que passe la bande perforée. La perforation s'exécute suivant une double ligne parallèle et comme l'une de ces brosses touche le métal du cylindre à travers le trou, un signal se produit à l'extrémité de la ligne à laquel le cylindre est relié.

L'autre brosse, en contact avec le métal à travers la seconde rangée de trous, produit le signal contraire. C'est avec ces signaux que l'alphabet est combiné d'après le système de Morse. Ils sont portés par le courant électrique à la station réceptrice. Là se trouve un téléphone dont le diaphragme est relié à un petit miroir concave qui reçoit à son tour les impulsions données au diaphragme par le courant. Ces impulsions, en effet, ne sont que de la millième partie d'un millimètre et par conséquent à peine perceptibles et le miroir doit être disposé de façon à amplifier leur effet.

Au dos de ce miroir, les inventeurs ont fixé un petit morceau de fer doux et au téléphone un aimant permanent. Un des pôles de cet aimant est muni d'un ressort qui repose sur le diaphragme au moyen d'une tige très mince. Cette tige se rapproche de l'aimant ou s'en écarte quand le diaphragme est mis en mouvement par le courant et la même cause fait aussi mouvoir le miroir, mais d'une façon plus perceptible. La lumière d'une petite lampe à incandescence tombe sur le miroir et le mouvement apparaît sous la forme d'un fil brillant qui est réfléchi sur le papier sensible, après avoir passé à travers une lentille qui le condense en un seul point lumineux.

Le message expédié par les inventeurs au *World*, et dont nous donnons ci-dessous le texte anglais et la traduction, peut être aisément déchiffré par tous ceux à qui l'alphabet Morse est familier. Il fut transmis de Buda-Pesth à Berlin en six secondes. En ce moment, on est encore obligé de développer le papier sensible ; mais, quand l'appareil sera construit pour être mis en service, cette opération du

développement se fera d'une façon automatique. Les messages seront photographiés sur le papier sans fin et découpés au fur et à mesure.

Si l'appareil se bornait là, il se produirait un phénomène singulier : les vibrations du diaphragme suivraient si rapidement les vibrations déterminées par le courant, que les signes ne pourraient pas apparaître clairement. Mais au moyen d'une bobine d'induction et d'un condensateur, les inventeurs ont pu venir à bout de cette difficulté et obtenir des signes si clairs qu'avec un peu de pratique le premier télégraphiste venu les lira couramment. Un télégramme envoyé en français de Berlin, par le représentant de la France, fut lu couramment et à haute voix par lui dès la première tentative.

Quant aux représentants de la Compagnie américaine, ils déclaraient bien haut que jamais ils n'eussent pu croire à la possibilité des résultats obtenus par MM. Antal Pollak et Josef Virag. L'un d'eux ne quitta pas la machine de l'œil pendant toute la nuit. Il lui parlait, la caressait, la réprimandait. Le spectacle était des plus comiques.

La grande et indiscutable utilité de cette invention consiste dans ce fait que, d'ici à fort longtemps, on n'aura pas besoin de construire de nouvelles lignes télégraphiques, ni d'immerger de nouveaux câbles. Un seul fil, travaillant pendant vingt-quatre heures, pourra expédier deux millions de mots. C'est là une quantité plus que suffisante pour parer à toutes les éventualités.

Voici maintenant le texte anglais et la traduction du télégramme dont nous reproduisons le fac-simile.

The inventors of the apparatus for rapid telegraphy, Engineers Pollak Antal and Virag Josef, are glad to send a proof of their invention to the great american newspaper The World, which has always been foremost in proclaiming the value of new inventions and has so often shown its warm sympathies for Hungary. We beg the World's owner and editors, who are so prominent among the world's press, to examine the value of our invention, to give their opinions upon it and to introduce it to their public. We hope that rapid telegraphy will soon be able to render valuable services to journalism, and will help to spread the ideas of progress and culture all over the world. The English and American press has always shown interest and kindly feeling for important inventions, and it is for this reason that we attach the highest importance to any recognition of our endeavour on its part.

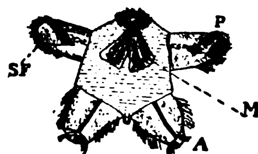
Les inventeurs de l'appareil à télégraphie rapide, les ingénieurs Pollak Antal et Virag Josef, sont heureux d'envoyer une preuve de leur invention au grand journal américain, le World, *qui a toujours été des premiers à proclamer la valeur des inventions nouvelles et qui a si souvent témoigné ses chaudes sympathies pour la Hongrie. Nous demandons au propriétaire et aux éditeurs du* World, *qui occupent une situation proéminente dans la presse du monde, d'examiner la valeur de notre invention, de donner leur opinion sur elle et de la présenter a leur public. Nous espérons que la télégraphie rapide sera bientôt à même de rendre de sérieux services au journalisme et d'aider à répandre les idées de culture et de progrès dans le monde. La presse anglaise et américaine a toujours montré son intérêt et ses bons sentiments pour les inventions importantes et c'est pour cette raison que nous attachons la plus haute importance à la reconnaissance de notre effort de sa part.*

Budapest.

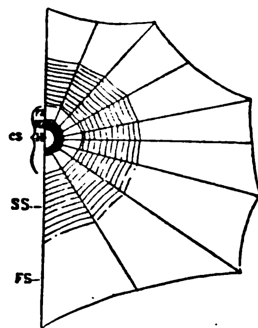
Prof. F. Vasaty.

COMMENT L'ARAIGNÉE TISSE SA TOILE (1)

Là classification des diverses espèces d'araignées se base sur la manière dont elles tissent leur toile. On les divise en deux groupes principaux : les sédentaires et les vagabondes. Les premières comprennent toutes celles qui restent sur ou dans leur toile et capturent leur proie par piège. On les subdivise en *filandières* (qui font leur toile en réseau), *tendeuses* (qui travaillent en ligne), *tapissières* (qui tissent en tube), *tisserandes en tunnel.* Nous ne parlerons ici que des *filandières.* Quelques exemples feront connaître leurs procédés de tissage.



Filière bien ouverte et filière presque fermée.



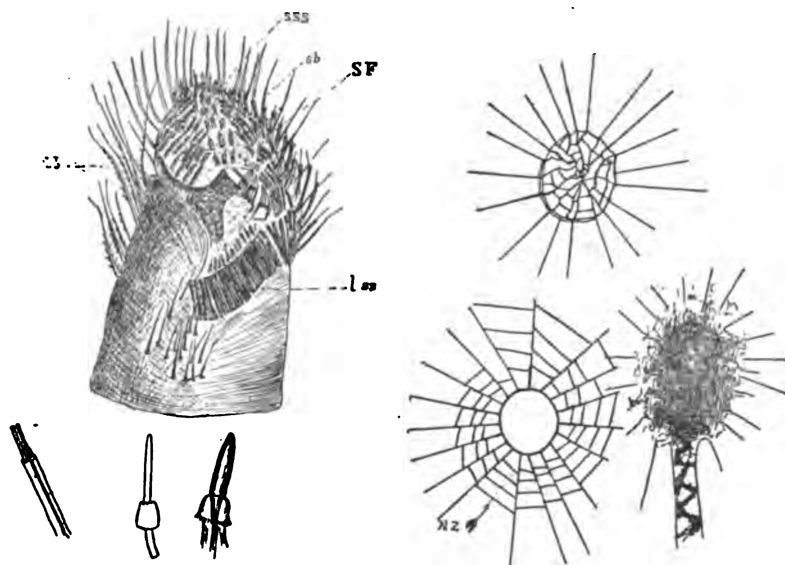
Division de la toile : CS, espace central : FZ, zone libre ; NZ, zone de défense ; H, moyeu : SS, espace spiral ; FS, bâtis.

Les organes extérieurs de l'ouvrière, ce que l'on peut appeler les doigts qui tissent, se trouvent sous l'extrémité postérieure de l'abdomen dans le plus grand nombre d'espèces. Chez quelques-unes, ce-

(1) La mythologie grecque en imaginant le symbole d'Arachné dont Ovide fit le conte que l'on trouve au livre VI des *Métamorphoses*, n'a pas seulement eu pour but de donner gain de cause à Pallas-Athénê dans sa lutte inégale avec la pauvre fille du teinturier en pourpre de Colophon. Elle a aussi voulu appeler l'attention de la science sur une classe d'octopodes, que leur forme bizarre et leur aspect repoussant semblaient devoir rendre peu dignes d'intéret. A vrai dire les savants ne se sont décidés à entreprendre l'étude sérieuse des arachnides qu'après quelque trente siècles d'indifférence. Le premier qui les ait observées scientifiquement est Lamarck dont les travaux sur cette partie de l'histoire naturelle trouvèrent des continuateurs illustres en France, dans Blainville, Walkenaer, Bory de Saint-Vincent, Gervais, et, à l'étranger, principalement dans Koch. Tous ces entomologistes s'attachèrent plutôt à décrire l'anatomie et les mœurs de l'araignée avec quelques considérations sur son industrie. Ils laissèrent presque entièrement de côté ses procédés de tissage. Il y a là une lacune que Miss Mary Cunningham, une doctoresse américaine, nous signale et la solution qu'elle donne de ce curieux problème dans ses divers détails est à la fois originale et technique. Les lecteurs de la *Revue des Revues* en jugeront. (*Note de la Rédaction*).

pendant, ces doigts sont placés un peu plus bas, et, quelquefois, près du milieu de l'abdomen.

Les organes dont il s'agit consistent ordinairement en six *filières*. Les trois couples ou paires diffèrent quelque peu de forme et d'aspect. Celle du milieu est plus petite et plus resserrée. Les filières postérieures et antérieures ont deux articulations ; celle du milieu en est dépourvue. Elles sont mobiles, particulièrement les paires antérieure et postérieure et peuvent se refermer complètement l'une sur l'autre, de manière à faire toucher leurs extrémités au *champ* ou fond de la toile. C'est sur ce champ que s'étendent les bouts et côtés des filières portant les tubes d'où sort le fil ou la soie de l'insecte. Au repos, les filières sont généralement closes; au travail, elles sont toujours bien ouvertes.



Doigt postérieur de fileuse et tubes individuels. Moyeu à maille, moyeu fermé, moyeu ouvert.

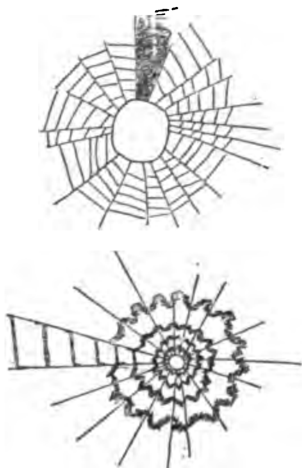
Sur chaque champ, il y a un certain nombre de bobines ou tubes, divisés en deux parties, le bas étant plus épais et plus long que le haut. Ces tubes sont creux. Ils servent de conduits délicats à la sécrétion liquide produite par les glandes et amenée à la surface. Ces groupes de bobines sont entourés de poils qui semblent avoir un rôle dans le tissage.

Les toiles des filandières se partagent en deux catégories : pièges verticaux, pièges horizontaux. Il y a quatre subdivisions de la première catégorie : le réseau plein, le réseau en secteur, le réseau en rayon, le secteur réticulé.

Le réseau lui-même se divise en espace central, espace spiral, es-

pace de bâti. L'espace central offre trois parties distinctes : le milieu ou moyeu, la zone de défense, la zone libre.

Le moyeu correspond comme dimensions à la longueur, pattes comprises, de l'araignée qui l'a tissé. L'insecte en vigie, guettant sa

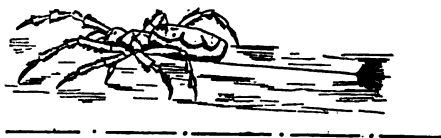


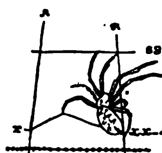
Moyeu d'une toile d'araignée.

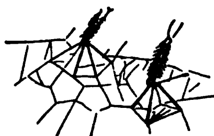


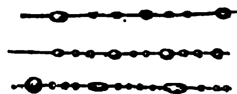
La toile bâtie à l'aide du courant atmosphérique.

proie, est, presque toujours, et invariablement pendant la nuit, étendu sur ce moyeu. Un examen attentif de ses pattes montre que les griffes s'attachent au fil de la toile et même les élongent. Chaque mouvement imprimé en un point quelconque à la toile est de cette manière communiqué aux pattes, très sensibles, par les fils tendus,









Fils d'attachement. — Araignée disposant la spirale. — Griffes saisissant et triant des fils. Bulles visqueuses de la spirale.

pendant que les poils délicats qui couvrent ces pattes et qui sont en contact avec les fils augmentent considérablement la sensitivité de l'insecte. L'araignée est peut-être aussi secondée dans cette télégraphie naturelle par le petit fil qui met en communication les filières

avec le moyeu. En tous cas, le principal objet de cette construction paraît être pour la tisseuse de se tenir toujours attachée à sa toile, soit qu'elle s'élance à la poursuite de sa proie, soit qu'elle s'évade un moment de son réseau pour se dérober à une attaque, soit qu'après en être sortie, elle veuille y rentrer.

Le moyeu est réticulé, fermé ou bien ouvert. Réticulé, il est entièrement ou partiellement recouvert de mailles irrégulièrement formées et à travers lesquelles on peut voir souvent le prolongement des rayons en zig-zag. Le moyeu fermé est recouvert d'une trame très serrée de soie blanche; le moyeu ouvert, c'est-à-dire sans aucun tissu, se retrouve généralement dans les pièges horizontaux.



Argiope Cophinaria. Argiope Argyiaspis.

SPÉCIMENS DE TISSAGE DE SA TOILE

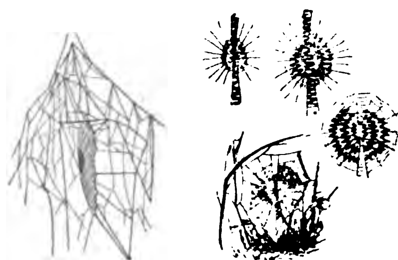
La zone de défense se compose de lignes spirales (ordinairement de 4 à 10) entourant immédiatement le moyeu. Ces spirales ne croisent pas directement les rayons, mais les enveloppent dans le sens de la longueur au point de croisement.

La zone libre est la partie de l'espace central qui se trouve entre la zone de défense et les spirales ; elle consiste simplement en rayons.

L'espace central sert probablement comme ouvrage de protection. Aucune de ses parties ne contient des bulles visqueuses, ce qui permet à l araignée de se mouvoir librement autour de son centre d'opération, sans courir le risque de se prendre elle-même dans son piège, mais aussi sans avoir la chance d'y retenir une proie.

Dans la construction de sa toile, le premier fil disposé par l'araignée est celui du bâti. Pour cela, l'insecte rampe sur les objets où il veut tendre son piège : il tire derrière lui son fil qu'il attache à la surface, en exerçant une pression sur les filières. Quand celles-ci sont ouvertes et pourvues de centaines de bobines minuscules, les

fils amassés s'attachent à la surface et durcissent à l'instant. Alors l'araignée serre ensemble ses filières et les nombreux fils convergent de manière à n'en former qu'un seul, en le cordant.



Ailes protectrices ou écrans de l'Argiope Cophinaria.
Toile de l'Argiope Argyiaspis.

Il y a une autre manière de faire le bâti en se servant des courants atmosphériques. On voit souvent des toiles tendues entre des points très distants l'un de l'autre et où la nature même des choses environnantes semble rendre tout à fait improbable le travail de l'insecte rampant en portant son fil.

Dans certains cas, les deux points d'attache sont éloignés de dix à douze mètres et même davantage ; les fils de bâti traversent des routes, et même des pièces d'eau. Or, non seulement il aurait été impossible à l'araignée de faire ce trajet avec son fil sans rencontrer aucun obstacle et sans s'empêtrer, mais aussi de passer l'eau. On peut donc admettre qu'elle a eu recours pour établir son bâti à l'aide de courants atmosphériques, et qu'elle a, suivant une expression poétique « voyagé sur les ailes de l'air ». Le Dr M. Cook dit qu'il a souvent observé des fils transportés directement par l'araignée au travail, qu'il en a examiné l'entre-croisement, et qu'il a vu l'insecte les raidir, puis marcher dessus. L'araignée semble attacher une grande importance à ses fils de bâti et s'en sert à toute occasion pour construire de nouvelles toiles ; mais, une fois ces sortes de fils détruits, elle change son ouvrage de position. C'est surtout le soir qu'elle travaille avec le plus d'activité à son tissage ; mais on a constaté que lorsqu'il n'y a pas de vent, le plus souvent il lui est impossible de faire sa toile.



Toile de l'Epeira.

Pour faire voir comment une filandière tisse sa toile après avoi

établi un premier bâti, grâce au courant atmosphérique, supposons que l'insecte se trouve à gauche et qu'il veuille attacher un fil à gauche en *x* : il passe au point *x*, porté par l'air, et en même temps il raidit son fil, puis il revient en arrière au point *d*, se laisse tomber

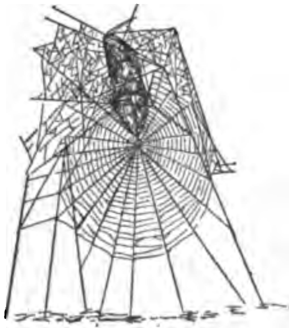


Toile en labyrinthe.

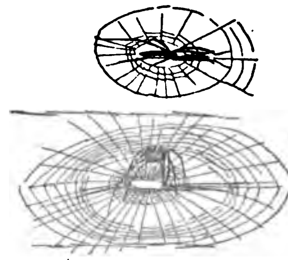


Toile composite.

en lançant son fil à terre en un point quelconque. Là, il l'attache et remonte en *oo* où il fait un nouvel attachement et commence une nouvelle ligne. A cet effet, il retient son fil dans une patte de derrière de manière à ne pas l'emmêler avec le fil de descente, et l'ascension continue. La nouvelle ligne remonte jusqu'en *d* et suit le premier fil de bâti jusqu'en *e*, où l'insecte fait un attachement en serrant



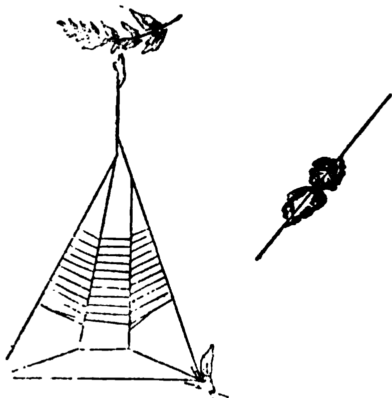
Piège d'une toile en secteur avec tube attaché.



Tube de l'araignée de vergers (Tetragnatha extensa).

étroitement son fil ; il complète ensuite son triangle dans lequel il tisse son piège. Si, au lieu d'une toile triangulaire, il veut faire un bâti quadrangulaire, il suit la même méthode en attachant simplement son fil en un quatrième point.

Les détails varient suivant les lieux, mais c'est là le plan général de construction. Vient ensuite la disposition des rayons, ce qui se fait généralement en se laissant tomber de la ligne du haut et en attachant le fil de bâti en bas. Les rayons ne sont pas tissés d'une manière régulière, mais avec une appréciation sagace du balancement à imprimer à la toile. Puis, lorsque le travail des rayons est achevé, l'insecte s'occupe de la zône de défense en disposant les spirales, dont il prépare les diverses assises. Il établit d'abord une sorte d'échafaudage et travaille avec une si grande rapidité que la manière toute particulière dont se meuvent ses pattes, rend difficile de décrire le procédé. On connait cependant le petit coup de patte qui attache le fil à chaque rayon, mais il est probable que le travail se fait aussi par la pression des filières sur le rayon, et qu'ici l'une des pattes de derrière est employée pour déterminer le point d'attache; l'autre patte correspondante tend le fil qui reste lâche entre chaque rayon, et se rétrécit bientôt pour n'avoir que la longueur voulue en conservant l'élasticité de la toile. Les autres toiles ne servent qu'à la locomotion. Quand les spirales sont achevées, il ne reste plus rien de l'échafaudage : l'araignée le coupe en mordant, le laisse tomber ou l'enroule par une sorte de mastication.



Piège tendu par l'Hyptiotes Cavaliers.
L'araignée en embuscade.

Le fil spirale diffère de tous les autres fils employés dans la toile non seulement par son ourdissage, mais aussi par sa nature, car il est recouvert de globules visqueux, qui adhèrent aux ailes et aux membres des mouches et autres téméraires venant se jeter dans la toile. La valeur de celle-ci est dûe principalement à cette viscosité et à l'élasticité des fils. Sous le microscope, les globules apparaissent comme des perles enfilées, et dans quelques toiles, on peut les distinguer à l'œil nu, ils sont presque transparents, quelquefois foncés, et alors c'est un peu de poussière ou de pollen qui a dû s'attacher légèrement à cette gomme visqueuses. Les globules varient de dimension suivant la grandeur de la toile et de l'araignée.

MARY I. CUNNINGHAM.

PEDAGOGIE

LES PETITS COTÉS DE L'ÉDUCATION ANGLAISE

Il est de mode chez nous de s'extasier d'admiration devant l'éducation anglaise et l'on comprend difficilement pourquoi tout ce bel enthousiasme est jusqu'ici resté sans effet. M. Demolins a eu beau écrire livre sur livre pour nous montrer, d'une part, la supériorité de la race anglo-saxonne et, d'autre part, nous prouver que cette supériorité est la conséquence naturelle du système d'éducation en faveur chez ce peuple. Il lui a fallu passer lui-même de la théorie à la pratique; sans cela l'objet de son admiration n'eut jamais franchi le détroit. M. Demolins est sans nul doute convaincu, et je crois même qu'il l'est trop, et cela pour le succès de sa cause. Comme beaucoup, il réprouve l'éducation dont l'Université a le monopole; il en a constaté les effets déplorables et dans des dispositions d'esprit toutes spéciales, enclin à s'exagérer les inconvénients et à oublier les avantages de notre système national, est allé étudier sur place l'éducation, basée sur des principes radicalement opposés, que reçoivent les jeunes Anglais.

Il suffit, et il est nécessaire d'avoir été interne pendant quelques années dans l'un de nos établissements universitaires pour se rendre compte que l'unique but poursuivi, c'est de faire des bacheliers et non des hommes. Et l'on vient enfin de s'apercevoir que ces deux termes sont loin d'être synonymes.

L'absence de l'éducation physique pour le bachelier et nécessaire à l'homme ne peut même pas s'excuser par le soin apporté à l'éducation scientifique et morale proprement dite dans laquelle toutes les sciences se coudoient, à l'exception de la plus indispensable à l'homme, la science de la vie. Le bachelier est un être à part, très mal armé pour la lutte pour la vie, et par conséquent destiné à disparaître. Il est fâcheux que l'on ait mis si longtemps à le reconnaître, mais, enfin, voilà bientôt tout le monde d'accord sur ce point. Il faut pourtant avouer que le système actuel a quelques avantages, puisque les concurrents de l'Université qui, eux aussi, font des bacheliers, n'ont jamais tenté de le modifier. C'est que, sans doute, l'adage « tout chemin mène à Rome », n'est pas applicable ici et, après tout, il n'y a peut-être qu'un sentier à notre disposition, celui frayé par l'Université. Supprimons le baccalauréat et l'on s'orientera vers un but nouveau! telle est la conclusion qui a cours aujourd'hui. D'ailleurs, il est devenu banal de faire cette critique de l'Université. Ce qui l'est moins, c'est de se poser en adversaire absolu du système anglais; c'est cependant un rôle bien facile à tenir. M. Demolins a pu être émerveillé de rencontrer chez nos voisins tout ce que nous souhaitons chez nous de voir en pratique, tous les perfectionnements que nous réclamons; de

trouver, en un mot, comblées toutes les lacunes du système français depuis longtemps mises à jour. Son admiration se fut cependant refroidie, s'il eut pu se rendre compte que s'il est vrai que, à ce point de vue, les Anglais ont tout ce qui nous manque, il n'est pas moins vrai aussi qu'il leur manque tout ce que nous avons. Il faut avoir vécu avec eux pendant plusieurs années, non dans une école modèle comme Eton ou Harrow qui sont l'exception, mais dans l'un des multiples établissements qui pullulent dans tout le Royaume-Uni, et parmi lesquels nous comprenons, sans hésiter, ceux qui se parent du titre pompeux de Public schools, car ces écoles ne diffèrent des autres que par l'existence d'une sorte de conseil d'administration ou commission de contrôle dont l'autorité et le rôle actif sont souvent fort illusoires.

En Angleterre, l'enseignement est libre et l'initiative personnelle peut s'exercer sans entrave. Il ne lui manque même pas l'émulation et la stimulation nécessaires, puisque tous les directeurs d'écoles ne sont en somme que des commerçants qui achètent, exploitent et revendent leurs établissements dont ils sont maîtres absolus. Point n'est besoin de titres universitaires pour ces messieurs, beaucoup d'ailleurs ne s'occupent pas de l'enseignement, se réservant dans la répartition du travail les rapports avec les parents et le « corporal punishment » des élèves. D'autres, au contraire, bien que ne s'entendant guère à ces questions, affectent de s'ingérer jusque dans les moindres détails de la classe et ne font que gêner les professeurs qui ont fait leur apprentissage et savent leur métier, mais ne peuvent l'exercer à leur guise. Rien de plus énervant pour un ouvrier tant soit peu artiste que de recevoir des observations de la part d'une personne étrangère à son métier et de se trouver forcé de suivre des directions qu'il réprouve intérieurement. Le professeur anglais est dans une situation analogue ; il lui faut bien se plier aux ordres de son patron, quels qu'ils soient, sous peine de perdre son gagne-pain. Donc, en fait, et cela m'a semblé être une conséquence directe de la liberté de l'enseignement, l'initiative personnelle des directeurs a seule libre cours et les professeurs sont loin d'être aussi indépendants que chez nous. Dans la presque totalité des collèges, ils sont célibataires et internes dans l'établissement où ils ont le couvert, le coucher, le blanchissage et un petit traitement. Dès qu'ils se marient, ils se mettent à leur compte, achetant ou fondant une école, ou simplement embrassent une autre profession. Les professeurs anglais couchent au dortoir, mangent au réfectoire, font la classe, l'étude, la récréation, la promenade, etc., etc., ce qui donne à l'école anglaise à peu près l'aspect d'un collège français, dans lequel les élèves seraient laissés du matin au soir avec les maîtres répétiteurs. Au point de vue des élèves, c'est le système idéal : le professeur se mêlant à la vie même de l'élève, ne le quittant pas un instant, participant à ses jeux aussi bien qu'à ses travaux ; c'est le préceptorat partagé par une cinquantaine de camarades. Nos professeurs habitués à leurs quinze

heures de cours par semaine seraient moins enthousiasmés de la situation dont se contentent leurs jeunes collègues d'outre-Manche.

Je suis resté un an comme professeur dans une bonne école anglaise où nous avions chacun deux heures de liberté tous les trois jours, entre le thé et le souper, et j'ai pu voir que ce n'était pas là une exception, mais la règle générale.

Mes collègues acceptaient cet état de choses sans se plaindre, sachant bien qu'ils exerçaient un métier provisoire, car tout est commerce et rien n'est vocation dans ce pays-là, pas même pour les dignitaires du culte national, souvent disposés à abandonner cure et fidèles, dès qu'une situation plus lucrative leur est offerte.

On se plaint que chez nous le café soit le passe-temps favori des maîtres répétiteurs : il faut voir en Angleterre les professeurs se glisser, en cachette, dans quelque salle souterraine de cabaret où, fumant leur pipe et buvant leur *stout*, ils se plaisent à passer, debout ou perchés sur un tabouret, leurs rares moments de loisir.

Le recrutement des professeurs se fait par l'intermédiaire des agences. Ils doivent remplir deux conditions : être diplômés d'une Université quelconque et surtout être bons joueurs de foot-ball. On ne part pas comme chez nous du principe que le professeur de physique ne saurait enseigner les mathématiques ni le professeur d'histoire le français; on tombe dans l'excès opposé et nos compatriotes, qui émigrent provisoirement là-bas, doivent s'attendre à ce qu'on leur demande d'enseigner, outre leur langue maternelle, l'allemand, la physique, la chimie, la géométrie, l'histoire, la géographie, le chant, le piano, le dessin, la gymnastique, etc. Il est vrai qu'on n'exigera d'eux aucune garantie de savoir et qu'ils peuvent sans hésiter accepter des fontions aussi multiples. Il existe à Windsor une « Public school » où se trouvent en ce moment deux Français; l'un, qui se dit bachelier, est un méridional tout à fait insignifiant, parlant avec un accent déplorable un français plus déplorable encore; pas le moindre respect pour les règles les plus élémentaires de la grammaire : c'est le professeur de français de l'établissement. L'autre se dit élève d'une Ecole supérieure de commerce : intelligent, actif, il parle une langue relativement pure sans aucune de ces fautes grossières qui abondent dans le jargon de son compatriote : c'est le décrotteur de la maison. Et dire que le principal qui sait notre langue mieux que son professeur n'a jamais eu l'idée de renverser les rôles. Peu lui importe, il est vrai; le décrotteur est payé, l'autre est naturellement au pair; le premier est en livrée, le second en redingote ! Et puis les Anglais, persuadés qu'il est toujours facile d'enseigner sa langue maternelle aux étrangers, n'y regardent pas de si près; le professeur de langue doit être un étranger, peu importe sa nationalité : « native teacher » dit le prospectus.

En somme, un professeur pour les mathématiques, un professeur pour les lettres et un étranger pour tout le reste, voilà les éléments essentiels du corps enseignant de toute école qui se respecte, et avec

cela on a des élèves reçus à Sandhurst (le Saint-Cyr de là-bas) en ne les faisant travailler que quelques heures par jour. Les élèves sont-ils plus intelligents, les professeurs plus habiles, ou les programmes moins chargés? Sur le premier point, nous restons sceptique; le second est trop invraisemblable; le troisième renferme donc le secret de ce tour de force. Comment veut-on admettre qu'il soit possible de fourrer dans la tête d'un élève tout ce que nous demandons à nos bacheliers, non pas de savoir, mais seulement d'avoir appris, si l'on restreint de moitié la durée du travail quotidien? Certaines écoles anglaises, et des meilleures, ont jusqu'à trois demi-journées de congé par semaine, sans compter les dimanches, ce qui n'empêche pas le principal d'accorder très fréquemment un congé extra, sous un prétexte quelconque et souvent parce qu'il fait trop beau pour travailler.

Tous ces congés sont consacrés aux exercices physiques, au *foot-ball* en hiver, au *cricket* en été, véritables luttes homériques semblant ne pouvoir préparer qu'une nation d'athlètes et de brutes; l'adresse est pour quelque chose dans le cricket, mais la force brutale est le poids le plus lourd dans la balance du foot-ball. Les éraflures, les foulures, les fractures, les membres cassés sont des accidents journaliers auxquels personne ne prête la moindre attention. Cette atmosphère de batailles rangées emplit les poumons des enfants et, si leur corps lassé demande du repos, leur esprit est trop préoccupé pour suivre avec fruit une démonstration mathématique, un développement littéraire, un raisonnement philosophique quelconque. Les exercices physiques les absorbent complètement, ils en rêvent la nuit et souvent aussi le jour.

Il n'est pas jusqu'à leur système de vacances, sur lequel M. Demolins s'extasie, qui n'ait de sérieux inconvénients; le mois de congé de Noël, les trois semaines de Pâques et les six ou sept semaines d'été, sont des interruptions de travail bien longues et qui n'ont même pas le mérite de supprimer les nombreux repos du reste de l'année. On en arrive à considérer chaque « term » (trimestre) comme devant faire une unité, un tout, ayant son programme à part, ce qui est d'autant plus excessif que nous nous plaignons déjà que, chez nous, chaque année soit indépendante. On compte par « term », comme nous comptons par année. On dira le cours d'études comprend vingt « terms », tout comme nous disons que l'éducation du Lycée dure sept ans.

Considérons maintenant les résultats de ce système. A dix-huit ans le jeune Anglais est surtout un robuste gaillard bien musclé. Du latin, il n'a appris que des éléments; il parle sa propre langue avec la correction que l'on rencontre en France chez certaines personnes qui ne savent ni lire ni écrire; de la pratique, mais pas du tout de théorie, car on n'enseigne pas la grammaire en Angleterre et nos cancres de rhétorique en remontreraient sur ce point aux bons élèves de leurs premières divisions. On se contente d'enseigner l'orthographe pure et simple par des moyens, je l'avoue, très ingénieux. Ne parlons pas

de littérature ; à part deux ou trois noms fameux, le jeune Anglais n'a jamais entendu parler des écrivains qui ont illustré sa langue ; en tout cas, il n'a jamais lu aucun de leurs ouvrages, n'ayant jamais eu le temps de le faire. En histoire, il sait que ses ancêtres ont gagné Crécy, Azincourt et surtout Waterloo. Et c'est tout, il n'a jamais eu entre les mains aucun abrégé classique d'histoire, car il n'en existe point. Par contre. les études géographiques sont assez en faveur. Peu de langues, pas de physique, peu de chimie, peu de géométrie, de l'algèbre et beaucoup d'arithmétique et de calcul mental nécessaires pour des commerçants. Tout bambin de douze ans sait par cœur combien font 17 fois 13 et 14 fois 19. Voilà de quoi se compose la culture intellectuelle des jeunes Anglais de l'âge de nos bacheliers et comment voudrait-on qu'elle fut plus développée, vu les conditions dans lesquelles elle a été acquise?

Les admirateurs du système anglais répondent à cela que, s'il est vrai qu'à dix-huit ans le jeune homme soit ce que notre langue pittoresque appelle une « nullité », à vingt-cinq ans, c'est un homme fait qui sait se tirer d'affaire, jamais embarrassé de gagner sa vie et surtout décidé à suivre son chemin en renversant tous les obstacles qui pourraient l'arrêter. Voilà donc où nous conduit cette vie familiale d'école chère à M. Demolins, voilà le résultat de cette éducation morale et physique.

Ces robustes gaillards sont décidés à écraser tout ce qui leur résiste ; froidement, ils piétineront sur les malheureux qui tenteraient de leur barrer la route; rien ne saurait les arrêter, pas même les mots les plus sacrés de droit, de justice. Faut-il bousculer vingt personnes plus faibles pour s'assurer une place sur un omnibus? l'Anglais n'hésite pas ; il veut être à telle heure où l'appellent ses affaires, il y sera à n'importe quel prix. C'est de l'énergie disent les uns, c'est de la brutalité aussi. Faut-il asservir des peuples entiers dont le seul crime est de vouloir être maîtres chez eux ? L'Anglais n'hésite pas non plus ; il veut aller du Cap au Caire, il ira en dépit des obstacles amoncelés sur son chemin. C'est encore de l'énergie peut-être, c'est de la barbarie aussi. Et voilà les bienfaits du système d'éducation que l'on nous vante et qu'on voudrait nous faire adopter! Nous sommes loin des fruits timides de notre vieille Université et nous ne pouvons nous empêcher de les regretter.

Il existe enfin une impossibilité matérielle à l'introduction en France de l'éducation anglaise et nous en aurons bientôt une démonstration éclatante et rigoureuse. Qu'elle le veuille ou non, voilà bientôt l'Angleterre acculée au service militaire obligatoire. Il lui est impossible, avec sa poignée de soldats mercenaires et la politique d'expansion qu'elle poursuit, de maintenir longtemps l'intégrité du territoire de son immense empire colonial Pour réduire quelques milliers de Boers, la voilà qui mobilise toutes ses troupes, que serait-ce donc si l'Hindoustan, l'Australie et la timide Irlande montraient des velléités d'indépendance ? Comment ferait-elle face à tant de rebelles à la fois ?

Le métier de soldat est, pour le moment, un gagne-pain en Angleterre et ouvre ses bras à tous les déshérités de la fortune. A leur sortie de l'hôpital des Enfants-Trouvés de Londres (New-Foundling-hospital), les garçons se font soldats, les filles servantes. On ne peut s'empêcher de rapprocher ces deux classes sociales auxquelles sont voués ces deux groupes d'enfants qui reçoivent une éducation commune et de comparer le recrutement des soldats anglais à la composition de notre armée où se trouvent, sur le même rang, le bourgeois, et le valet de ferme, le millionnaire et l'indigent. Il va falloir cependant que l'Angleterre en arrive là ; elle a pu jusqu'ici, à peu de frais, jouer à la grande nation ; mais, noblesse oblige, et cette calamité qu'est le service militaire obligatoire l'attend, tout comme ses rivales.

Nous verrons alors ce que deviendront à la sortie du régiment ces jeunes gens si fiers de leur éducation et qui devront passer sans interruption de l'école à la caserne et de la caserne à la vie active. Comme nous, à vingt ans, leur éducation devra être terminée ; comme chez nous, à vingt ans, tout apprentissage devra être fini et tout conscrit savoir un métier. Ce n'est pas en jouant au foot-ball qu'ils atteindront ce résultat. Vous verrez que ce sera chez nous qu'ils viendront chercher l'inspiration nouvelle. Déjà leurs facultés de droit ont copié nos programmes. Ils sauront cependant conserver ce qu'ils ont de bon chez eux et se contenteront de s'approprier ce qui leur manque.

Nous ne savons pas rester dans un juste milieu ; ou bien nous nous montrons rebelles à toute modification, ou bien nous voulons tout démolir et nous refusons de nous servir des anciens matériaux pour la nouvelle bâtisse. C'est ce que fait M. Demolins. Il accepte aveuglément le système anglais et cependant noûs promet de faire provisoirement des bacheliers. Ces deux idées semblent cependant être bien opposées l'une à l'autre. Nous lui souhaitons de réussir à les concilier, notre but n'étant pas ici de critiquer sa tentative, très intéressante à beaucoup de points de vue, mais de révéler à nos compatriotes les côtés faibles, les inconvénients d'un plan d'éducation qui ne sont pas apparents au premier abord, mais qui n'en offrent que plus de dangers.

Admettons que le tableau que je viens de tracer de l'éducation anglaise, telle que je l'ai vue, soit un peu plus sombre que la réalité ; il est certain aussi que M. Demolins anime le sien de couleurs trop vives pour la réalité. Il n'a donc jamais lu Nicolas Nickleby ! Peut-étee au point de vue théorique son tableau est-il exact ; je crois avoir montré qu'il n'en était pas de même dans la pratique et je ne vois pas pourquoi il nous faudrait copier servilement le système anglais et ses inconvénients, alors qu'il suffit d'apporter quelques hardies modifications au nôtre. Qu'on abandonne certaines méthodes lentes et surannées encore en faveur chez nous et que le temps ainsi gagné soit consacré à l'éducation physique, débarrassée du foot-ball, qu'on refonde les programmes qui ne répondent plus aux besoins actuels et que l'on songe que l'instruction ne donne pas nécessairement

l'éducation. L'Université a le bonheur de posséder un corps enseignant remarquable par sa science et que tous les peuples lui envient; c'est dans son jeu un bon atout; elle n'a qu'à vouloir pour gagner la partie. Se refuser à toute innovation, se considérer comme institution sacro-sainte à laquelle on ne peut toucher sous peine de sacrilège, voilà le seul vrai danger qui menace l'Université.

FERNAND HERBERT,
Professeur à l'École des Hautes Études commerciales.

LA REFORME A FAIRE

Elle est des plus faciles et je ne suis pas le seul à la trouver urgente. Je crois même que je puis, en la réclamant, me dire l'interprète de de tous les professeurs d'anglais de France et... de Navarre.

Il s'agit tout simplement, — on voit que je suis modeste — d'introduire la langue anglaise, au même titre que la langue allemande, dans le programme des Ecoles de Saint-Cyr et Polytechnique, en particulier, et en général, des autres grandes Ecoles de l'Etat.

Car l'exclusion de la langue anglaise, on pourrait presque dire sa proscription, toute excusable qu'elle fût au lendemain de nos désastres, n'en fut pas moins une erreur, et cette erreur aujourd'hui n'est plus guère défendable. Il suffit pour le prouver de montrer que les raisons qui firent, après 1870, pencher si fortement la balance en faveur de l'allemand, n'ont plus aujourd'hui la même valeur, et que, d'autre part, des raisons autrement puissantes et décisives militent en faveur de l'anglais, et justifient notre prétention d'obtenir entre les deux langues égalité de traitement et de considération.

Il est hors de doute que l'exclusion de l'anglais fut due, à peu près uniquement, à des considérations patriotiques et militaires éminemment respectables, et qui, m'opposera-t-on peut-être, subsistent encoae aujourd'hui. La légende, d'application plus ou moins juste, du « maître d'école allemand », nous avait persuadés que les succès allemands étaient moins dus aux canons rayés et au génie de tacticien de Moltke, qu'aux connaissances linguistiques de l'officier allemand. De là une de ces promptes conclusions auxquelles nous sommes enclins : « il faut, il est indispensable que tous nos officiers sachent l'allemand. » Et, comme nous ne faisons rien à demi, l'allemand régna seul dans nos grandes écoles.

Comme je plaide en faveur de l'anglais, il faut bien, toute sympathique que me soit personnellement la langue de Heine, que je fasse ressortir l'inutilité et l'injustice de sa prépondérance. Je voulais qu'il fût établi que, selon la formule consacrée, je le ferai sans haine et sans fiel.

D'abord, cette prépondérance est inutile. Elle l'est doublement :

1° parce que sur 10 élèves militaires ou civils, ainsi bourrés d'allemand, par ordre, il n'en est pas plus d'un, deux au plus, capables, je ne dis pas de parler couramment la langue, mais de se faire comprendre d'un espion ou, plus difficile encore, de le comprendre.

D'ailleurs est-il si nécessaire que tous les officiers parlent allemand? Deux ou trois par régiment ne suffiraient-ils pas? etc., etc. Je n'insiste pas sur ce côté de la question. J'ajoute seulement qu'avec un système bien compris d'échanges interscolaires et de bourses scolaires, de voyages à l'étranger (voir la *Revue des Revues* du 1er août 1898 et la *Revue Universitaire* du 15 novembre 1898) on aurait à peu de frais un contingent d'élèves militaires sachant vraiment l'allemand et le parlant avec aisance. On sera bien forcé d'y venir un jour ou l'autre.

Je réponds tout de suite à une objection que je prévois : mais si l'allemand n'est plus imposé, tous les candidats, l'anglais étant plus facile, se jetteront de ce côté...

Non, parce que les seules provinces de l'Est et du Nord-Est fourniront toujours leur même contingent de germanisants et suffiront amplement aux réels besoins de la défense nationale.

Je dis que la prépondérance de l'allemand est injuste. Je laisse de côté tout ce qu'on pourrait dire de l'importance littéraire des deux langues, de leur influence civilisatrice, de leur valeur éducatrice : j'aime trop l'anglais et je le connais trop bien pour le mettre au-dessous de l'allemand, mais je connais assez l'allemand pour reconnaître en lui un adversaire redoutable, et que d'aucuns peuvent sans exagération, croire digne de la palme.

Seulement, je me crois en droit d'affirmer que, s'il serait injuste d'obliger le jeune élève de Nancy ou de Besançon à apprendre l'anglais à l'exclusion de l'allemand, il est également injuste d'obliger — qu'on n'oublie pas qu'il s'agit d'obligation stricte — le jeune élève de Bordeaux, Nantes ou Rouen, à apprendre l'allemand à l'exclusion de l'anglais.

Car c'est contre l'exclusion que nous protestons et tous nos vœux se bornent à obtenir l'égalité.

J'ai montré que cette exclusion ne se justifiait plus guère au point de vue de la défense nationale. Il me reste à prouver qu'elle est opposée aux intérêts les plus chers de notre pays.

Je remarque en passant que pour les quatre-vingts Saint-Cyriens destinés à l'infanterie de marine, l'anglais serait la vraie langue utile et militaire. La remarque peut s'étendre à d'autres cas.

On peut estimer à huit ou dix mille — il s'accroît chaque année — le nombre des candidats aux grandes Ecoles. Estimons à un quart le nombre des reçus. Que deviennent les autres?.....

..... Est-il exagéré de dire que, grâce à la prépondérance de l'allemand, grâce à leur ignorance forcée de l'anglais, la langue du commerce et de l'industrie, la langue de l'exportation commerciale, la langue parlée par les plus riches clients de la France (2/3 du com-

merce total), sept ou huit mille jeunes Français sont tous les ans poussés fatalement et invinciblement vers le fonctionnarisme?

Il est bien de penser aux reçus, mais les refusés? Doivent-ils laisser *ogni speranza* au seuil de l'examen? Ne devrait-on pas s'efforcer, au contraire, de faire dériver vers l'industrie ou le commerce ce flot montant de jeunes bonnes volontés inemployées qui menace de submerger le budget national et la patrie avec lui?

La réforme — modeste s'il en fût et qui, au moins, ne coûtera rien au budget — que nous demandons, serait bien accueillie dans le pays tout entier, et l'enseignement des langues vivantes ne pourrait qu'y gagner, en puisant dans son élasticité même une vigueur nouvelle. Nous la recommandons modestement à qui de droit, persuadés d'ailleurs que les idées justes font toujours leur chemin,

PAUL MIEILLE.

J'ose prier mes collègues des langues vivantes de continuer à s'intéresser à la *Correspondance Internationale* et aux *Echanges d'enfants*. A la veille de la grande Exposition Universelle de 1900, les relations interscolaires ne peuvent que redoubler d'intérêt, et nous pouvons être persuadés que tout ce qui sera fait dans cette voie, le sera au grand profit des intérêts moraux et matériels de notre chère France. La *Revue Universitaire* continuera à recevoir des listes, et je reste tout entier à la disposition de mes collègues.

Je ne crois pas inutile d'ajouter que je sais de source autorisée que, dans l'enseignement libre, on se préoccupe vivement de mettre à profit un mouvement qui fut exclusivement universitaire à l'origine.

Je prie instamment mes collègues d'Italie de m'envoyer leurs listes ou leurs demandes de listes. P. M.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 novembre. — Mgr TURINAZ, l'évêque militant de Nancy dont les écrits de polémique rappellent ceux de l'évêque de Langres sous la deuxième République et le second Empire, écrit aux ministres, sénateurs et députés. une lettre ouverte au sujet du nouveau projet de loi sur l'enseignement élaboré par le gouvernement. On ne pouvait s'attendre évidemment à trouver dans l'un des membres éminents du clergé, qui accorde toute sa protection aux établissements libres congréganistes, un champion des vues nouvelles qui caractérisent les plans de réforme qu'auront à discuter la Chambre et le Sénat. Ces plans sont connus. Ils consistent, comme on l'a dit, dans le retour au monopole universitaire, dans le rétablissement de l'unité de la doctrine professée par le personnel enseignant sans exception, qu'il

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises et américaines, italiennes et tchèques*, dans notre numéro du 15 Novembre. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la REVUE.

appartienne à l'Université ou non, enfin dans le droit d'un gouvernement démocratique de réagir contre la concurrence anti-démocratique qui ne vise qu'à la ruine des Ecoles de l'Etat. Mgr Turinaz proteste contre ces tendances, en un langage assez modéré au fond sauf quelques accès de virulence; son argumentation n'est toutefois pas concluante, et la menace du spectre rouge y fait l'effet d'un *telum imbelle sine ictu*. — Pour PAUL NOURRISSON, toute l'origine de cette campagne est dans l'influence exercée sur le ministère par le Grand Orient. La *Franc-maçonnerie et la liberté de l'enseignement* sont deux termes que l'on veut rendre adéquats, celle-ci ne devant être que ce que celle-là veut qu'elle soit La thèse a déjà été soutenue ailleurs et l auteur n'y apporte rien de neuf. — Un anonyme*** donne son opinion sur le meilleur mode de *recrutement de nos officiers*. Suivant lui, il faudrait exiger avant l'entrée au service de tout candidat officier un minimum d'instruction, faire recruter par chaque régiment ses propres officiers, faire passer les candidats du grade d'officier par une série d'épreuves graduées, diriger leur instruction militaire uniquement dans le sens des fonctions d'instructeur, soumettre les futurs officiers non seulement aux suffrages de leurs chefs, mais aussi à ceux du corps d'officiers dont ils doivent faire partie, ouvrir l'accès temporaire de l'armée coloniale aux officiers de l'armée métropolitaine, réduire les avantages de l'avancement pour les grades subalternes et user dans une large mesure du choix sous certaines conditions, maintenir les officiers subalternes dans leur régiment d'origine et ne faire qu'une promotion d'officiers par an. — La suite de l'article de A. KANNENGIESER sur les *missions catholiques*; ce travail documentaire se trouve complété par la statistique des prêtres et religieux missionnaires allemands. — JULES MICHEL donne des renseignements sur le *percement du Simplon*. Les travaux ont été commencés le 1er avril 1898; ils devront être terminés le 1er mai 1904. A partir du 1er janvier 1900 on arrivera à faire 14 à 15 mètres d'avancement par jour, soit 4 kilomètres et demi par an. La science trouvera son compte dans cette entreprise hardie: le percement du Simplon nous fera connaître l'état de l'écorce de la terre à une profondeur de 2.000 mètres, ainsi que les variations de la température des roches avec la distance à la surface du sol.

Grande Revue. — 1er Décembre. — ALFRED BERL étudie *les classes sociales en France à travers l'Affaire Dreyfus*. L'auteur affirme que « l'incident n'est pas clos; l'Affaire n'est pas terminée, elle continue; on pourrait dire à certains points de vue qu'elle ne fait que commencer. »

Son influence ne manquera pas de peser encore sur les délibérations parlementaires, sur les combinaisons gouvernementales. On la retrouvera derrière les projets de loi relatifs à l'enseignement, aux impôts, au droit d'association, à l'organisation judiciaire, aux juridictions militaires, comme on la retrouve dans les relations sociales pour longtemps encore troubleés, dans les opinions et les partis politiques bouleversés.

A. BERL fait le tableau de ce bouleversement et considère la réconciliation à laquelle on convie les classes comme purement chimérique. — LIONEL DAURIAC, dans l'*Esthétisme et le Wagnérisme* prend le parti de Wagner contre Nietzsche et donne raison à ceux qui, à l'exemple de Baudelaire et de Verlaine, plaident « la cause de l'art suggestif » et veulent que la poésie séparée définitivement de la « littérature », se rapproche de « la musique ». En d'autres termes, « lorsque l'esthétisme contemporain, sans dériver du wagnérisme, veut s'y rattacher, il n'a pas tort. »

A signaler dans *Souvenirs de Jeunesse* d'ANDRÉ THEURIET, ce passage qui marque dans l'histoire morale du siècle une date, en même temps qu'une caractéristique de l'âme des foules.

A la suite de la tempête où le pays en 1871 avait failli sombrer, les meilleurs esprits pensaient que le relèvement national ne se ferait que par une

transformation des mœurs, un retour énergique au travail et le ferme propos de ne plus retomber dans les mêmes péchés. Un moment on put croire qu'une réforme intellectuelle et morale allait s'accomplir, grâce au concours de toutes les bonnes volontés. Malheureusement, tout cet effort n'aboutit qu'à un chauvinisme sentimental et enfantin. Le tempérament gaulois reparaissait; cette faculté d'oubli, qui est l'une des marques caractéristiques de la race, triomphait des belles résolutions. On continuait à prêcher la revanche, bien qu'au fond chacun fût convaincu qu'une guerre était impossible. On se grisait avec des mots, et, peu à peu, les gens du monde donnant les premiers l'exemple, on revenait à la vie de plaisirs, à la dissipation insouciante et frivole des dernières années de l'Empire. Les salons se rouvraient, les théâtres aussi.

Ainsi se passèrent d'ailleurs les choses à toutes les époques de désastre national. Henry Houssaye dans son *1814*, n'a-t-il pas établi que cette année, aussi terrible que 1870, finit par des bals et des chansons? — Henri Turot nous ramène *au Japon* sur lequel il y a toujours du nouveau à apprendre. L'auteur croit au péril jaune, mais pour lui

Ce péril est dans les embarras politiques et financiers qui peuvent pousser le gouvernement du Mikado à des aventures belliqueuses; il est dans l'orgueil incommensurable de cette nation grisée par une victoire encore récente et désireuse d'étonner le monde par la puissance de son armée et de sa flotte. Un plan formidable a été élaboré pour accroître cette puissance militaire; et il sera exécuté coûte que coûte, quand même le Japon devrait pour cela épuiser à tout jamais ses finances, et le résultat de ce plan sera celui-ci : En 1905 l'armée de terre sera forte d'environ 150.000 hommes et sera devenue, par le nombre et la force de ses unités de combat, la seconde puissance maritime du monde entier. N'est-ce point l'évidence même que le développement, en Extrême-Orient, d'une puissance militaire de telle importance constitue pour la paix universelle un danger permanent?

Paul Souday analyse le *Théâtre d'Emile Augier* et constate que :

malgré des modalités caduques, malgré ce qu'elle doit à l'actualité et qui lui donne d'ailleurs, une valeur historique, la comédie d'Augier est, en somme, d'un intérêt aussi durable que la comédie classique.

En étudiant les *sous-marins* M. de Duranti aboutit à cette conclusion que, dans une guerre navale, l'usage pratique du submersible implique pour une nation la nécessité d'être seule à le posséder — ce qui paraît impossible à l'auteur — mais, cette réserve faite, il considère comme certain que « la réussite de la mise au point du submersible et des sous-marins nous mettent en meilleure posture que jadis vis-à-vis de la grande puissance maritime dont la supériorité navale nous condamne encore à attendre l'offensive. »

Les gros navires de guere vivront encore, le nombre des canons donnera longtemps encore la prépondérance, mais nous aurons planté une douloureuse épine dans le pied du colosse britannique.

Nouvelle Revue. — 1er décembre. — Adrien Bernheim publie un second article sur la *Comédie Française*. L'auteur commente les règlements de 1812, 1850 et 1859, le premier généralement connu sous le nom de décret de Moscou et assurant la stabilité de la Maison de Molière, le second visant la situation des sociétaires après dix ans de service et déterminant les fonctions de l'Administrateur général, le troisième concernant les droits d'auteurs. Le travail de Bernheim tend à démontrer que « sans rien toucher à l'idée initiale de ces décrets, qui est excellente, de sérieuses réformes et modifications s'imposent. »

Il est impossible que la Comédie s'appule sur des règlements déjà vieux, ceux-ci d'un siècle, ceux-là de cinquante ans, tous datant d'une époque où le théâtre n'était pas ce qu'il est. Ce n'est pas la maison qui chancelle; c'est ce décret de Moscou qui s'effrite.

Gustave Reynier rappelle *les origines de la Presse* en retraçant l'histoire du *Mercure galant* dont Jean Donneau de Visé eut l'idée en 1672 et qui, après tout un siècle de vogue indémentie traduite en de beaux et ronds bénéfices, devint, sous la direction d'Antoine de la Roque, de Marmontel et de la Harpe, le *Mercure de France*, non moins prospère que son aîné, puisqu'il eut le moyen de distribuer aux gens de lettres plus de 30.000 francs de pension. — T. Beaugeard fait juger

M. Chamberlain par ses compatriotes et par lui-même. Portrait fort vivant, à la vérité. L'article est semé d'anecdotes. Citons-en une qui nous peint la Chambre des Communes par un jour d'orage parlementaire. C'était en 1893. Les Irlandais avaient depuis cinq ans stigmatisé le rénégat de Birmingham qui avait déserté la cause du Home Rule, et l'épithète de Judas qu'ils lui infligèrent en 1888 lui était restée. Ce cri de Judas fut poussé également en 1893 quand Chamberlain apostropha M. Gladstone qui avait alors 83 ans.

L'indignation des partisans du grand vieillard fut au comble. Les cris de Judas! Judas! retentirent de nouveau, poussés cette fois par tous les Irlandais. Un tumulte indescriptible s'ensuivit. M. Logan, un membre irlandais, fut saisi à la gorge par le député Fisher, tandis que sir Ellis Ashmead Bartlett le tirait par les pieds. Le fougueux colonel Sanderson distribuait des coups de poing à tort et à travers, et frappait sur ses amis. comme sur ses adversaires; une gifle retentissante de M. Corran le réduisit à l'inaction. Pendant ce temps, les spectateurs, dans la galerie, s'étaient mis à huer les législateurs qui se livraient ainsi à des scènes de pugilat. Enfin la réapparition du Speaker — car la Chambre était alors sous la présidence du vice Speaker — mit un terme au tumulte.

Donnons encore cette amusante photographie du ministre des Colonies.

M. Chamberlain a soixante-trois ans. Il est d'une taille un peu au dessous de la moyenne. Il a le nez en trompette, le front large, les cheveux noirs et lisses, soigneusement tirés et où se révèlent à peine — est-ce un artifice — quelques rares filets blancs. Sa mise est correcte, et même recherchée, le jour où il a un discours important à prononcer à la Chambre. Il porte une éternelle orchidée à la boutonnière et le monocle rivé à l'œil. La face est complètement rasée. les lèvres très minces. On ne l'a jamais vu rire à la Chambre, et M. Chamberlain reçoit chaque jour deux orchidées à la Chambre des Communes, une l'après-midi et l'autre le soir. Sa boutonnière est ainsi en fête perpétuelle. Les adversaires lui donnent aujourd'hui le conseil de n'en plus porter, car il risquerait de les voir rougir tout à coup à sa boutonnière, teintes du sang de ses compatriotes morts au Transvaal.

Revue des Deux Mondes. — 1er Décembre. — Le duc de Broglie considère comme *le dernier bienfait de la monarchie* la neutralité de la Belgique. Le but de l'auteur, en reprenant avec de nouveaux documents cette question toute rétrospective, est, comme il le dit d'ailleurs, de mettre en regard ce que la France a recueilli de bénéfices politiques sous les Bourbons et les Orléans d'une part, sous les Bonaparte de l'autre, pour établir ainsi que « la première de ces dynasties a consacré huit cents ans d'efforts et de gloire a défendre et à étendre notre unité nationale sans un seul jour d'arrêt, ni un pas en arrière, tandis qu'il a suffi à l'autre de peu d'années pour la laisser, après une atteinte qui aurait pu être mortelle, mutilée et toujours vulnérable ». L'éminent académicien étudie les causes de la révolution belge de 1830 avec d'autant plus d'intérêt qu'un de ses parents, l'évêque de Gand, sous Napoléon Ier, eut un rôle actif dans les événements qui déterminèrent la scission des Pays-Bas et de la Belgique. — Alfred Fouillée entre, à son tour, dans le débat aujourd'hui si vif sur les *races latines* et celles qui ne le sont pas. Il repousse les théories qui soutiennent « l'infériorité native ou la dégénérescence des « soi-disant néo-latins » et se fait l'adversaire des admirateurs de la gloire anglo-saxonne. S'attachant principalement à réfuter MM. Ferrero et Sergi, il affirme que « chacun des peuples dont on proclame la décadence, a sa valeur, ses mérites, son rôle utile dans le présent, ses espérances pour l'avenir ». Sa thèse n'est toutefois pas simplement affirmative, elle est basée sur des arguments déduits de faits. Il ne croit pas à l'éternité de la suprématie anglaise sur les mers et il est d'avis que l'avenir qu'on dit incertain pour les Néo-Latins ne l'est pas moins pour les Anglo-Saxons, parce qu'en définitive cet avenir n'est ni à ceux-ci ni à ceux-là, mais aux plus savants, aux plus industrieux et aux plus moraux. — Suite de l'*Inde d'aujourd'hui*, d'après les écrivains indiens, par Augustin Filon. Dans son précédent article l'auteur avait établi

en principe que ce qui mettait surtout l'Inde actuelle à la merci de ses conquérants anglais, c'est la profonde démarcation entre l'éducation européenne et la société hindoue. Reprenant ici cette thèse, il la développe en précisant ce qui a été fait par les Anglais dans leur principale possession asiatique, au point de vue de l'éducation intellectuelle et comment rien de ce qui a été enseigné aux Hindous ne s'est incorporé à eux, n'a pénétré au fond de leur être, parce que tout ce qui les entoure, et qui fait leur vrai moi donne un démenti à ce qu'ils essayent de s'assimiler. Religion, mœurs, institution, vie de famille. tout est opposé à cette assimilation, Un pas a été fait pourtant. Des réformateurs, tous contemporains, de la société hindoue ont travaillé au rapprochement de l'âme européenne et de l'âme asiatique. L'œuvre de Malabari, conférences et livres, est assurément une étape dans la voie du progrès. Mais combien de temps s'écoulera-t-il avant que cet initiateur entraîne à sa suite des esprits aussi résolus que lui? — FERDINAND BRUNETIÈRE donne les bonnes feuilles d'une *Etude sur la littérature européenne au XIXe siècle*, qui paraîtra prochainement dans le grand ouvrage édité sous le titre *Un siècle*. L'auteur entreprend de « suivre et dessiner la courbe de l'évolution littéraire » en ces cent dernières anneés, en vue de prouver que « aucun siècle n'aura vu s'opérer une transformation plus radicale de la notion même de l'œuvre littéraire, de son objet ou de sa destination et consequemment des moyens de la réaliser. » La partie la plus importante de ce travail est celle où Brunetière indique ce que sera, suivant lui, la littérature de demain. Tout d'abord il prévoit que « le cosmopolitisme intellectuel passera son niveau sur les différences nationales ».

La fonction sociale de la littérature changera de nature et au lieu d'entretenir les traditions qui divisent parce qu'elles ne sont nées que de la nécessité de « s'opposer pour se poser », elle n'emportera de chacune d'elles et n'en retiendra pour la confondre dans une vivante universalité, que le meilleur, le plus original et le plus pur.

Cependant l'existence des génies nationaux est indispensable à l'existence, nous ne disons pas des littératures nationales, cela serait trop évident, mais de la « littérature ». Il n'y a de littérature que des idées générales, et à cet égard, il faut donc souhaiter que d'une extrémité de l'Europe à l'autre les mêmes idées générales s'établissent, puisque aussi bien elles sont censées être l'expression de la vérité. Mais il faut souhaiter, d'autre part, que la traduction en soit continuellement diversifiée par « l'esprit de l'heure ». Or l'esprit de l'heure c'est le génie du moment, du milieu, c'est le génie de la race et, mieux encore, pour éviter la confusion, c'est le génie national.

Brunetière croit aussi que nous marchons vers la « socialisation » de la littérature. Le théâtre et le roman en arriveront à n'aborder que les questions sociales.

Il y faudra seulement plus de talent et plus d'art. Quiconque aura la très belle ambition de traiter, au théâtre ou dans le roman, les questions sociales, il faudra seulement qu'il y apporte, avec l'entière possession des moyens de son art, une expérience personnelle, une expérience étendue et une expérience raisonnée de la vie. Le nombre des littérateurs en sera peut-être diminué; mais la dignité de la « littérature » s'accroitra d'autant et davantage encore l'efficacité de son action. Parvenue à ce point de son développement, la littérature s'apercevra-t-elle alors que si les « questions sociales » sont des « questions morales » elles sont aussi des « questions religieuses? » On peut l'espérer.

Ainsi la courbe d'évolution aurait ramené la littérature à ce qu'elle était, quand vinrent, au commencement du XIXe siècle, le *Génie du Christianisme*, l'*Essai sur l'indifférence*, *Le Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg;* en d'autres termes, la courbe ne serait — Brunetière ne le dit pas, mais c'est toute sa pensée — que le cercle de Vico, et les siècles ne finiraient que pour revenir à leur point de départ. Mais tout cela est-il bien nouveau!

Revue de Paris. — 1er Décembre. — JULES DIETZ examine « en laissant de côté toute préoccupation politique et toute passion de parti pris », les diverses questions qui se rattachent à *la Réforme des Conseils de guerre*. L'auteur n'est pas partisan

d'une imitation de ce qui se fait en Belgique, c'est-à-dire de l'adjonction aux officiers d'un magistrat détaché des tribunaux ordinaires. Il demande que comme les commissaires du gouvernement et de même que les rapporteurs, les conseillers soient nommés par le ministre de la Guerre, et ne relèvent que de lui seul comme un magistrat de Cour d'appel relève du garde des Sceaux.

« En ouvrant aux *magistrats militaires* non pas seulement l'accès du cabinet de l'instruction et du parquet, mais les salles où les juges prononcent sur la liberté, sur l'honneur, sur la vie des officiers et des soldats, on n'affaiblira en rien la discipline de l'armée ou l'autorité du commandement, et on assurera à la défense une de ces garanties de bonne justice que tout accusé, revêtu ou non de l'uniforme, a le droit absolu de réclamer. » — La fin d'*Autour d'un enfant*, par George Sand. — Un aperçu de ce qu'apporteront comme concours et comme énergies les *Etrangers à l'Exposition*. Pour Michel Corday, il résulte, d'ores et déjà, d'une promenade à travers les chantiers

une impression bien nette et d'une grande force de certitude : l'immense, le prodigieux désir de toutes les nations de figurer brillamment à l'Exposition; un universel mouvement de forces convergeant vers Paris comme des méridiens vers un pôle.

Paul Robiquet nous fait connaître *Kléber, officier autrichien*. Le futur général français prit en effet, pour le garder plus de sept ans, un uniforme étranger. A ce fait s'en rattacherait un autre étrangement romanesque : Kléber aurait été admis dans « la dernière intimité » de Marie-Thérèse et comblé de « faveurs » par elle. On sait que Kléber fut dans son enfance le protégé du cardinal de Rohan qui l'envoya à Paris suivre les leçons de l'architecte Chalgrin. Le cardinal munit son jeune ami d'argent et de lettres de recommandation.

Kléber aurait obtenu des prix d'architecture à Rome, Florence et Naples et se serait ensuite rendu à Vienne où Marie-Thérèse l'aurait remarqué à cause de sa persistance à observer les exercices des troupes. Renseignements pris sur l'étranger à la haute stature, l'impératrice, l'ayant fait venir, lui proposa d'entrer dans sa garde. Il n'accepta qu'à condition d'être nommé capitaine. Marie-Thérèse, tout en lui assurant les appointements de ce grade, le fit mettre, pendant deux ans, à la caserne du Belvédère pour lui apprendre le métier de soldat. Puis il aurait reçu le commandement d'une compagnie des gardes; enfin l'impératrice, *ne pouvant se passer de lui*, l'aurait élevé au grade de major, parce que les officiers de ce grade étaient tous les jours de service pendant quelques heures au Palais.

Quinzaine. — 1er décembre. — Charles le Goffic fait l'historique des *ivoiriers de Dieppe* à travers les âges. L'auteur nous apprend que l'ivoirerie de luxe, l'ivoirerie travaillée, est une industrie toute française, bien qu'elle ait eu dans l'antiquité, au moyen-âge, et du xve siècle jusqu'à nous, des représentants marquants, des maîtres distingués dans tous les pays. Dieppe compte plusieurs dynasties d'ivory-sculpteurs : par exemple les Belleteste, les Blard, les Graillon. Parmi les spécialités de la fabrication dieppoise figurent les « grivoises » ou râpes à tabac, dont le dessin ornemental flotte du motif religieux à la scène croustillante ou simplement obscène; les navires en ivoire, délicates réductions, où les mâts, les voiles, les pavillons, les cordages, les poulies, les ancres, les canons taillés en ivoire sont de la plus scrupuleuse exactitude. Toute cette industrie est aujourd'hui complètement en décadence, au point que les marchands de Dieppe eux-mêmes achètent leurs ivoires travaillés à Paris. — Paul Lorquet recherche où en est la peinture française à la veille du xxe siècle et comment il convient d'apprécier les *maîtres d'aujourd'hui* qu'il partage en trois écoles ou groupes :

l'Ecole professionnelle ou classique qui compte de parfaits dessinateurs et quelques beaux coloristes, mais qui néglige souvent la lumière et l'air — les Révolutionnaires, plein-airistes, et impressionnistes — la Jeune Ecole, formée par de puissants coloristes qui ne s'occupent pas toujours de l'ambiance aérienne et se sont quelquefois

contentés d'un dessin simpliste et d'un modèle rudimentaire. A ces trois grandes églises se joignent quatre chapelles : Puvisistes, pointillistes, symbolistes, archaïsants.

L'auteur se propose de passer successivement ces écoles en revue.

Revue Scientifique. — 2 décembre. — CHARLES RABOT consacre plusieurs colonnes pleines d'intérêt à *Barents* qui, à la fin du XVI[e] siècle, entreprit de rechercher le passage du nord-est et fut ainsi un *précurseur de Nansen.*

Non seulement Barents a singulièrement élargi les connaissances de son temps par la découverte de l'île aux Ours, du Spitszberg et de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zemble, et en atteignant des latitudes qui ont été seulement dépassées dans ces dernières années, mais encore il a ouvert une voie féconde par une nouvelle pratique de la navigation polaire, en se lancant, le premier, en pleine mer, pour chercher une route à travers les glaces, et le premier, il a eu la hardiesse d'engager son navire au milieu des banquises pour se frayer une voie à travers leur amoncellement, soit par d'habiles manœuvres, soit en les attaquant de vive force avec l'avant de son bâtiment. Dans la stratégie polaire, Barents a été un novateur hardi et les méthodes de navigation qu'il a le premier appliquées sont restées en usage jusqu'au jour tout récent où Nansen a eu l'idée géniale d'utiliser les courants marins, pour pénétrer plus avant au milieu des glaces.

M. DE FOVILLE donne d'importants renseignements sur *la production de l'or et de l'argent.* L'argent est essentiellement un produit américain. En 1897 sur 5,7 millions de kilos d'argent fin, l'Amérique en produit 4,6 millions; l'Australie, qui vient ensuite, ne va guère, même dans les meilleures années, au delà de 500.000 kilos. Dans l'ancien monde, le chiffre de 100.000 kilos n'est atteint et dépassé que par l'Allemagne et l'Espagne. Viennent ensuite, précédant la France, l'Autriche-Hongrie et la Grèce. Pour l'or, il existe quatre centres de production : le Transvaal (87.700 kilos de fin en 1897), les Etats-Unis (86.300 kilos), l'Australie (84.000 kilos environ), l'Empire Russe (35.000 kilos environ). Depuis quatre siècles les hommes ont extrait de la terre près de 50 milliards d'or et près de 60 milliards d'argent. Les quantités d'or et d'argent réalisées ont progressé avec une rapidité extraordinaire. Au XVI[e] siècle moins de 80 millions par an en moyenne, au XVII[e] 115 millions en chiffre rond, au XVIII[e] siècle 193 millions environ, de 1801 à 1850, 227 millions environ, de 1851 à 1875, plus de 930 millions, dont plus des deux tiers d'or, de 1876 à 1885, environ 1.090 millions, de 1886 à 1890, près de 1.340 millions par an, enfin de 1891 à 1898, 2.149 millions par an !

Revue Générale des Sciences. — 30 novembre. — G. MILHAUD. *La Géométrie au temps de Platon*; FÉLIX LE DANTEC. *L'équivalence des deux sexes dans la fécondation*; D[r] ELOPPE BENECH. *La question des peptones* devant les Ecoles française, allemande et russe.

Bibliothèque Universelle. — Décembre. — *Assurances sociales et referendum*, par JULES RÉPOND; fin de l'étude de CHARLES VULLIEMIN sur *Conrad-Ferdinand Meyer* et *Louis Vulliemin*; — fin de *Aux Philippines* par EDMOND PLANCHUT et de *la France et le procès Dreyfus*, par ED. TALLICHET. L'auteur de ce dernier article a des pages vibrantes sur l'avenir de la France.

Si la France ne peut plus espérer de s'agrandir par la force et d'occuper dans le monde une place prépondérante par le nombre de ses citoyens et de ses armées, faut-il en conclure que son rôle est fini et qu'elle doit se contenter d'une situation inférieure et subordonnée? Toute son histoire dément une pareille conclusion. La plus magnifique situation est à la portée de sa main, à la condition pour elle de se placer devant la vérité, d'écarter enfin tous les mirages décevants qui l'ont épuisée et qui lui ont fait tant de mal. Sa mission en ce monde est d'agir sur les esprits, peut-être sur les cœurs et d'entrainer le monde à sa suite vers une civilisation meilleure, plus élevée, plus pure, à la fois plus largement humaine et chrétienne... Le jour où elle se mettra sérieusement à l'œuvre pour se rénover elle peut être assurée que son exemple retentira partout et lui vaudra s'il est bon, une suprématie que jamais des victoires guerrières, avec leurs

lendemains désastreux, ne sauraient lui gagner.

REVUES INDÉPENDANTES

Revue blanche — 1er décembre — MAXIME LEROY accompagne de *notes documentaires* la publication de *sept lettres de Richard Wagner* sur *Tristan* et *Yseult*. Une légende avait fini par se former autour de cette incomparable symphonie dramatique : elle était déclarée injouable, considérée comme une aberration musicale, la fin d'un musicien dont le *Tannhauser* et le *Lohengrin* étaient seuls supportables. La correspondance de Wagner avec Gasperini témoigne de l'état du compositeur au milieu de ces obstacles Après soixante dix-sept répétitions *Tristan* fut abandonné et peu après le ténor qui devait y tenir le grand rôle mourait fou. L'amitié du roi de Bavière pour le maître ne désarma pas l'antagonisme du public. A Munich la haine fut si vive contre l'auteur de *Tristan* qu'il dut s'enfuir en Suisse. On alla jusqu'à l'accuser d'avoir causé la mort du ténor Schnorr par ses exigences au-dessus des forces de cet artiste. *Tristan* ne fut repris que quelques années après. Lorsqu'on le joua enfin en 1886 ni Wagner, ni Listz, ni Louis II n'étaient plus là. — GUSTAVE KAHN a une belle étude sur *Anatole France* et ses dernières œuvres — PAUL LOUIS voit dans le Transvaal et l'Argentine *deux pays neufs* et montre quelle a été, en ces dernières années, leur évolution politique, sociale et économique.

Dans l'un comme dans l'autre, c'est l'immigration qui a façonné leur physionomie moderne. Mais dans la république sud-américaine c'est l'élément latin qu'a pris le dessus, tandis que dans la république sud-africaine c'est l'élément britannique qui est numériquement le plus important. Dans l'Argentine les voies de communications se sont multipliées dans des conditions tout à fait féeriques. Le nombre de voyageurs qui n'était en 1885 que de 190.000 s'élevait déjà dix ans après en 1891 à 2.480.040 et le nombre de tonnes transportées s'était accru de 15.000 à 1.043.000. Au Transvaal la progression des salaires n'est pas moins fabuleuse. Un contre-maître de mine gagne 1000 fr. par mois, ses ouvriers 500, Charpentier, maçon et peintre reçoivent habituellement 24 ou 25 fr. par jour. Le Transvaal, par l'énorme somme de ses échanges (675 millions, soit 25.000 francs par tête de blanc) a fait la fortune et stimule l'essor de tous les Etats qui l'environnent.

Mercure de France. — Décembre. — Quelques pages de FRANCIS JAMMES sur *Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warrens*. La suite du travail de JULES de GAULTIER : *de Kant à Nietzsche*; *la transformation philosophique*. L'auteur étudie la doctrine d'Auguste Comte et « les bénéfices de l'esprit positif », l'école de Taine et celle de Ribot: puis l'œuvre de Thomas Carlyle.

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau. — Décembre. - L'épopée impériale du commencement de ce siècle trouve un historien inattendu dans le roi de Prusse FRÉDÉRIC-GUILLAUME III dont nous avons la relation autographe de la bataille d'Auerstaedt où Davout remporta cette mémorable victoire de 1806 qui lui valut avec une gloire impérissable son titre de duc. Les pages signées par le royal collaborateur de la *Revue allemande* et retrouvées par PAUL BAILLEU dans les Archives de Berlin, ont surtout de la valeur au point de vue de la discussion des opérations stratégiques et des faits qui en déterminèrent l'issue. — C'est aussi une étude militaire que nous donne le général DU VERDY DU VERNOIS en complétant ses *Souvenirs de guerre* par le récit de ce qui s'accomplit pendant la campagne de 1866 avec la part importante qu'y prit le 2e corps d'armée massé sur l'Elbe. — Egalement rétrospective la biographie de Mme DE KRUDENER, commencée dans le numéro précédent et terminée dans celui-ci. — On lira avec intérêt le portrait littéraire de *Walt Whitman*, ce poète américain à la fois socialiste et psychologue, qui entre peu à peu dans l'immortalité, après avoir, de son vivant, été accueilli avec indifférence par la plus grande partie des critiques. — Les *Mémoires* de PAUL HEYSE sont pleins de détails curieux sur les Allemands, sur la cour de Munich et sur ce que l'on pourrait appeler le mécénat du roi Max.

Deutsche Revue. — Décembre. — La revue de Stuggardt entre dans

sa vingt-cinquième année et fait avec une légitime satisfaction l'inventaire de son activité au cours de ce quart de siècle. Le passé étant un engagement pour l'avenir, elle promet une série de travaux qui seront publiés prochainement et parmi lesquels nous remarquons des *souvenirs personnels* de notre éminent collaborateur, M. le professeur J. Hericourt sur *Pasteur*, des études du Dr Max Nordau, des souvenirs du général Turr sur *Bismarck*, etc. Dans le numéro de décembre, nous signalerons le *bilan du* XIXe *siècle sous le rapport intellectuel*, par Ed. Heyck. — Louise Ludemann donne les dernières pages du *Journal* — peut-être apocryphe, — *de la grande-duchesse*. Le dénouement de ce roman d'aventures n'est pas moins curieux que ce que nous en avons déjà dit ici. La veuve d'Alexis Petrovitch, arrivée en Amérique avec son fidèle chevalier d'Aubant, y fonde une colonie que, par un pieux souvenir patriotique, ils appellent Pétersbourg. Quelques mois après ils se marient. Grâce au maréchal de Saxe, le chevalier est ensuite nommé gouverneur de l'Ile Bourbon, où, avec la bru de Pierre le Grand, devenue éducatrice des négrillons, il fait œuvre de philanthrope. En vain Louis XV, instruit de tout par le maréchal, offre à la grande-duchesse de lui rendre son rang dans l'aristocratie russe, ses palais, sa fortune; elle refuse. Après avoir perdu le chevalier et la fille qu'elle a eue de lui, elle revient en Europe où elle ne retrouve plus aucun de ceux qu'elle a connus, empereurs, rois, princes. grands dignitaires. Elle se réfugie dans l'oubli à Bruxelles et y meurt sans que personne de son entourage connaisse son passé mystérieux et dramatique. — Le Dr Max Nordau dans ses *Questions militantes* raille avec beaucoup d'humour les *sympathies pour les peuples* qui deviennent des engouements. Le sujet lui est inspiré par le conflit des Boers et Anglais. Le brillant psychologue prouve que les affinités électives d'une nation pour l'autre sont dues le plus souvent à des causes esthétiques. C'est ainsi que l'Europe s'enflamma, il y a quelque trois quarts de siècle pour l'indépendance grecque, parce qu'elle voyait dans les Palikares, les héritiers directs des héros de Salamine et de Thermipyles. Platon, Epaminondas, Phidias étaient les avocats des Ypsilanti et des Condouriotis. Et Fallmerayer fut mis en quelque sorte au ban de la civilisation moderne quand il s'éleva contre cet entraînement en démontrant que les Grecs d'aujourd'hui n'ont rien de commun comme parenté ethnique avec les anciens Hellènes. De même les Suisses doivent une grande partie de leur renom au *Guillaume Tell* de Schiller, bien plus qu'à leurs sites alpestres et à leur loyauté de caractère. De même la rente espagnole est redevable de son bon accueil en Bourse à Cervantes, à l'Alhambra, à Don Juan, comme l'Italie n'aurait jamais été un royaume sans le Dante, le Vinci et Michel Ange qui la rendirent chère aux Français. Le paradoxe est développé avec autant de verve que d'esprit et l'auteur arrive à cette conclusion que la politique étrangère d'un gouvernement doit s'affranchir de ces sympathies auxquelles les masses peuvent s'associer mais qui font hausser les épaules à un homme d'Etat sérieux et responsable. — Pelman dit où en est la *question des aliénés* à la fin du XIXe siècle, et Henri Schiller fait la comparaison entre les *anciennes Universités allemandes et celles de nos jours*.

Nord und Sud. — Décembre. — Brausewetter analyse l'œuvre du romancier norvégien *Jonas Lie*, et Adalbert Jeitteles celle du poète autrichien *Justus Frey* (pseudonyme de André Louis Jeitteles). Jonas Lie n'est pas un auteur nouveau pour la *Revue des Revues* qui a publié quelques-unes de ses plus jolies nouvelles, avec des pages de critique de son remarquable talent par notre collaborateur Jacques de Coussanges. Quant à Frey, plus estimé et apprécié de ses compatriotes que de l'étranger, il tient à la fois de Schiller et de Goethe, du premier par l'élan poétique, du second par la force du sentiment et

la clarté, la pureté de la forme. Sans avoir copié ces maîtres, il s'en rapproche souvent. — CARL SCHNEIDER établit ce que se doivent réciproquement *la philosophie et la psychologie*, et en quoi elles se différencient, en dépit de la tendance qu'ont les écoles modernes de les confondre en un même nom, de même que, suivant l'auteur, on veut trop étendre le domaine de la psychologie physiologique.

Nation. — 2 décembre. — BENNO RUTTENAUER, en parlant de *John Ruskin* montre les parties faibles de son esthétique, qui sont beaucoup plus de l'éthique que de l'art proprement dit. Toutes ses théories sont dominées par ses convictions religieuses. Il moralise avant tout. Très piquante cette réflexion : « Chaque nation a pris au christianisme ce qui était le moins en contradiction avec ses goûts de prosélytisme ; l'Italien très peu, l'Allemand beaucoup, l'Espagnol l'héroïsme et le dévouement à la foi jusqu'à la mort, le Russe l'esprit pacifique, le Français la charité, l'Anglais la chasteté ou quelque chose qui y ressemble et que l'on appelle, quand on ne veut pas en faire l'éloge, la pruderie ». C'est pour cela que Ruskin a horreur du nu dans l'art ; c'est pour cela que Ruskin n'aime pas la Renaissance, et met au-dessus de tous les genres de peinture le paysage et au-dessus de tous les peintres Turner. Ce sont les influences de race qui ont pesé sur tous ses jugements. Et ces mêmes influences l'ont poussé à faire dévier le préraphaélitisme de ce qu'il était au début du mouvement avec Hunt, Brown et Millais. Brausewetter ne méconnaît pas la valeur des écrits de Ruskin, mais il en indique les côtés étroits. Par là même, son article est à signaler au moment où le critique anglais est porté aux nues par la plupart de ceux qui parlent de lui. — A propos d'un procès récent qui a fait sensation à Vienne et dans lequel ont comparu des parents dénaturés accusés d'avoir martyrisé leur petite fille pendant des années jusqu'à la mort, G. A. POLLAK réclame la réforme des lois autrichiennes sur la protection de l'enfance.

Zeit. — 2 décembre. — HUGO HABERFELD parle avec éloge d'un jeune auteur dramatique silésien Franz Adamus dont la tragédie la *Famille Wavroch* peut être comparée, nous dit-on, aux *Tisserands* de Hauptmann.

Revues Espagnoles

Espana moderna. — 1er décembre. — JUAN PEREZ DE GUSMAN signale le *progrès intellectuel de l'Amérique espagnole* en faisant l'énumération de tout ce qui a été réalisé sous ce rapport en ces dernières années tant par le livre que par l'enseignement oral, par l'action des jurisconsultes et par celle des historiens, des romanciers et des poètes. L'auteur rend particulièrement hommage à la puissante et efficace influence de Diaz au Mexique, d'Estrada Cabrera dans l'Amérique centrale, de Pierola et Romana au Pérou, d'Errazuriz au Chili, de Rosa dans l'Argentine. — Notre éminente collaboratrice, Mme EMILIA PARDO BAZAN initie les lecteurs espagnols à la littérature moderne de la France qui, jusqu'ici, nous dit-elle, leur est à peu près inconnue, et elle relève ce fait très significatif qu'aucun manuel de ce genre n'a été jusqu'à ce moment écrit dans la langue de Calderon, et de Cervantès. Personne ne pouvait assurément remplir cette lacune avec plus de compétence que l'auteur de tant d'œuvres remarquables qui a si brillamment enseigné les littératures étrangères à l'Ecole des Hautes-Etudes de Madrid. Dans la première partie de son travail Mme PARDO BAZAN trace le tableau de la période romantique depuis ses origines jusqu'à Chateaubriand. —

Gomez Baquero consacre sa chronique littéraire aux deux nouveaux romans de *Pérez Galdos*, la *Campagne du Maestrazzo* et l'*Estafette romantique*.

Revues Néerlandaises

Gids. — Décembre. — Van Hamel, sous le titre d'*Etiologie criminelle*, constate ce qui a été accompli avec des résultats extrêmement marquants dans la recherche des causes de la criminalité et rend hommage à tous ces grands travaux parmi lesquels figurent en toute première ligne ceux de Lombroso, travaux qui ont déjà porté des fruits, mais dont l'influence s'étendra certainement sur la réforme prochaine des législations pénales. — Byvanck étudie *l'opinion publique à la fin du moyen âge* d'après les chansons historiques de la période bourguignonne et principalement d'après les recueils publiés par Leroux de Lincy. — J. de Goeje expose la condition sociale des *musulmans sous la domination néerlandaise*.

Revues Polonaises

Ateneum (Varsovie). — Octobre et Novembre. — B. Grabowski profite de l'apparition du nouveau drame du poète tchèque *J. Vrchlicky* pour tracer un tableau attrayant de l'évolution poétique en Bohême en général et celui du génie de l'auteur du *Bar Kochba* en particulier. Vrchlicky, Zeyer et Czech forment la trinité poétique de la Bohême qui, à l'instar de la glorieuse trinité polonaise, permettra peut-être de répandre le nom tchèque à travers les deux mondes. Vrchlicky, dont le véritable nom est Frida, est né en 1853 et a débuté dans la littérature en 1870. Très attaqué par les décadents de son pays, Frida y est en revanche fortement admiré par toutes les classes éclairées de la société tchèque. Son dernier drame aux tendances larges et généreuses met en scène Bar Kochba, le dernier maître d'Israël, et malgré les tendances qui dominent la société tchèque est empreint d'une sorte de philosémitisme indépendant. — A. Bruckner raconte l'histoire des sectaires polonais, les *Aryens*. — Une étude consacrée au poète *Goszczynski* par S. Idziarski.

Biblioteka Warszawska (Varsovie). — Octobre et Novembre. — Dans son étude approfondie sur les *Théâtres de Varsovie*, le distingué critique W. Boguslawski signale la résurrection de l'Opéra polonais. Il y a, à présent, à Varsovie, et des opéras et des artistes et même une belle musique polonaise. Il y a surtout plusieurs compositeurs qui charment leur pays natal et mériteraient d'attirer l'attention de l'étranger. — L. Krzywicki a des pages de valeur sur la *Société primitive*.

Przeglad Polski (Cracovie). — Décembre. — Les scandales financiers qui ont éclaté dernièrement en Galicie et ont amené devant les tribunaux plusieurs personnages jouissant d'une grande considération dans la société polonaise, inspirent au comte S. Tarnowski des pages indignées sur l'issue du procès qui a passionné tous les pays slaves. Les tribunaux, ayant acquitté presque tous les prévenus, ont, par cela même, fourni des arguments contre la valeur morale de la Pologne autrichienne et l'auteur va jus-

qu'à déclarer que la Galicie n'est même pas assez mûre pour avoir une Cour d'assises. — Le Dr J. Flach analyse les dernières productions dramatiques allemandes. Parmi les plus récentes et les moins connues, il signale la muse d'un jeune Viennois, Hoffmannsthal, l'auteur de la *Dame à la fenêtre* et de plusieurs autres drames de haute envolée lyrique. — Un travail étendu du Dr P. Popiel, sur *Klaczko* et ses études sur la Renaissance.

Krytyka (Cracovie). — Octobre-novembre-décembre. — Jean Sten continue ses intéressantes études sur la *Jeune Pologne* et parle à tour de rôle de S. Przybyszewski, A. Niemojewski et de K. Tetmejer. — J. Trombczynski dévoile les procédés révoltants dont on se sert à Posen pour y détruire et affaiblir l'élément polonais. L'auteur constate cependant que toutes ces persécutions donnent un résultat contraire à celui qu'en attendait le gouvernement prussien. Loin de disparaître, l'esprit polonais se réveille et grandit dans les provinces polonaises d'Allemagne. Un détail entre cent : En 1831 il y avait à Posen 25.300 Polonais et 31.000 Allemands. Aujourd'hui il y a 40.000 Polonais contre 34.000 Allemands.

Revues Russes

Istoritcheski Viestnik. — Octobre. — *L'empereur Nicolas Ier en 1848 et 1849* est un chapitre d'un ouvrage en préparation de N.-K. Schilder. L'ouvrage aura probablement un grand retentissement dans le monde intellectuel russe, à en juger d'après les quelques pages que nous analysons ici. L'auteur y dépeint l'état des esprits en Russie, au moment où la Révolution de 48 éclata : la stupeur de la cour, surprise pendant un bal par les dépêches de l'étranger annonçant la chute de Louis-Philippe; le sentiment double du tsar qui méprisait le roi révoqué et craignait la révolution qui sapait le principe de royauté, cher à son cœur impérial; les tendances révolutionnaires de la presse périodique qui inspirèrent aux mauvais conseillers de Nicolas Ier « d'instaurer un comité de censeurs supérieurs », investis du pouvoir de poursuivre les œuvres déjà publiées avec l'autorisation de la censure ordinaire; et enfin les commentaires de la masse ignorante qui expliquait à sa façon le mot de République.

Notre tsar, disaient les soldats, a prêté de l'argent au roi français. L'époque de l'échéance arrive et le roi ne veut pas payer. Notre tsar lui écrit, et n'arrive pas à ses fins; il se décide enfin à s'adresser au peuple français, auquel il raconte la dette qu'avait à payer leur roi, et il dit aux Français : forcez-le de me rendre mon argent. Le peuple français jugea que notre tsar avait raison et il dit au roi : paie ta dette. Le roi alors se sauva avec son argent. Le peuple courroucé décida de publier (en russe *raspublikobat*) sa conduite au monde entier, et de là le mot république.

Mir Boji. — Novembre. — Dans ses « *Esquisses de culture russe* », P. Milioukoff étudie les questions palpitantes de nationalisme et de l'opinion publique. Il les traite au point de vue historique et psychologique et met en lumière ce qui divise les deux clans, celui des « nationalistes » et celui des partisans du progrès, car, nous explique l'auteur de l'article, le nationalisme groupe autour de lui des conservateurs, gardiens des traditions, tandis que les représentants de la conscience publique travaillent pour un avenir meilleur. Le nationalisme est la première phase de la conscience nationale, le moment des conquêtes militaires où le pays se trouve en face de l'étranger. Le peuple est amené à comparer son caractère avec celui des ennemis vaincus et ses triomphes lui font voir tous les avantages de son côté. Mais la conscience nationale ne s'arrête pas à cette période enfan-

tine et continue à évoluer : elle se préoccupe de la vraie vie nationale au sens large du mot, de la vie et du bonheur de son peuple, en un mot, son intérêt principal devient non la politique extérieure, mais la prospérité intérieure du pays.

Viestnik Ievropy. — Octobre. — A. T. Koni trace « le portrait moral de *Pouckine* ! » avec sa maîtrise habituelle. Il détruit la fausse légende qui attribue à l'illustre poète une préférence pour les sujets érotiques, et nous fait sentir à travers l'œuvre si laborieuse du grand homme, son amour et sa recherche de la vérité, et la haute portée nationale des questions qui le préoccupaient. Nous assistons au combat intérieur d'un homme épris de justice, condamné par le sort à vivre à l'époque du servage. Sa haute personnalité morale rejaillit de son multiple génie et met en relief sa prodigieuse activité intellectuelle.

Dans ses derniers moments d'agonie, en proie aux souffrances physiques, son âme tout à coup devenant lucide il dit à Dal : « Allons lève toi, élevons-nous plus haut... plus haut !... » Et dans la conscience russe il monte toujours plus haut et plus haut en l'élevant et l'anoblissant. La source pure et sonore de sa poésie se répandit sur le sol russe en fleuve large et abondant.

Voshod. — Octobre. — Ian Rombro nous initie à la *littérature du jargon en Amérique*. On appelle de ce nom les différents patois des juifs, russes et polonais. C'est une langue damnée, nous explique l'auteur de cet intéressant article, et qui est un tombeau des plus grands génies car, ignorée du monde entier, elle est méprisée par les juifs eux-mêmes dont la langue littéraire est l'hébreu. Il arrive cependant à ces malheureux écrivains, victimes de leur langue, d'attirer l'attention de leurs coreligionnaires cultivés qui s'émeuvent de la destinée tragique de ces ouvriers cyniquement exploités, et se débattant entre les dures nécessités de la vie et l'irrésistible vocation de déverser sur le papier le trop plein de leur cœur. Le professeur des langues slaves à l'université de Harvard, Wiener, eut l'idée heureuse d'écrire « l'histoire de la littérature du jargon au xixe siècle ». Un passage de ce livre est cité par l'auteur de l'article pour nous présenter Rosenfeld, un grand poète sorti de la masse sombre du prolétariat juif américain, le plus misérable de tous les prolétariats ; il est composé des juifs persécutés de la Russie qui viennent chercher en Amérique le droit de vivre et y sont exploités impitoyablement.

Le lot échu au juif russe du xixe siècle, dit Wiener, est de subir et de peindre l'enfer avec des couleurs qu'on ne vit plus depuis Dante. Mais Dante décrivait l'enfer d'outre-tombe et Rosenfeld nous parle de l'enfer terrestre, enfer qu'il ne se contenta pas de visiter mais où il vécut de longues années. Vingt-cinq ans s'écouleront encore, et la langue dans laquelle il exprima son désespoir ne sera accessible qu'à un petit nombre d'Américains et restera bannie de la littérature. Mais la poésie de Rosenfeld demeurera, elle pourra témoigner de l'enfer ténébreux qui fut créé par les persécutions politiques et religieuses, la haine des races et l'asservissement industriel à la fin de notre siècle de progrès.

Jan Rembro met aussi au premier rang des écrivains J. Libine, un prosateur en jargon, chapelier de son état et qui, en réalité, à en juger par les traductions de fragments et des deux récits que nous lisons dans l'article, est un auteur de valeur et qui mériterait d'être connu.

Je suis né dans la misère, dit Libine dans son autobiographie, dans la misère je suis élevé ; la misère m'entoure maintenant, de la misère j'ai écrit, j'écris et j'écrirai tant que mes mains seront en état de tenir une plume... La misère m'a ravi tout ce qui m'était cher dans la vie, de la misère est morte ma mère et la misère expédia mon fils unique dans l'autre monde... Je ne peux écrire que des victimes de la misère,.. Je suis faible au physique et j'ai une maladie de cœur. Chaque souffrance, chaque douleur que je voit ou dont j'entends parler, m'ébranle se laisse une marque profonde dans mon âme endolorie. Souvent je pleure comme un enfant quand j'écris...

CARICATURES DE LA QUINZAINE



Rire (Paris. — Dessin de Willette). — **Krüger et Victoria : « Rassurez-vous, la vieille dame, vous n'êtes détrônée que dans l'estime des honnêtes gens! (1)**



Journal (Minneapolis). — L'amiral Dewey, en bon guerrier qu'il est, ne se laisse pas entraîner par les anti-impérialistes américains (représentés sous forme d'une vieille sirène).



Asino **(Rome). — Le général Pelloux et sa fidèle compagne, la dame Réaction, auront beau vouloir arrêter la marche du socialisme, il s'avance de plus en plus triomphant..**

(1) Le dessin donné plus haut, de même que le numéro spécial du *Rire* consacré par Willette aux Anglais, a provoqué une grande émotion de l'autre côté du détroit. Il serait inutile d'ajouter que nous ne publions cette caricature qu'à titre purement documentaire. (*Note de la Redaction.*)



Humoristicke Listy (Prague. — Dessin de Krejcik). — Quel gourmand dégoûtant : d'un côté il rejette la nourriture qui déborde; de l'autre il se fourre dans la bouche jusqu'aux aliments qui ne lui appartiennent point. (L'Allemagne expulse les Danois, les Polonais, etc., qui vivaient tranquillement chez elle, et de l'autre, son *Schulverein* (l'union pour la germanisation) tient à *germaniser* les Tchèques et autres Slaves qui n'ont rien de commun avec sa culture.)



Novoïe Vremia (St-Pétersbourg. — Dessin de Coré). — L'Anglais toujours battu et toujours content, criant Hurrah! après chaque défaite.



Philadelphia Enquirer (Philadelphie). — Le père Jonathan exaspéré par la résistance des îles Philippines, s'efforce de les attendrir par les certificats de loyauté, que lui ont décernés les autres vaincus : Porto-Rico, Cuba, Samoa...



Kladderadatsch (Berlin). — Mme France sent la écessité de faire un peu d'ordre avant d'inviter e monde à sa fête,



Fischietto (Turin). — Tous (les puissances) désirent conquérir les bonnes grâces de la belle Italienne, car gui par son intelligence, elle ne lance pour le moment d'œillades à personne.



Moonshine (Londres). — Même dans les insurrections sud-africaines, on se sert des fusils « *made in Germany* » (de fabrication allemande). (D'après le journal anglais, l'Allemagne aurait fourni les armes aux Boërs).

Le Directeur-Gérant : **Jean FINOT**

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

BULLETIN FINANCIER

publié par la maison A. FROIDEFOND et Cie, Banquiers

Rue de la Chaussée d'Antin, 29. — PARIS

FONDÉE EN 1878

Nous avons l'honneur d'informer Messieurs les abonnés et les lecteurs de la « Revue des Revues » que nous exécutons tous les ordres de Bourse, soit au parquet soit en coulisse, aux conditions et usages habituels de la place sans commission supplémentaire.

En nous confiant l'exécution de leurs ordres, nos clients seront assurés d'une surveillance attentive de leurs intérêts en même temps que de notre sollicitude, en ce qui concerne l'opportunité des achats ou des ventes.

Nous sommes à leur disposition pour leur fournir gratuitement, par lettre, tous les renseignements financiers qui pourraient leur être utiles. Il suffit de joindre à la demande un timbre de 15 centimes pour l'affranchissement de la réponse.

Les envois de titres et les fonds, ainsi que les demandes de renseignements, doivent être adressés à MM. Froidefond et Cie, banquiers, 29, rue de la Chaussée d'Antin, à Paris.

Les dispositions du marché financier se sont maintenues favorables avec un courant d'affaires assez animé. L'Emprunt Roumain de 100 millions de francs en bons du Trésor a obtenu un vif succès. Il a donné lieu à une répartition attribuant seulement 65 0/0 des demandes au-dessus de 10 bons.

Les affaires minières et métallurgiques se disputent en ce moment l'attention des capitalistes. Parmi elles on remarque l'Escombreyra-Bleyberg qui occupe un rang très important et se trouve dans une excellente situation.

Son capital de 7 millions de francs, divisé en 20.000 actions de 350 fr. a reçu des dividendes copieux, dont les deux derniers étaient de 50 francs en 1898, de 60 francs en 1899.

Le rapport lu à cette réunion a exposé que les résultats favorables de l'année écoulée ont été obtenus, bien que dès le début de l'exercice, la Compagnie d'Aguilas ait remboursé à la Société l'avance de 3 millions de francs consentie à une époque antérieure. Les intérêts très élevés que produisait cette avance ont donc cessé, dès le dernier exercice, de grossir le compte de profits et pertes. D'autre part, les charges fiscales imposées par le gouvernement espagnol ont été augmentées, en raison des événements, la Compagnie a réalisé sur le change un bénéfice plus élevé que pendant les années précédentes.

La Compagnie a surtout bénéficié en 1898 de la hausse des métaux, le cours moyen du zinc présentant, par rapport à l'année précédente, une plus-value de 18 francs par tonne. Elle a, du reste, publié, comme d'ordinaire, un tableau des cours moyens du zinc, du plomb et de l'argent pendant plusieurs années consécutives antérieures. Ce tabloau indique que le zinc a constamment monté depuis 1895, année pendant laquelle il a fait, en moyenne, 14 liv. st. 12 sh. 3 d., la tonne jusqu'en 1898, où il a atteint une moyenne de 20 liv. st. 08 sh. Pour trouver une moyenne supérieure à celle de 1898, il faut remonter jusqu'en 1892 où le zinc faisait 20 liv. st. 17 sh. 3 d. En 1891, cependant, il a atteint, un moment, 23 liv. st. 5 sh. 6 d. et en 1890, 23 liv. st. 5 sh. Les cours de 1898 sont donc loin d'être des cours sans précédents.

En ce qui concerne le plomb, la hausse a été continue depuis 1894; mais, pour trouver un cours moyen supérieur à celui de 1898, soit 12 liv.

st. 19 sh. 19 d., il faut remonter jusqu'en 1890, *année où le cours moyen a été de* 13 *liv. st.* 2 *sh.* 5 *d.*

Tout compte fait, en 1898, *les bénéfices industriels se sont élevés au total de* 1 909.606 *francs contre* 1.809.396 *fr. en* 1896. *Le dividende et les tantièmes ont absorbé* 1.294.400 *fr. Il a été dépensé* 270.400 *fr. en travaux d'avenir.*

Le relèvement de l'Escombreyra-Bleyberg se poursuit, favorisé par la hausse du zinc, du plomb et du fer que la Société tire de ses mines ou travaille dans ses usines.

La situation financière de la Société, depuis les amortissements extraordinaires pratiqués dans ces dernières années, est parfaitement nette, aussi faut-il s'attendre à une hausse de quelque envergure sur les actions dont la capitalisation laisse une marge considérable de bénéfices à réaliser, d'après les avis des hommes spéciaux les plus compétents.

Mais l'Escombrera-Bleyberg n'étant pas cotée sur le marché à terme, ne peut donner lieu à aucune négociation ferme et à primes comme les principales valeurs traitées sur ce marché.

Voulant, néanmoins, faire profiter ses clients et les lecteurs de la Revue des Revues *des bénéfices éventuels à réaliser sur ces titres, la maison Froidefond et Cie a décidé de les admettre au bénéfice du* **comptant différé**, *pour lequel elle a adopté la méthode des opérations spéciales au comptant.*

Les clients de la maison Froidefond et Cie n'ignorent pas, mais il est utile de le répéter pour nos lecteurs, que l'opération du **comptant différé** *procure une économie considérable sur les débours, puisqu'elle permet de devenir possesseur de* **10 titres** *avec le prix* **d'un seul** *et de profiter de l'excédent du revenu au-dessus des* **4 0/0** *d'intérêt à payer pour avance de fonds.*

Au sujet des dividendes payés par les Compagnies, que tous **les coupons** *des titres achetés par le système du* **comptant différé** *appartiennent à l'acheteur; son compte en est crédité le lendemain du jour de la mise en paiement.*

Les valeurs n'ayant pas de marché à terme peuvent être achetées à partir de cinq ou dix titres par fraction, suivant les désirs du client. La maison Froidefond et Cie, avance moyennant un intérêt de **4 0/0** *et une commission de Banque trimestrielle variant de* 1/8 0/0 *à* 1 0/0, *suivant la nature des titres, le surplus de la somme nécessaire. Le premier versement peut être fourni en espèces ou en titre de négociation courante.*

L'opération au **comptant différé** *devient ainsi accessible à tous les capitalistes, petits ou grands, desireux de s'intéresser à un mouvement sur des titres qu'il leur était impossible d'aborder.*

Parmi les avantages des opérations du **comptant différé**, *il faut compter également que l'acheteur n'a pas à subir, comme sur le* **marché à terme**, *les inconvénients des liquidations* **bi-mensuelles** *ou* **mensuelles** *suivant la nature des titres sur lesquels il spécule.*

Il n'a, par conséquent, aucun **courtage** *et aucun frais de* **reports** *à débourser, c'est-à-dire qu'il bénéficie intégralement de la* **totalité du dividende** *et de la* **hausse de ses titres.**

Les ordres pour l'achat de l'Escombrera-Bleyberg au comptant différé devront nous être adressés dans le plus bref délai possible par ceux de nos clients et lecteurs s'étant rendus compte des bénéfices importants à réaliser.

A. FROIDEFOND et Cie,
29, Chaussée d'Antin, Paris.

Nota. — *Notre maison publie la* Cote Libre, *grand journal financier quotidien; le service gratuit en sera fait, pendant un mois, à tout abonné ou lecteur de la « Revue des Revues » qui voudra bien nous en faire la demande par lettre affranchie.*

Prix du Numéro : 1 franc en France; 1 fr. 30 à l'Étranger



